



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





*Fr 65.3, 4*



Harvard College Library

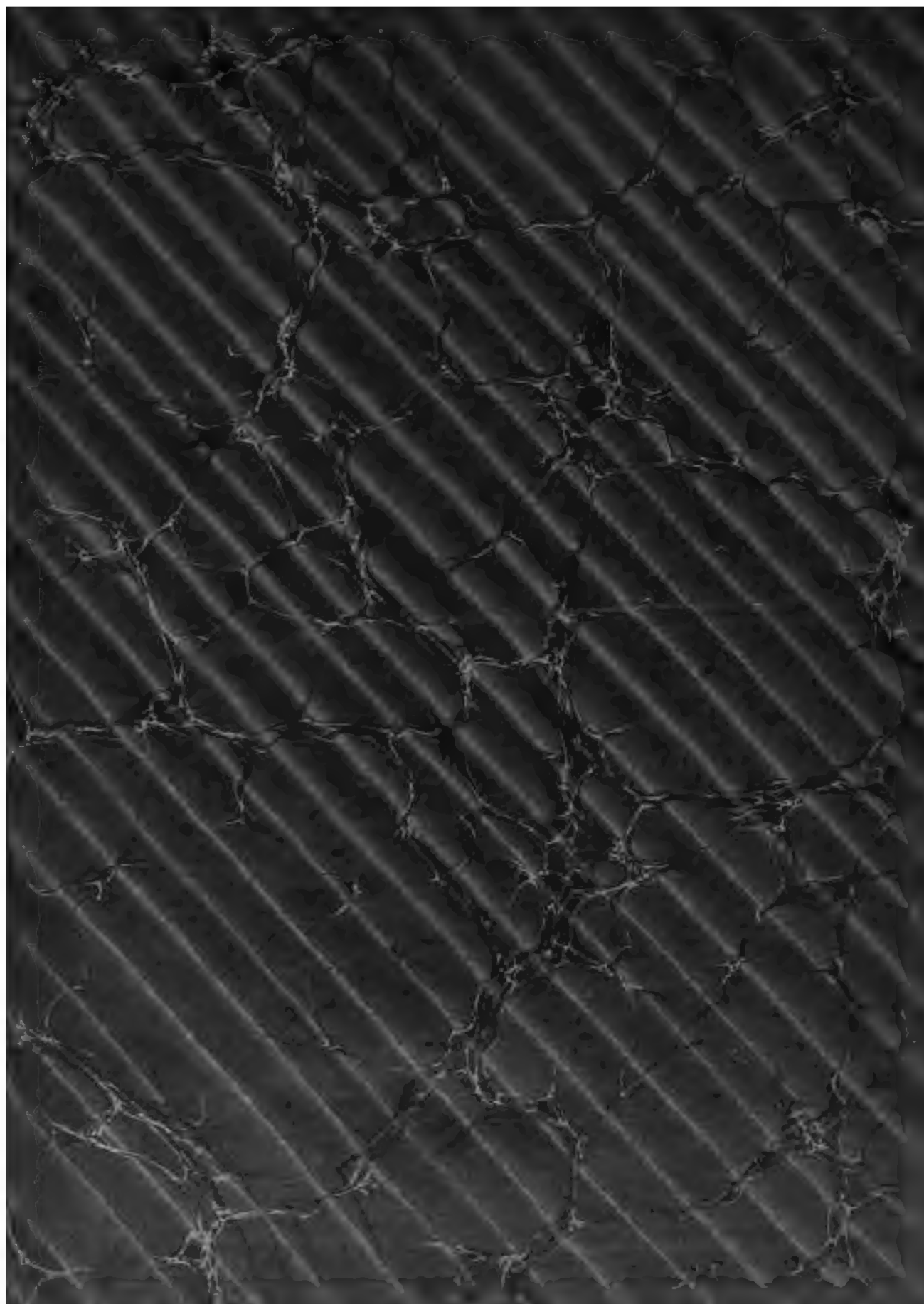
FROM THE FUND OF

CHARLES MINOT

(Class of 1888)

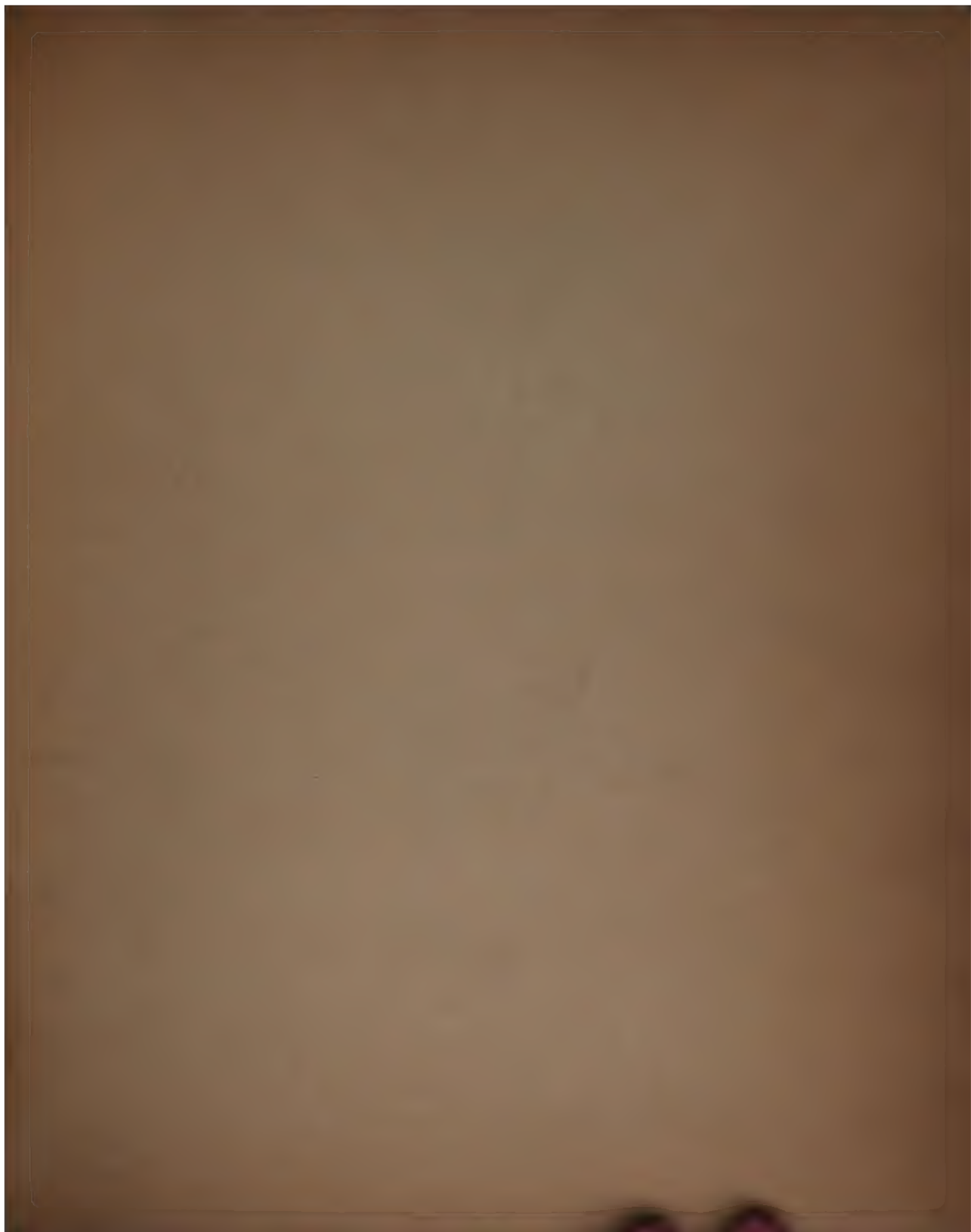
Received - *Sept. 23, 1912*

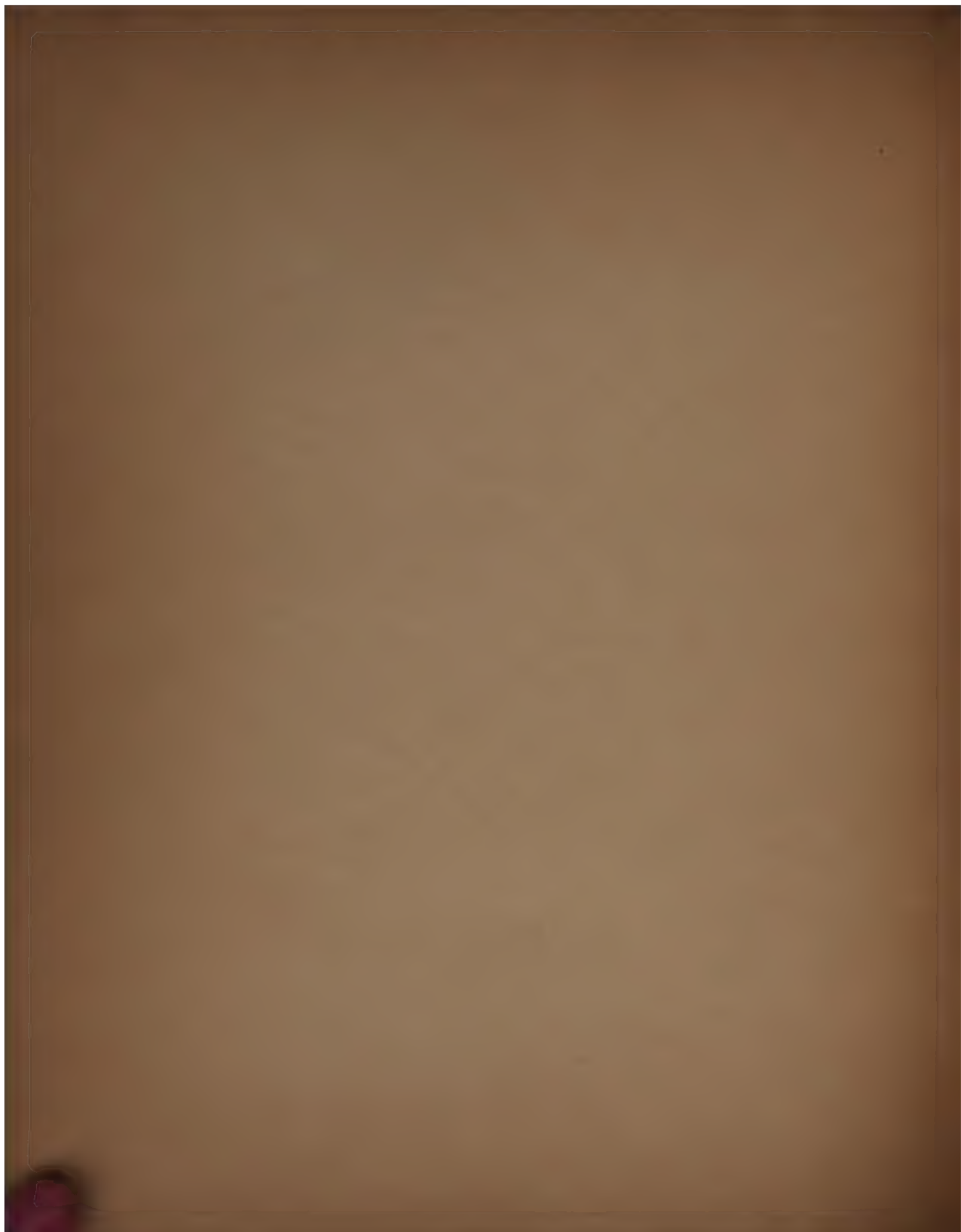














LETTRES  
DE  
CATHERINE DE MÉDICIS

PUBLIÉES

PAR M. LE C<sup>te</sup> BAGUENAUT DE PUCHESSE

MEMBRE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES

TOME HUITIÈME

1582-1585



PARIS  
IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCLXI





0  
COLLECTION  
DE  
DOCUMENTS INÉDITS

SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

PUBLIÉS PAR LES SOINS

DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE



②

**LETTRES**  
**DE**  
**CATHERINE DE MÉDICIS**

**PUBLIÉES**

**PAR M. LE C<sup>te</sup> BAGUENAUT DE PUCHESSE**

**MEMBRE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES**

---

**TOME HUITIÈME**

**1582-1585**



**PARIS**

**IMPRIMERIE NATIONALE**

---

**MDCCCCI**

~~1555.12~~  
Fr 65.3.4

1902

Minot fund.

(VIII.)

# SOMMAIRE.

---

	Pages.
<b>INTRODUCTION</b> .....	vii à xxix
 <b>CORRESPONDANCE DE CATHERINE DE MÉDICIS :</b>	
Année 1582.....	1 à 76
Année 1583.....	76 à 168
Année 1584.....	168 à 229
Année 1585 .....	229 à 379
 <b>APPENDICE. Pièces justificatives</b> .....	 381 à 487
<b>LETRES DE 1582 à 1585 RETROUVÉES PENDANT L'IMPRESSION DE CE VOLUME</b> .....	488 à 492
<b>ITINÉRAIRE DE CATHERINE DE MÉDICIS EN 1582, 1583, 1584 ET 1585</b> .....	493 à 494
<b>Table chronologique des lettres contenues dans le huitième volume</b> .....	495 à 515
<b>Table des personnes à qui sont adressées les lettres de Catherine de Médicis</b> ..	517 à 518
<b>Table de l'Appendice et des Pièces justificatives</b> .....	519 à 520
<b>Table alphabétique et analytique des matières</b> .....	521 à 577
<b>Errata</b> .....	579





## INTRODUCTION.

---

Le volume que nous publions apporte des documents nouveaux, et quelques-uns fort importants, sur trois événements du règne de Henri III : l'expédition de Strozzi aux Açores et la défaite de la flotte française par les Espagnols; l'entreprise du duc d'Anjou aux Pays-Bas, son échec à Anvers, son retour en France et sa mort; les débuts de la Ligue, les préparatifs d'une prise d'armes générale des catholiques, la capitulation de la royauté par ce qu'on a appelé le traité de Nemours, et le retrait de toutes les libertés accordées par les édits aux protestants.

Il convient de rappeler brièvement l'histoire de ces trois années.

A la fin de 1581, le royaume, si éprouvé depuis vingt ans, semblait tranquille. La politique de sage modération de la reine mère avait amené une sorte d'apaisement. Mais, comme il arriva toujours dans ces périodes d'intervalle entre deux guerres civiles, ce fut vers les entreprises étrangères que la noblesse porta toute son activité et son esprit d'aventure. Les Anglais, chassés du Havre, étant devenus presque des alliés, c'est aux Pays-Bas et au Portugal qu'on pensa trouver une occasion de se battre. Sans diriger en rien les événements, Henri III acceptait presque ouvertement la responsabilité d'attaques contre le roi d'Espagne, qu'il n'aimait pas et qui était bien alors le plus redoutable adversaire de la France. Tel est l'esprit dans lequel il laissa faire des expéditions qui, mieux conçues, auraient pu apporter quelque honneur à la royauté des derniers Valois, et qui, faute d'organisation, aboutirent à des désastres dont l'incapacité du commandement doit être principalement responsable. Ce n'est point cependant que les averlissements lui aient manqué. Il est triste de constater que, dans les plus graves conjonctures de notre histoire, quels que soient les hommes ou les partis qui aient été au pouvoir, jamais on n'ait voulu tenir compte des renseignements fournis par ceux qui étaient le mieux qualifiés pour les donner, à savoir nos re-

présentants officiels à l'étranger. De là, des efforts mal proportionnés avec le but à atteindre et une déplorable ignorance des moyens dont disposait l'ennemi.

## I

Nous avons vu, dans le tome précédent, avec quelle ardeur Catherine de Médicis poursuivait son projet d'intervention navale en Portugal. Prenant au sérieux ses droits de succession à cette couronne, elle soutenait le prétendant don Antonio qui, vaincu par le duc d'Albe, chassé de Lisbonne, caché six mois dans les montagnes, avait pu se sauver sur une barque au mois de juin 1581 et, après avoir séjourné quelque temps en Flandres, s'était réfugié en Angleterre, d'où il correspondait activement avec la France.

Philippe II, sans se soucier des protestations des intéressés, était venu solennellement prendre possession de sa nouvelle conquête. Selon les mœurs du temps et ses royales habitudes, il avait mis à prix la tête de don Antonio, celle du comte de Vimioso, son premier ministre, du frère de celui-ci, Jean, évêque de la Guarda, et il avait ordonné le massacre des moines soupçonnés d'être les principaux partisans de l'ancien prieur de Crato. Rien ne pouvait lui résister en Portugal, et l'agent français d'Abadie, écrivant le même jour à la reine et à Lanssac, disait au vieux chevalier d'honneur de Catherine : « J'ay trouvé les choses fort divisées en ce pays, et beaucoup de particularités qui pourroient enfin estre la totale perte de ce royaume . . . Tous les gentilshommes à qui la Roynie écrivoit se sont retirés, et les tient-on pour de ceux qui portent le party du roi Catholique<sup>1</sup>. »

Quelque temps après, Antonio arrivait en France; il était accompagné du comte de Vimioso, qu'on appelait le connétable de Portugal, et qui, jeune, brave et entreprenant, réussit à la cour, Marguerite de Valois, comme rapporte d'Aubigné, le trouvant « recommandable en toutes sortes de galanterie et pour l'amour ».

On avait essayé d'intéresser le prince d'Orange et la reine d'Angleterre à l'affaire. Les États généraux des Pays-Bas, sollicités par le duc d'Anjou de prêter des hourques de gros tonnage, avaient répondu qu'ils enverraient douze gros vais-

<sup>1</sup> *Appendice*, p. 382 et 383.

seaux de guerre avec douze cents hommes d'équipage, et cent trente-quatre petits navires. Ils fourniraient en même temps cent mille livres de poudre, et ils avanceraient trois cent cinquante mille florins pour l'armement. Mais, toujours bons commerçants, les États de Hollande et de Zélande et la ville d'Anvers avaient stipulé une réduction de moitié des droits de douane du Portugal et la perception d'une taxe sur les marchandises venant de ce pays<sup>1</sup>. De son côté, Élisabeth promettait à don Antonio quelques subsides, mais elle voulait des gages et exigeait la remise à Leicester des bijoux royaux qui composaient la seule richesse du roi de Portugal<sup>2</sup>.

Il fut résolu qu'on interviendrait au seul point où les Portugais résistaient encore aux Espagnols, dans leurs riches colonies maritimes. Philippe II avait envoyé aux Açores don Pedro de Valdes, qui avait débarqué à la Tercère avec cinq cents hommes, amenés par seize vaisseaux; mais ses troupes avaient été battues au mois de novembre 1580 et ne semblaient pas offrir beaucoup de résistance. La reine mère voulut faire dans l'Atlantique une vraie campagne navale, et on doit reconnaître qu'elle ne ménagea rien pour équiper une flotte capable de lutter contre la redoutable marine espagnole. Elle choisit comme chef de l'expédition Philippe Strozzi, seigneur d'Épernay et de Bressuire, naguère encore colonel général de l'infanterie française, et qui n'avait servi qu'en Piémont et dans les guerres civiles. C'était le fils du maréchal Pierre Strozzi, mort glorieusement au siège de Thionville sous Henri II, qui était par sa femme cousin germain de Catherine de Médicis. Né à Venise en 1541, le nouveau chef n'avait que quarante ans, et on ne voit guère où il aurait appris à commander des vaisseaux. On lui donna pour second Charles de Cossé, comte de Brissac, fils du maréchal, qui ne semble pas avoir eu plus d'expérience que lui-même. Tous deux pourtant allaient se trouver en présence du plus grand chef de guerre de l'époque<sup>3</sup>. L'amiral espagnol Alvarez de Bazan, marquis de Santa-Cruz, avait guerroyé toute sa vie contre les pirates d'Alger et les Maures d'Afrique; il s'était signalé à la bataille de Lépante et devait mourir à Lisbonne, jeune encore, au moment où il allait

<sup>1</sup> *Les Huguenots et les gueux*, par le baron Kervyn de Lettenhove, t. VI, p. 208.

<sup>2</sup> *Histoire de Philippe II*, par H. Forneron, t. III, p. 141.

<sup>3</sup> Duro, *La Conquista de las Açores en 1583*. Madrid, 1886, in-8°. — A. Jal, *Archéologie navale*, 1840, in-8°, t. II, p. 273. Mém. 6. — *L'expédition à l'île de Tercère*, d'après Pantero Pantera. — *Documents relatifs à la marine marchande*, par Ch. et P. Bréard. Rouen, 1889, in-8°, p. 127. — Thèse présentée à l'École des chartes, en 1889, par M. Léonardon sur « l'intervention de Catherine de Médicis dans la succession de Portugal ». — *Arch. curieuses de l'hist. de France*, t. IX. « La vie, mort et tombeau de Ph. Strozzi. »

prendre, en 1588, le commandement de cette fameuse *Armada*, qu'il aurait peut-être su diriger avec succès.

Sa résolution prise, on ne peut reprocher à Catherine de Médicis de n'avoir pas mis tous ses soins à préparer l'expédition. Durant deux années, il semble que ce soit son unique préoccupation. Si nous n'avons point conservé les lettres qu'elle écrivait à Strozzi, du moins possédons-nous les réponses de ce dernier et les nombreuses missives, tant du roi que de sa mère, adressées au maréchal de Matignon, qui commandait alors en Normandie, et avait le devoir de surveiller les armements qu'un certain Beaumont faisait pour le compte de Catherine à Rouen et au Havre, où il resta jusqu'au 16 mai 1582. Brissac était depuis quelque temps à l'ancre en rade de Villerville, tandis que dans la Saintonge, des compagnies de vieilles bandes piémontaises, engagées pour la campagne, ravageaient le pays avant de s'embarquer.

A la fin de mai, tout semble prêt; le 16 juin, Strozzi, de son vaisseau amiral, le *Saint-Jean-Baptiste*, écrit à Matignon qu'il est en « partance ». Sa flotte quitte, en effet, Belle-Isle le jour même. Elle est composée de cinquante-cinq voiles avec trente-sept enseignes de gens de pied français et quatre cents volontaires. Don Antonio et le comte de Vimioso sont à bord; mais Philippe II, qui ne recule devant aucun moyen, a eu soin de s'assurer d'un certain Miguel Vaez, qui s'est fait attacher au roi de Portugal et nommer par lui intendant général et commissaire de la guerre. Le traître renseigne chaque jour l'Espagne sur les projets de ses ennemis. Le plan était encore plus vaste que l'on aurait pu croire. Une note écrite de la main de Catherine de Médicis et de celle de Villeroy, contresignée par Henri III, indiquait à Strozzi ce qu'il aurait à faire après la victoire dont personne ne doutait. Ayant gagné Madère, il devait remettre toutes les îles de l'Atlantique au pouvoir des Portugais, aller au cap Vert, où il laisserait Brissac, et pousser ensuite jusqu'au Brésil<sup>1</sup>.

L'archipel des Açores est formé de sept îles groupées au milieu du grand Océan. La principale, l'île de Tercère, avait été maintenue dans le devoir par les Franciscains, contre les Jésuites qui prêchaient la soumission à Philippe II. Seule, l'île de Saint-Michel était occupée par les Espagnols. C'est là que l'escadre française aborda, un mois juste après son départ, le 16 juillet. Elle jeta à terre quinze cents hommes, qui repoussèrent une sortie de la garnison et attaquèrent le fort; com-

<sup>1</sup> *Lettres de Catherine de Médicis*, plus loin, p. 26, note.



mandés par Strozzi lui-même, par Brissac et Sainte-Souline, ils remportèrent sur l'armée ennemie un avantage très marqué; mais, trahis par un guide, ils n'avancèrent point. Beaumont, qui était resté en mer pour garder la flotte, leur ayant fait dire qu'on apercevait les vaisseaux espagnols qui arrivaient à pleines voiles, on décida de rembarquer l'armée, en commençant par les troupes que commandait M. de Fumée, vice-amiral de Guyenne et sorte de volontaire indépendant, pour lequel les chefs semblaient avoir les plus grands égards.

En effet, Santa-Cruz avait fait diligence : sans attendre les renforts que Philippe II tardait à lui envoyer, il était parti de Lisbonne avec une quarantaine de navires et plus de sept mille soldats, et était venu se ranger en bataille devant la principale baie de l'île de Saint-Michel. La flotte française était à peu près d'égal nombre, mais elle avait un mauvais armement et, surtout, ses chefs n'étaient pas d'accord, quelques-uns trouvant très imprudent de risquer dans un combat des forces qu'il était impossible de renouveler, quand il était très facile de se contenter d'occuper les îles. On resta quelques jours en présence, du dimanche 22 au mercredi 25 juillet; et il semble que, de part et d'autre, les manœuvres furent assez mal combinées. Enfin, perdant patience et craignant de se laisser cerner, Strozzi, apercevant, le jeudi matin 26, un galion isolé de la flotte espagnole, fond sur lui avec son vaisseau amiral, suivi par les bâtiments de Brissac et de Borda. Les vieux marins de Santa-Cruz résistèrent vaillamment, leur chef venant promptement les soutenir avec des vaisseaux bien garnis de mousquetaires. Au bout de cinq heures de lutte, Brissac, épuisé, se retira; Sainte-Souline et Fumée, après avoir tiré quelques coups de canon, s'étaient dérobés dès le commencement de la bataille, emmenant la plus grande partie de la flotte française; et il n'y eut, par le fait, que trois ou quatre navires engagés, dont les chefs se firent tuer après des prodiges de valeur. Beaumont fut frappé au plus fort de l'action; le comte de Vimioso mourut, le lendemain, de ses blessures; et Strozzi, après s'être élancé sur le vaisseau amiral, tomba percé de coups entre les mains du marquis de Santa-Cruz qui, dit-on, le fit achever et jeter à la mer. Les Espagnols avaient perdu environ mille hommes, tant tués que blessés; les Français au moins douze cents, parmi lesquels quatre-vingts gentilshommes et trois cents soldats étaient prisonniers. L'amiral espagnol, soit par une cruauté digne du duc d'Albe, soit par ordre de son maître, condamna les gentilshommes à avoir la tête tranchée et les autres à être pendus, sous prétexte qu'ils n'étaient porteurs d'aucun ordre du roi de France autorisant l'expédition. L'exécution se fit de sang-froid le

1<sup>er</sup> août, cinq jours après la bataille<sup>1</sup>. Don Antonio s'était retiré à la Tercère et n'avait pas figuré au combat.

Les divers récits de l'affaire sont pleins de récriminations et d'accusations d'incapacité et de lâcheté, qui sont très fréquentes le lendemain d'une défaite et qui, sauf pour Brissac, semblent assez méritées. Toujours est-il que l'effet de ces nouvelles fut grand à la cour. Longtemps on ne voulut pas y croire, d'autant que des bruits plus favorables étaient venus de divers côtés<sup>2</sup>. Mais c'est surtout à l'étranger que le désastre, publié par les Espagnols, fut exploité hautement contre la France.

Saint-Gouard avait à Madrid une situation d'autant plus fausse, que Henri III n'avait point déclaré la guerre à l'Espagne et que les relations amicales des deux couronnes ne semblaient point interrompues. Ce n'est pas sans dépit qu'il écrivait au roi, le 17 septembre : « Ils jubilent tous les jours, comme si tout le bien de leur monarchie consistoit dans ce seul exploit, durant encore dans toute l'Espagne les festes commandées à cette occasion, comme aussi se font à Lisbonne grandes processions et s'y préparent grandes festes et jeux de tonneaux. Il ne se voit à cette heure marchandise plus requise que le discours estampé sur la relation de la victoire du marquis, qui se vend à chaque pas que l'on puisse faire<sup>3</sup>. »

Le dépit de Catherine et la colère de Henri III<sup>4</sup> se traduisirent par le désir de se venger et par la hâte qu'ils mirent à préparer une nouvelle expédition aux Açores. La mère et le fils étaient seulement en désaccord sur le choix du chef à donner aux navires qu'on équiperait, le roi réclamant le droit au commandement suprême pour son favori Joyeuse, qu'il avait nommé grand amiral de France<sup>5</sup>. Finalement, on choisit le commandeur de Chaste, parent de Joyeuse; il devait amener des renforts à don Antonio, qui avait pu rallier trente-sept navires intacts à la Tercère. Mais le traître Miguel Vaez, qu'il avait gardé près de lui, le dissuada de tenter de nouveau la fortune et l'engagea à revenir en Europe, en laissant les flottes sans chef et presque sans troupes.

<sup>1</sup> Lettre de Busbecq à l'empereur Rodolphe, du 15 août 1582. — *Arch. curieuses*, t. X.

<sup>2</sup> Voir *Lettres*, etc., p. 66, note.

<sup>3</sup> Voir la lettre de Saint-Gouard, du 19 septembre, p. 61 et la note 2, et la lettre du roi à Villeroy, p. 65, note. — Le discours triomphant de Santa-Cruz se trouve sous sa forme primitive, conservé dans le volume 844 du manuscrit Dupuy. Il porte ce titre : *Lo sucedido a la armada de Su Magestad*, etc. A la suite est imprimée la nomenclature des morts et des prisonniers.

<sup>4</sup> Voir *Lettres*, p. 65, note 7 et p. 120 et 121, notes, et *Appendice*, p. 405 et suiv.

Lettre de Catherine à M. de Longlée, du 25 mars 1583, p. 103. — Instructions à Chaste, du 6 mai 1583 (Bibl. nat., f. fr. 16121. f° 1).

Au printemps de 1583, comme l'année précédente, deux flottes ennemies ne s'en trouvèrent pas moins en présence dans les mêmes eaux de l'Atlantique. La France n'avait qu'une petite armée de douze cents hommes, à laquelle s'étaient joints quatre cents Anglais. Leur chef était bien porteur d'une sorte de commission royale, mais on ne lui avait guère assigné qu'un rôle de corsaire. Philippe II envoya le même marquis de Santa-Cruz avec plus de cent galères et douze mille soldats<sup>1</sup>.

Chaste débarqua sans peine à la Tercère, le 11 juin 1583 : les femmes le couvrirent de fleurs, mais ce qui restait de troupes portugaises lui apporta un médiocre secours et il ne put les faire tenir devant les belles troupes espagnoles. Après avoir perdu ses meilleurs capitaines, il fut obligé de se retirer dans la montagne et de négocier, avec son féroce adversaire, une capitulation qui comprenait l'obligation pour les Espagnols de rapatrier tous les Français. On les entassa dans de vieilles barques, sans presque de vivres; la traversée dura près de deux mois, et quand on débarqua à Hendaye, la moitié avait péri.

Santa-Cruz était une seconde fois rentré en triomphateur à Madrid, et le nouvel ambassadeur de France, M. de Longlée, décrivait leur joie et leur insolence à peu près dans les mêmes termes que Saint-Gouard<sup>2</sup>.

Catherine de Médicis s'étonnait d'avoir sans cesse rencontré Philippe II au courant de tous ses projets et prêt à les déjouer. Une lettre de l'ambassadeur espagnol Tassis, qu'elle intercepta avec le respect pour la correspondance politique, qu'a eu la diplomatie de tous les temps, lui révéla le rôle joué par Miguel Vaez et la façon dont il avait trahi le roi de Portugal. Elle fit arrêter cet espion, ainsi qu'un certain don Louis de Cardona : on les soumit à la question. Cardona avoua que le roi d'Espagne lui avait remis trois cents écus pour tuer don Antonio, et fut étranglé dans sa prison. Quand à Vaez, il s'obstina à ne rien dire et se laissa infliger par le bourreau jusqu'à quatorze tours de corde. On le rendit à Tassis, qui le renvoya tout estropié en Espagne<sup>3</sup>.

La correspondance de Catherine de Médicis est muette sur ces derniers événements : il y est à peine fait allusion une ou deux fois à l'expédition du comman-

<sup>1</sup> Le rapport de Chaste se trouve à la Bibliothèque nationale (Dupuy, 116), et a été publié par Thévenot dans les *Relations de divers voyages curieux*, t. II, 4<sup>e</sup> publ. Paris. 1696.

<sup>2</sup> Lettre de Longlée à Henri III, du 23 janvier 1584 (Bibl. nat., f. fr. 16109, fol. 13).

<sup>3</sup> Documents espagnols des archives de Simancas, conservés aux Archives nationales, d'après l'*Histoire de Philippe II*, par M. H. Forneron, t. III, p. 159.

deur de Chaste. Villeroÿ écrit seulement à Matignon que la reine mère fut « excessivement déplaisante et marie » de ce nouvel échec. Son désir de le réparer ne fut pas pour rien dans l'aide qu'elle donna au duc d'Anjou pour l'expédition des Pays-Bas, à laquelle tout d'abord elle s'était nettement opposée. Même elle n'hésita pas, après les folies de son fils à Anvers, — que nous allons voir se dérouler avec autant de légèreté que Strozzi ou Chaste en montrèrent aux Açores, — à chercher en Flandres des compensations plus durables. La reine mère a délibéré. écrira Busbec à l'Empereur, de « prendre la place de Cambray pour gage de ses prétentions en Portugal<sup>1</sup> ».

Henri III eut maintes occasions de se venger du roi d'Espagne, mais il n'osa jamais. Quand, en mars 1585, les députés des Provinces-Unies vinrent lui offrir la souveraineté qu'ils avaient donnée déjà à son frère le duc d'Anjou, il les retint longtemps à Paris et, après avoir bien hésité, les renvoya sans leur rien promettre. Il avait voulu cependant prendre l'avis d'un vieux et très expérimenté diplomate, son ancien ambassadeur en Angleterre, à Venise, à Constantinople, François de Noailles, évêque de Dax<sup>2</sup>; et le sage prélat lui avait tenu le langage suivant, rapporté par de Thou :

« Je frémis encore de ressentiment et d'horreur au seul souvenir de la bataille malheureuse livrée tout récemment proche de la Tercère. Il me semble voir encore sous mes yeux l'infortuné Philippe Strozzi, digne fils de Pierre Strozzi; ce général si brave, après avoir, comme lui, rendu mille services au Roi votre père et à Votre Majesté, expire malheureusement comme lui, en défendant courageusement les droits et la gloire de la France. Mais le sort déplorable du fils me paroît surtout digne de mes larmes. Je le vois encore ce grand homme, après avoir pris congé du maréchal de Matignon, de moi et de tous ceux qui l'avaient accompagné, partant de Bourdeaux à la tête d'une noblesse florissante, et montant déjà en vainqueur sur la flotte qu'il alloit commander sous vos ordres, pris ensuite les armes à la main, après avoir reçu une blessure mortelle, en combattant en homme de cœur, enfin demi mort, mais portant encore dans son air, même en cet état, toute la grandeur du nom français, livré entre les mains d'un bourreau, et mourant enfin d'une mort honteuse, avec tant d'autres seigneurs, traités aussi bien que lui comme les plus vils scélérats, tandis que le soldat espagnol lui-même se récrie contre la barbarie injuste qu'on exerçait envers de braves gens, qui

<sup>1</sup> Lettres de Busbecq. réimprimées dans le tome X des *Archives curieuses*.

<sup>2</sup> Voir la lettre de Catherine à l'évêque de Dax du 5 septembre 1589, p. 56 et notes.



auraient dû être traités en prisonniers de guerre. Pardonnez-moi, Sire, et que vos ministres me pardonnent même, si j'ose en ce lieu et sous les yeux de Votre Majesté, exprimer librement les sentiments que m'inspire ma juste douleur<sup>1</sup>. »

Ce beau langage console un peu des incertitudes et des lâchetés dont les sournoises entreprises maritimes contre Philippe II nous ont donné le triste spectacle; et on s'étonne qu'il n'y ait pas eu à cette époque un homme d'État assez clairvoyant pour découvrir que l'Espagne n'était forte que des hésitations et de la mauvaise organisation de ses adversaires, et que, bien avant la Ligue, on aurait pu lui arracher sa vieille et insolente suprématie, presque aussi facilement que devait le faire quelques années plus tard Henri IV.

## II

Au commencement de 1582, le duc d'Anjou était toujours en Angleterre, poursuivant l'éternelle négociation de son mariage. Élisabeth semblait au mieux avec son fiancé, lui prodiguant toutes ses tendresses et n'hésitant pas à lui donner des secours effectifs pour asseoir sa souveraineté aux Pays-Bas. Il était temps, du reste; car, tandis que François de Valois paraissait à Londres dans les fêtes et dans les tournois, le prince de Parme et ses troupes s'avançaient dans les Flandres et mettaient le siège devant Tournai. Une ambassade extraordinaire des États généraux venait d'arriver en Angleterre, pour supplier le duc de se mettre à leur tête et de les défendre contre le roi d'Espagne, puisqu'il avait accepté d'être leur chef. Élisabeth, tout en affectant des regrets de circonstance, ne retint pas un instant celui qu'elle venait de traiter pendant quelques mois presque comme son mari. Au fond, elle était heureuse de reprendre sa liberté, voulant passer, disait-on, à quelque fantaisie nouvelle et désabusée par Simier sur le compte du duc d'Anjou. Mais elle fit accompagner le prince par une nombreuse suite de seigneurs anglais et par Leicester lui-même. C'est accompagné de ce beau cortège, auquel se joignit naturellement le prince d'Orange et toute la milice bourgeoise, que, le 19 février, le nouveau souverain de Brabant fit son entrée solennelle à Anvers et s'installa au palais Saint-Michel<sup>2</sup>. Il n'y demeura pas longtemps paisible. Un pre-

<sup>1</sup> De Thou, *Hist. Univ.*, t. IX, p. 302.

<sup>2</sup> Par deux lettres en date du 17 mars, Catherine de Médicis remercie le prince et la princesse d'Orange de la belle réception qui a été faite à son fils. — Voir plus loin, p. 15.

mier attentat contre Guillaume eut lieu le 18 mars et faillit coûter la vie à l'habile défenseur de la liberté des Pays-Bas. Au mois d'août, c'était une vraie conspiration qu'on découvrait à Bruges, au moment où elle allait éclater. Elle avait pour chef un espagnol nommé Salcède, qui, une fois pris, fit de si étranges aveux sur la double politique de Henri III, qu'on envoya sans tarder Bellièvre et Brulart au duc d'Anjou pour arranger les choses. Ils renvoyèrent Salcède en France où, après avoir été interrogé de nouveau, il fut exécuté en place de Grève. Mais en même temps, ils essayèrent de détourner le prince d'une entreprise que le roi commençait à désapprouver hautement, au moment où Catherine de Médicis y devenait plus favorable; car nul doute qu'elle n'ait encouragé le duc de Montpensier et le maréchal de Biron quand ils étaient partis pour les Flandres<sup>1</sup>, tout en leur reprochant les pillages et escroqueries que leurs troupes avaient commises en s'y rendant<sup>2</sup>. C'était pourtant le moment où arrivait à Paris la nouvelle du désastre de Strozzi; et il n'y avait pas lieu de ménager les Espagnols. Henri III consentit à envoyer Pinart en Angleterre, pour reprendre directement avec Élisabeth la négociation du mariage de son frère, et lui donner aussi une décharge qu'elle demandait depuis longtemps concernant les frais de l'expédition des Pays-Bas. Tout cela se faisait de mauvaise grâce. Le nouvel ambassadeur en Angleterre, M. de La Mothe-Fénelon, avait bien mission d'aplanir autant que possible les difficultés; mais, dans une lettre que Catherine écrivait à M. de Mauvissière, elle lui disait mélancoliquement : « A ce que j'ai vu par vos dernières dépêches, le mariage, que j'ai toujours tant désiré, d'entre la reine d'Angleterre et mon fils le duc d'Anjou, n'est pas en si bons termes et espérances que je voudrais; mais il n'y a remède. Ce sont choses qui se font premier au ciel qu'à la terre<sup>3</sup>. »

Ces incertitudes ne pouvaient profiter qu'à l'Espagne. Le prince de Parme pendant l'hiver n'avait cessé de demander des renforts; il se disposait à reprendre l'offensive; et, d'autre part, le duc d'Anjou, entouré d'un grand nombre de jeunes gentilshommes français, se trouvait, au bout de dix mois de gouvernement, en suspicion près de ses nouveaux sujets, qui lui reprochaient de ne tenir aucun compte de leurs vieilles franchises et de n'écouter que son bon plaisir. Les mau-

<sup>1</sup> Voir la lettre assez entortillée de la reine à Bellièvre, du 11 août 1583, p. 50, et les lettres des 29 et 31 octobre au duc de Montpensier, auquel elle annonce l'envoi de fonds pour la solde des troupes, p. 68 et 69.

<sup>2</sup> *Lettres*, p. 62.

<sup>3</sup> Voir p. 73 et 75, et aussi la lettre du 27 janvier 1583, p. 83.

vais conseils de ses amis aidant, lui qui avait toute sa vie aimé les conspirations, résolut de s'emparer le même jour des principales villes des Pays-Bas et d'y asseoir un gouvernement sans contrôle. Le coup d'état fut en secret fixé au 18 janvier; mais il faut croire que les bourgeois étaient sur leurs gardes, car l'entreprise échoua à Gand et à Bruges, aussi bien qu'à Anvers, où elle aboutit pour les Français à un véritable désastre. Près de deux mille hommes y périrent et parmi eux l'élite de la jeune noblesse, le fils du maréchal de Biron, le neveu du cardinal de Rambouillet, le duc de Saint-Aignan, le fils du comte de Châteauroux. Le prince d'Orange, qui s'était tenu en dehors du conflit, devenait l'arbitre de la situation. La reine mère lui envoya le baron de Mirambeau, pour lui demander de sauver l'honneur très compromis du duc d'Anjou<sup>1</sup>. Bientôt, le roi dépêcha Bellièvre, qu'il accrédita directement près des États généraux, pour négocier un accord. Nous avons, tant dans la correspondance de la cour que dans celle de ses agents<sup>2</sup>, les pièces principales de l'affaire délicate, qu'il fallait bien toute la finesse du surintendant des finances pour traiter dans de si fâcheuses conditions. Le jeune Brulart de Sillery, déjà président au Parlement, le futur ambassadeur en Suisse et Garde des sceaux de Henri IV, lui était adjoint et se fit remarquer par un discours fort habile, qui a été conservé. On put ainsi aboutir à un mauvais arrangement, signé à Termonde le 18 mars, auquel le prince d'Orange semble s'être employé avec d'autant plus de zèle, qu'au fond il avait encore grand besoin de ne pas se brouiller avec la France.

Mais la confiance n'existait plus : le duc d'Anjou le sentait si bien, qu'il n'osa pas rentrer à Anvers et qu'il laissa le commandement de son armée au maréchal de Biron. Désavoué par son frère, blâmé par sa mère, il s'était retiré tout d'abord à Vilvorde, de là à Termonde, où il resta jusqu'au 28 mars, et après à Dunkerque, où il passa du 11 avril au 18 juin. Sa situation était singulière : il reculait tous les jours devant les Espagnols, mais ne renonçait ni aux droits qu'il tenait de son élection comme duc de Brabant, ni à ses rapports très cordiaux à l'apparence, avec les États généraux des Pays-Bas et le prince d'Orange. Quant à la cour de France, elle voulait éviter à tout prix une rupture avec l'Espagne; elle encourageait donc les négociations que l'on menait avec le prince de Parme; mais elle aurait voulu garder les villes les plus proches de la frontière du Nord. Aussi Henri III est-il d'avis qu'on organise la résistance à Dunkerque. Lorsque la ville tombe, le

<sup>1</sup> Lettre du 30 janvier au prince d'Orange, p. 86.

<sup>2</sup> Voir à l'Appendice les lettres de Bellièvre.

16 juillet 1583, au pouvoir des ennemis, la reine mère le déplore amèrement<sup>1</sup>. Elle part pour Chaulne, où elle se rencontre avec son fils, sans que nous sachions au juste ce qui s'est passé à l'entrevue. Un mois plus tard, le duc d'Anjou s'étant retiré à Nesle, puis à la Fère, Catherine le rejoint dans cette dernière ville, le 19 août, et insiste vivement pour qu'il fasse tous ses efforts pour défendre du moins Cambray. Le prince s'y rend le 3 septembre; il y reste jusqu'au 9 octobre, et revient à Laon, puis à Château-Thierry, où il s'établit, le 9 novembre, dans une résidence agréable, sa santé lui imposant beaucoup de soins et de repos. Quand sa mère vient l'y trouver, elle arrive au moment d'une violente crise, dont personne ne semblait comprendre la gravité<sup>2</sup>, à moins qu'on ait reçu l'ordre de cacher aux représentants des Pays-Bas la maladie, qui aurait pu interrompre les négociations.

Croirait-on qu'au mois d'août la reine avait encore voulu reprendre des pourparlers avec Élisabeth, à laquelle elle avait envoyé un gentilhomme, le sieur de Réault, pour l'assurer de « l'affection et amitié » de son fils le duc d'Anjou, avec lequel elle venait de passer quelques jours à la Fère<sup>3</sup>? Mais c'était uniquement pour ne pas s'aliéner la reine d'Angleterre, car en même temps elle proposait au prince, déjà si malade, de le marier avec sa propre nièce, la princesse de Lorraine, cette « Madame Christine », qui avait été élevée à la cour et ne jouissait même point d'une réputation sans tache<sup>4</sup>. Puis, tandis qu'elle licenciat les Suisses de Biron et les faisait payer, elle chargeait expressément MM. de Crèvecœur, de Puygaillard, de Tavannes et de Sailly de défendre Cambray et les places du Nord<sup>5</sup>.

L'activité de la reine mère ne se dément pas un instant; c'est par sa correspondance avec Bellièvre<sup>6</sup>, alors en mission près le roi de Navarre, que nous connaissons ses préoccupations. Elle est à Monceaux (21-27 octobre 1583), très ennuyée du duc d'Anjou, qui promet toujours de venir la voir et qui semble redouter une entrevue avec Henri III et avec elle. Le 4 novembre, elle est à Château-Thierry, où elle trouve son fils en proie au mal implacable qui l'emportera bientôt. Il a des accès de fièvre, qui lui durent huit heures, et d'abondantes sueurs, avec des

<sup>1</sup> Lettre à Mauvissière, du 25 juillet 1583, p. 115.

<sup>2</sup> Lettre à la duchesse de Nemours, du 4 novembre 1583, p. 159.

<sup>3</sup> Lettre à la reine d'Angleterre, du 23 juillet, p. 115.

<sup>4</sup> Lettre du 11 novembre, à M. de Maisse, p. 153.

<sup>5</sup> Lettre à Mauvissière, du 27 août 1583, p. 123.

<sup>6</sup> Lettre du 6 septembre 1583, p. 134 à 137.



vomissements de sang : graves accidents, que les médecins du temps s'imaginent conjurer avec une purgation.

Elle revient à Paris et est le 11 novembre à Saint-Germain avec le roi, qui tient une sorte d'assemblée de notables, s'occupant un instant des affaires de l'État et étonnant tout le monde par son intelligence et son éloquence. « Je suis marrye, dit-elle à Bellièvre, que vous ne l'avez ouï. » Elle y reste jusqu'à la fin de l'année, très anxieuse de savoir si la reine de Navarre va se réconcilier avec son mari, le baron d'Yolet étant venu à la cour apporter les conditions fort dures du roi de Navarre.

Il était arrivé au commencement d'août 1583 une aventure singulière à Marguerite de Valois, qui était à la cour depuis environ dix-huit mois, menant joyeuse vie et n'ayant pas laissé de commettre quelques imprudences. Henri III, pour se venger de méchants propos sur lui et sur ses « mignons », avait fait à sa sœur une avanie publique et l'avait brusquement chassée de Paris avec ses amies, M<sup>mes</sup> de Béthune et de Duras. Il avait fait plus : d'après ses ordres, des gardes avaient couru après les fugitives jusqu'à Palaiseau, d'autres disent jusqu'à Ferrières, et avaient fouillé leur litière, les traitant comme des criminelles. Quand la reine de Navarre, d'étape en étape, arriva jusqu'en Poitou, son mari, prévenu du scandale, refusa de la recevoir, exigeant du roi une réparation pour l'injure commise et des preuves de la mauvaise conduite de sa femme; et il avait député à Paris la meilleure tête de son entourage, Duplessis-Mornay, avec des instructions très précises, pour le succès desquelles il devait être secondé par Clervant<sup>1</sup>.

Le roi était parti pour les eaux de Bourbon-Lancy, et Duplessis ne le rejoignit qu'à Lyon. Mais il fut impossible d'avoir de Henri III aucune explication : comprenant le mauvais cas dans lequel il s'était mis, il essayait de faire régler l'affaire par d'autres, même par sa mère, qui ne semble avoir appris que tardivement ce qui s'était pourtant passé presque sous ses yeux. Bref, il envoya Bellièvre en Gascogne pour trouver un terrain de conciliation. C'était l'ami de Marguerite, en même temps qu'un négociateur plein de bon sens et de ressources; il était estimé du roi de Navarre; il pouvait être aidé sur place par le maréchal de Matignon. Les nombreuses lettres que Catherine de Médicis lui adressa aux mois d'octobre, de novembre et de décembre 1583, les réponses du surintendant, que nous

<sup>1</sup> Nous avons raconté en détail tout cet épisode dans un article de la *Revue des questions historiques* du 1<sup>er</sup> octobre 1901, intitulé : *Le renvoi par Henri III de Marguerite de Valois et sa réconciliation avec son mari le roi de Navarre* (août 1583-avril 1584).

avons presque toutes retrouvées et publiées à l'*Appendice*, montrent de quelles difficultés fut entourée la négociation. Toujours habile, le Béarnais faisait mine de préparer la guerre, envoyait des ambassadeurs en Angleterre et en Allemagne pour demander des secours, s'emparait sans prévenir de la place de Mont-de-Marsan, usait en un mot de tous ses avantages. Il exigea même que le roi retirât ses garnisons des places circonvoisines et que Birague et Bellièvre fussent personnellement garants de la promesse arrachée à leur maître. C'était d'ailleurs à sa femme qu'il en voulait le moins, et il ne lui fit aucun reproche quand il consentit. à la suite de longs attermoiements, à la recevoir à Nérac.

### III

Après avoir mis fin, pour le moment du moins, au scandale causé par la conduite de la reine de Navarre, Catherine de Médicis voulait rendre un dernier service au fils qu'elle avait trop aimé, en le réconciliant avec le roi. La mésintelligence qui existait depuis longtemps entre les deux frères s'était encore beaucoup accentuée depuis la dernière entreprise du duc d'Anjou aux Pays-Bas. Henri III, d'une nature jalouse et méchante, n'avait favorisé ni le mariage avec Élisabeth d'Angleterre, ni l'établissement dans les Flandres. Lorsque les revers étaient arrivés, sans se réjouir ouvertement, il n'avait rien fait pour atténuer le désastre, et c'était la reine mère seule qui avait pris soin de sauvegarder la retraite et de régler toutes les questions pendantes. Tel avait été le but de ses fréquents voyages et de son active correspondance. Depuis que, presque mourant, il était revenu à Château-Thierry, le duc d'Anjou, qui, comme tous les poitrinaires, ne se croyait pas si malade, avait été fort blessé de ce que le roi ait manifesté l'intention de lui retirer tous ses apanages, et il avait fait écrire par sa mère à Villeroy<sup>1</sup>, pour obtenir du moins sur ce point quelque favorable assurance. L'affaire étant arrangée, il consentit à venir au mois de février passer quelques jours à Paris près de Catherine, dans le bel hôtel qu'on appelait « les Repenties » ; et, s'étant assuré d'être bien reçu, il avait consenti à voir plusieurs fois le roi. La reine mère s'en montrait toute réjouie. Elle écrivait, le 23 février 1584, à l'ambassadeur près les cantons catholiques de Suisse, M. de Liverdis :

<sup>1</sup> Lettres à Villeroy, de Château-Thierry, le 2 janvier 1584, p. 169, et à Mauvissière, de Saint-Germain, le 25 janvier, p. 171.

« Mon fils le duc d'Anjou est de présent près du Roy son frère, qui a tout contentement de ses déportemens près de luy. Il s'en retourne dans peu de jours à Château-Thierry, où il avoit laissé tout son monde. Il pourra revenir dedans quelque temps après, et puis s'en ira à sa volonté, demeurant en sa liberté d'aller et venir comme bon lui semblera. Je loue Dieu de très bon cœur de les voir si bien ensemble, qui ne peut estre que pour le grand bien et prospérité de ce royaume. . . »

A peine de retour chez lui, le duc d'Anjou avait eu une grave rechute, qui donna lieu aux bruits les plus divers. On raconta tout haut qu'il avait été empoisonné durant son séjour à la cour; on murmura plus discrètement que la vie de plaisirs, qu'il avait reprise pendant son court passage à Paris, pouvait bien avoir aggravé son mal. La vérité est que la phtisie suivait son cours, les forces diminuant rapidement, les accidents devenant plus fréquents, la fièvre augmentant chaque jour, de telle sorte qu'il fallait toutes les illusions maternelles pour croire à une guérison, que Catherine de Médicis espérait encore quand, assez malade elle-même, elle vint voir son fils pour la dernière fois à la fin du mois de mai<sup>1</sup>. Le 10 juin, il était enlevé, après deux jours d'agonie, ayant gardé assez de connaissance pour faire un testament qui est le meilleur acte de sa vie.

La reine mère n'était pas de ces femmes auxquelles la douleur empêche toute résolution. Son dernier fils mort, elle eut aussitôt conscience des conséquences politiques qui en résulteraient, et, sur deux points importants, elle prit sans retard son parti. Des conquêtes faites par le duc d'Anjou dans les Flandres, il ne restait que Cambrai et son territoire, que le prince avait légués à son frère. Henri III eut peur de complications avec l'Espagne et n'osa pas incorporer ce petit État au royaume. Catherine le recueillit comme un héritage privé, et aussitôt nous la voyons, le 21 juin, écrire aux consuls de Cambrai, au gouverneur Balagny, conclure des arrangements financiers et militaires, répondre point par point aux demandes des habitants<sup>2</sup>, en un mot faire acte d'administration si ferme et si intelligente que, de ce jour, Cambrai fut français et n'a cessé depuis de l'être.

Mais en même temps, la succession au trône était virtuellement ouverte, le roi, en dépit de ses incessants pèlerinages, n'ayant plus aucune chance d'avoir des enfants. L'héritier légitime était sans conteste le roi de Navarre. Catherine de Médicis résolut de tenter auprès de son gendre une démarche, assurément

<sup>1</sup> Lettre à Bellièvre du 24 mai 1584, p. 188.

<sup>2</sup> Pièces justificatives, à l'Appendice, p. 443 à 452.

très habile et qui, si elle avait réussi, aurait pu éviter à la France toutes les horreurs, toutes les divisions, plus irréparables encore, d'une longue guerre civile. Elle envoya le duc d'Épernon en Gascogne, pour proposer au Béarnais d'abandonner la religion réformée et de redevenir catholique. Elle tenait tant au succès de sa négociation, qu'elle écrivit lettre sur lettre à Bellièvre et à sa fille la reine de Navarre, pour que son envoyé fût bien reçu. Le roi de Navarre, qui n'avait de fanatisme ni religieux ni politique, accueillit assez bien la mission, et s'il n'avait tenu qu'à lui, il aurait pu la faire aboutir; mais il lui fallut compter avec son entourage protestant, qui redoutait de perdre toute influence et qui, il est juste d'ajouter, connaissait assez Henri III pour n'avoir en lui aucune confiance. C'est ce qui explique qu'un esprit aussi sage et expérimenté que du Ferrier, devenu sur ses vieux jours chancelier du roi de Navarre, ait été si vivement opposé à un changement de religion, sur lequel il devait être lui-même assez sceptique.

Toujours est-il que la volonté hautement manifestée par l'héritier du trône de rester huguenot fut, non moins que l'ambition des Guise, la cause de l'organisation de la Ligue, qui, étant donné l'attachement de la nation à la vieille foi catholique, devait être très populaire et très facile. Elle est racontée par trop d'historiens pour que l'on puisse ajouter à ce que chacun sait. Mais il est intéressant de constater que son établissement demeura longtemps mystérieux et secret, et que la première prise d'armes des confédérés, au mois de mars 1585, surprit la cour. Il semble même que ce furent les révélations d'un agent subalterne, Villefalloir, le beau-père du secrétaire du duc de Guise, qui firent comprendre au roi toute la gravité de la situation.

Comme acte public, il y avait bien eu le fameux manifeste signé du cardinal de Bourbon, daté de Péronne le 31 mars 1585, et imprimé à Reims; mais on ne s'était pas tout d'abord douté de son importance, tant de déclarations de cette sorte étant lancées chaque jour par tous les partis. Au reste, cette pièce, en même temps qu'elle attaquait assez vivement Henri III, accusé de laisser le gouvernement entre les mains de ses favoris, faisait des avances à la reine mère. Le passage qui regarde Catherine de Médicis est à retenir :

« Supplions tous ensemble très humblement la Royne mère du Roy, nostre très honorée dame (sans la sagesse et providence de laquelle le royaume seroit piécé dissipé et perdu), pour le fidel tesmoignage qu'elle peut rendre de nos grands services, mesmes en particulier de nous, cardinal de Bourbon, qui l'avons tousjours honorée, servie et assistée en ses plus grandes affaires, sans y esparigner

noz biens, vie, amis et parens, pour avec elle fortifier le party du Roy et de la religion catholique, de ne nous vouloir abandonner, mais d'y employer tout le crédit que ses peines et laborieux travaux luy pourroient avoir infidèlement ravy auprès du Roy son fils. »

Dans les lettres si bien informées qu'Auger Gislén, seigneur de Busbec, adressait à l'empereur Rodolphe, il est question pour la première fois de la prise d'armes des Guise le 25 avril 1585.

« Tout est ici, écrit-il, dans l'épouvante d'une guerre subite, à laquelle on ne s'attendait pas; le roi l'a devant les yeux sans l'avoir prévue. Il y a plus de deux mois que le duc de Bouillon lui avait donné avis par lettre. . . On dit que le roi est dans un grand chagrin d'avoir négligé cet avis. Le cardinal de Bourbon est le spécieux auteur de ces troubles, mais, dans la vérité, si je ne me trompe, les principaux moteurs sont les ducs de Guise, de Mayenne et le cardinal de Lorraine, frères, le duc d'Aumale, le marquis d'Elbeuf, leurs oncles, et enfin le duc de Mercœur, frère de la reine, gouverneur de Bretagne. . . La reine mère est encore auprès du duc de Guise, obligée d'entendre de grosses plaintes sur la conduite du roi son fils. . . L'archevêque de Lyon s'y est rendu; c'est en lui que toute la France met son espérance pour passer un traité favorable à sa tranquillité. On attend avec impatience le retour de la reine, qui doit apporter la conclusion de la paix ou de la guerre avec les Guise. . . »<sup>1</sup>

En effet, dès qu'il fut bien persuadé du danger que courait son pouvoir, Henri III s'était adressé à sa mère, et, sans avoir égard à sa santé, alors assez chancelante, il l'avait chargée de négocier, ayant envoyé par avance au cardinal de Bourbon Philippe de Lenoncourt, évêque d'Auxerre, un vieux conseiller de la couronne, et le duc de Retz. Catherine hésita avant d'entreprendre de jouer cette partie, qu'elle sentait peu facile. Cependant elle n'avait pas attendu pour intervenir, ayant déjà écrit au duc de Guise et à son frère Mayenne pour les retenir dans le devoir; mais ce dernier venait de s'emparer de Dijon, tandis que Guise, maître de la Champagne, avait établi le quartier général de la Ligue à Châlons, où il entourait le cardinal de Bourbon des plus grands honneurs. C'est à Épernay que la reine mère se rendit pour s'aboucher de là avec les confédérés et traiter au

<sup>1</sup> *Archives curieuses de l'histoire de France*, t. X, p. 130 à 134. — L'Estoile a dit à peu près de même : « Le Roy, adverti et mesmes par le duc de Bouillon de la grande levée de gens de guerre que sous main faisait le duc de Guise, pendant qu'il s'amusait à baller et à masquer, fist response qu'il ne le croioit ni ne craignoit. » — *Mémoires-Journaux*, mars 1585. Édit. Jouaust, t. II, p. 185.

nom du roi, avant qu'on n'en soit venu aux armes. Elle était suivie, comme toujours, d'un cortège nombreux, et elle avait emmené, pour la seconder, Lanssac, son fidèle ami, Claude Pinart, le secrétaire d'État, le sieur de la Chapelle des Ursins, lieutenant du roi dans l'Île-de-France, et un nouveau venu qui semblait vouloir jouer le rôle d'intermédiaire entre les partis, esprit délié et intrigant, très brillant orateur, l'archevêque de Lyon, Pierre d'Espinac. Comme il avait dans sa jeunesse fortement incliné vers les idées nouvelles, c'était naturellement un adversaire acharné des protestants, et il était bien plus disposé à défendre les intérêts de Ligue que ceux de la royauté. Surtout il voulait refaire sa fortune très compromise par des dépenses exagérées et une vie de luxe dans laquelle il avait engagé ses ressources et celles de sa famille. Une élévation au cardinalat aurait comblé ses vœux ; mais il l'espéra en vain jusqu'à sa mort, non sans avoir déployé pour la foi catholique le zèle le plus intempérant. La reine mère semble s'être servie de lui sans enthousiasme. Elle aurait préféré avoir près d'elle Villeroy, dont elle connaissait la prudence et l'habileté. Mais, soit que le roi ait tenu à le garder avec lui, soit que le prudent homme d'État ait préféré se ménager, ayant lui-même quelques secrètes attaches avec la Ligue, Catherine dut se contenter de correspondre avec lui, en réclamant de temps à autre ses conseils.

Épernay était alors, sur la rivière de Marne, une jolie petite ville qui avait été brûlée et rebâtie sous François I<sup>er</sup>, à laquelle une abbaye célèbre donnait quelque importance. C'est chez les religieux sans doute que la reine mère logea. Elle y arriva au milieu de mars 1585, comptant ne séjourner que quelques jours, et elle y était encore à la fin de juin. Durant ces trois longs mois, elle n'eut pas un moment de repos, ne cessant d'écrire au roi, à Brulart, à Bellièvre, pour leur rendre compte jour par jour de la situation. Miron et Villequier lui servaient de courriers pour correspondre avec son fils, tandis que l'archevêque de Lyon était son intermédiaire avec le duc de Guise. Elle attendit longtemps les princes, qui lui promettaient de venir la trouver et cherchaient toutes les occasions d'atermoyer pendant qu'ils rassemblaient leurs troupes. Une première conférence eut lieu à Sarry près Châlons, dans une maison de campagne appartenant à l'évêque, le dimanche 12 mai 1585. Ce n'est que le 28 mai que le cardinal de Bourbon et le duc de Guise arrivèrent enfin à Épernay.

En dehors des longues correspondances de la reine, nous avons pour nous renseigner sur ces négociations, toute une suite de pièces qui présentent les griefs *des princes coalisés*, l'aveu et la justification en quelque sorte de leur prise

d'armes, les réponses à leurs exigences, la discussion, article par article, du texte qui deviendra le traité de Nemours, les mémoires du roi apportés à sa mère par des ministres ou des confidents ; si bien que l'on peut suivre jour par jour la marche des événements. Ce qui ressort de cet examen, c'est la nécessité où se trouva Henri III de céder sur presque tous les points, n'ayant ni argent ni soldats, tandis que les Ligueurs réunissaient chaque semaine des troupes plus considérables. La lutte des partis apparaît âpre et implacable. C'est une sorte de féodalité qui veut assurer son influence et son pouvoir et qui s'appuie sur une opinion publique très étrangère à la plupart de ses revendications. Naturellement, on met en avant les intérêts de la religion catholique ; et, pour conserver l'unité de foi et en même temps la paix du royaume, on réclame, comme l'ont fait tant de fois les États généraux, l'abolition de tous les édits favorables aux protestants, l'obligation imposée aux réfractaires soit de se convertir, soit de vendre leurs biens et de sortir de France, l'interdiction par conséquent de tout culte public ou privé qui ne serait pas la religion d'État. Mais, à côté de cette revendication de principe, tous les petits intérêts personnels se font jour, et chacun veut arracher à son profit un lambeau du pouvoir, une sécurité ou un avantage. C'est un égoïsme très mesquin, souvent à peine dissimulé sous l'apparence de préoccupations plus hautes qui restent dominantes pour l'histoire, tandis que, dans les discussions du moment, elles devenaient en quelque sorte tout à fait accessoires.

Le cardinal de Bourbon, le futur roi de la Ligue, beaucoup moins nul qu'on ne le représente d'ordinaire, habile et éloquent par moment, mais véritable instrument entre les mains du duc de Guise, fait du sentiment avec Catherine de Médicis, sa contemporaine et son amie, et réclame surtout pour lui la ville et le château de Rouen, avec le droit d'y entretenir une garnison qu'il commandera et que le roi payera, et aussi la ville et le château de Dieppe. Le duc de Mercœur, beau-frère de Henri III, demande deux ou trois places de sûreté en Bretagne et le commandement sans contrôle de tous les ports de son gouvernement : on lui donne Nantes, Saint-Malo et Dinan. Le duc de Guise veut les châteaux de Champagne et « la ville et citadelle de Metz ». Mayenne ne se contentera pas à moins de Dijon et de Chalon-sur-Saône. Le cardinal de Guise exige Reims, non pas l'archevêché dont il est titulaire, mais la ville et le château avec une garnison ; le duc d'Aumale, quatre ou cinq villes de Picardie ; le duc d'Elbeuf, les places du Dauphiné. De simples gentilshommes, gouverneurs de villes au nom du roi et qui ont passé à la Ligue, d'Enragues, d'O, La Châtre, Randan, Man-

delot, le comte de Brissac demandent la confirmation de leurs pouvoirs, quelques-uns avec des gardes ou des places de sûreté. La reine mère accorde tout, sauf au sieur de Vaillac, capitaine de Bordeaux, qui voulait pour lui le château Trompette et auquel on répond par ce seul mot : *Nihil*.

Le 20 juin, Catherine quitte Épernay, d'accord avec les princes sur les conditions de la paix, leur ayant de plus concédé que le roi payerait les Suisses et les troupes mercenaires qu'ils ont enrôlés, au fur et à mesure de leur licenciement. Mais, ayant appris que les forces rebelles s'étaient concentrées près de Montargis — elle veut aussi se rapprocher de Paris; elle passe à Dormans, à Brie-Comte-Robert, à Moret, et arrive le 1<sup>er</sup> juillet à Nemours, où elle a encore de nouvelles conférences avec le cardinal de Bourbon et le duc de Guise, avant de signer définitivement le traité, le dimanche 7 juillet, avec la condition qu'il sera aussitôt ratifié par le roi. Miron part sans délai pour porter le papier à Henri III; et c'est ce curieux document, portant toutes les signatures originales, dont on pourra voir dans le texte l'exacte reproduction.

Le triomphe du duc de Guise était complet : il avait le commandement des troupes royales; il pouvait nommer aux grades ses créatures; il avait le droit de faire des « monstres », c'est-à-dire de lever des troupes à sa volonté. L'édit contre les réformés était promulgué dès le 18 juillet et enregistré dans un lit de justice à cause de l'opposition du Parlement de Paris.

Le Béarnais séjournait alors chez son ami Jacques de Caumont, dans ce vieux château de la Force qui domine tout le cours de la Dordogne, près Bergerac. C'est là qu'il apprit la conclusion du traité de Nemours. Il resta longtemps silencieux, puis, selon ses propres paroles : « Pensant à cela profondément et tenant la tête appuyée sur ma main, l'appréhension des maux que je ressentais pour mon pays fut telle qu'elle me blanchit la moitié de la moustache <sup>1</sup>. » Son manifeste de protestation est du 2 août 1585; l'excommunication de Sixte-Quint, du 1<sup>er</sup> septembre. Henri III lui envoya Philippe de Lenoncourt, qui sera cardinal en 1588, et Nicolas Brulart de Sillery, le futur chancelier de 1607, pour l'engager à rentrer dans la foi catholique et le supplier de ne pas recommencer la guerre; et, en se rapprochant du roi de Navarre, il suivait ses instincts très politiques. Mais l'heure n'était pas venue.

Enfin, l'affaire qui occupa tout particulièrement la reine mère durant la fin de

<sup>1</sup> *Mémoires du duc de la Force*, édit. de M. le marquis de la Grange, t. I<sup>er</sup>, p. 50.



l'année 1585 fut la longue querelle du roi avec le duc de Nevers. On sait la place importante que ce grand seigneur occupait à la cour des Valois. De la famille des princes de Mantoue, Ludovic de Gonzague avait épousé la belle Henriette de Clèves et il était de ce chef devenu en France duc de Nevers. Très fidèle à la royauté et en même temps au catholicisme, il avait donné de sa personne dans toutes les guerres religieuses et il s'était montré aussi habile que brave capitaine. Ses avis étaient toujours écoutés au Conseil, où il passait pour étranger aux passions qui s'agitaient autour de lui. Possesseur d'une grande fortune, il n'avait rien à demander : indépendant et à demi italien, il résidait tantôt dans la somptueuse demeure qu'il s'était fait construire à Paris, tantôt dans le palais ducal de Nevers, tantôt dans un château nommé la Cassine, situé en Champagne, dans le comté de Rethel, où il avait de grands domaines. A la fin de 1584, aussitôt après la mort du duc d'Anjou, il fut de ceux qui se préoccupaient d'assurer la succession du trône à un prince catholique, et c'était dans ce but de défense religieuse qu'il avait adhéré à la Ligue, qui s'organisait alors sans bien définir le but à atteindre. Beau-frère de Guise par sa femme, il n'était point ouvertement hostile à la politique de la maison de Lorraine. Mais esprit honnête, scrupuleux même, il n'aurait voulu rien faire qui pût ébranler le trône des rois qu'il avait toujours fidèlement servis. Il entretenait naturellement de nombreuses relations en Italie et avait été plus d'une fois à Rome. Grégoire XIII venait de mourir et d'être remplacé par un pape dont on connaissait mal les idées, mais qu'on disait énergique et très capable d'assumer la responsabilité de ses actes et de ses conseils. Le duc de Nevers résolut, au printemps de 1585, au moment même où la reine mère poursuivait ses négociations avec les princes lorrains, à la veille peut-être d'une nouvelle guerre civile, d'aller s'éclairer sur ses devoirs et connaître par lui-même la situation. Peut-être avait-il aussi la mission officieuse de demander au nom des confédérés les encouragements du pape et de le pousser à exclure par un acte formel les princes protestants de la succession au trône.

Nevers, accompagné du cardinal de Vaudémont, arriva à Rome le 12 juin. Le cardinal d'Este, le cardinal de Médicis, tous les prélats français s'étaient portés à sa rencontre; et pourtant une lutte sourde était depuis longtemps engagée aux abords du Vatican entre le cardinal Pellevé d'un côté, assisté du jésuite Mathieu, et l'ambassadeur Pisani de l'autre, soutenu par le cardinal d'Este, protecteur des affaires de France, les premiers, aussi dévoués à la Ligue qu'à l'Espagne, les seconds, défenseurs de la cause nationale et des droits de Henri III. Au fond, Phi-

lippe II avec ses agents disposait d'une influence prépondante, que Sixte-Quint subissait, tout en s'en défiant. Le Saint-Père discuta avec le duc de Nevers l'opportunité d'une bulle qui déclarerait le roi de Navarre et le prince de Condé incapables d'arriver à la couronne; il ne niait pas l'utilité de la mesure, mais en même temps il recommandait avant tout la fidélité au souverain, et, selon lui, les représentants de la France à Rome devaient avant tout s'entendre pour aboutir à une transaction qui leur permettrait de ne pas séparer les intérêts catholiques des droits imprescriptibles de la royauté. Comme conclusion, Sixte-Quint se contenta de remettre un bref d'encouragement au cardinal de Bourbon et à ses amis. Au bout de quinze jours, Nevers et le cardinal de Vaudémont repartaient pour la France. M. de Hübner, l'historien si bien informé du grand pape réformateur, raconte que le duc de Nevers, botté et éperonné, au moment de monter à cheval pour quitter Rome, s'était senti tout d'un coup assailli par des scrupules de conscience; qu'en ayant servi d'ambassadeur à la Ligue il avait craint de violer son serment de fidélité au roi : il s'était donc rendu ainsi chez le cardinal Madruccio, protecteur d'Espagne, pour lui ouvrir son cœur, et il n'avait pas fallu moins de deux heures au prélat pour calmer les inquiétudes de cette âme timorée. On avait beaucoup ri à Rome du remords politique du duc de Nevers, et la finesse italienne avait accompagné son départ de maintes plaisanteries<sup>1</sup>.

Quand le duc de Nevers, au commencement de juillet, revint en France, il s'était déjà formé une légende sur le rôle qu'il venait de jouer à Rome. On l'accusait d'avoir raconté sur le compte du roi et de ses favoris des histoires peu édifiantes, en même temps que ses relations avec le comte d'Olivarès et les amis de l'Espagne étaient exploitées contre lui. Bref, Henri III ne dissimulait pas sa colère, et le duc, avec sa conviction honnête, se révoltait contre des soupçons qu'il ne s'expliquait pas. De là, une fréquente correspondance de la reine mère avec le prince et avec sa femme, qu'elle aimait de longue date, et d'interminables réponses du duc de Nevers, que nous avons retrouvées sous leur forme première, et qui mettent au courant de toutes les phases de ce très vif incident. C'est à peine si, au bout de six mois, Catherine avait pu ménager une réconciliation. Au fond pourtant, la querelle n'avait plus de raison d'être, le roi s'étant soumis à tout ce que demandait la Ligue, et Sixte-Quint ayant consenti à l'excommunication des princes.

<sup>1</sup> *Sixte-Quint*, par M. le baron de Hübner, 1880, t. II, p. 166.

L'un des agents les plus actifs de ces négociations, le meilleur conseil du duc de Nevers, était un médecin mantouan, nommé Philippe Cavriana, qui avait été un moment au service de la reine mère ; il venait l'année même de succéder à Giulio Busini comme ambassadeur de Florence près la cour de France. Dès le 4 août 1585, il écrivait au grand duc, se rendant très bien compte du résultat obtenu par les conférences d'Épernay : *Empiastri supra empiastri per mitigare il dolore, non per curarlo*. Et il ajoutait avec beaucoup de raison, que jamais le roi ne pardonnerait aux Guise et n'oublierait les humiliations qu'on venait de lui faire subir. Pendant les trois années qui vont suivre, Catherine de Médicis s'épuisera vainement à vouloir concilier les partis, et elle mourra elle-même à peu près brouillée avec Henri III.



# LETTRES

## DE CATHERINE DE MÉDICIS.

---

1582. — 2 janvier.

*British Museum. State Papers, France, vol. 72.*

A MONSIEUR DE WALSINGHAM.

Monsieur de Walsingham, comme mère qui est desirouse du contentement de son filz et celle qui a la première embrassé et mis en avant le fruit du mariage de mon filz le duc d'Anjou avec la reyne d'Angleterre ma bonne sœur, pour l'estime que j'ay fait de ses rares et excellentes vertus, l'affection particulière que je luy ay toujours portée et le bien que j'ay pensé qui en réussiroit certainement aux royaumes de France et d'Angleterre, je ne vous puis celer que je n'ay rien tant en l'affection que de voir ceste affaire heureusement parachevée, regrettant beaucoup que, contre ce que je m'étois promis ces jours passés, les choses soient remises à la longue; mais je veux espérer que enfin ma bonne sœur prendra quelque considération à la servitude et ferme affection de mon filz envers elle, pour le rendre content en ce qu'il souhaite plus que la considération de sa propre vie; et vous prie bien affectueusement que, comme l'un de ses ministres, vous veuillez en cet endroit employer tous vos bons offices pour faire

CATHERINE DE MÉDICIS. —

réussir chose qui, oustre le contentement particulier que en recevront ma bonne sœur et mon filz, aidera au commun bien, proffict et utilité de vostre patrie, selon que le pourrez entendre plus particulièrement par le s<sup>r</sup> de Mauvissière et Pinart, que je vous prie de croire; et sur ce je supplie le Créateur, Mons<sup>r</sup> de Walsingham, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Esript à Paris, le deux<sup>me</sup> jour de janvier 1582.

CATHERINE.

BRULART.

---

1582. — 5 janvier.

*Orig. Archives du Vatican, E 42.*

A NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE.

Très saint Père, nous n'avons eu moins de regrets que le Roy nostre très cher filz de la perte inestimable que l'ordre et religion de Malte et toute la Chrestienté a receu par le decès de feu nostre cousin le grand maistre<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Le grand maitre de l'ordre de Malte qui venait de mourir était Jean de La Carrière; mais il fut remplacé par Hugues de Loubenx de Verdalle, qui évinça le candidat de Catherine de Médicis.

que Dieu ait en sa gloire, nous assurant que Vostre Sainteté prendra en cet endroit le meilleur moyen qu'il se pourra; toutefois, pour ce que les roys de France prédécesseurs du S<sup>r</sup> Roy mon filz ont tousjours eu un très grand honneur et amitié audict ordre et en ont esté les premiers fondateurs, en cas qu'il plaise à Vostre Sainteté intervenir en cest endroit et y mettre la main, comme fit le pape Jean vingt-deuxième, prédécesseur de Vostre-dicte Sainteté, il ne se peut pour tous respects présenter un plus digne sujet que le sieur de Chambrillant, prieur de Manosque, général des galères de la religion, personnage autant accomply et rempli de dignes qualités pour tenir ce lieu là que aultre quelconque; par quoy, très saint Père, et suivant le désir du Roy nostre filz, nous recommandons à Vostre Sainteté ledict sieur de Chambrillant, la priant tant et si affectueusement qu'il nous est possible de l'avoir pour recommandé, y ayant grand fondement de croire qu'il sera très utile à toute la Chrestienté, ainsi que plus particulièrement nostre cousin le cardinal d'Est et nostre cousin de Foix diront à Vostre Sainteté, les quelz je vous prie croire comme moi mesme; priant Dieu, très saint Père, vous conserver longtemps au bon gouvernement de la sainte Église.

[De Paris], le v<sup>e</sup> jour de janvier 1582.

Vostre dévote fille, la royne mère du Roy,

*Signé* : CATHERINE.

*Et plus bas* : DE NEUVILLE.

1582. — 6 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3354, f<sup>o</sup> 101.

A MON COUSIN

LE SIEUR DE MATIGNON,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Mon cousin, j'ay dès longtemps faict poursuivre en la généralité de Bordeaux<sup>1</sup> le paiement des deniers à quoy les prévostz, vibailliz, visénéchaulz, leurs lieutenans, greffiers, archers ont esté taxez pour avoir augmentation de gaiges, affin de pouvoir joir du don qu'il a pleu au Roy monsieur mon filz m'en faire; de laquelle poursuite la charge a esté commise au trésorier des ses parties casuelles : le commys duquel nous a faict icy entendre que vous estiez en délibération de faire prandre lesdicts deniers et iceulx paier aux prévostz et archers qui sont emploiez par delà et auprès de vous; qui seroit pour me frustrer entièrement de l'espérance que j'en ay tousjours eue. De quoy je m'asseure que ne voudriez estre cause, ny entreprendre sur ce qui est à moy, comme sont lesdicts deniers. Et pour qu'il me retourneroit à très grand intérêt s'ilz estoient divertiz de l'effect auquel je les ay destinez, je vous prie, mon cousin, que me monstrant l'affection que vous avez tousjours portée au bien de mes affaires, vous aiez à empescher qu'il ne soit aucunement touché ausdicts deniers, ains les laisser recevoir par ceulx ausquelz j'en ay baillé la charge, affin qu'ilz soient emploiez aux effectz et occasions que je les ay ordonnées,

<sup>1</sup> Matignon avait succédé à la fin de 1581 au maréchal de Biron, comme lieutenant général au gouvernement de la Guyenne; il avait été recevoir les instructions du roi et conférer avec Catherine de Médicis avant d'aller prendre possession de sa nouvelle charge. — *Histoire du maréchal de Matignon*, par M. de Caillères, 1661, in-fol., p. 155.

qui sont très importantes pour mon service; et si quelque chose en avoit esté prise par vostre commandement ou aultrement, je prie aussi de le faire incontinant remplacer. Et m'assurant de la contynuacion de vostre bonne volonté, je prieray Dieu, pour la fin de ceste, vous tenir, mon cousin, en sa sainte et digne garde.

De Paris, ce vi<sup>e</sup> janvier 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 9 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3354, f° 122.

A MON COUSIN

LE SIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, d'autant que je vous doitz respondre bien amplement par Labadie, qui partira demain, à ce que vous m'avez escript du faict de nostre armement, je ne vous en manderay rien par la présente, qui vous sera rendue par le s<sup>r</sup> de Bourdeaulx, par lequel vous serez aussi promptement informé de l'intention du Roy monsieur mon filz, que, me conformant entièrement à icelle, je ne vous en répéteray, ny y adjousteray rien par celle-cy; seulement vous diray que je désire pour le service du Roy mondict S<sup>r</sup> et filz, pour le bien du pais et pour le contentement et repos de tous ceulx qui y ont intérêt, que toutes choses succèdent selon les ouvertures que ce porteur vous a faictes: à quoy je n'espargneray chose quelconque qui deppende de moy, non plus que vous faire plaisir en tout ce qui se présentera. Priant Dieu vous avoir, mon cousin, en sa sainte garde.

De Paris, le ix<sup>e</sup> jour de janvier 1582.

Vostre bonne cousine,

Signé: CATHERINE.

1582. — 10 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 10340, f° 70.

A MON COUSIN

LE SIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, je vous prie veoir le mémoire que je vous envoie avecques la présente et entendre de Labadie ce que je luy ay donné charge vous dire conformément à icelluy, affin de donner ordre que toutes choses passent selon mon intention et que l'on ne m'embrasse en nouvelles despences soubz quelque prétexte que ce soit, ainsi que je l'escriptz à mon cousin le s<sup>r</sup> de Strosse<sup>1</sup>. Je vous envoie des lettres pour les s<sup>rs</sup> de la Rochefoucault, de Lanssac et S<sup>t</sup> Luc, en créance sur vous, ainsi que vous verrez par ledict mémoire. Mais vous considérez, devant que de les leur desliver, si, estans tous ensemble employez en ceste occasion, ilz se pourront bien entendre et accorder, et si ce sera le bien et advantaige de nostre entreprise qu'ilz facent ce voiage avecques ledict s<sup>r</sup> de Strosse<sup>2</sup>. Car, à vous dire la vérité et ce qu'il m'en semble, j'estime qu'il vault mieux avoir moins de forces, pourveu qu'elles soient bien unyes et obéissantes, qu'autrement. Advisez-y, je vous prie; car je m'en fye du tout à vous.

<sup>1</sup> Il nous a été impossible de retrouver aucune des lettres que la reine mère écrivit à cette époque à Strozzi à l'occasion de la campagne au succès de laquelle elle attachait tant de prix. Quelques lettres de Philippe Strozzi à Catherine de Médicis ont été données au t. VII, p. 499 à 501; nous en publions à l'Appendice plusieurs autres de l'année 1582.

<sup>2</sup> Catherine poursuivait toujours son expédition des Açores, conséquence des droits qu'elle prétendait avoir sur le royaume de Portugal conquis par Philippe II; mais le roi d'Espagne ne prenait pas au sérieux ses prétentions.

— V. *Collec. de documentos ineditos para la* VI, p. 524.

Et pour le regard de l'éedit des eslections, Molé vous aura envoyé les provisions que vous avez demandées, et vous diray que je trouve gens par deçà qui sont contens d'en faire party, pourveu que le général de Gourgues<sup>1</sup> y veille entrer et se joindre avecques eulx, affin d'estre supportez et auctorisez de son crédit et bons moyens : partant je vous prie de luy en parler, et au plustost nous advertir de ce qu'il en voudra faire. Priant Dieu vous avoir, mon cousin, en sa sainte garde.

De Paris, le x<sup>e</sup> jour de janvier 1582.

*De sa main* : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 11 janvier.

Aut. Archives de Turin.

A MON FILS

MONSIEUR LE DUC DE SAVOYE.

Mon filz, s'an retournant le conte de Monréal présent porteur, je n'ay voulu faillyr vous fayre la présente pour vous aseurer que je sayré bien ayse, en toutes ocasions qui se présenteront qui vous toucheront, de vous feyre pareystre ma bonne volonté, ynsin que j'é plus au long dys audyst conte, laquelle ne trouveré jeamès aultre que l'avée connue par ayfect. Et m'aseurant que ledyst conte de Monréal vous sayré bien entendre tout ce que luy en charge, ne vous sayré la présente plus longue, me remetent sur sa suffisance, et sayré fin, prient Dieu vous conserver en bonne santé.

De Parys, ce xi<sup>e</sup> janvyer 1582.

Vostre bonne mère,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Ogier de Gourgues, baron de Vayres, général des finances en Guyenne.

1582. — 15 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15906, f° 599.

A MONSIEUR DE BELLIÈVRE.

Monsieur de Bellièvre, nous attendons en bonne dévotion la confirmation de l'advis qui nous a esté donné de la conclusion des Estatz de Languedoc, ainsi que vous verrez par la lettre que le Roy monsieur mon filz vous escript, à laquelle je ne puis rien adjouster, sinon que je désirerois que vous eussiez achevé à pourveoir à toutes les affaires de par delà et que vous feussiez desjà de retour icy, pour nous ayder à pourveoir au faict des Suisses, duquel nous sommes en grand soucy. Et prie Dieu nous faire la grace que en sortions à notre honneur, comme il est nécessaire pour le bien de ce royaume, et qu'il vous conserve, Monsieur de Bellièvre, en parfaicte santé.

Escrip à Paris, le xv<sup>e</sup> jour de janvier 1582.

*De sa main* : La bien vostre,

CATHERINE.

1582. — 20 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3351, f° 50.

A MON COUSIN

LE SIEUR DE MATIGNON,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Mon cousin, le s<sup>r</sup> de Beaumont<sup>1</sup>, lequel a charge de conduire l'armement que je faietz

<sup>1</sup> Pierre Le Normant, sieur de Beaumont, chevalier de l'ordre, lieutenant d'une compagnie de cent hommes d'armes, maître des eaux et forêts de la vicomté de Pont-Audemer. Il avait été chargé de faire tous les approvisionnements, par commission en date du 7 octobre 1581, et était alors à Honfleur.



**d**resser du costé de Normandye, m'a escript **q**ue tout est prest pour faire voile quand je le **c**ommanderay; sur quoy je désire infiniment **s**çavoir au vray en quel estat est celluy que **v**ous préparez par delà; affin de arrester le **t**emps dedans lequel l'on fera entrer les gens **d**e guerre dedans les vaisseaux, tant d'un **c**osté que d'autre, et, en ce faisant, l'on ne **c**onsomme le temps et les victuailles inu-  
**t**ilement. Je n'ay pas deslibéré attendre les **f**orces du s<sup>r</sup> don Antonio, ny ce que mon cou-  
**s**in le s<sup>r</sup> de Strosse prépare à part, si tout **n'**est aussi tost prest que le sera ce que j'ay **d**onné charge de faire. Partant je vous prie **q**ue l'on ne s'arreste à cela, et me mander au **v**ray en quel temps vous estes asseuré que le-  
**d**ict armement sera prest à faire voile, affin **q**ue je reigle sur cela ceux de Normandye. Je n'en escriptz rien, pour le présent, audict **s**  
s<sup>r</sup> Strosse, d'autant que je pense qu'il sera **v**enu à Tours devers ledict s<sup>r</sup> don Antonio, **m**ais, s'il est par delà, monstrez luy la présente **e**  
et luy dictes que nous avons envoyé à Rouan **d**eux coullevrines, sept moyennes, trois bas-  
**t**ardes, vingt harquebuses à croq, vingt mil-  
**l**iers de poudre, quatre cens bouletz à coul-  
**l**errine, quinze cens à bastarde et deux mil à **m**oyenne, pour estre consignez entre les **m**  
mains des cappitaines Bazel et Coquigny<sup>1</sup>, **a**  
avecques quatre cens courcetet, desquelz il **y**  
y en a cent de gravez et mille morrions avec-  
**q**ues leurs fornimens et harquebuses pour ar-  
**m**er ses gens; estimant que lesdits cappi-  
**t**aines Bazel et Coquigny luy enverront le **t**  
tout bien seurement, puis qu'il leur en a **c**  
confié la charge et conduite. Je prie Dieu

<sup>1</sup> Jean de Coquigny, sieur de Tanville. — Voir *Docu-  
ments relatifs à la marine normande et à ses armements  
des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, par Charles et Paul Bréard,  
Rouen, 1889, in-8°, chap. VI. « L'expédition navale aux  
Apres, en 1582. »

qu'il vous ayt, mon cousin, en sa sainte  
garde.

Esript à Paris, le xx<sup>e</sup> jour de janvier 1582.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 22 janvier.

Orig. Bibl. nat. Cinq cents de Colbert, n° 29, f° 717.

A MON COUSIN

LE PRINCE DE CONDÉ,

GOUVERNEUR ET LIEUTENANT GÉNÉRAL DU ROY MONSIEUR MON FILZ  
ET PICARDIE.

Mon cousin, vous avez si bien servy jus-  
ques à présent au Roy monsieur mon filz et  
au royaume à y remettre et restabliir les faits,  
que je suis certaine que vous seriez très marry  
de rien faire maintenant qui feust cause de la  
troubler, et vous assure que le Roy mondiet  
S<sup>r</sup> et filz a pareille opinion et bonne volonté.  
Touteffois, ayant esté advisée que vous faictes  
une grande assemblée à Saint-Jehan-d'An-  
gely, de laquelle chascun par delà entre en ja-  
louzye, il vous prie de l'esclairer de l'occasion  
d'icelle, et de la faire séparer incontinant;  
car n'estans les esprits des hommes si bien  
remis qu'il seroit de besoing, vous sçavez que  
peu de chose pourroit estre cause d'ung grand  
mal, contre la volonté du Roy, mondiet S<sup>r</sup> et  
filz, et mon desir. Je vous prie doncque, mon  
cousin, satisfaire à ce que le Roy mondiet S<sup>r</sup>  
et filz desire de vous en cest endroit, nous  
faire sçavoir de vos bonnes nouvelles, et croire  
que vous avez toujours en moy une très affec-  
tionnée et bonne amye. Priant Dieu qu'il vous  
ayt, mon cousin, en sa sainte garde.

Esript à Paris, le xxii<sup>e</sup> jour de janvier 1582.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 28 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 10240, f° 65.

A MON COUSIN

LE SIEUR DE MATIGNON,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Mon cousin, j'ay receu voz deux dernières lettres et seray très aise que vous soyez si heureux que de parachever l'œuvre que vous avez entrepris pour le bien de ce royaume et le service de vostre maistre. Je seray presté à partir pour aller à Chenonceau quant vous me manderez, et vous assure que j'en passeray la carrière de très-bon cueur pour une si bonne occasion, et auray à grand plaisir de vous y veoir. Cependant, je vous recommande nostre embarquement, lequel l'on ne peult trop accélérer, ayant esté bien aise de sçavoir que tout sera prest à la mi février. En ce cas, vous regarderez avecq mon cousin le s<sup>r</sup> de Strosse quant il sera temps de lever les gens de guerre qu'il faudra embarquer, et facillitez ladicte levée de tout vostre pouvoir. Vous me manderez aussy en quel temps et lieu il faudra que les vaisseaux de Normandie se randent pour se joindre aux aultres et ce que j'auray à faire pour ce regard. Et puisque l'édict de nos eslections a esté enregistré et publié au parlement, il fault mettre peine d'en recepvoir les deniers au plustost, pour remplacer ceulx que nous avons empruntés de la recepte générale pour avancer ledit embarquement, comme j'entendz qu'il soyt faict. Au reste, nous n'oublirons ce que vous nous avez mandé touchant Chassin-court. Je pryé Dieu qu'il vous ayt, mon cousin, en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xxviii<sup>e</sup> jour de janvier 1582.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 20 février.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 10240, f° 71.

A MON COUSIN

LE SIEUR DE MATIGNON,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Mon cousin, à cause d'une fluxion qui m'est tumbée sur les jambes, je ne puis partir d'icy plus tost que le premier jedy de caresme, pour estre à Chenonceau le mardy d'après, où vous direz à ma fille que j'attendray de ses nouvelles, et seray bien aise de veoir mon filz le roy de Navarre, pour l'asseurer de la bonne volonté que le Roy monsieur mon filz luy porte; mais je ne veulx pas aller loing, car je ne puis plus porter les courvées comme j'ay autrefois faict, et se peult asseurer mondict filz que, en quelque lieu que je le voye, il en recepvrà tel contentement qu'il aura occasion de s'en louer. Je vous prie me faire sçavoir de leurs nouvelles. Quant à nostre armement, j'ay envoyé Veyrac en Normandie pour sçavoir en quel estat les affaires y sont, d'où estant retourné, je le vous enverray bien instruit de toutes choses; et suis bien de vostre avis de donner à mon cousin le s<sup>r</sup> de Strosse quelque bon cappitaine. Il m'a demandé Sainte-Solaine<sup>1</sup>; je vous prie m'ecrire ce qui vous en semble et si vous en connoissez quelque aultre qui soit plus propre, et puisse aussi estre assez tost prest pour faire ce voyage. Vous m'en advertirez, car à la vérité c'est chose que je reconnois estre très-nécessaire.

Je prie Dieu qu'il vous ayt, mon cousin —  
en sa sainte et digne garde.

<sup>1</sup> Il sera question plus loin (Voir p. 127 et 145) de M. de Sainte-Solaine et des autres chefs de l'expédition des Apres.

la royne d'Angleterre, ma bonne seur et cousine, m'a tenuz et aussy la mesme response que je luy ay faicte : sur quoy il m'a dict que j'estois du mesme advis du Roy mondict seigneur et filz, comme je luy ay advoué, et que en toutes choses nous l'estions ainsy, et que je trouvois que le Roy mondict seigneur et filz avoit très grande raison de ne se vouloir, soubz coulleur dudict mariaige, mettre à la guerre et en exempter ladicte dame royne, qui acquerroit beaucoup d'honneur et seroit cause d'un grand bien à toute la Chrestienté, en parachevant le mariaige d'elle et de mon filz le duc d'Anjou, d'embrasser et moyenner la paix générale partout, comme quelquesfois je luy ay escript et que vous luy pourrez dire, le trouvant à propos avec ce que le Roy mondict seigneur et filz vous mande pour ce faict. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le *xxi<sup>r</sup>* jour de febvrier 1582.

1582. — 26 février.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3251, f° 6.

#### A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, je vous envoie le s<sup>r</sup> de Vérac pour vous rendre compte de ce qu'il a veu en Normandie, et vous advertir de ma deslibération sur le faict de nostre armement, dont je vous prie le croire comme si c'estoit moy-mesmes, et que vous ne sçauriez faire chose qui me soit plus agréable, et dont je reçoipve plus de contentement que d'avancer le partement de mon cousin de Strossi, de façon que

cière pour l'affaire de Flandres, et Henri III pour son compte ne le désirait pas moins; cela ne pouvait donc pas faire obstacle au mariage.

je ne sois déceue de l'espérance que j'ay conceue de son voiage, comme vous dira ledict de Vérac. Sur lequel me remectant, je prie Dieu vous avoir, mon cousin, en sa sainte garde.

De Paris, le *xxvi<sup>r</sup>* jour de febvrier 1582<sup>1</sup>.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 27 février.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3251, f° 69.

#### A MA COUSINE

#### MADAME DE MONTPENSIER<sup>2</sup>.

Ma cousine, je panse que vous auré déjà eu la réponse de cel que m'escrivytes, qui cera cause que ne vous en sayré redyste, et seulement m'an alent à Chenonceaulx voyr la royne de Naverre, avent partir vous ay volen sayre cet mot, pour vous dyre que je voy que nostre fest va à la longue, et que, cel là où vous aystes vous pouvés hastier que l'ons efectue cet que l'ons ann espère avoyr du couté de Normendye, je croy que cela y servyra beaucoup, avent qu'en parties, de voyr cel que en

<sup>1</sup> Le 17 mars, le roi lui-même écrivait à M. de Matignon pour « accélérer, disait-il, l'embarquement de mon cousin, le sieur de Strosse... afin que son retardement ne soit cause de luy faire perdre les occasions qui se présentent pour le service de la royne madame et mère ». — Bibl. nat., ms. fr. 3291, fol. 126.

<sup>2</sup> Catherine de Lorraine, fille du duc François de Guise et d'Anne d'Este, depuis duchesse de Nemours, avait épousé à dix-neuf ans, le 4 février 1570, Louis de Bourbon, duc de Montpensier, qui avait plus de cinquante-cinq ans et était veuf, depuis 1561, de Jacqueline de Longwie. Le duc de Montpensier, qui était gouverneur de Bretagne, devait mourir quelques mois plus tard à Champigny, le 23 septembre 1582. On connaît le rôle joué par la duchesse de Montpensier pendant la Ligue. Elle avait pleuré son mari « continuellement », et mourut sans enfants, le 6 mai 1596.

povonstouseespérer. Cet, en vous en retournent, je suys encore à Chenonceaulx, cet me sera grent plésir, cet s'ét vostre chemyn, de vous voyr; et en cetspendent, je pryé Dyeu vous donner ce que désirés.

De Paris, cet xxvii<sup>e</sup> jour de février 1582.

Je vous prie, quant serés aveques monsieur de Monpansier, vous souvenyr de cet que avés promys à Pinart, de la reconpanse de l'abbeye de Jar<sup>1</sup>, que le Roy luy avoyst donné à ma faveur.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 28 février.

A MON COUSIN

[MONSIEUR LE CARDINAL D'ESTE<sup>2</sup>.]

Mio cugino, io son stata avisata dall'abbate di Plainpié del fastidio che vi pigliate per finir la lite che hó con la duchessa di Parma, mia cognata, di che vi hó ben' voluto ringratiare et con quest'occasione dirvi che in questo fatto io non appetto mai altra buona ispeditione, che quella che voi mi farete havere, assicurandovi intanto ch'io desiderarei infinitamente che mio cugino il card<sup>le</sup> Farnese, qual è stato autore della transattione che ultimamente feci con detta duchessa, fosse hora quello che procurasse di metterci d'accordo, secondo ch'io vi prego dirgli da parte mia, et far' di modo che ci accordi; in che io mi prometto pur assai per mezzo vostro, per il conto che só detto card<sup>le</sup> fa di voi et per il desiderio che ha di

<sup>1</sup> Le Jard, au diocèse de Sens.

<sup>2</sup> Le destinataire de cette lettre, que nous avons trouvée dans les papiers de M. de la Ferrière, est sans doute le cardinal d'Este. — Voir au tome VII, p. 410, la lettre sur le même sujet.

farmi cosa grata. Prego N. S. Dio, mio cugino, che vi conservi.

Di Parigi, l'ultimo di febraro 1582.

1582. — 3 mars.

Orig. Archives du Vatican, n° 481.

AU TRÈS SAINT PÈRE.

Très saint Père, nous avons ci-devant supplié Vostre Sainteté, en faveur de nostre cousine la princesse de Salerne<sup>1</sup>, pour la récompense qu'elle attend du bon service et de la fidèle négociation qu'elle a faite en la ville de Menerbe, dont l'issue est ensuivie à vostre contentement, comme chose que nous nous sommes toujours promis de Vostre Sainteté; toutefois, ayant sceu que Vostre Sainteté n'a encore jusqu'à présent entendu à ladicte récompense et gratification envers nostredicté cousine, à cause qu'elle est de la religion prétendue reformée, nous avons estimé convenable de réitérer, et supplier derechef Vostre Sainteté, comme nous faisons autant affectueusement que faire pouvons, à ce qu'il lui plaise ardemment considérer le zèle et fidèle affection dont nostre cousine a embrassé la négociation dudict Menerbe, le bien qu'en est réussi, et que l'occasion de sadicte religion ni autre ne fasse différer Vostre Sainteté d'user envers elle de vos libéralitez accoustumées, considérer mesme les grandes despenses qu'elle a faites en cest endroit, ayant non seulement égard, tant à sa juste requeste et au singulier désir qu'elle a eu de servir Vostre Sainteté, qu'au bien qui en est réussi, et outre que ce sera une œuvre digne de Vostre Sainteté, elle fera chose

<sup>1</sup> Sur la princesse de Salerne, voir t. VII, p. 233 et no<sup>e</sup>.

qui nous sera grandement agréable. Nous prions Dieu, très saint Père, qu'icelle Vostre Sainteté il veuille conserver longuement au bon gouvernement de la sainte Eglise.

De Paris, ce III<sup>e</sup> jour de mars 1582.

Vostre dévotte fille, la roïne mère du Roy,

CATHERINE.

1582. — 5 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3351, f° 7.

#### A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, je serai doresnavant si mal-aysée et poissante, que il me sera du tout impossible de cheminer, comme j'ay faict par le passé. Je partz d'icy demain et espère estre à Chenonceau vendredy prochain, où j'attendray des nouvelles de mon filz le roy de Navarre et de ma fille<sup>1</sup>; et désire infiniment

<sup>1</sup> Il y a là certainement plus d'une lacune. Si nous n'avons pu retrouver aucune lettre de la reine mère du 26 janvier au 20 février 1582, nous savons pourtant qu'elle n'avait cessé, justement à cette époque, de presser le roi et la reine de Navarre de venir la trouver et de faire ce voyage de « France », pour lequel le Béarnais semblait avoir tant de répugnance. Il s'était mis en route cependant, au commencement de février, avec Marguerite, et s'arrêtait le 28 au château de Brisambourg (canton de Saint-Hilaire, Charente-Inférieure), qui appartenait à la sœur du maréchal de Biron. De là, il allait chez le prince de Condé à Saint-Jean-d'Angély, puis, le 3 mars, il se rendait au château de Fors (canton de Prahec, Deux-Sèvres), chez Charles Poussard, qui avait été élevé par sa mère, tandis que sa femme s'arrêtait à Saintes, à l'abbaye de Notre-Dame, très heureuse d'une splendide « entrée » que la ville lui offrait. Enfin, les deux époux, réunis de nouveau, et ayant recruté une véritable armée de gentilshommes, protestants pour la plupart, arrivèrent le 14 mars à Saint-Maixent, où le maréchal de Matignon avait ordre de les recevoir au nom du roi. — *Les Conférences de la Mothe-Saint-Heraye entre Henri de Navarre et Catherine de Médicis*, par Charles Sauzé. — Paris, 1895, in-8°.

qu'ilz me rellevent de la peyne de passer plus avant, si faire se peult, ainsi que je vous pryé leur remonstrer, et qu'ilz ne doibvent entrer en aucune déffiance de ce voyage, quoy que l'on s'esforce de leur persuader, mais croire qu'ilz en rapporteront tout bien et contentement. Vous m'escriz par ce porteur la résolution qu'ilz prandront. Priant Dieu qu'il vous ayt, mon cousin, en sa sainte garde.

Escript à Paris, le cinq<sup>e</sup> jour de mars 1582.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 6 mars.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3307, f° 51 r°.

Copie. Cinq cents Colbert, vol. 472, p. 241.

#### [A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE<sup>1</sup>,]

AMBASSADEUR EN ANGLETERRE.

Monsieur de Mauvissière, encores que ce soit à mon très grand regret que mon filz le duc d'Anjou se soit résolu contre nostre advis de passer en Flandres, toutesfois, je me sens bien obligée à la roïne d'Angleterre, ma bonne seur, de la grande et ouverte démonstration d'amitié qu'elle a faicte et continue de fayre à mondict filz et du soing qu'elle a eu de le fayre conduire et accompagner, l'accommodant de tout ce qui luy a esté nécessaire pour sondict voyage et passaige, ayant veu par vos lectres du XII<sup>e</sup> de ce mois<sup>2</sup> qu'elle luy avoit

<sup>1</sup> Les lettres de Castelnau au roi et à la reine ne se trouvent pas dans le volume 473 de Colbert, qui contient uniquement la correspondance de la cour avec l'ambassadeur. Mais un très petit nombre de ces dépêches originales sont conservées dans un autre volume de la même collection, le numéro 337, où se rencontre, par exemple, une lettre au roi du 26 janvier 1582, f° 759, et une autre du 21 janvier 1582, f° 765.

<sup>2</sup> Elle veut dire évidemment du 12 février.

faict dresser une chambre dans ung vaisseau, avec ung lict ausy bien et proprement paré que s'il eust esté en terre<sup>1</sup>, et qu'elle luy a donné advis par le comte de Sussex des nouvelles qu'elle avoit eues que les Flamandz estoient après à rechercher la paix avec le prince de Parme : sur quoy il avoit bien à penser audict voiage qu'il faisoit esdictz Pais-Bas et qu'il n'y devoit faire guères de séjour, dont je sçay infiniment bon gré à ladicte dame royne, et ausy de ce qu'elle a escript au prince d'Orange, de ne hazarder, ny engager mondict filz en aulcune chose dont il ne se puisse retirer avec son honneur et seureté, congnoissant par là combien elle l'ayme et la douleur et desplaisir qu'elle recevroit s'il luy advenoit quelque mal; vous m'avez encores bien amplement représenté la bonne affection de ladicte dame royne envers mondict filz par

<sup>1</sup> Le duc d'Anjou avait débarqué en Zélande, à Flessingues, le 10 février. Il avait quitté l'Angleterre presque à regret, appelé par les délibérations des États généraux des Pays-Bas, qui lui rappelaient ses promesses, poussé par les vives instances de Marnix de Sainte-Aldegonde, qui s'était attaché à ses pas, par les lettres fréquentes du prince d'Orange. Elisabeth avait voulu le conduire en grande pompe jusqu'au port, et elle ne l'avait quitté à Calvorbery qu'en pleurant, lui remettant deux lettres, l'une pour les États, leur demandant « d'honorer ung prince qui luy est si cher, qu'elle faict estat de luy comme d'un autre soy-mesme », l'autre pour le prince d'Orange, qui devait attendre le duc d'Anjou avec les députés du Brabant et le recevoir en véritable souverain. Le 18 février la belle flotte partit d'Angleterre, traversa la Manche, continuant sa navigation sur l'Escaut; et, le 19, avait lieu l'entrée solennelle à Anvers, où le prince prêtait serment comme duc de Brabant; Guillaume le Taciturne lui plaçait le manteau royal sur les épaules. Le comte de Leicester avec les seigneurs anglais, ainsi que tous les gentilshommes français, faisaient partie du cortège. Et le prince Dauphin écrivait à son père, le duc de Montpensier, que « la ville estoit si pleine de triumphes et de magnificences qu'il seroit impossible de les raconter particulièrement ».

les lectres que m'avez escriptes de vostre main le landemain xiii<sup>e</sup> dudict présent moys, me discourant les propoz qu'elle vous a tenuz sur l'amitié qu'elle luy porte, l'ennuy qu'elle sent de son absence et le jugement qu'elle faict de son bon naturel, et comme (vous parlant de mariaige) elle vous demanda (si le Roy monsieur mon filz n'accordoit ce qu'on luy demandoit pour descharger elle et tout son royaume et subjectz de la guerre de Flandres) pourquoy elle et moy, en faisant ledict mariaige, nous ne pourrions moyenner en peu de temps une paix par toute la Chrestienté et asseurer les peuples de Flandres d'un bon repos et les laisser en l'obéyssance du roy d'Espagne, lequel ausy bien les fera venir à quelque accord sans que nous nous en mesliions; je vous assure que cela mesme m'est tombé plusieurs fois en l'entendement. Car, pensant à part moy quel fruit nous pouvions tirer de ceste alliance, j'ay tousjours estimé que nous en pourrions moyenner une bonne paix et repos général à toute la Chrestienté, et pour ce que je desirois que mondict filz le duc d'Anjou se déportast des intelligences et entreprises qu'il a du costé desdictz Pais-Bas, comme je luy ai plusieurs fois escript, ce qu'elle fauldroit ausy qu'elle le priast de bonne façon et affection qu'il feist, affin que leur mariaige s'effectuast bientost, se contentant elle des lectres que le Roy mondict seigneur et filz luy a escriptes de sa main et faict bailler pour son assurance par le secrétaire Pinart; car, en ce faisant, il ne seroit plus question de fournir aux fraiz de ladicte guerre de Flandres et n'aurions aultre chose à fayre qu'à procurer la paix d'entre le roy d'Espagne et ses subjectz. Et cependant, ce royaume et celluy d'Angleterre estant liez de si ferme et estroicte amitié, alliance et confédération, seroient suffisans et assez fortz pour s'opposer à la grandeur et puissance de tous

leurs ennemys. Vous luy pourrez ausy faire entendre (si voyez que bon soit) qu'ayant mis la Chrestienté ainsy paisible, que nous devons espérer par ce moien que ferons, nous pourrions ausy avec le temps bien espérer pour le fait de la religion à l'honneur et gloire de Dieu, estant très requis et nécessaire pour le repos de beaucoup de pauvres consciences affligées. C'est bien la plus belle et meilleure négociation que nous puissions entreprendre, en laquelle il ne fault doubter que ne soyons aidez et favorisez de la grace de Dieu; ausy de ma part seray-je tousjours bien délibérée et disposée d'employer aux choses susdictes tout ce que Dieu m'a donné de moiens et industrie; et le pourrez ainsy faire entendre à ladicte dame royne d'Angleterre ma bonne seur, et présentant mes affectionnées recommandations à ses bonnes graces et la priant affectueusement qu'elle veille avec moy estre instrument et occasion d'une œuvre si saint, louable et nécessaire, et dont, outre l'utilité que la Chrestienté universelle en recevera, nous en acquerrons louange et gloire immortelle.

Au demourant, j'ay veu l'advis que me donnez de l'arrivée de mondiet filz le duc d'Anjou en bonne santé à Flesingues<sup>1</sup> par ce que vous en avez appris du vallet de chambre Arcy qui en a apporté nouvelles à ladicte dame royne ma bonne seur, dont je suis très aise, nous en avons déjà esté advertyz et de son arrivée à Mildebourg<sup>2</sup>, par ung des gens dudiet Pinart, qu'il a laissé à la suytte de mondiet filz; il l'avoit chargé d'escrire par la voye d'Angleterre, mais il a trouvé commodité de ce faire, droit de là icy, ne l'ayant voulu laisser passer, pour ce que le chemin en estoit plus court. Je vous prie continuer à nous faire part de ce

que vous entendrez et des aultres occurrences. Priant Dieu. Monsieur de Mauvissière, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Esript à Paris, le vi<sup>e</sup> jours de mars 1582.

1582. — 10 mars.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3351, f° 10.

#### A MONSIEUR LE MARÉCHAL DE BIRON.

Mon cousin, je viens de voyr le frère de Maniquet, que me envoie le roy et la royne de Navarre, pour me dyre coment yl seront le sètième de cet mois à Saint-Mesants; et qu'il y a dé compaignie de jans de guerre là à l'entour, qu'il me priet de les faire enn aler. Je leurs é mendedé que vous enn escriprès, come je fays; et vous prie savoyr si sont de selles qui doivet servir à nostre embarquement et lé faire haster de marcher; car yl est temps, d'aultent qu'il fault qu'il partet à ceste my mars. S'il n'en sont poynt, vous suyvré le comendement du Roy mon fils, et sa volonté de leur faire courir seu et rolle en pyèe, et seulz qui seront prys les faire pandre : yl a ynsin comendé par tout son royaume, et seulz qui n'y satisfont, yl enn est très mal content. Je vous l'é voleu mender et prier de le faire ynsin. Et ayspèrent vous voyr bientost, ne vous fayré la présante plus longue, après vous avoir dyst que, s'il étoyt possible de lé faire venir jusques à Myrebeau, s'il ne volouyt venir hà Champigni<sup>1</sup>, yl feroyt beaucoup pour ma senté: car yl y a deus mois que je suys un jour bien et quastre mal; mès l'envye que j'é de les voyr me fest entreprendre le voyage; et quant y me l'acourseret<sup>2</sup>, je luy en serès bien

<sup>1</sup> Flesingues, à l'embouchure d'un bras de l'Escaut.

<sup>2</sup> Middelbourg, dans l'île de Walcheren, en Zélande.

<sup>1</sup> Champigny-le-Sec (Vienne), canton de Mirebeau.

<sup>2</sup> Y me l'acourseret, il me le racourcirait.

*tenue*. Vous en fayré come conestré pour le *mieux*; car, s'il ne se peult, je me ayforseré d'y aler, encore que je ne soye bien, pour l'envie que j'é de lé voyr. Je prie Dyeu vous *conserver*.

De Vilesavyn<sup>1</sup>, cet x<sup>e</sup> jour de mars 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 14 mars.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 10240, f° 73.

A MON COUSIN

LE SIEUR DE MATIGNON,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Mon cousin, j'espère partir jedy, et voldrés bien trover le roy de Naverre à Champigni<sup>2</sup>, mès j'é grent peur de n'avoyr cete comodyté; si luy pouvrys persuader, vous fayriés beaucoup pour moy; j'é grent envie de vous parler denostrehembarquement, car le temps approche et ne le fault retarder. Je ne vous menderé grent letre pour cet coup; car j'espère vous voyr si tost, que je fayré fin à la présante, remetant

<sup>1</sup> Villesavin, dans le canton de Bracieux (Loir-et-Cher).

<sup>2</sup> Le vendredi 16 mars 1582, la reine arrive en effet à Champigny, où le duc de Montpensier lui offrait une hospitalité princière; mais elle avait raison de ne pas compter y trouver le roi de Navarre, la maison étant trop catholique pour lui. De là, elle s'avança vers Mirebeau; une indisposition l'y retint jusqu'au 26 mars; le lendemain, elle alla coucher à Sensay, et de là, par Broisgrollier et Pamproux, dans un pays où les carrosses royaux mettaient longtemps à faire cinq lieues, elle arriva au château de la Mothe-Saint-Héraye, où la rejoignit le roi de Navarre. Elle était là chez son vieil ami Louis de Saint-Gelais de Lusignan, seigneur de Lanasac, et elle y resta jusqu'au 31 mars, passant le 3 avril à Châtellerault et revenant le 7 à Chenonceaux, avec la reine de Navarre.

le tout à vostre veue. Je prie à Dieu vous conserver.

De Chenonceaulx, cet xiiii<sup>e</sup> de mars 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 15 mars.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 394, f° 79.

A MA COUSINE

MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, je suys arivée en cet lyeu, au je suayste le Roy et la Royne et vous plus sayne qu'on puy<sup>1</sup> vous ne étyés, et vous ay bien voleu mender de mes nouvelles, m'aseurent que serés bien ayse que y soye en bonne santé; car pour vous dyre, depuys que partis de Paris, j'é tousjour eu jeusques anuyt une gren douleur de teste; mès incontinent que je aproché cet bon hayr, et m'est pasaye<sup>2</sup>; cela aysté cause qu'au lyeu de troys jour que j'é acoteumé de mestre à y venir, je y enn é mys sept, et avons eu tous jour un froyt extrême, mès ysi, c'èt le printemps, tout y est en fleur. J'espère aystre venderdy à Champigni, et le Roy et Royne de Naverre à Saint-Mexants. Vela toutes mes nouvelles, je vous prie me mender de seles du Roy et de la Royne et dé vostres, que je prie à Dyeu aystre aussi bonnes que je le desire.

De Chenonceaulx, cet xv<sup>me</sup> de mars 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Qu'on puy, pour qu'onques puis, que jamais auparavant.

<sup>2</sup> Et m'est pasaye, ist



1582. — 16 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, 3851, f° 77.

## A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, ce porteur m'a baillé vostre lettre, pour responce à laquelle je vous dirai, puisque le roy de Navarre ne peult, ainsy que je m'estois promis qu'il feroit, venir jusques à Champigny, que je le vois trouver à Saint-Mexant<sup>1</sup> en la plus grande dilligence qu'il m'est possible<sup>2</sup>, allant aujourd'hui coucher à L'isle Bouchart<sup>3</sup>, demain à Mirebeau, et de là, en deux journées, à Saint-Mexant. Je vous avois envoyé une dépesche pour me venir trouver à Champigny demain, mais au lieu de venir là, je désire que vous vous rendiez demain audit Myrebeau, vous direz audit roy de Navarre et à la royne ma fille que je les prie de m'excuser, si je ne leur escrie, d'autant que j'ay si mal à la teste que je n'ai peu; vous leur ferez mes bien affectionnés recommandemens, et leur dites qu'encores que je sois mal disposée, que je ne laisse de me mettre en chemin, pour le désir que j'ay de les veoir. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Assay<sup>4</sup>, ce xvi<sup>e</sup> mars 1582.

CATHERINE.

<sup>1</sup> Saint-Maixent (Vienne).<sup>2</sup> Le 19 mars 1582, le roi de Navarre écrivait de Saint-Maixent à M. de Scorbiac : « Je suis venu jusque-icy pour avoir ce bien de communiquer avec la royne, mère du Roy mon seigneur, résolu de ne passer oultre, bien que par les lettres qu'elle m'a éscript de Chenonceau, elle désiroit que je donnasse jusques à Champigny. » *Lettres Missives*, t. 1, p. 445.<sup>3</sup> L'Isle-Bouchard (Indre-et-Loire).<sup>4</sup> Assay-le-Rideau (Indre-et-Loire).

1582. — 16 mars.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3954, f° 56.

A MON COUSIN

MONSIEUR

## LE MARÉCHAL DE MATIGNON.

Mon cousin, je vous ay mandé par vostre courrier que je irois demain coucher à Mirebeau; mais, estant arrivée en ce lieu, puis ce que je me trouve un peu indisposée, j'ay esté contraincte prendre ung clistaire, de sorte que demain je ne puis aller plus loing que Champigny, là où je séjourneray jusques à ce que je me porte mieux; dont j'ay bien voulu vous advertir, afin que vous le dissiez au roy de Navarre et à ma fille. Quant à vous, je seray très ayse, suivant ce que je vous ay escript, que vous me veniez trouver audict Champigny. J'espère vous escrire de ma main demain. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à l'Isle-Bouchard<sup>1</sup>, le xvi<sup>e</sup> mars 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 17 mars.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Pétersbourg, vol. 18, f° 12.

## AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, à ce que j'entends, le s<sup>r</sup> de Bussy<sup>2</sup> a crainte d'estre en peine pour quelque chose dont l'on l'a chargé aux grans jours de Troyes; n'estant question à ce que

<sup>1</sup> L'Isle-Bouchard (Indre-et-Loire), arrondissement de Chinon.<sup>2</sup> Il s'agit sans doute de Claude de Bussy, mari d'Antoinette de Dinteville, une des plus anciennes affilées de la reine.

toute mon affection, et vous assurer que ayant toujours fait assez cognoistre combien j'ay porté d'amitié à mes enfans, je ne suis pas pour la laisser jamais descheoir à l'endroit de mondiet filz.

1582. — 20 mars.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 20451, f° 291.

#### A MONSIEUR LE CONTE DE BRISSAC.

Monsieur le conte de Brissac<sup>1</sup>, nous ayant dict, quand vous partîtes de Paris, qu'incontinent que Vérac seroit de retour de Bordeaux, où se fet l'autre embarquement, que je vous avertirois de ce que je voudrois que feisiés, pensant que les choses fusent autrement que ne les ay trouvés; car yls sont tous prests à faire vouele au premier bon vent et que ce que vous ay fet faire soit joint à eux; car ce que me dites et que je trouvé bon, ne sachant ce que j'ay seu depuis de la grand force que le roy d'Espagne a mis ensemble et qui sont prestes aussi tost que nous à partir, si bien que, cuydant faire ce qu'avez délibéré, ce seroit asarder tout de séparer nos forces en deux, ou alant tous ensemble nous ferons ce qui pour cest heure nous sera aussi utile, et sans hazard de recevoir honte et dommage, ensemble pour les occasions que plus au long vous dira Vérac de ma part, qui est cause que

<sup>1</sup> Charles de Cosé, comte, puis duc de Brissac, était fils puîné de Charles de Cosé, maréchal de France, et de Charlotte d'Ecquetot. Son frère aîné Timoléon ayant été tué en 1569, à vingt-six ans, au siège de Mucidan en Périgord, ce fut lui qui devint chef de la maison de Cosé. Il se montra de bonne heure vaillant guerrier, et était lieutenant de Strozzi lors de la désastreuse expédition navale de juillet 1582. Plus tard, il prit parti pour la Ligue; mais gouverneur de Paris, il remit la ville à Henri IV le 22 mars 1594, et fut fait, par le roi, maréchal de France. Il mourut à Brissac en Anjou, en 1621.

je vous fais la sienne et la vous envoie pour vous dire comme toutes les choses sont par deçà, et que incontinent que aurés le temps propre, vous en veniés au plus tost en Bordeaux Isle, où tout ce qui est fet de deçà si en venez vous y attendre, pour incontinent, estant arrivé, premier bon vent, partir pour aler faire l'estime, que, lors que serés là arrivé, voyrés par une lettre que j'ay escrite de ma main; laquelle ne sera ouverte que le jour que devrés prendre le chemin; et m'aseurant que suivrez, cet que je vous en mande et tout ce qui a esté passé entre vous et moy devant que Pinart alast en Angletere, comme aussi je serois marie de ne le vous tenir, que ne vous en diray davantage par la présente: me remettant à ce que Vérac vous dira de ma part, je priay Dieu vous avoir en sa sainte garde et vous donner si heureux voyage que le Roy et ce royaume s'en puissent resantir.

De Mirebeau<sup>1</sup>, le xx<sup>e</sup> jour de mars 1582.

CATHERINE.

1582. — 21 mars.

Aut. Archives de Thouars.

Imprimé par M. le duc de la Trémouille dans le Châtelier de Thouars, Documents historiques et généalogiques. Paris, 1877, in-fol., p. 102.

A MA COUSINE

#### MADAME DE LA TRÉMOILLE.

Ma cousine, parce qu'il faut que mon cousin le s<sup>r</sup> de Strosi s'en voyse où il luy est ordonné pour le service du Roy<sup>2</sup>, je vous ay voulu envoyer ce présent porteur exprès pour savoyr quele gratification vous voudrez faire en ma faveur audict s<sup>r</sup> Strosi, pour les droits seigneu-

<sup>1</sup> Mirebeau, chef-lieu de canton de la Vienne, arrondissement de Poitiers.

<sup>2</sup> Allusion au départ de Ph. Strozzi pour sa malheureuse expédition navale des Açores.

riaus qui vous sont deus à cause de la baronnie de Bresuire<sup>1</sup> qu'il a achetée; en quoy je vous prie le traiter favorablement et m'en envoyer vostre résolution par celui-ci, afin qu'avant que ledict s<sup>r</sup> Strosi parte, il puisse donner ordre et satisfaire à ce qu'il fault, vous aseurant que je me revancheray en toute occasion de la gratification que luy aurez faite; et à tant, je prie Dieu vous tenir en sa sainte garde.

De Mirebeau, le xxi<sup>e</sup> de mars 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 22 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15906, f° 629.

A MONSIEUR DE BELLIÈVRE.

Monsieur de Bellièvre, je ne puis, à cause de mon indisposition, faire à présent responce à la lettre que vous m'avez escripte, vous faisant seulement ce mot pour en acuser réception, et vous dire que j'ay esté bien ayse de savoir de voz nouvelles. Aussy tost que je me porteray mieulx, je vous escriray bien particulièrement sur ce que vous m'avez mandé, vous priant de continuer à m'escire le plus souvent que vous pourrez, et vous ferez chose qui me sera très agréable. Priant Dieu, Monsieur de Bellièvre, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Mirebeau, le xxii<sup>e</sup> de mars 1582.

La bien vostre,

CATHERINE.

DE LAUBESPINE.

<sup>1</sup> Stroszi était depuis 1581 seigneur de Bressuire, ayant acquis cette terre, vassale du duché de Thouars, des de Loué de Laval, qui la possédaient depuis plus de cinquante ans.

1582. — 26 mars.

Archives communales de Rouen.

A MESSIEURS LES ESCHEVINS

DE LA VILLE

DE ROUEN.

Messieurs, Molé, général de mes finances, m'a faict entendre comme il ne luy a jamais esté possible de faire en sorte que vous ayez voulu accorder de faire remplir dans certain temps les 11<sup>m</sup> l. de rente que le Roy monsieur mon filz faict constituer sur l'hostel de votre ville, mais que seulement vous luy avez promis que vous feriez tout debvoir pour en avancer le paiement, et ce beaucoup plus promptement que sy vous en estiez obligez. Et, encores que je prévoye en cella de la longueur, toutes foyz, pour vous monstrier l'affection et bonne volonté que je porte à votredicte ville, je trouve bon que de ceste heure ledict Molé se désaisisse des lettres de déclaracion que le Roy mondict sieur et filz vous a, à ma requeste, accordées pour l'extinction de l'office de receveur des deniers commungs, et que le contract de ladicte constitution se passe aux conditions que ledict Molé a arrestées aveques vous, m'aseurant que vous me tiendrés votre parole. Bien vous veulx-je admonester de faire en cella tout debvoir, en sorte que ladicte rente puisse estre remplie dans cette année; car autrement je m'asseure que, comme à ma requeste le Roy mondict filz vous a accordé ladicte déclaracion, il la révoquera très volontiers, d'autant qu'il ne tiendra qu'à vous que ladicte rente ne soit remplie dans ledict temps, quoy que vous voulliez dire. Faictes donc en sorte que j'aye occasion de croire que vous avez envie de me faire service, et ce me sera donner occasion d'augmenter la bonne volonté que je porte à lad. ville. Priant Dieu,

Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne garde,

Esript à Myrebeau, le xxv<sup>e</sup> jour de mars 1582.

CATHERINE.

DE LAUBROPINE.

1582. — 28 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15906, f° 68a.

A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Belière, j'escriptz bien au long au Roy monsieur mon filz mon intention sur le contenu de vostre lettre que vous m'escrivites l'autre jour pour les affaires de Languedocq; je m'asseure qu'il vous dira quelle résolution il vouldra prandre : ce qui est cause que je ne vous feray longue lettre, me remenant sur ce que le Roy mondit sieur et filz vous dira, pour prier Dieu, monsieur de Belière, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à La Motte<sup>1</sup>, ce xxviii<sup>e</sup> mars 1582.

La bien vostre,

CATHERINE.

<sup>1</sup> C'est la seule lettre datée de la Motte-Saint-Héraye qui nous soit parvenue; la ruine ne semble pas avoir rendu compte par écrit à Henri III, comme elle le faisait d'ordinaire, des péripéties de son voyage, et nous aurions peu de renseignements sur cette entrevue, si un d'udit poitevin, M. Ch. Sauvé, n'avait tenté, avec beaucoup de sagacité et grâce à d'heureux rapprochements de témoignages contemporains, de reconstituer cet épisode peu connu de la vie de Catherine. Il a utilisé surtout le *Journal de Michel Le Riche*, avocat du roi à Saint-Maixent, publié en 1846, et la correspondance de Henri IV. Sa conclusion est que, si la rencontre du Béarnais avec sa belle-mère fut très cordiale, elle n'eut point le résultat désiré. Marguerite de Valois se rendit

1582. — 3 avril.

Ant. Bibl. nat., Fonds français, n° 331

A MA COUSINE

MADAME DE NEVERI

Ma cousine, j'é aysté bien : Monferran, pour avoyr entende velles et de Monsieur de Nevers mersis, pour ma santé yl m'a tr Je n'é jeamès doucté de vos amy endroyt, mès encore le souyn de moy m'a fest, encore qu'il n' souyn, conestre cet que je n'é je que vous aseuryés qu'en me perd une de myllur parentes et am jeamès, come je prie à Dyeu qu grase par quelque bonne aucasoi le moyen que par ayfect je le fayr paroystre. Et aysent la suffi porteur tele, je m'y remetre et me la présante plus longue, priant conserver.

De Chateleureau, set iiii<sup>e</sup> d'avri

Je vous prie fayre mes recom Monsieur de Nevers et que la pr à toudeus; je vous enmeyne la r verre que ne troverés en ryen c cet promène.

Vostre bonne cousine,

CA.

seule à la cour. Quant au roi de Navarre, retenu par les défiances de ses amis huguenots, il retourna à Saint-Jean d'Angély, à la Rochelle et même en Béarn, avant de tenir le 20 juin cette assemblée générale des protestants que la reine mère aurait voulu empêcher. — *Les Conférences de la Motte-Saint-Héraye*, etc.

<sup>1</sup> Qu'en me perdent pardyré, qu'en me perdant vous perdriez une des meilleures parentes...

1582. — Avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 10240, f° 74.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE MATIGNON,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Mon cousin, je vous escrivys dernièrement que j'avois mandé au s<sup>r</sup> de Villeroy qu'il suppliast le Roy monsieur mon filz de faire expédier ung adveu au s<sup>r</sup> de Lanssac le jeune, pour le voiage qu'il va faire avecques mon cousin le s<sup>r</sup> de Strossy. Tout présentement il vient d'envoyer ledict adveu scellé et expédié en forme, ensemble les lettres en blanc que vous m'avez demandez pour ceulx qui voudront aussy aller audict voiage; vous envoyant le tout pour vous en servir ainsy que vous adviserez. Vêrac me vient d'escire que le faict de Normandie est tout prest et que le conte de Brissac devoit faire voisle au plus tard lundy prochain pour se rendre au rendez-vous, dont j'ay bien voullu vous advertir, affin que, sy d'avanture l'embarquement de dellà n'est encores party, vous donniez ordre que ce soit incontinent, à ce que ledict conte de Brissac n'ayt occasion d'attendre audict rendez-vous : qui est tout ce que je vous puis mander. Je prie Dieu, mon cousin, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Esript à Chenonceau, le . . .<sup>1</sup> jour d'avril 1582.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Le quantième du mois a été laissé en blanc.

1582. — 7 avril.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 8350, f° 18.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, j'é reseu vostre lettre et ne me fault rementevoyr la mémoire de cet que j'é tent coneu et ayprové que je ne l'oublie jeamès, et quant je auré le moyen de le vous feyre paroystre par ayfect, ce sera un de plus grans plésir que je saurès avoyr. Je n'é poynt veu le prinse de Condé, sa belle-mèr l'a veu; et je vous conterè cet qu'ele m'a dyst (mès que je vous voye), et vous conestré par là la peur qu'il a d'en ouyr parler; car, sans en savoir ryen, yl en myst en propos, et je luy ay dyst, à elle, qu'il ne falloyt qu'il crègnet que l'on ly en parlast, ne devoyt pour cela leser de me venir trover, car je n'enn é ouy parler, ni avoys comision d'en parler. Cet porteur vous dyra comen, Dyeu mersis, je me porte très bien, prinsipalement depuys que je souys ysi de retour. J'espère aystre à Paris dans enuyt quinse jours et avoyr le bien de vous y trover et vostre femme, que je prie Dyeu souyt en bonne santé.

De Chenonceaulx, cet vii<sup>me</sup> d'avril 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 12 avril.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Pétersbourg, vol. 18, f° 73.

A MONSIEUR DE HAUTEFORT,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILS EN SON CONSEIL PRIVÉ  
ET PREMIER PRÉSIDENT EN SA COURT DE PARLEMENT DE DAUPHINÉ.

Monsieur de Hautefort, j'ai esté très ayse d'avoir veu ce que vous me mandez par vos lettres du iii<sup>me</sup> de ce mois, espérant, puisque

Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne garde,

Esript à Myrebeau, le xxv<sup>r</sup> jour de mars 1582.

CATHERINE.

DE LAUBESPINE.

1582. — 28 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15906, f° 63a.

### A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Belèvre, j'escriptz bien au long au Roy monsieur mon filz mon intention sur le contenu de vostre lettre que vous m'escrivites l'autre jour pour les affaires de Languedocq; je m'asseure qu'il vous dira quelle résolution il vouldra prendre : ce qui est cause que je ne vous seray longue lettre, me remenant sur ce que le Roy mondit sieur et filz vous dira, pour prier Dieu, monsieur de Belèvre, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à La Motte<sup>1</sup>, ce xxviii<sup>e</sup> mars 1582.

La bien vostre,

CATHERINE.

<sup>1</sup> C'est la seule lettre datée de la Motte-Saint-Héraye qui nous soit parvenue; la reine ne semble pas avoir rendu compte par écrit à Henri III, comme elle le faisait d'ordinaire, des péripéties de son voyage, et nous aurions peu de renseignements sur cette entrevue, si un érudit poitevin, M. Ch. Sauzé, n'avait tenté, avec beaucoup de sagacité et grâce à d'heureux rapprochements de témoignages contemporains, de reconstituer cet épisode peu connu de la vie de Catherine. Il a utilisé surtout le *Journal de Michel Le Richo*, avocat du roi à Saint-Maixent, publié en 1846, et la correspondance de Henri IV. Sa conclusion est que, si la rencontre du Béarnais avec sa belle-mère fut très cordiale, elle n'eut point le résultat désiré. Marguerite de Valois se rendit

1582. — 3 avril.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3350, f° 10.

A MA COUSINE

### MADAME DE NEVERS.

Ma cousine, j'é aysté bien ayse de voyr Monferran, pour avoyr entendeu de vos nouvelles et de Monsieur de Nevers, car, Dyeu mersis, pour ma santé yl m'a trouvé guérye. Je n'é jeamès doucté de vos amytiés en mon endroyt, mès encore le souyn que avés eu de moy m'a fest, encore qu'il n'en feust besouyn, conestre cet que je n'é jeamès doucté, que vous aseuryés qu'en me perdent perdyr<sup>1</sup> une de myllur parentes et amye que aurés jeamès, come je prie à Dyeu qui me faze la grase par quelque bonne aucasion me donner le moyen que par ayfect je le vous puyse fayr paroystre. Et aystent la sufisence de cet porteur tele, je m'y remetré et ne vous fayré la présante plus longue, prient Dyeu vous conserver.

De Chatelereau, set iii<sup>m</sup> d'avril 1582.

Je vous prie fayre mes recommandation à Monsieur de Nevers et que la présante cerve à toudeus; je vous enmeyne la royne de Naverre que ne troverés en ryen changié, qui cet promène.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

seule à la cour. Quant au roi de Navarre, retenu par les défiances de ses amis huguenots, il retourna à Saint-Jean-d'Angély, à la Rochelle et même en Béarn, avant de tenir le 20 juin cette assemblée générale des protestants que la reine mère aurait voulu empêcher. — *Les Conférences de la Motte-Saint-Héraye*, etc.

<sup>1</sup> Qu'en me perdent perdyré, qu'en me perdant vous perdriez une des meilleures parentes...

1582. — 14 avril.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3350, f° 19.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, je serès bien marrye que pour l'amour de moy, vous fusiés yncomodé et que je n'euse cet bien après de vous voyr. Le Roy m'a mendedé que s'en vyent hà Bloys, de quoy j'é aysté bien ayse; car je pense qu'yl se portera myeulx d'estre en un si beau lyeu en sete aysté<sup>1</sup>, et peult-aystre que le roy de Naverre le vyendra trover, que je panse ceroyt un grant bien pour le repos de cet royaume, car cela raseureroyt tout les huguenots : qui me sect désirer qu'il ne change d'avys et qu'il s'i en ryegne; et pense que vous ne vous détórnerés de guyère de luy acompagner, cet que je serès bien ayse, pour tousjour vous sayre paroystre, en cet que je auré de moyen, ma bonne volonté laquele ne troverés jeamès dyminuée, quant j'é le moyen de le vous pouvoyr sayre paroystre par efects. Et en cet pendent que l'aucasion cet présente, je priré Dyeu vous donner cet que désirés.

De Chenonceaulx, cet xiiii<sup>me</sup> d'avril 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 15 avril.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3350, f° 21.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, je serès bien marrye qua la veneue du Roy par deçà feust cause de m'enpècher le plésir de vous voyr, mès je me foyz croire que ne détórnerés pas vostre chemin

<sup>1</sup> En cette ayte, en cet été.

hà y passer; cet que je désire bien fort, qu'oultre le bien que je auré, je serès ynfiniment ayse que voyés mon petyt lyeu coment y'est comencé acomoder<sup>1</sup>; car yl en vaudra à jeamès myeulx quant ann auré eu vostre jeuement. Et ayspèrent d'avoyr cet plésir, et ausi que le prêcheur m'atent, je ne vous sayré la présente plus longue, priant Dyeu vous conserver en sa saincte garde.

De Chenonceaulx, cet xv<sup>me</sup> d'avril 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 15 avril.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3350, f° 23.

A MA COUSINE

MADAME DE NEVERS.

Ma cousine, je suys ynfiniment ayse de avoyr veu par vostre letre la résolution que avés prise de ne partir que n'ayés veu la royne de Naverre ma fille, qui me fest à pincer que, encore que le Roy ryegne de deçà, que ne lairrés d'y venir, cet que je désyre bien fort et vous en prie. Cet mes prières ont quelque puyсанse en vostre endroyt, je vous prie qu'à cet coup yl faset cet bon ayfeyst de vous sayre veyr, ne vous alongiant vostre chemyn, à cet que l'on m'a aseuré. Et pour aystre la bonne feste<sup>2</sup> et le sermon m'atent, je ne vous sayré plus longue la présente, prenant cet assurance en moy-mesme que je auré le bien de vous voyr, cet que je prie hà Dyeu et qui vous conserve.

De Chenonceaulx, cet xv<sup>me</sup> d'avril 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> On sait tout l'intérêt que portait Catherine aux embellissements de Chenonceaux.

<sup>2</sup> La fête de Pâques.

1582. — 15 avril.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 8355, f° 80.

## A MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, j'é reseu vostre letre, et vous mersie bien fort de cet que vous envoyrés à Rome les bules du grant pryeret d'Auvergne; car, à cet que l'on me mande, yncontinent après les avoyr, le pappe donnera la dépêche à monsieur de Vendosme; ce sera un grant plésir, tant pour le bien que je lui désire que que pour n'ouyr plus parler de cet fayst<sup>1</sup>.

Le Roy m'a mandé qu'il s'an vient hâ Bloys : je en suys bien ayse, car yl y fest ayxtremement beau; mès je serès bien marrye cet n'y venyés. Je n'é que peur que vegniés d'y estre encore malade; mès je veulx panser que Dyeu ne me veult pas tent de mal que de vous en fayre encore avoyr cheu moy, qui ne vous en désire poynt; mès le piré de bon ceour de vous donner tout bien et contentement come pour moy mesme; et, sur cete véryté, fayré fin, priant Dyeu vous concerver.

De Chenonceaulx, cet xv<sup>me</sup>, jour de Pasque 1582<sup>2</sup>.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 16 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15906, f° 648.

## A MONSIEUR DE BELLIÈVRE.

Monsieur de Bellièvre, vous verrez, par la lettre que le Roy monsieur mon filz vous escript, qu'il a encores retenu Villeroy pour

<sup>1</sup> Voir au tome VII, p. 193, la lettre concernant ce grand-prieuré destiné à François de La Chambre, abbé de Vendôme, cousin de Catherine de Médicis.

<sup>2</sup> Pâques tombait bien cette année-là le 15 avril.

quatre ou cinq jours, pour avoir loisir de prandre résolution sur les affaires qui se présentent avecques plus de considération et de maturité. Ce pendant nous avons advisé d'escrire à mon filz les lettres que nous vous envoyons, et pareillement à mon filz et à ma fille, les roy et royne de Navarre, lesquels vous prieray de ma part donner ordre que ceste assemblée de Montauban ne produise semblables effectz à celle qui y feust tenue après la conférence de Nérac, où feust bastie la dernière reprise des armes. Je m'asseure qu'ilz s'y employeront très volontiers : aussi participeront-ilz les premiers au bien qui en résultera; comme, au contraire, ilz seroient à jamais blasmez s'il en advenoit autre chose, comme je suis certaine que vous n'estes maintenant à leur remonstrer. Priant Dieu qu'il vous ayt, Monsieur de Bellièvre, en sa sainte garde.

Esript à Bloys, le xvr<sup>e</sup> jour d'avril 1582.

De sa main : La bien vostre,

CATHERINE.

1582. — 17 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15906, f° 739.

## A MONSIEUR DE BELLIÈVRE.

Monsieur de Belyèvre, je ne vous sairé aultre réponse à vostre letre; car j'espère vous voir ysi aveques le Roy bientost; et vous dyré par la présante coment la royne de Naverre m'a dyst qu'ele étoyt d'avys que je anvoyse le s<sup>r</sup> de d'Ecars ver le Roy, pour parler à luy, et après l'envoyer ver le roy de Naverre, pour luy mender sa venoue hâ Bloys et qu'il désire le voyr; et dyst qu'il a créanse audyst d'Ecars, de fason qu'il croyra cet qui luy en dyra, et ajoutera plus de foy qu'à neul



aultre, pour la seureté qu'il y pourra avoyr. Je n'é voleu fallir hà le fayre, car je panse que ce serèt un grant servyse qui le pourèt luy fayre venir. Je vous l'é bien voleu mender; car, vous qui y avés aysté, en sauré myeulx dyre au Roy cet qu'il vous en semble que neul aultre. Quant à moy l'ayent veu come je réusy, que venent à Champigni, coment yl fest, den quinze jours, que s'i trovent amenné, tent ledyst s<sup>r</sup> d'Ecars que cela, y pourra beaucoup fayre. Je prie à Dyeu que sela y serve et qui luy vyegne, et qu'il vous tiegne en sa sainte garde.

De Chenonceaux, cet xvii<sup>me</sup> d'avril 1582.

La bien vostre,

CATHERINE.

1582. — 26 avril.

Ant. Bibl. nat., Fonds Dupuy, n° 211, f° 17.

AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon fils, je vyens tout asteure de resevoyr la letre qui vous ha plu m'écrypre de la résolution que avés prise de fayre la dyeste et la Royne vostre femme : vous ne saurié fayr plus pour moy particulièrement que de fayre cet que vous pourez pour avoyr des enfans, et pour tout vostre royaume qui enn a tant besounyn, et faistes fort bien d'en fayre fayre une bonne consultatyon et, en cet pendent que tout vostre royaume ayst en prière, vous ayder aussi de vostre conté. Et ce que vous ha dyst les sieurs de Lansac et de la Motte Fénelon ayst véritable, ayant donné charge au sieur de d'Ecars de le vous dyre; car, coment yl s'en volouyt partyr, Saint Aytiène, qui est à Madame de Chatelereau<sup>1</sup>, me

<sup>1</sup> Diane, légitimée de France, duchesse de Châtellerault, veuve du maréchal de Montmorency.

vynt trover, qui me dist aystre veneu pour m'avertir que la peste aytoit reprise depuys troys jour, en quatre meysons, à Bloys et que yl avoynt dyst au sieur de Lansac, set j'euse ceu vostre délybération de la dyète que ferés, je ne vous euse mandé ryen de Bloys; mès vostre seur me dyst cet que ay désiroyt; mès non pas cet que cet feroyt; car ayle ne le savèt pas si byen come ayle l'a seu depuys, et que La Roque, qui vous va trover, le vous dyra de la défianse qu'il sont entrés de vostre veneue hà Bloys, et dejeà enn ayant entendeu quelque chause je vous le mends par le sieur de d'Ecars, et suys bien ayse que ledyst La Roque ha veu que, aystant la peste à Bloys, n'y venès poynt et que ny aviez aultre desayns. Et pour les mieux raseurer, je part demayn, et aysper aystre samedy prochayn à Paris, qui me donne bien de la joye de vous revoyr; je prie à Dieu que ce souyt en aussi bonne santé que je le désyre.

De Chenonceaux, cet xxvi<sup>me</sup> d'avril jour 1582.

Votre bonne et très affectionné, et hoblygé mère.

CATHERINE.

1582. — 30 avril.

Archives des Médicis à Florence, dalla filza 4726, nuova numerazione, 458.

A MON COUSIN

MONSIEUR

LE GRAND DUC DE TOSCANE.

Mon cousin, il y a fort longtemps que le seigneur Anthoine-François de Gondi a cest honneur de vous avoir faict service, et d'avoir esté par vous employé ès plusieurs belles et honorables charges, desquelles, à ce que j'ay sceu, il s'est tousjours acquitté à vostre contan-

tement, ainsy qu'il a volonté de continuer. Et d'autant qu'il est personnage du quel les actions vous sont assez recommandées, j'ay bien voullu intervenir avec luy, pour l'assister en la bien affectionnée requeste qu'il vous veut faire, de le voulloir tant honorer que de vous servir de luy ceste année pour commissaire en la ville de Pize : chose dont je vous prie, mon cousin, autant affectionnement qu'il est possible, et me fère en cest endroict paroistre combien vous desirez fère en ma considération; vous assurant que vous ferez chose qui me sera très agréable, et dont je vous sçauray à jamais fort bon gré, pour le désir que j'ay de favoriser ledict de Gondi en ce qu'il m'est possible, et mesme en chose comme ceste-cy, laquelle ses antiens et recommandables services luy doibvent, à mon advis, avoir acquise. Je prie Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Fontainebleau, le dernier jour d'avril 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 2 mai.

Orig. Arch. dép. du Loiret. Fonds N.-D. de Cléry.

A MESSIEURS

LES DOYEN, CHANOYNES ET CHAPPITRE

DE L'ÉGLISE DE CLÉRY.

Messieurs, je vous ay cy-devant escript sur ce que je désire que vous fassiez pour la comutation de la rente que vous avez sur Levroux<sup>1</sup>, et faict entendre mon intention qui

<sup>1</sup> C'est en 1577 que, pour fonder à perpétuité une messe journalière à l'intention du repos de l'âme de son défunt époux Henri II, Catherine avait assigné aux chanoines de Cléry une rente sur sa baronnie de Levroux,

est que vous deputiez quelqu'un d'entre vous pour, avecques Monsieur le premier président et ceulz de mon conseil, passer le contract nécessaire et tel qu'il a esté advisé pour cest effect. Néanmoins c'est chose qui n'a encores esté effectuée, au moien de quoy je vous prie, incontinant la présente receue, donner charge à celluy d'entre vous que vous adviserez, garny de bonne et ample procuration pour passer ledit contract, vous assurant que c'est chose que j'ay grandement en affection et dont je désire sortir, qui faict que je vous prie de n'y faire faulte sur tout le désir que vous avez de me faire service agréable. Je prie Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript de Fontainebleau, le 1<sup>r</sup> jour de may 1582.

CATHERINE.

DE L'AUBESPINE.

1582. — 2 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 10240, f° 75.

A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, la lettre que le Roy monsieur mon filz vous escript, par ce cour-

dans le Berri (cant. et à 20 kil. de Châteauroux). — Voir l'acte de fondation à l'*Appendice*.

Déjà avant 1576, la reine mère avait fait une fondation à Cléry; car nous trouvons dans les *Archives de Chenonceaux*, Pièces historiques, publiées par M. l'abbé C. Chevalier, Paris, Techener, 1864, in-8°, p. 165, n° XXVIII, les lettres-patentes datées de Paris le 26 janvier 1576, par lesquelles Catherine de Médicis consacre les revenus de sa baronnie de Levroux aux embellissements de Chenonceaux, avec une réserve formellement faite de « deux cent vingt livres ts. de rente annuelle et perpétuelle aux doyen, chanoynes et chappitre de Notre-Dame de Cléry pour fondations faites à ladite église ».

rier qu'il vous envoie exprès et lequel je vous prie de nous redespescher en toute dilligence, est si ample que je n'y puis rien adjoûter, sinon une prière et recommandation, que je vous faictz très expresse, de nous envoyer promptement ung estat au vray de ce que nous désirons sçavoir, et faire partir mon cousin le s<sup>r</sup> de Strosse le plus tost que vous pourrez, affin qu'il se trouve à la rade de Belle-Isle quand le conte de Brissac y arrivera, affin qu'il ne consomme ses victuailles inutilement et que le voyage ne soit plus longuement retardé. Mandez-moy aussi quel effect il vous semble que peult et doit faire ladicte armée et tout ce que vous congnoistrez appartenir au bien et advancement de nostre entreprise, affin d'en pouvoir recueillir quelque fruit. Priant Dieu qu'il vous ayt, mon cousin, en sa sainte garde.

Escript à Fontainebleau, le n<sup>o</sup> jour de may 1582.

*De sa main :* Vostre bonne cousine,  
CATHERINE.

1582. — 2-7 mai.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3307, f<sup>o</sup> 56 v<sup>o</sup>.

Copie. Cinq cents Colbert, vol. 473, p. 764.

Copie. Fonds français, n<sup>o</sup> 15906, f<sup>o</sup> 655 v<sup>o</sup>.

[ A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE. ]

Monsieur de Mauvissière, vos dépesches des <sup>xxi<sup>ème</sup></sup> et <sup>xxii<sup>ème</sup></sup> du mois passé, qu'avons reçues par Pasquier vostre secrétaire, nous ont avec ce qu'il nous a dict de vostre part, selon la créance que luy aviez donnée, apporté beaucoup de plaisir et de joye, voyant la grande desmontracion que faict la royne d'Angleterre, madame ma bonne sœur (que j'auray cest honneur qui sera, Dieu aydant, comme j'ay tousjours infiniment désiré, bien tost ma bonne fille), de ne vouloir plus tarder, mais

en ce mois de may parachever le mariaige d'elle et de mon filz le duc d'Anjou, ce que je prie à Dieu de bon cœur de pouvoir veoir pour le plus grand contentement que j'auray jamays. Le Roy monsieur mon filz vous faict fort claire response à vos dictes despesches de son intention, affin que la faciez entendre à ladicte dame royne, que la puissiez aussy faire parler clair de sa part. Son ambassadeur n'a point encore demandé audience sur la lectre que vous dictes qu'elle luy doit escrire de sa main pour la nous monstrer. Je pense qu'elle attend des nouvelles de mon filz, duquel nous en désirons et attendons aussy bien tost; car depuis le retour de Vray auprès de luy, nous n'avons ouy parler du faict dudict mariaige, pour lequel j'ay tousjours de ma part bonne espérance et croy que Dieu la réserve pour causer ung grand bien à toute la chrestienté, espérant qu'il nous fera la grace que, par le moien d'icelle, pour le moins ce royaume et l'Angleterre ne s'en sçauroient que bien trouver; mais j'espère mieulx, qui est qu'il nous suscitera des moiens pour ung bien et repoz général, à quoy je ne cesseray jamais que je ne veoye les choses acheminées. Aussy m'asseure-je que la dicte dame royne se joindra avec moy et que le Roy mondict seigneur et filz s'y emploiera et fera de sa part, pour ung si bon et saint œuvre, tout ce qui luy sera possible, ainsy que vous pourrez dire à la dicte dame royne, en saluant ses bonnes graces de mes affectionnées recommandations. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Escript à Fontainebleau le n<sup>o</sup> jour de may 1582.

Monsieur de Mauvissière<sup>1</sup>, vous verrez par

le post-script de la lectre du Roy monsieur mon filz comme, depuis ceste despesche faicte, le sieur de Cobham, ambassadeur de ladite dame royne d'Angleterre ma bonne seur, nous a demandé audience, et les particularitez dont il nous a parlé, ne nous disant rien du faict du mariaige, qui fut cause que voyant qu'il n'en parlait point, mais seulement de ce qu'il dict que notre Saint Père le Pape a envoyé par deçà pour le séminaire des Anglois et, après, pour ces depredations, suivant ce que le Roy mon dict seigneur et filz et moy eussions plus en affection et désirassions tant, et que de nostre part nous y avons tousjours faict tout ce qui nous a esté possible, comme nous estions encore prestz de fayre, et que de ma part je me sentirois merueilleusement contente si, avant que mourir, je pouvois avoir ce bien que de veoir la dicte dame royne ma belle fille, ayant, entre tous les contentemens que j'ay jamais souhaitez, désiré tousjours cestuy-là.

Escript audict Fontainebleau, le viii<sup>me</sup> jour de may 1582.

1582. — 4 mai.

Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 358, p. 449.

#### A MONSIEUR DU FERRIER.

Monsieur du Ferrier, je ne vous répéteray rien du contenu de la lettre que le Roy monsieur mon filz vous escrit, sinon que je suis bien aise de la résolution qu'il a prise de vous envoyer un successeur, mesme le s<sup>r</sup> de Masses<sup>1</sup>, qui est personnage qui s'acquittera

<sup>1</sup> Hurault de Maisse, le successeur de du Ferrier à Venise, dont les dépêches contenues dans le même volume ne commenceront que le 31 juillet 1584.

dignement de la charge, moyennant la bonne instruction que vous luy en donnerez. Il partira au plus tost, affin que soyez aussy tost plus tost soulagé. Je vous prie cependant respondre pour moy à ces Seigneurs, partout où besoin sera, de la continuation de ma bonne volonté à l'entretènement de la paix publique de la chrétienté, laquelle je préféreray tousjours à toute autre considération, quand je connoistray que chacun l'embrassera comme il convient, et m'estimerois très heureuse de couronner mes derniers ans de la perspective d'un si bon œuvre, pour lequel je puis dire avoir pris autant de peine que nul autre, come chacun sçait et vous pardessus tous, à qui je serai tousjours preste de faire tout le plaisir qui sera en ma puissance, afin que vos service et labeurs soient reconnus envers vous et les vostres, come le mérite votre fidélité et le contentement qu'a le Roy mon dict filz et fait de vos services. Priant Dieu, Monsieur du Ferrier, etc.

A Fontainebleau, ce 4<sup>e</sup> jour de may 1582.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : DE NEUVILLE.

1582. — 10 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3351, f° 94.

#### A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, j'escriviz avant mon parlement de Chenonceau au général de Gourgues qu'il eust à bailler à celluy qui auroit charge de la royne de Navarre, ma fille, des offices en blanc des eslections créés par delà, dont j'ay le don jusques à la somme de dix mil escus, sans y faire aucune difficulté; mais, à ce qu'il me vient de mander, et à madicte fille aussi, il s'excuse de le pouvoir faire : chose

dont je suis à la vérité bien marrye, pour le désir que j'ay de veoir madicte fille contante et salisfaite de ce costé-là; ce qui est cause que je vous fais la présente pour vous prier, mon cousin, oultre ce que j'en escriis audict de Gourgues et à Colineau, de leur dire que je veux que, toutes difficultez cessantes, ilz satisfassent à madicte fille et qu'ils deslivrent lesdictes lettres d'office en blanc à Denis, l'un de ses secrétaires, qui est par delà pour cest effect, sans remettre les choses en d'avantage de longueur, ny en faire difficulté, s'ilz ont envie de me faire servisse. Quoy que ce soit, je vous prie que à cette fois cella s'effectue suivant mon intention et que je n'en oye plus parler. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Fontaynebleau, le x<sup>e</sup> may 1582.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 11 mai.

Orig. Mantoue. Archivio Gonzaga.

A MON COUSIN

MONSEIGNEUR LE DUC DE MANTOUE.

Mon cousin, j'ay receu très grand plaisir d'avoir entendu par le gouverneur d'Alba, que vous avez envoyé devers le Roy monsieur mon filz et moy, ce que vous luy avéz commandé me faire entendre de votre part, vous assurant que m'a esté beaucoup de contentement de sçavoir si particulièrement de vos nouvelles. S'en retournant vers vous, je l'ay chargé de vous tesmoigner la bonne volonté que je vous porte; et vous assure de mon affection en tout ce qui dépendra de moy pour votre contentement, telle que vous la cognoistray par effect, quand l'occasion s'offrirà de la vous faire paroistre, attendant la

quelle, je prie Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript de Fontaynebleau, le xi<sup>e</sup> may 1582.

Votre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 11 mai.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 868, p. 488.

A MONSIEUR DU FERRIER.

Monsieur du Ferrier, le Roy monsieur mon filz et moy escrivons à mon cousin le cardinal d'Este pour le prier de gratifier le s<sup>r</sup> Camille de la Croix du premier bénéfice qui vacquera en sa disposition, avec promesse de le récompenser en la première occasion qui s'offrira; et, d'autant que nous désirons que cela s'effectue au plus tost, je vous prie d'esscrire de vostre part audict s<sup>r</sup> cardinal ce que nous vous en mandons et luy tesmoigner de quelle affection nous le désirons, et que c'est chose que nous vous avons escrite pour toute asseurée, vous promettant que je seray au plus tost l'affaire pour lequel ledict Camille est venu par deçà, ainsy que je luy ay commandé vous dire. Et à tant, Monsieur du Ferrier, je prie Dieu, etc.

Ce ii<sup>e</sup> jour de may 1582.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : DE L'AUBESPINE.

1582. — 12 mai.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3357, f<sup>o</sup> 8.

A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, je suys y à l'ayse de cet que me mendas et aseur le y filz, que l'embarquement ayst vous

enn alyés pour les fayre partyr<sup>1</sup>; de quoy je vous prie ynfiniment me fayre cet plésir et que yl n'y se trouve plus de dyficultés, car je vous enn auré ynfini aublygation. Je ne vous mande ryen des afayres, car les dépèches du Roy vous y satisfont acés et entendés sa volanté; bien vous diré-ge qu'yl èt en pouyne de cet qu'il semble qu'il y a aparence de quelque remeument. Croyés que ne saryés fayre chause qui luy souyt plus agréable que de l'enpècher, et aystablyr la pays et le repos bien aseurés; cet que je prie à Dyeu nous en fayre la grase.

De Fonteynebleau, cet xii<sup>me</sup> de may 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Strozzi était à Belle-Isle à la fin de mai 1582, faisant tous ses préparatifs pour le départ de la flotte. C'est sans doute à cette occasion que fut rédigée la note confidentielle fort importante que nous avons retrouvée dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale. Le premier paragraphe est écrit de la main de Catherine de Médicis, le second de celle de Villeroy; la pièce est signée de Henri III :

« Si le Roy trouve bon que, ayant esté à la Madère, que Strozzi alle pour achever la seureté des yles et les remectre toutes en l'aubéysance des Portugues, que Brisac avecques ses troupes alat aseurer l'yle de Cap Ver; et qu'après avoir veu ce que suséderoyt audystes yles, quant set viendroyt sur le moys d'aust, y léant cet qui seroyt pour la conservayon dé dystes yles, qu'avecque le reste ledict Strozzi s'ann alat au Brézyl, ynsin que plus au long verra dyre au Roy et en fasse suyvant sa volonté une petite ynstruction à part à Strozzy, an ajouter sa volonté à la segréte.

« Le Roy trouve bon que le contenu du présent mémoire soyt suivy et effectué par le sieur Strosse, selon qu'il jugera estre à propos et l'intention de la royne sa mère.

« Écrit à Fontainebleau, le iii<sup>e</sup> de may 1582.

Signé : HENRY.

Et plus bas : DENEUVILLE.

(Nouv. acq. franç., n° 1249, f° 5.) — Ainsi, ni Catherine, ni le roi, ni Villeroy ne doutaient de la victoire, puisqu'ils pensaient envoyer ensuite la flotte jusqu'au Brésil.

1582. — 16 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3351, f° 25.

#### A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, la dame de Chaumont m'a faict entendre qu'il y a ung bien grand différent entre le s<sup>r</sup> de Sallers, son gendre, et le s<sup>r</sup> de Peregrin, son beau-frère, pour la jouissance de quelques biens qui luy appartiennent; et d'autant que estans, ainsi qu'ilz sont tous deux, bien alliez et aparentez au pais, cela pourroit causer quelque grand remuement, pour avoir l'un et l'autre beaucoup d'amis. Affin d'empescher que les choses ne passent avecq force et violence d'une part ny d'autre, je vous ay bien voulu escrire la présente pour vous prier, pour le bien et auctorité que le Roy monsieur mon filz vous a donné par delà, d'interposer vostre auctorité à ce que les choses n'ayent à passer plus avant, leur faisant très expresses inhibitions et défenses de se riens demander, ny quereller, sinon par la voye de la justice, mesmes à présent qu'ilz la peuvent espérer très bonne et prompte en la Chambre establie en Guienne pour rendre droit et faire raison à ung chacun. Vous assurant, mon cousin, que vous ferez chose qui me sera très agréable, pour le désir et affection que j'ay que les choses ne viennent à aulcune voye de faict, ainsi qu'elles sont pour y venir, s'il n'y est remédié et pourveu par ce moyen-là. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Fontainebleau, le xvi<sup>e</sup> jour de may 1582.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — Mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3351, f° 26.

A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, je suis infiniment marrye d'avoir entendu le mauvais traictement que mon cousin Monsieur le duc de Nevers m'a mandé avoir esté fait par les troupes du capitaine Bus aux subjectz de sa terre de Leparre prez Bordeaux, estant chose que du commencement je n'ay peu croire; mais en ayant esté depuis très asseurée, j'ay bien voulu aussitost vous faire la présente, pour me plaindre avecques vous de cella, et mesmes de ce qu'ilz ont contrainct lesdits subjectz à leur fournir et administrer des vivres, sans qu'ilz en ayent esté aulcunement remboursez. Vous priant, mon cousin, en premier lieu, en cas qu'il y ayt encores desdictes troupes en ladicte terre, de les faire incontinent desloger et empescher que doresnavant semblables choses n'adviennent, pour la juste occasion que mondict cousin auroit de s'en plaindre; et affin que lesdits habitans puissent aulcunement estre soulagez de la ruyne qu'ilz ont soufferte à l'occasion des vivres qu'ilz ont esté contrainctz de fournir, advisez, je vous prie, mon cousin, à les en faire récompanser et rembourser, aux mieulx qu'il vous sera possible, vous asseurant que vous ferez chose qui me sera très agréable. Je prie Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Fontainebleau, le... jour de may 1582.

De sa main : Vostre bonne cousine,  
CATHERINE.

1582. — 16 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15906, f° 677.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3307, f° 61 v°.

Copie. Cinq cents Colbert, n° 473, p. 286.

A MONSIEUR DE BELLÈVRE<sup>1</sup>.

Monsieur de Bellèvre, vous verrez par la dépesche que vous porte le jeune Pinart, présent porteur, ce que nous avons receu d'Angleterre depuis vostre partement<sup>2</sup>, et la claire response que nous y faisons : sur quoy vous aurez à suivre ce que vous en escript le Roy monsieur mon filz par ledict Pinart, que que j'ay prié le Roy mondit S<sup>r</sup> et filz vous envoyer, affin qu'il puisse tousjours apprendre à servir; je le vous recommande et prie Dieu, Mons<sup>r</sup> de Bellèvre, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Fontainebleau, le xvi<sup>e</sup> jour de may 1582.

De sa main :

Je vous prie dyre à mon filz qu'il me samble, veu cet que luy portés, qu'il douyt en toutes chauses contenter le Roy et le conserver en la bonne volonté qui luy porte, et que yl sanble que la royne d'Engleterre, et par set que Baqueville<sup>3</sup> qui y èt alé veraylle de sa part, s'accordet tous deus à volouyr, en ronpent cet maryage, sayre croyre

<sup>1</sup> Catherine avait d'abord pensé aller elle-même aux Pays-Bas; elle crut plus prudent d'y envoyer Bellèvre, qui eut de longues conférences avec le prince d'Orange, le ministre Villiers, Marnix de Saint-Aldegonde, l'agent anglais Thomas Wilkes. — (V. Groen, t. VIII, p. 105.)

<sup>2</sup> Le secrétaire d'État Pinart avait été dépêché en Angleterre par pour accorder à Elisabeth, — qu vo — toutes les conditions qu

<sup>3</sup> Le sieur de Baqueville; sa fille de Catherine.

que le Roy seul enn est l'aucasion, quant par cete defecte yl aurèt la royne d'Engleterre ennemye du Roy son frère, yl set feroyt plus de mal qu'au Roy; car yl y haulteroyt le moyen et la volaté de le plus povoyr hayder, que je pause, quant cela seroyt, ce seroyt sa ruyne. Je vous prie regarder cet luy devés dyre et que ne le volant aysposer qu'il ronpe, de fason que demeurons bons amys; et je panse que c'èt le myeu pour luy et qu'il douyt desirer. Vous voyré toutes les dépèches que enn avons eue et les réponse; qui cera cause que ne vous en fayré redyste.

Festes qu'il mende au plus tost aus reystres qui sont déjà à Saint-Avor<sup>1</sup>, qu'il paset en delygense, et aussi que les levées cet faset à la file, et si luy playsouyt mender à ceulx à qui lé comende de lever, qu'il ne fissent ryen que cet que leurs an dyrés. Je croy qu'il enn aurèt plus de contentement; et le Roy n'aurèt aucasion de s'an fâcher : je dys tant de jans de cheval que de pié. Je ne luy écrips poynt; car vous luy dyré tout.

La bien vostre,

CATHERINE.

J'ay veu ce qu'avez escript<sup>2</sup> au Roy mon filz et à moy de l'espérance que la royne d'Angleterre vous donne et vous à nous, pour le mariaige d'elle et de mon filz; mais comme celle qui l'a tousjours (et fait encores) plus desiré que chose du monde de le veoir effectué, je vous en parleray librement. Toutes les parolles sont belles; mais il y a tousjours une queue qui me met de la craincte que ce ne soit que pour tenir les choses en bonne espérance sans

<sup>1</sup> Saint-Avoid, (autrefois Saint-Avail en Lorraine, à dix lieues de Metz). — C'étaient les reîtres allemands enrôlés pour aller soutenir aux Pays-Bas le duc d'Anjou.

<sup>2</sup> En tête : « Ce que la Roynne mère du Roy a escript de sa main au bas de la susdicte lecture. »

nul effect. Car s'il luy plaisoit de se marier à luy, il luy a tant monstéré d'affection et le Roy mon filz tant asseuré de sa volonté, que je ne doubte point qu'elle ne s'assure de tout ce qu'elle désire, que le Roy ne la mettra en guerre : il désire que tous facent la paix; et quant à moy, si elle s'opiniastre encores à vouloir du Roy ce qui en fin ne peult servir de rien plus que ce qui est porté par les articles de mariaige qu'elle a passez, je croiray qu'elle ne veult se marier ny demourer en amytié avec nous trois. Je suis ainsy faicte que je dyz ce que j'en pense, et croyez que j'en auray ung très grand regret; mais il fault (en fin) que mon filz se marie : je désire luy veoir des enfans avant que mourir. Je vous pryé luy fayre mes affectionnées recommandations, et lui dire que je voudrois qu'elle feust aussy libre que moy; car elle diroit franchement le bon mot, ou pour le moins nous ayderoit à luy demourer, comme voullons, bons amis et à marier mon filz au lieu où elle congnoistroit qui feust pour le bien d'elle, de nous et de luy.

1582. — 16 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3254, P 80.

#### A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, je n'ay rien à adjouster à la lettre que le Roy monsieur mon filz vous escript, par laquelle vous sarez amplement informé de ce que nous a exposé le s<sup>r</sup> de Plassac<sup>1</sup> de la part de mon filz le roy de Navarre, et de la responce que nous luy avons

<sup>1</sup> On trouve dans le ms. fr. 4047, fol. 194 : « Instruction pour M. de Plassac, envoyé par le roy de Navarre devers le Roy, de ce qu'il a à dire et remonstrer à Sa Majesté, du 5 mai 1582. » — Voir aussi *Lettres missives de Henri IV*, t. I<sup>er</sup>, p. 450 et 451.



faicte, sinon pour vous dire que nous attendons en bonne dévotion le retour du courrier que nous vous avons envoyé, pour estre éclaircy du faict de nostre embarquement, affin de pouvoir sur ce résoudre les commandements que nous aurons à faire à Strosse sur la poursuite de son voiage, comme il est nécessaire faire au plustost. Partant, je vous prie le nous renvoyer incontinent. Pryant Dieu, mon cousin, qu'il vous ayt en sa très sainte garde.

De Fontainebleau, le xvi<sup>e</sup> jour de may 1582.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 16 mai.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3307, f° 60 r°.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 473, p. 280.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 15906, f° 678.

[ A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE. ]

Monsieur de Mauvissière, nous avons veu par voz despaches des iii<sup>mes</sup> et ix<sup>mes</sup> de ce mois l'arrivée du sieur de Blacqueville par delà, la charge qu'il avoit pour le faict du mariaige de la royne d'Angleterre, madame ma bonne seur, avec mon filz le duc d'Anjou, et les propos qui vous ont esté tenuz par elle et par aucuns ses ministres sur ce subject; le sommaire et intention desquelz est de rejecter et faire tomber sur le Roy monsieur mon filz qu'il n'aura tenu qu'à luy que ledict mariaige ne se soit effectué. A quoy il faict si ample et particulière response et donne telle solution à toutes les objections qui vous ont esté faictes<sup>1</sup>, que je n'y sçauois rien adjouster, si est-ce que, comme si j'estois ar-

<sup>1</sup> La dépêche du roi à Mauvissière de ce même 16 mai est fort longue; mais elle ne fait que répéter les arguments connus.

bitre d'un différend et dispute d'entre deux de mes enfans, je diray brièvement, sans passion, ce qui m'en semble, ne voullant soustenir ny favoriser plustost ung costé que l'autre, car je tiens ladicte dame royne d'Angleterre aussy chère que si elle estoit desjà ma belle fille, et ainsy que le Roy mondict Seigneur et filz m'est ce qu'il est, et puis je ne pourrois incliner ny prendre la cause de celluy que je verrois s'esloinguer d'une chose que j'ay tant à cœur comme ledict mariaige; je vous diray donc que du costé de ladicte dame royne d'Angleterre, ma bonne seur, j'ay veu beaucoup de belles et grandes apparences et démonstrations de désirer et voulloir ledict mariaige et me sera difficile d'en croire le contraire; il est vrai que ce que j'en sçay n'est que par la bouche d'aultruy et par le tesmoingnage de ses lectres et ambassadeurs; mais, du costé du Roy mondict Seigneur et filz, j'en puis mieulx parler, estant continuellement près de luy : aussy asseureray-je que je l'ay tousjours veu fort entier et résolu à voulloir fayre et conclure les choses qui sont commancées et d'y apporter tout ce qui seroit en sa puissance, comme encores est-il en ceste volonté, sans toutesfois s'estendre plus avant en la promesse qu'il a faicte à ladicte dame royne ma bonne seur, pour la descharger des fraiz de la guerre, disant qu'elle ne peult raisonnablement refuser que cest article soit réciproque, pour les considérations qu'il vous desduict par sesdictes lectres; je ne veulx point partant blasmer ny condamner en cela les actions de l'ung ny de l'autre : tous deux, comme moy, s'y sont montrez très affectionnez jusques icy; l'affayre est encores en son entier, il le fault parachever. Mais pour ce que je congnois le Roy, mondict Seigneur et filz, ferme et arresté à ne voulloir entrer plus avant en ladite promesse,

(comme il a grande raison), je serois bien aize que ladicte dame royne, ma bonne seur, se voulust contenter de celle qu'il luy a faicte, comme il me semble qu'elle ne doibt plus aller au contraire, veu la protestation que nous escripvez qu'elle vous a naguères faicte que ledict mariaige consommé (si la guerre continuoit), elle ne voudroit que le Roy mondict Seigneur et filz entrast en ladicte despense, que pour telle et si petite chose qu'il voudroit, joint que nous travaillerions de tout nostre pouvoir à sayre une paix générale en toute la Chrestienté, pour laquelle l'on dieroit proprement que ce mariaige est réservé; ce que je vous prie dire de ma part à ladicte dame royne, ma bonne seur, et que, sur tant qu'elle m'ayme, elle ne diffère pour cest article à conclure ung si bon œuvre, avec assurance qu'elle trouvera de ce costé tant de bonne amitié et voisinance, qu'elle aura matière de louer Dieu que les choses se soient faictes, ne me souciant plus de vivre après que j'auray eu ce contantement de veoir ce dernier mariaige de mes enfans, et la paix et repos de la Chrestienté. Me remettant au surplus aux lectres du Roy mondict Seigneur et filz, je feray fin à ceste-cy, priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Escript à Fontainebleau, le xvi<sup>ème</sup> jour de may 1582.

1582. — 20 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 10540, f° 76.

A MON COUSIN

LE SIEUR DE MATIGNON,

MARSHAL DE FRANCE.

Mon cousin, je vous prie, autant qu'il m'est possible, accélérer le parlement de mon

cousin le s<sup>r</sup> de Strosse; car si le comte de Brissac est contrainct de temporiser longuement à la rade de Belle-Isle, où il doibt estre arrivé à présent, il consumera ses victuailles inutilement, et si crains que ses gens se desbandent. Je ne sçay à qui me prendre du retardement dudict s<sup>r</sup> de Strosse, qui apporte outre cela tant d'incommodité aux affaires du Roy monsieur mon filz, à cause du soubçon que les huguenotz en ont prins, et de foudre à son peuple, que c'est ce qui me tourmente le plus. Pourvoyez-y, je vous prie, mon cousin, si jamais vous avez eu envie de me faire plaisir, et nous renvoyez nostre courrier avec une si ample despesche qu'il n'y ait rien à redire. Priant Dieu, mon cousin, qu'il vous ayt en sa sainte et digne garde.

Escript à Fontainebleau, le xx<sup>ème</sup> jour de may 1582.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 23 mai.

Orig. Bibl. impér. de Saint-Petersbourg, vol. 19, f° 10.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER ET PREMIER SECRÉTAIRE D'ÉTAT DU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur de Villeroy, j'ay veu toutes les dépesches que vous m'avez envoyées au s<sup>r</sup> de Foix et de Revol, avecques la lettre que vous m'avez escripte, aiant esté bien ayse d'avoir entendu ce que le s<sup>r</sup> de Foix<sup>1</sup> mande au Roy

<sup>1</sup> M. de Foix écrivait de Rome au roi le 30 avril 1582, qu'il était en complet accord avec Sa Sainteté, très disposée à arranger toutes les affaires à la satisfaction de la France; que les levées « si grosses » qu'on devait faire en Italie de la part du roi d'Espagne pour les envoyer en Flandre « se réduisoient à onze compagnies de gens de cheval », et qu'enfin on disait que si Monsieur de Savoye entreprenait quelque chose contre

monsieur mon filz. Si durant mon absence il survient quelque chose du costé de vostre charge, je seray bien ayse que vous m'en fassiez part, ayant escript ce matin au Roy mondiet filz et à la Roïne madame ma fille, par le s<sup>r</sup> de Liancourt, pour respondre aux lettres que vous m'avez envoyées de leur part.

A Paris, ce xxiii<sup>e</sup> may 1582.

*De sa main :* Je suys ynfinymment ayse de voyr que le pappe et le duc de Savoye allet de cete fason avecques le Roy mon filz, et ayspère que Reulx et les aultres contyneuront de bien en myeulx; car yl continuee à donner hordre à ses afayres, et croy que voyr un fyls de ceste couronne, son frere, avoyr fest cet qu'il a en Flandre, et s'il y peult prospérer, et nostre armaye de mer de l'aultre cousté, je croy que tout cela ne nous fayra pas tent de mal que l'on nous en fest peur; mès au constrère remetre en réputation cét royaume, voyant que ne somes du tout fablys. Quant à moy, je le croy ynsin. Vos auré veu Neme<sup>1</sup> et Brisac<sup>2</sup> et le conte de Vyemeuse<sup>3</sup>, que je n'é seu arêter qu'il ne souynt alés tous deus trouver le Roy; dyte luy. Neme luy aura tout dyst, et panse que l'aurés yncontinement dépèché et ausi fest retourner Brisac; ce que je vous prie.

CATHERINE.

*Genève, c'était avec le plein consentement du Roi « Le France, ajoutait-il, a receu de très grandes calamités par le vent pestilent qui a soufflé depuis quarante ans du costé de ce Lac, dans lequel il seroit expédient que cette ville eust esté noyée longtemps il y a, et qu'elle n'eust jamais esté. . . » Les lettres de Messire Paul de Foix au Roy Henri III, Paris, 1618, in-4°, p. 435-457.*

<sup>1</sup> Nemea. François de Portugal, tué aux Açores en juillet 1582.

<sup>2</sup> Charles de Cossé, comte de Brissac.

<sup>3</sup> Le comte de Vinaioso, premier ministre de D. Antoine de Portugal.

CATHERINE DE MÉDICIS. — VIII.

1582. — 27 mai.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3307, f° 61 v°.

Copie. Cinq cents Colbert, vol. 478, p. 289.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, il ne se peult autre chose respondre à vostre despesche du xviii<sup>e</sup> de ce mois que ce que vous avez ven par les deux dernières que le Roy monsieur mon filz et moy vous avons faictes, aussy que nous attendons des nouvelles du sieur de Belhèvre, qui est allé (comme vous avons mandé) trouver mon filz le duc d'Anjou, auquel il communicquera vosdictes despesches et l'intention du Roy mondiet Seigneur et filz, qui n'est aultre que celle qu'il vous a escripte, laquelle je m'asseure que vous sçauvez bien suivre, et ce que je vous ay aussy dernièrement escript, qui sera cause que je n'entendray ceste-cy davantaige que pour prier Dieu, etc.

Esript à Fontainebleau, le xxvii<sup>e</sup> may 1582.

1582. — 31 mai.

Imprimée dans l'*Armorial des Landes*, par le baron de Canpa. Bordeaux, 1863, in-8°, p. 132.

AU CAPPITAINE BORDA<sup>1</sup>.

Cappitaine Borda, encore que je soys assurée que vous ne fauldrez à suivre, secourir et

<sup>1</sup> Étienne de Borda, d'une vieille famille des Landes, avait guerroyé toute sa vie sous les derniers Valois. Il fut maréchal de camp, après l'expédition des Açores, et on a encore le testament qu'il fit le 1<sup>er</sup> août, à peine échappé du désastre, sur le navire la *Salamandre*. Henri III, qui l'avait engagé à s'enrôler sous les ordres de son « cousin » Strozzi, lui écrivait le 22 janvier 1583, « de le venir trouver incontinent, pour entendre ce qu'il a veu des choses qui se sont passées au voyage de feti le sieur de Strossy du costé de Tunis ».

assister mon cousin le sieur de Strosse, en l'occasion pour laquelle il s'en va par delà, suivant les commandements que vous en faict le Roy mon fils, toutefois, d'autant que c'est chose qui me concerne et que j'ay grandement à cœur, j'ay bien voullu vous prier par la présente de vous y employer à bon escient, de croire que vous me ferez plaisir et service très agréable, duquel je mettray peine de me revancher en tout ce qui m'appartiendra, ainsi que j'ay commandé à mondit cousin vous exposer plus amplement de ma part, auquel à ceste fin je vous prie ajouter foy comme à moy-mesme. Priant Dieu qu'il vous ayt, capitaine Borda, en sa garde.

Escript à Paris, le dernier jour de may 1582.

1582. — 1<sup>er</sup> juin.

Bibl. nat., Nouv. acquis., fr. 6007, f° 11.

#### A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, ce porteur est celui que mon filz le duc d'Anjou envoie pour lever les Suisses; il savoit bien l'occasion qu'il le meyne, et s'il plesouyt au Roy mander à ses ambassadeurs<sup>1</sup> qu'il le lèçase faire, sans ce

<sup>1</sup> On trouve dans le ms. fr. 17990, fol. 13 r°, un tableau complet des personnages alors employés par le gouvernement royal, avec leurs attributions spéciales. Ces noms revenant souvent dans les lettres de la reine mère, nous reproduisons cette très utile indication :

« Département du quartier de may, juing, juillet et août 1582, de Messieurs du Conseil d'Etat, des Secretaires et des Intendants des finances :

« Mons' de Foix, Mons' de Pilrac, Mons' de Maillemon, Mons' de Villeroy, Mons' Mylon, auront les provinces de Languedoc, Dauphiné, marquisat de Saluces. Provence, Lyonnais, Forest, Beaujollais, haute et basse Marche, Guyenne et Poitou.

« Mons' d'Uzès, Mons' de Penguillart, Mons' (bas-

mesler ni de l'empeher ni de l'ayder, il ne demande que cela. Je luy ai dict qu'il s'adressast à vous pour luy estre présenté, avecques la lettre que je lui en escripts, d'autant que je pense qu'il veult en parler au Roy, et que Brulart qui fait la charge n'y sera pas. Je vous prie le faire parler au Roy, encores que je luy aye dict que je ne pense pas que le Roy le souffre. Si ainsi il luy playsoit de le laisser lever sans s'en mesler, cela aideroit toujours davantage de l'establir en ce pays là, que enfin c'est nostre bien qu'il y puisse demeurer avecques honneur et consentement du Roy : ce que je prie à Dieu vous tenir en sa garde.

Dé Touylerie, cet premier jour de juy<sup>n</sup> 1582.

CATHERINE.

1582. — 1<sup>er</sup> juin.

Archives du Vatican. Quinziana di Francia, vol. 15, fegl. 40 mm.

#### AU TRÈS SAINT-PÈRE.

Santissimo Padre, Il Re mio figliuolo, et haveressimo veramente desiderato che il ~~signor~~ Fabritio Palavicino non fosse stato ri-

telux, Mons' Brulart, Mons' Marcel auront Bourgo~~gne~~ Champagne, Brye, Picardye, Metz et pays Me~~use~~ Berry.

« Mons' d'Estrées, Mons' de Vienne, Mons' d'Es~~pagne~~ le jeune, Mons' Pinart, Mons' Miron auront Paris, Ile de France, Normandie, Bretagne, Orléans, ~~poitou~~ Chartrain, Blaisois, le Mayne, Touraine, Lodu~~ne~~ Anjou, Auvergne, haut et bas Bourbonnais et Nye~~rre~~ nois.

« Fait à Fontainebleau, le 2<sup>e</sup> jour de may 1582.

« Les charges que le Roy veut estre départies ~~aux~~ intendants, controlleurs généraux de ses finances, le faic~~t~~ de la guerre, les reistres et la maison de la Royne~~ne~~ Mons' Milon, s' de Vuydeville; les suyvres et le clerg<sup>e</sup> Mons' Marcel; la maison du Roy avec battimen~~ts~~ Mons' Miron, s' de Chenailles. »

vation de son aydyst; et de ma part je vous désire tant de bien, que ne puy avoyr plus grant contentement que vous voyr conforme à cet seynt desir du Roy mon filz, en lequel, encore que n'ayés à sayre de recomandations et d'avocat, en cet que je panseré vous y pouvoyr ayder, je vous prie vous aseurer que n'avés parente que de milleur ceour s'i employe. Et me remestant à cet que vous a dyct ledyst sieur Decars, fayré fin, priant Dyeu vous conserver en sa saincte et digne garde.

De Parys, cet x<sup>e</sup> de jouyn 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 12 juin.

Aut. Bibl. nat., Fonds Dupuy, n° 211, f° 15.

#### AU ROY DE NAVARRE<sup>1</sup>.

Mon filz, je ne fus jeamès si esbay que d'avoyr entandu le langage que Frontenac<sup>2</sup> a teins à beaucoup de personnes, disant que c'étoit celuy qu'il avoit dit par vostre commandement à vostre femme : ce que je n'euse creus, ce n'eust aysté que, luy ayant demandé, yl m'a dit qu'il estoit vray, et n'a pas esté sans une grande pasion et désespoir que me l'a avoué, ne sachant quele aucasion vous avoyt meu à ce sayre, veu qu'à vostre partement luy

aviés dit que disiés adyeu à Foseuse<sup>1</sup>, comme à cele que n'espériés voyr plus, et que saviés qu'il estoit raisonnable qu'elle l'envoysiés chés sa mère : chose véritable, que la rëcon le vouloyt, non pas dès l'heure, mais dès qu'elle fut si folle de s'abandonner à vous. Car vous n'êtes pas le premier mary jeune et non pas bien sage en telles chouses; mais je vous trouve bien le premier et le seul qui face, après un tel fet advenu, tenir tel langage à sa femme. J'ay eu cet honneur d'avoyr espousé le Roy mon seigneur et le vostre souverain, et de qui avés espousé la fille : mais la chouse du monde de quoy yl estoit le plus mary, c'estoit quand yl savoit que je souse de ces nouveles là; et, quand Madame de Flamin fut grose, yl trouva très bon quant on l'an envoya, et jeamès ne m'en feit semblant, ny pire visage et moins mauvais langage. De Madame de Valentinois, c'estèt, comme de Madame d'Estampes, en tout honneur; mais celes qui estoient si folles que d'en sayre voler les esclats, yl eust esté bien marry que je les eusse retenues auprès de moy. Et si yl estoit mon Roy et le vostre, et ceste-cy c'est sa fille, c'est la seur de vostre Roy, qui vous sert, quand l'aures considéré, plus que ne pensés, qui vous ayme et honore, comme s'ele avoyt autant d'honneur de vous avoyr espousé que si vous fusiés fils de roy de France, et elle sa sugète.

<sup>1</sup> Dans un article de la *Revue historique* de mai-juin 1900, intitulé : *Les idées morales de Catherine de Médicis*, nous avons publié cette lettre et une autre de 1584 sur le même sujet, en y ajoutant quelques commentaires.

<sup>2</sup> Antoine de Boudé, sieur de Frontenac, de Pontchartrain et de Palluau, écuyer du roi de Navarre, qui fut premier maître d'hôtel d'Henri IV, en 1607. Ce devait être un gentilhomme de petite marque : il en est question une fois dans les *Lettres de Marguerite de Valois*. Edit. Guesserard, p. 296.

<sup>1</sup> Le scandaleux accouchement de cette Françoise de Montmorency, à la fin de 1581, est si spirituellement raconté dans les *Mémoires de Marguerite de Valois*, qu'en ne saurait rien y ajouter. Mais cette fille d'un caractère difficile exerçait une fâcheuse influence sur le roi de Navarre; et, en appelant Marguerite à la cour, Catherine lui avait recommandé d'amener Foseuse avec elle. C'est à cette séparation que ne voulait pas consentir le roi. — Voir la très curieuse lettre de la reine à son mari. (*Mém. et Lettres publiés par M. Guesserard*, p. 289.) Elle a été évidemment écrite presque au même temps que celle de sa mère.

Ce n'est pas la façon de traiter les femmes de bien et de tele maison, de les injurier à l'appétit d'une putain publique; car tout le monde, non seulement la France, sait l'enfant qu'elle a fet, et par un petit galant outrecuidé et impudent d'avoyr accepté de son maistre un tel commandement et luy mander un tel langage, lequel je ne puy croire qu'il vienne de vous; car vous estes trop bien né et de la mèsou dont elle est ysue, pour ne savoyr comment devés vivre avec la fille de votre Roy et la seur de celui qui à présent commande à tout ce royaume et à vous, et qui, outre cela, vous ayme et honore comme doit faire une femme de bien; et si je conoissois autrement, ne la voudrois supporter, ni rien mander pour vous faire reconoistre le tort que vous vous estes fet; car elle n'en peut avoyr que l'honneur d'être jalouse de ce qu'elle ayme plus qu'elle mesme, et ne vouloir souffrir chose qui luy puisse diminuer en rien vostre bonne grace et l'amitié que luy portés et luy avés aseuré à vostre partement; et l'en devés aymen et estimer, faisant en cela ce qu'elle doit; mais aussi fault que faciés ce que devés, de l'aymer et estimer ce qu'elle est et vous est, et aystre très content qu'elle ouste d'auprès d'elle tout ce que pourroit altérer l'amitié que vous devés porter; et luy ay conseillé de ce faire, et incontinent j'ay fait partir ceste belle beste. Car tant que je vivray, je ne souffray de voyr chouse qui poise empêcher ou diminuer l'amitié que ceux qui me sont si proches, comme elle m'est, se doyvent porter l'un à l'autre; et vous prie, après que ce beau mésager de Frontenac vous aura dit le pis qu'il aura peu pour vous altérer contre vostre femme, de revenir en vous mesmes et considérer le tort que vous aystes fet de avoyr creu leur conseil, et recourner au bon chemin comme quand vous n'aviés; et cela vous aubligerà d'avantage à nous

aymer, et croyré que aymés et le Roy et nous tous. Et d'autant que j'ay dit au sieur de Curtou, lequel je vous envoie, le surplus, je m'en remetray sur luy; et seulement vous diray que ce suffisant personnage de Frontenac a dyt par tout Paris que, si Foseuse s'en aloit, que vous ne vyendriés jeamès à la court; à cela vous pouvés conestre comme yl est sage et affectionné à vostre honeur et réputation, que d'une folie de jeunese en faire une conséquence du bien et repos de ce royaume et de vous principalement, qui voudroit rendre à jeamès en peine pour sa pasion particulière. Je vous prie n'adjouster foy aux artifices dont tous usent pour vous empescher de venir par deçà et auprès du Roy, ou comme mère qui vous ayme et désire vostre contentement, en vouloyr créer le conseil que vous en donne, qui est de vous en venyr le plustost que pourés, estant certaine que, si le faictes, que en vostre vie n'eustes plus de contentement que recevrés du Roy et de toute cete compaignie. En ceste vérité feray fin, priant Dyeu vous avoir en sa sainte garde.

De Saint-Maur-des-Fossés, le xii<sup>me</sup> jung 1582.

Vostre bonne mère,

CATHERINE.

1582. — 17 juin.

Orig. Archives de Turin.

A MON FILZ

MONSIEUR LE DUC DE SAVOYE.

Mon filz, s'en allant le sieur de Ronceray, présent porteur, vous trouver et m'ayant fait supplier de luy donner ceste lettre de recommandation en vostre endroist, je ne luy ay pas voulu refuser, pour la cognoissance que j'ay des bons et signalés services que le feu secré-

taire Forget<sup>1</sup> son oncle, et son père aussi, ont fait à feu madame de Savoye ma seur, et que je sçay qu'elle a toujours récompensé ceulx de ceste maison pour ses plus affectionnés et fidelles serviteurs; je vous prie affectueusement que pour ceste occasion de voulloir gratifier ce porteur de ce qu'il desire, autant qu'il sera possible. Et pour ce je sçay que vous reconnoissez assez volontiers les anciens officiers de vostre maison, je ne vous en diray davantage pour celui-cy, sinon que je seray très aise d'entendre que ceste mienne recommandation luy ayt esté utile en quelque chose; et n'estant la présente à aultre fin, après m'estre recommandée à vous, je prieray Dieu, mon filz, vous donner, en santé, bonne et longue vie.

De St Maur, le xvii<sup>e</sup> jour de juin 1582.

Vostre bonne mère,

CATHERINE.

1582. — 30 juin.

Archives de Turin.

A MON FILZ

MONSIEUR LE DUC DE SAVOYE.

Mon filz, j'ay esté advertie que le feu sieur de Charansonnay<sup>2</sup>, qui a esté à moy, a fait, à la suscitation de la dame de Charansonay sa femme, ung testament, en sa grande vieillesse, âgé de quatre-vingt ans et plus, par lequel il a donné, contre toute disposition de droict, loy et nature et commandement de Dieu, à la

<sup>1</sup> Pierre Forget, conseiller et secrétaire d'État des rois François I<sup>er</sup> et Henri II, père de cet autre Pierre Forget, seigneur de Fresne, qui fut nommé secrétaire des finances par Henri III et ambassadeur d'Espagne par Henri IV.

<sup>2</sup> Les Charansonnet étaient une famille de Savoie. Catherine avait eu leur fille comme demoiselle d'hon-

jeu ses filles la meilleure  
ses biens, contrevenant  
moyen aux promesses et obligations fai  
eux et apposées en leur contrat de m  
Ils se sont soumis aux us de la coustu  
baillage de Senlis, tant pour leurs droi  
successions de leurs enfans; et parce qu  
des filles est à moy, laquelle a esté  
partagée qu'elle est comme deshérit  
bien de sedicts père et mère, sous cou  
prétexte des bienfaits qu'ils disent  
peult espérer de moy pour reconnoisse  
services qu'elle m'a faits: j'ay grande o  
de m'en plaindre à vous, mon filz, car  
jamais entendu que les bienfaits que  
aux filles que je nourris puissent en ri  
pescher d'avoir ce qui leur appartient  
succession de leur père et mère; mais,  
traire, je ne veulx ni n'entends que  
fasse, par ce que seroit une conséquen  
prejudiciable à l'advenir pour toutes  
qui entreroient à mondict service. A cest  
j'ay bien voulu vous escrire la prés  
vous prier bien fort, mon filz, ne voul  
mettre que telle pernicieuse loy se com  
au pais de vostre obéissance, et opposer  
autorité à bon escient; et pour ce que  
je ne crains qu'une longueur de pè  
aussi que tout ce différend est entre l  
et la fille et les autres seurs, qui son  
sonnes si proches, que ce seroit un se  
très grand de les voir plaider les unes  
les autres, je vous prie qu'il vous pla  
terposer pour l'amour de moy vostre a

neur. Cette belle personne morte, à Tours ven  
avait été célèbre à la cour par sa vertu. Brantô  
d'elle, dans un sonnet adressé à son frère puîné  
ron d'Aidelay :

Aussy pour estre vray, je crois que les beaux yeux  
D'une Charansonnet vous rendront amoureux  
Et vous mettront avec de mortels en teste.

souveraine, afin que ceste affaire ne soit trainée à la discretion des procureurs et advocatz, mais l'évoquer à vostre Conseil, ou par devant tel juge qu'il vous plaira spécialement députer pour en cognoistre souverainement et sans formes de pièces, afin qu'elles puissent par vostre moyen partager par esgale portion la succession de leur feu père; à quoy je m'assure que ladicté dame de Charansonnay ne fera difficulté, si elle ne veut que l'on voye clairement sa grande partialité: ce que j'espère que vous empescherez, et ne permettrez que un si pernicious exemple se voye au lieu de vostre équité commande; et faisant vous obligerez infiniment ladite Charansonnay, qui tiendra ce bien de vostre bonté; et moy je m'en revencheray de très bon cœur en autre occasion que vous me voudrez employer: qui est l'endroit que je prie Dieu, mon filz, vous avoir en sa sainte garde.

Escript de Paris, le dernier jour de juin 1582.

*De sa main:* Mon filz, ayant nourry Charansonay et s'estant gouvernée de façon qu'elle m'oblige à désirer son bien et lui en faire, mais non que je veuille pour cela luy laisser perdre ce qui lui appartient en sa main, mais luy ayder en ce que auray de moyen de le recouvrer; qui me fait vous prier de la vouloir avoir en protection et lui faire garder son bon droit; et, sachant que vous y pouvez tout, je prie en cela me démonstrer combien désirez me faire plaisir.

Vostre bonne mère,

CATHERINE.

1582. — 2 juillet.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 5807, f° 63 r°.  
Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 473, p. 290.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, estant le sieur de Leiton, présent porteur, envoyé en Angleterre par mon cousin le sieur Don Anthoine de Portugal, j'ay bien voulu, suivant la prière qu'il m'en a faicte, vous escrire ce mot de lectre et vous dire qu'il sera bien à propos que vous l'assistiez en ce que pourrez, et que disiez à la royne d'Angleterre, ma bonne sœur et cousine, que, suivant ce qu'elle a tousjours promis, je la prie de considérer ce que nous avons faict par deçà, ayant, comme a bien peu sçavoir, la flotte de cinquante-cinq bons vaisseaulx et d'un bon nombre de gens de guerre faict voille ces jour icy pour Portugal, et qu'il me semble qu'elle ne se doit plus arrester ausdictes difficultez qu'elle faisoit<sup>1</sup>, mais sayre de sa part en ceste occasion pour ledict sieur

<sup>1</sup> On trouve l'indication suivante dans le recueil des dépêches officielles adressées à Castelnau (Bibl. nat. Cinq-Cents de Colbert, n° 473, p. 309):

«Le mémoire qu'avoit baillé Monsieur de Cobham, ambassadeur de la royne d'Angleterre, qui a esté égaré, portoit que la royne sa souveraine avoit sceu que Don Anthoine avoit faict quelque déclaration, par le moyen de laquelle il ne vouloit pas qu'on allast traffiquer en Portugal et qu'il prioit le Roy, de la part de ladicté dame royne d'Angleterre sa souveraine, qu'il feist expédier une déclaration en forme patente ad ce que l'armée qui est allée en Portugal ne feist aucun desplaisir de ses subjectz trafficquans à la mer, et que, si l'on amenoit quelques vaisseaux anglois pris par ladicté armée, ils fessent pas déclarez de bonne prise, ains relaschez et mis en liberté.»

Docile aux exigences d'Élisabeth, Henri III prépara une «Lettre patente», dont le texte se trouve au même recueil, p. 312; mais une note marginale ajoute: «Ceste lettre n'a esté expédiée pour certaines occasions.»



Don Anthoine ce qu'il a tousjours espéré d'elle, comme vous estes bon tesmoing et de la bonne espérance qu'elle luy en a donnée. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoir en sa sainte et digne garde,

Esript à Fontainebleau, le <sup>iième</sup> jour de juillet 1582.

1582. — 4 juillet

Aut. Archives de M. le duc de Loynes.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

CONSEILLER ET SECRÉTAIRE D'ESTAT DU ROY MON FILS.

Monsieur de Villeroy, j'é entendu par le sieur de Belyèvre cet que vous ha dyst Pyeredot, et m'a semblé que c'ettoyt chause de considération; car yl semble qu'il vous mende cela pour vous dyre : je suys aydé; mès pour m'aquister de ma promesse et voyr si les ofres que m'avez feste son pour aystre ayfective, ou pour m'en restenir afin que ne cherche aultre ayde : qui me fest vous dyre que je serès d'avys, si ynsen le Roy le trove bon, que se n'avez dépesché le couryer hà Strozy, que ne luy mendyès de venir, mès, au constreire, de sayre cet qu'il dysouyt, et lui sayre tenyr les vynt myle écus par Gourgues, qui aura le souyn de les sayre employer pour sayre l'effect que desirons, qui est de metre ensemble les hommes que l'on s'avysera, et au plus tost les sayre embarquer, et que Strozy lé meyne, d'autant que je voldrès que set feust une bonne troupe, et alors je sayndrès aveques Don Antoyne, afin que yl ne se jetat du tout entre les bras de la royne d'Engleterre et que je n'euse que le non d'y prétendre, et les aultres le profist, ausi se moquent de nous; et aveques cela si ayllé n'épouse mon fils et que ne soyons amys, se seroyt tousjours luy donner plus de moyen de nous nuyre. Je vous dys tout sesi hà la haste et supilement;

mès à bon entendeur fault peu de paroles. Vous en parleré au Roy, et sa volenté en sera secte : je n'en ay poynt d'autre, quelque asectyon que je aye sur sa résolutyon, que je luy ayescrips poynt; car je ne sé encore ryen de serteyn, d'autant que un homme, qui vyent asteure de passer par issi, dyst que mon filz ayst party de Fère-en-Tertenoy et s'an va le plus qu'il peult, et est party yer, après aveyr eu un laquay de Paris. Si le fest de pour que je ne le voye, je ne luy donneré pas cet dépléisir; car je yré coucher à la Ferté-Milon, d'autant que tout ayst party d'ysi; et envoyré delà voyr si c'et vray. Si c'et ynsin, je luy dyré adyeu et luy recomanderé pour aystre filz du Roy monsigneur, et men retourne vers celuy qui ne me fuy poynt. Je prie Dieu vous aveyr sa sainte garde.

De Monseaulx <sup>1</sup>, ce <sup>iiiième</sup> de juillet 1582.

CATHERINE.

1582. — 6 juillet.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3307, f° 64 v°.  
Bibl. nat., Cinq centes Colbert, vol. 473, p. 298.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, j'ay tousjours en les lectres que m'avez escriptes et les despesches qu'avez faictes au Roy monsieur mon filz, depuis la dernière que vous envoyastes le xxviième de may dernier; et ce qui a été cause de remettre à vous y sayre response est pour ce que nous attendions le reteur du sieur de Believre, qu'avions envoyé devers mon filz le duc d'Anjou, et que feussions ausay icy

<sup>1</sup> Évidemment le château de Monceaux-en-Brie (Seine-et-Marne), où la reine se plaisait tant et où elle avait fait de si merveilleux embellissements. — Voir *Catherine de Médicis*, par M. Henri Bouchet, 1899, in-4°, p. 146 et passim.

rassemblez. Les mesmes honnestes propos qu'a tenuz l'ambassadeur de la royne d'Angleterre, ma bonne seur, au Roy monsieur mon filz, pour le faict du mariage et de la paix m'ont esté aussy par luy réitérez et très agréables. Vous verrez ce que le Roy mondict Seigneur et filz accorde et qu'il vous envoie pour dire à ladicte dame royne, laquelle a grande occasion de s'en contenter. Je prie Dieu que ce bon et saint œuvre dudict mariaige se puisse bien tost parachever, et lors je seray la plus contente femme du monde, comme vous ferez entendre de ma part à icelle dame Roynne, ma bonne seur, que vous prierez de penser de son costé aux moyens que pourrions tenir pour ladicte paix et repos général de toute la Chrestienté, et qu'elle s'assure que de mon costé je ne m'y espargneray non plus que pour ma propre vie. Cependant, je salue ses bonnes graces de mes très affectionnées recommandations, et prie Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Fontainebleau, le vi<sup>e</sup><sup>me</sup> jour de juillet 1582.

1582. — 7 juillet<sup>e</sup>.

Recueil de pièces choisies extraites sur les originaux de la négociation de M. de Germigny, baron de Gerboles, publié à Lyon, 1661, in-8°, p. 61.  
à la suite de l'*Illustre Orbandade*, de Pierre Cusset.

AU SIEUR DE GERMIGNY<sup>1</sup>.

AMBASSADEUR DU ROY À LA PORTE DU GRAND SEIGNEUR.

Monsieur de Germigny, vous entendrés assez par la lettre que le Roy monsieur mon filz

<sup>1</sup> Germigny était depuis le mois de septembre 1579 ambassadeur près la Porte ottomane. — Voir dans le même recueil, p. 11, sa dépêche datée « des Vignes de Pére-le-Constantinople », du 16 septembre 1579.

CATHERINE DE MÉDICIS. — VIII.

vous escrit<sup>1</sup>, touchant l'effect de la restitution de mon cousin le prince de la Grande Vallachie, quelle est son intention et combien il désire l'yssuë dudit restablissement, comme je fais aussi, pour estre œuvre si sainte et digne de singulière recommandation envers tous les princes Chrestiens : et partant je desire que y teniez la main diligemment envers le grand Seigneur et ses Bassas ; et despescherez (suivant ce que le Roy monsieur mon filz vous escrit) le secrétaire Berthier de Constantinople en Vallachie, auquel mondit sieur et filz a donné charge d'accompagner ledit prince en son voyage, pour les occasions qu'il vous escrit, l'ayant chargé particulièrement de chose qu'il vous fera entendre qui me touche ; n'estant le surplus de ceste-cy à autre effect que pour vous dire le contentement que mondit sieur et filz a eu de vos dernières despèches ; et ferez bien de continuer à le tenir souvent adverty des occurences qui se présenteront par delà, pour son service. Priant Dieu, etc.

Ecrit à Chenonceau.

CATHERINE.

DE L'AUBESPINE.

<sup>1</sup> La lettre du Roi, qui précède dans le recueil, ne contient rien de plus que celle de la reine mère ; elle est datée également par P. Cusset de « Bloys, le 7 juillet 1582 ». Nous avons du reste les plus grands doutes sur la date indiquée pour ces deux lettres : elles semblent se rapporter à un événement qui a dû se passer en janvier 1581. (Voir au t. VII, p. 312, la lettre à du Ferrier et la note.) Et de plus, il est impossible que Catherine de Médicis ait été à Chenonceaux le 7 juillet 1582.

1582. — 11 juillet.

Aut. Archives de Turin.

A MON FILZ

## MONSIEUR LE DUC DE SAVOYE.

Mon filz, j'ay receu la lettre que m'avez escripte par le sieur de Chatillon, présent porteur, lequel s'en retourne bien informé de la bonne volonté que le Roy mon filz vous porte; à quoy n'avez besoin par lui augmenter de solliciteur ni d'avocat; si en aviez, je vous pourrois bien assurer que je vous servirois de si bon cœur, comment je feray tousjours de m'employer à ce qui vous touchera, vous priant croire que ne me diminuera jamais l'affection que j'ay portée à feu madame votre mère, laquelle j'ay mis en vous, comme le cognoistrez par effect en toutes occasions; et pour ne vous faire redire de ce que le Roy mon filz vous mende et que j'ay dict audict de Chatillon, je m'en remettroy à ce que verrez par ces dépêches et à ce que ledict de Chatillon vous en dira; je feray fin priant Dieu vous conserver.

De Fontainebleau, le xi<sup>e</sup> de juillet 1582.

Vostre bonne mère.

CATHERINE.

1582. — 13 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 6618, f° 116.

## AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, estant logée céans, je n'ay peu refuser de recevoir la requeste que le s<sup>r</sup> de Chaulne<sup>1</sup> et ses sœurs m'ont présentée

<sup>1</sup> La terre et seigneurie de Chaulnes se trouvait en Picardie, au diocèse de Noyon (Somme, arr<sup>e</sup> de Péronne). Elle fut érigée en comté, en faveur de Louis d'Onghies, qui mourut sans postérité; mais il avait une sœur, qui était femme de Louis de Mailly, seigneur de Rumesnil.

et requise de vous envoyer en faveur du s<sup>r</sup> de Rumesnil leur beau-frère, vous suppliant, Monsieur mon filz, vous faire lire ladicte requeste et prendre la peyne d'escripre au bas d'icelle le renvoy à vostre Conseil pour vous donner advis sur le contenu d'icelle. Mon filz le duc d'Anjou, vostre frère, m'en a aussi requize, voylà pourquoy, Monsieur mon filz, je vous prie me renvoyer ladicte requeste, après y avoir mis ledict renvoy en vostre Conseil. Cependant je prie Dieu qu'il vous conserve, et vous donner en toute prospérité parfaicte santé, très heureuze et très longue vye.

De Chaulne, le xii<sup>e</sup> juillet 1582.

Vostre bonne et très affectionné et hoblygé mère.

CATHERINE.

1582. — 14 juillet.

Orig. Archives de Turin.

A MON FILS,

## LE DUC DE SAVOYE.

Mon filz, le s<sup>r</sup> de Soutournon, l'unx de mes gentilzhommes servans, m'a tesmoigné à son retour du Piedmont le désir que vous avés de fère satisfaire le conterolleur Bouchier<sup>1</sup> et Faty sa femme<sup>2</sup>, l'une de mes femmes de

Si la date est exacte, il faut que la reine mère ait fait ce voyage bien rapidement, entre le 11 juillet et le 14 ce qui paraît assez difficile. La reine avait déjà séjourné assez longtemps à Chaulnes en août 1567. Voir t. III p. 50.

<sup>1</sup> Par lettre patente du 30 novembre 1574, Em. Philibert accordait « à nostre cher et bien aimé conterolleur leur de la maison de feu Madame nostre très chère et très aimé femme, M<sup>e</sup> Marie Boucher, en considération des services qu'il a faitz à madicte dame, une pension annuelle de trois cens livres tournoises ». (Arch. de Cour des comptes de Turin, f° 59.) *Contrôle fin* vol. 19.

<sup>2</sup> Sur Faty, voir t. VI, p. 4.

chambre, de ce qui leur est deu du passé à cause de leurs pensions, et icelles leur continuer pour l'advenir. Et encores que je soyes bien asseurée qu'ilz sentiront les effectz de votre bonne volonté en considération de leurs services, si est-ce qu'ilz m'ont faict requérir y adjouster cette mienne prière et recommandation, ainsy que je faictz, bien affectionnée à ce qu'ilz puissent au plus tost estre dressés de ce qui leur est deu, pour le besoing qu'ils en ont, leur faisant par mesme moyen expédier nouvelles despaches de leurs pensions, conformes aux précédentes. En quoi vous me ferez plaisir, que j'auray pour bien agréable. Priant à tant Dieu, mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Fontainebleau, le xiiii<sup>e</sup> jour de juillet 1582.

Vostre bonne mère,

CATHERINE.

1582. — 21 juillet.

Aut. Bibl. nat., Cinq-Cents de Colbert, vol. 29, f° 78a.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE PRINCE DE CONDÉ.

Mon cousin, s'enn alant le sieur Décars trouver le roy de Navarre de la part du Roy mon filz<sup>1</sup>, je l'é bien voleu acompaigner de la Présente, pour vous prier de le croire de cet Qu'il vous dira de ma part, vous aseurant, mon cousin, que vous me trouverez tousjour en contineuent en l'afection de feyre cervyse au Roy et conserver le repos en cet royaume, Come m'aseure enn avés la volonté la plus afectionnée à nous faire plésir et fayre paroystre

<sup>1</sup> Une lettre originale de Henri III au prince de Condé, « mon lieutenant général en Picardie », se trouve au même volume, f° 731.

par ayfect ma bonne volanté que parente que ayés; et me remetent sur ledyst sieur Décars, ne vous en feyré plus longue letre et la finiré, pryant Dyeu vous conserver.

De Fonteynebleau, cet xxi<sup>me</sup> de joulet 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 22 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 20539, f° 57.

A MONSIEUR LE CHEVALIER D'ELBÈNE.

Monsieur d'Elbène<sup>1</sup>, sur l'advis que j'ay eu du voiage que vous aller faire à Alby, et sachant en quelle recommandations vous avez les affaires de mon cousin le s<sup>r</sup> de Strosse<sup>1</sup>, pour l'amitié qui est entre vous, et n'estant la mienne moindre envers luy en recongnissance des bons et recommandables services qu'il m'a faictz et que maintenant il me faictz en une si grande et importante occasion, j'ay bien voullu vous prier de voulloir présenter à mon cousin

<sup>1</sup> Fils de Barthélemy d'Elbène.

<sup>2</sup> Philippe Strozzi était, en effet, très lié depuis longtemps avec les d'Elbène. Il écrivait le 15 juin 1581 « à Monsieur le seigneur d'Elbène à Paris », père du chevalier, « du bord de l'admiral », justement à l'occasion des affaires dont il est question à la fin de la présente lettre : « J'escris à la royne mère du Roy, la suppliant de mettre à exécution le moyen par lequel vous offrez de me conserver le bénéfice de monsieur d'Alby, mon oncle, advenant que Dieu en fait sa volonté... » On sait que la mère de Strozzi était une Médicis. Puis, le grand organisateur de l'expédition des Açores ajoutait : « Monsieur de Torsay vous dira de nos nouvelles et de notre armée de mer, qui est plus belle et plus forte que nous ne pensions nous mesme devoir estre... » (Ms. fr. 20539, f° 55.) Le malheureux chef s'illusionnait beaucoup sur les chances de succès de la campagne; et peut-être cédait-il au désir de la reine mère et même de Henri III, qui avaient pris cette affaire fort à cœur.

l'évesque d'Albi<sup>1</sup> la lettre que je luy escriptz concernant lesdictes affaires de mondict cousin le s<sup>r</sup> de Strosse, laquelle lettre je vous prie de veoir avant que la luy présenter, affin que vous soiez amplement instruit de ce que vous aurez à luy dire, pour vous ayder et tenir la main à faire réussir et effectuer la charge que je vous donne pour mondict cousin, qui est de luy faire rendre compte par ceulx qui ont la charge de tout son revenu dudict Albi, depuis le temps que luy et mondict cousin le s<sup>r</sup> d'Alby en ont accordé par ensemble, et suyvant ce que je luy en escriptz. Cella faict, mandez-moy comme le tout sera passé, affin que je fasse donner ordre à ce que sera besoing de faire mondict cousin le s<sup>r</sup> de Strosse, qui n'a icy personne ayant charge de sesdictes affaires. Faictes, je vous prie, aussy entendre à mondict cousin le s<sup>r</sup> d'Albi le grand contantement que je recepvray d'entendre qu'il ne soit aucunement contrevenu aux conventions et acordz qui ont esté faictz entre luy et ledict s<sup>r</sup> de Strosse, l'admonnestant d'y satisfaire de sa part, mesmes en ce qui concerne la récompense des serviteurs dudict s<sup>r</sup> de Strosse sur les bénéfices tant dudict évesché d'Albi que abbaie de S<sup>t</sup> Victor-lès-Marseille. Vous assurant qu'oultre le service agréable que vous me ferez, je tesmoigneray toujours le bon office que vous luy aurez faict en son absence, pour la vous recongnoistre, ainsy que je m'assure qu'il fera. Priant Dieu, Monsieur d'Elbène, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Fontainebleau, le xxii<sup>e</sup> jour de juillet 1582.

*Signé* : CATHERINE.

DE L'AUBESPINE.

<sup>1</sup> Julien de Médicis, florentin comme d'Elbène, qui mourut seulement le 28 juillet 1588, au monastère de Saint-Victor de Marseille, dont il était abbé.

1582. — 23 juillet.

Orig. Archives de Turin.

A MON FILS

### LE DUC DE SAVOYE.

Mon filz, encores que je sache n'estre besoing d'autre recommandation que celle que le Roy monsieur mon filz vous faict du prince de Final<sup>1</sup>, affin qu'il vous plaise, pour l'amour de luy et en sa considération, recevoir led. prince de Final par ses procureurs et agentz à vous faire et prester l'hommage à cause des lieulx, villes et chasteaulx qui lui appartiennent et sont mouvans du conté d'Aost, suyvant l'ancienne coustume de ses prédécesseurs sans aucune addition, diminution ny altération, et aussy luy faire grace des faicts qui lui ont esté calomnieusement imputez, et à ceste fin imposer silence perpétuel au procureur de vostre fisque, affin de n'en être inquiété à l'advenir, néanmoins, pour le désir que j'ay de veoir led. prince de Final satisfait et content et qu'il reçoive à l'advenir de vous tout bon et favorable traictement en ses affaires, j'ai bien voullu accompagner la lettre du Roi mon seig<sup>r</sup> et filz et vous faire semblable prière et requeste pour led. prince de Final, duquel on

<sup>1</sup> Le marquis Alphonse de Final était fils de Jean del Caretto et de Geneviève Bentivoglio; il avait servi Charles-Quint. En 1564, l'empereur Ferdinand lui fit restituer ses biens confisqués par les Génois et le créa prince de l'empire. En 1566, il fit la guerre de Hongrie en équipant à ses frais un corps de cavalerie. Il mourut à Vienne en 1583.

Il ne semble pas que la recommandation de Catherine de Médicis ait eu l'effet désiré; car, en 1583, des lettres patentes réglent définitivement à l'égard de son filz, Scipion del Caretto, l'incorporation d'une partie des biens du marquis de Final au domaine ducal. (Archives de la Cour des comptes de Turin, *Patenti*, vol. I<sup>er</sup> 128.)

m'asseure que vous ne recevrez jamais de luy autre chose que tout contantement et satisfaction et que vous le trouverez tousjours disposé, prompt et obéissant à votre service comme votre bon et fidel vassal, comme aussy vous ferez tous les siens, oultre ce que le Roy mondit seig<sup>r</sup> et fils et moy en aurons à jamais tout plaisir et contentement, et réputerons ce plaisir comme sy vous l'aurez faict à nous mesmes. Je prie Dieu, mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Fontainebleau, le xxiii<sup>e</sup> jour de juillet 1582.

Vostre bonne mère,

CATHERINE.

1582. — 25 juillet.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 23.

[A MONSIEUR DE DANZAY]<sup>1</sup>,

AMBASSADEUR DU ROI EN DANEMARCK.

Monsieur de Danzay, ce que nous escripvez par vostre dépesche du xviii<sup>e</sup> de may dernier que vous avez negocié par delà avec le roy de Dannemarch, tant pour la liberté du commerce

<sup>1</sup> Charles de Danzay avait été longtemps employé à des missions secrètes à Bâle, à Strasbourg, à Copenhague, mais il était depuis 1561 qualifié d'ambassadeur en Danemarck. Il était fils de Jean Quissarme, seigneur de Danzay et de Jeanne Payen, appartenant l'un et l'autre à des familles municipales de Saint-Maixent. Son grand-père Thomas Suyreau, dit Quissarme, médecin de Louis XI, avait été anobli par ce prince en 1481; et c'est lui qui acquit le domaine de Danzay, commune de Saint-Georges-de-Noisné (Deux-Sèvres). Charles de Danzay était protestant et possédait la confiance absolue du roi de Danemarck : il mourut à Copenhague, le 28 octobre 1589, à près de soixante-dix ans, et fut enterré dans la cathédrale. — M. Richard, archiviste de la Vienne, a fait sur ce personnage, beaucoup de recherches, encore inédites, qu'il a bien voulu nous communiquer.

du Nort aux François que en faveur de mon filz le duc d'Anjou, nous a esté et est fort agréable au Roy monsieur mon filz et à moy, qui vous diray que nous serons bien aises que continuiez comme vous avez commencé à favoriser les affayres de mondict filz le duc d'Anjou par delà, mais que ce soit de telle fason que le party contraire ne s'en puisse appercevoir et plaindre. Carnous voullons nous conserver en paix et amitié avec tout le monde, s'il est possible, comme vous verrez par la response que vous faict le Roy mondict seigneur et filz, sur laquelle me remettant, je n'allongeray ceste-y que pour vous dire que j'ay donné ordre que soiez satisfait et remboursé de la partye qui vous est deu de long temps, pour les hacquenées de Dannemarch que m'envoïastes, dont l'argent sera bien tost baillé à vostre homme qui est icy, et l'intérêt aussy, que me mandez en avoir païé. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Danzay, vous vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Fontainebleau, le xxv<sup>e</sup>me jour de juillet 1582.

1582. — 27 juillet.

Orig. Archives de Turin.

A MON FILS

LE DUC DE SAVOYE

Mon filz, j'ay sceu que Julle Sura et Anthoinette sa femme ont intenté une procès pardevant vostre sénat à Thurin contre ung nommé Suntro et ses frères, nepveux de lad. Anth<sup>e</sup>, pour raison de quelques droicts qu'ils prétendent leur appartenir; à la poursuite desquels ont jà employé beaucoup de temps et de n<sup>rs</sup> en avoir peu obtenir l'issue; qui m'a i<sup>ci</sup>, y<sup>là</sup> nt conjointe la particulière reci<sup>te</sup> l<sup>a</sup> i<sup>ci</sup> esté

faict desd. Julle et sa femme par aulcuns de mes spéciaux serviteurs, vous prier de vouloir ordonner à vostredict sénat de leur fère la plus bresve et favorable justice que l'équité de leur cause le permettra, à ce qu'ils puissent se ressentir de la recommandation que je vous en fais, dont je recevray très agréable plaisir. Je prie Dieu, mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Fontainebleau, le xxv<sup>r</sup> de juillet 1582<sup>1</sup>.

Vostre bonne mère,

CATHERINE.

1582. — 28 juillet.

Orig. Mantoue. *Archivis Gonzaga. E. 22. 2.*

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE MANTOUE<sup>2</sup>.

Mon cousin, l'office que le collonel Andrease a faict en vostre nom envers le Roy

<sup>1</sup> De deux autres lettres écrites aussi de Fontainebleau par Catherine au duc de Savoie et qui doivent se trouver aux Archives de Turin, nous n'avons que l'indication suivante :

23 juillet 1582. — Elle lui demande de payer les arérages de la pension due au sieur Brachier et à sa femme, l'une de ses filles de chambre, et de la lui continuer.

La seconde, adressée au duc de Savoie et datée de Saint-Maur-des-Fossés le 31 juillet 1582, a pour but de remercier le prince de ce qu'il a fait pour le marquis de Final. (Voir t. VII, p. 364 et 388.)

<sup>2</sup> Une lettre à peu près semblable de Henri III accompagnait celle de la reine mère; et deux autres missives des 4 et 6 août traitèrent également de la réconciliation du duc de Nevers avec son frère.

Il s'agissait d'affaires d'argent très embrouillées; et le roi trouvait un intérêt particulier au règlement de ces comptes, car Nevers plus d'une fois avait avancé des sommes considérables à la couronne. (Voir plus loin la note de la p. 98.)

monsieur mon filz et moy, sur l'occasion de son retour, nous faict cognoistre la confiance que vous avez en nous et vostre bonne volonté à l'endroit de mon cousin mons<sup>r</sup> le duc de Nevers, lequel a de son costé tel desir de s'insinuer en vostre bonne grace, comme la raison veult qu'il face, que j'espère que vous en recepvrez l'un et l'autre entier contentement; ce que de ma part j'advanceray de tout mon pouvoir pour l'affection que je vous porte et à vostre maison, comme j'ai prié ledict collonnel vous dire plus amplement. Pourtant, m'en remettant à sa suffisance, je pryé Dieu, mon cousin, qu'il vous aye en sa très sainte garde.

Esript à Fontainebleau, le xxviii<sup>r</sup> de juillet 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582<sup>1</sup>. — Juillet-aôut.

Orig. Archives du Vatican, E 425.

A NOSTRE TRÈS SAINT PÈRE LE PAPE.

Très Saint Père, les responses que Vostre Sainteté a ci-devant faites, sur l'expédition de nostre très cher et amé cousin le s<sup>r</sup> de Foix en

<sup>1</sup> La nomination de Paul de Foix à l'archevêché de Toulouse, par suite de la cession de son prédécesseur, *per cessionem cardinalis Armaniaci*, est de 1575; mais on eut beaucoup de peine à obtenir de Rome les bulles de cette nomination, *cujus tamen bullas ante annum 1582, 5 nov. obtinuisse, nec initiatas finisse videtur*, dit encore la *Gallia christiana* (t. XIII, fol. 58). — Paul de Foix mourut subitement à Rome le 27 mai 1584, à l'âge de cinquante-six ans, au moment où Grégoire XIII allait le créer cardinal, *debitum illi sacris purpura honorum*.

Nous indiquons assez arbitrairement la date de juillet-aôut 1582; mais cette réclamation doit être de peu de temps antérieure à l'expédition des bulles.

l'archevesché de Toulouse, avoient donné au Roy monsieur mon filz et à moy ferme espérance que, après le retour à Rome de Mess<sup>rs</sup> les cardinaux absens, il en seroit du tout dépesché; toutefois, nous avons vu chose toute contraire à cela par vostre dernière response, en laquelle le recognoissant très digne et capable en telle dignité, pour avoir déclaré que volontiers Vostre Sainteté le pourvoira de celui qui se trouvera vacant, autre que de Toulouse, qui ne vacque point, il semble estre fait tort et préjudice, premièrement au droit de nomination et à ce qui s'est ci-devant pratiqué en semblables résignations, puis à nostre cher et amé cousin le cardinal d'Armagnac, qui pour ses grans mérites envers le Saint-Siège, l'ancienneté de son aage, qui l'empesche de pouvoir vacquer à la visitation de son diocèse dudict Thoulouse, et pour estre aussi pourvu seul de deux archeveschés, ne peut estre raisonnablement refusé de la permission de se démettre de sondict archevesché; et pour le troisième, nostredict cousin le s<sup>r</sup> de Foix, ayant fait une si longue poursuite de cette provision, n'en sauroit estre frustré que avec un grand blâme et deshonneur: cela est cause, Très Saint Père, que le Roy monsieur mon filz, qui a fait assez cognoistre à Vostre Sainteté combien il avoit cette affaire à cœur, a voulu de nouveau escrire, comme nous faisons aussi de nostre part, vous suppliant, de toute la plus grande affection qu'il nous est possible, de commander l'expédition de nostredict cousin, qui nous est singulièrement recommandé pour sa probité de vie et louables qualités, nous donnant en cela le contentement que avons espéré avec juste occasion, sur les responses que vous avez faictes, sans permettre que les pratiques et menées de ces malveillans puissent avoir lieu envers Vostre Sainteté, et l'induisse à faire chose nouvelle

et préjudiciable au droit de nomination à monsieur le Roy mon filz; ce que nous voulons espérer et nous promettre de Vostre Sainteté; laquelle estant, nous prierons Dieu, Très Saint Père, qu'il veuille vous conserver longtemps au gouvernement de la sainte Église.

Vostre très dévotte fille, la royne mère du Roy,

*Signé : CATHERINE.*

*Et plus bas : BRULART.*

1582. — 4 août.

*Orig. Archivio Gonzaga. Mantoue.*

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE MANTOUE.

Mon cousin, je n'ay moindre désir que le Roy mons<sup>r</sup> mon filz de veoir une vraye et parfaite confirmation d'amitié et paternelle bienveillance entre vous et mon cousin le duc de Nevers vostre frère, et sur ceste occasion vous estant envoyé le sieur de Rouville, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy mons<sup>r</sup> mon filz, très bien instruit de son intention et de la mienne, je vous prieray très affectueusement par la présente luy adjouster telle foy et créance que à moi-mesme. Priant Dieu qu'il vous ayt en sa très sainte et digne garde.

Escript à Fontainebleau, le <sup>iiii</sup><sup>e</sup> jour de aoust 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> C'est un exemple qui n'est pas unique de plusieurs lettres écrites à peu près dans les mêmes termes sur le même sujet. — Voir p. 46, la pièce du 28 juillet, et p. 48, celle du 8 août.



1582. — 6 août.

Aut. *Archivio Gonzaga. Mantoue.*

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE MANTOUE<sup>1</sup>.

Mon cousin, le Roy mon filz envoyent le sieur de Roville, présent porteur, vers vous, je ne l'é volu laisser partir sans cet mot pour vous prier de voulouyr que son voyage ne souyt ynutile, et que le Roy mon filz et moy pussions avoir cet contentement de voyr Mons<sup>r</sup> de Nevers accommodé aveques vous, et autant aymé de vous et reconeu pour ce qu'il vous ayst et méryte que la rayson et la nature le veulent; et nous assurent de vostre bon naturel, ne soys nul doubte qu'à son retour ledyct de Roville ne nous reporte ce contentement, pour l'amitié que portons à Mons<sup>r</sup> de Nevers, que nous n'en sentirons non moyns que si cet seroyt pour nous-mesmes; dans cete espérance sayré fin à la présente, prient Dieu vous conserver.

De Fontainebleau, cet vi<sup>e</sup> de aost 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 6 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3307, f° 67 r°.

Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 473, p. 310.

## [A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, tout ce que je vous pourrois escrire par ceste dépesche n'est aultre chose que ce que verrez en la

<sup>1</sup> Henri III avait chargé également le sieur de Chauvigny, capitaine de cent gentilshommes, qui se rendait aux bains de Luques, d'intervenir entre les deux frères.

lectre ( Roy monsieur mon filz<sup>1</sup> : voyl pou. que je ne vous seray ceste-cy longue seulement vous diray que j'ay ung extrèm regret et desplaisir maintenant de veoir que ce que j'avois tant et de si bon cœur desiré pour le plus grand contentement qui m'eust peu advenir en ma vieillesse, se va conduisant de telle sorte que je n'y ay comme plus d'espérance, puisque la royne d'Angleterre, ma bonne seur, tarde tant à se résoudre et s'attend si fort difficile aux choses où il n'y a pas grande apparence de difficulté; car que pourroit dire ny faire le Roy monsieur mon fil d'avantage que ce qu'il escripvit par le secrétaire Pinart et ce qui est contenu au mémoire qu'il vous envoya dernièrement, sur lequel vous nous avez envoyé la responce bien maigre. Toutesfois, ces choses estant en la main de Dieu, il fault encores attendre de veoir ce qu'il luy plaira d'en ordonner; mais s'il y a de la froideur au parachèvement du dict mariaige, il ne se peult dire qu'elle précède de nostre part, car nous y avons toujours fait et faisons tout ce qui nous a été possible, et sommes toujours en ceste mesme bonne volonté, et moy plus désireuze et affectionnée de veoir parachever ledict mariaige que je ne sçauois exprimer, n'ayant jamais rien souhaité de meilleur cœur que d'avoir cest heur de pouvoir veoir ladicte dame royne ma belle-fille, et suivant nos dernières depesches que icelluy mariaige peust estre heureux de mettre la paix et repos en toute la Chrestienté, selon les ouvertures qui

<sup>1</sup> La lettre du roi du 6 août est précédée d'un mémoire de M. de Bellièvre, présenté de la part d'Anjou, et d'une lettre en réponse de Henri II à son frère. En même temps, le roi annonçait à son oncle le duc de Savoie qu'il avait commandé « une belle carrosse » à la reine d'Angleterre et « une autre pour la reine de Warwich ».

avoient esté faictes, qui seroit ung bien inestimable, comme je vous prie dire à icelle dame royne, quand la verrez à propos, en saluant ses bonnes graces de mes affectionnées recommandations. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Fontainebleau, le vi<sup>ème</sup> jour d'aoust 1582.

1582. — 10 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 88 r.

A MESSIEURS DE MANDELLOT,  
DE HAULTEFORT ET DE FLEURY.

Messieurs de Mandelot<sup>1</sup>, de Haultefort<sup>2</sup> et de Fleury, nous avons, le Roy monsieur mon filz et moy, esté très aizes d'entendre, par le sieur de La Grange, présent porteur, que vous avez si heureusement et saigement négocié et conduict le faict du renouvellement de l'alliance, que la plus part des s<sup>rs</sup> des ligues l'ayent accordée, et que vous n'y trouvez plus ou que bien peu de difficulté pour les aultres. Je vous prie, comme vous avez très bien et prudemment travaillé et besongné jusque icy, d'achever de mesme, rompant et dissipant toutes les nues et brouillartz que ceulx des partyz contraires s'efforcent y mettre pour traverser noz affaires, vous asseurant que nous avons à bon droict très grande satisfaction du bon, digne et vertueux devoir qu'avez faict en cecy, dont il vous revient beaucoup de louange. Je me remectz du surplus de ce que pouvez actendre de nous sur la lectre du Roy mondiet seigneur et filz et sur ce que vous fera entendre ledict sieur de

<sup>1</sup> François de Mandelot, gouverneur de Lyon.

<sup>2</sup> Jean de Bellièvre, seigneur d'Haultefort. — Voir plus haut, la note de la p. 20, et t. VII, *passim*.

La Grange, qui s'en retourne bien capable de tout. Priant Dieu, Messieurs de Mandelot, de Haultefort et de Fleury, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Esript à Paris, le x<sup>ème</sup> jour d'aoust 1582

CATHERINE.

1582. — 10 août.

Archivio di Stato in Venezia. Collegio III. Secreto.  
*Lettere Re di Francia*, busta 27, lettera n° 52.

AUX SEIGNEURS DE VENISE.

Très chers et grandz amys, alliez et confédérez, le Roy nostre très cher seigneur et filz vous escrit sur l'occasion du congé que le seigneur du Ferrier a demandé après avoir si longuement et dignement desservy l'honorable charge et ambassade auprès de vous. Et combien que le dit seigneur Roy nostre filz et nous eussions désiré que ledit sieur du Ferrier continuast, toutesfois sur les instantes prières à cause de son ancien eage et indisposition, ledit seigneur Roy nostre filz luy a accordé son congé, rendant telle tesmoignage de luy que peult faire ung bon prince d'ung très digne, très notable et loyal ministre. Et ayant considéré quel successeur luy pourroit estre convenablement baillé, ledict seigneur Roy nostre filz a fait eslection de Messire Hurault, seigneur de Messe, conseiller en son conseil privé. Vous avez veu des siens en pareille charge, et nous espérons qu'il s'en acquictera, avec non moindre contentement d'ung chacun, au bien, avantage et corroboration de l'antienne et parfaicte amitié entre la maison et couronne de France et vostre très illustre République. A quoy nous ayderons tousjours de tout nostre pouvoir, vous priant croire ledict seigneur du Ferrier et ledict seigneur de Messe, comme nous mesmes. Et que

Nostre Seigneur vous ayt, très chers et grandz amys, alliez et confédérez, en sa très sainte et digne garde.

Escrit à Paris, le x<sup>e</sup> jour d'aoust 1582.

CATHERINE.

DE NEUVILLE.

1582. — 10 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 92 v.

[A MONSIEUR DE LIVERDIS<sup>1</sup>].

Monsieur de Liverdis, vostre despesche du xxii<sup>mes</sup> du mois passé nous a fait congnoistre avec quel soing et diligence vous embrassez ce qui est du bien du service du Roy monsieur mon filz, ayant disposé ceulx du canton de Claris à recepvoir le renouvellement de l'alliance aux mesmes condicions que les aultres en l'assemblée de Solleures, dont nous vous sçavons fort bon gré; et me remectant des aultres pointz de vostre dicte despesche à ce que vous verrez par la response que vous y fait le Roy mondiet seigneur et filz, je toucheray icy seulement celluy duquel m'avez particulièrement escript qui concerne le fait de la levée des gens de guerre que mon filz le duc d'Anjou a fait fayre par delà, et vous diray que nous ne pouvons trouver mauvais qu'aiez levé les difficultez qui se présentoient au marcher de ladite levée, considéré que ça esté sans dire par exprès qu'en eussiez aucune charge de nous; ce qui nous donnera moien d'excuser les clameurs que l'on nous en pourroit faire. Faictes au demourant, en tout ce qui se présentera par delà pour le bien des affaires et service du Roy mondiet sei-

<sup>1</sup> Jean Grangier de Liverdis, ambassadeur de France près des Ligues grises.

gneur et filz et le repos desdictes ligues mesmes bons offices et debvoirs qu'ave devant faictz à nostre contentement. F Dieu, Monsieur de Liverdis, vous avoyr sainte et digne garde.

Escrit à Paris, le x<sup>mes</sup> jour d'aoust 1

1582. — 11 août.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15906, f° 74v.

A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Belyèvre, j'é veu vostre et ay entendu de la nouvelle cet qu mende mon filz, et par tout cela je voy èt en très grent dengé, s'il n'est secore que ceulx qu'il a auprès de luy font cet peuvet pour le perdre, et là et ysi; je an en grent pouyne, come cet que je luy suys, puy estre autrement. Surment qu'il ne conseil que de ceulx qui veulet sa rayne nostre; s'il me croyoyt ou ceulx qui ly afectionné et l'on aysté aus jeu, j'espèr que le retireryon de tous ces dangers; ynsin je n'i voy remède que le recomen Dyeu, et le prier pour luy. Vous voyr ment yl èt trompé; car, après avoyr re letre qu'il nous ha envoyé, le Roy ha v encore que je n'an feuse d'avys, pou reyson que pouvés panser et que vous d vostre retour, d'envoyer son proqueurenéral et Pinart où la letre dysouyt: et envoy le procès-verbal qu'il ann ont fest: voyré coment l'on luy ment, et le pis que j'é peur qu'il croy plus leur manteri nos vérités. Je voldrés bien qu'il raby tout sesi, enn envoient ysi, come nous d au partir et avecques vous, et que yl ve

<sup>1</sup> Rabiller, réparer.

aycyre à ouyt<sup>1</sup> ou dys de prinsipeux et de  
ceulz qui ly peuvent plus cervyr, que cel qu'il  
a fest n'è pour l'avoyr creu, mès pour ne celer  
au Roy ryen qui parle de luy, et pour luy  
fayre conestre, en luy envoyent le personnage.  
la fason que ceulz qui leur veulet fayre perdre  
de servyteur euset<sup>2</sup> de feyre parler tel mé-  
chans de la sorte, et qu'il y anvoye. afin qu'il  
contet que yl ne désire ryen tant que le Roy  
le faze bien examplèrément punyr; et set  
voyés qu'il souyt bon qui le faze. luy dyre et  
ajouter, an dymyntiers<sup>3</sup>, cet qu'il vous semblera  
le plus à propos; car mon yntentyon est qui  
faze de fason qui le reguagne pour ly estre  
afectioné, et qu'il ne tombe sur luy tout cet  
mal, que je y voy préparé, quelque chause  
que je mète pouyne d'y fere. Je ne vous ause  
mender d'aventège, encore èse<sup>4</sup> trop, cet ma  
lettre aytoyt prise; je la recomende à Dyeu et  
vous qui vous tyegne en sa sainte garde, et  
Brulart à qui la monstrerés<sup>5</sup>.

De Paris, cet xi<sup>me</sup> d'aoust 1582.

La bien vostre,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Ouyt, huit.

<sup>2</sup> Euset, usent.

<sup>3</sup> An dymyntiers, en attendant.

<sup>4</sup> Eue, est-ce.

<sup>5</sup> Bellièvre et Brulart avaient été envoyés en toute  
diligence vers le duc d'Anjou à Bruges, pour aviser  
avec lui au sujet de la conjuration récemment décou-  
verte d'un certain Salcède, qui avait amené un régi-  
ment aux Pays-Bas pour grossir l'armée des États-  
Généraux, mais n'était en réalité qu'un aventurier à la  
solde de Philippe II et des Guises. En même temps,  
les deux ministres français devaient faire tous leurs ef-  
forts pour détourner le duc d'Anjou de son entreprise.  
Henri III voyait avec inquiétude les proportions que  
prenait cette guerre, dans laquelle, par sa faiblesse et  
ses hésitations, toute la noblesse de France s'engageait.  
Le jeune duc de Montpensier et le maréchal de Biron  
étaient partis pour les Pays-Bas avec un contingent de  
huit à neuf mille hommes, encouragés par Catherine

1582. — 16 août.

Copie. Bibl. nat. - Cinq cents Colbert. vol. 368, p. 347.

A MONSIEUR DU FERRIER.

Monsieur du Ferrier, sitost que les gens  
du Conseil du Roy monsieur mon fils seront  
rassemblez, je leur parleray du payement de  
vos debets, desquelles si vous n'estes dressé  
quand vostre successeur arrivera par delà,  
nous ne laisserons à faire ce qu'il nous sera  
possible pour vous en sortir quand vous serez  
par deça. et vous assure que je vous y ai-  
deray de tout mon pouvoir. Le Roy mondict  
s<sup>r</sup> et fils vous advertit par sa lettre de tout ce  
qui se passe, et n'y puis rien adjouster qu'une  
déclaration du regret extrême que j'ay de  
voir les moyens desquels s'aident les ministres  
du roy catholique pour se défaire de ceux qui  
leur nuisent, comme ils ont voulu faire de la  
personne de mon fils, dont je suis très of-  
fensée; et loue Dieu de ce qu'il luy a pleu le  
préservier d'un tel danger, espérant qu'il l'as-  
sistera encores en ses autres actions et des-  
seins, comme je l'en supplie de tout mon  
cœur, et qu'il vous ait en sa sainte garde.

Ecrit à Saint-Maur-des-Fossez, ce sei-  
ziesme jour d'aoust 1582.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : DE NEUFVILLE.

de Médicis. Le roi écrivait à cette occasion à Villersy :  
« J'atends M<sup>r</sup> de Belyèvre et Brulart. Je volrai en  
qu'ils me dyront; si c'est pour le maréchal de Biron :  
la reyne dict que je ne lui parle librement, vous sçavez  
ce que j'an panse. Nous aurons plus tost fayt d'entrer  
en guerre pour se muer, et perdre et ruiner et  
honneur et tout! C'est une estrange chose qui au maynt  
nous faze perdre. Dieu aura pyté de an ruyner et  
sans lui je croy que nous sommes trop glorieux pour  
nous conserver; j'an dys trop. Adieu. » (Bibl. nat.,  
Nouv. acquis. franç. 1245, f<sup>o</sup> 108.)

1582. — 16 août.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3355, f° 33.

## A MONSIEUR DE NEMOURS.

Mon cousin, envoient le Roy mon fils le sieur Ruvile, présant porteur, ver le duc de Mantoue pour les afayres de monsieur de Nevers, son frère, ay<sup>1</sup> passent par c'où vous estes<sup>2</sup>, je n'é voleu perdre cete aucasion pour vous sayre cet mot, et vous sayre sovenir que, encore que ne vous aycripve sovent, que n'avés neule parente qui désire plus s'am-ployer pour vous en cet que conestré que je auré moyen, que je sayré toujours de bon coeur, come je m'aseure que Madame de Nemours vous dyra; car le conesant ayle, ay l'ément<sup>3</sup> come je foys, yl me sanble que c'èt asés pour ne vous faire jeamés doubter de ma bonne volanté, come je prie cet porteur de vous aseurer de ma part; et, me remetant sur luy, ne vous sayré la présante plus longue, et prie Dyeu vous donner très bonne santé,

De Saint-Maur-de-Fossés, cet xvi<sup>e</sup> d'aust 1582<sup>4</sup>.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Ay, et.

<sup>2</sup> Évidemment le duc de Nemours était alors à An-necy, où il résidait souvent et où il devait mourir.

<sup>3</sup> Ay l'ément, et l'aimant.

<sup>4</sup> Le 17 août, nous voyons la reine mère recevoir le serment du président de Neuilly : « Le dix-septiesme jour d'aoust mil cinq cens quatre vingt-deux, suivant l'ordonnance de ladicte dame, les sieurs Prévost des marchans et Eschevins, antiens et nouveaux esleux et scrutateurs se seroient présentes, sur les huit heures du matin, à sad. Majesté, laquelle ayant entendu, par l'organe du président Luillier, comme toutes choses avoient passé en ladicte élection et recollection des voix, et comme véritablement ils avoient trouvé que messire Etienne de Nully, conseiller du Roy en son conseil

1582. — 21 août.

Imprimé dans l'*Histoire de la maison de Cham*  
par A. Duchesne, p. 325.

## A MONSIEUR D'ABAIN

SIEUR DE LA ROCHE-POSAY.

Monsieur d'Abain, pour ce que n'bientost regarder la dépesche de ce Roy monsieur mon filz a ordonnez par les provinces, du nombre des-estes, je vous prie estre icy dimanch xxvi<sup>e</sup> de ce mois, afin de veoir et ce que le Roy mondict sieur et f mettre par escript de son intentior priant Dieu, Monsieur d'Abain, vou sa sainte et digne garde.

Esript à Saint-Maur-des-Fossez, d'aoust 1582.

Monsieur d'Abain, depuis cette cripte, j'ai advisé que le mieux i veniez icy lundy prochain.

Signé : C

Et plus bas : PINART.

d'Estat, premier président en sa court des la pluralité des voix pour Prévost des marc Anthoine Huot, bourgeois de Paris, et l Loynes, advocat au Parlement, avoient auns des voix pour Eschevins de ladicte ville... estant en son Conseil, où estaient messeign vers, de Cheverny, maréchal de Retz, d Lansac, Pigaillart et autres, aurait ordonn ment à la volonté du Roy, que suivant lad leud. sieurs président Nully, Huot et de Loy appelez et reçuz au serment accoustumé de ce qui aurait été en l'instant fait en la ladicte dame, assisté par ledict sieur d garde des sceaux... (*Registres du bureau Paris*, t. VIII, p. 294.)

de Lanssac, mon chevalier d'honneur, chef de mon conseil et de ma maison, que je ne puis assez à mon gré tesmoigner par tout le contentement que jen ay et la bonne volonté que je luy porte : au moyen de quoy, ayant sceu qu'il envoie le sieur de Précý<sup>1</sup>, son filz, en Italie, j'ay désiré qu'il eust cest honneur en passant de vous pouvoir saluer, m'assurant que pour l'amour de moy vous le verrez bien volontiers, ainsi que je vous prie de faire et de croire que vous me ferez bien grand plaisir pour l'affection et bonne volonté que je porte et au père et au filz, qui se rendra capable, croiant les sages et vertueux recordz de son père, de bien et grandement servir, ainsi qu'il en a fort bon commencement. Je prie Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à S<sup>t</sup> Maur des Fosse, le <sup>iiii</sup><sup>me</sup> jour de septembre 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 4 septembre.

Orig. Archives communales de Rouen.

A MESSIEURS LES ÉCHEVINS

DE LA VILLE

DE ROUEN.

Messieurs, je vous fais la présente en faveur de Dupré, vallet de chambre de mon cousin le cardinal de Bourbon, lequel, tant pour la bonne volonté que je luy porte en considération de ses services, que pour l'affectionnée recommandacion que m'en a faicte

<sup>1</sup> Charles de Saint-Gelais, seigneur de Pressy-sur-Oise, mort en 1586, fils du second mariage de Louis de Saint-Gelais, seigneur de Lanssac, chevalier d'honneur de la reine Catherine, avec Gabrielle de Rochechouart-Mortemart.

mondict cousin, je désire gratifier qu'il m'est possible; au moyen de qu'il esté advertie que l'estat et office de des estatz de Normandie estoit vac la mort du dernier pourveu et qu'il saire de commettre ladicte charge à j'ay bien voullu sur ceste occasion v ainsy que je fais, Messieurs, sur to que vous avez de me faire chose qu agréable et d'acquérir de tant plus volonté, lors qu'il sera temps de audict office, de faire en sorte par qu'il n'y soit pourveu ny arresté sonne que ledict Dupré, lequel je qu'il s'acquitera dignement de ladi et au contentement d'un chacun; que vous ne me sçauriez gratifier leur occasion que de luy faire e combien vous desirez faire pour la bien affectionnée prière et r dation que je vous en fais. Je p Messieurs, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Paris, le <sup>iiii</sup><sup>me</sup> jour de 1582.

Signé : C

Et plus bas : DE LAURESPINE.

1582. — 4 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 2365.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE NEI

Mon cousin, vous estes bon tes antiens grandz et recommandable que le s<sup>r</sup> de Lanssac<sup>1</sup>, mon cheva

<sup>1</sup> Cette lettre est presque semblable à même date adressée au duc de Ferrare.

attends sa résolution dans deux ou trois jours. Cependant, faictes tousjours ce que vous essayez par le moien d'Archiac Douglas (que j'estime, suivant vostre lectre, qui est encores en Angleterre) et de préparer et ouvrir les moiens pour négocier en Escosse et moyenner la reconcilliation des divisions qui y sont, après que nous aurons eu la volonté du Roy, mondict seigneur et filz<sup>1</sup>.

Nous sommes tousjours attendans le boyteux, ainsy que l'on dict communément, comme les choses sont passées au combat d'entre mon armée et celle des Espaignolz en Portugal, espérant avec l'ayde de Dieu que les choses sont à nostre advantaige<sup>2</sup>; car les Espaignolz ne s'en resjouissent point et ne dient mot, aussy que par les dernières nouvelles venues de Lisbonne des vi<sup>mes</sup> et xiii<sup>mes</sup>

<sup>1</sup> Une dépêche du roi à M. de Mauvissière sur les affaires d'Écosse, datée de Bourbon-Lancy le 8 septembre 1582, se trouve dans le recueil de Teulet, t. III, p. 134.

<sup>2</sup> Le désastre de Strozzy est du 26 juillet. Les nouvelles, même fausses, mettaient longtemps à parvenir. Elles se croisaient, du reste, se démentant les unes les autres.

Le 1<sup>er</sup> septembre, Villeroy écrivait de Saint-Maur-des-Fossés à Henri III :

« Sire, il est arrivé icy aujourd'huy ung homme de la part de M<sup>r</sup> de Constance qui dict qu'il arriva il y a aujourd'huy huit jours deux navires Terreneuviers à Granville, qui assurent que Sainte-Soulaine, ayant ramassé le reste de vostre armée, a de nouveau combattu, et qui plus est, deffaict l'armée du roy catholique, a pris vingt-quatre grands navires, secouru les François prisonniers (il ne nomme point le sieur de Strosse, mais parle en général) et tué ou fait pendre tous les Espaignolz, et s'estoit depuis retiré en l'isle Saint-Michel.

« Ceste nouvelle a fort resjouy toute la compagnie, et a la Roynne votre mère fait partir tout aussitost le sieur de Vérac, qu'elle a envoyé sur le lieu pour interroger les pilotes et mariniers desdicts vaisseaux d'en sçavoir vérité, laquelle vous sera incontinent escripte. » (Ms. fr. 6628, fol. 133, v.)

du mois passé, l'on tient pour certain que le marquis de Sainte-Croix a esté tué au conflit et la pluspart des vaisseaux de son armée coullez bas et pris. Toutesfois nous n'en sçavons encores rien à la vérité; mais il y a grande apparence que les choses sont mal pour lesdictz Espaignolz, ainsy que portent lesdictes lettres, et dient d'avantaige que le roy d'Espagne renforce à grande diligence la garnison dudict Lisbonne et se fortifie tant qu'il peult, comme s'il craingnoist qu'on l'y allast attaquer. Il a eu aussy, à ce que j'entendz, avis de ceulx de Madère, par lequel il se veoid qu'il n'y a pas grand moien qu'il la puisse conserver. Toutesfois, il fault sur le tout attendre des nouvelles. Si vous en entendez de delà, ce sera bien faict que vous nous en donniez incontinent advis. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Esript à Saint-Maur-des-Fosses, le v<sup>me</sup> jour de septembre 1582.

1582. — 5 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 6908, f° 210.

#### A MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE DAX<sup>1</sup>.

Mons<sup>r</sup> d'Acqs, vostre lettre du xxix<sup>e</sup> d [redacted] mois passé m'a esté bien agréable, et suis [redacted]

<sup>1</sup> François de Noailles, évêque de Dax, né en 151 [redacted] mort en 1585, ambassadeur en Angleterre, à Venise [redacted] à Constantinople, un des conseillers les plus écoutés [redacted] la reine mère, devait recevoir d'elle de très fréquents [redacted] lettres. Nous en avons conservé un fort petit nombre [redacted] (Voir t. IV, p. 62, et t. V, p. 1 et 36). Sa correspondance [redacted] avec Catherine de Médicis, Henri III et le duc d'Alençon [redacted] a donné à feu M. Tamizey de Larroque l'occasion de [redacted] publier sur lui une intéressante brochure, précédée d'une [redacted] notice : *Lettres inédites de François de Noailles* (Paris, Aubry, 1865, in-8°).

pareille espérance d'opinion que vous, que, hors la perte de mon cousin le s<sup>r</sup> de Strosse<sup>1</sup>, laquelle je regrette infiniment, les Espaignolz n'ont tiré de ce combat aucun avantage sur nous; car ilz ne s'en glorifient qu'entre les dentz, et dict-on que le marquis de S<sup>m</sup> Croix y a esté tué et pareillement le maréchal de camp de son armée, qui estoient les deulx principaulx chefs d'icelle. Davantaige, il y en a qui assurent que, depuis le premier combat, il en a esté livré ung second, auquel ledict s<sup>r</sup> de Strosse a esté recous<sup>2</sup> et les Espaignolz entièrement desfaictz; j'attends en bonne dévotion la certitude de cette nouvelle, de laquelle, si vous apprenez quelque chose par dellà, je seray très ayse que vous m'en faciez part. Priant Dieu, Mons<sup>r</sup> de Dacqs, qu'il vous ayt en sa sainte et digne garde.

Esript à Saint-Maur des Fossés, le v<sup>e</sup> jour de septembre.

*Ainsy signée : CATHERINE.*

*Et plus bas : DE NEUFVILLE.*

1582. — 6 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 117.

AU SIEUR ANCEL<sup>3</sup>.

Ancel, vous verrez, par les lectres que le Roy monsieur mon filz vous escript, la réception de toutes voz dépesches et comme il a bien agréable le service que luy faictes par delà et aussy qu'après la dieite<sup>4</sup> parachevée,

<sup>1</sup> La lettre de l'évêque de Dax à la reine mère sur le désastre de Strozzi se trouve au folio précédent du même manuscrit.

<sup>2</sup> *Recous*, recouvré.

<sup>3</sup> Agent député vers l'Empereur pour le débat relatif à l'évêché de Cologne.

<sup>4</sup> La diète impériale d'Augsbourg.

vous puissiez fayre ung tour par deçà, ainsi que désirez; mais il ne faudra pas que vous y tardiez guères : car il n'est pas à propos pour le bien de ses affaires et service qu'il n'y ait tousjours quelqu'un par delà, mesmes en ce temps qu'il en est aussy grand besoing qu'il a point esté il y a long temps, estant très nécessaire que nous soions bien et fidellement advertyz (comme vous avez tousjours fort bien faict) de tout ce qui se passe par delà. Cependant, je prie Dieu, Ancel, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Esript à Saint-Maur-des-Fossez, le vi<sup>ème</sup> jour de septembre 1582.

CATHERINE.

1582. — 10 septembre.

Archives de Bayonne, série AA, reg. 21.

A MESSIEURS LES MAYRE, ESCHEVINS,

CONSEILLERS, MANANS ET HABITANS

DE LA VILLE

DE BAYONNE.

Messieurs, gardez-vous bien de rien entreprendre par voye de faict contre les habitans de Capbreton<sup>1</sup> et de Marempne, à cause des empeschemens que vous nous mandez qu'ils vous ont donnez à enlever les pins, que vous avez arrestez avec M<sup>e</sup> Loys l'ingénieur, pour employer à la réparation du boucault de votre ville; car le Roy monsieur mon filz le trouveroit très mauvais et a mandé a mon cousin le mareschal de Matignon y pourveoir, ayant de ce faict expédier les lettres-patentes nécessaires, par le moyen desquelles vous recepvrez bien tost telle réparation qui convient desdictz empeschemens. A quoy me promettant que

<sup>1</sup> Capbreton (Landes, arrondissement de Dax).



vous obéirez comme bons et loyaux subjects que vous estes, je n'estenderay davantage la présente que pour prier Dieu, Messieurs, qu'il vous ayt en sa sainte et digne garde.

Escript à S<sup>t</sup> Maur des Fossees, le x<sup>e</sup> jour de septembre 1582.

CATHERINE.

DE NEUVILLE.

1582. — 10 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3351, f° 37.

AU CAPITAINE TIERCELIN.

Cappitaine Tiercelin, j'ay sceu que vous avez esquipé deux navires, en intention de les employer pour me faire service aux occasions qui se présentent, dont j'ay bien voullu vous faire sçavoir par ceste lettre que je vous sçay très bon gré, et désire que vous les teniez tous prestz à faire voile, pour partir aussy tost que je le vous manderay. Quoy faisant, je vous prometz que je m'emploieray de façon, à l'endroit du Roy monsieur mon filz, pour vous faire accorder la grace qui vous est nécessaire, que vous en recueillerez le fruit et la récompense qu'en debvez attendre, ainsy que vous dira de ma part mon cousin le mareschal de Matignon. Pryant Dieu, capitaine Tiercelin, qu'il vous ayt en sa garde.

Escript à Saint-Maur-des-Fossees, le x<sup>e</sup> jour de septembre 1582.

*Signé :* CATHERINE.

DE NEUVILLE.

1582. — 13 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 96 r.

[A MONSIEUR DE FLEURY<sup>1</sup>.]

Monsieur de Fleury, vous verrez par les lectres que le Roy monsieur mon filz vous escript présentement sur quoy sont fondées celles qu'il faict en général aux ligués de Suisse et ce qu'il désire que faciez pour les persuader à recepvoir le bon et salutaire conseil et advis qu'il leur donne. Cela sera cause que je ne vous en feray aucune redicte par ceste-cy, qui sera seulement pour vous prier d'y fayre ce que le Roy mondiet seigneur et filz et moy nous promectons de la bonne et grande affection que portez au bien de ses affaires et service.

Priant Dieu, Monsieur de Fleury, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript de Saint Maur des Fossees, le xiii<sup>e</sup> jour de septembre 1582.

1582. — 13 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 95.

[A MONSIEUR DE LIVERDYS.]

Monsieur de Liverdys, vous n'avez pas faict peu de service au Roy monsieur mon filz

<sup>1</sup> Henri Clause, seigneur de Fleury-Saint-Martin en-Brie et baron de Milly-en-Gâtinais, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, conseiller d'État en 1584, grand maître des Eaux et Forêts de 1587 à sa mort. Filleul de Henri II, il était le fils aîné de Coasse Clause, seigneur de Marchaumont; il épousa, en 1568, Denyse de Neuville, sœur de Villeroy. Il fut ambassadeur auprès des Ligués de Suisse de 1582 à 1586. Dès l'avènement de Henri IV, il se rallia à sa cause, et joua un certain rôle dans la conférence pour la paix en 1591 et 1593. Il mourut en 1613, « indifférent pour toutes les religions », « l'Estelle ».

d'avoir si bien faist réuscir le renouvellement de l'alliance avec les cantons des ligues grises, encores que le chemin en feust ouvert par l'exemple des s<sup>m</sup> des ligues de Suisse; ce que nous avons esté très aises de veoir par vostre despesche du xiii<sup>ème</sup> du mois passé, à laquelle le Roy mondict seigneur et filz vous faisant assez particulièrement response, je me contenteray de vous dire pour cest heure que vous méritez beaucoup de louange du bon et grand debvoir que vous avez faict en la conclusion du renouvellement d'alliance, dont le Roy mondict seigneur et filz aura mémoire pour vous recongnoistre et gratifier dignement, l'occasion s'offrant; à quoy je tiendray volontiers la main. Cependant, je prie Dieu, **M**onsieur de Liverdys, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Maur des Fossees, le xiii<sup>ème</sup> jour de septembre 1582.

1582. — 13 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3804, f° 94 r°.

A MESSIEURS

[DE MANDELLOT ET DE HAULTEFORT.]

Messieurs de Mandelot et de Haultefort, ce m'a esté bien grand plaisir de veoir, par voz lectres du ii<sup>ème</sup> de ce mois, qu'auparavant que partyr de Suisse vous avez pris le renouvellement de l'alliance en si bon estat, que vous n'y trouvassiez plus de doubte, et que aussy l'on commençast à désarmer de toutes partz. Ce sera au sieur de Fleury, à ceste heure qu'il a congneu et praticqué avec vous durant cette négociation l'humeur de la nation, de parachever ce que vous avez si bien et heureusement conduit. Si ceulx de Zurich, à l'exemple de ceulx de Berne, demandent

d'entrer en ceste alliance, le Roy monsieur mon filz les y admettra volontiers, selon qu'il vous a cy-devant escript, et serons bien contents que tout soit uny, puisqu'on en est venu si avant; mais il est bon que cela vienne d'eulx aultant ou plus que de nous. Lorsque leurs ambassadeurs viendront icy à ceste Toussaintz, on pourveoyera auxdictz de Berne (et à ceulx de Zurich, s'ils sont de l'alliance) sur les lectres particulières qu'ils demandent semblablement à celles qui furent baillées à ceulx de Basle et Schaffouse, lors de la precedente alliance; qui est que, si l'on retournoit à fayre la guerre en France pour la religion, ils ne seront tenuz y fournir de leurs gens, ains leur sera loisible les révoquer. J'ay dict à ceulx du Conseil du Roy mondict seigneur et filz et aultres gens de ses finances qu'ilz donnassent ordre à faire envoyer bien tost par delà les deniers que l'on vous a assuré avoir esté ordonnez pour lesdictz ligues, affin que, sur iceulx, vous faciez satisfaire aux xl mille l. du canton de Fribourg: à quoy ils m'ont dict avoir pourveu et qu'il n'y aura aucune faultte. Je leur ay aussy donné charge de trouver les moyens et les fondz pour la despense qu'il conviendra fayre à ceste Toussaintz que lesdictz ambassadeurs des s<sup>m</sup> des ligues seront icy pour jurer l'alliance; ce qu'ils doibvent fayre et feront, les choses faictes si honorablement et si amplement, que lesdictz ambassadeurs auront toute occasion de s'en louer. Au demourant, le Roy mondict seigneur et filz escript de bonnes lectres ausdictz s<sup>m</sup> des ligues, en général de la substance que vous avez donné advis, et envoie le mémoire pour les remectre tous en bon mesnaige et amitié les ungs avec les aultres, et faict aussy la dessus une despesche au sieur de Fleury, qui sçaura bien suivre et effectuer ce qui sera en cela du service du Roy mondict seigneur et

filz, lequel je vous puis dire n'en avoir, il y a long temps, reçu de plus agréable que celluy que luy avez faict en ce renouvellement d'alliance, qu'il sçait estre très utile pour le bien de cest estat. Priant Dieu, Messieurs de Mandelot et de Haultefort, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Maur des Fossez, le xiii<sup>ème</sup> jour de septembre 1582.

CATHERINE.

1582. — 18 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3307, f° 71 r°.

Bibl. nat., Cinq cents Colbert, ms. 473, p. 328.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, vous verrez les deux lectres que le Roy, monsieur mon filz, vous escript<sup>1</sup>; l'une est sa résolution et la façon de laquelle il veult que vous vous comportiez pour la lectre-patente qu'il vous envoie de descharge de fraiz et despense à la royne d'Angleterre, ma bonne seur, (se faisant le mariaige d'elle et de mon filz le duc d'Anjou) pour les entreprises de mondiet filz es Pays-Bas. Et m'asseure que sçauvez bien suivre ce que vous en escript le Roy mondiet seigneur et filz, après que vous aurez sceu de mon filz le duc d'Anjou s'il voudra que vous parliez à ladicte dame royne; car jusques alors il ne fault pas que vous en dictes rien. J'advertiz mondiet filz le duc d'Anjou de la despesche que le Roy mondiet seigneur et

<sup>1</sup> Les deux lettres du 8 septembre, toutes deux datées de « Bourbonlancy ». Le recueil de Colbert, n° 473, contient aussi la « lettre-patente du Roy suivant l'article du traité de mariage faict entre Monseigneur son frère et la Roynie d'Angleterre ». *Ibid.* p. 320 et p. 334.

filz, et moy, vous en faisons; et ne doute pas que soudain il ne vous mande aussy son intention. Et lors vous verrez comme il ne tiendra pas à nous que le mariaige, que j'ai tousjours de si bon cœur désiré, ne se parachève.

Cependant, je vous diray que j'ay avec grande raison beaucoup de regret de ce qui est advenu en Escosse et du mauvais estat en quoy y sont les choses, selon qu'avons veu par vos deux dernières despesches, que le Roy mondiet seigneur et filz a veues et sur lesquelles il vous faict aussy entendre son intention, que je ne doute pas que ne suiviez de point en point. Mais encores vous diray-je qu'il fault nécessairement, si la royne d'Escosse, ma belle-fille, desire que nous envoyons en Escosse, pour regarder à y sayre composer les choses à l'amyable, à nostre desir et au sien, qu'elle se résolve comme nous appellerons son filz; car, si luy donnons le tiltre de prince seulement, ceux du país qui sont à présent en auctorité ne permectront jamays à nostre ambassadeur de parler à luy et luy présenter nos lectres. Elle en sera comme elle verra bon estre. Et si elle en escript quelque chose, vous nous le manderez. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Maur des Fossez, le xiii<sup>ème</sup> jour de septembre 1582.

CATHERINE.

1582. — 19 septembre.

Minute. Bibl. nat., Fonds français, n° 16108, f° 405 r°.

[A MONSIEUR DE SAINT-GOUARD.]

Monsieur de Saint-Goard, l'ennui et re  
la  
seu mon co

à nul autre et que ça esté principalement pour l'amour de moy qu'il a couru aveque les autres ceste malheureuse fortune, dont, qui pis est, il pouroit advenir tant de sorte d'accident comme ceste-ci, qui redouble ma douleur, aveques la souvenance, comme j'ay, du peu d'occasion que j'avoys donné au roy catholicque de exercer tel traitement à l'endroit des miens. Toutesfois, j'ai deslibéré d'en remettre le jugement et la justice à la providence de Dieu, et assureray n'avoir pas de ma part, comme je n'aurai jamais, volonté ni passion plus affectionnée comme de pronner de tout mon pouvoir l'unyon et repos de la Chrestienté, autant que l'honneur et réputation du Roy monsieur mon filz et le royaume me le permetront, aiant tant d'obligation à l'un et à l'autre, que je doibs préférer ce qui concerne ce point, après le service pour l'honneur de Dieu, à toute autre considération. Vous baiserez les piedz à Sa Saincteté de la façon qu'il luy a pleu me deppartir par la descision de mon procez, luy disant que cela et tout le bien et pouvoir que Dieu m'a donné, faict et donnera jamais, sera employé à son honneur et service d'entière affection.

Me remettant pour ce qui concerne mon faict à ce que j'en escriptz à l'abé de Plainpied, après vous avoir derechef remeritié du soin que vous en avez eu, et prié de continuer jusques à ce que j'en sois du tout dehors; ne pouvant croire que Mad<sup>e</sup> de Parme refuse d'acquiescer ce qui a esté ordonné, quoy qu'ils aient dict au cardinal Farnesse ses maistres, pour tout l'avantage qu'elle y a et dont j'ay plus d'occasion de me plaindre qu'elle: vous me manderez comment tout en ira et aussy ce que aura esté résolu sur le reste, etc.

[CATHERINE.]

1582. — 30 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 2326, f° 50.  
Copie. Portef. Fontenay, 834-857, f° 96.

A MON COUSIN

### LE DUC DE MONTPENSIER<sup>1</sup>.

Mon cousin, les pilleries et oppressions que ont exercé, quasi par tous les endroictz de ce royaume, les troupes de gens de guerre, tant de pié que de cheval, qui ont esté levées pour le service de mon filz le duc d'Anjou, sont si grandes et exécrables qu'elles font horreur à en ouyr parler, mesmement la souille que en reçoit aujourd'huy la Picardye, dont il est tout certain qu'elle tombera en une misérable désolation, si ledictes troupes y font plus long séjour. Cela est cause que je vous dépesche le s<sup>r</sup> de Boufflers<sup>2</sup>, présent porteur, pour vous prier, mon cousin, comme je faictz le plus affectueusement qu'il m'est possible, que estans aujourd'huy presque ensemble et ramassées toutes les troupes qui doivent marcher pour le service de mondict filz, qui sont les Suysses, les régiments des s<sup>rs</sup> de Mures,

<sup>1</sup> François de Bourbon, duc de Montpensier, prince de la Roche-sur-Yon, dauphin d'Auvergne, né en 1542, de Jacqueline de Longwy et de Louis de Bourbon, premier duc de Montpensier, auquel il avait succédé le 23 septembre 1582, fit ses premières armes au siège de Rouen en 1567; il assista aux batailles de Jarnac et de Moncontour en 1567, fut fait chevalier de l'ordre en 1579, et envoyé à ambassade par Élisabeth d'Angleterre, puis, ayant accompagné le duc d'Anjou en Flandre, prit part à l'équipée d'Anvers en 1583.

<sup>2</sup> La maison de Boufflers est une des plus anciennes de Picardie et a donné beaucoup de serviteurs à la couronne. Il s'agit ici de Adrien, seigneur de Boufflers, chevalier de l'ordre du roi, vétéran des batailles de Saint-Denis et de Moncontour, que Henri III devait pourvoir le 27 novembre 1582 de la charge de bailli de Beauvais. Il fut député aux États de Blois en 1588, se rallia à Henri IV, et mourut fort âgé en 1622.

de Clavaison<sup>1</sup> et celluy d'Argy, vous donnez ordre, pour la commisération que vous pouvez avoir des maux que souffre le peuple, que le tout marche au plustost pour se rendre où il doit faire, sans séjourner d'avantage audict pays de Picardye, et, par ung plus longue demeure, le mettre en tel estat qu'il ne se puisse relever de longtemps de ses pertes et ruynes; ce faisant, vous aurez toutes les bénédictions du peuple, et si vous avancerez beaucoup les affaires de mondect filz, lesquelz requièrent que ce qui doit aller à son secours s'y rende au plus tost; et moins l'on tardera à y acheminer lesdictes troupes, plus seront-elles entières et complectes. Car il se cognoist assez évidemment que telle longueur et séjour donne moien et occasion de se retirer à ceulx qui n'ont pas grande volonté de servir et se sont mis aux champs seulement pour le pillage, lesquelz l'on voyt jà se desbander pour reporter chez eulx leur pillage et larrecin. Au surplus, mon cousin, j'ay sceu comme vous vous monstrez fort soigneux et diligent à faire faire bonne justice des maux que commectent lesdicts gens de guerre qui viennent à vostre cognoissance, dont je vous loue grandement, comme aussy c'est la principale partie d'un chef de guerre et celle qui faict plus prospérer ses actions, vous priant d'y continuer; et pour vous rendre plus agréable, aymé et bienvoullu d'un chacun, regardez à faire sortir au plustost lesdictes troupes de gens de guerre hors dudict pays de Picardie, pour donner quelque relasche au peuple des grandes vexations qu'il en à souffertes jusques icy, soubz le faict desquelles il demeurera du tout accablé, s'il n'est aydé et se-

couru de vous en cest endroit, ce qu'il espère de vostre bonté et de la juste commisération que vous pouvez en avoir; et vous prie encores ung coup qu'il ne s'en puisse trouver déceu, mais que vous luy faictes sentir ce bien duquel il aura occasion de vous bénir perpétuellement, selon que j'ay donné charge à cedict porteur le vous dire encore plus particulièrement, dont je vous pryé le croire et luy adjouster foy comme à moy-mesmes, qui supplie le Créateur, mon cousin, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à S<sup>t</sup> Maur-des-Fossés, le xxx<sup>e</sup> jour de septembre 1582.

*De sa main :* Mon cousin, sachant come vous aymés le solagement des sugets deu Roy mon filz, je ne foyz neule doucte que ne vous hatyés de les déchager de la foule que toutes les troupes qui dovet aler trouver mon filz leur font, et que au plus tost ne cherchiés moyen de lé fayre passer où yl veult les avoyr, de cet que je vous prie fayre, sachant que ne sauryés fayre chause plus agréable au Roy mon filz et à mon filz que, s'il savet lé maux qu'il font, yl vous aurèt double oblygatyon de la bonne joustise qu'ent faystes fayre; de quoy je m'aseure que le Roy aura grant contentement, et de trouver à son arivé ysi, qui sera dans dys jours, que son péys de Picardye souyt délyvré de tent de maux qu'il sufre par leur demeure, qui me fest vous prier encore une foyz de hater de lé mettre dehors.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Charles d'Hostun de Clavesson, chevalier de l'ordre du roi, qui avait épousé en 1574 Elisabeth de Beaufremont, fille de Nicolas, baron de Senecey.

1582. — 30 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, 3181, f° 68.

Copie. Cinq cents Colbert, vol. 473, p. 699.

Copie. Portef. Fontanieu, 356-357, f° 78.

Imprimé dans les *Mémoires de Castelnau*, t. 1<sup>er</sup>, p. 699.

## A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE,

CHEVALIER DE L'ORDRE DU ROY MONSIEUR MON FILZ,  
CAPITAINE DE CINQUANTE HOMMES D'ARMES DE SES ORDONNANCES,  
CONSEILLER EN SON CONSEIL PRIVÉ ET SON AMBASSADEUR EN ANGLETERRE.

Monsieur de Mauvissière, j'ai reçu assez près les unes des autres vos dépesches des x, xiii, xiiii, xv et xviii<sup>me</sup> de ce mois<sup>1</sup>, lesquelles j'ay envoyé au Roy pour les luy faire veoir, ayant esté porteur de la pluspart le baron de Armanville. Cependant, pour vous y respondre, je vous diray qu'il fault prendre pour bonne toute ceste nouvelle déclaration que vous a faict la royne d'Angleterre, du desir qu'elle a de parachever son mariage avec mon filz le duc d'Anjou, dont ledict baron m'a faict un récit bien particulier; et ne pouvons mieulx faire que de donner à cognoistre que nous le croyons, en accomplissant de nostre costé tout ce qui peult servir et ayder à l'avancer et nous aprochant le plus que nous pouvons l'intencion de ladicte royne, à laquelle le Roy monsieur mon filz ne pouvoit plus amplement monstrier, combien il désire se conformer, que en s'accordant à faire dépescher la déclaration qui vous a esté dernièrement envoyée sur la descharge de la guerre des Pays-Bas, qui estoit le point principal duquel vous desiriez estre esclercy par vos susdictes despesches.

Et y ayant esté satisfait, il ne me reste à vous parler que sur les affaires d'Escoce, pour lesquels vous avez très prudemment faict de re-

quérir ladicte dame qu'elle n'eust à s'en monter que pour y faire office convenable à princesse qui en doibt aymer le bien et conservation, et de veoir le prince recogneu et révééré par ses subjectz, ainsi qu'il appartient: chose qui regarde tous les roys et roynes et autres qui ont domination en la Chrestienté, qui ne doivent pas seulement se contanter de ne poinct fermer les yeulx à telle nouveauté, que se peult dire la détention dudict prince d'Escoce<sup>1</sup>; mais ayder à leur possible de les faire restablir, quant elles adviennent, pour, par l'imitation d'un si mauvais exemple, n'estre en dangier de tomber en pareil accident, voullant espérer que ladicte royne y pensera, ainsi qu'elle le doibt faire avec raison, encores que. à la vérité, son gouvernement soyt si saige et prudent qu'elle doive moins craindre que tout autre prince de tomber en tel accident; mais

<sup>1</sup> Les affaires d'Escoce préoccupaient justement la Cour. Le 3 octobre, Brulart écrivait au roi, de Saint-Maur-des-Fossés :

« Sire, la Royne vostre mère, ayant advisé qu'il estoit fort requis d'envoyer quelcun en Escosse sur l'occasion des affaires qui y sont survenuz paimaguières en la détention du Roy, affin de luy faire en cet accident office digne et convenable à l'amitié et alliance qui est de longtems entre la France et l'Escoce, a mande Monsieur de Meigneville pour le dépescher en Escosse, auquel a esté dressée une instruction telle que je l'envoie présentement à Vostre Majesté, laquelle luy sera baillée, si après en avoir ouy la lecture, elle la trouve selon son intencion et a agréable qu'il face ce voyage, de la charge duquel l'on estime qu'il se saura dignement acquiter. Au commencement, on avait pensé de mander Monsieur de Poigny pour cest effect: mais outre qu'il eust passé beaucoup de temps avant qu'il fut venu, l'on ne sçait s'il eust volontiers accepté ceste charge. » (Bibl. nat. Ms., fr. 6648, f° 5a.)

Le roi ne tarda pas à revenir de Bourbon-Lancy, et sans doute n'approuva point les choix proposés; car nous voyons, par une lettre du 26 octobre à la reine d'Angleterre, que ce fut M. de La Mothe-Fénelon qu'on envoya en Escoce.

<sup>1</sup> Les lettres adressées par Castelnau à la reine les 13, 15 et 18 septembre 1582 et auxquelles elle répond se trouvent dans le vol. 337 des *Cinq-cents* de Colbert, p. 771, 797, 801 et 805.



nous les attendons dedans le x<sup>e</sup> du prochain, se trouvant à ceste heure à Orléans. Sur ce, je supplie le Créateur, Mons<sup>r</sup> de Mauvissière, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Esript à S<sup>t</sup> Maur des Fossees, le dernier jour de septembre 1582.

Signé : CATHERINE.

BRULART.

1582. — Octobre.

Copie. Bibl. nat., Coll. Dupuy, n<sup>o</sup> 745. f<sup>o</sup> 83, v<sup>o</sup>.

A MON COUSIN

[LE CARDINAL D'ARMAGNAC<sup>1</sup>].

Mon cousin, si voz lettres fussent arrivées avant que le Roy monsieur mon filz eust disposé de l'abbaye de Josaphat<sup>2</sup>, je me fusse volontiers employé envers luy affin qu'il en eust gratifié le s<sup>r</sup> Grimaldy<sup>3</sup>, suivant ce que m'en avez escrit, sur le tesmoignage que nous avez donné de sa bonne volonté au service du Roy mondiet s<sup>r</sup> et filz, combien que vostre recommandation a telle part en son endroit, qu'elle n'eust eu besoin d'estre aidée d'ailleurs, si la chose eust esté en son entier, comme vous pourrez connoistre par ce qu'il vous en escrit, à quoy je m'en remettray.

Priant, etc.

<sup>1</sup> En tête : « de la royne au cardinal d'Armagnac ».

<sup>2</sup> L'abbaye de Josaphat, de l'ordre de Saint-Benoît, était située sur l'Eure, tout près de Chartres. René de Birague en était titulaire depuis 1578 ou 1579. Ce fut le poète Philippe Desportes, déjà abbé de Tiron, près de Nogent-le-Rotrou, qui en obtint la commende en 1582, et jusqu'en 1594 « bona ejusdem monasterii inter se et monachos divisit ». — V. *Gallia Christiana*, t. XIII, p. 1277 et suiv.

<sup>3</sup> Ce Grimaldy était sans doute un italien d'Avignon, que protégeait le cardinal Georges d'Armagnac, en sa qualité de co-légal.

1582. — 11 octobre<sup>1</sup>.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 2406, f<sup>o</sup> 5.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE MONTPENSIER.

Mon cousin, puis peu de jours est décédé le conseiller Charreton, de Lyon, surintendant des affaires de defunct mon cousin le prince de Montpensier, vostre père, en son pais de Dombes<sup>2</sup> et Beaujaulois. Et ayant tousjours congneu le s<sup>r</sup> de Chastillon<sup>3</sup>, président à Lyon et premier audiet Dombes, homme d'honneur et fort affectionné serviteur à mondiet cousin, et qu'il est personnage capable et, plus que eune autre, veu ses mérites et qualitez, doit d'estre gratifié par vous de ladicte intendance, pour laquelle en cet endroit, mon cousin, j'adjousteray la prière et requeste que je vous en fais en faveur dudict s<sup>r</sup> de Chastillon, avec celle de mon cousin, le s<sup>r</sup> de

<sup>1</sup> On ne doit pas s'étonner de l'absence de lettres pour les premiers jours d'octobre. En cette année 1582, Grégoire XIII, pour corriger une vieille erreur qui existait entre l'année équinoxiale et le calendrier, fit supprimer dix jours au commencement du mois, ce qui ramena à sa place le 1<sup>er</sup> janvier 1583; le lendemain du 4 octobre fut ainsi, non paste 5, mais le 15 octobre 1582. Le 2 novembre 1582, un mandement royal fut envoyé aux prévôts des villes, pour faire admettre partout le calendrier Grégorien. La reine mère donna un petit accroc à la règle nouvelle en datant deux lettres des 11 et 13 octobre.

<sup>2</sup> En 1560, François II avait restitué à Louis de Bourbon, duc de Montpensier, la principauté de Dombes: son fils, François, venait de lui succéder.

<sup>3</sup> Christophe d'Urfé, seigneur de Bussy-en-Forez, comte de Châtillon-sur-Chalaronne depuis 1564, était le quatrième fils de Jacques d'Urfé et de Renée de Savoie. Son frère aîné, Anne, comte d'Urfé, avait épousé Charlotte de la Chambre; et l'on sait que son protecteur près de la reine mère, le grand-prieur d'Autvergne — n'était autre que le chevalier François de la Chambre —



tant de vostre costé la mesme affection, comme les ambassadeurs que vous y avez envoyés le tesmoignent assez, nous espérons que, de communs bons offices, il réussira quelque ordre et tranquillité aux affaires dudict Escosse, dont vous serez grandement loué, oultre ce qui en reviendra de proffit aux trois royaumes de France, d'Angleterre et d'Escosse, qui sont en commune alliance. Il reste doncques pour mettre à chef ung si bon heuvre, que ledict s' de la Mothe Fénelon puisse accomplir son voyaige : ce qu'il fera, selon qu'il vous plaira de le luy permettre, estant en votre Royaume; à quoy nous vous prions pour nostre part très affectueusement, comme pour chose que nous estimons digne de nostre commune amitié et de l'alliance qui est entre nous et les Escossois. A quoy nous promettant que vous aurez bon esgard, nous ne vous en dirons rien davantage, mais prierons seulement de croire ledict s' de la Mothe de ce qu'il vous dira sur ce de nostre part, comme feriez nostre propre personne, qui suplye le Créateur, très haulte, très excellente et très puissante princesse, nostre très chère et très-aimée sœur et cousine, qu'il vous ayt en sa très-sainte et digne garde.

Escrip't à Paris, le xxv<sup>e</sup> jour d'octobre 1582.

Vostre bonne sœur et cousine,

CATHERINE.

1582. — 27 octobre.

Original. British Museum. State-paper. France, vol. 75.

A MONSIEUR DE WALSINGHAM,

CONSEILLER ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT

DE LA ROYNE D'ANGLETERRE MARIE EN DROITE COEUR.

Monsieur le comte, le Roy mon filz envoie par delà le s' de la Mothe Fénelon, chevalier

de son ordre et conseiller en son conseil privé; vous entendrez de lui ce que nous l'avons chargé de vous dire, de quoy je vous prie le croire comme si c'étoit moi-même, me faisant en cecy paroistre nostre bonne volonté. Je prie Dieu, Monsieur le comte, vous avoir en sa sainte garde.

Escrip't de Paris, le xxv<sup>e</sup> octobre 1582.

CATHERINE.

1582. — 29 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 2406, f° 9.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE MONTPENSIER.

Mon cousin, en attendant que la somme de cinquante mil escuz, que par mes dernières j'ay promis de vous envoyer, puisse estre mise ensemble pour vous estre envoyée et servir à l'entretienement de l'armée que vous commandez<sup>1</sup>, en quoi je me trouve fort empeschée, d'autant qu'elle ne se peut recouvrer que par emprunt et soubz l'obligation particulière d'aucuns des principaux du conseil du Roy monsieur mon filz, j'ay advisé de vous faire tenir, sur et tant moins d'iceux cinquante mil escuz, la somme de troys mil, qui est bien nécessaire pour le faict des vivres, ainsy que je l'ay sceu, et vous prie que, ayant esté portée par delà, vous regarderez à la faire si bien et utilement mesnager, qu'elle puisse mener loing la despence d'iceux vivres, sans estre employée à aucun aultre effect, afin que l'armée en estant bien pourveue, elle se puisse mieulx maintenir et employer où vous cognoistrez qu'il sera plus utile pour les af-

<sup>1</sup> Il est impossible d'avoir plus clairement que la reine mère prenait une partie de l'armée des Pays-Bas sa solde.

cores quelque temps par deçà. Vous priant, mon cousin, sur l'affection singulière que vous portez au bien des affaires de mondict filz et sur le désir que pouvez avoir de recevoir gré et contantement de la peine que avez prise jusques icy en la conduite de cestedicte armée, de vouloir l'avancer vers luy le plus tost que faire se pourra, avec assurance que vous l'aurez secouru au poinct le plus important de ses affaires. C'est, mon cousin, tout ce que j'ay à respondre à vostre lettre du xxix<sup>e</sup> de ce mois, et le lieu où je supplie le Créateur qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à Paris, le dernier jour d'octobre 1582.

De sa main : Vostre bonne cousine,  
CATHERINE.

1582. — 9 novembre.

Aut. Arch. des Médicis à Florence, n° 4726.

A MON COUSIN

MONSEIGNEUR

LE GRAND DUC DE TOSCANE.

Mon cousin, envoyant l'abbé de Plainpied, qui est à moy, pour mes affaires, j'ay voulu que, à son passage pour Florence, il vous vist de ma part et aussi vostre famille, pour me faire entendre de vos nouvelles, comme il vous dira des miennes; et me remettant sur luy, lequel je vous prie de croire, je ne vous feray celle-là plus longue. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte garde.

De Paris, le 11<sup>e</sup> novembre 1582.

Vostre bonne cousine,  
CATHERINE.

1582. — 10 novembre.

Orig. Arch. départ. du Loiret, fonds Notre-Dame-de-C

A MESSIEURS

LES CHANOINES DE L'ÉGLISE DE CHÂTEAUBRIANT

Messieurs, je vous ay de long temps et que j'avois faict don à ma cousine, la comtesse de Fiesque<sup>1</sup>, de ma terre de Levroul laquelle j'entendois descharger la somme que je vous ay assignée là dessus, et la céder sur aultre terre<sup>2</sup>, affin de vous en donner l'assurance qui vous est nécessaire. A n'ayant esté jusques à présent satisfait, sire toutesfois qu'il y soit incontinent pour Pour ceste cause, je vous prie de donner quelques ungs de vous pour venir icy procuracion spéciale, tant pour descel Levroulx de ladicte fondation, que pour cepter l'assignation que j'entends vous en donner sur le duché d'Orléans, avec toute suretez qui vous seront besoing. Ayant et le s<sup>r</sup> Molé, général de mes finances, de déclarer plus particulièrement quelle est l'intention en cest endroit, et m'assurant ne fauldrez d'y satisfaire, je supplie le Createur, vous tenir en sa sainte et sainte garde.

De Paris, ce x<sup>e</sup> jour de novembre 1582

CATHERINE

DE L'AUBESPINE.

<sup>1</sup> Alphonsine Strozzi, dame d'honneur de Catho dont le mari, François-Scipion de Fiesque, en Lavagne, avait été tué l'année précédente, au si Montauban. Son tombeau subsiste encore aujourd'hui dans un mur de l'abside de la très belle église de L. (Indre).

<sup>2</sup> Voir plus haut la note de la page 24.

1582. — 13 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 53 r°.

[A MONSIEUR DE DANZAY.]

Monsieur de Danzay, je sçay que vous estes tant affectionné à tout ce qui concerne le service du Roy monsieur mon filz et le mien particulièrement, que je m'assure que vous ne vous espargnerez pour nous satisfaire à ce que je vous diray par ceste lectre : c'est que nous désirerions bien recouvrer par achapt, en Dannemarch ou en Suède, ou aux portz des villes maritimes, comme Lubec et Hambourg ou aultres villes de ces quartiers-là, une vingtaine de grandz vaisseaux, le quart du port de xvii cens tonneaulx, autre quart de viii cents et vi cens tonneaulx, équipez et artillez, et, s'il s'en trouvoit qui feussent en façon de roberges<sup>1</sup> et gallions pour servir à voile et à rame, ce seroit ung grand plaisir; vous pryant vous enquérir et veoir et faire regarder soigneusement et incontinent ès lieux dessusdictz quelz moyens il y auroit de pouvoir recouvrer ledict nombre de vaisseaulx et à quel pris, que j'espère qui sera beaucoup plus petit et coustera beaucoup moins, ainsy que l'on m'a assuré, qu'icelluy pris de decà, vous pryer aussi de m'envoyer incontinent ung estat du pris de chacun, tant de ceulx qui ne sont que à voile que des autres qui sont à voile et à rame, et me mander s'il y auroit moyen, en cas qu'il n'y en eust point, d'y en faire faire et dans quel temps l'on pourroyt avoyr tant ceulx qui se trouveront tous faictz que ceulx qu'il faudroit faire faire. Les roys de Dannemarch et de Suède ont de leurs ministres qui ont beaucoup de moyen en cela, comme le sieur de la Gardie. Si vous pensez

qu'il nous y puisse servir, je vous pryé lui faire tenir la lectre que je vous envoie de créance à ce que luy en escriprez; sur quoy je désire avoyr bien tost de vos nouvelles, et vous pryé de regarder à faire en cela les choses au meilleur marché et mesnage que se pourra, affin que la somme soyt plus aysée à trouver; et seroit bon aussi que vous nous mandassiez si en faisant payer cecy en Allemagne ou en Fland es en une partie comptant et assurant le reste, l'on ne pourroit pas recouvrer ledict nombre de vaisseaulx ou une bonne partye d'icelluy. Je vous faiz cette dépesche double, que j'envoye par la voye de Suisse et de Flandres, affin que la puissiez avoyr par une voye ou par l'autre; il sera bon aussy que vous faciez la dépesche de votre response double, affin que, si je ne puis avoyr l'une, au moins que j'aye l'autre.

Le Roy mondict seigneur et filz est allé à la chasse autour de Senlis, il y a cinq ou six jours, se portant, graces à Dieu, très bien; en attendant son retour, j'ay advisé vous faire ceste despesche, regardant aux affayres et à l'ordre que devons donner pour le costé de Portugal, qui est le lieu où nous nous voudrions servir des vaissaulx et mettre des mariniers et gens de guerre françois dessus; ce que vous considérerez aussy, et l'ordre qu'il faudroit tenir pour faire aller lesdictz mariniers françoys là, ou pour faire venir en quelques uns des havres de cedict royaume lesditz vaisseaulx, quant les ostrelins<sup>1</sup> viennent au sel ou en marchandise èsdictz havres de delà. Je vous pryé que vostre dicte despesche nous donne advis amplement sur tout cela. Cependant, je prie Dieu, Monsieur de Danzay, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Du xiii<sup>e</sup> novembre 1582, à Paris.

CATHERINE.

<sup>1</sup> *Roberges*, bâtimens d'origine anglaise.<sup>1</sup> *Ostrelins*, Anseates.

1582. — 13 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 23 r°.

[A MONSIEUR DE LA GARDYE<sup>1</sup>.]

Monsieur de la Gardye, j'escriptz au sieur de Danzay, ambassadeur du Roy monsieur mon filz par delà, pour ung affayre duquel je le charge de vous communiquer par une bien ample dépesche qu'il vous fera, pour le recouvrement ou construction de quelque certain nombre de bons et grandz vaisseaulx équippiez et artillez prestz à fayre voile; à quoy je vous pryé vous employer et estre assuré que, selon qu'il sera convenu et accordé par luy des choses, il sera pourveu pour y estre entièrement satisfait. Me remectant à ce qu'il vous en desduira plus amplement, je ne m'estendray d'avantaige à vous fayre plus longue vostre lectre, sinon pour vous assurer que vous ferez bien grant service au Roy mondict seigneur et filz et à moy, qui me prometlz et attendz de vous toute la bonne affection en cecy et en toutes aultres choses, comme les occasions se pourront présenter, qui se peult attendre d'un bon et naturel gentilhomme françoys. Priant Dieu, Monsieur de la Gardye, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Escrip du xiiii<sup>esme</sup> novembre 1582, à Paris.

<sup>1</sup> Jacques de La Gardie était un gentilhomme français que l'on qualifiait de « général du roi de Suède ». Quelques-unes de ses lettres autographes, de trente ans postérieures, sont conservées dans le Ms. fr. 4117; elles sont datées de Stockholm. (Voir au t. V, p. 185, la lettre que lui écrivait la reine mère le 13 février 1576.)

1582. — 15 novembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 1609, f° 15.

## A MONSIEUR DE MAISSE,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ DE SON CONSEIL PRIVÉ  
ET DES AMBASSADES A VENISE.

Monsieur de Maisse<sup>1</sup>, j'ay veu la lettre que vous avez escripte au Roy monsieur mon filz; et, oultre ce, notté ce que vous m'avez particulièrement escript de la dévotion en vostre endroit des duc et prince de Mantoue et de ce que vous aviez peu apprendre du mariage dudict prince. Il vous fault voir quelle en sera l'issue<sup>2</sup> et, selon cela, conduire la négociation que vous sçavez; vous priant nous advertir soigneusement de ce qu'en apprendrez. Et me remettant du reste au contenu de la lettre que le Roy monsieur mon filz vous escript, je finiray la présente en priant Dieu qu'il vous ayt, Monsieur de Maisse, en sa sainte garde.

Escrip à Paris, le xv<sup>e</sup> jour de novembre 1582.

CATHERINE.

DE NEUVILLE.

1582. — 17 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3305, f° 54 r°.

## [A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, ce n'est pas sans raison que vous vous plaignez de vostre as-

<sup>1</sup> Huraut de Maisse ne partit de Paris, pour succéder à du Ferrier, qu'à la fin d'octobre 1582; sa première lettre de Venise est du 20 novembre 1582. — *Négociation de la France dans le Levant*, t. IV, p. 144.

<sup>2</sup> Il s'agit du premier mariage du prince, qui avait été contracté en novembre 1582 et qui était sur le point de se rompre. — Voir la note de la page 75.

nous les attendons dedans le x<sup>e</sup> du prochain, se trouvant à ceste heure à Orléans. Sur ce, je supplie le Créateur, Mons<sup>r</sup> de Mauvissière, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à S<sup>t</sup> Maur des Fossees, le dernier jour de septembre 1582.

Signé : CATHERINE.

BRULANT.

1582. — Octobre.

Copie. Bibl. nat., Coll. Dupuy, n° 745. P<sup>o</sup> 283, v.

A MON COUSIN

[LE CARDINAL D'ARMAGNAC<sup>1</sup>].

Mon cousin, si voz lettres fussent arrivées avant que le Roy monsieur mon filz eust disposé de l'abbaye de Josaphat<sup>2</sup>, je me fusse volontiers employé envers luy affin qu'il en eust gratifié le s<sup>r</sup> Grimaldy<sup>3</sup>, suivant ce que m'en avez escrit, sur le tesmoignage que nous avez donné de sa bonne volonté au service du Roy mondiet s<sup>r</sup> et filz, combien que vostre recommandation a telle part en son endroit, qu'elle n'eust eu besoin d'estre aidée d'ailleurs, si la chose eust esté en son entier, comme vous pourrez connoistre par ce qu'il vous en escrit, à quoy je m'en remettray.

Priant, etc.

<sup>1</sup> En tête : « de la royne au cardinal d'Armagnac ».

<sup>2</sup> L'abbaye de Josaphat, de l'ordre de Saint-Benoît, était située sur l'Eure, tout près de Chartres. René de Birague en était titulaire depuis 1578 ou 1579. Ce fut le poète Philippe Desportes, déjà abbé de Tiron, près de Nogent-le-Rotrou, qui en obtint la commende en 1582, et jusqu'en 1594 « bona ejusdem monasterii inter se et monachos divisit ». — V. *Gallia Christiana*, t. XIII, p. 1277 et suiv.

<sup>3</sup> Ce Grimaldy était sans doute un italien d'Avignon, que protégeait le cardinal Georges d'Armagnac, en sa qualité de co-légat.

1582. — 11 octobre<sup>1</sup>.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 2406, P<sup>o</sup> 5.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE MONTPENSIER.

Mon cousin, puis peu de jours est décédé le conseiller Charreton, de Lyon, surintendant des affaires de defunct mon cousin le prince de Montpensier, vostre père, en son pais de Dombes<sup>2</sup> et Beaujaulois. Et ayant tousjours congneu le s<sup>r</sup> de Chastillon<sup>3</sup>, président à Lyon et premier audiet Dombes, homme d'honneur et fort affectionné serviteur à mondiet cousin, et qu'il est personnaige capable et, plus que eune autre, veu ses mérites et qualitez, doibt d'estre gratifié par vous de ladicte intendance, pour laquelle en cet endroit, mon cousin, j'adjousteray la prière et requeste que je vous en fais en faveur dudict s<sup>r</sup> de Chastillon, avec celle de mon cousin, le s<sup>r</sup> de

<sup>1</sup> On ne doit pas s'étonner de l'absence de lettres pour les premiers jours d'octobre. En cette année 1582, Grégoire XIII, pour corriger une vieille erreur qui existait entre l'année équinoxiale et le calendrier, fit supprimer dix jours au commencement du mois, ce qui ramena à sa place le 1<sup>er</sup> janvier 1583; le lendemain du 4 octobre fut ainsi, non pas le 5, mais le 15 octobre 1582. Le 2 novembre 1582, un mandement royal fut envoyé aux prévôts des villes, pour faire admettre partout le calendrier Grégorien. La reine mère donna un petit accroc à la règle nouvelle en datant deux lettres des 11 et 13 octobre.

<sup>2</sup> En 1560, François II avait restitué à Louis de Bourbon, duc de Montpensier, la principauté de Dombes : son fils, François, venait de lui succéder.

<sup>3</sup> Christophe d'Urfé, seigneur de Bussy-en-Forez, comte de Châtillon-sur-Chalaronne depuis 1564, était le quatrième fils de Jacques d'Urfé et de Renée de Savoie. Son frère aîné, Anne, comte d'Urfé, avait épousé Charlotte de la Chambre; et l'on sait que son protecteur près de la reine mère, le grand-prieur d'Auvergne n'était autre que le chevalier François de la Chambre.

1582. — 25 décembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16092, f° 24.

A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, j'ay receu et bien considéré la lettre que vous m'avez escripte le <sup>11</sup> de ce mois, vous priant continuer à m'advertir de l'issue qu'aura le faict d'entre le prince de Mantoue<sup>1</sup> et la princesse sa femme; car je ne puis croire qu'ilz ne s'accordent, si la consultation, que vous dictes avoir esté faite à Rome de la part du prince de Parme, est véritable.

J'ay veu aussi la lettre que vous avez escripte au Roy monsieur mon filz et sa responce, à laquelle me remectant, je prieray Dieu qu'il vous ayt, Monsieur de Maisse, en sa sainte garde.

De Paris, le xxv<sup>e</sup> jour de décembre 1582.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

1582. — 27 décembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 24 r°.

[A MONSIEUR DE DANZAY.]

Monsieur de Danzay, croyez que je suis infiniment marrye, premièrement pour l'honneur du Roy monsieur mon filz, et puis pour l'amour de vous, de ce que vous avez esté si

<sup>1</sup> Vincent de Gonzague, né en 1562, prince de Mantoue, qui ne fut duc qu'en 1587, à la mort de son père Guillaume, avait épousé Marguerite Farnèse, fille d'Alexandre, duc de Parme, qu'il répudia à cause de sa stérilité. On prit le prétexte de la parenté pour rompre canoniquement le mariage, et la jeune princesse se retira dans un couvent à Plaisance. L'année suivante, Éléonore de Médicis, seconde fille de François, grand-duc de Toscane, et sœur de Marie de Médicis, la remplaça comme princesse de Mantoue.

mal traicté par ceulx des finances, qu'il vous soit tant deu que soyez réduit en la grande nécessité où je veoy que vous estes par vostre despesche du xxii<sup>esme</sup> d'octobre dernier. Le Roy mondict seigneur et filz y a pourveu, ayant ce matin fort expressément commandé à ceulx desdictes finances de regarder à vous fayre satisfaire et assigner sur si bons deniers de tout ce qui vous est deu et de vous fayre doresnavant si bien payer par demyes années, que n'en puissiez plus estre en la peyne où nous vous veoyons, qui est une honte, quant tout est dict au Roy monsieur mon filz, le service duquel je vous recommande tousjours et ce que vous pourrez aussy fayre pour mon filz le duc d'Anjou, mais de la façon qui vous est prescrite par ceste despesche. Priant Dieu, Monsieur de Danzay, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Paris, le xxvii<sup>esme</sup> décembre 1582.

CATHERINE.

1582. — 28 décembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3307, f° 78 v°.

Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 478, p. 354.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, vous verrez la dépesche que le Roy monsieur mon filz vous faict sur ce que nous a dict ces jours icy l'ambassadeur de la royne d'Angleterre, ma bonne seur, pour le faict du mariaige, que chascun veoid bien à présent qui traisne trop pour l'espérer. Mais il ne fault pourtant laisser d'y fayre ce qui se pourra, et que surtout au moins l'amitié bonne et sincère demoure tousjours entre le Roy monsieur mon filz et ladicte dame royne et leurs communs subjectz. Nous attendons icy dedans demain le sieur de Renboillet, qui est allé devers mon

tant de vostre costé la mesme affection, comme les ambassadeurs que vous y avez envoyés le tesmoignent assez, nous espérons que, de communs bons offices, il réussira quelque ordre et tranquillité aux affaires dudict Escosse, dont vous serez grandement loué, oultre ce qui en reviendra de proffit aux trois royaumes de France, d'Angleterre et d'Escosse, qui sont en commune alliance. Il reste doncques pour mettre à chef ung si bon heuvre, que ledict s<sup>r</sup> de la Mothe Fénelon puisse accomplir son voyage : ce qu'il fera, selon qu'il vous plaira de le luy permettre, estant en votre Royaume; à quoy nous vous prions pour nostre part très affectueusement, comme pour chose que nous estimons digne de nostre commune amitié et de l'alliance qui est entre nous et les Escossois. A quoy nous promettant que vous aurez bon esgard, nous ne vous en dirons rien davantage, mais prions seulement de croire ledict s<sup>r</sup> de la Mothe de ce qu'il vous dira sur ce de nostre part, comme feriez nostre propre personne, qui suplye le Créateur, très haulte, très excellente et très puissante princesse, nostre très chère et très-aimée sœur et cousine, qu'il vous ayt en sa très-sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xxv<sup>e</sup> jour d'octobre 1582.

Vostre bonne sœur et cousine,

CATHERINE.

1582. — 27 octobre.

Original. British Museum. State-paper. France, vol. 76.

A MONSIEUR DE WALSINGHAM,

CONSEILLER ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT  
DE LA ROYNE D'ANGLETERRE MARIE LA DUCHESSE.

Monsieur le comte, le Roy mon filz envoie par delà le s<sup>r</sup> de la Mothe Fénelon, chevalier

de son ordre et conseiller en son conseil privé; vous entendrez de lui ce que nous l'avons chargé de vous dire, de quoy je vous prie le croire comme si c'étoit moi-même, me faisant en cecy paroistre nostre bonne volonté. Je prie Dieu, Monsieur le comte, vous avoir en sa sainte garde.

Escript de Paris, le xxvii<sup>e</sup> octobre 1582.

CATHERINE.

1582. — 29 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 2406, f<sup>o</sup> 2.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE MONTPENSIER.

Mon cousin, en attendant que la somme de cinquante mil escuz, que par mes dernières j'ay promis de vous envoyer, puisse estre mise ensemble pour vous estre envoyée et servir à l'entretienement de l'armée que vous commandez<sup>1</sup>, en quoi je me trouve fort empeeschée, d'autant qu'elle ne se peult recouvrer que par emprunt et soubz l'obligation particulière d'aucuns des principaux du conseil du Roy monsieur mon filz, j'ay advisé de vous faire tenir, sur et tant moins d'iceulx cinquante mil escuz, la somme de troy mil, qui est bien nécessaire pour le faict des vivres, ainsy que je l'ay sceu, et vous prie que, ayant esté portée par delà, vous regarderez à la faire si bien et utilement mesnager, qu'elle puisse mener loing la despence d'iceulx vivres, sans estre employée à aucun aultre effect, affin que l'armée en estant bien pourvue, elle se puisse mieulx maintenir et employer où vous cognoistrez qu'il sera plus utile pour les af-

<sup>1</sup> Il est impossible d'avoir plus clairement que la reine mère prenait une partie de l'armée des Pays-Bas à sa solde.

faïres de mon filz le duc d'Anjou, et soullagement de ce royaume. Ce qui ne peut estre mieulx que en la faisant passer en Flandres le plus tost que vous pourrez; en quoy je m'assure que vous ne perdrez aucune commodité et que vous essaïerez par tous moïens à faire en sorte que, après tant de maux et dommaiges que en a souffert le peuple, elle puisse enfin rendre quelque utile service à mondict filz, qui luy en face plus aysément oublier la mémoire; qui est tout ce que je vous diray par ce mot, que je finiray en priant Dieu, mon cousin, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à Paris, le xxix<sup>e</sup> jour d'octobre 1582.

*De sa main :* Mon cousin, toute l'espérance de mon filz de avoyr bientost cete armée auprès de luy, come ayle ly est necesayre, ayt en vous; je vous prie qu'il ne soyt frustré de cete aysperence et que la lasié passer au plus tost, et forcé toutes les dyficultés, come vous ceré<sup>1</sup> bien éagement sayre.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 31 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3406, f° 3.

Copie. Portef. Fontanieu, n° 356-357, f° 99.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE MONTPENSIER,

PAIR DE FRANCE, GOUVERNEUR

ET LIEUTENANT GÉNÉRAL POUR LE ROY MONSIEUR MON FILZ EN DAUPHINÉ.

Mon cousin, vous avez veu par la dépesche que vous a portée ung des clerks du receveur Renault, avec la somme de III m. escuz que je vous ay envoyée pour employer à la despençe

<sup>1</sup> *Céré*, saurez.

des vivres, comme je faictz tout ce que je puis affin de mectre ensemble le reste des cinquante mil escuz que j'ay promis vous faire fournir, en quoy vous pouvez estre asseuré qu'il ne sera riens oublié. Espérant que cependant vous maintiendrez ladicte armée, et ne luy laisserez perdre le temps, demourant suffisamment pourveue desdicts vivres par l'ordre que vous y pourrez donner; et pour vous en faciliter d'avantaige les moïens, le Roy monsieur mon filz a escript bien expressément au s<sup>r</sup> de Crèvecœur<sup>1</sup> qu'il face lever tout l'empeschement et reffuz, qui a esté cydevant donné par les villes de Picardie, de vous en accommoder; outre ce que j'en ay escript de ma part aux gouverneurs particuliers d'icelles, pour le regard du s<sup>r</sup> de Puigaillart<sup>2</sup>. A la vérité il a escript par deçà que les compagnies de gens d'armes vouloient se retirer; mais il luy a esté mandé qu'il regarde à les entretenir tousjours ensemble, sans leur permectre de se retirer: ce qui a esté semblablement commandé à ceux qui commandent auxdictes compagnies, avec espérance de leur envoyer argent pour leur paiement, si bien que l'on se promet qu'elles estenteront<sup>3</sup> encores par delà, ayans charge de vous costoyer toujours sur la lizière de France au chemin que vous tiendrez pour passer vers mon filz; à quoy, plus je considère, plus ay-je d'occasion de désirer qu'il soit usé de dilligence pour luy porter le secours duquel il a grand besoing, et pour reconnoistre aussy que de vostre long séjour en la frontière dépend la diminution et entière ruyne de l'armée que vous commandez, qui se maintiendra beaucoup plus entière estant passée de delà, que si elle s'arreste en-

<sup>1</sup> de Gouffier, de Crèvecœur.  
<sup>2</sup> Léaumont, de Puigaillart.

, passeront...



1583. — 12 janvier.

Orig. Mantoue. *Archivio Gonzaga.*

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE MANTOUE<sup>1</sup>.

Mon cousin, envoyant le Roy monsieur mon filz par dellà le s<sup>r</sup> de Sourdis<sup>2</sup>, gentil-homme de son ordre et son premier escuyer de sa grande escurye pour son service, vous entendrez de luy l'occasion de son voiage et le commandement qu'il a de vous voir et visiter, ainsy que de ma part je luy en ay aussi particulièrement donné charge de vous tesmoigner l'affection et bonne volonté que je vous porte : chose dont je vous prie le voulloir croire come vous feriez moy mesmes, qui prie Dieu, mon cousin, vous avoir en sa s<sup>m</sup> et digne garde.

Escript à Paris, le xii<sup>e</sup> jour de janvier 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 16 janvier.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3355, f° 47.

A MON COUSIN

## MONSIEUR DE NEMOURS.

Mon cousin, s'en retournant le conte de Monréal, présent porteur, ver Monsieur de Savoye son mestre, je vous ay bien voulu faire la présente pour vous dyre que j'é aysté bien ayse d'avoyr, par Madame de

<sup>1</sup> M. l'archiviste de Mantoue a accompagné la transcription de cette lettre, de la note suivante : « *Altra della stessa data, delle stesso tenore, al Principe.* »

Une troisième lettre à peu près identique, recommandant le même jour M. de Sourdis au grand-duc de Toscane, se trouve à l'*Archivio Mediceo* de Florence, filza 4726.

<sup>2</sup> François d'Escubeau, seigneur de Sourdis, fils d'un maître de la garde-robe de François I<sup>er</sup>.

Nemours<sup>1</sup>, entendeu de vos nouvelles, qui ne seront jeamès distes à personne qui vous désire plus de bien et de contentement, et que cet que luy avés aycrypt peult réusir, come le désirons. Le Roy vous y fest réponse; et Madame de Nemours vous menderé cet que yl y ann è dyst, et moy ausi, qui ceré cause que ne vous en fayré la présente plus longue, priant Dyeu vous conserver et donner bonne santé.

De Paris, cet xvi<sup>me</sup> de janvier 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — Janvier.

Aut. Archives de Turin.

A MON FILZ

## MONSIEUR LE DUC DE SAVOYE.

Mon filz, j'ai reçu vostre lettre par les mains de madame de Nemours, qui m'a esté grant plaisir pour entendre de vos nouvelles qu'il y avoit si longtemps que je n'avois eues, et ay esté bien ayse de l'assurance que me donnez de vostre bonne santé et volonté en mon endroict; à quoy trouverez toujours que ne serez trompé de m'aymer et croire que je vous porteray toujours la mesme volonté que j'ay fait depuis qu'estes, me estant filz de celle que j'ay tant aymée et honorée, et désirer toujours vostre bien et contentement; et, en sauray le moyen de le vous monstrier par effect, je vous prie de vous en assurer comme par me de

Vostre bonne mère,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Le duc de Nemours passait, comme nous l'avons dit, une partie de l'année à son château d'Annecy. Son fils était élevé à la cour du duc de Savoie. Le duc de Nemours était souvent sur la route.

cripte par le s<sup>r</sup> de Pontcarré<sup>1</sup>, l'évesque de Bazas n'avoir eu aultre charge de moy que de vous faire entendre les plaintes et rapportz qui m'ont esté faictz de divers lieulx de la faulte de vivres qui s'estoict trouvée dedans les vaisseaulz de l'armée de feu mon cousin le s<sup>r</sup> de Strosse, qui avoyent esté esquippez et avitaillez à Bourdeaulz. Car je n'ay jamais eu oppinion que ceste faulte procédast de vous, sachant le soing et la peine que vous avez eue à faire dresser ledict armenent et le randre tel qu'il debvoyt estre. J'estime aussy que lesdictes plaintes procèdent de l'occasion que ledict de Pontcarré m'a dict de vostre part, comme véritablement il m'a esté confirmé par Fournicon; car je n'ay jamaiz pensé aussy que le président de Gourgues n'y eust faict le devoir d'un très homme de bien. Partant je vous pryé, mon cousin, n'en concevoir aultre oppinion, et croire que j'ay trop expérimenté vostre fidelité et affection, pour la revocquer en double, et pareillement celle dudict président, sur le rapport de ceulx qui sont retournez de ce malheureux voiage, lesquelz ont voulu couvrir leurs fautes et malheur par tous

<sup>1</sup> Antoine Camus ou Le Camus, sg<sup>r</sup> de Pontcarré et de Vaux, en Brie, baron de Rivière, trésorier de France en la généralité de Lyon, dont la sœur ou la fille épousa Louis de Marillac, conseiller au parlement de Paris, fut employé par Henri III dans plusieurs négociations, particulièrement en Languedoc. Il était revenu récemment près de la cour. Villeroi, de son côté, avait écrit à Matignon, le 11 janvier :

« Ce porteur va retrouver Messieurs nos Commissaires de Guyenne pour leur dire que le Roi veut qu'ils continuent leur voyage. Nous manderons à la Chambre d'aller tenir séance à Périgueux, et nous renverrons M<sup>r</sup> de Pontcarré le plus tôt possible. J'ai reçu la lettre qu'il vous a plu de m'écrire depuis votre parlement de Bourdeaux du deux de ce mois, que je serai voir demain au Roi et à la Reine sa mère. » — *Lettres de Nicolas de Neuville à Jacques de Matignon*, Montélimart, 1749, in-12, p. 47.

les moyens desquelz ils se sont peu adviser. Je prie Dieu, mon cousin, qu'il vous ayt en sa très sainte et digne garde.

Esript à Paris, le xix<sup>e</sup> jour de janvier 1583.

De sa main : Vostre bonne cousine,  
CATHERINE.

1583. — 21 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 1699, f<sup>o</sup> 33.

#### A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, le Roy monsieur mon filz fait responce à vostre lettre du premier de ce mois, que nous avons receue par ce dernier ordinaire; et parce qu'il n'est rien arrivé de nouveau sur le faict du mariage du prince de Mantoue depuis ma dernière, par laquelle aurez sceu mon advis et intention sur ce faict, je vous prieray seulement continuer à vous informer et m'advertir de ce qui succedera de la commission qui a esté donnée au cardinal Borromée<sup>1</sup> dont l'on ne nous avoit encores rien mandé de Rome, et de tout ce qui appartiendra audict faict, duquel je crains qu'il soit bien difficile que la fin apporte beaucoup de contentement aux parties, attendu ce qui s'est passé, combien que j'aye esté advertie qu'elles se portent très grande affection.

Je suis au reste très obligée à ces Seigneurs de la bonne opinion qu'ilz ont de moy, pour

<sup>1</sup> Charles Borromée, archevêque de Milan, fait cardinal par son oncle Pie IV en 1560, grand-pénitencier mort en novembre 1584, canonisé en 1610.

Il s'agissait comme nous l'avons vu, de la rupture du mariage de Vincent de Gonzague, et de Marguerite Farnèse. La cause était pendante à la cour de Rome depuis longtemps; et si la reine mère s'y intéressait si vivement c'était qu'elle aurait bien voulu trouver l'occasion de caser une de ses pet... sœurs.

l'estime que je fais de leur prudence et sage jugement et de leur amitié, laquelle je me tray peine de conserver tousjours de tout mon pouvoir, comme je vous prie leur ré-péter toutes et quantes fois que l'occasion s'en présentera. Priant Dieu, Monsieur de Maisse, qu'il vous ayt en sa sainte et digne garde.

De Paris, le **xxi<sup>e</sup>** jour de janvier 1583.

CATHERINE.

DE NEUVILLE.

1583. — 21 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 8351, f° 63.

A MON COUSIN

LE SIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, j'ay veu, par vostre lettre du **iiii<sup>e</sup>** de ce mois, la dilligence de laquelle vous avez usé pour faire arrester le navire d'Escalin avec la prise qu'il a faicte, et la dés-obéissance et irrévérence que vous ont rendue ceulx qui estoient dedans ledit navire, qui a esté cause que vous avez envoyé à la Rochelle le cappitaine S<sup>t</sup>-Aulary pour parler audit Escalin, lequel a si mal servy en ce voyage, que je serois très aise qu'il peust estre arresté aussi bien que sondit navire, affin d'estre très bien chastié, et vous prie desployer toute vostre industrie et auctorité pour en venir à bout. Vous envoyant des lettres du Roy monsieur mon filz et de moy addressantes aux maire et juratz de la Rochelle pour cest effect, dont vous nous ayderez si vous congnoissez qu'il soit à propos. Je vous envoie aussi un passeport du Roy monditz s<sup>r</sup> et filz, pour faire sortir une barque de cinquante tonneux, chargée de bledz, pour l'envoyer du costé d'Espagne et Portugal, et direz au s<sup>r</sup> de

Gourgues qu'il me fera service agréable de trouver homme qui face ce voyage, mais il fault prendre garde que il ne soit esventé que vous ayez permission de moy de ce faire, tant pour ne préjudicier à noz deffences du transport desdits bledz, lesquelles il fault très estroitement garder, que parce que cela le rendroit suspect et mettroit en danger d'estre arresté et mal traicté où il abordera. Vous en userez donc avec la discrétion qu'il convient, vous assurant que je recevrois à très grand service et contentement si l'on mettoit le feu à ces navires que me mandez se construire à l'arredde de S<sup>t</sup>-André : je vous prie doncq dresser ceste partie la plus seure et prompte que vous pourrez et y employer personnes fidelles et cappables de l'exécuter, leur promectant, en ce faisant, telle récompense que vous jugerez raisonnable, et je me rends pleige et caution de les en faire joyr. Au reste nous n'avons estimé estre à propos de communiquer au grand prévost, et au moins d'envoyer ung de ses lieutenans par delà, pour la prise de celluy que vous sçavez, sur l'occasion du passaige de vostre compagnie de gens d'armes, tant pour n'esventer nostre intention que pour l'unbraige et alarme que l'arrivée dudit lieutenant apporteroit à tout le pays, mesmes à celluy duquel il est question, lequel se sent coupable. Pour ceste cause, il nous semble qu'il sera plus à propos que vous y envoyez vostre prévost en le fortifiant de ladicte compagnie, ou bien différer ladicte exécution en temps plus opportun, affin de ne la faillir, s'il est possible. Estimant que, quand il sera ung peu asseuré, l'on le pourra attirer en quelque lieu, où il sera plus aysé à saisir que là où il est; et vous prie, si l'occasion s'en offre à vous, ne la perdre, et vous ferez service très agréable au Roy monditz sieur et filz et à moy. Priant

Dieu, mon cousin, qu'il vous ayt en sa sainte et digne garde.

Esript à Paris, le *xxi<sup>e</sup>* jour de janvier 1583.

*De sa main* : Vostre bonne cousine,  
CATHERINE.

1583. — 22 janvier.

(Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3351, f° 58.)

A MESSIEURS

LES OFFICIERS DE LA JUSTICE

DE LA VILLE

DE LA ROCHELLE.

Messieurs, oultre le service du Roy monsieur mon filz, j'ay très grand et particulier intérêt que le navire du capitaine Escalin et de Janus soit arresté et saisy avecq tout ce qu'ilz ont rapporté, pour la promesse et obligation qu'il avoyt faicte à feu mon cousin le s<sup>r</sup> de Strosse; au moyen de quoy je vous pryé, tant pour le contantement du Roy monsieur mon filz, que en ma contemplation, satisfaire à ce que mon cousin le maréchal de Matignon vous mandera sur ce subject, et je le recongnoistray et m'en revancheray en toutes occasions qui se présenteront, d'aussy bon cœur que je pryé Dieu, Messieurs, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Esript à Paris, le *xxii<sup>e</sup>* jour de janvier 1583.

CATHERINE.

DE NEUVILLE.

1583. — 26 janvier.

Orig. Bibl. impér. de Vienne.

A MA COUSINE

MADAME LA COMTESSE DE LIGNY<sup>1</sup>.

Ma cousine, il se présente un mariaige pour la demoiselle de Brienne, l'aînée, vostre petite-fille, lequel beaucoup des siens qui sont icy m'ont dict estre fort sortable pour elle, qui est du sieur de Kuerman de Bretagne, très honneste et riche gentilhomme qui a encores sa mère, laquelle désire infiniment ce mariaige; cela est cause, ma cousine, que je vous ay bien voulu advertir pour vous faire entendre le tout et vous prier d'envoyer vostre procuration pour passer le contrat de mariaige à messieurs de la Chapelle des Ursins, leur oncle<sup>2</sup>, et au président Brulart, m'assurant que vous portez telle affection à vostre fille que vous désirez lui procurer toujours son bien et contentement et tout ce qu'il sera possible, et de vostre part vous ferez pour elle et de vos moyens tout ce que vous

<sup>1</sup> Les comtes de Ligny étaient de la maison de Penthièvre. La comtesse, dont il s'agit dans cette lettre, est Marguerite de Savoie, seconde fille de René, bâtard de Savoie, comte de Villars, et d'Anne de Lascaris de Tende. Elle avait épousé, en 1535, Antoine de Luxembourg, comte de Brienne et de Ligny, qui mourut à Ligny, le 8 février 1557, âgé seulement de quarante-quatre ans. Leur fils, Jean de Luxembourg, portait le titre de comte de Brienne : il eut une fille aînée Diane de Luxembourg, qui épousa en premières noces Louis de Plouquelec, comte de Kerman, en Bretagne. Ainsi le projet dont il est ici question réunissait au gré de la reine mère, qui aimait tant à se mêler de semblables négociations; mais le jeune comte de Kerman ne vécut longtemps.

<sup>2</sup> Madeleine de Luxembourg, sœur de Jean, tante ne dont on négociait le mariage, avait épousé, en 1557, Christophe Juvénal des Ursins, seigneur de Chaumont, d'.

pourrez. Quand l'on aura vostre procuration, je feray conduire ce faict à sa perfection, désirant infiniment qu'il se parachève plus tost, d'autant qu'il n'est bien séant que semblable affaire traine en grande longueur. Priant Dieu, ma cousine, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Paris, le xxvi<sup>e</sup> jour de janvier 1583.

*De sa main :* Je vous prie, ma cousine, que volié yncontinent fayre réponse et mander bien au long vostre volonté, avecques la procuratyon à vostre beau filz et président Brulart, et aussi ce que vodrez fayre pour elle, qui méryte bien que la reconnoissiez pour vostre bonne fille, veu l'aunesteté et bonne condition qui sont pour elle, de quoi y a grant contentement.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 26 janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3350, f° 45.

A MON COUSIN

LE PRINCE DE MANTOUE.

Mon cousin, ayant entendu par le commandeur de Macon<sup>1</sup>, présant porteur, l'affection que portés au service de ceste couronne et à la personne du Roy mon filz et à nous tous, je n'ay volu le lesser retourner sans, par la présante, vous en remercier et vous dire come le Roy mon filz en a eu de contentement et que de ma part je en ay ressanté tant de plaisir que en tout ce que auray moien par efetz vous le fairé cognoistre : je

vous prie croire que n'avés parante que de meilleur cœur vous face paroistre en toutes occasions plus sa bonne volonté<sup>1</sup>, et vous prie vouloir continuer tousjour la vostre, laquelle sera tousjour reconnue du Roy mon filz, come le povés désirer, ainsy que plus emplement ledit comandeur de Macon vous fera plus au long entendre, tant de sa part, que de ce que luy ay prié de luy dire de la miene, quy sera cause que feray fin, me remettant sur sa suffisance, et prieré Dieu vous conserver en sa sainte garde.

De Paris, ce xxvi<sup>me</sup> de jenvier 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 27 janvier.

Orig. Bibl. nat., ms. fr., n° 3308, f° 57 v°.

Copie. Bibl. nat. Cinq cents Colbert, n° 478, p. 371.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, ce ne seroit que redicte de reprendre par ceste-cy les pointcs de la despèche que vous faict le Roy monsieur mon fils, aussy ne m'y arresteray-je nullement que pour vous dire que, puisqu'il ne plaist à Dieu que le mariage d'entre la royne d'Angleterre ma bonne sœur et mon fils le duc d'Anjou se puisse parachever à nostre très grand regret, car nous y avons faict, le Roy mondit sieur et filz et moy, et pareillement mondit fils le duc d'Anjou, tout ce qui nous a esté possible, il faut que vous faictes en sorte que nous demourions avec nostredite bonne sœur tousjours en la bonne et vraye amytié et intelligence, requise pour le bien et repos d'elle et de nous et de nos com-

<sup>1</sup> Le chevalier Gibertes, commandeur de l'ordre de Malte.

<sup>1</sup> On connaît les motifs de la «bonne volonté» de la reine.

muns subjectz. M'assurant que n'y obmettrez rien de tout ce qui se peult attendre d'un bon et digne ministre, je ne m'estendray d'avantage et seulement vous diray que pour le regard de ce qui vous est deu, j'y seray ce qui me sera possible. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, etc.

Esript à Paris, le vingt-septiesme jour de janvier 1583.

1583. — 27 janvier.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 473, p. 373.

Orig. Bibl. nat., ms. fr., n° 3308, f° 58 v°.

[A MONSIEUR DE LA MOTHE-FÉNELON.]

Monsieur de la Mothe, il n'eust esté possible de pouvoir mieulx, ny plus dignement négocier que vous avez faict en Angleterre, suivant la charge que le Roy monsieur mon filz et moy vous avions donnée, ausy en avons nous tout contentement, comme le sieur de Mauvissière vous aura adverty, suivant la response que luy avez adressée à vostre première despesche. Ceste-cy n'est que pour accuser la réception de la seconde que nous avez faicte partant d'Angleterre pour passer en Escosse, où je sui bien assurée que vous n'obmettrez rien de tout ce qui se peult attendre d'un bon, très capable et affectionné ministre et advisé ambassadeur pour faire reconcilier et remettre à repos les divisions qui sont, à nostre regret, en Escosse, suivant la charge que le Roy monsieur mon filz et moy vous en avons donnée; vous priant d'asseurer mon filz, le roi dudit pais, que je ne luy porte moindre affection que s'il estoit mon propre filz, et assurez tous les gens de bien de delà qu'ilz trouveront au Roy mondit sieur et filz et en moy tousjours toute la bonne, vraye et per-

faicte amytie qui se peult désirer. Priant Dieu, etc.

Esript à Paris, le vingt-septiesme jour de janvier 1583.

1583. — 28 janvier.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 473, p. 388.

Orig. Bibl. nat., ms. fr., n° 3308, f° 61 v°.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, vous pouvez penser l'extreame ennuy où je suis des bruits qui courent icy, comme en Angleterre, du désastre advenu à Anvers<sup>1</sup>, dont nous ne savons encores la vérité, non plus que j'ai veu par vostre despesche que faisoit, lors que l'avez escripte, ma bonne sœur la royne d'Angleterre, à laquelle mon filz le duc d'Anjou est grandement obligé du bon office qu'elle luy a à l'instant faict, ayant despêché le filz du comte de Bedford devers luy, pour s'en condolir, et escript au prince d'Orange et à ceux des Estatz de si bonnes lettres pour la considération de mondit filz, leur représentant par icelles les bonnes et grandes raisons que j'ay entendues en faveur de mondit filz, auquel ausy elle offre ses moiens, dont je me sens bien en mon particulier son obligée, comme vous luy ferez entendre, et l'assurerez de ma parfaite affection et amytie envers elle. Me remettant

<sup>1</sup> L'échauffourée du duc d'Anjou, à Anvers, est du 17 janvier 1583. Le roi en fut averti par trois lettres de son agent près le duc de Parme, Bletier, qui se trouvent dans le vol. 337 des Cinq-cents de Colbert p. 169 à 153. Une très curieuse relation de cette journée a été faite par le représentant du duc d'Anjou, Sordier des Pruniaux, sous forme de lettre adressée à Bellière et datée d'Anvers le 26 janvier 1583. — Bibl. nat. ms. français 3287, f° 2.

à la dépêche que vous fait maintenant le Roy monsieur mon fils, pour response à celles qu'avons receues de vous des xiii et xxi<sup>e</sup> de ce mois, je n'estendray ceste-cy d'avantaige que pour vous dire aussy que je feray tous-jour ce que je pourray pour nostre debte jusques à ce qu'en soiez satisfaict entièrement. Priant Dieu, etc.

Escript à Paris, le xxviii<sup>e</sup> jour de janvier 1583.

1583. — 29 janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3902, f° 246.  
Impr. *Preuves de l'Histoire du Languedoc*, nouv. édit.  
(Toulouse, in-4°, 1889, t. XII, p. 1361.)

A MONSIEUR

LE DUC DE MONTMORENCY.

Mon cousin, la bonne volonté que Marion nous a dit que mon cousin le prince de Condé et ceux de la Relligion prétendue refformée monstroient avoir d'observer la paix est très louable; mais le principal est que les effets y correspondent et s'ensuivent tels que chaccun ait argument de croire qu'ils y marchent de bon pied, qu'ils facent rendre Lunel, comme ils sont tenus de faire, et chascun aura juste occasion d'estre certain de leur bonne volonté. Je le désire autant pour leur honneur et bien que pour le repos de la province et le contentement du Roy monsieur mon fils, duquel ils éprouvent journellement la bonté et patience. Le roy de Navarre<sup>1</sup> nous a mandé que la res-

titution de Lunel ne dépend de luy; néantmoins j'avais faict une bonne d'pesche, de sorte qu'ils ne peuvent plus s'en remettre et excuser sur luy, comme je vous prie leur dire ouvertement.

Je vous prie aussi nous mander s'il est vrai que le sieur de Chastillon veuille faire une nouvelle levée de gens de guerre et de ne permettre que telle chose vienne à la connaissance du Roy mondit seigneur et fils par autre voye que par la vostre, puisque vous avez la principale charge de ses affaires en la province, et ne fault pas que ledit sieur de Chastillon face ce tort à mon fils que de prendre le prétexte de Flandres<sup>1</sup> pour couvrir la dicte levée; car je sçay bien que mon fils n'en a besoing, et qu'il n'entend qu'il la face. Pourtant, je vous prie donner ordre que cela ne passe plus avant, nous en mander la vérité et vous assurons toujours de la bonne volonté que j'ay de vous faire plaisir. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte garde.

De Paris, le xxix<sup>e</sup> jour de janvier 1583.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Il y a longtemps qu'il n'a été question du roi de Navarre. Les efforts de Catherine de Médicis pour le faire rejoindre Marguerite avaient échoué. On en trouve l'explication dans la pièce intitulée : « Discours si le roi de Navarre doit aller à la Cour ou non, du 26 décembre 1582 », publiée dans les *Mémoires de la Ligue*, t. I<sup>er</sup>, p. 502, et dans les *Mémoires et Correspondances de Duplessis-Mornay*, 1824, in-8°, t. II, p. 170 à 182.

<sup>1</sup> Le 1<sup>er</sup> février, Villeroy écrivait au maréchal de Matignon : «... On a dit à Leurs Majestés que le prince d'Orange a dépêché en toute diligence le sieur de Laval devers le roi de Navarre et les huguenots du Languedoc pour les avertir de ce succès (l'affaire d'Anvers), leur donnant avis de prendre garde à eux et même reprendre les armes pour se réunir et courre dorénavant une même fortune; et dit-on que ledit sieur de Laval est passé déguisé avec trois chevaux, dont j'ai charge de vous avertir, afin que vous preniez garde à vous et à la conservation des places...., vous priant mettre peine de sçavoir la vérité du voyage dudit sieur de Laval... »

1583. — 30 janvier.

Imprimé dans les Archives de la maison d'Orange-Nassau,  
par M. G. Groen van Prinsterer, Leide, 1847, in-8°, t. VIII, p. 147,  
et par M. P. Bor, *Historie der Nederlanden's Oorlogen*,  
Amsterdam, 1680, t. II, p. 349.

A MON COUSIN

## LE PRINCE D'ORANGE.

Mon cousin, le Roy monsieur mon fils et moy avons avisé de vous dépêcher le sieur de Mirambeau<sup>1</sup>, gentilhomme ordinaire de sa chambre, présent porteur, pour vous dire aucunes choses de nostre part sur les nouveaux accidens survenus puis naguères à Anvers et autres places de par delà, de quoy je vous pryé le croire et luy adjouster foy comme à moy mesme, qui supplie le Créateur, mon cousin, qu'il vous aye en sa sainte et digne garde.

*De sa main* : Mon cousin, le Roy mon fils et moy vous envoions le s<sup>r</sup> de Mirambeau, non pour croire ce que l'on dit, car nous vous estimons plus homme de byen que du siez user d'une si grande ingratitude vers mon fils et ceux qui l'ont accompagné pour votre salut, et l'avez trop aimé pour faire un tel tour à ung prince qui a un tel appuy qu'un Roy de France pour s'en ressentir en tout temps. Mais jusque à ce que je sache la vérité, je ne perdray la bonne espérance que j'ay toujours eu, et que n'avez appelé mon fils que ne le veuliez bien servir : ce qu'en faisant vous en serez toujours reconnu de tout ce qui luy attouche.

Escript à Paris, le xxx<sup>e</sup> janvier 1583.

Votre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> François de Pons, baron de Mirambeau, capitaine huguenot, mais royaliste.

1583. — 31 janvier.

Orig. Archives de Mantoue.

A MON COUSIN

## MONSIEUR LE DUC DE MANTOUE.

Mon cousin, ayant chargé le commandeur de Mascon de vous parler de ma part pour ung affaire qui touche à Madame de Birague<sup>1</sup>, une de mes dames, pour lequel elle vous fera présenter une requeste, j'ay bien voulu vous faire ce mot de lettre pour vous recommander ladite dame de Birague, vous priant, avec toute l'affection que je puis, mon cousin, de vouloir commander quelle soit promptement expédiée et le plus favorablement qu'il sera possible, vous assurant que me ferés ung singulier plaisir, duquel je me revancheray très volontiers en autres occasions que me voudrez employer; et, désirant que ceste mesme recommandacion puisse apporter à ladite dame de Birague le proffict qu'elle en espère, je vous prieray de rechef de l'avoir par l'amour de moi en toute favorable et singulière recommandacion. Et sur ce, je supplieray le Créateur, mon cousin, qu'il vous ayt en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le dernier jour de janvier 1583.

Votre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 3 février.

(Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 1660, f° 40.)

## A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, je n'adjousteray rien à la lettre que le Roy monsieur mon fils vous

<sup>1</sup> Madeleine Laure, mère et héritière de Laure de Saint-Martin, comte de Vinque, mariée en 1550 à Charles de Birague, cousin du chancelier, qui avait en 1578, gouverneur du marquisat de Saluces.



escript, sinon l'ennuy et regret que j'ay de l'accident advenu à mon filz le duc d'Anjou; tant pour l'indignité qui luy a esté faicte et la perte de tant de gens de bien, qui y sont demeurez<sup>1</sup>, que pour le préjudice que la suite et conséquence du faict est pour apporter à ce royaume et aux affaires du Roy mondit Sr et filz. Vous serez continuellement adverty du progrès que s'en ensuivra, comme nous désirons l'estre de ce qui s'en dira par delà, par ce que je ne doute pas que les ennemis de ceste couronne ne le publient à nostre désavantage : à quoy, je vous prie vous opposer par les meilleurs moyens desquels vous pourrez vous adviser. Priant Dieu, vous avoir, Monsieur de Maisse, en sa sainte garde.

De Paris, le III<sup>e</sup> jour de febvrier 1583.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

1583. — 6 février.

Archives de Modène.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE CARDINAL D'ESTE.

Mon cousin, j'ay toujours espéré que mon cousin Monsieur le cardinal Farnèse tiendrait la main à ce que je puisse par l'amiable sortir des affaires que j'ay à Rome : chose que je me veulx encore promettre de luy et de la bonne volonté que je sçay qu'il me porte. Cella est cause que je vous ay choisy, pour vous prier de lui faire entendre de ma part que j'atens en bonne dévotion de veoir l'effect de la sen-

<sup>1</sup> Il y est parmi les morts : Armand de Gontaut-Saint-Blancard, Jean de La Tour-Landry, le comte de Châteauneuf, Gédéon de Pons, le baron du Vigean, Claude de Beauvilliers, etc. — Voir d'Aubigné, édit. de Ruble, t. VI, p. 346.

tence arbitrale, qui est intervenue entre ma seur la duchesse de Parme et moy; m'assurant que, pour l'amitié que le Roy Monseigneur luy a tousiours portée et à ceulx de sa maison, il voudra faciliter l'expédition prompte de ce faict, duquel j'ay, à vous dire la vérité, honte de vous parler, et à luy aussi, tant de fois, pour le peu dont il s'agist. Mais vous lui dirés que, m'étant le jugement de cest affaire ung chemin ouvert pour d'autres choses qui me sont de bien grande conséquence, je le prie de m'en vouloir faire promptement mettre dehors, ainsi que je sçay qu'il en a le moien, sans remettre cest affaire en plus grande longueur et me contraindre de recourir encores une autre fois à Sa Sainteté. Je m'assure qu'il prendra tout ce que vous luy en direz de ma part très bien, pour l'amitié que vous lui portez, et que vous congnoistrez bien tost les effectz de sa bonne volonté, ayant chargé mon cousin le sieur de Foix de luy faire entendre le mesme de ma part. Je prie Dieu, mon cousin, qu'il vous ayt en sa sainte et digne garde.

Escrip à Paris, le VI<sup>e</sup> jour de febvrier 1583.

Votre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 7 février.

Orig. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 29, p. 719.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE PRINCE DE CONDÉ.

Mon cousin, le Roy monsieur mon filz est très content de la responce que vous luy avez faicte par le courrier qu'il vous avoit envoyé, ainsi qu'il a voulu vous escrire par celle que la présente accompagne; par laquelle j'ay bien voulu aussi vous confirmer ce tesmoignage, en vous assurant que vous ne pouvez rien faire

qui luy soit plus agréable que de continuer à procurer le repos du royaume et empescher que son peuple ne soit foulé et pillé, comme il n'est que trop souvent par infinies sortes de gens qui se licentient à tout mal. Je prie Dieu qu'il vous ayt, mon cousin, en sa sainte garde.

Escript à Paris, le viii<sup>e</sup> jour de février 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 14 février.

Cople. Bibl. nat., Fonds français, n° 2308, f° 64 v°.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, vous verrez ce que le Roy monsieur mon filz vous escript présentement<sup>1</sup> pour responce à voz dernières dépesches des xxix<sup>e</sup> jour du mois passé, iiii<sup>e</sup> et v<sup>e</sup> de cestuy-cy, que nous a apportées le s<sup>r</sup> Laudi, et aussi pour le faict des Anglois qui sont en Flandres. Et me remettant à la dicte dépesche du Roy mondiet sieur et filz, je n'estendray ceste-cy d'avantaige que pour prier Dieu, Monsieur de Mauvissière, etc.

Escript à Paris le xiiii<sup>e</sup> jour de fevrier 1583.

[CATHERINE.]

<sup>1</sup> Dans sa lettre du même 14 février, le roi se défendait d'avoir jamais apporté aucune difficulté au mariage de son frère avec la reine Élisabeth, comme le prétendaient les Anglais. Il ajoutait que la reine n'avait pas trouvé mauvais qu'il réclamât un aumônier « homme de bien » pour la reine d'Écosse. Il se plaignait aussi de ce que les Anglais « qui sont en Flandres », loin de venir en aide au duc d'Anjou, gênaient les mouvements de ses troupes et tenaient les gués des rivières pour « l'empescher de passer ». — Même manuscrit, fol. 64 v°.

1583. — 15 février.

Archives de Turin.

AU DUC DE SAVOYE.

Mon filz, le s<sup>r</sup> de Montbel piedmontoys, médecin ordinaire de la Roynne ma fille, m'a faict entendre que luy et ung sien frère ont acquis de la dame de Cuisson deux roues de moulin, cy-devant nommés les moulins de Velpaga, proche du lieu de Montquallier, assises sur la rivière du Pau, ensemble une petite portion du fief de Courrot, dont les lots et ventes vous en sont deubs. Et saichant les services que ledit Montbel rend continuellement pour la personne de madite fille, j'ai bien voulu en cette considération vous sere la présente, et par icelle vous prier, ainzy que je faiz de toute affection, que vous vueilliés, en ma faveur, sere les gratiffier et sere don desdits lots et ventes qui sont de petite valeur : an quoy je recepvray beaucoup de plaisir pour le recongnoitre aux occasions qui s'en présenteront. Priant Dieu, mon filz, qu'il vous ayt en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le . . . jour de febvrier 1583<sup>1</sup>.

Votre bonne mère,

CATHERINE.

1583. — 19 février.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 1600, f° 47.

A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, nous ne pouvons résoudre sur le faict du prince de Mant que nous ne sçachions quelle issue aura mariage et à quel party son père et luy

<sup>1</sup> Une note d'archiviste fixe cette lettre au 15 — 6

advenues à Anvers<sup>1</sup>, dont nous n'avons jamais rien entendu qu'après le malheur advenu. Nous attendons à toutes heures nouvelles de mondict [fils] et de sa délibération. Et me faictes aussi, je vous pryé, responce, le plus-tost que vous pourrez, à la despesche que je vous ay faicte d'elle, l'une par Flandres et l'autre par Suisse, pour les vaisseaux que je désireroys recouvrer en Danemarch; et soyez assuré que, pour tout ce qui vous touchera, je l'auray toujours en recommandation. Priant Dieu, Monsieur de Danzay, vous avoir en sa sainte garde.

A Paris, le xxvi<sup>e</sup> jour de février 1583.

1583. — 28 février.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 1609, f° 58.

#### A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, j'ay receu les deux lettres que vous m'avez escriptes, avecques celles du ix et xii<sup>e</sup> du mois passé, que vous avez faictes au Roy monsieur mon filz, lequel vous mande si clairement son intention sur la tenour d'icelles que je ne vous en seray redicte, vous priant seulement continuer à m'advertir de ce que vous apprendrez du progrès du mariage du prince de Mantoue, comme avez très bien commencé. Priant Dieu vous avoir, Monsieur de Maisse, en sa sainte garde.

De Paris, le dernier jour de febvrier 1583.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

<sup>1</sup> Catherine fut très émue quand elle apprit les détails de l'affaire d'Anvers. On lit, à ce propos, dans le *Registre-Journal de l'Estole* (t. II, p. 102) : « La Reine mère, ayant reçu les nouvelles du désastre de ceste journée, s'écria : O le grand malheur pour la France de tant de brave noblesse qui s'y est perdue ! »

1583. — 7 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 1597, f° 26.

#### A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ EN SES CONSEILS D'ESTAT ET PRIVÉ  
ET SURINTENDANT DE SES FINANCES.

Monsieur de Bellèvre, nous avons esté bien ayses d'entendre, par la lettre que avez escripte à Brulart<sup>1</sup> du xxvii<sup>e</sup> du passé, que vous estiez lors sur le pinct de vostre embarquement; pour ce que j'espère que tant plustost vous pourrez estre près de mon filz le duc d'Anjou, mieulx sera-il de ses affaires. Vous sçavez bien considérer de quelle importance est le fait duquel vous escript présentement le Roy monsieur mon filz, et selon cela je m'assure que vous vous employerez avec toute dextérité, accompagnée de l'affection que vous portez au bien de ce royaume, pour destourner le mal que l'on y veult procurer, dont nous avons estimé estre très requis de vous advertir; et, n'estant la présente à autre fin, je la finiray en suppliant le Créateur, Monsieur de Bellèvre, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Esript à Paris, le vii<sup>e</sup> jour de mars 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

BRULART.

<sup>1</sup> Bellèvre avait été envoyé par la Cour, comme nous le verrons dans la note concernant la lettre suivante, pour venir en aide au duc d'Anjou aux Pays-Bas. Parmi les lettres que lui adressaient ses collègues, nous en avons choisi quelques-unes qu'on trouvera à l'Appendice. Il en a trois de Brulart du 19 février, 21 mars et 21 avril 1583. — Avant lui, on avait déjà dépêché François de Mirabeau, qui avait eu audience du Sénat d'Anvers le 7 février 1583.

Prat<sup>1</sup>, en qui j'ai fiance et qui vous dira ce que je ne pourrois vous écrire en ce temps de calamité et d'espionnage. Vous pouvez de même lui dire sans crainte tout ce qu'avez à m'apprendre; car c'est une personne sure et qui m'est très dévouée. Elle est discrète et pleine d'esprit et de bon entendement. Vous pouvez donc discourir avec elle sur toutes choses sans défiance, pouvant vous assurer qu'elle me le dira fidèlement. Cette jeune personne ayant été instruite ès lettres françoises et latines, comprend aussi l'italien et l'espagnol: vous pouvez donc lui parler en ces sortes de langues, s'il se trouvoit près de vous quelques gens indiscrets<sup>2</sup>. Je le lui ai commandé, et vous prie, mon fils, de la favoriser en ce qu'elle aura besoin de vous; vous savez que c'est chose que j'affectionne pour les miens fidèles serviteurs, comme est Anne du Prat, dont vous ai déjà entretenu autrefois; ce qui me fait croire que vous l'affectionnerez aussi, puisqu'il y va de mon contentement. Sur ce, prie Dieu vous faire la grace de bien vous garantir et vous bien conserver. Adieu<sup>3</sup>.

Votre bonne mère,

CATHERINE.

qui connaissait le xvi<sup>e</sup> siècle pour avoir publié une *Histoire d'Élisabeth de Valois, reine d'Espagne*, et une biographie du cardinal de Prat.

<sup>1</sup> Dans la longue suite de dames et demoiselles d'honneur de Catherine de Médicis, donnée par Brantôme (t. VII de l'édit. de la *Société de l'Histoire de France*, p. 379 à 396), Anne du Prat ne figure pas. On trouve seulement, dans la liste du ms. nouv. acq. fr. 9175, une Renée du Prat, marquise de Curton, en 1581.

<sup>2</sup> *Quelques gens indiscrets* n'a jamais été une façon de parler de Catherine de Médicis, pas plus que *cette jeune personne*.

<sup>3</sup> Enfin, la formule toute moderne *Adieu* ne se trouve pas une seule fois dans nos dix mille lettres.

1583. — Mars.

Aut. Archives de Turin.

A MON FILZ.

MONSIEUR LE DUC DE SAVOYE.

Mon fils, j'ay receu votre letre par les mains de Madame de Nemours, qui m'a esté grand plèsir pour entendre de vos nouvelles qu'il y avoit long tems que je n'avois eue, et ay esté bien ayse de l'assurance que me donnés de votre bonne santé et voulanté en mon endroit: à quoy trouverés tousjours que ne serés trompé de m'aymer et croyre que je vous porteray tousjours la mesme voulonté que j'ay fet depuis qu'estes né: estant fils de cele qu'estes que j'ay tant aymé et honoré, je désireré tousjours votre bien et contentement, et où j'auray le moyen de le vous monstrier par efet, je vous prie vous en aseurer comme de Votre bonne mère,

CATHERINE.

1583. — 17 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 1609, f° 65.

A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, la présente sera sou-  
nent pour vous advertir de la réception de  
la vostre du vingt-sixiesme du moys passé  
que je ne puis rien adjouster à celle que  
Roy monsieur mon filz vous escript présente-  
ment, sinon vous advertir que je suis encore  
en grande peine de ce que deviendra  
filz, lequel n'avoit encores peu tumber d'  
cord avecques les Estatz le deuxiesme de  
moys, d'où sont les derniers avis que  
en avons, et estoit encores à Terremou-

<sup>1</sup> Dendermonde, au confluent de la Dendre  
l'Escaut.

de deux ans entre le roy d'Espagne et mondict filz<sup>1</sup>, qui doit, moyennant ce, mettre es mains dudict prince les villes de Terremonde et Villevorde<sup>2</sup>, pour lesquelles il luy fournira cinquante mil escuz, et luy donnera passage libre pour luy et ses gens de guerre par le pais de Hénault et d'Arthois, demourant à mondict filz les villes de Disquemude<sup>3</sup>, Donquerque, Cambray et aultres places qu'il tient à présent pour ledict temps de deux ans. Je ne sçais que croire de ces choses, n'en ayant autre advis que ce que ledict Blatier nous en escript; disant qu'il estoit arrivé un Italien, de la part de mondict filz vers ledict prince, qui estoit tenu bien secrètement en sa maison sans que personne peust communiquer avec luy; dont chacun jugeoit l'accord estre fait selon le contenu cy-dessus. Mais il escript qu'il ne fault pas doubter que l'on accorde à mondict filz tout ce qu'il voudra, pourveu qu'il rende ces deux places qui sont de très grande importance et que l'on commençoit à discourir si en son passage l'on le pourroit pas arrester ou non, afin de luy faire rendre Cambray, Donquerque et les autres places qui luy doivent demeurer, dont ledict Blatier est en très grande défiance, d'autant qu'ils disent entre eulx qu'il fait la guerre sans le commandement du Roy son frère, duquel il est vassal. Ce que je vous prie de remonstrer à mondict filz et luy remettre devant les yeulz que,

quelque chose qu'il soit contrainct de traicter selon l'estat auquel seront réduictz ses affaires, il ayt toujours son principal esgard à ce qui sera de sa dignité, honneur et réputation et de sa seureté, m'assurant bien que vous ne luy donnerez autre conseil pour l'affection que vous luy portez.

J'oublioyz à vous dire que Charretier revenant de Languedoc d'auprès de mon cousin le duc de Montmorancy, est passé pour aller trouver mondict filz et faire, comme je croy, tous les mauvais offres qu'il pourra pour essayer à le faire embrouiller aux affaires de ce royaume; car, à ce que j'ay sceu, ledict s<sup>r</sup> de Montmorancy est fort irrité pour la haine qu'il porte à aucuns, comme vous sçavez, et mesme contre le Roy monsieur mon filz; encores que je vous puisse assurer qu'il ne luy en a donné aucune occasion. Je vous prie de vous employer envers mondict filz pour le retenir de prendre aucune mauvaise résolution et qu'il attende à me veoir, comme j'espère que la commodité s'en pourra présenter, s'il vient à Douguergue.

Vous priant de nous mander de voz nouvelles le plus souvent que vous pourrez. Et sur ce, je supplie le Créateur, Monsieur de Bellièvre, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Esript à Paris, le xx<sup>r</sup> jour de mars 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Voir à l'Appendice, la lettre de Brulart à Bellièvre, du 22 mars.

<sup>2</sup> A la fin de février, les députés des États généraux avaient offert au duc d'Anjou la ville de Bruxelles, à condition qu'il abandonnerait Terremonde et Villevorde. (*Documents*, etc. t. IV, p. 448.) Puis, le 4 mars, François avait un instant négocié avec le prince de Parme. (*Ibid.*, p. 476.)

<sup>3</sup> Dixmude n'avait pas résisté, comme Anvers, à la surprise des Français; mais la tentative avait échoué à Bruges.

1583. — 22 mars.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 2280, f° 85.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, le Roy mon fils vous  
cet porteur, qui vous douyst estre  
contentement de ~~voir~~ encore

vous ausé dyre, ayés esté un peu aupiniastre et n'ayés voleu croire vos amys qu'il aye souyn de vous et de cet qui vous touche, qui vous douyt faire délybérer de vous en venir le trover le lendemeyn de Paque, et vous prie le fayre, et me volouyr croire cete fois, de quoy je m'aseure en le faysant, ne vous en repantirés, mès enn aurès contentement; et, set je ne le conoyssès yusin, je menterès et ne vous en pryès, come je soys de tout mon ceour. Et set je voys qu'à set coup n'en volyès ryem fayre, je conestré par là que ne me tenés plus pour une de vos amyes, qui ceré cause que vous piré n'estimer aystrengé cet je ne me mèleré plus de set qui vous touchera, come quant me fayré paroystre en sesi la fiense qu'avés en moy, qui ne vous voldrès conseler chause qui vous préjudyséase, ni à l'honneur ni hà la réputatyon, et qui vous peult apporter le moyndre malcontentement; cet en cet fayst me le fète conestre et croyé mon concel de vous en revenir : croyés que vous m'aublygeré lent, que cet j'é eu la volanté tele que l'aurés peu conestre, en cet que j'é eu de moyen, que cet le me peult augmenter, pour tous les ayfects, que je auré moyen, je le vous seré paroystre tele, que conestrés coment m'aurés, en cet fesant, aublygée. Je vous prie donc, mon cousin, que l'aseurance que j'é tousjour prise de vous et de vostre bonne volanté en mon particulyer, que par set ayfest que je vous prie fayre et le vous conselle, me seroyt encore reconfirmée; et, en sete ayspérense que le fayrés, je fayré fin, prient Dyeu que ne croyés neul aultre concel et qui vous conserve<sup>1</sup>.

De Paris, cet xxii<sup>me</sup> de mars 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> *Et qui vous conserve*, et qu'il (Dieu) vous conserve.

1583. — 28 mars.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 40.

#### A MONSIEUR DE BELLIÈVRE.

Monsieur de Bellièvre, dernièrement que vous estiés en Flandres, envoyant le sieur du Luart vers mon fils pour obtenir l'abaye de Jouy<sup>1</sup>, je vous priois de luy ayder à cet efect; lequel n'estant réuscy, il eut promesse d'une pension de douze cens livres sur les premiers bénéfices; desquels en est vaqué quelques-uns, mesmement l'évêché de Liseieux, sur lequel je désire que s'efectue ladicte promesse; et pour ce je vous prie y tenir la main et fayre en sorte qu'il obtienne ce bienfait, tant pour les cervices qu'il nous fayt que pour son mérite. A tant, je prie Dyeu vous avoyr en sa sainte garde.

De Paris, le 28<sup>me</sup> mars 1583<sup>2</sup>.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 29 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 42.

#### A MONSIEUR DE BELLIÈVRE.

Monsieur de Bellièvre, la dame de Piquigny m'est venu trouver depuis ung jour en ça, et m'a dict que la vesve du feu s<sup>r</sup> de Théligny ayant esté poursuivye de mariaige, il y a deux mois, par mon cousin le prince d'Orange<sup>3</sup>

<sup>1</sup> L'abbaye cistercienne de Jouy (Yonne) du diocèse de Sens, par une singulière rencontre, fut donnée en 1590 à Albert de Bellièvre.

<sup>2</sup> Exemple peut-être unique d'une lettre autographe dans laquelle le quantième est en chiffres arabes.

<sup>3</sup> Le prince d'Orange épousa, en effet, Louise de Coligny, fille de l'amiral et veuve de Charles de Théligny. C'était sa quatrième femme; mais il devait vivre peu de temps avec elle, car il fut assassiné le 10 juillet 1584.

et estant les choses toutes accordées entre eulx, elle s'estoit résolue de l'aller trouver pour accomplir ledict mariaige; ne l'ayant toutesfois voullu entreprendre sans m'en donner advis et me prier de ne le trouver mauvais, comme aussy elle me prioit d'en vouloir parler au au Roy monsieur mon filz, à ce qu'il ne l'eust désagréable. Ce que je luy ay promis de faire et luy ay respondu que, puisque mondict cousin vouloit se marier, j'estimois que nous devions avoir autant et plus agréable qu'il prit femme en ce Royaume que en nul autre endroit de la Chrestienté, et espérons qu'elle, estant naye francoyse, comme elle est, s'employeroit tousjours en tous les bons offices. Vous aurez, comme j'estime, autant congneu de ce faict, estant par delà, que ce que je vous en escriptz, néantmoins n'ay-je voullu intermettre de le vous mander et vous dire quant et quant qu'il semble que ce mariaige ayt esté pourchassé depuis l'accident d'Envers, qui fut dès le xvii<sup>m</sup> de janvier, et partant il y a plus de deux moys, et que mondict cousin le face pour avoir tousjours d'avantaige d'apuy avec ceulx de la religion prétendue refformée de ce royaume et les maisons qui s'en seront rendues principaulx chefx; mais je crains que ce soit plus en intention de troubler le repos que non pas de l'entretenir. Je serois bien ayse, si ceste lettre vous trouvoit encores en lieu où vous peussiez veoir mondict cousin, que vous luy dictes que nous ne sommes que bien ayses qu'il ayt choisy tel party de mariaige en ce royaume, pour espérer que cela le rendra tousjours plus affectionné à aymer le bien de la France, où il aura pris femme, et qu'il le pourchassera tousjours très volontiers en toutes les occasions qui s'en pourront présenter; adjoustant de vostre part tous austres honnestes propos, desquelz vous vous sçavez bien adviser sur ung tel subject, pour retenir tousjours

son amitié, et le divertir de penser à nous nuire par intelligence qu'il peult avoir avec ceulx de la nouvelle religion; affin que, s'il est possible, nous puissions continuer de vivre en paix et repos, comme nous désirons. Priant Dieu, Monsieur de Bellièvre, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Esript à Paris, le xxix<sup>e</sup> jour de mars 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 31 mars.

Archives des Médicis, à Florence, Delta Film, 4708.

A MON COUSIN

MONSIEUR

LE GRAND DUC DE TOSCANE.

Mon cousin, vous entendrez du seigneur Bertamy ce que je luy ay commandé vous dire touchant ce qu'il me semble que vous devez faire pour vostre bien, et de vous assurer de ma part de ma bonne volonté, pourveu que de la vostre vous vous conduisiez en mon endroit, ainsi que j'espère que vous ferez. et m'en donnerez occasion; car, celle estant, il n'y a personne qui désire plus vostre contentement que moy, ny la grandeur de vous et de tous les vostres pour m'estre si proche. Croyez-le doncques de ce qu'il vous en dira et soyez assuré, en ce faisant, de mon amitié, ainsi que vous entendrez plus particulièrement de luy, sur qui je me mets, pour prier Dieu, mon cousin, vous avoir en sainte et digne garde.

Esript à Paris, le dernier mars 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

et l'affection qui l'oblige au bien général de ce royaume, tous les mauvais desseins ne parviendront à tel mal que l'on les désire avancer. Et sur ce faisant fin, je prieray Dieu, Monsieur de Bellièvre, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à Paris, le quatre<sup>me</sup> jour de avril 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 16 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16092, f° 76.

#### A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, j'ay receu vostre lettre du xxvi<sup>me</sup> du moys passé, et veu par celle que vous avez escripte au Roy monsieur mon filz, les propos qui ont esté tenuz par delà de l'occasion de vostre dernier voiage devers mon cousin Monsieur le duc de Mantoue<sup>1</sup>, auxquels vous avez respondu très sagement.

<sup>1</sup> Voir le « Discours de M. de Maisse, ambassadeur à Venise, fait de la part du Roy pour mettre le duc de Mantoue avec son oncle, le duc de Nevers, en bonne intelligence » (ms. f. 16092, f° 268). — La pièce est en italien: il s'agit d'une somme de 100,000 écus que le duc de Mantoue devait verser entre les mains du duc de Nevers: le roi l'engage à s'exécuter, au nom des bons rapports qui ont toujours existé entre eux. Au reste, Henri III écrivait le même jour au prince de Mantoue, la lettre suivante:

« Mon cousin, ayant esté adverty par mon cousin le duc de Nevers, vostre oncle, comme vous luy avez faict entendre par le commandeur de Macon (ou Mascon) que le traité que faisiez avec mon cousin Monsieur le duc de Mantoue vostre père n'avoit eorty effect, à cause de ce que avoit esté négutié avec luy de ma part par le s<sup>r</sup> de Maisse, mon ambassadeur, dont il vous demeuroit un grand regret, pour l'assurance qu'aviez de terminer à bonne fin toutes choses, j'ay bien voulu vous escrire ce mot, pour vous dire que j' n'ay jamais pensé par telle

Vous continuerez à nous advertir de ce que vous apprendrez du mariage du filz dudict duc, comme de toutes aultres occurances. Pryant Dieu, Monsieur de Maisse, qu'il vous ayt en sa très sainte garde.

Escript à Paris, le xvi<sup>e</sup> jour d'avril 1583.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : DE NEUVILLE.

1583. — 17 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 2351, f° 84.

#### A MONSIEUR DE MATIGNON<sup>1</sup>.

Mon cousin, il a esté présenté à la court de Parlement de Bordeaux, ung édict faict par

occasion rompre ny destourner ledict traité que vous faisiez avec mondiet cousin vostre père, ains plustost de le favoriser, ayant trouvé bon ce que mondiet cousin le duc de Nevers en a faict, d'autant que le désir que j'ay ne tend à aultre fin que de vous veoir tous d'accord sous le bon commencement et acheminement que j'y ay donné. Et par ce, mon cousin, je vous pryé affectueusement de ne laisser de parachever une si bonne œuvre, laquelle je désire de veoir terminer au plus brief temps et délay qu'il sera possible. Et pour y parvenir, je vous donne d'abondant le mesme pouvoir que j'y ay, m'assurant que vous y emploierez d'affection pour vostre devoir à l'endroit de mondiet cousin le duc de Mantoue vostre père, et affection que portez à mon contentement, et service et amytié envers mondiet cousin de Nevers vostre oncle. Et c'est chose laquelle j'auray très agréable, pour le vous faire plus particulièrement cognoistre à quelque notable occasion. Pryant Dieu qu'il vous ayt, mon cousin, en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xvi<sup>e</sup> jour d'avril 1583.

(Copie de la lettre du Roi au prince de Mantoue.

Ms. fr. 16092, f° 820.)

<sup>1</sup> Le roi de Navarre écrivait au maréchal de Matignon :

« Mon cousin, ayant entendu que le Roy mon seigneur et la Roynne vous ont érryt pour tenir la ~~manière~~ à faire vérifier et publier l'édyt du collecteur des ~~impôts~~ »



1583. — 3 mai.

Minute. Bibl. nat., Fonds français, n° 16044, f° 187.

## A MONSIEUR DE FOIX.

Mon cousin, nous avons sceu, par vostre dépesche du xiiii<sup>e</sup> de mars<sup>1</sup>, vostre indisposition de laquelle le Roy monsieur mon filz et moy avons esté très déplaissans et en grande peine, creiguans qu'il n'en arrivast pis qu'il est advenu, graces à Dieu, dont je ne puis assez louer sa bonté, de laquelle il luy ayt pleu vous réserver pour servir encores au Roy mondit S<sup>r</sup> et filz et à ce royaume, au besoin qu'il a de ceux qui vous ressemblent.

J'ay veu par celle du xix<sup>e</sup> dudit mois et par vostre dernière du xi<sup>e</sup>, que vous persistez à désirer que je vous envoie procuration pour demander la récision de la transaction faite en mon nom avecque la duchesse de Parme<sup>2</sup> pour les raisons desduittes par icelles, qui est cause que je la vous envoie présentement par Gassot, que le Roy monsieur mon filz envoie par delà pour ses affaires; et par ce que je l'ay chargé d'un paquet particulier concernant ce faict, je ne vous en feray redicte par la pré-

a assuré de sa bonne santé et qu'il sera à Dunkerque demain.» — Voir la lettre du jeune Brulart à Bellièvre du 4 avril 1583. (Ms. fr. 3287.)

<sup>1</sup> Les lettres de M. de Foix, du 14 mars 1583, se trouvent en original, f° 266 et 268 du ms. fr. 16044.

<sup>2</sup> L'ambassadeur à Rome écrivait le 14 février à la reine : «Madame, j'ay reçu la lettre du xviii<sup>e</sup> décembre, par laquelle il vous plaist me commander de faire deslivrer au sieur de Plainpied la somme de deux mille huys cens neuf escuz d'or sol, à quoy se montent les frais qui ont esté faits à voz proces, et ce des premiers deniers qui proviendront de ce que les sieurs de la Rote vous ont déjugé. Je ne feray faulte, quand l'arbitrage s'exécatera, d'accomplir votre commandement, comme aussy est-ce chose digne de le grande diligence et soin dndict sieur de Plainpied, qui y a travaillé et y travaille incroyablement.»

sente, mais vous prierai vous servir de son arrivée par delà pour favoriser et avancer mes affaires, selon que vous jugerez estre à propos, le Roy monsieur et filz luy aiant commandé s'y employer en son nom, selon que mon cousin Mons. le cardinal d'Est et vous luy ordonneriez, comme vous verrez par son instruction, a laquelle m'en remettant, je prieray Dieu, etc.

1583. — 5 mai.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 473, p. 295.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3308, f° 63 r°.

## [A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, nous avons receu tout à ung coup plusieurs despêches de vous depuis le retour du sieur de la Mothe Fénelon, ausquelles le Roy monsieur mon fils vous fait la response que verrez par celle qu'il vous fait présentement, laquelle j'accompagneray de ce mot pour vous prier d'ayder tousjours à effacer les sinistres impressions qui peuvent estre encores demourées du faict d'Anvers et de fortifier et entretenir par tous bons moyens l'amitié et alliance que nous avons avec la royne d'Angleterre<sup>1</sup>, madame ma bonne sœur et cousine, laquelle ne s'en estoignera pas volontiers comme la congnoissant luy estre plu

<sup>1</sup> L'impression ressentie à Londres n'était pas si mauvaise; car, à la date du 12 avril 1583, Castelnau écrivait à Walsingham :

«Toute la France est obligée envers la reine d'Angleterre pour la bonne volonté qu'elle a démontrée à Altesse, en l'inconvénient qui lui est advenu contre peuples que Sa Majesté a toujours appelés ingrats, estre composés de trop d'humeurs et de factions, et sont l'estat des Pays-Bas, auxquels fandroit un de marbre et de bronze, qui n'eût point de sentier mais souvent d'un désordre, il arrive un bon  
(Bri um. State papers, France, vol. 76.

1583. — 14 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16092, f° 89.

## A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, le Roy monsieur mon filz faict responce à voz lettres du xiiii<sup>e</sup> d'avril, à laquelle je n'ay rien à adjouster. Je vous diray tant seulement que je faictz conte de partir bien tost pour aller veoir mon filz, et que je scray bien ayse de sçavoir si l'ouverture faicte du mariage, d'entre le prince de Mantoue et la fille du duc de Florence, passera plus avant. Je prie Dieu, Monsieur de Maisse, qu'il vous ayt en sa garde.

De Paris, le xiiii<sup>e</sup> jour de mai 1583.

CATHERINE.

DE NEUVILLE.

1583. — 17 mai.

Orig. Archives de Turin.

## AU DUC DE SAVOYE.

Mon filz, ce porteur nommé Claude Fagault a eu cest honneur d'avoir en son jeune age faict service à ma seur, madame la duchesse de Savoye, votre mère, ainsi qu'il a continué jusques à sa mort qu'il est demeuré sans maistre, et d'autant qu'il s'est marié par della, et sur vos terres, là où il désire finir le reste de ses jours, je l'ai bien voulu l'accompagner de la présente, pour vous prier, mon filz, de vouloir, en considération de ses antiens et continuelz services, le gratifier et favoriser tant que de luy donner moyen de vous rendre le service qu'il vous a voué, le recevant pour l'un de vos serviteurs et officiers domestiques, ainsi qu'il l'estoit de votredite mère, affin qu'il puisse avoir moyen de nourrir sa femme et six enfants qu'il a, qui tous prieront Dieu qu'il

vous ayt, mon filz, en sa très haute et digne garde.

Escript à Paris, le xvii<sup>e</sup> jour de may 1583<sup>1</sup>.

Votre bonne mère,

CATHERINE.

1583. — 17 mai.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 478, p. 411.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3308, p. 67 v°.

## [ A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE. ]

Monsieur de Mauvissière, je suis bien aise de veoir par vos despèches que la royne d'Angleterre ma bonne seur soit toujours constante en nostre amitié, se pouvant bien ausy assurer que de nostre part envers elle nous n'y manquerons point, et pour moy je me sens luy avoir obligation bien grande (comme elle dit qu'elle la m'a ausy) pour nostre bonne et grande affection l'une envers l'autre, que je ne veux jamais diminuer, espérant bien, quand j'iray à Callais pour veoir mon filz (qui ne pourra pas encores estre, comme j'estime, si tost) l'envoyer visiter et user de complimens envers elle, selon la parfaite amitié que je luy porte. Cependant, vous saluerez, à la première commodité qu'en aurez, ses bonnes graces de mes très affectionnés recommandations. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, etc.

Escript à Paris, le dix-septiesme jour de may 1583.

<sup>1</sup> Il y avait écrit d'abord le chiffre xv, qui a été changé en xvii par une autre plume. La vieille annotation de la chancellerie de Savoie porte pourtant: 16 may.

1583. — 28 mai<sup>1</sup>.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 478, p. 422.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3308, f° 69 r°.

[AU ROI D'ÉCOSSE<sup>2</sup>.]

Très haut, etc. C'a esté très grand plaisir au Roy nostre très cher sieur et filz et à nous d'entendre, au retour et par le bon rapport du sieur de La Mothe Fénelon, conseiller au conseil d'Estat, et du sieur de Maineville<sup>3</sup>, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy mondict sieur et fils, le bon estat auquel il vous ont laissé et les affaires de vostre royaume désirant de toute la meilleure affection qu'il nous est possible, que le bon plaisir et vouloir de Dieu soit de les faire prospérer heureusement et de vous conserver et entretenir en la droite intention que vous avez de continuer en l'amytié et alliance qui est de si longtemps entre ces deux couronnes, comme aussy pouvons nous dire que vous n'en ferez et contracterez jamais de plus certaine et avantageuse, dont les effects passez peuvent faire suffisante preuve, comme feront encores ceux que vous devez espérer et attendre à l'advnir en toutes occasions qui se présenteront; de quoy de nostre part, nous tiendrons tou-

<sup>1</sup> Le catalogue de la collection Morriison, t. I<sup>er</sup>, indique à la date du 28 mai 1583, une lettre de la reine mère au duc de Savoie, qu'il analyse ainsi :

« She asks him to consent to the marriage of the sieur de Garde with the daughter of the sieur de Maugiron. »

<sup>2</sup> Jacques VI, le fils de Marie Stuart, qui deviendra Jacques I<sup>er</sup> d'Angleterre, avait alors dix-sept ou dix-huit ans; il gouvernait l'Écosse depuis la fin de la régence du comte de Morton, et sa mère venait de lui laisser prendre le titre de roi.

<sup>3</sup> Le rapport de MM. de La Mothe-Fénelon et de Maineville sur leur mission, daté du 30 janvier 1583 et conservé aux Archives nationales, a été publié par M. Teulet, t. III, op. cit., p. 184 à 191.

jours très volontiers la main de la mesme affection que nous prions Dieu, Très haut, etc.

Esript à Saint-Germain-en-Laye, levingthuitiesme jour de may 1583.

[CATHERINE.]

1583. — 29 mai.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 478, p. 420.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3308, f° 68 v°.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, nous avons veu par vos dernières despèches ce que la royne d'Angleterre ma bonne sœur vous a dict du bon et grand désir qu'elle a de continuer en bonne amytié avec le Roy monsieur mon filz et d'autre costé les conférences d'elle et des principaulx de son conseil avec le collonnel Stuart, pour faire une ligue avec l'Escosse, sur quoy vous serez bien amplement esclairsis de l'intention du Roy mondit sieur et fils par la lettre qu'il vous escript. Et vous diray seulement (sur ce que ladite Dame royne ma bonne sœur vous a dict qu'elle auroit désir de s'approcher et venir jusques à Douvre, lorsque ma fille la royne de Navarre et moy yrons vers Calais ou Boulongne, pour veoir mon fils le duc d'Anjou,) que nous la remercions, madite fille et moy, de bien bon coeur de ceste bonne volonté, mais que je ne sçay encores quand ce pourra estre. Cependant la trouvant à propos, vous saluerez ses bonnes graces de nos affectionnées recommandations. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, etc.

Esript à Saint-Germain-en-Laye, le vingt-neufiesme jour de may 1583.

que il n'entendoit parler de ceux-là, mais qu'il sçavoit que il y en avoit d'autres, de la qualité qu'il disoyt, lesquels il me prioit faire arrester, en me remonstrant que son maistre m'avoit tousjours aimée et respectée grandement et désiroyt continuer, et que je pouvois seulle estre cause de remettre la Crestienté en paix et arrester le cours des troubles et divisions qui se préparoient. Sur quoy j'ay bien voulu luy dire que je ne désirois rien tant en ce monde que de servir à une si bonne œuvre et à la randre parfaite et accomplye devant que de mourir, qu'estant eagée, comme je le suis, le repoz m'estoit trop plus agréable et propre que le travail, encorre que son maistre eust beaucoup plus de moyen de soubstenir le fait d'une guerre que nous, toutesfois qu'il estoit desjà viel et avoit des enfans jeunes, qu'il debvoit désirer laisser en paix et bonne intelligence aveques ses voisins, considérant combien la minorité d'un prince est subgète à d'accidans; que je pouvois dire aveque très grand contentement qu'il n'en estoit ainsi de moy, d'autant que le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz et son frère estoient graces à Dieu en eage de pouvoir eux mesmes se conduire et pourveoir à leurs affaires; que c'estoit le moins que je pouvois faire, que d'employer la bonne volonté du Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz à la poursuite de mes prétentions, lesquelles, encore qu'elles fussent bien fondées, je n'avois toutesfois tant à cueur pour mon intérêt privé, que je ne fusse très contente le postposer au repoz de la Crestienté, toute et quante fois le y penseroit estre utile, offrant pour ce regard toute l'autorité et puissance que Dieu m'avoit donnée, comme celle qui se réputeroit la plus heureuse princesse qui auroit vécu, il y a longtemps, si je pouvois coronner mes derniers jours d'un œuvre si utile et nécessaire à la Crestienté. Dont lediet Tassis m'auroit remercié continuant

à me dire que je pouvois plus faire à l'avancement d'icel que tout le reste du monde, et l'ayant pressé de m'en ouvrir le chemin, il m'aurait raconté ce qui estoit advenu du voiage que feist à . . . . Maldonnady, devant que mon filz passast en Angleterre pour pareille occurance, dont luy aiant dict que le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz et moy estions du tout informés et qu'il s'en falloit prendre à mondiet filz, duquel nous ne disposions lors à mon plaisir, mais que ces choses estoient maintenant en autres termes. Il s'est laissé entendre que son maistre seroit très aise d'entrer en des traités pour tirer des Pais-Bas mondiet filz, par le moien duquel l'on pourroit après convenir de tout ce qui estoit controversé entre nous; dont l'ayant pressé en faire les ouvertures plus particullières, je n'ai toutesfois tiré autre responce, sinon qu'il estoit en ma puissance d'y fraper un grand coup et qu'il advertiroit son maistre de tout ces propos. Et luy aiant dict que si sondiet maistre avoit envye d'en passer plus avant, il vous en pouvoit déclarer son intention, comme nous faisons icy à luy, il m'a faict responce que l'affaire méritoit bien que il fust traité par personne de plus grande qualité, comme s'il recherchoit que ceste négociation fust plus apparente que autrement. Néanmoins j'ai estimé vous devoir advertir de ce qui s'en est passé, non pour en ouvrir le propos par delà à qui que ce soit, maiz pour estre mieulx instruit de mon intention, advenant que l'on vous en parle; chose à la vérité que je ne me puis promettre considérant la manière de laquelle ces gens ont accoustumé se comporter en pareil cas, dont vous me manderez vostre advis, comme la contenuation aussy de la bonne santé des infantes mes petites-filles, que vous visiterez de ma part le plus souvent que vous pourrez.

1583. — 28 mai<sup>1</sup>.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 478, p. 422.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 8308, f° 69 r°.

[AU ROI D'ÉCOSSE<sup>2</sup>.]

**T**rès haut, etc. C'a esté très grand plaisir au Roy nostre très cher sieur et filz et à nous d'en tendre, au retour et par le bon rapport du sieur de La Mothe Fénelon, conseiller au conseil d'Estat, et du sieur de Maineville<sup>3</sup>, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy mondict sieur et filz, le bon estat auquel il vous ont laissé et les affaires de vostre royaume désirant de toute la meilleure affection qu'il nous est possible, que le bon plaisir et vouloir de Dieu soit de les faire prospérer heureusement et de vous conserver et entretenir en la droite intention que vous avez de continuer en l'amytié et alliance qui est de si longtemps entre ces deux couronnes, comme aussy pouvons nous dire que vous n'en ferez et contracterez jamais de plus certaine et avantageuse, dont les effects passez peuvent faire suffisante preuve, comme feront encores ceux que vous devez espérer et attendre à l'advnir en toutes occasions qui se présenteront; de quoy de nostre part, nous tiendrons tou-

<sup>1</sup> Le catalogue de la collection Morisson, t. I<sup>er</sup>, indique à la date du 28 mai 1583, une lettre de la reine mère au duc de Savoie, qu'il analyse ainsi :

« She asks him to consent to the marriage of the sieur de Garde with the daughter of the sieur de Maugiron. »

<sup>2</sup> Jacques VI, le filz de Marie Stuart, qui deviendra Jacques I<sup>er</sup> d'Angleterre, avait alors dix-sept ou dix-huit ans; il gouvernait l'Écosse depuis la fin de la régence du comte de Morton, et sa mère venait de lui laisser prendre le titre de roi.

<sup>3</sup> Le rapport de MM. de La Mothe-Fénelon et de Maineville sur leur mission, daté du 30 janvier 1583 et conservé aux Archives nationales, a été publié par M. Teulet, t. III, *op. cit.*, p. 184 à 191.

jours très volontiers la main de la mesme affection que nous prions Dieu, Très haut, etc.

Esript à Saint-Germain-en-Laye, le vingthuitiesme jour de may 1583.

[CATHERINE.]

1583. — 29 mai.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 478, p. 420.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 8308, f° 68 r°.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, nous avons veu par vos dernières despêches ce que la royne d'Angleterre ma bonne sœur vous a dict du bon et grand désir qu'elle a de continuer en bonne amytié avec le Roy monsieur mon filz et d'autre costé les conférences d'elle et des principaulx de son conseil avec le collonnel Stuart, pour faire une ligue avec l'Escosse, sur quoy vous serez bien amplement esclairsis de l'intention du Roy mondit sieur et filz par la lettre qu'il vous escript. Et vous diray seulement (sur ce que ladite Dame royne ma bonne sœur vous a dict qu'elle auroit désir de s'approcher et venir jusques à Douvre, lorsque ma fille la royne de Navarre et moy yrons vers Calais ou Boulongne, pour veoir mon filz le duc d'Anjou,) que nous la remercions, madite fille et moy, de bien bon coeur de ceste bonne volonté, mais que je ne sçay encores quand ce pourra estre. Cependant la trouvant à propos, vous saluerez ses bonnes graces de nos affectionnées recommandations. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, etc.

Esript à Saint-Germain-en-Laye, le vingt-neufiesme jour de may 1583.

1583. — 31 mai.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3356, f° 110.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, s'ann alant le courier de la Myrandole vous trover, en cet pendent que nous serons à Mésièrre, je vous ay voleu faire la présente par cete aucasion, afin qu'il vous soyegne de la mylleure amye que ayés, et pour vous dyre ausi que, aystent là, je vous manderé des nouvelles de vostre neoveau batishment et set qui m'en semblera, come aystent dy my mason<sup>1</sup> : vous escuserés cet je y trove quelque chause à redyre, quent je le vous mende lybrement. Je ne vous sayré pas long discours; car depuys que le Roy ayst party, je n'é apryns que de mes afayres partyculyères; et j'espère les avoyr toute saystes, pour jeudy prochayn l'aler trover, et ysi, ou là, ou en quelque lieu que je soye, je vous pryé faire aystat de moy come de la mylleur parente et amye que aurés jeamès. Et en cete endroyt sayré fin, priant Dyeu vous conserver.

De Seynt-Mort-dé-Fosés, cet dernyer jour des moys de may 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 11 juin.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3356, f° 110.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, le Gady<sup>2</sup> m'é venue voyr; et j'en ay été bien ayse pour avoyr cete comodité

<sup>1</sup> Dy my mason, de mes maçons. Mais la lecture est peu satisfaisante.

<sup>2</sup> Peut-être l'abbé de Gadaigne.

de vous faire cet mot qui n'ét a aultre fin que pour vous sayre sovenir que n'avés ni aurés jeamès une plus seure ni mylleure parente et amye que je vous seré toute ma vye; je vous ay soheuhayté ysi, vostre femme et vous, pour vous promener dan mes alaye et vous sayre envye d'en sayre de mesme à la Chapelle d'Engiron<sup>1</sup>. Je m'en voy courir le serf auprès de voys boys, s'il y veut, aveques vostre congé; et, si lé chyen voldront, je le prendré.

Je vous prie, pour l'haste que j'é, que Madame de Nevers trove ysi mes recomandatyon à sa bonne grace; et je prie Dyeu vous conserver.

De Monceaux<sup>2</sup>, cet xi<sup>me</sup> de jouyn 1583.

Votre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 12 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16907, f° 111.

A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellièvre, j'ay esté adverti comme le receveur de la ville de Paris a fair prendre par son commis la plus grand pa des deniers qui m'estoient deubz au derni quartier de la ferme des impotz et billets de B taigne : si cela estoit, j'aurois quické tout m domaine au Roy monsieur mon filz sans av rien d'asseuré, chose que je say que tous ce de son conseil n'ont jamais entendu ainsi.

<sup>1</sup> La Chapelle d'Angillon, à 33 kilomètres de cerre (Cher) sur la Soudre; on y voit encore les re d'un château gothique qui était bâti sur le out où se trouvait une belle terrasse.

<sup>2</sup> Rappelons que toutes les fois que la reine date une lettre de Monceaux, il s'agit de ce bre teu près de Meaux que Catherine avait fait com en 1547, que Henri IV donna ensuite à Gabriel trées, et dont il s'istie encore quelques restes.

pouvois engager lesdictes terres, estant à la verité le seul et unique moyen que j'ay de la pouvoir payer, et satisfaire à mes autres debtes, au payement desquelles mon revenu est tellement obligé et ypotécqué que, sans ce secours là, je suis aussi mal que j'ay oncques esté. Je vous mande tout ce que dessus comme à l'un de mes bien affectionnez secrétaires, et pour l'assurance que j'ay que vous voudriez y pouvoir remédier et me veoir hors de peines. Priant Dieu, Monsieur de Bellièvre, vous avoir en sa sainte garde.

Escrit à Mézières, ce xxv<sup>e</sup> juing 1583.

*De sa main :* J'é depuis avysé d'engager Roys, en rete nent le chateau, les ascurys et lé deus pars et le port de mon byen, si bien que la royne de Naverre ma fille vyendra estre satisfecte, souyt de cet cousté, au de prendre lé quatre myle lyvre de rente en Overgne, que choysisé. O reste, j'é ouy dyre que mon fils vyent à Chateau-Tyéry; je vous pryé m'en mender cet que en savés<sup>1</sup> et qu'en saurés au seurplus de Cambray<sup>2</sup>. Le Roy mon fils ayst très dysposé à le fayre sucouryr et n'a poynt d'envye qu'il set perde. Videville ayst arivé, qui a esté ausi cause, aveques cet que m'ann avés mendedé, que je me suys résoleue de fayre cet que vous mende; je vous prie, en cet que mes jans vous prirons, avoyr tousjour mes aseyres pour recomendé, come avés tousjour eu.

La bien vostre,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Nous n'avons pas les réponses de Bellièvre, qui seraient plus instructives que les lettres de la reine, mais Villeroy aussi s'était rendu dans le Nord; et, par une lettre du 15 juin à Brulart, il donne des nouvelles qui ne sont pas sans intérêt. — Voir à l'Appendice.

<sup>2</sup> Sur Cambray, une lettre de l'abbé d'Elbène rend compte assez bien de la situation. On la trouvera parmi les Pièces justificatives.

1583. — 25 juin.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3365, f° 63.

A MA COUSINE

MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, m'ayent écript madame de Montpensier vostre fille<sup>1</sup> et fest voyr cet qu'el a eu deu sieur de Chateaurous, je ann é aysté bien marrye, et voyré cet que je luy ann escripts, sur quoy avyserés toute deus et m'en menderés la résolutyon que ann aurés pryse; si, en cela au aultres chause je ay moyen de luy fayre paroystre ma bonne volanté, je an seré très ayse.

Je arivoys ysi loundy au souyr, au j'é trouvé le Roy mon fils et la royne ma fille cet portent ausi bien que je lé vuys jeamés; le Roy prent tous le jour de l'eau de Spas<sup>2</sup> et s'an porte fort bien, la royne en prent depuys deus jours. et panse que ly fairé grent bien : cet que je prie Dyeu qu'il s'an trovet toudeus si bien, que puysons avoyr la joye de leur voyr deus ansfans. Cet porteur m'a dyst qu'attendés de nouvelles de Monsieur de Nemours et que vous m'en menderés yncontynent. Je prie Dyeu qu'ele souynt tele que le désire et que vous

serve en très bonne santé.

De Mézière, cet xxv<sup>e</sup> de jouyn 1583.

Votre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Catherine de Lorraine, fille du duc François de Guise, mariée en 1570 à Louis de Bourbon, duc de Montpensier, veuve depuis le 23 septembre 1582.

<sup>2</sup> On la lui apportait à Mézières, qui n'est pas éloigné.

1583. — 1<sup>er</sup> juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 1597, f° 135.

## A MONSIEUR DE BELLIÈVRE.

Monsieur de Bellièvre, vous verrez par la lettre que le Roy monsieur mon filz vous escript, comme nous avons, luy et moy, advisé que, pour le bien de son service, je m'acheminoy vers Boulongne ou Calais, pour veoir, s'il est possible, mon filz le duc d'Anjou, vers lequel j'ay envoyé ung courier qui sera dedans quatre ou cinq jours de retour<sup>1</sup>, espérant qu'il me rapportera le lieu où mondiet filz voudra que je le veoye, pour m'y acheminer incontinent. Je vous en advertiray et mon cousin le duc de Retz, et du jour et du lieu où vous me viendrez renconstre, puisqu'il a pleu au Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz adviser que vous m'y accompagnerez, dont je suis bien aise. Espérant vous veoir bientost, je ne vous ferez plus longue lettre, priant Dieu, Monsieur de Bellièvre, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Mézières, le premier jour de juillet 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Le duc d'Anjou, après quelques hésitations, ne voyant de secours pour lui que dans sa mère, lui écrivit le 8 juillet : «Ce courier m'a apporté les meilleures nouvelles que j'eusse peu recevoir, qui me rant assouré de voir bien tost l'heur accompli que depuis tant de tans j'é desiré.» — Bibl. imp. de Saint-Pétersbourg, cité par M. Kervyn de Lettenhove dans les *Huguenots et les guerres*, t. VI, p. 408.

1583. — 2 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 1597, f° 136.

## A MONSIEUR DE BELLIÈVRE.

Monsieur de Bellièvre, le cappitaine Canal<sup>1</sup> s'est venu plaindre au Roy monsieur mon filz de ce qu'il n'a riens reçu de sa pension durant deux ans. Et pource qu'il est personnage qui a faict beaucoup de servisse et qui sert ordinairement, le Roy mondiet filz a cript à messieurs de son Conseil qu'ils ayent à le faire payer; chose dont j'ay bien voulu particulièrement vous prier, afin que de vostre part vous teniez la main qu'il soit incontinent satisfait; en sorte qu'il ne faille plus qu'il en consume en fraiz à aller et venir icy, vous assurant que vous ferez chose qui me sera très agréable, pour l'envie que j'ay de le gratifier en considération de ses servisses et de ceux de son père, qui le rendent digne de toute recommandation. Je prie Dieu, Monsieur de Bellièvre, vous avoir en sa sainte garde.  
Esript à Mézières, ce 1<sup>er</sup> juillet 1583.

*De sa main :* Vous concédez combien yl y a que son père et luy font servys à ceste couronne, qui me fest le vous recommander.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — Juillet.

Minute. Bibl. nat., Fonds français, n° 1597, f° 136.

A MON COUSIN

## MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, j'é receu vostre lettre et bien aise d'avoir de vos nouvelles; et p

<sup>1</sup> Bastian Canalle, qui en 1574 était marié et logis de la compagnie du comte de Bays. — Bibl. nat., *Pièces originales*, n° 1584, ms. fr. 2928.



coup ne vous manderé rien de la Casine; car yl y a fest ysi un si extresme chaud, que je n'é bougé de ma chambre, cherchan le freys; et asteure qu'il a pleu, que je pansés y aler, e suys constreynte de partyr demayn pour aller hà Mouy<sup>1</sup>, au est arivé mon fils le duc d'Anjou, qui cet porte, Dyeu mersis, très byen: si bien que pour cet coup je n'y ay peu aler; més si m'en retourne ysi ou, come je pourés, si je n'i demeure guère, je l'yrés voyr.

Le Roy demeure achever de prendre sé eaulx, qui luy font un grent bien et à la Royne; je croy qu'il y seront encore troys semaines, et, après, pourront aler aux bayns de Bourbonnensis<sup>2</sup>; et moy je fayré celon que yl playré à Dyeu nous donner du byen ou nous léser annos maux acotumés; més je vous priré de croyre et vous enn assurer qu'en quelque lyeu que je soye, que vous n'arés jeamés de myl-leure amyé que vous sera toute sa vye

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 3 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 187.

A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellièvre, je sçay l'affection et bonne volenté que vous portez à mes affaires, et avecque quel zelle vous vous emploiez en tout ce qui me touche: cela est cause que je vous prie avoir en recommandation l'exécution du contenu en la lettre que le Roy monsieur mon filz escript à ceux de son Conseil, et suivant icelle tenir la main que l'on pourvoie à ce qu'il faut pour descharger la ferme des

<sup>1</sup> Mouy-de-l'Oise, canton de Clermont (Oise).

<sup>2</sup> Bourbon-Lancy, où séjourna déjà Henri III au mois septembre 1582. — Voir plus haut, p. 65.

impostz et billotz<sup>1</sup> de tout ce que l'on prétend estre dessus, affin qu'elle me tienne le mesme lieu qui faisoient les terres et aydes, que j'ay délaissées au Roy mondiet filz. Par mesme moien que l'on pourvoie à bailler à Hinselin une assignation, au lieu des cinq mil quarante escus que on luy a baillé à recouvrer sur la dicte ferme par l'estat des assignations qui luy ont esté baillées, à commencer au premier de ce mois, affin qu'il n'y puisse plus riens prétendre. Vous assurant que vous ferez chose qui me sera très agréable; je prie Dieu, Monsieur de Bellièvre, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Mézières, ce 1<sup>r</sup> juillet 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 6 juillet.

Orig. Archives de Florence, carton des «Couvents supprimés». Imprimé dans la *Jeunesse de Catherine de Médicis*, de M. de Beaulmont. Firenze, 1858, in-16, p. 175.

A LA RÉVÉRENDE MÈRE

DANS LE CHRIST

L'ABBESSE DU MONASTÈRE

DES EMMURÉES DE FLORENCE<sup>2</sup>.

Rev<sup>da</sup> madre in Christo, il raro et continuo zelo al servizio di Dio, con la honestà et integrità di vita, che sino dalla mia tenera età io ho veduto et inteso regnare nel vostro munistero, dove forse anchor vive qualcuna di quelle che mi si veddono giovinetta, mi hanno indotta a mostravimi grata verso il vostro convento delle continove et devote orationi che voi havete fatte et fate per il Re mio signore

<sup>1</sup> Billot, en vieux français, taxe levée sur la vente du vin en détail.

<sup>2</sup> Catherine avait été élevée au couvent des «Murates» de Florence. — Voir au t. I<sup>er</sup> les lettres des p. 8 et 28.

et per me, et a darvi occasione di perseverare in quelle per l'avvenire col donarvi per sei mila scudi di beni stabili nello stato del mio cugino il Gran Duca di Toscana, che io intendo di comperare et donarvi, come io scrivo con questa al detto mio cugino, pregandolo per amor mio affinche voi habbiate quel piu di liberarvi della gabella della compera de detti beni ch'io intendo donarvi e di più sgravarli in perpetuo della decima, secondo che più apiamente lo contenzono le lettere chosopra ciò glene scrivo, et vi mando con queste, le quali da mia parte voi gli farete presentare et procuretere di baverme riposta che voi mi manderete, sperando ch'ella sarà tale che io la desidero, dovendo ridondare tal gratia in utile et honore del vostro munistero. Hanta con la vostra, sua rispoa, io vi dichiarero che uffity et che orationi io voglio si celebri et faccino perpetuamente per l'anima del Re mio signore et per la mia ogni anno nel vostro munistero con gli paramenti et ornamenti che io vi donerò destinati a tale effetto. Et qui senza più farò fine, R<sup>a</sup> Madre, pregando lddio che voi con tutta la vostra devota compagnia conservi nella sua santa gratia.

Da Mésières, alli sei luglio 1583.

*De sa main* : R<sup>a</sup> Madre, questi pochi versi da mia mano sieno per acertarvi più de la mia buona volontà verso del vostro munistero et del desiderio che io ho che voi continoviate de pregare lddio per el Re mi signore et la Re mia fillouli et per questo che vive et per me et perchio posa vedere avanti morire questo regno ritornato per l'honor de Deo et toute laltre cose come io lo trovai quando à venni. con darmene occasione mediante la elemosina che io intendo di farvi per farvi piacere.

CATHERINE.

1583. — 6 juillet.

Archives de Médis, à Florence, della filza 8726.  
nuova numerazione, A. 46.

A MON COUSIN

MONSIEUR

LE GRAND DUC DE TOSCANE.

Mon cousin, je ne puis que je ne me ressouviene du temps que j'ay en mon plus jeune eage passé au monastère des Emurées de Fleurance, les quelles j'ay toujours congneu remplies d'un si grand zelle à l'honneur de Dieu et tellement dévotieuses, que tout cella ensemble me semond à les faire ressentir de ma libéralité, affin de les exciter de plus en plus à continuer en leurs bonnes et dévotes prières pour ma conservation, et pour l'ame du Roy Monseigneur, à qui Dieu face paix. Et affin, mon cousin, de leur pouvoir donner quelque chose, qui soit en leur bienescance, et dont elles puissent bien et commodément jouyr, j'ay advisé d'achepter, dans l'estendur des terres de vostre obéissance, jusques à sep ou huict mil escuz de biens, que je desire rois infiniment leur pouvoir donner francs quictes de tous droicts et debvoirs à vo deubz. Au moyen de quoy je vous fais la presente, pour vous prier qu'il vous plaise, par l'amour de moy et en ma considération, dispenser de tout le droict qu'elles vous vront a cause de l'acquisition que je fera leur faveur desdicts biens, comme aus descharger à toujours mais de tous droict decymes et charges à vous deues sur ces biens, affin qu'elles puissent entièrement du revenu desdicts biens, pour leur ay subvenir à leur nécessité. Je vous donne ceste grace pour l'assurance que j'ay de pieté et de l'affection que vous portez dévotes prières de ces pauvres relli

avec les quelles je me joinct pour vous assurer que vous me ferez ung bien grant plaisir de leur accorder ce que je vous demande, suivant ce qu'elles vous diront plus au long de ma part. Et n'estant la présente a autre fin, je prie Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Mézières, le vi<sup>e</sup> jour de juillet 1583.

*De sa main* : Mon cousin, vous savez combien cet monastère mérite de gratification pour l'honneste et seynte vye de quoy les religieuses vivent, que sans mes recommandation je say que les avés en vostre protection, qui me rend certain que ten plus volontier leur acorderai ce que je vous demande pour heulx, que j'estimeroy fayct à moy mesme.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 6 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16092, f° 110.

A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, j'ay receu vos lettres du n<sup>o</sup> et xii<sup>o</sup> du passé, depuis vous avoir envoié la mienne du xiiii<sup>e</sup>; et, combien que j'aye bien remarqué en la première le langage que vous a tenu le secrétaire du duc de Mantoue et le jugement que vous en faictes, toutes fois, comme il me semble n'estre de la dignité du Roy monsieur mon filz, ny de ce qu'il luy appartient que nous recherchions ce party, que nous ne voyons plus clair en leur intention, je n'ay délibéré vous donner sur ce autre charge que j'ay faict jusques à présent, encores que je fusse très esé d'y pouvoir avancer quelque chose, ainsi que je vous dictz à vostre parlement. Or, si vous pouvez pénétrer plus avant en leur délibération, vous

CATHERINE DE MÉDICIS. — VIII.

m'en advertirez diligemment et vous éclairciray après de la nostre. Priant Dieu vous avoir, Monsieur de Maisse, en sa sainte garde.

De Mézières, le vi<sup>e</sup> jour de juillet 1583.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

1583. — 8 juillet<sup>1</sup>.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3355, f° 65.

A MA COUSINE

MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, aystent pasée par Nostre-Dame-de-Lyès<sup>2</sup>, n'é voleu fallir vous enn anvoyer dé dévotyons, et vous dyre que c'est grent pityé de Marchés<sup>3</sup> : yl n'ést pas si bien entertyns que du temps de feu son mètre : je antemps lé premenoires ; et se ne lèse d'estre un très beau lyeu. Je m'an voy trover mon filz, qui est à Chone<sup>4</sup>, et ay lésé yer le Roy et la Roynne en très bonne santé, et contineuent de prendre

<sup>1</sup> Il y a ici, dans les lettres de la reine mère, une lacune à laquelle il faut essayer de suppléer. Catherine arriva le 11 juillet à Chaumes, accompagnée du maréchal de Retz et de ses belles dames d'honneur, Mlle d'Atrie et M<sup>me</sup> de Sauve. Le duc d'Anjou l'attendait. Elle usa de tous les moyens pour engager son filz à abandonner l'entreprise des Pays-Bas et à revenir à la cour ; et, aussitôt sa promesse obtenue, elle alla rejoindre le roi à Mézières, lequel repartit pour Paris, tandis qu'elle-même retournait à Monceaux. Nous aurions dû trouver quelque épître datée de Chaumes ; mais nous en avons cherché en vain.

<sup>2</sup> Notre-Dame-de-Liesse (Aisne), à 15 kilomètres de Laon, canton de Sissonne.

<sup>3</sup> Marchais-sous-Liesse (Aisne), à 20 kilomètres de Laon, canton de Sissonne. — On voyait là un très beau château, ayant appartenu au cardinal de Lorraine, et où Charles IX avait été autrefois magnifiquement reçu.

<sup>4</sup> On lit dans le *Registre journal*, de P. de l'Etoile : « En ce mois la Roine-mère accompagnée du maréchal de Rais et du seigneur de Believre, vient trouver Monsieur à Chaune, où elle conféra avec lui ; et le réconforta

les eaux<sup>1</sup>, de quoy yl set portet fort byen,  
Dyeu mersis; lequel je prie vous conserver.

De Marchés, cet viii<sup>e</sup> de joulet 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 21 juillet.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 10510, f° 78.

A MA COUSINE

MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, j'é receu vostre lettre come je  
alès à vespres, et l'ay monstrée au Roy, qu'il  
m'a dyst que vous savés que à vous mesme yl  
a dyst et à madame de Longueville qu'il ne se  
mèleroyt de cet procès ni pour les uns ni pour  
les autres, et que la lettre portoyt ordynère  
et etstrahordinère, qu'il ne le feroyt poynt. Yl  
a dyst à vostre cegretayre; même je ne vous  
ay écrypt par luy; car yl s'an retourna si sou-  
deyn que, quand je demandys au yl étoyt,  
l'on me dyst : yl et party.

Je vous prie penser que cet que je pouré  
fayre tousjours pour vous, que je luy sayré :  
yl et vray que je vous ay tousjour dyst de cet  
prosés que je ne m'an mèlerè poynt, si ce  
n'étoy pour vous accorder, et vous l'avés trouvé  
bon que je luy fasse ynsi, encore que je aye

de ses pertes le mieux qu'elle peut, ledict seigneur aiant  
tousjours esté, depuis sa déroute d'Anvers, en fort mau-  
vais estat, et ses affaires bien descousues. — (Édit.  
Jouaust t. II, p. 128.) — Ce que ne dit pas le chroni-  
queur et ce que nous apprend le baron de Busbecq,  
c'est que M<sup>lle</sup> d'Atrie subjuga par son charme le duc  
d'Anjou, tandis que M<sup>lle</sup> de Sauve dut se contenter du  
favori d'Avrilly. (Lettre du 8 août 1583 à Rodolphe II.)

Il s'agit de Chaulnes (Somme), à 50 kilomètres de  
Péronne, où nous avons déjà vu la reine mère séjourner  
plus d'une fois.

<sup>1</sup> Ils étaient toujours à Mézières - pour boire plus  
fraîches les eaux de Spa -.

parlé au Roy pour avoyr cete letre; car je  
pensès que c'étoyt aultant pour l'une que pour  
l'autre, mès yl a fayt la réponse que vous dys  
et que vostre homme vous aura peu dyre.

Nous sommes ysi, au nous portons tous byen,  
Dyeu mersis, lequel je pryé vous conserver.

De Monceaux, le xxi<sup>me</sup> de joulet 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 23 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16692, f° 120.

A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, je ne vous feray redite  
du contenu en la lettre que le Roy monsieur  
mon fils vous escript; mais vous feray certain  
de sa bonne santé et de celle de mon filz le  
duc d'Anjou, que j'ay veu ces jours passez sur  
la frontière de Picardye<sup>1</sup>, où je l'ay laissé très  
disposé de se unir plus qu'il n'a jamais faict  
avecques le Roy monditsieur et filz pour la con-  
servation de la paix en ce royaume, dont je  
m'asseure que seront très ayses tous ceulx qui  
ayment le bien de ceste couronne. Mais il a

<sup>1</sup> Chassé de Dunkerque par l'arrivée des troupes du  
prince de Parme, le duc d'Anjou écrivait le 4 juillet  
d'Abbeville, à son agent près des États généraux des  
Pays-Bas, des Pruneaux :

J'ay recommandé aux gouverneurs voisins de Dun-  
querque l'assistance de cette place; mais le secours de  
messieurs les États est plus à propos et se fera mieux  
à cause de la commodité de leurs vaisseaux. Faictes  
donc, je vous prie, qu'ilz ayent de quoy eulx maintenir  
et qu'on ne die point que la ville se soit perdue par  
faute de bled et de poudre... J'espère voir la royne  
ma mère, dedans quatre ou cinq jours, et très to-  
t après pourvoir à l'anvoy d'argent pour mon cousin  
monsieur le maréchal de Biron, comme je lui manda.

(Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou  
et les Pays-Bas, t. V, p. 243.)

laissé les choses de Flandres très descousues, pour le peu de compte que ont fait les Estats de les remettre et rabiller despuis le tumulte d'Anvers, ainsi que le Roy, mondict sieur et filz, vous escript plus amplement. Priant Dieu qu'il vous ayt, Monsieur de Maisse, en sa sainte garde.

Esript à Monceaux, le xxiii<sup>e</sup> jour de juillet 1583.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

1583. — 25 juillet.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3308, f° 79 r°.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, nous sommes aussi esbahyz et marryz icy qu'on aura, comme je pense, esté en Angleterre, de la soubdaine reddition de Donquerque, pour lequel mon filz le duc d'Anjou (estant dernièrement avec luy à Chaulne, où je le feuz trouver pour les raisons que verrez en la lettre du Roy monsieur mon filz) estoit en fort grande peyne, ainsi qu'il me disoit, de le veoir assiégé; et pendant que feusmes ensemble il donna ordre pour le faire secourir<sup>1</sup>. C'est ung grand mal qu'il se soit rendu<sup>2</sup> et grand préjudice aux affaires de mondict filz, que je conseilleray tousjours, comme j'ay aussy tousjours fait, de se départir de telles entreprises que celles de Flan-

<sup>1</sup> Le duc d'Anjou, en partant pour la France, avait laissé à Dunkerque le s<sup>r</sup> de Chamois avec 500 fantassins. La Motte, gouverneur de Gravelines, vint investir la place qui se rendit aussitôt, le 15 juin 1583, avec quelques canons.

<sup>2</sup> La reprise de Dunkerque par les Espagnols fut d'un effet désastreux, non seulement en Angleterre, mais dans tous les pays où on s'intéressait à la France; car, plus encore que l'échauffourée d'Anvers, c'était l'indice d'un échec absolu.

dres; mais puisqu'il ne nous a voulu croire et qu'il en estoit si avant, j'ay grand regret qu'il ne s'y est mieulx conduit et suis en peyne de l'opinion que nous voyons qu'a la royne d'Angleterre, ma bonne seur, de mondict filz le duc d'Anjou, que soyons d'accord avec lui pour pacifier avec le roy d'Espagne au préjudice d'elle; à quoy il y a nulle apparence, l'assurant bien aussy que le Roy mondict sieur et filz ne s'est jamais entremis ny n'a, en façon que ce soit, trouvé bon lesdictes entreprises de son frère èsdicts Pais-Bas. Il ne demande que la paix et repos en son royaume et avec ses voisins, comme il vous escript si amplement que, m'en remettant à sa lettre, je n'estendray ceste-cy d'avantaige, que pour vous prier, trouvant madicte seur à propos, luy dire que je l'ay tousjours aymée et que je ne changeray jamais, comme aussy m'asseuré-je que ne fera le Roy mondict sieur et filz de tout ce qu'il luy a juré et promis, ainsy que nous nous asseurons aussy qu'elle fera de sa part, en nostre endroict, selon les promesses qu'elle nous a réciproquement faictes. Priant Dieu, etc.

Esript à Monceaux, le xxv<sup>e</sup> juillet 1583.

CATHERINE.

1583. — 26 juillet.

Copie. Record office, State papers, France, vol. 83.

A MADAME MA BONNE SŒUR

LA ROYNE D'ANGLETERRE.

Madame ma bonne sœur, je n'ay voulu perdre ceste occasion de Madame de Mauvissière pour me ramentevoir en vostre bonne grace et vous prier que me continuez l'amitié que j'ay tousjours congneu que m'avez portée, encores que ce que j'ay tant désiré ne soit sorty effect, que pour cela ne laissiez

de me tenir comme si j'avois eu cest heur et contentement, que j'ay toute ma vie souhaisté, pour un des plus grands biens qui m'ait sceu advenir, et vous supplie vous en ressouvenir toute vostre vie et que je n'ay jamais tant désiré les entreprises de mon filz, comme le contentement de voir un général repos en toute la Chrestienté par le moyen de vostre mariage, lequel n'estant encore advenu, n'en fault perdre ni la volonté ni de chercher tous moyens pour y parvenir, comme je sçay qu'estant Princesse très avisée et saige, en pouvez plus trouver que nul aultre; et en attendant ce bonheur, je vous supplie croire que vous n'aurez jamais une meilleure sœur et amie, ni qui désire plus vous voir contentement en l'amitié du Roy mon filz, comme je vous puis asseurer de l'avoir, ni qui s'emploie de meilleur cœur à y faire tous les offices; ne cesseray pour la voir continuer et augmenter, en quoy n'auray grande peine, pour le voir si résolu de vous aymer et pour autant que le roy son père faisoit, qui m'est une grande joye, que je prie à Dieu la continuer et vous asseurer, Madame ma bonne sœur, en bonne santé.

De Monceaux, le xxvi<sup>e</sup> jour de juillet 1583.

Vostre très bonne sœur et cousine et asseurée amie,

CATHERINE.

1583. — 30 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 6699, f° 35.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon filz, Choymin, présent porteur, m'est venu trouver pour me prier de vous escrire en sa faveur, affin qu'il vous plaise le gratifier de ce dont il vous fera requeste, n'ayant peu luy desayer cette grace, j'ay bien

voullu vous faire la présente pour vous supplier de l'avoir, s'il vous plaist, en recommandation, suivant ce que votre frère m'a escript qu'il vous en supplie très humblement. Je prie Dieu, Monsieur mon filz, vous avoir en sa très sainte et digne garde.

Esript à Paris, le xxx<sup>e</sup> julliet 1583.

Vostre bonne é très afectionné et hobligé mère,

CATHERINE.

1583. — 31 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 177.

#### A MONSIEUR DE BELLIÈVRE.

Monsieur de Bellièvre, je viens d'estre advertie que ma fille la royne de Navarre a envoyé ung homme exprès devers mon filz<sup>1</sup> pour le gagner et destourner, s'il est possible, de la bonne volonté qu'il monstre avoir de se conformer aux intentions du Roy monsieur mon filz, et luy faire prendre quelque mauvaise résolution. Et, combien que je ne tiens certain tel advertissement, et d'avantage que j ne me puisse persuader que mondict filz s laisse aller à pareilles intentions, attendu l'assurance qu'il m'a donnée de sa bonne volonté et l'intérêt qu'il a d'i persévérer, néanmoins, les choses estans aux termes que vous sçavez qu'elles sont, j'ay advisé escrire mondict filz la lettre que je vous envoie, quelle j'ay laissée ouverte affin que vous voyez et, si ce porteur vous trouve encore

<sup>1</sup> Pendant le séjour du roi à Mézières, Mon avait renoué ses intrigues avec le beau Harlay du vallon, grand-écuyer du duc d'Anjou; et comme elle avait été malade, les médisances allaient sur et l'ambassadeur florentin écrivait: «Alcuni che la sia gravida, altri idropica». — (Négoci la France a la Toscane, t. IV, p. 466.)

près de luy, vous la luy présentiez, et luy remonstriez sur ce propos ce que vous cognoissez mieulx que nul autre appartenir à son honneur et lui estre plus utile; affin de le divertir de prester l'oreille et se laisser aller à telles persuasions et conseils qui ne lui peuvent apporter que tout malheur et à ce royaume aussi, que quelques ungs ne seroient à l'avanture marry de renversser sans dessus dessous pour servir à leues passions et dessaings. Vous considérerez s'il sera à propos ou non de nommer à mondict filz sa seur ou non, en quoi vous pourrez vous conduire selon que vous le trouverez disposé pour ce regard, m'en remectant à vostre prudence et bon advis, comme de lui en escrire ce que vous jugerez estre à propos, en cas que la présente ne vous trouve auprès de luy, lui faisant tenir ma lettre par ledict porteur. Vous laissant à pansser la peine en laquelle ces choses me mettent, dont je prie Dieu me vouloir desliver bien tost, et qu'il vous conserve en sa sainte garde.

De Passy<sup>1</sup>, le dernier jour de juillet 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 3 août.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3350, f° 105.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, j'é vu vostre letre et ay pansé à cet que me mendés, de quoy ne devés avoyr creynte que le Roy ne soy byen aise de vous voyr, et ne leuy enn é voleu parler; car y l m'eult dyst : pourquoy ne le voyré-ge vo-

<sup>1</sup> Passy était alors « une paroisse de 144 feux », située sur le coteau de la Seine, « à une petite lieue de Paris », dit l'abbé Expilly, des Gaules.

lantyé? Mès, voyant que n'estes sur son chemyn, yl sera mylleur que vous en venyés come avés délybéré volouyr, et me trover à Montceaux au à St-Mort, au j'espère aystre de samedy procheyn en quinze jours; et, voyant que n'estyés de cet avys, je panse que, fesant come je dys, que seryés plus content, veu que n'avys pas grent envye d'y aler. Je ne vous feyré la présente plus longne et la synyré en pryent Dyeu vous conserver.

De Paris, cet m<sup>e</sup> de haust 1583.

Mon cousin, cete pouvre Ypolite, qui avoyt appousé vostre constreuteur, ayl est si aflygée et a bien à feyre de vostre bonne protection: je vous prie, pour l'amour de moy, l'avoyr pour recomendée en ses afayres.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 8 août.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3351, f° 80.

A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, l'abbé de Bonlieu, l'un de mes aulmosniers ordinaires<sup>1</sup>, m'a faict entendre qu'il est journellement empesché en la jouissance des fruitz et revenus de sadicte abbaye, tant par le s<sup>r</sup> de Montferant que plusieurs autres à son adveu et suasion; encores que depuis peu de temps, par arrest du Conseil d'estat du Roy monsieur mon filz, il ayt obtenu main levée desdits fruitz, et, qui plus est, continuant par ledict de Montferrant son animosité, chasse tous les prestres que ledict Bonlieu y auroit mis pour faire le service divin. Et, pour ce que je trouve bien estrange

<sup>1</sup> Sébastien de La Forstie était, depuis 1571, abbé de Bonlieu, ou Carbon blanc, monastère cistercien situé tout près de Bordeaux; il y fut enseveli en 1597.

telle fassons de faire encores à l'endroit dudict de Bonlieu, pour l'honneur qu'il a d'estre à moy, je l'ay bien voulu assister en ceste sy juste plainte. pour luy en faire faire raison, vous priant, mon cousin, de vouloir pour l'amour de moy prendre la peyne d'escrire audict s<sup>r</sup> de Montferrant qu'il ayt à se déporter de telles insolances et ne plus donner aucun empeschement audict abbé. Tenant au surplus la main de vostre part, autant qu'il vous sera possible. ainsy que je sçay que vous y pouvez beaucoup, à ce que ledict de Bonlieu jouisse à l'advenir entièrement de ce qu'il luy appartient; vous assurant que vous me ferez service fort agréable pour l'enve que j'ay qu'il congnoisse par effect la bonne volonté que je luy porte et l'enve que j'ay de le gratifier. je prie Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Passy<sup>1</sup>, le viii<sup>e</sup> jour d'aoust 1583.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Le roi s'était retiré depuis quelques jours à Madrid, près Paris, tout occupé de dévotions, faisant construire une église pour sa nouvelle confrérie des « ermites ». La reine mère était à Passy et le voyait secrètement tous les jours; mais il s'était absolument déchargé sur elle de tout le gouvernement.

Comment se fait-il que ce jour-là même, sans consulter sa mère, qui semble y être restée absolument étrangère, Henri III ait fait à sa sœur, la reine de Navarre, l'outrage public, dont nous allons voir les graves conséquences? Presque tous les historiens ont dit que Catherine de Médicis n'était point à Paris. Ses lettres prouvent que du 30 juillet au 9 août, non seulement elle y résida, mais elle donna audience à l'ambassadeur d'Angleterre; et, morte sur l'affaire de Marguerite, elle eut simplement, sans y attacher d'importance, que le roi son fils en partit le 5 août pour Orléansville et Fontainebleau.

1583. — 9 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3321, f° 117 r°.

## AU ROY CATHOLIQUE

MONSIEUR MON FILS<sup>1</sup>.

Monsieur mon filz, l'affection que j'ay tousjours eue de veoir continuer ce que le mon Seigneur, laissa entre ces deux courons est cause que me continuant, j'ay escri Longlée, résidant près de Vostre Majesté, le Roy son frère, de luy tenyr ung propos par ma part, m'assurant qu'Elle n'a moindre lontanité de la continuation de l'amitié qui entre Vostre Majesté et ce qui reste du mon Seigneur; qui sera cause que, me restant sur ledit Longlée, ne seray la plus longue, et prie Dieu conduire toutes choses à son honneur, bien et repos de Crestienté.

De Paris, le ix<sup>e</sup> jour d'aoust 1583.

Vostre bonne sœur et mère,

CATHERINE.

1583. — 9 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3321, f° 117 r°.

## [A MONSIEUR DE LONGLÉE<sup>2</sup>.]

Longlée, vous verrez, par la dépesche que vous faict le Roy monsieur mon filz, le cours de la response que le Tassis m'a faite sur le propos qu'avions eu ensemble, avant que je partisse de Paris, qui m'a fait le chemin à ce que de si longtemps je n'ai et bien souvent à luy-mesmes et autres ont tenu son lieu, et à ceux que pour monsieur mon filz ont esté résidans

En marge : « De ladite dame royne au Roy. »

<sup>1</sup> En marge : « De la royne mère du Roy. »



du roy catholique, je en ay parlé et escript, mais comme chose que je désire pour estre, l'ung mon filz, et l'autre fille d'une fille que j'ay tant aymée. J'ay esté très aise d'avoir le chemin ouvert de franchement, comme je l'ay dedans le cœur, vous mander de dire au roy catholique, de ma part, le désir que j'ay qui luy plaise de donner une des infantes ses filles et les miennes petites en mariage à mon filz, le duc d'Anjou, et, par mesme moien, accorder tous nos différens, espérant qu'en ce faisant, toute la Crestienté demeurera en paix et repos, que nous debvons tous deux désirer: moy, pour estre bien vieille, et luy, pour n'estre de guères plus jeune; et que cecy ne tire en longueur que, dedans six sepmaines, j'en puisse sçavoir sa volonté. Je ne vous en diray d'avantage; car, par la dépesche du Roy monsieur mon filz, vous serez amplement instruit; qui me fera faire fin, priant Dieu, Longlée, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escrip à Paris, le 1<sup>x</sup>. d'aust 1583.

1583. — 9 août.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 473, p. 440.

Ms. franç., n° 3308, f° 7a v°.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, depuis la dernière despesche que vous avons faite, nous avons receu la vostre du trentunième et dernier jour du mois passé, par laquelle il semble (comme aussy faisoit-il par vostre précédente) que la royne d'Angleterre, ma bonne sœur, soit entrée en deffiance, non seulement de mon filz le duc d'Anjou, mais aussi du Roy monsieur mon filz, pour lequel elle se mescompte fort, si elle en avoit aultre opinion que celle qu'elle doit avoir, et si elle ne s'asseuroit de la bonne

et vraye amytié et voisinance qu'il luy a promise et jurée, laquelle il est bien résolu de constamment et sincèrement continuer, comme nous nous promettons aussy que fera de sa part ladicte dame royne, et dont vous la pouvez fermement asseurer, ainsy que j'ai faict ce matin entendre au sieur de Cobham, son ambassadeur, auquel j'ai donné audience, en ce lieu des Thuilleries, où il m'est venu trouver et apporter une requeste au nom d'aucuns marchans anglois, qui remonstrent qu'on leur veut faire paier quelques subsides nouveaulx en Bretagne; sur quoy j'ay commandé au secrétaire Pinart d'en aller communiquer avec ceux du Conseil du Roi mondit sieur et fils, affin de leur faire pourveoir le plus favorablement qu'il sera possible, ainsy que je m'assure qu'ils feront. Et pour le moins vous assure-je que le Roy mondit sieur et fils entend qu'ils traitent les subjectz d'icelle dame royne, notre bonne sœur, aussy favorablement que les siens. Ledit ambassadeur m'a aussy parlé du faict des déprédations, pour lequel on a tant de fois mis en avant ung si bon expédient, mais qui est que les admiraulx de l'un et l'autre royaume répondroient réciproquement en leur propre et privé nom des déprédations qui se feroient; en quoy je sçay que, pour le costé de deça, le sieur de Joyeuse fera ce qu'il a cy-devant offert et dont on vous a si amplement instruit et chargé de parler de delà par les despesches qui vous ont esté sur ce faites; lesquelles je suis d'avis que vous repreniez, et que vous regardiez avec les seigneurs du Conseil de ladite dame royne, si l'admiral de delà en voudra faire aultant que ledit sieur de Joyeuse veut faire en sa charge, et ce sera ung beau moyen pour nous oster hors de toutes ces peynes et les communs subjectz des grandes pertes et fraiz où ils sont ordinairement constituez; m'assurant que le Roy mondit sieur

et fils aura fort agréable ce qu'en ferez selon sesdictes despaches.

Cependant je vous diray, Monsieur de Mauvissière, que ledict sieur ambassadeur, vers la fin de ladicte audience, m'a dict que j'avois toujours faict bons voyages devers mon filz le duc d'Anjou, et qu'il prioit Dieu que cestuy-cy feust de mesme, et que le mariage dont on parloit réussist<sup>1</sup>. Sur cela je luy ay respondu qu'il ne parloit donc plus d'icelluy d'icelle dame royne et de mondict filz, que j'ai toujours espéré et désiré sur tous aultres, et que de nostre part il n'y avoit jamais esté manqué, ny ne manqueroit de bonne volonté; à quoy il m'a fort franchement et honnestement dict que le Roy mondict sieur et filz n'ayant point d'enfans, il falloit à mondict filz le duc d'Anjou une femme plus jeune que ladicte dame royne sa maistresse, qui estoit trop agée pour avoir enfans. Et je luy ay sur cela respondu, selon la vérité, que, quand bien il ne s'en espéreroit des enfans, que pourtant ne laisserions nous pas de souhaiter ledict mariage, et quoyqu'il se feist pour le mariage de mondict filz, que jamais ce ne seroit sans sa bonne grace et consentement, et aussy que je l'asseurois que le désir du Roy mondict sieur et filz n'estoit aultre que de continuer en bonne, vraye et parfaicte amytié et intelligence avec elle; dont il me semble que ledict sieur ambassadeur a monstré d'estre fort satisfait. Il m'a aussy demandé si j'amènerois pas icy mondict filz le duc d'Anjou: à quoy j'ay respondu que pour ceste fois je pensois bien que non, n'y estant point le Roy mondict sieur et filz; mais que j'espérois

<sup>1</sup> Le 27 août 1583, Busbecq écrivant à l'empereur : « On parle beaucoup du mariage du duc d'Alençon avec la fille du duc de Lorraine, et de celui de la princesse de Navarre avec le duc de Savoye; mais ces nouvelles m'ont paru jusqu'à ce jour bien plus surprenantes que vraisemblables. » — Édit. de 1748, t. III.

que ce seroit entost, estant, graces à Dieu, tous deux en t<sup>te</sup> amytié. Et, ne doutant pas que ledict sieur ambassadeur n'en escripve à icelle dame royne, je n'ay aussy voulu tarder d'avantaige à vous en faire ceste despache, affin que, conformément au contenu d'icelle et suivant la dernière que vous avons faicte, vous l'assuriez tousjours de nostre dicte bonne et vraye amytié.

Le Roy mondict sieur et filz partist hier pour s'en aller, passant par Olinville et Fontainebleau, à Bourbonlancys, où la royne ma fille est allée prendre les beings, et s'en revenant ensemble à ce mois de septembre en ceste ville. Cependant, ceulz de son Conseil et ses secretaires demeureront icy auprès de moy, pour pourveoir à toutes les choses nécessaires. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, et

Escript à Paris, le neufiesme jour d'août 1583.

1583. — 13 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3366, f° 113 r°

A MESSIEURS

#### DU CONSEIL DES FINANCES.

Messieurs, je m'assure que vous avez vos souvenirs de l'ordre que le Roy monseigneur mon filz vous a cy-devant escript donner pour le refreschissement, vivres et munitions qui est nécessaire d'envoyer promptement à Tercère<sup>1</sup>, affin qu'ilz y puissent arriver dedans

<sup>1</sup> Au mois de février 1583, la reine mère avait obtenu un crédit pour son « caprice de Portugal », comme disait l'ambassadeur florentin : « La Regina Madre tanto fato, che ha avuto cento mila scudi per il capriccio di Portogallo, e molti servitori del Re, buoni soldati, ci vanno, e con buona grazia di Sua Maestà dicendo che non può mancare alla madre. » (Négociations de la France avec la Toscane, t. IV, p. 400.) Catherine avait eu quelques difficultés avec son

ce présent moy d'aoust, ou le x<sup>e</sup> du prochain, pour le plus tard; auquel ordre, s'il n'estoit promptement pourveu, il adviendroit ung très grand inconuenient à son service; et ladicte Tercère se perderoit. A ceste cause, je vous pryé, Messieurs, regarder avec le général Noumeç et les marchans qu'il faict venir de Normandie, d'accorder et faire promptement marché avec eulx pour la fourniture desdicts vivres, affin qu'ilz puissent aller incontinent et diligemment denner ordre et satisfaire à ce qu'ilz promecteron. Et, pour que vous estes assez amplement informez de cest affaire et combien il est de grande importance au bien du service du Roy mondit sieur et filz, je ne vous en feray plus longue lettre, m'assurant bien que vous y userez, comme il est très requis, de toute dilligence; mais seulement vous priray de m'escripre incontinent ce que vous aurez faict en cedict affaire, lequel je vous recommande de toute affection pour estre

l'occasion de l'organisation de cette seconde expédition des Açores. Elle aurait désiré en donner le commandement à Brissac, qui avait été le lieutenant de Strozzi. Henri III n'approuvait pas ce choix, voulant surtout sauvegarder les droits de son favori et beau-frère Joyeuse, dont il avait fait un grand-amiral de France. Il écrivait à ce propos à Villeroy :

« J'ay veu ce que vous m'escryvez du chef que Brissac n'yra si je ne veus, et que l'on dict que cella n'est sy pressé. Ceulx qui favorisent Brissac je ne say pourquoy, et seroyt aux dépens de l'honneur de mon beau-frère, pansant endormir les mullets de dyre qu'il n'est pressé. Il faust un chef, et faust plus fort anuyct que demain qu'il aille. Mais je m'assure plus sur la Roynne ma bonne mère que sur tous autres qu'elle ne voudra, pour artyfice ni dessin de nul, préjudicier à mon dict beau-frère. Brissac est revenu : il n'a ny gaigné la bataille ny faict si grands myracles, à ce que j'ay sceu, qu'il soyet pour désonorer ce qui se passera tousjours en toutes choses. Et ne faust pas que l'on pance avec le temps le favoriser par atandre écoulér le temps. Mais le myeulx est qu'il a beau estre favorisé de tous, il ne le sera ni de moy contre mon beau-frère, ni de la Roynne ma bonne

chose qui importe tant et qui est si pressée et nécessaire, que, si l'on ne faict en cella ce que l'on doit, suivant la droicte intention du Roy mondit sieur et filz et qu'il a si clairement escripte dès qu'il estoit à Mézières et depuis encores tant expressément commandé de bouche, nous en verrons advenir ung tel inconuenient, que nous y aurons toute nostre vie regret. Voylà pourquoy il y faulz dilligemment pourvoir, comme je vous pryé d'affection derechef faire. Priant Dieu, Messieurs, etc.

A Compiègne<sup>1</sup>, du xiii<sup>e</sup> d'aoust 1583.

mère. Les autres ne sont rien où nous ne parlons point. » (Nouv. acq. fr. 1245, f<sup>o</sup> 188).

Quelques semaines plus tard, étant à Bourbon-Lancy, il mandait de nouveau à Villeroy :

« Quant à nostre armée navale, il faust promptement y en remettre sus une autre. Je suis bien aysé que la reine ma bonne mère se serve de mon beau-frère; car cela, la justice le veust. Il y fera byen; je crois qu'il nomera le comandeur de Chates. Il se faust vanger de ces cruels Espagnols. Pour moy, j'en suys en extreme colère, et ne mouray jamais que je ne les voye avec la revanche byen à bon essayant; car je ne veux que, de mon temps, l'Espagnol aye bien cella sur nous. »

On trouvera à l'*Appendice* une lettre plus longue encore de Henri III, toujours sur le même sujet; mais nous nous étonnons de n'avoir pas rencontré plus de documents émanés de la reine mère sur une affaire qui lui tenait tant au cœur.

<sup>1</sup> La reine mère avait été très fatiguée de son voyage et assez sérieusement indisposée d'un fort dérangement d'entrailles. Son premier médecin, Renaud Vigor, était présent : lui et Pinart donnèrent au roi, par trois lettres successives, des nouvelles de sa mère. On les lira avec curiosité à l'*Appendice*, non pas tant pour les détails un peu réalistes qu'elles fournissent sur la maladie et les singuliers remèdes appliqués, que pour les détails précis sur l'itinéraire de Catherine de Médicis et les affaires qu'elle traitait en chemin.

vostres, je n'estendray ceste-cy d'avantage que pour vous dire que, en attendant le retour du Roy mondict sieur et filz, je m'en vais gentilhomman passer à Gaillon et me acheminer devers Paris. Priant Dieu, monsieur de Mauvissière, etc.

Escript à La Fère, en Picardie, le xix<sup>e</sup> jour d'aoust 1583.

Monsieur de Mauvissière, je vous prie assister ledict sieur de Réau en ce que vous pourrez, pendant qu'il sera de delà; car je l'ay toujours trouvé affectionné à ce qui est du service du Roy mondict sieur et filz et de mondict filz le duc d'Anjou.

1583. — 20 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, P 115 v°.

A MESSIEURS

LES PREVOST DES MARCHANS

ET ESCHEVINS DE PARIS.

Messieurs, j'ay esté bien ayse de veoir icy les sieurs advocat de Thou, conseiller Perrot, eschevin de Loyne et procureur de ville Perrot, avec le scrutin de l'election qui a esté faicte des personnes desnommées en icelluy, pour estre eschevins au lieu des conseillers Poussepin<sup>1</sup> et auditeur Mamyneau<sup>2</sup>. Ilz m'ont présenté ledit scrutin pour l'absence du Roy monsieur mon filz, et, selon son intention, avec vos lettres, suivant lesquelles j'ay déclairé eschevins messieurs Hector Gedoy<sup>3</sup> et Jacques

<sup>1</sup> Jean Poussepin, qui dressa, en 1583, le premier inventaire connu des archives de l'Hôtel de Ville.

<sup>2</sup> Denis Mamineau, auditeur à la Chambre des Comptes.

<sup>3</sup> Hector Gédoin, secrétaire de la Chambre du Roi.

de La Fa<sup>1</sup>, les premiers nommez aux scrutin, comme ayant le plus de voix, et leur ay pour ce faict faire le serment, ainsi qu'il est accoustumé, dont acte a esté expédié, qui vous sera représenté par les dessusdits; lesquelz vous feront aussi entendre la dévotion que a mon filz le duc d'Anjou, que je suis icy venue veoir, de se conformer à l'intention du Roy mondit sieur et filz et se ranger auprès de luy pour luy rendre le service qu'il luy doit. dont je me resjouys avec vous, m'assurant que tous les gens de bien en receveront très grand ayse. Et me remectant à leur suffisance pour vous dire ce qu'ilz ont congnu de la bonne volonté de mondit filz pendant qu'ilz ont esté icy, je ne vous en feray plus longue lettre, mais, pour la fin, vous recommanderay toujours vostre bon devoir aux affaires de ladict ville et repos d'icelle, et vous prieray aussi d'avoir le soing d'y donner tel ordre pour la santé que l'on en puisse du tout oster le danger de la maladie contagieuse. Cependant, je prie Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à La Fère, le xx<sup>e</sup> jour d'aoust 1583.

<sup>1</sup> Jacques Delafa, procureur à la Chambre des Comptes et capitaine dans la milice bourgeoise.

<sup>2</sup> On lit dans les *Registres du Bureau de la ville de Paris*, t. VIII, p. 336 : « Aujourd'huy, vingtième jour d'aoust mil cinq cent quatre vingtz trois, la Roynne, mère du Roy, estant à La Fère en Picardye, où M<sup>r</sup> Augustin de Thou, conseiller au conseil d'Estat et premier advocat de Sa Majesté en sa court de Parlement, et M<sup>r</sup> Pierre Perrot, conseiller du Roy en ladict court de Parlement et conseiller de ladict ville de Paris, et aussi M<sup>r</sup> de Luynes, l'un des eschevins, et Pierre Perrot, procureur du Roy et d'icelle ville, ont apporté à Sa Majesté suivant l'instruction du Roy son filz, le scrutin scellé de l'election faicte le seizième jour de ce mois... Et ayant ladict dame Roynne trouvé M<sup>r</sup> Hector Gedoy et Jacques... avaient le... »

telle fassons de faire encores à l'endroit dudict de Bonlieu, pour l'honneur qu'il a d'estre à moy, je l'ay bien voullu assister en ceste sy juste plaincte, pour luy en faire faire raison, vous priant, mon cousin, de voulloir pour l'amour de moy prendre la peyne d'escrire audict s<sup>r</sup> de Montferrant qu'il ayt à se déporter de telles insolances et ne plus donner aucun empeschement audict abbé. Tenant au surplus la main de vostre part, autant qu'il vous sera possible, ainsy que je sçay que vous y pouvez beaucoup, à ce que ledict de Bonlieu jouisse à l'advenir entièrement de ce qu'il luy appartient; vous asseurant que vous me ferez service fort agréable pour l'envye que j'ay qu'il congnoisse par effect la bonne volunté que je luy porte et l'envye que j'ay de le gratifier, je prie Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Passy<sup>1</sup>, le viii<sup>e</sup> jour d'aoust 1583.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Le roi s'était retiré depuis quelques jours à Madrid, près Paris, tout occupé de dévotions, faisant construire une église pour sa nouvelle confrérie des « ermites ». La reine mère était à Passy et le voyait secrètement tous les jours; mais il s'était absolument déchargé sur elle de tout le gouvernement.

Comment se fait-il que ce jour-là même, sans consulter sa mère, qui semble y être restée absolument étrangère, Henri III ait fait à sa sœur, la reine de Navarre, l'outrage public, dont nous allons voir les graves conséquences? Presque tous les historiens ont dit que Catherine de Médicis n'était point à Paris. Ses lettres prouvent que du 30 juillet au 9 août, non seulement elle y réside, mais elle donne audience à l'ambassadeur d'Angleterre; et, muette sur l'affaire de Marguerite, elle écrit simplement, sans y attacher d'importance, que le roi son fils est parti le 8 août pour Orlainville et Fontainebleau.

1583. — 9 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3321, f° 117 r.

## AU ROY CATHOLIQUE

MONSIEUR MON FILS<sup>1</sup>.

Monsieur mon filz, l'affection que j'ay toujours eue de veoir continuer ce que le Roy, mon Seigneur, laissa entre ces deux couronnes, est cause que me continuant, j'ay escript à Longlée, résidant près de Vostre Majesté pour le Roy son frère, de luy tenyr ung propos de ma part, m'assurant qu'Elle n'a moindre volonté de la continuation de l'amitié qui est entre Vostre Majesté et ce qui reste du Roy, mon Seigneur; qui sera cause que, me remettant sur ledit Longlée, ne feray la présente plus longue, et prie Dieu conduire toutes choses à son honneur, bien et repos de ~~la~~ Crestienté.

De Paris, le ix<sup>e</sup> jour d'aust 1583.

Vostre bonne sœur et mère,

CATHERINE.

1583. — 9 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3321, f° 117 r.

## [ A MONSIEUR DE LONGLÉE<sup>2</sup>. ]

Longlée, vous verrez, par la dépesche que vous saict le Roy monsieur mon filz, le discours de la responce que le Tassis m'a faicte sur le propos qu'avions eu ensemble, auparavant que je partisse de Paris, qui m'a ouvert le chemin à ce que de si longtemps je désire et bien souvent à luy-mesmes et aultres, qui ont tenu son lieu, et à ceulx que pour le Roy monsieur mon filz ont esté résidans aupres

<sup>1</sup> En marge : « De ladite dame royne au Roy. »

<sup>2</sup> En marge : « De la royne mère du Roy. »

et fils aura fort agréable ce qu'en ferez selon sesdictes despaches.

Cependant je vous diray, Monsieur de Mauvissière, que ledict sieur ambassadeur, vers la fin de ladicte audience, m'a dict que j'avois toujours fait bons voyages devers mon filz le duc d'Anjou, et qu'il prioit Dieu que cestuy-cy feust de mesme, et que le mariage dont on parloit réussist<sup>1</sup>. Sur cela je luy ay respondu qu'il ne parloit donc plus d'icelluy d'icelle dame royne et de mondiet filz, que j'ai toujours espéré et désiré sur tous autres, et que de nostre part il n'y avoit jamais esté manqué, ny ne manqueroit de bonne volonté; à quoy il m'a fort franchement et honnestement dict que le Roy mondiet sieur et filz n'ayant point d'enfans, il falloit à mondiet filz le duc d'Anjou une femme plus jeune que ladicte dame royne sa maistresse, qui estoit trop agée pour avoir enfans. Et je luy ay sur cela respondu, selon la vérité, que, quand bien il ne s'en espéreroit des enfans, que pourtant ne laisserions nous pas de souhaiter ledict mariage, et quoyqu'il se feist pour le mariage de mondiet filz, que jamais ce ne seroit sans sa bonne grace et consentement, et aussy que je l'assurois que le désir du Roy mondiet sieur et filz n'estoit autre que de continuer en bonne, vraye et parfaite amitié et intelligence avec elle; dont il me semble que ledict sieur ambassadeur a monsté d'estre fort satisfait. Il m'a aussy demandé si j'amènerois pas icy mondiet filz le duc d'Anjou: à quoy j'ay respondu que pour ceste fois je pensois bien que non, n'y estant point le Roy mondiet sieur et filz; mais que j'espérois

que ce seroit bientost, estant, graces à Dieu, tous deux en très bonne amitié. Et, ne doutant pas que ledict sieur ambassadeur n'en escripse à icelle dame royne, je n'ay aussy voulu tarder d'avantage à vous en faire ceste despache, affin que, conformément au contenu d'icelle et suivant la dernière que vous avons faite, vous l'assuriez tousjours de nostre dicte bonne et vraye amitié.

Le Roy mondiet sieur et filz partist hier pour s'en aller, passant par Olinville et Fontainebleau, à Bourbonlancys, où la royne ma fille est allée prendre les beings, et s'en revenir ensemble à ce mois de septembre en ceste ville. Cependant, ceulz de son Conseil et ses secrétaires demeureront icy auprès de moy, pour pourveoir à toutes les choses nécessaires. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, etc.

Escript à Paris, le neufiesme jour d'août 1583.

1583. — 13 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 23-6, f° 113 v°

A MESSIEURS

#### DU CONSEIL DES FINANCES.

Messieurs, je m'assure que vous avez vu souvenance de l'ordre que le Roy mondiet filz vous a cy-devant escript donner pour le refreschissement, vivres et munitions qu'il est nécessaire d'envoyer promptement à Tercère<sup>1</sup>, affin qu'ilz y puissent arriver ded

<sup>1</sup> Le 27 août 1583, Buabec écrivait à l'empereur : « On parle beaucoup du mariage du duc d'Alençon avec la fille du duc de Lorraine, et de celui de la princesse de Navarre avec le duc de Savoie; mais ces nouvelles m'ont paru jusqu'à ce jour bien plus surprenantes que vraisemblables. » — Édit. de 1748, t. III.

<sup>1</sup> Au mois de février 1583, la reine mère avait obtenu un crédit pour son escaprice de Portugal, comme disait l'ambassadeur florentin : « La Regina Madre tanto fato, che ha avuto cento mila scudi per il capriccio di Portogallo, e molti servitori del Re, e soldati, ci vanno, e con buona grazia di Sua Maestà dicendo che non può mancare alla madre. » (Négociations de la France avec la Toscane, t. IV, p. 100). Catherine avait eu qu'... "écrits avec..."

1583. — 14 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3321, f° 117 r°.

AU S<sup>r</sup> HIÉRONIME DE GONDY,

AYANT LA CHARGE

DE LA CONDUITE DES AMBASSADEURS.

Sieur de Gondy, j'ay sceu de Pinart ce que vous feites entendre, le soir que je partis de Paris, au sieur de Villeroy, de ce qui se passa entre le Tassis et vous ce jour-là depuis mon parlement, et a esté selon cela la dépesche faicte à Longlée dès le lendemain<sup>1</sup>. Il sera bon que vous sachiez si ledict Tassis l'a faicte de sa part au roy catholique mon beau-filz, son maistre. Cependant, je vous diray que, à mon arrivée en ce lieu, j'ai sceu que mon filz, le duc d'Anjou, a quelque particullière négociation avec le sieur prince de Parme, pour traicter une paix, dont j'ay esté fort aize; mais je crains, si ledict sieur prince de Parme ne se dilligente d'accellerer et conclure leur dicte négociation, que mondiet filz se laisse aller à la pratique, que je sçay certainement que l'on faict pour le ralier et remectre plus avant que jamais avec ceulx des Estatz du Païs-Bas, dont je vous ay bien voullu donner incontinent advis, affin que de vous-mesmes vous le faictes entendre audict Tassis; et vous laisserez aussy entendre par luy qu'il ne fault pas que la négociation que luy et Longlée feront, selon ladicte résolution prise avec vous, ledict jour que je partiz de Paris, pour le faict du mariage, empesche celle de mondiet filz et dudict sieur prince de Parme. Au contraire, il fault que icelluy sieur prince la conclue promptement; car si cella estoit remis à la longue, ou qu'il voullust attendre d'Espagne la responce de ladicte négociation du mariage et différer jusques à ceste

heure-là celle de mondiet filz, je craindrois que cependant il se rembarquast avec lesdicts des Estatz, et que je n'eusse plus de moien de l'en retirer et faire avec l'aide de Dieu, comme j'espère que nous ferons, quelque chose de bon au bien général de la Crestienté, qui est ce que je désire le plus en ce monde faire avant que mourir; ce que le roy d'Espagne doit aussy désirer, pour rendre heureux son règne et vivre le reste de ses jours à repos, trouvant bien à propos que ladicte négociation dudict sieur prince de Parme se conclue bien tost avec mondiet filz, sans la mesler avec nostre. Car ce sera ung commencement pour faciliter d'avantage le différend d'entre ledit roy catholique et moy pour ma prétention en Portugal, que je vous diray encores une fois, qui ne fault pas qui soit cause de retarder la conclusion de ladicte négociation d'entre mondiet filz et ledict prince de Parme; car je craindrois que cependant ceulx desdicts Estatz des Païs-Bas le rempiétassent et le feissent rejoindre par traicté nouveau avec eulx, et que nous ne peussions rien faire de l'ung ny de l'autre, qui seroit un très grand mal, lequel il n'y a moien d'éviter que en faisant soudain la conclusion prompte de ladicte négociation d'entre mondiet filz et icelluy prince de Parme, comme je m'asseure que vous sçavez bien faire comprendre audict Tassis; vous priant m'escripre incontinent ce que en aurez faict. Priant Dieu, sieur Gondy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à La Fère<sup>1</sup>, le xiii<sup>e</sup> jour d'aoust 1583.

<sup>1</sup> C'est la dépesche du 9 août, donnée plus haut.

<sup>1</sup> La reine avait couché à Noyon le vendredi 12 août et elle arriva à La Fère le samedi 13.

1583. — 16 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 114 v°.

[A MONSIEUR DE CAROUGES<sup>1</sup>.]

Monsieur de Carouges, aussitost que j'euz receu vostre dernière despesche, je l'envoyai au Roy monsieur mon filz sur le chemin de Bourbon-Lansys, où il s'en est allé; il vous y fait responce et m'a mandé vous escrire encores de ma part, comme je n'ai voulu faillir de faire, que vous teniez la main, et vous ferez beaucoup pour son service, ad ce que ceulx de la religion prétendue reformée en l'estendue de vostre charge s'assurent de sa bonne et droicte intention au bien de la paix et entretènement de ses éditz et déclarations sur iceulx; vous assurant, Monsieur de Carouges, qu'il n'a rien en plus grand désir que cela, ainsi que vous verrez amplement par sa lettre; à laquelle me remectant, je vous diray seulement que je trouve mon filz le duc d'Anjou continuer tousjours en ceste bonne résolution, qu'il prit au dernier veoyage que je le veins veoir, de se conformer du tout à l'intention du Roy mondiet sieur et filz, dont je loue Dieu.

J'espère être bientôt à Gaillon, où je seray bien aise de vous veoir, si vostre santé le peut permettre. Mais, si vous n'estes encores aussi bien guéry que je souhaite, ne vous mettez pas en peyne d'y venir; car j'aurois trop de regret que vous rettumbassiez mallade. Priant Dieu, monsieur de Carouges, vous, etc.

De La Fère, ce xvi<sup>e</sup> aoust 1583<sup>2</sup>.

CATHERINE.

<sup>1</sup> Tanneguy Le Veneur, baron de Carrouges, était lieutenant général en Normandie et particulièrement à Rouen. Il devint plus tard comte de Tillières.

<sup>2</sup> Au bas de cette lettre on lit : « Il en est aultant

1583. — 19 août.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 473, p. 447.

Ms. franç., n° 3308, f° 73 v°.

## [A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, j'estois venue en partie veoir mon filz le duc d'Anjou sur ces bruicts qui ont couru et ce que vous avez escript par vos dernières despeschés, que l'on croioit (mesmes la royne d'Angleterre ma bonne sœur) qu'il s'estoit aliéné de l'affection et amytié qu'il a promise à ladite dame royne ma bonne sœur, dont j'avois bien délibéré de le blasmer. Mais j'ai bien trouvé le contraire; car, tant s'en fault que cela soit véritable que pour certain je ne l'ay jamais veu plus affectionné à ladicte dame royne, comme aussy a-t-il raison; ce que par la lettre que je luy escript présentement de ma main et que j'ay baillée au sieur de Réau<sup>1</sup> présent porteur, je luy fais entendre à la vérité, que j'ay trouvé mondiet filz aussy dévot et affectionné à honorer et servir ladicte dame royne qu'elle pourroit désirer, dont je vous prie l'asseurer de ma part et que jamais le Roy monsieur mon filz ny moy n'oublirons rien de ce que luy avons promis d'affection et d'amitié, nous assurons qu'elle en fera envers nous le semblable. Et pour ce que par les dernières despeschés du Roy mondiet sieur et filz et de moy, vous avons satisfait entièrement aux

écrit à Monsieur de Pierrecourt.» — Jacques de Moy, seig<sup>r</sup> de Pierrecourt, conseiller d'État, capitaine de cinquante hommes d'armes, était fils de Charles de Moy, seig<sup>r</sup> de la Meilleraye, vice-amiral de France, gouverneur du pays de Caux, et de Charlotte de Dreux, damé de Pierrecourt. Il fut fait chevalier du Saint-Esprit, le 31 décembre 1586.

<sup>1</sup> Constantin de Réault, écuyer, seig<sup>r</sup> de Brison, gouverneur de Pont-sur-Yonne, qui venait d'épouser, en 1582, Valentine d'Aucourt. Plus tard, il fut gentilhomme servant de Henri IV.



vostres, je n'estendray ceste-cy d'avantage que pour vous dire que, en attendant le retour du Roy mondict sieur et filz, je m'en vais gentilhommant passer à Gaillon et me acheminer devers Paris. Priant Dieu, monsieur de Mauvissière, etc.

Esript à La Fère, en Picardie, le xix<sup>e</sup> jour d'aoust 1583.

Monsieur de Mauvissière, je vous prie assister ledict sieur de Réau en ce que vous pourrez, pendant qu'il sera de delà; car je l'ay tousjours trouvé affectionné à ce qui est du service du Roy mondict sieur et filz et de mondict filz le duc d'Anjou.

1583. — 20 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 33e6, f° 115 v°.

A MESSIEURS

LES PREVOST DES MARCHANS

ET ESCHEVINS DE PARIS.

Messieurs, j'ay esté bien aysé de veoir icy les sieurs advocat de Thou, conseiller Perrot, eschevin de Loyne et procureur de ville Perrot, avec le scrutin de l'ellection qui a esté faicte des personnes desommées en icelluy, pour estre eschevins au lieu des conseillers Poussepin<sup>1</sup> et auditeur Mamyneau<sup>2</sup>. Ilz m'ont présenté ledit scrutin pour l'absence du Roy monsieur mon filz, et, selon son intention, avec vos lettres, suivant lesquelles j'ay déclairé eschevins messieurs Hector Gedeon<sup>3</sup> et Jacques

<sup>1</sup> Jean Poussepin, qui dressa, en 1583, le premier inventaire connu des archives de l'Hôtel de Ville.

<sup>2</sup> Denis Mamineau, auditeur à la Chambre des Comptes.

<sup>3</sup> Hector Gédoin, secrétaire de la Chambre du Roi.

de La Fa<sup>1</sup>, les premiers nommez aux scrutin, comme ayant le plus de voix, et leur ay pour ce faict faire le serment, ainsi qu'il est accoustumé, dont acte a esté expédié, qui vous sera représenté par les dessusdits; lesquels vous feront aussi entendre la dévotion que a mon filz le duc d'Anjou, que je suis icy venue veoir, de se conformer à l'intention du Roy mondit sieur et filz et se ranger auprès de luy pour luy rendre le service qu'il luy doit, dont je me resjouys avec vous, m'assurant que tous les gens de bien en receiveront très grand aysé. Et me remectant à leur suffisance pour vous dire ce qu'ils ont congu de la bonne volonté de mondit filz pendant qu'ils ont esté icy, je ne vous en feray plus longue lettre, mais, pour la fin, vous recommanderay tousjours vostre bon devoir aux affaires de ladicte ville et repos d'icelle, et vous prieray aussi d'avoir le soing d'y donner tel ordre pour la santé que l'on en puisse du tout oster le danger de la maladie contagieuse. Cependant, je pryé Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à La Fère, le xx<sup>e</sup> jour d'aoust 1583<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Jacques Delafé, procureur à la Chambre des Comptes et capitaine dans la milice bourgeoise.

<sup>2</sup> On lit dans les *Registres du Bureau de la ville de Paris*, t. VIII, p. 336 : « Aujourd'hui, vingtiesme jour d'aoust mil cinq cent quatre vingtz trois, la Roynne, mère du Roy, estant à La Fère en Picardye, où M<sup>r</sup> Augustin de Thou, conseiller au conseil d'Etat et premier advocat de Sa Majesté en sa court de Parlement, et Nicolas Perrot, conseiller du Roy en sadicte court de Parlement et conseiller de ladicte ville de Paris, et aussi M<sup>r</sup> Jehan de Luynes, l'un des eschevins, et Pierre Perrot, procureur du Roy et d'icelle ville, ont apporté à Sa Majesté, suivant l'instruction du Roy son filz, le scrutin clos et scellé de l'ellection faicte le seiziesme jour de ce présent mois... Et ayant ladicte dame Roynne trouvé que M<sup>r</sup> Hector Gedeon et Jacques Delafé avoient le plus de

[1583. — Août.]

Aut. Archives de Turin.

A MON FILS

MONSIEUR LE DUC DE SAVOYE.

**Mon** fils, s'ann alent le fils d'Albène, présent porteur, pour vous sayre la révérence, je n'é voleu fallir vous sayre ce mot, pour tousjours vous ramentevoyr l'amitié que vous ay depuys qu'êtes nay portée, et que rien ne vous puyse sayre croire le contraire de cet que vous ay tousjour aysté et seré, car, aystant **fils de** Madame que j'é tent aymée et honorée et qui m'est tousjour une douleceur, ne devés **jeamès** doucter que je ne vous soys en tout cet que ayste de moy aultre que

Vostre bonne mère,

CATHERINE.

1583. — 20 août.

Orig. Archives de la ville de Saint-Quentin.  
Liasse 150, dossier L.

A MESSIEURS

LES MAYEUR, ESCHEVINS, BOURGEOIS

ET HABITANS

DE LA VILLE DE SAINT-QUENTIN.

Mess<sup>rs</sup>, le Roy monsieur mon fils, n'ayant ce moyen, pour les grandes despenses qu'il a à supporter, d'ordonner plus que la somme de dix mil escuz en la présente année pour employer aux réparations de ses places de frontières de la Picardye de laquelle somme les <sup>v</sup> escus sont payables en la présente année et les aultres au quartier de janvier prochain, il

voix, les a déclarés, de par le Roy sendict filz, eschevins d'icelle ville et a reçu le serment qu'ilz ont pour ce presté sur les Évangilles, ainsi qu'il est acoustumé. . . »

a advisé afin que les ouvraiges qui sont entrepris esdictes places ne soient intremis, de dépescher ses lettres patentes au sieur de Crèveœur<sup>1</sup>, son lieutenant général au gouvernement de Picardye, pour faire faire l'avance de ce qui est departy en chascune des villes de ladite somme <sup>v</sup> escus par les mayeurs, eschevins et aultres habitans, qui mieulx le pourront porter, à la charge d'en estre remboursez par le trésorier des réparations, lequel s'en obligera. Et pour ce que en cela vous ferez ung service bien fort agréable au Roy monsieur et fils, et qu'il y va de vostre bien et conservation; je vous prie de vous y employer et y faire tout du mieulx qu'il vous sera possible, avec assurance de vostre remboursement sans qu'il s'y trouve aulcune faulte. Sur ce, je prie Dieu, Mess<sup>rs</sup>, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Esript à La Fère, le xx<sup>e</sup> jour d'aoust 1583.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : BRULART.

1583. — 21 août.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 214.

A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Belière, j'é veu cet que me mendeds que la dame de Duras<sup>2</sup> ayst à Parys;

<sup>1</sup> François Gouffier, s<sup>r</sup> de Crèveœur, fils de Guillaume Bonnivert, amiral de France, et de Louise de Crèveœur, chevalier de l'ordre de Saint-Michel depuis 1560, avait été nommé gouverneur de la province de Picardie dès le mois d'aoust 1573; il occupait encore cette charge au mois de mars 1590, et était alors un adversaire acharné de la Ligue. Sa volumineuse correspondance est conservée dans les archives de Saint-Quentin.

<sup>2</sup> On connaît le scandale du renvoi par Henri III de la reine de Navarre, sa sœur, accompagnée de madame de Duras et de mademoiselle de Béthune, deux personnes de mœurs assez peu recommandables, si on en

vous la conésés comme moy, je voldrés qu'il en feust dehors ; et vous prie, cet trouvé qu'il souyt bon, de dyre à sa mère que fera bien de l'en sère enn aler, et que je serès marrye de i'y trover ; vous voyré s'il è bon d'ynsin le faire. Ausi l'on m'a dyst que l'écuyer, qui a esté pris, ayst relaché et qu'il a ballé une letre au Roy que sa mère aycripvist à mon fils ; luy mesme me l'a dist, et que yl ne s'an donnoy poynt de pouyne, car yl savèt bien qu'il n'avoit neule yntelligence aveques elle. Toutefois, cet je pouvès savoyr s'il èt vray et cet qu'ele portoyt, je an seré bien aysé.

Je m'en vay demeyn, et mon fils m'a mené jesusques à la couchée ; je ne le vys jeamès en mylleur heumeur, mais qu'il dure. Fervaques ayst empyré et bien malade<sup>1</sup>. Je suys bien aysé que ayés trové vostre femme myeux que ne pensiés ; je prie Dyeu la guéryr et vous tenir en sa saincte garde.

De La Fère, cet xxi<sup>e</sup> de haust 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 21 août.

Orig. Bibl. nat., Fonds franç., n° 15907, f° 196.

#### A MONSIEUR DE BELLIÈVRE.

Monsieur de Bellièvre, j'ay receu vostre lettre qui m'asseure du partement de l'argent, dont j'avois esté jusques icy en incertitude ; et, pour ce qu'il ne peult arriver que après mon partement de ce lieu, j'ay baillé

trist tous les témoignages contemporains. La scène, qui se passa au Louvre, est du 7 août 1583, au soir. C'est la première allusion que fait la reine mère à un événement vieux de huit jours et qu'elle aurait dû savoir la première, puisqu'elle était à Paris.

<sup>1</sup> Fervaques se tira d'affaire : il devint même maréchal de France et ne mourut qu'en 1613.

une ordonnance au capitaine Studer pour aller prendre par chemin les cinq mil escuz qui sont pour les Suysses.

Quant à ce que me mandez touchant le roy de Navarre, je croy qu'il vaudra mieulx remectre les choses au jugement et discrétion du Roy monsieur mon filz, peusqu'elles sont passées si avant, ayant trouvé mauvaïse la lettre que je luy escriviz de Noyon par l'évesque de Langres<sup>1</sup>. Cependant, je ne puis que grandement louer ce que vous avez dict à Bizoze<sup>2</sup>, qui va trouver le roy de Navarre.

Au surplus, Monsieur de Bellièvre, je croy que vous aurez bien accu, comme mon cousin le maréchal de Byron est arrivé, ou doit bientost arriver à Calais avec les troupes de François et de Suysses qu'il avoit soubz sa charge, et, pour ce qu'il est besoing d'adviser d'heure à l'argent qu'il leur faudra pour leur retour, je vous prie de penser aux moyens que l'on pourra tenir pour le recouvrer sur le fondz du reste des sergens qui leur a esté affecté, afin qu'il y soit pourveu de telle sorte que leur plus long séjour n'accroisse pas leur dette si oultraigusement, qu'il soyt malayzé d'en venir à bout. Et n'estant la présente à aultre fin, je ne l'estenderay d'avantage ; mais supplieray le Créateur. Monsieur de Bellièvre, qu'il vous ayt en sa saincte garde.

Escript à La Fère en Picardye, le xxi<sup>e</sup> jour d'août 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

BRULART.

<sup>1</sup> Catherine avait chargé Charles de Pérusse d'Esnon, évêque de Langres, de demander au roi de relâcher les dames de Béthune et de Duras, en leur interdisant de rejoindre la reine de Navarre et en les renvoyant à leur famille.

<sup>2</sup> Bizoze, le secrétaire bien connu du roi de Navarre.

1583. — 21 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 115 r°.

A MON NEPVEU

LE DUC DE JOYEUSE.

Mon nepveu, je suis bien ayse de vostre retour<sup>1</sup>, mais aussi bien marrie de la fiebvre que j'ay entendu qui vous est survenue, combien que j'estime, estant seulement tierce, qu'elle ne sera pas de durée et vous pourra causer une meilleure santé, que de bon cœur je vous désire. Cependant, mon nepveu, je vous diray que nous avons receu une despesche du commandeur de Chattes<sup>2</sup>; et encores que je pense qu'il vous en ayt escript autant qu'à moy, je vous envoie néantmoins le double de ma lettre, ensemble d'ung chiffre adressant au s<sup>r</sup> de Villeroi, vous pryant considérer le contenu de l'une et de l'autre et donner vostre bon advis au Roy monsieur mon filz et à moy de ce que vous penserez que se debvra faire par ledit commandeur de Chattes, auquel vous en escriprez tout de mesme l'advis que nous donneriez, et m'envoyerez vostre lettre, que je luy feray tenir avec les despeschés que luy ferons, pour l'advertir de nostre intention par homme exprès, que je feray soudain partir en ung léger vaisseau qui ira diligemment, affin que ledit commandeur entende nostredicte

intention. Cependant je donneray ordre que les vivres et rafraichissemens, qui sont nécessaires pour y envoyer, s'achepteront et apprestent jusques à la somme de xx<sup>m</sup> l. t., et que l'on recouvrera aussy en argent comptant, pour le frêt des vaisseaulx et payement des matelotz, autres xx<sup>m</sup> l. t., qui sont les xl<sup>m</sup> l. t. que le Roy mondit s<sup>r</sup> et filz a pour ce accordez, que vous me distes, passant à Monceaux, que suffiroient. Et pour cest effect, estant à Gaillon où je m'achemine et arriveray, Dyeu aydant, entre cy et cinq ou six jours, je communiqueray avec le s<sup>r</sup> de Thibermesnil ou avec ceulx à qui avez donné charge des affaires de l'agmirauté, ausquelz j'escriptz me venir trouver. affin d'adviser avec eulx à tout ce que dessus, en attendant de vos nouvelles et response de vous à ceste despesche, que je n'estenderay d'advantage que pour vous prier d'escrire aussi bien amplement à ceulx à qui vous avez donné charge de cest affaire, tant pour faire préparer tout ce qui sera nécessaire pour l'embarquement des huict cens hommes, que pour faire arrester et accommoder les vaisseaulx qu'il fault, et de m'en venir parler souvent, afin que tout soit prest à vostre retour par deçà, que vous puissiez faire partir ledict rafraichissement incontinant après vostre arrivée; et que l'on ne laisse point passer le temps, estant cest affaire très importante pour le bien du service du Roy mondit s<sup>r</sup> et filz. Pryant Dieu, mon

<sup>1</sup> Le retour de ce fameux voyage de Rome en juin 1583, qui fit tant de bruit et coûta si cher. — V. Mézeray, t. II, p. 102, et aussi *Négociations de la France avec la Turquie*, t. IV, p. 465-474.

<sup>2</sup> Aimar de Clermont, seig<sup>r</sup> de Chastes, commandeur de Limoges, de l'ordre de Malte, vice-amiral des mers du Ponant, avait été nommé chef de l'expédition navale envoyée aux Açores en 1583. Après la défaite de Strozzi, l'île de Terçère s'était défendue contre les Espagnols, et c'est pour la secourir et se venger en même temps du

désastre de l'année précédente qu'on avait armé quelques vaisseaux, montés par deux mille cinq cents soldats. Ces forces étaient beaucoup trop faibles pour lutter contre la puissante marine espagnole. La petite armée fut obligée de capituler presque sans combat en août 1583. Le commandeur de Chastes a laissé une relation de son expédition, imprimée en 1696. Rentré en France, il devint gouverneur de Dieppe, et remit la ville à Henri IV, en 1589; il mourut en 1604.

nepveu, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à La Fère, le *xxi<sup>e</sup>* jour d'aoust 1583.

CATHERINE.

1583. — 25 août.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3321, f° 81.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3326, f° 118 r°.

Copie. Portef. Fontenay, 252-267, f° 816.

#### A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, les dépesches, que vous avez faictes au Roy monsieur mon filz et au s<sup>r</sup> de Villeroy<sup>1</sup>, nous ont esté rendues quasi en mesme temps, et celle que mon filz le roy de Navarre a ausy escripte pour le fait de Périgieux<sup>2</sup>. Vous verrez la response à tout si claire et sincère de l'intention du Roy mondit s<sup>r</sup> et filz, à l'entretènement de la paix et repos, que l'on n'en doibt point doubter, et est à vous maintenant de la faire bien congnoistre (comme ausy m'asseurai-je que n'y obmettez aucune chose) à mondit filz le roy de Navarre et à tous ceulx de la religion prétendue reformée de delà; mais souvenez-vous que voycy le temps de la reddition des villes,

<sup>1</sup> La réponse à ces lettres ne se trouve pas dans le recueil publié au siècle dernier de la correspondance de Villeroy avec le maréchal de Matignon.

<sup>2</sup> Périgieux avait beaucoup souffert des troubles religieux, ayant été pris par les huguenots, reconquis par les catholiques, et finalement conservé par le roi, qui avait donné en échange la petite place agenoise de Puy-mirol en 1581; en même temps, l'édit accordait aux protestants l'exercice de leur religion dans la ville, et le roi de Navarre réclamait fréquemment l'exécution de cette clause, mal observée. (V. sa lettre à la Chambre de Guyenne du 12 janvier 1584.) Mais, ni dans les *Lettres missives*, ni dans leur *Supplément*, nous n'avons retrouvé la despesche à laquelle fait ici allusion la reine mère.

et que, quand lesdits de la religion veuillent faire ou obtenir quelque chose de nouveau, ilz monstrent tousjours d'avoir des crainctes et doubtes, par l'artifice des chefs, qui tiennent, par ce moien, leurs gens en debvoir, recongnoissent leurs forces, et lèvent ausy, soubz ceste coulleur, le plus souvent de l'argent; mais ilz sçavent si bien user de leurs dits artifices qu'il est bien difficile de les pouvoir empescher qu'ilz ne mettent en peyne les menuz peuples de leur religion, qui n'ont pas ceste discrétion de congnoistre iceulx artifices. Il ne se peult mieulx faire en cela pour le bien général de la paix que de manifester, le plus que l'on peult, la droicte intention du Roy mondit s<sup>r</sup> et filz, à l'entretènement de sondit édict de pacification et articles de conférence; et seroit ung grand bien qu'un chacun le congneust, tant d'une part que d'autre, comme je suis assurée qu'il l'a en volonté et imprimé dans le cœur. Vous avez tant de grande et bonne affection à son service, et vous conduisez tousjours si dextrement aux affaires que vous mainez, que je veulx bien espérer que vous sçaurez tellement conduire les choses par delà qu'elles n'escalteront poinct, et qu'un chacun se contiendra et se remettra doucement, voyant ladite bonne et sincère intention et désir du Roy mondit s<sup>r</sup> filz, au bien de la paix.

Cependant, mon cousin, je vous diray voycy le deuxième voyage que je suis à veoir mon filz le duc d'Anjou, lequel, grâ Dieu, je trouve en délibération et résolu de se conformer doresnavant du tout aux intentions du Roy mondit s<sup>r</sup> et filz, et se ger auprès de luy, pour luy rendre le service qu'il lui doibt, après avoir donné ordre aux affaires. En attendant que le Roy mondit filz retourne à Paris, je m'en vais à et vers la Normandie, espérant estre

nant devers ledit Paris. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Bresle-lez-Beauvais<sup>1</sup>, le xxv<sup>e</sup> jour d'aoust 1583.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 29-30 août.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 211.

A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

**M**onsieur de Belière, vous m'avez faict plus de plaisir que je ne vous pourrois dire d'avoir escript au Roy monsieur mon filz une si bonne lettre à l'heure de l'arrivée du s<sup>r</sup> du Plessis près de luy<sup>2</sup>. Elle contient trois poinctz qui sont si bien déduictz par le double que j'en ay veu, qu'il ne seroit possible de mieulx. Estimant que le Roy mondit s<sup>r</sup> et filz vous sçaura très bon gré de ce que si saignement vous luy représentez par vostre dict<sup>e</sup> lettre, de laquelle j'ay bruslé à l'instant ledict double, et celle que m'avez aussi escripte<sup>3</sup>, par laquelle j'ay pareillement veu ce

<sup>1</sup> Bresles, gros bourg de l'Oise, à 15 kil. de Beauvais, où se trouvait un château fort, propriété de l'évêque de Beauvais, dont les ligueurs s'emparèrent en 1590.

<sup>2</sup> Le roi de Navarre apprit à Nérac l'affront public et le départ de Palaiseau de sa femme et de ses dames d'honneur, traitées comme des criminelles d'État. Il résolut de demander des explications à Henri III, et fit partir Duplessis-Mornay le 17 août, lequel passa par Paris et, ne trouvant pas le roi, alla le rejoindre à Lyon. Peu satisfait des réponses obtenues, Duplessis reprit la poste pour venir trouver son maître. Le roi lui avait déclaré qu'il prendrait avis de la reine sa mère « de prudence, sagesse, vie inculpée ». (*Mémoires de la Ligue*, t. I<sup>er</sup>, p. 549.)

<sup>3</sup> Il est singulièrement regrettable que cette correspondance ait en partie disparu : on en pourra juger par

que me mandez du s<sup>r</sup> de Clervant, que je vous prie continuer tousjours d'entretenir en ceste bonne volonté que vous estimez qu'il a. Je ne suis pas d'avis qu'il me vienne trouver, mais qu'il attende à Paris, le Roy mondit s<sup>r</sup> et filz : aussi sera-t-il plus à propos, pour les mesmes raisons que vous a dictes ledit s<sup>r</sup> de Clervant.

Cependant, Monsieur de Belière, je vous diray aussi qu'il faut, comme je vous ay cy-devant escript, se résoudre le plus tost que l'on pourra sur le faict du recouvrement du reste des n<sup>rs</sup> m. escus, qu'il a pleu au Roy mondit s<sup>r</sup> et filz accorder à mon filz le duc d'Anjou, son frère; car, comme savez et que les s<sup>rs</sup> du Conseil du Roy mondit s<sup>r</sup> et filz peuvent bien penser, l'on ne pourra faire sortir les Suisses (revenans de Flandres) du royaume, sans le leur bailler; comme aussi avons nous advisé de faire, ou de leur bien asseurer le reste desdicts n<sup>rs</sup> m. escus. Et si vous pensez qu'il soit à propos que j'en escrive aux seigneurs du Conseil, mandez-le moy, et je le feray tout incontinent. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Belière, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Gaillon, le xxix<sup>e</sup> d'aoust 1583.

De sa main : Mon fils m'a mendede deus jours, qui me prie que je luy faze recouvrer dys myle écus sur aultent moyns de cet que luy reste à resevoyr de deus sans myle que le Roy luy ha donné. Je ne sé au : aussi croy-ge que vous en faytes de mesme; mès, s'il étoyt posyble les trover, cela ceroyt cause de le fayre plus tost désarmer : vous y avyserès et m'en menderés cet que y aurés peu fayre.

la minute que nous donnons à l'Appendice d'une réponse de Belière, à laquelle se rapporte soit la présente lettre de la reine, soit celle du 4 septembre.

O reste, je vous ay écript afin que dysiés à Madame de Gramont<sup>1</sup> come j'é entendeu que sa fylle ayst à Parys, qu'ele la fest enn aler; car je ne veulx neulement la ly trover; car s'el y èt quant je yré, que l'espère aystre deus au trois jour en l'autre moys procheyn, je ne la luy sorès endurer, et la sayré enn aler et peult-aystre pys. Je luy pryé que s'an alle, car je veulx ayvyster le scandale; nous n'en n'avons heu que trop, et voldrès que tout cet que peult faire sovenyr de cela ne set vys jamès. Je vous pryé donc, Monsieur de Belyèvre, sayre en sorte que s'an alle; et je pryé Dyeu vous avoyr en sa sainte garde.

De Gallon, cet xxx<sup>m</sup> de haust 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 30 août.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 213.

#### A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Belière, ce porteur, que conoisés, m'est venu trouver de la part de son maistre, qui m'a dit ce qui vous dyra; et luy ay dit qu'encore que je sache bien qu'il n'y en a plus du Conseil du Roy qui se veille obliger, pas pour le Roy mesme, que je n'ay pas laissé pour cela de vous aycripre et prié de regarder s'il y auroit moyen de luy sayre trouver les dis mil écus qu'il demande, sur le reste de la somme des deux cens mile que le Roy luy avoit donné, et que je ne vous en pouvois mander autre chouse, atant que vous estiés, que de regarder de les y sayre trouver,

<sup>1</sup> Voir la lettre à M. de Bellière du 21 août précédent. — Jean de Dufort, vicomte de Duras, celui du duel d'Agen, avait épousé Marguerite de Gramont, fille d'Hélène de Gramont et d'Antoine d'Aure, dit de Gramont, vicomte d'Aster.

sans plus vous y aubliquer; tous ce que je vous prie, s'yl est possible, le sayre, et monstrier la présante à Viddevile et à Marcel, afin que tous ensamble regardiés quel moyen vous y pourés trouver. Ce porteur vous contera comme mon fils sera demain à Cambray; le mareschal de Biron sera demain icy; je suys bien marie qu'il n'est alé avec luy: mais yl semble qu'il ce soit hasté d'y aler tout seul. Je prie à Dyeu qu'il luy en advienne bien. et qu'il vous aye en sa sainte garde.

De Gaillon, le xxx<sup>m</sup> d'aust 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 2 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 2306, f° 119 r°.

#### [A MONSIEUR DE PIBRAC<sup>1</sup>.]

Monsieur de Pibrac, suivant la lettre que m'avez escripte, j'ay faict une despesche aux s<sup>m</sup> du Conseil du Roy monsieur mon filz pour les x<sup>m</sup> l. t. dont mon filz le duc d'Anjou désireroit estre secouru, sur ce qui reste des ii<sup>m</sup> m. l. t.; mais je ne sçay que vous dire sur cela, tant les moyens sont maintenant petits. et ce qui me faict encores en moins espérer. est la foulle que font les gens de guerre au pauvre peuple. A ceste cause, Monsieur de Pibrac, je vous prie tenir la main et faire resou-

<sup>1</sup> Guy du Faur de Pibrac, après être resté longtemps près de Marguerite de Valois, était revenu à Paris occuper son siège de président au Parlement. Puis, il fut choisi par le duc d'Anjou comme chancelier, quand il alla prendre possession de son éphémère principauté des Pays-Bas. C'est ce qui l'empêche, dit Collotet, d'être nommé premier président à la mort du président de Thou, au mois de novembre 1582. Bien qu'encore jeune, il était du reste malade depuis longtemps et mourut le 4 juin 1584, peu de jours avant son dernier protecteur, le duc d'Anjou.

venir mondict filz le duc d'Anjou de la promesse et assurance qu'il m'a donnée, en vostre présence et de ses autres serviteurs, de faire casser et révoquer toutes les levées qu'il avoit envoyé faire, retenant seulement pour le reste des deux moys qu'il a pris de terme, pour en faire faire son avitaillement de Cambray, six compagnies de gens de cheval et quinze de pied, lesquelles, lesdicts deux moys achevez, il faudra aussi casser, excepté ce qui sera besoing pour la garnison raisonnable dudit Cambray. Croyez pour certain que, s'il n'y satisfait, il me mettra en grande peyne, ayant dict et escript au Roy mondict seigneur et filz ce qu'il m'avoit si expressément promis, comme j'ay pryé mon cousin le mareschal de Biron de faire entendre à mondict filz fort franchement, et que, s'il ne faict en sorte que ce qu'il m'a promis et pryé d'escrire se trouve véritable, il m'ostera le moyen de pouvoir jamais rien faire pour luy; ainsi que j'ay aussi prié mondict cousin de vous dire. Priant Dieu, Monsieur de Pibrac, vous avoir en sa sainte et digne garde.

A Gaillon, le 1<sup>r</sup> jour de septembre 1583.

1583. — 2 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 119 v°.

[A MONSIEUR DE QUINSCAY<sup>1</sup>.]

Monsieur de Quinscay, vous sçavez comme mon filz le duc d'Anjou m'a expressément promis qu'il feroit révoquer et casser tous ces gens de guerre qu'il faisoit lever, et qu'il

retiendrait seulement quinze enseignes de gens de pied et six de cheval, pour servir à la seureté de l'avitaillement de Cambray, qu'il devoit avoir faict dedans deux moys après, qui sont bien avancez; à la fin desquelz il m'a aussi promis de casser lesdictes quinze et six enseignes, excepté ce qui seroit nécessaire raisonnablement pour la garnison dudit Cambray. A ceste cause, je vous pryé luy ramentevir ce que dessus et luy dire que ce me seroit oster entièrement le moyen de le pouvoir jamais ayder et servir, s'il n'y satisfait. Je lui mande; par mon cousin le mareschal de Biron, se souvenir de sadicte promesse; mais aussi il fault que vous et ses autres bons serviteurs luy ramenteviez d'y satisfaire et se disposer, comme il m'a dernièrement plusieurs foys dict qu'il vouloit faire, d'ayder à redimer les pauvres peuples de ce royaume de tant de vexations, foulles et oppressions qu'ilz reçoivent desdicts gens de guerre. J'ay donné charge à mondit cousin le maréchal de Biron de luy représenter les grandz inconveniens qui luy en peuvent advenir et le grand tort qu'il se faict à luy mesme, s'il ne faict ce qu'il m'a si expressément promis en vostre présence et de ses autres serviteurs et que j'ay escript et si fort assuré au Roy. Me remectant à mondit cousin, je ne vous feray plus longue lettre, priant Dieu, Monsieur de Quinscay, vous avoir en sa sainte et digne garde.

A Gaillon, ce 1<sup>r</sup> septembre 1583.

<sup>1</sup> Le sieur de Quincé étoit un des secrétaires du duc d'Anjou; il l'avoit aidé, au mois de février 1583, à négocier l'arrangement de Terremonde, et s'étoit retiré avec lui à Dunkerque et à Calais. — Voir au t. VII, p. 240 et note 1.



1583. — 4 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 223.

## A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Belière, je comprans fort bien le contenu en vostre lettre du xxix<sup>e</sup> du passé<sup>1</sup> des propos qu'avez euz avec le s<sup>r</sup> de Clervan<sup>2</sup> et de son advis pour ce qui concerne ma fille la royne de Navarre. Mais je ne sçay que vous dire sur cella de la volonté du Roy, aussi que, selon ce que j'ay entendu, madicte fille est partie du Plessis<sup>3</sup>, et s'en va poursuivant son chemin pour aller trouver le roy de Navarre son mary, selon l'intention et commandement du Roy; ayant envoyé aussi, à ce que j'entendz, le chevalier Salvati vers ledict roy de Navarre, qui est allé à Pau<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Nous avons retrouvé la minute de cette lettre de Belière à la reine mère, que nous publions à l'Appendice.

<sup>2</sup> Clervan était venu à la Cour, chargé d'une mission politique. Le 31 décembre, le roi de Navarre écrit au Roi : « Monseigneur, j'ay receu par le s<sup>r</sup> de Clervan la responce qu'il a pleu à vostre Majesté faire aux cahiers qu'il luy avait présentés de sa part, et ay par luy entendu combien elle désire que sa ferme intention à l'entretènement de ses édicts de paix soyt cognue d'un chacun, comme aussy la continuation de sa bonne affection envers ses subjectz de la Religion... » *Lettres missives*, t. I<sup>er</sup>, p. 608.

<sup>3</sup> Après son renvoi de Paris, l'arrestation des personnes de sa suite, l'humiliante enquête à laquelle Henri III voulut se livrer lui-même, Marguerite entra de ville en ville, sans ressource et sans appui. Son itinéraire nous est connu par un livre de comptes de sa maison, conservé aux Archives nationales (série K IV, n° 158 et suiv.). Nous y voyons qu'elle alla successivement à Palais-au, à Chartres, à Châteaudun, à Blois, à Amboise, à Chenonceau, au Plessis-les-Tours, à Chinon, à Poitiers, à Ruffec, à Angoulême, à Jarnac, à Libourne, à la Réole, à Marmande, au Port-Sainte-Marie, et enfin à Agen, où elle arriva le 7 décembre 1583.

<sup>4</sup> Le roi de Navarre était en effet à Pau à la fin de septembre et au commencement d'octobre 1583, plus occupé de la reprise de Mont-de-Marsan que de sa femme.

Nous verrons aussi ce que le Roy mondict sieur et filz fera sur le prudent conseil que vous luy avez donné pour le voiage du Plessis. Je suis tant ennuyée et affligée de tout cecy, que je ne sçay que vous dire, sinon vous prier de continuer tousjours vos bons offices et m'escripre souvant des choses que verrez le mériter.

Je suis d'un austre costé en perplexité pour la crainte que j'ay que les affaires de mon filz le duc d'Anjou ne succèdent et prennent le chemyn que nous désirons pour parvenir à une bonne paix, estimant que le prince de Parme et le roy d'Espagne, son maistre, mettent aussi les choses à la longue pour attendre ce que fera l'armée qu'ilz ont envoyé à la Tercère, dont nous attendons à toutes heures nouvelles. Hier, j'euz une dépesche du s<sup>r</sup> de Longlée qui nous donne tousjours bonne espérance; et jusques au xxiii<sup>e</sup> du passé, le temps avoit esté fort contraire au marquis de Sainte-Croix, ainsi qu'il a escript par vaisseau exprès, comme ledict Longlée nous faict entendre par ladicte dépesche. Le tout est en la main de Dieu; lequel je prie Monsieur de Belière, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Gaillon, le iiij<sup>e</sup> jour de septembre 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 4 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 2206, f° 119 v.

## A MESSEURS

## DU CONSEIL DES FINANCES.

Messieurs, encore que je sois bien assés que vous considérez assez l'importance d'intérêt qui adviendrait du retardement

faire ce mot de lettre et vous prier de vous y employer et embrasser cest affaire, comme vous sçavez qu'ele mérite et requiert grandement le service du Roy monsieur mon filz, auquel j'en ay escript sur les difficultez que j'ay entendu que lesdicts s<sup>m</sup> du Conseil en ont faictes, affin qu'il leur en mande son intention, qui ne peult estre aultre que de les licencier et faire en sorte que lesdicts Suisses s'en retournent bientost les plus contens que l'on pourra. Je vous recommande d'affection cedict affaire, estant important et pressé, comme vous sçavez qu'il est, et prie Dieu, Monsieur de Bellièvre, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Gaillon, le <sup>iiii</sup> jour de septembre 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

PINART.

1583. — 4 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 120 r°.

[A MONSIEUR DE CHEVERNY.]

Monsieur de Cheverny<sup>1</sup>, mon cousin le maréchal de Biron s'en est retourné aujourd'huy d'icy, pour aller licencier et faire séparer les gens de guerre françoys qui sont repassez de Flandres de deçà, et pour faire marcher les Suisses du costé de la frontière de Bourgogne, affin de les renvoyer et faire retirer; mais, craignant que cella ne se puisse faire par faulte d'argent, je faictz une despesche à Messieurs du Conseil, laquelle je vous pry

<sup>1</sup> Cheverny ne sera garde des sceaux que dans quelques mois. Après la mort de Birague, Joyeuse usa de tout son pouvoir pour faire nommer chancelier son frère l'archevêque de Narbonne; mais l'influence de d'Épernon l'emporta.

assister de la bonne affection que vous avez tousjours accoustumé pour le service du Roy monsieur mon filz, auquel j'en ay escript ensemble pour x<sup>m</sup> l. t. que mondit filz désire bien recouvrir pour le payement de la garnison de Cambray, sur les <sup>ii</sup> m. l. t. qu'il a pleu au Roy son frère luy accorder, affin qu'il luy plaise escrire sur l'ung et sur l'autre son intention auxdits s<sup>m</sup> du Conseil et à vous; mais, pour ce que l'un et l'autre affaire importe, il seroit besoing cependant, et en attendant sa response, d'y regarder et adviser aux moyens dont on pourra user. Priez Dieu, Monsieur de Cheverny, vous etc.

A Gaillon, du <sup>iiii</sup> septembre 1583.

1583. — 6 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 120 v°.

[A MONSIEUR DE CRÈVECŒUR<sup>1</sup>.]

Monsieur de Crèveceur, je suis infiniment aise que l'advitaillement de Cambray parachevé et loue beaucoup le bon et grand devoir que vous y avez faict, dont vous vez croire que le Roy monsieur mon filz aussi fort aise, et vous en sçayt, comme fay-je, très bon gré, et de ce que vous s' de Puygaillard advez accompagné filz le duc d'Anjou sur la frontière<sup>1</sup> et seureté en son veoyage de Cambray, père qu'il ne fera pas long séjour, retournera incontinent, comme sçavez m'a promis, et dont j'ay aussi asseuré monsieur mon filz, qui, en ceste co

<sup>1</sup> Le s' de Crèveceur étoit, comme l'on a de surveiller avec ses gens la frontière de venir ainsi en aide au duc d'Anjou. — Plusieurs lettres au roi se trouvent dans le tome IX de Colbert.

lettre, que je vous pryé derechef luy faire tenir seurement par ce courrier ou autre, qui m'en puisse incontinent rapporter responce. Cependant, je pryé Dieu, etc.

A Gaillon, du v<sup>r</sup> septembre 1583.

Vous sçavez ce que je vous dix de la part du Roy que il ne vouloit nullement que ces forces sortissent de son royaume; mais, estant dedans sa frontière, il trouvoit bon que approchassiez pour favoriser l'allée et le retour de son frère; faictes le luy entendre, affin que sur l'espérance que l'assisteriez au dehors du royaume, il ne s'engageast en lieu où il receut honte et dommage, car vous ne l'auseriez faire autrement; et manderay au Roy que vous ay faict entendre sa volonté et au s<sup>r</sup> de Puygaillard ausy, etc.<sup>1</sup>

1583. — 6 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 101 v°.

[A MONSIEUR DE TAVANNES.]

Monsieur de Tavannes<sup>2</sup>, je suis bien ayse de la délibération où vous estes d'aller trouver le s<sup>r</sup> de Puygaillard<sup>3</sup>, et vous ranger à vostre

<sup>1</sup> En tête : « Poscript ecscript de la main de la royne. »

<sup>2</sup> Guillaume de Saulx-Tavannes, fils aîné du maréchal, lieutenant du roi en Bourgogne, avait conduit sa compagnie de gens d'armes en Flandres à la suite du duc d'Anjou. V. ses *Mémoires*. — Quelques-unes de ses lettres (1562-1607) ont été publiées par l'historien des Tavannes, M. L. Pingaud. — *Correspondance des Saulx-Tavannes au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris 1877, in-8°.

<sup>3</sup> On lit dans les *Mémoires* de G. de Saulx : « L'an 1581, le sieur de Puigaillard par commandement du Roy s'achemina, avec quatorze compagnies de gens d'armes, vers la frontière de Picardie, pour s'opposer au dessein que pourroient avoir les Espagnols en France, sous le prétexte de la guerre que leur faisoit en Flandres Monsieur d'Anjou, lequel ravitailla Cambray avec plusieurs troupes et entre autres celle du sieur de Ta-

compagnie, s'il s'en présente occasion. Et diray cependant que je ne puis vous expédier l'ordonnance que demandez pour nouveaulz enrollez, d'autant que cela dép du commandement propre du Roy mon mon filz, auquel il sera bon que vous ecripviez et bailliez voz lettres au s<sup>r</sup> de Vill qui a en son département le faict de la darmerye, lequel je m'assure vous en avoir incontinent responce. Pryant Dieu, sieur de Tavannes, etc.

A Gaillon, du v<sup>r</sup> septembre 1583.

1583. — 6 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 101 v°.

[A MONSIEUR DE SAILLY.]

Monsieur de Sailly, vous estes grande à louer du bon et grand devoir que vous fet pour l'advitaillement de Cambray<sup>1</sup>; vous pouvez vous assurer que le Roy sieur mon filz et moi vous en sçavons bon gré; et si tout est entièrement par après avoir pris congé de mon filz d'Anjou, vous pourrez faire ce qui vostre charge ès places de la frontière en venir à Paris, vers le commences moy<sup>s</sup> prochain, que le Roy monditz regardera à pourveoir aux choses pour ces frontières. Cependant je prie Monsieur de Sailly, vous, etc.

A Gaillon, du v<sup>r</sup> septembre 1583.

vannes, que le mesme sieur de Tavannes près du sieur de Puigaillard.

<sup>1</sup> Une lettre de M. de Sailly à B<sup>r</sup> 1584, parle encore de la peine qu'il eut avec M. de Crèveœur, pour s'emparer de Péronne, Saint-Quentin, etc. (Colbert, vol. 9, f° 161).

dant la response du Roy mondiet s' et filz à la despesche que je luy ay faicte pour l'argent nécessaire au licenciement des Suisses retournez de Flandres et pour ce qui leur est deu, que mon filz le duc d'Anjou veult bien estre pris sur le reste des II<sup>e</sup> m. l., qu'il a pleu au Roy mondiet s' et filz luy octroyer sur les offices de sergent des paroisses, qu'il me semble que le trésorier des parties casuelles ne deveroit délivrer aucunes quictances, affin, qu'ayant sceu l'intention du Roy mondiet s' et filz, l'on puisse choisir celle des provinces d'où l'argent pourra venir le plus tost, pour employer au payement desdicts Suisses, lesquels je vous recommande dérechef. M'asseurant que vous considererez très bien les raisons que je vous ay escriptes par le truchement qu'ilz m'ont envoyé de deçà, et qui vous apporte mesdictes lettres. Pryant Dieu, Messieurs, vous, etc.

A Gaillon, du vi<sup>e</sup> septembre 1583.

1583. — 6 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3357, f° 89.  
Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 120 v°.  
Copie. Portef. Fontaineau, 356-357, f° 324.

A MON COUSIN

LE S<sup>r</sup> DE MATIGNON.

Mon cousin, vous verrez par la lettre que le Roy monsieur mon filz vous escript, comme il se repose du tout sur vous pour la seureté de Bazas et des aultres villes de delà, ne désirant rien tant que de conserver la paix, à quoy il est bien asseuré que de vostre part vous tiendrez la main et y ferez tout ce qui vous sera possible.

Je vous prie, si vous entendez des nouvelles de la Tercère et de ce que sera devenue

l'armée d'Espagne, de m'en donner advis. Il en a couru ces jours icy des nouvelles qui m'ont mise en grande peine; mais elles ne se sont pas, graces à Dieu, trouvées véritables; au contraire, il nous en est venu d'aultres advis (dont je vous envoie les doubles), que je désire bien estre certains. Par la dernière dépesche de Longlée, qui estoit du xiii<sup>e</sup> du mois dernier, il se veoid qu'ilz en estoient en Espagne en aussey grand peine que nous. Le tout est en la main de nostre Seigneur, auquel je prie, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Gaillon, le vi<sup>e</sup> jour de septembre.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 6 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15906, f° 741.

A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Belèvre, vos deux lettres d'un mesme jour, i<sup>re</sup> de ce mois, m'ont esté rendues et celle que m'aves encorés depuis escripte du iiii<sup>e</sup> ensuivant; ayant vu par icelles tant de bons et prudens discours et advis, qu'il ne seroit possible de plus, et lesquels je vous diray que, pour ce qui concerne ma fille la royne de Navarre, le Roy esté fort aize de la lettre que luy escripte sur l'occasion du voiage du s<sup>r</sup> du Plaisir aussey a-il suivy vostre bon et prudent conseil; mais c'est à ceste heure le plus malin de pouvoir, après avoir si mal conduit y pourveoir et donner remède tel que nécessaire. Il faudra y bien penser<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Cette affaire de la reine de Navarre, si par Henri III, donna lieu à des négociations. On trouveroit dans le ms. 295 des

aussi les autres pointz résultans de cella, et pour les autres affaires de ce roiaulme, mesmes pour le faict de la paiz et de ce qui concerne mon filz le duc d'Anjou, estans ces choses là de si grant prix, je déaire en parler avecq vous plutost que d'en escripre, et, pour ceste occasion, je vous prie venir en vostre maison de Grignon<sup>1</sup> mercredi ou jeudi de la sepmaine prochaine, que je seray a Noizy,

les pièces suivantes que nous ne faisons qu'indiquer, ne pouvant les publier toutes en *Appendice*, car elles regardent plus l'histoire de Marguerite de Valois que celle de sa mère :

Fol. 219-229. Harangue au Roy Henry III faicte par Monsieur de Pibrac pour le roi de Navarre, lorsque la reine de Navarre sa femme receut un mauvais traitement au Bourg-la-Royne près Paris;

Fol. 229-236. Relation de Monsieur du Plessis-Mornay de ce qu'il avoyt faict auprès du roy Henri III, y estant envoyé par le roy de Navarre, sur ce qui estoit arrivé à la royne de Navarre sa femme auprès de Paris;

Fol. 247-249. Ce que Monsieur de Bellièvre a dict au roi de Navarre pour luy persuader de reprendre la royne sa femme;

Fol. 250-256. Response du roy de Navarre au s<sup>r</sup> de Bellièvre et la réplique dudict s<sup>r</sup> de Bellièvre.

Seule, la «Négociation de M. Duplessis vers le roy Henry», d'août 1583, a été publiée dans les *Mémoires et correspondances de Duplessis-Mornay*, 1824, in-8°, t. II, p. 364 à 376.

Il faudroit indiquer encore :

«Instruction du s<sup>r</sup> de Bellièvre allant devers le roy de Navarre de la part de Sa Majesté, St-Germain-en-Laye le xviii<sup>e</sup> octobre 1583», que nous publions en entier (ms. fr. 15907, fol. 250); et la très curieuse lettre de Henri III à Bellièvre sur les résultats de sa négociation avec le roi de Navarre pour l'engager à reprendre sa femme, de janvier 1584. (Brienne, 295, fol. 257 à 259 et Ms fr. 23334, fol. 176.)

<sup>1</sup> Grignon, terre célèbre, sur la commune de Thiverval, à 20 kil. de Versailles, n'était pas bien loin de Noizy-le-Roi, également dans Seine-et-Oise, où la reine résidait.

où je demeureray encores tout vendredy et n'en partiray que le samedi ensuivant. Et, venant audit Noizy un après-disnée de ces jours là, je seray bien aize de parler avecq vous, que je prie Dieu cependant, Monsieur de Bellièvre, avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Gaillon, le vi<sup>e</sup> jour de septembre 1583.

De sa main : La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 6 septembre.

Copia. Bibl. nat., Fonds français, n° 3221, f° 118 v°.

[A MONSIEUR DE LONGLÉE<sup>1</sup>.]

Monsieur de Longlée, vous aurez veu par la dépesche qui vous a esté faicte de Bresles-Beauvais<sup>2</sup>, le xxvi<sup>e</sup> du mois passé (qui a esté envoyée à Gardéra pour vous faire tenir) les termes en quoy mon filz le duc d'Anjou estoit avec le prince de Parme pour la négociation, qui se faisoit par Julles, pour une tresve, dont ledit prince avoit luy mesme faict l'ouverture et à laquelle j'avois faict condescendre mondit filz de l'accorder pour ung an ou deuz, affin que cependant nous eussions plus de loisir de poursuivre la négociation du mariage<sup>3</sup>, dont vous avez esté chargé de delà par les dernières dépesches que vous a faictes le Roy monsieur mon filz, sur l'ouverture que

<sup>1</sup> En marge : «De la royne mère du Roy.»

<sup>2</sup> La reine était à Bresles le 25 août.

<sup>3</sup> Catherine menait de front trois négociations de mariage pour son fils d'Anjou : celle avec la reine d'Angleterre, sur laquelle elle ne comptait plus guère; une avec sa petite-fille d'Espagne, à laquelle Philippe II aurait donné en dot les Pays-Bas; et une autre avec sa petite-fille de Lorraine, qui avait trop vécu à la Cour pour se soucier beaucoup d'épouser son oncle François.

le Taxis en a faicte de deçà, et dont il dict avoir escript amplement au roy d'Espagne son maistre. Mais ledict prince s'est monstré fort froid au dernier voiage qu'a faict devers luy ledict Julles; se laissant entendre qu'il ne pourroit faire ladicte tresve que pour ung mois ou six sepmaines, pendant lesquelles l'on auroit response des dépesches susdictes, de sorte que je crains que mondict filz veille, sur ceste occasion, après qu'il aura bien envitaillé Cambray, comme il sera bientost, retenir encores ses forces et se remettre avec ceulz des Estatz, qui l'en recherchent plus que jamais et avec des conditions bien plus avantageuses qu'ilz n'ont poinct faict. Ce que vous devez trouver occasion à propos de bien représenter de delà; car je vous assure que c'est une chose utile, et à quoy je crains bien, si l'on prend l'occasion d'acheminer nostre bon dessein au bien de la paix, que nous ne puissions pas remédier, et que de grandes forces se joignent à cecy, comme il se descouvre que ceulz des Estatz des Pais-Bas sont après à ce faire, et que, si nous n'avons moien de retenir mondit filz par quelque véritable commencement et qui ait aparence de veoir bientôt quelque bon effect en ceste négociation, le feu se ralume plus grand qu'il n'a poinct esté es Pais-Bas, y estans les choses fort préparées, qui ne les préviendra par quelque bon et prompt acheminement de vostre dicte négociation; car les forces qui sont maintenant debout et qui s'assemblent encores tous les jours pour le faict de Collongne<sup>1</sup>, pourront bien fondre esdicts Pais-Bas, et pour ce

<sup>1</sup> Clervant, d'accord avec le duc Casimir, voulait lever deux mille soldats pour secourir l'archevêque de Cologne que le pape venait de déposer. Ce prélat avait embrassé le protestantisme depuis 1577. Ernest de Bavière, évêque de Liège, l'attaqua vivement et le chassa.

que<sup>1</sup> les ungs et les aultres sont gens mercenaires et quasy tous protestans, et encores qu'ilz soient maintenant contraires, ilz se pourront toutes fois bien accorder, comme ilz sont après de faire, et puis se joindre avec lesdicts des Estatz et rejeter cest oraige devers lesdicts Pais-Bas, par les practiques qu'en faict le prince d'Orenge, ne désirant rien plus que toutes lesdictes forces se remettent sous le nom de mondit filz et desdicts Estatz à l'encontre dudict prince de Parme, à présent que son armée se décline fort pour les grandes malladies qu'il y a en icelle, qui est la pluspart autour d'Ipre, ou ilz semble qu'ilz se veillent bloquer et y laisser quelques forces, mettre le reste es garnisons; car à cause desdictes malladies, il ne peult plus tenir la campagne, ce que vous ne devez omettre de dire, comme de vous mesme, et bien faire comprendre de delà, selon que vous verrez estre à propos; car aussy est-ce chose bien véritable que ledict prince d'Orenge faict sur ce ses menées et practiques bien chaudement. Cependant, j'accuseray la réception de vos dépesches des vi et xvi<sup>m</sup> dudict mois passé, que j'ay ouvertes et envoyées au Roy mondict s<sup>r</sup> et filz, qui est encores à Bourbon-Lancy; et vous direy sur le contenu d'icelles que j'estime que celluy qui parle anglois et escossois qui a esté de delà, se nomme Quillegrée; car il est tel de sa personne que vous le descripvez en vos dépesches, et personne en qui la royne d'Angleterre se fie fort, ayant esté souvent envoyé devers le roi d'Ecosse et employé aux affaires d'entre elle et ledict roy, qui ne sont pas très bien ensemble, s'estant icelluy roy retiré d'avec les seigneurs scoissois partisans d'icelle royne et mis entr

<sup>1</sup> La suite de la dépêche se trouve dans fr. 7321 au fol. 121 r.

deront à l'un et à l'autre ce qu'ilz deibvent,  
et trouverront les moyens de vous appoincter.  
Pryant Dieu vous, etc.

A Gaillon, le viii<sup>me</sup> septembre 1583.

1583. — 9 septembre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3355, f° 74.

A MA COUSINE

MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, s'en alant George à Paris, je vous ay voulu sayre ce mot, encore que le porteur soit asés sufisant pour dyre de nos nouvelles; mais ayant entendu qu'avés ayté malade, je suys bien ayse de savoyr comme vous portés, et croy que c'est chouse générale, car nous le sommes presque tous icy du mal de teste, duquel je ne me puis encore bien dé-faire, et si ne lairay pas pour cela de partir lundy pour aystre bien tost après à Paris, où je seray bien ayse de vous voyr en bonne santé. Le Roy et la Roynes ne tarderont guères à y estre après, à ce qu'ils m'ont mandé tous deux, et qu'ils ne furent jeamays si sains qu'ils sont<sup>1</sup>; si plaisoit à Dyeu les ramener avec un enfant au ventre de la Roynes<sup>2</sup>, ce seroit pour nous reconforter de tous nos maux; j'en prie Dyeu et qu'il vous veille conserver en bonne santé.

De Gaillon, le ix<sup>me</sup> septembre 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Ils revenaient de Bourbon-Lancy, d'où le roi avait écrit à Villarsy que les eaux lui avaient fort bien réussi, ainsi qu'à la reine.

<sup>2</sup> C'est dans ce but qu'elle avait été prendre des bains à ces sources thermales alors très réputées.

1588. — 18 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3696, f° 16a.

A MONSIEUR DE CHEVERNY,

CHANCELLIER DES CHAMBLES DE FRANCE.

Monsieur de Cheverny, j'ay faict faire le he du s<sup>r</sup> de Belebat<sup>1</sup> qui passera au R<sup>e</sup> leur mon filz pour la veoir et signer, de là s'en yra droict dilligement à Venis il ne seroit pas à propos qu'il retardas l'argent de son voiaige, et de cinq ceuz qu'il fault envoyer audict s<sup>r</sup> de Main<sup>r</sup> un affaire très important et secret mesme du Roy mondit s<sup>r</sup> et filz. A ceste cause je vous prie de faire dépesche au Conseil d'iceulx dilligement qu'il sera possible, affin que ce soit point retardé, aussi que j'escris par luy au Roy et je serois bien marrie que mes lettres feussent retardées. Priant Dieu Monsieur de Cheverny, vous avoir en sainte et digne garde.

Escrit à Noizy<sup>2</sup>, le xviii<sup>me</sup> septembre 1583.

De sa main : La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — [Septembre.]

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3366, f° 13a.

A MONSIEUR

[LE MARÉCHAL DE BIRON<sup>3</sup>]

Mon cousin, nous avons veu, le R<sup>e</sup> leur mon filz et moy, ce que nous

<sup>1</sup> Robert Hurault, seigneur de Belebat, requêtes depuis 1560, qui avait épousé la fille du chancelier de l'Hôpital.

<sup>2</sup> Noizy-le-Grand (Seine-et-Oise), arr<sup>e</sup> de Pontoise.

<sup>3</sup> Nous croyons que cette lettre sans

1583. — [Septembre.]

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3366, f° 159 v°.

A MESSIEURS

## DU CONSEIL DES FINANCES.

Messieurs, ce porteur qui a esté despesché de Suisse sur la grande et importante difficulté qui s'i trouve, pour n'y avoir entièrement esté envoyé etourny la somme qui fut naguères promise aux ambassadeurs des ligues dudit pays, a passé au Roy monsieur mon filz qui a amplement ouy et bien fort considéré, comme aussi est-il bien nécessaire, l'importance de ce fait, pour lequel il m'a escript la lettre qui sera encloze avec ceste-cy, suivant laquelle je vous pry de veoir les instructions de cedit porteur et adviser le plus dilligemment que vous pourrez aux moyens qu'il y aura de pouvoir trouver ledit reste, ou au moins c<sup>m</sup> l., pour envoyer ausdits Suisses : autrement, je crains bien que, oultre la foy et promesse du Roy mondit S<sup>r</sup> et filz qui se trouvera manquer, dont je m'assure qu'il aura merveilleux regret, il advienne quelque désordre en noz traictes, ligues et alliances dudit pays de Suisse, qui seroit ung plus grand inconvenient et préjudice au service du Roy mondit S<sup>r</sup> et filz qui ne se pourroit dire, ainsi que je m'assure que vous et ung chacun de vous sçavez bien considérer; et, pour ce, je vous pry derechef bien adviser à cest affaire que vous puissiez promptement trouver le moyen d'y pourveoir, et, s'il est possible, faire envoyer dedans la fin de ce mois ledit reste deu. Car il est certain que le retardement, s'il est plus long, apportera ung très grand dommaige et préjudice au service du Roy mondit S<sup>r</sup> et filz. Pryant Dieu, Messieurs, vous, etc.

Du . . . .

1583. — 30 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3669, f° 143.

## A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, pour ce que, par la lettre que vous escript le Roy monsieur mon filz<sup>1</sup>, vous serez amplement informé de son

<sup>1</sup> La dépêche avait été écrite ou dictée par la reine mère elle-même. Nous trouvons ce renseignement et quelques autres dans une lettre autographe de Pinart, qui accompagnait Catherine à Noisy, et qui écrivait le même jour au roi :

« Sire, la Royne vostre mère m'a fait faire la dépêche à Venise qu'il plaira à Vostre Majesté de veoir, et, si elle est à vostre désir et intention, la signer s'il vous plait et commander à Foucault la fermer et en faire un paquet, auquel il faut mettre aussi la lettre de la Royne vostre mère, dedans laquelle j'ay mis une chose que je n'ay osé mettre en la vostre, estimant qu'il vaudroit mieux que ce soit ladicte dame qui se souvienne ce qui est porté par ladicte lettre que vous. Aussi que peut estre Monsieur de Maisse pourra monstre vostre lettre, qui peut luy servir d'instruction, ainsi que je l'ay fait, à quelqu'un des seigneurs le plus confident et affectionné de vostre service.

« Cependant, Sire, je diroy à Vostre Majesté ladicte dame Royne vostre mère me dépêche par tant, par l'avis de Messieurs de Rais, de Bellou et de Lannec, devers Monseigneur vostre frère, pour luy représenter de sa part le tort qu'il se fait et le grand préjudice que c'est à vostre peuple, s'il ne licencie ces gens de guerre qu'il a, et s'il ne suit et fait ce qu'il a promis si expressément aux deux voisins que ladicte dame Royne vostre mère a faitz devers luy, le premier à Chalme et le second à la Fère. Croiez, s'il vous plait, Sire, que quand je devrois à jamais encourir la malice de mondict Seigneur vostre frère, je m'en abstenroy rien en cela à luy dire et représenter fort fermement selonc qu'il a plu à ladicte dame Royne vostre mère commander, et retourneray le plus tost qu'il me sera possible pour vous en rendre compte fidèlement. Cependant, pour ce qu'il n'y a rien à présent par tout le département de mes compagnons ny aussi du mien, qui mérite vous estre escript, n'ennuyray d'avantage Vostre Majesté, mais je prie Dieu



1583. — 24 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 669, f° 91.

## AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, j'ay esté advertie comme depuis peu de jours l'abesse d'Argensolles<sup>1</sup> au diocèse de Soissons est décédée, et que les religieuses de ladicte abbaie ont procédé à nouvelle eslection de la personne de seur Anne de Chézelles<sup>2</sup> pour leur abesse, laquelle est religieuse professe en ladicte abaye, il y a trente ans, et fort affectionnée à ladicte religion. Cella est cause que j'ay bien voullu vous faire la présente, pour vous suplier, Monsieur mon filz, de voulloir avoir agréable ladicte eslection et nommer à ladicte abaye icelle de Chézelles, qui est très sage, très vertueuse et dévotte religieuse, qui sçaura bien et dignement déservir et s'acquicter de ladicte charge, à la descharge de sa conscience et au gré et contentement des religieuses de ladicte abaye, desquelles elle a unanimement esté esleeue; vous assurant que vous feray chose qui me sera très agréable, pour le désir que j'ay de gratifier ladicte de Chézelles en faveur de ceux qui m'en ont fait la requeste pour elle. Je prie Dieu, Monsieur mon filz, vous avoir en sa très sainte et digne garde.

Escrit à Saint-Maur-des-Fossez, ce xxiiii<sup>e</sup> septembre 1583.

Vostre bonne et très affectionné et hobligé mère,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Abbaye de femmes dépendant de Clairvaux, située à Argensolles, petit hameau du canton d'Avize, arr<sup>t</sup> d'Épernay (Marne).

<sup>2</sup> Anne de Chézelle succéda bien à Denise Tiercelin en 1583 et mourut abbesse le 16 juin 1596. (*Gallia Christiana*, t. IX, p. 480.)

1583. — 30 septembre.

Orig. Archives de Turin.

## A MON FILZ

## MONSIEUR LE DUC DE SAVOYE.

Mon filz, j'ai tousjours tant aymé ceux de la maison de La Chambre<sup>1</sup>, que rien ne s'est passé qui les aye concerné que je ne me sois employé de bon cœur pour leur faire paroistre le bien qu'ilz ont deu espérer pour m'appartenir. Sachant d'ailieurs qu'ils vous ont reconnu pour ce que leur estes, et n'ont jamais manqué au devoir qu'ils vous doivent et qui a esté spécialement représenté près de moy par mon cousin l'abbé de Vandosme, par tous les bons offices et services dont il s'est peu adviser pour la satisfaction et contentement de desfunct mon frère, votre père que Dieu absolve, lequel luy a jusqu'à la mort fait cest honneur que de l'aymer et favoriser en tout et partout : ce qui vous doit esmouvoir à faire le semblable pour vous estre à ceste occasion fort recommandable, et me fait vous prier, mon filz, vouloir pour l'amour de moy à ma prière et requeste, permettre que la provision que mondict cousin l'abbé de Vandosme

<sup>1</sup> L'abbé de Vendôme, pour lequel la reine professe tant d'affection, a déjà figuré plusieurs fois dans la correspondance. Il était le quatrième fils de Jean de Seyssel, comte de la Chambre, et de Barbe d'Amboise. Chevalier de Saint-Jean de Jérusalem en 1545, il succéda en 1555 à son frère Sébastien, abbé de Corbie, dans les charges de conseiller du roi et de grand aumônier, devint, en 1566, grand prieur d'Auvergne, et resta jusqu'à sa mort attaché à la personne de Catherine de Médicis. Sa sœur, Béatrix, était demoiselle d'honneur de la mère et épousa René de Bruges, sieur de la Gruthouse. *Inventaire des biens meubles et des titres de Barbe de Seyssel-La Chambre* (1575) par le comte Marc de Seyssel-Cressin. E. Leroux, 1896, in-8°.

quelque bon solagement à son peuple, et garder d'ornement le pilleries, qui aupreset ses sugets. Et seules qui faultront à s'i trouver pour une si bonne et seinte aucason, y pansera qu'il desirer d'y voir tousjour la confusion et deshordre, pour l'empêcher d'avoir cet honneur de remettre cet povere royaume. Je m'aseure qu'il en saurè un très mauvès gré à seules qu'il faultront hâ y venir, que me fest encore prier de n'y fallir et me volouyr croire encore cet quoup; et s'il vous avyent chause par quoy vous vous voleusiés escuser, je vous prie que se ne souyt à cet coup, et que surmonty toutes difficultés et vous en veniés; et je conestré que contyneués à me porter la bonne volanté que j'é tousjour coneue en mon endroyt; et, m'aseurent que n'y fallirés, je ne vous en fayré plus longue la présante, prient Dyeu vous conserver.

De St Mort<sup>1</sup>, cet troysième d'octobre 1583.

Votre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 17 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 2304, f° 99 v°.

#### A MONSIEUR DE LIVERDYS.

Monsieur de Lyverdys, vous aurez satisfaction aux dernières despaches que nous avons receues de vous par celle que le Roy monsieur mon filz, vous fait présentement, vous faisant entendre ce qui a esté ordonné pour le payement des cantons des ligues de Suisse et Grises, qui est tout ce qui s'est peu fayre pour

<sup>1</sup> La reine mère avait été malade à Saint-Maur-des-Fossés, où elle avait devancé Henri III. Villeroy écrit à ce propos le 5 octobre : « Le Roi étant arrivé, la Reine mère de Sa Majesté a été soignée ce matin à cause d'une douleur de tête, qui la tourmentoit. Elle se porte mieux, Dieu merci. »

ceste année mais nous espérons les contanter plus amplement les suivantes, et de ma part j'y tiendray la main, en ce qu'il me sera possible, pour les retenir en la dévotion et affection qu'ilz ont de si long temps démontrée envers ceste couronne, comme de vostre part je vous pryé de continuer à y fayre le bon et fidelle devoir que vous avez cy-devant fait au contentement du Roy mon dict seigneur et filz et de moy, qui prie Dieu vous avoir, Monsieur de Liverdiz, en sa sainte et digne garde.

Escrypt de Saint Germain en Laye, le ~~\_\_\_\_\_~~  
xvii<sup>ème</sup> jour d'octobre 1583.

CATHERINE.

1583. — 17 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 2304, f° 99 r°.

#### A MONSIEUR DE FLEURY<sup>2</sup>.

Monsieur de Fleury, vous vous trouverez bien satisfait à vos dernières despaches et ce que nous a dict de vostre part le truchement Vallier par la response que le Roy monsieur mon filz vous fait présentement; ~~\_\_\_\_\_~~ ne pouvant vous donner d'avantage de lumière de son intention sur le tout; et sera seulement ce mot pour vous prier de mettre peyne de rompre les pratiques qui se font du costé d'Italie et d'Espagne pour attirer les cantons catholiques en alliance, leur proposant l'amorce d'une consignation d'argent comptant, pour les y faire venir plus aisément: ce qui est cause d'y laisser prester l'oreille à quelques uns qui ne considèrent pas l'importance de ce fait, ou, s'ils la considèrent,

<sup>2</sup> Henri Clause de Fleury était toujours ambassadeur en Suisse; l'année suivante, Henri III le chargea de faire quelques levées dans les cantons, afin d'avoir des troupes à opposer à celles des ligueurs.

comme je m'asseure qu'ilz n'en sont pas ignorans, ils font semblant que non, pour essayer de fayre entrer le Roy mon dict seigneur et filz en pareille consignation : chose à quoy il ne se fault aucunement laisser aller, mais leur fayre cognoistre le préjudice qu'ilz nous font et à eulx aussy et au traicté du renouvellement de l'alliance que de nostre part nous observerons scincèrement, comme il fault qu'ilz facent de la leur. Je m'asseure que vous n'obmecterez rien de ce qui sera nécessaire de leur représenter sur ce faict, et que vous sçauvez bien rabbatre les coups de telles menées et aurez l'œil à tout ce qui touche le bien du service du Roy mondict seigneur et filz, selon l'affection singulière que vous y avez. Pryant Dieu, Monsieur de Fleury, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript de Sainct Germain, le xvii<sup>ème</sup> jour d'octobre 1583.

CATHERINE.

1583. — 19 octobre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3321, f° 84.

A MONSIEUR

LE MARYCHAL DE MATIGNON.

Mon cousin, j'é reseu vostre letre par Labadye, et vous y ferès réponse plus ample, se se n'étoyt que le Roy mon fils envoy le sieur de Belyèvre ver le roy de Naverre<sup>1</sup> pour l'au-

<sup>1</sup> A la suite de l'injure faite à sa femme, le roi de Navarre menaçait de la répudier, « per il che, dit l'ambassadeur florentin, sua Maestà n'è in gran pena, come ancora la Regina Madren. Si on voulait éviter ce scandale, il exigeait qu'elle fût reconnue innocente et qu'on tirât un châtiment exemplaire de ceux qui l'avait outragée. Bellièvre fut envoyé en Gascogne pour arranger l'affaire. Étrange mesure, écrivait de son côté Tassis à Philippe II : « publier la honte de la reine de Navarre et choisir ce moment pour la renvoyer à son mari ». La reine

casion qu'il vous dyra; qui sera cause que ne vous en fayré redyste, ni ausi ne vous priré d'avantage de fayre, comme je say que avés acoteumé, aux byen du servyse du Roy et de son honneur, qu'y me fest aseurer qu'en set fayst aux byen de tent et de toute la meyson, et mors et vivens, que je ne doucte poynt, qu'en tout cet que conestrés et que le dyst sieur de Belyèvre vous dira que pourés servir, que ne le fasiés de la mesme afectyon que vous ay veu fayre toutes les aultres chauses : qui sera cause que ne vous en fayré plus longue la présante, après vous avoyr aseuré qu'ent tout set que auré de moyen, je vous fayré conestre par ayfect que n'an seré ynqtiété; et je pryé Dyeu, en fesant fyn, qui vous conserve en sa sainte grase.

De S<sup>t</sup> Germeyn, cet xviii<sup>ème</sup> d'octobre 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 20 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 27 r°.

[A MONSIEUR DE DANZAY.]

Monsieur de Danzay, il suffist de la responce que le Roy monsieur mon filz faict à vostre despesche du xxvi<sup>e</sup> du moys d'aoust dernier, estant assez particulière sur chacun poinct<sup>1</sup>, mais encores sera-elle accompagnée et suivye de ce mot, pour vous dire qu'en

de Navarre était à Cognac, où Henri de Bourbon lui avait signifé qu'elle eût à attendre ses ordres. — Voir plus haut la note de la page 119, et à l'Appendice l'instruction au sieur de Bellièvre allant trouver le roy de Navarre de la part de Sa Majesté, datée du 18 octobre 1583.

<sup>1</sup> Voici le passage le plus important de la lettre du Roi du 20 octobre 1583, répondant à celle de Danzay du 26 août :

« Pour le regard des navires que je désire recouvrer, veoyant l'assurance que me donnez que vous ferez déli-

1583. — 27 octobre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 244.

A MONSIEUR DE BELYÈVRE.

Monsieur de Belyèvre, je vous envoy un billet pour metre dan la letre que avés de moy pour la royne de Naverre, suyvent cet que m'avés escript, et m'a samblé plus à propos que cet fust un billet mis dan la letre que une aultre letre à part, veu que ne luy pouvès mender ryen d'aventège que cet que luy ay escript par vous.

Je suys encore ysi, et fus yer aixtrément tormentée de la colyque; mès à s'teure, grases à Dyeu, je ne m'en sans plus et me porte très bien.

Mon fils ayst à Chateau-Tyéry dès yer, et m'a envoyé Horne<sup>1</sup>, pour me dyre la pouyne en quoy yl èt, de peur que je soye malcontente pour la letre que luy escryvis devent yer; mè pour sela yl ne veult pas venir ysi et me prie tousjour d'aler là et de parler à moy, avent qu'il alle à la court; et, y ayant parlé, qu'il feyra cet que luy concelleré; Dyeu le veuille, et que se ne souyt à la coteume. Yl a renvoyé le gouverneur du Quénoys<sup>2</sup>, je ne sé aveques quele réponse; je pense qui veult fayre le marché de Cambray avant me voyr, de peur que je l'enpèche, de quoy je suys bien ayse; car si j'étoys, je le romperès, set je pourès. Yl ont reyson de mal fayre san que je ley sache; car, aù je pouré leur rompre leur méchente entreprise, je le fayré tousjour. Je prie Dyeu qu'à la fin yle fase voyr cler au tron-

<sup>1</sup> Sans doute un membre de cette maison de Horn, si nettement traitée par Philippe II.  
Le Quesnoy (Nord), arr<sup>t</sup> d'Avesnes. — Antoine de ries en était gouverneur; ses dépêches sont con- aux archives de Bruxelles; il y en a plusieurs à Catherine de Médicis.

perye qu'il y font, et qui vous aye en sa sainte garde.

De Monceaux, cet xxvii<sup>me</sup> d'octobre 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — [27 octobre<sup>1</sup>.]

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 473, p. 457.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3808, f° 75 v°

[A LA REINE D'ANGLETERRE.]

Très haute, etc., ce nous a esté plaisir bien agréable de veoir le sieur Staffort succéder au sieur Henry Cobham, présent porteur, pour l'espérance que nous avons que ledict sieur de Cobham, ayant si bien et dignement faict, comme il a, durant sa légation par deçà, ledict sieur Stafford continuera de mesme; aussy aura-il toutes les plus favorables et bénignes audiences qu'il pourroit désirer, ne doubtant pas qu'il ne face les bons offices qu'il doit pour la continuation de la bonne et parfaicte amytié, voysinance et bonne intelligence d'entre le Roy nostre très cher sieur et filz et vous, nos royaumes, païs et subjectz de part et d'autre, comme c'est son devoir et la mesme charge qu'a aussy par delà le sieur de Mauvissière, duquel nous estimons aussy qu'aurez pareillement contentement. Et à tant, très haulte, etc.

Esript à . . . . le . . . jour de . . . . 1583.

<sup>1</sup> Cette lettre est accompagnée d'une autre de la reine Louise de Lorraine, femme de Henri III, adressée également à Elisabeth sur le même sujet et datée de Saint Germain-en-Laye, du 27 octobre 1583. (Cinq cents de Colbert, 473, p. 456.) — C'est ce qui nous permet de suppléer, avec certitude, à la date omise dans les deux copies du fonds fr. de la bibliothèque nationale.

1583. — [28 octobre.]

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 196 v°.

A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE SEURE<sup>1</sup>,

GRAND PRIEUR DE CHAMPAGNE.

Monsieur le Grand-prieur, le s<sup>r</sup> de Stafford est envoyé de la part de la royne d'Angleterre madame ma sœur et cousine, pour relever le s<sup>r</sup> de Cobham, lequel elle révoque de sa charge d'ambassadeur. Je vous pryé, suivant ce que le Roy monsieur mon filz vous escript, l'aller trouver et visiter de nostre part, et luy faire toute la bien venue et bonne réception que vous pourrez, l'assurant que sortant ledict s<sup>r</sup> de Cobham de ceste charge, nous sommes très ayses qu'il lui succède, sçachant combien il a de bon zèle et affection à l'entretien de la bonne paix et amitié qui est entre ces deux coronnes de France et d'Angleterre. Remectant à vostre prudence de luy tenir à ce propos tout le plus honneste langage qu'il vous sera possible, selon que je sçay que sçavez faire. Pryant Dieu. Monsieur le Grand-prieur, vous avoir, etc.

1583. — 4 novembre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3355, f° 89.

A MA COUSINE

MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, je suis ynfiniment aysé de vous re-trouver encore à la Court, pour avoyr contentement de vous voyr avant que par-

Monsieur de Sourre, avoit été ambassadeur de France en Espagne de 1560 à 1562; il faisait partie du conseil privé et se trouvait donc tout désigné pour représenter d'Elisabeth. Au reste, il étoit peut-être alors en France, comme gentilhomme

tyés<sup>1</sup>. J'espère aystre, dymenche ou loundy à Saint-Germeyn, qui sera cause que ne vous sayré longue la présante pour l'espérance que j'é de vous voyr bien tost. Et suis bien marrye de quoy la fièvre tyerse dure encore à mon fils<sup>2</sup>, qui a esté cause de me sayre demourer anuy pour voyr son x<sup>e</sup> coment yl soret, lequel ne luy ha duré que ouyt heures. Il prendra demeyn médesine, que le médesins ont ayspérense, aveques le grent seuhour<sup>3</sup> qu'il a eu, que ne ly saurét, après c'être purgié, guière durer. Cet que je pryé à Dyeu et vous conserver.

De Chateau Tyéry, cet iiii<sup>e</sup> de novembre 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

du premier prince de Condé; il passait pour un très opulent et magnifique seigneur.

<sup>1</sup> La duchesse allait rejoindre son mari en Savoie.

<sup>2</sup> Le duc d'Anjou était alors fort malade de l'affection de poitrine dont il mourut l'année suivante; ce qui n'empêcha pas la reine mère d'être au jour indiqué à Saint-Germain.

C'était d'ailleurs le troisième voyage que Catherine faisait depuis quelques mois pour aller voir son fils. Elle l'avait rencontré le 12 juillet à Chinon, et le 9 août à la Fère, et il semble qu'elle ait été assez d'accord avec lui pour éviter une guerre contre l'Espagne, ce qui lui eût fait perdre les Pays-Bas, même Dunkerque, pourvu qu'elle pût conserver Cambrai.

Le duc d'Anjou était à Châtillon-Thierry depuis quelques jours, continuant à négocier avec le prince d'Orange et les États généraux, avec le prince de Parme, qui venait même de lui envoyer son agent ordinaire Gougnac. — Voir de nombreux documents sur toutes ces négociations dans M<sup>lle</sup> Gerich, t. V, p. 151 et suivantes.

<sup>3</sup> Seuhour, seuer.

1583. — 12 novembre.

Orig. Mantoue, Archivio Gonzaga.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE MANTOUE.

Mon cousin, le s<sup>r</sup> Francisco Bugelly, mon avocat et conseil à Rome, m'a faict entendre qu'il désiroit pour ses affaires domestiques se retirer durant quelque temps en la ville de Casal, dont il est; et pour ce qu'il s'est toujours très volontiers et bien fidèlement employé à tout ce qui s'est offert pour mon service, m'ayant servi avecques toute affection, j'ai bien voulu vous tesmoigner par la présente le contentement que j'ay de luy, et vous prier en ceste considération le vouloir en ma faveur gratifier et favoriser, ainsi qu'il mérite, luy donnant par là à cognoistre comme vous avez pour bien agréable les services qu'il m'a faicts, affin qu'il continue en tout ce dont ceulx de mon Conseil, qui sont à Rome pour mes affaires, le requéront et auront besoin de luy, vous assurant que vous ferez chose qui me sera très agréable et de laquelle je vous sçaurai à jamais fort bon gré pour le recognoistre en tout ce que vous désirerez de moy en faveur de vous. Je prie Dieu, mon cousin, de vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escrit à Saint-Germain-en-Laye, le xii<sup>e</sup> jour de novembre 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 12 novembre.

Aut. Archives de Mantoue.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE CARDINAL D'ES

Mon cousin, je crois que vous aurez e par ce que j'ay prié Flaminio, vostre vous escrire de ma part après vous av tendu ce que lui avez escrit, pour u sur les mariages que de longtemps vo fait mander par luy; et croyez que je rois infiniment s'il étoit possible que la vérité si le prince de Mantoue se m l'on dist<sup>1</sup>, et s'il se pourroit faire celui et d'une de mes petites-filles de Lo de l'aisnée, si n'épousoit rien de plus ou la seconde, en cas que l'aisnée fust où il ne se sentit offensé s'il ne l'avoit, fait dire que ne lui parlyssiez que de conde; car quant lui baillerions l'aisné jours en seroit-il plus content, et par moyen que puissions avoir la fille ai duc de Florence, et. quant à celle de I ce seroit avec trois cens mil ecus; v pourriez assurer qu'il les auroit. Si mariages se pouvoient faire, que rois infiniment, l'un de l'aisnée d aveques mon petit-fils de Lorrain d'une de ses sœurs avec le prince vous nous obligez tant et mettez tion à ce qui touche à ceste cov ne vous puis dire sinon de co avec votre prudence acoustumé mercieray de ce que continu faites pour moy particulièrement

<sup>1</sup> Le prince de Mantoue, Vis épousa, en 1584, Éléonore de ) de François, duc de Toscane. C gerations relatives à ce mariage informée d'une façon précise.

trouble qu'aultrement, cet que respondyst le Roy fust si cler pour sayre entendre son yntantyon sur l'entertènement de l'aydyst, que je croy que Dieu l'a voleu que cela souyt avenue pour aytablir du tout la pays en cet royaume et aulter tout le préteste au roi de Naverre et aus huguenots de prendre les armes; et, si après sesi, y let prégnent, je m'aseure que Dyeu les en punira. Et d'aultent que je m'aseure que Vileroy et Pynart vous manderont le tout bien au long, je ne vous en sayré redyste, mès seulement vous enn é voleu dyre cet mot aystent marrye que ne l'avés ouy<sup>1</sup>.

Quant à mon fils<sup>2</sup>, yl y a ouyt jours qu'il trète aveque le gouverneur du Quénoy et nous n'en savons aultre chause, sinon que tous les jours yl prèse fort que le Roy luy paye la garnison de Cambray, au aultrement yl faudra qui la perde pour n'avoyr le moyen de cet sayre; vous pouvés panser que set hà dyre cela<sup>3</sup>. Le Roy y anvoye Pynart demeyn, pour luy dyre qu'il meste un homme de byen dan Cambray, qui souyt de hage et de calyté et d'espéryanse, pour le bien garder, et yl y donnera cinquante mile écus, sa compaignie d'homme d'armes, et cela de seluy qu'il y

<sup>1</sup> Il s'agit de la grande assemblée de notables tenue à Saint-Germain le 19 novembre, où il fut rendu compte du résultat de la commission du clergé et de la noblesse envoyée dans les provinces pour réformer les abus concernant la perception des impôts. On y entendit de très belles harangues, et particulièrement un discours de Henri III qui eut, comme toujours, grand succès, et le méritait, du moins par sa forme irréprochable. — Voir la harangue du Roy Henri III, prononcée à l'assemblée de Saint-Germain, le vendredi 19 nov. Bibl. nat. Ms. Dupuy, 313, fol. 435 et f. fr. 3959 f° 108.

<sup>2</sup> Si on veut savoir où en était le duc d'Anjou avec la reine d'Angleterre, il suffira de lire à l'Appendice la lettre assez ironique qu'Élisabeth lui adressa à cette date.

<sup>3</sup> Que set hà dyre cela, ce que cela est à dire.

metra toutes pour l'ayder à conserver ledyst Cambray, si bien qu'il n'aura plus d'escuse de le perdre, come son conseil luy concède. Je croy qu'il seront bien marry de cet offre que ly sayst le Roy; jè ne sé cet qu'il en fera après cela.

Je désire ynfiniment de savoyr que soyés arivé auprès du roy de Naverre<sup>1</sup>, et qui cet constante<sup>2</sup> de reprendre sa femme. Je vous pryé m'avertyr de tout le plus souvent que pourés et je pryé Dyeu quy vous garde et vous douyn la grase de bien parachever cet fest.

De Saint-Germeyn-en-Lay, cet XXI<sup>m</sup> de novembre 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 22 novembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15407, f° 273.

#### A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellèvre, depuis vostre portement, j'ay receu deux lettres de vous, l'une du vii<sup>e</sup> et l'autre du xv<sup>e</sup> de ce mois. Je ne m'arrestera y répondre au contenu de la première, je vous diray tant seulement qu'les intentions et artifices de ceux qui s'estoient à tenir mon filz esloigné du Roy et de son frere ont eu jusques à présent plus de crédit envers lui que mes raisons et prières, de sorte qu'il est encores à Chasteau-Tiorce, où je l'ay laissé, et traicte tous les jours avecques

<sup>1</sup> Le roi de Navarre fit le meilleur accueil à Bellèvre. (Voir ses lettres de la fin d'octobre 1582, t. I<sup>er</sup>, p. 583 et suiv.) — Voir aussi à l'Appendice une intéressante épître à sa femme, de la même époque, qui a échappé aux recherches des éditeurs et qui, comme beaucoup de lettres de Henri IV, est encore inédite.

<sup>2</sup> Qui est constante, qu'il se contente.

avecques la charge que vous nous mandez luy avoir esté donnée, qu'il en rapporte responce moins expresse et favorable pour madicte fille que les autres, mais nous n'en avons encores eu aucunes nouvelles, comme nous a dict ledict sieur de Clervant n'avoir aussi eu de son costé. Qui sera tout ce que je vous escriray par la présente, après vous avoir prié de ne rien obmettre pour surmonter les grandes difficultez et obstacles que vous trouverez en l'exécution de vostre commission. Ayant pour ce regard fondé toutte mon espérance en vostre prudence et bon heur, que je prie Dieu favoriser en ceste occasion de sa sainte grace et bénédiction, selon vostre désir et le mien, et vous conserver, Monsieur de Bellièvre, en sa sainte et digne garde.

De Saint-Germain-en-Laye, le xxix jour de novembre 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 25 novembre.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 473, p. 173.

Bibl. nat., Fonds français, n° 3308, f° 78 r°.

[ A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE. ]

Monsieur de Mauvissière, je suis bien aise que la royne d'Angleterre, madame ma bonne seur, se trouve satisfaite de ce que le Roy monsieur mon fils n'a voulu envoyer des forces en Écosse, comme il en estoit requis. Ce vous a esté bel argument pour luy mon-  
trer quelles sont nos actions et que nous at-  
tendons semblables effectz de l'amitié et  
alliance qui est entre nous, comme je m'as-  
sure que vous n'avez rien obmis de ce qui  
se pouvoit dire à ce propos; ayant veu comme  
vous lui avez parlé de ce qu'elle preitoit si

facilement l'aureille aux sujets du Roy mon-  
dit-sieur et fils qui n'ont charge, passeport  
ny lettres de luy, luy faisant entendre que  
c'estoit pour Ségur que vous le disiez, dont  
nous vous savons bon gré; mais le principal  
seroit que vous veissiez clairement en ce que  
ledict Ségur a traicté et négocié par delà, ce  
que je vous prie approfondir et nous en en-  
voyer les articles et la responce et résolution.  
car de ces affaires-là qui sont de si grande  
importance, il en faut promptement tirer la  
vérité et assurance, pour aller au devant et  
rompre telles ligues et menées qui se font au  
préjudice et désavantage du service du Roy  
mondit sieur et filz, lequel vous en escript  
plus particulièrement.

Quant à ce que ladicte dame Royme vous a  
dit qu'elle me prioit de lui mander en quoy  
elle pourroit servir pour trouver quelque bon  
moien de regarder au bien et repos de la  
Chrestienté, suivant ce que je luy avois cy-  
devant proposé qu'il seroit bon de nous  
joindre ensemble pour cela, vous lui pourrez  
dire, si elle vous en remect encores en pro-  
pos, que je serois bien aise d'avoir son avis  
sur ce qu'elle estime qui seroit nécessaire de  
faire pour ung si bon œuvre, et, qu'en ce qui  
dépendra de mon costé j'y apporteray tous  
jours tout le confort et ayde que je pour-  
ray pour vous faire sortir de vostre assigna-  
tion selon que m'en escripvez. Priant Dieu,

Esript à Saint-Germain-en-Laye, le  
jour de novembre 1583.



volonté que je vous porte. Priant Dieu, mon neveu, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript de . . . , le . . . jour de . . . 1583.

De sa main : Vostre bonne tante,

CATHERINE.

1583. — 12 décembre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 364.

#### A MONSIEUR DE BELYÈVRE.

Monsieur de Belyèvre, je désire ynfiniment que soyés auprès du roy de Naverre<sup>1</sup>, m'asseurent que, vous ayant ouy de cet que le Roy mon filz vous ha comendé touchant sa sœur, que en réseveron le contentement que de rayson en devons espérer. Et sachant combyen avès enn affectyon cet qui est du servyse et honneur du Roy et de mon contentement, et combyen cet fayst nous ymporte, je ne vous en dyré d'aventège, et vous pryé ceulement qu'au plus tost nous puysons savoyr cef que y auré faist. Et jo pryé Dyeu que se souyt cet que le Roy et moy, aveques reysons, désirons, et qu'il vous tyene en sa sainte garde.

De Saint-Germain-en-Lay, cet xii<sup>e</sup> de décembre 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Le 18 décembre, du Plessis-Mornay écrivait de Mont-de-Maran à Montaigne : « Nous apprenons, par la lettre que M<sup>r</sup> de Belivière écrit au roy de Navarre, que le Roy a été mal informé de ce qui s'est passé ici. Et j'espère, quand il aura scu la vérité, tant par lettre de M<sup>r</sup> de Belivière que par les nostres, qu'il prendra le tout en meilleur part. Ce qui est vénial à M<sup>r</sup> de Joyeuse ne nous doist point estre mortel. Le prince ne pense qu'à la paix ; et je désire fort qu'on ne le presse point oultre mesure. Je pense que la prudence de M<sup>r</sup> de Belivière modérera toutes choses. » — *Mémoires et correspondances de Duplessis-Mornay*, t. II, p. 393.

1583. — 17 décembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3308, f° 77 v°.

#### [A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, vous nous a faict service fort agréable d'avoir recouvert nous avoir envoyé le double du mémoire la négociation de Ségur par delà<sup>1</sup> et de response qu'il a remportée ; je m'assure qu n'en aura pas telle yssue qu'il estime et q vous sçauvez bien traverser et rompre ses desseings, ainsi que le promettez au Roy mon filz et à moi par vos dernières despaches ce que je vous prie de faire avec la prudence et la dextérité qui y est requise ; et semblablement les desseings et négociations que fa l'ambassadeur d'Espagne au préjudice traitiez d'alliance d'entre le Roy mondit sieur et filz et la royne d'Angleterre madame bonne sœur et cousine, avec laquelle nous voulons demeurer en service et constante amitié et voisinance. Pour le faict d'Escoce les aultres particularitez de noedictes pesches, je m'en remets à ce que vous en verrez par la lettre du Roy mondit sieur et filz, et vous avoir prié de faire tous les bons offices qu'il vous sera possible pour remettre petit-fils le roy d'Escoce et ses subjects en mesnaige, et laisser là toutes choses en

<sup>1</sup> La négociation de Jacques de Ségur-Puy de Saffroy de Calignon, envoyés par le roy de Navarre au nom de tout le parti protestant et longuement rapportée dans de Thou (t. IX suivants). Les députés devaient se rendre à et près des princes d'Allemagne. S'étant en mois de septembre à la Rochelle, ils allèrent par l'Angleterre, puis allèrent trouver d'Orange. — Voir aussi « Instruction de ce de Chassigncourt dira au Roy sur le voyage Ségur. . . . 25 décembre 1583 », dans *correspondances de Duplessis-Mornay*, t. I.

1583. — 20 décembre.

Impr. Catalogue de la collect. Borot, provenant de la collect. d'Hervilly.  
Paris, Charavay, 1885, in-4°, série I, n° 10. f° 5.

## A LA ROYNE D'ÉCOSSE,

DOUAIÈRE DE FRANCE.

MADAME MA FILLE.

Madame ma fille, je né voleu perdre cète aucasion de vous fayre la présante et vous dyre le plésir que je resoys quant j'é le bien d'avoyr de vos nouvelles et savoyr que vostre santé souyt bonne. Je ne vous parleré de vos afayres et coment le Roy mon fils désire de vous fayr conestre l'amytyé qu'il vous porte et le plésir qu'il aura, cet la vysitation qu'il vous fayst fayre par son ambassadeur présant porteur<sup>1</sup> vous peult servir à vous mestre si bien avecques la royne d'Angleterre que en puyésiés résantyr le contentement qu'il vous soheyste, et de ma part je voldré avoyr le moyen tel que je vous y puisse servir, comme je ann é la volonté, car je n'oblyré jeamais l'amytié que m'avé par ayfest portée et montrée aystent en ce royaume, qui me fest désirer que Dyeu me fase la grase d'avoyr moyen par ayfest vous povoyr monstrier que n'an suys yngrate. et l'en suplye de bon ceour et de vous donner bonne santé.

De Saint-Germeyn-en-Lay, cet xv<sup>e</sup> de décembre 1583.

Vostre bonne et afactyonné mère.

CATHERINE.

<sup>1</sup> Henri III avait chargé son ambassadeur en Angleterre, Castelnau, sieur de Mauvissière, d'intervenir près de la reine Élisabeth pour faire cesser la captivité de Marie Stuart.

1583. — 20 décembre.

British Museum. State papers, France. vol. 77.

A MADAME MA BONNE SŒUR

## LA ROYNE D'ANGLETERRE.

Madame ma bonne seur, je suis bien ayse quand j'ay occasion de me ramentevoir en vostre bonne grace, et aussy d'avoir le bien de sçavoir de vos nouvelles, et ce m'est ung grand contentement de ce qu'il vous a pleu nous envoyer, avec vostre ambassadeur, une si honneste et vertueuse fame, pour avec elle, ne pouvant avoir l'heur de vous veoir, pouvoir parler de vous; et suis bien marrye que n'estant à Paris, je ne la puis veoir plus souvent. Vous remerciant de tant d'honnestes propos et assurance qu'elle m'a tenu et donné de l'amytié qu'il vous plaist me porter, de quoy je vous prie croire que ne me lairrey surmonter, ayant tousjours désiré que par quelques bons effects je vous puisse faire cognoistre combien je vous aime et honore, qui a tousjours esté cause que j'ay désiré avoir cest honneur que je vous eusse peu appeler ma fille, pour le plus grand heur à mon contentement que j'eusse sceu avoir, ne vous pouvant plus faire cognoistre ma bonne volonté que vous offrant tout ce qui m'estoyt resté du Roy monseigneur, qui vous aymoyt et estimoyt, tan comme je fois, vous offrant les ungs après l'aultres; mais Dieu ne m'a voulu faire si heureuse que j'aye peu avoir ce contentement, quoy j'auray toute ma vie regret, et l'aur encore plus grand, s'il n'estoit l'assour qu'il vous plaist par toutes les vostre l'amitié que me voulez continuer, en trouverez telle correspondence de ma part n'aurez occasion de la diminuer, com vous supplie de ne faire jamais, si je m'en donne occasion: ce que je scay n'advie-

1583. — 26 décembre.

Copie. Archives du Vatican.

AU CARDINAL SALVIATI<sup>1</sup>.

Mio cusino, m'é stato gratissimo d'havere inteso l'elettione ch'è piacciuto a S. S<sup>te</sup> di fare della vostra persona per honorarvi del capello di Card<sup>le</sup>, per la buona volontà et affettione ch'io vi hó sempre portata, havendo ben voluto farvi testimonio particolare per la presente del contento che hó ricevuto et che desidero di farvi conoscere, in tutte le occasioni que si presenteranno, quanto io vi amo, havento pregato mio cusino monsignor il Card<sup>le</sup> d'Este di vedervi da mia parte, et assicurarvi della mia buona volontà, pregandovi di creer le in tutto quello che ne ve dirá, et que Dio vi habbia, mio cusino, in sua santa, et digna guardia.

Di San-Germain-en-Laye, alli 26 di xbre 1583.

1583. — 26 décembre.

Copie. Archives du Vatican.

## AUX CARDINAUX

NOUVELLEMENT CRÉÉS<sup>2</sup>.

Monsignor Card<sup>le</sup>, io accompagnaró volenterissimo le lettere del Re monsignor mio figli-

<sup>1</sup> Antoine-Marie Salviati, d'une des plus illustres familles de Florence, évêque de Saint-Papoul, après son oncle, fut deux fois légat en France sous Pie IV. Grégoire XIII le nomma cardinal le 23 décembre 1583: il fut légat à Bologne, sous Sixte-Quint, et mourut à Rome le 28 août 1601, sous Clément VIII.

<sup>2</sup> Cette promotion ne comprenait pas moins de dix-neuf cardinaux, parmi lesquels Alexandre de Médicis, plus tard Léon XI, Charles de Bourbon-Vendôme, archevêque de Rouen, François de Joyeuse, archevêque de Narbonne, Philippe Spinola, évêque de Nole, François Sforce, etc.

uolo di questo piccol motto, per rallegrarmi con voi del l'honore che voi havete nuovamente ricevuto nell' ultima promotione de card<sup>li</sup>; di che io vi assicuro che persona non può havere piú contento di me si per il merito ch'io riconosco in voi, come per l'affettione particolare ch'io vi porto causate dall' inclinatione che havete sempre havute al bene et prosperità di questa Corona, si come hó ordinato á mio cusino il sig<sup>r</sup> de Foix di farvi intendere da mia parte, pregandovi di volerli dare in cio quella medesima fede che fareste á me stessa: et prego Dio, monsig<sup>r</sup> Card<sup>le</sup>, etc.

Delli 26 di xbre.

1583. — 26 décembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 502.

## A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Bellièvre, le Roy monsie~~ur~~ mon filz et moy avons dit à Iollet<sup>1</sup> que ~~il~~ faict de ma fille la royne de Navarre, po~~ur~~ lequel vous avez esté envoyé par delà, n'avo~~it~~ rien de commung avecques la prinse de Mon~~te~~ de-Marssan<sup>2</sup> et les garnisons mises à Baz~~as~~

<sup>1</sup> Ce gentilhomme servait d'intermédiaire entre le roi de Navarre et la Cour. Le 26 décembre 1583 le Béarnais écrivait: « J'envoie le sieur d'Yolet vers le Roy pour l'informer de mes actions, qui ne seront ja~~mais~~ contre le bien de la paix, ni de son service... » — *Les missives*, t. I<sup>er</sup>, p. 606.

<sup>2</sup> La reprise de Mont-de-Marsan par le roi de Navarre est du 29 novembre 1583. Le 24, il écrivait au maréchal de Matignon: « Mon cousin, j'esté adverty que le sieur de Barras avoit introduit dans Bazas quelque nombre d'hommes tant de pié~~ment~~ que cheval, qui vivent aux despens de la ville ~~et~~ sous forme de garnison, chose directement contraire du Roy mon seigneur et aux accords qui sont ~~entre~~ Je vous prie donc, mon cousin, lay comm~~ander~~ en faire sortir au plus tost; car si on a veu~~u~~ l'alarme sur ce que je suis entré en ma ma~~ison~~ »

et ailleurs ; sur lesquelles mon filz le roy de Navarre fonde sa responce qu'il vous a faicte : partant que nous désirons qu'il reçoive sa femme sans s'arrêter aux difficultez qu'il a faictes, ny remettre la chose en plus grande longueur, puisqu'il est question de l'honneur de toute la maison, de son repos et contentement ; l'assurant que, pour le regard du reste, le Roy mondiet sieur et filz aura tousjours très agréable que toutes choses soient remises et exécutées, ainsi qu'il est ordonné par ses édictz de paix, y satisfaisant de sa part comme il est tenu de faire. Monsieur de Bellièvre, vous entendrez le surplus par la lettre du Roy mondiet sieur et filz, suivant laquelle je vous prie donques retourner derechef devers ledict roy de Navarre et mettre peyne de composer toutes choses, de façon que ayant reprins sadicle femme auprès de luy, je puisse avoir ce contentement que de les veoir vivre ensemble en bonne amitié, contentz l'un de l'autre, comme j'espère qu'il adviendra, et ledict roy de Navarre en bonne intelligence avecques le Roy mondiet sieur et filz et mon filz le duc d'Anjou, lequel je partz présentement pour retourner trouver, afin de le randre capable de la bonne intention du Roy mondiet sieur et filz en son endroit et empêcher, tant qu'il nous sera possible, que il n'advienne aucune altération entre eulx ; en quoy consiste mon repos et principal contentement, lequel je suis très assurée que vous continuerez tousjours à procurer de vostre costé, comme vous avez faict jusques à présent très fidèlement et prudemment ; vous priant croire aussi que le Roy mondiet sieur de Marsau, je pense qu'elle doit estre levée, quand on aura seu comme je me suis comporté. C'est chose autrement qui pourroit tirer avec soy une plus longue guerre, qui me faict vous despescher Bissousse, m'assurant que y pourroyès aussitost. » *Lettres missives*, t. I<sup>re</sup>, p. 592.

et filz et moy sommes très contantz de vostre procédure en la négociation qui vous a esté commise, pareillement du bon devoir que y faict le sieur Charles de Birague<sup>1</sup>, lequel je recognoistray de tout mon pouvoir, ainsi que je lui escriptz, et vous prie luy dire de ma part ; m'ayant le Roy mondiet sieur et filz promis de avoir esgard à la despense qu'il est contrainct faire ; mais d'autant que nous sommes sur la fin de l'année que les deniers comptant sont, comme vous le sçavez, malaysez à recouvrer, il n'y a moyen de l'en secourir maintenant ; ce que je tiendray la main estre faict le plus tost que faire se pourra. Priant Dieu qu'il vous ayt, Monsieur de Bellièvre, en sa sainte garde.

Esript à Saint-Germain-en-Laye, le xxvi<sup>e</sup> jour de décembre 1583.

<sup>1</sup> Charles de Birague, Lesignan, Lavardin, du Plessis-Mornay secondèrent Bellièvre et le maréchal de Matignon dans leurs difficiles négociations pour réconcilier les deux époux et les remettre en même temps avec Henri III. — V. Bibl. nat., ms. Brienne, 295.

Birague, après avoir vu le roi de Navarre, écrivait le 16 décembre 1583, à la reine mère, pour lui rendre compte de sa mission. Il avait trouvé le prince très mécontent de ce que le roi avait fait augmenter la garnison de Bazas et de quelques autres places et refusait de reprendre sa femme, jusqu'à ce qu'on lui eût donné satisfaction, ne voulant même plus recevoir Bellièvre, ni discuter avec lui. Il avait, d'ailleurs, envoyé à Henri III. un gentilhomme, porteur de lettres pour la Cour. Birague avait fait observer à son tour que le roi était fort irrité, que la reine sa mère elle-même pouvait à peine modérer sa colère, que le meilleur moyen de l'apaiser serait de recevoir la reine de Navarre, qu'il suivrait d'ailleurs en cela l'avis des ministres et des principaux protestants, nullement disposés à le soutenir dans cette circonstance, qu'enfin lui et Bellièvre s'offraient en otages, promettant de faire sortir les troupes de Bazas, dès que la réconciliation serait conclue.

1583. — 29 décembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3357, f° 71.

Copie. Portef. Fontaineau, 356-357, f° 394.

## A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, le s<sup>r</sup> de Villeroy m'a envoyé en ce lieu la lettre que m'avez écrite le xix<sup>e</sup> de ce mois, ayant esté bien aise de veoir par icelle, comme je l'avoisjà entendu, le voiaige du s<sup>r</sup> de Lesignan de la part de mon filz le roy de Navarre devers ma fille sa femme, et la bonne espérance qu'il a donnée à madicte fille, dont aussi je suis infiniment aise, espérant que suivant la dépesche que remporte Praillon, toutes choses se conduiront au bien que nous désirons. par vostre prudence et de celle du s<sup>r</sup> de Believre. Et me remectant de tout à la dépesche<sup>1</sup> que reporte ledict Praillon, je ne vous feray plus longue lettre, priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Monceaux, ce jeudi xxix<sup>e</sup> jour de décembre 1583.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 31 décembre, et 1<sup>er</sup> janvier 1584<sup>2</sup>.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3385, f° 173.

Copie. Portef. Fontaineau, 356-357, f° 396.

## A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, vous m'avez bien fait plaisir de m'avoir escript des nouvelles

<sup>1</sup> Nous n'avons pu retrouver cette lettre qui n'était peut-être qu'une « instruction », donnée par Henri III au sieur de Praillon pour la mission dont il était chargé près le roi de Navarre.

<sup>2</sup> Cette lettre a été publiée dans les *Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas*, t. p. 548. Amsterdam, 1899, in-8°.

du Roy monsieur mon filz par voz lettres des xxviii et xxx<sup>e</sup> de ce mois; et vous prie continuer, et luy porter celle que je luy escriptz pour responce à la sienne que m'avez adressée par vostre dicte dernière dépesche. Mais je ne puis encores que luy mander de l'occasion de mon voiaige, sinon que je trouve mon filz le duc d'Anjou assez bien, et beaucoup mieulx disposé qu'il me semble qu'il n'estoit au dernier voiaige que je veins en ce lieu. Toutefois je ne sçay encores que dire de la résolution qu'il prendra sur ce que je luy ay proposé, sinon qu'il monstre de se vouloir conformer, et le dict ainsi<sup>1</sup>, à tout ce qui sera de la volonté et intention du Roy pour le soulagement du peuple et bien de ce royaume.

J'ay receu les deux doubles de déclaration que m'avez envoyez, et ay veu aussi ce que avez dict au Taxis, vous estant venu veoir.

<sup>1</sup> Le 15 décembre, le duc d'Anjou écrivait à Catherine de Médicis :

« Madame, le dessin que j'avois vous faire représenter la fin de la tragédie qui commençoit, par Bourviens, m'a meu le retenir jusques à ce jour, où il a veu se qui c'est passé et la miraculeuse découverte de la conjuration fête pour cete nuit. Je vous despeschis yer un courrier de mes gardes à la hâte; depuis, il n'est rien survenu autre chose que la confirmation du set et l'arrestement des soupçons et alarmes. J'é toujours comme Vostre Majesté tant ennemie de tels actes et si affectionné ma conservation, que je ne dois de Vostre Majesté espérer autre chose si non que elle se montrera bonne mère que je luy suys et seray obéissant serviteur filz. J'écrirois davantage; mais je ne veux acquiescer l'ayant, ni justifier le coupable : tout mon espoir est en Dieu et vous. Cependant, je vous supplie me continuer vos bonnes grâces, comme à celui qui prie Madame, qui vous doint entier accomplissement desir.

« De Chateau-Tierry, le xxi<sup>e</sup> jour de Nouvel en décembre.

« Votre très humble et très obéissant filz et cousin.

« François.

« A la Reine, Madame et mère, » (Autographe, 3385, f° 197.)

dont j'ay esté bien aize; car vous luy avez dict la vérité, et s'il faisoit son devoir et procédoit comme il doit, rondement, il m'esclaireroit du faict du mariaige, dont j'ay pareillement faict entendre à mondit filz ce qui s'en passa en nostre dernière audience et la dépesche que en avois faicte à Longlée. Je luy ay aussi faict ouverture de la dépesche, que j'estimois qui seroit bon que je feisse et envoiasse par quelq'un des miens au prince de Parme, pour négocier une tresve avec mondit filz; mais il pense que cella ne servira de guères, pour ce qu'il dict qu'il a clairement ja demandé et que le prince luy a faict responce qu'il avoit commandement du roy d'Espagne de ne rien faire en quelque sorte, et pour quoy que ce feust, avec mondit filz, qu'il n'eust remis la ville et citadelle et le pais de Cambrézis en l'estat qu'il estoit quand il le prit en ses mains. Toutefois je verré encores s'il sera bon de suivre en cella ma première délibération.

Et suis bien marrie que l'on ait faict courir ce mauvais bruict que ledit roy d'Espagne estoit coupable de la mauvaise délibération de ce jeune soldat qui est icy prisonnier et condempné à estre tiré à quatre chevaux, après qu'il auroit eu la gesne ordinaire et extraordinaire, qu'il eut dès hier avant que je feusse arrivée. Je l'ay veu ceste après-disner, mon filz présent, les s<sup>rs</sup> de Lanssac, de Villeroy et le président du siège présidial d'icy, qui ont esté de ses juges; Fervaques et La Chastre y estoient aussi présens, et le secrétaire Pinart. Je luy ay faict relire toutes ses interrogatoires et dépositions; mais il ne parle que de Avrilly<sup>1</sup>, qu'il avoit promis de regarder les moyens,

<sup>1</sup> Jacques d'Avrilly était le fils d'un ancien sergent, originaire d'Orléans, dont le duc d'Anjou avait fait son premier maître d'hôtel et auquel il avait donné au mois de juin 1583 l'abbaye de Marmoutiers; c'est contre lui qu'il se fit cette soi-disant conspiration, il

avec ung nommé le capitaine Combas, de tuer d'un coup de pistolet ou de harquebuz; persistant toujours en cella, mais qu'il n'avait point de volonté n'y n'avoit point eu propos de rien faire à mondit filz le duc d'Anjou, et que ce qu'il avait dict du roi d'Espagne, c'estoit pour ce qu'il sentoit une grande douleur à la torture et pour estre relasché du tourment qu'on luy faisoit. Toutesfois, pour ce il est besoing de faire encores tout ce que l'on pourra pour avoir celluy qui se nomme La Pommeraye, qui a faict toute ceste meschante négociation avec luy, j'ai esté d'avis que l'on ne l'exécutast encores, mais qu'on le gardast jusques ad ce aussi que le Roy eust veu tout le procès et qu'il nous eust sur ce mandé sa volonté. J'espère que ledit procès sera doublé et signé du greffier ce soir ou demain matin, et qu'il sera envoyé dès demain. Cependant, je prie Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Chasteau-Tierry, le dernier jour de décembre 1583, au soir tard.

Monsieur de Villeroy<sup>1</sup>, depuis ceste lettre escripte, j'ay receu le paquet que m'avez adressé de vostre lettre du xxx<sup>e</sup> du passé au soir, et celle de la Roïne ma fille que m'avez envoyée. Je luy faiz responce, que je vous prie luy bailler, et cella<sup>2</sup> que j'escriptz à Monsieur le cardinal de Bourbon.

A Chasteau-Tierry, le premier jour de l'an 1584.

voulut contre toute raison compromettre l'abbé d'Elbenne. — V. *Négociation de la France avec la Toscane*, t. IV, p. 478; *Mémoires-journaux de l'Estoile*, t. II, p. 154; *Lettres du baron de Busbec*, t. III, p. 239. Ce dernier dit que cette affaire fut l'occasion du nouveau voyage de la reine mère à Chasteau-Thierry.

<sup>1</sup> Ce premier post-scriptum est de la main de Pinart, c

*De sa main* : Depuys que j'é escript la letre au Roy que vous envoy, j'é parlé à mon filz, ynsin que voyrés par cete letre, et vous pryé la monstren au Roy. Je suys bien ayse que cet soldat se souyt dédyst du roy d'Espagne et de mon filz; mès yl persiste que c'èt pour Avrille, et que La Pomeré luy ha dyst en ly monstrent les pinteures du Roy et de son frère qu'il ne viverèt toudeus guière. et que c'èt d'Elbène cet grent signeur de qui y ly parle. Sela me mest en pouyne de cet qu'il a dyst qu'il ne viverèt gyère; Dieu le fase mentyr!

CATHERINE.

1584. — 11 janvier<sup>1</sup>.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3385, f° 176.

Copie. Portef. Fontaine, 358-359, f° 10.

#### A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, depuis la dépesche que je vous seiz hier, mon filz le duc d'Anjou<sup>2</sup> s'est plainct à moy de plusieurs choses dont j'avois faict faire une dépesche au Roy monsieur mon filz, que je me délibérois d'envoyer par le courrier que je vous envoiay ledit jour d'hier; mais pour ce que mondit filz me requist incontinent après, qu'il me peust dire à loisir tout ce qu'il m'avoit faict entendre à diverses fois, et que se feust en la présence

<sup>1</sup> Publié par M. Muller dans les *Documents*, etc., t. V, p. 550; mais avec la date fausse du 11 janvier 1584.

<sup>2</sup> Villeroy écrivait de Paris, le 4 janvier 1584, à M. de Hauteport :

« La reine mère du Roi est auprès de Monsieur, non sans grande peine pour lui oster plusieurs mauvaises opinions que l'on lui a imprimées. Toutefois, l'on a enfin vérifié que le soldat, qu'il a pris prisonnier et l'on disoit avoir esté pratiqué pour attentat à sa personne, n'en vouloit qu'au s<sup>r</sup> d'Avrilly; en quoi nul des facteurs du Roy ne se trouve meslé; aussi n'en a-t-il point qui fasse envie à sa fortune. » (Bibl. nat., Ms. fr. 15567, f° 117.)

de qui je voudrois de ceulx que j'avois amenez avec moy, et de quelques ungs des sciens; ce que je luy accorday: je diffèray d'envoyer madiete dépesche, comme encores m'a-il semblé n'estre à propos, pour ce que ceste après-disner qu'il m'a dict tout ce qu'il m'avoit dict, et à quoy je ne suis pas demeurée sans luy avoir bien remonsté tout ce qui m'a semblé à propos, en présence du s<sup>r</sup> de Lانسac et de Pinart, et du s<sup>r</sup> de La Chastre, Marchaumont, Villeroy et Quinsçay. Il m'a faict apporter par ledit Quinsçay ung mémoire du tout, que j'envoye au Roy mondit s<sup>r</sup> et filz, lequel je vous prie tenir la main ad ce qu'il soit veu et considéré par luy, et le plus tost que pourrez respondu, affin de le me renvoyer incontinent par ce porteur, que j'ay voulu que son père vous ait envoyé pour m'apporter des nouvelles du Roy monsieur mon filz sur ce que dessus bien particulièrement; à quoy je vous prie tenir la main.

Cependant, je vous diray que je me délibère d'envoyer Vérac devers le prince de Parme pour veoir si nous pourrons faire la tresse pour deux ans ou pour ung, pour Cambray et le Cambrézis, m'ayant mondit filz promis que ledit prince de Parme l'accorde, qu'il donnera si bon ordre que les prisonniers, dont le Taxier faict instance, seront rendus sans paier rançon, et qu'il la payera pour eulx. Ce que j'ai suis d'avis que faictes de façon que ledit Taxier face requérir et demander par ledit prince de Parme en faisant ladicte tresse; car je vois bien qu'aultrement l'on ne retirera pas ledits prisonniers.

Je me délibère, et pour beaucoup de bonnes considérations, demeurer icy jusques ad ce que j'aye la responce des dépesches que j'ay faictes au Roy mondit s<sup>r</sup> et touchant les dépesches de ce pauvre heureux, qui est prisonnier et c<sup>est</sup>; car je ne seray po-

à mon aize que je ne soys esclairsye des propos que celluy qui se faisoit appeller La Pommeraye luy a, se dict-il, si souvant dictz, que le Roy mondit s<sup>r</sup> et filz et mondit filz ne dureroient plus guères. Il fault nécessairement que j'aye aussi responce à la dépesche que je faiz de ma main et au mémoire que mondit filz m'a baillé et que j'envoye au Roy, affin qu'il lui plaise sur chacun article d'icelluy faire faire par apostille claire responce; et me faictes, je vous prie, ainsi que j'escriptz de ma main au Roy mon sieur et filz, une lettre à part, que je puisse monstrier à mondit filz, affin de le remettre du tout au bon train que je désire pour se conformer aux intentions du Roy; car il y en a que je veoy bien qui font de très mauvais offices et qui voudroient bien qu'il feist encores des follies, dont il le fault destourner, s'il est possible, et les réunir si bien, le Roy et luy : au moins, s'ilz ne se voient, qu'ilz ayent bonne intelligence ensemble, qui est le seul moyen de leur bien et de ce roiaulme. Priant Dieu, Monsieur Ville-roy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Chasteau-Thierry, le n<sup>o</sup> jour de janvier 1584.

*De sa main :* Je suis bien an pouyne de cet que je suys constreynte de demeurer ysi, come je dyré au Roy et à vous; mès que je le voye j'enques à cet que je aye cete réponse, que je vous prie solysiter et qu'ele souyt, en set que le Roy pourra, pour luy donner quelque contentement; car l'on luy a dyst que à steure, que le Roy panse qu'il n'est plus bien ni enn Angleterre ni au Peys-Bas, que le Roy le veult dépollé de tous les aventèges et prérogatives qui ly ont aysté, par lui et le feu Roy son frèrre, en luy donnent son apanage. Et sela le tormente plus que chause qui souyt; encore qu'il ay dist, qu'il ne fairsa rien qui trouble

le royaume, ni puyse dépleyre au Roy; mès sont paroles : mès que les ayfects souyst de même.

CATHERINE.

1584. — 17 janvier.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3355, f<sup>o</sup> 88.

A MA COUSINE

MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, j'é entendeu que avès eu vostre flus de sanc<sup>1</sup>, de quoy je suis en pouyne, et vous pryé me mender par cet porteur coment vous portés; car je ne seré à mon ayse que ne sache de vos nouvelles, que je pryé à Dyeu aystre teles que soyés en vostre bonne santé. De peur de vous donner pouyne à lyre une longue letre, sayré fin à la présente, priant Dieu vous conserver.

De St Germeyn, cet xvii<sup>e</sup> de janvyer 1584.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1584. — 20 janvier.

Minute. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 16143, f<sup>o</sup> 226.

[A MONSIEUR DE GERMIGNY<sup>2</sup>.]

Monsieur de Germigny, ne pensez que le Roy monsieur mon filz ait pris résolution vous

<sup>1</sup> La reine mère, comme ses contemporains, n'a pas la pudeur des mots : elle appelle les choses par leur nom.

Madame de Nemours, Anne d'Este, venait d'avoir cinquante-trois ans; mais, l'âge critique passé, elle vécut très vieille, n'étant morte qu'en 1607, à soixante-seize ans. Sauf une difficulté grave qu'elle eut, en 1588, au sujet du mariage de son fils Charles-Emmanuel, et dont la cause est peu connue, elle fut toute sa vie très intimement liée avec Catherine de Médicis, dont elle était la cousine proche par sa mère.

<sup>2</sup> Ambassadeur de France en Turquie.



révoquer, pour estre mal contant de vos deportements; car je vous assure que ce n'est ce qui le meut, comme le cognoistrez par effect. quant vous serez par deçà, ains l'instance que vous y avez faicte et l'occasion qui s'est offerte d'employer l'un de ses serviteurs en vostre charge, laquelle vous a tenu assez longtemps banny et absent de vostre patrie pour vous donner occasion le prendre en gré, pour le commandement que l'on vous faict de vous tenir prest pour partir et retourner par deçà, quant l'on vous mandera : où vous me trouverez tousjours disposée à vous faire tout le plaisir que me sera possible.

1584. — 21 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 236.

#### A MONSIEUR DE BELLIÈRE.

Monsieur de Bellière, j'ay receu la lettre que vous m'avez escripte à vostre parlement de Bourdeaux, et veu celle que ma fille la royne de Navarre vous avoit envoyée<sup>1</sup>, avec la coppie

<sup>1</sup> Serait-ce la lettre à Bellière, publiée par M. Tamizey de Larroque dans ses *Lettres inédites de Marguerite de Valois* (Toulouse, 1897, in-8°, p. 22). Elle est assez curieuse pour que nous la donnions ici :

« Monsieur de Bellière, je vous avois anvoïé un laquais à Bordeaux, pour savoir la réponse que Prallon vous avoit rapportée, et voyant qu'il n'est revenu, je crains qu'il ne vous a trouvé, ayant depuis su qu'estiez avecques le roi mon mari, auquel j'anvois ce porteur pour recevoir son commandement sur la résolution qu'il aura prise avec vous, vivant avec tant d'annui, que je ne puis avoir repos que je ne me voie libre de ce purgatoire, que je puis bien nommer ainsi, ne sachant si vous me metterés en paradis ou en enfer.... Il se dit ici plusieurs nouvelles de mon frère; je vous supplie m'écrire ce que en sars.... L'on a fait bruit depuis quelques jours de gaire; mèn, Dieu mersi, cela s'apaise. Dieu veuille qu'en faisant la paix

de celle du roy son mary. que Busenval luy avoit portée, qui me donne bonne espérance que l'issue de vostre négociation sera à la fin plus heureuse que son commencement ne promettoit<sup>1</sup>, moyennant la grace de Dieu, vostre bonheur et prudence. Vous verrez, par la lettre que vous escript le Roy monsieur mon filz, les propos qu'il a tenus à Chassin-court. Vous cognoissez son naturel qui est si franc et libre, qu'il ne peult dissimuller le mescontentement

particulière, vous siés l'honneur de faire aussi la générale. »

Cet autographe de Marguerite ne porte ni lieu ni date. — Voir aussi au ms. fr. 23334, f° 63 : « Ce que Monsieur de Bellière a dict au roy de Navarre, pour lui persuader de reprendre la reine sa femme. » — Il explique longuement que la reine mère aurait désiré que M<sup>me</sup> de Dure et M<sup>lle</sup> de Béthune laissent partir seule Marguerite, et que tout le mal est venu de ce que ces dames ont voulu l'accompagner. De là, la colère du roi, et les mauvais traitements qu'il a fait subir à sa sœur, pour lesquels Bellière cherche des excuses.

<sup>1</sup> La reine mère voyait les choses avec un optimisme qui n'était pas celui de tous les conseillers de la cour. Voici ce que, quelques jours auparavant, Villeroi écrivait au gouverneur de Guyenne :

« Nous attendons la lettre de M<sup>r</sup> de Bellière et la résolution que prendra le roi de Navarre sur notre dernière dépêche, avant que de nous bien résoudre. Cependant le Roi a délibéré remettre ses gendarmes et se tenir prêt pour se défendre si l'on l'assaut. La Reine mère du Roi doit être ici demain : je crains fort qu'elle ne rapporte ce qui nous est nécessaire; car l'on tient pour certain que il se fait tous les jours de ce côté là plusieurs dépêches en Guyenne qui ne chantent que guerre. Le Roi se met à la raison de toutes parts; si l'on la refuse, le mal sera sans remède. Il faudra se résoudre et fonder son espoir à Dieu et on ses bras.... » (*Lettres de Nicolas de Neufville*, p. 56.)

(On trouve dans les ms. 87 de la Bibliothèque Dupuy autre copie de la même pièce (fol. 165 à 168), et suite : « Réponse du Roy de Navarre au sieur de Bellière », et les réflexions dudit sieur de Bellière (fol. 169 à 178).)

seure qu'il faict de sa part, ayant souvent commandé à ceux des finances de regarder le moyen qu'il y aura de vous en assigner, comme vostre homme vous peut avoir adverty. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript de Saint-Germain-en-Laye, le vingt-cinquesme jour de janvier 1584.

1584. — 26 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 345.

### A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellèvre, je suis très déplaisante et ennuyée de la responce que vous a faicte mon filz le roy de Navarre sur le faict de ma fille<sup>1</sup>; car c'est une remise fondée bien légèrement, laquelle néantmoins offense grandement le Roy monsieur mon filz et ne préjudicie moins à la réputation de madicte fille, après une si longue attente et la grande démonstration qu'elle a faicte de son désir de se revoir auprès de luy, qui ne méritoit telle récompense. Vous verrez, par la responce du Roy mondiet sieur et filz, à quoy il s'est résolu; si la despesche du sieur de Clervant<sup>2</sup> nous faict changer d'avis, vous en serez soudainement adverty. Mais je vous diray, qu'encores que je vous souhaite tous les jours icy,

<sup>1</sup> Voir les indications de la note sur la lettre à Bellèvre, du 6 septembre 1583.

<sup>2</sup> Claude-Antoine de Vienne, sieur de Clervant, membre du conseil du Roy de Navarre, fut, comme le baron d'Yvet, chargé de s'occuper, près de Henri III et de Catherine de Médicis, près de Pompaune de Bellèvre et du maréchal de Matignon, de toutes les négociations qui devaient amener la réconciliation de Marguerite avec son mari. — Voir à ce sujet le recueil des *Lettres missives de Henri IV*, t. I<sup>er</sup>, passim.

parce que vostre présence et bonne assistance m'y seroit très utile ès occasions qui se passent, mesmement en ce qui concerne mon filz, dont jà je ne suis sans grande peyne; toutesfois je vous prie ne habandonner le faict de madicte fille, et ne vous en revenir que vous ne l'ayez, s'il est possible, remise avecques son mary. Car, si vous partez et revenez devant que cela soit faict, je crains fort que les choses s'altèrent et aigrissent, de façon que nous rantrions en nos premières misères, à la ruine de ce pauvre royaume menacé de toutes partz, et à l'infamye trop grande de toute nostre maison: à quoy je vous prie d'entière affection remédier, si faire se pout; car si vous ne le faictes, nul aultre en viendra à bout. Je le sçay bien et pareillement de quel pied vous y marchez. Partant je ne vous en seray recommandation plus expresse; mais prieray Dieu qu'il vous assiste et vous ayt. Monsieur de Bellèvre, en sa sainte garde.

Escript à Saint-Germain-en-Laye, le xxvi<sup>e</sup> jour de janvier 1584.

*De sa main* : Je voldrès que vous eussiez d'un corps; car vous seryés bien nécessaire pour voyr mon filz quelquefois, et ne l'êtes pas moins au vous aystes aussi, qui me fest désirer que puyssiés avoir bien tost achevé.

La bien vostre.

CATHERINE DE MÉDICIS.

1584. — 31 janvier.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 345.

### A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellèvre, je ne vous sers asés dyre le contentement que j'éreux de vous avoir. pour

filles<sup>1</sup>, et cément je désire d'avoyr moyen par quelques bons ayfayctz le poveyn reconestre. Je vous pryé ne vous en lasez; car il y fault achever cet bon heuvre, lequel me sanble hor de toutes dyfficultés, veu la bonne dépêche que le Roy vous envoie, et n'a aurét plus d'excuse, encore qu'il n'y en eust deux haystre<sup>2</sup>; car ryen n'a comecté aveques cet qui est de son fest; mès, puyssie Dyeu veult et permet que le tamps souyt tel, yl me sanble que le Roy y a fest en bon frère et prinse, que là, où yl va de l'honneur, yl ne regarde au reste de si près. J'espère que asteurs y la voyra, qui est bien la chause de cet monde que je désire le plus voyr, et savoyr qu'il souynt ensemble; et que je pryé à Dyeu, et vous tenir en sa sainte garde.

De Parys, cet dernyer jour de janvyer 1584.  
La bien vostre.

CATHERINE.

<sup>1</sup> Le roi de Navarre se laissa volontiers convaincre par Bellièvre; il accepta les excuses très imparfaites que lui faisait Henri III, et demanda seulement le retrait des garnisons que le maréchal de Matignon avait mises à Agen et dans quelques autres villes. Enfin, la réconciliation et la réunion des deux époux, que souhaitait si vivement Catherine de Médicis, fut décidée au commencement d'avril 1584. C'est sans doute vers la même époque que Marguerite écrivait à Bellièvre: « Je vous supplie, si estes encore à Bordeaux, m'obliger tant de m'écrire ce que arés apris por mes afères, de quoi la longueur m'acable tellement, que je pense que j'en demeureré sous le fais. La lettre qu'il a pleu à la roine m'écrire m'a beaucoup consolée, comme cele aussi que je resoï de vous, qui acquiert sur moi une si grande obligation, qu'il est impossible que j'en perde jamais la souvenance... Ceux de Religion de ces contrées dient que le Roi mon mari a des peu de jours à Nérac, là où il diset qu'il fait vider quelque citadelle, et qui, estant achevée, i m'i a reservoir. » — Autogr. sans lieu ni date, publiée par l'amizet de Larroque, dans ses *Lettres inédites de Catherine de Valois*, Toulouse, 1897, in-8°, p. 26. et deux haystre, en eût du être.

1584. — 31 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3357, P 89.

A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, je vous ay ci-devant escript et prié de vouloir adjoindre la justice du faict de l'abbé de Bonlieu<sup>1</sup>, l'un de mes aumosniers, sur le trouble et empeschement que le sieur de Montferrand luy a fayct les années dernières, à la jouissance de son abbaye; et pour autant que je lui ay donné congé pour s'y en retourner, j'ay bien voulu continuer de vous prier par la présente d'avoir tousjours en toute bonne protection cest affaire, ainsi que ledit abbé de Bonlieu vous en requerra, et que vous sçavez que c'est l'intention du Roy monseigneur mon filz que vous teniez la main à ce que, suivant les éditz, les ecclésiastiques soient conservez en leurs biens et deffenduz de toutes oppressions. Et m'assurant que pour ceste raison et pour la particulière recommandation que je vous en fais, vous affectionnerez cest affaire, je ne vous en diray autre chose, sinon que le soulagement que vous procurerez par ce moien audit abbé de Bonlieu me sera très agréable, pour la bonne volonté que je lui porte; et à tant je prie Dieu vous conserver, mon cousin, en sa sainte et digne garde.

A Saint-Germain-en-Lhaye, ce dernier jour de janvier 1584.

De sa main: Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Voir plus haut la lettre du 8 août 1583.

1584. — Janvier <sup>1</sup>.

Aut. Archives du Vatican. Nuntiature di Francia, vol. 17, p. 45.

**A NOSTRE TRÈS SAINT-PÈRE LE PAPE<sup>2</sup>.**

Beatissimo Padre, l'affezione che Vostra Santità s'è degnata sempre di mostrarme mi da sicurtà che mi concederà la gratia, la quale il mio cugino il signor cardinale d'Este fara a Vostra Beatitudine da parte del Re mio signore et figliuolo et mia accioche gli piace honorare del cardinalato il mio figliuolo Mons<sup>r</sup> de Mets<sup>s</sup>, tanto per la qualita et casa sua, che per esser così strettamente congiunto di sangue al Re et a me. Stimando esser superfluo fastidir Vostra Santità di più longa lettera, rimettindomi del tutto a detto mio cugino il cardinal d'Este, et prometendomi con certezza che Vostra Santità non uorra denegarsi tal gratia, quanto più presto come la desideriamo et con questo supplico Vostro Signore, etc...

1584. — 13 février.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 103 v.

**A MONSIEUR DE LIVERDIS.**

**Monsieur de Liverdis, je me remectz du tout à la response que le Roy monsieur mon**

<sup>1</sup> Cette lettre est indiquée dans le *Catalogo cronologico* des archives du Vatican comme datée du mois de janvier 1586.

<sup>1</sup> Lettre publiée aussi en français dans le *Catalogue Morisson*, in-4°, 1883, vol. I, p. 170; seulement on lui attribue la date du 1<sup>er</sup> septembre 1586.

' Charles de Lorraine, fils du duc Charles II et de Claude de France, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, né le 3 juillet 1567, abbé de Saint-Victor, évêque de Metz, troisième cardinal de Lorraine, reçut le chapeau en 1589 et mourut, en 1607, archevêque de Strasbourg et legat du Saint-Siège dans les Trois-Évé-

filz faict à vostre despesche du xvr du mois  
passé, selon l'antien calendrier. J'adjoinste-  
ray seulement que mon filz, le duc d'Anjou .  
selon que vous aurez peu entendre<sup>1</sup>, est de  
présent près du Roy son frere, qui a tout  
contamment de ses deportemens près de luy.  
Mon filz le duc d'Anjou s'en retourne dans peu  
de jours à Chasteau-Thierry, où il avoit laissé  
tout son train quand il est venu icy. Il pourra  
revenir dedans quelque temps après et puis  
s'en yra à sa volenté, demourant en sa liberté  
d'aller et venir comme bon luy semblera. Je  
loue Dieu de très bon cœur de les voir si  
bien ensemble, qui ne peut estre que pour  
le grand bien et prospérité des affaires de ce  
royaulme. Priant Dieu, monsieur de Liverdis,  
vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Escrit à Paris, le xiii<sup>e</sup> jour de fe-  
vrier 1584.

## CATERPILLAR

chés. La reine mère n'y prendit de bonne  
faire donner la pourpre à ses petits-fils.

<sup>1</sup> Le baron de Busbec écrivait à l'Empereur : « Le duc d'Alençon est venu voir la reine mère qui était malade, et il a demeuré quelques jours auprès d'elle avant de paroître devant le Roy. » En effet, le duc d'Anjou descendit à Paris chez sa mère, au hôtel Saint-Honoré, dans cet ancien hôtel où Catherine de Médicis avait acheté une congrégation des filles pénitentes, Eliza- beth d'Albret, rue du Four, et plusieurs maisons près la rue Coquillière. Il y résida pendant deux ans, et on désigna cette résidence par le nom d'hôtel de la Reine. Claude de France fit construire une jolie chapelle en l'honneur de Catherine de Médicis à la Chapelle Barthelemy. (Mémoires de la reine Marguerite, t. VI, p. 180.)



*De sa main*: Je voldrès byen que le voyage que fest le Roy ne luy portast préjudyse, ni à sa santé, ni à ses afayres; car la dévoty on ayst bonne, et le Roy son père enn a fets dé voyages à Cléry et à Saint-Martyn-de-Tours; mès yl ne layset rien de cot qu'il falloyt pour fayre ses afayres<sup>1</sup>. Je pry Dyeu qu'yl revygue en bonne santé.

PINART.

CATHERINE.

1584. — 20 mars.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 2356, f° 95.

A MA COUSINE

MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, monsieur de Lansac m'a dyst que avés anvoyé pour savoyr de mes nouvelles et de vostre fillea<sup>2</sup>; Dyeu mersais, je me porte très byen et luy s'est si amendé, que anuyt, qui estoit son jour pour avoyr la fièvre, yl n'enn a poyn t eu, et ayspère partyr jeudy et le lèser guéry, mès byen sayble, que, pour aystre jeune, si Dyeu plest, sera byen tost renforsé; yl mange bien et dort encore myeux: sont toutes chause pour aystre bien tost refest.

<sup>1</sup> Cette réflexion pleine de bon sens dénote chez la reine mère une certaine impatience de voir son fils Henri III se livrer à des pratiques ridicules de dévotion; elle donne singulièrement raison aux pamphlets de temps et aux boutades de l'Estoile.

(On peut rapprocher ce mot d'un petit billet écrit dans le même temps par le roi à ce même ministre :

« Villeroi, cependant que je seray aux Capuchins, si ce sont chose pressée et d'importance des dépêches, menez-les à la Reyna sans me les avoyer. Je m'en vray payer Dieu six bons jours. Adieu, » (Nouv. acq. fr. 1543, fol. 41.)

<sup>2</sup> Le duc d'Anjou, dont elle avait été une des merveilleuses, sur la santé duquel Catherine se faisait d'étranges illusions; à moins qu'elle ne voulait diminuer.

cet que je pry Dyeu luy en fayre la grase et vous conserver en bonne santé.

De Chateau Tiéry, cet xv<sup>m</sup> de mars 1584.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1584. — 20 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 2356, f° 163.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY, MONTREUR DES FILS, MONTREUR DES ENFANTS DE SON COMMANDEMENT ET VILLEROY.

Monsieur de Villeroi, par la lettre que je v ns de recevoir du Roy monsieur mon filz, ne prie de luy mander de mes nouvelles et celles de mon filz le duc d'Anjou; je croy il n'avoit point encores receu pas une des is que je luy en aye escriptes et que vous ay adressées, l'une par ung des neupveux ou gens de Quinaçay, la seconde, qui estoit n ample, par la voye de la poste, que n'avez escript lui avoir envoyée, et l'autre par le decin Cabriane. Je luy en escriptz encores et vous envoie la consultation et discours d malladye de mondit filz, qui s'adresser decin Miron avec une lettre que je luy c ptz, que je vous prie bailler incontinent scripre de vos nouvelles entre cy et arrivée à Paris, qui ne sera que mard rcredy, car je ne partyray d'icy que t n filz se porte, graces à Dieu, bien, et qu'il contiqura de bien en mieulx. il n'a aujourd'hui aucun resentiment de mabres, il est seulement débille et ne pourra t autre ent, aiant esté si fort mallade et i has q l'on l'a veu. Priant Dieu, monsieur de Villeroi, vous avoir en sainte garde.

Escript à Chasteau Tierry, le j eudy, xxiij mars 1584.

gran désordre. que sa vie est assurée pour longtems. Je say bien comme vous en serés ayse. qui me fet vous dyre encore que mon médecin vient d'ariver tout à cet heure. en faisant la présante. qui m'a aseuré qu'il se porte encore mieulx que je ne vous mande. J'ay donné charge à du Loren<sup>1</sup> de vous dire quelque chose de ma part : je vous prie y adviser; et cet trouvés bon ce qu'il vous dyra. conduire le tout avec vostre acoustumée prudence; et me remetant sur luy. ne vous feray cete plus longue. Priant Dyeu qu'il vous tienne en sa sainte garde.

De Saint-Maur. le XVIII<sup>me</sup> avril 1584.

La bien vostre.

CATHERINE.

1584. — 25 avril.

Aut. Bibl/nat. Fonds français, n° 10907, f° 401.

#### A MONSIEUR DE BELYÈRE.

Monsieur de Belyèvre, je comenseré ma lettre pour vous dyre qu'après Dyeu vous m'avez rendu la senté de avoyr. par vostre preudense et bonne conduyte. hachevé une si bon heuvre et si ynportente pour tout nostre meyson et honneur. d'avoyr remys ma fille aveques son

mary<sup>1</sup>. Je prie à Dyeu y puyssse demeurer longuement et y vyvre en femme de bien et d'honneur et en prynsès dont meryte a condysions d'estre. pour le lyeu dont ayl naye : cet que je m'asseure que fera et qu Dyeu luy asistera; mès que contynue à reconestre coment l'on m'a aseuré qu'il a se depuys que je ne l'ay veue. Je vous prie h byen dyre. avent vostre parlement. et h remonstrer toutes les chauses que vous sav mieulx que ne le vous puy dyre. qui mérit aystre considéré et faystes par toles personnes coment ayl ayst. et aussi pour acompagner de jans d'honneur. hommes et femme car. aultre que nostre vye nous fayst homme au deshonneur. la compaignye que avons nous y sert beaucoup. et prinsipalement : prynsesses qui sont jeunes et qui panset ayt belles. Et vous pourra dyre. come ayl a tou jour fest. que je ann é de toutes facons et m é eue et antées. aystent jeune. A cela yl y une réponse qui ne saroyt dyre le constrén aystent jeune. j'avés un Roy de France pa beau-père qui me ballet cet qui luy ployaét. me fallét l'aubéyr et anter tout cet qu'il avo agréable et l'aubéyr; depuys qui fust mort. m fils. que je avoys l'honneur d'avoyr aypom aytot entré en sa plase. à qui je devés parus

<sup>1</sup> Le s<sup>r</sup> du Laurens était un porteur de dépêches dans lequel la Cour et les ministres avaient assez de confiance pour le charger de temps à autre de missions confidentielles. A ce propos. Marguerite écrivait à Bellièvre : « J'ai reçu la lettre que m'avez escrites par du Lorens et antandu de lui toutes les particularités dont l'aviés chargé. qui me font beaucoup de consolation et d'espérance en mes afers. louant Dieu qu'il lui ait plu de changer le cuer du Roi envers moi. qui ne méritoit jamais ni le mal que j'ai eu. ni sa haine. resantant aussi à la Roine une très grande obligation du soin qu'il luy plait avoir de moi et de l'affection qu'il lui plaist me montrer. » — *Lettres inédites de Marguerite de Valois à l'ambassadeur de Bellièvre*. 1897. in-8°. p. 28.

<sup>1</sup> La réunion définitive avait eu lieu le vendredi 13 avril. et Bellièvre s'était empressé d'annoncer à la Cour que tous les obstacles étaient levés. Cette lettre en quelque sorte la conclusion de l'épisode : les comtes que Catherine de Médicis fait donner par Bellièvre sa fille. aussi bien que les réflexions morales dont les accompagne en font un des documents les plus précieux pour l'histoire morale de ce temps. — Voir *Historique* de mai-juin 1900. *Mélanges et Documents*.

L'ambassadeur vénitien Giovanni Moro arriva à Paris. le 27 avril 1584 :

« La regina di Navarra si è trovata a Nerach col marito incontrata et caramente ricevuta da lui a presente. » (Ms. Ital. 1733. p. 870.) — Il ne faut pas que de dix jours.

haubéysanse; et plus, et Dyeu mersis, encore qui vouleuset cet que je fesè pour leur complayre : cet personnes n'on jeamès eu tèle puy-sanse sur moy et mes volontés, que yl m'aye ynduyte, ne que je aye fest chause conestre mon hoaneur et ma réputatyon, que à ma mort, quant à cet fayst, je n'an demande pardon à Dyeu, ny que je creygne que ma mé-moyre en souyt moyns à louer. Et set, asteure que je suys veve, ayle pourra dyre, aytent mètrès de moy, je les devès toutes aylogner et n'an anter neule : j'é eu afayre à concerver tous les sugets dé Roys mes ansens et les atyrer à m'asyster à leur fayre servyse, et non à les aufanser, et cet que par réson yl doivet avoyr le plus cher que n'étent ni leur mère ny parente, mès à celes que je les suys, n'y voyent que cet que tout le monde y voyt, je ne les désyray scandalyser; et ausi, aystent cet que je suys, coneue par tout le monde, ayent vé-queu comment j'é jeusques en l'eage que j'é, je puy parler et aler et anter tout le monde, et qu'an sela ayle fase come moy; et, en mon eage, el en pourra fayre sans hofanse ni de Dyeu ni scandale du monde de mesme; mès aystent la fille du Roy, ayent aypousé un prynse encore qui s'apèle Roy, l'on set byen qui le respecte tent, qu'ele fayst cet qu'ele veult; qui est cause que je dys que douyt rejeter tout cet que n'est digne d'estre auprès d'une sage et vertueuse prynsès, jeune et qui panse aystre, peult-aystre, plus belle que n'est. Je sé byen quant en serés haurs d'auprès de là, que je ne sarès par qui luy fayr dyre tout sesi; car de luy escripre, astheure qu'el est aveques son mary, je ne ly escripré plus ryen qu'il ne puyse voyr. Ausi, je vous pryé luy dyre qu'ele ne fase plus coment ayle fesouyt, de feyr cas de celes à qui yl seyra l'amour; car yl pansera qu'ele souyt byen ayse qu'il ayme aultre chause, afin qu'ele en puyse fayre

de mesme. Ay que ne m'alègue en sela; car, cet je fesè bonne chère à madame de Valan-tynois, c'estoyt le Roy, et encore je luy fèsèt tousjour conestre que s'étoyt à mon très grent regret : car jeamès famme qui aymèt son mary n'èma sa puteyn; car on ne le peust apeler aultrement, encore que le mot souyt vylayn à dyre à nous aultres. Et que ne soufre plus qu'il fase l'amour dans sa mayson à ses fylles ni fammes; car cet j'euse aysté ausi byen la fille de son Roy, come yl étoyt mon Roy, je vous aseure que cet je l'euse aeu, je ne l'euse endeuré; quant on ne le sé, l'ons ayst escusé, au que se sont fammes sur qui l'on n'a puy-sanse. Je croy que cela luy a fest mal en son endroyt et qu'il a pansé que ne l'aymet poynt; mès, en ly aubéysant en cet que la reyson veult et que le fammes de byen doivet à lor mary en ses aultres chauses, quant ele luy fayra conestre que l'amour qu'ele luy porte et cet que ayl ayst ne ly peuvest fayre endeurer, yl ne le saret que trover très bon et aystymer et aymera d'avantage. Je vous enn é voleu mender mon avys, et vous pryé luy dyre avent partyr et tout cet que pourés ajeter de quoy je ne me serè avysée, comme vous avés plus de jeugement, et aystent sur le lyeu, pourés myeux conestre cet que seyra néseseyre de luy remonstrer et conseller; vous avés fayst tent, que cet peu je m'asseure ne l'avysés haublyé, encore que ne le vous euse mandé; mès l'afection de mère et désir qu'ele puy y vyvre heureusement et aveques honneur m'a fest vous mender sesi; car je conès tent par tous vos ayfects conbyen vous aystes affectionné, que de ma part je m'an sans tent haubligée, que n'auré repos en mon espyt que n'ay reconeu par quelques bons ayfects le servyse que vous avés faist; et vous pryé croire que je an cherché toutes les aucasions et les moyens, pour n'estre yngrate de cet que m'a rendeu si con-



tente. Vous saurés par set porteur toutes nos nouvelles, et de vostre femme, qui n'a plus de fièvre; qui sera cause que sayré fin, prýent Dyeu vous avoyr en sa saincte garde.

De Saint-Mort-dé-Fusés, cet xxv<sup>me</sup> d'avril 1584.

La bien vostre,

CATHERINE.

1584. — 26 avril.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 8366, f. 10 r.

[ A MONSIEUR DE DINTEVILLE. ]

Monsieur de Dinteville, vous serez ample-ment satisfait par la lettre que le Roy monsieur mon filz vous escript sur ce que luy avez fait entendre du progrès que vous avez fait és principales places de vostre charge, en quoy je trouve que vous avez beaucoup fait pour son service. Et me remectant à ce qu'il vous en escript, je ne vous feray ceste-cy plus longue, sinon pour prier Dieu, etc.

Esript à S<sup>t</sup> Maur-des-Fossez, les an et jour que dessus.

1584. — 28 avril.

Copie. Archives de Mantoue.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE MANTOUE.

Mon cousin, j'ay avecques beaucoup de contentement entendu la nouvelle de la quelle vous m'avez fait part de la conclusion du mariage de mon cousin votre filz<sup>1</sup> avecques ma

cousine la princesse de Toscane<sup>1</sup>; car m'est et l'un et l'autre si prochain, je ne puis e je ne me resjouisse à bon esciant de la prospérité et félicité, ainsi que je feray tousjou de tout ce qui vous réussira à votre contentement, le quel, mon cousin, m'est en auct de recommandation comme vous pouriez en rer et attendre de l'amitié et bonne volo que vous ay tousjours porté, ainsi que je l tesmoigné en ceste occasion à votre ag qui m'a baillé vostre lettre. Priant Dieu, m cousin, vous avoir en sa s<sup>te</sup> et digne garde.

Esript à S<sup>t</sup> Maur-des-fossez, le xxviii<sup>me</sup> j<sup>r</sup> d'avril 1584.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1584. — 28 avril.

Orig. Archives de Mantoue.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE PRINCE DE MANTOU

Mon cousin, vous m'avez fait bien gr plaisir de m'avoir donné advis de la cession du mariage d'entre vous et ma c<sup>te</sup> la princesse de Toscane, chose de la qu n'ay voulu faillir à me resjouir avecques et vous tesmoigner le contentement reçois de voir ceste alliance et amiti ces deux maisons qui me sont si pr<sup>es</sup> auxquelles j'ay tousjours porté la m<sup>en</sup> tion et bonne volonté que vous cog<sup>no</sup> moy en tout ce qui s'offrira jamais p<sup>our</sup> contentement. Priant Dieu, mon c<sup>ousin</sup> avoir en sa saincte garde.

<sup>1</sup> Vincent de Gonzague, qui venait de répudier Marguerite Farnèse, fille du duc de Parme, et que Catherine aurait bien pris pour mari d'une de ses petites-filles. — Voir plus haut, p. 153 et 154.

<sup>1</sup> Éléonore de Médicis, fille de France et de Jeanne d'Autriche, mariée en 1572 à Vincent de Gonzague, prince, puis duc de Mantoue, en 1587. Sa sœur Marie épousa Henri IV.

# LETTRES DE CATHERINE DE MÉDICIS

, partant je me remettais pour ceste fois à  
ne et à l'autre, vous priant seulement les  
voir en vostre recommandation ordinaire et  
accoustumée, et vous assurant aussi de la  
continuation de la bonne volonté que je vous  
porte. Priant Dieu, etc.

CATHERINE.

1584. — 20 mai.

Orig. Archives des Médicis, à Florence, n° 4726.

A MON COUSIN

HONNEUR

## LE GRAND DUC DE TOSCANE.

Mon cousin, ayant entendu le mariage de  
vostre fille avec le prince de Mantoue<sup>1</sup>, pour  
m'estre ce que vous estes et sorti de ma mai-  
son, je n'ay voulu faillir m'en congratuler avec  
vous, comme je seray toujours en ce qui vous  
apportera contentement et bien et honneur pour  
vos enfans, desirant toujours la conservation  
de toute la maison, ainsi que j'ay donné charge  
à l'abbé de Plainpiéd, présent porteur, que j'ay  
choisy pour cet effect et envoyé vers vous; sur  
lequel me remettant, feray fin, priant Dieu.  
mon cousin, vous avoir en sa sainte garde.  
A S<sup>t</sup>-Maur des Fossés, le xx<sup>m</sup> may 1584.

Vostre bonne cousine.

CATHERINE.

la reine mère à l'abbé de Plainpiéd ne se retrouve pas.  
Paul de Foix, archevêque de Toulouse, mourut à Rome.  
pendant son ambassade, avant de recevoir cette lettre.  
vers la fin de ce mois de mai, n'ayant que cinquante-six  
ans. Il fut enterré le 29 mai 1584, à Saint-Louis-des-  
Français avec une pompe extraordinaire; Marc An-  
toine Muret prononça son oraison funèbre. — V. son  
éloge dans de Thou, t. IX de l'édition française in-4°.  
p. 256, et dans les *Hommes illustres*, de Sévigné de  
Sainte-Marthe, 1644, in-4°, p. 312.

<sup>1</sup> Voir les lettres du 28 avril au duc et au prince de  
Mantoue.

1584. — 20 mai.

Aut. Mantoue, Archives Gonzaga.

A MON COUSIN

## LE PRINCE DE MANTOUE<sup>1</sup>.

Mon cousin, ayant entendu vostre mariage  
entre la princesse de Toscane et vous, je n'ay  
voulu faillir vous envoyer visiter de ma part  
par l'abbé de Plainpiéd, présent porteur, et m'en  
congratuler, ayant toujours coneu, en ce qui est  
de votre part, l'affection que vous avés  
jours portée, qui me donne davantag<sup>em</sup>  
plaisir qu'ayés espousé une de ma maison  
sachant que cela ne vous diminuera point  
l'amitié que me porté et que l'aurez toujours  
à continuer en la mesme volonté vers le Bon  
non filz et sa couronne que avés toujours  
monstré y avoyr, vous assurant que de mon  
costé metrons pouyne de vous donner tou-  
jours occasion de ne la changer. Et, en ce  
j'auray moyen, moy particulièrement, je  
prie en fayre estat come de la meilleure  
rente qu'aurez et amie, ainsi que j'ay  
charge audit abbé de Plainpiéd vous dire  
part, qui sera cause qu'en me remettant  
luy, je prie Dieu vous avoyr, mon cousin  
sa sainte garde.

De S<sup>t</sup>-Maur, le xx<sup>m</sup> may 1584.

Vostre bonne cousine.

CATHERINE.

<sup>1</sup> Une lettre du même jour adressée au  
duc se trouve dans la collection Marignan  
la résume ainsi : « She sends the abbé  
congratulate the duke upon the marriage  
a princess of Tuscany, her cousin, and  
sure she has derived there from. » —  
collection of autograph letters, London  
t. I<sup>re</sup>, p. 170.

désirer la délivrance du sieur de la Noue<sup>1</sup>,  
que je ne laise de vous faire encore la  
myene. et vous prie volloir embrasser son  
fiet de fason que j'aye aucasion d'en sentyr le  
bon effect qu'en désirons.  
Vostre bonne tante,

CATHERINE.

1584. — 24 mai.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 454.

## A MONSIEUR DE BELYÈVRE.

Monsieur de Belyèvre, j'é veu cet que  
m'escrivés, et suys bien ayse que mes lettres  
aye aulté la royne de Naverre, ma fille, de  
peur et creynte deu mal de son frere et du  
myen. Je le vynes y voir, et l'é trové en bon  
aystast, celon le mal qu'il a, et anuyt yl èt  
encore myeux, qui me fest ayspéré, à cet  
que les médesins en dyset, que yl guéryra, et  
Dyeu aura eu pytyé de moy, qui enn é tent  
perdeu, qu'il ne voldra que j'en voy plus  
mouryr : cet que je luy suplye et qu'il me faze

<sup>1</sup> François de la Noue, grand-maréchal de camp des  
États des Flandres et en quelque sorte général en chef  
de l'armée du duc d'Anjou depuis 1578, avait été fait  
prisonnier à Ingelmunster, le 10 mai 1580, par Pierre  
de Melun, marquis de Richebourg. Les Espagnols l'en-  
fermèrent au château de Limbourg et le traitèrent fort  
durement, en dépit d'une déclaration que le duc d'Anjou  
des le 30 mai avait faite en sa faveur. Il ne fut relâché que  
le 28 juin 1585, à la suite d'un accord avec le prince  
de Parme, comportant son échange avec le comte d'Ég-  
mont, qu'il avait pris le 30 mars 1580 et que les parti-  
sans du prince d'Orange détenaient depuis cette époque,  
et d'une forte rançon cautionnée par le duc de Lorraine  
et le roi de Navarre. Une lettre du duc de Lorraine  
à Henri III, datée de Nancy, du 9 septembre 1585, énu-  
mère et explique ces conditions. (Orig. cinq cents, de  
Colbert, vol. 9, f° 318.) — Voir aussi les documents  
publiés par M. Hauser, l'historien distingué de la Noue,  
dans le recueil cité plus haut, p. 251-256.

aler celon le aige. J'ay laisé le Roy mon filz  
en très bonne santé et qui s'atend d'avoyr de  
vous cet qu'il a acoteumé tousjour d'entendre  
à vous aystes, et vous ennrolés que tout  
yra byen. Je ne vous sayré la présante plus  
longue pour aystre ysi, après vous avoir  
aseuré que votre femme, quant je suys partye,  
cet portét byen et commensèt aler à la mbe.  
Je pry Dyeu que vous portyés aussi byen et  
byen tost puyssiés avoir achevé, pour vous  
en revenir.

De Chateau-Tyéry, cet xxiiii<sup>e</sup> de may 1584

La bien vostre,

CATHERINE.

1584. — 26 mai.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Pétersbourg, vol. 19, f° 26.

## A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILS, SEIGNEUR D'ORVÈT  
DE SES FITZAGES.

Monsieur de Villeroy, je faiz respons<sup>1</sup> au  
Roy monsieur mon filz et à la Royne ma fille;  
je vous prie leur envoyer ou présenter mes  
lettres, s'ilz sont ensemble à Saint-Maur<sup>2</sup> lors-  
que recepvrez ce paquet; et j'ay extrê<sup>3</sup> me re-  
gret à la mort du pauvre feu monsieur de Foix<sup>4</sup>  
pour la suffizance qu'estoit en luy et  
que le Roy monsieur mon filz faict à  
vice. Je ne faiz point de response à  
le cardinal d'Est, vous renvoyant  
qu'il m'a escripte, espérant estre  
mécrédi à Saint-Maur, assez à ten-  
response que l'on fera à Rome;  
dant je vous diray qu'àl me sent

<sup>1</sup> Quand Paul de Foix mourut, le  
venait enfin de reconnaître ses nobles  
comme archevêque de Toulouse, et  
même le chapeau de cardinal. — Voir

et facultez, qui estoient depourueuz de protection après le trespas advenu de feu mon filz le duc d'Anjou, vous avez tous unanimement monstré y correspondre d'affection, zèle et fidélité par le serment que vous avez volontairement presté de voulloir vivre, et mourir soubz ma protection. De quoy j'espère que vous n'aurez aucune occasion de vous repentir, mais plustost de vous en louer avec beaucoup de contentement, par les bons et gracieux traitemens que vous recevrez en tout et par tout, le soing et vigilance que j'auray de vous faire secourir de ce qui sera besoing pour vostre conservation, qui ne me sera pas moins chère et recommandée que ma propre vye, selon que j'ay donné charge au s<sup>r</sup> Rousseau, présent porteur, de vous en assurer de

dicté ville et citadelle au mesme estat qu'elles estoient avant les troubles, par où, non seulement pourront cesser les misères et calamitez que nous voyons, mais au-sy on pourra perpétuer la bonne paix et fraternelle alliance qui est entre vos deux Majestez, unique sauvement de la Chrestienté. . . Jean-Baptiste de Tassis, résident en sa court pour les affaires de Sa Majesté catholique, luy déclarera plus particulièrement ce qui touche cet affaire, auquel je supplie Vostre Majesté voulloir donner audience et croire ce qu'il a commandement luy dire. . . »

« De Tournay, le 18 juin 1584.

Signé : ALEXANDRE.

(Bibl. Nat., Portef. Fontanieu, 358-359, f<sup>o</sup> 80.)

Les Vénitiens n'avaient pas les mêmes motifs de jalousie contre la France. L'ambassadeur Giovanni Moro, écrivait le 6 juillet :

« Qui incluso sarà la copia di una scrittura, che vien detto essere il testamento di Monsignore, nella quale se ben pare, che egli instituisca il Re herode di Cambray, a di tutto le sue ragioni, et pretensioni ne Paesi Bassi, è vero nondimeno che quanto a Cambray, tutto passa sotto nome della Regina Madre. »

*Diapares degli ambasciatori Veneziani.* — Bibl. Nat., Ms. Ital. 1733, p. 419.

ma part. Suppliant le Créateur, Messieurs qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à Saint-Maur-des-Fosses, le xij jour de juing 1584.

1584. — 28 juin.

Copie. Bibl. nat., Fonds français. n<sup>o</sup> 3364, f<sup>o</sup> 28 r.

[A MONSIEUR DE DANZAY.]

Monsieur de Danzay, nous avons veu « que nous avez escript par vos despaches de premier febvrier et xviii<sup>mes</sup> mars dernie<sup>re</sup> passez, auxquelles le Roy monsieur mon fr<sup>ère</sup> vous faisant response, je ne vous feray ceste-  
fort longue et vous diray seulement que, bñ que le veoiage de Ségur semble fondé sur un synode pour terminer le différend de la religion d'entre les Luthériens et Calvinistes, c'est toutesfois plus tost pour sayre liquer troubler la Chrestienté, et, si possible estoit rallumer le feu qui a esté estainct en Royaulme avec la grace de Dieu, lequel, m'asseure, ne permectra pas que leurs intentions ayent lieu, mais favorisera la dñe inclination que nous avons à l'observatio<sup>n</sup> la pacification de ce Royaulme, qui n'a soing que de respirer et se remettre des mitez et ruynes qu'il a receues par les troubles du Roy mon dict seigneur. Je prieray Dieu, Monsieur de Danzay, d'avoir en sa sainte et digne garde

Escript à Saint-Maur, le xij  
1584.

m'assurant que vous suivray ce que je vous mande, je ne vous feray plus longue lettre. Priant Dieu, Monsieur des Pruneaux, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Saint-Maur-des-Fossés, le n<sup>o</sup> jour de juillet 1584.

*Signé : CATHERINE.*

*Et plus bas : PINART.*

1584. — 4 juillet.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 15907. f<sup>o</sup> 498.

A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Belyèvre, je suys ynfiniment ennuyée, come pouvés panser enn ay esté l'aucasion tele que avés entendu, et en lyeu de voyr que ma fille me deust consoler de cet<sup>1</sup> ranger à voulouyr conplayre au Roy et cet ayseyer par tous moyens de reguagner sa bonne grase, come l'aucasion cet présante, je voy qu'el ay feyst tout le constrère et cet monstre plus hostinée en ces aupynion, qui me redouble mon annuy, et voy byen que, cet<sup>2</sup> à cet coup ayle ne voyt Monsieur d'Épernon, ne fault jamais panser que le Roy veulle plus ouyr parler d'elle<sup>3</sup>. Je vous pryé, Monsieur

<sup>1</sup> Cet, dans la présente lettre, est constamment mis pour se.

<sup>2</sup> Ici, comme souvent, cet est employé pour si.

<sup>3</sup> C'est aussitôt après la mort du duc d'Anjou, en juin 1584, que Henri III envoya son favori d'Épernon au roi de Navarre pour l'assurer de son amitié et essayer de le faire rentrer dans la vieille église nationale, condition nécessaire pour l'héritier du trône. Le duc, « à demi-roi en France par la débordée faveure de son maître », voyageait avec un train magnifique, le roi ne lui ayant pas donné moins de deux cent mille écus à cette occasion. Il s'agissait de le bien recevoir : la reine de Navarre, ayant repris la vie commune avec son mari, avait dans cette circonstance un rôle difficile ; car elle détestait d'Épernon, persuadée

de Belyèvre, lui en dyre ou escripre si vivement, qu'ele le fase, et vous sayrés beaucoup pour ayle et me donneré une grande consolation ; car j'espère, si elle le voyt ay qui parte content d'elle, que à son retour yl y sayré de si bons aulises, qu'ele set pourra remetre myeulx que n'est avecques le Roy. Je say combyen vous désirés le byen de tous, et en resantés le mal, qui sera cause que ne vous en dyré d'aventège et me remotrè à cet que je ann é dyst à La Roche présant porteur, que je renvoy ver elle pour cet ayfest, ynsin qu'il m'a dyst qu'an avyés aysté d'avys. Je vous pryé garder vostre santé, car le Roy et nous tous y perdyrons trop, et pryé Dyeu la vous donner très bonne.

De Monceaux, cet n<sup>o</sup> de joulet 1584.

La bien vostre,

CATHERINE.

1584. — 6 juillet<sup>1</sup>.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 17990. f<sup>o</sup> 40 v<sup>o</sup>.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE RETZ<sup>2</sup>.

Mon cousin, en attendant que le Roy monsieur mon filz arrive en ce lieu, et que

non sans raison qu'il n'avait pas été pour rien dans les persécutions et les cruelles avanies que lui avait subies le roi son frère. Elle se fit violence et écrivit pour plaire à son mari et à sa mère : Brantôme, fort lié, comme on sait, avec elle et qui lui dicta quelques-uns de ses écrits, s'est fait l'historien de cet épisode. — Voir tome VIII, de l'édition de la Société de l'Histoire de France, p. 65-67 ; la Vie du duc d'Épernon, par Girard, 1736, in-4<sup>o</sup>, p. 29 à 32, etc.

<sup>1</sup> En tête : « Lettre de la Reine Mère du Royaume de France, Monsieur le duc de Retz, tenant sur les frontières de Picardie, en date du vi<sup>o</sup> juillet 1584, à Monceaux. »

<sup>2</sup> Ce fut le maréchal de Retz que Catherine chargea d'organiser sa nouvelle possession et d'en assurer l'occupation.

je lui puisse communiquer vostre lettre du 1<sup>er</sup> de ce mois, avec celle que le s<sup>r</sup> de Balaigny<sup>1</sup> vous a escripte, je vous diray que je trouve fort bon que vous vous abouchez avec luy le plus tost qu'il vous sera possible, sans toutesfois que vous allez à Cambray, affin de vous esclérer bien particulièrement des affaires de ladicté ville et des desseings qu'il désire vous communiquer. Mais souvenez-vous, en ce faisant, de ce qui vous a esté dict à vostre partement, que l'intention de mondict s<sup>r</sup> et filz n'est point d'entreprendre, sur ceulx d'Arthois et autres subjectz du roy catholique, chose qui puisse nous attirer à une ouverture de guerre, ains seulement de conserver la ville de Cambray et la maintenir soubz ma protection en toute seureté. Bien est-il vray

nexion à la France; faible dédommagement pour tant d'efforts et d'intrigues dans les Pays-Bas et en Flandres. — Albert de Gondy était fils d'Antoine, maître d'hôtel de Henri II, un de ces Italiens qui avaient suivi Catherine de Médicis. Il appartenait, d'ailleurs, à une bonne famille de Florence. Charles IX l'avait nommé maréchal de France en 1574 et Henri III le fit duc de Retz. Il avait épousé M<sup>lle</sup> de Clermont-Tonnerre, veuve du fils du maréchal d'Annebaud. Bien qu'il ait été mêlé à beaucoup d'affaires, nous ne trouvons dans les précédents volumes qu'une seule lettre (19 septembre 1581) qui lui soit adressée par la reine mère. La correspondance relative à Cambray va être, au contraire, des plus actives. — Voir aussi à l'Appendice, les divers actes officiels de Catherine de Médicis à l'occasion de la prise de possession de Cambray.

<sup>1</sup> En 1581, après avoir délivré Cambray et s'en être solennellement déclaré protecteur, le duc d'Anjou y avait installé Balagny, ce bâtard de l'évêque de Valence, qui voulut y jouer le rôle de souverain, se considérant comme le successeur des princes-archevêques et plaçant les armes de la ville au centre de l'écusson des Montluc. Il y régnait par la terreur, et en même temps s'accommodait assez bien avec les Espagnols et négociait avec Montigny et le prince de Parme. — Voir le dossier de Balagny aux Archives de Bruxelles et ses lettres dans les Cinq cents de Colbert.

que, si ceulx des garnisons de Bapaulme<sup>1</sup> et aultres places voisines venoient à continuer les courses qu'ilz ont fait dernièrement jusques auprès du Castelet<sup>2</sup> sans en faire raison, qu'il faudroit leur y résister et les en empescher par tout moyens possibles, à quoy pourront vous servir les compagnies de gendarmes qui ne peuvent plus guères tarder à se rendre au pays de Picardye pour y tenir garnison, selon ce qui a esté ordonné, ayant esté fait une recharge aux cappitaines d'icelles pour user de toute diligence à les y acheminer. Voullant bien vous dire, pour fin de ceste lettre, que l'agent qui est près du prince de Parme a escript depuis peu de jours que toutes ses forces s'assemblent du costé de Bruxelles, estant sa personne partie de Tournay pour aller passer à Ypre et Bruges, et faisant estat, après avoir veu les habitans desdictes villes, pour leur donner confiance, d'assiéger quelques unes des places de la Flandre, soit Gand, qui est jà enfermé de fortz et de blocus, l'Escluze, Ostende, Villevort ou Ter Neuze. Et a laissé, pour faire teste du costé de deça et empescher les courses de ceulx de Cambray, cinq ou six compagnies de gendarmes, qui sont départies es places plus voisines de la frontière, sur laquelle il est bien besoing d'avoir l'oeil plus ouvert que jamais; vous priant de continuer à solliciter les gouverneurs particuliers de prendre garde chacun fort soigneusement à la conservation de leurs places, ainsy que vous y avez jà bien commencé. Quant aux depputez dudict Cambray, j'actendz à prendre résolution sur la dépesche qu'a apportée le Rousses, jusques à l'arrivée de mondict S<sup>r</sup>

<sup>1</sup> Bapaume (Pas-de-Calais), à 22 kilomètres d'Arras.

<sup>2</sup> Le Castelet (Aisne), à 20 kilomètres de Saint-Quentin.

et filz, qui sera demain, Dieu aydant, auquel je prie, etc.

[De Monceaux, le vi juillet 1584.]

1584. — 13 juillet.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 17990, f° 43 v°.

A MONSIEUR

LE COMTE CHARLES DE MANSFELD,

L'AISNÉ<sup>1</sup>.

Monsieur le conte, vous verrez ce que le Roy monsieur mon filz vous escript présentement sur la lettre qu'il a receue de vous, à quoy je ne puis riens adjouster, sinon vous dire que, aiant scëu comme vous vous estes dignement acquicté au service de feu mon filz le duc d'Anjou avec vos gens de guerre, lorsqu'il vous a emploiez, je tiendroy la main très volontiers à ce que, lorsque l'on aura advizé sur le faict de ses debtes, vous soiez traicté le plus favorablement qu'il sera possible pour le regard de la vostre. Et sur ce faisant fin, je prieray Dieu, etc.

[CATHERINE.]

1584. — 15 juillet.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 215.

A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Believre, je vous ay ayscript yl n'y a pas longtemis la piteuse nouvele du

<sup>1</sup> Charles de Mansfeld avait été très utile au duc d'Anjou au mois d'avril précédent, en lui amenant « six mille hommes de pied et deux mille chevaux », qui facilitèrent sa retraite des Pays-Bas. Il ne devait pas tarder à passer au service du roi d'Espagne.

Quant à Pierre-Ernest, comte de Mansfeld, prince de l'Empire, né en 1527, mort en 1604, il combattait dans les rangs espagnols.

malheur ( a mort d  
mon filz. Voyr fainet cest  
despesche. je v ay v ce mot pou  
vous dyre que je désire at de savey  
si la royne de Navarre ma fille n'aura vouh  
donner cete consolation de voyr monsieur d'Es  
pernon; car c'èt la plus grande que je puis  
avoyr<sup>1</sup>, après cele. s'il playst à Dyeu me le  
donner, de voyr des enfans au Roy, que voy  
ma fille remise en la bonne grace du Roy son  
frère, ce que je m'aseure serèt, si elle voi  
ledit sieur d'Espéron; car je say qu'il en re  
cevra un gran plésir, comme ausi au contrère  
ne le voyant, yl s'en sentira extrêmement ofencé  
car yl prend cela comme une injure fète à lui  
mesme: je vous prie m'en vouloyr mander a  
plustost ce qu'ele aura fet. J'ay entendu qu  
vous trouvés mal: j'en serès infiniment marve  
car vous nous feriés trop défaut à tous; j  
vous prie de vous bien garder, et voudrès qu  
l'assemblée fut desjà fayte, afin que fusies d  
retour, car vostre présance est bien requise  
ay je prie à Dyeu que puisies bientost aystr  
et en bonne santé.

De Fontainebleau, le xv<sup>me</sup> juillet 1584.

La bien vostre.

CATHERINE

1584. — 19 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16060, f° 216.

A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisses, vous direz à  
gneurs, quand vous les remercierez  
plaisir qu'ilz ont monstre du décès de  
filz, que Dieu m'ayant visitée de cest  
ce m'a esté grande consolation de  
perte avoir esté par eulx regrettée, a

<sup>1</sup> Voir la note de la lettre du 4 juillet, p. 191.

Roy mon fils a porté jusque au xx<sup>e</sup> de ce mois qu'il le laissa, partant de ce lieu, pour aller quelques jours à ses dévotions, où il est encore, affin de retourner icy en passant samedi seulement ou dimanche, pour prendre congé de la Roynie ma fille et de moy; et, avant partir, il permet à toute sa cour de se séparer pour deux mois qu'il délibère employer à faire ung voyaige pour ses affaires, en petite troupe, du costé de Lyon, pour retourner à Blois vers la fin de septembre où la Roynie ma fille et moy et son Conseil le devons aller attendre, ce que les ambassadeurs ont seu, mesme le s<sup>r</sup> de Stafford, que le Roy mon fils pria de requérir la royne d'Angleterre de vouloir faire différer le voyaige du s<sup>r</sup> Derby, qui luy doibt apporter l'ordre de la Jarretière, jusques en ce temps là, pour ce que le Roy le veut recepvoir honorablement afin de répondre plus dignement à l'honneur et grande démonstration d'amitié que lui fait en cela la royne nostre bonne sœur; vous ayant bien voulu dire ce que dessus par cette lettre, pour ce que le s<sup>r</sup> de Stafford m'en escripvit une de Paris en ce lieu vendredy dernier, par laquelle il m'advertissait que le prince d'Orange avoit esté tué d'ung coup de pistolet<sup>1</sup>, et me prioit de luy envoyer quelqu'ung qui lui fut fidèle, afin de pouvoir communiquer avec luy d'affaires très importantes. J'ay commis cette charge au secrétaire Pinart, qui partit dès le mesme jour et fut le lendemain trouver à Paris le s<sup>r</sup> de Stafford qui luy déclara avoir receu lettres d'ung de ses intimes amis, et se laissa après, sur la fin de leur conférence, entendre estre le grand trésorier, lequel luy donnoit avis comme de luy-mesme qu'estant mon fils le duc d'Anjou decedé, et le prince d'Orange

aussy mort, il eust à dire que le roy d'Espagne auroit b... luiect les Pays-Bas en son obéissance, et qu'après cela fait, à quoy il ne tarderoit guières, si le Roy mon fils et la royne d'Angleterre n'y pourveoyent. ledit roy d'Espagne, qui se rendoit formidable à la Chrestienté, ne fauldroit pas de s'attaquer à ce Royaulme et à l'Angleterre; mais qu'il y avoit bien moyen de l'empescher et aller au debvant de sa grandeur; que si le Roy mon filz vouloit entrer en négociation sur cela, il s'assureroit que la royne sa maistresse y entendroit volontiers, ayant aussy sceu par lettre qu'il avoit eues de la dame de Stafford, sa mère, que la royne sa maistresse y seroit trouvée fort disposée, et qu'il pensoit que si le Roy mon filz ne vouloit faire ou faire faire les ouvertures de la négociation, que la royne d'Angleterre voudroit les feroit proposer par le s<sup>r</sup> de Sidney, qui venoit pour se condouloir de sa part avec nous de la mort de mon filz le duc d'Anjou, pour ce que elle sceut premièrement que le Roy mon filz y voulut entendre. Et le soir mesme de samedi, assez tard, l'ambassadeur envoya son secrétaire et ung courrier d'Angleterre à Paris, avec vos deux dernières dépesches du xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> jours de ce présent mois, qu'apporta ce courrier, qui avec le secrétaire firent entendre de la part du s<sup>r</sup> de Stafford. Aussi se veoit-il par vostre dépesche que le s<sup>r</sup> de Sidney venoit grandement accompagné des principaux jeunes seigneurs d'Angleterre, tous habillés de grand deuil, pour se condouloir, de la part de la royne, avec nous de la mort du duc d'Anjou, et qu'il prioit Pinart de nous en advertir, et pourveoir et faire faire prêts, sur le chemin de Calais, cinquante ou soixante chevaux de poste en chacune poste, et de faire aussy pourveoir pour les gens logés à Paris où ils seroient bientost, estimant qu'ils partiroyent de Lond... indy d'ordinaire, ce dont

<sup>1</sup> Le prince d'Orange fut assassiné à Delft le 10 juillet 1584 par Baltasar Gérard, à l'instigation de Philippe II.



je me trouvay bien empeschée, pour ce que le Roy mon filz ayant laissé le deuil et donné congé à tous les princes et gentilshommes de la cour, il seroit impossible à présent de correspondre dignement audit ambassade. Voilà pourquoy je renvoyay à l'instant le secrétaire Pinart au s<sup>r</sup> de Stafford, avec une lettre que je luy escripvis de ma main, par laquelle je le priay de considérer tout ce que dessus, et que, pour ces occasions, il me feroit grand plaisir, et le priois d'envoyer en toute diligence advertir de ma part la royne d'Angleterre et le s<sup>r</sup> de Sidney de cela : ce que l'ambassadeur accorda faire et dit à Pinart qu'il craignoit fort que le s<sup>r</sup> Sidney fut desjà fort avancé, desmontant, par ses paroles et contenance, d'avoir crainte que la royne sa maistresse entrat en quelque opinion de mespris, et que le Roy mon fils et moy ne la voulussions correspondre en la bonne et vraye amitié et affection qu'elle nous porte; qui est cause que luy escrips de ma main la lettre que je vous envoie, laquelle vous verrez, puis la fermerez et la lui présenterez avec mes très affectionnées recommandations à sa bonne grace. J'ay voulu aussy vous advertir promptement de tout, afin que fassiez dextrement en sorte que le s<sup>r</sup> Sidney ne vienne pas en grande ou petite troupe pour cette heure; car il ne seroit pas à propos, et empescheroit trop le Roy mon fils, s'il l'alloit rencontrer en son voyage de Lyon, n'ayant que trois ou quatre des siens et ses gardes avec luy; remontrant aussy à propos, comme je m'asseure que saurez bien faire, à la royne d'Angleterre ce que dessus, en sorte qu'elle ne puisse doubter de la vraye et parfaite amitié du Roy et de moy en son endroict, et l'assurant que nous sommes résolus d'y persévérer constamment, vous promettant aussy que de sa part elle en fera le semblable. Le Roy mon fils pourra passer par icy samedy

ou dimanche, sans y faire aucun séjour, pour seulement prendre congé de la Royne ma fille et de moy.

Vous nous escrippez par ce courrier, que renvoyerez incontinent, s'il sera à propos que le vicomte Pinart vous aille trouver, avec toutes les dépesches qu'il a toutes prestes pour son voyage vers ma belle-fille la royne d'Ecosse et mon petit-fils le roy du pays, affin d'essayer d'accomoder toutes choses pour la délivrance de ma dicte belle-fille, et aussy accomoder ce qui est d'altération, tant entre la royne d'Angleterre que au pays d'Ecosse, entre mon petit-fils et ses subjects. Je prie Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Fontainebleau, le xxv<sup>e</sup> jour de juillet 1584.

CATHERINE.

1584. — 25 juillet.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 473, p. 595.  
Fonds français, n° 3305, f° 54 r°.

A MADAME MA BONNE SŒUR

LA ROYNE D'ANGLETERRE.

Madame ma bonne sœur, ayant entendu que vous envoyez le milord Sidney vers le Roy mon fils, et veoyant que c'est pour une si piteuse occasion, et que je sçais comme il désire d'honorer tout ce qui vient de votre part, saschant aussy le desplaisir qu'il aura pour n'estre en lieu de le pouvoir faire comme il desire, je me suis advisée d'en escrire, à vostre ambassadeur et aussy à vous, la présente, pour vous supplier croire que rien ne m'a esmeue à ce faire que l'amitié que je vous porte et l'envie que j'ay que, non pas vous que je sçais en estre aseurée, mais tout le monde cognoisse combien le Roy mon filz vous aime et estime,

par toutes ses actions tant publiques que particulières; qui est cause que, comme m'honorez de me tenir pour mère, vous trouverez bon ce que j'en fais; car c'est de la mesme affection que si j'eusse eu cet heur que Dieu me laissas ce qu'il luy a pleu me prendre, et par luy j'eusse eu cet honneur, lequel ne luy ayant pleu, cette affection ne laissera pour cela de mourir avec moy, et en ce que j'aurais de moyen la congnoistrez par effect tousjours telle; qui est cause que plus hardiment j'ay mandé mon advis à vostre ambassadeur, veoyant que le Roy mon filz ne pouvoit retarder son voyaige, et saichant le desplaisir qu'il auroit de ne le pouvoir recevoir comme il desire: pourquoy je vous supplie trouver bon ce que j'en ay fait; car je pense que vostre service et le nostre requièrent qu'il ne vienne que quand le Roy sera de retour. Cependant, je vous supplie tenir en vostre bonne grace celle qui vous désire tout contentement.

CATHERINE.

1584. — 29 juillet.

Aut. British Museum, Collection Nero, vol. 6, f° 36.

A MONSIEUR DE STAFFORT,

AMBASSADEUR DE LA ROYNE D'ANGLETERRE, SA BOUTE SUEUR.

Monsieur l'ambassadeur, je vous prie trouver bon ce que je prie Pinart présent vous dire de ma part; car je l'ay fait aveques la seureté que j'ay que la royne vostre maitresse s'assure tant de mon amitié, que je désire en tout ce que je ay de moyen l'avoir contente, et aussi sachant comment le Roy mon filz seroit marry de ne recevoir ce que j'ay eu d'elle aveques l'honneur et démonstration de l'amitié que je scay qu'il luy porte; cela est cause que je pense que le trouverez bon d'en user comme vous dira Pinart de ma part; et, me remettant sur

luy, feray fin, priant Dieu vous avoir en sa sainte garde.

De Fontainebleau, ce xxix<sup>e</sup> jour de juillet 1584.

Je vous prie faire mes recommandations à Madame ma sœur.

CATHERINE.

1584. — 30 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 94.

A MON COUSIN

LE SIEUR DE MATIGNON,

MARSHALL DE FRANCE.

Mon cousin, j'ay esté très aise d'entendre la bonne résolution qu'à prise ma fille la royne de Navarre, suivant la dernière que je vous ay faite par La Roche, de voir et bien recueillir mon cousin le duc d'Espernon<sup>1</sup>, et de vous avoir auprès d'elle pour luy aider à faire cet office plus dignement et au contentement du Roy monsieur mon filz; car je scay qu'il ne luy en peut arriver que tout bien et honneur, qui est ce que je luy procureray tousjours tant qu'il me sera possible, ainsy que je feray et qui vous pourra apporter l'ung et l'autre. Priant

<sup>1</sup> Un mois plus tôt, Villeroy écrivait à Matignon :

« Je serai très marri si M<sup>r</sup> d'Espernon s'en revient voir le roi et la reine de Navarre; je sçai qu'il ne tir qu'à lui et qu'ils ne feront rien pour eux d'en faire casion; mais j'en connois qui ne sont pas quelquel pables d'un bon conseil, dont le repentir suit quel aussi la résolution de fort près. »

Puis, le 30 juillet, il lui mandait plus familièrement

« Le roi part ce matin pour Lyon; il se porte / Je suivrai la Reine sa mère à Blois et à Chartres où nous allons passer deux mois de temps, pourger des melons, à l'envi du Roi, et y attendre » (Lettre de Nicolas de Neufville, etc., p. 196.)

esbranler, tant de sa part que de la mienne, pour les faveurs et graces que leur maison a receues de nous et pour les raisons que nous congnoissons qui ont meu ledict duc et les siens à faire ce qu'ilz ont fait et font journellement pour le service du roy catholique. Et que, s'il est ainsi que son maistre ayt envie d'entendre audict mariage, il s'en peut adresser à moy qui ay toute puissance, après le père, d'en conclure, et que vous estimez que j'auray bien agréable de leur faire paroistre en ceste occasion la continuation de ma bonne volonté. Vous me manderez après ce qu'il vous respondra sur cela et l'assurerez que le tout sera tenu si secret qu'il voudra. Vous advisant que j'estime ce mariage assez convenable et ce propos, mais je ne désire y engager mon nom en vain; partant, conduisez ce propos, selon cela, le plus dextremant que vous pourrez et me donnez advis du jugement que vous en ferez; sur lequel je poseray tousjours bon fondement, pour la confiance que j'ay en vous. Priant Dieu, Monsieur de Maisse, qu'il vous ayt en sa garde.

Escript à Paris, le iiii<sup>e</sup> jour d'aoust 1584.

CATHERINE.

1584. — 4 août.

Cop. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 473, p. 399.  
Fonds français, n° 3306, f° 64 v°.

#### A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.

Monsieur de Mauvissière, le Roy monsieur mon filz partyt lundy dernier de Fontainebleau pour son voyage de Lion, comme vous ay escript, ayant esté bien marry qu'il ne scevoit plustost la députation du s<sup>r</sup> de Sidenay<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Sir Harry Sidney, qui avait déjà été envoyé vers Catherine de Médicis, comme ambassadeur extraordinaire en avril 1562.

pour venir de deça se condoloir, et pour la charge que nous avez escript qu'estimiez qu'il auroit sur les affaires de Flandres; car il faict tant de bonne estime de l'amitié de la royne d'Angleterre nostre bonne sœur (laquelle il veult en toutes choses corespondre d'affection), qu'il eust plustost retardé son partement de quelques jours, combien qu'estant sa court séparée et luy en chemin pour sondict voyage où ses affaires l'appelloient, il n'eust peu à son grand regret recevoir, comme il appartient et ainsy qu'il veult faire tout ce qui luy vient de la part de ladicte dame royne, mesmes ledict s<sup>r</sup> de Sidenay, qu'on dict qui est si bien accompagné, et que cella eust esté mal décent au Roy d'estre si seul qu'il est à présent; comme j'ay présentement faict entendre au s<sup>r</sup> de Stafford en l'audience que je luy viens de donner en ce lieu, où il m'a représenté la crainte qu'il a eue (ainsy que vous ay jà escript qu'il avoit dict à Pinart) que ladicte royne sa maistresse estimast à quelque mespris de retarder le partement dudict s<sup>r</sup> de Sidenay, qu'il dict qui estoit jà passé de deça Cantourberie, que toutesfois il y avoit fait si bon office, qu'il espéroit, avec la lettre qu'il avoit entendu que j'en avois escripte à ladicte dame royne sa maistresse, que les choses passeroient doucement; mais qu'il craignoit fort que le temps se perdist et préjudiciast au Roy mondiet s<sup>r</sup> et filz et à ladicte dame royne sa maistresse sur ledicts affaires de Flandres. Sur cela, après luy avoir bien faict congnoistre que le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz et moy estimons beaucoup l'amitié d'icelle dame, avec vraie et parfaite résolution d'y persévérer, y estant de sa part si bien disposée, et comme nous avons aussty infiniment sa bonne intention sur iceulles affaires de Flandres, et il disoit que ledict s<sup>r</sup> de Sidenay devoit parler, s'il eust achevé son voyage, je luy ay demandé s'il avoit pu

de charge d'en faire cependant et proposer quelques ouvertures, que me les faisant j'en advertirois le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz, qui je m'asseure les embrasseroit et feroit avec elle pour le bien commun d'eulx et de leurs royaumes ce qui seroit nécessaire, monstrant ledict ambassadeur d'estre bien fort aise et content de ce que je luy en disois, me faisant néanmoins entendre qu'il estoit fort marry de la longueur du temps et du retardement dudict s<sup>r</sup> de Sidenay<sup>1</sup>; car estant appuyé comme il est de ses parens et amys qui sont fort auctorisez par delà, et oultre cela estans luy et ledict s<sup>r</sup> de Sidenay fort bons amys, il estimoit, avec les amys qu'il a ausy de son party par dela et la bonne affection qu'il porte au Roy et à moy et à ceste nation, qu'il s'y feust pris bientost quelque bonne conclusion. Sur quoy, voyant qu'il disoit n'avoir aultre charge, je n'ay peu que le conforter en la bonne intention qu'il monstroït avoir en cela et luy faire congnoistre, comme j'ay encores faict, que les affaires du Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz l'avoient pressé de partir, mais que j'espérois qu'il seroit de retour à

<sup>1</sup> Le 28 août 1584, Brulart écrira de Chenonceau au roi :

« Sire, la Royne vostre mère a receu une dépêche d'Angleterre, laquelle elle m'a commandé d'envoyer à Vostre Majesté, qui y trouvera les mesmes discours accoustumés en ceste princesse, plus plains de paroles que d'effectz, à mon opinion, ce qui se pourra mieux cognoistre par la venue du s<sup>r</sup> de Sidenay, si tant est qu'elle continue à le vous vouloir dépêcher. Et pense que Vostre Majesté remectra la résolution des choses qui peuvent despendre de cette dépêche à quant elle sera rejointe auprès de ladicte dame Royne. Cependant, je luy diray qu'il n'est rien survenu d'aultre endroit, sinon une lettre de Revol, escripte à Mons<sup>r</sup> de Villeroy, du 2<sup>e</sup> de ce mois, qui a été longuement par les chemins, en laquelle il mandait veoir bien peu d'espérance, selon la disposition des affaires de par delà, que Monsieur de Savoye fust pour venir trouver vostre Majesté à Lyon. »  
(Ms. fr. 6630, aut. f<sup>o</sup> 62.)

Blois vers la my septembre. Je ne veulx ausy oublier de vous dire qu'il demanda hier audict secrétaire Pinart, (ce disoit-il comme en devisant et sans qu'il en eust charge) si le Roy estoit pas bien content que celluy qui viendrait pour se condoloir veinst premier que le conte d'Herby, qui doit apporter l'ordre de la Jarretière. Sur quoy ledict Pinart luy respondit si ung seul ne pourroit pas bien faire cest office : il dist que non pour ce que celluy qui se viendrait condoloir seroit habillé de dueil, et l'autre non. Et se laissa dèz lors ausy entendre que, pour les raisons cy-devant dictes, il desiroit que ce feust ledict s<sup>r</sup> de Sidenay, et que quand il arriveroist les choses qu'on traicteroit feussent sur la résolution et conclusion. Car lors, ledict S<sup>r</sup> de Sidenay y pourroit beaucoup servir, pour icelles raisons devant dictes. Et après madicte audience, se retirant, il a encores demandé audict Pinart s'il avoit poinct parlé de cela : à quoy il ne luy a peu aultre chose dire sinon qu'il m'en avoit dict ung mot, mais que le Roy n'estant poinct icy, il ne s'en pouvoit rien résoudre. Vray est que si lesdicts deux offices ne se pouvoient faire par ung seul, qu'il seroit bien à propos que ledict s<sup>r</sup> de Sidenay veinst le premier au temps dessusdict, dont du tout je vous ay bien voulu donner advis et vous prier d'asseurer tousjours ladicte dame royne nostre bonne seur, qu'elle trouvera en nous aultant de vraie et parfaicte amitié qu'elle en pourroit jamais désirer. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Saint-Maur-des-Fossés, le 11<sup>e</sup> jour d'aoust 1584.

[ CATHERINE. ]

1584. — 5 août.

Aut. Archives de Turin.

A MON FILS

MONSIEUR LE DUC DE SAVOYE.

Mon fils, comme protectrice des bons et anciens exécuteurs de feu madame ma sœur, vostre mère, je vous demande la perfection d'une grace, que feu mon frère monsieur de Savoye acorda à ma requeste à l'abé de Autecombe<sup>1</sup>, fils du bon homme Dalbène, lequel je pense que vous aymés et estimés pour sa fidélité et bonne affection, autant que le Roy monsieur mon fils et moy, laquelle grace a aysté depuis, à ma requeste, par vous confirmée et sera à présent, mon fils, s'il vous plaist, entièrement aylectue, permettant audit abé de Autecombe de prendre, pour coadguteur de son aloye, Charles Dalbène, son nepveu<sup>2</sup>, luy faisant bailler pour cet efect toutes lettres et dépêches nécessaires en court de Romme, comme d'erechef je vous en prie de bon cuer, m'aseurant que cele qui vous ayme comme fils ne sera point refusée d'une chose que vous luy avés déjà acordée. Je prie Dyeu qu'il vous aye, mon fils, en sa sainte garde.

De Saint-Maur, le 5<sup>me</sup> aoust 1584.

Vostre bonne mère,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Apollon d'Elbene, archevêque d'Albi, fils du Barentin Barthelémy d'Elbene, qui fut abbe de Maizieres en Bourgogne, du diocèse de Haute-combe, à 32 kil. de Chaudrey, et qui fut aussi le premier de la maison de Savoie en France. L'empereur autriche de l'épiscopat de l'abbaye de l'abbaye, par le cardinal J. Jacquemond, Chaudrey, 1813, 2 vol. in-8.

<sup>2</sup> L'un des membres de la maison de l'abbaye d'Elbene, et de Catherine de Médicis.

1584. — 6 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 17990, P 47 v°.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE RETZ.

Mon cousin, quant vostre dépêche du premier de ce mois a esté apportée, le Roy monsieur mon fils estoit jà party pour son voyaige de Lyon, ce qui est cause qu'il ne l'a peu veoir, comme je l'eusse bien désiré; mais l'ayant en son absence fort considéré, je vous y responderay le plus particulièrement que je pourray; et vous diray en premier lieu que je suis infiniment ayse que vous ayez commandé, par ceste première monstre, de mettre les choses en meilleur ordre qu'elles n'estoient à Cambray; espérant que le tout ira de bien en mieulx. Et vous envoie le pouvoir de lieutenant du gouverneur, en l'absence du sieur de Balagny, pour le cappitaine Mesme; et que j'avois différé de faire, d'autant que ni ne m'en a parlé de la part dudit sieur de Balagny; trouvant fort bon que vous ayez visé sa compagnie de 100 hommes en deux compagnies, pour y employer sur une lieutenant fort fidèle et bien congneu du si de La Valette. Mais je trouve estrange ledict Mesme ne se soit voulu contenter voir deux lieutenants et deux compagnies payés esdictes deux compagnies, mais instance de recevoir double estat de cappi ce qui se peult dire estre si nouveau, q ne l'a jamais veu. Et pour ceste cause fault point outrepasser ce que en a donné, ains qu'il s'en contente; ce vous luy ferez entendre, comme je l'ai aussi dire fort franchement, s'il m'en de sa part. Et pour l'advenir, il ne sera que bien à propos de luy bailler de nll. par mois pour son entretien.

la protection que j'ay prise desdicts de Cambray semble comme une continuation de la possession que feu mondict filz en avoit prise, et qu'il n'est question aujourd'huy que de la rendre ung peu plus apparente au peuple par la publication qui s'en fera, oultre les effectz qui s'en voyent assez manifestés par l'entretènement des forces et autre ordre qui se donne audicts affaires dudict Cambray. Aussi bien, je prévoiy qu'il passera ung long temps avant que l'on ayt trouvé l'argent pour telle despence, s'il fault nécessairement qu'elle se face, et que cela sera cause qu'il faudra remectre bien au long le faict de ceste déclaration de protection. Oultre ce, que possible ledict argent se trouvera ne pouvoir estre pris ailleurs que sur ce qui est destiné pour l'estat dudict Cambray, qui pourroit reculler aultre despence plus importante et nécessaire.

J'ay veu ce que Blatier<sup>1</sup> vous a escript touchant la cessation des courses et actes d'hostilité du costé du Cambrézis et de noz frontières, sur laquelle mondict sieur et filz vous a faict entendre bien amplement son intention par sa dernière lettre, à laquelle je n'ay riens à adjouster, sinon vous dire, que ce luy sera chose fort agréable de la veoir bien conclute entre vous et le marquis de Ranty,

<sup>1</sup> Blatier, agent diplomatique sans titre bien défini, représentait le roi et la reine près du prince de Parme. La situation à Cambray était d'ailleurs fort complexe. Le duc d'Anjou y avait établi Balagny, aussitôt qu'il eut délivré la place, en 1583; mais le gouverneur prétendait se maintenir indépendant et, comme dit un contemporain, «ce bâtard ambitieux n'aspirait pas moins qu'à s'élever sur les ruines de son maître» (v. Colbert, 337). Balagny était chargé, au point de vue militaire, d'organiser l'occupation de la ville; et on sait dans quels détails minutieux entre sur ce point Catherine de Médicis. Blatier devait négocier non seulement avec les Espagnols, mais aussi avec les habitants de Cambray, auxquels il était autorisé d'accorder, pour prix de leur fidélité, cer-

auquel il a le p  
de Parme / ière cha  
ou bien avec s'il le  
ainsi; estimant, c' ilz n'y a  
bonne inclination, que pou. la comm  
qu'ilz en peuvent tirer en leurs entreprises  
intention de la rompre après lorsqu'il  
présentera une aultre pour l'avantaig  
leurs affaires, néantmoins l'on en peult  
son profict, en pourvoyant cependan  
ville de Cambray le plus habondam  
que l'on pourra des vivres qui y peu  
estre nécessaires, à quoy il ne fault pe  
perdre de temps; et vous prie, mon cou  
d'y ayder au mieux qu'il vous sera poss  
Et puis, c'est tousjours gagner quelque c  
de commencer à mectre la ville de Cam  
et ce que l'on tient au Cambrézis en par  
condition de la joyssance du repos que de  
la paix d'entre le roy catholique et le  
monsieur mon filz, qui sont les frontière  
ce royaume, cequi durera aultant qu'il pou  
et ne faulta cependant riens obmectre  
qui sera requis pour, en tout évènement  
conserver sa possession; à quoy je me di  
de tenir la bonne main. C'est, mon  
en peu de parolles, ce que j'ay à resp  
vostre susdicte dépesche, et le lieu où

tains avantages. Il finit par conclure, avec  
Parme, une trêve d'un an. Mais il fut obli  
à Balagny un pouvoir civil et militaire gre  
Celui-ci allait en abuser étrangement; et  
aux Cambrésiens, il finit, en 1595, par  
la ville au pouvoir de l'Espagne. — Ten  
dance de Blatier avec le roi pour ce  
(juin à septembre) se trouve en ma.  
curieuse réponse du roi, ces date de  
conservées au ms. fr. 27990  
vol. 337 des v. de Colbert. 4  
pièces sur l'affaire de Cambray  
Portefeuille Fontaineau. 4  
Blatier à la reine mère -

pourroit estre faicte que tout ce qui est des appartenances et déppendances du Cambrésis, soubmis par le privilège de leur liberté soubz ma protection, feust entièrement remis soubz icelle, ainsi que ceux dudict Cambray le désireroient, bien jugeant à leur oppinion que c'est chose bien juste et estimé qu'ilz fondent telle instance sur ce qu'ilz pensent que nous seiroyons en quelque traicté de paix et d'accord avec le roy catholique qui aille plus avant, que non pas ce qui conserne la cessation des courses : ce que vous sçavez n'estre poinct, ayant faict prudemment de remectre ces choses. Néantmoins s'il se voioyt qu'il y eut quelque apparence d'en pouvoir obtenir aucunes, contre ce qui est de mon oppinion, vous pourrez faire tanter et en entrer en telle ouverture, soit par le moyen desdicts de Cambray, ou autrement que vous jugerez estre le plus à propos; prenant garde que en tout ce qui pourroit estre mis en avant pour ce faict et autres, ilz ne preignent oppinion que nous soiroyons entrez en peur et que l'on ne face telles ouvertures pour n'avoir assez de cœur à maintenir la possession en laquelle nous sommes, quant l'on nous y voudra troubler par la force. Sur ce, je supplie le Créateur etc.

1584. — 11 août.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16092, f° 166.

#### A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Messes, j'escriptz à la seigneurie de Venise en faveur du sieur Oratio Barbara, gentilhomme de Viscense. Je vous prie leur vouloir présenter mes lettres et tant faire envers eulx qu'ilz luy accordent le sauf conduict qu'il désire obtenir pour deux années; car, à ce que j'ay sceu, il est personnaige qui

mérite beaucoup de gratification. Priant Dieu, Monsieur de Messes, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Paris, le xi<sup>e</sup> jour d'aoust 1584.

CATHERINE.

DE LAUBESPINE.

1584. — 14 août.

Archives de Florence. Carton des «*Contratti sopprimati*».  
Imprimé dans la *Jeunesse de Catherine de Médicis*, de M. de Beaumont,  
trad. A. Bochet, 1846; p. 332.

A MESDAMES

#### LES ABESE ET RELIGIEUSES

DES ENCHURÉES

DE LA VILLE DE FLORENCE.

Mesdames, je vous envoie présentement le contract de l'achapt et acquisition que j'ay faicte des sieurs del Benne des possession et héritaiges que je vous escravis l'année passée<sup>1</sup> que je vous voullais donner, avecque mes lettres patantes contenant le don et délaissement<sup>2</sup> que je fais à tousjours à vostre couvent de dites terres. Je vous prie agréer à cela mon zelle et piété, et recepvoir ladite donation avec charges et conditions qui y sont contenues<sup>3</sup> lesquelles je désire que vous exécutiez en mémoire de moy et de l'amitié et bonne volonté que je vous porte. Outre cella, j'ay faict remectre en la banque du sieur Martelly somme de mil escuz d'or d'Italie, desquelles j'entendz qu'il soit employé par vous cinq escuz en achapt de bestail pour garnir les mestairies<sup>4</sup>, et le surplus au paiement d'une statue de marbre qui me représentera<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Voir la lettre du 6 juillet 1583.

<sup>2</sup> Ces terres étaient situées dans le val d'Elsa.

<sup>3</sup> Plus tard (1588), elle renonça à la statue de marbre comme trop «*malaisée*», et fit envoyer seulement un «*portrait au vif très bien faict*».

sera mise en vostre église, suyvnt le dict que j'en envoie à mon cousin Mon- grand duc de Toscane, auquel j'esp- pour le prier de vouloir descharger lites possessions, que je vous donne, de charges et gravelles tant ordinaires que dinaires, et mesme de tout ce que it monter la gabelle de l'achapt d'icelles, sur le regard du vendeur que de l'achep- chose que je m'asseure qu'il fera bien ers pour l'amour de moy, et qu'il a ar sa lettre donné espérance de vous er en cella.

mais bien marrie qu'il ne s'est pas pré- nelleure occasion de vous faire par- l'amitié et grande affection que je vous à toutes, et le désir que j'ay d'estre nées en voz bonnes, saintes et dévotes i, es quelles je vous recommande à tous- la bonne santé et prospérité du Roy ur mon filz et de la Royne madame ma t de moy, priant Dieu, mes Dames, voir en sainte garde.

ript à Paris, le xiiii<sup>e</sup> jour d'aoust 1584.

CATHERINE.

À plus bas : DE LAUBESPINE.

1584. — 14 août.

Archives des Médicis, à Florence, Filza, 4726.

A MON COUSIN

MONSIEUR

LE GRAND DUC DE TOSCANE.

à Cousin, vous ayant l'année passée es- s désir que j'avois de gratifier les Prieure ligieuses des Emmurées de Fleurence

et la lettre de la même date, qui suit.

cte donation est de juin de la même année; nous ons à l'Appendice.

CATHERINE DE MÉDICIS. — VIII.

de certaine fondation, vous m'escrivistes là- dessus une lettre par laquelle vous démon- triez de louer et approuver infiniment ung sy bon œuvre, au moyen de quoy, desirant mettre à exécution ceste mienne intention, j'ai achepté du seigneur Barthélemy del Benne les terres qui sont spécifiées au contract, le quel j'envoie présentement ausdites relli- gieuses, affin qu'il vous plaise en vertu d'icel- luy et de la donation que je leur en ay faicte, les faire mettre en possession libre et plaine d'icelles terres et possessions, sans leur de- mander, ny au dict Del Bene et les siens au- cun droict de gabelle; de la quelle, en tant que elle se peult monter, je vous prie me vouloir faire grace, à moy particulièrement, pour ce que je m'en suis chargée, sur l'as- seurance que j'ay, que bien volontiers vous m'accorderiez ceste requeste; permectant oultre cella au dict Del Bene en ma considération de vendre la totalité de ses biens, et demeure sans décyme. Mon Cousin, affin que ces paouvres relligieuses puissent tant plus tost garnir lesdictes possessions, que je leur donne, de tout ce qui y est nécessaire, j'ay faict remectre en la banque de Martelly mil escuz d'or d'Italie, des quelz je desire qu'il en soit prins cinq cens pour cest effect, et du surplus qu'il soit mis au paiement d'une sta- tue de marbre qui me représentera, la quelle sera mise à genoulx, avec son ornement, en l'esglise desdictes Emmurées, à main gauche allant vers l'autel en l'espesseur du mur, affin qu'elle n'occupe riens de la place de ladicte église, suyvnt le pourtraict que je vous en envoiay, vous priant, mon Cousin, comman- der à quelqn des vostres de vouloir convenir de marché de ladicte statue à quelque bon et excellent ouvrier, et qu'il prenne garde que tout soit bien faict et suivy, et que la simili- tude du visaige avecques les mains soit de



# LETTRES DE CATHERINE DE MÉDICIS.

de sa part que de la mienne,  
et graces que leur maison a  
et pour les raisons que nous  
qui ont meu ledict dur et les  
ce qu'ilz ont fait et font jour-  
pour le service du roy catholique.  
il est ainsi que son maistre ayt envie  
re audict mariage, il s'en peut ad-  
à moy qui ay toute puissance, après  
y bien agréable de leur faire paroistre en  
occasion la continuation de ma bonne  
onté. Vous me manderez après ce qu'il vous  
pondra sur cela et l'assurez que le tout  
era tenu si secret qu'il vouldra. Vous advisant  
que j'estime ce mariage assez convenable et ce  
propos, mais je ne désire y engager mon nom  
en vain; partant, conduisez ce propos selon  
cela, le plus dextremant que vous en fe-  
me donnez advis du jugement que vous en son-  
rez; sur lequel je poseray toujours bon son-  
dement, pour la confiance que j'ay en vous.  
Priant Dieu. Monsieur de Maisnes. qu'il vous  
ayt en sa garde.

Esript à Paris, le iij<sup>r</sup> jour d'aoust 1584.

CATHERINE.

1584. — 4 août.

Copie. Bibl. nat., Cinquante Colbert, n° 473, p. 399.  
Fonds français, n° 3365, p. 54 v°.

## A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.

Monsieur de Mauvissière, le Roy monsieur  
mon filz partyt lundy dernier de Fontaine-  
bleau pour son voyage de Lion, comme vous  
ay escript, ayant esté bien marry qu'il ne sca-  
voit plusost la députation du s<sup>r</sup> de Sidenay.

Sir Harry Sidney, qui avoit déjà été envoyé vers  
de Medicis, comme ambassadeur extraordi-

pour venir de deça se condoloir,  
charge que nous avez escript qu'est  
auroit sur les affaires de Flandres;  
tant de bonne estime de l'amitié de  
d'Angleterre nostre bonne sœur (il  
veult en toutes choses correspondre d'...  
qu'il eust plusost retardé son parlement de  
quelques jours, combien qu'estant sa court  
séparée et luy en chemin pour sondict voyage  
où ses affaires l'appelloient, il n'eust peu à  
son grand regret recevoir, comme il appar-  
tient et ainsy qu'il veult faire tout ce qui luy  
vient de la part de ladicte dame royne, mes-  
mes ledict s<sup>r</sup> de Sidenay, qu'on dict qui est  
si bien accompagné, et que cella eust esté  
mal décent au Roy d'estre si seul qu'il est  
présent; comme j'ay présentement fait es-  
tendre au s<sup>r</sup> de Stafford en l'audience que  
luy viens de donner en ce lieu, où il m'a  
présenté la craincte qu'il a eue (ainsy que  
ay j'ay escript qu'il avoit dict à Pinart) que  
dicte royne sa maistresse estimast à quel-  
mespris de retarder le parlement dudit s<sup>r</sup>  
Sidenay, qu'il dict qui estoit jà passé de  
Cantourberie, que toutesfoiz il y avoit fait  
bon office, qu'il espéroit, avec la lettre  
avoit entendu que j'en avois escripte à la  
dame royne sa maistresse, que les choses  
roient doucement; mais qu'il craignoit  
que le temps se perdist et à ladicte dame roy-  
mondiet s<sup>r</sup> et filz et à ladicte dame roy-  
maistresse sur lesdicts affaires de Flan-  
Sur cela, après luy avoir bien fait cong-  
que le Roy mondiet s<sup>r</sup> et filz et moy est-  
beaucoup l'amitié d'icelle dame, avec  
parfaicte résolution d'y persévérer, y est-  
sa part si bien disposée, et comme nous  
aussy infiniment sa bonne intention  
affaires de Flandres, dont il disoit q  
s<sup>r</sup> de Sidenay devoit parler, s'il en  
son voyage, je luy ay demandé s'il s

**tenant** au gouvernement, à la charge qu'il n'**aura** plus de compagnie; qui sera reduire les choses à la forme de ce qui s'observe ailleurs.

**Quant** à la compagnie du cappitaine Valière, que vous avez esté fort pressé de bailler au cappitaine Montcassin, d'autant que par jugement il a esté privé pour avoir oultraigé ung habitant, vous avez eu bonne occasion d'en faire difficulté, sans avoir eu sur ce l'intention du Roy monsieur mon filz; aussi que ledict Valière prétend avoir esté mal jugé et qu'il désire se pourveoir par devers luy contre ledict jugement; lequel vous dictes envoyer à ceste fin avec le procès, et néantmoins il ne s'est point receu. Cependant ladicte compagnie pourra demeurer commandée seulement du lieutenant et de l'enseigne jusques à ce que autrement en ayt esté ordonné. Pour le regard du cappitaine en chef et ung enseigne qui se sont trouvez absens avec congé du sieur de Balagny, pour ceste fois vous le ferez payer, mais doresnavant il ne fault plus que le sieur de Balagny se dispence de bailler telz congez, ains qu'ilz soient dépeschez par commandement de mondict sieur et filz, ainsi que l'on a accoustumé de faire par toutes les autres garnisons de ce royaume. Quant aux autres Prisonniers de guerre, tant de cheval que de pied, que l'on a faict instance à la monstre de faire passer, vous avez très bien faict de n'accorder paiement que pour ceux qui sont Prisonniers d'une monstre, d'autant que autrement ce seroit tenir les compagnies du tout desgarnis, ainsi que l'avez saigement considéré; et de pourvoir maintenant d'une somme de quatre ou cinq cens escuz pour les rachepter, ainsi que l'on le requiert; encores que ce soit chose fort équitable et digne de considération, néantmoins il n'y peult estre satisfait pour le présent; mais il fault adviser s'il s'en pourra prendre quelque partie

sur les deniers revenans bons de ceste dernière monstre et de la prochaine qui se fera.

Au surplus, mon cousin, je vous diray que je trouve très saige et prudente la responce que vous avez faicte sur la compréhension de l'archevesque de Cambray et l'expédition des lettres de protection que j'ay faict dépescher; que ceux de la ville ont trouvé estrange pour leur estre la personne dudict archevesque fort suspecte et tenir party contraire au leur, s'entendant ladicte compréhension, qui ne pouvoit estre laissée en arriere non plus que les autres estatiz dudict Cambray, devoir sortir effect plus pour le temporel dudict archevesché et des archevesques, qui, par leur fidelles comportemens envers moy, s'en rendront dignes et la voudront recevoir, que non pas de la personne de celluy qui tient aujourd'huy icelluy archevesché, de sorte que je ne voy riens en cela qui me induise à changer ladicte expédition, que je désire demeurer selon qu'elle est. Mais je me trouve bien empeschée sur les frais que l'on vous a mis en avant se devoir faire en la sérémonie du jour que ladicte déclaration sera publiée, ensemble au service qu'il est raisonnable de faire pour feu mon filz, dont j'ay escript au sieur de Balagny, sur ce que luy mesme m'en a donné advis; luy mandant, quant audict service, que c'estoit chose qui dépendoit de l'ordonnance et du devoir des estatiz de la ville de Cambray, pour tesmoigner en cela l'affection qu'ilz portoient à feu mondict filz; et toutesfois je voy par vostre dicte lettre qu'ilz voudroient estre secouruz de nostre costé en ceste despence; trouvant tant de difficulté en l'une et en l'autre, et si peu de moyen, que je suis contrainct de vous dire, mon cousin, que vous ferez beaucoup pour moy, si vous pouviez moyenner que ces deux sérémonies se passassent sans aucune despence, aiclendu que

la protection que j'ay prise desdicts de Cambray semble comme une continuation de la possession que feu mondiet filz en avoit prise, et qu'il n'est question aujourd'huy que de la rendre ung peu plus apparente au peuple par la publication qui s'en fera, oultre les effectz qui s'en voyent assez manifestés par l'entretènement des forces et autre ordre qui se donne audicts affaires dudiet Cambray. Aussi bien, je prévoiy qu'il passera ung long temps avant que l'on ayt trouvé l'argent pour telle despence, s'il fault nécessairement qu'elle se face, et que cela sera cause qu'il faudra remectre bien au long le faict de ceste déclaration de protection. Oultre ce, que possible lediet argent se trouvera ne pouvoir estre pris ailleurs que sur ce qui est destiné pour l'estat dudiet Cambray, qui pourroit reculler aultre despence plus importante et nécessaire.

J'ay veu ce que Blatier<sup>1</sup> vous a escript touchant la cessation des courses et actes d'hostilité du costé du Cambrézis et de noz frontières, sur laquelle mondiet sieur et filz vous a faict entendre bien amplement son intention par sa dernière lettre, à laquelle je n'ay riens à adjouster, sinon vous dire, que ce luy sera chose fort agréable de la veoir bien conclute entre vous et le marquis de Ranty,

<sup>1</sup> Blatier, agent diplomatique sans titre bien défini, représentait le roi et la reine près du prince de Parme. La situation à Cambray était d'ailleurs fort complexe. Le duc d'Anjou y avait établi Balagny, aussitôt qu'il eut délivré la place, en 1583; mais le gouverneur prétendait se maintenir indépendant et, comme dit un contemporain, «ce bâtard ambitieux n'aspirait pas moins qu'à s'élever sur les ruines de son maître» (v. Colbert, 337). Balagny était chargé, au point de vue militaire, d'organiser l'occupation de la ville; et on sait dans quels détails minutieux entre sur ce point Catherine de Médicis. Blatier devait négocier non seulement avec les Espagnols, mais aussi avec les habitants de Cambray, auxquels il était autorisé d'accorder, pour prix de leur fidélité, cer-

taquel il sen e e nepveu le prince de Parme r l'entière charge, ou bien avec mondiet nepveu, s'il le veult ainsi; estimant, qu'encores qu'ilz n'y ayent bonne inclination, que pour la commodité qu'ilz en peuvent tirer en leurs entreprises, en intention de la rompre après lorsqu'il s'en présentera une aultre pour l'avantage de leurs affaires, néantmoins l'on en peult faire son profict, en pourvoyant cependant la ville de Cambray le plus habondamment que l'on pourra des vivres qui y peuvent estre nécessaires, à quoy il ne fault point perdre de temps; et vous prie, mon cousin d'y ayder au mieux qu'il vous sera possible. Et puis, c'est tousjours gagner quelques choses de commencer à mectre la ville de Cambray et ce que l'on tient au Cambrezis en pareil condition de la joyssance du repos que donne la paix d'entre le roy catholique et le R. monsieur mon filz, qui sont les frontières de ce royaume, ce qui durera aultant qu'il pourra et ne faudra cependant riens obmettre de qui sera requis pour, en tout événement, conserver sa possession; à quoy je me délibère de tenir la bonne main. C'est, mon cousin, en peu de parolles, ce que j'ay à respondre à vostre susdicte dépesche, et le lieu où je sou-

signe tains avantages. Il finit par conclure, avec le prince de Parme, une trêve d'un an. Mais il fut obligé de laisser à Balagny un pouvoir civil et militaire presque illimité. Celui-ci allait en abuser étrangement; et devenu odieux aux Cambrésiens, il finit, en 1595, par faire retourner la ville au pouvoir de l'Espagne. — Toute la correspondance de Blatier avec le roi pour cette année (21 juin à septembre) se trouve au ms. fr. 336; la curieuse réponse du roi, en date du 22 novembre, est conservée au ms. fr. 17990 f. 65, sans oublier le vol. 337 des v. de Colbert, qui contient nombre de pièces sur l'affaire de Cambray, et le n° 358-59 du Portefeuille Fontanieu, qui renferme quelques lettres de Blatier à la reine mère.

fin, en suppliant le Créateur qu'il vous ait en sa sainte garde.

Depuis ma lettre escripte, et comme je la voullais signer, j'ay derechef fait resercher les moyens pour satisfaire à la despence de ces deux sérémonies, pour lesquelles il a esté ordonné la somme de vi<sup>e</sup> l. t., qui seront fourniz par le trésorier de l'extraordinaire de la guerre, lesquels vous ferez mesnaiger au mieulx qu'il sera possible, et, d'autant qu'il se passeroit beaucoup de temps avant que l'on peust fabricquer des espèces d'or et d'argent où mon effigie feust avec une devise, pour les jecter au peuple et en faire libéralité, il faudra prendre quelque nombre d'espèces sur lesdictes vi<sup>e</sup> l. t. pour servir à cest effect.

1584. — 10 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 17990, f° 50 r°.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE RETZ.

Mon cousin, encores que je vous aye escript quelques autres lettres, néantmoins j'ay eu à y adjouster ceste-cy qui les accompagnera, pour vous faire responce à la vostre du vii<sup>e</sup> de ce mois, que j'ay veue ce matin. Et vous diray que vous avez beaucoup fait pour le bien du service du Roy monsieur mon fils de maintenir et asseurer le sieur de Balagny de la confiance que nous avons de luy et de sa fidélité, dont j'espère bien rendre tout le tesmoignage qu'il me sera possible à sa femme, si elle me vient trouver, ainsi que vous l'estimez partie de delà avec ceste intention, si bien, qu'elle congnoistra ma volonté du tout conforme au langage que vous luy en avez tenu. Vous aurez, par l'une de mes autres lettres

qui iroint avec ceste-cy, ma résolution sur le fait de la sérimonye, tant de la publication de ma protection des sermens qui seront à faire là dessus, ensemble du service que l'on fera pour feu mon filz le duc d'Anjou, avec le moyen de satisfaire à ces despences, de sorte qu'il ne m'eschet riens à vous dire d'avantage en cest endroit. Mais ayant veu ce que vous escripvez à Brulart, je ne vous veulx céler que je trouve fort bon la résolution que vous avez prise de vous acheminer de l'autre costé de la frontière, en attendant la prochaine monstre qui sera à faire à Cambray; ce qui correspond à ce que je vous en mandois par l'une de mes susdictes dépesches qui ne vous pourra estre rendue plus tost que la présente. Et quant au conseil que vous donne Blatier de presser maintenant vos voysins en ce que l'on a désiré obtenir d'eulx pour la cessation des courses et actes d'hostilité du costé de Cambrésis et de ma frontière, je croy que, estant exécutée telle cessation d'armes, il n'est plus question que d'adviser de la maintenir de costé et d'autre au mieulx qu'il sera possible, soit parce qu'il s'en pourra arrester avec mon neveu le prince de Parme, ou le marquis de Renty, selon la charge qu'il luy en aura donnée. Et pour le regard de ce que ceux de Cambray désireroient bien que, parmy ceste négociation, l'on feist instance que chacun puisse estre remis en la joyssance de ses biens, à savoir ceux d'Arthois et de Hainault en ce qu'ilz peuvent avoir au Cambrésis, et lesdicts Cambrésiens ès biens qu'ilz ont audict Arthois et Hainault, je croy que cela est plus à souhaitter que l'on ne le peult espérer, d'autant que je ne pense pas par delà ilz y veuillent entrer, de peur d'estre veuz en ce faisant comme trop approuver la possession dudict Cambray; et j'estime qu'ils seroient encores moins pour prester l'aureille à l'instance qui

pourroit estre faicte que tout ce qui est des appartenances et dépendances du Cambrésis, soubmis par le privilège de leur liberté soubz ma protection, feust entièrement remis soubz icelle, ainsi que ceux dudict Cambray le désireroient, bien jugeant à leur oppinion que c'est chose bien juste et estimé qu'ilz fondent telle instance sur ce qu'ilz pensent que nous seioyons en quelque traicté de paix et d'accord avec le roy catholique qui aille plus avant, que non pas ce qui conserne la cessation des courses : ce que vous sçavez n'estre poinct, ayant faict prudemment de remectre ces choses. Néantmoins s'il se voioyt qu'il y eut quelque apparence d'en pouvoir obtenir aucunes, contre ce qui est de mon oppinion, vous pourrez faire tant et en entrer en telle ouverture, soit par le moyen desdicts de Cambray, ou autrement que vous jugerez estre le plus à propos; prenant garde que en tout ce qui pourroit estre mis en avant pour ce faict et autres, ilz ne preignent oppinion que nous soiyons entrez en peur et que l'on ne face telles ouvertures pour n'avoir assez de cœur à maintenir la possession en laquelle nous sommes, quant l'on nous y voudra troubler par la force. Sur ce, je supplie le Créateur etc.

1584. — 11 août.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16092, f° 266.

#### A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Messes, j'escriptz à la seigneurie de Venise en faveur du sieur Oratio Barbara, gentilhomme de Viscense. Je vous prie leur vouloir présenter mes lettres et tant faire envers eulx qu'ilz luy accordent le sauf conduit qu'il désire obtenir pour deux années; car, à ce que j'ay sceu, il est personnage qui

mérite beaucoup de gratification. Priant Dieu, Monsieur de Messes, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Paris, le xi<sup>e</sup> jour d'aoust 1584.

CATHERINE.

DE LAUBESPINE.

1584. — 14 août.

Archives de Florence. Carton des «Convents supprimés».  
Imprimé dans la *Journal de Catherine de Médicis*, de M. de Beaumont,  
trad. A. Bouchet, 1866, p. 330.

A MESDAMES

#### LES ABBESSE ET RELIGIEUSES

DES SUGERÉES

DE LA VILLE DE FLORENCE.

Mesdames, je vous envoie présentement le contract de l'achapt et acquisition que l'abbaye de Benne des possession héritages que je vous escrivi l'année passée que je vous voulois donner, avecque lettres patentes contenant le don et délaissement que je fais à tousjours à vostre couvent d'icelles terres. Je vous prie agréer à cela mon zelle et piété, et recevoir ladite donation avec charges et conditions qui y sont contenues, lesquelles je désire que vous exécutiez de mémoire de moy et de l'amitié et bonne volonté que je vous porte. Outre cela, j'ay fait remettre en la banque du sieur Martelly la somme de mil escuz d'or d'Italie, desquels j'entendz qu'il soit employé par vous cinq cent escuz en achapt de bestail pour garnir bestes mestairies<sup>1</sup>, et le surplus au paiement d'une statue de marbre qui me représentera<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voir la lettre du 6 juillet 1583.

<sup>2</sup> Ces terres étaient situées dans le val d'Ellis.

<sup>3</sup> Plus tard (1588), elle renonça à la statue de son père comme trop «malaisée», et fit envoyer seulement un «portrait au vif très bien fait».

marbre blanc, et tout le surplus de ladicté statue de marbre noir; car je crains, sy quelcun de voz officiers ne s'en charge par vostre commandement, que cella ne soit parachevé ainsy que je le desire; vous assurant, mon Cousin, que vous me ferez en tout ce que dessus ung très grand plaisir, pour estre chose que j'ay infiniment à cœur, affin d'inciter davantage lesdictes Religieuses à me continuer en leurs bonnes prières.

Nostre Seigneur vous ayt, mon Cousin, en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xiv<sup>e</sup> jour d'aoust 1584.

Vostre bonne Cousine.

CATHERINE.

1584. -- 15 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 17990, f° 53 r°.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE RETZ.

Mon cousin, je suis fort ayse d'entendre par vostre lettre du xiv<sup>e</sup> de ce mois que, après avoir pourveu à ce que congnoissiez estre nécessaire aux places de Picardie qui sont en l'autre bout de frontière, tirant depuis Péronne vers la mer, par la visitation que vous y estes allé faire, ainsi que vous avez donné ordre à celles de Saint-Quentin et autres qui aprochent de la Champagne, vous avez délibéré de vous en revenir audiet Saint-Quentin sur le xv<sup>e</sup> du présent, pour entendre au fait de la monstre qui sera à faire en ce temps là; car j'espère que, par ce moyen, le bon ordre que vous avez ja bien estably audiet Cambray avec beaucoup de peine et dextérité sera encores d'avantage confirmé, et toutes choses réduictes au poinct de l'intention du Roy monsieur mon filz et de moy; ayant voullu remettre entièrement ce fait entre voz mains,

sans que nous ayons esté de riens ordonner sur les instances qui vous pourront estre faictes, oultre ce que vous aurez arresté, ou que vous nous conseillerez. Et à ce propos je vous diray que, ayant veu l'estat que vous avez envoyé par deça de lieutenant au gouvernement du cappitaine Mesmes à la somme de c. l. t. par mois, à la charge qu'il n'aura plus de compaignie entretenue, de sorte que les deux qui estoient employez en l'estat sur lesquelles il vouloit prendre deux entretènements de cappitaine seront maintenant à pourveoir de deux cappitaines; à quoy il faudra que vous advisés des personnes que vous congnoistrez plus propres, assurez et fidelles au Roy mondict sieur et filz et moy, pour une telle charge. J'ay faict aussi remettre sur ledict estat ung nommé le cappitaine Bigan en la charge de cappitaine des portes, de laquelle il avoit esté pourveu par feu mon filz, d'autant qu'il m'a esté donné beaucoup de bonnes tesmoignages de sa fidélité, et desire qu'il se continue en sa charge nonobstant qu'il soit rendu absent pour ung temps, ce qu'il a fait par mon congé et permission, et qu'il a mis un autre à sa place qui a reçu la monstre dernièrement faicte, laquelle luy demeurera puis qu'il a servy; mais s'en allant par delà ledict Bigan pour servir, ainsi que je le luy ay ordonné. J'entendz qu'il luy face place et le laisser joir de sa charge, sans en ce luy donner aucun empeschement. J'ay aussi faict adjouster audict estat le maistre de la poste à x l. t. par mois, et augmenter la despence des parties inopinées jusques à cent escuz, ainsi que vous verrez le tout plus particulièrement par ledict estat qui vous est présentement envoyé. Au surplus, mon cousin, j'ay veu la dame de Balagny, à laquelle j'ay assez faict congnoistre l'assurance que j'ay de la fidélité et

affection de son mary, de sorte que je me promet-  
 troyz bien que, s'il luy estoit resté quelques in-  
 tilité des soupçons et défiances passées, il les  
 perdra du tout maintenant, en conférant les  
 propos que luy en avez tenus avec ce que a  
 entendu sa femme de ma propre bouche;  
 ayant advisé de faire tenir au Roy monsieur  
 mon filz la lettre qu'il luy escript sur ce sub-  
 ject de sa fidélité et le désir qu'il avoit de luy  
 venir baiser les mains, si l'estat des affaires  
 de Cambray l'eust peu permettre; ce qu'il  
 faudra remettre à un autre temps. Et quant  
 à la lettre qu'il vous a escripte, ensemble le  
 mémoire qu'il vous a envoyé que m'avez ad-  
 dressé, je vous responderay, pour le regard  
 dudict mémoire, que je trouve fort bon ce que  
 vous avez cotté en icelluy, et sera donné ordre  
 que au prochain estat qui se fera des compai-  
 gnies de gensdarmes, qui auront à faire mon-  
 tre, celle dudict sieur de Balagny y sera em-  
 ployée, et dict notamment que les deniers  
 affectez pour son paiement seront baillez pour  
 l'entretienement de sa compagnie de chevaux  
 légers qui tient garnison dedans Cambray.  
 Quant au reste des augmentations de solde,  
 tant des gens de cheval que de pied, je trouve  
 bon l'expédient que vous donnez qu'il seroit  
 plus à propos de donner par ordonnance par-  
 ticulière certaine somme pour cent ausdictes  
 compagnies, que d'entrer en telle augmenta-  
 tion qui tireroit à grande conséquence. Tou-  
 tesfois, je ne puis pas maintenant sur cela,  
 ray sur la pluspart des autres particularitez  
 dudict mémoire, riens ordonner, ains le re-  
 mettre à ce que le Roy monsieur mon filz en  
 voudra résoudre lorsque nous serons en-  
 semble. Cependant, je seray bien aise que vous  
 faictes cotter vostre advis particulier sur  
 chacun des articles dudict mémoire, que je  
 vous envoie à ceste fin, à ce que, après vous,  
 me le faictes tenir; pour cela la monstre pro-

chaine ne se différera point, mais se fera  
 tousjours selon l'estat qui est maintenant  
 arresté. Pour le contenu en la lettre que vous  
 a escripte le sieur de Balagny, je vous diray, en  
 vous y respondant ensemble à ce que vous  
 avez escript à Brulart sur ce subject, que  
 nous ne sommes pas aux termes que es-  
 timent ceux de Cambray, vous faizans instance  
 que, en cas qu'il se traicte de quelque repos,  
 ou plustost paix, avec les voisins, ainsi que  
 je croy qu'ilz l'entendent, ce ne soit point à  
 autre condition que, me demourant Cambray,  
 le conté et tout le pais qui en dépend me soit  
 aussi rendu; car il n'a esté question à ce com-  
 mencement que d'establi quelque cessation  
 d'armes, de laquelle, si le chemin peult estre  
 ouvert pour parvenir à quelque bonne pacifi-  
 cation, c'est bien ce que nous désirons le plus;  
 et en tel cas, l'on essayera tousjours de nostre  
 costé de rendre les conditions les plus avanta-  
 geuses que faire se pourra et de s'estendre aux  
 demandes que désirent ceux de Cambray;  
 mais de la mettre maintenant en avant, et  
 de faire instance que Chasteau-Cambrésis soit  
 rendu, vous pouvez juger s'il y en a aucune  
 apparence, et si ceste instance ne servira pas  
 plustost pour faire penser que nous avons  
 envye de querelles et rompre la cessation des  
 armes que de l'entretenir. Toutesfois, je vous  
 en vous de user de ceste occasion pour vous  
 jugerez qu'elle pourra servir à ce que  
 ce que vous pourrez plus à luy faire  
 intentions de ceulz de Cambray.

Cependant, je ne vous envoie pas  
 avez prudemment fait de l'establi-  
 sation des armes, et de l'establi-  
 sation en tout ce qui est  
 tière à Cambray, et de l'establi-  
 lièrement de Cambray, et de l'establi-  
 bray ont aujourd'hui

villaiges et lieux en despendans. qui s'estoient obligez par serment au magistrat dudict Cambray, en faisant leur sermens de les faire amener audict Cambray. Et loue grandement le conseil, que vous avez donné là dessus audict sieur de Balagny, de faire publier une ordonnance à ce que tous les villaiges ainsi obligez par serment eussent à porter et serrer les grains de leur présente récolte dedans ladicte ville, et que, pour le regard des contrevenans, après ladicte publication il envoyast sur les villaiges par l'auctorité du magistrat dudict Cambray, assisté de quelque force pour se saisir de leurs personnes et grains et les faire porter dedans ladicte ville, à ce que cela peust servir d'exemple pour les autres; estant ce conseil fondé en toute raison, par ce que, s'accordant une cessation d'armes, c'est volontiers à une ordinaire condition de maintenir et laisser le tout en l'estat qu'il est lors dudict accord. Il est vray que je désiray tousjours que ce faict soit manié de si bonne façon que s'il est possible, il n'altère riens en la cessation d'armes et des courses qui est aujourd'huy, laquelle il fault maintenir et confirmer le plus qu'il sera possible, comme chose qui est fort agréable au Roy mondiet sieur et filz. Et sur ce, faisant fin, etc.

1584. — 16 août.

Orig. Archives de Mantoue.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE MANTOUE.

Mon cousin, j'ay seu tant de bonne volonté que vous avez en mon endroit, et m'en suis obligée à vous avec désir de vous faire paroistre mon affection. Ce sera en ce dont m'a parlé l'abbé de Plainpied, que j'avois envoyé vous vi-

siter, lequel à son retour m'a dict ce que vous prétendiez par deçà, sur quoy je vous assurerai que je me emploierai de bon cœur et le cognoistrez par effect. Il m'a semblablement dict que vous désiriez mes lettres à monsieur le cardinal S<sup>t</sup>-Etienne de nostre Saint Père : je scay en quel respect il vous doit avoir; mais puisqu'avez espéré plus de contentement de luy par mesdictes lettres, je les ay fait expédier et lui escripts avec autant d'affection que si c'étoit pour mes propres affaires; et partant en tous endroitz faites estat de mon amitié, comme je fais dessein de la vostre, et m'employez privément, car de mesme façon je traiterai avec vous, sachant l'affection que me portez et au bien de ce royaume, dont rendent tesmoignage voz lettres de condoléance de feu Monsieur le duc mon filz, avec les autres particularités que m'a desduites ledict abbé Plainpied, lequel je renvoierai au plus tost Italie pour mes affaires, et prendra advice de vous en passant et vous portera des nouvelles du Roy monsieur mon filz et de moy, qui en cet endroit prie Dieu, mon cousin, vous donner sa grace très sainte.

De Paris, le xvi<sup>e</sup> jour d'aoust 1584.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE DE MÉDICIS.

1584. — 27 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 17.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE RETZ.

Mon cousin, puisque les dépesches ont esté faictes cy-devant, monsieur mon filz que par la cessation des courses, ne clercy de la façon avec laquelle vous traictierai avec



y estant semond<sup>1</sup> et convié, ainsy que je voy  
que vous l'estes maintenant par la responce  
que a faicte le marquis de Renty au s<sup>r</sup> d'Aplin-  
court, gouverneur de Guyse, luy mandant que  
après avoir communiqué de cest affaire avec  
mondict nepveu, il luy a dict que, pour mieulx  
s'entr'entendre sur cela, il estoit expédient que  
luy ou aultre personnaige qualifié allast par  
delà pour en communiquer, dont il espère  
qu'il se recueillera tout raisonnable contan-  
tement, je vous diray là dessus, mon cousin,  
que je trouve bien fondé le doubte où vous  
estes entré, si vous devez envoyer ledict Aplin-  
court pour traicter de cest affaire, ou bien en  
bailler la charge à l'agent Blatier, d'autant  
que la dépesche expresse du premier peult  
donner quelque opinion de négociation et  
traicté de plus grande importance et qui aille  
plus avant que ladicte cessation d'armes; ce  
qui ne seroit pas à propos pour le bien de noz  
affaires; et, d'en bailler la charge à l'aultre, vous  
avez au commencement doubté de le faire,  
pour ce que vous l'avez trouvé ung peu plus  
grossier qu'il n'eut esté requis pour en traicter.  
Néanmoins, vous n'eussiez sceu mieux faire  
que de vous résouldre enfin à luy en redoubler  
une dépesche, ainsy que l'avez advisé, et de  
luy envoyer quant et quant la coppie de la  
lettre dudict marquis, affin de prendre par  
ce sujet d'entendre ce qu'ilz voudront dire de  
par delà. En quoy faisant, l'on entretiendra  
tousjours en l'effect de la cessation desdictes  
armes, qui est ce que nous désirons; et venant  
l'occasion de l'asseurer d'avantaige, selon qu'ilz  
constront le désirer par delà, l'accord s'en  
avec moindre bruit par ledict Blatier,  
en tant la bonne instruction que luy en  
donner, que si la chose se traictoit

par ung aultre. Et pour vous esclercir du com-  
mandement absolu que vous désirez avoir de  
ce que l'on peult prétendre de conclure avec  
mondict nepveu a ce subject, je ne le vous  
sçauois mieulx déclairer que selon ce qui est  
contenu en vostre lettre du xix<sup>me</sup> de ce moys,  
à laquelle je faictz responce par ceste-cy; qui  
est que, ayant recogneu n'y avoir riens plus  
utile et commode pour le bien des estats de  
deux roys que de contenir leurs communs su-  
jets en tout bon repoz et les faire jouir du fruit  
de la paix, selon qu'il est convenable à la bonne  
amitié et intelligence qui est entre eux, il as-  
seure et promet qu'il ne se fera directement  
ne indirectement aucune course ny entreprinse  
de guerre, tant sur ce qui est de ce royaume  
que de Cambray et pays de Cambrésis, à la  
charge que le semblable sera fait de nostre  
part, comme vous le prometrez et assurerez,  
selon que en serez requis. Je ne pense pas  
qu'ilz soient pour passer si avant que de pro-  
mettre de le faire ratifier par le roy catho-  
licque, et ne me semble à propos de s'en faire  
entendre aucunement lorsqu'il se traictera  
de cest affaire; mais, si l'ouverture en venoit  
d'eulx mesmes, ce n'est pas chose qu'il faille  
refuser. Au demourant, mon cousin, j'ay veu  
ce que me mandez du piteux estat auquel vous  
avez trouvé toutes les places de Picardye, qui  
est la chose qui m'a mis aultant en peine de-  
puis quelques années ença, pour n'avoir esté  
employé aucuns deniers, ou bien peu, à la ré-  
paration d'icelles; à quoi il fault d'oresna-  
vant mieulx pourveoir, comme j'espère bien  
le remonstrer au Roy mondict s<sup>r</sup> et filz lors-  
qu'il sera de retour de son voyage de Lyon.  
Cependant, vostre allée par delà et la visitation  
que en avez faicte ne pourra que beaucoup  
servir à les mettre en quelque meilleur ordre,  
mesmement pour le regard de la réparation  
d'Abbeville, pour laquelle avancer, je parleray

<sup>1</sup> *verbe « semondre » signifie, comme l'on  
invite.*

bien advenir sur luy, estant personnage de qualité et condition telle, qu'il ne s'en trouve pas beaucoup en ladicte républicque.

Au surplus il sera très à propos, Monsieur de Maisse, que vous prenez garde à pénétrer le plus que pourrez la vérité du souspeçon que l'on prend par delà que le roy catholique vueille entreprendre sur l'Italie avec ses grans moyens d'argent, qu'a aporté André Doria, lesquels l'on estimoit plus tost au commencement estre pour la Flandre; où je vous diray, que depuis la mort du prince d'Orange, le prince de Parme n'a faict aultre progres de guerre que la prise de Terremonde, qui, ayant esté par luy assiégé, s'est rendue à composition. Il est vray qu'il continue, par blocuz et fortz qu'il faict dresser tant à l'entour de Gand que sur la rivière d'Anvers, d'essayer de mettre ces villes là, ensemble Bruxelles et le chateau de Villevort, en telle nécessité qu'elles soyent contrainctes de se rendre par composition. sans y employer la vive force; qui est tout ce que je vous puis dire pour ceste heure, sinon que je regrette beaucoup d'entendre que ceste républicque se trouve travaillée d'une si grande variété d'affaires, tant au dedans que dehors; mais j'espère que, comme elle s'est monstrée tousjours fort saige et provident, elle y sçaura donner si bon ordre, qu'elle n'en recevra l'inconvénient et détrimet qui se peult craindre à ceste heure; ainsy qu'elle a jà bien commencé, par le moyen qu'elle a advisé de prendre pour accommoder ce qu'elle estime luy estre dressé de mal du costé de Rome. Sur ce, je feray fin et supplieray le Créateur. Monsieur de Maisse, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Esript à Chenonceau, le deuxiesme jour de septembre 1584.

CATHERINE.

BRULART.

1584. — 3 septembre.

Aut. Mantoue, Archivio di Gonzaga.

A MA COUSINE

### LA PRINSESSE DE MANTOUE<sup>1</sup>.

Ma cousine, l'ambassadeur qui réside à Venise pour le Roy mon filz me fect entendre que Monsieur le prinse votre mary desiret d'avoyr dé chien courant pour le lieuvre<sup>2</sup> et le renart et aultres bestes, qui a esté cense que je luy enn envoy dysouyt<sup>3</sup> et deus limiers. que je panse trouvera bons, et aysté bien aysé en cete petite aucasion luy monstrier coment en plus grande, quand il se présente, je seré bien aysé luy monstrier ma bonne volonté que ne suys ingrate de cet qu'il m'a tousjours monstrier me porter. Et vous prie de ma part luy faire présanter cet porteur avecques les dyst chiens, et luy dyre que s'il i a quelque aultre chause qu'il désiret en cet royaume, qu'il me le dise, je seré bien aysé luy enn envoyer, come au Roy à vous, ma cousine. cet conésés qu'il y a une chause que ayés envye et ne feust en vos pèys, vous ne me sauryés fayre plus grent plaisir que me le avertir; car je sayré tousjour bien aysé que set présente aucasion, pour par elle conoyssiéz que n'avés une melleure parame que vous suys et veulx aystre. Et en cet cas-droyt sayré fin, priant Dieu vous donner ce que désirés.

De Chenonceaulx, le iij<sup>e</sup> de septembre 1584.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Éléonore de Médicis, qui venait d'épouser Vincenzo I<sup>er</sup> de Gonzague, prince héréditaire de la maison de Mantoue.

<sup>2</sup> On remarquera l'orthographe de la reine Catherine, d'autant plus caractéristique que la prononciation populaire de ce mot est encore telle dans la moitié du XVIII<sup>e</sup> de la France.

<sup>3</sup> Dysouyt, dix-huit.

1584. — 4 septembre.

Aut. Archives de Turin.

A MON FILZ

MONSIEUR LE DUC DE SAVOIE.

Mon fils, j'é veu par votre letre et entendeu par le baron <sup>1</sup>, présant porteur, l'ayse que avés aveques ceuste aucasion du mariage de la infente seconde d'Espagne, ma petite-fille, et de vous; de quoy avés reyson de vous en réjouyr aveques moy, car je dyré aveques veryté que serés les deux prinse et prinsesses ensamble de qui j'é le plus aymé les mères et à qui je désire aultent de byen et de contentement; et cet que m'en donne plus de hayse, c'êt l'espérance que je ay de satysfayre avant mouryr à cet que je comenses en perdre l'espérance, de pouvoyr voyr cet que ayst venu de la Roïne ma fille, que je ayme encore sa mémoyre come cet l'aystoyt en vye; car de vous j'é tousjour pansé que n'êtes si louyn qu'y set povoyt présanter quelque aucasion, alant du conté de delà, de vous voyr, qui ne me sera moyns de contentement, pour me représanter la prinsese de la Grétyenté d'ù estes fils <sup>2</sup>, que je ayme et honnore sa mémoyre aultent que ceste la voyès <sup>3</sup> en vye; si bien, mon fylz, que je vous pryé croire quelé aions acompagné en cet contentement, et vous pryé fayre tousjour aystat de moy comme se seroys Madame votre mère propre; car vous me troverés tousjour de la mesme afecion en votre endroyt, laquele vous ay tousjour portée, et à présant c'et doublé par se lyen, que je pryé à Dyeu vous fayre la grase qui vous donne longuement, et puyiés avoyr de beaus enfans,

<sup>1</sup> Le baron d'Hermance, qu'il avait envoyé en France pour annoncer officiellement son mariage.

<sup>2</sup> D'ù estas fils, d'où (dont) vous êtes fils.

<sup>3</sup> Que ceste la voyès, que si je la voyais.

quy pleysé à Dyeu, avent que je meure, je lé puyse voyr.

De Chinonceaulx, cet iiii<sup>me</sup> de septembre 1584.

Votre bonne mère,

CATHERINE.

1584. — 4 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 17990, f° 55 r°.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE RETZ.

Mon cousin, ce m'a esté grand plaisir d'entendre que vous avez, à ceste seconde monstre que avez faict fayre à Cambray, donné ung bon reiglement à toutes choses, selon le vouloir et intention du Roy monsieur mon filz et la mienne, notamment en la réduction deshonorable pour l'absence du lieutenant-général, en l'absence du s<sup>r</sup> de Balagny. Estant bien ayse que la ville se trouve pourveue d'un si bon nombre d'hommes que celluy qui est porté par vostre lettre et remplie d'une bonne quantité de monitions; ce qui est advenu par le bon ordre que vous y avez bien sceu donner, comme aussy à ce qui estoit nécessaire pour la réparation, ce qui nous mectra en grand repos de ce costé là. Et ne fault pas que vous doubtez que, s'il est faict par delà quelque instance sur la réduction des susdictes compaignies ou aultres choses qui aient esté faictes audict Cambray, suivant vostre ordonnance, pour y apporter quelque changement, que je soys pour le faire, ny semblablement le Roy monsieur mon filz; mais tenez-vous au contraire tout asseuré que nous le maintiendrons sans y riens innover, comme vous aiant donné l'entière charge du tout. Et quant à ce qui concerne l'estat de cappitaine des portes dudict Cambray, en laquelle le cappi-

# LETTRES DE CATHERINE DE MÉDICIS.

an a esté employé dedans l'estat, ce  
dictes ledict s<sup>r</sup> de Balagny ne pou-  
apporter, pour y en avoir commis ung  
qui est provençal, je vous diray que j'ay  
juste occasion de voulloir ledict Bi-  
estre maintenu en ladite charge, pour  
voir esté donné beaucoup de bon tesmoi-  
aigr de sa valleur et aussy qu'il en a esté  
ourveu par feu mon filz le duc d'Anjou, ne  
trouvant raisonnable de l'en priver, ny la luy  
oster, n'estoit qu'il y eust quelque défaut no-  
table sur luy qui l'en rendist indigne. Tou-  
tesfois, si vous cognoissez que, en s'obstinant  
à luy voulloir maintenir, ainsy qu'il y en a  
assez d'ocasion, il y allast du préjudice du  
service du Roy monsieur mon filz, pour le mal-  
contamment que peult avoir conceu contre  
luy ledict s<sup>r</sup> de Balagny, vous m'en donnerez  
avis, et de ce qu'il vous semblera estre à faire  
du mieulx en cest endroict. à quoy je suis  
bien délibérée de me conformer.

Pour le regard de la poursuite qui vous  
est tousjours faite pour faire rendre la pai-  
sible jouissance de l'abbaye de Vauzelles à  
l'abbé qui en est légitimement jugeant la  
religieux, vous sçavez, comme jugeant la  
chose fort raisonnable. j'en ay escript audict  
s<sup>r</sup> de Balagny, duquel je n'ay eu aucune res-  
ponce là dessus, ny entendu les raisons  
légitimes qu'il dict avoir de la tenir; non plus  
aussy celles sur quoy il fonde la détention du  
prisonnier nommé Pierre Petit, qui se trouve  
par l'information qui a esté légitimement fait  
avoir esté pris sur la terre de France; vous  
asseurant que je ne seray surprise en l'un ny  
l'autre fait, pour trouver bon ce que ledict  
de Balagny détient, tant du revenu de ladite  
abbaye que aussy de la détention dudict pri-  
sonnier, que je recognois très injuste et de-  
nué à son occasion;

partant, il sera fort à propos que vous  
nuez à remonstrer audict s<sup>r</sup> de Balagny ce qui  
est à faire de son devoir pour la délivrance  
dudict Petit, sans en tirer aucune rançon.

Au surplus, mon cousin, je trouve fort  
bon que aiant donné ordre à ce qui estoit  
requis en ceste monstre de Cambrai et aultres  
choses deppendans de la seureté de la ville.  
qui pourroit avoir saict naistre cest accident  
de maladie advenu audict s<sup>r</sup> de Balagny, vous  
resolvez de vous en retourner à Abbeville, pour  
faire travailler à ce qui y est nécessaire pour  
la réparation, et accommoder le différent qui  
est entre le nouveau majeur et le s<sup>r</sup> de Hugu-  
ville, gouverneur de ladite ville; m'assurant  
que vous sçavez si bien reigler les choses, que  
toute occasion de la fomentier et faire durt  
par cy-après sera entièrement retranchée.  
quant à ce qui touche les nouvelles que v-  
avez eues du costé de veoyins, comme l-  
eues aussy ledict s<sup>r</sup> de Balagny pour le s-  
que demandent très instamment les vi-  
Brabant, nous avons eu d'ailleurs d-  
pesches, assavoir l'une des estatz du  
de Brabant, et l'autre du s<sup>r</sup> des P-  
tendans à mesme fin, demandan-  
promptement envoié jusques à de-  
mes pour garnir les places dudi-  
de la Flandre, qui se sentent ay-  
et craignent qu'elles soient ay-  
tées par le prince de Parme;  
de guerre, s'il veult les assie-  
entendu qu'il a fait Mal-  
sault attendre ce qu'il plai-  
s'et filz d'ordonner. Ceper-  
que ledict s<sup>r</sup> de Balagny  
à ceulx qui luy ont e-  
jusques à ce qu'il ait e-  
Me restant à vous  
particularitez de v-  
passé, que j'ay cy-

pitaine Berangleville soit payé de cent livres par moys sur les deniers revenans bons de la monstre, dont il a esté satisfait à celle qui a précédé ceste dernière; et veulx que cela soit suivy, en aiant faict escrire au trésorier par le s<sup>r</sup> de Vuideville. Mais, quant à ce qui touche les moulins estans audict Cambray que luy avoit donnez feu mon filz le duc d'Anjou, dont il demande que je lui donne la confirmation, je n'ay point encores ordonné sur semblables choses en faveur de qui que ce soit. Au demourant, mon cousin, j'ay bien considéré ce que me remonstrez du besoing qu'il y a d'entretenir au pais de Piccardye, pour le reste de ceste année, les mesmes garnisons qui y ont esté établies jusques icy, que je ramenteveray au Roy mondict s<sup>r</sup> et filz, pour y ordonner selon qu'il est requis pour le bien de son service. Suppliant le Créateur, mon cousin, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

1584. — 12 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16092, f° 276.

#### A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, j'ay veu la lettre que **avez** escripte au Roy monsieur mon filz du **xxv<sup>e</sup>** jour d'aoust dernier passé; sur laquelle **je** vous diray que le faict de la protection de **Cambray**, que j'ay voulu prendre<sup>1</sup>, n'a point encores apporté aulcune altération en la paix qui est entre le roy catholicque et nous; mais au contraire les choses ont esté depuis tellement accommodées sur la frontière de Picardye et audict Cambray, que d'un commun accord et consentement faict entre les gouverneurs

<sup>1</sup> L'acte était habile; et la reine mère put ainsi, après la mort du duc d'Anjou, garder à titre de protectrice la ville de Cambrai, qui fit ensuite retour à la France.

dudict pays et ceux d'Arthois, aussy de la volonté du prince de Parme, il a esté arresté une cessation d'armes et de courses qui se souloient faire ordinairement en ces quartiers là du vivant de feu mon filz le duc d'Anjou. Nous verrons si le temps y apportera quelque changement, estant bien délibéré de pourveoir et donner tout le meilleur ordre qui sera possible à noz affaires, pour nous conserver contre celui qui nous vouldroit assaillir; et espère que, cela advenant, la France ne se trouvera point tant despourveue de moyens, qu'elle n'ayt de quoy se deffendre et repoulsier l'injure que l'on luy vouldra faire.

Vous avez faict chose convenable au service du Roy monsieur mon filz de nous advertir du commandement que vous avez entendu avoir esté donné par ledict roy catholicque au gouverneur de Milan, d'assaillir avec toutes les forces et moyens qu'il pourra avoir et de ceux des princes d'Italye qui sont à sa faveur, le marquisat de Saluces à la première nouvelle qu'il aura qu'il se soit faict mouvement de guerre du costé de Picardye; ce qui nous servira admonestement de nous tenir seigneusement sur noz gardes; toutesfois, je ne puis penser que ledict roy soit pour nous mouvoir une guerre ouvertement, tant que ses affaires seront en trouble ès Pays-Bas, où la mort du prince d'Orange n'a pas encores produit de grans effectz à son advantaige; mais il se peult faire qu'avec le temps cela n'advienne.

J'ay bien considéré ce que vous mandez du grand accueil et honneur qui a esté faict au s<sup>r</sup> Jehan Soranze en tous les lieux où il a passé, pour aller observer son ban ordonné à Capo d'Istria, mesmement audict lieu. Ce qui tesmoigne à la vérité la bienveillance que l'on luy porte, qui aura esté plustost augmentée que diminuée par le jugement donné contre luy, comme il advient assez souvent que ceulx

qui sont constituez en auctorité sont mieulx voulluz du peuple en leur affliction que en leur prospérité. Mais il est fort à craindre que ce faict ne produise quelque mauvais et pernicieux accident parmi la Seigneurie, ainsy qu'il a cuydé advenir de la publication de ce livre intitulé : « La passion de Jehan Soranzo », qui a esté mis en avant depuis ledict jugement. Néantmoins, je trouve qu'il y a esté si prudemment pourveu pour ceste foys, qu'il est à espérer que, aux aultres mouvemens qui pourroient survenir cy-après, le semblable sera faict par ladicte seigneurie, comme elle n'est tousjours monstrée très advisée et pleine de toute saige prévoyance en semblables cas.

Au surplus, Monsieur de Maisse, je vous diray que vous avez fort bien faict d'asseurer l'ambassadeur nouveau, qui est party pour venir résider près du Roy mondiet sieur et filz, qu'il le verra et recevra fort volontiers, comme tous ceulx qui peuvent venir de la part d'une république qu'il tient au premier rang de ses amys et alliez et avec laquelle il a une particulière conjunction d'amitié, pour y avoir receu beaucoup de bon accueil et démonstration de bienveillance, qui demeurera perpétuellement imprimée dedans son cuer, n'ayant point de plus grand plaisir que quand il s'en refreschist la mémoire.

Et quant à ce que désirez estre remboursé de la despense que vous avez faicte pour le dueil de feu mon filz le duc d'Anjou, il fault que cela se preigne sur ce qui vous est baillé pour voz fraiz extraordinaires, à cause de la conséquence à quoy la chose tireroit; mais il vous gratifiera volontiers en aultre occasion, à quoy de ma part je tiendray la main. Me restant à vous respondre touchant le propos qui vous a esté tenu cy-devant du mariaige du filz du prince de Parme, je vous prie de vous y conduire selon ce que je vous ay escript,

et entretenir ceste practique, sans toutesfoys y mesler mon nom, ainsy que saigement l'avez advisé. Suppliant le Créateur, Monsieur de Maisse, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Esript à Chenonceau, ce xix<sup>e</sup> jour de septembre 1584.

CATHERINE.

BRULART.

1584. — 13 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16090, f° 279.

#### A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Messe, ayant veu, par la lettre que vous a escripte le prince de Mantoue, combien il désire de recouvrer des chiens de chasse propres pour le renart et le lièvre<sup>1</sup>, avec deux limiers, j'en ay faict sercher des meilleurs qui se sont peu trouver jusques au nombre de dix-huict, ensemble deux limiers, n'en aiant peu avoir les deux douzaines qu'il vous demandoit, et dépesche maintenant un homme pour les luy mener, luy aiant donné charge de passer par Thurin et de prendre adresse de Revol, pour les rendre et présenter plus commodément audiet prince. Je luy voullois donner charge de les vous mener droit à Venyse; mais il m'a esté dict que c'estoit ung grand destour, et que, les moquant sur le Pau audiet Thuryn, l'on les pourra rendre assez promptement à Mantoue, et qu'au mesme temps que lediet prince a envie de les avoir, selon que le porte ladicte lettre : que je vous ay bien voullu faire entendre que vous ayez à l'en advertir. Et n'estant aultre le subject de ce petit mot, je la finis.

<sup>1</sup> Voir la lettre de la reine du 3 septembre à la princesse de Mantoue.

en suppliant le Créateur qu'il vous ayt, Monsieur de Messe, en sa sainte garde.

Escript à Chenonceau, le xiii<sup>e</sup> jour de septembre 1584.

CATHERINE.

BRULART.

*De la main de Brulart :* Je vous ay escript depuis ung jour, qui sera cause que ce petit mot ne servira qu'à vous baizer bien humblement les mains.

Vostre bien humble serviteur,

BRULART.

1584. — 17 septembre.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 7, p. 149.

Bibl. nat. Fonds Dupuy, n<sup>o</sup> 211, f<sup>o</sup> 14.

A MONSIEUR DE BELYÈVRE.

Monsieur de Belyèvre, j'ai receu la lettre que m'a escripte monsieur de Montmorensis, à qui je fays response et la vous envoie. J'ay veu ce que avez mandé au Roy, lequel a tout veu et respondeu; et après, le Roy estant malade, a le tout envoyé à Brulart pour faire la despesche que l'on vous envoie; je prie Dieu qu'il<sup>1</sup> veuille s'accommoder à la volenté du

<sup>1</sup> Le roi, voyant avec inquiétude la perspective d'une nouvelle guerre civile en Languedoc, suite naturelle des querelles du maréchal de Joyeuse avec le duc de Montmorency, avait d'abord pensé à faire appel à la médiation du roi de Navarre et de Duplessis-Mornay; mais, les soupçonnant de quelque connivence avec Montmorency, il préféra envoyer dans le pays Bellièvre et Pontcarré, porteurs de propositions de paix. Leur mission n'arrêta point les hostilités; et le 6 novembre Pontcarré écrivait au roi pour lui annoncer l'attaque de Clermont-de-Lodève.

— Ses lettres ainsi que celle de M. de Poigny, qui l'accompagnait, sont imprimées dans les *Preuves de l'histoire du Languedoc*, t. XII, p. 1391 et suiv.

Les rapports étaient, d'ailleurs, restés cordiaux entre

Roy mon fils, car je voy bien qu'il aura occasion de se contenter, et aussy que le Roy ne passera oultre. Vostre prudence accoustumée supplyra aux fautes qui pourroient estre; et aussi il faut qu'il pense que la plus belle sureté qu'il puisse avoyr, c'est s'accommoder aux volantés de son Roy : ce faisant et luy continuant par bons services et ayfects en toutes les occasions qui se luy présenteront, il peult s'assurer d'effacer toutes les choses passées et les mauvaises impressions que par ses effects et que l'on a aussy peu donner de luy jusques à présent, et se revoyr aussi bien et aultant en la bonne grâce de son Roy qu'il désyre. Quant à moi, pour le bien, que luy ay tousjours vouleu et luy désire, je luy conseille de vous croire et je m'asseure qu'il trouvera que luy ay dict vérité, qu'il s'en trouvera bien.

Nous sommes icy tousjours en attendant le Roy qui est allé à Paris, au retour de Lyon, et de là nous vyent trover à la fin de ce moys ou commencement de l'autre à Bloys, où j'ay peur que ne serés si tost, voyant qu'il fault

le roi de Navarre et la cour; car il écrivait à cette époque à la reine mère :

« Madame, j'ay à vous faire une très humble requeste pour mon cousin, le comte de La Rochefoucault<sup>1</sup> lequel ayant obtenu par Monsieur, la réserve des abayes de feu s<sup>r</sup> de Marmoustier, son oncle, en considération de ses services. . . . Bientost après cette bonne intention fus altérée par certaynes personnes mal affectionnées à mondict cousin, qui empeschèrent qu'il ne peust fayre entendre ses justes doléances et les grandes despenses qu'il avoit faictes pour le service de feu mondict s<sup>r</sup>, pour lesquelles ceste récompense luy avoit esté promise; ce qui me faict vous suplyer très humblement vouloyr, à ma requeste et faveur, remettre mon dict cousin en son droict . . . »

<sup>1</sup> François comte de La Rochefoucault, prince de Marsillac, dont le père avait été tué à la Saint-Barthélemy, et qui avait épousé Sylvie Pic de la Mirandole. Très dévoué au roi de Navarre, il périt dans un combat contre les ligueurs, en 1591.

que acheviez ce que avez si bien commencé. C'est un si bon œuvre et si utile pour le service du Roy et si estoit que je m'asseure n'y aurez regret. Je prie à Dyeu qu'il vous fasse la grace de le mettre à si bonne fin, que l'on ne se tire plus en tel inconvenient, et qu'il vous doint bonne santé.

De Chenonceaux, le xviii<sup>e</sup> de septembre 1584.

Vostre bien vostre,

CATHERINE.

1584. — 20 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 2306, f° 23 r°.

A MONSIEUR

LE PRÉSIDENT DE HARLAY<sup>1</sup>.

Monsieur le président, à ce que j'ay veu par vostre lettre du xiiii<sup>e</sup> de ce mois, que je viens seulement de recevoir, les maladies contagieuses continuent encores à Paris, qui est ung grand mal. Le peu d'ordre que je veoy qu'on y donne pourra bien estre cause qu'elles augmenteront, et combien que je sois bien assurée que le Roy monsieur mon filz, estant comme il est maintenant par delà, exhortera assez ceulx qui ont la charge de la police pour y pourvoir, si vous diroy-je qu'il me semble qu'il faudroit observer ce qu'il escripvit l'année passée que l'on feist; qui est qu'incontinent qu'il y a une maison frappée, que l'on donnast ordre d'y faire estendre de la chaux vive, et le continuer quelques jours, après avoir osté dedans les personnes qui seroient malades. C'est une expérience que l'on a pour bien tost arrester le cours desdictes maladies pestillencieuses. L'on peult encores bien

<sup>1</sup> Achille de Harlay, premier président du parlement de Paris, depuis la mort de son beau-père Christophe de Thou.

adjouster à cela ce que l'on verra bon estre des ordonnances antiennes de ladicte police.

Cependant, Monsieur le président, je vous mercy bien fort de la peyne qu'avez prise de vous assembler et les sieurs président Nicollay<sup>1</sup> et Marcel<sup>2</sup>, pour l'affaire que je vous avois recommandé, dont j'ay mandé audict Marcel parler au Roy mondiet sieur et filz, pendant qu'il est de delà, pour veoir si c'est chose qui luy soit agréable et dont il puisse se servir en ses affaires. Pryant Dieu, Monsieur le président, vous avoir en sa sainte et digne garde.

De Chenonceau, ce xix<sup>e</sup> jour de septembre 1584.

1584. — 10 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 2308, f° 100 r°.

[A MONSIEUR DE LONGLÉE<sup>3</sup>.]

Monsieur de Longlée, vous m'avez fait très grand plaisir de m'avoir escript particulièrement des nouvelles de la bonne santé du roy catholique, du prince son filz, et des infantes mes petites-filles, vous priant de continuer et, le plus souvent que vous pourrez, voyez lesdictes infantes de ma part et m'escripves leurs nouvelles. Me remettant à ce que vous escript le Roy mondiet sieur et filz pour la rponce à toutes voz dépesches, je n'estendray ceste-cy d'avantage que pour prier Dieu Monsieur de Longlée, vous avoir, etc.

Escript à Chenonceau, lesdicts jour et

<sup>1</sup> Voir la note de la page 296 au t. VII.

<sup>2</sup> Claude Marcel, d'une famille de robe de Paris; occupait une fonction de finances. — Voir t. V, p. 67 et 402.

<sup>3</sup> En marge : De la royne mère du Roy.



1584. — 11 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 1609, f° 287.

A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, j'espère que la contesse de La Myrande<sup>1</sup> ne recevra le dommaige qu'elle crainct à l'occasion de ceste garnison d'Espaignolz qui s'est establie dedans Corregio<sup>2</sup>, sur le subject du différent des seigneurs dudict lieu. Et ne fault pas doubter que le Roy monsieur mon filz ne l'assiste, tant en ceste occasion que tout aultre qui se pourra présenter concernant la seureté et conservation de sa place et sa bonne protection et de tout le secours qu'elle luy pourra faire. Et quant à ce que vous me mandez que l'on me doit faire parler bientost du faict du duc de Parme, dont m'avez cy-devant escript, j'en seray fort ayse et désire, si l'on s'en adresse à vous, que vous vous y gouvernez selon que je le vous ay mandé par aucunes de mes précédentes. Suppliant le Créateur, Monsieur de Maisse, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Esript à Chenonceau, le xi<sup>e</sup> jour d'octobre 1584.

CATHERINE.

BAULART.

1584. — 12 octobre.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 478, p. 606.  
Fonds français, n° 3305, f° 55 v°.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, je me remettray à la lettre que le Roy monsieur mon filz vous

<sup>1</sup> La petite principauté souveraine de la Mirande ou la Mirandole était située entre le Ferrarais et le Mantouan; elle était depuis longtemps amie de la France.

<sup>2</sup> Corregio, petite ville communiquant au Pô par un canal, située à 32 kilomètres de Modène.

a escripte ce matin, partant d'icy pour aller pour deux jours seulement au Plessis-les-Tours, d'où il sera de retour à Blois samedi ou dimanche prochain; espérant y estre aussey lors, et vous diray cependant que ce m'a esté fort grand plaisir d'avoir veu par les lettres que m'a escriptes de sa main la royne d'Angleterre ma bonne sœur, que m'a apportées le conte de la Mirande, l'affection et bonne démonstration d'amitié qu'elle continue tousjours à l'endroit du Roy mon filz et de moy, qui l'asseure que en nous elle trouvera tousjours le semblable. J'ay esté bien ayse de voir icy aujourd'huy le fils de milord de Burglay, que m'a amené le secrétaire Pinart, qui luy a aussey fait faire la révérence à la Royne ma fille, et puis luy a fait veoir ceste maison et les jardins et ma mesnagerie, dont je pense bien qu'il entretiendra quelquesfois madicte bonne sœur la royne d'Angleterre, à laquelle j'ay souvent désiré des fruiets de mesdictz jardins et des viandes de madicte mesnagerie; mais la distance d'icy en Angleterre est très grande et ne s'y pourroient pas porter bons, comme ils sont sur le lieu: ce que je vous prie luy faire entendre, saluant ses bonnes graces de mes affectueuses recommandations. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Chenonceau, le xii<sup>e</sup> jour d'octobre 1584.

[CATHERINE.]

1584. — 19 octobre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3355, f° 116.

A MA COUSINE

MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, madame d'Usès ayst arivé ysiyer et m'a dyst de vos nouvelles, qui ne me

sont pas nouvelles; car je m'aseure tent de vostre amytyé, que je ne doucte poynt, ni le trove nouveaulx cel que l'on m'an dyst. Je n'é poynt ceu de vos nouvelles depuys qu'estes partye de Parys : je désire fort de savoyr que soyés arivée en bonne santé et que ayés trové monsieur de Nemour et vos enfans de mesme <sup>1</sup>. Quant au miens, je ne vous en puy mender que bonnes, aystent le Roy mon fils arivé de son voyage très sayn et mileur vysage que ne ly vys jeainés et plus gras, et ayant trové la Roïne sa femme hors de sa dyète, sayne, mès foyble; et depuys sa veneue, ayle s'èt toute re-fecte, et me sanble le vysage plus pleyn que ne luy avès veu depuys qu'el ayst maryée; si Dyeu volouyt, à steure que toudens cet portet byen, nous donner un enfant, nous seryons trop heureulx. De moy, je me porte byen, Dyeu mersis, encore que je aye eu la goutte quatre jours au bras goge, et me porterès encore myeulx, cet cet heur nous avenoyt. Nous sommes contreynts de déloger, encore que le Roy eust résoleu de fayre ysi son yver, pour la peste quy est sortye là eune fille de la Roïne ma fille, qui s'appelle Monmoryn <sup>2</sup>; et vous aseure que s'èt pityé coment ayl est partout de desà. Nous enn alons à Saint-Germeyn-en-Lay, où l'ons dyst qu'il n'y enn y a poynt; car partout ailleurs ayle ayst. Dyeu nous foyst bien santyr de ses verges : je luy suplye avoyr pytyé de nous et de cet pouvre royaume, et vous conserver en bonne santé.

De Bloys, cet xviii<sup>e</sup> d'octobre 1584.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Madame de Nemours s'était rendue en Italie, comme nous l'avons dit, où son mari était assez malade, et elle y resta, sans doute, jusqu'à sa mort arrivée le 15 juin 1585.  
— Voir les lettres de juillet 1585.

<sup>2</sup> Madeleine de Montmorin, fille de Hector, seigneur

1584. — 21 novembre.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 473, p. 614.  
Fonds français, n° 2245, P 57 r°.

### A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE,

CHEVALIER DES ORDRES DU ROY ENSEIGNE DES FILLS  
ET DES AMBASSADES DE BRÉSIL.

Monsieur de Mauvissière, vous verrez par la dépesche que le Roy monsieur mon filz vous fait, comme il ne se peut encore résoudre jusques à ce que les députés de Flandre soyent arrivés ou que ayons de leurs nouvelles, sur ce que la royne d'Angleterre et aucuns de ses ministres nous ont proposé et fait entendre de delà, ainsy que nous a aussey dit icy le sieur de Stafford de la part de sa maitresse, à laquelle vous présenterez mes affectionnées recommandations, et luy recommanderez tous jours de ma part la royne d'Escoce ma belle-fille. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Saint-Germain-en-Laye, le xix<sup>e</sup> de novembre 1584.

CATHERINE.

1584. — 21 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 2245, P 100 r°.

### [A MONSIEUR DE LONGLÉE<sup>1</sup>]

Monsieur de Longlée, vous m'avez ~~fait~~ très grant plaisir de m'avoir escript si sou- ~~vent~~ et amplement des nouvelles de mes ~~petites~~ filles les infantes, desquelles j'ay recou, tant par les mains de dom Bernardin de Montmorin ~~que~~ que du sieur Taxis en leurs dernières ~~lettres~~ en-

de Montmorin, de la Bastie, etc., maître-d'hôtel ~~du Roi~~ et chevalier de son ordre, et de Anne de Saint- ~~Just~~ Just, qui mourut à Blois, de cette épidémie, en ~~novembre~~ novembre suivant.

<sup>1</sup> En marge : De la royne mère du Roy.

gratifier et favoriser ledict Barbaro, en considération de ses services. Je prie Dieu, Monsieur de Messes, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Germain-en-Laye, le XVIII<sup>e</sup> jour de novembre 1584.

CATHERINE.

DE LAUBESPINE.

1584. — 25 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3321, f° 119 r°.

[AU ROY CATOLIQUE<sup>1</sup>],

MONSIEUR MON FILS.

Très hault, etc., comme vous nous escripvez avoir satisfaction du bon debvoir que le sieur Jehan-Baptiste Taxis<sup>2</sup> a fait en la charge qu'il avoit près du Roy nostre très cher sieur et filz, nous vous pouvons aussi asseurer qu'elle nous demeure fort grande pour ses honnestes deportemens, lesquels nous attendons réciproques du sieur dom Bernadin de Mandosse, que vous avez naguères envoyé pour luy succéder. Priant Dieu, très hault etc., vous avoir, etc.

A Saint-Germain-en-Laye, lesdits jour et an.

[CATHERINE.]

<sup>1</sup> En marge : « De la royne mère du Roy audict sieur roy d'Espagne », et la lettre est suivie d'une autre presque semblable de Henri III du 25 novembre 1584.

<sup>2</sup> Jean-Baptiste de Tassis, représentait Philippe II en France, depuis le mois de décembre 1580. A la fin de 1584, Bernardino de Mendoza, chancelier de son ambassade d'Angleterre par la reine Elisabeth à cause des intrigues politiques auxquelles il se livrait, passa par Paris, et, d'accord avec les Guise, résolut de supplanter Tassis, qui d'ailleurs n'avait jamais eu le titre d'ambassadeur. Philippe II s'y prêta : il eut en Mendoza, jusqu'en 1591, l'agent le plus dévoué et l'un des orga-

1584. — 29 novembre.

Orig. Communiqué par M. Chambry, maire du 11<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

A MA COUSINE

MADAME LA DUCHESSE DE NEVERS.

Ma cousine, je suis bien marrie que ce que vous avez mandé n'ait réussi comme je l'ay pensé, mais encore ne suis-je hors d'espérance que à la fin n'ayez ce que vous désirez et vous appartient; mais il faut avoir ung peu de patience, et vous prie croire que je ne lairai passer neulle occasion, où je congnoistray voy pouvoir aider, que je ne vous fasse paroistr combien je désire vostre contentement: j'ay père, avant que vous en retourniez, que pourray avoir le moyen de vous veoir, que désire infiniment; et en cependant, je prie Dieu, faisant fin, vous donner ce que désire.

De Saint-Germain-en-Laye, le XIX<sup>e</sup> de novembre 1584.

Vostre bonne cousine.

CATHERINE.

1584. — 1<sup>er</sup> décembre.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 478, p. 621.  
Fonds français, n° 3328, f° 58 r°.

A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.

CHEVALIER DES ORDRES DU ROY HONNORÉ EN 1571  
ET ROY AMIRAL DES ESPAGNES.

Monsieur de Mauvissière, le Roy mon ~~mon~~ fils vous fait bien amplement ~~respon~~ aux dernières dépesches que avons ~~receu~~ de vous des viii<sup>e</sup> et xii<sup>e</sup> du mois, et si vous ~~fait~~ entendre ce qui s'est passé avec l'ambassadeur

nisateurs de la faction espagnole durant la Ligue. — <sup>En</sup> dans la *Revue des questions historiques* du 1<sup>er</sup> janvier 1877, l'article intitulé : *La politique de Philippe II dans les affaires de France*, par G. Baguenault de Pucheu-

de la royne d'Angleterre, afin que vous vous conduisiez par delà suivant nostre intention, comme je m'assure que vous sçavez bien faire et maintenir ladicte dame royne en nostre bonne amitié et affection, l'assurant qu'elle trouvera tousjours au Roy mon fils et en moy le semblable; il est bien nécessaire aussi, pour conserver l'amitié de la royne et du roy d'Escosse et les anciennes alliances qui sont entre ces deux couronnes, que vous interveniez, comme vous escript le Roy mon fils, en cette négociation qu'ilz veulent faire avec la royne d'Angleterre, et que toutes choses soyent conduictes de façon que l'ung et l'autre nous en saichent gré et que ces trois royaumes puissent tousjours demeurer en bonne paix, amitié et telle intelligence qu'il est requis et nécessaire pour nous et pour eux, comme vous pouvez assez cognoistre; et entretenez la royne et le roy d'Escosse en la particulière bonne affection qu'ils nous ont tousjours portée, l'assurant que je ne l'ay pas moindre envers le roy d'Escosse que s'il estoit mon propre fils, et que je la luy feray tousjours paroistre en toutes les occasions qui se pourront présenter pour son bien et contentement. Ayant esté fort aise et vous saichant très bon gré de sa peinture que m'avez envoyée, laquelle je trouve fort belle et agréable, et désirerois bien que, entre cy et le mois d'avril que vous avez encore à demeurer de delà, comme le Roy mon fils vous escript, il se peut faire quelque bonne négociation par là et conclusion, de laquelle ce que j'ay toujours souhaité et désiré put advenir. Cependant je vous diray que je tiendray tousjours la main à ce que sur les remonstrances qu'a baillées par escript la royne d'Escosse pour les affaires de son domaine, elle puisse estre favorablement traictée, comme je sais que c'est aussi l'intention du Roy mon fils qui a ordonné à ceux de son Conseil d'y vacquer et

regarder diligemment. Je prie Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Saint-Germain-en-Laye, le premier jour de décembre 1584.

CATHERINE.

1584. — 10 décembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16091, f° 311.

#### A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, vous ne sçauriez trop ramentevoir au Roy monsieur mon filz le fait de La Mirande, comme son importance le mérite assez; et vous assure que je tiendray la main, autant qu'il me sera possible et que je congnois l'affaire le requérir, qu'il y soit pourveu et donné quelque bon ordre. Quant au bruiet que font courir par delà les Espaignols des affaires de ce royaume et de l'intelligence qu'ilz disent y avoir, je croy que tout cela convient à ce qu'ilz désirent; mais j'espère que le succès en sera tout autre. Car du costé du Languedoc, où seulement il se voit apparence de trouble, l'on y a pourveu de telle sorte, que nous nous promettons d'y veoir bien tost les choses réduictes en une bonne pacification, au lieu d'une guerre que l'on y a voulu allumer. Et sur ce, faisant fin, je supplieray le Créateur, Monsieur de Maisse, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Esript à Saint-Germain-en-Laye, le x<sup>e</sup> jour de décembre 1584.

CATHERINE.

BRULANT.

vous puissiez assez comprendre mon intencion sur quelques particularitez de la lettre que je viens de recevoir de vous, du m<sup>r</sup> de ce mois, avec celles qui vous ont esté escriptes par ledict marquis de Ranty, et la coppie de la responce que luy avez faicte, ensemble d'une autre lettre que avez escripte à ceulx d'Arras; néantmoins, en reprenant chacun poinct d'icelle, je vous diray, qu'ayant esté venues par le Roy monsieur mon filz vos susdictes responces, il les a trouvées escriptes fort à propos et contenir ce qui a été juste et raisonnable de remonstrer, tant audict s<sup>r</sup> marquis que audicts d'Arras, sur le fait de ceste trefve, dont jacoit que n'eussiez fait faire la publication lorsque ces gens d'Arthoys se vindrent présenter pour entrer en la ville, à cause qu'ilz l'avoient jà ouy publier en leur quartier par l'ordonnance du magistrat d'Arthoys, auquel ledict prince l'envoya au mesme temps qu'audict marquis, vous avez fort bien fait de leur permettre l'entrée de ladicte ville, qui leur estoit

et trefve pour le regard de Cambray, Cambrésis et lesdicts Pais-Bas. Pour ceste cause, se déclare que ladicte cessation d'armes et trefve commancées passé quelques mois, durera et se continuera pour le terme d'un an dès le premier jour de l'an prochain au m<sup>r</sup> v. jour de la publication, pendant lequel temps cesseront de costé et d'autre toutes cources, pilleries, prises de prisonniers et généralement tous actes d'hostilité, et pourront lesdicts peuples librement aller et séjourner à trallicquer de la part que bon leur semblera, cultiver leurs terres et en recueillir des fruietz, sans qu'il leur soit donné aucun empeschement ou destourbier par les gens de guerre ou autres de quelque qualité qu'ilz soient, à peine d'estre punis comme perturbateurs du repos public. Bien entendu que par cez ne se touche à la restitution des biens d'une part et d'autre, laissant ce point en surveillance pour maintenant, sans y riens innover. Et au surplus, le tout demourera au mesme estat qu'il est presentement, et tiendra chacun ce qu'il tient ou tenoit au commencement de ladicte cessation d'armes.

Fait à Bures, le xv<sup>e</sup> décembre 1586.

aussy bien comme permise par la cessation d'armes auparavant accordée. Mais, quand à la publication que ont envoyé faire ceulx du magistrat dudict Arthois par tous les villaiges et lieux dont les maires sont retirez audict Cambray, qui tiennent pour la ville en serment de fidélité, et spécialement au lieu d'Oizy<sup>1</sup> que vous avez tenu et possédé lors de la cessation d'armes accordée, et aussy le commandement qu'ilz ont fait à leurs depputez de venir jusques en la citadelle porter au s<sup>r</sup> de Gony, qui est lieutenant de la seigneurie de Camtimpre, la dépêche pour les officiers, afin d'y faire la mesme publication, comme vous avez bien cognu que c'estoyt une entreprise de possession qu'ilz vouloient faire, vous avez saigement fait de leur remonstrer par voz lettres, sans leur permettre exécuter ceste entreprise et nouveauté; et n'y a riens plus raisonnable que en interprétant et s'arrestant aux mots qui sont fort particulièrement spécifiés en ladicte trefve, que chacun tiendra de part et d'autre ce qu'il tenoit lors de la cessation d'armes accordée et qu'il tiendra à la conclusion de ceste trefve de maintenir que les lieux, où vous avez euz des fortz ou fait faire guetz, ou bien qui sont astrainctz de serment à vous et au magistrat de Cambray, lors de l'accord d'icelle cessation d'armes et depuis, vous doivent demeurer, sans qu'ilz y puissent riens entreprendre d'authorité ny de joyssance de bien, en quoy il fault demeurer ferme, et résister par remonstrances amiables à tout ce qu'ilz voudroient mettre en avant au contraire, traictant les choses de bonne foy, et avec leur vraie et sincère intelligence qui y doit estre apportée, espérant que leur estant ainsi bien représentées, ilz se rangeront à la raison. Et

<sup>1</sup> La petite ville d'Oizy se trouve entre Arras et Cambrai.

quant à la difficulté que amène ledict marquis de Ranty, si, soubz ce qui est dict en rescript de ladict trefve, que les peuples pourront librement de part et d'autre aller, venir, séjourner, retourner et trafficquer la part que bon leur semblera, les soldatz et gens de guerre y seront compris et entenduz; je ne sçay pas quel esclercissement il en aura eu dudict prince de Parme; je vous diray qu'il ne fault point que vous permectez l'entrée de la ville à ceulx qui y voudroient venir, pour éviter toutes occasions d'en tomber en inconvenient. Priant Dieu, Monsieur de Balagny, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à Paris, etc.

[CATHERINE.]

1585. — 11 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3321, f° 154 r°.

A MONSIEUR DE LONGLÉE.

Monsieur de Longlée, vous m'avez fait fort grand plaisir d'avoir fait entendre au roy d'Espagne, mon beau fils, ce que le Roi monsieur mon fils, et moi, avons vu par vos despaches, auxquelles vous est satisfait par celle-cy à laquelle je n'ajouterai que le desir extrême que j'ai de ma part, en chose si recommandée que ma propre vie, de voir toujours le Roi mondict sieur et fils, et moy, en bonne paix avec ledict sieur roi d'Espagne, que tiendra qu'à lui que cela ne soit, et que la Chrestienté ne soit ainsi à repos; car, s'il se veut ouvrir à me faire la raison, comme il est juste, et, pour ce, entrer en négociation pour sesdites prétentions, comme Dieu nous en ouvre le chemin, en peu de jours nous en verrons de part et d'autre un grand fruit; me remettant à ce que vous en escript le Roy mondict sieur et fils, je ne vous en ferai plus longue lettre, priant

Dieu, Monsieur de Longlée, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Paris, le 11 janvier 1585.

CATHERINE.

Monsieur Longlée, quand ceste lettre vous a esté faicte, nous ne pensions pas que l'ambassadeur d'Espagne deust venir à l'audiance, comme il a faict, ayant ainsy qu'il est porté par la lettre du Roy mondict s' et fils, faict instances des plus belles remonstrances dont il s'est peu adviser sur l'arrivée des députez des Païs-Bas. Mais tout cela ne me peult persuader à aultre chose, sinon d'augmenter toujours le desir d'avoir la raison du tort qui m'est faict pour mes droictz de Portugal, lesquels j'ay grande occasion de poursuivre par tous les moiens que je pourray. Toutefois, comme j'ay dict audict dom Bernardin, je seray toujours preste à embrasser ce qui se debvra faire pour le bien de la paix. Il est entré au faict de mesdicts droictz de Portugal qu'il m'a dict qu'en Espagne et par delà l'on ne me trouvoit fondée équitablement. Mais quand je luy ay decottés les poinctz principaulx et qui sont tous véritables (aussi en ay-je les pièces et justifications), il ne m'a sceu que dire aultre chose, sinon qu'il s'ébahyssoit comme j'avois si longtemps demouré sans parler de mesdicts droitz. A quoy je luy ay respondu ingénieusement la vérité, qui est que ceulx de ma maison qui estoient héritiers devant moy dudict royaume de Portugal, se sont toujours trouvez en bas aage, et les derniers, toujours femmes ou filles, n'ayans si grand moien qu'il estoit requis pour poursuivre telz droictz, et que Dieu m'ayant fait la grace de me veoir plus qu'eulx, et veoyant que toutes les prétentions dudict royaume de Portugal sont à cause de femmes ou filles, j'en ay aussi, comme celle qui y a le plus de droict, faict poursuite;

et ay esté à bonne et juste cause, et après qu'il a été clairement congneu de mesdicts droitz en Portugal, receu par les Estats dudict royaume, infante et comme estant de la maison. Ce que aussi ledict dom Bernardin ne pensoit pas, à ce qu'il m'a dict<sup>1</sup>. Il faict une dépesche du tout à sondict maistre, et croy qu'il n'y obmectra rien d'infinies parolles qui se sont passées de la substance dessusdict en l'audiance. Je désirerois bien que ledict s<sup>r</sup> roy d'Espagne s'ouvrist franchement et promptement de la récompense qu'il me veut et doibt faire pour ledict Portugal, affin que les choses passassent plus tost par là doulcement, qu'aultrement. Mais je ne diray jamais ce que je demande, au contraire attendray ses offres, qu'il fault qui soient raisonnables, puisqu'il est saisy et occupateur de ce que je prétends m'appartenir.

1585. 13 janvier.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 4367, f° 1.

A MA COUSINE

MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, aysent de retour le cavalier Cortoys d'Engleterre, et s'an alant retrouver le duc de Ferare son mestre, n'é voleu perdre cete occasion pour vous mender de mes nouvelles, encore qu'il vous en dyre; mès c'et afin que me mendiés des vostres et ausi pour vous dyre que anuyt m'è veneu trouver le Gernache, qui m'a dyst qu'il étoyt sorty de prison par le moyen de ses amys et qu'il étoyt le plus misérable du monde, de cet que sa mère ne le

<sup>1</sup> Il est peu probable que Bernardino de Mendoza ait pris aussi au sérieux que Catherine de Médicis toute cette discussion sur ses droitz sur la couronne de Portugal.

volè quasi voyr et que l'on dysèt qu'il étoyt maryé; s'il l'eut aysté, que une femme ne l'eust lésey si longtemps ad y l a esté depuys deus ans; et que se n'étoit pas luy qui avoyt manqué à cet qu'il avoyt promis; qu'il ne désirèt ryen tant que d'y satysfayre; et que, vous enn ayent fest parler, l'on luy a dyst que ne volyés plus apoynter. Je luy ay dist que n'enn avès ouy parler depuis qu'il n'avest ryen tyns de cet qu'il avoyt promys; il m'a dyst que s'étoyt les jeans de sa mère qui la trompet et luy feset fayre des chauses qui la ruynet et luy ausi. Velà les propos qu'il m'a tyns; et suy après à savoir coment yl èt sorty; et, par Playnpié, je vous menderé tout.

L'on dyst ysi que le maryage ayst retardé<sup>1</sup> je vous pryé me mender cet yl est vray. Je ne vous sarès mender aultre nouvelles ny milleures que la bonne santé du Roy mon fils, qui ne fust jamès plus sayn ni plus gallard, Dyeu mersi, et la royne ausi; je le prie qu'il puyset fayre un enfant et qui vous conserve en bonne santé. Je vous pryé fayre mes recommandations à Monsieur de Nemours.

De Paris, cet xii<sup>m</sup> de janvyer 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 13 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3381, f° 16.

A MONSIEUR DE LONGLÉE.

Monsieur de Longlée, vous m'avez fait fort grand plaisir de m'avoir escript et ~~mon~~ Roy monsieur mon fils, des nouvelles de ~~mes~~

<sup>1</sup> Il s'agit du mariage du duc de Savoie avec la princesse d'Espagne, dont le duc et la duchesse de ~~Savoie~~ <sup>France</sup> sont si proches parents du jeune fiancé, devraient d'autant mieux les détails, qu'ils étaient depuis ~~quelques~~ <sup>quelques</sup> temps en Piémont.

1585. — 14 janvier.

Orig. BBL. nat., Fonds français, n° 16095, P 318.

## A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, j'ay eu, avec vostre lettre du xviii<sup>me</sup> du passé, les deux que le prince et princesse de Mantoue m'ont escriptes, qui sont en mercyement des chiens de chasse que j'ay envoyez audict prince<sup>1</sup>, estant bien marrye qu'il s'en soit mort six<sup>2</sup> par les chemins, et regrette aussy que je n'en ay peu envoyer ung plus grand nombre. Pour le regard de celluy qui faict les affaires du duc de Parme, que vous dictes n'estre encore de retour et avoir esté retardé sur l'occasion de la nouvelle de la restitution du chasteau de Plaisance, qui n'a esté encores effectuée, vous regarderez d'user envers luy, au subject de l'affaire que sçavez, de la façon que je vous ay faict entendre par cy-devant : qui est tout ce que je vous diray et le lieu où je supplie le Créateur, Monsieur de Maisse, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à Paris, le xiiii<sup>me</sup> jour de janvier 1585.

CATHERINE

BRULART.

1585. — 22 janvier.

Aut. Bibl. nat., ms. franç., n° 3367, P 6.

A MA COUSINE

## MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, l'abbé de Pleynpié, que je renvoye à Rome pour achever mes afayres qu'il a si bien encommencé aveques l'ayde de Monsieur le Cardinal vostre frère<sup>3</sup>, qui cet montre par

<sup>1</sup> Voir plus haut ces deux lettres, p. 216 et 220.

<sup>2</sup> Catherine en avait envoyé dix-huit.

<sup>3</sup> Le cardinal d'Este.

est tant affectionné et particulyer et en set que je touche, que je voldrès avoyr ault de moyen que de volanté pour luy fayre l'oystre en quelque bon et grant ayfest et nent je n'en suys ni seré jeamès yngrate : yl me monstre hyen en tout qu'il est veostre frère : car yl m'eymes comme vous saytes; ausi, ly desiré-ge toute félicité que vous luy sauriés souhaiter; car oultre l'aublygasyon que tout les jour il me mest, yl est cousin germeyn du Roy mon seigneur, et vostre bon frère. Je vous pryé m'eyder à le remersier de tout cet qu'il sayt pour moy. Je vous diré que aytent le porteur de la présente ledyst habbé de Pleynpié, je ne la vous sayré pas longue; car yl est ynformé de toutes chauses, et je ne vous sarré si bien ayscripre quy le vous dyra. Et seulement vous dyré que vous pryé ne vous metre en payne de ryen et panser enn estre ascuraye, quant toutes les chauses qui vous conserneront, soynt petytes au grandes, que je y sayré come pour moy mesme et comme cet je vous avés porté dan mon ventre; et le conestré en tout par affect; et en sèle véryté, vous pryé coulomen<sup>4</sup> que me fasiés tousjour dire cet que désiré pouré fayre; et je m'aseure, au je ne la pour au vous me trouveré très vérytable de cet vous aseure. Je vous pryé fayre mes recomdatyon à Monsieur de Nemours, à qui prie l'aseurer que, aymant la femme, il peult aystre san le mary et tout cet qu'il vyen dé deus. Je sayré fin, me remet<sup>5</sup> ledyst habbé de Pleynpyé, et pryé Dye donner cet que désirés.

De Paris, cet xxii<sup>me</sup> de janvyer 1585

Vostre bonne cousine,

CATHERINE



158 . — 18 janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, d° 17990, f° 74 v°.

[A MONSIEUR DE BALAGNY.]

Monsieur de Balagny, pour l'esclercissement de ce doute auquel le marquis de Renty vous a fait cognoistre que l'on peult entrer en l'exécution de la trefve, je vous rediray la mesme chose qu'avez cy-devant entendue par les précédentes dépesches qui vous ont esté faictes; qui est que soubz les motz qui contiennent que chacun de part et d'autre tiendra ce qu'il tenoit lors de la première cessation d'armes accordée et de la conclusion de ceste trefve, il fault comprendre les lieux où vous avez tenu garnison, ceux qui ont fait garde et guet à la dévotion de Cambray, et ceux qui se sont astraintz par serment de fidélité ausdicts de Cambray pour les recognoistre et demeurer à leur dévotion. A quoy il se fault du tout arrester, ainsi qu'il est très raisonnable, sans laisser aucune espérance à ceux de dellà de riens changer, comme je croy que, mesurant les choses par la raison et la justice, ilz ne seront pas pour le vouloir entreprendre. Du reste, quant au grand nombre d'hommes qui vont et viennent ordinairement audict Cambray, soubz la permission de la trefve, cela n'est pas de petite conséquence et doit augmenter le soing de la garde de la ville et y faire apporter une telle diligence qu'il n'en puisse advenir aucun inconvenient; ne permettant surtout l'entrée libre aux soldatz, et n'y laissant surtout séjourner des estrangiers que le moindre temps que faire se pourra: qui est tout ce que je vous puis dire pour ceste heure, sinon que j'ay entendu les particularitez desquelles vous avez chargé le cappitaine Sijus; louant grandement le soing duquel vous usez en toutes choses qui dépendent du faict de

vostre charge. A quoy je vous prie de continuer selon la fiance que j'en ay en vous. Suppliant sur ce le Créateur vous avoir en sa sainte garde.

Escrip à [Paris], etc.

[CATHERINE.]

[1585. — Janvier.]

Orig. Archives de Modène.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE CARDINAL D'ESTE.

Mon cousin, j'ay bonne mémoire des grans et signalés services qu'ont fait à ceste couronne les ducs d'Atrie<sup>1</sup>, qui ont perdu leurs estats et leurs biens pour avoir suivi le parti de France, mesme le dernier duc, qui y vint finir ses jours et lequel estoit du feu roy monseigneur autant aimé que nul prince étranger qui fut au royaume, ou encore il avoit plusieurs parents auxquels il appartenoit de près et à moi mesme, qui auroit extrême plaisir de faire quelque chose pour les siens qui sont par delà, comme vous sçavez que j'ay aimé et eu soin de ses enfans par deçà; et par ce que je je sais que le sieur Marcel d'Aquaviva est le plus proche parent dudict feu duc et unique de la famille de ces princes qui ont suivi le parti de France, qu'il doit et peut espérer aux dignités de l'Église, je vous ay voulu prier, mo

<sup>1</sup> Jean-François d'Aquaviva, duc d'Atrie, d'une noble maison napolitaine, avait épousé Camille Caraccioli, fille du prince de Melphe. De leurs deux filles, l'une se fit religieuse; l'autre, Anne, longtemps fille d'honneur de Catherine de Médicis et de Marguerite de Valois, épousa une sorte d'aventurier florentin, nommé Di Ghiaceti, et, plus communément, Adjacet, qui, enrichi dans la finance, acheta en 1578 le comté de Châteauneuf et fut un des familiers de Henri III.

cousin, de le favoriser près notre Saint Père en tout ce que vous pourrez et le proposer pour estre cardinal; et faites instance comme de chose désirée du Roy monsieur mon filz et moy, qui particulièrement vous prie d'embrasser cecy et me mander ce qu'il faut que le Roy mondiet sieur et filz et moy facions affin que ceste affaire réussisse; et cependant de vostre costé employez en nostre nom tout ce que verrez à propos pour y parvenir; et à tant, mon cousin, je prie Dieu vous tenir en sa sainte garde.

De Paris, le . . . .

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 31 janvier.

Copie. Bibl. nat. . Fonds français . n° 17990, f° 75 r°.

[A MONSIEUR DE BALAGNY.]

Monsieur de Balagny, comme je vous avoyz faict mon autre lettre pour le renouvellement de la loy à Cambray, j'ay receu la vostre du xvij<sup>e</sup> de ce moys, avec celle que le marquis de Renty<sup>1</sup> vous a escripte, en la substance de laquelle je recognoys que, après avoir entendu ce qu'il vous a mandé n'estre plus à luy de se mesler des gens de guerre du pays d'Arthois, dont la charge luy estoit seulement donnée pour le temps de la guerre, qui cesse aujourd'huy par la trefve établye, et qu'il failloit s'en adresser aux gouverneurs particuliers, vous l'interprétez ou pour quelque mauvaise intelligence qui peult estre entre luy et le marquis

<sup>1</sup> Philippe de Croy, marquis de Renty, était fils de Guillaume de Croy, capitaine des gardes flamandes de Charles-Quint. Il était le neveu du duc d'Archeot. Quoiqu'en dise Brantôme (édition Lalanne, t. VII, p. 211 et note), il ne peut pas avoir été le même personnage que Richebourg.

de Richebourg<sup>1</sup>, gouverneur dudict Arthois, pour raison de leurs charges, ou que ce pourroit estre pour s'excuser de faire justice de tous ceulx qui depuis la première cessation d'armes ont contrevenu à ce qui devoit estre observé suivant icelle pour le repos du pays. De quoy je ne puis pas vous donner esclercissement; mais je vous diray bien que, ayant trouvé fort raisonnable ce que vous remonstrez, que l'on auroit beaucoup de peine à s'adresser aux gouverneurs particuliers pour le regard des contraventions et qu'il en seroit donné assez mauvaise satisfaction, pour l'excuse qu'ilz pourroient prendre les uns sur les autres, j'en ay faict parler à l'ambassadeur d'Espagne qui est icy résident. Et luy ayant esté remonstré qu'il seroit bien malaysé que la trefve s'observast bien de ceste façon et s'il n'y avoit quelque chef auquel l'en se pout adresser des contraventions, affin de les faire restablir, il l'a fort bien pris et asseuré qu'il en escriroit à mon nepveu le prince de Parme; de sorte que je pense qu'il sera pourveu à ce faict particulier, et trouveray bon que vous continuiez à vous adresser audict marquis de Renty de ce qui surviendra desdictes contraventions, non seulement du costé de Hainault, qui est sous son gouvernement, mais ausy du costé d'Arthois, estimant qu'il aura commandement d'y pourvoir, comme il a faict par cy-devant, ou qu'il sera donné quelque autre pour le général dudit Arthois, en l'absence du marquis de Richebourg qui en est le gouverneur, dont il pourra en ce cas donner advis. Et sur ce point je continueray à vous dire que, comme il est

<sup>1</sup> Robert de Melun, marquis de Richebourg, était frère de Pierre de Melun, prince d'Épinoy; mais au lieu de suivre le parti des États, il s'était rallié à Philippe II. Il fut tué le 4 avril suivant, au siège d'Anvers. C'était lui qui avait pris La Noue et qui le tira au gnots.

raisonnable de ne souffrir poinct aucune des contraventions sans en faire une bien vive instance et monstrier que l'on désire qu'elle soit réparée, aussi ne fault-il pas incontinent insérer que par icelles ilz veillent venir à une rupture de la trefve; car il y a aparence qu'ilz soient plustost pour l'observer que autrement leur donnant quelque commodité. Doncques, pour conclusion de ceste lettre, je vous prieray de traicter de ces affaires doucement et en toute démonstration de la sincerité avec laquelle vous vouldrez vous employer à l'observation de cette trefve, puisque vous avez en cela le commandement du Roy monsieur mon filz et le mien. Quant aux deux derniers pointz contenuz en vostre dicte lettre, il n'y a riens qui presse encores en cela, et se pourra cy après exécuter plus commodément tout ce qui sera requis en ce fait, que non pas à ceste heure. Au surplus, j'ay pensé une chose, pour le regard du soing qu'il fault avoir plus grand que jamais à la garde des portes pour veoir ce qui entre dedans la ville, qu'il est bien requis que les cappitaines des compaignies qui sont en garde soient eux-mesmes à la porte le jour de leurdicte garde, et que, si l'on voyt qu'il se présente en ung jour trop grand nombre d'estrangers pour entrer dedans ladite ville, dont l'on ayt occasion d'entrer en soupçon et deffiance, que l'on ne les y souffre entrer, mais que l'on les remecte à ung aultre jour, après que ceux qui serontjà entrez seront sortys. Priant Dieu sur ce, Monsieur de Balagny, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Esript à [Paris], etc.

[CATHERINE.]

1585. — 10 février.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3310, f° 15 v°.

[A MONSIEUR LE PRINCE DE CONDÉ.]

Mon cousin, vous verrez, par les lettres que le Roy monsieur mon filz vous escript, ce qui s'est peu faire sur le contenu des lettres que vous avez escriptes par vostre secrétaire, présent porteur; qui vous assurera de la bonne volonté et affection du Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz et de moy envers vous, que je prie croire que, se présentant les occasions, je m'emploiray tousjours, en ce qui vous concernera, d'aussy bon coeur que je prie Dieu, mon cousin, etc.

Esript à Paris, le x<sup>e</sup> fébvrier 1585.

CATHERINE.

1585. — 11 février.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3310, f° 15 v°.

[A MONSIEUR DU FERRIER.]

Monsieur du Ferrier, l'estat des finances du Roy monsieur mon filz estant fait et arresté, lorsque nous avons veu les lettres que vous avez escriptes le vingt-huictiesme du mois de décembre dernier, tant pour le payement de ce qui vous est deu que pour la continuation de vostre pension, de sorte qu'il n'y a rien, ny moien de satisfaire pour le présent à ce que désirez; mais, sy vous pouvez estre adverty de quelques deniers extraordinaires, le faisant entendre au Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz, il vous fera volontiers assigner dessus et sy ce resouviendra aussy de vostre dicte pension, en ce faisant sur ceste fin d'année l'estat de ses pensions pour l'année prochaine; estant bien marrye qu'il ne

se peut mieulx faire pour vostre satisfaction.  
 Priant Dieu, etc.

Escript à Paris, le *xr* jour de février 1585.

CATHERINE.

1585. — 16 février.

Orig. Archivio di Stato in Venezia, Collegio III, secreta,  
 Lettere Da di Francia, busta 17, lettera n° 76.

### AUX SEIGNEURS DE VENISE.

Très chers et grandz amys, envoyant le Roy, nostre très cher Seigneur et filz, le seigneur Du Glas, gentilhomme ordinaire de sa chambre, par de là, pour la poursuite de la grace que le seigneur conte Jehan Avegado desire obtenir de vous, nous avons bien voulu, pour le desir que nous avons de l'assister et favoriser en ceste poursuite, vous tesmoigner par la présente combien ce nous sera chose agréable d'entendre qu'il ayt obtenu de vous ce qu'il desire. En vous priant, autant et sy affectueusement qu'il nous est possible, de lui faire congnoistre par effect combien ceste nostre recommandation luy aura servy en vostre endroict, estant personnage lequel, en faveur de ceulx à qui il appartient, nous voulions favoriser et assister autant qu'il nous est possible. Nous prions Dieu, très chers et grands amys, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le *xvi<sup>m</sup>* jour de février 1585.

CATHERINE.

*Et plus bas :* DE LAUBESPINE.

1585 - - 20 février.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 1690, f° 335.

### A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, nous avons veu la dépêche que avez faicte par vostre homme pré-

sent porteur, laquelle a esté trouvée de très grande importance<sup>1</sup>. Et puyque par là l'on cognoist assez évidemment la mauvaise volonté que l'on nous porte, il y faudra prendre garde au mieulx et le plus soigneusement que faire se pourra; estant le Roy monsieur mon filz fort content du bon devoir que vous faictes en vostre charge, regardant fort advisément sur toutes choses qui concernent son service. Et sur ce, faisaut fin, je supplieray le Créateur, Monsieur de Maisse, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à Paris, le *xx<sup>e</sup>* jour de febvrier 1585.

CATHERINE.

BRULANT.

1585. — Février.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 2094, f° 29.

A MA COUSINE

### MADAME LA DUCHESSE DE NEMOURS.

Ma cousine, Le Gla<sup>s</sup> s'an va à Venise par le mement du Roy mon filz, pour l'occasion il vous dira, qui sera cause que ne vous en sayré redyste, et ceto sera seulement pour vous dire qu'ayant entendu que Monsieur de S. voye ayt party et que avés retyns le mary de votre filz, que je an suys byen aysa. Ainsi d'au dyt que vous alés à Nise aveques toutes les dames de Piémont et de Savoye, je antenue les principales, pour recevoir la nouvelle ma<sup>rye</sup>, et estre nyepese et ma potyite-fille. Je vous prie vous souvenir de m'en mender cot qu'il en aurés veu alla véryté, coment ayt

<sup>1</sup> La dépêche du 15 janvier 1585, rendant compte au roi de l'état aigu des rapports entre le Pape, le Seigneur et la République de Venise (*Négociations de France dans le Levant*, t. IV, p. 320 et suiv.).

<sup>2</sup> Évidemment le même personnage dont il est question dans la lettre du 16 février 1585.

n'estre tent enbesognée à fayre l'honneur de la  
mayson, qu'il ne vous soyegne de la millieur  
parante et amye que ayés et auré jeamés, qui est  
vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 20 février.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3391, f° 100.

A MON COUSIN

MONSIEUR

LE MARÉCHAL DE MATIGNON.

Mon cousin, j'é veu vostre letre et entendu  
par du Laurens cet que luy avé mandé pour  
dyre, et ay fayst entendre le tout au Roy mon  
fils, et, après avoyr le tout considéré, ayant  
envoyé le président Brulart, qui ay byen yns-  
truyt de toute l'ytentyon du Roy et a coman-  
dement de vous comuniquer toutes chausés et  
prendre vostre avys, qu'il n'étoyt néseseyre d'y  
fayre aultre résolutyon, s'asseurant le Roy et  
moy que n'obmettré ryen de cet quy sera pour  
son servyse et conservatyon de l'honneur et  
auctorité qui luy apartyent, et, à cet qui luy  
touche de sy près come sa seur, que, après cela  
encore que come mère je ne puyse de moings  
de la vous recommander, si ese que s'et chause  
superflue, qui sera cause que ne vous fayré la  
présante plus longue et la finiré en prient Dieu  
vous tenir en sa sainte gaurde.

De Paris cet xx<sup>e</sup> février 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

Je ne vous mande rien de nos afayres; car  
j'an lese la charge à du Lوران, mès seule-  
ment vous diré, qu'ant cet que pouré je ne  
obmettré ryen que je pense vous y pouvoyr  
fayre avoyr contentement.

1585. — Février-mars.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 4714, f° 158 v°.

A MON NEPVEU

MONSIEUR DE GUIZE.

Mon nepveu, aiant entendu une chose que  
je ne puy croire, n'ay voullu, pour satisfaire  
à la promesse que je vous ay faicte de vous  
advertir de ce que je entendrois<sup>1</sup>, que 30 cor-  
nettes de cavallerie qu'avoit le prince de Parme;  
pour se qu'il a acomodé les affaires avec ceux  
d'Anvers, qu'il les a lisenciez et qu'ilz dizent  
s'en venir en France pour vostre service: ce  
que je ne puis croire, comme je la dis quand  
on me l'a comté; car ce seroit une chose sans  
raison, et seroit une chose si mauvaise et es-  
loignée de ce que m'avez dict, et continué  
toutes les fois que avez envoyé de par deçà  
que vouliez continuer au service que avez tous-  
jours faict au Roy et ne faire chose qui luy  
puisse desplaire, ne donner occasion d'avoir  
nul ombre de voz actions; qui est cause que  
quant l'on me dit de telle chose, comme que,  
avez mandé à tous ceux qui avoient charge  
avec vous, ou pour vous, en ce qui s'est passé,  
qu'ilz se tinsent prestz pour le xv<sup>me</sup> de ce  
mois; ce ne pansez que ce vous en mandez,  
vous feist penser que l'on l'écrit et ne le  
vous mander pas<sup>2</sup>. Mais, vous aiant assuré que  
cet que je entenderay que vous toucheroit,  
je le vous manderé, cella me le faict faire,  
encore que je ne double point qu'on se m'en  
puisse assurer du contraire; que m'en man-  
diez ce que avez entendu par delà de ceste

<sup>1</sup> Je entendrois ou j'ay entendu. L'un est écrit par  
dessus l'autre, il aurait dû y avoir, «... advertir de  
ce que j'entendrois, que j'ay entendu...».

<sup>2</sup> La copie semble avoir été faite sur une autographe  
de Catherine, et elle est si mauvaise, qu'il est très diffi-  
cile de corriger les erreurs de texte évidentes.

casseur du prince de Parme, et d'où peult estre venu ce bruiet de ce lever pour estre pour le x<sup>r</sup> de ce mois, pour me faire si certaine de voz actions que j'en responde, comme je feis et m'avez prié de faire, à tous ceulx qui m'en parleront. Et pour aulter tous les bruietz, je vous prie vous en venir icy incontinent que aurez veu monsieur d'Espernon, comme je l'ay dit au Seure<sup>1</sup>, pour vous le dire; et je m'assure qu'en recevrez contantement d'avoir veu le Roy qui embrasse de telle façon ce faict, de conserver son édit, que cella vous doit encore d'avantage faire désirer luy faire cognoistre, par toutes voz actions et déportemens. comme prenez assurance de luy, et croiez que c'est ce que devez faire et c'est vostre bien aultre son servyse. Je vous prie me faire responce, et je feray fin priant Dieu vous conserver.

Signé : Vostre bonne tante,

CATHERINE.

1585. — Mars.

Copie. Archives du Vatican, *Nunciatura di Francia*, 19, n° 246.

#### AU TRÈS SAINT-PÈRE.

Santissimo Padre, mandando il Re mio figliulo il marchese di Pisano<sup>2</sup> per risedere appresso di Vostra Santità, non ho voluto mancare per la presente supplicarla di tenermi del continuo in sua buona gratia, et che nell'occorenze, che concerneranno i miei affari particolari, quali il detto marchese nelle occasioni che si offeriranno, li ne parlerà, piaccia a Vostra Beatitudine haverli per rac-

<sup>1</sup> Sans doute M. de Seurre.

<sup>2</sup> Le marquis de Pisani quitta la France pour aller représenter le roi à Rome à la fin de février ou au commencement de mars 1585. — Voir dans la 7<sup>e</sup> série de la *Revue rétrospective*, t. VIII, p. 233, les lettres que lui écrit Henri III.

commandati et mostrarmi in quello, che mi accorrerà, come fu fatto sin qui, l'amicitia, assicurandomi che la Santità Vostra havrà sempre per recomandata, la quale non mi mostrerà con gli effetti, che nessuno principe o principessa gli sia più affettionata, o desiderosa della sua conservatione et felicità. come ho pregato appieno il detto marchese di far intendere alla Santità Vostra bacciandoli in piedi per parti.

Della vostra devota et obediante figliola.

CATHERINA.

1585. — 2 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 1609, p° 246.

#### A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, je ne puis riens adjoûter à la lettre que vous escript présente-  
ment le Roy monsieur mon filz, en responce  
de vostre dépesche du xiv<sup>e</sup> du passé, avec la  
quelle j'ay eu la vostre du mesme dacté.  
laquelle il ne m'eschet riens à vous responce  
si ce n'est que je m'estonne de la longueur  
que l'on tient à la restitution de la citadelle  
de Parme entre les mains du duc, veu  
que c'est chose que l'on dict dès y a longtemps  
résolue par le roy catholique, sinon qu'on  
le puisse interpréter à la longueur de la  
qu'ils sont assez coustumiers d'user en  
leurs actions. Suppliant le Créateur, M<sup>on</sup>  
de Maisse, qu'il vous ayt en sa sainte  
gardi

Esript à Paris, le deuxiesme jour  
1585.

BRULART.

CATHERINE.

1585. — 14 mars.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3310, f° 34 v. 1585. — 14 mars.

DES ESTATS DES PAYS-BAS.

Messieurs, ayant receu la lettre que vous avez escripte par les députés des provinces de Brabant, Gueldres, Flandres, Hollande, Zelande, Utrecht, Frise et Malines, et entendu ce qu'ilz m'ont dict de vostre part, j'ay esté fort prompte à leur faire tous les bons offices qu'il m'a esté possible en ce dont ilz ont eu charge de requérir le Roy monsieur mon filz et luy offrir<sup>1</sup>. Mais, ayant estimé, après toutes choses bien et meurement considérées, et mesmes l'estat de ses affaires, qu'il n'y pouvoit prendre autre résolution que celle qu'il vous escript présentement, vous ne devez interpréter cela à aucune diminution de la bonne volonté qu'il vous a cy-devant portée, laquelle luy est encorés acreue par le recours et confiance que vous avez eue en luy et les offres honorables que luy avez faites, desquelles il ne perdra jamais la mémoire; et pouvez vous assurer qu'il s'employera très volontiers en tous les plaisirs et bons offices qu'il pourra, pour moyenner vostre bien, repos et tranquillité, selon que le pouvez désirer; à quoy, pour ma part, j'ayderay à mon possible, comme celle qui porte beaucoup de regret de vous veoir si avant plongez aux afflictions; et qui prestera volontiers la bonne main pour vous en retirer avec les gracieux moyens qui s'y pourront applicquer. Suppliant le Créateur, Messieurs, qu'il, etc.

<sup>1</sup> Voir les lettres de Henri III à M. de Maisse, rendant compte des négociations avec les députés des Provinces-Unies, dans les *Négociations de la France dans les Pays-Bas*, t. IV, p. 349 et 354.

1585. — 14 mars.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3310, f° 34 v. 1585. — 14 mars.

LE CARDINAL D'ARMAIGNAC.

Mon cousin, je n'ay pas espallu que de te conte de Grignan, chevalier des deux ordres du Roy monsieur mon filz, s'en retourmant sans t'ouïr parler ce petit mot de nos nouvelles; et nous diré que je me porte fort bien, grâces à Dieu; et je prie que tinsy soit-il de vous, et que nous puissions y continuer encore quelques bonnes années. Le Roy mondiet, St. et filz se porte aussi très bien, ainsy que vous dira ledict St. conte, auquel m'en remectant, je ne vous feré plus longue lettre. Je vous recommande toujours les affaires et service du Roy mondiet, St. et filz. Priant Dieu, mon cousin, vous tenir en sa sainteté et digne garde. Escrip à Paris, le xij<sup>e</sup> mars 1585.

1585. — 14 mars.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3310, f° 34 v.

A MONSIEUR DE MATIGNON,

MARSHAL DE FRANCE,  
COMMANDEANT POUR LE SERVICE DU ROY EN GUYENNE.

Mon cousin, je me remettray de ce qui touche les affaires de vostre charge de delà aux lettres que de Roy monsieur mon filz vous escript pour reppondre à vos quatre dernières dépesches, pour ce que la répétition de son intention seroit inutile. Mais, je vous diray que m'avez fait plaisir de m'envoyer les lettres de la royne de Navarre ma fille et de m'advertir par du Laurens de ce qu'il m'a dict de vostre part. J'ay veu par les lettres particulières que m'avez escripte, la part du mois

passé, la poursuite que le s<sup>r</sup> de Saint Cricq, tuteur des enfans du feu s<sup>r</sup> de Grandmont, fait contre vous et le s<sup>r</sup> de Gourgues, pour ung navire qui fut prins, appartenant ausdictz enfans, pour l'armée navalle de feu mon cousin le sieur de Strössy, dont ne voullant que soyez d'avantaige travaillé, j'ay fait que le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz a députéz les s<sup>rs</sup> Cotton premier président, et du Seault, son advocat général en la Cour de parlement audict Bourdeaux, et ung des trésoriers généraulx de France dudict lieu, pour vérillier si ledict navire a esté prins et mené audict vovoyage et ce qu'il est devenu, et en faire faire l'estimation, s'il se trouve avoir esté perdu en faisant le service du Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz et le mien, pour après faire pourveoir d'Asson pour le payement de la valeur d'icelluy vaisseau, selon qu'il sera trouvé devoir estre fait; ainsy que vous verrez par les lettres patentes de commission que je vous en envoie avec la présente. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Esript à Paris, le xiv<sup>e</sup> mars 1585.

CATHERINE.

1585. — 16 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 339, f° 4 v°.

A MON NEPVEU

MONSIEUR LE DUC DE GUISE.

Mon nepveu, je suis autant marrye qu'esbahye des mauvais bruietz qui courent et advis que nous avons de quelques nouveaux remuemens<sup>1</sup>, dont on veut vous attribuer la

<sup>1</sup> Les coups de la cour n'étaient que trop fondés. Depuis quelques semaines, le duc de Guise avait réuni des troupes et peu à peu s'emparait de toutes les places de Champagne. De plus, les chefs de la Ligue s'étaient accordés de l'appui du cardinal de Bourbon, qui, sans

cause. Encore que je m'asseure du contraire, comme je l'ay tousjours dict au Roy mon filz, qui ne s'en peut rien persuader non plus que moy, toutefois pour s'en rendre hors de doute, il a advisé d'envoyer le s<sup>r</sup> de Maintenon<sup>1</sup>, présent porteur, exprès devers vous, avec charge de vous faire entendre, sur ce, aucunes choses de sa part; n'ayant pas voulu qu'il soit party sans vous faire cette lettre, par laquelle je vous prie entendre aussy ce qu'il vous dira de la mienne. Priant Dieu vous avoir en sa garde.

Esript à Paris, le xvi<sup>e</sup> mars 1585.

CATHERINE.

1585. — 16 mars.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 339, f° 4 v°.

[A MONSIEUR LE CARDINAL DE GUISE.]

Mon nepveu, le Roy monsieur mon filz, voyant que depuis vostre parlement ces mauvaises bruietz continuent, et qu'il en vient divers endroictz advis tous conformes, il a visé d'envoyer le s<sup>r</sup> de Maintenon devers mon nepveu le duc de Guyse, et le s<sup>r</sup> de Rochefort<sup>2</sup>, aussi devers mon nepveu le duc de Mayenne, vos freres, pour s'en esclaircir avec eux. Il vous en escript pareillement par le s<sup>r</sup> de

prétexte de passer le carême dans son diocèse, quitta la cour et se retira au château de Gaillon, à quelques lieues de Rouen. De là, il se rendit à Péronne, où il retrouva avec Guise, les ducs de Mayenne, d'Anjou et d'Elbeuf; et c'est dans cette ville que fut rédigé le fameux manifeste, imprimé à Reims, qui n'est daté que du dernier jour de mars 1585, mais en réalité envoyé dès le 19 au parlement d'Aix et dans le midi de la France. — Voir Davila, t. II, in-8°, p. 139. *Mémoires de Noverre*, t. I<sup>er</sup>, p. 641 à 646, etc.

<sup>1</sup> Louis d'Angennes, marquis de Maintenon.

<sup>2</sup> C'était le sieur de Rochefort-la-Croisette. C'était une lettre de Villeroy à M. de Meisse.



Vidville, présent porteur, comme aussi j'ay bien voulu faire, et vous prie vous souvenir de tout ce que je vous en ay dict à vostre parlement, et faire de vostre part en sorte que le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz puisse avoir occasion de contentement de mesdicts neveux vos frères, et de vous, que je prie Dieu, etc.

A Paris, le xvi<sup>m</sup> mars 1585.  
1585. — 16 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3309, f° 4 v°.

A MON NEVEU

MONSIEUR LE DUC DU MAYNE.

Mon neveu, je n'ay voulu jantais croire ny adjouster foy aux mauvais bruits qui courent<sup>1</sup>, encore qu'ils nous soyent confirmés de plusieurs endroitz, ayant toujours asseuré du contraire le Roy monsieur mon filz, qui ne s'en est rien pu persuader non plus que moy; il a touttefois advisé de s'en esclaircir avec vous, comme avec le duc de Guise vostre frère, et envoie pour cet effect le s<sup>r</sup> de Rochefort, présent porteur, devers vous. Je l'ay bien voulu accompagner de la présente, par laquelle je vous prie le croire de ce qu'il vous dira, sur ce, de ma part. Priant Dieu, mon neveu, vous avoir en sa garde.

Escript à Paris, le xvi<sup>e</sup> mars 1585.

CATHERINE.

<sup>1</sup> Villeroi écrivait le 30 mars, de Paris, à l'ambassadeur du roi à Venise que l'entreprise est autorisée du pape et secourue des deniers d'Espagne. Quelques-uns ont opinion aussi que les autres princes catholiques sont de la partie et ligés, même l'on en accuse les Vénitiens. Les huguenots se rallient tous ensemble et commencent aussi à faire des levées en Allemagne... La reine, mère de Sa Majesté, jaoit qu'elle

1585. — 19 mars.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3309, f° 7 v°.

A MONSIEUR

LE PRÉSIDENT BEULANT.

Monsieur le président, encoras que je me remecte à ce que vous escript le Roy monsieur mon filz sur les dépesches que vous avez faictes, toutesfoys je vous diray qu'il est bien nécessaire que vous pressiez, avec les honnestes persuasions dont scaurez bien user, mon filz le roy de Navarre de faire ramener le prisonnier Ferraud en ce royaume<sup>1</sup>, affin que luy fassiez son procès, pour les grandes raisons que le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz lui escript et qu'il vous mande aussy<sup>2</sup>, qui me gardera de vous faire ceste cy plus longue. Priant Dieu, etc.

A Paris, le xix<sup>m</sup> jour de mars 1585.

CATHERINE.

soit très indisposée, se fait porter jusqu'au devant d'eulx jusques à Espernay, car leur amas se fait en la ville de Ghâlons en Champagne, pour essayer d'estaindre ce feu devant qu'il s'allume davantage. (Négociations, etc., t. IV, p. 336.)

<sup>1</sup> Nicolas Beulant, marquis de Sillery, conseiller au Parlement en 1568, président aux enquêtes en 1584. Il ne devait pas trouver d'obstacles à sa mission. Le roi de Navarre soupçonant ce Ferrau, qui était un de ses serviteurs, l'avait fait conduire en Béarn, où il l'avait interrogé sur les événements et pratiques, pour essayer s'il en tirer vérité; mais il ne demandait pas mieux que de livrer au roi, auquel il écrivait dans ce sens le 1<sup>er</sup> avril de Montauban. Voir *Lettres missives de Henri IV*, t. II, p. 28.

<sup>2</sup> Ces grandes raisons étaient sans doute le désordre que la prise d'armes des Guises jectait dans tout le royaume. On lit dans *L'Estoc* du 30 mars 1585, Catherine de Médicis, avec l'archevêque de Lyon et le duc de la Chapelle aux Ursins, s'achemina en Champagne vers le duc de Guise pour entendre de luy les causes de ce remuement.

1585. 4 avril.

Orig. B. N. Fonds français. n. 15908, f. 10.

A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

CHAMBELLE DU CONSEIL D'ETAT DU ROY MONSIEUR MON FILS  
ET GOUVERNEUR DE SES FINANCES.

Monsieur de Bellèvre, je vous sçay bon gré de m'avoir escript par le courrier qui m'aporta hier la dépozition de Villefaliér<sup>1</sup>; et, comme vous dictes par vostre lettre, les choses sont pour aller bien mal, s'il ne plaist à Dieu que mon voiaige ouvre quelque bonne négociation pour arrester et apaiser, s'il est possible, ce mal, que je congnois, tant plus je y pense, grant et dangereux. Mais il fault faire ce que l'on pourra pour composer les choses avant

Le Calmet, s' de Villefaliér, était le beau-père de Pericard, secrétaire du duc de Guise. Il avait fait au roi les révélations les plus précieuses sur l'organisation de la ligue et les projets des princes lorrains. Sa déposition a été conservée dans deux manuscrits de la Bibliothèque nationale (f. fr. 3450, f. 31 et f. fr. 3467, f. 71), et en voici les principaux articles :

« Ce jourdluy premier jour d'avril m. v. c. quatrevingts cinq, je soubs signe ay esté mandé par le Roy en son cabinet au Louvre, à Paris, pour luy dire la vérité de ce qui estoit venu à ma congnissance des troubles que l'on veut se soulever en ce royaume. . . . Trois sommes ont environ que je vois Mons<sup>r</sup> Pericard mon gendre, lequel me dict que messieurs de Guise et de Maucune dressent une grande et puissante armée, tant d'étrangers que de regnicolles, qui devoit estre composée de quatre mille hommes soubs la charge de Hotté Philte et Bascompierre, qui les levont soubs le nom du roy d'Espagne, et de six mil Suisses dont doit estre colonel le colonel Philler, lesquels il delibere tirer du pays sans armes, pour apres les faire armer en Savoye. Monsieur le prince de Genesvoys y doit avoir charge de six cens chevaux italiens; le s' de Maucune doit estre colonel de l'infanterie française,

qu'elles ayellent plus avant, et me ferez très grant plaisir de m'escripre souvent et donner vostre bon advis.

Cependant je vous diray que, suivant ce que me dictes de mon parlement et ce que avz escript à Pinart, je vous en envoie une que j'escriptz à mon cousin le maréchal de Matignon et au s' de Gourgues pour le vaisseau de ce vieil Biscayn. Estant ce que je vous diray pour ceste heure, priant Dieu, Monsieur de Bellèvre, vous avoir en sa sainte garde.

Esript au faubourg de Chateau-Thierry, le  
m<sup>r</sup> d'avril 1585.

La bien vostre,

CATHERINE.

Pour l'entretenement de ladicte armée le roy d'Espagne doit fournir un million d'or.

Au pays de Guienne, ilz font estat d'avoir à leur dévolloir Bordeaux, Agen, Villeneuve d'Agénès et Blaye. . .

Pour le regard de la Bretagne, ilz pensent avoir bonne part à Nantes et s'assurent de Monsieur de Mar-  
cure.

Quant à la Normandie, il n'a point entendu qu'il y ait aultre seigneur à leur dévotion que messieurs le  
marquis d'Elbeuf, de Brisac et Maigneville.

Pour le regard de Bourges, il a entendu qu'ilz font  
estat d'avoir monsieur de la Chastre à leur dévotion.

Dict avoir entendu que, lorsque leurs forces seront  
prestes, qui doit estre du cinq au huit d'avril, doivent  
venir trouver le Roy et le prier d'entrer en leur royaume,  
qui est ausy qu'ilz disent pour n'avoir en ce royaume  
que la religion catholique, pour le prier de leur  
son peuple et de permettre les Estats libres  
royaume, et le supplier qu'il lui plent maintenir les  
princes en leur rang et dignité. . . .

Villefaliér était une seigneurie de l'Orléanais.  
près Clercy.

1585. — 9 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, f° 57.

A MONSIEUR LE DUC DE GUISE.

Mon neveu, suivant ce que nous avons advisé, je vous prie de venir icy demain, afin que nous puissions commencer à négocier, espérant que Dieu nous fera la grace que nous conviendrons de quelque bonne résolution pour le bien du service du Roy monsieur mon filz et repos de ce royaume, comme il est très nécessaire, et que je me promets que de vostre part vous y apporterez toute la bonne affection que vous devez. Me remettant au baron d'Aussonville, je ne vous feray plus longue lettre que pour prier Dieu, mon neveu, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Espernay, le jour de la feste de Pasques 1585.

Signé: Vostre bonne tante,

CATHERINE.

1585. — 9 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 10297, f° 2.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, ceste lettre sera principalement pour vous advertir de l'arrivée icy, ce jourd'huy, à disner, de mon neveu le duc de Guyse, lequel, me faisant la révérence, j'ay trouvé bien mélencolicq; et estans entrez en propos, il a jecté des larmes, monstrant d'estre fort attristé. Et après luy avoir faict

bien amplement les remonstrances qui m'ont semblé convenables, il m'assurant toujours de vostre bonne grace, quand il s'en rendroit digne, et après luy avoir exhorté de me parler franchement, il m'a dict qu'il se confesserait à moy de la vérité de toutes choses. Mais d'autant qu'il estoit tard, je luy ay respondu qu'il alast disner et se debottent, et qu'après il me revinst trouver, comme il a faict, m'ayant du commencement parlé de son particulier et des siens, combien, ce disoit-il, que ce feut chose à quoy il ne se faisoit point maintenant arrester, me contant ce qu'il avoit dict à monsieur le chancelier, plus, que vous aviez parlé à pert en vostre cabinet à l'homme de s<sup>r</sup> de Chastillon, et pais du voyage de monsieur d'Esparnon en Guyenne; sur quoy je m'assure bien que vous ne doubtiez pas que je ne luy aye respondu et dict la vérité des choses, comme quant à l'homme dudict s<sup>r</sup> de Chastillon, qu'il estoit venu en vostre court pour l'argent que le feu cardinal de Chastillon avoit à Lion, et faict pour les autres pointz bien congnoistre que c'estoient toutes impostures: aussy ne m'estendray-je à vous en discourir d'avantage. Il est, après, venu sur le premier et principal point de leurs prétextes, qui est le faict de la religion, me disant qu'il avoit esté traité avec ceux de Geneve et faict ligue avec la royne d'Angleterre. Je luy ay assez dict de raisons pour luy déterrer la mauvaise opinion qu'ilz en ont; mais j'ay bien veu par ses propos qu'ilz sont du tout fiches sur ledict prétexte de religion, n'ayant pu tirer de luy (quelques raisons que je luy aye dictes entre luy et moy, où je ne pense pas avoir rien omis), les causes pour lesquelles ilz se sont licenciez à faire un si grand mal que celuy qu'ilz commencent; et luy ay dict que c'estoit plustost pour destruire et affeiblir nostre religion que pour en

<sup>1</sup> Au des: «Double de lettre escripte par la Roynne mère du Roy à monsieur le duc de Guyse.»

tirper l'hérésie, m'estant aussy estendue à luy représenter tout ce qui se peult, de tant d'autres raisons qu'il y a sur cela, et l'expérience qu'on a eue comme la paix a plus diminué les huguenotz que la guerre, le priant de s'ouvrir à moy franchement des moyens qu'il y auroit d'aller au devant de ce mal. Et après toutes les remonstrances et persuasions que je luy ay peu faire, en quoy aussy je ne pense avoir obmis aucune chose, je luy ay dict, voyant qu'il ne s'ouvroit point à moy, que je ne pensois pas qu'ilz eussent entrepris ung tel faict, qu'ilz ne sceussent à quelle fin ilz désiroient venir. Sur quoy, il m'a confessé qu'ilz vous en vouloient présenter une requeste et s'est laissé entendre qu'il eust bien désiré que je m'en retournasse à Paris et que j'y menasse aussy mon filz le duc de Lorraine, ou qu'il yroit quand il sera venu, et que plus commodément là se pourroit adviser aux affaires, se congnoissant bien par ses propos que ma présence leur nuyt icy et empesche leurs forces, ou que ilz voudroient que je m'en allasse pour me suivre de bien près à Paris; mais ayant fort résisté à cela, je luy ay bien faict congnoistre que je ne partirois point d'icy que je n'eusse arresté ce mal, et luy ay encores représenté ce qui m'a semblé à propos, des plus fortes raisons que j'ay peu, pour luy faire congnoistre le grand tort que luy et les siens se faisoient et le grand préjudice que ce seroit aussy à cest estat, considérant, comme je faisois, que, qui n'y remédieroit, ce royaume seroit incontinent plain d'estrangers et que serions en danger qu'ilz nous chassassent tous, le pressant encores d'avantage de me dire les moiens qu'il y avoit et ce qu'ilz désiroient pour remédier à cedit mal. Et voyant que je n'en pouvois rien tirer, je luy ay dict que je voulois appeller, et de faict j'ay faict venir

auprès de nous, les s<sup>m</sup> de Lion<sup>1</sup>, de la Chapelle des Ursins, de Lantzac et Pinart, pour sçavoir si nous pourrions ouvrir quelques moiens qui y feussent propres, et avons chacun de nous faict ce qu'avons peu pour les luy faire dire; mais il a tousjours dict qu'il n'estoit point seul en ce faict, et d'avantaige qu'il se sentoit tellement perplex en son esprit, qu'il n'y pouvoit plus avant entrer. Qui a esté cause que nous luy avons faict entendre que, s'il ne peult maintenant faire ce qui est nécessaire du tout pour oster le mal, au moins qu'on face une suspension ad ce qu'il n'entre aucuns estrangers dans le royaume, et que les forces de part et d'autre ne s'avancent plus avant, et que cependant nous nous assemblions, mon cousin le cardinal de Bourbon, luy, et mon neveu le duc de Mayenne, qui m'avoit escript par lettres, que j'avois receues ce matin de luy et des s<sup>m</sup> des Chasteliers<sup>2</sup> et de Rochefort La Croisette, qu'il viendroit bientost me trouver, et qu'ensuy j'en espérois aultant de mondict cousin le cardinal de Bourbon, suivant une dépêche, que luy avois, et aux s<sup>m</sup> de Raiz et de Lenoncourt<sup>3</sup>, ce jourd'hui faicte, de laquelle je vous envoie des doubles; mais pour cela nous n'avons rien peu tirer de mondict neveu le duc de Guyse, sinon qu'il ne pensoit pas que mondict frère peust venir de dixhuict ou vingt

<sup>1</sup> C'est le célèbre Pierre d'Espinaç, archevêque de Lyon, depuis 1574, qui joua un rôle considérable dans toutes ces négociations. Ami des Guises, il devint bientôt un des plus féroces ligueurs.

<sup>2</sup> Le s<sup>m</sup> des Chasteliers pourroit être René de Dailly, du Lude, évêque de Luçon, puis abbé de N.-D. des Chasteliers à Poitiers, et plus tard évêque de Bayeux, fils de Jean de Dailly, premier comte du Lude, tué au père du maréchal de Matignon.

<sup>3</sup> Henri de Lenoncourt, maréchal de camp, chef des ordres du roi, qui avait épousé Françoise de Bois-Dauphin.

jours. Sur quoy je luy ay franchement dict que ce seroit doncques luy qui s'en détourneroit, considéré le contenu de ses lettres et celles des s<sup>rs</sup> de Chastelliers et de Rochefort La Croisette, que je vous envoie, et que, pour le regard de mondict cousin le cardinal de Bourbon, il pourroit bien en deux jours avoir parlé à luy, entendant, ce me semble, qu'il ne veult pas qu'il parte de Guyse. Et ne veult omettre à vous dire aussey, Monsieur, mon filz, que par ses propos il semble qu'ilz veulent rien faire sans mon neveu le duc de Mercueur, combien que j'aye dict à mondict neveu le duc de Guyse ce que ledict s<sup>r</sup> de Mercueur vous avoit escript dernièrement; l'ayant encores chacun de nous admonesté de nous ouvrir les moyens et dire franchement ce qu'ilz désiroient; mais nous n'y avons encores rien gagné, de sorte que, pour plus desloignement l'attirer, je l'ay prié d'y penser entre cy et ce soir, ou demain au matin. Je verray encores ce, qu'il voudra, dire et vous assure que je n'y ai omis et n'y omettray rien de tout ce que je pourray penser qui s'y pourra raisonnablement faire, et, selon vostre intencion, ayant délibéré de vous envoyer après cela ledict s<sup>r</sup> de Lion pour vous faire entendre plus amplement comme toutes choses se sont passées, tant pendant que luy et ledict s<sup>r</sup> de La Chappelle ont esté à Chaillons que en ce lieu depuis qu'ilz y sont avec moy.

Cependant, je vous prie, Monsieur mon  
fils, faire prendre garde à voz Suisses, quand  
ils seront prestz d'entrer en vostre royaume;  
car je crains que l'occasion du retardement  
de mondict nepveu le duc de Mayenne, qui  
assemble de très grandes forces du costé de  
Bourgongne et des provinces voisines, sont  
pour essayer d'en prester une à vosdicts  
Suisses, lesquelz pour ceste occasion il faudra  
assister de quelque cavallerie. Cependant je

prie Dieu. Monsieur mon fils, vous conservez en parfaite santé et vous donnez l'entière obéissance de tous vos subjects, avec longue et heureuse vie. Lequel je prie Dieu vous en donne. Escript à L'Espernay, le six jour d'april 1585. Je suis, Monsieur mon fils, votre humble et affectionné père. (CATERINE.)

1585. — 10 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 10297, f° 1.

**AU ROY MONSIEUR MON FILZ.**

Monsieur mon fils, auparavant que je recuse la lettre que m'avez escripte par le frere du tresorier provincial de Metz et pais Messin, j'avois ja parle a mon neveu de due, de Guyse, non seulement pour l'argent des garnisons de la charge d'edict tresorier, mais aussi pour les deniers des reparations et autres assignations baillees pour vos affaires, dont il a faict arrester les deniers a Chalons; et l'ay rien obmis a luy remonstrer de tort qu'il ne falloit de toucher a cesdits deniers; ayant aussi faict recourir de la malvaigie estrime que luy mesmes avoit et de son opinion de tout

tirper l'hérésie, m'estant aussy estendue à luy représenter tout ce qui se peult, de tant d'autres raisons qu'il y a sur cela, et l'expérience qu'on a eue comme la paix a plus diminué les huguenotz que la guerre, le priant de s'ouvrir à moy franchement des moyens qu'il y auroit d'aller au devant de ce mal. Et après toutes les remonstrances et persuasions que je luy ay peu faire, en quoy aussy je ne pense avoir obmis aucune chose, je luy ay dict, voyant qu'il ne s'ouvroit point à moy, que je ne pensois pas qu'ilz eussent entrepris ung tel faict, qu'ilz ne sceussent à quelle fin ilz désiroient venir. Sur quoy, il m'a confessé qu'ilz vous en vouloient présenter une requeste et s'est laissé entendre qu'il eust bien désiré que je m'en retournasse à Paris et que j'y menasse aussy mon filz le duc de Lorraine, ou qu'il yroit quand il sera venu, et que plus commodément là se pourroit adviser aux affaires, se congnoissant bien par ses propos que ma présence leur nuyt icy et empesche leurs forces, ou que ilz voudroient que je m'en allasse pour me suivre de bien près à Paris; mais ayant fort résisté à cela, je luy ay bien faict congnoistre que je ne partirois point d'icy que je n'eusse arresté ce mal, et luy ay encores représenté ce qui m'a semblé à propos, des plus fortes raisons que j'ay peu, pour luy faire congnoistre le grand tort que luy et les siens se faisoient et le grand préjudice que ce seroit aussy à cest estat, considérant, comme je faisois, que, qui n'y remédieroit, ce royaume seroit incontinant plain d'estrangers et que serions en danger qu'ilz nous chassassent tons, le pressant encores d'avantage de me dire les moiens qu'il y avoit et ce qu'ilz désiroient pour remédier à cedit mal. Et voyant que je n'en pouvois rien tirer, je luy ay dict que je voullais appeller, et de faict j'ay faict venir

auprès de nous, les s<sup>r</sup> de Lion<sup>1</sup>, de la Chapelle des Ursins, de Lانسac et Pinart, pour sçavoir si nous pourrions ouvrir quelques moiens qui y feussent propres, et avons chacun de nous faict ce qu'avons peu pour les luy faire dire; mais il a tousjours dict qu'il n'estoit point seul en ce faict, et d'avantage qu'il se sentoit tellement perplex en son esprit, qu'il n'y pouvoit plus avant entrer. Qui a esté cause que nous luy avons faict entendre que, s'il ne peut maintenant faire ce qui est nécessaire du tout pour oster le mal, au moins qu'on face une suspension ad ce qu'il n'entre aucuns estrangers dans le royaume. et que les forces de part et d'autre ne s'avancent plus avant, et que cependant nous nous assemblions, mon cousin le cardinal de Bourbon, luy, et mon neveu le duc de Mayenne, qui m'avoit escript par lettres, que j'avois receues ce matin de luy et des s<sup>r</sup> des Chasteliers<sup>2</sup> et de Rochefort La Croisette, qu'il viendrait bientost me trouver, et qu'aussy j'en espérois aultant de mondict cousin le cardinal de Bourbon, suivant une dépêche. que luy avois, et aux s<sup>r</sup> de Raiz et de Lenoncourt<sup>3</sup>, ce jourd'hui faicte, de laquelle je vous envoie des doubles; mais pour cela nous n'avons rien peu tirer de mondict neveu le duc de Guyse, sinon qu'il ne pensoit pas que sondict frère peust venir de dixhuict ou vingt

<sup>1</sup> C'est le célèbre Pierre d'Espinoe, archevêque de Lyon, depuis 1574, qui joua un rôle considérable dans toutes ces négociations. Ami des Guises, il devint bientôt un des plus féroces ligueurs.

<sup>2</sup> Le s<sup>r</sup> des Chasteliers pourrait être René de Daillemont du Lude, évêque de Luçon, puis abbé de N.-D. des Chasteliers à Poitiers, et plus tard évêque de Bayeux, fils de Jean de Daillemont, premier comte du Lude, père du maréchal de Matignon.

<sup>3</sup> Henri de Lenoncourt, maréchal de camp, chef des ordres du roi, qui avait épousé Françoise de La Roche-Bois-Dauphin.

jours. Sur quoy je luy ay franchement dict que ce seroit doncques luy qui l'en détourneroit, considéré le contenu de ses lettres et celles des s<sup>r</sup> de Chastelliers et de Rochefort La Croisette, que je vous envoie, et que, pour le regard de mondict cousin le cardinal de Bourbon, il pourroit bien en deux jours avoir parlé à luy, entendant, ce me semble, qu'il ne veult pas qu'il parte de Guyse. Et ne veult obmettre à vous dire aussey, Monsieur mon filz, que par ses propos il semble qu'ilz veulent rien faire sans mon neveu le duc de Moreneur, combien que j'aye dict à mondict neveu le duc de Guyse ce que ledict s<sup>r</sup> de Mercueur vous avoit escript dernièrement, l'ayant encores chacun de nous admonesté de nous ouvrir les moyens et dire franchement ce qu'ils désiroient; mais nous n'y avons encores rien gagné, de sorte que, pour plus desloignement l'attirer, je l'ay prié d'y penser entre cy et ce soir, ou demain au matin. Je verray encores ce qu'il voudra dire et vous assure que je n'y ai obmis et n'y obmettray rien de tout ce que je pourray penser qui s'y pourra raisonnablement faire, et, selon vostre intention, ayant délibéré de vous envoyer après cela ledict s<sup>r</sup> de Lion pour vous faire entendre plus amplement comme toutes choses se sont passées, tant pendant que luy et ledict s<sup>r</sup> de La Chappelle ont esté à Chaillons que en ce lieu depuis qu'ilz y sont avec moy.

Cependant, je vous prie, Monsieur mon filz, faire prendre garde à voz Suisses, quand ilz seront prestz d'entrer en vostre royaume; car je crains que l'occasion du retardement de mondict neveu le duc de Mayenne, qui assemble de très grandes forces du costé de Bourgogne et des provinces voisines, sont pour essayer d'en prester une à vosdicts Suisses, lesquels pour ceste occasion il faudra assister de quelque cavallerie. Cependant je

prie Dieu, Monsieur mon filz, vous conserver en parfaite santé et vous donner l'entière obéissance de tous vos subjects, avec ilongue et heureuse vie.

Esript à Espernay, le six jour d'avril 1585.

De sa main. Monsieur mon filz, lexcusé moy cet me vous aytira de ma moyn, car je soue, éray père que cela me aydera à guéryre je croy que demeyn je prendré médecine pour nettyer tout; et voldrés qu'il fust ausi aybé à venir à cet que désirés, car je treuve monsieur de Guyse fort pansif et ne povoyr ryen à cet qu'il dyst, tout ceul. L'évesque de Lyon vous représentera si byen toutes chausse, que je m'en remetre sur luy.

Notre bonne é très affectionée et hobliée mère, luy en joye. Catherine.

1585. — 10 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 10297, P. 1.

# AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, auparavant que je re-  
ceuse la lettre que m'avez escripte par le frère  
du trésorier provincial de Metz et pais Messin,  
j'avois ja parlé à mon neveu le duc de Guyse,  
non seulement pour l'argent des garnisons de  
la charge d'edict trésorier, mais ausi pour  
les deniers des réparations et autres assigna-  
tions baillées pour vos affaires, dont il a faict  
arrester les deniers à Chaillons; et l'ay rien  
obmis à luy remonstrer de tort qu'il ne faisoit  
de toucher à vosdicts deniers. N'ayant ausi  
faict remontrance de la mauvaise estime que  
luy mesmes avoit et de son opinion du tout

contraire à cela quand, estant auprès de vous, il a ouy parler en vostre Conseil de ceulx qui touchoient à voz deniers. Toutesfois, je n'ay peu gagner sur luy de permettre que lesdicts deniers sortent dudict Chaallons, quoy que je luy aye encores remonstré qu'ilz n'estoient plus dans les coffres de la recepte générale, mais es mains des particulliers, qui en avoient cy-devant faict prest et avance pour vostre service de la pluspart; et qu'il en avoit aussi pour le payement des rentes de Paris, après lequel il y avoit infinies pauvres veuves et orphelins qui attendoient. Je luy ay aussi fort expressément parlé de voz pouldres qui estoient chargées pour mener à Paris, qu'il a faict arrester; mais de tout il n'a remis au retour de monsieur de Lyon, lequel a veu l'instance que j'en ay faicte, aussi m'en remectray-je à luy pour vous en parler plus amplement. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escrypt à Epernay, le x<sup>e</sup> jour d'avril 1585.

Vostre bonne & très affectionné et hoblige mère,

CATHERINE.

1585. - 13 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 10597, f° 6.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, je ne vous escripviz point hier, pour ce que le jour précédant estoit party l'archevesque de Lyon, qui vous aura rendu amplemant compte de tout ce qui s'estoit, depuis ma précédante depesche, passé en ces quartiers, principalement pour le faict de nostre négociation, en laquelle l'on me donne toujours bonne esperance, m'estant

hier soir l'évesque de Chaallons<sup>1</sup>, venu trouver et faict entendre que mon nepveu le duc de Guize, encores qu'il feust admonesté par quelques broullons de continuer ses mauvaises délibérations, estre néantmoins, ce luy semble, résolu à se rengier plustost à obéir à voz commandemens, selon les grandes remonstrances et persuasions que luy en ay faictes, mais qu'il peust avoir quelque rouleur pour son honneur et seureté de sa personne et des associez<sup>2</sup>. Sur quoy, comme vous pouvez bien penser, je n'ay obmis à fortifier ledict évesque de Chaallons de tout ce que j'ay peu, pour continuer les bons offices qu'il dict qu'il y faict et pour entretenir mondict nepveu en ceste bonne délibération; j'en ay aussi tenu mesme language à ma cousine de Sy-  
pierre<sup>3</sup>, qui est encores icy, laquelle monstre désirer bien fort que ces choses icy passent par la douceur, et puis j'espère voir tantost mon filz le duc de Lorraine, envers lequel j'useray de la puissance que je puis avoir envers luy afin qu'il use aussi de l'auctorité qu'il doit avoir sur ses cousins; et soyez assuré, Monsieur mon filz, que je n'y obmectray rien de tout ce qui peult servir pour arrester grant mal qu'advierdroit qui n'yroit au devant et n'y remédieroit.

<sup>1</sup> Cosme Claude de Marchaumont, évêque de Châlons de 1574 à 1624, qui fut mêlé à beaucoup d'affaires de temps et assista au sacre de Henri III et de Louis XIII, comme assesseur de l'archevêque de Reims.

<sup>2</sup> Nous avons retrouvé l'original de la réponse de Henri III à cette lettre de sa mère; nous la publions à l'Appendice, regrettant de n'en avoir pu retrouver d'autres.

<sup>3</sup> Louise de Halluin, fille d'Antoine, seigneur de Piennes et de Maguelay, sœur de la belle Jeanne de Piennes, si célèbre par ses amours malheureuses avec François de Montmorency; elle était depuis 1565 l'épouse de Philibert de Marcellay, seigneur de Siquerre, ambassadeur de Charles IX.



Je ne veulx aussi oublier de vous dire que je n'ay pareillement rien obmis envers ma niepce la duchesse de Guize, en ung soir et une matinée qu'elle a esté icy, et l'ay rendue si capable de vostre bonne et droicte intention envers son mary et tous ceulx de leur maison et du tort que s'estoit jà faict sondict mary et de la mauvaise réputation qu'il acquerroit, si cecy alloit avant, que je m'asseure qu'elle y fera aussi tout le bon office qu'elle pourra, qui me faict tousjours espérer qu'il viendra quelque fruit de ma négociation; aussi ne seroit-ce pas peu si toutes ses menées et levées se pouvoient cesser et remettre le repos dès à ceste heure, comme ledict évesque de Chaal-  
lon m'en a donné quelque espérance, avec quelques douces conditions pour leur honneur et seureté: il ne m'a pas encores proposé quoy; mais il semble qu'ilz veuillent parler de quelques villes pour eulx retirer, selon que les choses se pourront négocier, aussi que peult-estre ilz seront, se dit-il, si raisonnables qu'ilz se contenteront de ce qu'il vous plaira vous mesme adviser. J'estime que ledict s<sup>r</sup> de Lyon vous aura représenté toutes choses et parlé, mesme que nous ne pouvions entendre la seureté que demandera ledict s<sup>r</sup> de Guize outre que de quelques villes, ce que je n'ay jamais voullu monstrier d'entendre, mais remettre à vous à en déclarer vostre intention. Et cependant je vous diray encores, Monsieur mon filz que je suis de vostre mesme opinion que baston porte paix, aussi fault-il que vous aiez le plustost que pourrez voz forces, car il n'y a rien qui ayde tant à avoir la paix, et puis si ses gens icy nous vouloient entretenir de parolles, au moins que ne soyez pas despourveu, ny le dernier prest, mais le premier et tousjours le plus fort, s'il y est po

Cependant, je vous envoie une

J'ay receue du s<sup>r</sup> des C

s<sup>r</sup> de Rochefort malade, par laquelle vous verrez que mon nepveu le duc de Mayne devoit partir jeudi dernier de Dijon pour me venir trouver; mais, comme vous aurez veu par ma dépesche précédante le parlement dudict s<sup>r</sup> de Lyon, mondict nepveu le duc de Guize m'asseura luy envoyer ung courier, affin qu'il luy envoiasst son intention et mémoires pour faire pour luy en ceste prochaine conférence; je crains que cella face revocquer ou retarder son parlement, comme je crains que l'on ait voulu faire jusques icy, et que l'on veuille faire encores cellay de mon cousin le cardinal de Bourbon, de peur que je ne les voye, comme entendrez par la dépesche que je viens de recevoir de mon cousin le duc de Raiz et du s<sup>r</sup> de Lenoncourt, que je vous envoie, par laquelle vous verrez aussi la perte qu'a faicte le roy d'Espagne devant Envers par l'explosion d'ung vaisseau plain d'artifices de feu, qui a tué le marquis de Richebourg, le s<sup>r</sup> de Billy, vingt cinq cappitaines, bien cent gentilshommes et mil soldats; si cella est, ceulx dudict Envers pourront avoir quelque relasche et ne peult cella estre, s'il est vray que ledict roy d'Espagne ne soit bien afoibly ès Pais-Bas; car lesdicts marquis de Richebourg et s<sup>r</sup> de Billy, avec lesdicts cent gentilshommes et vingt-cinq cappitaines estoient des principaulx de ses forces par delà, ne leur restant guerres de cappitaines et gens de commandement.

De : nsieur mon filz, je vous supplie de ne vous ayscrips de ma meyn, j'étais si tormentée cete nuyt de ma gste, que je le feus jeamès tent, et je crains en estre un peu myeux, voy-p un cristeyère; mais tout ipéc ra, en cet que je pouré et royn cervyr en sesiv que je

n'i mète toute la pouyne que je pouré pour satisfaire à vostre volonté et nécessité que ha cet royaume de repos. Je atemps dans deus heures vostre frère de Loreyne, que l'on dyst m'aydera en cet fayst de tout son povoyr; je pryé à Dyeu que tout puyse sortyr à vostre contentement.

(*La lettre continue de la main de Pinart*):  
Monsieur mon filz, je viens présentement de recevoir la responce à la dépesche que je vous ay faicte avant le partement dudict évesque de Lyon, suivant laquelle je n'obmetray aucune chose que je puisse pour vostre service par deçà, où je me tiendray jusques ad ce que les choses soient réduictes à quelque bonne fin. et garderay en tout ce que je pourray par ma présence et par ma dextérité ces gens icy d'approcher plus près Paris. Cependant, je prie Dieu. Monsieur mon filz, vous donner le contentement que vous souhaitez et désire.

Escrip̃t à Espernay, le viii<sup>e</sup> d'avril 1585.

*De sa main* : Vostre bonne é très affectioné et hoblygé mère.

CATHERINE.

1585. - 14 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 10497, P. 8.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, hier soir arriva mon filz le duc de Lorraine, lequel se porte fort bien et a très grande affection de vous faire tout le service que luy sera possible envers ses cousins de la maison de Guyse, ayant extrême regret de la grande faulte où ilz sont tombez et de s'estre tant oublié d'avoir fait une si pernicieuse entreprise, dont il a bien congneu.

passant par Chaallons, où il a veu mon neveu le duc de Guise, qu'eulx mesmes y ont aussy très grand regret et congnoissent bien leur faulte et grand préjudice qu'ilz ont faict à vostre service et à tout le général de vostre royaume. Estimant mondiet filz le duc de Lorraine, ainsy qu'il m'a dict, par ce qu'il a peu comprendre de leur intention, après avoir bien considéré les remonstrances que je seyz à mondiet neveu le duc de Guyse et les grandes et probantes raisons que je luy représentez, qu'ilz sont en bonne résolution de se départir de tout cecy, pourveu que pour ce qui s'est passé il soit faict en sorte qu'il ne puisse estre dict qu'ilz soient encouruz en crime de lèze Majesté; estimans qu'il n'y a que le prétexte de nostre religion, et le bon zèle qu'ilz avoient à la manutention d'icelle, et l'opinion qu'ilz avoient en ce faisant de vous faire service et que l'aurez très agréable qui puisse servir à couvrir ceste faulte. Regardez doncques, Monsieur mon filz, s'il vous plaist, avec telz qu'il vous plaira de vostre Conseil à adviser ce qu'il faudroit pour ce faire et m'en donner vostre bon advis, lequel je suivray entièrement et n'obmetray aucune chose que je puisse pour arrester ce grand et dangereux mal que ces remuemens icy pourroient apporter, qui n'y remédieront promptement, comme il faut que nous facions. Aussi, n'y perdray-je de ma part une seule minutte d'heure de temps, espérant aujourd'huy veoir icy de retour l'archevesque de Lyon, ainsy qu'il a escrip̃t au secrétaire Pinart, et, incontinent après son arrivée, j'advieray mondiet neveu le duc de Guyse venir icy, et en presseray encores le plus que je pourray mon cousin le cardinal de Bourbon, que l'on disoit qui devoit hiev à Reims. Mais comme vous aurez veu par la dépesche que je vous seyz hier soir, je

crains que l'on me veuille entretenir sur ceste espérance de le faire venir, et que toutesfois, ou que sa maladie de collicque, laquelle vous aurez aussy veu par ladicte dépesche que l'on dict qui le travaille, où la résolution d'empescher que je puisse parler à luy, soit cause qu'il ne vienne pas, ny pareillement mon neveu le duc de Mayenne, et qu'ilz veuillent mener les choses à la longue : ce que j'empescheray le plus qu'il me sera possible; car le mal en empireroit tousjours, pour ce que, si leurs estrangers s'advansoient et leurs forces s'assembloient, combien que j'estime qu'elles ne pourront pas estre si grandes qu'ilz pensoient, d'autant que beaucoup les abandonnent veoyant leurs mauvais déportemens, il y auroit d'avantaige de despense et plus de difficulté à accorder le tout. Et ne fault point, s'il vous plaist, Monsieur mon filz, que ces espérances de composition (encores que je croy certainement qu'elles réussiront) vous facent rien différer de la diligence requise de l'amas de voz forces et de la provision d'argent et les aultres choses nécessaires pour la guerre. Car, quand vous serez bien préparé, vous aurez tousjours la paix plus avantaigeuse et ferez que voz voisins vous redoubteront, au lieu de fomentier cesdicts remuemens, ausquelz mondiet filz de Lorraine m'a dict que l'on ne feust point entré si, dez qu'il alla à Joinville, il eust eu quelque commendement de vous. Car il congnissoit desjà le malcontentement qu'avoient cesdicts cousins; et, combien qu'il ne sceust leur délibération, si essaya-il, tant qu'il peut, de les destourner de rien faire à vostre préjudice, estimant que s'il eust, comme dict est, eu quelques lettres de vous, ou de moy, il les eust destournez de ces mauvaises délibérations; et, à ce que je veoy, il a très bonne volonté, selon les grandes obligations qu'il cong-

noist bien vous avoir, de vous y faire avec moy tout le très humble service qu'il pourra. Je l'ay prié de mander à mondiet neveu le duc de Guyse le tort qu'il se feroit, et comme il aggraveroit d'avantaige le mal, s'il retenoit voz deniers, lesquelz il luy conseillera de laisser sortir de Chaallons, affin qu'ilz puissent estre employez ès lieux où ils sont destinez. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous conserver en très bonne santé, l'obéyssance entière de touz voz subjectz, et vous donne prospérité en voz affaires, avec très longue vie.

D'Espernay, le xiiij<sup>e</sup> jour d'avril 1585.

Monsieur mon filz, je viens présentement d'estre advertye que mondiet neveu le duc de Guyse a mandé, il y a trois ou quatre jours, au s<sup>r</sup> de Beauvais-Nangy<sup>1</sup> d'advancer de lever le plus de forces qu'il pourra et de s'aller jecter avec cinq ou six cens harquebuziers dedans la ville d'Orléans; et luy a-on mandé qu'il y entrera fort aizément par la citadelle.

Vostre bonne & très affectionné et hoblignée mère,

CATHERINE.

1585. — 15 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, p. 14.

#### A MONSIEUR BRULART,

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR MON FILS, SECRÉTAIRE D'ÉTAT  
DE SES COMMANDEMENTS ET FINANCES.

Monsieur Brulart, je receuz hier par Du-sauger la lettre que m'avez escripte, ayant

<sup>1</sup> Antoine de Brichanteau, seigneur de Beauvais-Nangis, capitaine des gardes depuis la mort de Du Guast en 1575, fut bien envoyé à Châlons par Henri III au mois de mars de cette année. Voir les p. 23 et suiv. *Mémoires du marquis de Beauvais-Nangis*, publiés par la Société de l'Histoire de France, 1852, in-4°.

vu par ycelle l'estat en quoy estoit Orléans et la dépesche que le Roy monsieur mon fils y a faicte par Roger. J'estime que ceux de la ville seront très aizes d'ouvrir la citadelle par le dedans; mais que le sieur d'Entraigues<sup>1</sup> fera ce qu'il pourra pour l'empescher; cela pourra estre cause de remettre ceux de la ville en leur devoir envers le Roy mondiet s' et fils et qu'ils ne croiront plus le dict sieur d'Entraigues, duquel je n'eusse jamais creu une si grande faulte, pour pourvoir à laquelle, il me semble qu'il n'y auroit point d'autres meilleurs moyens que ceux que le Roy mondiet sieur et fils y en use.

J'ay veu aussi ce que m'avez escript de Rouen, estant bien aize que le sieur de Carrouges<sup>2</sup> y soit; car, outre que c'est un très homme de bien il a beaucoup d'auctorité audict Rouen, et l'amitié des habitants; ce qui me faict bien espérer de ladiete ville de Rouen.

J'attendz à diner icy monsieur de Lyon, pour suivre ce qu'il m'apportera de l'intention du Roy monsieur mon fils.

Cependant, je prie Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escrip't à Espernay, le xv<sup>e</sup> jour d'Avril 1585

CATHERINE.

*Et plus bas :* PINART.

Non seulement François de Balzac d'Entragues, que son mariage avec Marie Touchet avait pourtant rapproché de la Cour, ne fit rien pour conserver au roi la ville dont il était gouverneur; mais, dès le mois de mars, il s'était prononcé ouvertement pour la Ligue, faisant d'Orléans un des boulevards du parti et entraînant avec lui presque tout le pays, Pithiviers, Beaugency, Jargeau, Sully, Neuville, Louviers.

<sup>1</sup> Voir plus haut, p. 723, la lettre adressée par la reine mère à M. de Carrouges, lieutenant général en Normandie.

1585. -- Avril.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3991, f. 76.

A MA COUSINE

MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, j'é aysté byen aysé d'avoyr entendu par Véne vostre bon portement et que vous délybérés de byentost revenyr en selete compaignie, au je vous désire ynfiniment. et ne vous réponsrés à vos belles paroles que m'avés ayscriptes et mendées par Neuchele. mès à cet heure je say aystre plus de cœur que de toutes les honestetés que eusés; car, tout ynsin come je m'aseure que ledyst Neuchele vous aura fest entendre de ma volantié, je la vous reconfirmeré par la présante, car je n'euse ceu avoyr chause qui m'eust plus donné de contentement en mon vyel beage que voyr ma pettyle-fille, que je ayne come savés, pour aystre fille d'une fille que j'é aymée et fille du Roy mon signeur, que vous qui savés come je l'ay aymé ne doucteré pas que tout ce que vyent de ses enfans, que je ne les ayne plus que moy. Et selete-ysi, je l'ay nourye et reconest tout cel que je luy say. que le plus grent contentement que je pay avoyr c'et l'avoyr maryée avent de mouryr. selon cel que ayl est, et que sera heureux ayent une tele bele-mère, qu'ele vous est si proche, que quant cet si n'eust aysté, en luy défallant, ly eusies servi de mère; et aysien cesi, je mouré aveques cet contentement de l'ay l'aler en lyen que sera aymée come propre file, et tant que je vyvré je me promets de voyr et la bele-mère et la fille et le fils avecques moy; et toutes ces reysons vous pruy l'ayr croye et vous aseurer que je l'ay très très bon, et désire d'en voyr byen tost l'accomplissement, que, aultre le désir que j'é de vous voyr, me fest vous pruy le revenyr le plus

tost que pourés. Et vous prie en cet pendant vous aseurer que n'aurés jéamès une milleure ny plus aseuray amye.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 15 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, f° 20.

A MONSIEUR BRULART,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILS, SECRÉTAIRE D'ÉTAT  
DE SES COMMANDEMENTS ET FINANCES.

Monsieur Brulart, je vous ay faict ce matin response à la lettre que vous m'avez escripte, par Dusauger, aiant commandé la vous envoyer par l'ordinaire. J'attends bientost icy l'archevesque de Lyon, et, jusques à son arrivée et que je l'aye oy, je ne vous saroi que dire, sinon vous prier de me faire soubvent entendre des nouvelles du Roy monsieur mon fils et des choses qui surviendront, comme avez accoustumé; en quoy vous m'avez faict et ferez très grand plaisir et de me renvoyer incontinent ce porteur. Cependant je prie Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Espernay<sup>1</sup>, le lundy xv<sup>e</sup> d'avril 1585.

Signé : CATHERINE.

*De sa main* : Monsieur Brulart, ainsi que je signois celle-cy, ledict sieur de Lion est arrivé : je le verray après souper.

<sup>1</sup> L'archevêque de Lyon était arrivé le 2 avril près d'Épernay; mais le capitaine Joanne, au service du duc de Guise, lui ayant barré le chemin, il dût s'arrêter au petit village de Matouge sur la Marne, entre Épernay et Châlons. De là, il écrivit au Roi, à Pinart et à Brulart

1585. — 16 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, f° 21.

AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon fils, ce porteur, nepveu du sieur de la Verrière, venant de Metz et s'en allant vous trouver, m'a aporté lettre dudict sieur de la Verrière, par laquelle je voy qu'il est en grande poyné de l'argent du payement de la garnison dudict Metz, que mon nepveu le duc de Guise a faict arrester à Chaallons. Vous avez veu ce que vous aye escript qu'il m'a respondu, quand je luy en ay parlé; depuis, j'ay prié mon fils le duc de Lorraine de luy escrire et remonstrer le tort qu'il se fera, s'il touche à vos desniers; toutesfois, j'ay entendu qu'il a faict prandre desdicts deniers et qu'il en employa quatre ou cinq mil escuz pour distribuer aux gens de guerre qu'il a icy ès environs, qui ne vivent pas mieulx que ceulx qui se sont cy-debvant levés sans vos commissions et contre vostre auctorité. Je l'ay aussy dict à mondict filz le duc de Lorraine, afin qu'il fist pareillement envers luy que le peuple fust deschargé de maux, que l'on commence desjà de faire par beaucoup d'opressions, que tant de canailles de gens de pied qui s'assemblent feront à voz pauvres subjectz, s'il n'y est bientost remédié et faict quelque bonne résolution. En quoy je veoy mondict fils le duc de Lorraine fort affectionné à vous y faire tout le très humble service qu'il pourra. Je veiz hier soir l'archevesque de Lyon; mais, pour ce qu'il est fort travaillé de sa goutte, je suiz d'avis, après avoir à part parlé à luy, qu'il

pour expliquer les causes de son retard et pour les prévenir en même temps que dans l'entourage des princes lorrains on avait de grandes défiances contre la Cour et qu'au fond on souhaitait plutôt la guerre qu'un arrangement sans doute peu durable.

s'allast reposer; et, ce matin, j'assembleray ceulx qui sont icy de vostre Conseil, et verrons quel chemin nous tiendrons pour poursuivre ma négociation, affin d'avancer le plus qu'il me sera possible ce bon œuvre, pour lequel vous pouvez estre asseuré, Monsieur mon filz, que je n'obmectray aucune chose de tout ce que je pourray penser qui y pourra servir. Cependant, je prie Dieu, Monsieur mon filz, vous conserver en bonne santé, vous donner l'entière obéissance de tous vos subjectz, toute prospérité, et très heureuse et longue vie.

D'Espernay, le mardy matin, xvi<sup>e</sup> d'avril 1585.

Monsieur mon filz, depuis ceste lettre escripte, j'ay advisé, avec l'advis de ceulx de vostre Conseil qui sont icy, et suivant l'opinion de mon filz le duc de Lorraine, auquel ausy j'ay communiqué ce qui fut advisé dernièrement avec mon nepveu le duc de Guize, que j'envoieray aujourd'hui Paillobiers, et mondict filz le duc de Lorraine, le baron d'Aussenville devers mondict nepveu le duc de Guize, affin de l'advertir du retour de l'archevesque de Lyon, de le prier, suivant ce que advisasmes quand il estoit icy, de revenir en ce lieu pour négocier et faire une bonne résolution en ces affaires, espérant que suivant le terme de sept jours qu'il avait pris et qui echèront demain, il aura eu mémoires de mon cousin le cardinal de Bourbon et de mon nepveu le duc de Mayne, s'ils ne viennent eux-mesmes pour faire pour eulx en nostre conférence.

*De sa main :* Vostre bonne et affectionné et hoblige mère.

CATHERINE.

1585. — 16 avril.

Orig. Bibl. nat. Fonds français, n° 3371, f° 22.

A MONSIEUR BRULART,

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR DES FELS, SECRÉTAIRE D'ORDRE  
DE SES COMMANDEMENTS ET FINANCES.

Monsieur Brulart, j'escripz au Roi monsieur mon filz une lettre de ma main, que j'ay baillée au sieur Petremol, présent porteur, que j'ay esté d'avis qui allast trouver le Roi mondict sieur et filz, pour entendre son intention et faire faire les lettres patentes et expéditions de l'ordre qui fault establir pour la requeste générale et pour les requestes particullières: à quoy il fault user de dilligence, comme aet le sieur Petremol, sur lequel me remettant du faict desdicts finances, je ne vous seray plus longue lettre. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Espernay le xvi<sup>e</sup> jour d'avril 1585.

Monsieur Brulart, je vous diray ausy que l'on m'a assuré que mon nepveu le duc de Mayne arriva, avant-hier ou hier, à Joinville où l'est allé veoir mon nepveu le duc de Guize, qui doibt estre demain de retour à Reims, où aussi se doibt trouver mon cousin le cardinal de Bourbon. Je leur escriptz à tous, et les prie de me venir trouver en ce lieu, affin que nous puissions conférer ensemble et faire quelque bonne résolution pour arrêter les maux qui se préparent et establir un repos en ce roialme; en quoy je n'obmect rien de tout ce qui se pourra suivant l'intention du Roy.

*De sa main :* Mon filz le duc de Lorraine me donne espérance de faire quelque chose mes que l'on acomode le fayt de la religion

à quoy je ne respon ryen que je n'aye des nouvelles du Roy.

CATHERINE.

*Et plus bas* : PINART.

1585. — 16 avril.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Pétersbourg, Documents français, vol. 20, f° 91.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, j'ay veu et bien considéré l'escript qu'avez faict dresser sur les poinctz contenus au manifeste que ces gens icy font (comme vous dictes par la lettre qu'il vous a pleu m'escripre), démonstration de vouloir d'une main nous ensevelir, mais de l'autre voler partout pour donner les impressions qu'ilz désirent, et attirer à eulx par ce moyen tout ce qu'ilz pourront à leur dévotion; mais, comme chascun voit, ilz sont poussés d'autre chose que de la religion, ainsi que par ledict escript il est fort bien à propos représenté, croyant fermement qu'avec leurs mauvais deportemens, et faisant tout le contraire de ce qu'ils disent, que ledict escript estant envoyé par vos provinces servira grandement à confirmer les bons en leurs devoirs et à en retenir beaucoup de ceulx qu'ilz ont déjà séduictz; mais pourtant vous suppliant, Monsieur mon filz, vouloir différer à l'envoyer es costés de deçà, jusqu'à ce que nous ayons veu s'il nous sera possible quand serons assemblés (que j'estime qui sera entre deux ou trois jours), de faire quelque bonne résolution au bien de vostre service et repos de ce royaume, et pour ce que, par une autre lecture particulière que je vous fis hier soir<sup>1</sup>, vous verrez toutes les autres particularitez que je vous

pourrois escripre, et entendrez aussi de Laubespine, présent porteur, comme je suis de ma santé, je n'estendray ceste-cy davantaige que pour prier Dieu, Monsieur mon filz, vous avoir en sa très sainte et digne garde.

Escript à Epernay, le xvi<sup>e</sup> jour de avril 1585.

*De sa main* : Monsieur mon filz, j'ai veu le mémoire que m'avez envoyé et m'assure qu'il servira infiniment par icy à gagner tous vos subjectz, et vous supplie penser si par le même escript vous y mettiez que vous voulez tenir les estatz, pour regarder aux moyens par lesquels vous pourrez remectre ce royaume en sa forme accoutumée, tant pour la religion que pour les désordres que la longueur des guerres et qu'elles y ont apporté et que voyez encore continuer à vostre grand regret et vous empescher d'avoir pu exécuter tous vos bons et sages desseins; je pense que, voyant tous vos subjectz que voudrez les oyr en leurs doléances et recevoir leurs conseils et advis, pour donner ung bon ordre et repos à cest estat, que cela préservera beaucoup de gens et n'iront ni à ceste extrémité, ni les meilleurs n'i leur aideront, comme ilz font. Je pense à tout ce que je puis si n'avez la paix pour rompre cet usage par tous moyens.

Vostre bonne et très affectionnée et obligée mère<sup>1</sup>,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Henri III de son côté suivait attentivement les négociations conduites par sa mère. Dans une lettre autographe, il disait au duc de Nevers, gouverneur de Champagne :

« Mon cousin, vous m'avez faict grand plaisir de me mander des nouvelles de la Reyne, ma bonne mère; M<sup>r</sup>. Miron, s'en allant par delà, la voyra pour la servir, si elle en ora à faire. Mais, Dieu me veuille, j'entends qu'elle se porte byen maintenant, qui est mon principal hon-

<sup>1</sup> Nous n'avons pas retrouvé cette lettre.

1585. — 16 avril.

Copie Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, f° 16.

A MONSIEUR BRULART,

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR MON FILS, SECRÉTAIRE D'ÉTAT  
DE SES COMMANDEMENTS ET FINANCES.

Monsieur Brulart, estant passé par icy le neveu du sieur de la Verrière, je n'ay voulu qu'il soit party sans escrire au Roy monsieur mon filz ce que j'ay advisé, comme verrez qu'il est porté par ma lettre, depuis l'arrivée de l'archevesque de Lyon, et aussitost que le sieur de Puilemburget le baron d'Aussonville, que mon filz le duc de Lorreyne et moy envoyons devers mon neveu le duc de Guise, seront de retour, ou que j'auray de leurs nouvelles, je ne fauldray d'escrire au Roy mondict seigneur et filz ce qu'ilz m'auront rapporté.

Cependant, je prie Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Epernay, le xvi<sup>e</sup> jour d'avril 1585.

CATHERINE.

1585. — 16 avril.

Orig. Bibl. impér. de Saint-Petersbourg, vol. 19, f° 34.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILS, SECRÉTAIRE D'ÉTAT  
ET DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, vous m'avez fait un grand plaisir de m'avoir si amplement escript

heur, et dont je lui rends graces infinies... Je me recommande à Madame de Nevers; je suis depuis trois jours à St-Germain-an-Laies (Bibl. nat., ms. fr. 3371, f° 69.)

C'est Miron, sans doute, qui avait apporté à Epernay les instructions écrites dont parle Catherine dans sa lettre. Nous l'en verrons repartir dans quelques jours.

par Dusauger<sup>1</sup>, estant bien fort marrie que les choses soient si mal du costé du Dauphiné et Velay et ès environs, espérant néantmoins que le Roy monsieur mon filz y pourveoira de sa part le mieulx qu'il sera possible, et de ma part je feray de deçà ce que je pourrai. j'attends voir monseigneur de Lyon, après que j'aurois souppé: il est arrivé; vous faisant ceste lettre, pour fin de laquelle, je vous priir continuer m'escrire le plus souvent des choses qui surviendront.

Cependant, je vous envoie une lettre de ma fille la royne de Navarre, et une aultre de la dame de Noailles<sup>2</sup>; et je vous prie veoir, comme vous verrez qu'il sera à propos, les monstrer au Roy, m'escripvant après comme il aura pris le contenu d'icelles. Priant Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Epernay, le xvi<sup>e</sup> avril 1585.

CATHERINE.

De sa main: Monsieur de Villeroy, je vous prie de suplier de ma part le Roy monsieur mon filz de donner à ung des filz de Vion, mon vieil mareschal des logis, la prébende de Saint-Etienne de Troyes, vacquante par la mort de messire François Collard, suivant le placet que je feix mestre.

Monsieur de Villeroy, je vous prie monstrer les lettres, que me escripvant madicte fille et ladicte dame de Noailles, à messieurs de Villequier et de Believre, afin qu'ilz voyent aydent quand les monstrerez au Roy.

<sup>1</sup> Le s<sup>r</sup> du Sauger était un secrétaire de la reine-mère. — Voir t. VI, p. 129 et 129.

<sup>2</sup> La dame d'honneur de Marguerite.



1585. — 18 avril.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 8871, f° 3o.

A MONSIEUR BRULART,

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR MON FILS, CHANCELIER D'ÉTAT  
DE SES COMMANDEMENTS ET FINANCES.

Monsieur Bruslart, j'ay esté bien fort aize d'avoir veu hier les lettres que le Roy monsieur mon fils m'a escriptes, faisant response aux deux dernières dépesches que luy avois faict tenir tant sur ce que m'avoit dict l'évesque de Chaallons que sur ce que ausy j'avois entendu de mon fils le duc de Lorraine, qu'ils avoient congneu en mon nepveu le duc de Guize, depuis qu'il partit d'icy, se souvenant des remonstrances que je luy avois faicte; mais, comme j'ay dict au sieur Miron<sup>1</sup> présent porteur, et que j'ay escript de ma main plusieurs fois au Roy mondiet seigneur et filz, il ne fault pas attendre que je puisse rien faire sans quelque chose du faict de la religion; car, sans cella, ils dient ne pouvoir avoir seurété. Je me remettray doncques au sieur Miron pour en faire entendre au Roy mondiet sieur et filz ce qu'il en a entendu icy.

Cependant vous m'avez faict très grand plaisir de m'avoir si amplement escript et faict entendre, par ce que avez mandé au

<sup>1</sup> Charles Miron, premier médecin de Henri III, mort seulement en 1628, était fils de Marc Miron. Il passe pour l'auteur du fameux discours sur la Saint-Barthélemy, inséré dans les *Mémoires d'Etat de Villeroy*. Il jouissait d'un grand crédit auprès du roi, et les plus grands personnages du temps le prirent souvent pour négociateur. — Voir *Mémoires de du Plessis-Moray*, t. II, p. 579; et aussi la lettre de Bellièvre à la reine mère en date du 2 mars 1585. (Bibl. nat., ms. fr. 15891, f° 399). Déjà en 1584, il avait été chargé d'une mission près le duc de Nevers, gouverneur de Champagne. — Voir Portef. Fontanieu, 358-359, f° 51.

secrétaire Pinart, de l'estat des affaires en vostre charge, vous priant continuer; car, saichant comme les choses vont partout, je me pourray tousjours mieulx conduire en ceste si malaysée négociation que j'ay affaire par deçà. Sur quoy ledict sieur Miron en a si bien instruit de toutes choses, que je m'en remectray à luy, et ne m'estendray pour ceste occasion par ceste-cy d'avantaige que pour vous remercier ausy de ce que m'avez envoyé d'Angleterre, sur quoy j'ay ausy dict audict sieur Miron mon advis, pour le faire entendre au Roy mondiet sieur et filz, et à vous, que je prie Dieu avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Espernay, le xviii<sup>e</sup> jour de avril 1585.

CATHERINE.

Et plus bas : PINART.

1585. — 18 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f° 18.

A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Belière, ce m'a esté très grant plaisir d'avoir eu de voz lettres par le Moine-ton, qui est arrivé ce matin, et vous sçay très bon gré de m'avoir si amplement escript de toutes occurances, vous priant continuer, car je suis tousjours mieulx fortifié saichant comme toutes choses vont partout, et me pourray mieulx conduire en ceste si malaisée négociation que j'ay à conduire de deçà; en quoy je ne voy pas que je puyse rien faire sans le faict de la religion, comme vous entendrez amplement par ce que j'en ay dict au sieur Miron, présent porteur, à la suffisance duquel m'en remectant, je n'estendray ceste-cy d'avantaige, mais, pour la fin, priray

Dieu, Monsieur de Belèvre, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Espernay, le xviii<sup>e</sup> de avril 1585.

La byen vostre,

CATHERINE.

1585. — 19 avril.

(Orig. Bibl. nat. . Fonds français, n° 3371, f° 3<sup>r</sup>.)

#### A MONSIEUR BRULART,

CONSEILLER DE ROY MONSIEUR MON FILS, SECRÉTAIRE D'ESTAT  
DE SES COMMANDEMENTS ET FINANCES.

Monsieur Brulart, je faiz ung mot de dépesche au Roy monsieur mon filz, par le marquis d'Isle présent porteur, encores que par le sieur Miron, premier médecin, j'aye mandé au Roy monsieur mon filz, l'estat en quoy nous sommes encore de ceste négociation, à laquelle ces gens icy ne veulent nullement commencer que par le point de la religion, disant qu'ils ne peuvent avoir neulle seureté que par là. Si le Roy mondiet sieur et filz ne m'avoit faict sur ce entendre son intention, je vous prie lui ramentevoir de ce faire, et m'envoyer promptement un courrier, affin que je saiche sa volonté entre cy et dimanche au soir.

Cependant, je prie Dieu, monsieur Brulart, vous tenir en sa sainte garde.

Escript à Espernay, le xix<sup>e</sup> jour de avril 1585.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : PINART.

Monsieur Brulart, le comte Paul<sup>1</sup>, qui est auprès de mon filz le duc de Lorraine, m'a prié de recommander au Roy le comte Rhingraf son beau-frère, afin que, s'il faict lever des vaistres ou employe de ses colonnels, il soit du nombre, se plaignant de ce que ceulx

<sup>1</sup> Paul, comte de Salm, baron de Brandebourg, grand chambellan du duc de Lorraine, qui avait épousé Marie Le Veneur de Carrouges.

que l'on dict qui lèvent pour le service du parti contraire lui ont mandé qu'il n'est point de ceulx que le Roy employe et qu'il eut mieulx faict de se ranger avec eulx, et lever comme l'on l'en a fort poursuivy; mais il ne l'a jamais voulu faire à ce que m'a dict ledict comte Paul; et supplie asseurer le Roy qu'il ne fera jamais rien contre son service.

Monsieur Brulart, j'escripiz une lettre à ma cousine madame de Nemours; je vous prie la bailler au sieur de Villeroy, afin qu'il la fasse veoir au Roy. et puis la ferme et luy face tenir en Piedmont par la première occasion. J'ay advisé de vous envoyer ce courrier; aussi bien faudroit-il que m'en anvoyassiez ung pour m'aporter l'intention du Roy sur ce que luy a porté le sieur Miron.

1585. — 19 avril.

(Orig. Bibl. nat. . Fonds français, n° 3371, f° 34.)

#### AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon filz, vous aurez entendu à la réception de ceste lettre par le sieur Miron, vostre premier médecin, tout ce que je vous pourrois dire de l'estat en quoy nous sommes de deçà, n'estant rien survenu depuis, sinon que le filz de mon cousin le mareschal de Retz m'ayant rapporté la continuation de la malladye de mon cousin le cardinal de Bourbon, ainsy qu'il vous plaira veoir par les lettres que lesdicts sieurs de Retz et monsieur de Lenoncourt m'en ont escriptes, j'ay advisé de l'envoyer visiter par le jeune Pinart, que je feray partir ceste après disnée, et luy escripray de ma main, outre la dépesche que je fais ausdicts s<sup>rs</sup> de Retz et de Lenoncourt pour l'encourager tousjours, afin qu'il sera hors des douleurs de sa collique.

de me venir trouver en ce lieu, où, comme vous avez entendu du s<sup>r</sup> Miron, j'espère que mon nepveu le duc de Guise viendra lundy. Cependant j'espère avoir aussy vostre instruction sur ce que j'ay chargé icelluy s<sup>r</sup> Miron vous faire entendre et représenter du point de la Religion, où ils sont tellement aheurtéz qu'ilz ne veulent rien commencer à négocier que par ce point là, et sans lequel ils dient aussi ne pouvoir nullement trouver de secreté. Sur quoy, j'attendray vostre intention pour la suivre entièrement; et vous diray aussy, Monsieur mon filz, que je me suis assez bien portée ceste nuit: graces à Dieu, je me suis ung peu levée pour faire faire mon liqt, et la douleur que j'avois hier au costé est ung peu cessée et apaisée, et l'enfleure diminuee; mais je suis encores travaillée de la toux et ay doulleur à ung pied, et l'autre encore si foible, que je ne me pourrois soutenir; aussy ne me tiendray-je guères debout.

Je ne veulx oublier à vous dire que le s<sup>r</sup> des Chastelliers arriva hier icy au soir; il m'a apporté les lettres de mon nepveu le duc de Mayenne, que je vous envoie. Il avoit fort bonne volonté de me venir trouver; mais je crois, comme aussy faict lediet sieur des Chastelliers, ainsy qu'il m'a dict, que mons<sup>r</sup> de Guise, par deux couriers qu'il luy a envoyez et son veoyaige à Joynville, l'en a destourné, dont je suis bien marye; car lediet s<sup>r</sup> de Mayenne a, ce me semble, fort bonne volonté. Je prie Dieu. Monsieur mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Ecript à Espernay, le xix<sup>e</sup> d'apvril 1585.

*De sa main :* Monsieur mon filz, le sieur de Chatelié m'a dyst que, sans monsieur de Guise, monsieur du Meyne me volouyt venir trouver, mès yl ne l'a neulement voleu, et que il est pleyn de bonne volonté pour la pays, et

jeusques à dyre: «S'il plect au Roy m'asseurer de sa bonne grase et qu'il me comende aler luy seyre cervise en Flandre, je m'y enn yrié yncontinent.» Velà cet que j'é seu de luy.

Vostre bonne et très affectionné et hobligée mère,

CATHERINE.

1585. — 20 avril.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. 19, f<sup>o</sup> 33.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur de Villeroy, je viens de recevoir la dépesche que m'a apportée ce courrier, et j'ay veu par la lettre du Roy monsieur mon filz les raisons qu'il me représente; j'ai advisé sur icelles d'escrire une lettre de ma main au s<sup>r</sup> de Bellièvre, qui sera incluse avec ceste cy dans ce paquet, affin qu'elle puisse estre premièrement vene du Roy monsieur mon filz, et, s'il la trouve à propos, qu'elle soit monstrée par le s<sup>r</sup> de Bellièvre au s<sup>r</sup> de St-Gouard. J'escripts aussi au Roy monsieur mon filz ung mot et je vous prie luy bailler incontinent; et, s'il estoit possible que je puisse avoir response sur ce et à ce que a porté et eu charge de moy le s<sup>r</sup> Myron, entre cy et demain au soir ou lundy matin, ce me seroit un grand plaisir; car mon nepveu le duc de Guise doit estre icy lediet jour de lundy.

J'ay veu aussi, par vostre lettre, l'advis que Baudiné<sup>1</sup> a eu de Rome de devers le pape; si ainsi est, j'estime qu'il y aura plus de commodité et de moyen de faire quelque chose de bon, à l'encontre de ces gens icy, qui font toutes dilligences pour assembler leurs forces; voilà pourquoy il fault que le Roi monsieur mon

<sup>1</sup> Un des Galiot de Cruseol, ag<sup>t</sup> de Beaudisner.

filz pourvoie aussi à avoir les siennes, s'il est possible, le premier, et qu'il soit le plus fort, comme je luy ay tousjours escript. Ce que je vous prie luy dire encores de ma part et continuer à me donner aussi advis, le plus souvent et le plus amplement que vous pourrez, des occurences de vostre charge; car, entrant en négociation, comme j'espère que je seray, ledict jour de lundy, cela me pourra beaucoup servir d'entendre comment vont toutes choses. Priant Dieu, Mons<sup>r</sup> de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Épernay, le samedi xx<sup>e</sup> jour d'avril 1585.

CATHERINE.

*De sa main :* Monsieur de Villeroy, je fais de ma part adjouster hier ung mot à la letre que j'escrrips au s<sup>r</sup> Brulart, que je vous prie de ma part faire voir au Roy, une lettre que j'escrivis à ma cousine Madame de Nemours<sup>1</sup>, et puis la luy faire tenir, si le Roy mon filz la trouve bonne. Je vous prie m'escrire ce que en aurez fait.

<sup>1</sup> La lettre a été perdue; mais nous avons le billet qu'adressait Villeroy à la duchesse de Nemours par le même courrier; il est daté de Paris, du lendemain, et donne des nouvelles de la reine mère :

« Madame, je vous envoie une lettre de la Royne mère du Roy, escripte d'Épernay, où elle est encores, plus désireuse de trouver moyen de pacifier les troubles commancez que plainc de santé et de force: car elle est tousjours fort tourmenté d'une facheuse toux, laquelle luy donne quelque fois des douleurs au costé, et est encores plus ennuyée de ce qu'elle voit, ainsi que font les gens de bien et bons serviteurs du Roi, lequel se porte tres bien, grace à Dieu, dont estant certain que vous me ferez cest honneur d'avoir à plaisir d'estre asscuré de ma part. . .

« De Paris, le xvi<sup>e</sup> jour d'avril 1585.

— DE NEUVILLE. —

(Ms. fr. 3367. f. 17.)

1585. — 24 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3371, f. 64.

## AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon filz, le jeune Pinart retourna hier soir d'auprès de mon cousin le cardinal de Bourbon, qu'il laissa à Liesse<sup>1</sup>, où il vult demeurer pour achever une nonnaine, qu'il y avoit fait faire par deux minimes et le capitaine Marchant; ledict jour d'hier fut le dernier de la diete nonneine. Il alla coucher à Marchais<sup>2</sup> et doit venir aujourd'huy coucher à Rheims. Vous verrez, s'il vous plaist, la lettre qu'il m'a escripte par ledict Pinart, qui m'a dict, outre le contenu d'icelle; de sa part, qu'il n'a rien et plus grant désir que de s'employer à arrester les maux qui nous menacent, pourveu que l'on pourveoye au fait de la Religion. Je renvoie le dict Pinart au dict Rheims, afin qu'il luy ramentevoye sa promesse, estimant néantmoins que je ne le pourray pas veoir qu'il n'ait conféré avec mon neveu le duc de Guise, dont je suis bien marrye, car j'ay oppinion que sy je le voyois premier, je gagnerois beaucoup sur luy, combien que le mareschal de Retz m'ait dict qu'il l'ait trouvé fort entier en ces mauvaises délibérations icy.

J'ay pris ce matin un juliet<sup>3</sup>, composé de séad et de manne, pour m'ayder à guérir cette toux qui me travaille tousjours. Monsieur Miron vous escrira plus amplement des remèdes que je y fais et aussy du mal de costé que j'ai encore enflé, ce qui me doint tousjours.

<sup>1</sup> Notre-Dame-de-Liesse était un pèlerinage fort fréquenté à cette époque.

<sup>2</sup> Marchais-sous-Liesse (Aisne), à 20 kil. de Laon. Le beau château où lograit le cardinal de Bourbon, passe pour avoir été le berceau de la Ligue.

<sup>3</sup> Juliet, prononciation populaire, pour Julph, potion pharmaceutique amère.

pas si fort qu'il a fait; ce qui me fait espérer que Dieu me fera la grace que je seray bientost guérie. J'en ay très grand désir, afin que je puisse mieux servir par deçà et bientost faire une bonne résolution aux gens d'icy. Mon fils de Lorraine me donne tousjours bonne espérance que je feray quelque chose de bon; il s'y employe en tout ce qu'il peult pour vostre service. Je n'ay point encores scëu si ledict duc de Guise est de retour à Chaalons, mais j'auray, entre cy et le soir, nouvelles du s<sup>r</sup> d'Aussenville, que j'envoyay dès hier vers luy pour le hastor de venir. Monsieur mon fils, je prie Dieu vous donner, en parfaicte santé et prospérité, l'obéissance entière de tous voz subjectz, avecq très bonne et longue vye.

D'Espernay, le mercredy matin, avant dîner, xxiv<sup>e</sup> d'avril 1585.

*De sa main* : Monsieur mon fils, je vyen de prendre médésine; j'é si grant mal au cœur que ne vous puy escrire; et seulement vous diré que ne vès tarder à fayre parler au roy de Navarre<sup>1</sup>, et vois byen qu'à la fin nous en tomberon là, et n'é aultre moyen pour ayviter la guerre; n'i perdez temps. Tenez moy en vostre bonne grace.

Vostre bonne et très afectionné et hobligé mère.

CATHERINE.

<sup>1</sup> Ce projet de faire appel au roi de Navarre contre les ligueurs, bien vite abandonné, est mentionné formellement par Turenne, qui dit : « Le Roy l'avertissoit des entreprises de Mons<sup>r</sup> de Guise, qui. avait failly se saisir de Chaalons, et le prioit de l'assister, s'il en avoit besoin. » — Voir les *Mémoires du viconte de Turenne*, édit. de la Société de l'Histoire de France, 1901, in-8°, p. 178.

1585. — 24 avril<sup>1</sup>.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, f° 4a.

AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon fils, si je n'estoie travaillée du mal que j'ay près l'oreille gauche, qui m'a repris depuis trois jours, me gardant de me pouvoir baisser à mon aise, je vous escriprois de ma main, pour vous requérir, comme je fais bien affectueusement, de vouloir avoir agréable la bonne affection qu'a le s<sup>r</sup> de la Peraudière, présent porteur, l'un de mes gentilshommes d'honneur, et frère de la dame de Marigny, gouvernante de ma fille la princessse de Lorraine. Ledict de la Peraudière, voyant les occasions se offrir que tous les gens de bien doibvent présenter pour vous faire service, il m'a fait supplier qu'il vous plaise l'honorer de quelque charge, de laquelle il s'acquittera fort fidèlement, comme il en a cy-devant fait preuve ès guerres passées. Je remets à vous, Monsieur mon fils, de ce qu'il vous plaira faire pour luy, que néantmoing je vous supplie d'avoir en ceste occasion pour recommandé. Monsieur mon fils, je prie Dieu vous donner, en parfaicte santé, très heureuse et très longue vye.

D'Espernay, le xxiv<sup>e</sup> jour d'avril 1585.

*De sa main* : Vostre bonne et très afectionné et hobligé mère,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Une lettre de la même date a été cataloguée par la maison Eug. Charavay, dans la *Revue des autographes*, de mai 1897 (n° 198, pièce 6a), qui en donne le résumé suivant :

« A Monsieur de La Guesle, gouverneur de l'Auvergne pour la Reine :

« Catherine lui écrit d'Espernay que, malgré le nouveau soulèvement des ligueurs, elle croit inutile de

1585. — 24 avril.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 2371, f° 46.

A MONSIEUR BRULART,

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR SON FILS, VICÉ-AMIRAL D'ORDRE  
DE SES COMMANDEMENTS ET FINANCES.

Monsieur Brulart, je suis toujours attendant que ces princes me viennent trouver en ce lieu, comme j'espère qu'ils feront entre cy et samedi, et que, soudain après que serons assemblez, nous entrerons en matière pour regarder aux moyens qu'il y auroit de arrester les maux qui nous menacent en ce royaume. Le jeune Pinart retourna hier soir de devers mon cousin le cardinal de Bourbon, qu'il laissa à Liège, en délibération de venir coucher aujourd'huy à Reims, et bientôt après icy. J'estime qu'il voudra communiquer premier avec mon neveu le duc de Guise, duquel j'espère avoir aujourd'huy nouvelles par le s<sup>r</sup> d'Auseonville, qui s'en retourne devers luy pour le haster de venir. J'espère qu'ils seront tous icy vendredi et que nous procederons le lendemain. J'espère que nous ferons quelque chose de bon, avec l'aide de Dieu, auquel je prie vous avoir, Monsieur Brulart, en sa sainte et digne garde.

Escript à Espernay, le xxiiii<sup>e</sup> d'avril 1585.

CATHERINE.

*Et plus bas : PINART.*

renforcer la garnison de ses châteaux et places d'Auvergne; il suffit « de tenir les portes bien fermées et les ponts-levis hautes »; les habitants, sous le commandement des capitaines, monteront la garde à l'intérieur; il ne faut lever des troupes supplémentaires que si la nouvelle révolte s'étendait à l'Auvergne.

Nous donnons à l'*Appendice* une très curieuse pièce relative aux châteaux du comté d'Auvergne appartenant à la reine mère, et aux gens de guerre qu'elle ordonnait à M. de La Trimouille d'y entretenir dans les derniers mois de cette année 1585.

1585. — 25 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 2371, f° .

A MONSIEUR BRULART,

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR SON FILS, VICÉ-AMIRAL D'ORDRE  
DE SES COMMANDEMENTS ET FINANCES.

Monsieur Brulart, vous m'avez fait fort grant plaisir de m'avoir, par vos lettres que j'ay receues de Longueil et de Froese, et par celles qu'avez escriptes à Pinart, donné si emlement advis de toutes choses, vous priant de continuer et de lire au Roy la dépêche que je vous adresse, par laquelle vous verrez comme, quelque poursuite et diligence que j'aye peu faire envers mon cousin le cardinal e Bourbon et duc de Guise, je ne les ay peu encore assembler icy; mais j'espère que ce sera demain ou dimanche, et feray tout ce qu'il me sera possible pour en venir bientôt à quelque bonne résolution; mais, cependant, il est très nécessaire que le Roy mondict sieur et fils pourvoye à ses villes et places et à se iure le plus fort, car cela m'aydera beaucoup à les faire venir à quelque bonne résolution.

Je remectant à ce que verrez par la dépêche que je vous adresse et par celle que j'envoie au s<sup>r</sup> de Villeroy, pour response à ce qu'il m'avoit envoyé, je ne m'estenderay davantage par ceste-cy que pour vous prier de continuer à m'escrire souvent des nouvelles du Roy mondict sieur et fils et des affaires de vostre charge; et vous me ferez très agréable plaisir. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Espernay, le xxv<sup>e</sup> jour d'avril 1585.

CATHERINE.

*Et plus bas : PINART.*

1585. — 25 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, f° 46.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, j'ay esté bien fort aise d'entendre le bon exploit qu'a faict le maréchal de Matignon pour le chasteau de Ha, et seureté de vostre ville de Bordeaux<sup>1</sup>; j'espère que cela servira beaucoup pour vous bien assurer les aultres villes de Guyenne, et suis merveillement esbahye des mauvais deportemens de Lissan, veu qu'oultre la fidélité qu'il doit à vostre service, il vous a une si grande et particulière obligation des biens que luy avez tousjours faictz; mais, puisque nous sommes au temps d'ingratitude, il faut que par les plus dextres et doux moyens que l'on pourra, essayer de remectre ceux qui se comportent ainsi mal; et, si cela n'y peult de rien servir, il y fault appliquer le plus tost que l'on pourra les remèdes de la force, sans permettre et donner loisir à ces gens icy de s'establi et accoustumer non seulement à désobéyr, mais entreprendre au préjudice de vostre service.

Je vous ay souvent escript, depuis que je suis par deçà, que je vous supplioys de bien pourveoir à la seureté de voz villes et places, d'avancer voz forces et de les avoir les plus grandes que vous pourriez. Vous congnoissez mieux que nul autre qu'en telles choses, comme sont celles cy, il fault estre tousjours le plus fort; aussi m'asseuray-je que vous n'ayez rien obmis, mais je suis néanmoins

<sup>1</sup> Le maréchal de Matignon avait su fort habilement s'emparer de Louis de Genouillac, baron de Vaillac, qui commandait le château Trompette; il avait en même temps conquis la confiance des jarats de Bordeaux, et il avait fortifié la ville. (V. *De Thou*, édit. française, t. IX, p. 318.)

en grande peyne de Verdun, Thoul et Metz<sup>1</sup>, où, à ce que j'entends, mon neveu le duc de Guyse a de grandes intelligences, n'ayant pas trouvé grande résistance au dict Verdun, duquel il s'est, se dict-on, saisi, qui est ung très grand préjudice à vostre service, et ay grand peur, de la façon que l'on parle de Thoul, qu'il en face de mesmes. Vous m'avez cy-devant escript que vous vous assurez de Rocroy; mais l'on tient ici qu'il est à sa dévotion et qu'il en a fait paier la garnison. Ce sont nouvelles qui m'affligent fort, et de la peur que l'on me fait aussi de Metz, d'où l'on dit que les gens de guerre sortent déguisez en paysans et en femmes, y estant la garnison fort affoiblie; dont je n'ay voulu faillir à vous advertir incontinant et aussi que quelques-uns dient que Troyes n'est pas à présent sans doute, quelque serment qu'ayt fait faire le s<sup>r</sup> de Dinteville à ceux de la ville, où aucuns du clergé, qui ont pouvoir, sont fort affectionnez au party de deçà; il est très nécessaire que vous y pourveoyez aussi et advertissiez promptement ledict s<sup>r</sup> de Dinteville qu'il ne s'assure par tant sur ledict serment, qu'il ne pourvoye à la force, et s'assure bien de ceux es mains de qui il a mis des armes, principalement des cappitaines; car, à ce que j'entends, il y en a que l'on est après à pratiquer.

Cependant je vous diray que je me plains fort du dict s<sup>r</sup> de Guyse et des entreprises qu'il fait, au lieu de venir icy, comme il m'avoit promis, pour traicter avec moy, dez il y a aujourd'huy huit jours, après le retour de l'archevesque de Lyon; dont je l'ay tousjours poursuivy par lettres et voyaiges qu'ont faictz par devers luy Puilobier et le s<sup>r</sup> d'Aussonville. Mais je n'en ay eu ung seul mot de responce,

<sup>1</sup> Tout tomba dès le premier jour au pouvoir de la Ligue; mais le duc d'Épernon défendit énergiquement Metz et conserva la ville au roi.

verbalement ny par escript, depuis le jour de Pasques, qu'il partit de Chaallons; y ayant, comme je vous ay escript, renvoyé depuis deux jours ledict s<sup>r</sup> d'Aussonville, qui a mandé dudict Chaallons que ledict s<sup>r</sup> de Guyse n'y est point encores de retour, mais que l'on l'attend aujourd'huy, et que demain il yra à Reims, où arriva hër soir mon cousin le cardinal de Bourbon<sup>1</sup>, que j'attendois, qui me deust pour le moins envoyer visiter aujourd'huy. Je n'en ay toutesfois eu nulles nouvelles depuis qu'il me renvoya le jeune Pinart, lequel j'y ay envoyé pour tousjours presser mondict cousin de venir icy, et ne plus tant tarder à recueillir qu'ilz font à traicter, et nous assembler; où je seray bien ayze que le s<sup>r</sup> Myron soit pour nous veoir commencer; aussi l'ay-je pour cest effect retenu, affin qu'il vous en reporte des nouvelles, que je prie à Dieu de tout mon cueur estre aussi bonnes que je desire et qu'il est nécessaire pour le bien de vostre service.

Ne voullant aussi oublier à vous dire que, suivant ce qu'il vous a pleu m'escrire, les six mil tant d'escuz que je feyz sortir, le jour de Pasques flories, hors de Reims, ont esté delivrez icy au commis du trésorier de vostre espargne, ayant faict bailler de mes mulletz et couvertures pour les faire porter jusques à Paris, sous la conduite du prévost et de quelques archers du maréchal de Retz, qui les escortera, affin qu'il n'en advienne point d'inconvénient par les chemins, où il passe infiniz canailles, qui commencentjà fort à brigander; et ceulx que je vous ay escript qui prendrent de force, samedy dernier, Chastillon-sur-Marne, qui est de vostre domaine, envoyent

<sup>1</sup> Le duc de Guise, avec un détachement de cavalerie, s'étoit avancé jusqu'à Péronne, où il ira chercher le cardinal de Bourbon, le fera passer par Soissons et l'amènera de là à Toul, le traitant avec le plus grand respect et l'accompagnant d'une vraie cour.

desjà aux villaiges circonvoisins pour contraindre les pauvres gens à y aller travailler à la corvée et à leur fournir des vivres et munitions : ce que j'ay bien deffendu en vostre nom qu'ilz ne feysent; ilz y forcent pourtant les plus prochains dudict Chaallons, et crains bien qu'ilz s'y veuillent nicher pour empêcher le commerce de la rivière, si Dieu ne nous faict la grace de venir à quelque bonne paix. en quoy je n'obmettray rien de tout ce qui se pourra, avec l'assistance de ceulx de vostre conseil qui sont par doçà<sup>1</sup>; et, si ma santé l'eust peu permectre, je n'eusse pas attendu que mondict cousin le cardinal de Bourbon eust tant tardé; car je fusse allée au devant de luy, estimant bien que cela eust causé d'avancer ledict s<sup>r</sup> de Guyse; mais je suis encores si foible avec ma toux et mon mal de dessoubz l'oreille, ayant aussi douleur au costé, de sorte que je ne me puis encores lever. Toutesfois, j'espère que ce sera bientôt, avec l'ayde de Dieu, auquel je prie, après m'estre très affectueusement recommandé à vostre bonne grace, qu'il vous doinct, Monsieur mon filz, en parfaicte santé et prospérité, très heureuse et longue vie.

Esript à Espernay, le xxv<sup>e</sup> jour d'april 1585.

Monsieur mon filz, depuis ceste lettre escripte, j'ay entendu de France, comme l'on a voulu, ce jourd'huy, surprendre Chastillon<sup>1</sup> Thierry, et que six de ceulx qui s'en estoient voulu saisir sont prisonniers, dont je suis bien ayze et aussi qu'ils aient, comme mondict, failly Soissons. Je me suis fort plaint de

<sup>1</sup> La reine mère avoit emmené avec elle le duc de Saint-Gelaix-Lanac, Pierre Brulart, secrétaire d'État, et l'archevêque de Lyon. Elle avoit voulu avoir Villeroi, qui aime mieux rester à Paris; mais elle lui écrivait souvent pour avoir ses conseils.



*De sa main :* Monsieur de Villeroy, vous m'avez fait bien plaisir de m'avoir escript comme les choses sont passées à Marseille et Nostre-Dame de la Garde<sup>1</sup> : je loue Dieu qu'elles ont été reprises ; car s'eust esté ung merveilleux préjudice au service du Roy mon filz.

1585. — 27 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, f° 5v.

A MESSIEURS

LES OFFICIERS DE JUSTICE,

MAIRE, ESCHEVINS, MANANS ET HABITANS

DES VILLE ET CHATEAU

DE CHASTEAUTHIERRY.

Messieurs, mon cousin le duc de Retz m'a fait entendre, suivant ce que luy aviez hier escript, la surprise que l'on a voulu faire des chasteau et ville de Chasteauthierry. et comme, graces à Dieu, vous vous estes conservés et avez pris prisonniers six soldatz qui s'estoient jà saisis de la porte dudict chasteau, dont je m'assure que le Roy vous sçaura très bon gré, quand il l'aura entendu ; si vous ne l'en avez adverti, advertissez l'en soudain. Cependant, pour satisfaire à ce que désirez et dont aviez requis ledict de Retz de non requérir, j'ay commandé au s<sup>r</sup> de . . .<sup>2</sup>, présent porteur, de s'en aller vous trouver, pour vous ayder à vous tenir en seureté et vous conserver en ladite ville et chasteau dudict Chasteau-Thierry toujours soubz l'auctorité et obéissance du Roy monsieur mon filz. A ceste cause, vous obéirez au s<sup>r</sup> de . . .

<sup>1</sup> Davila raconte en détail l'échec de l'entreprise des Ligueurs sur Marseille. Le grand-prieur put arriver à Aix avec de la cavalerie et, aidé des bourgeois, prit le fort de la Garde.

<sup>2</sup> Le nom manque dans le manuscrit.

en tout ce qu'il vous commandera pour la garde et seureté desdicts ville et chasteau, en attendant que vous aiez response du Roy mondiet sieur et filz. Cependant, je prie Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Espernay, le xxvij<sup>r</sup> d'avril 1585.

CATHERINE.

*Et plus bas :* PINART.

Messieurs, depuis cette lettre escripte, j'ay pensé qu'il vaudra mieulx attendre l'intention du Roy mondiet sieur et filz sur la dépesche que lui avez faite ou que vous lui ferez. Cependant donnez si bon ordre à la seureté desdicts ville et chasteau, qu'ils ne puissent estre surpris, mais toujours conservez soubz son obéissance et auctorité<sup>1</sup>.

1585. — 29 avril.

Minute. Bibl. nat., Fonds français, n° 16109, f° 204.

[A MONSIEUR DE LONGLÉE.]

Monsieur de Longlée, ce m'a esté grande consolation, après la recouvrance de ma bonne santé et disposition, de sçavoir celle de Mesdames les Infantes, mes petites-filles, par vostre lettre escripte le jour de Pasques, et qu'elles croissent et augmentent journellement en vertu, bons mœurs et beauté, et la bienveillance publique; en souhaitant pareille félicité et contentement en leur mariage et fortune qu'à moi mesme, qui vous

<sup>1</sup> Une note d'une écriture contemporaine rapporte que le lendemain, 28 août, les habitants de la ville de Chasteau-Thierry s'étant assemblés, lecture de la présente dépêche de la Roynie, mère du Roy, a esté faite à haulte voix en la présence desdicts habitants manans.

prie continuer à m'en mander souvent des nouvelles et leur assurer que je seray toujours preste à leur faire plaisir.

1585. — 30 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f° 17.

A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Belière, j'accuseray seulement par ceste-cy la réception de la lettre que m'avez escripte sur celle qu'avez eue de ma main<sup>1</sup>, et que avez fait veoir au Roy monsieur mon filz; et me remectray à ce que j'ay donné charge au s<sup>r</sup> Miron de représenter au Roy mondict S<sup>r</sup> et filz, et à vous aussi, sur ce, et pour vous faire pareillement entendre tout ce qui s'est passé entre nous et mon cousin le cardinal de Bourbon et duc de Guyse, depuis hier qu'ilz arrivèrent icy; sur quoy j'attendray la résolution du Roy mondict S<sup>r</sup> et filz, et priay Dieu, Monsieur de Belière, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escrip à Espernay, le dernier jour d'avril 1585.

La bien vostre,

CATHERINE.

1585. — 30 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, f° 55.

A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, voz deux lettres du xxvii<sup>e</sup> et xxiii<sup>e</sup> du mois passé m'ont esté aportées par les deux derniers courriers que m'avez dépeschez, aiant esté bien-aize d'avoir esté si

<sup>1</sup> Nous n'avons pu retrouver cette lettre de la reine, ni dans les autographes ni dans les copies, bien que les papiers de Belière semblent assez complets.

bien advertye de l'estat des occurrences en vostre charge, vous priant continuer. Cependant, je me remectray à la dépesche que je faiz au Roy monsieur mon filz et à ce que je luy ay donné charge luy faire entendre de ma part, outre le contenu des lettres que je luy escriptz, dont aussi il vous discourra amplement, comme aussi je luy ay commandé, qui me gardera d'estendre ceste-cy d'avantage. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escrip à Espernay, le dernier jour d'avril 1585.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 30 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, f° 59.

MÉMOIRE

POUR MONSIEUR LE PREMIER MÉDECIN MYRON.

Suivant ce que la Roïne mère du Roy a entendu par le sieur Miron, premier médecin de Sa Majesté et conseiller en son Conseil, elle a, et tous les seigneurs du Conseil de Sadicte Majesté, qui sont icy près ladicte dame Roïne, fait tout ce qu'il a esté possible pour entendre de Mess<sup>rs</sup> les cardinaux de Bourbon et de Guyze et duc de Guyze les moiens qu'ilz avoient de faire la guerre, pour ce qu'ilz dysoient ne se pouvoir faire pour la douleur ce qu'ils desirent pour le fait de la Religion; mais que il n'a esté possible d'en pouvoir rien apprendre d'eulx, assurant toujours que ce qu'ilz ont fait jusques à p... de leurs niens, qui monte à p... le deux... s... le écus; et veoiant qu'ils... ient si fe... dans leur proposi... te d... le com... cement, et à quoy... est ce que Mon-

sieur l'archevesque de Lyon a fait entendre au Roy, ladite dame Royne a pris à part monsieur le cardinal de Bourbon et puis avec luy mondict seigneur de Guyse, qui se sont condescendus à une forme de suspension telle qui s'en suit, sans que l'on l'ait pu obtenir plus avantageuse ny pour plus long temps, à sçavoir : que ledict s<sup>r</sup> de Guyse et ses associés ne feront entrer dedans le roiaumle, devant le quinz<sup>me</sup> du mois prochain, lesdicts reistres ny aultres estrangers tenans leur party; qu'ils n'approcheront aucunes de leurs forces de vingt cinq lieues près Paris; que le Roy ne pourra aussi approcher les siennes d'eulx; que, entre cy et ledict quinz<sup>me</sup> du mois prochain, ledict s<sup>r</sup> duc de Guise enverra, luy baillant par ladite dame Royne, quatre passeports et les lui faisant confirmer par la Roy, pour aller en Normandie, Bretagne, Guyenne et Bourgogne, jusques en Daulphiné, affin qu'il puisse advertir ses partisans, qu'il dict ne savoir encores combien qu'ils sont, pour retirer d'eux charge et procuration pour venir traicter, tant pour ce fait de la religion, et adviser à la forme de la déclaration qu'ils désirent que le Roy fassent pour oster l'exercice de la Religion prétendue réformée en tout le roiaumle, que pour les seuretés desdits sieurs cardinaux, ducs de Guise et de Meyne, et aultres leurs associés. Cependant, il a esté advisé que durant la suite quinze jours le Roy pourra, s'il luy plaist, envoyer devers le roy de Navarre et ceulx des principaulx de ladite Religion prétendue réformée qu'il lui plaira, pour les induire à consentir ladite révocation d'exercice de leurdict Religion, ayant dict ledict de Guise, assez froidement néanmoins, que si cela s'accordoit par eulx, il poseroit les armes et n'y auroit plus à adviser que leursdicts subjectz : ce que ladite dame Royne mère

du Roy, a prié ledict sieur Miron représenter et faire entendre au Roy, affin qu'il luy plaise en prendre résolution et luy en mander son intention.

Fait à Espernay, le dernier jour d'avril 1585.

*Signé : CATHERINE.*

*Et plus bas : PINART.*

1585. — 30 avril.

Orig. Bibl. impér. de Saint-Petersbourg, vol. 19, p. 25.

### A MONSIEUR DE VILLEROY.

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILS, SECRÉTAIRE D'ÉTAT  
DE SES VILAINES.

Monsieur de Villeroy, j'ay esté bien ~~de~~ de voir, par vostre lettre du xxviii<sup>e</sup> de ce ~~mois~~ is, la continuation des bonnes nouvelles et ~~de~~ du bon estat en quoy sont les affaires du ~~Roy~~ Roy monsieur mon filz à Bordeaux et à ~~Mars~~ Mars. Je croy comme vous qu'elles seront cause ~~de~~ de sauver le reste des provinces de Guyenne ~~et~~ et de Prouvence. Vous me faictes très ~~grand~~ grand plaisir de m'escrire et me sera plaisir ~~de~~ de continuer me mander le plus souvent ~~que~~ que vous pourrez l'estat des affaires de ~~vostre~~ votre charge. Cependant je vous diray qu'il ~~est~~ est soin et besoning de m'envoyer ou faire ~~passer~~ passer par icy celui de mon filz le duc de Savoye, pour les raisons mesmes contenues en ~~vostre~~ votre lettre, mais qu'il ne laisse pas de ~~partir~~ partir et de prendre son chemin droict de Paris ~~par~~ par le court chemin, et vous luy ferez tenir ~~ma~~ ma lettre, que j'eusse jà escripte, n'eust esté ~~que~~ que je ne me puis quasi encores ~~baiser~~ baiser pour escrire; mais se sera pour demain, si je ~~peux~~ puis. Cependant, je remettray au sieur Miron ~~à~~ à vous discourir, comme je m'assure qu'il ~~il~~ fera amplement, de tout ce qui s'est ~~passé~~ passé icy.

hier qu'y arrivèrent mes cousins le duc de Bourbon et duc de Guise, sur lequel j'attendray l'intention du Roy, mondiet son filz, et prieray Dieu, Monsieur de Guise, vous avoyr en sa sainte et digne

CATHERINE.

MART.

1585. — 30 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, f° 61.

À MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon fils, vous aurez esté adverti par la lettre que Pinart a escripte à Monsieur de Guise, comme le cardinal de Bourbon et le duc de Guise arrivèrent hier en ce lieu, un peu avant l'heure du souper. Je vous diray de la part de mon cousin le cardinal qui n'est pas entièrement fortifié de sa maladie, arrivant à Paris et ainsy que je le tenais embrassé, et soupira fort, monstrant avoir regret de se voir embarqué en ces choses-cy, et moy parlasmes ensemble assez longuement; et, sur les remonstrances que je lui fis, il me confessa franchement avoir fait une grande folie, me disant qu'il en fallait bien en sa vie, et que c'estoit là la sienne; mais qu'il y avoit esté poussé par le zèle qu'il avoit pour la religion, et qu'il seroit bien fort content de commodier les choses à l'honneur de Dieu et à vostre contentement et au repos de ce royaume; mais qu'il se falloir haster. Sur ce, je l'excitai toujours à cette bonne volonté qu'il avoit, je le fis parler le plus que je pus pour apprendre leurs intentions et leurs desseins expédiens; en quoy il monstroir une bonne volonté; mais ses ouvertures me firent entendre que ce qu'il me dict sommairement pour ce qui de la religion estoit la mesme chose

que me dict le duc de Guise à nostre première conférence, excepté qu'il disoit davantage qu'il n'y avoit prince souverain qui ne trouvast bon que ne voulussiez qu'une religion en vostre royaume, et qui ne fust bien aise et se feroit fort que tous les princes catholiques de la Chrestienté, voire la royne d'Angleterre, feroit ligue avec vous, défensive, à l'encontre de princes qui se souleveroient contre leur prince, et que, partant, il ne falloit pas avoir peur de ceux de la religion prétendue reformée, estant en vostre royaume; me disant aussy que par là nous remettrions toute la Chrestienté en repos. Et, après avoir encore parlé des misères et calamités que causeroit cette guerre et des grands dangers où l'on se mettroit, le duc de Guise s'approcha, ainsy que je déclarais sommairement les grands et inévitables inconveniens; sur quoy il entra en nos propos; et, voyant qu'il demeureroit toujours ferme en ses mesmes résolutions où je l'avois dernièrement vu, je changeai les moyens et vins à déclarer franchement le tort qu'il m'avoit fait, en m'entretenant icy quinze jours entiers de paroles, depuis le retour de l'archevesque de Lyon, d'avoir esté surprendre Verdun, qui certes n'estoit du tout venir à ce qu'il m'avoit promis, et que j'avois accordé avec luy, qui avoit, outre cela, au lieu de venir traicter avec moy, faict prendre Chastillon qui est icy à ma veue que l'on fortifie tous les jours, et il a voulu aussy faire surprendre Chasteauthierry et Soissons. Il s'excusa comme il voullut, et voyant qu'il estoit déjà tard, et aussy que je craignois que cela nous attardast, considérant par mesme moyen que aussi bien je ne gagnerois rien à luy en dire davantage, je le priay que nous remissions à aujourd'hui, pour traicter à bon escient et faire quelque bonne résolution pour le repos de ce royaume.

Voilà comme se passa le jour d'hier. Ce matin, ils sont venus me voir environ neuf heures et ont ouï avec moi la messe en ma chambre, et cette après-disnée nous nous sommes assemblés, ceux de vos Estatz et moy, et eux aussi et le cardinal de Guise, et ayant chargé l'archevesque de Lyon de représenter ce qu'il vous avoit dict au voyage qu'il a faict devers vous, après nostre première conférence avec le duc de Guise, et vostre intention là-dessus, l'archevesque l'a desduit; mais, sur ce que lui aviez dict de la tenue des Estats-généraux de vostre royaume, mon cousin le cardinal de Bourbon a pris la parole et s'est mis à discourir fort longuement, et a dict tant de choses que pour moins de prolixité je m'en remettray au s<sup>r</sup> Miron; et seulement vous diray que l'archevesque de Lyon et moy avons fait, comme aussy ont tous les s<sup>rs</sup> de vos Estatz, ainsy qu'ils ont veu estre à propos, tout ce qu'il a esté possible pour les induire à vostre intention, suivant votre déclaration au s<sup>r</sup> de Lyon, que j'avois advisé avec les s<sup>rs</sup> de vostre Conseil que porterois la parole pour nous, dont il a très bien faict, et chascun de nous y a aussi apporté ce qu'il a peu, en ayant faict tout ce qu'il nous a esté possible, estant ensemble avec eux et chascun de nous en particulier; mais pourtant nous n'avons rien pu gagner, estant tousjours fermes à ce qu'il vous plaise révoquer vostre édict de l'exercice de la religion prétendue reformée, et vous joindre avec eux pour contraindre ceux de la religion prétendue reformée; et n'ay jamais pu tirer d'eux les moyens qu'ilz ont pour soutenir cette guerre. Et d'autant qu'il y a beaucoup de choses qui sont trop longues à vous discourir par lettres, je remettray aussy au s<sup>r</sup> Miron à vous les représenter verbalement et à plusieurs fois; car je crois qu'il seroit bien difficile de vous dire en ung coup ce qui

s'est passé entre nous, depuis hier jusques à demain, que j'espère les faire partir, vous priant me mander sur le tout vostre intention, et m'excuserez si je vous dis encore qu'il est nécessaire que vous assembliez le plus de forces que vous pourrez et le plus tost possible, pour veiller soigneusement à la seureté de vos villes et places; car, à ce que je vois et puis comprendre, le duc de Guise et ses partisans ne fauldront pas de faire ce qu'ils pourront pour en surprendre à leur avantage, me remettant aussy au s<sup>r</sup> Miron pour vous faire entendre.

Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous donner en toute prospérité l'obéissance entière de vos subjectz et, en parfaicte santé, très heureuse et très longue vie.

D'Espenay, le dernier jour d'avril au soir, en me couchant, 1585.

De sa main : Vostre bonne et très affectionnée et très hoblygée mère,

CATHERINE.

1585. — Avril-mai.

Orig. Bibl. impr. de Saint-Pétersbourg, Documents français  
vol. 19, p. 4.

### A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY NOUVEAU DES FILS, ROBERTIER D'UN  
DE CES FRANÇOIS.

Monsieur de Villeroy, je n'é peu pl<sup>us</sup> vous fayre cet mot pour mon mal: ~~mais~~ je voy que le tamps presse et que avés ~~mandé~~ au cardinal d'Est de fayre un Papp~~e~~, s'il peult, comme il conestra pour le ~~roy~~ pour le service du Roy, qui est très sag~~e~~ fayst, aytant si affectyoné coment yl Roy; mès le peu d'amitié et d'assur~~ance~~ y a entre luy et le cardinal Farn~~ese~~ cause que y le creyndra et ne luy encore que je croy ~~fermement~~ que, pour

qui set présentet ci-présent, il avoyr un plus à propos pour le royaume. Je croy que tous sans le servyse du Roy le jugent il y a toutes royson de le croire, meureuse qu'il ofre de donner, à m'arète pas; car quant yl sera ura feyre come d'aulture ont feist; prens pour tous respects et selon rticulyer qu'il douyt avoir, qui me ipre au Roy et à vous cet mot, et d'aullent que aimés son servyse, n'avés que cela au ceour, que au Roy qu'il doyt mender au Ferrare, ne pouvant aystre luy, de tous ces moyens celui-ysi. Yl que, pour le particulyer du car- et de sa méeson, qu'il reguarde meureuses qu'il veult de luy qu'i et au Roy, mesmes y les escripra son centg<sup>1</sup>; enfin yl auret moyen, de s'an resantyr et ly fayre du le fayst et qu'il set le face amy, peu l'avoyr tout guagné; yl aydera d'Est de ses moyens pour le fayre plest à Dieu qu'il le fust, et, ne ystre, qu'i le face s'il peult; car, e antemps, si l'ayde de tous ces dé Fransès, y le sera, et, si le t. Vous trouveré byen le moyen ler au cardynal d'Est, de fason vera bon. Yl me sovyent que ystant en pareil cas qu'èt asteure, manda, nonhobstant qu'il savoit uret guère agréable, de fayre le lviati, qui l'eust aysté, s'il ne fust nfin, le premier respect c'èt le ser-, et l'ayant, come l'a le cardynal coeur, je m'aseure qu'il embrasera

volontyers ce qu'il pensera; s'il èt afectioné au Roy, yl ne fera ryen contre moy; et puis, je l'auré aubligé de l'avoir fest, encore que ce souyt par le comendement du Roy<sup>1</sup>. Je vous pryé, considéré le tout, et eusé de dyligense, et envoyé mes lettres que avés: il y an n'y a à la court que ne le veulet poynt.

CATHERINE.

1585. — 2 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 1.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, mon filz le duc de Lorraine me vient présentement de dire que mon nepveu le duc de Guize luy vient de mander qu'il a entendu que vous faictes marcher de vos forces du costé de Normandie. Si ainsi est, qu'il pense bien que c'est pour atenter à mes cousins les ducz d'Aumalle ou d'Elbeuf, et le prie sur cella me dire et ramentevoir que nous avons accordé, comme vous avez entendu par le s<sup>r</sup> Miron vostre premier médecin, que les forces de part et d'autre n'aprocheroient de quinze jours de vingt-cinq lieues l'une de l'autre, et que leurs estren-gers n'entroient dedans ce temps-là en ce royaume, et qu'il entendoit demeurer quicte de sa parolle, si l'on atentoit ausdict s<sup>r</sup> d'Aumalle et d'Elbeuf, ou à l'ung d'eulx. Sur quoy j'ai dict à mondict filz le duc de Lorraine que, s'ilz assiégeoient aucunes de voz villes, comme l'on disoit qu'ilz avoient faict ou vouloient faire en Normandie, que vous ne pou-viez moins que les faire secourir; aussi en fut-il ainsi par moy parlé audit s<sup>r</sup> de Guize, comme icelluy mondict filz luy va présente-ment mander et le faire souvenir qu'il me

<sup>1</sup> Grégoire XIII était mort le 11 avril 1585.

respondit que lesdicts s<sup>r</sup> d'Aumalle et d'Elbeuf n'entreprendroient aussi aucun siège. Vous aiant bien voulu incontinent advertir de tout ce que dessus par ce courrier expressément, stendant que le s<sup>r</sup> de la Chapelle des Ursins<sup>1</sup>, qui partira demain matin et sera samedi à vostre lever, vous puisse plus amplement et particulièrement dire comme les choses passent de deçà et toutes les autres raisons qu'il est besoing que vous entendiez sur ce; qui sera cause que je n'estendray ceste-cy d'avantage que pour prier Dieu, Monsieur mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escrit à Espernay, le jeudi après disner, 1<sup>r</sup> de may 1585.

De sa main : Vostre bonne é très affectionné et hobligè mère,

CATHERINE.

1585. — 4 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3369, f° 4.

#### A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, vous m'avez faict grant plaisir de m'avoir envoyé par ce courrier expressément la lettre qu'il a pleu au Roy monsieur mon filz m'escripre, après avoir oy son premier médecin, qui me doibt renvoyer; mais encores que se soit pour affaire très importante, comme savez, néantmoins, ayant le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz ce caterre,

<sup>1</sup> Christophe Jouvenel des Ursins, s<sup>r</sup> de la Chapelle-Gautier, lieutenant du roi en l'Isle de France, chevalier des ordres du roi, qui mourut en 1588. Il avait épousé Madeleine de Luxembourg (voir la note de la lettre du 26 janvier 1583), fille du comte de Brienne et de Marguerite de Savoye-Condé. Son fils, François, fut ambassadeur à Rome et en Angleterre sous Louis XIII et sous Louis XIV.

qu'il m'escript et vous aussi, sur les yeulx, il me semble, que sondict premier médecin seroit nécessaire auprès de luy, et que ce seroit bien faict de m'envoyer quelque aultre, ou ce qu'il luy plaira me mander par une bien ample et claire dépesche; toutesfois je m'en remectz je ce qu'il advisera d'en faire. Cependant je vous mercie des advis que me donnez, tant par vos lettres que par celles qu'escrip-viez à Pinart, de l'estat de toutes choses en vostre charge et en la sciencie, vous priant continuer, car vous me faictes très grand plaisir. Je renvoyray ceste après-dinner le jeune Pinart devers mon cousin le cardinal de Bourbon, pour savoir comme il se trouve de sa médecine, qu'il devoit prendre hier, pour tousjours l'induire à revenir me trouver en ce lieu, affin de le acheminer à ce qui sera de l'intention du Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz, et qu'il y puisse amener mon neveu le duc de Guize et leurs autres coliguez, attendant le quinziesme de ce mois. Mais je suis très grande peyne de veoir que le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz a si peu de forces; je suis bien d'avis, comme je luy ay toujours escript, qu'il se feist fort, autrement il faut pas penser qu'il ne se trouve de grande difficulté à faire la paix; et, s'il est le plus fort, et ses Suisses avec luy, ou moins prestz à se joindre avec ses autres forces, les choses se conduiroient beaucoup plus raisonnablement que je crains que ces gens icy ne veullent faire, pour leurs seuretez, si ne voient le Roy le plus fort, comme je luy escript plusieurs et de pourvoir aussi à la seureté des villes esquelles au moins si l'on n'y peut voyer autre provision que les habitans d'iceles, que l'on y députast quelques hommes voisins, bien affectionnez au Roy, pour commander aux habitans et pour

pescher les pratiques que l'on y faict au désavantage du service du Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz, auquel j'escriptz de ma main; qui sera cause que je ne vous feray ceste-cy plus longue que pour vous prier lui bailler ma lettre. Priant Dyeu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte garde.

Escrip<sup>t</sup> à Espernay, le III<sup>e</sup> jour de mai 1585.

*De sa main :* Je vous envoy un petyt paquet, que je vous prie donner à Madame de Chateleau<sup>1</sup>, que se ne souyt devant la personne, et m'ann envoyés la réponse.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 4 mai.

Orig. Bibl. impér. de Saint-Pétersbourg, vol. 19, f° 36.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILS, SECRÉTAIRE D'ÉTAT  
DES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, je suis bien marrye de vostre maladie, pour le besoing que vous faictes parmi tant de grans affaires auprez du Roy monsieur mon filz, vers lequel j'ay, comme aurez peu entendre, renvoyé son premier médecin, il y a trois jours, avec ce que nous avons pu faire jusques ici pour le bien de la paix; j'attends sur le tout la résolution qu'il luy aura pleu prendre pour la suivre entièrement; mais je ne puis que je ne sois en grande peyne, jusques ad ce que je veoy qu'il eut ses forces ensemble, et soit le plus fort; car cella nous aidera bien à faire les choses plus raisonnables, comme je l'ay souvent escript au Roy mondiet sieur et filz. J'ay receu par ce courrier

<sup>1</sup> M<sup>me</sup> de Châtelleraut était Diane d'Angoulême, fille naturelle de Henri II, veuve de François de Montmorency, à laquelle le duché de Châtelleraut avait été donné en apanage, et qui ne mourut qu'en 1619.

vostre lettre du premier de ce mois, et vous diray que j'ai faict depuys deux jours une dépesche de ma main au Roy mondiet sieur et filz touchant la ville et citadelle de Lyon, suivant l'advis de l'archevesque qui est loy; estimant que si cest ordre là y est donné; les affaires se conduiront de façon que ladicté ville et la citadelle aussi demeureront assurées au Roy mondiet sieur et filz, duquel je suis extrêmement en peine, à cause du mal des yeux qu'il m'a escript avoir, vous priant; comme aussi j'escriptz au sieur Brulart, m'escripre le plus souvent que vous pourrez de ses nouvelles.

Je vous envoie les lettres que j'escriptz pour l'ambassadeur de Savoye, que vous eussiez eues il y a jà longtems, n'eust esté que je ne puis encores baisser à mon aize pour écrire sans douleur, combien que, grace à Dieu, je sois en très bon train de ma santé; car je n'ay plus de toux qui me travailloit fort, me restant seulement encores un peu de mal au costé, et les pieds foibles; mais j'espère que trois ou quatre jours de beau temps m'asseureront de guérir du tout. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escrip<sup>t</sup> à Épernay, le III<sup>e</sup> jour de may 1585.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : PINART.

Monsieur de Villeroy, la dame de la Trémouille<sup>1</sup> a écrit à ma cousine la comtesse de

<sup>1</sup> Jeanne de Montmorency, fille du connétable, dame de La Trémouille, duchesse de Thouars, princesse de Talmont. Elle avait épousé Louis de La Trémouille, premier duc de Thouars, mort de bonne heure au siège de Malte. Elle eut de lui Claude de La Trémouille, second duc de Thouars, prince de Talmont, né en 1566, mort en 1604, et Charlotte-Catherine, qui devait épouser le 22 janvier 1586 le prince de Condé.



J'é peur que n'antandrés pas si byen cete yai; car je me suys hastée et enbarasée; mès c'est le mesme que cet que vous ayascript par La Chapele des Orsin, quy ayst plus au long et myeux; et seulement cete-sy ayst pour savoyr cel troverés bon qu'au lyen de leur dyre: « Je veulx composer mes forses de vostres et de myènes, » je leur dye qu'êtes résolu de fayre cete déclaration au premier jour de la court de parlement; et, pour l'ésécutyon, vous vous secourés que set rangeront auprès de vous, come yl me le dyst, et que vous en serviré lygnement, come avés tousjour fayst. Et, afin que je n'i falle, s'il vous plesoyt m'envoyer messieur de Vilequier et qu'il me portat par script vostre volanté, et coment volés que sur dye, je croy que serét le myeur, et vous supplie, en cas que trovés bon cet ayspérant; car yl ne fault pas que pansiés que monsieur de Guise avence ryen qu'il n'aye volles deses partisans; et yl y va du temps; monsieur de Vilequier ceré ysi jedy à son se. Je vous bèse les meyns.

Vostre bonne et afecioné et hobligée mère,

CATHERINE.

1585. — 5 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 336g, f° 12.

A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, le s<sup>r</sup> de Miron arriva hier lismen en ce lieu, avec la résolution qu'il au Roy monsieur mon filz prandre qui luy avoit porté des conférences que s; et ceux de son Conseil qui sont icy, mon cousin le cardinal de Bourbon, nep- et cardinal de Guize; et, suivant son que j'ay entendue, tant verbalement script dudict s<sup>r</sup> Miron, je feray tout esre possible envers lesdicts s<sup>r</sup> car-

dinaux de Bourbon, de Guize et duc de Guize, aiant renvoyé le filz de Pinart devers eulx pour les faire venir icy demain, affin de faire, s'il est possible, ce que le Roy mondict S<sup>r</sup> et filz me mande de sa résolution et intention. Cependant je vous say fort bon gré de la continuation des advis que me donnez et voz despeschés de l'estat des affaires et de toutes choses en vostre département, et de celluy dudict secrétaire Pinart, lequel je vous prie faire tousjours, car cela me sert bien, d'autant que, saichant comme l'on en est par les provinces, je me puis beaucoup mieulx conduire en négociant avec ses gens icy.

Au demourant, Monsieur Brulard, j'ay vu par la lettre que m'avez escripte, et entendu d'icelluy secrétaire Pinart, la requeste que me faictes des droictz seigneuraulx qui me sont advenuz par la mort du frère de vostre beau-filz; c'est chose que je vous accorde de bon cœur, et en feray faire les expéditions en vostre nom ou de vostredict beau-filz, selon les mémoires que vous en envoyez audict Pinart. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sainte et digne garde.

Esript à Espernay, le dimanche v<sup>e</sup> jour de may 1585, après disner.

De sa main: Je vous pryé dyre au Roy qu'il excuse cet je me suys enbarasée en ma lettre<sup>1</sup>; mès qu'il set que ly é aycript par cele de La Chapele des Orsin, que je avés peur qu'il eust brulée, come je ly pryé fayre, et sete-si yls'an serve.

CATHERINE.

PINART.

<sup>1</sup> Catherine de Médicis avait raison de s'excuser de la hâte avec laquelle elle avait écrit sa lettre au roi du 5 mai, qui est, en effet, bien incorrecte et dont il faut souvent deviner le sens.

1585. — 7 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° n° 3369, f° 14.

## AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon filz, le filz du secrétaire Pinart, que j'avois envoyé, comme je vous escriptis avant hier, devers le cardinal de Bourbon, me rapporta dimanche au soir la lettre qui sera incluse en ce paquet, par laquelle vous verrez comme, au lieu de venir icy, ainsy que je l'en priois, et le duc de Guise, ils s'en allèrent hier coucher à Chaallons, qui fut cause que soudain je renvoyay vers eux et leur escriptis derechef une lettre suivant laquelle je suis allée dîner à Jalon<sup>1</sup>, qui est entre cy et Chaallons, et y ay mesné le duc de Lorraine et ceux de vostre Conseil, et s'y sont rendus le cardinal de Bourbon et le duc de Guise. Après dîner, nous nous sommes tous assemblés; et je leur ay fait entendre comme vous aviez trouvé bon la forme de surséance que avons accordée et fait une bonne résolution selon leur désir, leur ayant dict en ces propres termes : « Mon cousin, vous avez cet honneur d'estre prince du sang du Roi, et vous, mon neveu, d'estre son parent, et outre cela ses serviteurs et conseillers de son Conseil, je vous prie, regardons à le bien conseiller, et à faire icy ce qui sera de son service et du repos de son Royaume, sur ce qu'a rapporté et que vous dira le s<sup>r</sup> Miron de sa résolution; » laquelle il leur a fait entendre, leur parlant pour la révocation de l'exercice de la religion prétendue réformée. Sur quoy le cardinal de Bourbon prenant la parole a commencé, joignant les mains, à rendre grace à Dieu de vostre sainte intention, disant qu'il s'estoit toujours bien assuré, selon vostre zèle à

l'honneur de Dieu et de la religion, vous trouveriez bon le chemin qu'ils prenoient, et qu'il falloit du tout extirper et desraciner cette hérésie, s'efforçant de monstrier qu'il ne falloit pas seulement oster l'exercice de la prétendue religion; mais, comme dict et bien qu'ils avoient entendu la desraciner entièrement, et qu'ils ne demandoient rien que cela, répétant si souvent la mesme chose, que voyant que nous n'avions pas beaucoup de temps, d'autant qu'il falloit que je revinsse coucher en ce lieu, et eux à Chaallons, je l'ay prié d'abrégier ce propos, comme j'avois fait, et de venir au point, afin que nous regardassions au moins dont il faudroit user pour l'effectuer par la douceur, et, s'il se trouvoit que cette première voye ne fut suffisante, qu'il falloit adviser ce que nous aurions à faire pour y contraindre les huguenots par les armes; mais le duc de Guise, que je voyois bien à son contenance avoir grande peine d'oyr parler ainsy franchement le cardinal de Bourbon, a repris le propos pour interdire ce mot de desraciner l'hérésie, par lequel tant des villes que les huguenots occupoient, et puis s'est laissé entendre qu'en traitant de fait de la religion, il falloit ausy adviser leurs seuretés et de leurs colligués, auxquels il avoit escript suivant nostre dernière résolution, et qu'ils n'en avoient point eue de réponse, remarquant particulièrement, sur ce qu'avoit dict le s<sup>r</sup> Miron qu'en nostre dernière assemblée ils avoient toujours joint, comme il est vray, les deux pointes de la religion et leurs seuretés, et que l'un ne se pouvoit faire sans l'autre, comme il disoit l'avoir fait entendre à Miron, à l'heure qu'il monta à cheval pour vous aller trouver et monstroit de vouloir remettre, suivant nostre premier accord, le tout au quinziesme de ce mois. Mais, pour l'induire à faire à présent quelque bonne

<sup>1</sup> Jalon (Marne), arrondissement de Châlons.

en, j'ay repris la parole, et m'adressant au cardinal de Bourbon (que nous voyions en propos si bien disposé), je luy ai retré le grand bien que ce seroit de faire icy, pendant qu'estions ensemble, quelque de bon, estant vostre intention si bonne, et aussi je voyois estre la leur, affin que le pauvre peuple pust estre bientost deslé de tant de maux. Le cardinal me remint et consentant à peu près par ses s à ce que je disois, a franchement dict puisque accordiez le point de la relique c'estoit ce qu'il désiroit, qu'il les ra là, si l'on ne recevoit cette bonne tion. Toutefois, suivant son propos, avec l'il congnoissoit bien qu'il s'estoit ung top ouvert au gré de Mons' de Guise, il après laissé entendre qu'il falloit aussi leur pour leurs seuretés, et avons esté assez temps sur cela, disant tousjours le duc use qu'ung point ne se pouvoit traicte sans l'autre et désiroit que je leur baillasser par escript vostre intention, pour y adre et respondre; mais je leur en ay bien espérance, leur disant que ce debvoit eux qui nous debvoient avoir, ès conférences passées, baillé leurs demandes. Sur je les ay encore instamment requis, et rien obmis à leur remonstrer par toutes raisons pour les ranger à leur devoir; il n'a esté possible, et voyant aussi bien e n'estoit pas œuvre qui se put achever bdain, le duc de Lorraine a dict qu'il falrendre lieu et jour pour entraicter, après parlé de Chaalons, Rheims ou de ce lieu, Espernay, où j'eusse bien désiré qu'ils se nt résolus de venir, et le duc de Guise traire, car il vouloit que j'allasse à Chaalce que j'ay respondu que je ne voullois pouvois faire, pour ce qu'ils tenoient la et y avoient des gens de guerre faisant

garde jour et nuict; que si j'y allois et donnois le mot du guet, l'on diroit incontinent que je serois avec eux, ou s'ils le donnoient, qu'ils me tiendroient prisonnière, et pour ce, que je n'irois pas, mais que s'ils ne vouloient venir à Espernay, j'irois plustost à Rheims, ce que le duc de Guise monstroir ne pas desirer; et enfin luy demandant pourquoy, il nous a dict que Rheims n'estoit pas encore achevé, c'est à dire qu'ils ne l'ont pas encors à leur dévotion, qui a esté cause de me donner plus de volonté d'y aller; mais il ne s'y est pas condescendu, et voyant que le cardinal l'eut bien voulu comme moy, j'ay encore faict ce que j'ay pu, et tous ceux de vostre Conseil aussi, pour aller à Rheims, et, pour faciliter cela, avons mis en avant que nous accorderions par escript qu'il ne seroit rien innové à la ville de Rheims de part ny d'autre, mais qu'elle demeureroit, en l'estat où elle est, en la garde des habitans, et que les maire et eschevins donneroient le mot comme ils ont accoustumé. Toutefois nous n'y avons rien gaigné, nous disant lediet duc de Guise que il falloit nécessairement qu'il allast à la frontière pour parler à ses reystres, non pour les faire entrer dedans le royaume, car sur son honneur il tiendrait ce qu'il m'a promis, me disant d'avantage qu'il falloit que de fois à aultre il allast deçà et delà pour leurs affaires, et qu'il ne seroit pas possible qu'il demeurast attaché à la négociation, mais qu'il s'en rapportoit à Mons' le cardinal, qui l'a fort bien entendu n'a point monstré d'estre marry; et reprenant le propos du duc sur les estrangers, je luy ay aussi dict fort expressément qu'il ne falloit pas qu'il en entrast dans vostre royaume: il me supplia de m'asseurer qu'il tiendrait, sans y faiblir, ce qu'il avoit promis, et que si nous avions à faire quelque chose, l'on y aviseroit, entendant bien que je desirois pro-

longer la tresse de quinze jours dont, comme je luy avois dit, il n'en restoit plus que neuf. Et mon filz le duc de Lorraine luy dit franchement : « Il faut augmenter le temps et que les estrangers n'entrent point. » Mais, au lieu de respondre à propos, il nous dict que dans quatre jours ils seroient à quatre lieues de cette frontière et qu'il falloit nécessairement qu'il y allast pourveoir, pour ne pas manquer à la parole qu'il m'avoit donnée. Et puis, sommes encore rentrez au propos du jour et lieu où nous nous assemblerions; mais encore ils ont remis, et n'avons sceu faire autrement, à en résoudre ce soir à leur retour à Chaallons avec ceux de leur Conseil qu'ils ont estably là, et m'en advertiront demain. J'avois ausy parlé au duc de Guise de l'advis que j'ay eu qu'ils sont après pour prendre Thoul, ayant opinion que le voyage qu'il veut faire soit pour y aller, comme il fit à Verdun durant les sept jours qu'il demanda en nostre première conférence; mais je n'en ay pu avoir autre response, non plus que de l'instance que je luy ay faite pour l'artillerie, que m'avez escript qu'on faisoit sortir d'Orléans pour aller prendre Baugency, et ausy pour ce qui avoit esté fait à Montargis. Et comme nous estions sur le point de nous séparer, est arrivé le courrier par lequel m'avez escript, et au duc de Lorraine, de la prinse du s<sup>r</sup> de Schomberg, dont je leur avois jà parlé à tous deux, le duc de Lorraine m'ayant dit que si Schomberg avoit esté prins en ses terres par ses officiers, comme vostre lettre le porte, il les feroit pendre. Toutefois, à ce que j'entends, le s<sup>r</sup> de Schomberg a esté amené à Chaallons, d'où Mons<sup>r</sup> de Guise ne le veut laisser sortir, non plus que le s<sup>r</sup> de Liedieu<sup>1</sup>, pour lequel je luy

<sup>1</sup> Geoffroy, seigneur de Saint-Astier et de Liedieu, chevalier de l'ordre, étoit à cette époque lieutenant général du gouvernement de Verdun.

ay jà escript deux fois et luy en ay encore icy parlé, mais par ses responses il monstre n'en avoir point d'envie, quoi qu'on luy puisse dire, et ne dict mot ausy sur les remonstrances qu'on luy fait du tort qu'il a, et ceux de son parti, d'attenter ainsi de toutes parts à vos villes, ayant receu très grand desplaisir quand j'ay sceu d'eux, auparavant l'arrivée de vostre dépêche, la surprise et saisie de la citadelle de Lyon<sup>1</sup>.

Croyez, Monsieur mon filz, qu'ils en prendront bien d'autres, si vous n'y pourvoyez. comme je vous ay escript par toutes mes dépêches, et de haster vos forces et de les avoir les plus grandes que vous pourrez; car autrement chacun vous voudra donner la ley, et crains bien qu'ils vous veuillent gerner, quand ce viendra à leurs seuretés, en vous demandant des choses trop déraisonnables; car je vois bien, et ils nous l'ont clairement dict qu'ils entendoient avoir leurs seuretés et de leurs associés, jusques à ce que toutes les villes qui tiennent ceux de la Religion soient reprises; et encore que vostre armée soit composée partie de leurs forces, comme vous l'accordez, ils ne laisseront pas de vouloir avoir leurs seuretés, ce qui me met en bien grande peine pour les raisons que je m'assure que vous sçavez bien considérer, comme ausy fais-je. Je ne veux oublier de vous dire ausy depuis que nous fusmes levés du Conseil, Monsieur

<sup>1</sup> Le château ou la citadelle de Lyon étoit aux ordres d'un capitaine nommé par la Cour. D'après les ordres ayant renvoyé Michel de Salusses de la Montagne pour donner son commandement au sieur du Pange, la population s'ameuta, marcha sur la citadelle et, la trouvant à peu près sans défense, la détruisit entièrement. De Thou prétend que le gouverneur de la ville, Mandelot, encouragea sous main ce mouvement (voir Hist. univ. t. IX, p. 318). La lettre de la reine mère à Villeroy, du 23 mai 1585, ne semble point contre Mandelot d'aucune défiance.

assez belle maison, mais non pas si logeable qu'il seroit nécessaire pour ceux de ma suite. Je ne me donne pas poyné de mon incommodité et ne m'arreste pas tant au respect qu'ils debvroient avoir à ce que j'ay cet honneur d'estre [vostre] mère. Je vois bien que ce qu'ils en font est pour tirer les choses à la longue, et qu'ils voudroient bien que je leur accordasse d'aller à Chaallons pour traicter. A cette cause regardez, je vous prie, à ce qui est de vostre service, et ne vous arrestez point à ce qui peut estre de ma dignité; car, présentement que je vous sers, je ne m'en donne point poyné, et me renvoyez en toute diligence ce courrier, afin qu'il soit icy demain au soir avec ung mot de lettre que m'escripriez, s'il vous plaist, de vostre intention et volonté. Je prie Dieu, Monsieur mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Espernay, le mercredy viii<sup>e</sup> may 1585.

Pour ce que je vois qu'ils veuillent traicter les choses en longueur, je me délibère dès demain de m'acheminer à demy-chemin de la maison de Sarry<sup>1</sup>, afin de gagner tousjours le temps pour vous, au lieu que ces gens-cy le veuillent prendre pour leur advantaige. Excusez-moi si je ne vous escrips de ma main; car j'ay douleur au bras et jusques à la main; mais, Dieu mercy, je n'ay point de lievre, et espère que cela s'en ira entre cy et demain.

Vostre bonne, affectionnée et très obligée mère,

CATHERINE.

<sup>1</sup> C'est-à-dire à Tours, gros village situé sur la Marne.

1585. — 10 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f° 21.

#### A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellèvre, à ce que j'ay veu par vostre du v<sup>e</sup> de ce mois<sup>1</sup>, le s<sup>r</sup> de Clervant<sup>2</sup> se reculle bien loing de ce que j'espérois de luy envers mon filz le roy de Navarre; mais tant plus je y pense, et plus je suis ferme en mon oppinion que mondict filz le roy de Navarre n'est pas si mal conseillé qu'il ne preagne en bonne part les raisons si aparantes pour son bien que l'on luy pourra représenter en ces occazions; et ne se fault laisser de faire envers ledict s<sup>r</sup> de Clervant ce que je vous ay si amplemant escript. Car je m'assure que, combien qu'il soit ferme en sa religion, il ne laissera, comme bon serviteur d'edict s<sup>r</sup> roy de Navarre, de luy en persuader à peu près ce que nous désirons pour son bien, considéré la contraincte où le Roy mon filz est de faire la déclaration que ces gens de deçà demandent.

Vous estes si prévoiant et tant desiroux du bien et repos de ce roiaulme, que je m'assure que vous n'obmettray rien de tous les moyens qu'il faudra tenir pour faire embrasser audict s<sup>r</sup> de Clervant l'office que je désire qu'il face envers mondict filz le roy de Navarre; vous priant doncques de luy en parler encorés et le conjurer de ma part, avec assurance que je

<sup>1</sup> Nous avons retrouvé une très curieuse réponse de Bellèvre à la reine mère, non pas du 5, mais du 7 mai 1585; elle donne tout au long le sentiment de l'ambassadeur ministre sur la politique qu'il faudroit suivre à l'égard du roi de Navarre. On la trouve à l'Appendice.

<sup>2</sup> Antoine de Vienne, seigneur de Clervant, et s<sup>r</sup> de Chassignacourt, gentilhomme de la chambre du roi de Navarre, furent constamment à Paris pendant les premiers mois de 1585, négociant au nom du roi le maître avec Henri III. — Voir d'Aubigné, *Mémoires*, t. VI, p. 201 et suiv.

n'oubliroy jamais le service qu'il aura faict au Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz, et à moy, et audiet s<sup>r</sup> roy de Navarre aussi. Et pour ce que vous aurez veu par ma dernière dépesche au Roy, et entendu ce que le s<sup>r</sup> Miron, oultre le contenu d'icelle, aura dict de bouche sur tous ces affaires ici et l'estat en quoy nous en sommes, je ne vous feray ceste-cy plus longue que pour prier Dieu, Monsieur de Belière, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Espernay, le x<sup>e</sup> may 1585.

La bien vostre,

CATHERINE.

1585. — 10 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3369, f° 24.

AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon filz, j'ai receu ce matin le mot de lettre que m'avez escript de vostre main, attendant que vous me puissiez faire response à celle que je vous ay faite de tout ce qui s'est passé en nostre dernière conférence, estimant que de Laubespine, que me mandez, qui la m'aportera, arrivera ce soir à Thour-sur-Marne<sup>1</sup>, qui est à trois lieues d'icy où j'iray coucher pour estre demain à disner à Chénier<sup>2</sup>, de l'évesque de Chaallons, si ce n'est que Laubespine m'apporte aultre advis de vous; et je vous prie m'excuser si je ne vous escris de ma main à cause de la douleur que j'y ay encore, et au bras aussy. Touttefois cela ne me gardera de partir aujourd'huy, comme j'eusse fait dès hier, si ce n'eust esté que le mal me pressoit plus qu'il ne faict maintenant,

<sup>1</sup> Tours-sur-Marne (arrondissement de Reims), lequel est bien à la distance d'Épernay indiquée par la reine mère.

<sup>2</sup> Chéniers (arrondissement de Châlons-sur-Marne, canton d'Évry-sur-Coole).

grace à Dieu, auquel je prie, après m'estre recommandée à vostre bonne graco, vous vouloir garder en parfaite santé et vous donner l'entière obéissance de vos subjectz.

D'Espernay, le vendredy x<sup>e</sup> may 1585.

Monsieur mon filz, j'ay receu ung petit paquet de Metz, dedans lequel se sont trouvées les lettres que le sieur de La Verrière vous escript et au s<sup>r</sup> d'Espéron, qui sont incluses en celle-cy, par laquelle il luy disoit que mon filz le duc de Lorraine est fort marry du désordre que mettent ces gens de guerre de Mons<sup>r</sup> de Guise en ses paÿs; et vey en nostre dernière conférence qu'il s'en fascha contre luy.

De sa main : Vostre bonne et très affectionné et hobligée mère,

CATHERINE.

1585. — 10 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3369, f° 24.

A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, vous m'avez faict fort grant plaisir de m'avoir si dilligemment faict tenir response aux deux lettres que j'avois escriptes de ma main par le s<sup>r</sup> de la Chapelle aux Ursins et du Sauger, et aussi à celle que je feiz après nostre conférence dernière, pour savoir si je devois aller à Chaallons ou non. De quoy le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz ne m'esclairist pas, mais me mande que de L'Aubespine s'y rendra incontinant, qui m'aportera response sur ma longue dépesche de nostre dicte conférence dernière, et l'intention du lieu où il luy plaira que j'aille, dont j'espère que je seray ce soir advertye à Thoul-sur-Marne, où vois coucher, où jem'atendz qu'arrivera lediet de l'Aubespine. Cependant, je vous sçay fort bon gré du soing que vous avez de me tenir

où je luy ay commandé d'aller en poste. Il s'en retourne en sa maison, estant à la fin de son quartier. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Espernay, le mardy xiiii<sup>e</sup> may 1585.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 15 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3403, f° 64.

### A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, vous entendrez du s<sup>r</sup> Miron, qui vous baillera ceste lettre, ce que nous avons faict aujourd'huy, et verrez par le mémoire que m'ont présenté mes cousin le cardinal de Bourbon, cardinal et duc de Guize, ce qu'ilz demandent; surquoy je ne sçay que dire, me remettant à ce qu'il plaira au Roy monsieur mon filz n'en mander sur la résolution qui luy plaira d'en prandre. Cependant je vous merçye de la lettre que vous m'avez escripte et de celles du Roy et de la Roynne ma fille, que m'avez adressées. estant très aize que l'ung et l'autre se portent bien. J'ay veu aussi les bonnes nouvelles que m'avez escriptes pour nostre levée de Suisses, et aussi des autres occurances de vostre charge, contenues en vostre dicte lettre; vous priant continuer. Cependant je prie Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Sarry, le mercredi xv<sup>e</sup> may 1585, au soir.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 16 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3403, f° 64.

### AL ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon filz, incontinent après le parlement du s<sup>r</sup> Miron, le duc de Guise m'est venu trouver par les champs, comme je m'en allois à la messe à Nostre-Dame de l'Espine, monstrant par son visaige estre plus triste que de coustume, et, après la messe et que j'ay eu disner, il m'a remonstré avoir eu avis que les Suisses, que vous faites lever, s'avançoient et que les forces qu'avez es environs de Paris marchioient du costé de ce gouvernement; que pour cette occasion, il se délibéroit de secourir le duc de Mayenne son frère et d'essayer d'empescher ceux qui voudroient entrer en ce gouvernement, et que, si les Suisses s'avançoient du costé du duc de Mayenne, et y faisant aussy entrer autres gens de guerre, c'estoit contre ce que l'on avoit bien accordé par forme de suspension pour huit jours et que vous portoit le s<sup>r</sup> Miron; que cela lui donnoit occasion de faire avancer sa bande levée de reistres et de lansquenets et de faire entrer en ce royaume les trois cent huit cent reistres et trois mil lansquenets qui sont à la place monstre<sup>1</sup>, et qu'avons accordez qu'ilz ne pourroient passer l'abbaye de Beaulieu en çà<sup>2</sup>. Il m'a dict aussy qu'il entendoit demeurer quitte de la forme de suspension et qu'il iroit secourir son frère et ses commens bientost en Bourgogne, Picardie ou Normandie, si on les alloit attaquer. Je luy ay baillier

<sup>1</sup> En terme de guerre, on entendait par *monstre* la revue qui se faisait des troupes mercenaires, pour voir si elles étaient complètes et pour en régler le *ban* et le paiement.

<sup>2</sup> Sans doute Beaulieu en Champagne, à quelques lieues de Langres.

e qu'il a voulu, s'estant estendu en de paroles, par lesquelles il faisoit vistre qu'il avoit quelque chose en l'est, à mon advis, son regret que de Suisses a esté accordée, nonobmpeschemens de Pfeiffer et qu'elle on nombre qu'il ne s'attendoit pas ussiez. Après, je lui ay représenté a toujours entendu (pendant la t encore à cette seconde suspension) fe de vos Suisses ne se différerait y que luy ay fait voir par l'escript et le 12<sup>e</sup> de ce mois que j'ay fait ce qu'il a respondu avoir bien enis que aussy estoit-il accordé que le part et d'autre ne s'avanceroient voyant les Suisses s'avancer du aulphiné et du s<sup>r</sup> de Mayenne son y qu'il y avoit beaucoup de calvissime levée, il estoit besoing qu'ils at à leurs affaires et ne pouvoit qu'il en Allemagne pour faire avancer levée de reistres et de lansque- il déliberoit s'aider promptement nil huit cents et trois mil dessus- il dict devoir estre à présent à la tre, combien qu'il eut esté accordé procherioient point de huit jours ue l'abbaye de Beaulieu en çà. Sur avons assez longuement contesté; yant dict que vos Suisses ne seront de ce mois à la place monstre et que on n'estant que de huit jours, qui jedy prochain, il ne falloit point uelque aultre délibération) qu'il se 'avancement des Suisses, car ils ne e deux jours après les huit jours place monstre. Il est encore de- zela, ne parlant qu'à demy quelque e le pressois toujours de demeurer qu'il m'avoit dict en présence de

Miron, et qu'il avoit accordés; mais il revenoit toujours à son premier propos qu'il ne falloit point de suspension et que, au lieu de huit jours, dedans quinze on me reviendrait trouver, monstrant qu'il n'y seroit pas, et que ce seroit, disoit-il, le cardinal de Bourbon; et voyant que je le pressois fort de me dire pourquoy il faisoit tout cecy, et qu'il falloit qu'il eut quelque entreprinse ou voulut faire quelque chose, respondant assez froidement, il s'est adressé au secrétaire Pinart et luy a dict qu'il avoit opinion (et qu'il s'en estoit bien aperceu) qu'il vouloit prendre Metz, et luy a aussy dict, secouant la teste : « Non ferons, nous ne le prendrons point. » Et après s'est tu, ayant esté quelque temps sans parler, et est demeuré seul près de moy; et puis, est encore revenu à me dire qu'il me supplioit que je vous envoyasse ung courrier promptement, en sorte qu'il put estre de retour en trois jours, par lequel je vous requisse que, à son retour, ils pussent entendre, et que je les advertisse incontinent, si auriez accordé ou non ce qu'ils vous demandent par les articles que vous porte le s<sup>r</sup> Miron, et qu'il estoit nécessaire qu'ils le sussent, et que celui qui apporterait vostre response apportast aussy vostre finale résolution et pouvoir pour l'effectuer, afin qu'il ne fallut plus faire de voyaiges; mais, voyant cette nouvelle demande, par ma réplique je luy ay bien fait cognoistre que, s'il se changeoit quelque chose, pour la suspension, de ce qu'a porté Miron, et s'il faisoit entrer ses reistres et lansquenetz plus avant que l'abbaye de Beaulieu, vous auriez juste occasion de croire qu'il n'y auroit point d'arrest ny de terme en tout ce qu'ils disoient, lui remonstrant le tort qu'il se faisoit. Enfin, il m'a dict qu'il observera de sa part ce qu'il en a accordé et dict au s<sup>r</sup> Miron. Je n'ay voulu faillir de vous représenter par cette lettre les mesmes paroles et ce



qui s'est passé entre nous depuis le parlement de Miron, ayant promis au duc de Guise que je vous escripvois, et priois seulement de vouloir prendre, le plus tost qu'il vous seroit possible, résolution sur les articles qui vous ont esté portés, pour l'avoir entre cy et cinq ou six jours, et que celui qui le porteroit sut sur le tout vostre finale intention, afin qu'il ne fallut plus faire de voyages, et qu'il n'y eut plus de longueur; mais je luy ay bien dict comme j'estois venu icy avec la fièvre et la goutte, et que la longueur estoit procédée d'eux. Il n'est pas, sur ce, demeuré sans réplique, me disant que, pour mon respect, ils avoient retardé leurs levées et eussent bien bien fait d'autres choses, entendant, comme je crois, qu'ils eussent marché devers Paris, et y eussent trouvé beaucoup de choses à eux grandement favorables, dont ils dient que ma présence icy les a empeschés. Je prie Dieu, Monsieur mon fils, vous donner parfaite santé et très longue et heureuse vie.

Escrip à Juvigny<sup>1</sup>, le xvi<sup>e</sup> jour de may 1585, au soir très tard.

*De sa main:* Vostre bonne et très affectionnée et obligée mère.

CATHERINE.

1585. -- 18 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3369, f° 28.

#### A MONSIEUR BRULART,

CONSEILLER AU CONSEIL DE ROY, SE RETRAIRE D'ESTAT  
DE SES ORDONNANCES ET FINANCES.

Monsieur Brulart, je suis bien fort aise que ce malheureux, qui a esté exécuté, n'ait eu que les fantaisies qu'il a confessées; mais il n'a pas laissé pour cela de me mettre en extrême

<sup>1</sup> Juvigny (Marne), à 11 kilomètres de Châlons.

peyne; car, avant que vous m'en escripvissiez, il y avoit deux jours qu'il courroit ung bruit que l'on avoit voulu attenter à la personne du Roy monsieur mon fils, et qu'ils estoient bien quarante ou cinquante de la conspiration, dont j'ay eu tant de peyne en mon esprit, que je ne voulois plus tarder jusques à ce que j'aye veu par la dépesche que m'avez faicte, dont je vous mercie, et par le porteur que m'avez envoyé, la vérité de tout, dont j'ay donné avis dès hier au cardinaux de Bourbon et de Guise et au duc par ung exprès; et, pour ce que vous verrez par ma lettre au Roy ce qui s'est passé entre le duc de Guise et moy à Nostre-Dame de l'Espine avant-hier, je ne vous seray plus longue ceste-cy que pour prier Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escrip à Espernay, le samedi xviii<sup>e</sup> may 1585.

Mons<sup>r</sup> Brulart, je vous envoie une dépesche que j'ay reçue par un messaiger de Metz, vous priant lire au Roy mes lettres, en lui baillant les sciennes.

CATHERINE.

*Et plus bas:* PINART.

1585. -- 19 mai.

Orig. Bibl. de l'Institut, Fonds Godefroy.

#### A MONSIEUR DE TERMES,

CHERASSIER DE L'ORDRE DU ROY HONNORÉ DES FILS,  
CONSEILLER EN SON CONSEIL D'ESTAT, CAPITAINE DE CHARENTAIS  
DE SES ORDONNANCES ET MARSHAL GÉNÉRAL DE SON CAMP ET D'ARMÉE.

Mons<sup>r</sup> de Termes<sup>1</sup>, aucuns habitans de la ville de Gray<sup>2</sup> qui est à moy, me m'ont

<sup>1</sup> César-Auguste de Saint-Lary, baron de Termes, frère du duc de Bellegarde, mort en 1601, siège de Clairac.

<sup>2</sup> Grez (Seine-et-Marne).

t me faire entendre comme vous avez les forces du Roy monsieur mon fils et aux environs, et, pour ce qu'ils craignent vous vouliez loger aucunes de vos villes dans leur ville, je vous ay bien re la présente pour vous prier, si vous s que pour le secours du Roy mon te ville se puisse passer de garnisons, r pour l'amour de moy descharger et r la garde aux habitans, lesquels sont : toute bonne volonté et se conserve- sy qu'il sont cy-debvant tousjours faict : n, j'ay promis à mon neveu le duc que l'on ne mettroit point de garni- s aucune des villes de son gouverne- rant quelques jours qui ne sont encore vous assurant que vous me ferez bien aisir de les soulager aultant qu'il vous sible, afin qu'ils cognoissent que ma undation leur ait servi. Je prie Dieu, e Termes, vous avoir en sa sainte

st à Espernay, le xix<sup>e</sup> may 1585.

de Termes, souvenez-vous aussy ler mon villaige de Monceaux<sup>2</sup> et ce accoustumé d'exempter aux environs, ie Maurenard vous pourra faire en-

CATHERINE.

<sup>1</sup> (Seine-et-Marne), arrond<sup>t</sup> de Meaux.  
<sup>2</sup> Meaux (Seine-et-Marne), arrond<sup>t</sup> de Meaux : beau château de la reine mère, il y avait paroisse d'environ 400 âmes.

1585. — 19 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3367, f° 22.

### A MONSIEUR VIART<sup>1</sup>,

CONSEILLER AU CONSEIL D'ESTAT DU ROY MONSIEUR MON FILZ  
 ET PRÉSIDENT DE METZ.

Monsieur le Président, vous m'avez faict très grand plaisir de m'avoir escript, avec les s<sup>m</sup> de La Verrière et de Montcassin, le bon estat en quoy sont les villes et citadelle de Metz, et la bonne espérance qu'il y a qu'elles se conserveront soubz l'obéyssance et protection du Roy monsieur mon filz; à quoy je m'assure que tiendrez la main en tout ce que vous pourrez et que lesdites s<sup>m</sup> de La Verrière et de Montcassin n'obmettront rien de tout le soing et bon debvoir qu'il sera possible pour cest effect, ainsy comme je leur escriptz, leur faisant response à leurs lettres, lesquelles, ensemble la vostre et celles que j'ay trouvées dans mon paquet adressantes au Roy mon dict S<sup>r</sup> et filz, j'ay incontinant envoyées, affin que le Roy mondict filz congnoisse et entende ce que tous trois m'en mandez, ensemble de l'avis que me donnez des levées qui se font et proposent de faire. Cependant, je vous diray qu'il est plus de besoing que jamais d'avoir l'œil soingneusement ouvert à la conservation desdictes villes et citadelle de Metz; car je ne scay encores qu'espérer de la pacification de ces nouveaulx troubles, combien qu'il y ayt près de deux mois que je sois par deçà pour cest effect. Priant Dieu, Monsieur le Président, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Espernay, le xix<sup>e</sup> jour de may 1585.

CATHERINE.

PINART.

<sup>1</sup> Le sieur Viart, dont il a été déjà parlé, avait le titre de « président au gouvernement de Metz et chef de la

1585. — 21 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3369, f° 50.

## AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon fils, aussitost que j'eus reçu la lettre qu'il vous pleut m'escripre, par laquelle me mandiez que m'envoyiez le s<sup>r</sup> de Villequier<sup>1</sup> et que vostre premier médecin s'en revenoit aussy avec luy. j'en adverty le cardinal de Bourbon, affin que luy et mes neveux les cardinal et duc de Guise s'en vinssent icy aujourd'huy coucher, ou demain de bonne heure, sur quoy mondiet cousin m'a escript la lettre que je vous envoie, par laquelle je veois bien qu'ils ne seront rassemblés de deux ou trois jours, puisque le duc de Guise n'est à Chaallons. Vous aurez veu par mes précédentes comme il disoit tousjours qu'il vouloit aller recevoir ses reistres et lansquenetz. Je croy qu'il y est allé, et pour les raisons que aurez veues par la despesche que vous en envoyay du s<sup>r</sup> de La Verrière. j'estime qu'il n'en aura eu tant qu'il pensoit de sa première levée. Toutefois, je veois qu'ils ne laisseront pas de mettre leurs forces ensemble; car les troupes de françois, tant de pied que de cheval, marchent et arrivent de tous les endroicts de cy autour vers Verdun, en tirant vers Metz, quatre lieues au-dessus de Verdun, où ils ont comme rendez-vous; et pense aussy qu'ils feront là leurs corps d'armée, car, à ce que j'entends, ils y font faire provision de munitions et vivres pour hommes et pour chevaux, et j'ay seu que,

justice royale dans le pays Messin. — Voir *Histoire générale de Metz*, par les religieux Bénédictins, Metz, 1775, in-4°, t. III.

<sup>1</sup> Villequier était un personnage important, non seulement comme gouverneur de Paris, mais comme confident intime de Henri III, sur lequel il exerçait beaucoup d'influence.

pour certain, ils ont fait marché à des munitionnaires qui s'obligent de leur fournir grande quantité de vivres, farine, pain, vin et chair, et sont tenus de les conduire à leurs despens jusques à trente-six lieues loing de Chaallons; et, s'ils en ont affaire plus loing, ils auront à faire nouveau prix et marché. J'ay seu aussy à la verité qu'ils font mener huit canons, qu'ils ont à Chaallons, et deux grande couleuvrines qui leur vinrent hier de Maubertfontaine<sup>1</sup>, affin d'avoir dix pièces de batterie, et qu'il y a pièces de campagne qu'ils font aussy équiper, et qu'ils tiennent les équipages prêts pour marcher bientôt. Je crains fort que ce soit devers Paris: aussy le bruit en est-il parmy eux<sup>2</sup>, qui me font craindre qu'il nous amuse de parolles, et que Mons<sup>r</sup> de Guise, qui diset n'estre de retour à Chalons que samedi, qui sera deux jours plus que la suspension que avyons feste, s'anvyegne avecque ses reystres et lansquenetz. Et soudeyn qu'il auret entendu vostre résoluty qu'il marche droyt à Paris, où yl espère un grant efest pour les yntellygense qu'il s'assure d'y avoyr, à ce qu'il dyst tout bas, sans nomer personne. Foytes-y prendre garde et surtout autour de vostre personne; car voyés tent d'infydélités que je meurs de leur aprochant de cet côté là, qu'il ayegne quelque grent ynconvénient, et dreis que vos Suyves y fussent déjà auprès de vous. Je vous supplie me mender set le rychal de Byron vous vyent trouver. Je que monsieur de Villequier sera yai dans heures. Je serè byen ayse de savoyr, et vostre médesin, de vos nouvelles. J'ay la gaste que n'é encore eue; je croy que ces faicherye me l'augmentent.

<sup>1</sup> Maubert-Fontaine (Ardennes), arrond<sup>is</sup> de Reims.

<sup>2</sup> A partir de ce mot, la fin de la dépêche est de la main même de Catherine.

Monsieur mon fils, je prie Dieu vous donner en toute prospérité parfaite santé, très heureuse et longue vie.

D'Espernay, le mardy xxi<sup>e</sup> de may 1585.

Vostre bonne et très affectionnée et obligée mère.

CATHERINE.

1585. — 22 mai.

Orig. Bibl. impér. de Saint-Petersbourg, vol. 19, f<sup>o</sup> 35.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CHAMBELLAN AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRÉTAIRE D'ESTAT DE SES COMMANDEMENT ET FINANCES.

Monsieur de Villeroy, j'accuseray par ceste-cy la réception des vostres des xvi<sup>e</sup>, xviii<sup>e</sup>, xix<sup>e</sup> et xx<sup>e</sup> de ce mois, aiant esté bien fort aize d'avoir veu, par la lettre que vous a escripte le s<sup>r</sup> de Mandelot, sa bonne intencion et affection au service du Roy monsieur mon filz, dont je m'estois toujours bien assurée. Je retiens sadicte lettre, affin de m'en servir, si je veoy qu'il en soit besoing quand nous nous rassemblerons, l'aiaint jà fait veoir icy aux seigneurs du Conseil du Roy monsieur mon filz qui sont icy. Les autres trois lettres font principalement mention de ma fille la royne de Navarre, pour laquelle, avec ces nouveaux troubles, je recois tant d'ennuiz, que j'en suis cuidé mourir, depuis que suis de deçà, ne se passant ung seul jour que je n'en aye quelque nouvelle alarme, qui m'afflige si fort, que ne me sentis jamais en telle peyne<sup>1</sup>. Je vous mercie des bons offices que vous fètes, selon ce que je vous escriptz ordinairement, principalement pour madicte fille, que j'ay

<sup>1</sup> Rappelons que, depuis le 19 mars, Marguerite de Valois était réfugiée à Agen, ayant levé des troupes et guerroyant dans les environs contre les huguenots et son mari. Cela dura jusqu'au 25 septembre 1585.

grant peur que ne me veille pas croire et faire ce que je luy mande par La Roche, que j'ay esté bien aize qu'il eut pleu au Roy qui soit allé vers elle, qui met beaucoup de peine à déguiser, par les lettres qu'elle a escriptes au Roy monsieur mon filz, ce que l'on tient de deçà pour certain, et qu'elle ne peult nier; car elle a escript à mon filz le duc de Lorraine, j'en ay veu les lettres, pour le prier de la recevoir en son pais. Se me sont des afflictions si grandes, que j'en suis comme hors de moy, et que vous sçay fort bon gré de l'advis que m'avez donné d'escrire à mon filz le roy de Navarre, pour l'avertir de la façon qu'il plaira au Roy mondict sieur et filz adviser, pour luy oster l'occasion que saignement vous me mandez qu'il pourroit prendre<sup>1</sup>. Je vous envoie la lettre que je lui en escriptz de ma part, affin que vous la monstriez au Roy mondict sieur et filz, auquel je faiz responce à celle que nostre courrier m'en a aportée, et, luy escriptz que je suis bien d'advis d'escrire suivant que me mandez, audict roy de Navarre, comme je pense qu'il trouvera bon de faire, vous priant doncques d'en faire la despesche.

Hier arrivèrent icy les sieurs de Villequier et Miron, que je fuz fort aize de veoir. Vous

<sup>1</sup> Le roi de Navarre s'occupait beaucoup plus des entreprises que les catholiques, poussés par la Ligue, préparaient de tous côtés, que de ce qui pouvait arriver à sa femme. Sa correspondance à cette époque est pleine d'avertissements à ses partisans de se tenir sur leurs gardes. En même temps, il avait envoyé à Paris Clermont et Chassin-court, chargés par lui d'offrir à Henri III ses services et son épée; et le roi avait semblé disposé à le prendre pour allié; mais, ressaisi par les Ligueurs, il avait révoqué ses édits favorables aux protestants. Le roi de Navarre se plaint de cette attitude dans une longue lettre très politique, en date du 17 mai 1585, qui est l'œuvre de Duplessis-Mornay. (*Lettres missives*, t. II, p. 67.) Mais nous n'avons trouvé aucune trace de la correspondance à laquelle fait allusion ici la reine mère.

entendrez, par la dépesche que je faiz au Roy mondict sieur et filz, à quoy nous en sommes pour nous rassembler, que je ne puis encore dire quand se sera, ses gens icy faisant tous les jours de nouvelles difficultez. Si j'ay bien-tost responce du Roy mondict sieur et filz à la dépesche que je luy faiz, j'espère qu'entre cy et huit ou dix jours nous aurons pris résolution du faict, ou défailly; et, jusques ad ce que nous nous soions rassemblez, je ne sçay qu'en dire. Je vous envoie des nouvelles que m'avez escriptes de Prouvence. Ceulx qui m'avoient donné advis de la defaite de la compagnie de Sacremore de Birague et des troupes du comte de Saulx et de Vins nous donnèrent grande joye; mais cella n'a pas continué, aussi ne le croyois-je pas, jusques ad ce que j'en eusse de voz nouvelles, vous saichant très bon gré de la bonne part que m'en faictes si soigneusement de toutes celles de vostre charge, vous priant de continuer.

Je suis bien marrie de la malladie du s<sup>r</sup> de Maugiron<sup>1</sup>, s'il vient maintenant à mourir; car, parre qu'en escripvez, il n'y avoit pas grande espérance. Ce sera ung très grand mal et préjudice au service du Roy mondict sieur et filz, et doibt on bien regarder de mettre ung homme de bien et de bonne qualité en ce poste là. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Villeroy vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Esperney, le xxij<sup>e</sup> may 1585.

*De sa main :* Je voldrès que le Roy, se Mgiron ayloyt mort, qu'il mendas à Mandelot

<sup>1</sup> Maugiron écrivait au Roi le 14 mai: « Il y a trois semaine que je suis au lit, dont je ne puis encore bouger, esperant néantmoins, avec l'ayde de Dieu, d'estre sous peu de temps debout. » (Bibl. ms. nat. fr. 15169, f. 48). — Il se remit en effet et ne tarda pas à reprendre ses fonctions de gouverneur du Dauphiné.

que, tan s'an fault ( l'aye défiense de ses déportements, que y ly donne le gouvernement de Daulphiné aveques celui de Lyon, et m'aseure que cela seret pour son servyse, aytonent sous ysi. Je voy aussi luy en escripre. Vous voyré ce seret à propos luy dyre: aussi byen y a dyst que, après qu'il vaqueret, qu'il ne le donneret que pour troys ans. Quant à La Roche, je suys byen ayse que le Roy l'ay lesé aler; mès j'é pour qui ne sayra en non plus, pour set que luy mende, qu'il acotumé de sayre de tout set que j'é j'ay voulu. Je vous pryé, cet avés des nouve d'Espagne, m'en mender, pour voyr si rencontret à cet que je mende au Roy.

CATHERINE.

1585. — 22 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3349, f. 53.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, je vous envoie une lettre, que mon cousin le cardinal de Bourbon m'a escripte<sup>1</sup> par le s<sup>r</sup> de Meyneville, lequel m'a remonstré comme il estoit impossible que

<sup>1</sup> Le cardinal de Bourbon écrivait, le 23 mai, de Châtillon, à la duchesse de Nevers: « Notre querelle est pour l'honneur de Dieu, encore que la plupart pensent qu'il n'est que pour nostre ambition. Je vous dirai qu'en verité, si Dieu plaist, la plus belle armée qu'on a vue depuis cinquans ans en ce Royaume. La Reine nous parle de la gloire; mais nous demandons tant de choses pour le bien de nostre religion, que je ne croi qu'on accorde toutes demandes. Cependant, nous avons tant de moyens que j'espère qu'il n'y aura plus qu'une religion en ce royaume, et que ce sera la religion catholique. Ma sœur, j'ai vu avec très grande joye ce que vostre mary m'a escript de la bonne volonté qu'il nous porte; je sçay bien que vous n'y estes pas contraire, dont je vous remercie de mains à tous deux. »

(Bibl. nat., Ms. Dupuy, 59, f. 41.)

geoit, je ne voudrois pas demeurer icy : aussi que je n'y serois pas en seureté, pour ce que ledict s<sup>r</sup> de Meyneville avoit luy-mesme dict au pied de mon liect, que l'on n'estoit pas tous-jours maistre des estrangers, et encores de ceulx qui pouvoient demander leurs vieilles debtes ; mais il différa toutesfois de prendre ladicte lettre, et me feyt supplier qu'il peust encores parler à moy ce matin, disant que, si les Suisses entroient dans le royaume, il seroit bien difficile d'accorder que leurs reystres et lansquenetz n'y entrassent ausy. Ce qu'il m'a encores remonstré cedit matin, et, quoy que je luy aye peu dire, et lesdicts s<sup>r</sup> de vostre Conseil ausy, et faict entendre qu'il n'estoit point besoin de comprendre en ladicte prolongation de surcéance les Suisses, d'autant que n'arrivans à la place monstre que le xxv<sup>e</sup> de ce moys, qui sera samedi prochain, il ne peut estre qu'il ne leur faille pour faire les roolles, leurs monstres et leur payement, quatre ou cinq jours, et que, sans aultrement leur accorder, ilz avoient ce qu'ilz désiroient jusques à de jeudy prochain en huit jours, et qu'entre cy et là nous aurions faict ou failly du tout, et que partant il ne falloit point doncq qu'ilz s'arrestassent à cela, mais faire en sorte que j'eusse dans demain assurance de la prolongation de ladicte suspension. Toutesfois, il ne nous a faict aultre responce, sinon, qu'il seroit entendre à mondict cousin le cardinal de Bourbon tout ce qui s'estoit passé, qui a esté cause que je luy ay dict que je vous en escriprois, comme je n'ay voulu faillir de faire incontinant, et vous représenter ausy comme le tout s'est passé, affin qu'il vous plaise m'en mander vostre volonté. Combien que je l'aye jà bien entendu par la responce qu'il vous a pleu me faire à la despesche que je vous feyz sur ceste occasion, et ce que m'en avoit dict mondict nepveu le duc

de ( ) l'espine. Mais quand vous consi ( ) y que puissent faire les Suiss ilz ne ient partir de leur place ( ) re que ( ) july en huit jours, vous me pourrez permectre de leur accorder ce qu'ilz demandent, puisqu'ausy bien ne peut-il estre autrement. Il est vray que je crains qu'ilz facent et oppiniastrent cecy i quelque desseing ; ausy m'en remectz-je i votre meilleur jugement, vous priant néanmoins moins de considérer que, si ladicte prolongation n'est accordée, je ne puis pas, comme dict est, demeurer icy, d'autant que je n'y serois pas en seureté, aussi que<sup>1</sup>, comme il est porté par la lettre de mondict cousin le cardinal de Bourbon, il semble qu'ilz ne veuillent pas traiter sans cella, qui me faict soubsonner qu'ilz ont quelque desseing en Bourgongne, peult-estre pour assiéger mon cousin le grant-escuier, qu'ilz creingnent estre secouru par lesdicts Suisses, ou bien Metz. Sur lequel il est très grant bruiet qu'ilz ont enprinse nouvelle, pour les raisons que vous ay cy-devant escriptes, voulans peult-estre s'aidier de leurs forces estrengères et des frangoyz qu'ils font monter de ce costé-là pour leur dicte entreprinse de Metz ; à quoy je désire bien, ainsi que je vous ay cy-devant escript, qu'eussiez pourveu, et, si ce n'est pour pas une de ces occasions-là, se pourroit estre pour ce qu'ilz n'ont pas eu au jour qu'ils espéroient les m<sup>rs</sup> viii<sup>es</sup> reistres ; et m<sup>rs</sup> lansquenetz, y aiant une bonne partie à donner, comme aurez veu par les advis des s<sup>rs</sup> de la Verrière et de Crast, ou peult-estre pour ce qu'ilz pensent que ne leur vouldes rien accorder de leurs seuretez ; car, dès le lendemain

<sup>1</sup> A partir de cette ligne l'écriture de la lettre est de Pinart, auquel sans doute la reine dictait les passages qu'elle considérait comme plus importants et plus confidentiels.

que ledict s<sup>r</sup> Miron fut arrivé à vous, ilz eurent avis, et l'on leur feit ainsi entendre, que ne vouliez point la paix : aussi n'ont-ils depuis fait que penser à la guerre et font faire diligence au remontaige de leurs pièces de batterie et de campagne, et aussi à leurs vivres et munitions, comme je vous escripviz hier, qui me gardera d'estendre ceste-cy d'avantage que pour vous prier, Monsieur mon filz, me faire incontinent responce. Cependant, je prie Dieu vous bien conserver et vous donner en toute prospérité l'entière obéissance de tous vos subjectz avec très bonne santé et très heureuse et très longue vie.

D'Espernay, le mercredi xxii<sup>e</sup> may 1585.

De sa main : Vostre bonne et très affectionnée et hobligée mère,

CATHERINE.

1585. — 22 mai.

Orig. Bibl. impér. de Saint-Petersbourg, vol 19, f<sup>o</sup> 39.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRÉTAIRE D'ESTAT  
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, mes fermiers de Bretagne ont envoyé exprez vers moy ce porteur pour me prier d'estre moien qu'il plaise au Roy monsieur mon filz vouloir les favoriser eulx et une infinité d'autres marchans Bretons et sugetz pour la liberté de leurs parens, amis et facteurs, qui sont detenus en Espagne avecques leurs marchandises. Je vous prie vouloir prendre la peine de veoir leurs mémoires et instructions et en parler de ma part au Roy mondict sieur et filz, et faire en sorte qu'il trouve bon d'escrire bien expressément de ce fait audict roy catholique et au sieur de Longlée, affin que, soubz son nom et auctorité, ilz puissent avoir allegeance de leurs misères et

estre remis en liberté, avecques main levée de leurs marchandises; vous assurant que le Roy monsieur mondict filz fera œuvre digne de luy de faire telle bonne et grande démonstration de ce fait, et de commander très expressément à Longlée de s'y employer en toute dilligence; car, à ce que j'ay seu, cella est de fort grande conséquence à tous ses sugetz, lesquelz, si on les continue à traiter de cette façon, c'est leur oster entièrement leur trafic et les ruiner. Je prie Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Espernay, ce xxii<sup>e</sup> may 1585.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : DE L'AUBESPINE.

1585. — 25 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3369, f<sup>o</sup> 56

A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, vous verrez ce que j'escriptz encores au Roy monsieur mon filz pour le retardement que ces princes desirent que facent les Suisses, levez pour le Roy mondict S<sup>r</sup> et filz, à leur place monstre, quand je pense qu'il n'est question que de dire une chose qui ne peult estre autrement; car il est impossible ausdicts Suisses, s'ilz ne sont arrivez qu'aujourd'huy, xxv<sup>e</sup> de ce mois, à la place monstre, qu'ilz en puissent partir avant jeudi ou vendredi, quand l'on le voudroit. Toutesfois, j'atendray sur cella l'intention du Roy mondict S<sup>r</sup> et filz, auquel je desire que faictes promptement veoir madicte dépesche et luy bailliez celle que je luy escrips de ma main, et que j'en aye soudain responce. Cependant je ne laisseray pas de renvoyer ledict s<sup>r</sup> de Meineville devers eulx pour les prier de venir, affin que nous puissions rassembler sur ce

que ont aporté les s<sup>rs</sup> de Villequier<sup>1</sup> et Miron suivant nostre dernière conférance de Sarri. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Espernay, le xxv<sup>e</sup> may 1585.

Monsieur Brulart, je vous prie d'avoir pour recommandé le s<sup>r</sup> de Chadion, qui est à Châtellerault, affin qu'il y ait quelque entretènement par moys et quelques soldatz pour la seureté dudict chateau.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 25 mai.

Orig. Bibl. nat., Fond. français, n° 3369, f° 58.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, je vous ay fait deux dépenses sur les difficultez, que vous aurez veu par icelles, que ces princes font de continuer nostre négociation, si voz Suisses ne demeurent à la place monstre, comme ilz me promirent à Serri, en nostre dernière conférance, que leurs reistres et lansquenetz n'approcheroient plus près d'icy que l'abbaye de Beaulieu. J'estime que mon nepveu le duc de Guise sera aujourd'huy retourné de son voiaige et arrivé

à Chaallons, suivant ce que m'a tousjours mandé mon cousin le cardinal de Bourbon par le s<sup>r</sup> de Meisneville, qui reveint hier icy, où il est encores, pour savoir si j'avois eu de voz nouvelles et responce de ce que dessus; dont j'ay advisé vous faire encores ce mot de lettre, affin qu'il vous plaise me mander vostre intention, voiant bien que malaizément les pourray-je faire venir icy et nous assembler sur ce qu'ont aporté les s<sup>rs</sup> de Villequier et Miron, si vous n'accordez que vosdicts Suisses ne partiront de la place monstre devant jeudi ou vendredi: ce que je leur ay bien fait entendre, par ledict de Meisneville, qu'il n'estoit besoing que vous accordassiez, pour ce que m'arrivas. qu'aujourd'huy à ladicte place monstre, il falloit nécessairement pour dresser les roelles des enseignes, faire leurs monstres et recevoir argent, qu'ilz y demeurassent jusques à environ ce temps-là, qui sont quatre ou cinq jours seulement. Toutesfois, ledict Meisneville m'a tousjours dict, et à ceulx de vostre Conseil qui sont icy, qu'ilz désiroient que Vostre Majesté l'accordast et que je les en assurasse, autrement qu'ilz feroient marcher leurs dits estrangiers; mais il ne dict point si ce seroit de deçà ou du costé de Bourgongne. Je pense bien, puisqu'ilz s'y oppiniastrent tant, que c'est à quelque desseing; mais je consueide

<sup>1</sup> Voici le texte des instructions données par Henri III :

*Mémoire pour Monsieur de Villequier,  
du xix may 1585.*

La Roïne, mère du Roy, verra quelle est l'intencion de Sa Majesté sur les articles que a apportez le s<sup>r</sup> Miron, son premier médecin et conseiller en son Conseil d'estat, selon la responce qu'Elle a fait cotter sur chacun d'iceulx. Et néanmoins, Elle a donné charge au s<sup>r</sup> de Villequier, gouverneur et son lieutenant général à Paris et pays de l'Isle-de-France, et audict s<sup>r</sup> Miron, qui la vont trouver, de luy déclarer, pour le regard des villes de seureté, qu'ils demandent, que, s'ils ne se veulent con-

tanter de ce que Sadicte Majesté y a respondu. qu'elle leur en accorde de celles qu'ils tiennent, ausquelz en Champagne, Bourgongne et Bretagne, excepté ~~les~~ <sup>les</sup> ~~quelles~~ <sup>quelles</sup> jusques au moindre nombre que faire se pourra ~~et~~ <sup>et</sup> s'il est possible, pour le regard de la Bourgongne ~~et~~ <sup>et</sup> le chateau de Dijon et la ville soient changez à ~~Breuve~~ <sup>Breuve</sup>. attendu que c'est le siège de la Court de Parli~~ement~~ <sup>ement</sup> et la principale ville dudict pays. Mais surtout, Sadicte Majesté veult qu'il soit fait une bien vive ~~intention~~ <sup>intention</sup> de la restitution de Verdun et de Thoul, et ~~pour~~ <sup>pour</sup> la Roïne fort affectueusement de s'y employer ~~en tout~~ <sup>en tout</sup> qui luy sera possible.

(Bibl. nat., F. fr. 3369, f° 43, orig.)



l'autre costé que nous ne ferons rien et ne nous rassemblerons point sans cela. Véez-là<sup>1</sup> pourquoy je vous supplie derechef, Monsieur mon filz, m'en escrire vostre intention. Je commanday hier soir à Pinart d'en escrire par l'ordinaire des postes à Brulart, pour vous faire entendre que j'ay entendu que ledict Meineville ne me l'a pas cellé qu'ilz ont espérance que le colonnel Pfeifer<sup>2</sup> les viendra trouver et leur mènera quatre mil Suisses, qui dict qui leur ont accordez, et dict d'avantaige ledict Pfeifer, qu'il s'asseure, et leur a promis aussi, qu'il en lesbauchera quatre mil des vostres, qu'il enmènera et tirera fort aizément, ainsi qu'il dict, le vostre dict levée. Combien que ledict Pinart m'ait asseuré avoir donné cest advis audict Brulart de ce matin, avant que je feusse veillée, par l'ordinaire, néantmoins je n'ay oullu laisser de vous en escrire encores, et vous dire, Monsieur mon filz, que, grace à Dieu, je me porte à présent assez bien; je me suis fait porter ceste après disnée par mes sœurs en la prairie, pour prandre l'air, dont me suis assez bien trouvée: vray est que j'en eus un peu mal à la teste; mais cella n'a duré. Monsieur mon filz, je prie Dieu vous mener en toute prospérité, parfaite santé très heureuse et très longue vie.

D'Espernay, le samedi au soir bien tard,  
may 1585.

Monsieur mon filz, je ne veulx oublier de dire que je ne lairray de renvoyer demain matin ledict de Meineville, et escripray à cousin le cardinal de Bourbon et neveux le duc de Guise de venir icy, afin que nous [nous] assemblions sur ce que ont

là, voilà.

Le Pfyffer, colonel catholique, qui d'ordinaire s'en va du Roi.

CATHERINE DE MÉDICIS. — VIII.

apporté les s<sup>r</sup> de Villequier<sup>1</sup> et Miron, comme ils devroient avoir fait dès mardi ou mercredi dernier, suivant l'arrêté de nostre conférence de Sarry, sans s'amuser au fait des Suisses qui n'y furent compris.

De sa main : Vostre bonne et très affectionnée et hoblige mère,

CATHERINE.

1585. — 27 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3369, f° 61.

### AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, je ne me contentay pas hier d'escrire encores à mon cousin le cardinal de Bourbon le mescontement que j'avois de ce que luy et les autres de son party me menoient, il y avoit jà si longtemps, de paroles; mais je diz d'avantaige au s<sup>r</sup> de Mei-

<sup>1</sup> Villequier écrivait au Roi le 27 mai :

Sire, je pense avoir satisfait à l'endroit de ces seigneurs icy, suivant le commandement qu'il a pleu à Vostre Magesté me faire, et, si ce n'a esté avecque autant de suffisansse que Vostre Magesté l'a espéré de moy, s'a esté néanmoyns avecque autant de fidélité qu'on la peult espérer d'ung serviteur très humble de Vostre Magesté, tel que je vous suis. Je désireroys que fussiez adverti d'heure à aultre de ce qui se passe icy et me semble que seroit bien à propos qu'eussiez ung homme icy qui vous vit de jour en jour, qui vous pourroit représenter ce que voz serviteurs qui sont icy luy diroient. Je sçais bien que la Royne vostre mère vous advertist de tout, qui megardera de vous faire reditte : bien voudroi-je que je vous peusse représenter ce que le duc de Guyse m'a dist cejourd'huy à ce matin, ayant esté ung discours qui a duré plus de deulx heures. Vostre Magesté advisera se qu'il sera à propos pour cest effect, et suplray Dieu, Sire, vous avoir en sa sainte et digne garde.

D'Espernay, le xxvii<sup>e</sup> may.

Vostre très humble, obéissant et très fidel suget,  
VILLEQUIER.

(Bibl. nat., Fonds fr. 3368, f° 65. Autogr.)

neville que je veoiois fort bien, et qu'ung chacun le jugeroit comme moy, que c'estoit autre chose que la religion qui leur faisoit faire tout cecy, et que, prenant les villes de votre protection comme Verdun<sup>1</sup> et Thoul, et que taschans à en faire de même de Metz, outre voz aultres villes dont ilz s'estoient saiziz, et essaioient tous les jours d'en surprendre, et la main qu'ilz avoient mise sur voz deniers, avec les déffences qu'ilz ont faictes et faisoient encores tous les jours de paier à voz receveurs, mais porter les deniers ès villes qu'ilz occupent, monstroient bien qu'ilz n'avoient aucune bonne volonté, que je ne pouvois me persuader que mondiet cousin le cardinal de Bourbon ne se sentist contrainct et travaillé en sa conscience de tout cecy; et l'ay diz de telle façon audict Meineville, que je m'assurois bien qu'il en droit une bonne partye à mondiet cousin; et, allin qu'il congneust comme j'estois piquée et bien fort marrye de leurs remises, j'envoyai Les Chapelles, qui est à moy, incontinant après le

<sup>1</sup> Le duc de Guise écrivait, de Reims, le 27 mai, à sa belle-sœur la duchesse de Nevers :

« Je revins hier de Verdun, que j'ay prins le jour de Pâques. Je verray demain la reine ou monsieur le cardinal de Bourbon qui est icy; pour la dernière fois la suppliant s'en retourner à Paris: je ne sçai quel visage elle nous fera. . . . Nos affaires vont toujours de mieux en mieux et montrent Dieu à toutes heures favoriser la justice de nostre cause. »

Il ajoutait dans une autre lettre du 28 mai :

« J'ai fort heureusement pris Verdun et si à propos que, quand j'y entrai avec 40 ou 50 chevaux, 400 huguenots ramassés de Sedan et Jametz estoient dedà la rivière, mandés du gouverneur pour les mettre dedans. Guitaut entra seul dedans et fut assailly de façon que son lieutenant et deux hommes des compagnies y ont esté tués. Enfin, le peuple joint à nous réduit le gouverneur en son logis. . . . Je vous supplie mander de nos nouvelles à Entragues. »

(Bibl. nat., ms. Dupuy, 590. f. 50.)

partement dudict s<sup>r</sup> de Meineville, auquel j'commanday de tenir de ma part à mondiet cousin le mesme langage, et qu'il le pressast de venir icy aujourd'huy et y amener mes nepveux les cardinal et duc de Guise, affin que nous peussions regaigner le temps perdu et faire une bonne résolution au bien de vostre service et repos de vostre roiaulme. J'estime que ce que dessus a bien servy à les faire résoudre de venir icy demain, comme filz m'ont escript et mandé par ledict Les Chapelles, qu'ilz feront ainsi qu'il vous plaira veoir par la lettre que ledict s<sup>r</sup> cardinal de Bourbon m'a escripte, qui sera incluze avec ceste-cy. Cependant, Monsieur mon filz, j'accuseray celle qu'il vous a aussi pleu m'escrire le xxv<sup>e</sup> de ce mois, que je receuz hier, par laquelle vous me respondes aux deux dépesches que je vous avois faictes les xxv<sup>e</sup> et xxii<sup>e</sup> de ce mois, sur l'instance qu'ilz m'avoient faite de retarder voz Suisses à la place monstre; ne voullant aussi oublier de vous dire que quelques uns de ceulx, qui sont revenuz à Chaallons avec ledit s<sup>r</sup> de Guise, ont dict audict Les Chapelles qu'ilz avoient eu avis que deux mil de vosdits Suisses n'estoient desbandez et s'en estoient retournez en leur pays. Je pense que c'est une monterye qui luy ont fait donner, pour ce que l'on dict qu'ilz lansquenetz, ny leurs reistres, n'estoient pas encores arrivez en nombre duquel ilz pourroient faire monstre et que, de fait, ilz ne l'ont point fait. Monsieur mon filz, je prie Dieu vous faire conserver et vous donner en parfaite santé, très heureuse et très longue vie.

D'Espenay, le lundi au soir xxv<sup>e</sup> mai 1568.

Monsieur mon filz, j'oubliais à vous dire que ledict Les Chappelles a aussi entendu qu'un soldat de la garde dudict s<sup>r</sup> de Guise rencontra le capitaine Bois seul, habillé en paysan et sans armes; il luy demanda d'où il venoit.

et où il alloit; il luy monstra ung villaige qui estoit derrière luy, d'où il respondit qu'il venoit, et luy en monstra ung où il alloit. Sur cella ledict soldat luy dist: « Vous estes le capitaine Boys! », et le prit. Il a esté trouvé saisi d'ung chiffre qu'il portoit à Metz, à ce que l'on a aussi dict audict Les Chapelles; dont je n'ay voulu faillir de vous advertir, affin que vous sachiez de monsieur d'Espernon s'il y a rien qui peust préjudicier vostre service.

*De sa main* : Vostre bonne et très affectionnée et hobligée mère,

CATHERINE.

1585. — 28 mai.

Orig. Bibl. impér. de Saint-Pétersbourg, vol. 19, f° 40.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU CONSEIL DU ROY MONSIEUR MON FILZ ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT  
DE SES COMMANDEMENT ET FINANCES.

Monsieur de Villeroy, dès avant-hier, je receuz la lettre que m'avez escripte par le nepveu du s<sup>r</sup> d'Argence et suys très aize de la bonne volonté que le pape a jà monstrée envers le Roy monsieur mon filz, en ayant baillé la présence à son ambassadeur, qui est une très grande apparence de sa bienveillance, avecq la délibération où m'escrivez qu'il est d'envoyer de decà ung nuncé pour y faire les bons offices que m'escripvez, pour destourner ces princes de faire ce qu'ilz font de préjudiciable au service du Roy mondiet sieur et filz. Je m'assure que le Roy mondiet sieur et filz n'aura pas failly de le conforter en ceste bonne affection, tousjours pour la luy acroistre davantage, et qu'il n'avoit rien aussi esté obmis envers mon cousin le cardinal d'Este de remerciemens et bonnes démonstrations, qu'il mérite, du Roy mondiet sieur et filz, et aussi envers le cardinal Alexandre, affin d'entretenir tousjours davantage de

bien en mieulx les affaires du Roy mondiet sieur et filz.

J'ay veu aussi ce qu'escript Longlée par ses dernières dépesches, et seray bien aize que continuez à me donner advis en ce qui vous viendra de ce costé là. Je suis bien aize des bonnes nouvelles que m'escripvez de la levée et de l'acheminement de nos Suisses; car il n'y a rien si nécessaire et à propos pour le bien du service du Roy mondiet sieur et filz et qui ayde plus à nostre négociation de la paix<sup>1</sup>, pour laquelle j'espère que nous commencerons dès ce soir et demain à parler, car ce premier mot escript qu'ilz seront aujourd'hui après disner icy de bonne heure, comme vous verrez par la lettre que j'en escriptz au Roy mondiet sieur et filz, à laquelle me remectant je n'estendray ceste-cy davantage que pour prier Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Espernay, le xxviii<sup>e</sup> may 1585.

*Signé* : CATHERINE.

*Et plus bas* : PINART.

1585. — 28 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f° 29.

A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellèvre, j'ay esté fort aize d'avoir veu, par vostre lettre du xxiii<sup>e</sup> de ce mois, ce qui s'est fait pour la dépesche de La

<sup>1</sup> La paix était très nécessaire à conclure; car l'avant-veille Villeroy écrivait de Paris à Matignon: « Nous sommes en peine et en doute du parti que vous avez pris depuis la réduction de Monséur. Je pense aussi que vous sçavez bien que le roi de Navarre est en Poitou, avec Monsieur le prince de Condé et que l'on dit qu'il veut assiéger Saintes. » — *Lettres de Nicolas de Neufville*, etc., p. 132.

Roche devers ma fille la royne de Navarre, de laquelle j'ay tousjours de nouveaux ennuiz; car l'on m'a dict icy qu'elle faict fortifier maintenant Agen et y a des gens de guerre; et oultre cella, que le s<sup>r</sup> de . . . .<sup>1</sup> est avec elle et sa femme aussi, et qu'elle les a pris pour son chevalier et dame d'honneur, dont j'ay tant de déplaisir, que je ne me sentiz jamais oppressée d'affliction qui me soit arrivée. Néanmoins, je vous prie, Monsieur de Bellièvre, faire tousjours ce que vous pourrez pour ce que verrez estre à propos et bon de faire pour elle, afin d'aider tousjours à la renger à ce qui est de son devoir.

Cependant je vous diray que, après avoir trop attendu, ces princes m'ont escript qu'ilz viendront aujourd'huy de bonne heure. J'espère que nous commencerons à négocier dès ceste après-disnée et demain, qu'en peu de jours nous veoyons ce qui s'en peult espérer, dont vous scaurez souvent nouvelles par les avis que j'en donneray à toutes heures au Roy monsieur mon filz. Priant Dieu. Monsieur de Bellièvre, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Espernay, le xxviii<sup>e</sup> may 1585.

La bien vostre,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Le mot est en blanc; mais il faut mettre sans hésiter « Duras ».

Marguerite de Valois, quittant Nérac et son mari, était venue occuper, à Agen, le palais des comtes, qui fut plus tard l'évêché. Elle avait organisé là un véritable gouvernement: un gentilhomme d'Auvergne, capitaine-entrepreneur, François de Lignerac, eut la conduite des affaires militaires, et le vicomte de Duras dirigeait les négociations et les intrigues, assisté de sa femme, — celle même que detestait tant la reine mère, — qui était sa dame d'honneur en même temps qu'Anne de Bethune et que la comtesse de Candale. Cette situation assez étrange se prolongea plus longtemps qu'on n'aurait pu le penser, la reine de Navarre ayant mis contre elle son mari, sa mère et son frère.

1585. — 29 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 2367, P 23.

#### A MONSIEUR LE PRÉSIDENT VIART.

Monsieur le président, ça esté ung très grand et notable service faict au Roy monsieur mon filz, d'avoir conservé Metz des surprises que l'on y vouloit faire. J'envoie vostre mesme lettre, avec celles que m'ont aussi escriptes les sieurs de La Verrière, de Montcassin<sup>1</sup> et de Houilles<sup>2</sup>, au Roy mondict seigneur et filz, que je m'assure recevra très grand plaisir de veoir le contenu d'icelles, en louant Dieu de ma part que ledictes surprises ne sont point exécutées. Ces princes arrivèrent hier icy après-disner, et espère que, dedans peu de jours, nous aurons faict ou failly nostre négociation, dont, et de ce qui en adviendra, je vous donneray avis le plus tost que je pourray. Cependant, je prie Dieu. Monsieur le président, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Esparnay, le xxix<sup>e</sup> jour de may 1585.

CATHERINE.

PIVART.

1585. -- 29 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 2367, P 24.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILZ

Monsieur mon filz, combien que je vous aye hier escript et mandé par Rog<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Jean de Luppiac, ag<sup>t</sup> de Montcassin, capitaine de cinquante hommes d'armes, néral du gouvernement de Metz et pays limitrophes.

<sup>2</sup> Sans doute un fils de Pierre Bouché et de Houilles, avocat au Parlement, quêtes de l'Hôtel du roi.

doubte de ce que nous parlions si longtemps ensemble à part, et pour cette occasion y demeuray-je le plus que je pus, et voudrois qu'ils fussent tellement divisés, que nous puissions les séparer; mais Monsieur de Guise est comme le maistre d'escole et fait tout ainsy du cardinal que faisoit en Guyenne, quand j'y estois, le vicomte de Turenne du roy de Navarre. A ce que j'entends de Monsieur de Guise, ils ont encore grande espérance d'avoir quatre mil Suisses d'ung costé et quatre mil de l'autre, tous catoliques, et se promettent que les vostres ne voudront pas volontiers passer oultre la place monstre, au moins les catoliques, disant tousjours, comme cy-debvant, que la plupart de vostre levée est de protestans et calvinistes, et qu'ils sont si resjouys qu'ils s'asseurent qu'ils se batteront les ungs les aultres. Je luy ay dict qu'il se trompoit et que la levée estoit faite, et les hommes pris es cantons en la forme accoustumée; toutefois, il demeure en cette opinion qu'il y aura de la division et qu'ils ne passeront point, ou une grande partie, la place monstre, dont je n'ay voulu faillir de vous donner advis et de ce quelques ungs de vos serviteurs qui sont icy ont appris d'eux, qui est qu'ils ne s'esloingneront pas de la paix; toutefois, si elle ne se fait bientost, les troupes deçà prendront leur chemin devers Troyes, pour joindre celles de Monsieur de Mayenne, et il fault advertir à Troyes que l'on se garde de surprise, principalement par intelligence de ceux qui sont dedans à leur dévotion. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous donner l'obéissance entière de tous vos subjectz, et très heureuse et longue vie.

D'Espenay, le xxix<sup>e</sup> jour de may 1585.

Monsieur mon filz, depuis cette lettre escripte, ledict sieur de Guise m'a dict qu'il

s'assure que Piffier sera à la place monstre de vos Suisses aussitost qu'eux, et qu'il y debauchera tous les catoliques qui sont de vostre levée, qu'il est françois et a grand regret de voir la division parmi lesdicts Suisses et de voir aussi qu'ils soient pour prendre party et faire ligue contre leurs cantons catoliques, avec ung aultre prince que vous. Sur quoy je n'ay pas obmys à luy bien faire cognoistre la grande occasion que vous auriez d'estre d'autant plus mal content de luy, qu'il sçait qu'il n'y a nul bon françois qui ne le maudisse et luy en veuille mal; car amy n'en sçauroit-il advenir plus grande occasion, avec les aultres choses qu'il fait qui tendent à la ruine de cet Estat.

*De sa main :* Vostre bonne et très affectionnée et obligée mère,

CATHERINE.

1585. — 29 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3369, P. 40.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, depuis la lettre que je vous ay escripte ce matin, j'ay rassemblé ceste après-disnée ceulx de vostre Conseil qui sont deçà, excepté mon cousin le maréchal de Retz, qui estoit malade de la collique, ayant fait advertir mon cousin le cardinal de Bourbon et mes neveux les cardinal et duc de Guyse, qui sont venuz, et ont amené avec eux l'évesque de Chalons, les présidents de Thou, qui y est d'augmentation, et Janyn, conseiller de Martinbault, le sieur de Mayneville, Marchaumont et de Bray; et estoit aussi ce conseil mon filz le duc de Lorraine. Ensemble assis, le leur ay dict, ainsy que nous avons fait des hier au soir, que vous aviez envoyé les articles pour

leur de Villequier, et que, m'ayant mesdicts cousin le cardinal de Bourbon et neveu le duc de Guyse requis de leur faire entendre sur chacun article en ceste conférence, et après leur bailler par escript la response mesdicts articles, que pour cest effect je les avois prié de nous assembler. Sur quoy mesdites cousin et neveux, monstrans le désirer ainsi, là dessus j'ay commandé au secrétaire Pinart de lire, comme il a fait, bien distinctement leursdicts articles, et, à mesure qu'il lilloit avant, les responses appostillées sur ceux; lesquelles responses j'avois fait, par advis des sieurs de Villequier et Myron, transcrire en ung pappier à part et raccommoder ung peu, ayant fait oster ce qui parloit de la tenue des Estatz généraulx de vostre royaume; car nous sçavons bien que, combien qu'ilz en ayent parlé du commencement, u'ilz ne les demandent plus; et veoy-t-on bien par leurs parolles qu'ilz craindroient que l'on ne les induisist à faire leur procès; ainsi ay-je fait oster quelques motz et mises en aucuns articles, comme verrez, s'il vous a plu, par le double que je vous en envoie, et y en ay fait mettre d'autres plus claires, pour ne les effaroucher point, qui ne sentent néanmoins toujours vostre intention. Encores n'avons nous peu si faire que mondiet cousin le cardinal de Bourbon (après avoir oy lire lesdicts articles responses sur chacun d'iceulx, que leur a bien esclaireys et interprétés ledict sieur de Villequier, quand ils l'ont désiré sur auesdicts articles) ne les ayt trouvé contre son sens et intention; car, après ladicte lecture, il s'est levé et nous a dict en collère, fort rougy, que c'estoit les mettre à la merci des lousps, puisque vous ne leur bailliez point de seuretez particullières, non demandassent pour eulx, mais pour

le fait de la religion. Sur quoy je luy ay bien particullièrement remonstré qu'ilz avoient grande occasion de se contenter de vosdictes responses; mais, comme gens qui ne se contentent pas de la raison, et qui auroient peut-estre bien envye de mal faire, se sont tous ostés de leur place, monstrans n'estre pas contents, et m'ont requise de leur bailler le double de ce qui avoit esté leu. Ce qui a esté à l'instant fait de celluy mesme qu'ilz ont veu lire, qu'a présenté à mondiet cousin ledict Pinart, comme je luy ay commandé; ayant esté, quelque temps après, le tenant en sa main et se regardans les uns les autres. Peu après, mesdicts cousin et neveux se sont mis à parler ensemble. Cependant je parlois ausdicts deux présidens et conseiller, pour les induire à les admonester de suivre vostre volonté avec toutes les meilleurs remonstrances dont je me suis peu adviser; ce que ledit président Janyn (qui est homme beaucoup plus cappable et qui a meilleures raisons et plus de bonne volonté que icelluy Vestus) m'a promis qu'il feroit. Et après se sont encores approchez de mon lict, monstrans n'estre point satisfaitz desdictes responses, et les ont rendues devant moy audict Pinart, disans qu'ilz ne gaigneroient rien de les veoir, puisque vous estiez résollu à cela. Et là dessus, sont sortiz et se sont allez assembler chez mondiet cousin le cardinal de Bourbon en son logis, qu'est assez près d'icy, et nous ayans laissez de ceste fois. Quelque temps après que nous avons eu considéré leur démonstration (qui n'estoit point bonne), j'ay advisé, suivant l'opinion dudict sieur Myron, et pour ne leur donner loisir de faire quelque résolution mal à propos, d'envoier prier mesdicts cousin et neveux, par icelluy Pinart, de me revenir trouver, comme à l'instant ilz ont fait. Il est vray qu'icelluy Pinart les a desjà

trouvez sur la fin de leur conseil, et commençoient à se lever. Ilz sont tous trois revenuz, et, après les avoir faict asseoir, et le sieur de Villequier ausy, mondict cousin m'a dict, tout en collère, que je les avois par la lecture des responces desdictes articles merveilleusement malaccoustrez en la présence des dessusdicts, dont il monstroït, et mesdicts nepveux, estres très marryz; mais, comme je luy ay respondu, ilz l'avoient désiré ainsy: ce qu'ilz ne pouvoient nyer; ausy s'en courrouchoient-ilz à eulx mesmes. Puis sommes venuz aux particularitez, et leur ay dict que je ne veoyoï point de cause de leur plaindre, et eulx disoient que sy. Ayans esté longuement à contester entre nous cinq; et, parmy noz propos, je ne me suis peu garder que je ne leur aye dict que, leur accordant l'édict pour le faict de la religion et toutes aultres choses, comme ilz l'avoient demandé du commencement, qu'ilz monstroient bien qu'ilz avoient quelque aultre pire desseing, qu'un chacun congnoïtroit clairement, quand l'on entendroit combien vous, qui estiez leur Roy, leur aviez favorablement accordé le contenu ès responces de leursdictes articles, leur ayant fort implicqué et faict sonner ceste raison, qu'ilz seroient condempnez et abandonnez de Dieu et du monde. Et ledict sieur de Villequier, me secondant fort bien, leur a très franchement dict que jamais gens ne se feyrent si grand tort qu'ilz se feront, s'ilz refusent la si bonne volonté que vous démontrez en cecy, et qu'ilz ne se jouassent pas de rejeter la bonne affection et délibération qu'ilz savoient certainement estre en vous; que leur tendant les bras, comme vous faictes (et ilz s'en reti-roient), qu'ilz regardassent bien ce qu'ilz faisoient et ne vous contraignissent point à accepter tant de grandes assistances qui vous estoient offertes par voz voisins et à vous ré-

souldre, comme ilz savoient bien que l'eriez, s'ilz ne se rangeoient à leur devoir et n'acceptoient ceste franche et seure volonté que leur monstriez et avez pour le certain enas eulx; leur disant en si bons termes et si patinemment, et leur faisant encores des comparaisons si à propos, comme, quand il advient qu'un homme qui tombe en la rivière et est en danger de se noyer, si les siens se luy baillent la main, il est contrainct de prendre et happer ce qu'il peult pour le garder de se noyer, et seusse ung serpent, en danger d'y perdre le bras, qu'aussy pourroient ilz tant faire, qu'ilz vous contraindroient à vous ayder de tout ce qui se pourroit offrir. Il s'est passé beaucoup d'aultres propos entre nous, desquelz ilz se déffendoient de leur part comme ilz pouvoient, monstrans d'avoir une très mauvaise volonté et délibération, et disans tousjours néanmoins qu'ilz se demandoient que leurs seuretez. Sur lesquelles ledict sieur de Villequier, entre plusieurs raisons que nous leur avons, luy et moy, dictes, pour les faire condessendre à se contenter desdictes responces, leur a dict que, puisqu'ilz n'avoient demandé, il y a quatre mois, des seuretez, pourquoy ilz vous en demandoient plustost à cest heure qu'alors, qui leur accordiez l'abolition générale des choses par eulx faictes et qui se sont passées en ces nouveaulx remuemens. Enfin, veoyant que je n'y gaignois rien, leur demandant ce qu'ilz dévoient pour leursdictes seuretez, ne nous répondant qu'à demy, ilz ont lasché quelque parolle de Metz, duquel je leur ay voulu tout oster l'espérance; et, veoyant qu'ilz parloient de s'en aller dès demain, j'en ay pris congé de moy, ay mis en avant Saint-Dizier et Sainte-Menehould<sup>2</sup>, dont ledict sieur

<sup>1</sup> Saint-Dizier (Haute-Marne).

<sup>2</sup> Sainte-Menehould (Marne).

Guyse n'a pas fait grand cas, se monstrant, ce me semble, encores pour cela plus froit qu'il n'estoit auparavant; et après, sommes venus à parler des seuretez des sieurs de Mayenne et de Merceur, et particulièrement de tous les autres; pour lesquelz ausy je leur ay fait du commencement les moindres offres qu'il m'a esté possible, et, en parlant, est suis venue jusques à ce que verrez que j'en ay fait escrire; et, pour ce qu'il se congnoissoit bien ayzément que mondict cousin avoit fort grand mescontentement de ce que vous ne luy accordiez rien de ce qu'il vous demande, nous sommes entrez en propos et l'avons fait parler, de sorte que nous avons tiré de luy qu'il se contentera des chateaulx de Rouen et de Dieppe, qu'il maintient tousjours luy appartenir et que ses prédécesseurs en ont tousjours joy, y ayans mis des cappitaines, et qu'encores y en a-il procès pendant en vostre Conseil privé. Sur quoy veoyant qu'il ne parloit plus d'estre gouverneur, ny lieutenant général audict Rouen, et après beaucoup de contestations, je luy ay promis que je vous en escriproit et leur bailleiroit par escript, comme ilz m'en ont très instamment requise, ce que je leur avois offert soubz vostre bon plaisir, affin qu'ilz le peussent veoir et considérer. Aussi m'ont-ilz parlé de quelques villes en Picardye, pour la seureté de monsieur d'Aumalle, et, combien qu'ilz dient et asseurent y en avoir à leur dévotion (que toutesfois ilz n'ont jamais voulu nommer), j'ay tousjours passé par dessus, sans leur en vouloir donner aucune espérance. Et puis, nous avons parlé ausy des gouverneurs qu'ilz demandent pour le duc d'Elbeuf et pour le sieur d'Entraigues, desquelz nous avons ausy, et pour les sieurs de Mandelot et de Saint-Vidal, qu'ilz disent tousjours estre de leur, longuement contesté. Enfin, j'ay fait

faire à l'instant par ledict Pinart, ledict mémoire que leur ay fait bailler, dont le double sera avec ceste-cy incluz; sur quoy, ilz me doivent demain faire responce, leur ayant cependant fort bien maintenu qu'il n'estoit point de besoing qu'ilz parlassent, ny ne meslassent avec eulx ledict sieur de Mandelot, duquel je leur feyz veoir hier la lettre qu'il a escripte au sieur de Villeroy, et leur ay fait entendre les bons services qu'il vous fait. Et pour le regard dudit sieur de Saint-Vidal<sup>1</sup>, qu'ilz disoient avoir pris Mande<sup>2</sup>, qu'ilz n'avoient ausy que faire de le mesler en leurs pappiers. Nous avons ausy parlé de Reims, sur quoy vous n'avez fait aucune responce, et nous ont dict que ce qu'ilz en demandoient n'estoit point pour y tenir garnison de gens de guerre; car ilz la veullent laisser en leurs franchises et libertez, et Châlons ausy, si nous faisons quelque accord, et que c'estoit seulement pour oster l'auctorité dudit Reims au lieutenant général en Champagne.

Voilà ung long discours, que je crains que vous ennuye; mais c'est comme les choses se sont passées: encores y a-il plusieurs particularités que ledict sieur de Myron vous fera entendre, me délibérant de le vous envoyer demain, après que nous aurons veu ce qu'ilz nous diront sur ledict mémoire.

*De sa main :* Monsieur mon fils, après ouy semène qu'il y aura samedy procheyn que je suys ysi, velà cet que je y é peu fayre. Yl ne me déplest pas tant pour s'être moqué de moy, come pour le peu de respect qu'il vous portet et peu d'envye de reconestre le grasse que leurs festes; s'il ne se raviset, quand y revyendron me donner la réponse, je ne

<sup>1</sup> Antoine de La Tour, baron de Saint-Vidal, était gouverneur du Velay.

<sup>2</sup> Mende (Lozère).



panse pas ne leur acorder aultre chause, que je vous face plus de servise à demeurer ysi. Vous m'en menderés, après avoyr ouy monsieur Miron, vostre volanté. et au plus tost s'il vous playst; car, ne vous servant, je seré byen ayse d'estre de retour auprès de vous, come ausi monsieur de Vilequier, que je ne sé lequel des deux ayst plus en colère. Dyeu vous douyn cet qui vous ayst mésésayre.

D'Esperné, cet xxviii<sup>me</sup> de may 1585.

Vostre bonne et très affectonné et hoblygé mère,  
CATHERINE.

1585. — 30 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3369, f. 67.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, ceste après-disnée mon cousin le cardinal de Bourbon, et avec luy mes nepeux les cardinal et duc de Guise me sont venuz trouver en ma chambre, et ont fait entendre verbalement, sur les nouvelles offres que je leur avois faites et baillées par escript pour leurs seuretez, qu'ilz avoient bien ou pouvoir de requérir pour leurs colligués le contenu ès articles qu'ilz m'ont cy-devant bailléz, et sur lesquels vous avez fait voz responses, mais qu'ilz n'avoient aucun pouvoir de les diminuer, qu'il falloit pour ceste occasion qu'ilz advertissent particulièrement leursdits colligués de vosdictes responses, et que, à mesure qu'ilz en auroient nouvelles, ilz nous en advertiroient aussytost, me disans que, pour leur particullier, il ne se trouveroit pas grande difficulté, et montrans de s'en vouloir dès demain aller, estimans que j'en ferois ausi de mesme. Sur quoy, par la response que je leur ay faite, je n'ay rien obmis à leur remonstrer l'occasion que j'avois de me mescontenter d'eulz, de m'avoir fait telle

response, après m'en l'enue deux mois icy, où j'estois demourée, après vostre service, pour leur faire bien, suivant l'amitié que je leur portoie, et que j'espérois que Dieu m'ungeroit de la moquerie qu'en fin ilz me donnoient, après m'avoir entretenue et abusée si longuement de tant de déguisemens. De sorte que chacun a congneu mondict mescontentement. Et, de fait, je m'estois résolue de partir dès ledict jour de demain, et avois baillé à la plume pour vous en advertir et envoyer Monsieur de Myron; mais mon filz le duc de Lorraine, voyant cela et désirant au contraire (comme j'ay toujours congneu qu'il faisoit) que nous pussions prendre une bonne résolution au bien de vostre service et repos de vostre royaume, et, comme je pense, pour le bien ausi de ses cousins, parlant à eulx et leur remonstrant le tort qu'ilz se faisoient, a renoué nostre négociation; et nous nous sommes encores ung peu après rassiez et revenuz aux particularitez des chaus, dont ilz disoient n'avoir pouvoir, mesmes pour le fait du s<sup>r</sup> d'Entraignes, pour lequel ilz persistoient, comme encores ilz font, au gouvernement, quoyque je leur aye remonstré, et le s<sup>r</sup> de Villequier et Pinart qui estoient avec moy, qu'il n'y avoit point de raison et n'estoit chose nullement raisonnable de s'arrestier à cela; que vous ne feriez ny ne devriez faire aultrement (pour ce fait là et pour les autres cas semblables, de ceulx qui estoient et sont pourvez des gouvernemens, charges et capitaineries, dès lors qu'ont commencé ces nouveaulx remuemens) que ce qui est contenu en vostre response sur leursdicts articles. Toutesfoies, ilz n'ont point laissé de parler de la ville et chasteau d'Angers, qui tient le comte de Brissac, et du gouvernement d'Anjou et ausy des villes et places qu'ilz tiennent et ont tant en Dauphiné et

Picardye, qu'en divers aultres endroictz, dont ilz ont entendu par le xv<sup>me</sup> de leursdicts articles ne pouvoir estre destituez; sur quoy j'ay faict apporter et lire ledict article et responce, et avons longuement débattu que, par vostre responce, vous leur faisiez grande grace d'accorder que ceux d'entre eulx qui se trouveroient estre pourvez des gouvernemens, lieutenances générales de provinces, cappitaineries et gouvernemens particuliers des villes et places, y seroient conservez; mais qu'il est ausy plus que raisonnable que ceux qui n'ont point adhéré à leur party et sont demeurez fermes à vostre service soient maintenuz en leurs charges. Ayant fort longuement demeuré à disputer là dessus avec mondiet neveu le duc de Guyse, qui nous a souvent dict (le pressant de ne s'arrester point à ces choses là, et que c'estoit demander à partir avec vous vostre royaume), qu'il estoit bien marry qu'il n'estoit à son pouvoir de vous contenter en cela, mais qu'il ne pouvoit, sans pouvoir de leurs associez qui y avoient intérêt, faire aucune chose, disant ausy que ce qu'ilz désirent n'est que pour seureté de la religion, estant une coulleur et terme dont ilz usent maintenant; déclarant pareillement qu'ilz avoient beaucoup de villes en Daulphiné et en Picardye, quoy que luy ayons dict au contraire; s'estant offert d'en monstrier la liste et les lettres de ceulx qui les tiennent; et a tousjours dict que si lesdicts de leur party qui les tiennent n'y estoient maintenuz, ilz ne pourroient avoir aucune seureté, mesmes du costé de Picardye, où il a encores répété plusieurs foys qu'ilz ont beaucoup de villes; et ne nous a pas cellé que ce qu'ilz en faisoient estoit pour Monsieur d'Aumalle; n'ayant rien peu gaingner sur luy de tout cela, sinon qu'il semble que pour le faict du gouvernement d'Orléans, il se pourra trouver quelque moyen de rappoincter Monsieur le chancelier

et ledict s<sup>r</sup> d'Entraigues. Je ne sçay encores si nous pourrons rien faire avec eulx : nous verrons de continuer à nous y employer le plus qu'il nous sera possible entre cy et demain au matin, que j'espère vous renvoyer ledict s<sup>r</sup> Myron, sur lequel je me respectz d'infiniz aultres propos qui seroient trop longs à vous escrire; et vous diray ausy que ledict s<sup>r</sup> de Villequier et moy, avons parlé audict s<sup>r</sup> de Guyse pour sa seureté particulière, luy ayant encores dict, comme je luy avois ja faict entendre ces jours icy, qu'outre Saint-Dizier et Sainte-Menehoust, il auroit Maubertfontaine, Chaalons et Reims, s'il vouloit. Toutefois, pour le regard desdicts Chaalons et Reims, il nous a tousjours dict qu'il n'y falloit point de garnison, luy ayant remonstré qu'ausy me sembloit-il advis que ledict Sainte-Menehoust et Saint-Dizier, qui avoient soustenu le siège contre l'empereur, seroient suffisans; mais il dict tousjours que non et qu'il n'y a pas lieu pour y pouvoir guères mettre de gens, et qu'à ung beau matin, s'il s'en contentoit, il adviendroit qu'on le viendroit assiéger en sa maison, avec de l'artillerie qu'on feroit sortir de Metz, et l'attraperoit-on bien aisément; ce qu'il vouloit éviter. Il en a parlé particulièrement à ceulx qui sont de deçà, mesmes audict s<sup>r</sup> Myron, sur lequel ausy m'en remectant pour ne vous ennuyer, je prieray Dieu, Monsieur mon filz, vous conserver longuement en très bonne santé, et vous donner l'obéissance entière de tous vous subjectz, prospérité en vos affaires, avec très longue vye.

Escript à Espernay, le pénultième jour de may 1585.

De sa main : Vostre bonne et très affectionnée et hobligée mère,

CATHERINE.

1585. — 31 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15608, f° 36.

## A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Belière, je congnois bien, par la lettre que m'avez escripte le xxvij<sup>e</sup> de ce mois, que estes en peine, estimant que je croye que vous n'avez pas usé de toute l'affection que je désiroys envers le s<sup>r</sup> de Clervant, sur la depesche que vous avois faite et escripte de ma main pour le fait du roy de Navarre<sup>1</sup>. Ostez-vous ceste oppinion; car, outre que je scay combien vous avez toujours en singulier désir tout ce qui vous est adressé de ma part, j'ay bien veu, par les lettres que m'a aussi escriptes sur ce fait le Roy monsieur mon filz, que vous n'y avez rien obmis de bonne affection et de tout ce que y avez peu apporter et qu'estoit possible de faire et dire au désir de mon intention; et si scay bien que n'y eussiez seu autre chose faire que ce que y avez fait, puisque le Roy mon sieur et filz n'a pas trouvé devoir envoyer lors, et suivant mesdictes lettres, devers ledict roy de Navarre, comme je discourrois en madiete lettre, remectant à polir, comme il se eust bien peu faire, madiete oppinion. Si es-se qu'il en faudra à mon advis venir là, soit que nous ayons la paix, ou non. Et désirois qu'il pleust au Roy mondict S<sup>r</sup> et filz parler luy mesme au s<sup>r</sup> de Clervant, quand il yra prendre congé de luy, et qu'il feist entendre son intention; car outre qu'il n'y a point, comme j'estime, moyen de veoir jamais le repos bien assuré en ce roiaulme que ledict roy de Navarre ne se face catholique, ou pour le moins qu'il ne résiste point contre

Vous n'avez pas la depesche autographe; mais dans les deux lettres des 5 et 10 mars, il est question de ce que la reine mère aurait voulu qu'on obtint de Clervant.

l'édit que le Roy mondict S<sup>r</sup> et filz fera pour n'avoir plus exercice en ce roiaulme que de la religion catholique, apostolique et romaine. C'est le bien particulier d'icelui roy de Navarre<sup>1</sup>, et peult-estre aussi sera-ce ung moyen de le remectre mieulx, luy et sa femme, ensemble, ce faisant une bonne paix avec les princes et seigneurs de deçà, avec lesquels je pensoys hier que eussions rompu du tout et que nous deussions séparer et nous en aller, eulx d'ung costé, et moy de l'autre. Mais encores mon filz le duc de Lorraine non a-il réalié, et espère que ceste après-disnée nous regarderons à nous accorder, s'il est possible, et advertirons le Roy mondict S<sup>r</sup> et filz de tout, par le s<sup>r</sup> Miron. Cependant, je prie Dieu Monsieur de Belière, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Espernay, le dernier jour de ~~may~~  
1585.

La bien vostre,

CATHERINE.

<sup>1</sup> La reine mère se trompe singulièrement en croyant que le roi de Navarre pouvait accepter l'édit contre les protestants qu'on préparait dans les conférences d'Épernay. Le 26 avril le Béarnais avait écrit au roi :

«Monsieur, ayant eu adviz des ligués et conspirations qui se faisoient contre vostre personne et Estat, j'ay dépeschay vers Vostre Majesté pour la supplier m'honneur de ses commandemens en ce qu'elle jugeroit bon pour son service. . . .

«Nonobstant les pratiques faictes par les sollicitons & ligués parmi toutes les provinces de ce royaume, j'ay bien dire à Vostre Majesté que, lorsqu'il lui plait commander de m'opposer à leurs entreprises, je me va assez fort pour les rompre. Ils s'adressent à moy particulièrement et à la Religion par leurs manifestes; mais on cognoit assez que je leur sers de portento et que les principales fins tendent directement contre vostre personne et Estat. . . . J'ay, du reste, donné charge au s<sup>r</sup> de Clervant, de Chasincourt et de Beauval de remontrer à Vostre Majesté comme je suis traité en tout ce qui touche mon particulier.» — *Lettres de Henri IV*, t. II, p. 45.

1585. — [Juin.]

ms., Fonds français, n° 3293, f° 5v.

A MA COUSINE

DAME DE NEMOURS.

Je, j'é reseu vostre letre, ay veu  
 avés aysté priée d'aler resevoir  
 Savoy ma petite-fille<sup>1</sup>, de quoy je  
 se; car je m'aseure que n'oblyré  
 pral'amour que je leur porte, à  
 le, et conbyen je aymès la royne  
 que me fayré cet plésir de m'en  
 au long tout cet que vous en  
 say byen coment vous crégnés  
 nvoysés vos letres seurement, et  
 y auré que le feu et moy qui lez  
 rrécet propos, pour vous dyre que  
 vos enfans qu'il me semble qu'il  
 de venir trover le Roy mon fils,  
 yst qu'il le voyra volontyer et leur  
 chère; mandé-lé de me croire en  
 és que, set je voyès qu'il n'y fyst  
 ur voldrès conceler: je vous ayme  
 voldrès dyre chause que je n'en  
 our mon fils, s'il étoyt encore en  
 pryé, ma cousine, vous enn aseu-  
 ausi. Je ne vous fayré la pré-  
 ngue, après vous avoyr pryée me  
 que aystes d'avys que, envoient  
 re du 1<sup>er</sup> septembre 1584 à la duchesse  
 us haut, p. 214, et aussi, p. 238, les  
 mandations de la reine mère pour avoir  
 a «petite-fille» dès son arrivée en Pié-  
 croyait très prochaine. Mais le jeune  
 nstre mois en Espagne et ne s'embarqua  
 lans les premiers jours de juin. L'entrée  
 n n'eut lieu que le 10 août. L'infante  
 it promptement tous les cœurs. Guiche-  
 la Maison de Savoye, t. 1<sup>er</sup>, p. 870) fait  
 mération de ses rares vertus. Elle devait  
 s regrettée, qu'elle mourut à trente ans,  
 nant le jour à son dixième enfant.

vysiter madyle petite-fille, que je luy envoie,  
 et vous souvenyr tousjour que n'avés, ne aurés  
 jeamès une plus seure amyé que vous ayst

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 1<sup>er</sup> juin.

Orig. BBL. nat., Fonds français, n° 3293, f° 5v.

AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon fils, cette après-disnée j'ay  
 deputté ceux de vostre Conseil; et le cardinal  
 de Bourbon, les cardinal et duc de Guise ont  
 ausy député de leur part l'évesque de Cha-  
 lons; le président Jeannin et les s<sup>rs</sup> de Men-  
 neville et de Rosne: assemblés, ils ont reveu  
 les articles que les s<sup>rs</sup> reliqués ont présentés et  
 sur lesquels vous avez fait vos responses et ont  
 pareillement reveu le mémoire des nouvelles  
 offres que je leur ay faites sous votre bon  
 plaisir; mais après qu'ilz ont esté longtemps  
 ensemble et fort longuement contesté, ils ont  
 rapporté ne pouvoir rien faire sans nostre pré-  
 sence, qui a esté cause que nous nous sommes  
 assemblés mesdits cousin et neveux et moy;  
 mon fils le duc de Lorraine s'y est trouvé  
 ausy, et avons reveu les premiers de leurs  
 articles faisant mention de l'édict de la Reli-  
 gion, et se sont arrestez à quelques clauses  
 qu'ils persistent y vouloir estre mises, entre  
 aultres celles touchant les biens de ceux de la re-  
 ligion prétendue réformée; et crois bien ausy,  
 à voir leur contenance, qu'ilz ont encore quel-  
 ques aultres particularitez qu'ils y désirent, ne  
 s'y estant toutefois point arrestés; ny au sep-  
 tième article, faisant mention de Genève, qu'ilz  
 passent; ayant ausy remis les autres articles  
 (depuis le 8<sup>e</sup> jusques au 14<sup>e</sup>), pour en adviser  
 après que le fait des seuretés sera accordé; et  
 puis sommes venus au quatorzième article, fai-  
 sant mention de la liberté qu'ilz voudroient

avoir de lever des Suisses sans vostre auctorité. Surquoy nous nous sommes quelque temps arrestés; mais enfin, après beaucoup de grandes raisons qui leur ont esté dictes, ils se sont tens, et crois qu'ils passeront les articles selon vostre response; et quant à tous les autres articles, depuis le seizième jusques au trente-quatrième et dernier, nous avons esté fort longs sur chacun d'eux et, sur aucuns, en fort grande contestation, ne leur ayant point cédé (pour leurs demandes insupportables, mesme pour le faict des gouvernemens et capitaineries, et aussy des villes et places par eux saisies, et de celles qu'ilz dient estre de leur party) que c'estoit vouloir partir le Royaulme avec vous, et que ny moy, ny pas ung de ceux de vostre Conseil, ne vous conseillerions jamais de le faire, et qu'aussy sçavoient-ils bien que vous n'aviez garde de leur accorder leurs trop déraisonnables demandes. Ils nous ont fait leurs remonstrances et dict toutes leurs raisons; et je leur ay répliqué, non seulement sur ce point là, mais aussy sur tous les autres articles, toutes les raisons du monde pour lesquelles ils debvoient se contenter de vos responses et des nouvelles offres que je leur ay faites; mais nous n'y avons peu guères gagner. J'ay fait faire ung mémoire sommaire de ce à quoy nous en estions sur chacun article; mais, l'ayant ouï lire avant que nous lever, ils ont requis de leur donner loisir, ce soir, de penser sur le tout, pour se résoudre entre eux, et faire faire plus ample ce mémoire, qu'ils ont promis rapporter demain matin. L'ayant veu, je vous dépêcheray le s<sup>r</sup> Miron, auquel je me remettray de beaucoup de particularités qui vous seroient trop ennuyeuses à ouïr lire, aussy qu'il les vous pourra plus à propos représenter, en voyant ce mémoire, par ainsy je ne vous ennuyray de plus long discours, mais vous supplieray de me faire le plus tost entendre

vostre intention sur le tout. Je prie Dieu, Monsieur mon fils, vous bien conserver et vous donner en toute prospérité parfaite santé, très-heureuse et très-longue vie.

D'Espernay, le vendredy au soir, dernier jour de may 1585.

Monsieur mon filz, depuis cette lettre escripte, les princes m'ont apporté cette aprèsdisnée seulement leur mémoire, lequel j'ay fait lire en la présence des s<sup>rs</sup> de vostre Conseil et d'eux; mais, comme je leur ay dict, ils y remettent encore toutes leurs demandes: ce qu'ils ne debvoient pas faire, ains ce dont ils vous requièrent à présent, outre ce que leur avez accordé par les responses qu'avez faites à leurs articles; et, sur ce, ils m'ont prié vous envoyer aussy le mémoire que je fis escrire hier à nostre conférence, que je leur ay encore fait lire, et ont fait entendre leur intention au s<sup>r</sup> Miron, sur l'ung et sur l'autre; mais je vous diray encore une fois que je ne leur ay rien accordé, sinon que de vous envoyer les mémoires, afin qu'il vous plaise en ordonner vostre dernière volonté, pour la leur faire entendre, à ce qu'il ne se fasse plus tant de voyages.

D'Espernay, le premier jour de juing 1585.

De sa main: Vostre bonne et très-affectionnée  
obligée mère.

CATHERINE.

1585. — 3 juin.

Aut. Bibl. impér. de Saint-Pétersbourg, vol. 19, p. 8 v. p. 14

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, je vous envoie cette lettre pour présenter au Roy, et vous prie de luy dire que je luy supplie qu'il la luy envoie toute, et qu'il luy plaise m'en faire réponse.

et que je l'aye jendy au matyn, pour le plus tard à dys heures, et qu'il s'aseure que je luy mande la véryté : qu'il n'aura jomès la pays, s'il ne foyt quelque chause pour Monsieur le cardinal de Bourbon, et qu'il set trompe, s'il pense autrement; car, quelque chause qu'il dye, yl n'i an y a poynt qui veulle plus avoyr cet qu'il veult que luy; et, s'il n'a rien, tené la pays pour runpeue; et aussi Monsieur de Guise, comé jè luy meys dans ma lettre; car, heu deus contemps, les aultres y les fayront contenter, et vous lé troveré par aylest ynsin. Et se n'é pas que moy et tous qui est ysy ne leur dyions tout cet que devons pour le servyse du Roy : l'on n'an obmet rien; mets s'et la véryté de cet que je aycrips au Roy. Je vous pryé que je ann ay jendy au matyn la réponise; et je pryé Dyeu vous avoyr en sa saincte garde.

D'Esperné, ce m<sup>r</sup> de jouyn 1585.

CATHERINE.

1585. — 4 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds Fonds français, n° 3368, P. 11.

A MONSIEUR BRULART.

CHANCELLIER DU ROY MONSIEUR MON FILS, SECRÉTAIRE D'ÉTAT  
DE SES CONSEILS ET FINANCES.

Monsieur Brulart, je vous envoie une lettre que m'a escripte le s<sup>r</sup> de la Verrière<sup>1</sup>, laquelle je vous prie lire au Roy monsieur mon filz, lui baillant ausy une petite lettre à luy adressée. que je crois estre ausy de La Verrière; il y en a encore une au s<sup>r</sup> d'Espéron, auquel pareillement la baillerez. Il est très nécessaire que s'en pourvoye à la paye des gens de guerre qui sont à Metz et aux trois mil Suisses, que

j'ay escript au s<sup>r</sup> de La Verrière y faire intromettre entrer, comme vertes par ma lettre au Roy monsieur mon filz, qui me gardera d'entendre celle-cy que pour prier Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escrip<sup>t</sup> à Espernay, le 4<sup>e</sup> juing 1585.

Jeann-Louis de La Verrière, Sec<sup>r</sup> de Catherine de Médicis.

Pinard, 1777, p. 100, n° 100, p. 100, n° 100.

1585. — 4 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, P. 11.

AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon filz, je viens de recevoir de Metz, du s<sup>r</sup> de La Verrière, la lettre qu'il vous plaira voir; je vous envoie ausy une à vous adressée et une aultre au duc d'Espéron<sup>1</sup>, par laquelle j'estime qu'il v'us advertit comme moy de l'estat en quoy Metz est à présent et de l'avis que luy a donné le s<sup>r</sup> de Fleury du parlement et acheminement des 350 Suisses, que v'oy avez saigement advisé d'envoyer à Metz, où j'ay fait response au s<sup>r</sup> de La Verrière et luy ay mandé expressément qu'il les fit entrer; et qu'il eut l'œil ouvert plus que jamais à la seureté de la place, et surtout de se garder de surprise et trahison; car je pense bien, comme il m'escript, point que les troupes du duc de Guise ne s'éloignent point des environs, qu'il y a encore quelque descing. C'est tout ce que je vous diray pour cette heure, attendant le retour de votre premier médecin. Je prie Dieu, Monsieur mon filz, vous avoir en sa sainte garde.

D'Espernay, le mardy après dîner 11<sup>e</sup> juing 1585.

<sup>1</sup> Le s<sup>r</sup> de La Verrière, dont il a été déjà question, était un des favoris du duc d'Espéron, à Metz.

Jeann-Louis de La Verrière, duc d'Espéron, gouverneur de Metz depuis le 26 juillet 1583.



mandèrent par La Chapelle qu'ils feroient; is, à cause du mauvais temps, ils ont retardé remirent à venir cejourd'huy, comme j'es- re qu'ils feront, estant jà, à ce que j'en- ds, le cardinal de Guise arrivé, venant de reims, et disent les deux autres entre by et asalons, pour estre en le lieu sur le soir. Je ie Dieu vous avoir en sa sainte et digne rde.

D'Espernay, le vr<sup>e</sup> jour de juing 1585.

*De sa main* : Votre bonne et très asfectioné hobygée mère,

CATHERINE.

1585. — 7 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3370, p° 10.

A MONSIEUR BRULART,

SECRÉTAIRE DU CONSEIL DU ROY MONSIEUR NOS FILS, SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE SES COMMANDEMENT ET FINANCES.

Monsieur Brulart, nous avons bien travaillé vain, depuis deux mois, pour la négociation la paix; car, à ce que je vois jusqu'à cette re, il n'y a pas espérance que nous puiseions faire, d'autant que ces princes et leurs ués qui sont icy ne se veulent neulle- contenter des responses du Roy mon- mon filz aux articles de leurs seuretés, e le s<sup>r</sup> Miron luy fera entendre; et le our cette occasion partir demain sur er, après que nous aurons veu ung mé- u'il me doivent demain matin bailler. ant, j'escris au Roy une lettre de ma r laquelle je luy touche les principaux où ils s'arrestent et pour savoir de luy auray à faire; car ils s'en retournent vain à Chaalons, et, disent-ils, ils ne ont plus icy. Aussi, à ce que j'en- dac de Guise s'en va pour faire estroupes, qu'il doit joindre dedans

cinq jours, à Anglure<sup>1</sup> et Sézanne<sup>2</sup>, à celles de mon cousin d'Aumalle, qui ne sont quasy que racaille, attendant aussy en ces quartiers là, à ce que j'entendz, bientost les troupes de mon nepveu le duc du Méyne, pour se mettre tous ensemble contre Paris, comme le s<sup>r</sup> Miron disa au Roy. Cependant, je vous prie, renvoyez-moy ce courrier, et qu'il soit icy dimanche de bonne heure; car j'espère partir de ce lieu lundy matin. S'il l'a agréable, je prie Dieu, monsieur Brulart, qu'il vous ait en sa saincte garde.

Esript au soir en me couchant, le vendredy vir juing 1585.

CATHERINE.

PINART.

Je pensois escripre plus amplement que je ne fais au Roy mondict filz, qui m'exusera, s'il luy plaist; car il est fort tard, aussy que le s<sup>r</sup> Miron partira demain et lui représentera tout entièrement ce qui s'est passé<sup>3</sup>. . .

*De sa main* : J'é aublié de dyre au Roy qu'il pregne garde à luy, et dans Parys qu'il n'i avyegne neule sédytyon, aprochant cens yei; car je ne creyns que cela, et croyz que c'est ainsi qu'ils atendent si l'armée aproche, en- core qu'il dyset tousjours qu'ils ne feront joamès ryen contre le Roy, je antemps sa personne.

CATHERINE.

<sup>1</sup> Anglure (Marne), à 60 kil. d'Espernay.

<sup>2</sup> Sézanne (Marne), arrondissement d'Espernay.

<sup>3</sup> Le reste est mangé par la reliure.



1585. — 8 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15308, f° 40.

## A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Believre, je receuz par le s<sup>r</sup> de Miron, présent porteur, la lettre que m'escripvistes par luy, faisant response à la mienne précédante. Je vous diray, par ceste-cy, que je n'ay jamais négoryé avec gens qui m'ayent tant fait de peyne que font ces princes et seigneurs coliguez; car l'on ne peult rien résoudre avec eulx, s'excusans tantost qu'ilz ne peuvent rien diminuer de leurs articles, pour ce qu'ilz n'en ont pas le pouvoir de leurs partizans, et une aultre fois, ilz s'arrestent à d'autres difficultez. Aussy, depuis deux mois qu'il y a que je suis de deçà, quelque chose que j'aye peu faire, n'y ay-je peu rien gaingner; au contraire, nous sommes en pire estat de la paix que ayons poinct encores esté. ainsy que vous entendrz dudict s<sup>r</sup> Miron, que je renvoye au Roy monsieur mon filz pour luy rendre compte de tout ce qui s'est passé depuis qu'il est dernièrement retourné icy; dont j'espère aussi partir lundi prochain et estre bientost à Paris, qui sera cause que je ne vous seray plus longue lettre, mais remertray beaucoup de choses à vous dire y estant. Cependant, je prie Dieu, Monsieur de Believre, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Espernay, le samedi viii<sup>e</sup> jour de juing 1585.

La bien vostre,

CATHERINE.

1585. — 8 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 6368, f° 27.

## A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, le s<sup>r</sup> Miron, présent porteur, fera entendre au Roy monsieur mon filz comme toutes choses sont passées de deçà depuis qu'il y a dernièrement revenu, et vous dira aussi comme nous sommes en pire estat de la paix que ayons poinct esté, s'en retournans ces princes à Chaalons, et moy en délibération, selon ce que m'escripra le Roy par courrier que je vous ay renvoyé ceste nuit de partir lundy prochain, pour estre bien tomm auprès du Roy mondiet s<sup>r</sup> et filz, affin d'adviser à ce qui faudra faire pour nous garder de tomber aux grans inconveniens que je voy que nous menassent, me remectant audit Miron, et pour l'espérance que j'ay d'estre bien tost par delà, je ne vous seray plus longue lettre. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Espernay, le samedi viii<sup>e</sup> jour de juing 1585.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 8 juin.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15308, f° 41.

## A MONSIEUR DE BELYÈVRE.

Monsieur de Belyèvre. Monsieur Miron vous contera si byen tout cet qui c'est passé et où somes demourés, que ne vous en fays redyste; et dyré ceulement que yl est temps de ne se endormyr et s'ayder de toutes voyes, car je croy que tout nous fays bon beuouyn, si le chauses ne se rabillat, et croyes que l'on voyra un très grent mal et géschance.

par toute la France que moi haytons la plus; car le Roy ne pourra avoyr cet que yl a acostumé de ses sugets, et sans argent les armées ne cet peuvet entertenir, prinsipalement celes des roys; car les armées de partyculiers yl s'antertyenet par la nécessité, ne povent ni sachant à estre en seureté que ensembles et armés: or je parle à ceulx qui le savet myeux que ne le saré jeamès; mès la creynte et regret que j'é de voyr pys m'en fayst tant dyre. Dyeu par sa bonté ne le veuille permettre et vous tyegne en sa sainte garde.

D'Espèrné, cet viii<sup>e</sup> de joun 1585.

La bien vostre,

CATHERINE.

1585. — 10 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 39.

AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon filz, je pensois que le courrier que je vous dépeschay la nuit d'entre vendredy et sabmedy eut esté de retour dès hier et que je deusse entendre de vous si trouveriez bon que je partisse ce matin, comme je vous escripvois par luy que je me delibère de faire; mais, veoyant qu'il n'est point encore retourné et si est jà dix heures du matin, j'ay estimé que peut-estre vous aurez voulu attendre l'arrivée de Miron et entendre de luy comment toutes choses se sont passées icy, avant que de me renvoyer le courrier; qui a esté cause qu'il valoit mieux que pour aujourd'huy (attendant son retour) je demeurasse encore icy, considéré que vous m'avez, ces jours passés, escript que, quand bien les choses ne se pourroient conclure à la paix, je vous fice savoir de mes nouvelles premier que partir pour m'en retourner: ce que je n'ay voulu faillir de suivre, espérant avoir des

vostres aujourd'huy et partir demain, selon ce que me manderez.

Cependant, combien que j'aye satisfait par ma dernière à celle que je receus de vous avant-hier au soir, par laquelle desirez estre adverti des forces de ces gens icy, et s'il est possible, de leur délibération, je vous diray que, à ce que j'ay pu entendre, elle est de joindre toutes leurs forces ensemble vers Sézanne, en ung lieu appelé Anglure où celles du duc de Mayenne doibvent estre dans deux ou trois jours, et luy à Chaslons en ce temps là, pour conférer avec les cardinaux et le duc de Guise, qui fait aussy acheminer ses forces, partie desquelles sont jà parties avec celles du duc d'Aumale, et le reste des forces du duc de Guise attendent leurs reistres et lansquenetz, aujourd'huy ou demain, près de Châlons, où ils doibvent faire monstre, leur ayant esté baillé quelque argent par advance, et ont accordé avec monsieur de Guise, ainsy que m'a dit le s<sup>r</sup> de Schomberg, que, pour ne point faire monstre (comme les estrangers ont accoustumé) au lieu où ils se sont rendus et assemblés, qu'ils appellent la place monstre, il leur donneroit quinze jours de solde davantaige, pourveu qu'ils marchassent et la fissent près de Chaslons aujourd'huy ou demain, et, ce qui en a fait ainsy user à monsieur de Guise est pour ce qu'il veut faire la monstre lui-mesme, ce qu'il n'eut pu faire à leur place monstre, d'autant qu'il estoit icy en nostre conférence, où il vouloit veoir comme toutes choses iroient premier que toucher l'argent du roy d'Espagne, qu'on disoit, ces jours icy, estre arrivé à Besancon, és mains de son trésorier-général pour le délivrer à ces gens-cy, lesquels en le recepvant doibvent faire quelques promesses, mais je n'ay pu encore savoir quelles: je feray ce que je pourray pour le découvrir. Je vous diray aussy

que, selon ce que ceux de vostre Conseil et moy avons nombré, peu plus ou peu moins, leurs forces estant ensemble seront de seize mil hommes de pied françois, deux mil chevaux, tant françois que albanois, 3,500 ou 4,000 lansquenetz, et 3,300 reistres, sans compter ce qu'ont le duc d'Elbruf, Brissac et ceux qui sont de ce costé là, dont vous pouvez mieulx sçavoir des nouvelles que moy, qui vous diray aussi qu'il est bruiçt par delà que, estant assemblés es lieux dessusdicts, ils veulent marcher et se mettre sur le chemin par où viendront vos Suisses, entre vous et eux.

Je vous envoie une dépesche que j'ay reçue de Metz, par laquelle vous verrez comme les gens de cheval qu'y aviez envoyés ont esté défaitz, ce que j'avoisjà bien entendu, comme vous aura dict le s<sup>r</sup> Miron. et qu'il ne faut plus que vous envoyiez à Metz par le costé de Sedan et de Jamais<sup>1</sup>, pour ce qu'ils ont tousjours là des forces, et, ainsy que verrez par la lettre du s<sup>r</sup> de La Verrière, ceux du Luxembourg les descouvrent et leur font du pis qu'ils peuvent; ne voulant aussy oublier de vous dire que monsieur de Guise (veoyant que ceux de Chaalons et de Rheims ne trouveroient pas bon qu'on mit grosses garnisons en leurs villes quand leurs forces s'esloingneront d'icy) veut laisser, pour la seuretté d'icelles et des cardinaux qui y demeurent, quelques compagnies de gens de cheval et de pied en garnison en deux ou trois petits bourgs qui sont fermés et qu'on appelle Condé<sup>2</sup>, Toul-sur-Marne et . . .<sup>3</sup>, lesquels sont prochains de ces villes. Je prie Dieu, Monsieur mon filz, vous donner parfaicte santé et l'obéissance entière de tous vos subiects.

<sup>1</sup> Jametz (Meuse), arrondissement de Montmédy.

<sup>2</sup> Condé-sur-Marne, chef-lieu de canton, à 17 kil. de Châlons-sur-Marne.

<sup>3</sup> Le mot est laissé en blanc dans le texte.

D'Esparnay, le lundy x<sup>e</sup> jour de juing 1585.

Monsieur mon filz, je ne vous ay fait réponse à la lettre que j'ay bruslée; car je pense que vous verrez, sitost que vous en diray mon advis et d'autres. Monsieur Miron, à qui je la monstray, comme je vous ay mandé, vous y aura satisfait. J'attends en grande dévotion ce qu'il vous plaira que je fasse; car je n'ose partir sans le savoir, veu ce que m'avez mandé que, après que tout seroit faict ou failly, je ne partisasse que je n'eusse de vos nouvelles: ce que je souhaite estre bientost, car, ne vous servant icy de rien, je désire infiniment vous voir et avoir parlé une heure à vous seul; et, après j'iray où et faire ce qui vous plaira; car je ne plains ma poyne, sinon quand elle ne vous sert de rien, et que je ne puis faire ce que voulez à vostre contentement; car pour cela je voudrois y mettre ma vie et vous voir comme debvez estre.

Vostre bonne et très affectionnée et obligée  
mère,

CATHERINE.

1585. — 11 juin.

Orig. Bibl. nat. . Fonds français, n<sup>o</sup> 3367, f<sup>o</sup> 65.

#### A MONSIEUR LE PRÉSIDENT VIART

Monsieur le président<sup>1</sup>, la continuation de l'assurance que me donnez de la seuretté de Metz me donne très grant plaisir, ~~car~~ ce sera le Roy monsieur mon filz très aimé, avec très grande occasion. Je luy envoie vos lettres, avec celles des s<sup>rs</sup> de La Verrière et de

<sup>1</sup> Une lettre du président Viart à la reine, écrite de Metz, le 19 déc. 1585, se trouve au vol. 9 des *Cinq cents de Colbert*, p. 404; mais, à cette date, nous n'avons plus de lettre de sa royale correspondante.

Montcassin, et luy escriptz pour le payement de la garnison et des advances qui y ont esté faictes par les bourgeois dudict Metz, qu'il fault tousjours tenir en la bonne démonstration qu'ilz font d'affectionner le bien du service du Roy monsieur mon filz. Je vous diray, pour la fin de ceste-cy, que je ne sçay encores qu'espérer de la paix; nous nous sommes séparés depuis deux jours, et ne sçay encores si nous nous y renouerons, comme je désirerois; pourveu que en venissions à quelque bonne résolution, ce sera quand il plaira à Dieu, auquel je prie, Monsieur le président, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Espernay, le xi<sup>e</sup> jour de juing 1585.

*Signé : CATHERINE.*

*Et plus bas : PINART.*

1585. — 11 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 48.

A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, dès hier soir le s<sup>r</sup> Myron premier médecin du Roy monsieur mon filz, arriva, avec la résolution du Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz pour ce qu'il accorde d'avantage à ces princes et s<sup>rs</sup> coligués; mais, comme verrez par la lettre que l'archevesque de Lyon, le s<sup>r</sup> de Schombert et luy m'escrivent de Chaallons, où je les avois pour ce envoyés devers ledicts princes et s<sup>rs</sup>, nous ne pouvons encores espérer pour ceste foys la paix, qui est cause que je faiz compte de partir demain ou jeudi pour m'en retourner trouver le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz, aussi ennuyée que je feuz oncques de n'avoir peu rien faire comme je desirerois pour son service et repos de ce roiaulme. Cependant, suivant la dépesche que

je feiz hier matin au Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz, je vous diray encores pour luy faire entendre que mon nepveu le duc de Guize doit, à ce que j'entendz, partir vendredi de Chaallons, pour aller en leur armée qu'ilz assemblent et font marcher devers Sézanne, Anglure et es environs, qui sont les deux lieux de rendez-vous de leurs forces, tant de ce gouvernement que de celui de mon cousin le duc d'Aumalle et de celui de mon nepveu le duc de Meyne, qui n'estoit point encores arrivé ce soir à huit heures. Toutesfoys, l'on le y attend, il y a deux jours; mais peult-estre ont-ilz changé d'avis. Dictes aussi au Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz qu'ilz laissèrent mil de leurs reistres et des gens de cheval et de pied en Lorraine devers Metz, qui me faict penser qu'ils ont encores quelque entreprise, ou qu'ils creingnent qu'il descende quelzques forces d'Allemagne contre eulx. Je prie Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Espernay, ce mardi, on me couchant, xi<sup>e</sup> juing 1585.

*CATHERINE.*

*PINART.*

1585. — 13 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 57.

A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, vous aurez veu, par la dépesche que je feiz hier soir bien tard par le courrier Louvet, ce que m'escrivent de Chaallons, les s<sup>rs</sup> de Lyon, de Schombert et Miron, lequel estant retourné icy avec lediet s<sup>r</sup> de Lyon, j'ay advisé d'envoyer au Roy monsieur mon filz, pour luy faire entendre ce qu'ilz ont peu tirer de mon cousin le cardinal de Bourbon et des autres qui sont avec luy, affin que sur cella je puyasse entendre la der-

nière et finale résolution du Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz. J'eusse volontiers attendu l'arrivée du s<sup>r</sup> de Schombert, qui sera icy demain; mais pour ce que ce ne sera que sur le midi, j'ay pensé pour gangner temps et affin que lediet Miron soit plustost de retour, de ne différer de le faire partir, ne pouvant ceste dilligence que servir et poinct nuire. Cependant, je vous envoie une dépesche, que j'ay receue ce soir de Metz, que vous monstrez au Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz, et le prierez de ma part qu'il face envoyer ou tenir argent à Metz, tant pour le payement de la garnison, que pour les Suisses qui y doivent estre arrivez dès samedi dernier; je parleray aussi à mon filz le duc de Lorraine pour ceulx de la garde du Roy, mondiet S<sup>r</sup> et filz qui alloient à Metz, qu'ilz tiennent prisonniers, et y feray ce que je pourray; mais je ne sçay s'il y a pouvoir; car ceulx qui suivent le party de mon nepveu le duc de Guise ne le respectent guères en son pais, y faisant, à ce que j'entends, de grans désordres. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Espernay, le mardi au soir, XIII<sup>e</sup> jour de juing 1585.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 14 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 59.

#### A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, le s<sup>r</sup> de Villeroy arriva dès hier icy, aiant esté fort aize de le veoir et d'entendre par luy des nouvelles du Roy monsieur mon filz et aussi des occurances dont il m'a fort amplement discouru. J'atends ce soir le premier médecin Miron, et, selon ce qu'il aura pleu au Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz advi-

ser, je délibère que lediet s<sup>r</sup> de Villeroy et luy yront demain à Chaallons, avec mes lettres adressantes à mes cousin le cardinal de Bourbon et duc de Guyse, pour tousjours faire selon, l'intention du Roy mondiet S<sup>r</sup>, ce que pourrons pour le bien de la paix et repos de ce roiaulme, ainsi que je l'ay escript par mes lettres qui seront incluzes en ce pacquet, lesquelles je vous prie luy porter. N'estant la presante à ceste fin, je prie Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Espernay, le xiii<sup>e</sup> jour de juing 1585.

Monsieur Brulart, j'ay baillé mesdictes lettres audiet s<sup>r</sup> de Vileroy pour les mettre en son pacquet.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 15 juin.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 40.

#### A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Believre, cet porteur, qui est au marichal de Matygnon, s'an retourne le trouver, et, passant par Parys, je l'ay byen voulu acompagner de la présante, pour vous pryer de volouyr hayder au povere Sureyne, ynsin que cet dyst porteur vous dira; et vous me fayeré fort grent plaisir. O reste, La Roche s'aynt reveneu, come l'avés veu. Je voy que Dieu m'a laycé cete créature pour la punytyon de mes péché, aus afflyxion que tous les jour s'aynt me donne<sup>1</sup>; c'ët mon flo<sup>2</sup> en cet monde. Je vous aseure que je an suys si affligée, que je

<sup>1</sup> C'est évidemment de la reine de Navarre qu'il s'agit ici question.

<sup>2</sup> Flo, fleau.

say quel remède y trouver, qui me aulmente d'aventège mon annuy; je vous pryè penser cet que je y pourès fayre; et, quant je vous voyré, que m'en puyssiés conçoier. En cet pendant, je vous dyré que je suys byen ayse que Vileroy souyt venu; car yl pourra raporter au Roy come lé chausés sont ysi, et qu'il èt plus malèsé qu'il ne panse et que l'on ne sarest panser, à négotyer aveques ces messieurs pour leur grende ynconstense et yrésolutyon; car yl ne demeuret, en neule chause qu'il dye, fermes, et ont leur dyst et dédyt, come les Normant; qui me fest quasi désespérer que puyssions ryen faire de byen, si Vileroy n'i a milleur meyn. Je ne panse pas que je serve plus de ryen ysi, et aussy que je vous raporte la pays, si monsieur Myron né raporte tout cet qu'il a aporté acordé. Je pryè à Dyeu qui nous douyn cet que nous ayst nésesyre, et vous tyegne en sa sainte garde.

D'Espèrné, cet xv<sup>me</sup> de joun 1585.

La byen vostre,

CATHERINE.

1585. — 16 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 5o.

# AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon fils, le s<sup>r</sup> Miron arriva hier icy l'après disner, et quelque temps après le courrier qui apporta la dépesche sur l'occasion du voyage qu'estoit allé faire vers vous le s<sup>r</sup> Miron, lequel me fit en particulier entendre vostre intention sur chacun des points que l'archevêque de Lyon, le s<sup>r</sup> de Schomberg et luy avoient traictés au voyage que je les avois envoyés faire à Chaalons devers le cardinal de Bourbon et les cardinal et duc de Guise et aultres leurs coligués, et aussy sur le mémoire qu'avoit tiré d'eux le s<sup>r</sup> Schomberg, qui étoit demeuré derrière et qui arriva icy après que

j'eus dépesché Miron et comme il prenoit congé de moy, qui (combien que je visse par le mémoire beaucoup de choses nouvelles dont il n'avoit jamais esté parlé) je ne pus touttefois ne pas vous envoyer ce mémoire, sur chacun des articles duquel j'ay veu vos responses particulières et considéré, bien que vous vous y estendez aultant qu'il vous est possible et beaucoup plus que la raison ne voudroit; mais pourtant ne pensay-je pas qu'avec cela nous puissions faire la paix, estant ces gens-cy abeurtés à trois ou quatre choses, que vous n'accordez pas : l'une pour la seureté que demande le cardinal de Bourbon, auquel vous offrez trente arquebusiers à cheval, et Compiègne ou Soissons avec vingt soldats, dont je m'assure qu'il ne se contentera, car en nostre dernière conférence nous avons assez débattu cela avec luy sans l'y pouvoir faire condescendre, n'estimant ny l'une ny l'autre ville neullement propre pour luy, quelques raisons que luy ayons pu dire des commodités qu'il auroit à Compiègne, car de Soissons (estant de l'importance que cette place est), il n'y a ung seul de vos serviteurs qui ait esté d'avis d'en plus parler. Nous avons aussy une très grande difficulté pour le faict du duc d'Aumale, pour lequel tous insistent fort pour Péronne, non, ce semble, pour y mettre garnison, car je pense bien, ainsy que ceux de vostre Conseil, que ceux de la ville ne l'y recepvroient pas, mais dient que Péronne<sup>1</sup> et Roye<sup>2</sup> leur sont nécessaires pour la retraicte, quand besoing seroit, du duc d'Aumale et des gentilshommes et aultres de leur party résidans en la Picardie, tenans et assourans pour certain que Péronne est de leur parti. Si ainsy est, je pense que vous debvez avoir quelque consideration à cela;

<sup>1</sup> Péronne, chef-lieu d'arr. de la Somme.

<sup>2</sup> Roye (Somme), arr. de Montdidier.

1585. — 8 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f° 40.

## A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Believre. je receuz par le s<sup>r</sup> de Miron, présent porteur, la lettre que m'escripvistes par luy, faisant response à la mienne précédante. Je vous diray, par ceste-cy, que je n'ay jamais négocryé avec gens qui m'ayent tant fait de payne que font ces princes et seigneurs coliguez; car l'on ne peult rien résoudre avec eulx, s'excusans tantost qu'ilz ne peuvent rien diminuer de leurs articles, pour ce qu'ilz n'en ont pas le pouvoir de leurs partizans, et une aultre fois, ilz s'arrestent à d'autres difficultez. Aussey, depuis deux mois qu'il y a que je suis de deçà, quelque chose que j'aye peu faire, n'y ay-je peu rien gaingner; au contraire, nous sommes en pire estat de la paix que ayons poinct encores esté. ainsy que vous entendrz dudict s<sup>r</sup> Miron, que je renvoye au Roy monsieur mon filz pour luy rendre compte de tout ce qui s'est passé depuis qu'il est dernièrement retourné icy; dont j'espère aussi partir lundy prochain et estre bientost à Paris, qui sera cause que je ne vous seray plus longue lettre, mais remertray beaucoup de choses à vous dire y estant. Cependant, je prie Dieu, Monsieur de Believre, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Espernay, le samedi viii<sup>e</sup> jour de juing 1585.

La bien vostre.

CATHERINE.

1585. — 8 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 6368, f° 37.

## A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, le s<sup>r</sup> Miron, présent porteur, fera entendre au Roy monsieur mon filz comme toutes choses sont passées de deçà depuis qu'il y a dernièrement revenu, et vous dira aussi comme nous sommes en pire estat de la paix que ayons poinct esté, s'en retournans ces princes à Chaalons, et moy en délibération, selon ce que m'escripra le Roy par courrier que je vous ay renvoyé ceste nuit de partir lundy prochain, pour estre bien tost auprès du Roy mondiet s<sup>r</sup> et filz, affin d'adviser à ce qui faudra faire pour nous garder de tumber aux grans inconveniens que je ve que nous menassent, me remectant audit Miron, et pour l'espérance que j'ay d'en venir bien tost par delà, je ne vous seray plus longue lettre. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Espernay, le samedi viii<sup>e</sup> jour de juing 1585.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 8 juin.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 6368, f° 41.

## A MONSIEUR DE BELYÈVRE.

Monsieur de Belyèvre. Monsieur Myron vous contera si byen tout cet qui c'est passé et où somes demeurés, que ne vous en faysse redyste; et dyré ceulement que yl est temps de ne se endormyr et s'ayder de toutes manières, car je croy que tout nous faysse beaucoup, si le chausses ne se rabillat, et croyé que l'on voyra un très grent mal et général

par toute la France que me haytone le plus; car le Roy ne pourra avoyr cet que yl a acostumé de ses sugets, et sans argent les armées ne cest peuvet entertenir, prinsipalement celes des roys; car les armées de partyculiers yl s'antertyenent par la nésésité, ne pevent ni sachant à estre en seureté que ensembles et armées: or je parle à ceulx qui le savet myeulx que ne le saré jeamés; mès la creynte et regret que j'é de voyr pys m'en fayst teny dyre. Dyeu par sa bonté ne le veuille permettre et vous tyegne en sa sainte garde.

D'Espérné, cet viii<sup>e</sup> de jouny 1585.

La bien vostre,

CATHERINE.

1585. — 10 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 39.

AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon filz, je pensois que le courrier que je vous dépeschay la nuit d'entre vendredy et sabmedy eut esté de retour dès hier et que je deusse entendre de vous si trouveriez bon que je partisse ce matin, comme je vous escripvois par luy que je me délibère de faire; mais, veoyant qu'il n'est point encore retourné et si est jà dix heures du matin, j'ay estimé que peut-estre vous aurez voulu attendre l'arrivée de Miron et entendre de luy comment toutes choses se sont passées icy, avant que de me renvoyer le courrier; qui a esté cause qu'il valoit mieux que pour aujourd'huy (attendant son retour) je demeurasse encore icy, considéré que vous m'avez, ces jours passés, escript que, quand bien les choses ne se pourroient conclure à la paix, je vous fesse savoir de mes nouvelles premier que partir pour m'en retourner: ce que je n'ay voulu faillir de suivre, espérant avoir des

vestres aujourd'huy et partir demain, selon ce que me manderez.

Cependant, combien que j'aye satisfait par ma dernière à celle que je repceus de vous avant-hier au soir, par laquelle desirez estre adverti des forces de ces gens icy, et s'il est possible, de leur délibération, je vous diray que, à ce que j'ay pu entendre, elle est de joindre toutes leurs forces ensemble vers Sézanpe, en ung lieu appelé Anglure où celles du duc de Mayenne doibvent estre dans deux ou trois jours; et luy à Chaalons en ce temps là, pour conférer avec les cardinaux et le duc de Guise, qui fait ausy acheminer ses forces, partie desquelles sont jà parties avec celles du duc d'Aumale, et le reste des forces du duc de Guise attendent leurs reistres et lansquenets, aujourd'huy ou demain, près de Châlons, où ils doibvent faire monstre, leur ayant esté baillé quelque argent par advance, et ont accordé avec monsieur de Guise, ainsy que m'a dit le s<sup>r</sup> de Schomberg, que, pour ne point faire monstre (comme les estrangers ont accoustumé) au lieu où ils se sont rendus et assemblés, qu'ils appellent la place monstre, il leur donneroit quinze jours de solde davantaige, pourveu qu'ils marchassent et la fissent près de Chaalons aujourd'huy ou demain, et, ce qui en a fait ainsy user à monsieur de Guise est pour ce qu'il veut faire la monstre lui-mesme, ce qu'il n'eut pu faire à leur place monstre, d'autant qu'il estoit icy en nostre conférence, où il vouloit veoir comme toutes choses iroient premier que toucher l'argent du roy d'Espagne, qu'on disoit, ces jours icy, estre arrivé à Besancon, es mains de son trésorier-général pour le délivrer à ces gens-cy, lesquels en le recepvant doibvent faire quelques promesses, mais je n'ay pu encore savoir quelles: je feray ce que je pourray pour le découvrir. Je vous diray ausy



que, selon ce que ceux de vostre Conseil et moy avons nombré, peu plus ou peu moins, leurs forces estant ensemble seront de seize mil hommes de pied françois, deux mil chevaux, tant françois que albanois, 3,500 ou 4,000 lansquenetz, et 3,300 reistres, sans compter ce qu'ont le duc d'Elbruf, Briasac et ceux qui sont de ce costé là, dont vous pouvez mieulx sçavoir des nouvelles que moy, qui vous diray aussi qu'il est bruict par delà que, estant assemblés es lieux dessusdicts, ils veulent marcher et se mettre sur le chemin par où viendront vos Suisses, entre vous et eux.

Je vous envoie une dépesche que j'ay repeue de Metz, par laquelle vous verrez comme les gens de cheval qu'y aviez envoyés ont esté défaitz, ce que j'avoisjà bien entendu, comme vous aura dict le s<sup>r</sup> Miron, et qu'il ne faut plus que vous envoyiez à Metz par le costé de Sedan et de Jamais<sup>1</sup>, pour ce qu'ils ont tousjours là des forces, et, ainsy que verrez par la lettre du s<sup>r</sup> de La Verrière, ceux du Luxembourg les descouvrent et leur font du pis qu'ils peuvent; ne voulant aussi oublier de vous dire que monsieur de Guise (veoyant que ceux de Châlons et de Rheims ne trouveroient pas bon qu'on mit grosses garnisons en leurs villes quand leurs forces s'esloingneront d'icy) veut laisser, pour la seuretté d'icelles et des cardinaux qui y demeurent, quelques compagnies de gens de cheval et de pied en garnison en deux ou trois petits bourgs qui sont fermés et qu'on appelle Condé<sup>2</sup>, Toul-sur-Marne et...<sup>3</sup>, lesquels sont prochains de ces villes. Je prie Dieu, Monsieur mon fils, vous donner parfaicte santé et l'obéissance entière de tous vos subjects.

<sup>1</sup> Jametz (Meuse), arrondissement de Montmédy.

<sup>2</sup> Condé-sur-Marne, chef-lieu de canton, à 17 kil. de Châlons-sur-Marne.

<sup>3</sup> Le mot est laissé en blanc dans le texte.

D'Esparnay, le lundy 1<sup>r</sup> jour de juing 1585.

Monsieur mon filz, je ne vous ay fait réponse à la lettre que j'ay bruslée; car je pense que vous verrez, sitost que vous en diray mon advis et d'autres. Monsieur Miron, à qui je la monstray, comme je vous ay mandé, vous y aura satisfait. J'attends en grande dévotion ce qu'il vous plaira que je fasse; car je n'ose partir sans le savoir, veu ce que m'avez mandé que, après que tout seroit faict ou failly, je ne partisasse que je n'eusse de vos nouvelles: ce que je souhaite estre bientost, car, ne vous servant icy de rien, je désire infiniment vous voir et avoir parlé une heure à vous seul; et, après j'iray où et faire ce qui vous plaira; car je ne plains ma poyne, sinon quand elle ne vous sert de rien, et que je ne puis faire ce que voulez à vostre contentement; car pour cela je voudrois y mettre ma vie et vous voir comme debvez estre.

Vostre bonne et très affectionnée et obligée mère,

CATHERINE.

1585. — 11 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3367, f<sup>o</sup> 46.

#### A MONSIEUR LE PRÉSIDENT VIART

Monsieur le président<sup>1</sup>, la continuation de l'assurance que me donnez de la seurte de Metz me donne très grant plaisir, ainsi en sera le Roy monsieur mon filz très ains, avec très grande occasion. Je luy envoie vos lettres, avec celles des s<sup>rs</sup> de La Verrière et de

<sup>1</sup> Une lettre du président Viart à la reine, datée de Metz, le 19 déc. 1585, se trouve au v<sup>o</sup> 9 des Centes de Colbert, p. 504; mais, à cette date, il n'y a plus de lettre de sa re...

nière et finale résolution du Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz. J'eusse volontiers attendu l'arrivée du s<sup>r</sup> de Schombert, qui sera icy demain; mais pour ce que ce ne sera que sur le midi, j'ay pensé pour gangner temps et affin que ledict Miron soit plustost de retour, de ne différer de le faire partir, ne pouvant ceste dilligence que servir et poinct nuire. Cependant, je vous envoie une dépesche, que j'ay receue ce soir de Metz, que vous monstrerez au Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz, et le prierez de ma part qu'il face envoyer ou tenir argent à Metz, tant pour le payement de la garnison, que pour les Suisses qui y doivent estre arrivez dès samedi dernier; je parleray aussi à mon filz le duc de Lorraine pour ceulx de la garde du Roy, mondiet S<sup>r</sup> et filz qui alloient à Metz, qu'ilz tiennent prisonniers, et y feray ce que je pourray; mais je ne sçay s'il y a pouvoir; car ceulx qui suivent le party de mon nepveu le duc de Guize ne le respectent guères en son pais, y faisant, à ce que j'entends, de grans désordres. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Espernay, le mardi au soir, xiii<sup>e</sup> jour de juing 1585.

CATHERINE.

PINART.

1585. -- 15 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 59.

#### A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, le s<sup>r</sup> de Villeroy arriva dès hier icy, aiant esté fort aize de le veoir et d'entendre par luy des nouvelles du Roy monsieur mon filz et aussi des occurances dont il m'a fort amplement discouru. J'atendz ce soir le premier médecin Miron, et, selon ce qu'il aura pleu au Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz advi-

ser, je délibère que ledict s<sup>r</sup> de Villeroy et luy yront demain à Chaallons, avec mes lettres adressantes à mes cousin le cardinal de Bourbon et duc de Guyse, pour toujours faire selon, l'intention du Roy mondiet S<sup>r</sup>, ce que pourrons pour le bien de la paix et repos de ce roiaulme, ainsi que je l'ay escript par mes lettres qui seront incluses en ce paquet, lesquelles je vous prie luy porter. N'estant la presante à ceste fin, je prie Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Espernay, le xiii<sup>e</sup> jour de juing 1585.

Monsieur Brulart, j'ay baillé mesdictes lettres audict s<sup>r</sup> de Vileroy pour les mettre en son paquet.

CATHERINE.

PINART.

1585. -- 15 juin.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 60.

#### A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Believre, cot porteur, qui est au marichal de Matygnon, s'en retourne le trover, et, passant par Parys, je l'ay byen voulu accompagner de la presante, pour vous de volouyr hayder au pouvre Sureyme, que cet dyst porteur vous dira; et vous me fayré fort grent plaisir. O reste, Le Roche revenu, come l'avés vou. Je voy que m'a layse cete créature pour la punyty de mes péché, aus afflyxion que tous les jours me donne<sup>1</sup>; c'èt mon flo<sup>2</sup> en cet mon. Je vous aseure que je en suis si affligé, que je ne

<sup>1</sup> C'est évidemment de la reine de Navarre qu'il est ici question.

<sup>2</sup> Flo, fleau.

say quel remède y trover, qui me aulmente d'aventège mon annuy; je vous pryè penser cet que je y pourès fayre; et, quant je vous voyré, que m'en puyiés conçoler. En cet pendant, je vous dyré que je suys byen ayse que Vileroy souyt veneu; car yl pourra raporter au Roy come lé chausés sont ysi, et qu'il èt plus malèsé qu'il ne panse et que l'on ne sarest penser, à négotyer aveques ces messieurs pour leur grande ynconstense et yrésolutyon; car yl ne demeuret, en neule chause qu'il dye, fermes, et ont leur dyst et dédyt, come les Normant; qui me fest quasi désespérer que pussions ryen faire de byen, si Vileroy n'i a milleur meyn. Je ne panse pas que je serve plus de ryen ysi, et aussy que je vous raporte la pays, si monsieur Myron né raporte tout et qu'il a aporté acordé. Je pryè à Dyeu qui nous douyn cet que nous ayst néessayre, et vous tyegne en sa sainte garde.

D'Espèrné, cet xv<sup>me</sup> de jouny 1585.

La byen vostre,

CATHERINE.

1585. — 16 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 50.

# AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon fils, le s<sup>r</sup> Miron arriva hier icy après disner, et quelque temps après le courrier qui apporta la dépesche sur l'occasion du voyage qu'estoit allé faire vers vous le s<sup>r</sup> Miron, lequel me fit en particulier entendre vostre attention sur chacun des points que l'archevêque de Lyon, le s<sup>r</sup> de Schomberg et luy avoient traictés au voyage que je les avois envoyés faire à Chaalons devers le cardinal de Bourbon et les cardinal et duc de Guise et aultres leurs coligués, et aussy sur le mémoire qu'avoit tiré d'eux le s<sup>r</sup> Schomberg, qui étoit demeuré derrière et qui arriva icy après que

j'eus dépesché Miron et comme il prenoit congé de moy, qui (combien que je visse par le mémoire beaucoup de choses nouvelles dont il n'avoit jamais esté parlé) je ne pus touttefois ne pas vous envoyer ce mémoire, sur chacun des articles duquel j'ay veu vos responses particulières et considéré, bien que vous vous y estendez aultant qu'il vous est possible et beaucoup plus que la raison ne voudroit; mais pourtant ne pensay-je pas qu'avec cela nous puissions faire la paix, estant ces gens-cy aheurtés à trois ou quatre choses, que vous n'accordez pàs : l'une pour la seureté que demande le cardinal de Bourbon, auquel vous offrez trente arquebusiers à cheval, et Compiègne ou Soissons avec vingt soldats, dont je m'assure qu'il ne se contentera, car en nostre dernière conférence nous avons assez débattu cela avec luy sans l'y pouvoir faire condescendre, n'estimant ny l'une ny l'autre ville neullement propre pour luy, quelques raisons que luy ayons pu dire des commodités qu'il auroit à Compiègne, car de Soissons (estant de l'importance que cette place est), il n'y a ung seul de vos serviteurs qui ait esté d'avis d'en plus parler. Nous avons aussy une très grande difficulté pour le faict du duc d'Aumale, pour lequel tous insistent fort pour Péronne, non, ce semble, pour y mettre garnison, car je pense bien, ainsy que ceux de vostre Conseil, que ceux de la ville ne l'y recepvroient pas, mais dient que Péronne<sup>1</sup> et Roye<sup>2</sup> leur sont nécessaires pour la retraicte, quand besoing seroit, du duc d'Aumale et des gentilshommes et aultres de leur party résidans en la Picardie, tenans et asseurans pour certain que Péronne est de leur parti. Si ainsy est, je pense que vous debvez avoir quelque consideration à cela;

<sup>1</sup> Péronne, chef-lieu d'arr. de la Somme.

<sup>2</sup> Roye (Somme), arr. de Montdidier.

car j'y vois ces gens-cy tant aheurtés, que je n'estime pas qu'il se puisse rien faire autrement. Pour le regard du duc de Guise, vous exprimez sur son article fort clairement vostre intention, qui est aussy plus que raisonnable; mais je ne sais s'il se pourra faire ainsy que vous l'entendez pour Chaallons; car, disent-ils, c'est la ville de la retraicte, en cas qu'il en fut besoing, de la noblesse et de ceux de leur parti des provinces de deçà, et en est promis aussy le gouvernement, à ce que j'entends, à Rosne, qui ne se contentera pas (ainsy que me firent entendre les s<sup>r</sup> de Lyon, de Schomberg et Miron, à leur retour de Chaallons) à moins de cent ou soixante soldatz. Quant à l'article du duc de Mayenne et à celui de Mons<sup>r</sup> de Mercœur, il s'y fera ce qui se pourra suivant vostre intention, et ne sçais pas (combien que ce qu'on leur a accordé soit plus que raisonnable) si on les pourra passer ainsy. Mais, pour le regard de Mézières, encore que ce soit véritablement ung fait nouveau duquel je n'avois jamais oui particulièrement parler que par l'escript qu'apporta Schomberg, toutefois je crois aussy qu'ils tiendront ferme à l'avoir, d'autant que c'est pour contenter le comte de Grandpré<sup>1</sup>, estant certain que leurs partisans causent beaucoup de difficultés, et, s'ils sont une fois tous ensemble, sans doute ils augmenteront tousjours leurs demandes et tiendront ferme en leurs particularités; c'est pourquoy j'ay tousjours tasché à faire une résolution de toutes choses avant que le reste de leurs partisans vinssent et je me délibère encore de les presser tant que je pourray pour en venir à une bonne conclusion, et y eusse eu plus d'espérance, si vous eussiez advisé de quelque aultre lieu pour le cardinal de Bour-

<sup>1</sup> Claude de Joyeuse, comte de Grandpré, gouverneur de Monzon et de Beaumont en Argonne, capitaine de cinquante hommes d'armes.

bon, ayant pu de proposer Corbye<sup>1</sup>, où il a une <sup>seigneurie</sup>; s, ce sera sous vostre bon plaisir et sans le leur promettre autrement; ils tiennent aussy pour certain que Corbye est de leur party. Pour les aultres articles, comme d'Entraigues, comte de Randan et du comte de Brissac, nous y ferons aussy ce qui se pourra mais je me trouve bien empesché pour les articles faisant mention du nombre de gens de guerre des villes de souveraineté, que sans double ils voudront avoir en plus grand nombre que ne leur accordez, et aussy pour les articles de l'argent. Toutefois, vous pouvez croire que moy et tous ceux de vostre Conseil n'y obmettrons aucune chose ny en général ny en particulier pour en prendre les meilleures conditions que pourrons au bien de vostre service. Je vous diray aussy qu'ils s'arrestent bien fort à ce qu'ils demandent, advenant la variation dans trois ans des gouvernemens de Champaigne, Bourgogne, Bretagne, Berry, et des lieutenances générales d'Orléans et d'Auvergne, disant que sans cela ils n'ont point leurs vies assurées. Il y a beaucoup de grandes raisons qui font pour vous en cela; mais aussy en alléguent-ils de leur part, et pour ce que, à ce que j'entends, Mons<sup>r</sup> de Guise veut partir mardy prochain (ainsy l'escripvit-il hier au duc de Lorraine) pour aller en leur armée, qu'ils font avancer, il y a desja trois jours, devers Méry-sur-Seine<sup>2</sup>. J'ay envoyé dès ce matin le s<sup>r</sup> de Schomberg avec eux à Chaallons, suivant ce que j'ay advisé avec ceux du Conseil, les priant par lettres presses de venir icy demain, afin que nous puissions encore regarder avec eux à faire ce qui sera possible pour en venir à quel-

<sup>1</sup> Corbie (Somme), arr. d'Amiens, où se trouve le célèbre abbaye royale de l'ordre de Saint-Benoît, fondée par sainte Bathilde au vi<sup>e</sup> siècle.

<sup>2</sup> Méry-sur-Seine (Aube), arr. d'Arcis-sur-Aube.

bonne résolution, car je crains fort que, si leur armée est une fois ensemble et que l'on en vienne aux actes d'hostilité, il sera beaucoup plus difficile de parvenir à une pacification. C'est pourquoy je vous supplie, Monsieur mon fils, de me mander incontinent vostre intention sur cette dépesche. Cependant, s'ils ne veulent venir demain icy, je me délibère de leur renvoyer les s<sup>r</sup> de Lyon, de Schomberg et Miron, et le s<sup>r</sup> de Villeroy ira aussy leur porter lettres de moy, et les conjureray par escript et verbalement de venir, prévoyant bien les grands maux qui adviendront si nous ne faisons bientost une bonne conclusion. Leurs lansquenetz passèrent avant-hier au travers de Chaallons et trois cornettes de leurs reistres; aujourd'huy il en doit passer encore trois, et demain aultres trois, en tout neuf, qui seront logés entre cy et Chaallons, pour prendre toutes leur chemin vers Méry-sur-Seine, où s'assemble leur armée, afin de se mettre entre vous et les Suisses qu'ils ont seulement partis de Villefranche et marcher. Voilà pourquoy ils se hastent; j'ay très grand regret de voir entrer les reistres et lansquenets en vostre royaume et loger si près de moy, qui n'eut pas tant demeuré icy, n'eut esté ce qu'il vous a pleu si souvent m'en mander, faisant bien estat néanmoins de partir et vous aller trouver après que j'auray parlé à eux, si je les puis faire venir demain, ou (s'ils ne viennent) au retour de ceux que j'enverray vers eux; si tant est que nous ne puissions rien faire, comme je ne le pense pas, aux dernières conditions que vous m'avez envoyées par Miron, si ne vous eslargissez davantaige pour le cardinal de Bourbon et le duc d'Aumale. Cependant, j'ay donné charge au s<sup>r</sup> de Schomberg de faire en sorte que Romefort et les capitaines Montmas et Boys, qui ont esté prins prisonniers allant à Metz, soyent mis en liberté, sans payer

aucune rançon. Mon fils le duc de Lorraine en a pareillement escript au duc de Guise et crois qu'il les renverra. Je prie Dieu, Monsieur mon fils, vous donner, en toute prospérité, l'obéissance entière de tous vos subjects, avec très longue vie.

D'Espernay, le dimanche au matin xvi<sup>e</sup> de juing 1585.

1585. — 16 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 64.

#### A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, je saiz une dépesche au Roy monsieur mon filz sur celle que je receuz hier soir par le courrier Tancred et sur ce que me raporta le s<sup>r</sup> Miron, premier médecin, de la part du Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz, vous priant la faire incontinent veoir, et m'en envoyer la responce par le courrier Louvet, qui est par delà, auquel vous chargerez de faire telle diligence, que je la puisse avoir mardi de bonne heure, affin que, selon ce que me mandera le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz, je puisse, avant le parlement de mon nepveu le duc de Guise, faire, selon l'intention et ce que me mandera le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz pour responce à ce que je luy escriptz, tout ce qui me sera possible; car je desirerois bien que les choses se peussent conclure avant que les reistres et lansquenetz entrassent plus avant devers Paris où, à ce que j'entendz, ces princes délibèrent de faire marcher leurs forces, aussistost qu'elles seront assemblées, et se mettre entre le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz et les Suisses, que quelzques ungs dient qui veulent essayer de combattre, avant que les forces françoises soient jointes à eulx; et, en quelque sorte que se soit, leur délibération est d'aller devers Paris, où, à mon advis, ilz pensent avoir meilleure condition pour la

paix. Je ne vous feray pour ceste heure plus longue lettre, priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Espernay, le xvi<sup>e</sup> juing 1585.

Monsieur Brulart, s'il plaist au Roy mondict S<sup>r</sup> et filz oyr ce porteur, nepveu du s<sup>r</sup> d'Argence, en luy portant les lettres que luy escriptz de ma main, il luy dira des nouvelles des forces qui sont passées icy des environs et de leurs reistres et lansquenetz.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 16 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 61.

#### A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, vous aurez veu, avant la réception de ceste-cy, comme j'avois ce matin envoyé le s<sup>r</sup> de Schombert devers mes cousin le cardinal de Bourbon et nepveux les cardinal et duc de Guize et leurs coligez estans à Chaulons, pour les prier de ma part, suivant les lettres que je leur ay escriptes très excitantes, de venir icy avant que partir pour aller avec leurs forces; maintenant je vous diray que ledict s<sup>r</sup> de Schombert est ce soir retourné, qui m'a raporté d'eulx la lettre que trouverez avec ceste-cy incloze, qu'ilz m'eschrirent, et assurance de bouche qu'ilz seront icy mardi ou mercredi matin, comme je faiz entendre au Roy monsieur mon filz et que vous luy ferez veoir par ladiete lettre, en luy baillant celle que je luy escript de ma main. Dites aussi au Roy mondict S<sup>r</sup> et filz que Romefort est en liberté et mondict nepveu le duc de Guize a promis audict s<sup>r</sup> de Schombert d'y mettre aussi le capitaine Bois; mais, quand à Montma, ilz desireront avoir ung enseigne de compagnie de

gens de pied, qui est détenu à Metz. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Espernay, le xvi<sup>e</sup> jour de juing 1585.

Monsieur Brulart, je croy que ledict en seigne qui veulent retirer pour ledict Montma est de la compagnie de La Pons.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 18 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3361, f° 109.

A MON COUSIN

MONSIEUR

#### LE MARESCHAL DE MATIGNON.

Mon cousin, j'ay receu vostre lettre et tendeu ce porteur de ce qu'il avoit charge de me dire de vostre part, à quoy je lui ay response telle que l'entendrez de luy, qui cause que ne vous en feray redicte par la presente, me remettant sur luy, et seulement diray qu'il y a deux mois passés que je suis pour ayder faire quelque bonne chose pour le service du Roy et repos de ce royaume, et encore que j'y aie esté toujours malade, je n'y eus tant d'ennuy de mon mal que de voir de n'y avoir jusques à cette heure peu rien faire. J'attends anuit le retour du premier médecin du Roy mon filz, et estant arrivé, j'envoyeray vers ces mutins, pour voir s'ils s'accorderont aux volontés du Roy; ce que je prie Dieu qu'ils fassent, et, s'ils ne le font, je m'en retourneray auprès de luy; car je ne serviray plus de rien icy, vu que leurs forces marchent du costé de Sézanne et de Nogent-sur-Seine. J'ay retins ce porteur jusques ad ce que j'eusse la response d'eux, afin qu'il vous en

dire l'estat en quoy sont les affaires; et, m'en remettant sur luy, feray fin, priant Dieu vous avoir en sa sainte garde.

D'Espernay, le xviii<sup>e</sup> juin 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 18 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 68.

AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon fils, il me vint encore hier par l'adresse du duc de Retz, une dépêche de Metz, que le porteur vous est allé présenter, et, encore que je pense bien qu'il vous ait escript de l'estat de Metz et des affaires d'Allemagne, si n'ay-je voulu faillir de vous envoyer la lettre que m'en escript le s<sup>r</sup> de La Verrière, suivant laquelle il est très nécessaire d'envoyer argent à Metz, tant pour le payement des Suisses que de la garnison, et aussy pour rembourser le s<sup>r</sup> de La Guerche<sup>1</sup> des frais qu'il a esté contrainct de faire lorsque ces entreprises se sont faictes, en quoy j'ay veu qu'il a bien fait son devoir et mérite que le gratifiez, comme je me promets bien que ferez, les occasions se présentant. Il est aussy nécessaire que envoyiez en Allemagne, tant pour les raisons qu'escript le s<sup>r</sup> de La Verrière, que pour les aultres occasions concernant vostre service, et, si ce n'est le s<sup>r</sup> Schomberg, regardez à qui il vous plaira en donner la charge; car il me semble que cela ne peut permettre de lay.

Je m'attends que ces princes viendront icy aujourd'huy ou demain, comme ils m'ont es-

<sup>1</sup> Claude de Villequier, s<sup>r</sup> de la Guerche, capitaine de cinquante hommes d'armes, frère aîné du favori de Henri III.

cript; toutefois je vis hier une lettre du duc de Guise au s<sup>r</sup> de Schomberg, par laquelle il luy mande avoir renvoyé le capitaine Boys et davantaige que, suivant ce que le cardinal de Bourbon, son frère et luy m'ont escript, ils me verront dimanche; toutefois, leur lettre, que je vous ay envoyée, porte aujourd'huy ou demain: je ne sçais s'ils ne le feroient point à quelque desseing; car six de leurs cornettes de reistres, ny leurs lanquenetz, ne marchèrent point hier, et n'y a avec les troupes du duc d'Aumale que les trois cornettes de reistres de Bassompierre et de son lieutenant. Je commanday dès hier soir au s<sup>r</sup> de Schomberg de renvoyer à Mons<sup>r</sup> de Guise pour interpreter sa lettre et luy admonester de venir aujourd'huy ou demain, comme ils m'ont promis. Je prie Dieu, Monsieur mon fils, vous donner en toute prospérité et parfaite santé très heureuse et longue vie.

D'Espernay, xviii<sup>e</sup> juing 1585.

Vostre bonne et très affectionnée et obligée mère,

CATHERINE.

1585. — 19 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 72.

AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon fils, je vous prie m'excuser si je ne vous escrips de ma main, comme j'eusse volontiers fait, mais j'ay depuis hier une douleur de dents, qui m'a causé une enflure bien grosse à la joue, qui me pourroit augmenter le mal, si je me baissois. Cette lettre est seulement pour vous dire que le cardinal de Bourbon et les cardinal et duc de Guise sont arrivés icy à disner et me sont venus trouver. Après qu'ils m'ont eu saluée j'ay entreteneu le cardinal de Bourbon, et, après aucuns propos

commungs, je l'ay mis sur la paix, et luy ay dict toutes les raisons que j'ay pensé à propos pour luy faire congnoistre le grand tort qu'il se feroit. si, après avoir fait une si grande faulte que celle où ils sont tombés, luy principalement, et les deux aultres aussy, et voyant la clémence et grande bonté et démonstrations que faisiez pour eux, ils ne se rangeassent à vous obéir et à une bonne paix, il m'a respondue tout ce qu'il a pu pour son excuse, me disant néanmoins ces mots: «qu'il ne sçavoit quel diable l'y avoit mis et qu'il voudroit en estre hors». Sur quoy je ne me suis oubliée de luy bien faire congnoistre qu'il avoit grande raison d'avoir regret d'estre entré en ces choses, mais qu'il falloit cette fois-cy prendre une bonne résolution au bien de vostre service et au repos du royaume. Et, sur cela, nous sommes allés à vespres, et n'ay voulu entamer en ce temps nostre négociation, pour donner loisir au s<sup>r</sup> de Villeroy de l'aller visiter en sa chambre, et le duc de Guise, comme il a faict; et, pour ce que c'estoit heure de souper, estant le cardinal retiré en son logis, j'ay seulement avant de souper, en me retirant, dict aux cardinal et duc de Guise qu'il falloit cette fois achever ce bon œuvre que nous avions commencé et pour ce que j'estois icy il y a près de trois mois, ayant remis à demain après le service à nous assembler, eux seulement avec moy et les s<sup>rs</sup> de Retz et de Villequier et vos deux secrétaires qui sont icy; estant tout ce que leur ay pu dire, n'ay voulu obmettre de vous en faire un mot de lettre par ce courrier, que je vous supplie me renvoyer, afin que à son retour je puisse avoir ce bien d'entendre de vos nouvelles; car je n'en ay point eu depuis vendredy. Je prie Dieu, Monsieur mon filz, vous donner en toute prospérité l'entière obéissance de tous vos subjects et très heureuse et longue vie.

Espernay, le mercredi xix<sup>e</sup> de juing  
au soir, en me couchant.

Vostre bonne et très affectionnée et  
mère,

CATHERINE

1585. — 19 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 2368. P.

#### A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, je fais ung mot pesche au Roy monsieur mon filz, que j'escripre par Pinart, pour ce que je cede augmenter la douleur d'ung mal que j'ay dès hier. Je l'advertiz seulle l'arrivée de mes cousin le cardinal de bon et cardinal et duc de Guize et de l'opération où nous sommes de vacquer après le service, à nostre négociation paix. Cependant, je vous diray que je peynne de n'avoir point eu de ses nouvelles depuis vendredi, sinon la lettre que j'ay cripte par le s<sup>r</sup> de La Benerye audict combien que je aye, par le nepveu du gence et depuis par le s<sup>r</sup> de l'Ancoisme<sup>1</sup> au Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz; mais j'espere dedans demain j'en auray, et que me n'ung des courriers que j'ay dépeschez icy: ce que je vous prie faire incontinent à la réception de ceste-cy vous ne l'ay Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous sa sainte garde.

Esript à Espernay, le mercredi  
xix<sup>e</sup> de juing 1585.

CATHERINE

PINART.

<sup>1</sup> Le sieur de Lencosse dont il est souvent dans le volume précédent.



1585. — 20 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f° 44.

A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Belière, j'ay receu ce matin  
vostre lettre, escripte du jour d'hier, aiant veu  
par icelle ce qui s'est passé entre vous et le  
s<sup>r</sup> de Clervant, et aussi ce que m'escripvez du  
désir que vous auriez de pouvoir servir en  
cest affaire-là et de la bonne affection de la-  
quelle vous vous y emploieriez. Je sçay, Mon-  
sieur de Belière, combien vous avez tousjours  
dignement conseillé et faict ès grandes affaires;  
aussi vous diray-je que, puisqu'il a pleu à  
Dieu nous faire la grace que ceste après-dis-  
née nous ayons faict la concluzion de la paix,  
j'espère encores qu'il nous donnera quelque  
moyen pour le faict de ma fille la royne de  
Navarre, au moins à mettre les choses en  
leur estat, qu'elles ne seront pas si mal que,  
se comportant comme je luy ay tousjours con-  
seillé, elle ne soit beaucoup mieulx qu'elle  
n'est; et vous prie de regarder aux moiens  
qu'aurons à y tenir. Il ne sera point faict  
mention d'elle en noz articles, pour les rai-  
sons que vous entendrez du s<sup>r</sup> de Villeroy, que  
j'espère qui suivra bientost le s<sup>r</sup> de Miron pré-  
sent porteur, que j'envoye devers le Roy mon-  
sieur mon filz, pour luy dire les particularitez  
de nosdicts articles, lesquels j'espère que le-  
dict s<sup>r</sup> de Villeroy luy portera signez et qu'il  
partira dès demain, s'il est possible, ou sa-  
medi matin. Cependant, je prie Dieu, Monsieur  
de Belière, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Espernay, le xx<sup>e</sup> juing 1585,  
jour et feste Dieu.

La bien vostre,

CATHERINE.

1585. — 20 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 5a.

A MONSIEUR BRULART<sup>1</sup>,

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR MON FILS, SECRÉTAIRE D'ESTAT  
DE SES COMMANDEMENT ET FINANCES.

Mons<sup>r</sup> Brulart, nous avons, graces à Dieu,  
ceste après-disnée faict, à ce bon jour, ung  
bon œuvre, car nous sommes demeurés d'ac-  
cord de la paix, ainsy que vous entendrez du  
s<sup>r</sup> Miron, que j'envoye de vers le Roy mon-  
sieur mon filz, pour luy en représenter les par-  
ticularités, suivant la lettre que je luy en escrips  
de ma main, en attendant que les articles  
soient mis au net et que l'on se soit accordé  
des articles de l'argent et du nombre des  
Suisses qu'on leur entretiendra ès villes de  
seureté, espérant faire partir le s<sup>r</sup> de Villeroy  
bientost après, et le s<sup>r</sup> Miron avec les articles  
signés et arrestés. Cependant, je vous sais bon  
gré de la dépesche que m'avez faicte par le  
courrier Salomon et de la lettre du Roy que  
m'avez envoyée par luy. Je prie Dieu, Mon-  
sieur Brulart, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Espernay, le jour qu'on feste  
Dieu, xx<sup>e</sup> juing 1585.

Mons<sup>r</sup> Brulart, dites de ma part au Roy  
monsieur mon filz que la délibération de ces  
gens-cy estoit de faire assembler toutes leurs  
forces vers Montargis, où elles y viennent de  
toutes partz, et suis après à faire, puisque nous  
sommes d'accord, qu'ils ne les fassent point  
aprocher, s'il est possible, si près de Paris.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : PINART.

(1) Quelques-unes de ces lettres ont été publiées par  
extraits, et assez inexactement, dans une brochure inti-  
tulée : *Catherine de Médicis à Espernay, pour la négociation  
de la paix de Nemours*, par le comte Edouard de Barthé-  
lemy. Paris, Champion, 1884, in-12.

1585. — 22 juin.

(Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 56.

## A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, je receuz hier par le courrier La Haye, la dépesche que m'avez faicte, et la lettre que m'avez envoyée du Roy monsieur mon filz, auquel j'escriptz la résolution qu'avons ce matin prise des articles de la paix, lesquelz le s<sup>r</sup> de Villeroy luy portera, et partira ceste après-disner; aiant advisé, pour ce qu'il ne pourra estre que lundy à Paris, d'escrire au Roy mondit S<sup>r</sup> et filz et à vous, à qui je n'en feray plus longue lettre, me remectant du tout à l'arrivée dudict s<sup>r</sup> de Villeroy et à ce que en entendrez de luy. Cependant, je prie Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Espernay, le xxii<sup>e</sup> jour de juing 1585.

Monsieur Brulart, depuis ceste lettre escripte, j'ay pensé qu'il vaudra beaucoup mieulx que personne n'aille devant ledict s<sup>r</sup> de Villeroy, qui sera doncques porteur de ceste-cy.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 23 juin.

(Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3370, f° 19.

## A MONSIEUR BRULART,

CONSEILLER DE SON HONNEUR MON FILS, L'UN DE SES SECRÉAIRES D'ÉTAT DES PRIVÉES.

Monsieur Brulart, j'envoye par le filz de Pinart une lettre que j'escrips au Roy monsieur mon filz, et une que je viens présentement de recevoir du duc de Guise, sur le desir qu'il a que nous ayons surséance d'armes, assurance

que les Suisses ne s'approcheront de leurs forces, aussey que les leurs ne les approchent, comme il est à craindre qu'ils fassent et en danger de s'attaquer, qui regardera en cela ce qui se doit faire pour l'esviter, puisque nous sommes en si bons termes et d'accord de tous les articles. Ne restant plus qu'à la composition de l'armée et le licentement des reistres et lansquenetz; et, sur ce que le s<sup>r</sup> de Villeroy aura le tout représenté au Roy, je ne vous en feray plus longue lettre, mais pour la fin vous prieray me renvoyer mardy le porteur, afin que je puisse bien entendre l'intention du Roy et où il luy plaira que je l'aille trouver.

Cependant, je prie Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Dormen<sup>1</sup>, le xxiii<sup>e</sup> juing 1585.

CATHERINE.

1585. — 27 juin.

Ancienne collection de M. Leona-Montigny.

Bibl. nat., Nouv. acq. fr. 231, f° 54.

## A MONSIEUR DE SAINT-GOARD.

CHEVALIER DES DEUX ORDRES DU ROI HONNEUR MON FILS, SECRÉAIRE ET SON CONSEILLER D'ÉTAT ET DES AMBASSADES À ROME.

Monsieur de Saint-Goard, j'ay veu, par vostre lettre du xx<sup>e</sup> de may, la peine que vous avez prinse, depuis vostre arrivée à Rome, vous informer particulièrement du moyen qu'il y a de me faire sortir de mes affaires. l'espérance que vous me donnez qu'il n'y a pas perdu une seule heure de temps, de quoy je vous remercie, vous priant de continuer à vous y employer et d'assister l'abbé de Plaisance en tout ce qu'il vous dira pour vosdictes affaires, desquelles il est bien informé. fin que, s'il est besoing d'en parler à Sa Sainteté, vous le fassiez; car à cette fin je

<sup>1</sup> Dormans, arr. d'Épernay.

désire infiment d'en sortir sans que les choses tirent davantage en longueur, vous assurant que vous me ferez bien grand plaisir. Priant Dieu, Monsieur de Saint-Goard, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Espernay, le xxvii<sup>e</sup> jour de juing 1585.

CATHERINE.

1585. — 28 juin.

Orig. Bibl. impr. de Saint-Petersbourg, vol. 20, f° 93.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, le sieur de Carces<sup>1</sup>, à ce que m'a escript mon cousin le Grand Prieur, s'est constitué en très grande despense pour vostre service en ces derniers remuemens et a très bien faict auprès de mon cousin le Grand Prieur; lequel vous supplie y avoir considération et de voulloir donner quelque moien audict sieur de Carces pour luy ayder à le remettre, tant desdictes despenses, que à sortir des grandes debtes que luy a laissées feu son père; et, pour ce qu'ilz m'en ont aussy escript pour ce gentilhomme présent porteur, j'ay pensé que ne trouveriez que bon la recommandation très affectionnée que je vous fais en faveur dudict sieur de Carces. N'estant la présente à aultre fin, je prie Dieu, Monsieur mon filz, après avoir sallué voz bonnes graces de mes très affectionnées recommandations, qu'il vous doint, en très parfaicte santé, très heureuse et longue vie.

Esript à Bry-Controbert<sup>2</sup>, le xxviii<sup>e</sup> jour de juin 1585.

<sup>1</sup> Voir au volume précédent de nombreux détails sur le rôle du sieur de Garces en Provence.

<sup>2</sup> Brie-Comte-Robert (Seine-et-Marne), arrondissement de Melun.

*De sa main :* Je vous suplye, Monsieur mon filz, puisque le sieur de Carse vous affectyone come yl doynt, que fasiés quelque chause pour luy, pour fayre conestre aus aultres, qui ne font de mesme, come reconésés ceulx qui vous cervet et désireret se mestre sous sa compaignie.

Vostre bonne et très affectyoné et hobligé mère,

CATHERINE.

1585. — 30 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3370, f° 25.

A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, je ne vous ferez que ce petit mot, pour accuser la réception de vostre lettre et pour vous prier que je puisse avoir soudain responce au contenu de la dépesche que je fais à haste au Roy monsieur mon filz, et, si le Moineton n'estoit pas party à la réception de ceste-cy, faites le partir incontinent, affin que ce soir, avant me coucher, je puisse aussi avoyr responce de la lettre que j'ay escript par luy au Roy mondit S<sup>r</sup> et filz. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Moret, le samedi dernier jour de de juing<sup>1</sup> 1585.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 30 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3370, f° 26.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, j'envoiaiy hier soir advertir mes cousin le cardinal de Bourbon et

<sup>1</sup> Le dernier jour de juin en 1585 était un dimanche.

nepveux les cardinal et duc de Guize comme j'estois arrivée en ce lieu en intention de m'acheminer à Sens, suivant nostre délibération; mais que les eschevins dudict Sens m'avoient envoyé advertir, par lettres qu'ilz m'ont escriptes et envoyés icy par l'un de leurs concitoiens, que la peste est en quelques endroitz de ladict ville et qu'ilz regardassent où nous pourrions ailleurs assembler; sur quoy ilz m'ont ce matin envoyé le président Janin<sup>1</sup>, avec la lettre qu'ilz m'eschrirent, laquelle sera avec ceste-cy incluse, et m'a dict ledict président qu'ilz congnoissoient bien, par les avis qu'on leur donnoit pour les mettre tousjours en defiance, qu'il y en avoit qui ne désiroient pas la paix; mais que le doute où l'on les vouloit mettre n'empescheroit point qu'ilz ne me venissent trouver, pour parachever du tout le bon œuvre qui estoit si avancé, ayant advisé avec ledict président que je yrois coucher, comme je feray, Dieu aidant, aujourd'huy à Nemours, et que je désirois avoir ce soir de leurs nouvelles, ainsi que leur sera aisé, car dudict Nemours à Pons-sur-Yonne<sup>2</sup>, où ilz sont, il n'y a que deux lieux et demye. A ce que j'ay peu congnoistre par les propos dudict président, ilz luy avoient parlé de Montargis, et qu'ilz en feroient sortir les gens de guerre qui y sont, affin que plus aisément y peussions faire nostre assemblée et séjour. Si ne veulent que ce soit audict Nemours, je me délibère, si le trouvez bon, d'aller audict Montargis. Cependant, je vous diray aussi, Monsieur mon

<sup>1</sup> Pierre Jeannin, d'abord avocat à Dijon, était président du parlement de Bourgogne depuis 1579. Conseiller intime de Mayenne, il faisait alors ses débuts de diplomate; il devint premier président du parlement de Paris et contrôleur général des finances en 1610. Ses *Négociations* sont célèbres et ont eu de nombreuses éditions.

<sup>2</sup> Pont-sur-Yonne, arr. de Sens, antrefois de l'élection de Nemours.

filz, que le dict... n (que je cro...  
qui a très... à votre service...)  
m'a rem... leur part qu'il seroit très...  
propos de faire une suspension d'armes, affin...  
qu'il ne se face aucun acte d'hostilité pendant...  
que nous achèverons de résoudre toutes les...  
choses qui restent pour la paix. A ce que s'es...  
laissé entendre ledict président, ilz désiroient...  
que vos Suisses s'arrêtassent et ne marchassent...  
pas plus avant jusques ad ce que la paix seu...  
publiée; mais je luy ay dict, et l'ay expressé...  
ment chargé de faire entendre à mesdicts cou...  
sin et nepveux, qu'il ne failloit retarder...  
Suisses de marcher; mais que je trouvois bi...  
de faire ladict suspension d'armes de part...  
d'autre, et que je vous en escriprois et le...  
en ferois dès ce soir, ou aussitost que red...  
porteur sera de retour, entendre vostre inte...  
tion, qu'il vous plaira me mander; estimant...  
que vous devez accorder ladict suspension...  
affin qu'il ne se face aucun acte d'hostilit...  
et sans retarder aucunement vouldicts Suiss...  
et forces qui sont avec eulx et les doibvent...  
joindre, de marcher; comme aussi pourroient...  
il faire de leur part les forces dudict s...  
Guize et celles de mes nepveux le duc de Mey...  
et d'Aumalle et ceulx qui sont avec eulx...  
ainsi est, il vous plaira faire advertir de vos...  
part le maréchal de Daumont<sup>1</sup> et ilz en feroient...  
autant de leur part à ceulx qui conduisent...  
troupes. Je ne veulx aussi oublier de vous...  
dire que icellui président m'a fait ung bon...  
discours, duquel je ne vous diray que le se...  
mair, pour la levée de vin<sup>8</sup> Suisses qu'ilz...  
et qui commencèrent à marcher dès samedi...  
dernier pour venir à la place monstre, c'est...  
en fin je veoy bien qu'ilz eussent désiré...

<sup>1</sup> Jean d'Aumont, comte de Châteauneuf, lieutenant général en Bourgogne, était maréchal de France depuis 1579. Il resta toujours fidèle à Henri III et tira parti de la Ligue.

pouvoir faire que eussiez agréable que une partye de leursdictes sommes suisses entrassent comme les vostres, et que vous feissiez renvoyer de vosdicts Suysses ceulx qui ne sont catholicques. C'est de l'invention de ce mauvais et ingrat frère Phipose. Je luy ay osté du tout l'espérance de cella, par les raisons que luy ay dictes, dont je ne vous enuiray à les discourir par ceste lettre, d'autant que je haste ce porteur de partir, affin que je puisse ce soir avoir responce de vous, à qui je diray que je pense qu'au pis-aller vous en serez quicte pour de l'argent, autant à retourner qu'ilz en ont eu pour venir à la place monstre. Toutesfois, ledict président estime qu'il leur en faudra d'avantaige, et dict que, suivant ce que me avoit promis ledict s<sup>r</sup> de Guyse, il escriproit de Espernay par Conorie exprès pour révoquer la levée desdits viii<sup>m</sup> Suisses, mais qu'ilz estoient jà trop advancez pour venir à ladite place monstre, aiant derechef charge ledict président de faire en sorte que mondiet nepveu le duc de Guize les face retourner; mais il ne m'a peu assurer de cella. Je n'ometray rien, quand je les verray, de ce qui s'en devra dire pour le leur faire faire, s'il est possible.

Monsieur mon filz, ainsi que j'eschribois la lettre que Moineton<sup>1</sup> vous a portée et que je faisois aussi faire ceste-cy à haste, est arrivé ce courrier, avec vostre dépesche faisant mention de Gien, que je ne pense pas qui délibèrent d'aprocher de plus près qu'ilz sont, ny que les forces du duc d'Elbeuf sont suffizants pour la suprandre et encores moins l'assiéger. Toutesfois, je ne laisseray de faire ce que me mandez par la lettre escripte de la

main du s<sup>r</sup> Brulart. Cependant je vous diray, voiant ce nouveau faict et remuement des ligues de Suisse, qu'il me semble que vostre première délibération de reveoir encores les depputez desdicts Suisses, après qu'ilz auront veu ces princes icy, doibt estre suivye; car, partant d'auprès de vous le dernier, il ne peult estre que beaucoup meilleur, aussi que sur ce nouveau faict, dont m'a parlé ledict président Janyn, vous aurez peult-estre occasion de leur faire entendre quelque chose que vous ne pouvez pas maintenant concevoir, jusques ad ce que j'aye veu lesdicts princes et aiez eu nouvelles de vostre ambassadeur audict Suisse : estant ce que je vous diray pour ceste heure, pour ne retarder d'avantaige ce courrier, affin aussi que je puyse plus tost avoir de voz nouvelles. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous conserver en très bonne santé et vous donner très heureuse et très longue vye.

De Moret, le samedi, dernier jour de juing 1585.

*De sa main :* Je vous supplie, come vous ay pryé par Moynetton, que je puyse avoyr de souyr de vos nouvelles à Nemours, où je voy coucher anuyt.

Vostre bonne et très affectionné et hobligé mère,

CATHERINE.

1585. — 1<sup>er</sup> juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f° 47.

#### A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Belière, j'ay ce matin par ce courrier receu la lettre que m'avez escripte, aiant veu ce que m'escripviez de l'évesque de Nazaret, duquel le s<sup>r</sup> de Villeroy m'a envoyé la lettre que luy aviez baillée, qui n'est que

<sup>1</sup> Yves Frangueul, valet de chambre de Catherine de Médicis, dit le Moineton.

très honneste; et suis comme vous en ceste opinion que, s'il est bien conduit estant par deçà, il fera bien plus tost au désir du Roy et de moy que contre. J'aurois desjà donné mon advis au Roy monsieur mon filz sur les dépesches de Rome, et avons, vous et moy, rencontré; car vostre advis et le mien sont à peu près semblables.

Le reste de ceste lettre sera de vous prier de veoir la dépesche que je fais maintenant au Roy mondiet Sr et filz; car je me trouve bien empesché pour le faict des Suisses, dont vous verrez tout ce que je vous en pourrois dire, par la lettre que j'escriptz au Roy, et en quelz termes nous sommes de nostre négociation de la paiz; qui sera cause que je n'estendray ceste-cy d'avantage, priant Dieu, Monsieur de Believre, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Nemours, le premier juillet 1585, au soir.

La bien vostre.

CATHERINE.

1585. 1<sup>er</sup> juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3396, f° 1.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, mes cousin le cardinal de Bourbon et neveu le duc de Guyse arrivèrent hier sur le soir icy, ung peu avant que me mettre à table; je leur dyz et feyz entendre à chacun particulièrement (toutesfois en la présence l'un de l'autre), et encores après soupper qu'ilz me veinrent trouver, ce que nous advisasmes à Laigny<sup>1</sup> que je leur dirois de vostre part, de la bonne volonté que leur portez et que voulliez fermement continuer en leur endroit. Sur quoy, mondiet cousin le car-

dinal \_\_\_\_\_ bon \_\_\_\_\_ me respondit aultre chose, \_\_\_\_\_ bien \_\_\_\_\_ monstroït estre fort ains de ce que je luy déclaray de vostre paiz pour son regard, et mondiet neveu le duc de Guyse monstra pareillement d'en estre bien content et par sa response vous en remerciez et moy aussy très humblement, assurant que n'avoit jamais eu aultre intention en ces choses icy que pour le faict de la religion, qu'il seroit ce que je luy commanderois seroit tousjours prest de me suivre et de vous aller trouver, que toutesfois il desiroit le faire entendre à ses frères, et me prioit de n'en poinct parler qu'il n'eust veu son frère le cardinal, qui n'est encores arrivé et qu'il attend icy, et aussy son frère le duc de Mayenne, dans ung jour ou deux. Ayant bien congneu néanmoins moins que premier que vous aller trouver, désireroit la composition de l'armée catholique, et estime, selon ses propos, que c'est une résolution qu'ilz ont prise. Je ne le vous lux pas presser d'avantage et luy dys que s'ilz le voullioient ainsy, nous y regarderions et que vous en aviez parlé aux s<sup>rs</sup> de Rais de Villequier; que cependant il failloit faire la suspension d'armes qu'aviez accordée, signer nos articles de la paiz et achever de tout bon œuvre, de quoy nous estions d'accord, qu'il failloit aussy qu'ilz feissent renvoyer la levée de Suisses, si jà ilz n'y avoient pourveu comme je les en avois requis des Espereux qu'ilz m'avoient promis d'envoyer ung courrier pour cest effect, et que je le luy avois encores avant-hier escript et si instantment requis par le président Jannay; mais j'y ay trouvé le s<sup>r</sup> duc de Guyse froid, me disant qu'il saigneroient rien de mander et de presser pour cela, d'autant que depuis que la levée estoit accordée, les gens de guerre venoient à la fille de divers endroits à la p<sup>re</sup> monstre, où ilz seroient bientôt tous.

<sup>1</sup> Lagny (Seine-et-Marne), arr. de Meaux.

remonstrant que leurdict levée estoit entièrement toute de catholiques et composée de collonelz et capitaines qui vous avoient tousjours fait de fort bons services, et qu'en toute vostre levée il n'y en avoit que bien peu de catholiques, estant faite des cantons qui ne le sont, et qu'il y avoit une grande partye d'avanturiers. Sur quoy, je n'ay rien obmis, luy respondant pour luy faire congnoistre (encores que je ne doute pas qu'il ne le sceust bien) que vostre levée estoit faite ainsy que l'on a accoustumé, selon le traicté de l'alliance, et composée de cinq des cantons catholiques et des aultres cantons, suivant la forme ordinaire qui a tousjours esté gardée, n'ayant que deux des cantons catholiques qui y aient différé. Il dist aussy qu'il y en avoit cinq pour eulx et deux seulement pour vous, avec les aultres cantons protestans; mais je luy ay tousjours maintenu le contraire et que vostre levée estoit faite et composée de collonelz, capitaines et tous les soldatz fort gens de bien; et luy au contraire insistoit pour faire entrer en vostre levée leursdicts Suisses, combien que je luy disse et pressasse tousjours qu'il failloit qu'il les renvoyast, et que je le voullois bien advertir que le collonel Phisier estoit fort mallade d'une fievre continue, et Apro, son adhérent, tumbé en une apoplexie. Il me dist n'en sçavoir rien que ce que je luy en avois fait entendre. Sur quoy mondict cousin le cardinal de Bourbon (disant que pour ledict jour de hier il ne failloit point parler d'affaires) nous feist changer de propos; estant ce qui se passa entre nous. dont je vous ay bien voullu donner advis. Et comme je leur déclaray aussy, sur ce qu'ilz se laissoient entendre qu'il eust esté bon d'aller à Montargis, que je ne bougerois d'icy et qu'il nous y failloit achever promptement tout, suivant vostre désir, affin de descharger vostre

pauvre peuple; à quoy je les veoy comme conformés. Et m'a dict aussy mondict neveu le duc de Guyse que le duc d'Aumalle ou le duc d'Elbeuf<sup>1</sup>, qui estoient à présent auprès de Gyen, viendroient avec ledict s<sup>r</sup> duc de Mayenne icy, pour signer les articles, pendant que l'autre demoureroit avec les troupes, et qu'il leur dépescheroit dez ledict jour d'hier, ou ce jourd'huy matin, ung courrier pour cest effect, et ne laisseroient, pour l'absence de monsieur de Mercueur, qui demouroit en Bretagne, de signer lesdicts articles et faire tout ce qu'il fault faire pour la paix. Ne voulant aussy, Monsieur mon filz, oublier de vous advertir que je dyz à mesdicts cousin et neveu les cardinal de Bourbon et duc de Guyse comme vous faisiez acheminer voz Suisses par le Berry vers Blois et qu'il failloit aussy qu'ilz retirassent leurs troupes le plus qu'ilz pourroient de deçà la rivière de Loire, affin qu'elles ne fussent point si près les unes des aultres.

J'attends la response de la lettre que je vous feyz escrire à haste par Pinart, et les expéditions nécessaires pour faire ladicte suspension. Cependant, je prie Dieu, Monsieur mon filz, vous donner en toute prospérité, parfaite santé et très heureuse et longue vie.

Escript à Nemours, le lundy premier jour de juillet 1585.

*De sa main :* Monsieur mon filz, Madame de Monpansier<sup>2</sup> m'a envoyé yer un homme et m'a escript et pryé de venir ysi. Je luy ay mendedé que je ne trovés à propos qu'il y vint asteure, come ly disés, mès que je l'avisé cet pour atendre cet que vous pleyra: cet que je ly enn é mandé; car Monsieur de Guise

<sup>1</sup> Charles de Lorraine, premier duc d'Elbeuf.

<sup>2</sup> La sœur des ducs de Guise et de Mayenne.

m'a prié de vous suplyer luy donner congé de venyr; j'é dyst que vous enn escriprès: vous m'en menderé vostre volanté. Je croy de cet que Monsieur du Meyne sera arivé, que yncontinent nous auront achevé, cet que je désire ynfiniment.

Vostre bonne é très afectioné et hobligé mère.

CATHERINE.

1585. — 1<sup>er</sup> juillet.

Orig. Bibl. impér. de Saint-Pétersbourg, vol. 19, f. 12.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSEUR MON FILZ, SECRÉTAIRE D'ESTAT  
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, j'ay receu ce matin la lettre que m'avez escripte et celle que m'avez envoyée de l'évesque de Nazaret, que l'on m'a dict estre arrivé à Paris, ou qu'il y sera bientôt, ce que je ne pouvois croire. Touttefois, le sieur de Lenoncourt m'a aseuré que l'on luy a escript. Je vous ay envoyé dès hier mon advis sur les dépesches que m'avez envoyées de Rome, aussi ne vous en diray rien davantaige, mais bien que m'avez fait plaisir de m'avoir advertye de l'arrivée de mon filz et de ma fille de Savoye en leur pays, et de la délibération où le Roy est d'envoyer les visiter par le sieur de Remboillet, si sa santé le peult permettre; j'en suis très aize et me ferez plaisir, quand il sera pour se départir, de m'en advertir, afin que je puisse escrire par luy. Cependant, pour ce que vous entendrez, par les dépesches que je fais au Roy monsieur mon filz, l'estat en quoy nous sommes de noz négociations de decà, je ne vous en feray plus longue lettre, priant Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Nemours, le premier juillet 1585. au soir.

De sa main : Je vous prie dyre au Roy qu'il fault qu'il envoie un présent à sa nyepse: autrement, ce ne sera pas bien fest.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 1<sup>er</sup> juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 8394, f. 2.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, ceste après-dinner nous sommes assemblez, ceulx de vostre Conseil et moy, avec mes cousin le cardinal de Bourbon et neveu le duc de Guise. Les présidens Janyn et Vetus<sup>1</sup> et les aultres qui ont accoustumé d'appeller au Conseil avec eux. Et a mondict cousin commencé à nous parler de la levée de leurs Suisses, afin qu'ils feussent comprins en quelc'un de noz articles, que les Liges ne feussent point divisées et que les cinq cantons et les particulières personnes, qui viennent et ont esté levez à leur intention et prière, ne feussent point séparés des aultres, au contraire par vous reconnaître et employez à vostre service en ces affaires icy, et que vous en seriez bien servy, comme ilz sont, tous catholiques; d'autant aussi que ceulx de vostre levée estoient, les deux partz pour le moins, calvinistes ou d'autre religion, qu'ilz ne combattoient point contre ceulx de la religion prétendue refformée de vostre royaume, ausy qu'il y avoit beaucoup d'aventuriers, que vos colles avoient esté contrainctz prendre aux cantons huguenotz, d'autant que vostre dite levée n'avoit pas esté faite comme elle devoit.

<sup>1</sup> Ce Vetus avoit été maître des Requêtes et ne pouvoit pas d'un grand crédit.



qu'il n'y avoit que deux des cantons catholiques qui y eussent presté consentement et eue quelques enseignes, mais que toutes les autres estoient desdicts cantons de la religion. et que, pour ceste occasion, il seroit bon de les renvoyer et vous servir des leur, qui ont catholiques. Sur quoy, après que nous vous bien contesté, je leur ay franchement dict que vous ne vous serviriez point de leursdicts Suisses et qu'il n'estoit pas raisonnable, que la levée avoit esté faicte contre et au préjudice de vostre auctorité et au dommaige de toutes les ligues, pour la contravention qui avoit esté par ce moyen faicte à la paix perpétuelle et traicté de l'alliance, et que, pour ceste occasion, il falloit qu'ilz despeschassent en toute dilligence pour les faire renvoyer, comme je leur avois toujours fort bien dict qu'ilz feysent, mesmes encores dernièrement, en partant d'Espernay, qu'ilz me promirent d'y dépescher ung courier. ainsy que ledict s<sup>r</sup> de Guyse m'a dict qu'il feyt, mais qu'il y arriva trop tard, et que ladicte levée estoit ja accordée et marchioient à la place monstre; et sommes encores entrez en contestation, les ayans derechef fort pressez et dict qu'ilz les pouvoient bien encores de ceste heure revocquer, avant qu'ilz feussent à la place monstre, et que ce seroit avec beaucoup moindres fraiz, et qu'après on regarderoit avec eulx pour l'advanse qu'ilz auroient pour ce faicte; mais c'est chose qu'ilz n'ont voulu accorder et sont toujours demeurez oppiniastres à ce que dessus; et, combien que je leur aye dict que je me garderois bien de vous en escrire et qu'il falloit qu'ilz les renvoiasent, néantmoins, pour ce que je veoy qu'ilz en demeurent toujours là, je n'ay voulu faillir de vous représenter le tout par ceste lettre, sans qu'ilz sachent que je vous en aye escript; vous suppliant de me mander vostre

intention sur cela et me faire envoyer par mémoire, à la vérité, la forme qui a esté gardée en vostre dicte levée, quelz cantons y ont consenty, et ceulx aussi qui s'en sont excusé ou y ont connivé, et s'il est vray que vosdicts colonnelz ayent esté contrainctz de mandier (comme ilz dient) des avanturiers es cantons protestans. Je désirerois bien aussi que m'envoiasiez (si vostre ambassadeur vous a adverty, comme je n'en doute pas) ung mémoire comme leur dicte levée leur a esté accordée et faicte, par quelz cantons et aussi de quel nombre, car ilz dient tousjours qu'ilz en auront huit mil, et pareillement quelle charge ont eu les ambassadeurs de Suisse qui ont esté vers vous, de quelz cantons ilz y ont esté envoyez et avoient charge et quelle, et aussi ce qu'il vous a pleu leur dire et que j'auray à leur faire entendre passans par icy, où je pense qu'ilz seront demain. Ayant sceu la vérité de tout, cela me servira bien envers ces gens icy, que je vous dyray encores une fois, qui demeurent bien oppiniastres pour faire employer leursdicts Suisses, disans tousjours qu'ilz n'auroient point de fiance en ceulx de nostre dicte levée qui ne sont catholiques. Nous sommes après venuz à parler de la composition de l'armée, m'ayant ledict s<sup>r</sup> de Guyse auparavant plusieurs fois dict, ce matin, et encores ceste après-disner, qu'il estoit nécessaire que ladicte composition d'armée feust faicte, et m'a fort pressée de luy dire vostre intention sur cela, qui a esté cause que je luy ay déclaré vostre dicte intention, suivant le mémoire qu'en feistes escrire par le secrétaire Brulart, estant à Lagny; duquel il m'a requis luy faire bailler ung double, comme j'ay fait, es mains de luy seul, qui m'a dez l'heure mesme fait congnoistre qu'il desiroit qu'augmentassiez le nombre de leurs enseignes, affin de lever toute la defiance, et a encores

parlé desdits Suisses et des compaignyes de gendarmes; estant demeuré avec ceulx de leur Conseil pendant que suis allée, et mondict cousin avec moy, à vespres, à la fin desquelles, ledict s<sup>r</sup> duc de Guyse nous est venu encores trouver et m'a dict qu'il feroit ung mémoire pour ladicte composition de l'armée, qui contiendroît, au lieu de quinze compaignyes, environ vingt, et qu'il parleroit ausay des compaignyes de gendarmes et des autres choses nécessaires, et me prieroit de vous envoyer ledict mémoire; je le verray et, selon le contenu d'icelluy, s'il est raisonnable, je le vous enverray.

Cependant, je vous diray que nous attendons demain icy mon nepveu le duc de Mayenne, et pouvez estre assuré que je feray tout ce qu'il me sera possible pour parachever promptement la paix, comme il est très nécessaire, afin de décharger vostre pauvre peuple, que j'ay grand pitié de veoir tant souffrir. Quand je leur ay parlé de la suspension d'armes, que m'aviez escript que accordiez, comme je leur ay fait entendre, mondict nepveu le duc de Guise monstroït toujours de désirer qu'il vous pleust donques faire arrêter vosdicts Suisses; et ce soir, estant retirée, luy en parlant encores, il m'a dict qu'il valloit mieulx faire du tout la paix, qu'en trois ou quatre jours nous aurons, à son advis, achevé. Je le pense ainsi: cela sera cause que je ne leur parleray plus de ladicte suspension; car aussi c'estoyt à leur poursuite que je vous avois escript de ladicte suspension. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous donner en toute prospérité, parfaite santé, longue et heureuse vie.

De Nemours, le premier juillet 1585, au soir.

De sa main: Vostre bonne et très affectionnée et hoblige mère.

CATHERINE.

1585. -- 1 juillet.

Orig. Archives du Puy-de-Dôme.

FONDS DE MONTMOR-CHEN-REAFORT-CAVILLIÉ.

#### A MONSIEUR DE LA FIN.

Mons<sup>r</sup> de la Fin, je vous diray, pour réponse à la lettre que m'avez escripte par porteur, que j'espère estre bien tost à Paris après avoir parachevé la paix; et là je ven à faire, pour tout ce que m'escripvez, ce se pourra. Cependant, vous pouvez bien par au s<sup>r</sup> de Bellière du moyen de l'ouvrage dont m'escripvez, vous assurant pour de ceste lettre que je feray toujours vous, en toutes les occasions qui se présenteront, ce qu'il me sera possible, pour la affection que j'ay toujours congneue que vous avez au bien du service du Roy monsieur mon filz et de moy, qui vous envoie les deux de recommandation dont cedit porteur requis de vostre part. Priant Dieu, Monsieur de la Fin, nous avoir en sa sainte garde.

Escript à Nemours, ce 1<sup>r</sup> jour  
1585.

Signé: C.

Et plus bas: PIVART.

1585. -- 1 juillet.

Orig. Archives du Puy-de-Dôme.

#### A MESSIEURS LES COMMISSAIRES

DÉPUTÉS POUR LA VÉRIFICATION

DE PAR NOS FILS LE DUC DE

Mess<sup>rs</sup>, j'ay toujours veu le   
qui vous présentera ceste lettre

tionné au service du Roy monsieur mon filz, à celui de feu mon filz le duc d'Anjou, son maistre, et de moy; c'est pourquoi je vous prie de l'avoir en recommandation pour la vérification de ce qu'il luy est deu; et, après la verifcation de sondict deu, faites l'emploie sur l'estat, pour en estre payé quand l'on pourveoira à l'acquictement des debtes de feu mondict filz<sup>1</sup>, qu'il a toujours fort bien et dignement servy. J'estimeray beaucoup le service que vous luy ferez. Priant Dieu, Mess<sup>rs</sup>, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Nemours, le n<sup>e</sup> juillet 1585.

*Signé* : CATHERINE.

*Et plus bas* : PINART.

<sup>1</sup> Le duc d'Anjou laissait des affaires fort embarrasées, dont il avait parfaitement conscience. L'avant-veille de sa mort dans son testament, s'adressant directement au roi, il lui disait :

« Je suis vostre frère et vostre subject; j'ay possédé un appanage par vostre libéralité très beau et très grand; vous avez augmenté mes moyens par vos bienfaits, et que plus est, vous m'avez permis de vous aider du fonds de mon domaine et à assurer une partie de mes créanciers. J'ay esté assisté grandement de plusieurs seigneurs et gentilshommes vos subjects, dont la plus grand part se sont incommodés, appauvris et de tout ruinés à mon service; mes serviteurs ont bien loiaument servy chacun en sa charge, et n'ay eu ny et loisir ny moien de les récompenser comme je desirois et la raison voulois, mesme la plus part n'ont esté payés de leurs gages... j'emporte en mon tombeau leurs pleurs et leurs gémissemens, sy par vostre pitié et miséricorde vous ne daignez tant faire d'honneur à moi qui fust vostre frère que d'accepter en vostre nom pauvre, misérable et désolée succession de ses  
cs. 7

[1585.] — 3 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3370, P<sup>o</sup> 14.

A. MONSIEUR BRULART.

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRÉTAIRE D'ESTAT DE SES COMMANDEMENTS ET FINANCES.

Monsieur Brulart, encorés que par les deux dernières dépesches que j'ay faicts au Roy monsieur mon filz, je luy représente les difficultés où nous sommes trouvez avec ces princes, principalement pour faire renvoyer les Suisses, et aussi pour chévir avec eulx, toutesfoys, sur la conférence que nous eumes hier, je luy en fais encore ceste dépesche, et ay advisé de renvoyer le s<sup>r</sup> Myron, premier médecin, devers le Roy, mondict S<sup>r</sup> et filz. affin que, sur le tout, il me puisse apporter par escript son intention, vous priant tenir la main que se soit le plus tost qu'il sera possible. J'ay veu l'exempt des gardes qui conduit les ambassadeurs suisses, lesquelz seront aujourd'huy à St-Mathurin de Larchant<sup>1</sup>; ils viendront demain dîner icy: je parleray à eulx le matin, et lesdicts princes l'aprèsdiner, et puis s'en retourneront coucher audict Saint-Mathurin, pour le jour d'après poursuivre leur chemin et retourner en leur pays. J'entendz aussi que le général Beauclerc<sup>2</sup> sera icy aujourd'huy, dont je suis bien aise, espérant qu'il viendra avec charge et moiens pour nous facilliter et donner moyen de parachever de prandre résolution sur les pointz qui concernent argent, qui seront, si ay-je peur, enfin les plus difficiles. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Nemoux, le m<sup>e</sup> jour de juillet.

*Signé* : CATHERINE.

*Et plus bas* : PINART.

<sup>1</sup> Larchant (Seine-et-Marne), arr. de Fontainebleau.

<sup>2</sup> Beauclerc passait pour un habile financier.

1585. — 2-3 juillet.

(Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3370, P. 16.)

## AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, le duc de Mayenne est arrivé ce matin sur le disner; je l'ay trouvé en fort bonne délibération de vous rendre la très humble obéissance et service qu'il vous doit. Aussi l'ai-je assuré de la bonne opinion que vous avez de luy, et de la sincère volonté qu'avez envers ses forces et envers luy particulièrement, dont j'ay bien congneu qu'il a receu très grand aise, m'ayant assuré de la grande affection qu'il a et a tousjours eue pour vous. Nous nous sommes assemblés cette après-dinée, n'y ayant que luy et le vicomte de Tavan-nes, et avons repris les termes où nous demeurâmes hier, qu'il failloit qu'ils pourvussent (si desjà ils n'y avoient donné ordre) à renvoyer leurs Suisses et qu'ils chevissent<sup>1</sup> avec eux, sans que vos ministres s'entremissent, et que vous donneriez quelque argent, non pas comptant, car vous ne pouviez, mais par assignation. Sans respondre à cela, ils se sont remis sur les propos qu'ils nous tinrent hier, ayant consenti que l'on ne se serviroit point de leurs Suisses (comme aussy l'avois-je hier gagné par le duc de Guise); mais qu'il estoit nécessaire de les faire payer suivant l'alliance et qu'ils ne pensoient point qu'on en put avoir meilleure condition; et, oultre cela, il leur falloit bailler une déclaration pour le général et particulier des cantons, capitaines et soldats qui sont venus les secourir, contenant l'adveu de la levée et de ce qui s'estoit passé en leur faveur en ce faict en Suisse. Nous avons longuement contesté là dessus et leur ay remon-

stré qu'ils ne delvoient point parler d'Sur quoy, ils ont répliqué, et nous avons ce qu'ils demandoient estoit compris au tième des articles que nous avons accordé à Eparnay, sous le mot d'Estranger, qui mais, enfin, il a fallu que j'aye faict adj aux articles les mots que verrez en marge la fin de cet article, que je leur ay dit vous envoyerois; mais que toutefois ce n'est pas chose que j'accordasse, pour ce que je sçavois si cela vous seroit point préjudiciable et qu'à vous en demeureroit le jugement. M'ont redict qu'ilz vous requéroient en vain de trouver bon que les cantons, capitaines et soldats, qui les sont secourir, ne fussent en aucune poynne, remis en l'estat qu'ilz estoient auparavant, et que pour ce il ne fut rien de leurs debtes et pensions, comme il vous plus particulièrement entendre du sieur de Lamoignon qui vous représentera comme le tout passé, et comme aussy, quand nous sommes venus à parler d'argent pour les Suisses, ont tousjours fait grand instance que vos ministres qui chevissent et regardaient avec eux, dont nous nous sommes défendus, et enfin leur ay dict, après de grandes disputes, que vous leur seriez bailler un argent, et qu'il falloit qu'ils s'en contentassent d'en estre payé d'icy quelque temps, ainsi qu'il seroit advisé, car d'argent comptant vous ne leur en pouviez bailler; mais ils n'ont pas laissé aller, au contraire ils ont insisté pour le paiement des trois mois qui sont de l'alliance leur donne, et qu'il leur faudroit du comptant. Nous sommes demeurés sur cette contestation, et j'ay dict que je ne pensois, et ne vouloit point, de vous estendre davantage, mais j'ay aussy parlé du remboursement des sommes qu'ils payent.

<sup>1</sup> Chevir avec quelqu'un, d'après le dictionnaire de Godefroy, signifie régler, compter avec lui.

cinq cents chevaux, qu'ils tiennent en Varteguel<sup>1</sup>, desquels ils estiment que vous vous devez servir au besoing, d'autant qu'ils seront plus tost pretz et les aurez à meilleur compte que d'autres. Le s<sup>r</sup> Miron vous fera aussy entendre comme nous avons parlé du payement et entretenement de leurs reistres et que par là vous monstriez bien la fiance que vouliez avoir d'eux. Puis, nous sommes venus à parler de la composition de l'armée dont je leur avois desjà, et le duc de Retz et le s<sup>r</sup> de Villequier, hier faict ouverture de vostre intention, et, pour ce que c'estoit chose qui se devoit traicter par gens d'espée, j'ay appelés les s<sup>rs</sup> de Retz et de Villequier; et le s<sup>r</sup> de Retz leur a déclaré comme vous aviez pensé qu'il suffiroit d'entretenir soixante enseignes de gens de pied francois, au lieu de cinquante-cinq dont nous leur avions parlé, et qu'il y en auroit quarante des vostres nouvelles, et vingt des leurs, faisant douze mil hommes de pied, dont il s'en pourroit mesner en l'armée de Guyenne huit ou dix mil, avec ung régiment de vos Suisses, et vingt compagnies de gendarmes, qu'il falloit qui servissent par quartier où l'on employeroit des leurs, et que pour la Champagne on y pourroit mettre deux ou quatre mil hommes de pied, avec dix compagnies de gendarmes, qui seroient aussy une partie des leurs, et que, si l'on veoyoit qu'il fut besoing de davantaige de forces de ce costé là, on pourroit s'aider du régiment de Picardie, qui y estoit en garnison, et de l'autre régiment de vos Suisses. Ils ont encore faict que difficile sur cela, et, après avoir esté quelque temps ensemble parlans de toutes ces affaires, ils ont dict qu'ils feroient ung mémoire pour vous envoyer, auquel je leur ay

*Le mot allemand Wartegold, voulant dire soldé.*

CATHERINE DE MÉDICIS. — VIII.

prié de se conformer du tout à la raison, afin qu'après le voyage icy du s<sup>r</sup> Miron, il ne faille plus que signer la paix et la publier. Et me remettant au s<sup>r</sup> Miron, pour ce qu'il a esté présent à tout, je ne vous feray plus longue lettre. Priant Dieu, Monsieur mon fils, vous donner toute prospérité et très heureuse et longue vie.

Esript à Nemours, le 1<sup>er</sup> jour de juillet 1585.

Monsieur mon fils, je vous pensois envoyer cette dépesche dès hier soir par Miron; mais leur mémoire n'a esté faict que ce matin, et il a esté leu en ma présence. Il contient encore la requeste touchant les Suisses, et renvoyer ceux des vostres qui desirent estre licentiés et qui d'eux mesmes se voudront retirer; car ils assurent qu'ils ne voudront combattre contre les huguenots. Sur cela je leur ay dict qu'ils s'estoient despartis de cette requeste: aussy n'ont-ils pas insisté, mais requis le s<sup>r</sup> Miron vous représenter leurs raisons, pour en faire ce qu'il vous plaira. Le duc de Mayenne luy a baillé ung mémoire de la très humble requeste qu'il vous fait; sur quoy je ne luy ay donné autrement espérance qu'en seriez ce qu'il vous plaira.

A Nemours, le 1<sup>er</sup> juillet 1585.

Vostre bonne et très affectionnée et obligée mère,

CATHERINE.

1585. — 3 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3370, f° 20.

A MONSIEUR BRUSLART,

CONSEILLER AU CHANCELIER DU ROY MONSIEUR NOS FILS, SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE SES COMMANDEMENTS ET FINANCES.

J'ay cette après-disnée repceu vostre lettre d'hier avec les mémoires des levées de Suisses,

# LETTRES DE CATHERINE DE MÉDICIS.

du Roy monsieur mon filz que de la part  
res princes. et aussy le double de la res-  
me baillée aux ambassadeurs qui sont ve-  
eus et qui s'en retournent: de quoy vous n'a-  
ez fait grand plaisir. ayant veu que les choses  
ont passées autrement que nous l'ont dictes  
princes. Cela nous pourra servir envers eux  
pour l'instance qu'ils font du payement de  
trois mois qu'ils demandent pour l'exercice  
qu'ils dient estre de huit. et viendrait fort à  
propos, si à cette diète où est allé le s<sup>r</sup> de  
Fleury, il l'avoit pu faire révoquer. Je désire-  
rois bien qu'en sceussions la vérité et que cela  
fut: car nous serions hors de poyne et de des-  
pensés. ainsy qu'avez veu par la dépêche que  
je fis au Roy par le s<sup>r</sup> Miron et qu'il aura fait  
entendre pour avoir veu tout ce qui n'est passé  
pour le fait des Suisses. J'escrips au Roy une  
lettre de ma main<sup>1</sup>. et vous prie la luy bailler  
aussitost qu'il sera de retour ou, s'il n'estoit de  
retour demain, la luy envoyer. Je prie Dieu  
vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Nemours. le iij<sup>e</sup> juillet 1585.

CATHERINE.

*De sa main*: Je vous prie bailler ma lettre  
au Roy, mais qu'il soit en son cabinet. ou, s'il  
est à Saint-Germain. envoyez-la luy bien seu-  
rement, et qu'elle ne tombe en autre main.  
et qu'il l'ait au plus tost qu'il se pourra.

1585. - Juillet.

Var. Bibl. nat. Fonds français. n° 10010. P. 128

A MA COUSINE

MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, n'an retournant Selyncourt.  
présent porteur, n'é voleu fallir vous layre cel

<sup>1</sup> Cette lettre autographe n'a pu être retrouvée.

mot pour vous dyre le regret que j'é de est  
que l'on m'a dyst de la mort de monsieur de  
Nemours<sup>1</sup>, pour l'annuyt que je say que ann

<sup>1</sup> Le duc de Nemours mourut à Annecy le 13 juin  
1585. Sa perte fut vivement ressentie par tous ceux qui  
avaient pu apprécier ses grandes qualités.

Parmi les lettres qui sont conservées dans les n<sup>os</sup>  
3367 et 4700 du f. fr. de la Bibliothèque nationale.  
nous en citerons une, parce qu'elle parle beaucoup de  
la reine mère et peut donner la date presque certain  
du billet autographe que nous publions. C'est celle de  
M. de Lansac, chevalier d'honneur et intime confidant  
de Catherine de Médicis:

1 Madame la duchesse de Nemours.

- Madame, avec très grand déplaisir j'ay entendu l'an-  
nuy auquel vous êtes pour la perte que vous avez faite  
de feu Monseigneur votre marry, à qui Dieu pardont:  
en quoy je ne vous puis donner meilleure consolation  
qu'uzant de votre prudence, il vous plaise considérer  
ce qui est commun à tous hommes et que nous devons  
croire que la fin de ceste misérable vie est le comen-  
cement d'une autre meilleure, plus heureuse et éter-  
nelle, à laquelle nous devons tous aspirer, et sans qu'  
mondict seigneur est deidré d'une sy grande, longue et  
insupportable langueur qu'il a soufferte depuis plus de  
quinze ans; et d'aultaige vous devez considérer  
qu'il vous a laissé deult beaults vertueux et honn<sup>es</sup>  
princes<sup>1</sup>, ses enfans et les vostres, qui sont si bien  
lués et acheminés à toute vertu. que celle vous  
servir, avec les raisons susdites, d'entière consolation  
toutes vos adversités, tellement qu'il ne me rest  
à vous faire les offices convenables à une aussi  
vitude, qui est de vous offrir, en tout bon  
fortune, mon très humble service, pour  
toute ma vie en tout ce qu'il vous plai-  
ra mander.

Vous adrezant, Madame, qu'outre  
ma mainstenee vous escripire amplement  
tion. Je vous anonceray qu'après avoir

<sup>1</sup> Jacques de Savoie, duc de Nemours,  
deux fils: Charles-Emmanuel de Savoie,  
gouverneur du Lyonnais, prince de  
de son père, gouverneur de Paris  
mort en juillet 1595, et Henri de Sa-  
voie, duc de Nemours après son  
1579, mort en 1634, marié en 1581  
fille unique de Charles de Lorraine

rés, encore que l'ayant veu si long temps inguyr et aystre si mal que tous cet qui l'aynet deuet ly désirer cete heure dernyère, ystant come j'é antendeu si réduyst à cet qu'il plesse à Dyeu; car s'et grent peyne de voyr sufryr cet que l'on ayme, encore que je pense bien que, le pouvent voyr, l'on ne desire perdre cet contentement; en quelque aystat qu'il soynt, l'on ne se peult résouldre aysément à ne le voyr plus; mès vous avés acotumé à consoler les autres, qui me fest vous pryer volouyr aystre si sage, come aytes en toutes chouse, de prendre le mesme conseil que donné et vous résouldre aveque Dyeu, et vous voulouyr conserver en santé, pour cet qui vous la layse de luy et vos amys et amyes; de quoy je vous pryé de tout mon cœur, come le mylheure que aurez jeamès et qui désire le plus vostre conservayon et vous voyr en toute santé. Et, sachant que ryen ne vous peult plus ayder à raporter set annuy que la conservayon de vos enfans, laquelle j'estyme la plus grande, le voyr haultés deu laberynt où les raportz et mauvès conseil lè avoyst fayst présipiter<sup>1</sup> sachant combyen aurès à plésir lé savoyr hors de sela,

mais esté beaucoup travaillée de catarres, de gouttes et d'autres maux, qu'elle se retrouve à présent en bonne santé et en termes que, dans demain, j'espère elle aura résolu la paix aux conditions que vous pourré entendre de messeigneurs vos enfans qui sont deçà, lesquelz, comme j'estime, s'en pourront retourner, et Monseigneur le cardinal de Bourbon, avec ladicte dame Roïne trouver le Roy; qui est l'endroit où je ferai fin, vous baizant très humblement les mains, supliant le Créateur vous mener, Madame, en une longue et heureuse vye.  
De Nemours, ce 3<sup>e</sup> juillet 1585.  
Vostre très humble et très affectionné serviteur,

« LARSSAC. »

t. 4700. f. 29.)

ste doit, ce nous semble, être traduit ainsi :  
ir (ses enfans) ôtés du labyrinte où les rapvais conseils les avait fait précipiter. . . ».

je vous ann é byen voleu sayre cel mot, vous aseurent que à cet matyn nous avons, eulx et moy, signé la pays, que j'espère sera de longue durée et à l'onneur de Dyeu et servyse du Roy et byen du royaume, et à leur contentement, come je m'aseure que Monsieur de Guise et ses frères enn auront beaucoup, voyant le Roy mon filz coment yl seront dan deus ou troys jours que nous y enn yrons ensemble; et vous pryé vous aseurer que là et halleur je leur servyré tousjours de mère, tent pour leur respect que pour l'amytie que vous porte et portera toute sa vye

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

Je vous pryé me mender, mès que ayés veu ma petite-fille, de cet que vous en semble.

1585. — 7 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3370, f° 22.

AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon filz, je vous ay ce matin envoyé par le s<sup>r</sup> Miron les articles de la paix<sup>1</sup>, laquelle j'ay faict publier à son de trompe, et

<sup>1</sup> C'est, en effet, le dimanche 7 juillet que furent signés les « articles accordez à Nemours, au nom du roi de France, Henri III. par la reine sa mère, avec les princes et seigneurs de la Ligue, en présence du duc de Lorraine. » Le texte en est donné par les *Mémoires du duc de Nevers*, t. I<sup>er</sup>, p. 686, et aussi par Dumont, *Corps diplomatique*, t. V, p. 453. Le roi s'engageait à faire un édit pour interdire tout exercice de la religion protestante et expulser les ministres. Nous avons retrouvé l'original de ce traité, dont on vient de voir les longues négociations préliminaires, dans le ms. fr. 10,297, fol. 20 v°. Il porte les signatures autographes de tous les personnages qui y ont été parties. Le document nous a semblé si intéressant que nous en donnons ici un fac-similé.

cette asprès-disnée les princes et le duc de Retz et le s<sup>r</sup> de Villequier ont été assemblés pour regarder à faire séparer leurs forces en divers endroictz. pour les faire vivre doucement; car les princes ne veulent rien licentier que l'édiet ne soit publié en vostre parlement, et suivant ce qui a esté advisé. J'ay député quatre gentils-hommes des miens, tant pour conduire ces troupes que pour leur faire bailler du pain et du vin par les villes et bourgades, mais les princes ne se contentent de cela et vouloient que je baillasse commission à ceux qui ont accoustumé de leur servir de commissaires des vivres; ce que je n'ay voulu entreprendre et le remettre à vous, que je supplie d'y adviser, et me mander dedans demain ce qu'il vous plaira qu'il en soit fait, estant très nécessaire que vous envoyiez par derà en poste quelqu'un avec pouvoir de leur faire administrer des vivres; car autrement le désordre et foudre de vostre pauvre peuple; et sans cela je n'eusse pas voulu faire la commission aux gentils-hommes des miens, ny mettre la clause que vous aurez esgard à leur tailles et contributions. Je vous prie derechef m'en faire incontinent response, afin que je la fasse entendre aux princes. Je prie Dieu. Monsieur mon filz, vous donner en toute prosperité très heureuse et longue vie.

De Nemours<sup>1</sup>, le vi<sup>e</sup> juillet 1585 au soir, en me couchant.

Vostre bonne et très affectionnée et obligée mère,

CATHERINE.

De Nemours, la reine mere se rendit à Saint-Maur des Fosses, ou le 13 juillet les cardinaux de Bourbon et de Guise, les ducs de Guise et de Mayenne vinrent trouver le roi, pour lui offrir leurs hommages et consacrer l'accord qui avoit été conclu avec tant de peine par Catherine de Medici, au grand detrimant de la royauté.

1585. — 10 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 10097, f° 53

# AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, depuis ce matin que vostre premier médecin est party pour vous retourner trouver, mon nepveu le duc de Guise m'a monstre une lettre qu'il a receue de mon nepveu le duc de Mayenne, par laquelle il luy escript avoir eu advis que, pour certain, les Suisses qu'ilz avoient faict lever s'assembloit à leur place monstre, qui est près Auxonne en Bourgongne, me priant, afin qu'ilz n'entrent plus avant en ce royaume, d'envoyer quelcun avec pouvoir et commission pour leur faire administrer vivres, dont je n'ay voulu faillir de vous donner aussi advis ad ce que vous advisiez, s'il vous plaist, ce qui sera nécessaire en cela. Cependant, ayant entendu que vous aviez commandé à ceux de vostre Conseil de regarder à trouver argent pour renvoyer lesdicts Suisses, j'estime que choisirez et depputerez aussi quelcun pour composer avec eulx, ou pour le faire faire par celluy ou ceux que lesdicts princes ont ja emploiez pour le faire desdicts Suisses, estant bien d'avis que luy qu'ordonnerez pour cela ayt aussi pouvoir pour leur faire fournir des vivres. Priant Monsieur mon filz, vous avoir en sa main et digne garde.

Escrit à Melun, le v<sup>e</sup> jour de juillet 1585.

De sa main : Vostre bonne et très affectionnée et hoblygé mère.

CATHERINE.



entre tous. C se dependent de toute autre condition & sans qu'il y en ait  
non plus, et si. Sans que les autres soient approuvés, ils ne peuvent être  
C'est pourquoi, à l'égard de ceux qui veulent se faire admettre, ils ne  
sont pas sans qu'ils ne soient admis.

De plus, il est évident que les autres ne peuvent pas se faire admettre, car ils ne  
sont pas sans qu'ils ne soient admis.

Ce sont les articles, ont été, comme dit le Pape, et c'est ce qui est le plus  
non de la doctrine, et ce qui est le plus. C'est ce qui est le plus  
De plus, il est évident que les autres ne peuvent pas se faire admettre, car ils ne  
sont pas sans qu'ils ne soient admis.

De plus, il est évident que les autres ne peuvent pas se faire admettre, car ils ne  
sont pas sans qu'ils ne soient admis.



Handwritten signature or initials in cursive script.



1585. — 11 juillet.

Orig. Archives du Puy-de-Dôme  
Imprimé dans *Jacques de La Fin* par M. Dumoulin  
Paris, Imprimerie nationale, 1896, in-8°, p. 49

A MONSIEUR LE CHANCELIER<sup>1</sup>.

Monsieur le Chancelier, désirant gratifier  
le sieur de La Fin en ce que je pourray, pour  
l'avoir toujours cognu affectionné au service  
du Roy mon fils, de feu mon fils, et de moy  
aussy, je vous feray ce petit mot de lettre de  
recommandation en sa faveur, pour luy faire,  
comme je vous en prie, tout le plaisir que vous  
pourrez en ce qu'il a affaire par delà<sup>2</sup>. Priant  
Dieu, etc.

Escrip<sup>t</sup> à Nemours, le xi<sup>e</sup> juillet 1585.

De sa main : La hyen vostre,

CATHERINE.

C'est ici que se place, entre le 11 juillet et le 23.  
date de la lettre suivante, une anecdote racontée à la  
fois par Brantôme et par le garde des sceaux du Vair :

« L'an 1585, revenant la cour de Meaux, où s'étoit  
faite la paix de la guerre des princes, la reine-mère étant  
logée au château de Laguy, où languissoit un peu la  
vieillesse, madame de Simior avec une autre dame dirent à  
la reine que, pour se réjouir, elles estoient résolues de  
faire masque; et, entrant dans l'antichambre elles s'ha-  
billaient toutes deux en hommes et habillèrent M. le car-  
dinal de Bourbon et M. de Bellievre en femmes, coiffés  
de rideaux de lit; et, les menant sous les bras, les vien-  
nent présenter à la reine, à laquelle elles apprêtèrent  
bien à rire de voir de tels vieillards en est équipage. »

On connaît la légèreté des mœurs de M<sup>me</sup> de Vitry,  
qui, après comme avant son union avec le comte de Si-  
mior ne compta point ses succès; mais elle était en même  
temps fort lettrée, le poète Philippe Desportes lui ayant  
montré à tourner joliment de petits vers. En 1581, elle  
avait déjà joué, devant Henri III et Catherine de Mé-  
dicis, un rôle de dryade dans le fameux *Ballet comique*  
de la reine, de Beaugyzeux.

<sup>1</sup> Le chancelier Hurault de Cheverny.

<sup>2</sup> Jacques de La Fin avait épousé, en 1579, Gilberte

1585. — 23 juillet.

Aut. BGA. aut. Fonds Clairambault, vol. 357, f. 7079

A MON NEPVEU

MONSIEUR DE GUISE.

Mon nepveu, le Roy mon fils ayant co-  
mandé au sieur de la Vyeville de vous aller  
trouver pour affectuer cet que restates d'ac-  
cord aveques le Roy a Mauls<sup>1</sup>, pour le fest de  
Mézyère, et, encore que je sache que le Roy à  
qu'yl n'i fault aultre parole ny escript, si-esse

de Monthoisier, et il eprouvait beaucoup de difficultés  
à se faire délivrer la dot de sa femme, assise sur la  
baronnie de Monthoisier et que retenaient son beau-  
pere Marc de Beaufort, et son neveu Jean de Beau-  
fort, marquis de Canillac. Il fallut des lettres royales  
de Henri III pour lui donner gain de cause, le 24 no-  
vembre 1586. Arch. du Puy-de-Dôme, série E,  
liasse 7, fonds Monthoisier.

La famille de La Fin était originaire du Bourbon-  
nais. L'un de ses représentants au xv<sup>e</sup> siècle avait bâti  
la fameuse abbaye de la Bonissons-Dieu. Antoine de La  
Fin était, à Montins, l'homme de confiance du duc de  
Bourbon. Son fils, Jean de La Fin, seigneur de Beau-  
voir, fut sous Charles IX, chevalier de l'ordre et cham-  
bellan ordinaire du roi. Lors du mariage de son pupille,  
Claude de Saix, une lettre flatteuse lui fut adressée par  
Catherine de Médicis. Cette pièce, datée de Fontaine-  
bleau, le 3 mai 1573, et retrouvée par M. Roger de  
Quirielle dans les archives de l'Allier, a été publiée par  
lui en 1893 (*Curiosités bourbonnaises*, t. IV, p. 17).  
Jean de La Fin avait ses entrées à la cour et put  
ainsi élever ses trois fils : Jean, Philippe et Jacques.  
L'aîné est connu sous le nom de Beauvoir la Mule et  
fut ambassadeur en Angleterre pendant la Ligue et sous  
Henri IV; le second, Philippe, a laissé peu de traces  
dans l'histoire. Quant à Jacques de La Fin, que nous  
avons rencontré bien souvent, il était, à ce moment de  
sa vie, assez embarrassé entre les partisans du roi de  
Navarre, qui le sollicitaient, par l'entremise de Tu-  
renne, de se rallier à eux, et la cour dont la protection  
n'était pas à négliger.

<sup>1</sup> Meaux (Seine-et-Marne).

que, pour panser que je aye quelque crédyst en vostre endroyt, yl m'a prié vous en voloyr escripre, cet que je fayst voluntyer, pour aystre serteayne que de cet qu'il sera accordé entre le Roy et vous que n'y fauldré poynt. et que vous pryé, qu'en cet que sera de vous, fasiés conestre au Roy come veolés par ayfect sayre cet que luy avés dyst de bouche. Et, m'aseurant que ne vous en fault d'avantage persouader, ne vous fayré la présente plus longue, et la finiyré, en priant Dyeu vous conserver.

De Parys, cet xxiii<sup>m</sup> de juillet 1585.

Vostre bonne tante,

CATHERINE.

1585. — 31 juillet.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 40508, f° 143 r°.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE MONMORENSIS.

Mon cousin, Sabran s'en vé, ayent achevé son quartier, lequel m'ayent dist qu'il avest son frère qui vous aystoyt servyleur, je vous ay voleu sayre cet mot, ayent cete comodité, pour vous sayre entendre que j'é reseu vostre lètre par l'homme qui est revenu et entendu par luy que eusiés désiré que mon voyage de Poetu<sup>1</sup> m'eust aysté plus heureux pour le repos de cet aystat; je ann'é en ynsiny regret, car je ne désire rien tent que d'estre sy heureuse que Dieu me fist la grace d'y povoyr servir, et, sel j'euse peu vous voyr, je ne doute

<sup>1</sup> Le voyage en Poitou de la Reine est de 1586, et nous n'avons pas retrouvé trace de son passage dans cette province au mois de juillet 1585. Pourtant, il ne saurait y avoir aucun doute sur la lecture du millésime; et l'autographe est très bien conservé.

poynt que je n'euse pas heu la poynge sans emporter le fruyt que j'an désirés pour l'honneur de Dyeu, servyse du Roy mon fils, et bien et repos à tout cet royaume; car je ne puy croire que n'ayés tousjour la volonté que l'aublygation que avés au Roy monseigneur vous la douyt sayr avoyr, et, aveques cete apinyon, je donne cherge à cet porteur de vouldre aucune chause de ma part, sur lequel me remetant feré fin, pryent Dyeu vous conserver en sa sainte grace.

De Paris, cet deryer jour de jui<sup>l</sup>  
1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 31 juillet<sup>1</sup>.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 30.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 62.

A MA COUSINE

MADAME DE NEVERS.

Ma cousine, j'é parlé à monsieur de Belli-  
vre de vostre afayre et l'é dyst à vostre homme  
de byen dyre cet que s'étoyt, lequel vous ra  
pourra sayre la réponse que je voldrè aystre  
mylleure; mès les afayres que le Roy ha sont  
si grandes, qu'yl le fault excuser s'il ne fait  
tout cet qu'yl voldroyt. Je laisseré cet propos  
pour vous dyre que, quant je suys arrivé en  
cete court, j'ay ouy une chause que m'a infin-  
ment déplu; encore que je ne puyse croire  
que yl puyse aystre come l'on l'a mandé  
Roy, que vostre mary ayt festé de si mau-

<sup>1</sup> Cette date, très vraisemblable,

copie qui se trouve dans le même  
graphie ne portant ni lieu ni quant-

yndignes ofises vers le pappe contre le Roy<sup>1</sup> et son servyse; car je l'ay coneu tousjour trop sage et avysé et affectionné au Roy, à son servyse et au Royaulme, et vous aseure que, encore que je ne le payse croire, que cela ayst tellement mandé au Roy que neul ne sèt qu'an dyre; et seroyens bien ayse, tous ses amys, d'en savoyr la vèrtyté, et, la sachant, m'asseurant qu'il n'aura fayst que cot que un prinse et cavalier d'honneur doubct à son roy et prinse souvereyn. Et moy en partyculyer vous asseureré que cet yl aura afaire de moy, je l'y feré ofise de bonne amye et de la mylleure parente que yl ayt<sup>2</sup>; et en cet endroyt je pryé Dyeu vous conserver et luy ausi, à quy je vous pryé fayre mes recomandatyons.

Vostre bonne cousine.

CATHERINE.

1585. — Juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 10340, f° 146.

A MA COUSINE

MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, j'é reseu vostre letre et entenden par Trevisan vostre grande aslyxion, qui m'a donné beaucoup de pène pour cele que portés, que je vous pryé encore volouyr pour l'amour

<sup>1</sup> Le duc de Nevers était revenu en France dès le commencement de juillet 1585. — (Voir une lettre que lui écrit le cardinal de Pellevé de Rome, le 28 juillet 1585, une autre de M. de Maineville, de Montereau, le 31 juillet. Ms. fr. n° 3364, f° 93 et 97.) — Il résidait, ainsi que sa femme, tantôt à Nevers, tantôt dans un ancien château des comtes de Réthel, appelé la Cassine, dont on voit encore les restes, et qui est situé en Champagne entre Mézières et Charleville, dans le canton d'Omout (Ardennes).

<sup>2</sup> Dans une lettre du 4 août, le duc de Nevers remerciait la reine d'avoir averti sa femme et lui des bruits qui couraient sur sa conduite à Rome. — Voir lettre à l'Appendice.

de moy vous résoudre à vous continuer pour vos enfans, et que je aye encore cet contentement de vous revoyr en bonne santé, cet que je désire ynfyniment; car je creyn, à cet qu'il m'a dyst, que le lyeu au vous estes ne vous soy bon, ni en bon hayr, avecque l'ennuy que avés souyt cause de vous continuer vostre mal, lequel, aystant par desà, j'espère n'aurés plus, et avecque la consolatyon de sy beaux enfans, come yl m'a asseuré que sont les deus que avés et si résoleu à vous haubéry et servir, qui est toute la consolatyon que, demeurant come nous soumes, pouvés déuier et avoyr, de quoy j'é restu grent contentement de l'avoyr entendeu leur bonne et seynte résolutyon, qui les feyza symer et aystimer de tout le monde; et de ma part je les enn ameré encore d'avantage d'estre de si bonne nature. Cet porteur Neuchelle, qui vous ayst de si longtems servyteur, vous alant trover, l'é byen voleu acompagner de la présante pour, enn atendent que Monsieur de Rambullet parte pour vous vysiter de la part du Roy et de nous tous, vous pryer de vous conserver et témogner l'amytie que vous porte et portere toute ma vyé; et, pour vous aystre tel qu'il est, je m'en remetré en cet que luy ay pryé vous en dyre, et fayré fin, priant Dyeu vous doner la consolatyon qui vous ayst nésé-sayre.

Vostre bonne cousine.

CATHERINE.

1585. — 1<sup>er</sup> août.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3309, f° 150.

A MONSIEUR LE COMTE DE BRISSAC<sup>1</sup>.

Je me garderay bien une aultre fois de répondre pour qui que ce soit; car, sçavant les

<sup>1</sup> Charles de Cosé-Brissac, qui avait été le second de Strozzi dans la malheureuse expédition des Aigres, obtint

lettres que m'aviez escriptes, j'avois assuré au Roy monsieur mon fils, auquel je les fis voir, que vous ne suiviez jamais que sa volonté. Il partoit pour aller voir ses Suisses qui sont vers Estampes, et quand les lettres que vous lui avez escriptes et les mémoires qu'aviez baillées à ce secrétaire luy ont esté lus, c'est pourquoy il n'y a pu faire response; et vous diray que le mieux que vous puissiez faire, c'est de bien observer son édict, et avez très bien fait de mettre en liberté ceux de la nouvelle religion, desquels vous vous estes saisy; car, comme vous sçavez, par l'édict ils ont six mois de trêve pour se résoudre<sup>1</sup>. Priant Dieu vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le premier jour d'aoust 1585.

CATHERINE.

1585. - 6 août.

(Orig. Bibl. nat., fonds français, n° 3217. - f° 49.)

A MON COUSIN

LE DUC DE NIVERNOIS.

Mon cousin, j'ay tant reçu de servyses du sieur de Vilaines Bourdin, secrétaire d'estat du Roy monsieur mon filz, que je ne seray

nait, après la mort du duc d'Anjou, le gouvernement de la ville et du château d'Angers. Il inclinait déjà vers la Ligue, ami du duc de Joyeuse et surtout de Claude de La Châtre, qui vint le soutenir cette année même, lors de l'expédition du prince de Condé.

<sup>1</sup> C'est l'édit que Henri III avait donné, après son accord de Nemours avec les ligueurs. Le roi défendait l'exercice de la religion réformée sous peine de confiscation de corps et de biens: il commandait aux ministres de sortir du royaume dans le délai d'un mois, et à tous ses sujets de faire profession de la religion catholique dans les six mois, ou de s'exiler, avec permission de vendre leurs biens. Le roi avait apporté lui-même l'édit au Parlement le 14 juillet 1585.

jamais je n'aie en ma particulière protection sa veuve<sup>1</sup>, la dame Deslandes, laquelle estant à moy et l'une de mes dames, je désire favoriser en ce qu'il m'est possible, afin qu'elle ne soit travaillée ni inquiétée en sa maison: au moyen de quoy, je vous prie, mon cousin, vouloir pour l'amour de moy, la prendre par delà en vostre protection et sauvegarde, et la tant favoriser, que ses voisins qui peuvent par aventure avoir quelque dispute avec son mary ne puissent luy faire tort; car j'espère que, avecques le temps, voiant l'édict du Roy monsieur mon filz, elle se réduira à vivre ainsi iceluy, ainsi que ses amis en sont en espérance; faites donques qu'elle cognoisse combien vous faictes pour ceux qui vous sont recommandés de ma part, et vous me ferez bien grand plaisir, priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript de Saint-Maur des Fossés, 17 aoust 1585.

*De sa main :* Mon cousin appartenant la veuve de feu Bourdyn à Madame de Villeroi, ayant coneu son mary si homme de bien et bon servyteur de ceste couronne, et m'ayant assuré que dans les six mois ayle subjoyn à l'édyct, je ne puis sayre de mieux que de la vous recommander coment je fay, que empeschié que l'on ne luy fas mal, ni desplaisir: pour l'amour de ma recommandatyon, je m'assure que l'empescheré, et je vous en prie bien fort.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Marie Bochetel, mariée en premières nocces à Jacques Bourdin, seigneur de Vilaines.

585. — 10 août.

Fonds français, n° 8309, f° 19 v°.

A MON NEPVEU

LE DUC DE GUISE.

vous savez de quelle affection  
mon fils a tousjours désiré  
ment pourveu ad licenciement  
françoises que estrangères,  
nombre de celles que l'on re-  
position de ses armées; aussy,  
rié, comme le duc de Mayenne  
pourveoir le plus tost qu'il se-  
n que son peuple fut délivré  
ruyne qu'il en sentoit. Néan-  
ons entendu que ces forces  
plus part, sont encore sur  
s estrangers ne se hastent  
ur retraicte, encore que l'on  
r payement et conduite, qui  
non fils, oultre ung commis-  
s et l'ung de ses vallets de  
cy-debvant envoyés pour ce  
us dépesche de nouveau le  
ing de ses maistres d'hostel,  
avec charge de vous faire am-  
e, sur ce, son intention, à  
prie vouloir vous conformer,  
ent qu'il en est très nécessaire  
ment de ce pauvre et affligé  
euple qui est si digne de com-  
seurant que le ferez, je ne vous  
antaige, mais prieray Dieu,  
s avoir en sa sainte garde.  
s, le x<sup>e</sup> jour d'aoust 1585.

CATHERINE.

de Noailles, seigneur de Merles,  
ommes d'armes des ordonnances,  
en.

DE MÉDICIS. — VIII.

1585. — 12 août.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 8364, f° 12.

A MA COUSINE

MADAME DE NEVERS.

Ma cousine, j'é entendu, par cet jantil-  
homme<sup>1</sup> que vostre bon mary et vous m'avés  
envoyé, son arivée en bonne santé, de quoy  
j'ay aysté byen ayse, et aussy yl m'a dyst la  
pouyne que avés tous deus des bruys que avés  
entendus qui couret de cet qu'il a aysté à  
Rome<sup>2</sup>, et que desiryés savoyr la véryté de ce

<sup>1</sup> Ce gentilhomme est le sieur de la Rivière, dont on  
trouvera à l'*Appendice* une lettre de la même date, adres-  
sée au duc de Nevers.

<sup>2</sup> L'affaire du voyage du duc de Nevers à Rome  
est le sujet de nombreuses lettres de la reine mère, tou-  
jours disposée à arranger les conflits. Celui-là avait une  
singulière importance. A la fin de 1584, le duc de Ne-  
vers avait adhéré à la Ligue; mais il n'était point à  
cette occasion sans remords. Esprit honnête, hésitant et  
scrupuleux, tout en professant l'attachement le plus  
profond à la cause catholique, il se demandait s'il pou-  
vait en conscience pactiser avec les ennemis de la royauté.  
Pour se rassurer, il résolut d'aller prendre l'avis du  
nouveau pape, dont la politique serait sans doute plus  
nettement dessinée que celle de Grégoire XIII. Il arriva  
à Rome le 2 juin 1585, et aussitôt il se mit, sans ré-  
serve, à faire le procès de la conduite publique et pri-  
vée de Henri III, s'appuyant sur les cardinaux ligueurs  
Pellevé et Vaudemont, et demandant à Sixte-Quint un  
acte public qui l'autorisât à faire cause commune avec  
les ennemis du roi, au cas où celui-ci ne se déciderait  
pas à combattre énergiquement les hérétiques. L'ambas-  
sadeur Saint-Gouard et le cardinal d'Este, protecteur  
des affaires de France, s'appliquèrent de leur mieux à  
éclairer Sixte-Quint sur la situation; et le pape, quelque  
ardeur qu'il eut contre les huguenots, refusa de donner  
une bulle à Nevers, qui repartit de Rome, le 18 juin,  
pas beaucoup plus avancé qu'il n'était venu et à coup  
sur assez compromis par ses intempestives démarches.

Nous avons pensé qu'il serait utile de comparer  
les documents émanés du principal intéressé avec les  
lettres de la reine mère. On trouvera à l'*Appendice*







que, pour panser que je aye quelque crédyt en vostre endroyt, yl m'a prié vous en voloyr escrire, cet que je fayst voluntyer, pour aystre serteine que de cet qu'il sera accordé entre le Roy et vous que n'y fauldré poynr. et que vous pryé, qu'en cet que sera de vous, fassies conestre au Roy come veolés par ayfekt fayre cet que luy avés dyst de bouche. Et, m'aseurant que ne vous en fault d'aventege persouader, ne vous fayré la présente plus longue, et la finiyré, en priant Dyeu vous conserver.

De Parys, cet xxiii<sup>m</sup> de juillet 1585.

Vostre bonne tante.

CATHERINE.

1585. — 31 juillet.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 40508, f° 133 r°.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE MONMORENSIS.

Mon cousin, Sabran s'en vè, ayent achevé son quartyer, lequel m'ayent dist qu'il avest son frere qui vous aystoyt servyteur, je vous ay voleu fayre cet mot, ayent cele comodité, pour vous fayre entendre que j'é reseu vostre lètre par l'homme qui est reveneu et entendu par luy que eusiés désiré que mon voyage de Poet<sup>1</sup> m'eust aysté plus heureux pour le repos de cet aystat; je ann'é eu ynfyny regret, car je ne désire rien tent que d'estre sy heureuse que Dieu m'eust fist la grase d'y povoyr servir, et, set j'euse peu vous voyr, je ne doute

<sup>1</sup> Le voyage en Poitou de la Reine est de 1586, et nous n'avons pas retrouvé trace de son passage dans cette province au mois de juillet 1585. Pourtant, il ne saurait y avoir aucun doute sur la lecture du millésime; et l'autographe est très bien conservé.

poynr que je n'euse pas heu la poynge sans emporter le fruyt que j'an désirés pour l'honneur de Dyeu, servyse du Roy mon fils, et bien et repos à tout cet royaume; car je ne puy croire que n'ayés tousjour la voluntyé que l'aublygation que avés au Roy monseigneur vous la douyt fayr avoyr, et, aveques cele apinyon, je donne charge à cet porteur de vouldre aucune chause de ma part, sur lequel me remetent feré fin, pryent Dyeu vous conserver en sa sainte grase.

De Paris, cet dernyer jour de jeh<sup>1</sup> 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 31 juillet<sup>1</sup>.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 2v.  
Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 62.

A MA COUSINE

MADAME DE NEVERS.

Ma cousine, j'é parlé à monsieur de Bellèvre de vostre afayre et l'é dyst à vostre homme de byen dyre cet que s'étoyt, lequel vous ra pourra fayre la réponse que je voldré s'apmylleure; mès les afayres que le Roy ha sont si grandes, qu'yl le fault excuser s'il ne fait tout cet qu'yl voldroyt. Je laisseré cet propos pour vous dyre que, quant je suys arrivée en cete court, j'ay ouy une chause qui m'a infiniment déplu; encore que je ne puyse croire que yl puyse aystre come l'on l'a mandé au Roy, que vostre mary ayl fest de si mande

<sup>1</sup> Cette date, très vraisemblable, est indiquée par la copie qui se trouve dans le même manuscrit. L'autographe ne portant ni lieu ni quantième.

lettres que m'aviez escriptes, j'avois assuré au Roy monsieur mon fils, auquel je les fis voir, que vous ne suiviez jamais que sa volonté. Il partoit pour aller voir ses Suisses qui sont vers Estampes, et quand les lettres que vous lui avez escriptes et les mémoires qu'aviez baillées à ce secrétaire luy ont esté lus, c'est pourquoy il n'y a pu faire response; et vous diray que le mieux que vous puissiez faire, c'est de bien observer son édict, et avez très bien fait de mettre en liberté ceux de la nouvelle religion, desquels vous vous estes saisy; car, comme vous sçavez, par l'édict ils ont six mois de trêve pour se résoudre<sup>1</sup>. Priant Dieu vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Paris, le premier jour d'aoust 1585.

CATHERINE.

1585. -- 6 août.

(Orig. Bibl. nat., fonds français, n° 3217.. f° 49.

A MON COUSIN

LE DUC DE NIVERNOIS.

Mon cousin, j'ay tant receu de servyses du sieur de Vilaines Bourdin, secrétaire d'estat du Roy monsieur mon fils, que je ne seray

nait, après la mort du duc d'Anjou, le gouvernement de la ville et du château d'Angers. Il inclinait déjà vers la Ligue, ami du duc de Joyeuse et surtout de Claude de La Châtre, qui vint le soutenir cette année même, lors de l'expédition du prince de Condé.

<sup>1</sup> C'est l'edit que Henri III avait donné, après son accord de Nemours avec les ligueurs. Le roi défendait l'exercice de la religion reformée sous peine de confiscation de corps et de biens; il commandait aux ministres de sortir du royaume dans le délai d'un mois, et à tous ses sujets de faire profession de la religion catholique dans les six mois, ou de s'exiler, avec permission de vendre leurs biens. Le roi avait apporté lui-même l'édit au Parlement le 18 juillet 1585.

jamais je n'aie en ma particulière protection sa veuve<sup>1</sup>, la dame Deslandes, laquelle estant à moy et l'une de mes dames, je désire favoriser en ce qu'il m'est possible, afin qu'elle ne soit travaillée ni inquiétée en sa maison; au moyen de quoy, je vous prie, mon cousin, vouloir pour l'amour de moy, la prendre par delà en vostre protection et sauvegarde, et la tant favoriser, que ses voisins qui peuvent par aventure avoir quelque dispute avec son mary ne puissent luy faire tort; car j'espère que avecques le temps, voiant l'édict du Roy monsieur mon fils, elle se réduira à vivre suivant iceluy, ainsi que ses amis en sont en espérance; faites donques qu'elle cognoisse combien vous faictes pour ceulx qui vous sont recommandés de ma part, et vous me ferez bien grand plaisir, priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript de Saint-Maur des Fossés, vi<sup>e</sup> aoust 1585.

*De sa main :* Mon cousin appartenant la veuve de feu Bourdyn à Madame de Villeroy, et ayant coneu son mary si homme de bien et bon servytour de ceste couronne, et m'ayant sœur que dans les six mois ayle aubéyn l'édyct, je ne puis layre de mieux que de vous recommander coment je lay, que peschié que l'on ne luy fas mal, ni desplai pour l'amour de ma recommandatyon, je n'ay sœur que l'empescheré, et je vous en byen fort.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE

<sup>1</sup> Marie Bochetel, mariée en premières nups avec Bourdin, seigneur de Villaines.

que l'on an dict, et me pryé le vous mender. Je aurés peur de vous dyre une chause pour une aultre, n'en sachant ryen qu'ung bruyt qui enna coureu, que ne pourès dyre ni d'où yl vient: car son jean particulyer<sup>1</sup>, comme savés qu'il y a dé banquiers et aultres personnes qui es-cripvent à de seulx d'ysi, et le plus sovent sont payés; qui est cause que vous en saurè mender ni à l'ung ni à l'aultre ryen davantage, qui sera cause que sayré fin', priant Dyeu vous tenir en sa sainte et dygne garde.

De Paris, cet xii<sup>e</sup> de haust 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 12 août.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 10.  
Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 45 v°.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE NEVERS.

Mon cousin, j'ay veu vostre letre et entendu, par le jantihomme La Ryvyère que m'avés envoyé, la pouyne où vous estes de bruys qui ont couru de vous; léquels yl m'a fort pressé de ly dyre cet j'an savels ryen de particulyer; et, n'en sachant aultre chause<sup>2</sup> que cet qu'en

plusieurs lettres inédites du duc, en réponse à celles de Catherine. Quant aux *Mémoires de Nevers*, recueillis par Gomberville au xvii<sup>e</sup> siècle, ils ne peuvent inspirer confiance, la plupart des pièces qu'ils contiennent ayant été rédigées plus tard et ne se rapportant même pas avec les dates véritables. Les dépêches originales de Saint-Gouard conservées dans le ms 16045 du fonds français, et la correspondance de l'ambassadeur espagnol, Olivares, publiée par le baron de Hübner, dans le tome III de son *Sixte-Quint*, ont une toute autre valeur.

<sup>1</sup> Car son jean particulyer: car [ce] sont gens particu- liers...

<sup>2</sup> La reine évidemment en savait plus long qu'elle ne le dit. Ce n'était pas par des bruits vagues qu'elle avait

mandys hà vostre femme, quant m'escripait la pouyne où elle aystoyt de vous dyre cet que l'on dysouyt, je ne vous en puy mander aultre chause, sinon que, quant hay ouy un bruyt sourd que ayés fayt quelque maulvés office à Rome pour le servise du Roy, je le mandys à vostre seame pour vous enn avertyr, afin que fisié sçavoir la véryté à vos amys, pour en po-voyr respondre à ceulx qui en pourret parler: car je ne le croirés jeamaïs que soyés aultre que cet que je vous ay tousjours coneu très affectionné à cete coronne. Voilà cet que vous en puy dyre, qui cera l'endroyt où je pryé Dyeu vous avoyr en sa sainte et digne garde.

De Parys, cet xii<sup>e</sup> d'haust 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 15 août.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 16.

A MON COUSIN

LE MARÉCHAL DE MATIGNON.

Mon cousin, je vous prie, si Sureigne n'a rien fait au lieu où je l'ay envoyé, me le ren- voyer incontinent et me mander par luy comme toutes choses sont de ce costé là, et, s'il pou- voit venir en poste, je le désirerois; car je le vous veux incontinent renvoyer. Je vous prie de bruler la présente, et que l'on ne pense que me le renvoyez pour le vous en- mandé, mais que l'envoyez pour le faire

appris la conduite du duc de Nevers à la correspondance journalière de Saint-Gouard, et ne lui rien laisser igno- rer: le duc de Nevers, par son voyage du des 4, 7, 16, 17 juin 1585. (Bibl. nat.) D'ailleurs, quand il lui faudra pri- rine saura bien, en que- nous le verrons dans son

avant; et. avecques cette confiance, je le prie vous en communiquer ce que luy en ay escript; ce qui sera cause, m'en remettant sur luy, que ne feray la présente plus longue, priant Dieu vous conserver en sa garde.

De Paris, ce xxvii<sup>e</sup> de aoust 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 27 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 98 v°.

A MONSIEUR DE DANZAY.

Monsieur de Danzay, vous verrez, par la lecture que le Roy monsieur mon filz vous escript, la response qu'il vous faict à la dépesche que vous avez faicte le xviii<sup>e</sup> de juing dernier, à quoy je me remectray, et vous diray seulement qu'il seroit fort à propos, et ne luy ferez pas peu de service, d'avoyr l'œil ouvert ad ce qu'il vous mande, nous donnant incontinant advis, et le plus souvent que vous pourrez et plus tost par homme exprès si besoing est, de ce qu'en pourrez apprendre et descouvrir par delà, y faisant par mesme moien le bon debvoir que vous sçavez bien faire, comme avez accoustumé, pour destourner, tant qu'il vous sera possible, les mauvaises inventions qu'ils y pourront faire, au préjudice du repos de ce royaume. Cependant, je vous diray aussy, que pour vostre particulier, mesmes pour ce qui vous est deub, que le Roy mondict seigneur et filz a ces jours icy fait expédier des lectres qui estoient nécessaires pour faire passer au Parlement le règlement des offices d'enquesteurs, dont les deniers sont ordonnez pour vostre paiement, espérant que bien tost vous serez satisfait au moins d'une bonne partie. Et pour le reste, il a commandé à ceulx de ses finances de vous

faire aussy satisfaire, comme il est bien raisonnable, ayant tres grand regret que soie en la peine, où j'ay vëu par vostre dictes lectre que vous estes. Priant Dieu, Monsieur de Danzay, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Escrip à Paris le xxvii<sup>e</sup> aoust 1585.

CATHERINE.

1585. — 3 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 17990, f° 86 r°.

[A MONSIEUR DE BALAGNY.]

Monsieur de Balagny, n'ayant subject à vous faire response sur les deux lettres des xxv et xxix<sup>e</sup> de ce mois, sinon en ce qui concerne les entreprises que vous prétendez qui se font par voz voisins au préjudice de la trefve, je m'arrestera seulement à ce point là et vous répéteray en premier lieu ce que vous ay escript par ma dernière : que je désire, ainsi que faict aussy le Roy monsieur mon filz, que nous demeurions en la conservation de la trefve, n'estant à propos de l'estat des affaires d'en venir à aucune rupture, s'il est possible. Suivant cela, ce beaucoup le meilleur de traiter les différends qui surviendront sur l'observation d'icelle voye amiable et de douceur, que d'en venir en violence, qui pourroit y apporter action, louant grandement que vous ayez devant envoyé au s<sup>r</sup> de Malpierre, agent du Roy monsieur mon filz, près de Parine, les informations et contraventions que vous prétendez avoir esté faictes par les gouverneurs de Hainault et d'Artois, et le juge de ladicte trefve, afin qu'il y plaigne et le requiers d'y vouloir des réparations et faire réparer les actentatz, ainsi que raisonnable, luy ayant escript qu'

ne les teniez lors, je croy qu'ilz ont peu y mettre la dicte garnison, estans purement lesdicts lieux du pays d'Arthois et de l'obéissance du roy catholique. C'est ce que je vous puis respondre sur voz susdictes lettres, à quoy je n'adjousteray autre chose, sinon vous diré que le Roy monsieur mon filz et moy désirons que les affaires se traictent amiablement et que ladicte trefve soit maintenue. Suppliant le Créateur, Monsieur de Balagny, qu'il vous ayt en sa saincte garde.

Esript à Paris, le <sup>iii</sup><sup>e</sup> jour de septembre 1585.

1585. — 4 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 89 r°.

#### A MONSIEUR DE DANZAY.

Monsieur de Danzay, vous verrez par les responses que le Roy monsieur mon filz faict aux lectres que le roi de Dannemarch et vous luy avez escriptes sur le faict de voz debtes, comme vous debvez espérer d'avoyr bien tost le moien de payer voz créantiers de ce que leur debvez et de sayre cesser les plaintes et importunes poursuites qu'ilz font contre vous à ceste occasion. C'estoict chose jà résollue long temps paravant ceste sepmonce, comme vostre homme qui est icy, à ceste poursuite, vous en aura peu advertir. Je tiendray la main que vostre assignation ayt lieu et ne soit revocquée; et je vous assure que je seray toujours bien aise de sayre tout ce qu'il me sera possible pour vostre contantement et la recongnissance de voz longs et antiens services. Priant Dieu, Monsieur de Danzay, vous avoyr en sa saincte et digne garde.

Esript à Paris, le <sup>iiii</sup><sup>e</sup> septembre 1585.

CATHERINE.

1585. — 14 septembre.

Orig. Bibl. nat., Nouv. acq. français, 5128, f° 86.

#### À MONSIEUR DE VILLEROY.

CORAMILLER DU ROY HENRI DE NAVARE  
ET SECRÉTAIRE DE SON ESTAT ET FINANCES.

Monsieur de Villeroy, j'ay esté bien aise de sçavoir, par la lettre du Roy et la vostre, de la bonne santé du Roy; je prie Dieu la luy conserver longuement. J'ay veu les deux lettres du cardinal d'Est, qui sont certainement bien à considérer, mesmement ce qui touche le roy de Navare, que le Pape ne le faict pas sans bonne sollicitation et instruction; chose, pour vous dire mon advis, que je ne me soucirois pas grandement. quoy qu'il en fit; mès que cela ne nous aporte plus de mal que ce que nous avons, ou sommes prestz à avoir. Car je croy qu'ainsi comme ainsi, le roy de Navare<sup>1</sup> n'a pas grande envye

<sup>1</sup> Il est surprenant que la reine mère n'ait pas plus tôt de l'attitude du roi de Navarre en face de l'alliance contractée à Nemours entre Henri III et les gueux. Toute une série de correspondances aura doute été perdue; car, dès que le Béarnais sut que ses amis huguenots étaient à ce point sarriés, il écrivit à Catherine de Médicis ces lignes vraiment quentes dans leur simplicité :

« Madame, je m'estois toujours tant rep[re]nt soing et travail continuel que Vostre Majesté le bien et conservation de cest estat, que je que en ce dernier traicté elle n'arresteroit r[ati]on dice des édicts de pacification, ny de cela mais eu rien plus chier que la fidélité des commandemens de Vos Majestés. Ceu delà vous ont fait les très humbles re[qu]êtes la justice et raison requéroit. Ce nonob[stant] que la paix est faite sans moy et contre- trouve bien dur, et qu'il faille que, pou[vo]ir fidèle au service de mon Roy, on joigne forces à celles de ses ennemis pour Toutefois, je ne pense point, Madam[ame]. »

mandisse quelque chose à Monsieur de Guise, d'autant qu'il m'a assuré et promis de luy mander qu'il ne se mesleroit jamais plus d'elle et qu'elle ne s'adressast plus à luy. Si ce n'estoit que je me divertiz le plus que je puis, allant à la chasse et me promenant, je pense que je serois malade. J'atens demain Madame de Longueville<sup>1</sup>, qui m'aydera bien aussi à passer mon tems. Je vous prie bailler au Roy le pannier que j'ay baillé à ce porteur; il verra par là à quoy je passe la journée. Je prie à Dieu qu'il nous doint occasion dorénavant de les passer plus joyeusement.

De Monceaux, le xiii<sup>e</sup> septembre 1585.

Encores que le Roy m'aye mandé qu'il sera jedy à Paris, si de fortune il changeoit plus tost ou plus tard, je vous prie que je le sache et en soye advertie, afin que je m'y trouve le jour qu'il luy plaira.

CATHERINE.

1585. — 16 septembre.

(Orig. Bibl. impér. de Saint-Pétersbourg. Documents français, vol. 19, p. 43.)

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DE SON HONNEUR MON FILS, ORDINAIRE D'ÉTAT  
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, j'ai reçu la lettre du Roy et la vostre, et loue Dieu de quoy il se porte si bien, et ne faudroy d'estre à Paris le jour que me mandez qu'il y sera. Quand à ce que me mandez des nouvelles de Rome, je croy que les Espagnolz feront ce qu'ils pourront par dessous main; car il semble, aux

<sup>1</sup> Marie de Bourbon, qui avait épousé en troisième nocces Léonor d'Orléans, duc de Longueville, était une des vieilles amies de la reine mère.

déportements du Pape, qu'il ne se laisse pas gouverner à eux; mais il y a tant d'inventions principalement avec un homme qui n'a pas toute l'expérience des affaires du monde nécessaire pour luy faire faire ce que l'on veut, et voyant l'humeur de cestuy-cy, encore qu'il y aille de la dignité du Roy; mais le tems en quoy nous sommes, et aussi que c'est le Pape et non un prince, comme si c'estoit le roy d'Espagne, cela me faict dire, pour la nécessité aussi que le Roy a d'y avoir un ambassadeur, qu'il n'y faut pas regarder de si près, mais seulement ce qui est, pour estre heure, nécessaire pour ces affaires. Voilà mon opinion, pour estre comme nous sommes, car si nous estions en autre saison, je ne dirois pas ainsi, encores le Pape le print à point d'honneur; car je croy qu'il ne peut rien dire pour ne le recevoir, sinon que ça esté luy qui avoit trouvé bon qu'il envoyast monseigneur de Nazaret, et puis l'a faict trouver mauvais au Roy. Encore que l'excuse soit foible, je croy qu'il faudra passer par dessus, si y s'y opiniastre, car vous savez comme l'on a fait de luy pour avoir de l'argent et aussi pour l'empescher de faire quelque chose extraordinaire contre le service du Roy, ven le peu de raison qu'il a et le peu de respect qu'il porte à tous les princes. Voilà ce que je vous en saurois dire; et voudrois bien que nous fussions en tems que le Roy en peut faire comme la raison et le devoir porteroit; il ne plaist pas à Dieu, et faut avoir patience tant qu'il luy plaira d'apaiser son ire contre nous et ce pauvre royaume. Je le supplie de nous conserver toujours le Roy en bonne santé; car, cela estant, j'espère qu'il aura, à la fin, pitié de nous: à tant je le prie vous tenir en sa sainte garde.

De Monceaux, le xvi<sup>e</sup> septembre 1585.

CATHERINE.

tous les cardinaux. Croyez qu'il y est allé pour s'excuser, et pensez qu'il feroit service au Roy d'escripre comme il a faict; je n'y ay autre intérêt que le desir que j'ay que tout se remette comme il devoit, et que le Roy, par ce moyen, n'ait plus de peine, et voir ce royaume par ce moyen hors de tant de maux : ce que je prie Dieu me faire la grace de voir avant de mourir.

CATHERINE.

1585. — 20 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 17990, f° 86 v°.

[A MONSIEUR DE MALPIERRE<sup>1</sup>.]

Monsieur de Malpierre, d'autant que je voy le temps de l'expiration de la trefve de Cambray, qui a esté accordée jusques à la fin de la présente année, assez proche d'expirer, et que, comme je suis celle qui en ay esté la principale cause et que depuis que j'ay pris en protection ladicte ville, ay désiré avec beaucoup d'affection que les choses se traictassent en toute douceur pour maintenir tousjours la bonne paix, amitié et intelligence qui est entre le Roy monsieur mon filz et le roy catholique, et éviter l'altération qui y pourroit intervenir, je veux que vous faictes entendre à mon neveu le prince de Parme que, pour les considérations mesmes qui mont meu cy-devant à accorder la trefve de Cambray, je seray fort ayse qu'elle soit continuée pour deux ou trois ans, et qu'il soit adjousté au dernier accord la jouissance réciproque des biens; assavoir que les particuliers qui sont à Cambray, et demeurent soubz le commandement d'icelle ville, jouiront des biens qu'ilz

<sup>1</sup> Sur le sieur de Malpierre, voir plus haut la lettre du 23 avril 1583.

ont es pays de Hainault, d'Arthois, et autres pays du roy catholique mon bon frère; et ceulx des susdicts pays jouyront ausy des biens qu'ilz ont, tant audict Cambray que pays de Cambrésis et aultres lieux qui demeurent tenus, suivant ladicte trefve, soubz le commandement dudict Cambray. En ce toutesfois, je n'entendz point estre compris l'évesque de Cambray, mais qu'il en soit excepté, pour estre personne d'autre considération que lesdicts particuliers. Vous regarderez à traicter des choses de ceste façon et de m'en donner responce au plus tost. Suppliant le Créateur, Monsieur de Malpierre, qu'il vous, etc.

1585. — 20 septembre<sup>1</sup>.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 11.  
Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 45 v°.

A MON COUSEIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, je voldrois que vous fussiez satisfayt à cet que je vous avés faict mander par Cavriane<sup>2</sup> et concélé; car vous m'avez

<sup>1</sup> Voir à l'Appendice la longue lettre du duc de Nevers, écrite de Béthel le 3 octobre, et répondant au point qui point à la présente.

<sup>2</sup> Philippe de Cavriane, médecin de la cour, établi depuis longtemps en France; il avait été d'abord aide à la fortune du duc de Nevers, frère de la reine, d'origine; plus tard, il passa au service de la mère. Il était très au courant des affaires de la cour et entretenait avec les princes les rapports secrets. C'était d'ailleurs un fin lettré, qui lui avait valu de son côté une vie manuscrite de Comte de Nevers, qui lui avait valu de son côté une mission près de la reine. Le duc de Nevers était tout ami comme on le verra, fort habile même année, il devint le



lettre; car je me suys endormye en la aycrip-  
vant, tant yl et tard : vous ne le troverés  
aystrange; cet ne la lysez byen, mandez le  
moy, et je vous en remanderé d'autres myeux  
aycripte. Je feyré lin, en vous donnant le bon-  
soir, et pryé Dyeu vous donner ce que dési-  
rés.

De Paris, cet xxiii<sup>m</sup> de septembre 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 30 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 1609, f° 413.

#### A MONSIEUR DE MESSE.

Monsieur de Messe, je vous ay cy-devant  
escript pour vous prier d'intercedder en mon  
nom envers ces Seigneurs à ce que leur vo-  
lunté fut de octroyer ung sauveconduit pour  
une année au sieur Oratio Barbaran, gentil-  
homme de Viscance, bany par constumace de  
leur estat durant dix ans; mais, pour ce que  
jusques à présent cella n'a peu estre effectué,  
ainsy que je l'avois désiré, j'ay prié l'ambas-  
sadeur de ladite Seigneurie, résidant pardeçà,  
de m'ayder envers eulx et faire sortir à effect  
ceste mienne intention et leur tesmoigner  
l'enve que j'ay qu'ilz me gratiffient en cella.  
A quoy il m'a promis et asseuré qu'il fera tout  
bon delvoir, au moien de quoy je désire et  
vous prie, Monsieur de Messe, que en suivant  
ce que vous avez desjà fait en ce fait, vous  
reitériez au plus tost la requeste que vous leur  
en avez desjà faite de ma part, les assou-  
rant que j'auray à singulier plaisir que ce gen-  
tilhomme et tous les siens congnoisse par effect  
combien ils désirent faire pour moy et en ma  
recommandation; car c'est chose que j'ay gran-  
dement à cœur et en laquelle vous me ferez  
service bien agréable de vous employer en

sorte que elle réussisse. Priant Dieu, Mon-  
de Messe, vous avoir en sa saincte et d  
garde.

Escript à Paris, le xxx<sup>e</sup> jour de septem-  
bre 1585.

CATHERINE.

DE LAUBESPINE.

1585. — Septembre.

Aut. Archives du Vatican.  
Manuscrit de François 1<sup>er</sup>, folio 348.

#### AU TRÈS SAINT PÈRE.

Très Saint Père, s'ann alant l'évesque  
Paris<sup>1</sup> de la part du Roy mon fils, ver V<sup>ostre</sup>  
Saincteté, n'é voleu fallir par la présente  
mercier Vostre Béatitade de l'amore k  
que son nontio m'a donné de sa part, et  
suplyer qu'insin qu'ele me promet de a  
ayguard auls requêtes que par le même k  
festes, qu'il pleyse hâ Vostre Saincteté q  
an voye quelque bon efect; ausi ne vou  
mettre à la supleyer de croire que yl  
prinsese en la Crétyenté plus désirouse d  
l'aucmantation de nostre relygion cat  
apostolique, romaine, que je suys, car  
l'ay fest paroystre par mes ayfects et

<sup>1</sup> Cette lettre est adressée à Sixte-Quint /  
de l'envoi à Rome, en mission extraordinaire  
de Gondi, évêque de Paris. Ce prélat était  
demander au pape l'autorisation de vendre  
des biens du clergé et il devait aussi négocier  
de M. de Saint-Gouard, l'ambassadeur /  
bouillant pontife avait si brusquement  
États. Gondi s'acquitta fort heureusement  
tâche. — Voir les lettres par lesquelles il  
Henri III de ses rapports avec le Saint-  
1585, janvier 1586). (Bibl. nat. ms.

<sup>2</sup> On voit que la reine avait recueilli  
tournoires, et des mots italiens : *edu-  
che il suo Nunzio...*

que j'é dyst, come avés veu, par la beule<sup>2</sup> et la letre du cardinal Gambara<sup>1</sup>. ne souyt rien que je ne euse pansé vous ofanser; mès pour aystre mon Roy, je vous suplye me le pardonner, et croire que je n'ay le fest que pour le sèle de la relygion, coment yl apert. Ma cousine, je voldrés qu'il voleust aycrivre cete letre au Roy, aveques cele que je luy mende m'escryre à moy et me mender : Je ayscrips au Roy et je panse qu'il ne l'ayt désagréable luy volouyr baller vous-mesme. Et je m'y conduyrés, en cet que je voyrés aystre pour le mieulx pour le randre content et hors de cet payne, et serès byen marrye qu'il eust veu cela cet que je luy renvoye et, encore plus, de avoyr fest cet qu'il me mende, de luy avoyr demendé son congé pour s'ann aller. Je vous pryé le pryer de ma part, s'il veult que je m'aseure de son amytyé, come j'é tousjour fayst, qu'il croye mon conseil : et yl ne s'en repantyrà pas. Je en suys toute aseuraye aussi, come je m'aseure que ferès, afin qu'il fase cet que luy ayscrye, et ay donné cherge à cet porteur luy dyre; car croyés que s'et son byen et le vostre, et le contentement de tous deus, que je désire aultant que vous mesmes. Je pryé à Dyeu qu'il me croye et fase cet que luy mende, et que vous puyse voyr byen tost vsy byen contente.

De Parys, cet xv<sup>e</sup> d'octobre 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Jean François, fils du comte de Pratalbuino, cardinal Gambara sous Pie IV en 1561, évêque de Viterbe sous Pie V, mort à Rome en 1587, à cinquante-quatre ans. Il cultivait avec succès les vers latins, et faisait peu de politique.

1585. — 16 octobre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f. vo.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, Chanleauscault s'an retourner, et le vous euse renvoyé plus tost, mès je ne l'é pansé aystre à propos, et voldrés qui cet feust tout conduyt par mon conseil; car vous eusiés en plus de contentement plus tost, mès il n'i a rien guaté et les chances sont en bon chemyn, mès que me volyés croire; car, à dyr la véryté, la letre que m'avés escripte n'est neulement bonne pour aystre monstrée au Roy<sup>1</sup>, cet que je n'euse fayst, s'il n'eust présenté la letre san m'en parler; mès cela cet rabillera : mès que me volyés croire; car, cet avés fiense en moy que je désire vostre byen et contentement, come je fays, yl fault me le monstryé, en me croyent du conseil que je vous donneré, qui ne sera jeamès que pour vostre byen, et vous envoyré Carviane instruyt de tout cet que conestré et voyré ay-tre bon que vous fassiés; et, se le fayrés, vous me donnerés le moyen de vous rendre content; car cet cet que je veux fayre pour vous et ne demander vostre congé, come m'avés escripte et set ysi<sup>2</sup> m'a presée de le fayre. Je ne voy en dyré pour cet heure davantège, et fayré prie Dieu vous conserver.

De Parys, cet xvi<sup>e</sup> d'octobre 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Pour être sûre que la réponse du duc de Nevers fu rédigée dans le sens qu'elle croyait le meilleur, la reine fit faire une minute, qu'elle envoya par Carviane, et dont le texte se trouve écrit tout entier de la main de Catherine dans le même ms. 3364. — Nous la donnons à l'Appendice, à la suite de celle qui a été réellement écrite par le duc.

<sup>2</sup> Set qui, celui-ci.

1585. — 17 octobre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3866, p. 74.

A MA COUSINE

MADAME DE NEVERS.

Ma cousine, Charlescaulx s'en retourne, lequel j'é retyns jusques aesteure, et voldrés, paysque vostre mary et vous vous fiés de moy et vous assurés de l'enfroy que j'é de fayre pour vostre contentement tout ynsin que le pouvés desirer, qu'il n'eust osir rien fayst sans me le dyre; car l'on a plus de payne à rabyller leur fautes, quant sont jeans qui ne savét que c'est que la Court, que l'on a de fayre le prinsipal. Or, s'en est fayst et rabillé; et s'il vous dyst come tout ayst pasé, vous conestré que le Roy desire que tout alle byen; mès yl fault que vostre mary me croye du tout, au je ne m'en mèleré plus. Je vous menderé tout par un que je luy envoy. En cet pendant, festes que yl aye un peu de pasiense et le dysposez à feyre tout ce que je luy conseiléré, qui ne sera jeamès que pour son byen et le contentement de tous deus. Je fayré fin, prient Dyeu vous conserver.

De Parys, cet xvij<sup>e</sup> d'octobre 1585.

Vostre bonne cousine.

CATHERINE.

1585. — 23 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3869, p. 53 v°.

A MONSIEUR DE RANDAN.

Monsieur de Randan<sup>1</sup>, pour ce que je désire et suis délibérée d'aller passer une partie

<sup>1</sup> Louis de la Rochefoucauld, comte de Randan, gouverneur d'Auvergne, qui fut chef de la Ligue à Rion, et mourut dans une rencontre avec les troupes royales, le 14 mars 1590.

de l'hiver en la ville de Clermont<sup>1</sup>, et d'autant qu'il seroit à craindre, si elle estoit hantée de beaucoup de personnes et trains, qu'elle ne se trovast despourvue de vivres quand j'y arriverois; et aussy que la contagion ou aultres maladies s'y missent, je vous prie donñer ordre et faire en sorte qu'il n'y entre et séjourne aucun train quelqu'il soit, tant que j'y sois arrivée, et vous abstenez vous mesme d'y aller, et aussy où sera ma fille la royne de Navarre<sup>2</sup>, suivant ce que vous

<sup>1</sup> La reine mit-elle son projet à exécution? Ce n'est pas probable; car, à la fin de 1585 et dans les premiers mois de 1586, nous ne la voyons guère quitter Paris.

<sup>2</sup> Quand Catherine vit sa fille abandonnée de tous et en butte à la haine du roi, elle lui offrit un refuge dans son château d'Ibois, près d'Issoire, en Auvergne. Mais Marguerite qui, depuis sa fuite d'Agen, s'était retirée dans la forteresse de Sarlat, au milieu de ce pays sauvage et montagnard qui entoure Aurillac, se croyait là tellement en sûreté qu'elle répondit à sa mère :

« Madame, le s<sup>r</sup> de Suraine m'a dict la charge qu'il vous a pleu lui donner, qui estoit celle mesme qui vous avoit pleu baller à La Roche. Je remercie très humblement vostre Majesté du chateau qui lui plait m'offrir; je n'en ai, Dieu merci, point de besoin, estant en très bonne place qui est à moi, assistée de beaucoup de jeans d'honneur et i vivant très honorée et en toute sûreté. Et quant à ce qui vous a pleu, Madame, lui commander me dire, que se n'estoit à moi à faire la gaire, s'a bien esté, Madame, à moi à me garder : aussi n'aie entrepris autre chose; mès à cela, et pour ne retomber en la puissance de ceux qui m'ont voulu oter le bien, la vie et l'honneur, je vous supplie très humblement croire, Madame, que je n'i espargnerai rien, et que je vous demeureré toute ma vie sans vous randre jamais ma présance annieuse. »

(Ph. Lauzun, *Lettres inédites, etc.*, Auch, 1886, in-8°, p. 38.)

Cette «sûreté», dont Marguerite de Valois se vantait, ne dura que du 30 septembre 1585 au 13 oc-

<sup>2</sup> Voir plus haut, p. 318, la lettre du 15 juin à Bellèvre.

escript le Roy monsieur mon filz, jusques à ce que luy ou moy le vous mandions. Priant Dieu, Monsieur de Randan, vous avoir en sa sainete et digne garde.

Escript à Paris, le xxiii<sup>e</sup> jour d'octobre 1585.

CATHERINE.

1585. — 23 octobre.

Bibl. nat., collection Dupuy, n° 500, P 151 v°.

A MON COUSIN

### LE ROY ANTOINE DE PORTUGAL<sup>1</sup>.

Mon cousin, encores que vous ayez entendu le regret et desplaisir que le Roy monsieur mon filz et moy avons eu du tort qui vous a esté fait, au commencement de ces nouveaux remuemens de troubles survenus en ce Royaume, et qu'il n'a esté rien obnis pour faire réparer ceste faulte, comme vos gens le vous peuvent avoir dict, outre ce que le s<sup>r</sup> de Chasteauneul<sup>2</sup>, ambassadeur du Roy monsieur mon filz en Angleterre, vous en a fait entendre, et l'ordre qui a esté donné pour vous faire recevoir et accommoder en une de ses maisons, pour y demeurer vous et les vostres avec toute commodité et seureté, qu'il advisa dès lors de vous y donner, comme l'abbé de Gadagne avoit chargé et exprès commandement de vous le faire entendre de sa part et de la mienne, et que vous avez plus particulière-

tobre 1586. Elle fut bien obligée alors d'accepter l'offre de sa mère, mais elle ne fit que traverser le château d'Ibois avant d'être enfermée par ordre de Henri III à l'anon.

<sup>1</sup> En tête : « Lettre de la Reine mère envoyée en Angleterre au Roy Antoine de Portugal, qui s'y estoit réfugié. »

<sup>2</sup> Claude de L'Aubespine-Chasteauneuf venait de succéder à Mauvière comme ambassadeur en Angleterre; il était à peine arrivé à son poste.

ment entendu de celui / I v a envoy  
vous a esté trouver en / e. Toutes l  
le Roy et moy avons / divisé que  
vous enverrois encore le capitaine Par  
présent porteur, pour vous tesmoigner m  
bonne et grande affection en vostre endro  
vous assurant qu'il ne vous manquera  
cune chose que nous puissions faire p  
vous et le bien de vos affaires, ainzy que v  
le pourrez plus amplement entendre du  
capitaine Pardin, qui vous dira ausy l'or  
qui a esté donné et qui sera toujours p  
quand vous voudrez, pour vous recevoir, lo  
et bien accommoder, vous, mes cousins  
enfans et les vostres, avec la bonne délibérac  
où le Roy est de vous donner les meilleu  
qu'il pourra pour vostre contentement. A c  
cause, mon cousin, je vous conseille de v  
en revenir par deçà et vous assurer qu  
mon particulier je feray ausy toujours t  
ce qui me se sera possible, etc.

Escript à Paris, le xxiii<sup>e</sup> octobre 1585.

Votre bonne cousine et commère.

CATHERINE.

1585. — 24 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 1600, P 4

### À MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, le Roy monsieur mon filz et moy escrivons présentement gneurie de Venize et au magistrance, pour la dam<sup>e</sup> de Fouchault mes filles damoiselles, fille et se<sup>u</sup>l du feu s<sup>r</sup> de Fouchault, Scipion d en son vivant premier escuyer Henry mon seigneur, les parant luy détiennent tous les biens, l'guemens de la succession de afin qu'il leur plaise vouloir

luy avés fest voyr de vos joustificatyon et que yl ne tyendré qu'à vous que ne soyés mieulx que vous ayste, yl y a longtems. auprès de luy. Je vous pryé croire vos amys que aurés aucasion asteure de vous contenter et ly fayre conestre que layrés et aystes ayse de cet qu'il a voleu conestre la véryté et qu'il l'aye reseue come yl a. Yl ne fault pas fayre aveques son Roy come aveques son compaguyon, et s'el cet<sup>1</sup> que vous ay ouy dyre par plusieurs foyz, quant avez veu que l'on ne le reconeset, ny hobéisay come l'on douyt. Or, mon cousin, vous n'avez jeamaï ayté de seulx-là, et m'asseure que ne volies comenser à fayre aultrement que cet qu'avez toute vostre vye; et je m'asseure que tous les jours ann auré plus d'aucasion; et d'aulent que Cavriane et monsieur de Belyèvre vous en mandet plus au long, ne fayré la pré-sante plus longue, et vous pryé de croire qu'en tout cel que poré conestre ou auré pouvoyr fayre pour vostre contentement, que n'avés parente ny amye qui de mylheur s'i amplye que fera toute sa vye,

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

[1585. — 8 novembre.]

Copie. Bibl. de l'Arsenal, n° 5415, p. 651.

Copie. Bibl. nat., M. Dupuy, n° 590, f° 51.

Imprimé dans les *Mémoires de Verré*, t. II, p. 660.

A MON NEVEU

MONSIEUR LE DUC DE GUISE<sup>2</sup>.

Mon neveu, je loue Dieu qui a combatu pour nous et défait sans coup fraper tous les huguenots, qui leur doit faire penser qu'il faut qu'ils se facent catholiques. Aussi, je suis

<sup>1</sup> Sur cet, c'est ce que...

<sup>2</sup> En tête : « Lettre de la reine mère Catherine à M<sup>r</sup> de Guise. »

infiniment ayse que le Roy, de son propre mouvement, ayt fait ce qu'il a fait.

Pour le fait de ce qui est avvenu à Amboise<sup>1</sup>, vous avez grande occasion de le remercier et par vos effets luy faire connoistre l'assurance que vous avez de sa bonne grace et vous connoistrez par là qu'il vous a dict vray, que, vous comportant avec luy come la raison vent, luy faisant connoistre que vous vous voulez conformer à toutes ses volentes, et avez toute

<sup>1</sup> Allusion aux singuliers événements qui se passèrent à Auxonne le jour de la Toussaint 1585. Jean de Saulx-Tavanes était gouverneur de la ville et ami des Guises; il s'était emparé du château et avait réquisitionné les habitants au profit de la Ligue. Les bourgeois mécontents organisèrent une sorte de complot contre le vicomte : le 1<sup>er</sup> novembre, aidés d'un capitaine royaliste, le baron de Hursault, ils se saisirent de leur gouverneur, pendant l'office paroissial, et couvrirent leur rébellion d'une déclaration de fidélité à la couronne. Pendant quelques mois, ce ne furent que réclamations de la maréchale de Tavanes, du frère de Jean, du duc de Guise, du vicomte lui-même, tandis que les habitants d'Auxonne envoyèrent au roi l'apologie de leur conduite, énumérant leurs griefs contre Tavanes, et se faisaient approuver par le roi d'avoir emprisonné leur gouverneur. (Lettre de Henri II du 15 nov. 1585, dans les V<sup>e</sup> de Colbert, vol. 9, f° 356.)

On rencontre également dans ce recueil une lettre adressée par Jean de Tavanes à la reine mère (ibid. f° 336), dans laquelle il donne pour excuse de sa conduite, si c'est faute d'avoir suivi messieurs de Guise, à ce dernier voyage, ilz ont failly les premiers : les uns ont toujours vous pour le service du Roy, il a paru qu'il estoit une mesme chose.

Mais nous n'avons pas trouvé la réponse de Catherine, ni rien dans sa correspondance qui ait trait à cet épisode, auquel pourtant elle fut forcément mêlée.

L'année suivante, le procès du vicomte fut transféré d'abord au parlement de Dijon, puis au Grand Conseil. Le hardi capitaine trouva moyen de se sauver dans le trajet, presque sous les yeux du prévôt royal, et de se réfugier en France.

Voir *Les Saulx-Tavanes* par M. L. de La Roche-Beaucourt, p. 1876, in 4<sup>e</sup>, chap. iv. L'auteur ne semble pas avoir eût les documents conservés dans le *Conte Colbert*. Il ne le récite pas.

tation de ceste amitié, que je m'y emploieray de la mesme affection que si je vous estois propre mère, ayant et honorant tant la royne vostre mère que, en tout ce qu'elle desire, comme je sçay que c'est ce qui est de vostre bien et conservation, je désireray toujours luy faire parroistre par effect ma bonne volonté. Et me remettant sur ledict d'Eneval, feray fin, priant Dieu vous conserver.

1585. — 15 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 4714, n° 168.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE GUISE.

Mon cousin, Dieu nous ayme encores plus que ne méritons, car il a combattu pour nous, ainsi que vous dira le s<sup>r</sup> de Chomberg, présent porteur, qui sera cause que ne vous en diray davantage, sinon que devons tous bien louer Dieu de nous avoir donné la victoire par ses mains seule, sans que nul des nostres ait esté en hazard<sup>1</sup>. Je vous prie vous en venir icy auprès du Roy pour ceste cause. Il sera besoing que y soiez en vostre gouvernement, encores

<sup>1</sup> Voir plus haut, p. 264, une phrase conçue à peu près dans les mêmes termes, écrite au duc de Guise, le 8 novembre.

La reine mère, si prodigue de détails sur les négociations qui aboutirent au traité passé à Nemours avec les ligueurs, ne nous donne plus que très peu d'indications sur les événements qui suivirent. Henri III fut obligé d'exécuter les promesses qu'on lui avait si durement arrachées. Il fit enregistrer au Parlement les édits contre les réformés; il mit toutes les forces royales à la disposition des chefs de la Ligue pour combattre les hérétiques. Mais le duc de Guise ne prit pas une part directe à la lutte, et resta en Lorraine. Son frère Mayenne eut le commandement de l'armée qui opéra en Guyenne, de concert avec le maréchal de Matignon, contre le roi de

Navarre et le vicomte de Turenne, tandis que Henri d'Anjou, comte du Bouchage, celui qui fut successivement capucin et maréchal de France, combattait le prince de Condé en Anjou. Déjà la surprise du château d'Angers par le capitaine catholique de Hédouville eut lieu le 24 septembre 1585, forçant les troupes protestantes à passer la Loire vers le milieu d'octobre. Mais, lors, les opérations de Condé ne furent qu'une suite de désastres : obligé de s'enfuir à travers le Maine vers la Normandie, il s'embarqua à la fin d'octobre pour Avranches et Saint-Malo et gagnait l'Angleterre, tandis que ses malheureux compagnons d'armes étaient traités en criminels d'État. C'est à ces succès faciles des armes royales que Catherine fait allusion dans ces deux lettres au duc de Guise.

De Paris, ce xv<sup>me</sup> novembre 1585.

1585. — 16 novembre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 2364, f° 26.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, j'é receu vostre lettre et entendu par le médecin Cavriane ce que luy avés chargé me dyre, come aussi j'é leu cela que ayscryvés au Roy mon fila. J'é aysté byen aye de cet que m'avez creue et le conseil de vos amys : encore que se ne soyt tout entyer, vous l'avés fayst de fason que avons eu le moyen de vous ayder ; et tout ayt réussy si byen que m'aseure en resevré le contentement que vous en désire ; car j'é tout monstré au Roy.

et Cavriane luy ha ballé vostre lettre, qu'il a reseue et lue, et m'a dyst qu'il vous y sayrè reponne<sup>1</sup>; ce que yl eut dejeà fest, n'eut aysté qui s'ann et alay pour quelques jours prendre l'ayr. Et enn attendant qu'il revyegne, je m'en voy ausi un jour à Chenonceaulx, pour aytre de retour isy ausi tost que luy; et pour vous dyre, tout ayt alay si byen et heureusement que, avant partyr, vous ay voleu sayre cet mot pour vous aseurer de la bonne volonté du Roy, en y attendant qu'il vous fase sa réponse, come Cavriane<sup>1</sup> vous pourra mender de l'hon-

<sup>1</sup> Voici la réponse du Roi; mais elle est fort contournée et moins satisfaisante que ne l'annonçait la reine mère. Il est probable pourtant qu'elle aida à mettre fin à ce long incident :

*Lettre de Henri III au duc de Nevers,  
du 18 décembre 1585.*

« Mon cousin, sur ce quela Roynce madame et mère a prins la peine de me communiquer et faire entendre des lettres que vous luy avez escrites, j'ay bien voulu recevoir celle que le Cavriane m'a présenté de vostre part, voir ausi lesdictz certificats et lettres de Rome que vous avez envoie, et davantage vous faire sçavoir par la présente que, ayant pleu à Dieu me constituer et establir roy de ce royaume par droicte et légitime succession, ce que j'ay tousjours plus désiré et recherché a esté de donner occasion à mes subjects de se louer de ma bonté et de me faire recevoir contentement de leurs actions, affin de rendre mon règne heureux. En quoy je pense non seulement avoir satisfait à ma conscience, mais obligé plusieurs personnes d'en servir de preuve à présent et de mémoire à la postérité; et n'ay autre regret pour ce regard sinon de n'en avoir recueilly tel fruit que je desirois, autant pour le salut publicq de mes subjects comme pour mon contentement particulier. Et, comme j'ay naturellement tousjours aimé la vérité, ausi je la recevray tousjours en bonne part, et ma bonne grace jamais ne sera épargnée à ceulx qui mectront peine de m'enclaircir et contanter de leurs actions, comme vous me mandez, par vosdictes lettres, que vous désirez faire. Priant Dieu, mon cousin, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escrit à Paris, le xviii<sup>e</sup> jour de décembre 1585.

Signé : HENRY.

Et plus bas : DENRUVILLE.

nestre réponse qu'il ly a feste à ce qu'il ly a dyst, et voudrai que eusiés ouy Cavriane, cet qu'il y dyst et la réponse que le Roy luy fist; car vous auryés ouy qu'il n'oblya rien à luy dyre de cet que pouvoyt servir ha luy sayre conestre vostre ynnosance et fidélité. Ausi le Roy lui respondyst come seluy qui avoyt trové bon cet qu'il luy dyst et enn estoyt demeuré content, si byen que je voy les chause come les pouvés désirer; et enn attendent la réponse, je vous ay voleu donner cet contentement de vous aseurer qu'il a reseu le tout de bonne part, come plus au long vous voyré par se que ledyst Cavriane vous en escript. Et

<sup>1</sup> Il est facile de juger de l'habileté avec laquelle Cavriane défendit son ami le duc de Nevers; car il a pris soin de rédiger une sorte de procès-verbal de son entrevue avec le roi. On le trouvera dans le ms. fr. 3374, f° 1 à 5, sous ce titre, et suivi de la signature *Cavriani*: «Propos tenus par moy le 14<sup>e</sup> jour de novembre, qui feust le jeudy, au Louvre, en la chambre de la roynce mère.» Mais une pièce plus curieuse peut être encore figure à la suite, et est intitulée :

«Propos tenus par moy, le 16 du mois de novembre, après disner, à M<sup>r</sup> d'Espernon, en sa salle, présent beaucoup de monde...»

En voici quelques extraits :

«Il me demanda si vous viendriés en court: je lui respondis que fairiés ce que le Roy vous commanderoit. — Mais, lui dis-je, le conseilés-vous à y venir? — Il me répondist que vous n'aviez besoin de conseil.

«Mais, dites-moy encore: Vous avez veu les lettres mensongères pleines de calomnies; et si St-Gouart ne les a écrit, qui les a donc escrits? Qui les a porté et anvoyé? Ce ne sont pas anges qui les ont escrit et apporté invisiblement! — Il me respondist que les lettres estoient sans nom ou souscription aucune, et que le Roy les lui monstra deux ou troys foys, selon les despêches de Rome.

«Je lui dis: Maintenant que croiés-vous? Estimez-vous que M<sup>r</sup> de Nevers vous ayt fait de si villains offices? Il respondist que non, et le jura bien hault, et me dit qu'il vous estoit serviteur et ausy asseuré.»

(Ms. fr. 3374, f° 6 à 7.)

me remetent à cet qu'il vous enn mende, je  
fayré fin, pryent Dieu vous conserver.

De Paris, cet xvi<sup>e</sup> de novembre 1585.

Vostre bonne cousine, CATHERINE.

1585. — 23 novembre

Orig. Bibl. impér. de Saint-Petersbourg, vol. 19, f<sup>o</sup> 38.

### A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY HONNORÉ SON FILS, SECRÉTAIRE D'ÉTAT  
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, je suis arrivée en ce lieu, avec beaucoup d'incommodité et bien tard, pour ce que la peste estoit fort grande au lieu où l'on avoit faict mon logis, qui est à Rosny, de sorte que j'ay esté contraincte de coucher icy, là où le maistre de la maison<sup>1</sup> m'a prié de supplier le Roy monsieur mon filz luy accorder la garde noble d'une sienne niepce, fille de son frère, qui est mort depuis peu de jours, laquelle il veult retirer des mains de sa belle-sœur, qui est de la nouvelle opinion, afin de la faire instruire en nostre religion catholique; je vous prie de vouloir parler de ma part au Roy monsieur mon filz, car c'est ung très honneste gentilhomme, digne de toute bonne et favorable gratification. Quand vous aurez receu le commandement de sa dépesche, je desire que vous la dépeschiez incontinent, et qu'il cognoisse que la recommandation que je vous fais luy aye servy. Je prie Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa garde.

Escript à Blaru<sup>2</sup>, le xxiii<sup>e</sup> novembre 1585.

Le châtelain de Rosny étoit alors Salomon de Béthune, chevalier, baron de Rosny, gouverneur de Mantes, plus tard gentilhomme de la chambre du Roi; mort en 1597 à Beauvais, après avoir assisté au siège d'Amiens. Le grand Maximilien, son neveu, devoit lui succéder et devint marquis de Rosny, puis duc de Sully.

<sup>1</sup> Blaru, (Seine-et-Oise), arr<sup>t</sup> de Mantes.

*De sa main* : Je vous pryé faire en sorte que le Roy ly y acorde, que outre que c'est un bon gentilhomme, cervyteur du Roy, yl m'a fort byen acomodée; car, san luy, je n'avès rien pour me coucher et mes couvertures nécessaires. Mendé-moy des nouvelles du Roy.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : DE LAURESPINE.

1585. — Novembre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 2364, f<sup>o</sup> 35.

### A MA COUSINE

### MADAME DE NEVERS.

Ma cousine, vous voyrés par se que aycrypt Cavriane<sup>1</sup>, et moy, à monsieur de Nevers, comme, nous ayent creu, les choses sont passe que, à mon avys, ne se peut myeulx; et vous assure que ledyt Cavriane n'a rien obmis à dyre au Roy mon filz de cet qui pouvest cervyr à sa joustification, si byen que le Roy luy fist une bonne et douse réponse come yl a mendé à monsieur de Nevers, lequel ne se douyt repantyr de m'avoyr creue et amys; car, cet plus tost yl eust voleu fayre feust il y a longtems hors de cete poux, come yl a aucasion d'en aystre là présent; et n'e voleu fallyr yncontinent luy mender et à vous, afin que enn ayés plustost le plaisir, enn attendent que le Roy luy face réponse, come yl m'a dyt volouyr; et, s'il ne s'en fust allé pour quelque jour hors d'ysi pour prendre l'hayr, y l'eust feste anuyt. Je m'assure, de que ayés veu cet que luy mende Cavriane.

<sup>1</sup> Cavriane écrivait en même temps une curieuse lettre à « Madame la duchesse Camille », datée de Paris, le 5 novembre 1585, trouve au ms. fr. 3374, f<sup>o</sup> 8 à 10.



qu'en demeurerez tou deus byen contemps; et je m'en remetre sur luy à cet qu'il enn escript; qui sera cause que ne vous en dyré d'avantage, et seulement vous dyré qu'en atendent que le Roy reviegne, je m'en voys fayre un tour à Chenonceaulx<sup>1</sup>, qu'il y a un han que n'aye aysté; et yl fest ysi mal sayn pour y estre san le Roy; car quant yl y est, tent n'y panse pas au mal ni dengé. Velà pour quoy je m'en voy; et, dè set que seré de retour, je solysiteré la réponse. En cet pendant; je prie Dyeu vous conserver.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 25 novembre.

Orig. Bibl. impér. de Saint-Petersbourg, Documents français, vol. 19, f° 45.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRÉTAIRE D'ÉTAT  
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, je viens de recevoir la lecture que vous m'avez envoyée du Roy monsieur mon filz, avecques les deux vostres, ayant été infiniment aysé d'avoir entendu de ses bonnes nouvelles, vous assurant que vous m'avez fait bien grand plaisir de m'avoir si au long et particulièrement advertie des occurrences qui se sont présentées depuis mon parlement. Continuez à m'escrire le plus souvent que vous pourrez des nouvelles de la santé du Roy monsieur mon filz, lequel me mande la résolution qu'il a prise d'aller à Chartres, et le temps auquel il sera de retour à Paris; ce qui est cause que je séjourneray icy jusques

<sup>1</sup> La reine n'alla à Chenonceaux qu'à la fin d'août 1586. Elle y était du 1<sup>er</sup> septembre au 1<sup>er</sup> octobre 1584; elle n'y vint pas en 1583, ni en 1585. Cependant, la date de cette lettre n'est pas douteuse, et on doit la placer à la fin novembre 1585.

à lundi prochain, que j'en partiray pour m'en retourner à Paris le droit chemin, sans aller à Trye<sup>1</sup>, à cause du mauvais chemin et du temps qu'il faict. Je prie Dieu, monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte garde.

Escrip à Gaillon, le xxv<sup>e</sup> novembre 1585.

De sa main : Madame de Longueville m'a dyst que le jeantilhomme qui est à Montreuvele<sup>2</sup> luy a mandé que le prinse de Condé ayst à St-Jean-d'Engély; je vous prie me mender s'il et vray. Je seré à Parys pour la Nostre-Dame<sup>3</sup>; car le Roy n'i sera qu'après.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : DE LAUBESPINE.

1585. — 29 novembre.

Orig. Bibl. impér. de Saint-Petersbourg, vol. 19, f° 44.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRÉTAIRE D'ÉTAT  
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, je viens de recevoir la lettre du Roy monsieur mon filz et celle que vous m'avez envoyée des sieurs de Villequier, de vous et de Miron, ayant esté très aise d'avoir esté assurée de la bonne santé du Roy monsieur mon filz, car j'estois toujours en peine de son dévoiement. J'ay veu aussi ce que vous m'avez mandé du costé de Poictou et de Provence, et attendz, en bonne dévotion, nouvelle de ce qu'aura fait le Grand Prieur, désirant que celui qui s'est eslevé

<sup>1</sup> Trye-Château (Oise), à 28 kil. de Beauvais, beau domaine appartenant aux Longueville, et assez proche de Gaillon, qui est comme l'on sait en basse Normandie.

<sup>2</sup> Sans doute Montravel (Dordogne), petite ville ruinée pendant les guerres de religion.

<sup>3</sup> Le 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception de la Vierge.

par delà soit bien battu, et qu'il arrive par-  
tant ainsi au traitement qu'il a fait à Fréjus.  
Vous me faites un grand plaisir de m'eschri-  
re souvent des nouvelles du Roy. Continuez-le, je  
vous prie, à toutes occasions, attendant que  
je sois de retour par delà, qui sera au temps  
que vous ay ci-devant escript. Je prie Dieu,  
Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte  
et digne garde.

Esript à Gaillon, le xxix<sup>e</sup> novembre 1585.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : DE L'AUBESPINE.

1585. — 30 novembre.

Archives du Vatican.

Nunziature di Francia 19, filza 156<sup>1</sup>.

#### AL TRÈS SAINT PÈRE LE PAPE.

Sanctissimo Padre, molto tempo è che noi  
siamo in lite a Roma innanzi al tribunale  
della Rota per conto delle nostre ragioni et  
successione, et con tutta la diligenza; et  
solicitatione, che hauemo fatto fare dalli  
ambasciatori del Rè nostro charissimo figlio  
et dalli nostri agenti, che a questo effetto  
hauemo tenuto in Roma, non ci è potuto  
terminare ne ottener il fine d'una cos giusta  
et chiara domanda, che è insomma delle nos-  
tre paterne ragioni; et tanto hanno preualuto  
la fuga, li subterfugi et cauillationi delle  
quali è stato usato, che sin adesso i nostri  
beni paterni sno statio, et sono occupati, et  
le liti sarebbono in via di esser immortali, se  
l'artificio di quelli che l'occupano et trattin-  
gono, hauessero luogo. Una uolta hanno fatto  
ero demonstratione di voler comporre et trattar

d'accordo, et i ci siamo renduti facili, in  
quando ci è uoluto a udire la sentenza del  
giudici arbitri, hanno rivotato in dubbio  
compromesso. Altre uolte, essendo li negocia  
decisi, hanno indegnamente appellato de  
iuditio a loro pia fauorabili che a noi, et d  
nuovo hanno tantato altri trattati et accordi  
per suspendre nostra iusta causa et illuder  
i giudici, si che sino al presente siamo stai  
trattenuti in longitudine et molestia insupe-  
rabile. Alchè oltre la fuga della parte aduersa  
et la forma di litigare, longa et prolissa, il  
detto Tribunale della Ruota, la facilità e  
indulgenza troppo grande del già papa Grego-  
rio, che Dio assolui, importunato, come cre-  
demo, dalli fauori et ricerche mali a proposit  
impiegate, contra la ragione et equità d  
nostra causa, ha prolungati assai li nostri affari  
Delli quali speramo tosto al felice Pontificat  
di Vostra Santità, che il fine et giusta deter-  
minazione è riseruata; che è la causa che no  
hauemo per la presente uoluto pregar et sup-  
plicar la Santità Vostra, come noi la suppli-  
chiamo, con tutta l'affettione che far potemo  
di uoler intendere il merito di dette nostre  
ragioni, et comandare alli giudici che at-  
tendino alla decisione et expeditione dell  
causa, senza usarui alcuna perdita di tempo  
et sopraciò si degni Vostra Santità dar beni-  
gna audienza all'abbate di Plainpied, nostro  
consigliere et elemosinario ordinario, e  
nostro agente in Roma, et di udirlo uolun-  
tieri sopra quello che accorrerà costà per  
conto delli nostri negotij. Questo riputarem  
a gran fauori dalla Santità Vostra, et accre-  
cerà il debito et obligatione nostra uerso d  
lei. Fra tanto, pregheremo il Creatore, Sanctis-  
simo Padre, conserui, mantenga et guardi  
Vostra Santità longo tempo nel buon regimin  
et gouerno di nostra Madre Santa Chiesa con  
ogni bene et felicità.

<sup>1</sup> Le texte a disparu; il ne reste que cette traduction  
du temps, qui est reproduite une seconde fois sur le  
registre au fol. 127.

Scritta a Gallion, l'ultimo di novembre  
1585<sup>1</sup>.

*Signé : CATHERINE.*

*Et plus bas : DE L'AUBESPINE.*

1585. — 30 novembre.

Archives du Vatican.  
Nunziatura di Francia 19, filza 126.

A MONSIEUR LE CARDINAL<sup>2</sup>.

Mons<sup>r</sup> il Cardinale, scrivo a Nostro Santissimo Padre, et la supplico di uoler interporre l'autorità sua, afin che al tempo del suo felice pontificato possano finirsi le lite et differantie che ho da così longo tempo, in Roma, per conto delli miei beni et successione paterna, essendo, com io credo, riseruata a Sua Santità la determinatione d'una così giusta causa; la quale sin'adesso è stata prolungata per l'artificio di quelli che possiedono il mio, e per la troppa facilità di quelli che poteuano et doueuan mettermi la mano. Et perche sò, Mons<sup>r</sup> il Cardinale, che uoi siete assai ben' informato della prolongatione di dette lite, et ricordandomi che, altre uolte, l'abbate de Plainpied, mio consigliere et agente in Roma, quando tornò costì da me, mi fece in-

<sup>1</sup> L'ambassadeur de France à Rome dut s'occuper plus d'une fois des litiges que Catherine de Médicis avait avec le grand-duc de Toscane pour ses possessions d'Italie. (Voir sa lettre à la reine du 2 juin 1587, Ms. Brienne, 354). Catherine prétendait à certains biens du pape Clément VII (Jules de Médicis), qui avait été son tuteur. Le grand-duc revendiquait tous les biens des Médicis situés en Toscane, à Rome et à Naples, comme le plus proche héritier mâle. L'affaire finit en 1588 par une transaction, dont copie est dans le ms. de la bibliothèque de l'Arsenal, 5416, f° 993.

<sup>2</sup> Il n'y a pas d'autre suscription. Sans doute la lettre, envoyée par l'intermédiaire de l'ambassadeur de France, était donnée à celui des cardinaux qui pouvait le mieux s'occuper de l'affaire de la reine mère.

tendere uostra affettione et buona volontà, et quante uolte vi sete offerto di agiutarmi in questi miei negocij, del che vi ringratio et uene son molto obligata : hò benuoluto acerescere questa obligatione, con pregarui di indurre et persuadere, quanto più potrete, a Sua Santità, d'abbracciar'a buon senno et da douera la giusticia et il fine di queste mie liti, che lei commandi alli giudici non ui perdere alcun tempo, et di far dare audienza da Sua Santità al detto di Plampied, così sopra quello che accaderà per conto di dette mie liti et ragioni, come di tutti altri miei negotij che da qui innanzi occorriranno. Il quale di Plampied<sup>1</sup> desidero esser uoluntieri udito da Sua Santità. In che ui prego adoprarmi ogni uolta ch'esso ue ne pregarà. Assicurandoui che me farete molto piacere, onde mi saprò ben ricordare oll'accurrenze, per uostra sodisfattione. Io prego Dio, mons<sup>r</sup> il Cardinale, ui habbia in sua santa guardia.

Scritta a Gaillon, alli 30 novembre 1585.

CATHERINA.

DE L'AUBESPINE.

1585. — 12 décembre.

Archives de Médine.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE FERRARE.

Mon cousin, pour ces affaires et procès que j'ay à Rome, j'ay esté bien servie du s<sup>r</sup> Fulvio

<sup>1</sup> Cet abbé de Plainpied, — dont le nom se rencontre déjà dans les volumes précédents, — auditeur de Rote, était Pierre de Tollet, abbé commandataire de ce monastère célèbre du Berry, secrétaire du Roi, premier aumônier de la reine mère. (Voir les lettres qu'il écrit de Rome à Catherine de Médicis en 1585 et 1586, dans le vol. du f. fr. 16045.)

1585. — 22 décembre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, P 41.

A MA COUSINE

MADAME DE NEVERS.

Ma cousine, je vous fais cet mot pour vous prier de volouyr achever cet que ayst si byen encomensé, come voyrés par la letre que le Roy mon fils escript à vostre bon mary<sup>1</sup>, qui

<sup>1</sup> Les *Mémoires de Nevers* (t. I<sup>er</sup>, p. 746), donnent une lettre du duc de Nevers au roi, qui semble la première qu'il ait écrite à Henri III, après avoir quitté Rome (le 15 septembre, dit Gomberville) et après avoir passé par Mantoue : elle est datée du 8 décembre 1585, de Nevers, où il s'est, dit-il, arrêté malade, et il s'excuse de n'avoir pas plus tôt donné des explications sur sa conduite. Mais la date est-elle exacte, et le document lui-même n'a-t-il pas été fabriqué après coup ? Dès le 12 août, Catherine écrivait à la duchesse qu'elle savait son mari revenu en assez bonne santé, et elle lui parlait des « bruits » relatifs à l'attitude du duc à Rome. (Voir plus haut, p. 345.) Et à la date du 6 décembre, le duc n'était pas à Nevers, mais il se trouvait certainement à la Cassine, en Champagne.

Quatre ans plus tard, le duc de Nevers eut occasion de faire ses confidences à J.-A. de Thou au sujet de l'attitude qu'il avait eue vis-à-vis de la Ligue. Il avouait bien en avoir été un des principaux organisateurs ; et, sans y mettre la même ambition que le duc de Guise ; il n'avait vu dans cette association qu'un moyen de défendre la vieille foi catholique. Il avait été poussé dans cette voie par un jésuite le Père Mathieu, « qui n'étoit pas moins agile et léger de corps que d'esprit », et qui affirmait n'agir qu'avec la pleine autorisation du Pape. Le duc de Nevers, ayant quelques doutes et répugnant à l'ébranlement de la monarchie que la guerre civile devait fatalement amener, envoya jusqu'à trois fois le jésuite à Rome pour lui rapporter une décision formelle du Saint-Siège. Le Père Mathieu ne put obtenir que de très vagues déclarations, qu'il commentait pourtant de son mieux ; et le duc de Nevers résolut d'aller lui-même consulter le légat d'Avignon, qui devait connaître l'entière pensée du Pape. L'entrevue avec le légat n'ayant pas produit la lumière dans son esprit, il écrivit d'Avignon même au cardinal de Bourbon que ses scrupules

me sanble aystre tyeule, qu'il aura aucasion de conestre que yl a réseu de bonne part cet que luy avons faist voyr de ses joustificatjons ; et croys que, vous venant ysi et ayant parlé à luy comme saurés byen fayre<sup>1</sup>, que tout yre à son contentement, que je désire come ce c'estoyt pour moy-mesme, et pour quoy je contynueré à m'employer en tout cet que je conestré y estre nésésayre ; et d'aultant que voyré par cet que Cavryane luy en mende ~~à~~ à vous plus au long, je ne vous en dyré de ~~à~~ avantage, sinon que je vous puy assurer que ~~à~~ je ne vys jeamès servyteur plus affectyonné ~~à~~ et delygent à cet qui conserne le servyce de ~~à~~ deus, qui me fest vous dyre qu'il douyt croyre ~~à~~ cet qu'yl ly conselle, car c'est fidelement ; ~~à~~ me remetant sur luy, sayré syn, prient Dy ~~à~~ vous conserver.

De Parys, cet xxii<sup>e</sup> de décembre 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

le forçaient à se retirer de la Ligue. Il n'en pourvint guère moins son voyage jusqu'à Rome. Il trouva le Pape peu résolu à rompre avec Henri III, et très décidé à ne pas donner une bulle d'approbation à la Ligue. L'ajoute que l'attitude de Rome avait dans la suite miné la sienne et qu'on avait pu voir que Sixte, sans abandonner le parti catholique, avait constamment refusé, en dépit des instances du roi d'Espagne, aux ligueurs des troupes et de l'argent (J.-A. de Thou, t. IV, édit. in-4°, p. 293-295) relatifs à cet incident.

<sup>1</sup> La duchesse était beaucoup moins disposée que son mari à se réconcilier avec Henri III et à la Ligue : elle n'était pas pour rien la sœur de Guise, et elle n'aimait pas les Valois, à Henri IV qu'elle se rallia très peu plus tard.

affection, sans que nul de tous mes serviteurs vous puisse passer en ce qui est du bien du service du Roy monsieur mon filz et de l'Estat; aussi ne doubtoy-je pas que, si mon advis eust esté trouvé bon, et qu'il eust pleu au Roy monsieur mon filz vous commander de parler franchement de sa part et de la mienne au s<sup>r</sup> de Clervant, que ne l'eussiez induict à faire si bon office avecq celluy que le Roy mon sieur et filz eust envoyé devers mon filz le roy de Navarre, qu'il eust creu nostre conseil, estant le mieulx qu'il eust peu faire. Encores suys-je en ceste oppinion que c'estoit ung des meilleurs moiens qu'eussions peu tenter en ce temps, me remectant à en deviser quelzques fois avecq vous. quand je vous verray.

Cependant, je vous diray. Monsieur de Bellèvre, que je n'euz jamais tant d'ennuy que j'ay eu depuis mon partement de Paris, tant pour les mauvais effectz que je craings de ces nouveaux troubles icy, que pour les déportemens de ma fille la royne de Navarre. Le s<sup>r</sup> de Villequier m'a bien amplement faict entendre toutes choses, aussi ay-je esté bien contente de le veoir et oyr sur toutes choses. Nous avons aussi parlé de ce que je vous avois escript et que monstrates, comme je vous mandois et désiroys, au Roy mondiet s<sup>r</sup> et filz. Mais je suis pourtant, et quoy qu'il m'ait dict, tousjours en ceste oppinion que ce que je vous discourais par madicte lettre estant parti de delà, comme l'on eust bien peu faire et suivre, il en feust bien réussy, sachant bien qu'il n'a pas tenu à vous, et que tout ce qui vient de ma part vous l'avez en toute affection<sup>1</sup>; ausi, je vous en mende librement cet que je an panse, et croy que, quant le roy

<sup>1</sup> A partir de ce mot l'écriture du secrétaire cesse, et le reste de la lettre est de la main, et aussi de l'orthographe, de la reine mère.

de Naverre aurè byen considéré l'état de toutes chauses, et au présent et de l'avenir. qu'il conestra que tout son plus grant byen c'èt de se remettre du tout à la volenté du Roy, ay ly ayder par tous moyen à sayr poser les armes, qui sont à présent debout en cet royaume, et que ryen ne le peult sayre que luy. set remetent, come yl douyt pour son byen, à cet que le Roy luy mendera, et sayre que tout le reste hobéyse san constraste, come l'on dyst en nostre péys; et, set faisant, y fault par forse que seu-si cet désarmet et que le Roy souyt ceul fort en son royaume. Dun que l'ont avès eu dé preuve, et luy et les huguenots, que le Roy ne veult ni leur vye ni leur byen, mès conserver tous ses sugets. com si le fayst, l'ayent forcé de leur donner ce qu'il ont, y le sayrè encore plus et avecq plus de seureté pour heulx, si ly hobéysent soynt cause de ly rendre une pays assurée. Et Clervant demande cet qu'il sayrè pour le roy de Naverre<sup>1</sup>: que sarèt-yl sayre d'aventèges, quant yl serèt son fils, que ly concèder de sayre cet que le peult aseurer de demeurer cet qu'il est nay en cet royaume; et le prenant en sa bonne grase et protectyon, que peult-yl désirer d'aventèges? Velà mon svey; et, set je lay voyès, je luy dyrès lybrement: s'il ne le fayst, yl set pert, et fayst cet que les amys désiret pour sa ruïne. Vous le considérerez, et en jeugerez mieulx que je ne le vous sarès représanter.

Je suys ynfiniment sachiee de cet que avès entendu par la royne, et voldrè byen que luy cet que luy mende, mès j'é peur que non.

La byen vostre,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Catherine se faisait d'étranges illusions: ce n'était pas Clervant, le huguenot déterminé que nous connaissons, qui aurait pu conseiller au roi de Navarre de se faire catholique.

1585. — 25 décembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3809, f° 99 v°.

## [A MADAME DE RENDAN.]

Madame de Rendan, le Roy monsieur mon filz faict bien particulièrement entendre au s<sup>r</sup> de Rendan vostre filz son intention sur la dépesche qu'il luy a faicte pour les affaires de son gouvernement, et sur une aultre particularité, dont son homme a désiré qu'il luy feust parlé. Ce que je m'asseure qu'il suivra, comme aussy je luy escriptz qu'il doit faire, et ce sur tant qu'il désire faire chose agréable au Roy mondict S<sup>r</sup> et filz et à moy. Priant Dieu, etc.

Escript à Paris, le xxv<sup>me</sup> jour de décembre 1585.

1585. — 31 décembre.

British Museum, collect. Egerton, *Lettres des rois et reines de France*, vol. 5, f° 25.

## A MONSIEUR L'ÉVESQUE DE PARIS,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILS EN SON CONSEIL D'ESTAT  
ET COMMANDEUR DE L'ORDRE DU SAINT-ESPRIT.

Monsieur de Paris, le Roy monsieur mon filz vous mande si particulièrement son intention sur le contenu de la dépesche que vous luy avez envoyée par ce courrier, qu'il ne me reste qu'à vous remercier de l'office que vous m'avez faict envers nostre Saint-Père pour rabattre la calomnie et charité que l'on m'avoit prestée en son endroict, ayant recogneu par la lettre que Sa Sainteté m'a escripte qu'Elle est maintenant mieux édifiée de mes actions qu'Elle n'estoit devant, comme je me prometz qu'il adviendra tousjours, quant Elle préférera la vérité aux impostures qui sont ordinaires en ce temps; car je n'ay rien si cher, si recommandé, que l'honneur de Dieu et le bien de l'Église, et pareillement celuy

du Roy monsieur mon filz et de ce royaume, que je tiens estre tous si conjointz et liez ensemble, que l'ung ne peult estre procuré sans que l'autre s'en ressente; le Roy monsieur et filz estant, comme il est, si affectionné à l'avancement de la religion catholique, qu'il n'a besoing d'esperon ni de recommandation pour le faire persévérer en la résolution qu'il a prise pour cet effect, comme j'escripts à Sa Sainteté par la lettre que je vous envoie, pour luy présenter, ainsy que vous verrez par le double d'icelle qui accompagne la présente; voulant bien vous dire que le Roy mondict sieur et filz est demeuré bien content de la facon de laquelle vous vous estes conduit en l'exécution de vostre charge. Je vous prie tant faire, que l'issue responde au bon acheminement que vous y avez donné et à l'espérance que en avez conceue, et que bientost nous en ayons toute certitude, comme il est très nécessaire, pour les raisons qui vous sont mieux cogneues qu'à nul aultre.

Au demeurant, je ne suys pas d'avis que vous preniez la peine d'aller à Florence, si vous n'y avez aultre affaire que celuy pour lequel je vous avoys prié d'y passer, d'autant que ayant l'abé de Plaimpied jà parlé d'iceluy, il ne seroit à propos que vous le remisiez en avant; et, partant, vous pourrez à vostre retour prendre le chemin que bon vous semblera, et romprez la lettre pour le Grand Duc que je vous ay baillée, et le Roy mondict sieur et filz ayant trouvé bon vous permettre de retourner après que vous aurez parachevé ses affaires, ainsy qu'il vous mande plus amplement. Priant Dieu, Monsieur de Paris, qu'il vous ayt en sa très sainte et digne garde.

De Paris, le dernier jour de décembre 1585.

La bien vostre,

CATHERINE.

1585. — 31 décembre.

Orig. non signé. Archives du Vatican.  
British Museum, collect. Egerton, *Lettres des rois et reines de France*,  
vol. 5, p. 25.

A NOTRE TRÈS SAINT PÈRE

LE PAPE<sup>1</sup>.

Très saint Père, nous remercions très affectueusement Vostre Sainteté de la satisfaction qu'il a pleu nous signifier par ses lettres et les propos qu'il a tenus à l'évesque de Paris et de la déclaration qu'il lui a faicte de nostre droite et sincère intention en ce qui concerne l'honneur et service de Dieu et la restauration de son église, et la supplions de

<sup>1</sup> Cette lettre sans date et sans signature aurait été difficile à classer, si nous n'avions trouvé dans les Archives du Vatican soit l'original, soit plutôt la traduction italienne contemporaine. La pièce étant à la fois plus complète et plus authentique, nous croyons en devoir donner la reproduction :

« Sanctissimo Padre, ringratiamo affettuosissimamente la Santità Vostra della satisfatione che gli hà piaciuto significarci con le sue letteree con le parole dette da lei al vescovo di Parigi, ch'ella hà della dichiarazione a lei fatta della nostra diritta et sincera intentione in quello che concerne l'honor et servizio di Dio, et della restauratione della sua Chiesa, supplicandola di credere che tuttavia maggiormente ci sforziamo con li nostri portamenti darne pruova a Vostra Santità et a tutto il mondo, secondo che conosciamo esserci obligati, et massime verso il Rè nostro Signore et figlio, il quale vediamo dalla parte sua tanto affectionato in seguire quella santa resolutione che egli ha preso a questo effetto, che non bisogna di più eccitaruelo, ma che solamente la sua buona volontà sia riconosciuta dalla Santità Vostra secondo il merito suo, et che ella sia favorita et secondata da lei, et di mezzi dei quali ella l'ha fatta supplicare per il sopradetto Vescovo et a proposito per tirarne il frutto che noi desideriamo; di che supplichiamo Vostra Santità con tanta affectione quanta possiamo, et la ringratiamo similmente del contento che le hà piaciuto testificarci haver dell'attioni di detto Vescovo, alle quali la supplichiamo continuar et credergli come a noi medesima. Pregando Iddio, Santissimo

croire que nous nous efforcerons de plus en plus d'en rendre preuve par nos deportementz à Vostre Sainteté et à tout le monde, comme nous recognoissons y estre obligés, et mesmes à l'endroit du Roy nostre filz, lequel nous recognoissons estre de son costé si affectionné à poursuivre la sainte résolution qu'il a prise par cest effect, qu'il n'est besoing de l'y exciter davantage, mais seulement que sa bonne volonté soit reconnue de Vostre Sainteté selon qu'elle mérite et qu'elle soit aussi secondée et assistée d'elle par des moyens dont elle l'a fait requérir par l'évesque de Paris<sup>1</sup>, à temps et à propos pour en tirer le fruit que nous espérons; de quoy nous supplierons

Padre, che voglia longamente conservar Vostra Santità al buon regimine, governo et amministrazione della nostra Santa Madre Chiesa.

Scritta in Parigi, l'ultimo giorno di dicembre 1585.

Vostra divota et ubidiente figlia.

CATHERINA.

(Archives du Vatican, *Nuoviatti di Francia*, vol. 19, p. 133.)

<sup>1</sup> Un des articles de la mission de Gondi concernait l'autorisation à obtenir du pape pour faire de l'argent avec la vente des biens ecclésiastiques. — Une lettre de Henri III, du 26 février 1586, trouvée également dans la collection Egerton, mende à l'évêque de Paris :

« Le jeune Pinard arriva ici le xxviii<sup>e</sup> de ce mois avec vostre dépesche du iii<sup>e</sup>, avec laquelle j'ay receu une bulle que vous avez obtenue du S<sup>t</sup> Père pour l'aliénation du temporel de l'Eglise, dont j'ay eu contentement car mon intention n'a jamais esté autre que d'employer ce secours aux affaires de la guerre que j'ay entrepris pour restaurer en mon royaume la religion catholique. J'ay receu en bonne part les conditions appointes icelle pour l'aliénation des derniers cinquante mil livres, dont je serois très aise de ne pouvoir passer, d'autant que mon but n'est pas d'appauvrir, ni affaiblir l'Eglise, ains plus tot l'enrichir et la fortifier. » — Le roi engage ensuite Gondi à revenir en France et lui recommande de passer par Turin, pour savoir si le duc a quelque intention prochaine sur la ville de Gênes.

Vostre Sainteté tant affectueusement qu'il nous est possible, et la remercions pareillement du contentement qu'il luy a pleu nous tesmoigner avoir des actions dudict évesque, auquel nous la supplions adjouster pareille foy qu'à nous mesme.

[ CATHERINE. ]

1585. — 31 décembre.

Orig. Bibl. nat. . Fonds français, n° 336, f° 8.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE CARDINAL D'EST.

Mon cousin, ayant cette commodité, n'ay voulu faillir à vous faire ce mot pour responce à la vostre, sur quoy je n'y diray que ce que j'ay dict jusques icy, que ce que ferez en mes affaires, puisque en prenez tant de poyne d'en vouloir ouïr parler, je le tiendray pour très bien faict, non seulement en si peu de chose, mais aux plus grandes qui me sauroient conserver, et ne vous en diray aultre chose que de vous prier de croire que je ne seray jamais ingrate de la poyne que y prenez, comme en

toutes occasions par effect le vous seray congnostre. Je lairay ce propos, pour vous dire tout ce que je desire qu'y fassiez, comme avez accoustumé, en ce qui particulièrement me touche, et que, ayant parlé Madame de Nemours du mariaige de son fils le duc de Nemours et de ma petite-fille la princesse de Lorraine et en estant d'accord avec le père et moy, et le Roy le trouvent bon, chose que je ne doute point que n'avez seu de la part de Madame de Nemours, ainsy que m'a dict vostre agent, et comment le trouvez bon; de sorte, mon cousin, qu'en désirant la conclusion, et ne se pouvant faire pour la proche parenté des deux sans dispense, je prie le Roy mon fils de la faire demander au Pape : ce que je vous prie vouloir aussy faire en mon nom, et au plus tost me l'envoyer, desirant, puisque en sommes si avant, en voir bientost une heureuse fin : ce que je prie à Dieu qu'ainsy soit, et qu'il vous donne bonne santé.

De Paris, ce dernier jour de l'an 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.





je fus droyt Alméria<sup>1</sup>, où les gouverneurs et défenseurs du royaume de Portugal estoient, pour leur présenter la lettre que la Royne adresse aux Estats dudict royaume, d'autant que les Estats ne se tenoyent point, avec cople de la déclaration et protest, et la remonstrance verballe que je leurs ay faicts, estant lesdicts seigneurs gouverneurs assemblés au Conseil, et fust le tout prins en fort bonne part, d'autant qu'ils estoient fort pressés du Roy catholique, se voulant ayder de ladicte déclaration et protest, affin de monstrier aux prétendens qu'il estoit besoing de vuyder les choses par justice et garder le droyt à qui il appartenoyt. Sur quoy lesdicts seigneurs gouverneurs, m'ayant donné une seconde audience, ordonnèrent que je mettroys l'original dudict protest ès mains du greffier de la cause, et que par luy me seroit délivré acte en forme, duquel j'envoye une cople à Sa Majesté.

Je n'ay receu aucunes lettres de Monseigneur de Saint-Gouard, et j'entends que le Roy catholique a fait demeurer tous les ambassadeurs à Madrid. Il ne laisse passer aucun venant de Portugal en Espagne, pour crainte de la maladie contagieuse qui est générale par tout ce pays, et se meurent à force, de sorte que le danger y est très grand, oultre qu'il ne passe personne qui ne soyt visité, de façon que on ne va ne vient.

Il y a desjà long temps que le Roy catho-

lique est arrivé à Nostre-Dame de la Guadalupe. Il n'est point mention qu'il s'avance plus oultre pour le présent. Il y a deus ambassadeurs de ce pays qui le sont esté trouver depuis le quinze mars, pour luy remonstrer l'intention des Estats du pays, et luy faire responce à une sommation qu'il leur avoyt faicte. Au demeurant, j'ay trouvé les choses fort divisées en ce pays, et beaucoup de particularités qui pourroyent enfin estre la totale perte de ce royaume, tenant une grande part de la noblesse le party du Roy catholique, les princes du royaume divisés, aspirant tous à estre une mesme chose; toutesfoys que le peuple généralement est résolu de se perdre du tout plutôt que de recevoir la subjection de l'Espagnol, du quel ils ont perdu la crainte pour l'innimyté qui est entre les deux nations, de telle façon qu'il n'y a encores rien de résolu, et ne sçait-on à qui tombera le sort; ce pendant les choses demeurent en leur entier. Les ambassadeurs des prétendens sont tous par desir qui briguent à qui mieulx et s'attendent que les Estats se redressent pour donner fin à ceste affaire.

J'ay visité les princes de ce royaume, lesquelz ay trouvé en bonne volonté de donner contentement à la Royne, comme plus particulièrement je l'informe par les lettres que j'ay luy escript.

Le seigneur Don Antonio<sup>2</sup> a eu une provi-

<sup>1</sup> Alméria ne pouvant être la grande ville d'Espagne sur la Méditerranée, il doit y avoir une erreur de copiste : c'est, sans doute, Almeida, qu'il faudrait lire.

<sup>2</sup> Il écrivait en même temps à Catherine de Médicis : « Touchant dom Antoine, je l'ai visité au lieu de Santarém, où il s'est retiré, lequel poursuit à révoquer la sentence que donna contre lui le feu roi don Henri et pourvu justice de sa légitimation, de quoi soient juges le nonce du Pape et l'archevêque de Coimbre, et prétend que il sera bien tost une fin. Au demourant, je lui ai présenté la lettre de Votre Majesté et fait entendre particulièrement votre bonne volonté en son endroit, lequel je n'ay trouvé moins affectionné au vostre; et aiant communiqué plus particulièrement avec lui, m'a fait entendre son intention, laquelle est de avoir raison de sa justice et ne n'y rien pardonner, toutesfoys avec intention de se mettre du tout entre vos mains pour en faire à votre volonté. Je eusse tel accord avec lui que je eusse voulu; mais, l'ayant trouvé en ceste volonté, il m'a semblé estre nécessaire de l'affaire vers Votre Majesté pour en ordonner. . . . »

sion du Pape pour faire révoquer la sentence qui fust donnée contre luy par le feu Roy Don Henry.

J'envoye ung livre que a fait imprimer Monseigneur le duc de Braganze<sup>1</sup> sur le droit des prétendens, le quel il m'a donné pour envoyer à Sa Majesté; la quelle verra ce qu'on réplique sur son droit, où me semble qu'il se pourra facilement répondre. Il seroyt besoing envoyer ung ambassadeur de la part de Sa Majesté, avecques de bons avocats pour soustenir son droit; le quel je fays valloir tant que je puy; et ay traduyt sa généalogie en portuguais et fajt imprimer par ung mien amy, afin de la fayne veoyr et en donner congnoissance à tous. Ils sont fort ayses de la veoir; et tout ce qu'ils y trouvent de difficulté c'est la prescription; de façon que j'espère avec l'ayde de Dieu que d'une façon au d'autre la Royne en aura contentement.

Il est arrivé fort grand nombre de navires chargés de bled et autres marchandises; qui n'a pas esté mal à propos, et ung grand secours à leur nécessité; car on mourroyt de faim en ce pays, qui leur estoyt double maladie. Je leurs fays entendre que Sa Majesté estant advertye de la nécessité du pays, avoyt donné pouvoir à ses subjects de charger les dicts bleds sans payer aucuns droits pour leurs secours, comme elle seroyt d'autres choses à leur besoing; lesquels confessent tous estre grandement redevables.

Il est arrivé en ceste ville de Saint-Aren<sup>2</sup> ung gentilhomme se faisant nommer le baron de Montagut, venant de la part de Monseigneur le frère du Roy vers le seigneur Don Antonio. Je ne sçay pas sa charge; il s'en retourne par le premier passage. Je fays une dépesche par luy pour vous fayne tenyr en Court. Je ne perdré nulle commodité pour vous escrire donnant souvent advis de ce qui se passera.

Monseigneur de Comengues est fort désiré par dessà, et y a laissé une bonne réputation.

Tous les gentilhommes à qui la Royne escrivoit se sont retirés de la Court, et les tient-on pour de ceulx qui portent le party du Roy catholique. Je ne laisseray, en les voyant, à les saluer de la part de la Royne; car en fin ils se remettront en leur premier estat; car ce sont des hommes seuls, et croy que leurs serviteurs domestiques leur seroyent contrayres, et vous assure qu'il y en a beaucoup qui désireroient avoir occasion de remuer les mains.

Je vous escriray, par le consul qui s'en va par delà, pour les affaires qu'il vous fera particulièrement entendre; qui sera l'endroit où je salueray très-humblement vos bonnes graces de mes plus affectionnées recommandations, priant Dieu le Créateur, Monseigneur, en parfaite sancté. Vous donner très-longue et heureuse vie.

<sup>1</sup> - J'ai visité Monsieur le duc de Bragançe et Madame la B (duchesse) au lieu de l'Almería, où ils sont avec le gouverneur, auxquels ai donné vos lettres et fait entendre verbalement la charge que je avois; à quoi ont prins fort plaisir, et vous font responce, comme verrés par leurs lettres, que je vous envoie, dont Madame la B m'a dict vous donner ample résollussion par la sienne de ce que s'estoit passé avec le seigneur don Rodrigne de Lancraste. . . . Monsieur le duc m'a donné ung livre qu'il a fait imprimer du droict des prétendans, lequel je vous envoie, par lequel verrés l'estat que ils font du vostre. . . . Tous les seigneurs à qui Vostre Majesté escrivoit sont retirés en leur maison; les voyant leur présenterai vostre lettre, encore que il y en a jà partie qui sont du parti P (Espagnol). » (Lettre de J. d'Abbadie à la reine mère.)

<sup>2</sup> Santarem, ville d'Estramadure, sur la rive droite du Tage, à 67 kilomètres de Lisbonne.

De ceste ville de Saint-Arem, ce huitiesme  
jour d'avril 1580<sup>1</sup>.

Vostre très humble et très-obéissant servi-  
teur à jamais. DABADIE.

## II

LETTRES DE PH. STROZZY AU MARÉCHAL DE MATIGNON<sup>2</sup>.

Tours, 30 janvier 1582.

Monsieur, ce mot sera seulement pour vous donner advis comme le roy de Portugal est de retour icy : il a quelques moyens contantz, toutesfois c'est peu de choses; aussy ne veult-il beaucoup entreprendre pour ceste heure. Il veult joindre ce qu'il peult faire promptement à l'armée de la Roïne sans la retarder. J'ay eu une dépesche de Sa Majesté, laquelle me presse fort de partir et luy mander le temps. Je luy ay mandé que j'avois oppinion que tout nostre cas seroit prest à la fin du mois prochain. J'avois envoyé pour lever les hommes; toutesfois Sa Majesté a faict retarder une partye des cappitaines. Il me samble qu'il est temps qu'ilz y commencent et qu'ilz n'aurent trop de loisir. Je vous supplie très humblement de tenir la main par dellà à ce que tout passe en diligence. J'ay tousjours nouvelles comme l'artillerie est partie de Paris pour Rouen. Il est de besoing faire travailler aulx affuz et brulotz.

Le roy de Portugal a envoyé en Angleterre et Flandres pour lever commoditez sur des pierres; toutesfois il ne s'attant à ce moyen pour ce qu'il veult faire maintenant. Je partiray d'icy dans cinq ou six jours, Dieu aydant, et ne bougeray plus d'auprès de vous que pour m'ambarquer. L'on tient pour certain qu'il y a quatre

jours que la Roïne mère est partie de Paris pour venir à Blois; nous en saurons bientost nouvelles; si ainsi est, je la pourray voir avant partir. Je ne veus oublier à vous mander comme plusieurs de nos amis nous ont escript que les biscuitz, qui ont esté faictz à Niort et qui sont maintenant au plomb près la Rochelle, sont fort noirs et mesme demy cuitz, j'à tous casz. C'est chose à quoy il fault bien prendre garde qui importe grandement à mon voiage pour le servise de la Roïne. Il vous plaira de vous y faire informer et mander que, s'il ne sont bons comme ilz doivent estre, que l'on ne les prendra. Il ne se passe par deçà chose digne de vous escrire, qui me fera finir ma lettre par mes bien humbles et affectionnées recommandations à vos bonnes graces.

Je prieray Dieu, Monsieur, vous donner c-  
santé longue et heureuse vie.

De Tours, le xxx<sup>e</sup> jour de janvier 1582  
Vostre plus affectionné à vous faire servir  
STROZZY.

Saintes, 17 avril 1582<sup>3</sup>.

Monsieur, j'ay mandé par toutes les cost-  
pour avoir ce que je pourray de navires. ~~Il~~  
jourd'huy ou demain je doibtz sçavoir toute  
solution de ce que je pourray tirer et m-  
droict à vous. Je suis venu trouver Monsieur  
de Belleville pour le faict de l'estappe, de

<sup>1</sup> La suscription porte : « A Monseigneur, Monseigneur de Lancer, chevalier des ordres du Roy, conseiller en son privé Conseil, premier chevalier d'honneur de la Roïne sa mère, à Paris. »

<sup>2</sup> Bibl. nat., ms. fr., 391, f. 169.

<sup>3</sup> Bibl. nat., ms. fr., 391, fol. 170.

roy Domp Anthoine, qui me mande avoir des moyens; ce qu'il ne m'avoit encores escript. Je l'ay entendu encores par autre, qui m'a dict en avoir veu quelque apparence et de bonne somme. Il n'en sauroit tant avoir que je luy en desire; je m'en vois le trouver, pour résouldre promptement ce qu'il voudra et pourra faire. Je me raprocheray soudain de vous pour continuer la sollicitation de nos affaires, à quoy je vous prie affectueusement de tenir toujours la main à ce qu'il luy survienne aucun retardement, qui me sera une perpétuelle obligation de vous faire servisse où il vous plaira me commander; à quoy j'obéiray toujours de telle affection que, vous baisant les mains, je vous présente mes humbles recommandations.

Priant Dieu, Monsieur, vous donner, en santé, longue et heureuse vie.

Vostre très affectionné serviteur,

STROSZ.

De Potiers, le vi<sup>e</sup> jour de décembre 1582.

A bord du *S<sup>t</sup>-Jean-Baptiste*, 16 juin 1582<sup>1</sup>.

Monsieur, la présente sera pour vous donner advis de nostre partance, qui sera ce soir, Dieu aydant. Nous avons eu icy la dernière résolution de Leurs Magestés par M<sup>r</sup> de Vérac, qu'elles nous ont envoyée, qui est telle que nous l'eussions sçu desirer. Nous avons aussi le roy de Portugal qui s'embarque avec nous dans ma hourque, où je me suis mis aujourd'huy, vous assurant que c'est un beau et spacieux navire avec un bon esquipage. Coquigne l'a bien fait acomoder; il m'a amené aussi deux fort

belles barques. Monsieur de Brissac a aussi une fort belle troupe. Nous sommes pour faire quelque chose de bon. J'ay veu la bonne souvenance que vous avez eue de nous, et Monsieur de Gourgues aussi, pour les deux barques que nous avez envoyez, dont je vous remercie infiniment; et vous pry de nous continuer toujours l'assistance en ces affaires. Vous estes tout nostre refuge, et vous en avons beaucoup d'obligations. En recompense, vous pouvez croire de n'avoir point un plus affectionné serviteur, que vous congnoistrez en tous lieux où je seray et me voudriez commander. Je n'ay voulu faillir à vous donner advis comme il y a sept ou huit jours que, passant icy une flotte de hourques qui alloient en Brouage<sup>2</sup> au sél, j'en feis arrester et prendre quatre, sur lesquelles j'ay eslargi mes hommes: il ne leur sera fait aucun desplaisir. Dès que j'auray esté où savez, je les renvoyeray soudain: j'avois bien besoin de ceste commodité. Il y avoit jà force soldatz malades: je les pourray changer et mettre quelque commoditez dedans pour vous les renvoyer; qui est tout ce que je vous puis mander, sinon saluer vos bonnes graces de mes bien humbles et affectionnées recommandations.

Priant Dieu, Monsieur, vous donner, en santé, longue et heureuse vie.

Du bord de l'admiral le *Saint-Jean-Baptiste*, le xv<sup>e</sup> jour de juing 1582.

Vostre affectionné serviteur.

STROSZ.

<sup>1</sup> Bibl. nat., ms. fr., p. 3291, f. 174. Cette lettre se trouve aussi dans les *Portefeuilles Fontenay*, vol. 316-337, f. 62.

<sup>2</sup> Brouage (Charente-Inférieure).

III

LETTRES DE HENRI III AU MARÉCHAL DE MATIGNON.

Paris, 28 mars 1582<sup>1</sup>.

Je vous fais la présente à part pour vous prier tenir main que le s<sup>r</sup> de Strosse parte le plus promptement qu'il se pourra, afin que son retardement ne soit cause de luy faire perdre les occasions qui se présentent pour le service de la Roynne ma dame et mère, et aussi que mes subjectz soient tant plus tost deschargez des gens de guerre qui sont assemblez pour l'exécution de cette entreprise.

*De sa main* : S'il est besoing que vous retourniez à Bourdeaux pour acsélérer ledict embarquement, vous ne faudrez à vous y transporter incontinent, suivant ce que la Reine madicte dame et mère advisera de vous dire.

*Signé* : HENRY.

*Et plus bas* : DE NEUFVILLE.

Fontainebleau, 21 mai 1582<sup>2</sup>.

Mon cousin, je trouve très estrange que le courrier, que je vous ai envoyé pour me rapporter l'embarquement de mon cousin le s<sup>r</sup> de Strosse et l'estat de son armée, tarde tant à revenir, m'ayant mandé qu'il ne tenoit plus à

rien qu'elle ne feist voile; car tel retardement m'est très préjudiciable, tant à cause de la defiance qu'en preignent mes subjectz de la religion prétendue réformée, lesquelz s'en plaignent tous les jours, et la foule que mon peuple en reçoit, que pour la craincte que j'ay qu'il nous prive du fruit que nous en espérons et mesme soit cause de miner l'équipage du comte de Brissac, lequel doit estre maintenant arrivé à la rade de Belle-Isle, car il partist de la coste de Normandie jeudi dernier, ainsi que nous a rapporté Vêrac, qui arriva hier après midy. Au moyen de quoy je vous prie, d'autant que vous désirez me contenter, faire partir ledict sieur de Strosse le plus tost que faire se pourra et me renvoyer ledict courrier avec une si ample despesche, que je sois esclairsy de tout ce que je vous ay mandé que je désiroys sçavoir, sans qu'il y ait rien à redire; car, sans cela, la Roynne ma dame et mère et moy ne pouvons prendre résolution du commandement que nous avons à faire audict s<sup>r</sup> de Strosse<sup>3</sup>.

*Signé* : HENRY.

*Et plus bas* : DE NEUFVILLE.

<sup>1</sup> Orig. Bibl. nat., fonds fr., 3291, f<sup>o</sup> 126. — Cette lettre est publiée d'une façon un peu différente dans l'ouvrage intitulé : *Documents relatifs à la marine normande*, par Charles et Paul Bréard, Rouen, 1889, p. 238.

<sup>2</sup> Bibl. nat., fonds fr., 3291, f<sup>o</sup> 129.

<sup>3</sup> Henri III ne faisait pas difficulté d'avouer l'intérêt qu'il prenait à l'expédition des Açores et la part directe qu'il avait à son commandement. Au reste, la note que nous avons publiée page 26 ne laisse aucun doute.

## IV

ESTAT DE L'ARMÉE DE MER FRANCOYSE, MISE SUS POUR LE SECOURS DE DON ANTONIO, ROY DE PORTUGAL, ET QUI FEIT VOÏLE AVEC SA MAJESTÉ DE LA RADE DE BELLISLE, LE 16<sup>e</sup> JUIN 1582<sup>1</sup>.

Le seigneur Philippe Strosse, général de ladicte armée<sup>2</sup>.

Le comte de Brissac<sup>3</sup>, lieutenant, commandant en l'absence dudit s<sup>r</sup> Strosse.

Le s<sup>r</sup> de S<sup>t</sup> Soleine<sup>4</sup>, maistre de camp de quinze compagnies, premièrement la sienne.

Le s<sup>r</sup> de Borda<sup>5</sup>, maréchal de camp, deux compagnies; les cappitaines Sauvat, Bayet, Moineron, Guillonville, Fautrière, Brame, La Bare, Alexandre La Valade, Antoine, Saugot du Rinau, chacun une compagnie, et Favelles qui est celle de Scalin.

Le s<sup>r</sup> de Bus, maistre de camp de neuf compagnies, premièrement la sienne; les capitaines Montmor, La Berge, Dudresnay, Dumesnil, Scavenat, Arman Leure, Du Plessis, chacun une compagnie.

Les compagnies venues avec le comte de Brissac, le s<sup>r</sup> Beaumont, son lieutenant<sup>6</sup>, deux compagnies, desquelles les capitaines Ocagne et Porquet sont lieutenans. Le cappitaine d'Orival, qui est dant le navire du s<sup>r</sup> comte, une compagnie; les capitaines Roquemorel,

Thomas Crinville, Maucomble et La Balde, chacun une compagnie.

Il y a cinquante voyles; sçavoir est treize navires et vingt pataches.

Il y a plusieurs volontaires et entre autres le s<sup>r</sup> de Fumée<sup>7</sup>, qui s<sup>i</sup> est joinct avec cinq vaisseaulx que grans que petitx et quatre cens soldatz commandés, une compagnie par luy, les autres par les cappitaines Gominville, La Vallée, Thomas Laisné et Hurtaut.

On estime qu'il y a en ladicte armée plus de douze cens gentilhommes; car il y a treize compagnie où il y en a trente ou quarante, sans les volontaires; et le roy de Portugal, son conestable, et autres seigneurs et gentilhomme de sa suite. — Somme : xxxvii compagnies, et lv voyles, sans sept vaisseaulx anglois chargez de soldatz françoys, commandés par le cappitaine Pardin, et un autre navire de guerre, nommé la *Fergue*, avec sa patache et barque, commandés par le cappitaine Antoyne Scalin, qui attendent aux Sables d'Olonne, que ladicte armée y passe pour si

<sup>1</sup> Bibl. nat., *Cinq Cents*, Colbert, vol. 29, f° 578.

<sup>2</sup> Ph. Strozzi, fils de Pierre Strozzi, maréchal de France, mort quatorze ans auparavant à Thionville.

<sup>3</sup> Charles de Comé, comte de Brissac, fils du maréchal.

<sup>4</sup> Joseph Doineau, seigneur de Sainte-Souline.

<sup>5</sup> Etienne de Borda.

L'historien de Thou (Livre lxxv), cite encore Antoine Scalin; Bussy, colonel d'un régiment français, mort de ses blessures à la Tercère; Nipeville, qui se sauva avec Brissac.

<sup>6</sup> Jean de Beaumont, gentilhomme normand. -- Voir t. VII, p. 418 et 498.

<sup>7</sup> Sans doute Louis Fumée, seigneur de Bourdelles, baron de Laiguillon, gentilhomme de l'hôtel du roi de Navarre, lieutenant de l'amirauté de Guyenne et gentilhomme de la chambre de Henri III depuis 1578. Il était cousin d'Antoine Fumée, ambassadeur de France près de l'empereur Charles-Quint, mort en 1583.

joindre avec sept ou huit cens hommes<sup>1</sup>.

On estime, quand tout sera ensemble, qu'il y aura cinq mille hommes de combat, sans les mariniers; car il y a aucunes compagnies de deux cens hommes et le reste de cent, sans

plusieurs seigneurs et gentilzhommes accompagnés que plus que moins, qui, pour leur plaisir et sans estre rengés en compagnies, suyvents les susdicts seigneurs.

V

RELATION CONTEMPORAINE DE L'EXPÉDITION NAVALE DES AÇORES  
ET DE LA DÉFAITE DE STROZZI<sup>2</sup>.

Le 11<sup>e</sup> jour de juin 1582, le roy de Portugal vint trouver l'armée de Monsieur de Strosse<sup>3</sup> qui estoit lors en la rade de Belle-Isle, en la galère nommée *la Réale* qu'il avoit prise à Nantes, et n'eust sy tost mouillé l'ancre près l'admiral, qu'il fust salué de toute l'armée à forces coups de canons et d'harquebuzades, chacun se réjouissant de sa venue pour l'envie que l'on avoit de faire voile,

d'autant que la plupart s'ennuyoyent de consommer leur victuailles sy inutilement sans rien faire, et entr'autres quelques particuliers qui avoyent armé à leurs despens. Il faisoit beau voir, pour lors, l'armée bien disposée et délibérée de faire quelque bel effect, sy l'occasion promptement s'y feust présentée. Nous surattendismes encores deux ou trois jours la revue de Monsieur de Brissac, après laquelle

<sup>1</sup> Il existe au British Museum, *State papers*, France, vol. 73, un autre état de cette armée navale, qui est à peu près semblable.

<sup>2</sup> Bibl. nat., *Cinq Cents*, Colbert, vol. 29, f° 580. — Cette très curieuse relation de la malheureuse expédition, depuis si longtemps préparée par la reine mère et à laquelle Henri III lui-même attachait tant d'importance, semble avoir été faite dans le but de démontrer l'impéritie du commandement et l'ignorance des chefs : ce qui est bien l'opinion de la plupart des historiens; mais aussi avec l'intention peu dissimulée de faire l'apologie de Fumée, dont la conduite fut diversement jugée par les contemporains. Malheureusement, on a très peu de documents sur ce sieur de Fumée, et on ne s'explique même pas très bien comment un simple cadet ait pu avoir les moyens suffisants pour équiper un nombre assez considérable de vaisseaux et une petite armée de volontaires.

En dehors de d'Aubigné, de Thou, Mézeray, le P. Daniel, qui parlent fort en détail de cette affaire, il existe à la Bibliothèque nationale deux autres relations manuscrites, dont les auteurs ne sont pas connus : une datée du 17 avril 1582 (Ms. fr. 17286, f° 189); l'autre sans date (Ms. Dupuy, vol. 844, f° 344); sans parler de la pièce suivante signée du Mesnil Ouardel, de la lettre de Villeroy que nous publions plus loin et de la correspondance de Saint-Gouard, ambassadeur de France en Espagne, qui rapporte tristement la joie de Philippe II et l'accueil fait au marquis de Sainte-Croix à son retour.

<sup>3</sup> Le manuscrit porte cette sorte d'avertissement, qui ne donne guère d'indication sur l'auteur :

« Ces jours passez estant en cour et oyant parler si diversement du voyage que le seigneur Strossy a fait par le commandement de Sa Majesté pour le service du seigneur dom Antoine esleu roy de Portugal, tant pour la conduite de l'armée et descente de St-Michel, que pour la bataille qu'il donna contre le marquis de Sainte-Croix, général de l'armée espagnole; les uns assurant l'avoir ouy dire à ceux qui y estoient, les autres que c'estoit un bruit commun, lequel comme je cognoissois bien outrepassant ses bornes et suyvant son naturel faire souvent changer le vray en faulx, j'ay pensé, pour faire taire ces mesdisants, escrire le plus à la vérité qu'il me sera possible ceste histoire, afin que chacun aye certaine cognoissance du fait pour en juger selon qu'ils verront estre raisonnable, pour que la louange ou le blâme en soit donné à ceux qui le méritent. »



ledict roy de Portugal s'embarqua avec le comte de Vimiozo, son connestable, dans une grande hourque, où estoit Monsieur de Strosse; et furent, dez le jour mesme, les signaux de l'armée donnez; puis le lendemain mises à la voile, qui estoit le samedi 16<sup>e</sup> jour dudict moys; et y avoit en la flotte, tant grands que petits navires, 54 ou 55 voiles, sans conter la *Fargue* et le *Croissant*, que commandait le capitaine Scalm, lequel sur le midi nous vint joindre. Il est bien vray qu'un navire appartenant à Monsieur de Strosse, nommé *Prestre Pol*, relascha et ne feist le voyage, d'autant que l'on disoit qu'il faisoit force eau.

Nous eusmes le vent assez à gré à nostre partement, et n'eust esté ceste hourque sy pesante, où estoit nostre admiral, nos affaires se fussent mieulx portées; car je croy qu'elle seule fust cause de tout nostre malheur, pour nous avoir détenus prez d'un mois en nostre traversée, qu'eussions peu faire en douze ou quinze jours. Ce qui fust cause que la plupart de nos soldatz tombèrent malades, tant pour estre mal accommodez, principalement aux navires de Monsieur de Strosse, que pour n'estre accoustuméz à la mer; et fust bien la maladie sy grande, que l'on en jecta hors le bord plus de huit cens, avant qu'eussions jamais cognoissance de terre; et ne pensoit nostre admiral la maladie telle, sans l'avertissement que luy en donna le sieur de Fumée, lequel particulièrement en estoit fort persécuté en ses vaisseaux; et luy fit lors remonstrance, en l'assemblée de tout le conseil, qu'il estoit très nécessaire, puisque le vent ne servoit à nostre route, relascher en quelque isle prochaine de nous, pour rafraischir l'armée, et qu'autrement il se trouveroit avec des vaisseaux sans soldatz; et fust d'avis donner à Madère, qui n'estoit lors qu'à soixante lieues de l'armée et où le vent nous portoit par force,

et disoit qu'en un seul coup nous ferions deux effects, qui estoit de se saisir de l'isle et rafraischir l'armée. Mais le roy de Portugal ne le trouva bon, ny feu Monsieur de Brissac, d'autant qu'il avoit promesse d'en estre viceroi. Voilà comment souvent les particularismes sont causes de la ruine du total.

Il faillit aussy à arriver un très grant desastre, qui est que, le jour de la Saint-Jean, nostre admiral cuida brusler par la faulte de quelques coquins de cuisiniers, ce qui estoit un certain présage du malheur qui arriva pais après. Et pourtant vous diray-je que l'apprehension fust si grande, qu'une grand' partie des soldats malades, et mesmes jusques à l'extrémité, recouvrèrent santé par ceste peur, et quelques uns se jectèrent en la mer pour se sauver aux aultres vaisseaux, et ne s'en sauva qu'un seul. Ceste hourque estoit si pesante et mauvaise de voile, que ne peusmes decouvrir terre avant le 14<sup>e</sup> jour du mois de juillet; et lors se tint le conseil pour sçavoir ce que l'on auroit affaire; où il fust résolu que Monsieur de Brissac avec douze ou quinze navires tiendroit fort au vent de l'isle de Saint-Michel, pour empescher quelques vaisseaux de l'ennemy qui estoient au havre de la cité, qu'ils ne se peussent sauver; lesquels le sieur du Landreau avoit attaquez, et ne leur avoit peu rien faire, et y avoit perdu son lieutenant, comme l'on me conta depuis à la Terce. Mais toutesfois, ce dessein fust rompu, et ne sçay pourquoy, sinon que quelques-uns disoient qu'il n'estoit point de bonning séparer l'armée, veu que l'on attendoit celle de l'ennemy d'heure à aultre; comme en avions es advis par une caravelle, qu'un des navires du sieur de Fumée avoit prinse, ensemble des grandes forces qui y estoient.

Cependant, le sieur de Brissac vint à bord de nostre admiral, bien courroucé de s'avoir

son entreprise et en vouloit beaucoup  
 u sieur de Coquigny qui avoit toute  
 ans nostredit admiral. Il y eust aussy  
 s bien grand par nos pilotes, qui  
 t l'isle Sainte-Marie pour l'isle de  
 ichel<sup>1</sup>, et avoyent résolu d'y descen-  
 os malades, qui estoit une erreur  
 de pour gents qui faisoient tant les  
 et qui néantmoins trouvèrent leur  
 op courtes et de beaucoup. Nous  
 out le dimanche sur l'une et sur l'au-  
 e devant ladicte isle, les uns tirants  
 coups de canon à terre, cependant  
 sieur de Strosse, le comte de Vimioze,  
 Sainte-Soline et autres furent dans  
 appe, bord à bord de terre, pour re-  
 e quelque descente; lesquels de re-  
 t advisé que le lendemain l'on des-  
 en terre avec mille ou douze cents  
 , comme je croy; et fust ordonné que  
 de Beaumont demeureroit dans son  
 pour commander à l'armée de mer.  
 ndemain, qui estoit le lundy, nous  
 ied à terre, sur les dix ou onze heures,  
 ade résistance, encores que l'ennemy  
 rès grandes forces, mais il fust fort  
 d'autant que nous descendîmes entre  
 ers fort haults, et où la mer fraignoît  
 lement que l'ennemy n'eust jamais  
 ie telle témérité, et où, s'il eust eu  
 quebuziers bien résolus, ils nous  
 empesché bien aysément la descente.  
 de Brissac tomba en la mer et faillit  
 , comme aussy fist le sieur de Sainte-  
 et beaucoup d'autres qui se noyèrent  
 uit, et force bateaus rompus; et s'il

fault que je die que nous fusmes là et en  
 beaucoup d'autres lieux plus heureux que  
 sages, comme vous verrez par cy après. Après  
 la descente faite, chacun mist ses troupes en  
 bataille, et s'advança le sieur de Bus avec  
 son régiment le premier, suyvy de toute  
 l'armée, et fîmes un long temps alte, pour  
 voir sy l'ennemy viendroit à nous, qui estoit  
 à deux mille pas de où il pensoit que deus-  
 sions faire nostre descente. Sur les cinq à  
 six heures, le sieur de Fumée dist à Monsieur  
 de Strosse qu'il s'en alloit tard et qu'il estoit  
 besoing se loger avant la nuit, de peur de  
 quelque désordre. Et lors fust commandé au  
 sieur de Bourdas, mareschal de camp, d'aller  
 prendre les logis au plus prochain vilage, qui  
 pouvoit estre distant de la cité d'environ une  
 lieue et demie, où nous ne trouvâmes ny  
 femmes, ny enfants, ny pain, ny vin, qui fust  
 un très mauvais rafraichissement à nos sol-  
 dats, lesquels ne mangèrent chose du monde  
 pour ceste nuict, sinon quelques pourceaus,  
 qui furent tuez, et tous chauds mis sur les  
 charbons sans pain, ne vin, ny sel, avec un  
 peu d'eau, qu'il falloit aller quérir à prez  
 de demie-lieue de là.

Le lendemain qui estoit le mardy, je trou-  
 vay le sieur de Fumée avec ses troupes, qui  
 acheminoit pour aller à Ville-Franche suivant  
 l'avis du conseil, pour s'asseurer de la ville  
 et faire mouiller l'ancre aux vaisseaux prez  
 d'un islet, où il y avoit bonne rade, et où ils  
 pouvoient estre seurement, cependant que  
 l'armée de terre achèveroit de conquérir ladicte  
 isle de Saint-Michel. Et sy eust-on peu tirer  
 beaucoup de vivres de ladicte ville, qui eussent

<sup>1</sup> Liguël et Santa-Maria sont deux îles de l'archipel de l'Atlantique Açorien; mais Saint-Michel est de beau-  
 coup plus importante, ayant presque deux fois l'étendue de la Tercère.  
<sup>2</sup> Il ne s'agit que de l'expédition de Saint-Michel, mentionnée dans la lettre de Catherine de Médicis.  
<sup>3</sup> Il s'agit de l'expédition de Saint-Michel, mentionnée dans la lettre de Catherine de Médicis.  
<sup>4</sup> Il s'agit de l'expédition de Saint-Michel, mentionnée dans la lettre de Catherine de Médicis.  
<sup>5</sup> Il s'agit de l'expédition de Saint-Michel, mentionnée dans la lettre de Catherine de Médicis.  
<sup>6</sup> Il s'agit de l'expédition de Saint-Michel, mentionnée dans la lettre de Catherine de Médicis.  
<sup>7</sup> Il s'agit de l'expédition de Saint-Michel, mentionnée dans la lettre de Catherine de Médicis.  
<sup>8</sup> Il s'agit de l'expédition de Saint-Michel, mentionnée dans la lettre de Catherine de Médicis.  
<sup>9</sup> Il s'agit de l'expédition de Saint-Michel, mentionnée dans la lettre de Catherine de Médicis.  
<sup>10</sup> Il s'agit de l'expédition de Saint-Michel, mentionnée dans la lettre de Catherine de Médicis.

suyv l'armée de terre, qui en eust très grande faulte. Ce conseil fust rompu et ne scay par qui, sinon que je vis le sieur de Fumée fort fâché et presque résolu de se rembarquer et courir sa fortune à part, n'estant point obligé à l'armée sinon que de bonne volonté. Monsieur de Strosse lors le pria de luy donner encore ceste journée, en laquelle il espéroit mettre une fin en la conquête de ladicte isle, ce que ledict Fumée luy accorda, luy remontrant pourtant qu'il s'en repentiroit de ne l'avoir creu, et qu'il estoit très difficile d'exécuter ce qu'il pensoit en sy peu de temps et avec si peu de moyens, et qu'il estoit très bon de s'asseurer de quelque chose.

L'armée donc s'achemina pour aller loger à un village delà le port, où fismes un très long chemin parmi les montaignes et rochers et vallées, avec une chaleur extremes, chargez de nos armes et sans trouver ny pain, ny vin ny mesmes de l'eau; et cheminâmes au matin, jusques à cinq heures du soir; et vous puis asseurer qu'il en demeura de l'armée plus de deux ou trois cents recreus du chemin, suffoquez par la soif et accablez de leur armes, à la mercy des montaignarts qui en firent de belles curées. Sur les cinq heures, Monsieur de Strosse, voyant son armée faire une sy longue traicte et oyant nouvelles que l'ennemy estoit près de là, fist faire alte pour rallier ses troupes, ce qui faisoit grand plaisir à beaucoup qui n'en pouvoient plus. Cependant nostre guyde se desroba de nous et donna, comme je croy, advisement à nos ennemis de l'estat auquel nous estions, lesquels ne faillirent incontinent à paroistre, marchants en très bel ordre, et descendants par trois ou quatre chemins de la montaigne, pour s'en venir à nous, et paroissoient un grand nombre, d'autant que toutes les forces de l'isle estoient jointes avec les Espaignols et pen-

soient fort bien que nous ne les attendrions pas, veu le peu d'hommes que nous estions au regard d'eux; et furent six ou sept des nostres fort engagez, lesquels s'estoient escartez de l'armée pour recognoistre quelques montaignes, et estoient gentilshommes signalez, comme le sieur de la Ferrière, de Homme et Roquemorel, et aultres desquels ne scay le nom. L'ennemy s'advança du costé où estoit Monsieur de Brissac, lequel mit ses troupes en bataille fort promptement, cependant que quelques uns escarmouchoient, comme en pareil cas faisoit son devoir le sieur de Bus, et estoit sur la main droite le régiment du sieur Sainte-Soline, où le sieur de Brissac s'advança pour y mettre ordre; duquel régiment le capitaine Sauvat estoit sorty avec quelques harquebuziers pour escarmoucher, où il fut blessé d'une harquebuzade, et fust aussi tué le capitaine Roquemort d'un coup d'espee et quelques dix-et-huit ou vingt soldats. Monsieur de Strosse n'estoit au commencement que l'ennemy parust, d'autant qu'il s'estoit avancé avec le sieur de Fumée et ses troupes pour gagner le logis où l'on disoit que l'ennemy venoit. Ce qui fust cause que luy et le sieur de Fumée reboursèrent promptement vers nostre armée avecques leur troupes, et y furent encore assez à temps, ce qui rassura nostre armée et donna fort à songer à nos ennemis, qui pensoient avoir bien meilleur marché de nous. L'escarmouche dura environ quelque heure et demie, où il mourust deux fois tant de l'ennemy que des nostres, et fist le sieur de Bus la retraite. Nous avions encore pris de deux lieues jusques à nostre logis, où estoit nostre mareschal de camp Bourdas, arrivé de fort bonne heure et qui ne vied ny n'ouy rien de l'esbat que nous eusmes, et estoit plus de bruiet à neuf heures avant que l'armée fust toute rendue, et en l'endroit où nous nous

la journée auparavant, tellement que art de nos soldats estoient demy déses- t croy que nos chefs, pour ne point ir, ne sçavoient où ils en estoient et oyent mettre la faulte sur le pauvre e Vimioze, qui avoit baillé le guyde s avoit trahy; mais, sauf leurs bonnes il me semble advis qu'il y avoit faulte dence en leur fait, ne considérants ils entroyent en terre d'ennemis, où besoing entrer munis de tout ce qui cessaire pour le vivre et pour le com- que les gens de guerre ne laissent ommodité à leur ennemis après eux; s cogneurent bien le lendemain et juand l'on proposa d'aller attaquer la se trouvant un grain de pouldre en os troupes, pour le peu de provision en avoit fait; les soldats ayant usé auparavant à ceste escarmouche toute

estoit en fort grande peine et ne sça- que faire, lorsque inespérément arriva igaïs des principauls de la cité, fort barbe blanche, ayant une bonne mie, lequel s'adressant à Monsieur se luy assura que les Espaignols it retirez dans leur fort et avoyent né leur ville, et qu'il venoit au nom ses concitoyens faire offre de la cité it ce qui estoit en leur puissance, et tout ils le suployent que leur ville pillée et abandonnée aux soldats; ce accorda fort volontiers Monsieur de et apporta un grand contentement à estre pouvre armée, qui avoit grand d'un tel secours; et nous achemi- à l'heure mesmes à un village près er, où l'ennemy pensoit que deussions estre descente et qui estoit aussy de la cité, où fust envoyé le sieur de

Sainte-Soline avec son régiment pour recog- noistre le fort de ladicte cité et s'il y avoit moyen de le prendre; les autres troupes furent logées en des maisons particulières à la campagne, qui couvroient celle ou logeoit le roy de Portugal, qui pour lors mit pied à terre pour recevoir ses subjects, qui venoyent s'excuser et luy demander pardon.

Le vendredy, vinrent nouvelles que l'armée d'Espagne paroissoit, ce qui fust cause que le sieur de Fumée avec ses troupes se rembarqua, par le commandement dudict roy de Portugal auprès duquel il estoit logé. Sur ces entrefaites il y eust quelques bateaux des nostres qui, la nuict, s'en allèrent à bord de quatre beaux vaisseaux espaignols qui estoient en rade sous le fort de Sainct-Michel, où ils ne trouvèrent personne dedans, et les amenèrent à nostre armée sans grande résistance. Le samedi au soir fust découverte l'armée espaignole, qui estoit fort au vent de la nostre, et lors fist-on toute diligence de faire embarquer l'armée, ce qui fust fait en peu d'heures, sans estre chargez de ceux du fort, et ne perdismes un seul homme et retirasmes mesmes tous nos malades qui estoient en terre, et fist l'on tout ce que l'on peult, après l'armée embarquée, pour s'approcher de celle de l'ennemy, qui estoit pour lors au vent. Et ne peusmes guères gagner pour ceste journée, d'autant que le vent nous estoit fort contraire.

Cependant, les opinions estoient fort diverses, les uns voulant combatre avant que plus grandes forces leur fussent jointes, comme le bruit en estoit; les aultres au contraire disoyent qu'il ne falloit hazarder une armée harassée contre gens frais et qui estoient dedans de sy grands vais avec de sy grandes troupes; et ce i ttre les choses propres en da er, la T et austre isles qui à

par la perte de l'armée, et que pourtant il seroit besoing d'y bien adviser avant que rien hazarder. Le lendemain, le vent se changea tellement, qu'eusmes lors le vent de nos ennemis, et ne tenoit plus qu'à nous que dez ce jour la bataille ne se donnast; mais il sembloit qu'un chacun fust fort refroidy, nostre armée marchant en fort grand désordre, escartez tous les uns des autres; ce qui fust cause que le sieur de Strosse en pria deux ou trois des plus grands vaissaus et des mieux artillez pour attaquer et amuser l'ennemy pendant qu'il ralieroit toute l'armée, lesquels l'en refusèrent tout à plat; et ne sçavoit ce qu'il devoit faire, sinon que sur ces entre-faites arriva le sieur de Fumée, auquel il feist entendre ce qui se passoit, lequel Fumée incontinent s'offrit d'aller attaquer l'ennemy et l'amuser à coups de canons, cependant qu'il joindroit l'armée, pourveu qu'il l'assœurast sur sa foy de le secourir, ce qu'il promist et jura de ne l'abandonner, comme fist pareillement le comte de Vimioze, qui estoit présent; et en mesme temps arriva tout sur l'heure le sieur de Foinée sur l'armée des ennemis, et le premier coup de canon qu'il tira fust au vice-admiral, et de là, costoyant ladicte armée, tirant tousjours force coups de canon, vint jusques au grand galion où commandoit le marquis de Sainte-Croix, leur admiral, auquel aussy il donne toute sa volée, revire à l'autre bande, et continue d'attaquer l'ennemy, pensant avoir secours de Monsieur de Strosse comme il luy avoit promis, et ne craignoit se mettre à vau-le-vant sur ceste assurance, tellement que nous autres le timmes un long temps perdu; et luy, se voyant abandonné, se resout d'enlever quelqu'un des navires de ceux qui estoient à la queue de l'ennemy, et, le pensant aborder, coule au long dudict navire où il se feist une

belle salve d'une part et d'autre, et se sauva se voyant à vau-le-vant, emportant un de leur bateaus pour gage, dedans lequel le lendemain vint trouver Monsieur de Strosse, auquel il se plaignoit fort du mauvais tour qui lui avoit esté fait, et qu'il cognoissoit bien par cela le peu d'envye qu'avoit de combattre nostre armée, et qu'il ne faloit pas qu'il s'engagast trop avant de peur qu'il fust abandonné comme il avoit esté; et c'estoit sur le tillac tout hault lorsqu'il tenoit tels langages, et n'estoit d'avis nullement que l'on donnast la bataille; sur quoy insistoyent beaucoup de gens au contraire, mais je crois toutesfois que c'estoit au plus loing de leurs pensées, et qu'ils en sçoyent bien autrement qu'ils ne disoient.

Monsieur de Strosse print lors le sieur de Fumée à part et devisèrent longtemps ensemble touchant ce qui se devoit faire, et ce qui luy en sembloit. A quoy respondit le s<sup>r</sup> de Fumée (comme me raconta Monsieur de Strosse le soir mesme), qu'il n'estoit nullement d'avis que la bataille se donnast, veu les grandes forces de l'ennemy, qui estoient en nombre six fois plus que nous, montez des plus beaux vaisseaux de la chrestieneté, gens frès, conduicts par un très grand capitaine, comme l'ordre admirable qu'ils guardoyent nous en sçeueroit assez; et que nous, au contraire, estions peu, la plus part malades, et sy harassés de la terre et de la mer, dans des vaisseaux petits et mal accommodez, oultre avec une très mauvaise volonté de rien faire qui vaille, comme ils avoyent desjà monstré avec le pauvre ordre dont l'on marchoit; tellement que, tout cela considéré, nous pouvions plustost une miserable issue de la bataille que non pas une heureuse victoire, laquelle il tenoit certain aux ennemis. Il luy remonstra d'avantage que de la conservation de ceste armée dependoit tout l'estat du roy de Portugal, qui estoit

qu'il le suplioit très humblement d'y bien penser avant que rien hazarder, smement qu'il n'y estoit point contrainct vions La Tercière où nous rafreschirions armée, et la renforcerions de plus de illes soldatz, qui estoient là, qui estoit up plus que n'en avions. Il luy tint up d'autres propos qu'il n'est besoing e, ny pour tousjours de divertir de son ig; et, prenant congé de luy pour se en son bord, voyant Monsieur de e tout irrésolu de ce qu'il avoit à faire, et que s'il trouvoit par l'advis des capi- de l'armée qu'il fust de besoing de tre, voyant la difficulté qu'il faisoit uer le grand galion où estoit le marquis ncte-Croix, qu'il s'offroit de l'aborder, e vouloit donner cent harquebuziers et inq matelots, d'autant qu'il avoit perdu part de ses hommes; dont Monsieur osse et le comte Vimioze le remer- t fort, et que le lendemain ils l'adver- it du tout. Quelque heure après, ar- t les sieurs de Brissac et de Buz et capitaines, lesquels tous ensemble rent qu'il falloit donner la bataille et en ir un chacun, ce qui ne fust pourtant et; et ce qui estonna encores beaucoup istres fust que le lendemain Monsieur osse, voulant donner la bataille, quicta irque pour prendre un des vaisseaux nsieur de Brissac, où commandoit le de Beaumont, qui n'estoit ny si grand fort pour rendre un tel combat que sa- hourque, ouy bien plus légier et pour e tenir au vant. Cependant, sans mar- er autrement, ce bon seigneur avec le de Brissac ensemble abordèrent le vice- al des ennemis, n'ayant engagé pas un urs au combat avant que y aller, et lais- a la discrétion d'un chacun de prendre

party. J'estois, cependant que la farce se jouoit, en une petite barque fort au vent pour juger des coups, et pensoy incontinent que le pauvre seigneur estoit perdu, voyant que si peu de nos gens combatoyent, et que luy, et le sieur de Brissac avec les meilleurs soldatz n'avoient peu enlever ce navire qu'ils avoyent abordé; et pensoy encore bien mieulx tout perdu, quand je veis le sieur de Brissac se desborder d'avec Monsieur de Strosse et le laisser là tout seul. Et ne laissa luy pourtant d'estre abordé d'un espagnol, qui entra dans son vaisseau et en fust maistre un long temps. s'estant le sieur de Brissac et les siens retirez bas, comme je l'ouïs dire à quelqu'un des siens, et que, sans un nommé le capitaine Nipyeville grand marinier, il estoit en dangier d'estre pris. Cependant, il faisoit bon voir le marquis de Sainte-Croix dans son gallion avec dix-huict ou vingt de ses plus grands vaisseaux. qui tenoit sur une bande et sur l'autre, et regardoit nostre armée pour voir s'il en tombe- roit quelques uns entre ses pattes, et estoit le sieur de Fumée près de luy au vant, faisant telle manoeuvre que luy, et tirant force coups de canons, qui estoit tout ce qu'il pouvoit faire, n'ayant point d'hommes pour aborder le moindre de leurs navires; lequel estoit très marry de ce que Monsieur de Strosse ne l'avoit adverty et qu'il ne luy avoit envoyé les hommes qu'il luy avoit promis, et qu'il n'avoit tenu l'ordre qu'il avoit avisé avec luy pour com- battre sy l'occasion se présentoit; tellement qu'il pensa pour son debvoir le mieulx qu'il pouvoit faire de n'abandonner le grand galion de l'ennemy et de l'amuser tant qu'il pourroit à coups de canon, comme il fist, et demeura tout le dernier des nostres parmy l'ennemy et longtemps après la victoire crieée, où il fust fort battu à coups de canon des ennemis, qui le voyoyent seul parmy eux, et pensoyent bien

## VI

RELATION DU VOYAGE ET DE LA DÉFAICTE DE MONSIEUR DE STROSSI, L'AN 1582<sup>1</sup>.

roy de Portugal, Monsieur de Strossi et de Brissac partent de Belle-Isle avec le et puissante armée. Sa Majesté s'em- dans la grande hourque, qui a esté a malheur de la France et de la perte e réputation, acquise par si longues pour ce qu'elle ne valoit rien, ny de ny de tout; et sommes demeurez vingt r la mer plus que ne debvions; là où, ust esté bonne, nous eussions pris l'isle Michel, n'eussions point trouvé l'armée d'Espagne et faisions ce qui ne fust aict par aucuns vivans. Et est à noter onnestable et le s<sup>r</sup> de Strossi estoient uez dans ladicte grande hourque, où estois avec ma compagnie et le capi- zet avec la sienne.

les chemins on donne advis au roy Madère, plustost qu'à Saint-Michel, que le temps nous y servoit. Mais la qu'il avoit que, si une fois le François mis le pied, jamais on ne l'en eust ut cause qu'il ne le permist, et luy e son premier malheur, car nous l'eus- sément pris. Voilà cela perdu pour attendons le vent pour nous mener à Michel.

IL EFFECT, S'IL EST BIEN CONDUICT.

arrivons à Saint-Michel, où sept ou

huit cents Espagnols, y estans en garnison, nous veulent empescher la descente en l'isle, mais d'une façon très brave et furieuse nous y descendons et les repoussons, mettans tous les régimens en bataille.

PREMIER MALHEUR APRÈS LA DESCENTE EN TERRE.

Tous les chefs et capitaines vont vers M<sup>r</sup> de Strosse, pour sçavoir de luy s'il vouloit pas que les troupes s'avancassent pour tailler en pièces l'Espagnol, chose qui nous estoit fort facile, et mesmes d'entrer pesle mesle avec eux dans leur ville et forteresse, dont nous n'estions distant que d'une petite lieue. Il se met sur des raisons de philosophie, dont chacun désespéroit et ne fut d'avis que l'on s'advançast plus outre, ains au lieu de pour- suivre la victoire sur l'ennemy, si estonné qu'il se rendoit presque à nostre mercy, commanda que l'on allast faire les logis pour l'armée. Voilà notre première faulte.

SECOND MALHEUR ET PRESQUE SEMBLABLE AU PRÉCÉDENT.

L'ennemy se retire au fort et, voyant la faulte que nous avons commise de ne les avoir taillé en pièce, se résout de nous donner une venue le lendemain, si tant estoit que nous meissions en chemin pour les aller trou- ver : ce qu'il feit; mais il y eut du mauvais

nat., fonds franç. 3959, f<sup>o</sup> 96 v<sup>o</sup>, copie. — Ce récit a été adressé le lendemain même de l'événement à Monsieur du Haillant, conseiller du Roy, secrétaire de ses finances, historiographe de Sa Majesté, en com- muni- cation avec Ouardel. — Bernard de Girard, seigneur du Haillan, né à Bordeaux en 1535, était poète et écrivain, de bonne heure aux recherches érudites et fut nommé, en 1571, historiographe de France par Charles IX. Publié, en 1576, la première histoire nationale écrite en français. Protégé par Villequier, par Champ- gny, il fut comblé de récompenses et d'honneurs par Henri III. Son livre de l'État et succès des affaires de France eut plusieurs éditions. Malgré de grands défauts et une vanité extraordinaire, il resta en faveur sous Henri IV et le 23 novembre 1610 en possession de toutes ses charges.

pour luy et l'eussions encores défaict, si eussions voulu poursuivre la victoire, comme entendrez.

Le lendemain, nous nous acheminons vers la cité et trouvons par les chemins environ six à sept cents harquebusiers espagnols, embusquez derrière une longue muraille et force rochers, dont le pays est fort bien garny; mais nous marchons avec telle ordonnance, que nos enfans perdus les ayans descouverts, au lieu que tous ensemble nous devoient faire une salve d'arquebusades, il leur fut force de venir à l'escarmouche, que nous attaquasmes si furieusement que nous les meismes en desroute. Et au lieu de continuer le combat qu'ils avoyent bravement soutenu au commencement et avec grande perte de plusieurs bons hommes des nostres et mesmes de capitaines comme de Roquemoret, très brave cavalier, et qui leur fait couster bien chère sa mort, ils commencèrent à fuir; et eussiez veu les capitaines, pour mieux fuir quitter leurs cuirasses, les enseignes rompre leurs bastons et plier leurs drapeaux pour mieux courir, et les soldats presque tous abandonner les mousquets et harquebuses. Ce que voyans, le courage nous croissoit, quoyque bien las et fatiguez, et fusmes vers M<sup>r</sup> de Strosse sçavoir de luy s'il vouloit que continuassions la victoire sur nos ennemis jà en fuite, que, s'ils eussent mieux couru que nous, au moins entrerions-nous pesle mesle avec eux dans leur fort; dist que l'armée estoit lasse et fatiguée et qu'il s'en alloit tard, que plustost il falloit adviser de s'accommoder pour ce soir et que nous ne pouvions faillir à les perdre; dont nous désespérions tous de veoir si mal aller les affaires.

L'ennemy cependant se retire dans son fort. se résout d'y tenir bon et d'attendre du se-

cours de l'Espagne, que nous eussions aisément empesché si nos affaires eussent esté bien conduictes et remédié à toutes les fautes précédentes. Mais il y a certains hommes qui ne veulent jamais que leur opinion cède à la raison et qui ne croient ceux qui y voyent aussi clair qu'eux des yeux de l'esprit. Je me tais de peur de dire ce qu'il m'en semble.

#### BONNE RÉOLUTION.

Reconnoissant nos fautes passées, voyant qu'il n'y avoit plus moyen de les combattre que par derrière les murailles, on se résout de les assiéger et de les battre de leurs canons de batterie et quatre coulevrines avec autres pièces pour battre en défense. Voilà le meilleur du nombre.

#### ADVIS QUI SERT BEAUCOUP.

Sur ce temps, est pris une careville<sup>1</sup> d'advis, avec plusieurs lettres du roy d'Espagne, par lesquelles il mandoit à ceux de l'isle qu'ils fussent en mer pour les aller prendre, qu'ils eussent sur toutes choses à nous empêcher la descente, et qu'il leur envoyoit une puissante armée pour les secourir, qu'ils tinssent bon et qu'il leur feroit sentir sa bénignité et libéralité royale, avec plusieurs belles paroles royales; et comme aux nouveaux accidens, nouveaux conseils.

#### BON CONSEIL S'IL EUST ESTÉ BIEN SUIVY.

Tous les capitaines donnent advis au roy et à M<sup>r</sup> de Strossy de mettre toute l'armée à terre et faire poser l'ancre aux navires devant une forteresse, à Villefranche<sup>2</sup> distant cinq petites lieues de la cité. Cependant que l'on tiroit l'ennemy assiégé, on la batteroit, et si l'armée d'Espagne venoit, l'empêcher fort.

<sup>1</sup> La « Caravelle » est un petit bateau à voile latine, dont se servaient surtout les Portugais et les Espagnols.

<sup>2</sup> Villefranca encore aujourd'hui la principale ville de l'île, située sur une bonne rade de la côte méridionale.



cilement de descendre ny donner secours à l'ennemy et outre seroit impossible d'offenser les navires. Voilà un très bon conseil résolu.

THOISIÈME FAUTE ET DESTRUCTION  
DE LA PREMIÈRE RÉOLUTION.

Deux jours après, l'on commence à descouvrir l'armée d'Espagne, qui faisoit un nombre de trente et un grands navires, dont ledict s<sup>r</sup> de Strosse estant adverty, fut d'avis de faire remonster tous les soldats dans les navires. Ce qui fut débattu par plusieurs capitaines, mais pour cela ledict s<sup>r</sup> de Strosse, avec l'opinion du connestable, furent d'avis que nous quittassions la terre et tinssions la mer pour combattre l'armée d'Espagne.

OBSTINATION SUR LA REMONSTRANCE.

Pour remonstrance qui fut faicte audict s<sup>r</sup> de Strosse que nous ne debvions quitter un si bon morceau que celui que nous tenions, qu'aussi il ne falloit hazarder l'estat du roy de Portugal au péril d'une bataille, et qu'il avoit l'effense du Roy de France de ne combattre adicte armée, respond à toutes choses et dict que ladicte armée ennemye n'estoit en nombre que de trente et un grands navires, et la nostre de soixante et treize, tant grands que petits, et que fort facilement nous défendrions ladicte armée. que si, une fois defaicte, nous étions maistres du Portugal, de toutes les isles, mais aussi de toutes les flotes des Indes, de Calicut et du<sup>1</sup>. . . . A quoi il y avoit beaucoup d'apparence, si ladicte armée eust esté defaicte. Cela est résolu, et commence-on à quitter la terre pour se remettre tous en mer.

Chascun est en son navire, et mettons le

vent en poupe, pour aller droict trouver ladicte armée d'Espagne pour la combattre. Comme nous en sommes assez près et environ les quatre heures du soir que nous les avions rangez proche de terre, que toutes choses nous favorisoient, la terre, le vent et la mer, que tout estoit avec nous, Monsieur de Strosse mande à tous les capitaines que tous eussent à donner avec luy dans l'armée ennemye et que chascun choisist son party, que deux à deux ils abordassent un navire. Pensant ledict sieur estre bien suivy, va pour donner dans ladicte armée en intention d'aborder l'admiral, et cinq ou six des nostres passent au milieu de ladicte armée en intention de combattre et aborder. Mais comme mondiet s<sup>r</sup> de Strosse voit que les deux parts de son armée avoyent faict les poltrons et, au lieu de se mettre pesle mesle, avoyent tenu au vent et amené leurs bourssets<sup>2</sup> pour la peur qu'ils avoyent d'y aller; leedicts cinq ou six, ensemble mondiet sieur de Strosse, feirent largue sans s'arrester, et retourna pour rallier son armée qui estoit ja esparsée de crainte. Que si nostre armée entière eust lors donné, il n'y a rien si certain qu'emportions la victoire; car jamais ne se voit si grande espouvante en armée qu'elle estoit en celle de l'ennemy, qui, pour n'avoir recongneu nos actions et pour avoir veu un si grand nombre à l'égard du leur, pensoient qu'ils ne dureroient rien devant nous; mais ce fut bien le contraire. Ce jour se passa et ne fut rien faict d'un costé ny d'autre. La nuist se perdit dix-huict ou vingt de nos navires, qui n'avoient volonté de combattre; toutesfois que les voyons toujours et faisoient nostre mesme route, mais ne nous approchoient aucunement. Le jour venu, plusieurs capitaines vin-

<sup>1</sup> Le mot est laissé en blanc.

<sup>2</sup> Le «boursset» est la voile du mât de misaine à l'avant du navire.

drent veoir M<sup>r</sup> de Strosse; les uns gens de bien accusoient ceux qui avoyent faict les fautes et bailloient très bon conseil de leur faire trancher la teste. Ce qu'il ne voulut faire, pensant par une remonstration aigre les induire à mieux faire en l'occasion présente; car l'ennemy n'estoit qu'à une canonnade de nous. Mondiet s<sup>r</sup> de Strosse advertit tous les capitaines qu'il vouloit combatre au jour et qu'à ceste fin ils se tinssent près de luy. Nous approchons de fort près l'ennemy, qui marchoit en un bel ordre. Mondiet s<sup>r</sup> commanda à un de nos grands navires d'aller attaquer un des leurs qui demouroit derrière, afin que le reste de l'armée allast secourir ledict navire, et que cependant nous eussions plus belle occasion de la combattre et leur donner bataille. Ledict navire alla fort bravement; mais comme il eust tiré deux à trois volées de canon et force harquebusades sur ledict navire, ladicte armée amène ses grands bourssets pour attendre ledict navire, mais comme celui qui estoit allé attaquer l'autre vit que les navires pour estre destinez à l'avant-garde et pour aller secourir, au lieu de ce faire et de donner dans l'armée ennemye, feirent une autre route et se reculèrent à plus de quatre lieues des armées, luy aussi fait largue et se retira des deux armées. Cependant, la poltronnerie des navires, fors de cinq, nous laissa là engagez, que si l'ennemy eust eu le vent aussi bon comme il ne l'avoit, dès lors il nous prenoit et nous emmenoit. La journée se passe de la sorte, avec un désespoir de tant de fautes les unes sur les autres et aussi de tous les gens de bien qui estoient près de luy, jusques aux plus petits soldats qui brusloient d'ardeur de combattre.

L'ENEMY RECONNOIST NOSTRE DÉSORDRE.

Le lendemain il ne se fait rien avec l'en-

nemy, seulement on advisa de convoquer tous les chefs au bord de l'Admiral, pour leur remontrer encores une fois les vilaines et poltronnes fautes qu'ils avoyent commises, afin que semblable chose n'arrivast. L'on délibéra de leur faire signer à chacun un roule et règlement de la forme qu'ils auroient à tenir au combat, avec obligation, au premier qui s'escarteroit de l'armée, d'estre dégradé de noblesse et de perdre la vie. Ce qui fut fait.

#### CONSEIL.

Ledict s<sup>r</sup> de Strosse fait cest bon conseil à un jeune capitaine de vos amis de l'armée demander ce qu'il luy sembloit de ce qu'il avoit fait le jour et de tout ce qui s'estoit passé. Luy remontra que les premières fautes qui arrivoient aux armées et commises par les inférieurs aux chefs principaux, procédoient le plus souvent à faute de se faire obéir, et que si, dès la première faute qu'ils avoyent commise, il leur avoit fait trancher la teste, il n'en fust ensuivy une seconde, au danger d'une troisieme. Et que quant à ce qu'il les avoit obligez par seings et par sermens et par la perte de l'honneur et de la vie, la poltronnerie estoit si avant enracinée en leurs cœurs, qu'ils feroient aussitost une troisieme faute qu'une deuxiesme. Respond qu'il avoit besoin et qu'il se confioit en leurs promesses et que, s'ils faisoient outre leursdictes promesses, il les feroit punir selon la rigueur. Sur quoy l'autre luy dict que s'il fondeoit l'appuy du gain de la bataille sur telles promesses de poltrons, il estoit très mal assuré, et que, plustost, il seroit meilleur avec une armée aller faire quelque bel effect ailleurs, que non pas sur telle assurance se perdre l'Etat d'un pauvre prince spolié, remis en ses mains pour recevoir mort ou santé, dont il recevroit à jamais honte; ou bien, puisqu'il

solu de donner bataille, il debvoit tous les capitaines de son armée et abatre avec luy le jour de la bataille et aux lieutenans et enseignes, que onnoient quand et luy pesle mesle, et ient comme ils s'y estoyent soubmis, après le combat on leur feroit traneste, ensemble à leurs capitaines et ir avoir choisi pour membres peres si lasche coeur. A quoy il répondistroit leur donner trop de mescontent faire trop de deshonneur. Bref, il et tout le conseil que l'on luy peust e servit de rien.

DES CONSEILS PAR CAPITAINES DE MER.

demain au plus matin, ledict s<sup>r</sup> de ppelle tous les capitaines de mer et lans audict navire, leur veut faire bon l'ordre dernier qu'il avoit faict : stoit malaisé, voyant ce qui s'estoit bascun luy en dist son opinion, et voit plustost juger la ruine de son ie de l'ennemy; au surplus qu'il s'y si avant engager qu'il y demeureroit, u'il estoit si mal suivy lors qu'il falera au combat.

stant tous conseils et advis de ses s, il dict estre résolu de donner la e jour mesme et qu'il s'asseuroit que le suivroit. Et comme l'on le verroit remier, que les autres auroient honte, e suivoient. Au demeurant, estoit déour ce que sa grande hourque n'estoit le changer de navire pour ce jour et uer dans un grand vaisseau appartenant au comte de Brissac, sur lequel estoit e s<sup>r</sup> de Beaumont, lieutenant du s<sup>r</sup> e Brissac. Nous luy remonstrasmes

et aux capitaines Bazet et<sup>1</sup>..... d'aborder avec luy. Et ledict comte de Brissac, s'assurant, se disoit, plus de nous que d'aucuns autres de l'armée, il s'embarque dans ledict navire, ensemble le connestable de Portugal, le s<sup>r</sup> de La Chasteignerai et cinquante ou soixante gentilshommes avec luy, faisans en nombre dans ledict navire environ six cens hommes de combat.

LA BATAILLE.

Ledict jour, environ sur le midy, ledict s<sup>r</sup> de Strossi part, met vent en poupe, ordonne son armée, faisant en nombre de quarante-quatre ou quarante-cinq voisles, dont s'en estoit perdu dix-huict ou vingt pour de combattre. Et disant ces paroles : « Si nous sommes gens de bien, cecy ne nous monstra rien, et les taillerons en pièces. Au demeurant, Strossi va monstrier le chemin aux autres et va fondre pour ne retourner jamais qu'il ne soit vainqueur du vaisseau qu'il abordera, qui fut le plus grand et le plus fort galion de l'ennemy. Et quant à toy, capitaine du Mesnil, et toy aussi, capitaine Bazet, tenez-moy parole, et comme vous me verrez à bord, venez-moy secourir et abordez par la poupe, et moy par la proue. »

TRAGÉDIE ET DÉSASTRE PRÉDICTS.

Le voilà party d'une espouvantable façon et suivi pour tout de sept ou huict navires qui donneront pesle mesle sur l'ennemy, tesmoins plus de quatorze cents des nostres tuez sur la place de ce jour seulement, qui rendirent le combat. Ledict s<sup>r</sup> de Strossi, ensemble ledict comte de Brissac, vont aborder le grand galion *S-Mathieu*, dans lequel il y avoit huit cents vieux soldats espagnols de Flandres avec plu-

sieurs grands seigneurs. Si tost que ledict s<sup>r</sup> fut abordé, nous allons aussi aborder, comme il nous avoit commandé, et dès lors, si ne l'eussions secouru, ce grand navire l'emportoit, comme un milan un poulet. Car son navire n'estoit qu'une petite patache près de luy. Et d'avantage fusmes abordez de dix ou douze grands navires plus grands que nous, chargez de tant de soldats qu'ils ne se pouvoient tourner. Comme nous fusmes joinets ensemble, nous rendismes un tel combat, qu'autour de nous tuasmes plus de douze cents hommes seulement. Dans le grand galion *S<sup>t</sup>-Mathieu* nous tuasmes plus de huit cents hommes; de tout l'équipage ne s'est sauvé qu'un vieil homme et un petit garçon, et, en plusieurs navires proches de nous, vous eussiez veu ruisseler le sang par les trous et mangères du navire, gros comme la jambe. Ce que voyant, le marquis de Sainte-Croix, leur général, il envoya nous aborder de sept huit gros navires et trois ou quatre gallions qui nous foudroient de coups de canon, et renirent quatre à cinq cents hommes frais dans ledict galion. Ce que voyant M<sup>r</sup> de Strossi et que ne pouvions plus soutenir le combat, qui dura depuis une heure après midy jusques près de six heures du soir, tant pour la perte innombrable d'hommes qu'avions faicte, que pour le nombre de blessez, qu'aussi de la faute de munitions, de balles, d'harquebuses, fut d'advis de se desborder et se retirer, et nous commanda de tenir le combat pendant qu'il se dégageroit : ce que nous feismes très bien. Il se dégaga et sortit plus de trois cents pas hors de danger et de toute l'armée. Mais, comme le marquis de S<sup>t</sup>-Croix voit qu'il avoit le vent et que mondict s<sup>r</sup> de Strossi devoit estre las du combat veu le long temps qu'il y avoit qu'il y estoit, va à toutes voiles, suivy de trois gallions, l'aborder et l'enlever

d'une si estrange façon, sans que jamais aucun des nostres l'allast secourir, que si seulement y eust eu un navire qui l'eust secouru, il n'eust esté perdu de la sorte. le pauvre seigneur, au moins une patache pour sauver sa personne, celles du connestable et du s<sup>r</sup> de Beaumont, qui tous trois estoient jà fort blessez.

Aucuns disent qu'il est mort et tous ceux qui l'assistoient. Les autres disent que le marquis de Sainte-Croix luy a sauvé la vie, non au connestable. Quant au comte de Brissac, ayant esté amené hors d'auprès de mondict s<sup>r</sup> de Strossi par quatre ou cinq gros navires, il demeura fort engagé et presque pris; car je puis dire avoir veu l'Espagnol plus de demie heure sur le haut de son navire, triomphant de ses despoilles et emportant dans leurs vaisseaux plusieurs de ses meubles jusques à sa vaisselle d'argent; mais il fut mieux servy, obéy et secouru que le pauvre M<sup>r</sup> de Strossi, car un navire des siens appelé *Mancombre*, voyant que son chef étoit perdu s'il n'alloit le retirer au hazard d'y demeurer, si en va fort bravement, et le retour le desgage et le sauve; chose que j'ay veue. De dire qu'il est mort ou blesé, non. Tant y a, que j'ay opinion qu'il soit plustost mort que blesé. Car si autrement estoit, tous les navires avec le sien ne s'en fussent retournés en France, comme ils ont faict.

Cependant que les autres estoient hors empeschez de leur costé, nous ne l'estions pas moins du nostre et n'espérions autre grace que celle de Dieu, qui nous favorisa beaucoup. Car ayant tout ramassé du combat, et nostre grand galion *S<sup>t</sup>-Mathieu* tellement las qu'il n'en pouvoit plus, quoyque bien rafreschy d'hommes, s'en va lever un petit vent, comme il a accoustumé de faire sur la mer vers le soir, qui amena le grand gallion, lequel, nous treuvant à

sa queue, nous met hors de la presse des autres; et, comme il veid que les navires qui estoient autour de luy ne le suivoient, il eut peur et de sa bonne volonté se départ de nous et nous de luy, dont nous fusmes très aises; car tous nos bons hommes estoient morts ou blessez. Voilà comme Dieu nous a préservez. Cependant il y avoit encores deux pauvres navires des nostres près de nous durant le combat, qui tous deux furent perdus, l'un fut bruslé et tous les hommes y estans, et l'autre pris et tous les hommes tuez, fors deux, un de chaque navire, que je sauvay dans nostre navire et les ay encores avec moy. Dans l'un estoient plusieurs soldats de Rocquemoret, et dans l'autre le capitaine la Berge, capitaine d'une des compagnies de nostre régiment. C'est un gentilhomme de la Brie, et ay sauvé son plus jeune frère. Ils ne reschapoit rien de ce qu'ils pouvoient attraper. Bref, Monsieur, si l'on veut demander qui a bien fait, vous pourrez avec vérité dire le régiment de la Boyne, que commandoit feu M<sup>r</sup> de Buz, deux ou trois navires du comte de Brissac, sans le sien, car il a fait ce qu'un César pouvoit faire, et le sieur de Strossi, ce qui estoit possible à un homme aventureux, furieux et désespéré, mais non à un grand capitaine comme il estoit. Car s'il eust creu le conseil de ses plus fidèles serviteurs, cela ne luy fust pas arrivé, et ne feray de ma vie estat d'homme qui ne croira que son opinion, qui usera de viels mots de philosophe au temps de résolution. Il y a un régiment qui n'a rien fait, sinon une pure poltronnerie et dont le chef pouvoit sauver ce pauvre malheureux. Mais, comme tous ses soldats luy criassent : « Allons à bord, Monsieur, allons pour sauver M<sup>r</sup> de Strossi » jurant le ventre Dieu, leur respon-

doit : « Allez-y, si vous voulez, voilà la chaloupe. » Et sur ce, faisant taire un chascun, fuit, passa et repassa, sans tirer une harquebusade, ni luy ni son régiment. Qui me fait dire que s'il va en France, comme il fait, quelque grande masse de chair qu'il aye, on ne lui fasse, et à tous ses capitaines, lever la teste. Je ne vous le nomme pourlant ny aussi le capitaine Thomas pour poltron, et d'autres du comte de Brissac. Si vous demandiez à celuy dont je vous parle combien il a perdu d'hommes, car vous le verrez chez un de vos amis : « Hélas ! Monsieur, de douze cents hommes que nous estions à nostre pauvre régiment, il n'en est resté que trois cents et tous les chefs presque ou morts ou blessez à mort. A Dieu que ceux que vous verrez de là mentiront à leur aise : ce sera à qui aura mieux fait, et nous qui n'avons la langue, l'ouye, ni la voix pour respondre, serons les poltrons. On leur fera grand tort, s'ils ne sont tous pendus. »

DE LA TRAGÉDIE.

Est à noter que comme l'on fut résolu pour combattre, le roy se met dans une patache et se retira dans la Trecière<sup>1</sup>, où ceux qui y ont voulu se retirer y ont esté les bien venus, mais maltraictez, dont chacun est malcontent; et craints que cela soit sa dernière perte et fin à tous malheurs. Car vous entendriez les soldats et aucuns capitaines se désespérer de la cruauté qu'on exerce sur eux. On les fait mourir de faim et coucher sur les carreaux; car pour compagne ils ne donnent que quatre petits toicts à pourceaux : Capitaines, retirez vous là avec vos soldats. Il ne faudroit grand cas pour en esbransler beaucoup qu'il y en a. Dieu y mette la main et regarde ce pauvre roy en pitié.

<sup>1</sup> Évidemment, l'île de la Tercère.

Notez que l'armée de l'ennemy estoit composée le jour du combat de vingt-huit grands vaisseaux, dont y en avoit sept galions passans pour nous destruire, et, dans lesquels vingt-huit vaisseaux, y avoit six mille sept cents soldats, tous vieils, qui estoient toutes les forces du roy d'Espagne; aussi estoient-elles conduictes par ses plus grands capitaines, le marquis de Sainte-Croix, le marquis de Favas et dom Lopez. Il a esté prins une caravele des leurs, qui a rapporté estre mort de leur costé, le jour de la bataille, quatre mille hommes. Le marquis de Sainte-Croix blessé, auquel l'on n'attend vie. Si le pauvre Monsieur de Strossi a esté prins, et qu'ainsi soit, il est aussi mort. Forre noblesse des leurs mourut en ce grand galion qui tint à bord si longtemps. Je dis grands personnages; car en toutes leurs façons avoit plus de princes que de simples gentils-hommes. Des noms, je ne les sçay. Cela se sçaura en Espagne et en France.

Monsieur<sup>1</sup>, comme ainsi soit que les mauvaises nouvelles soyent plus promptes messagères aux oreilles de ceux à qui il en desplaist, que bonnes à ceux qui les auroient agréables, je ne doute que maintenant toute la France, voire la Chrestienté, et jusques aux nations barbares, ne soit advertie de nostre malheur et désastre en la perte de Monsieur de Strossi, le jour de bataille que donnasmes contre l'armée d'Espagne, conduite par le marquis de Sainte-Croix, et dont je vous discoureray par un petit mémoire à part, pour plusieurs particularitez. Je vous diray seulement qu'après la bataille finie, je me suis retiré en l'isle de Trézière, où est à présent le roy de Portugal, avec perte de quarante de mes soldats, et moy fort blessé d'une harquebusade en la jambe,

dont plusieurs ont opiné me la devoir couper. Mais Dieu y ayant mis la main, et ma résolution de perdre plustost la vie que permettre telle chose, je suis maintenant hors de ce danger et commence à me bien porter. D'Arènes a évité tout péril et se fait honneste homme. Il est avec moy en ceste isle, où tous les François reçoivent beaucoup de mauvais traitemens, tant à cause du grans nombre qui y sommes, de la nécessité de ce pauvre et misérable prince, qu'aussi de la malice de son peuple, qui me fait doubter que s'il n'y donne un prompt remède, chacun criera pour s'en retourner; à quoy faire je seray le dernier, et plustost seray-je simple soldat auprès de ce prince, lequel m'ayme beaucoup, que grand en France, ou ailleurs, estimant ceux qui s'en retourneront ne debvoir recevoir beaucoup d'honneur de l'avoir quitté en si mauvaise fortune. Et puisque nous sommes engagez par foy avec luy, il faut y endurer commoditez et incommoditez, ainsi que j'y proteste de faire. Tout nostre malheur, et celui du prince, est qu'il ne nous est resté un seul chef. Ils ont tous esté tuez, prins ou blessés mort, quasi comme si c'estoit permission divine, et n'y a celui qui veuille maintenant reconnoistre autre pour chef que le roy. De moy je ne suis commandé que de luy, car mon maistre de camp est mort. Je vous disois au commencement de ma lettre que je vous ferois un mémoire à part de ce qui s'estoit passé; mais il est si ample que je n'ay besoin d'allonger celles-ci, sinon pour vous conjurer, servir et sommer de m'aimer, à vous souvenir de vostre fils, luy escrire un peu des affaires du monde; si l'on prendra revanche de l'affaire qu'avons receu; ce que l'on en diét; et

<sup>1</sup> La lettre est, comme nous l'avons vu, adressée à « Monsieur du Haillan », auquel le correspondant ajoute quelque part : « Il vous sera fort aise de me faire part de vos nouvelles par Fournion, que congneissez, qui retourne de deçà, ou avec les paquets de Monsieur de Villeroi. »

que faict Monsieur en Flandres; le roy de Navarre en son pays et aussy les changemens de la Cour; qui est bien, qui est mal, et qui se resjouyt de nostre perte. Je vous supplieray de faire tenir cest autre petit paquet où il s'adresse, et, si voyez aucuns de mes amis ou parens, vous leur pourrez faire part des nouvelles de mon portement seulement.

Et pour ce que j'ay à escrire encores quelque dépesche pour le pays de Septentrion, celle-

cy prendra fin par mes humbles et plus affectionnées recommandations à vos bonnes graces. Priant Dieu, Monsieur, vous avoir et tenir tousjours en sa sainte et digne protection.

De l'isle de la Trecière, ce dix septiesme jour d'aoust mil v<sup>e</sup> l xxxii, et de

Vostre humble obligé et obéissant serviteur,

DU MESNIL OUARDEL.

## VII

### LETTRE DE VILLEROY AU ROI<sup>1</sup>.

Saint-Maur, 12 septembre 1582.

Sire, nous receusmes hier au soir bien tard ung paquet de Monsieur de Saint-Goard, escript à Madrid le premier de ce moys à unse heures de nuit, par lequel il mande que, ledict jour, la confirmation de la nouvelle de deffaite de M<sup>r</sup> de Strosse estoit arrivée là, thesmoignée et publiée par un escript imprimé soubz le nom du marquis de Sainte-Croix, chef de l'armée espagnolle; lequel escript ne contient autre chose que ce qu'a dict et rapporté M<sup>r</sup> le conte de Brissac. Car il appert par icelui qu'il n'i a eu que trois navires de l'armée du s<sup>r</sup> de Strosse qui ayent abordé et combatu : la sienne, celle dudict conte, et une autre que l'on estime estre celle du cappitaine Brevedan de Rouan. Et toutesfoys ilz confessent, par ledict escript, avoit esté blessé et tué de leur costé sept-cens-septente et sept hommes. Je présume, Sire, qu'ilz font leur cause la meilleure qu'ilz peuvent, à leur accoustumée. Ils disent que ledict s<sup>r</sup> de Strosse, estant blessé d'une harquebusade, mourust à

l'instant qu'il fust amené audict marquis; mais, veu le traitement qu'ilz advouent et publient par ledict escript avoir faict aux autres prisonniers, je pense qu'ilz l'ont tué de sang froid. Car, Sire, ils disent les avoir tous faict mourir ou pendre, cinq jours après ledict combat, par le jugement dudict marquis, lequel les a condamnez comme ennemys de la paix publique, perturbateurs du commerce et fauteurs des rebelles à son roy. C'est une très grande injure et infamie faicte à vostre nation, Sire, et marque encores plus grande de la cruauté, et barbarie insupportable de l'autre. Ils nomment vint-cinq gentilzhommes par ledict escript, à qui ilz ont faict trancher la teste et trente autres qu'ils ont faict pendre, entre lesquelz (il dictz du premier nombre) est le jeune Chastaignerie<sup>2</sup>. Ledict escript porte que le conte de Vimiose mourust le lendemain du combat, blessé d'harquebusades et d'une estocade, et que le s<sup>r</sup> de Beaumont avoyt esté tué en combatant. Ils disent que le conte

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç. 6631, f<sup>o</sup> 68.

<sup>2</sup> La Châtaigneraie était monté sur le vaisseau de Beaumont, avec Vimiose, pour accompagner Strossi.

de Brissac s'en est fuy dedans une barque, ou qu'il a esté tué d'une harquebusade<sup>1</sup>; quant au reste de nostre armée, ilz assurent qu'il est entièrement rompu; mais ilz n'en cotent aucune particularité, de sorte que je pense qu'ilz n'ensçavoient lors rien de certain. Quelqu'un a dict ce matin à la Reyne vostre mère que Sainte-Soulayne, s'en revenant, avoit rencontré dix navires qu'estoient partyz de la Rochelle, il y a quelque temps, conduitz par les cappitaines Pradin et Chauvin, avecques lesquelz il s'estoyt rallié et retourné combattre ladicte armée Espagnolle. Mais tel advis est encores très incertain; s'il en survient autre chose, je vous en advertiray.

Sire, l'on m'a escript de Bordeaux que le premier président estoit tumbé fort malade et en danger. Vostre Majesté sçait de quelle importance est ledict estat, partant il me suffira l'avoir advertie de l'extrémité de celui qui le possède.

Sire, Monsieur de Belleville nous a escript aussi que le gouverneur de Taillebourg, nommé Vaudré<sup>2</sup>, a esté assassiné par ung sien parent qui est huguenot. Madame de la Trimouille, à qui le chasteau appartient, demande qu'il lui soit rendu comme Montagne, et promet de le garder fidèlement. Au contraire, ledict s<sup>r</sup> de Belleville supplie que l'on ne s'en fie à elle et que l'on y pourvoye un homme de bien. Vous cognoissez mieulx que nul autre l'importance de la place, laquelle est à présent gardée par la femme et le lieutenant du defunct, qui réclament ladicte dame de Trémouille, ainsi que ledict s<sup>r</sup> de Belleville nous a mesmes escript.

Vostre Majesté en ordonnera sa volonté, et je prirai Dieu, etc.

Vostre très humble et très obéissant et très obligé subyet et serviteur,

DE NEUVILLE.

## VIII

### LETTRE DE MONSIEUR DE SAINT-GOARD AU ROI<sup>3</sup>.

Madrid, le 17 septembre 1582.

Sire, par les miennes du 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> de ce mois, Vostre Majesté, aura veu ce qui s'entendoit et parloit icy sur la nouvelle et relation que le marquis de S<sup>t</sup>-Croix avoit donné de la rencontre qu'il avoit fait avec Mons. de Strosse; . . . ils jubilent tous les jours, comme si tout le bien de leur monarchie consistoit seulement dans ce seul exploit, durant encore dans toute l'Espagne les faistes commandées sur sète occasion, comme aussi se faict à

Lisbonne grandes prosesions et s'y préparent grandes festes et jeux de tonaulx. Il ne se voit à sète heure marchandise plus requise de par deçà que le discour estampé sur la relation de la victoire du marquis, qui se vend à chaque pas que l'on puisse sere. J'en envoi un dès le premier de ce mois, qui m'estoit venu de Lisbonne. . .

A la vérité ce faict les a fort réabillez. — quand ce ne seroit pour aultre que pour la

<sup>1</sup> Villeroy reproduit la ce que portait l'écrit de Sainte-Croix, bien qu'il ait dit au commencement que Brissac ~~est~~ était revenu en France.

<sup>2</sup> Sur la mort de M. de Vaudray. — Voir plus loin, p. 410 et suiv.

<sup>3</sup> Bibl. nat., ms. franc. 16108, f° 386-391. — Dépêche autographe, déchiffrée.



réputation que les François ont perdue de s'estre si mal portez à ceste occasion et d'avoir ainsi à leur veue perdu leur général, faisant vaillamment son debvoir, comme il fist avec quatre ou cinq navires<sup>1</sup>; et, à ce que j'entends du reste, les ungs tournaient à la Tercière et les aultres à la route de France. Ceux qui font profession d'honneur rougiront quand

l'on leur demandera conte de la bonne compaigny qu'ils ont faict à leur général. Suppliant Vostre Majesté me pardonner, si j'entre si avant en ceste matière loing de l'occasion et du danger; néanmoins, comme en fidèle subject et serviteur et bon françois, je ne puis que je ne me soye santý des chausés ausquelles celles-cy m'obligent...

IX

LETTRE DE HENRI III À VILLEROY<sup>2</sup>.

Octobre 1582.

Villeroy,

Je ne sçay qui peust avoyr esté si bon amy de mon beau-frère<sup>3</sup>, que de destourner la Reyne de se servir de luy, c'est-à-dire de luy nomer, comme sa charge le porte, le chef qui y doit aler, puisqu'il n'est besoing que d'un chef et de raffraichissement; car Brissac n'a ni gagné la bataille, ni raporté tele marque sur lui qu'à son ocasyon il faillust déshonorer autrui pour l'honorer. Mais j'ai quelque moyen de faire mal et bien à ceulx qui en feront à ce que j'aime. Toutes les couleurs sont trop fausses pour nous repaistre sur le printemps. Ou il faut que Brissac aye la charge du tout de l'amyrauté, ou que qui l'a n'y soit inquieté à la faire; et je croys que fera pour le moins ausy byen que nul autre sçaurait faire les leurs et avec autant de fidélité. Ou il faust

conservier les personnes en honneur, ou il ne s'en faust point servir. La Reyne sera mieulx et plus diligamment servie. Il ne faust pas que l'on la serve ainsy à couvert; car tout se sçayt. Je vous descharge mon cœur. Le commandant de Chates y servyra ausy bien que Brissac, et mon beau-frère sera conservé, se faisant en son honneur. Il est allé voir son père à Narbonne; mays je parlerai tousjours de ce qui luy touchera comme de mon fay et propre. Je suis sy animé des cruautéz Espagnolles, que je m'en vangerai avec l'aide de Dyeu.

Je serai le neufiesme jour d'octobre à Parys; mays, si nous pouvyons estre à Sinct-Germin, je m'i aimeroys byen, contenant...

De Mollins,

HENRY.

<sup>1</sup> Quelques documents sur l'affaire des Açores se trouvent encore dans le vol. 416 du fonds italien, intitulé *Arsi dal 1581-1584*, f° 155 et suiv.

<sup>2</sup> Bibl. nat. Nouv. acq. fr. 1245, f° 41.

<sup>3</sup> Le duc de Joyeuse, qui avait épousé la sœur de la reine.

## X

## LETTRE DE MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE À CATHERINE DE MÉDICIS.

Londres, 5 septembre 1581<sup>1</sup>.

Madame, je dépèché hier à Vos Magestés le baron d'Armanville, avec la prière de la royne d'Angleterre sur la résolution qu'elle supplie au Roy lui donner sur le fét de son mariage, en quoy elle veult voir et fere une fin, et comme elle dict et assure très résoluement de se marier suyvant la poursuite que luy en fét Monseigneur Vostre filz, sy toost qu'elle aura eue du Roy quelque bonne nouvelle pour la descharger de la guerre de Flandres; non qu'elle n'y veille contribuer plus que personne, estant femme de Son Altesse; may elle veult seulement en cella contenter ces peuples, comme elle leur a promis.

Ladite royne m'a mandé ce jourd'huy qu'elle me prioit de fere dilligence d'advertir Vosdictes Majestés de sa bonne et perfectie intention envers Elles et toute la couronne de France et que, pour le regart d'Escoce, je ne m'en misse point en peine et qu'elle n'y envoyroit ny gens de guerre, ny donneroit augmentation au mal qui c'estoit offert par ceulx qui avoient prins Monsieur le prince d'Escoce, pour le grand mal qu'ils vouloient à Monsieur le duc de Lenox, de quoy j'ay écrit fort amplement par ledict baron d'Armanville à Vos Magestés, et de l'affection que luy-mesme a veue en ceste princesse de ce joindre et metre du tout Francoyse, en disant qu'elle ne pence pas que cella ce puisse fere sans le mariaige, où elle n'a jamais parlé sy résollument, ny avec tant d'affection que à

présent; je ne sçay sy elle dict la vérité en son cuer, ny pareillement le grand trésaurier qui y est en sa part, comme il démontre, plusieurs affectionné que je ne l'ay point veu. Et remettent à la despeche dudict s<sup>r</sup> d'Armanville et à ce qu'il vous en dira de bouche, je diray en cest endroit à Vostre Magesté, Madame, que présentement il me vient d'ariver un courrier d'Escoce, qui me porte nouvelles certaines et assurées que ceste assemblée, de laquelle j'ay écrit au Roy qui ce devoit fere de tous les estatz d'Escoce à Estrelin pour le xv<sup>e</sup> de ce moys, pour y voir et conclure qui auroit avec le plus de forces bien fet ou mal fet, et s'il estoit possible d'accuser Monsieur de Lenox de crimes de lèze-Magesté et le fere sur cella mourir. La chose a esté terminée par un bien expès commandement du prince d'Escoce audiet duc de Lenox de ce retirer et partir hors du royaume d'Escoce, le xiv<sup>e</sup> de ce moys au plus tard, et bailler et ce démantoir des deulx fortresses de Dombertram et de Blakenesse, dont il avoit le gouvernement, à deulx Escocoys nommez par le prince pour y entrer; et, afin que ledict s<sup>r</sup> de Lenox se peut retirer en toute seureté du pays d'Escoce, il s'en iroit embarquer audiet Dombertram, ce qu'il a accepté et promis, et estoit arrivé le neuf ou dixiesme de ce moys audiet Dombertram, pour satisfaire au commandement dudiet prince d'Escoce de point en point; et de ceste heure, sy les choses n'ont changé, ledict

<sup>1</sup> Aut., Bibl. nat., Cinq Cents de Colbert, vol. 337, f° 801.

ix doibpt estre sur la mer bien près  
 unce. Voilà, Madame, comme les  
 nt finies, et le prince d'Escoce con-  
 commandé par ceulx qui ce sont  
 sa personne, de fère ce qui leur a  
 rys aussy adverty que ledict prince  
 : voullu consentir que l'on fist mal  
 : Lenox et qu'il a dict en pleurant  
 roit aultent que l'on le fist mourir  
 ; et j'avoys usé par desà de toutes  
 sions qu'il m'avoit esté possible en-  
 princesse et son conseil, pour n'al-  
 feu plus grand qu'il estoit audict  
 sques à luy dire que, sy elle le faysoit  
 le duc de Lenox avoit mal pour estre  
 et subject du Roy, Sa Magesté ny  
 France ne le pourroit endurer : en  
 m'a teneu promesse. Je ne foyz point  
 aussy qu'elle ne soit très ayse de  
 t s' duc de Lenox hors de là. Ladite  
 a aussy mandé que ung pillotte ve-

neue de Lisbonne disoit que l'armée d'Espagne  
 avoit esté doffecte par la vostre, que Monsieur  
 de Strosse n'estoit point mort, et que l'on  
 disoit qu'ilz avoient pris plusieurs vayscaulx  
 de la flotte des Indes, dont le roy d'Espagne  
 estoit en grande collaire et vouloit fère chas-  
 tier tous ceulx qui avoient combatu, voyent  
 qu'ilz n'avoient aultre commandement que de  
 donner seure escorte à la flotte des Indes.  
 J'espère de fère envoyer bien toost d'icy huit  
 grands navires armez soubz le nom de mar-  
 chans, là part que sera le s<sup>r</sup> Don Anthoyne;  
 et je supply Dieu, Madame, qu'il donne à  
 Vostre Magesté, en très perfecte santé, très  
 heureuse et longue vie et ung heureulx con-  
 tementement de vos desirs.

De Londres, ce xv<sup>e</sup> jour septembre 1582.

Vostre très humble et très obéissant subject  
 et serviteur,

M. DE CASTELNAU.

# XI

## ENGAGEMENT D'HENRI III VIS-À-VIS LA REINE D'ANGLETERRE <sup>1</sup>.

par la grace de Dieu roy de France  
 gne, à tous ceux qui ces lectres ver-  
 : faisons que nous désirons singu-  
 voir effectuer le traité de mariage  
 e très haute et excellente prin-  
 tre très chère et amée seur et cou-  
 abeth, par la grace de Dyeu reyne  
 rre, et nostre très cheir et très amé  
 que François d'Anjou, nous avons  
 t déclarons que, suivant l'article dudit  
 stre intention a toujours esté et est  
 r raison dudit mariage, nostre-dite

bonne seur n'entre en dépense ni ses sujets  
 pour la guerre de Flandres; au contraire,  
 promettons que, s'il avenoit cy-après que, à  
 l'occasion ou en haine dudit mariage, ou au-  
 trement en conséquence de ladite guerre de  
 Flandres, nostredicte bonne seur et cousine  
 la royne d'Angleterre, ses pays, terre et  
 seigneuries fussent envahis ou assillis par  
 guerre par aucuns princes ou potentats de  
 quelque autorité, dignité et prééminence qu'ils  
 soient ou puissent estre, sans nul excepter,  
 que nous joindrons nos forces avec celles de  
 nostredite bonne seur, et emploierons de

Museum. *State papers*, France, vol. 74. Copie. — A la suite est écrit : « Le grand secret. »

bonne foi et à nos despens tous nos moyens contre les ennemis d'icelle nostredite bonne sœur, laquelle nous n'abandonnerons en aucune sorte jusqu'à ce que la guerre soit finie ou par la victoire ou par un bon traité et accord fait du consentement de nostredite bonne sœur, laquelle sera aussi tenue réciproquement d'employer toutes forces et moyens pour

nous, nos royaumes, pays et sujets en pareil et semblable cas.

Donné à Bourbon-Lancy, le vii de septembre 1582.

Signé : HENRY.

Et plus bas : PINART

## XII

LETTRE DE L'AGENT ANGLAIS GEPFREY À M. DE WALSINGHAM<sup>1</sup>.

18 avril 1583.

Monsieur, voyant qu'il n'alloit personne en Angleterre, j'ay prié Toupper<sup>2</sup>, présent porteur, de haster son voyage, affin de vous faire entendre ce qui s'est passé par de çà, quoique les nouvelles soient facheuses et particulièrement à moy; c'est que Monsieur de Mouy, estant venu de Gascoigne à Paris en poste, pour voir Madame de Clermont de Lodève, la quelle il espéroit espouser, ha par malheur trouvée son ennemy capital, cest assassinur Maurevert<sup>3</sup>, qui traitreusement tua son père et donna l'arquebusade à feu Monsieur l'admiral; son sang esmeu et exhorté par Monsieur de Saucourt, gentilhomme picard, son parent et amy, avec quelques autres surmonta toute crainte et difficulté pour faire justice et se dépêcher de ce malheureux homme, de façon que luy et mondit s<sup>r</sup> de Saucourt, accom-

pagnés de dix ou douze hommes ne craignirent point d'attaquer son ennemy, qui estoit accompagné d'autant et avec çà d'hommes qui portaient poitrinals, ouvertement attaquant le sieur de Maurevert. Il le trouva bien armé, et, devant que Maurevert essaya de luy donner de sa pistole, mais Monsieur de Mouy luy donna le coup, et la pistole tua un pauvre tailleur en sa fenestre; lors Maurevert essaya de fuir; Mons<sup>r</sup> de Mouy le chargea par derrière si hastivement, qu'il luy donna trois coups d'espee dont l'un alla jusques au foie, et en mourut le lendemain matin, qui est vendredi dernier. Comme Mons<sup>r</sup> de Saucourt attaquoit les aultres, il eust la cuisse percée d'une balle et tomba par terre, ce fut cause de donner espouvante à ceux qui suivoient, de façon que, ne secondant point

<sup>1</sup> British Museum, State papers, France, vol. 75. Cet agent se nommait Geoffrey le Brunne et il était secrétaire de son maître. Il servait souvent à Walsingham et fut de nombreux voyages à Londres. On trouve en son nom des lettres qu'il servait de 1582 à 1584. C'est lui qui prétendait savoir le comte de Sancerre avec lequel Henry qu'il avait préparé pour sa mort.

<sup>2</sup> John Touper était un courreur très fréquentant les cours comme porteur de dépêches entre les ambassadeurs d'Angleterre en France et leur gouvernement.

<sup>3</sup> François Lorrain dit Maurevert de Montmort, était un maître Arden de Vendôme, originaire de Mouy, et connu par ses lettres et ses poésies. Il fut tué par Henry de Mouy le 18 avril 1583. C'est le profil à l'avant 1583. Lorrain de Vendôme avait un grand nez et une grande bouche, mais Maurevert mourut la nuit suivante.

Monsieur de Mouy, il fut frappé par un des gens de Maurevert d'un coup de poitrinal par le col et sortoit par le menton; les joues estoient toutes fracassées, dont il tomba mort un soldat de Monsieur de Mouy, qui presque seul avec son maistre fait bien, blessa deux de ceux de Maurevert à la mort. Monsieur de Saucourt mourut en son logis le jour mesme, Monsieur de Mouy fut porté au Fort-l'évesque tout à l'heure, et Maurevert à unge maison prochaine. La Royne mère fait assembler le Conseil et proposa de faire trancher la teste à Monsieur de Mouy, affin de confisquer ses biens; mais presque tous y contredirent, remontrant qu'il en arriveroit de grands inconveniens : l'un qu'on osteroit le courage aux gentilshommes et devoir des enfans vers leurs pères et parents; l'autre que on ouvreroit la porte à tous trahisseurs qui, par après, assassineroient hardiment ne craignant point les revanches. La Royne répliqua que c'estoit contre la pacification; mais on dict contre que le meurtre en la personne de feu Monsieur de Mouy a esté commis non comme d'ennemy, mais d'homme servant son party, estant non seulement de sa suite, mais en sa maison. Monsieur de Liencourt le demanda pour l'embauser et faire porter à Mouy<sup>1</sup>, ce qui luy fut accordé; et le corps embausmé partit samedi matin pour aller à Mouy. Presque tout le peuple est aise de la mort de Maurevert<sup>2</sup>, et la noblesse regrette fort Monsieur de Mouy, tant d'une religion que de l'autre, et, à la verité, c'estoit un sage et vaillant gentilhomme, du quel on pouvoit espérer beaucoup de bien. Je vous ay bien voullu informer de la

verité, sachant que plusieurs en pourroient escrire diversement, qui ne sçauront la verité comme moy, qui couchay la nuit avec luy, et sçay comment tout s'est passé.

Son frère puisné est allé en Bretagne pour se marier. Ils faisoient leurs voyages pendant que le roy de Navarre faict une petite diette. M<sup>r</sup> le Prince de Condé se vouloit aussy marier à la fille de Madame de la Trémoille, mais le Roy ayant descouvert l'empêcha tant qu'il peult, intimidant ladicte Dame. Il ha envoyé 4 compagnies à Taillebourg, elles n'y sont encore reçues et ne sçait-on ce qui en arrivera. Tout est bien réuni en Languedoc. Le maréchal de Montmorrency promet merveilles; les affaires du roy de Navarre s'acheminent en mieux et donna bon ordre pour se garder, desirant toutes foyz la paix néantmoins. Il apparoit qu'on veult remuer mesnage en France et on voit des préparatifs contre les protestants, si ce n'est que Dieu en empêche par une confusion qui apparoit, estant tant de partisans à l'Estat, à sçavoyr le Roy et ses deux mignons. Monsieur le Duc et les siens, Messieurs de Guise et leur parentage, qui tous font grandes menées. Le peuple ce pendant est tant ennuyé, que, n'estoit la diversité de religion, il seroit prest de se lever. Monsieur le Duc ha comencé sa diette à Dunkerke. Comme on dict, l'assemblée de Suisse n'est encor séparé; on dict que le duc de Savoye y ha envoyé, craignant d'estre condamné. On attend un légat du pape, qui ne peult apporter de bien. On parle du mariage de la princesse de Lorraine avec le duc de Savoye. Le duc de Lorraine ne la voullut donner à Mons<sup>r</sup> d'Espernon, qui a esté

<sup>1</sup> La seigneurie de Mouy était située en Picardie, aujourd'hui Moy, chef-lieu de canton de l'Aisne, à 12 kilomètres de Saint-Quentin.

<sup>2</sup> La reine mère avait, en 1576, fait remettre 1,000 écus à Maurevert, à condition qu'il quitterait la France; mais le misérable, se sentant soutenu par les Guises, s'était contenté de se cacher momentanément dans sa maison.

— Voir le *Registre Journal* de P. l'Estoile, édit. Jouaust, t. I<sup>er</sup>, p. 137.

cause de rompre le desseing du Royaume d'Austrasie et du Comtat de Venisse. Il se fait de tous costés grandes menées, desseins et entreprises; mais toutes ne réussissent pas. Quant je seray de retour, je vous en diray plus de particularités, en attendant, je prieray Dieu, Monseigneur, qu'il vous donne, en très bonne santé, longue et heureuse vie.

De Rouan, ce 18 d'avril 1583.

Monsieur de Mornay vous a escrit : nous estions chez luy hier, il se prépare pour son retour. Il me vouloit mener avec luy; mais j'n'ay peu, mes affaires ne le permettant.

Vostre très-humble serviteur,

M. GUYART.

### XIII

#### FONDATION À PERPÉTUITÉ D'UNE MESSE POUR HENRI II À LA COLLÉGIALE DE CLÉRY<sup>1</sup>.

23 janvier 1576.

Sçachent tous présens et advenir que ce jourd'huy, lundy vingt-troisiesme jour de janvier, l'an de grace mil v<sup>e</sup> soixante et seize, en la présence de Francoys Pougier, notaire juré de la baronnye de Cléry, et des tesmoings cy-après nommez, très haulte et très puissante princesse Catherine, par la grace de Dieu royne de France, mère du Roy, contesse d'Auvergne et de Lauraguays et dame de Levroulx, laquelle, pour la singulière dévotion qu'elle a à l'église, collégial et chappelle royal Nostre Dame de Cléry, et pour prier Dieu pour l'ame de defunct de bonne mémoire le Roy Henry, son seigneur et espoux, que Dieu absolve, d'elle et des roys ses enfans, et pour la paix et repos de ce royaume et pour la conservation d'icelluy, a voulu et ordonné, veult et ordonne par ces présentes, que les doyen, chanoynes et chappitre de ladicte église de Cléry soient tenus faire dire et celebrer tous les jours à perpétuite une messe basse de Nostre Dame, et à la fin d'icelle la collecte et

oraisons pour l'ame des Roys dessusditz et trespassez, en ladicte église au principal autel, à sept heures du matin, et incontinamment après la messe fondée en icelle église par defunct et de bonne mémoire le Roy Loys onzième, que Dieu absolve, dicte et célébrée. Et seront tenus lesdicts doyen, chanoynes et chappitre fournir du luminaire pour user durant ladicte messe, assavoir : de deux cierges qui seront mis sur ledict autel et deux torches qui seront allumées durant la consécration et élévation du *Corpus Domini*. Item, seront tenus lesdicts doyen, chanoynes et chappitre entretenir à tousjours devant ledict principal autel, où se célébrera ladicte messe, une lampe ardente et qui bruslera nuit et jour sans intermission, que ladicte dame fera fournir pour la première fois. Item, veult ladicte dame que les dessusdits doyen, chanoynes et chappitre fassent dire par deux des petits enfans de chœur de ladicte église, durant et après ladicte messe, le psaultier entier par chançon.

<sup>1</sup> Minute. Arch. dep. du Loiret, fonds N.-D. de Cléry. — Voir les lettres des 2 mars et 10 novembre 1583, plus haut, p. 45 et 70.

, ce qu'ilz feront à perpétuité sans y t outre ce, veult et attend ladicte s lesdicts doyen, chanoynes et chap-ladicte église soient tenuz de faire un an, le dixième jour de juillet, ce et obit complet pour le salut de dict feu roy Henry, son seigneur et et fournir de luminaire convenable rvice. Et pour l'entretienement et de la fondation et choses cy-dessus, ladicte dame a donné et octroïé, t octroye par ces présentes ausdicts chanoines et chappitre de ladicte leurs successeurs, la somme de deux s livres tournoys de rente annuelle et lle, et icelle prendre et percevoir par doien, chanoynes et chappitre, leur r ou receveur à ce commis et depputté, ur simple quittance, sur tout le re-ladicte terre et baronnye de Levroux rtenances et déppendances, à ladicte partenant à cause de son propre; la-mme de n<sup>e</sup> xx livres tournois, lesdicts hanoynes et chappitre recepvront par s du receveur ordinaire du domaine onceau, d'autant que la recepte de terre de Levroux est unye et incor-ecq celle dudict Chenonceau. Et où la-re de Levroux viendroit à estre dé-avec celle dudict Chenonceau, lesdicts pitre recevront ladicte somme par les u receveur ou fermier d'icelle terre de . Et au paiement de laquelle somme t l. t. icelle dame a obligé et ypo-oblige et ypothèque, par cesdictes s, ladicte terre et baronnye de Le-lont elle s'est déssaisie et dévestue et sy et vestu lesdicts du chappitre jus-la concurance de ladicte somme de ., laquelle somme elle veult et entend re païée par chacun an à tousjours aux

termes de Saint-Jean-Baptiste et Noël par moictyé; le premier terme et paiement com-mencant au jour et feste Saint-Jehan-Baptiste prochainement venant, et ainsi continuer dor-snavant à tousjours de terme en terme, comme dict est.

A ce présens : discrettres personnes M<sup>re</sup> Denis Parent, Pasquier, Fabien, Jehan Fro-gier, Grégoire Bouteiller, Philbert Saureau, Pierre de Jodoyne et Francoys Galloys, tous prebstres et chanoynes de ladicte église, fai-santz et représentantz la plus grande et seine partie des chanoines de ladicte église; les-quels, pour le bien proffict et utilité d'icelle église, ont, tant pour eulx que leurs succes-seurs, pris et accepté, prennent et acceptent icelle fondation, ont promis et promectent par leurs saintes ordres icelle messe faire dire, célébrer et continuer à tousjours, par chacun jour, en icelle église et entretenir ladicte fondation de point en point selon et en la forme et manière qu'il est contenu cy-dessus, soubz l'obligation et ypothecque du revenu temporel de ladicte église; car ainsy a esté dict et accordé; promectans lesdicts du chappitre par leur saintes ordres et soubz l'obligation, ypothèque et submission de tous et chacuns, leurs biens et temporel. présens et advenir, tenir, entretenir, fournir et accomplir à tousjours le contenu en ces présentes, sans jamais aller ne venir par eulx ni par autres au contraire, à peine de tous despens, dommages et intérests.

En tesmoing de quoy a esté mis et apposé à cesdictes présentes le seel aux contractz de ladicte baronnye de Cléry.

Ce fut faict et passé es-présences de messire Loys de Saint-Gellays, chevalier de l'ordre du Roy, conseiller de son conseil privé, cap-pitaine de cent gentilzhommes de la maison du-dict seigneur, et chevalier d'honneur de ladicte

dame Royné<sup>1</sup>, messire Loys de la Chambre, abbé de Vendosme, conseiller et grand aumosnier de ladicte dame, Ysaac Chantereau, aussy conseiller et secrétaire des finances de Sa Majesté, et M<sup>r</sup> Claude Marcel, conseiller et intendant des finances du Roy, aussy conseiller tré-

sorier et receveur général des finances de ladicte dame.

*Signé : CATHERINE.*

PARENT, BOUTELLIER, DE JOBOYNE.

FABIEN, SAUREAU, FROSIER, LE

GALLOYS.

#### XIV

#### LETTRE DE LA REINE ÉLISABETH AU DUC D'ANJOU<sup>2</sup>.

22 novembre 1583.

Monsieur, je voy bien que faites conscience du tout de délaisser celle-la qui tant aviez acquise de se tenir ignorante de l'estat de vos affaires, pourquoy faire m'avez mandé plus que n'eussiez sceu attendre. vous en rendant mille graces, vous promettant que ne le pourrez communiquer à créature vivante qui en prent plus de regard que moy, qui suiz encore en trop de cholère pour l'entreprise qui précéda les moyens de l'achever. Je suis en extase quand je considère vos commencements, votre procédure, et m'imagine votre fin. Car si le Roy ne vous assiste en autre mode qui je me figure qu'il fera, y l fault que vous vous contentiez du nom, sans rien faire qui vault, pour tel qu'on vous a créé en Pays-Bas. Car ce seroit plus que tort à leur aveugler les yeulx d'une semblance de conservation, quant sentez bien la foiblesse de vos comodités à leur défendre : leur mal ne leur adviendrait en cest endroit sans un naufrage de votre réputation, qui vous formeroit une infamie éternelle, si accepterez quelque amorce que l'hamour de votre en-

nemy vous offre sans votre consentement. — Je n'ouyrois volontiers telles nouvelles, s'ils ne vous abandonnent; car alors serez libre et franc de vos serments. Et si ainsi vous transmissent, je ne doubte nullement que n'aurez regard que nul accord se face, sans que vous plus asseurés (entre lesquels je me mets au premier rang) en soyent les moyennours, vous pouvant reposer à votre aise, ne craignant que par moy quelque préjudice se face à votre honneur ou manquement à votre commodité, ne voullant rien omettre qui pourra accroistre l'un ou l'autre. Je ne suis si oultrecurieuse à souhaitter seulement beaucoup moins desirer, que le Roy votre frère, et Madame sa mère, ne s'en mettent et moy, comme la troisième, pour faire une Trinité de vos plus confidants, la quelle, comme la moins suffisante, ne faudray à l'accompagner en affection et très ardent desir de vous aggrandir et complaire. Peut-être que penserez que le roy d'Espagne tant plus s'esloignera du traité pour mon nom. Je vous assure, si ce n'eust esté pour l'amour de

<sup>1</sup> Le personnage que nous rencontrons si souvent sous le nom de Lansac.

<sup>2</sup> British Museum, copie. *Royal Letter*. 1583. Novembre, 20. — La reine a l'air d'avoir peu de confiance dans l'énergie et dans les ressources du duc d'Anjou, et elle le lui dit avec la froide et prétentieuse ironie qui lui est ordinaire.



us, on ne m'a laissé nud de ~~bonnes~~ offertes  
pour m'en servir. Et croy que je ne tiendray  
comme ciste un tel cas, non sans avoir les  
oyens pour vous en faire repentir. Pour  
ambray, c'est à vous à considérer l'honneur  
n'avez acquis en l'acquestant, et que vous  
despouiller, sans assurance de meilleure  
be, que cest hiver vous sera trop froid.  
onsieur, vous me rendez trop superbe,  
tant j'entends l'opération que ma dernière  
speche vous feist faire, vous en merciant  
e-humblement, ne desirant vie en ce corps,  
tant, en mes conseils, je ne mettasse ung  
cœur veul qui vous respectat plus qu'autre  
esse, quant quelques aultres, peult-estre  
i sont plus fins et ingénieux que moy, ad-

jousteront du sien. Pour conclure j'ay dé-  
clairé bien au long à ce gentilhomme, que  
je pense le mieulx pour vous, estant constant  
d'adjouster si à mes advis, pour ne m'asseurer  
trop des Estats et moins de quelques autres.  
Pourtant, je vous supplie, prenez en bonne  
part l'imbecillité de l'esprit d'une femme,  
qui, si elle fust aussi sage que Salomon, et  
aussi riche que Cressus, vous ne manquerez  
ni sage advis, ne riches moyens pour faire  
adorer et craindre, voire de vos ennemis,  
comme Dieu m'en est très-bon tesmoing, à  
qui, après m'estre recommandé un million  
de fois à vos bonnes graces, je prie vous con-  
server en bonne vye et longue.

[ELISABETH.]

XV

LETTRES DE MARGUERITE DE VALOIS AU MARÉCHAL DE MATIGNON<sup>1</sup>.

Novembre 1583.

Mon cousin, j'ai resu, par le retour du segré-  
de Monsieur le sénéchal d'Agenois, une  
de la Roine ma mère, par laquelle ele se  
t encore que je ne lui escriis asés souvent  
commande vous anvoier mes lestres. Je  
cherois cet honneur là à toutes heures,  
ofroit quelque digne suget; mès, n'an  
la crainte de l'inportuner me fait com-  
sete autre faute, de laquelle, pour  
plus aculée, je vous anveré celle que  
és an se paquet, que je vous suplie  
despaiches lui faire tenir. J'espère  
partir de se beau lieu<sup>2</sup>, pour m'an re-  
Nérac, où le roi mon mari m'asure

se devoir trouver. J'ai beu neuf jours de cete  
eau, de quoi je me trouve fort bien; à cet  
heure, je prans des beins. Il faut que le profit  
que nous an rapporterons tous soit grant pour  
l'inconmodité que nous suportons; car vous ne  
vites jamès de tels logis, et, depuis deux  
jours qui commanse à pleuvir, nous sommes  
dans la fange jusqu'o jenou. Je panse que  
Monsieur d'Espé<sup>3</sup> vous an escrira des nouveles;  
et, m'an remestant à lui, je vous suplièré faire  
estast de mon amitié et de la vouldonté que  
j'aie tousjour de la vous tesmongner an toutes  
les ocasions où j'aré le moien de vous servir,  
dèssirant vous demeurer pour jamais,

Vostre plus affectionnée et fidèle cousine,

MARGUERITE.

it., fonds franç. 3325, f° 89, aut.

<sup>1</sup> de Cauterets, dont l'installation resta longtemps et jusqu'à nos jours très imparfaite.  
<sup>2</sup> ne semble pas douteuse. Mais quel était ce personnage ?

Décembre 1583<sup>1</sup>.

Mon cousin, je suis infiniment marie de ce que m'escrivés, pour ne reconnoistre par là le roi mon mari et vous si bien, ni an si bonne inteslijanse que je l'ai tousjours dessiré. J'espère que la response, qui viendera de la court, aconmodera tout cela, et de moi, si j'i pouvois quelque chose, croiés, je vous supplie, que g'i servirois de bon cœur, sachant combien, aiant créanse an vous, comme il avoit oparavant, j'an pourois espérer de contantement. L'on fait courre isi le bruit que Monsieur de Belière i est retourné : je le dessirerois, m'assurant que ce sera avec charge propre à aconmoder les affaires publiques et les mienes particulières<sup>2</sup>, où j'ai bien besoin de voir une pronte fin, pour m'estre la longueur de mes annuis par trop insupportable. Toutefois quelque misère que j'aie, je suis tousjours an beaucoup de volonté de vous servir, comme vous le connoisteré an toutes les ocasions qui s'an ofriront, vous suppliant faire estat de moi comme de

Vostre plus affectionnée et milleure cousine,

MARGUERITE.

Mars-avril 1584<sup>3</sup>.

Mon cousin, L'eravins, sindic, s'an va pour les affaires de sa charge : je vous supplie lui vouloir aidair et le favorisé, comme je sai qu'an avés beaucoup le moien; il se sont

montrés tousjours, an se pais d'Agrnois, si affectionnés à leur devoir qui méritet d'estre gartifiés. J'ai resu vos lettres et celes de Monsieur de Belière par le messenger que m'avés anvoié. J'ai fait response à Monsieur de Belière, et depuis j'ai ancores anvoié un jantilhomme vers le roi mon mari. Soudin qui s'en de retour, je vous avertiré de ce qui m'an apporté, comme à celui que je sai avoir an et déssir de mon repos, ce que j'ai tant reconnu, que je vous an demeure pour jans redevable et très désireuse de vous servir. J'ai escrit à Monsieur de Laverdin, pour le prier d'aler après le roi mon mari; il m'a anvoié Sainte-Marie et m'escrivit qu'il partoît pour s'i truver o mesme jour que Monsieur de Belière. Je ne juge rien que bien par le double de la lestre que m'a anvoié Monsieur de Belière, et la bonne volonté et affection qu'il i aporte me donne encore plus d'espérance. Dieu veulle asister sa bonne intantion, et me donner, mon cousin tout heur et felicité.

Vostre plus affectionnée et milleure cousine,

MARGUERITE.

Vénec, avril-mai 1584<sup>4</sup>.

Mon cousin, estant revenu encore an bruit de la rechent des maladies de la Reine mère et de mon frère<sup>5</sup>, j'ai pensé devoir encore avoir mon recours à vous, comme à celui que je sai qui an pourra savoir nouvelles plus certaines et qui appréhenderoit plus ce malheur

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç. 3325, f° 95, aut. — La suscription est : *A mon cousin, Monsieur le maréchal de Matignon*.

<sup>2</sup> Le maréchal de Matignon s'était plaint vivement de la prise de Mont-de-Marsan, que le roi de Navarre avait dévastée hardiment, au mépris de l'autorité du lieutenant général, le 28 novembre 1583.

<sup>3</sup> Bibl. nat., fonds franç. 3325, f° 70, aut.

<sup>4</sup> Bibl. nat., fonds franç. 3325, f° 87, aut.

<sup>5</sup> Le duc d'Anjou mourut, à Château-Thierry, le 10 juin 1584.

et plainderoit aussi autant mon desplaisir, lequel, depuis ses tristes et facheuses nouvelles, a bien changé ma joie an doeill; ne pouvant resantir ni espérer bien ni contantement an l'apréhantion d'une si cruelle perte. Je vous supplie m'obliger tant que de m'escire ce que vous an savés. J'estois sans cela trop heureuse, comme je m'asure que Madame la maréchalle le vous a jà dit, de la compagnie de laquelle je vous ai tant d'obligation, que je vous supplie de croire que je ne désirerois rien plus que d'avoir quelque bon moien de vous servir. Ce qui seroit avec mesme affection que la devés croire de

Vostre plus affectionnée et milleure cousine,

MARGUERITE.

1<sup>er</sup> juillet 1584<sup>1</sup>.

Mon cousin, je resus encore hier, par Pralton que Monsieur de Believre m'anvoia, une lestre de la Roine ma mère<sup>2</sup>, plaine de commandemens si exprès pour voir Monsieur

d'Espernon, avec telle animation, d'autant que j'ame sa vie et son repos, que je me voi forsee à lui obéir. Ce que toutefois j'ai encore remis après an avoir averti et resu le commandement du roi mon mari, auquel je dois ce respaict. J'espère sa réponse dans sis ou sept jours, et après je croi qui fauldera que je soufre cete veue. Je la voi si affligée de la perte que nous avons faite, que certes la crainte que j'ai de l'annuié et la perdre me fait faire une forse à moi-mesme, que je ne pansois estre an ma puiissance. Et me voiant contrainte. consantir à sa voulenté, je n'ai voulu fallir de vous an avertir soudin, comme selui de tous mes amis que j'aime plus et par qui je dessire plus resgler mes actions, sachant que je ne les puis guider par plus prudent conseil, ni qui m'ait obligée de plus d'affection et bon ofises; de quoi je vous supplie croire que me connoiterés tousjours très dessireuse de m'an revancher, et vous servir comme

Vostre plus affectionnée et milleure cousine,

MARGUERITE.

## XVI

### LETTRE DU DUC D'ANJOU À CATHERINE DE MÉDICIS<sup>3</sup>.

Madame, si les actions de Salcède ne m'avoient fait cognoistre combien il est subtil et hardy ouvrier en toutes meschancetés<sup>1</sup>, je serois ébahi qu'il ait osé dernièrement, non seulement dénier en vostre présence ce qu'il avoit si souvent et si assurément tesmoigné icy pour véritable, mais aussi chargé ma réputation d'une induction et contrainte, sous cou-

leur de l'attribuer à mes serviteurs, comme s'il avoit voulu me faire ce plaisir de dire que je n'en ay rien sceu, et comme s'il y avoit apparence qu'aucuns des miens eust jamais entrepris une telle chose de soi mesme; et, combien que devant le départ de Mr de Believre, en deux ou plusieurs raisons, j'aye compris ce que je vois maintenant et aye pensé

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3325, f° 60, aut. En tête : «Reques le 3 juillet 1584».

<sup>2</sup> Cette lettre n'a pas été retrouvée, non plus que les autres écrites à cette époque par Catherine à sa fille.

<sup>3</sup> British Museum. *State papers*, France, 1582, vol. 74.

<sup>1</sup> L'arrêt du Parlement de Paris qui condamna Salcède à être tiré à quatre chevaux est du 25 octobre 1582.

que cela pouvoit donner sujet à plusieurs personnes mal affectionnées ou ignorantes d'en parler à mon prejudice : toutefois j'ay mieux aimé obéir aux mandemens du Roy et aux vostres que de n'arrester sur aucun tel doute, tenant pour certain que l'intention que j'ay apportée en ceste affaire paroistroit assez et que la vérité et sincérité de la procédure qui a esté faite se monstroient de même aux yeux d'un chacun; aussi, ne veux-je pas croire que ceux qui auront cognoissance de ce qui s'est passé en veuillent juger autrement ou faire cas de ce qu'un tel homme a osé mettre en cecy de nouvelles contrariétés, sans espoir de prolonger sa vie par ce moyen; mais j'ay bien pensé qu'un chacun l'estimera plus coupable, en ce que après avoir soutenu plusieurs fois et escript de sa main une mesme chose, il s'est advisé maintenant de mettre en avant qu'il avoit esté menacé et forcé; à quoy il n'est aucunement recevable, puisqu'il n'en a jamais parlé ni aux commissaires que j'avois deputés, non plus que à ceux que le Roy avoit envoyés; car au moins eut-il donné quelque indice de se repentir d'avoir fausement avoué un si grand crime et chargé l'honneur de tant de notables personnages et de ceux même auxquels on sait combien il est obligé; et puisqu'il craignoit les menaces de Des Pruneaux<sup>1</sup> et de la Vergne<sup>2</sup>, est bien grand merveille qu'il ne s'en voulut délivrer, en les décevant ou à moy ou aux serviteurs du Roy; mais je me

ferois tort d'en dire davantage, vu que d'ailleurs je ne doute pas qu'il n'y ait assez d'autres preuves qui résultent du procès, et même de sa confession, pour montrer au doigt que c'est chose qui ne peut sortir que de luy même, et non de ceux qu'il a voulu charger, lesquels je crois estre plutost bien que mal affectionnés envers les seigneurs nommés par son escript, tant s'en faut qu'ils eussent pu penser à leur faire un si lache tour. Voilà pourquoi, Madame, je desire, pour garantir de tout blâme ma réputation et celle de mes serviteurs, que la sincérité de la procédure de Salicé soit connue à tous, et lui contraint de reconnoître la vérité de ce qu'il a dit et des occasions qui l'ont mené à le faire; et, s'il advient qu'il se trouve que, ce nonobstant, nous aytant tous trompé, du moins que tout le monde sache, que je n'ai mis volontiers aucun en peine de s'en justifier, mais bien que, ayant cet honneur d'être frère unique du Roy et son sujet et vassal, je n'ai pu, sans me rendre coupable d'une très grande faute, lui taire une chose qui touche à la conservation de sa personne et estat, tout soudain que j'en ay eu cognoissance. Je vous supplie donc très humblement Madame, tenir la main à ce que, par aucune subtilité qui pourroit intervenir en ceste affaire, mon honneur ne demeure engagé en l'opinion des hommes, au lieu de la louange et bonne grace que j'estime avoir mérité<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Roch Sorbier des Pruneaux, l'agent si connu du duc d'Anjou aux Pays-Bas.

<sup>2</sup> Le s<sup>r</sup> de Lavergne, capitaine des gardes de Monsieur.

On lit, à la suite de cette copie, parvenue sans doute au Record Office par l'entremise de l'ambassadeur d'Angleterre : « Dans une lettre à Henri III, il (le duc d'Anjou) rappelle qu'il étoit de son devoir de faire connaître ce qui se passoit et comment la chose étoit venue en sa cognoissance; et, maintenant que Salicé parle de menaces, et accuse ses serviteurs, pour que la sincérité de la procédure soit connue à tous, pour sa propre réputation, il se demande l'éclaircissement, car cela pourroit tourner au détriment de ses affaires.

## XVII

LETTRES DE BRULART À BELLIÈVRE <sup>1</sup>.

Paris, 19 février 1583.

sieur, je vous avois escript mon aultre quant j'ay eu celle qu'il vous a pleu ipre de Saint-Just, du xvi<sup>e</sup> de ce moys, uelle je suis allé trouver la Royne mèreoucher et luy ay dict ce que me manouchant Mazin d'Elbeyne, à quoy elle pondu qu'elle n'a aucunement pensé, tre, à le dépescher par delà; bien luy ct entendre désirer d'y aller, et que vous en aviez toute bonne volonté; le m'a dict qu'elle le cognoist tant afné au prince d'Orange et homme qui eaucoup, qu'elle a estimé n'estre fort à qu'il y aille. Et ne puis aultre chose le son responce, sinon que c'est ledict qui se veult faire de feste, et qu'il n'a rié ny de l'y envoyer, ny de l'y donner charge. Aussy, me semble-il fort à , puis que vous avez entrepris ce de vous en laisser faire et négocier it, ne trouvant riens changé depuis partement. Je garderay le mémoire de que vous m'avez envoyé; mais il m'a qu'il estoit encores plus à propos de voyer ung chiffre, ce que je faictz avec ente, pour laquelle il m'a semblé que devois dépescher mon beaufrère, prértour, qui vous accompagnera, s'il vous en ce voyage. Il entend et parle bien ue allemande et m'assure que, en ce y voudroit commander, il servira fidè-

lement. Qui est tout ce que j'ay à adjouster à mon aultre lettre, et le lieu où, en me recommandant bien humblement à voz bonnes graces, je supplie le Créateur qu'il vous doinct, Monsieur, en santé, bonne et longue vye.

De Paris, le xix<sup>e</sup> jour de fébvrier 1583.

Vostre bien humble serviteur,

BRULART.

Paris, 22 mars 1583<sup>2</sup>.

Monsieur, je pensois vous adresser par la voye de Calais une lettre de la Royne, de laquelle je vous envoie présentement la coppie; mais, s'estant trouvé icy ung homme de Monsieur de Balagny qui a esté chargé de quelques lettres de Leurs Majestés pour Monsieur, elles ont voulu que je luy aye baillé ladicte dépesche, affin de la vous faire tenir par mesme moyen, estimant que vous soyez encores près de mondict sieur. Depuis le partement dudit homme, nous avons eu advis que vous n'estiez plus près de mondict sieur, et que, après y avoir esté ung jour ou deux, vous avez pris vostre chemin pour retourner par deçà. Ce qui est cause que j'ay pensé d'envoyer à toutes aventures la coppie de la susdicte dépesche à Monsieur de Gourdon à Calais, pour la vous bailler à vostre retour, s'il se trouve à propos; encores qu'elle ne puisse plus servir, si vous

<sup>1</sup>. nat., fonds franç., 15907, f<sup>o</sup> 18, orig.

<sup>2</sup>. nat., fonds franç., 15907, f<sup>o</sup> 38, orig.

estes départy, que pour vous faire entendre les advis qui sont donnez à Leurs Majestés de l'estat des affaires de Monsieur, sans qu'Elles en ayent aultre certainté. Hier matin, Monsieur de Lorraine dict à la Royne mère du Roy qu'il avoit entendu d'un de ses gens qui venoit devers Monsieur le prince de Parme que l'accort estoit fait, tel qu'il est contenu en la dépesche, et que ledict s<sup>r</sup> prince préparoit ung emmeublement pour l'envoyer à mondict seigneur. Nous n'avons encores rien de sa part qui nous assure ces choses, qui

est cause que j'en doubte aucunement; car il eschaperoit quelcun, avec passeport dudict s<sup>r</sup> prince, si elles estoient véritables, qui nous en diroit des nouvelles. Sur ce je feray fin, et après m'estre bien humblement recommandé à voz bonnes graces, supplieray le Créateur qu'il vous doinct, Monsieur, en santé, bonne et longue vye.

De Paris, le xxij<sup>r</sup> jour de mars 1583.

Vostre bien humble serviteur,

BRULART.

### XVIII

#### LETTRE DU JEUNE BRULART À BELLIÈVRE<sup>1</sup>.

Dunkerque, 11 avril 1583.

Monseigneur, j'eusse volontiers tardé icy d'avantage pour vous pouvoir baiser les mains; mais craignant que vostre retour ne soit par aventure différé par quelque occasion, et aussi pour le commandement que m'a faict la Royne de retourner le plus tost qu'il me seroit possible, pour le désir qu'elle a veoir Monseigneur son filz, j'ay esté contraint de partir, n'ayant cependant voullu faillir de vous laisser icy toutes les lettres qui m'ont esté données pour vous, et quant et quant la copie de l'instruction qui m'a esté baillée venant icy, affin que vous confirmiez son Altesse en la volonté, qu'elle m'a assuré avoir, de n'escouter ceux qui le voudroyent de nouveau imbarasser avec ceux qui semblent vouloir renner en France, dont il dict estre bien esloigné et n'avoir aultre désir que se con-

former du tout au vouldoir de Sa Majesté. Ce que vous sçauvez bien aprofondir d'avantage par vostre singulière prudence, que moy qui ne vous puis dire aultre chose là-dessus par escript, si ce n'est que mondict seigneur n'est pas, à ce que j'ay peu descouvrir, pour demeurer guières plus en ce pays, et que j'estime que si vous y séjournez encores quelque peu, vous aurez bien tost la Royne à Calais.

Monseigneur, je vous baise très humblement les mains et supplie le Créateur vous donner en parfaicte santé, bien heureuse et longue vye.

De Dunkerque, ce xi<sup>r</sup> avril 1583.

Vostre très humble et obéissant serviteur -

BRULART.

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franc., 15907, f<sup>o</sup> 58, orig. — Gilles Brulart, sg<sup>r</sup> de Genlis, fils aîné du secrétaire d'État. — quel il succéda.

XIX

LETTRE DE D'ELBÈNE À LA REINE MÈRE <sup>1</sup>.

Paris, 5 juin 1583.

, la pratique du mariage de Mon-  
nce de Condé et de la demoiselle  
moille se tient comme pour faict<sup>2</sup>,  
mil escus contantz, et dis de rente  
terre, en trois places, à sçavoir :  
r, Benon et Montagu.

, y a des gens qui vont de ville en  
maison en maison, lesquelz, sous  
1 bien public, taschent à esmou-  
les trois Estatz, des toutes les-  
ses, Madame, tout ainsy que je  
ois pas assurer Vostre Majesté, je  
e je les tiens de lieu qu'il se fait  
n'il en soit quelque chose, si le  
luy mesmes la protection de son  
ple et luy donne quelque reslasche,  
Dieu l'hoblige de faire. Sa Majesté  
en osterà les moiens à toutz ceulx  
e prétexte ou aultre, ont envie de  
n estat; mais si son peuple recevoit  
e protecteur, de laquelle chose  
veuille garder, l'affaire en seroit  
nauvaise et périlleuse conséquence.

aprosche de là où j'ay prédit à  
s'en alloit, si on n'y mettoit meil-  
Tout ce que Monsieur son fils se  
ie de faire ne servira que à croistre  
n des annemys et en luy le con-

traire, et achever de rouiner et destruire le  
pouvre païs, à laquelle chose en toutz temps  
le Roy est hobligné de remédier, et principa-  
lement en yceluy où nous somes; ce que Sa  
Majesté pourra aisément faire, empeschant les  
levées des gens de guerre de Monsieur, tant  
pour éviter la ruine de son povvre peuple,  
comme par des aultres considérations, pro-  
voiant S. M. de l'aultre costé aus affaires de  
Canbray, en façon qu'il n'en aviene faulte;  
ce qui aisément se pourra faire, sans quasi  
aucune apparence, veu mesmes le peu de  
forces que les annemys ont à l'entour de ladicte  
place.

Vostre Majesté, suivant son acostumée bonté,  
prene, ainsy que je l'en supplie très umble-  
ment, en bonne part ceste miene curiosité,  
et me tiene au nonbre de ses plus fidèls  
serviteurs. Que Nostre Seigneur Dieu, Ma-  
dame, done à Vostre Majesté, en santé, très  
heureuse et longue vie.

A Paris, le 5 joun 1583.

De Vostre Majesté le très humble le très ob-  
béissant serviteur,

MAZIN D'ELBÈNE.

.. fonds franç., 15907, f° 138. Aut.

ge ne fut conclu que le 16 mars 1586. Quant au correspondant de Catherine, c'est Mazin ou Masino  
it il est plusieurs fois question dans la correspondance de Giuliano Bonini (*Négociations diplomatiques  
avec la Toscane*, IV, 321 et suiv.), et qui avait été chargé de missions par la reine mère à Anvers.  
entins de ce nom, il y avait Pierre, fils d'Albise, le familier de Henri III, dont... etc..., août 1590,  
fils de Barthélemy, abbé de Maizières et de ... évêque d'Albi en 1588, etc...

## XX

LETTRE DE VILLEROY À BRULART<sup>1</sup>.

Cramaille, 15 juin 1583.

Monsieur, la Roïne mère du Roy a commandé à Monsieur de Prallon<sup>2</sup> donner jusques à Paris, pour vous faire entendre ce qu'il a appris en son voiage et nous rapporter vostre advis. Ce faict mérite grande considération; maiz le principal est de sçavoir l'inclination du Roy, lequel, à mon advis, ne se y embarquera volontiers: il a remis à s'en résoudre après en avoir conféré avecques la roïne sa mère, qui n'arrivera à Maisières plustost que lundy xx<sup>e</sup> de ce mois. Cependant, elle a despesché M<sup>r</sup> Vigor devers Monsieur et lui a faict prendre le chemin de Picardie. Je désire qu'il nous rapporte à son retour meilleures nouvelles de la santé et des affaires de mondict sieur, que nous n'en avons eu depuis deux mois. L'on a escript à ladicte Dame qu'il devoit estre bientost en France et qu'il ne con-

cluroit rien avecques les depputez des Estatz: l'on luy a mandé ausy que l'on cherche à Paris argent pour luy, et que les levées de gens de guerre qu'il fait sont grandes, dont elle ne sçait comment advertir le Roy. Vous avez veu Monsieur du Fay, qui vous aura dict comment le Roy aura pris sa légation; il m'a laissé un mémoire des poinctz dont son maistre l'a chargé, qui ne s'accorderont facilement, et diriez que l'on cherche noise. Je vous ay renvoyé la lettre de M<sup>r</sup> de Pibrac et escript deux fois de Monceaux. Je me recommande bien humblement à vostre bonne grace, et prie Dieu. Monsieur, vous conserver en parfaite santé.

De Cramailles<sup>3</sup>, le xv<sup>e</sup> jour de juin 1583.

Vostre bien humble serviteur et ami.

DE NEUVILLE.

## XXI

LETTRE DU SECRÉTAIRE D'ÉTAT PINART AU ROI<sup>4</sup>.

Compiègne, 12 août 1583.

Sire, la Roïne, vostre mère se trouve un peu mal estant à Verneuil<sup>5</sup>, maison de Monsieur de Nemours, la nuit d'entre hier, qui

fut jeudi, et mercredi; ayant eu un devant, elle fut, depuis trois heures après minuit jusques à onze heures qu'elle vint

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 15907, f<sup>o</sup> 113, aut.<sup>2</sup> Consulter, au ms. franç. 17990, f<sup>o</sup> 29, un mémoire, en date de juin 1583, destiné au sieur Prallon *secrétaire de* « secrétaire interprète en langue germanique ».<sup>3</sup> Cramaille (Aisne).<sup>4</sup> Bibl. nat., fonds franç., 6629, f<sup>o</sup> 45, aut.<sup>5</sup> Verneuil (Oise), arr. de Senlis.



erberie<sup>1</sup>, dix-sept fois asés affectée  
ière, se dict Monsieur Vigor<sup>2</sup>, qui  
usé une très grande malladye, si  
st vidée. Elle arriva hier soir en  
où elle a séjourné pour se reposer,  
ait foible de ceste grande évacuation,  
andre ung clistaire ce matin. com-  
aict, se portant, graces à Dieu, très  
sent, et fait compte de poursuivre  
er demain son voiaige, allant cous-  
on<sup>3</sup>, et dimanche à la Fère.

int, ladicte dame Royne vostre mère,  
commandé vous envoyer le double  
esche que Monsieur de Villeroy a  
nglée sur ces ouvertures et propos  
par laquelle Vostre Majesté verra,  
ist l'oïr lire entièrement, comme  
t bien représenté jouxte vostre in-  
résolution, et, par le proscript d'i-  
che, ce qui s'est passé depuis vostre  
entre le s<sup>r</sup> Gondi et ledict Taxis,  
incisté, plus qu'il n'est porté par  
esche, que l'on n'en devoit parler  
e audict Longlée, mais le laisser  
il conduiroit fort bien cest affaire  
ement de Voz Majestez et de Mon-  
stre frère. Mais quand ledict Gondi  
ua que la Royne vostre mère estoit  
escripre audict Longlée et de luy  
lettre de créance qu'elle escriproit  
spaigne, ledict Taxis monstra en-  
taige de desirer que l'on le laissast  
e négoce, et se laissa entendre que  
ir ce qu'il craignoit, quand ledict  
endroit à parler de cest affaire,  
uelque mauvais jugement en la con-  
dict s<sup>r</sup> roy son maistre, qui estoit  
i malladif, qu'il n'estoit guères sans

douleurs des gouttes ou de collicque, et qu'il  
ne se pouvoit faire parlant de cecy qu'il ne  
feist quelque mine que ledict Longlée inter-  
prétroit comme fait Monsieur de Saint-Gouart  
il y a quelque temps, quand il luy parla de  
ce mesme subject.

Ce que dessus, Sire, est ce qui n'est poinct  
discouru en ladicte depesche de Vostre Ma-  
jesté audict Longlée, ayant ledict s<sup>r</sup> de Vil-  
leroy estimé qu'il n'estoit besoing de l'y met-  
tre, mais seulement le faire entendre, comme  
il a esté d'avis que je feisse, de bouche à Voz  
Majestez.

Sire, je prie Dieu donner à Vostre Majesté,  
en toute prospérité, parfaicte santé et très heu-  
reuz et très longue vie.

De Compiengne, le vendredi xij<sup>e</sup> aoust 1583.

Vostre très humble, très obéissant et plus  
obligé, fidel à jamais serviteur et subject,

PINART.

Sire, depuis ceste lettre escripte, il est ar-  
rivé ung facteur de marchand qui réside à la  
Tercère il y a deux ou trois ans, qui en partit  
le xv<sup>e</sup> du mois passé, qui dict qu'en passant il  
rencontra une barque que l'on avoit envoyée  
de ladicte Tercère à l'isle St-Michel, d'où la-  
dicte barque raportoit que xviii grans vais-  
seaulx de l'armée d'Espagne estoient arrivez  
à ladicte ysele St-Michel, attendans le reste  
de l'armée, que le s<sup>r</sup> commandeur de Chatte  
escript à la Royne vostre mère qui s'aproche-  
roit d'eulx; mais qu'il s'assura qu'ilz sont  
assez fortz et ont si bon couraige en ladicte  
ysele de la Tercère, qu'ilz batteront ladicte  
armée, qui devoit partir de ladicte ysele St-  
Michel le xv<sup>e</sup> du mois passé; c'est main-  
tenant qu'ilz ont fait. Dieu, par sa sainte

(Oise), arr. de Senlis.

Vigor était premier médecin de la reine depuis 1570.

Dise), arr. de Compiègne.

grace, veille que ce soit à la honte et rhuine de ladicte armée d'Espagne. Vous ne pouvez plus, Sire, guères tarder sans en avoir des nouvelles; et, si icelle armée d'Espagne n'a rien faict dedans ce mois, il fault nécessairement qu'elle se retire; car il n'y a vaisseau qui puisse tenir, ni s'arrester en ceste mer-là. le reste de l'année autour de ladicte yslé, sans courir fortune de mer à toutes heures, tant les ventz y sont grans et dangereux.

Sire, affin que Vostre Majesté entende mieulx l'estat de la santé de la Royne vostre mère, j'ay adverty Monsieur Vigor de vous escrire, comme il faict.

Vostre très humble et très obéissant, plus obligé et à jamais fidel serviteur et subiect.

PINART.

## XXII

### LETTRE DU MÉDECIN VIGOR AU ROI<sup>1</sup>.

Gaillon, 5 septembre 1583.

Sire, pour ce que la Royne vostre mère se trouvoit de jour en jour pressée de ces passions mélancholiques, desquelles j'ay prins la hardiesse escrire trois fois à Vostre Majesté, et que le désapétissement augmentoit, que le mal de coeur et douleur de teste continuoient, avec pesanteur et lassitude de tout le corps, qui sont accidens qui menassent de fièvre et autre grande maladie, elle se voulut resoudre se purger, et, ayant prins quelques clystères, commença au second jour de ce mois user d'apozèmes<sup>2</sup>. Aujourd'huy, a prins un autre apozème laxatif, qui la deschargea par un vomissement incroyable, si non à ceux qui l'ont veu. Car, Sire, l'on eust plus tost jugé ce qui luy est sorti estre plus que heu-meur qui se soyt amassé dans l'estomach. Son apozème l'a anfin grandement purgée par le ventre et, graces à Dieu, si heureusement qu'elle se contente, connoissant que sans ce remède s'en alloit tumber en quelque grand

accident. Toutesfois, Sire, je ne sçay si nous contenterons de ce seul remède, veu que depuis quelques jours son cerveau, chargé de grande quantité d'humeurs, s'est voulu purger, dont est avvenu un catarrhe sur tout le costé dextre, avec enfleure au visage et douleur au bras et cuisse, voire mesmes avec crainte de goutte au pied. Si nous avons encores besoin d'une autre seconde purgation, comme il avient ordinairement, nous y donnerons ordre dans ceste semaine, si il ne survient chose qui nous empesche: ce que je seray toujours entendre à Vostre Majesté, puisqu'il luy a plu me commander ainsi de le faire; à laquelle je prie Dieu, Sire, donner en très longue et très heureuse vie, continuation de ses saintes graces.

De Gaillon<sup>3</sup>, ce v<sup>e</sup> de septembre 1583.

Vostre très humble, très obéissant serviteur et sujet,

VIGOR.

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 6649, f<sup>o</sup> 73, aut.

<sup>2</sup> *Ipsosème* ou *apozème*, décoction amère et purgative.

<sup>3</sup> Gaillon (Eure), arr. de Louviers, où se trouvait le beau château construit par le cardinal d'Amboise.

XXIII

LETTRE DE PINART AU ROI<sup>1</sup>.

Gaillon, 5 septembre 1583.

Sire, la Royne vostre mère se trouvant un peu pezante, plus que de coustume, et aiant une défluxion sur le bras, se purge aujour-d'huy, comme Monsieur Vigor, son médecin, vous escripra demain matin après son lever. Mais, cependant, je vous assure, Sire, qu'elle se porte bien et n'a pris ladicte purgation que pour les raisons susdictes et pour éviter les malladyes, s'en allant à ceste heure (j'entendz d'icy à quatre ou cinq jours) devers Paris et Saint-Maur. L'on disoit ces jours icy qu'audict Paris l'on se mouroit bien vite de peste; mais maintenant l'on n'en parle plus. Il n'y a rien, Sire, qui mérite ennuyer d'avantaige

Vostre Majesté; aussi n'estendray-je d'avantaige ceste lettre que pour assurer Vostre Majesté qu'aussitost qu'il sera venu nouvelles, qui ne peuvent plus guères tarder, de la Tercère, Vostre Majesté en sera incontinant advertye. Cependant, je prie Dieu, Sire, donner a Vostre dicte Majesté, en parfaite santé et prospérité, très heureuse et très longue vye.

De Gaillon, le v<sup>e</sup> jour de septembre 1583.

Vostre très humble et très obéissant, plus obligé fidelle subject et serviteur,

PINART.

XXIV

INSTRUCTION AU S<sup>r</sup> DE BELLÈVRE, CONSEILLER DU ROY EN SON CONSEIL D'ESTAT ET SUPER-INTENDANT DE SES FINANCES, ALLANT TROUVER LE ROY DE NAVARRE DE LA PART DE SA MAJESTÉ<sup>2</sup>.

Saint-Germain, 18 octobre 1583.

Ledict s<sup>r</sup> de Bellèvre dira audict seigneur roy de Navarre que Sa Majesté, se ressouvénant luy avoir mandé par le s<sup>r</sup> du Plessis, qui arriva à Lyon de sa part, que soudain qu'Elle auroit veu la Royne sa mère et conféré avec elle des propoz que ledict s<sup>r</sup> du Plessis luy avoit tenuz, il luy feroit sçavoir son avis et intention sur iceulx, par homme exprès. Sadicte Majesté, pour satisfaire à sa promesse

et pour l'importance du fait duquel il est question, lequel Elle appréhende et a à cœur, comme Elle doit, a advisé l'envoyer devers luy exprès pour cest effect.

Et luy a commandé luy représenter le bon gré qu'elle donna charge expresse audict s<sup>r</sup> du Plessis luy rapporter qu'elle luy sçait, de quoy il s'est adressé à Sadicte Majesté si franchement qu'il a fait pour estre esclairey du fait

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 6629, f<sup>o</sup> 75, aut.

<sup>2</sup> Bibl. nat., fonds franç., 15907, f<sup>o</sup> 250, orig.

qui concerne la royne de Navarre sa seur et avoir son advis sur icelluy, ayant par là recongneu l'entière fiance qu'il a de la parfaite amitié de Sadiete Majesté et pareillement le respect et honneur qu'il luy porte. En quoy Sadiete Majesté désire de luy correspondre par vraiz effectz, comme son bon frère, duquel elle a le bien et honneur en pareille recommandation que le sien propre. Et partant, Sa Majesté le prie de croire tout ainsi, qu'il ne pouvoit avoir recours en affaire de tel poix à personne qui lui départe son conseil plus cordialement que veult faire Sadiete Majesté. Aussi, Elle se promet qu'il luy fera paroistre par effect que il l'estime et prise comme mérite son affection en le préférant à tous aultres conseilz et advis contraires à icelluy, comme procédans de personnes trop inférieures d'Elle en bonne volonté, intérêt et moyens d'avancer son bien et procurer l'honneur de sa maison.

Au moyen de quoy, ledict s<sup>r</sup> de Bellièvre luy dira questant ladicte royne de Navarre sur son parlement pour l'aller retrouver, comme Sa Majesté et la Royne sa mère désiroient grandement qu'elle feist, affin de vivre auprès de luy, où son honneur et son devoir non moins que son désir et affection l'appellent. Sa Majesté, et spécialement la Royne sa mère, auroient désiré qu'elle n'y retournast accompagnée de la dame Duras et de la demoiselle de Bethune; tant pour avoir senty que ledict s<sup>r</sup> roy de Navarre n'avoit agréable qu'elles fussent auprès de ladicte dame royne de Navarre, que pour n'avoir en vérité leurs Majestéz trop de satisfaction et contentement de leurs départemens.

Partant la Royne mère de Sadiete Majesté, auroit expressément commandé à ladicte dame de Duras et à ladicte damoiselle de Bethune de ne s'ingérer de suivre et accompagner d'a-

vantaige ladicte royne sa fille, ains se retirer, l'une auprès de son mary et l'autre avec ses parens. Ayant aussi conseillé à ladicte royne de Navarre de leur donner congé et les esloigner d'elle, pour donner plus grande occasion audict roy de Navarre de la bien recueillir et veoir de meilleur coeur, quand elle arriveroit auprès de luy. A quoy elle se serait condescendue, comme celle qui, outre la révérence qu'elle porte aux bons vouloirs de ladicte Royne sa mère, démontre n'avoir rien plus cher et précieux que la bonne grace du roy son mary, pareillement lesdictes dames avoient promis à ladicte dame Royne mère de Sa Majesté de se retirer suivant son commandement.

Néantmoins, ladicte dame Royne mère de Sadiete Majesté fust advertie qu'elles estoient parties de Paris après ladicte royne de Navarre et prenoient le chemin qu'elle tenoit, comme si elles eussent délibéré de la rejoindre et, nonobstant ses commandemens, l'accompagner en son voyage. Qui fut cause qu'elle pria le Roy, non seulement d'envoyer après elles pour sçavoir si elles prenoient ledict chemin, mais aussi, si on les retrouvait, le faire prendre et contraindre d'obéyr au commandement qu'elle leur avoit fait, ainsi qu'elles luy avoient promis.

Sur quoy Sadiete Majesté dépescha incontinent gens exprès pour cest effect, lesquels ayans rencontré lesdictes dames et damoiselles, les amenèrent à Sa Majesté accompagnées de Barbe, femme de chambre de ladicte royne de Navarre, qui fut trouvée avecq elles. Ilz prirent aussi Tutty, son escuyer, parce que leurs Majestéz avoient esté adverties qu'il estoit de leur caballe.

Mais ce ne fut oucques l'intention de Sa Majesté faire aucun escorne ny affront à ladicte dame royne de Navarre sa seur, comme aucuns ont osé imposer, estimant son autorité

plain de bonté et humanité, du tout aliéné de telz actes, et, outre cela, trop jaloux de l'honneur de ce qui luy est si proche comme est la royne de Navarre; aussi ne se veriffiera-il avoir esté fait en ceste action aucune insolence en la personne de ladicte royne de Navarre. Sadicte Majesté priant ledict s<sup>r</sup> roy de Navarre de n'adjouster foy à ceulx qui luy ont rapporté le contraire, mais plustost attribuer telz bruietz et rapportz controuvez à la corruption et malignité de ce siècle, qui ne se délecte que trop à toutes sortes de divorces.

D'avantage Sadicte Majesté prie ledict roy de Navarre et le conjure, par la confiance, que l'amour qu'il luy porte mérite qu'il aye d'elle, ne croire que lesdictes dames de Duras et de Béthune luy ayent rien dict de ladicte royne de Navarre, qui le doibve empescher de la recepvoir auprès de luy comme sa femme qui a son honneur en telle recommandation que requiert le sang royal duquel elle est ysue et la bonne et vertueuse nourriture qu'elle a eue par l'exemple de ladicte Royne sa mère; et qui désire l'honorer et luy donner par effect entière occasion d'estre content d'elle et de ses comportemens. Et de faict, Sadicte Majesté auroit soudain commandé à ladicte dame de Duras se retirer en sa maison auprès de son mary et renvoyé l'autre à son frère. Ledict Tutty, escuyer, fust aussi mis en plaine liberté. Et quand à ladicte Barbe, femme de chambre, estant grosse et preste à accoucher, fut délaissée à Fontainebleau; et, ayant depuis esté mandée par la Royne mère de Sa Majesté, elle a déclaré et juré en sa présence que tous les bruietz qui couroyent contre l'honneur de ladite royne estoient faulx et controuvez, offrant d'en respondre au pris de sa vie, comme le s<sup>r</sup> de Clervant, qui fut appelé et présent à ladicte déclaration, a deub tesmoigner et faire entendre audict roy de

Navarre, lequel, à ceste cause, ledict s<sup>r</sup> de Bellièvre a chargé de prier très instamment, de la part de Leurs Majestez, ne vouloir adjouster foy aux bruietz qui ont esté publiez au préjudice de l'honneur et réputation de ladicte royne sa femme comme, vrayes impostures, controuvées, pour mettre divorce entre luy et elle, et le diviser d'avec Leurs Majestez, ains attribuer tout ce qui s'est passé au désir extrême que Leurs Majestez ont eu que ladicte royne de Navarre, l'allant trouver, ne fust accompagnée de personnes qui luy feussent désagréables et dont il ne receust entier contentement; préférant le tesmoignage très véritable que Leurs Majestez luy envoient présentement par luy, qui a cest honneur d'estre de leur conseil, à la descharge de ladicte royne de Navarre, aux mensonges employées pour l'aigrir et altérer contre elle, considérant qu'elle est fille de France et seur de son Roy et, partant, que le royaume en général et la personne de Sadicte Majesté, celles de la Royne, sa mère, et de Monseigneur le duc d'Anjou, son frère, en particullier ont part à l'honneur et au bon traictement qu'elle recevra de luy; et, par conséquent, l'injure qui luy seroit facite redonderoit sur Leurs dictes Majestez. Ne pouvant prendre party contraire au conseil qu'elles luy donnent et à la prière qu'elles luy font qu'il n'offense grandement l'honneur de Leursdictes Majestez et de mondict Seigneur, mesmes après avoir recherché Sadicte Majesté par ledict s<sup>r</sup> Duplessis, comme il a faict, de luy mander ce qu'il avoit à faire en cest endroit: chose que princes nez grans et généreux, comme ilz sont, ne pourroyent supporter. Quoy advenant, il précipiteroit en ung abysme de travaux et perplexitez luy, sa maison et postérité; ou, si tant est qu'il se résolve, comme prince très prudent et affectionné, au contentement de Leurs Majestez, ainsi qu'elles es-

pèrent qu'il fera, d'embrasser l'ardent désir qu'à ladicte royne sa femme de l'honorer, aymer et contenter par ses actions, suivant le conseil et la prière que Leursdictes Majestez lui font à présent par ledict s<sup>r</sup> de Bellièvre, il remplira sa personne et sa maison de toute félicité et bénédiction, et obligera Leurs Majestez et mondiet Seigneur à le chérir, aymer et favoriser plus que jamais, et luy en rendre telle preuve par effectz, qu'il peut souhaicter avec raison, de princes qui luy veulent beaucoup de bien et lui atouchent de si près, comme font Leurs Majestez.

Lesquelles sont très desplaisantes de quoy ce fait passé si avant qu'il a fait, par la malice de ceulx qui ont voulu s'en prévaloir à leur dommage, et pareillement dudict s<sup>r</sup> roy de Navarre, lequel leur eust donné grand contentement, quand il eust permis à ladicte royne de Navarre de continuer son voyage, sacheminant de si bon cœur et avec si grande affection devers luy qu'elle faisoit, se confiant

en son innocence et en l'amitié dudict s<sup>r</sup> roy, son mary. Mais, tout ainsi que Leursdictes Majestez estiment que ledict s<sup>r</sup> roy de Navarre l'aura voulu retarder seulement, pour attendre l'avis et intention de Sadicte Majesté sur la despesche dudict s<sup>r</sup> du Plessis, puisqu'il y avoit eu recours, aussi a-elle mandé à ladicte royne de Navarre qu'elle l'allast trouver sans difficulté, si tost qu'elle scauroit ledict s<sup>r</sup> de Bellièvre estre passé devers ledict s<sup>r</sup> roy de Navarre, Leurs Majestez se promectans qu'il la recevra humainement, comme de rechef elle le prient très affectueusement faire, sans promectre qu'elle soit retardée d'avantage par les chemins, d'autant que telles remises et longueurs ne servent que de hardiesse et argument aux meschans d'altérer d'avantage toutes choses, au grand regret de Leurs Majestez et d'avantage de ceulx qui ont intérêt en ce faire.

Fait à Saint-Germain-en-Lay, le xxviii<sup>e</sup> jour d'octobre 1583.

HENRY.

DE NEUVILLE.

## XXV

### LETTRES DE POMPONE DE BELLIEVRE À LA REINE MÈRE <sup>1</sup>.

29 août 1583<sup>2</sup>.

Madame, j'ai reçu la lettre de Vostre Majesté du xxviii<sup>e</sup> de ce mois, par laquelle j'ay veu qu'elle a esté advertie de l'arrivée du s<sup>r</sup> de Clervant et de la despesche du s<sup>r</sup> Duplessys, dont j'ay amplement escript à Vostre Majesté tout ce que j'en avois peu apprendre. Je me suis hazardé d'en escrire au Roy et me trouvois bien fort empesché au conseil qui se

pouvoit donner; car ayant longuement suivi l'opinion dudict s<sup>r</sup> de Clervant, je ne voyois pas qu'il fust aisé de persuader le roy de Navarre de reprendre la royne, sa femme, sans quelque honneste satisfaction qui le dischargeast envers le monde. J'estimai que je devois dire librement au Roy ce que je comprenois des mouvementz et dangers où nous pouvions tumber et la résolution de se pouvoir plus honnorablement traicter que par

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 15891, f<sup>o</sup> 316, minute.

<sup>2</sup> La date exacte de cette minute, conservée dans les papiers de Bellièvre, nous est donnée par la réponse de la reine, qui est écrite de Gaillon le 4 septembre.

l'avis de Vostre Majesté, qui estes la mère; et eust bien requis l'affère qu'il eust pleu au Roy d'avancer son retour, lequel n'ayant pas esté si brief comme j'espérois, les lettres pourront supplyr au deffault de sa présence. Bien estimé-je, Madame, que quelque désir que nous ayons de haster cest affère, qu'il y fauldra du temps à consolider la playe<sup>1</sup>; car, oultre ce que je ne m'asseure pas que l'on face du roy de Navarre ce que l'on pense et encores qu'il demande conseil, il ne s'ensuict pas qu'il s'oblige à le suyvre. D'ailleurs, Madame la royne de Navarre s'est mise au Plessys-lès-Tours, et, si je ne suis trompé, elle n'en partira pas sans veoir bien clair à sa seureté. J'estimai, dès le commencement, qu'elle feroit ce qu'elle a fait pour ce regard. Ce jourd'huy, ledict s<sup>r</sup> de Clervant n'est venu veoir pour sçavoir si j'avois respons à la lettre que j'ay escripte à Vostre Majesté sur ce qu'il atendoit vostre commandement, avant que de s'esloigner de ce lieu, m'ayant dict qu'il désireroit de fère un tour jusqu'à sa maison pour dix ou douze jours. Je l'ay fort prié de me dire ce qu'il estime estre de l'intention du roy de Navarre et à quoy il se pourra résouldre; sur quoy, comme il est advisé, il a respondu fort sobrement, mais ce que j'en ay peu tirer est qu'il ne pense point que l'on puisse persuader si le Roy et vous, Madame, n'aurez égard de conserver en cela son honneur; car de reprendre la royne sa femme avec l'imputation qui luy a esté faicte, ce seroit chose à laquelle, à son avis, il ne se pourra résouldre, et, partant, il estime qu'il seroit de besoing qu'il pleust au Roy de déclarer publiquement qu'il a reprins en sa bonne grace ladicte dame royne, vouloir que

pour quelle temps elle fust honorée et respectée en sa court et en sa présence, comme sa bonne seur, et qu'il pleust aussi à Vostre Majesté luy fère les mesmes offices, que le bon plaisir du Roy fust de déclarer que ce qui est advenu cy-devant a esté par maulvailx rapportz qui luy ont esté faict, qu'il a bien vérifié estre faulx et malitieusement controuvés, et, partant, qu'il seroit bien marry qu'il demoura aulcune maulvaise impression, qu'il n'ayme, estime et tienne ladicte dame royne pour sa bonne seur et princesse très vertueuse; avec telle aultre honneste satisfaction que le Roy par sa bonté et courtoysie adviserat de fère, ne se pouvant rien trop fère ny trop dire par un prince généreux, tel qu'est le nostre, quant il s'agist de conserver l'honneur d'une princesse et surtout estant sa seur eslevée en dignité royale. Pour mon regard, je ne puis, sinon bien fort, louer cest opinion. C'est à Dieu à modérer le coeur du Roy et y mettre ce qu'il estime nécessaire pour la conservation de la dignité de ceste grande maison qu'il a honoré sur toutes celles de la chrestienté. Ledit s<sup>r</sup> de Clervant estime que l'honneur que ladicte dame royne recevrait de nouveau par le Roy réparerait en quelque partie le blasme qui n'a esté que trop divulgué, et que le roy de Navarre auroit l'honneste excuse de reprendre ladicte dame royne, et m'a dict qu'il craint fort, si l'on en usera autrement, que le temps ne rende cest affère difficile et irréconciliable, que nous ne devons désirer.

Nérac, 26 avril 1584<sup>2</sup>.

Madame, la nouvelle qu'il vous a pleu nous escrire de vostre bonne santé et de celle de

<sup>1</sup> C'est seulement vers la mi-octobre que le roi se décida à envoyer Bellière en Gascogne, pour arranger la difficile affaire de la reine de Navarre.

<sup>2</sup> Bibl. nat., fonds franç., 15891, f° 354, aut.

Monseigneur vostre filz<sup>1</sup> a icy remis le cœur aux bons serviteurs du Roy qui vivoient en une bien grande perplexité, entendans la longueur de voz maladies dont il a pleu à Dieu vous desliver, que je prie de tout le cœur vous vouloir longuement et en toute prospérité conserver au Roy et à son royaume. J'ay incontinent présenté vostre lestre à la royne de Navarre, vostre fille, qui a été infiniment consolée de ceste bonne nouvelle; elle est en trèsbonne santé, Dieu mercy, et monstre d'avoir beaucoup de contentement de se veoir en ce lieu. Le roy de Navarre est allé à Pau dire adieu à Madame la princesse sa seur, il se prépare pour fere le voyage de Languedoc, et, comme l'on dict, partira de ce lieu sur le commencement de la semaine prochaine. Le contrerolleur du Laurens m'a escript ce qu'il a pleu à Vostre Majesté luy commander de me dire.

Madame, il y a quelques jours que la royne de Navarre a déclaré à Madame de Nouailles<sup>2</sup>, qu'elle est résolue de se servir d'elle pour sa dame d'honneur et qu'elle la mettra sur son estat en ceste qualité, n'estant pas délibérée de prendre Monsieur de Condrin<sup>3</sup> pour son chevalier d'honneur, ne aussi Madame de Condrin pour sa dame d'honneur, ce qu'ayant seen et estant bien adverty de la résolution de ladicte dame royne vostre fille, j'eusse estimé fere un mauvais service à Vostre Ma-

jesté si je me fusse descouvert d'avoir ce commandement. Quant à Madame de Nouailles, j'ai tousjours veu durant ce voyage, qu'elle s'est porté fort dignement en ce service, et déclarant tousjours fort affectionnée servante de Vostre Majesté, et bonne subjecte du Roy. Et, comme j'ai opinion, Vostre Majesté ne sera pas moins bien servye d'elle près ladicte dame royne vostre fille, que pourriés estre soit de Madame de Condrin ou d'une aultre. Cela fait que j'estime, sauf le meilleur avis de Vostre Majesté, que ce sera pour le mieux de trouver une bonne ceste élection et, par ce moyen, ladicte dame de Nouailles aura plus d'occasion de demeurer tousjours fidelle et constante au service de Vostre Majesté.

Quant à Madame de Duraz, le roy de Navarre en est si aliéné qu'il n'est besoing que l'on en parle pour le présent.

Quant à Choysnin<sup>4</sup>, il a eu son congé, comme Vostre Majesté aura desjà esté adverty.

Madame, je supplie le Créateur de donner à Vostre Majesté très longue et très contentable vie.

C'est de Nérac, le xxvi jour d'avril 1585.

Vostre très humble et très obéissant subj<sup>5</sup> et serviteur,

BELLEVEU.

<sup>1</sup> Le duc d'Angou, qui devait mourir le 10 juin. — Cette lettre répond à celle que Catherine de Médicis écrivait à Bellevue de Saint-Maur-des-Fossés le 18 avril 1585. Voir plus haut, p. 179.

<sup>2</sup> Voir, sur M<sup>lle</sup> de Noailles, la note de la p. 185.

<sup>3</sup> Hector de Pardailhan, seigneur de Condrin, un des capitaines du roi de Navarre, chevalier du Saint-Esprit l'année suivante (1585), qui avait épousé en 1561 Jeanne d'Antin, fille du sénéchal de Bigorre.

<sup>4</sup> Le seul Choysnin connu est Jean, qui très jeune avait accompagné l'évêque de Valence en Pologne et, sans de récompense au retour d'une place de conseiller du roi; mais nous ne voyons pas trop quel rôle il joua dans les affaires de la reine de Navarre.

<sup>5</sup> Bibl. nat., ms. franç., 15891, f. 354, aut. — Il y a malheureusement une lacune considérable dans ~~la~~ <sup>la</sup> ~~lettre~~ <sup>lettre</sup> ~~de~~ <sup>de</sup> Bellevue. Nous savons qu'il avait réussi dans sa mission, que le roi et la reine l'en avaient remercié, que Marguerite et son mari s'étaient reconciliés le 13 avril 1585 et qu'ils avaient repris la vie commune.



Paris, 3 avril 1585<sup>1</sup>.

Je me remettrai à la suffisance et à Messieurs les secrétaires d'Etat tant avis à Vostre Majesté de ce qui se fait en cette court<sup>2</sup>. Nous faisons icy ce que nous pouvons; mais plus je y pense, plus je me voy le royaume misérable est. Proche de Dieu, si Dieu ne permestra que l'on brefceste esmotion par une bonne opinion. Ce que je puis escrire à Vostre Majesté que un marchand de Tholose, qui récemment arrivé en ceste ville, m'a dit qu'il a passé par Agen où estoit la royne, et qu'il a vu votre fille<sup>3</sup>. Il ne m'a sceu dire pour laquelle elle se y est retirée; mais il m'a dit que c'est pour n'estre contraincte de Navarre, d'autant qu'il a esté par le président de Nort qu'elle n'a pas de meubles à Nérac. Ce qui me fait croire que ceste opinion est que ledict marchand a entendu de Monsieur le duc de Matignon, passant par Bourdeaux, qu'il s'en va mareschal envoyoit deux compagnies de gens de pied pour la garde de la ville d'Agen, ce qu'il faisoit à la requeste de ladicte dame royne.

Monsieur de Joyeuse nous dict hier que le duc de Matignon, colonnel de la cavallerie légère, a fait pour cest effect dépescher plusieurs commissions; il aura, outre ce, un régiment de cornettes de gendarmes. Monsieur de Matignon fait vingt et cinq compagnies de gens de pied, et doit avoir les garnisons de la garde et de Picardie. Mon-

sieur de Termes fait l'estat de mareschal de camp. Je ne sçai encores qui sera lieutenant-général de Sa Majesté. Ce sont de belles forces, mais j'estimois encores plus beau et plus seur si l'on pouvoit finir ceste guerre par un bon accord.

Madame, je supplie le Créateur de donner à Vostre Majesté très longue et très contente vie.

C'est de Paris, le 3<sup>e</sup> jour d'avril 1585.

Vostre très humble et très obéissant subject et serviteur.

BELLÈVRE.

Paris, 5 avril 1585<sup>2</sup>.

Madame, par ce que nous pouvons icy entendre des forces de ceulx qui se sont eslevés, est qu'ils ne sont pas si prestes à marcher qu'ilz se l'estoient promis. C'est l'opinion que nous en avons icy : Vostre Majesté en peut mieulx sçavoir la vérité. Ceste longueur pourroit apporter commodité aux affaires du Roy, qui pourroit ce pendant se fortifier de ses bons serviteurs. Je crains, d'autre part, que ces gens se résouldront mal aisément à traiter d'accord qu'ilz ne se voient armés. Je déaire infiniment, et prie Dieu que Vostre Majesté puisse retrancher ces longueurs, prévoyant, outre vostre incommodité, les maux qui nécessairement nous adviendroient de vostre longue absence de ceste court.

Au surplus, Madame, je dirai que hier arriva l'enseigne de la compagnie de Monsieur le mareschal de Matignon, qui a ce jourd'huy fait entendre au Roy l'estat des affaires de sa pro-

<sup>1</sup> Fonds franç., 15891, f° 389, aut. — Il y a une année d'intervalle entre cette lettre et la précédente. Elle fut poursuivie et terminée ses négociations dans le Midi, revenant prendre ses fonctions près du roi.

<sup>2</sup> Catherine de Médicis se trouva à ce moment à Épernay, négociant avec le duc de Guise.

La royne de Navarre s'était retirée à Agen le 19 mars 1585.

La Barthe, plus tard maréchal de Termes.

<sup>3</sup> Fonds franç., 15891, f° 391, aut.

vince de Guienne. Il m'a dict que la royne de Navarre vostre fille s'estoit retirée à Agen, non que mondict s<sup>r</sup> le mareschal estime que ladicte dame veuille, pour regard dudict Agen, fere chose qui doibve déplaire au Roy, mais elle se y est refugiée pour estimer qu'elle n'estoit en seureté à Nérac, sachant la mauvaïse volonté que luy porte la contesse de Giche<sup>1</sup> et le pouvoir qu'elle a sur le roy de Navarre. Monsieur de Bajourdan<sup>2</sup> est entré audict Agen avecques sa compaignie de gensd'armes, et outre ce, Monsieur le mareschal de Matignon y a envoyé une compaignie de gens de pied pour la seureté de ladicte dame qui se trouve fort desnuee de moyens. Ledict s<sup>r</sup> de Bordeaux, enseigne de mondict s<sup>r</sup> le mareschal, m'a baillé une lettre de Madame de Noualles, que j'ay mise avecques la présente. Madame, je supplie le Créateur de donner à Vostre Majesté très longue et très contente vie.

C'est de Paris, le v<sup>r</sup> jour d'avril 1585.

Madame, il plaira à Vostre Majesté de considérer par sa prudence, s'il sera à propos de parler à Monsieur de Buzenval, qui vous est allé trouver de la part du roy de Navarre, l'extresme desplaisir que recevès, entendant la peine où se trouve maintenant la royne de Navarre, vostre fille. La nécessité de ce temps enseignera peult-estre le roy de Navarre à se modérer. Et sur ce, Madame, je baise très humblement les mains de Vostre Majesté.

De Paris, le v avril.

Vostre très humble et très obéissant serviteur,  
BELLÈVRE.

Paris, 7 avril 1585.

Madame, veoyant le commencement que Dieu donne à ceste négociation, se résolvant ces princes de vous aller trouver, dont nous estions en doubte, nous nous confirmons de plus en plus en l'opinion qui est curative au coeur des gens de bien que vous estes principalement conservée pour conserver cet Estat. Cela faict que le travail du voyage, qui autrement devoit diminuer vostre santé, l'augmente et l'assure. Ce n'est pas que, pour ceste entreveue, je veuille juger pour faire les choses qui sont commencées. Ceulx qui ont prins une si haulte résolution disent ordinairement le contraire de ce que plus ils veulent : un chacun pense estre le plus fin, et qu'il se prévauldra du temps au préjudice de son ennemy. Si vous dirai-je, Madame, que vostre dernière dépesche nous a remply de bonne espérance, laquelle peult estre incertaine; et néantmoins, quelquefois les résolutions se prennent sur cela comme sur chose certaine.

J'escrivy devant-hier à Vostre Majesté que les affaires de Dauphiné estoient en bon estat : les lettres que nous avons ce jourd'uy receues nous confirment en ceste opinion; mais on mande que Messieurs de La Roche et de Clavaison ont voulu fere des pratiques en la ville de Romans<sup>3</sup>, à Valence et ailleurs, requérant lesdictes villes de tenir pour Monsieur le cardinal de Bourbon, toutesfoies que ces faiseurs de menées n'ont rien obtenu aucune chose et que tout ce pais déchire de

<sup>1</sup> Diane d'Andouins, dite la belle Corisande, veuve de Philibert, comte de Guiche et de Gramont, tué en 1567 de la Fère en 1580, à laquelle le roi de Navarre avait promis de l'épouser. La prison du roi pour Corisande dura jusqu'en 1591. Voir *Notice biographique sur Diane d'Andouins*, par M. Frossard, Bagnères, 1894, in-8°.

<sup>2</sup> Le sieur de Bajourdan était beau-frère de Paul de La Barthe.

<sup>3</sup> Bibl. nat., fonds franc., 15891, f° 393, aut.

<sup>4</sup> Romans (Drôme), arr. de Valence.

ir conserver soubz l'obéissance du  
ce cousté de Daulphiné. L'on escript  
ennent que la ville de Lyon est as-  
jour Messieurs de Guise : ce que je  
s ; et si quelque chose troublera le  
à ceulx ausquelz l'on impute ceste  
se seroit, à mon avis, les artifices  
a use contre eux. Et néantmoins,  
que de ce cousté là il n'advendrá  
faulte. Les affaires de la ville d'Agen  
me j'ay escript à Vostre Majesté; le  
ermis aux habitans dudit Agen de  
elques forces pour la conservation de  
ille, et semble qu'il ne se donne pas  
ne la royne de Navarre y soit. Ma-  
e supplie le Créateur de donner à  
fajesté très longue et très heureuse

de Paris, le vii<sup>e</sup> jour d'avril 1585.  
e très humble et très obéissant subject  
eur,

BELLIÈVRE.

Paris, 15 avril 1585<sup>1</sup>.

ne, Vostre Majesté aura esté advertye  
ir dde Guyenne de Monsieur le prési-  
dant, qui a faict, pour l'exécution de  
pe, tout ce qui se pouvoit actendre  
i homme de bien et bon serviteur de  
stés. Le roy de Navarre avoit une fois  
e rendre le secrétaire de la royne de  
, vostre fille; mais sur ce que ladicte  
est retirée à Agen et sur la nouvelle  
remuements, il a changé d'avis et  
que ces aultres empeschementz luy  
maintenant occasion de penser à ce

qu'il satisfait à son devoir, n'estant pas rai-  
sonnable qu'il enlève de ce roysulme les sub-  
jectz de Sa Majesté.

Le Roy a ouy ce soir Monsieur de Montmo-  
rin, qui a ropporté, de la part de Monsieur  
de Mercueur, qu'il est résolu de demeurer  
tousjours très fidelle subject et serviteur de  
Sa Majesté et qu'il ne remuera aucune chose,  
pourveu qu'il ne soit forcé en sa conscience,  
ny en son honneur, ny d'avoir particulière  
intelligence avecques Monsieur de Guise. Ce  
rapport n'a pns donné grand lumière des  
affaires de la Bretagne. Le Daulphilné se  
trouble plus que je n'eusse estimé; et ne  
sommés pas sans peine de la ville de Lyon,  
à cause de la division entre les habitans de la  
ville et le lieutenant de la citadelle. Le Roy  
y a envoyé Monsieur de Ferrières, qui se  
trouvoit en ceste court, lequel a bonne part  
près de Monsieur de Mandelot et ceulx de  
ladicte ville : l'on travaiglera à les réconcilier<sup>2</sup>.

Messieurs de Poigni et de Pontcarré ont  
esté ouys ce soir, qui ont rapporté d'avoir  
laissé la province de Languedoc en assés pai-  
sible estat, et le seroit d'avantage, n'estoit le  
désordre avvenu à Alets, où cinquante-trois de  
la nouvelle religion qui y avoient esté remis,  
suyvant le traicté qui avoit esté faict lorsque  
Montréal et les aultres villes ont esté rendues;  
mès, les jours après qu'ils rentrèrent en leurs  
maisons, dont, comme ont rapporté lesdicts s<sup>rs</sup>  
de Poigni et de Pontcarré, les villes où ceulx de  
ladicte religion sont les plus fortz, furent tel-  
lement indignées que, sans le bon ordre que  
y a donné Monsieur de Montmorency, il fust  
ensuyvi un merveilleux désordre et meurtre  
de plus de dix mille paouvres catholiques. Le

nat., fonds franç., 15891, f<sup>o</sup> 395, aut.

conciliation fut difficile; car les Lyonnais redoutaient de voir la citadelle occupée par les troupes royales; et avec le Consulat, Mandelot y installa le 2 mars 1585 la milice urbaine. Henri III céda le mois suivant en la démolition complète de la citadelle.

Roy n'a encores rien peu délibérer sur ce faict, pour ce que l'heure estoit fort tarde, ny aussi sur la demande que faict Monsieur de Montmorency que le Roy trouve bon qu'il tiennne les Estats, et que plus tost il souffrira la mort qu'une telle indignité.

Vostre Majesté aura secu, par Monsieur Myron, les grandz offres que la royne d'Angleterre a mandé fère au Roy. Si elle se voudrat autant eslargir envers le roy de Navarre, il sera fort aysé, à ceulx qui disent avoir tant d'envie dese battre, de trouver à quoy passer le temps et peult-estre cette vie, et la fère passer à ce qui est de meilleur en ce royaume. Monsieur de Mayne dict au baron de Leix que tant s'en fault qu'il fust Espagnol, que s'il plaisoit au Roy luy donner ce contentement que de l'asseurer de sa bonne grace, que il estoit tout prest d'aller en Flandres fère un bon service à Sa Majesté. Pleust à Dieu qu'il se y fust trouvé avecques dix mil hommes lorsque le prince de Parme fust si bien salué par les Zélandois; Il eust peu aysément avoir l'honneur d'achever tout ce qui y restoit de ceste méchante race d'Espagne. Nous ne sommes pas si heureux que de prendre les conseils qui pourroient rabattre l'orgueil de nos ennemys. Madame, je supplie le Créateur de donner à Vostre Majesté très longue et très contente vie.

C'est de Paris, le xv<sup>e</sup> jour d'avril 1585.

Vostre très humble et très obéissant subject et serviteur,

BELLIEVRE.

Paris, 18 avril 1585<sup>1</sup>.

Madame, j'ay veu par la lettre qu'avés escripte au Roy ce que Vostre Majesté désire

de mon service. La vie ne défauldra plustost que la fidélité et l'affection de bien servir voz Majestés. Le poidz de ces affaires est tel, qu'il surpasse de beaucoup la foiblesse de mon entendement, qui faict que je suis trop plus résolu de servir comme il me sera commandé, que de m'ingérer de donner conseil veoyant de quelque part que nous nous ternions un abysme de misères. Après avoir laissé le Roy, qui est allé aux Pénitents, j'ay trouvé moyen, sur quelques aultres prétextes, de parler à Monsieur de Clervant. Je l'ay mis le propos du malheur de ce temps et du danger que courroit le roy de Navarre et, par conséquent, ce royaume, presque à son occasion; que Dieu luy avoit faict une belle grace, après avoir couru une fort hazardeuse fortune, de s'estre remis près du Roy, dont ses plus grands ennemys ont trouvé moyen de l'esloigner; qu'il ne y avoit celluy qui ne jugeast maintenant l'imprudence d'un si mauvais conseil; que j'avois entendu qu'il s'estoit trouvé en quelque compagnie où il s'estoit déclaré qu'il ne seroit pas contraire, affin que l'on peult vivre en quelque repos; que le roy de Navarre se remist avecques le Roy et donnast contentement aux catholiques. Sur cels, il m'a dict que véritablement, quant il s'est par de telles choses, il ne s'y est pas opposé comme celluy qui estime que, en affaires d'Estats, il ne se fault pas tenir aux conseils extremes; mais que, de l'autre costé, il falloit adviser que le roy de Navarre, cherchant la bonne grace des catholiques, ne fust déçu et perdist l'assistance de ceulx de sa religion. Et, en ce faict, il m'a dict qu'il estime que le seul moyen seroit si le roy de Navarre eust cest honneur de veoir le Roy et qu'il pleust à Sa Majesté ou à vous, Madame, le luy re-

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 15891, f° 397, aut.

seiller, aussi que Monseigneur le cardinal, son oncle, auroit grand pouvoir sur luy, sachant que ledict s<sup>r</sup> roy reconnoist d'avoir faict grand faulte de ne s'estre mieus sceu conserver en la bonne grace de mondict seigneur le cardinal. Je luy ay faict comprendre le dangier que l'on court maintenant et qu'il n'est pas possible de fère mettre les armes bas aux catholiques qui se sont eslevés, si l'on n'avisera de leur donner quelque particulier contentement et, partant, qu'il y falloit adviser; il m'a dict qu'il y penseroit et qu'il me verroit une aultre fois. Je n'ay pas estimé que pour ceste fois, je me deusse descouvrir plus avant, l'ayant trouvé comme estonné et qui cerchoit de rompre le propos. Il m'a proposé qu'il y auroit apparence de dire, puisque l'on parle de ce faict de religion, que c'est chose qui se devoit traicter en une pleine assemblée des Estatz Généraulx. Je luy ay dict que je craignois que ce remède ne fust assés d'efficace pour fère poser les armes. Et ne puis juger s'il a mis ce faict des Estatz Généraulx en avant, pour estimer que le remède fust à propos, ou seulement pour gagner temps. Je n'ay pas obmis à luy dire le tort que se faict le roy de Navarre de préférer l'amitié de la contesse de Giche à celle de la royne sa femme, qui a esté contraincte de se retirer à Agen pour se préserver de ladicte contesse qui entreprend contre sa vie. Il m'a dict qu'il fera, pour ce regard, tout ce que doibt un homme de bien et qu'il désireroit, si ladicte dame royne avoit à se retirer à Agen, qu'elle l'eust faict auparavant ces bructz de guerre; ce néantmoins qu'il luy fera service de tout ce qui sera en son pouvoir. Madame, je supplie le Créateur de donner à Vostre Majesté très longue et très contente vie. C'est de Paris, le xviii<sup>e</sup> jour d'avril 1585.

Madame, je reconnois estre nay pour servir et obéir à Vostre Majesté, mais considérant les affaires qui se traictent maintenant, mon aage et tant d'autres incommodités que je me inectz devant les yeulx, je supplierai très humblement Vostre Majesté, s'il escherra que l'on dépesche par devers le roy de Navarre, qu'il vous plaise trouver bon que je soye excusé de ce voyage, et plustost me permettre que, avecques vostre bon congé, j'absente ce royaume.

Vostre très humble et très obéissant subject et serviteur,

BELLIÈRE.

Paris, 2 mai 1585<sup>1</sup>.

Madame, nous avons sceu, par Monsieur Myron, la peine extresme que Vostre Majesté supporte pour remectre le repos en ce royaume. Si je pouvois y servir de mon sang, je ne le y espargnerois pas. Je considère avecques un extresme regret l'extrémité où les affaires se trouvent réduictes, que l'on n'a pas seulement le temps de prendre conseil et juger qui est le meilleur ou, pour le moins, le moins maulvaix. C'est une affliction que Dieu nous envoie, dont il nous deslivrera quant il lui plaira. Madame, j'ai souvent considéré le sage et très prudent discours contenu en vostre précédente lettre, touchant ce qui peult concerner le roy de Navarre. Quant on fera tout ce qui se pourra pour le réduire à suivre ce bon chemyn, je me défie qu'il se y veuille mettre; je me défie aussi que l'on se résolve de fère ce qui se peult pour le y réduire. Il y en y a d'un cousté qui se prévalent de son obstination, et d'autres qui espèrent de bien

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç. 15891, f° 399. Aut.

Languedoc, qu'y n'est tant, à ce que  
ger par ces discours, pour le service  
mètre que pour son bien particulier;  
avés à ce qu'il dit, en la mesme heu-  
il estouet, et ne désire rien tant que  
graces de Sa Majesté. Il m'a dit les  
termes, qu'il ne sera jamès content  
it parlé au Roy. Je panse qu'avés veu  
, qu'y s'en est allé à Toulouse pour  
vostre courrié, ainsin que nous avions  
semble. Le roy de Navarre m'a parlé  
e la reine sa femme, auquel je n'é  
tre langage que celui que vous savés  
us avés dit. Il m'a dit luy avouer es-  
ne luy comenderouet poent rien au  
du serment solenel qu'ele luy avouet  
mais que il me tenouet pour le plus  
meilleur amy qu'il eût. Je suis bien  
iteur très humble; mais je vous dis  
les termes qu'il m'a dit, et, quant elle  
iet, qu'il serouet très aise que tout ce  
iouet m'aimât, et qu'ele me fit bonne  
m'a fort prié d'aler à Pau, de Bai-

gnères-en-Hors, où je suis contreint d'aler  
me beigner. Je ne sé coment je m'en puis ex-  
cuser, toutesfoués, je ne luy prométré que ne  
m'avés mandé sy êtes d'avis que je y aille. Il  
m'a dit que j'en seré à six lieues près, et que,  
puisque il m'aveit fait cest honneur de me  
venir vouer cheus moy, qu'il falet qu'il me  
vit cheus luy, pour me fère bonne chère. J'a-  
tandré sur cest fêt vostre avis, lequel je suivré,  
non en cella sulement, mais en toutes choses,  
comme bon serviteur du Roy et un de mes  
meilleurs amis. Vous supliant, Monsieur, me  
tenir en vos bonnes graces et vous asurer qu'il  
n'y a personne en se réaume sur qui vous aies  
plus de puissance que sur moy; ce que je vous  
témoîneré par les effets, lorsque j'en auré le  
moien, de mesme affection que je prie à  
Dieu qu'y vous conserve.

A Encause<sup>1</sup>, le 29<sup>e</sup> juing 1584.

Vostre plus affectionné amy à fère service,

LOUIS DE LA VALETTE.

## XXVII

### LETTRE DE LA REINE ÉLISABETH À CATHERINE DE MÉDICIS<sup>2</sup>.

14 mars 1584.

ne ma bonne sœur<sup>3</sup>, cest adage vous  
en ma conscience : *Chi fa quel que puo*

*non e tenuto a fare più*; car, autrement, je me  
plaindrois trop d'une princesse que j'ay tant

me, village dans le Comminges, à 8 kilomètres de Saint-Gaudens, où se trouve une source d'eaux mi-  
s anciennement connue.

<sup>1</sup> Museum. *State papers*, France. [Endorsed] The coppie of her Majesty letter to the queen mother, sent  
14 march 1584.

rière lettre écrite par la reine mère à Élisabeth est du 30 décembre 1583 et a trait surtout à la reine  
lais le 15 février 1584, Henri III avait écrit à son ambassadeur Castelnau : « J'ay veu les discours qui se  
entre la Roynie d'Angleterre et vous, et les plainctes réciproques sur voz déportemens et les siens; ayant  
ien fait à vous de luy avoir dict ses veritez à cuer ouvert. . . . Elle se plaint que quelques-uns de ses  
sont réfugiés en mon royaume: qu'elle se souviennne que le sien a tousjours esté la retraicte de mes sub-  
es et le lieu où se sont faictes et complottées toutes leurs principales entreprises et desseings, et où ilz ont  
lus de faveur et de support. » (A. Teulet, *Relations politiques de la France avec l'Écosse*, t. III, p. 249.)

aymée, qu'elle deust permettre au pis aller, sans l'impugner, que le Roy se fust tant oublié de son offre de ne tenir compte de la vie, non seulement de la réputation d'un roy comme luy, mais non seulement nous livrer le traître, ains, qui pis est, ne permettre la recherche de ses papiers, lettres et ciphres, comme s'il feist plus compte d'un vilain que d'un prince<sup>1</sup>. Le temps viendra peult estre, comme les vielles prophétisent souvent, que les empescheurs de si juste acte luy donneront plus de payne, voire quant il y aura très agréable une amitié telle que la mienne. Il me souvient que tous les religieux de son pays n'ont eu tousjours l'oeul sur luy seul, sans adorer quelque aultre. Si le Roy ne me respectera mieulx, vous verrez choses admirables, premier que mourir, nonobstant le légat de si belle suite. Madame, si mon ambassadeur ne me l'eust escript, ce ne fust possible que je l'eusse creu, combien que je m'asseurois qu'il y avoit de si grands qui y avoient leur part, qu'il y auroit grands empescheurs; mays je ne pouvois imaginer que on y deust escontre, ains que nul eust esté tant creu ou respecté,

que le Roy les préférait devant son honneur, et attendois du Roy de vouloir boucher tels babillards, se souvenant de ce qu'il doit, non de ce qui leur plait, pour le cas (comme facilement je le croy) qu'en ses papiers quelques aultres de mesme volenté y soit caché. Pensés alors comme se rend culpable de tel faict et de tel acte; ensuivant imaginez si je suis<sup>2</sup> si peu honorée des miens qu'entre si grand nombre ne se trouvast un pour l'en venger. Vous estes sage; et pourtant ne diray plus, si non que, si les morts fussent vivants, il plaindroit ou ne permettroit telle injure. Et vous promets que il est arrivé mauvais temps; car jamais estois-je plus aimé à Prince que au Roy et de cœur et de volenté, comme mes faicts propres en eussent bien fait preuve en peu de temps, comme Dieu sçait, à qui je prie vous donner bonne vie et longue, après m'estre recommandé mille fois à vos bonnes graces.

Votre très affectionnée bonne seur  
et cousine,

ELIZABETH R.

<sup>1</sup> Ce qui suit est de l'écriture de L. Tomson.

<sup>2</sup> Allusion à l'affaire d'Arden, condamné à mort et exécuté à Londres le 29 décembre 1583, au sujet de laquelle le roi affirmait que moy et mes ministres ne sommes meslez en la conspiration qu'elle prétend que l'on a faite par une personne d'estat. Au reste, les difficultés étaient fréquentes entre les deux cours. Le mois suivant, en avril 1584, l'ambassadeur Stafford écrivait à la reine mère pour se plaindre de ce qu'on avait relâché en Angleterre, contre le Châtelet pour avoir été trouvé chez un imprimeur qui avait lancé un libelle injurieux contre la reine d'Angleterre. Il ajoute que le président Brisson ne veut plus se mêler de l'affaire et que le nonce du pape est intervenu en faisant un cas de conscience de poursuivre l'écrivain, sans doute catholique. « Si on veut, ajoute l'ambassadeur, que la reine sa maîtresse use de réciprocité, et que lui-même continue dans les sentiments qu'il a toujours témoignés envers la France, une pareille indignité ne doit être tolérée. »

(British Museum. State papers, France, vol. 79).

XXIX

LETTRÉ DU DUC DE PARME À CATHERINE DE MÉDICIS<sup>1</sup>.

28 avril 1584.

Madame,

J'eusse volontiers, non seulement procuré la modération de la rançon du vicomte de Turenne, pour estre chose que Vostre Majesté me recomande tant, mais aussy son renvoy libre, s'il fust esté en mon pouvoir. Mais, comme il est prisonnier du marquis de Roubaix, auquel le Roy monseigneur a permis qu'il le mit à rançon, je n'ay peu faire aultre chose que le requérir qu'il fust traité doucement; ce que je tiens ledict marquis aura faict, aiant esté vers luy le s<sup>r</sup> de Lymeuil. Et au regard du s<sup>r</sup> comte d'Egmont luy est traic-

tant pour le mettre en liberté par eschange du s<sup>r</sup> de La Noue, à quoy je travailleray à mon possible, tant pour le respect de Vostre Majesté, que pour s'estre perdu pour le service du Roy monseigneur. Et cependant, Madame, en me recomandant humblement à la bonne grace de Vostre Majesté, je supplie le Créateur luy donner sa sainte garde.

De Tournay, le xxviii<sup>e</sup> jour d'avril 1584.

De Vostre Majesté,

Bien humble serviteur,

*Signé* : ALEXANDRE.

*Et plus bas* : LEVASSEUR.

XXX

DONATION FAITE PAR CATHERINE DE MÉDICIS AU COUVENT DES MURATES À FLORENCE<sup>2</sup>.

Juin 1584.

Caterina, per la Iddio grazia, regina di Francia et già moglie d'Enrico 2<sup>do</sup> et madre di tre re, saluto a tutti così presenti come futuri. Havendo noi più tempo fa, disposto di lasciar ricordo del nostro singulare amore, benevolenza et grato animo inverso le sacre vergini dedicate a Iddio nel munistero delle Murate (così vulgarmente chiamate) posto nella città di Firenze, ricordandoci noi anchora dell'essere

stato in quello tanto bene et con tanta amorevolezza ricevuta et da loro benignamente allevata dalle e vii insino a' x, anni della nostra età, in quel tempo apunto che Firenze per le sedizioni e guerre civili era assediata; haver con gran sollicitudine e vigilanza procurato la nostra salute, et per difenderla haver fatto continove orazioni e voti con ogni sorte d'amorevolezza e diligenza; per la qual liberalità in-

<sup>1</sup> Archives nationales, R<sup>2</sup> 54 « A la Royné très chrestienne. »

<sup>2</sup> Cette pièce a été copiée aux archives de Florence par M. Armand Baschet. C'est évidemment la traduction italienne d'un document français qui ne se retrouve plus. Les souvenirs que rappelle la reine sur son enfance, passée au cloître des Murates, lui restaient bien vivants, puisqu'elle les évoque ainsi au bout d'un demi-siècle. — Voir *La jeunesse de Catherine de Médicis*, par A. de Reumont. Paris, Plon, 1866, in-8°, p. 335.



verso di noi usatoci restamo loro sommamente ubligate, et havendo anchora desiderato d'augmentare le dote e entrate di detto munistero non molto grande, et sollevarle e alleggerirle di qualche scomodo, finalmente essendoci venuta l'occasione più fa desiderata, in virtù delle presente sottoscritto di nostra propria mano, doniamo in perpetuo alle dette religiose l'abadessa e altre vergini delle Murate di Firenze la possessione di Santa Maria Lanciamberti, posta in Valdesa, contado di Firenze, divisa in quattro ville, la prima chiamata il Casone, la seconda la Grotta, la terza la Casetta, la quarta la Golpaja con tutte le masserizie cose mobili che in dette ville si ritrovano, et in oltre vi haviamo aggiunto e nomi, azioni et tutte le ragioni della villa chiamata la Cappella di Santa Maria per le dette stanze del Casone. Le quali tutte ville e possessioni e beni soprascritti haviamo comperi da Bartolomeo del Bene, consigliere e agente ordinario della carissima nostra sorella, la qual si riposa nel Signore, ducessa del Piamonte; e da Giuliano del Bene suo figliuolo, cavaliere di San Maurizio et Lazzaro, e dalla Caterina de' Tornabuoni, nostra matrona, e moglie di detto Bartolomeo, venditori non solo per loro e in loro nomi proprii, come anchora in nome d'Alfonso del Bene, figliuolo di detto Bartolomeo, dottore in legge, limosiniere del Re nostro carissimo figliuolo, et abate d'Altacomba in suo nome; per il quale promessono de rato, siccome più largamente si dispone per la legge e contratto sopra di ciò fatto; e le dette possessioni così comperate le doniamo (come è detto) alla detta abadessa et convento, a fine che per l'avvenire si a lor lecito, e possino usarle e goderle con tutti e mobili di qual si voglia pregio e valuta, et quelle liberamente possedere nell'istesso modo come se loro medesime l'havessino di lor proprio com-

pere; et in dette monache talmente trasferiamo il dominio ch'è appresso di noi, ch'edoniamo, e nostri heredi non rimanga ragione azione alcuna in dette possessioni e ville. Con questi legge e patto nondimento, che nella abadessa et convento possa in modo alcuno i detti beni immobili o parte di quegli vendere, alienare, impegnare o obbligare, contratiacendo, hora per alliora volbamo questo nostro dono beneficio e liberalità allo spedale degli Innocenti di Firenze, con facultà di poter recuperare detti beni e togli da chi gli havessino comperi, ricevuti o ubligati, e in qualunque modo gli possedessino. E a questa nostra donazione aggiungiamo anchora l'istesso infrascritte condizioni i che la badessa et convento predetto delle Murate ogni giorno sieno tenute da sera dire la *Salve Regina* per la salute, sanità, e conservazione del nostro carissimo figliuolo Henrico 3°, Re di Francia. Ogni anno, poi il dì ix di Luglio, dichino il *vespro* et *mattutino* con l'altre prece e oragioni che si sogliono dire per i morti. Il giorno seguente si faccia un *offizio de' morti* solenne con la messa cantata, nella quale il diacono e subdiacono ministrano, per l'anima di Henrico 2°, Re di Francia, nostro signore et carissimo marito. La vigilia poi di santa Caterina si canti il *vespro*, et il giorno della festa messale solennemente con il diacono e subdiacono, acciochè, mentre saremo vive, il signore Idem sia a concervi sane et salve i popoli alla nostra fede e governo commessi et raccomandati. E doppo morte, in luogo del ufizio e festività di detta santa, in quell'istesso giorno, nel quale saremo chiamati dal Signore a miglior vita, si canti *vigilia*, il *vespro* et *mattutino de' morti*, et la mattina del seguente giorno del nostro passaggio all'oltra vita, si canti solenne l'*offizio e messa de' morti* ogni anno in perpetuo (come è detto) i quali tutti carissimi, con-

dizioni et comandamenti, acciò sieno, con diligenza e fedelta, eseguiti dalla detta badessa et convento. Et acciò che nessuno pretenda ignoranza di questa nostra volontà, comandiamo che questa nostra donagione scolpita in tavola di marmo o di bronzo si ponga nel muro di detta chiesa, in luogo più eminente e aperto. Pregliamo dipoi il nostro cugino il Gran Duca di Toscana che comandi a suoi magistratti che mettino la detta badessa et mo-

nache in possesso di detti beni, e che da nessuno sieno impediti di potere liberamente goderli. Le quali tutte cose che le sieno rate e vere et ne facciamo più cesta fede, habbiamo comandato che le presente nostre lettere sieno segnate col nostro sigillo.

Date in Parigi di Francia, del mese di giugno, l'anno della nostra salute M<sup>DLXXXIII</sup>.

CATHERINA.

## XXXI

PROTECTION DE CAMBRAY, DU XX<sup>me</sup> JUILLET 1584<sup>1</sup>.

20 juillet 1584.

Catherine, par la grace de Dieu, etc. A tous présens et à venir.

Comme, après avoir entendu avec beaucoup de regret, ennuy et déplaisir la mort de feu nostre très cher et très amé filz le duc d'Anjou, nous remectans devant les yeux la fidélité, affection et bonne volonté que luy auroient portée les prévost et chappitres de l'Eglise métropolitaine de Cambray et le clergé de ladite ville et cité, ensemble les prévost, eschevins, manans et habitans d'icelle, qui, depuis que nostredict filz a voulu embrasser leur conservation, se sont monstrez en toutes choses plains d'une entière dévotion, non seulement envers luy, mais aussi envers la couronne de France; nous ayons estimé estre chose digne d'une Royne enclinée à toute bonté et clémence d'embrasser et recueillir lesdits de Cambray comme gens fort affligés et qui, ayant fait perte de nostredict filz, se sentoient destituez de tout appuy et exposez à recevoir plus d'injures que auparavant, s'il

ne leur eust esté par nous subvenu. Et partant leur ayans declairé, par noz lettres missives, ceste nostre bonne et droicte intention, elle auroit esté fort bien receue par tous les estatz, manans et habitans d'icelle ville et cité qui auroient rendu ample tesmoignage de l'entière joye qu'ilz en resentoient. De quoy voullans, ainsi qu'il est besoing, faire encores une plus grande et plus particulière déclaration qui puisse estre congneue a ung chacun, Sçavoir faisons que nous, pour les causes susdictes, avec déclaration de l'entier désir qu'ilz ont de nous prester toute obéissance, selon qu'ilz espèrent recevoir de nous tous bons et gracieux traitemens à la conservation de leurs dictes et pour autres bonnes justes et raisonnables considérations à ce nous mouvans, mesmes pour l'affection singulière que lesdicts de Cambray, par leurs lettres et députez envoyez devers nous, ont fait congnoistre porter au bien de nostre service, nous rendans graces de la résolution que avons prise en cest en-

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 17990, f° 44 r°. Copie.

droicts avec déclaration de l'entier désir qu'ilz ont de nous prester toute obéissance, selon qu'ilz espèrent recevoir de nous tout bon et gracieux traitement à la conservation de leurs biens, moyens et facultez, Avons ladicte ville et cité de Cambray avec ce qui en dépend et le duché de Cambrézis, ensemble tous et chascuns les manans et habitans, pris et receuz, prenons et recevons en et soubz nostre protection et sauvegarde, pour vivre soubz icelle en tout ordre, police et sincérité de justice à la conservation d'eulx et de leurs biens, richesses et facultez, et à la déffence de leurdicte

ville et cité et ce qui en dépend, contre quelques personnes que ce soit qui les voudroient invaser, assaillir et offencer, comme aussi l'entretenement et observation de leurs franchises, privilèges, libertez, immunitéz, dont ils ont joy de tout temps, que nous promettons en bonne foy et parole de Royne, par ces présentes, signées de nostre main, leur garder, entretenir et observer inviolablement, et sans souffrir ny permectre qu'il y soit contrevenu en quelque sorte ou manière que ce soit. En tesmoing de quoy, etc.

## XXXII

POUVOIR AU S<sup>r</sup> DE BALAGNY POUR RECEVOIR LE SERMENT DE CEUX DE CAMBRAY.

DU XXII<sup>e</sup> JUILLET 1584<sup>1</sup>.

22 juillet 1584.

Catherine, etc. A nostre amé et féal le s<sup>r</sup> de Balagny, gouverneur et nostre lieutenant général en la ville et citadelle de Cambray et pais de Cambrézis.

Comme après le décedz intervenu de feu nostre très cher et très amé filz le duc d'Anjou, nonsans nostre grand ennuy et douleur, ainsi que chacun le peult assez juger, Nous, en considérant l'affection avec laquelle les prévost et chappitre de l'église métropolitaine de Cambray et du clergé de ladicte ville et cité, ensemble les prévost, eschevins et habitans d'icelle avoient embrassé le service de nostredict filz, ayons jugé chose raisonnable et digne de nous de les recueillir et de prendre leur conservation, pour les garentir de la calamité et ruïne, en laquelle autrement ilz estoient pour tumber, après avoir faict

perte d'un si bon apuy que leur estoit feu a nostredict filz. De quoy, leur voullant donner une plus grande assurance que celle qui leur fut baillée par noz lettres missives incontinant après son décedz, nous aurions solennisée de leur sincère affection envers nous, rendu graces de ceste nostre résolution, de laquelle ilz espéroient beaucoup de bien et d'utilité, faict expédier d'aujourd'huy nos lettres-patentes, par lesquelles nous déclarons les prendre soubz nostre protection; de sorte qu'il ne reste plus que à dépputer quelque bon et notable personnage, qui ayt charge et pouvoir de nous de prester en nostre nom le serment requis et accoustumé pour l'observation des choses contenues en nostredictes lettres de protection, et recevoir celle que au réciproque

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç. 17990. f. 54 v°. Copie.

doivent faire ceux dudict chappitre et clergé, ensemble les prévost et eschevins de ladicte ville et cité, pour la fidelité et obéissance qu'ilz ont à nous rendue. Sçavoir faisons, que nous à plain confians de voz sens, suffisance, loyauté preudhommie et bon advis, vous avons commis, ordonné et dépputé, commectons, ordonnons et dépputons par ces présentes avec plain pouvoir, puissance, auctorité et mandement spécial de faire et prester en nostre nom le serment sur les saintz évangilles de Dieu, d'observer toutes et chacunes les choses contenues et par nous promises en nosdictes lettres de protection, mesmes de conserver, maintenir et garder de tout nostre puissance ladicte ville de Cambray et païs de Cambrésis en la religion catholique, apostolicque et romaine, sans permectre l'exercice d'une autre religion contraire, ny que aucun changement ou scandalle soit faict au préjudice d'icelle; de maintenir aussy l'archevesque, chappitre

et clergé et les prévost et eschevins de ladicte ville et cité, les manans et habitans d'icelle et du païs de Cambrésis en leurs privilèges, libertez, immunitiez et franchises, selon qu'ilz en ont joy de tout temps immémorial, dont vous baillerez ausdicts de Cambray l'acte qui sera pour tel cas requis. Nous vous donnons aussi plein pouvoir par ces présentes de assister au serment solempnel que au réciproque seront lesdicts du chappitre et clergé, ensemble iceulx prévost et eschevins, de l'acceptation de nostre protection et de nous obéyr et recongnoistre en cela avec la fidélité et obéissance qui est deue à ung protecteur, dont vous retirerez les actes qui en seront passez bien et deuement expédiez, pour après le nous envoyer. De ce faire vous avons donné et donnons plain pouvoir, puissance, auctorité, commission et mandement especial par cesdictes présentes, signées de nostre main.

Donné, etc.

XXXIII.

DOUBLE DU POUVOIR DE LA ROYNE MÈRE DU ROY BAILLÉ AU S<sup>r</sup> DE BALAGNY  
POUR COMMANDER À CAMBRAY<sup>1</sup>.

20 juillet 1584.

Catherine par la grace de Dieu, etc.

Comme après le décedz advenu de nostre très cher et très amé filz le duc d'Anjou, non sans nostre grand dueil, ennuy et des-  
plaisir, ainsy que chacun le peult assez juger, nous avons eu considération de la bonne vo-  
lunté et affection que ont monstre porter à ceste coronne, ceux du chappitre et les  
prevost, eschevins, manans et habitans de la ville de Cambray, depuis qu'ilz se sont du

tout donnez à feu nostredict filz, nous avons resolu de prendre et embrasser la protection de ladicte ville et de tous les ordres et estatiz d'icelle, lesquels ayant de leur part faict une perte fort ennuyeuse et regrettable en sa mort, se sont sentiz grandement consolez de ceste nostre résolution et ont monstre par beaucoup de bons tesmoignaiges recevoir à ung très grand plaisir et contantement que nous les ayons ainsi pris en nostre protection, de laquelle

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç. 17990, f° 43 v°. Copie.

aymée, qu'elle deust permettre au pis aller, sans l'impugner, que le Roy se fust tant oublié de son offre de ne tenir compte de la vie, non seulement de la réputation d'ung roy comme luy, mais non seulement nous livrer le traître, ains, qui pis est, ne permettre la recherche de ses papiers, lettres et ciphres, comme s'il feist plus compte d'ung vilain que d'ung prince<sup>1</sup>. Le temps viendra peult estre, comme les vielles prophétisent souvent, que les empescheurs de si juste acte luy donneront plus de payne, voire quant il y aura très agréable une amitié telle que la mienne. Il me souvient que tous les religieux de son pays n'ont eu tousjours l'oeul sur luy seul, sans adorer quelque aultre. Si le Roy ne me respectera mieulx, vous verrez choses admirables, premier que mourir, nonobstant le légat de si belle suite. Madame, si mon ambassadeur ne me l'eust escript, ce ne fust possible que je l'eusse creu, combien que je m'asseurois qu'il y avoit de si grands qui y avoient leur part. qu'il y auroit grands empescheurs; mayz je ne pouvois imaginer que on y deust escontre, ains que nul eust esté tant creu ou respecté,

que le Roy les préférast devant son honneur, et attendois du Roy de vouloir loucher tels habbillards, se souvenant de ce qu'il doit, non de ce qui leur plait. pour le cas (comme facilement je le croy) qu'en ses papiers quelques aultres de mesme volonté y soit caché. Pensés alors comme se rend culpable de tel faict et de tel acte; ensuivant imaginez si je suis<sup>2</sup> si peu honorée des miens qu'entre si grand nombre ne se trouvast ung pour l'en venger. Vous estes sage; et pourtant ne diray plus, si non que, si les morts fussent vivants, il plaindroit ou ne permettroit telle injure. Et vous promets que il est arrivé en mauvais temps; car jamais estois-je plus aimé à Prince que au Roy et de cœur et de volonté, comme mes faicts propres en eussent bien fait preuve en peu de temps, comme Dieu le sait, à qui je prie vous donner bonne vie et longue, après m'estre recommandé mille fois à vos bonnes graces.

Votre très affectionnée bonne sœur  
et cousine,

ELIZABETH R.

<sup>1</sup> Ce qui suit est de l'écriture de L. Tomson.

<sup>2</sup> Allusion à l'affaire d'Arden, condamné à mort et exécuté à Londres le 29 décembre 1583, au sujet de laquelle le roi affirmait que moy et mes ministres ne sommes meslez en la conspiration qu'elle prétend que l'on a faite en personne d'estat. Au reste, les difficultés étaient fréquentes entre les deux cours. Le mois suivant, en avril 1584, l'ambassadeur Stafford écrivait à la reine mère pour se plaindre de ce qu'on avait relâché en Angleterre, au Châtelet pour avoir été trouvé chez un imprimeur qui avait lancé un libelle injurieux contre la reine d'Angleterre. Il ajoute que le président Brisson ne veut plus se mêler de l'affaire et que le nonce du pape est intervenu en faisant au roi un cas de conscience de poursuivre l'écrivain, sans doute catholique. « Si on veut, ajoute l'ambassadeur, que la reine sa maîtresse use de réciprocité, et que lui-même continue dans les sentiments qu'il a toujours témoignés envers la France, une pareille indignité ne doit être tolérée. »

(British Museum. *State papers*, France, vol. 79).

XVIM;

SUBSTANCE DE CE QUE LE S<sup>r</sup> DE SETON, AMBASSADEUR DE SON MAJESTÉ, A DIT EN

LA ROYNE MÈRE DU ROY, FAISANT PARLER SON FILS EN SA PRÉSENCE, LE 19 AVRIL 1584.

ENRHUNÉ, DU JEUDI XIX D'AVRIL 1584 À SAINT MAUR DES FOIRES AVERS

19 avril 1584.

Que le roy d'Escoce est résolu et délibère de se rengier entièrement au désir et intention du Roy, en tout ce qui luy plaira l'honneur de son bon conseil, comme celluy qui se tient et représente, selon les anciens traitez d'entre les roys de France et d'Escoce, estre luy et ses subjectz, ainsi que ses prédécesseurs, ont toujours esté, en si bonne amitié et protection, que partant il supplie Sa Majesté luy vouloir départir son secours et assistance, non pour altérer l'amitié d'entre luy et la royne d'Angleterre, mais pour conserver l'ancienne alliance et ligue d'entre les roys de France et d'Escoce, croiant que la royne d'Angleterre faict assembler, comme elle faict à présent, jusques au nombre de vingt cinq mil homme

de guerre en ses frontières, pour se faire  
aussi tenir adverties les roys de France et  
d'Escoce, ne faict telz préparatifs, et de  
le costé d'Escoce, à quel point, et de  
dict avoir charge d'admonester le roy d'Escoce, et pour aussi le ditz roy d'Escoce de continuer sa bonne volonté d'Escoce au royaume de France, luy faire  
que de la rendre au royaume de France  
gentilhomme de qualité, et de  
tant pour les roys de France et d'Escoce  
Roy d'Escoce de la royne d'Angleterre  
d'Escoce et roy d'Escoce par  
par gentilhomme de qualité  
dame d'Escoce de France en 1584.

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3244, f. 131, et Mémoires Colbert, t. 31, p. 17.  
d'une politique de la France avec l'Escoce, t. III, p. 153. — Voir dans la Bibl.  
à l'ambassade de Seton, p. 175 et suiv.

Lord Seton, ambassadeur d'Escoce en France en 1584, avait en 1581, lors  
qu'il était à Paris, été au d'Escoce, le premier comte de Dunbarton (1579-1617),  
Royaume à Rome et ensuite le d'Escoce en France.

<sup>2</sup> Catherine-Méridienne avait son d'Escoce en 1584, le 1<sup>er</sup> de  
l'autorisation de ce comte en Escoce en 1584, le 1<sup>er</sup> de  
qui redoublait l'intervention de la France.

XXVIII<sup>m</sup>.SUBSTANCE DE CE QUE L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE A FAIT ENTENDRE  
À LA ROYNE MÈRE DU ROY APRÈS DISNER LEDICT JOUR.

Qu'il avoit commandement de la royne sa maistresse de demander audience au Roy<sup>1</sup>, mais, pour ce que c'est pour affaire de très grande importance et pressé, voiant que Sa Majesté n'est icy, il a advisé de le dire à la Roynne sa mère, pour le faire entendre incontinent à Sadicte Majesté. C'est que ladicte dame royne d'Angleterre sa maistresse a eu avis que, pour certain, le roy d'Espagne se délibère de faire la guerre au Roy, aiant de très grandes entreprinses et intelligences avec des plus grans de ce roiaulme, et qu'il se délibère de les faire tenter et exécuter, dont pour l'amitié qu'elle porte au Roy et luy a jurée, elle n'a voulu tarder de l'en advertir, combien qu'elle ne se veuille bien assurer desdicts avis; mais c'est affin que Sa Majesté y pourvoye. Disant aussi ledict ambas-

sadeur qu'il est très dangereux de laisser tant accroistre la grandeur dudict roy d'Espagne, se rendant formidable à la chrestienté. Et dict aussi avoir ladicte royne sa maistresse entendu que Monsieur, frère du Roy, avoit dernièrement fait résolution avec ceulx des Estats des Païs-Bas, et que le Roy luy aidant, comme ladicte royne dict qu'elle l'a toujours prié de faire et qu'elle estime qu'il fera, qu'elle est bien contente de ce faire aussi de sa part. combien qu'elle ait eu cy-devant quelque estime que le Roy ait fait quelque promesse audict roy d'Espagne, lequel faisant à promettre passer de grandes forces esdicts Païs-Bas. qu'il est bien temps de se résoudre de ce qu'il en devra faire pour empêcher la grandeur de ladicte roy d'Espagne.

<sup>1</sup> Le 9 mai, le roi écrivait, de Saint-Maur-des-Fossés, à M. de Castelnau : « Auparavant que j'eusse reçu icy votre dépêche du mois passé, l'ambassadeur de la royne d'Angleterre m'avait fait demander audience. Estant en Saint-Germain-en-Laye, et voyant que je remettais à la lui donner quand je serois de retour, n'estimant pas devoir différer plus longuement sans faire entendre la charge qu'il avoit de la part de ladicte dame royne sa maistresse, il auroit demandé à parler à la Roynne, madame et mère, qui l'oyt fort patiemment sur ce qu'il luy voulut déclarer. Ce fut le xix<sup>e</sup> dudict mois passé. . . Son propos fut en substance que ladicte dame royne avoit eu avis que, pour certain, le roi d'Espagne se délibéroit de me faire la guerre. . . Il demanda aussi à la Roynne, ladicte dame et mère, si elle m'avoit parlé de la remonstrance qu'il avoit aussi à me faire alloucentre de vous, de qui elle se plaint encores infiniment des mauvais et prejudiciables comportements dont elle dict que vous vous alloucentre contre d'elle et de son estat, soubz couleur de vous entremestre des affaires particulières de la royne d'Angleterre. . . » *Ibid.*, p. 278.

XXIX

LETTRE DU DUC DE PARME À CATHERINE DE MÉDICIS<sup>1</sup>.

28 avril 1584.

Madame,

J'eusse volontiers, non seulement procuré la modération de la rançon du vicomte de Turenne, pour estre chose que Vostre Majesté me recommande tant, mais aussy son renvoy libre, s'il fust esté en mon pouvoir. Mais, comme il est prisonnier du marquis de Roubaix, auquel le Roy monseigneur a permis qu'il le mit à rançon, je n'ay peu faire aultre chose que le requérir qu'il fust traité doucement; ce que je tiens ledict marquis aura faict, aiant esté vers luy le s<sup>r</sup> de Lymeuil. Et au regard du s<sup>r</sup> comte d'Egmont luy est traic-

tant pour le mettre en liberté par eschange du s<sup>r</sup> de La Noue, à quoy je travailleray à mon possible, tant pour le respect de Vostre Majesté, que pour s'estre perdu pour le service du Roy monseigneur. Et cependant, Madame, en me recomandant humblement à la bonne grace de Vostre Majesté, je supplie le Créateur luy donner sa sainte garde.

De Tournay, le xxviii<sup>e</sup> jour d'avril 1584.

De Vostre Majesté,

Bien humble serviteur,

*Signé : ALEXANDRE.*

*Et plus bas : LEVASSEUR.*

XXX

DONATION FAITE PAR CATHERINE DE MÉDICIS AU COUVENT DES MURATES À FLORENCE<sup>2</sup>.

Juin 1584.

Caterina, per la Iddio grazia, regina di ncia et gia moglie d'Enrico 2<sup>do</sup> et madre di re, saluto a tutti cosi presenti come futuri. endo noi più tempo fa, disposto di lasciar do del nostro singulare amore, benevo- et grato animo inverso le sacre vergini ate a Iddio nel munistero delle Murate vulgarmente chiamate) posto nella città enze, ricordandoci noi anchora dell'essere

stato in quello tanto bene et con tanta amore- volezza ricevuta et da loro benignamente alle- vata dalle e vii insino a' x, anni della nostra età, in quel tempo apunto che Firenze per le sedizioni e guerre civili era assediata; haver con gran sollicitudine e vigilanza procurato la nostra salute, et per difenderla haver fatto continove orazioni e voti con ogni sorte d'amore- volezza e diligenza; per la qual liberalità in-

hives nationales, R<sup>o</sup> 54 «A la Royné très chrestienne.»

le pièce a été copiée aux archives de Florence par M. Armand Baschet. C'est évidemment la traduction d'un document français qui ne se retrouve plus. Les souvenirs que rappelle la reine sur son enfance, passée des Murates, lui restaient bien vivants, puisqu'elle les évoque ainsi au bout d'un demi-siècle. — Voir *La Catherine de Médicis*, par A. de Reumont. Paris, Plon, 1866, in-8°, p. 335.



verso di noi usatoci restamo loro sommamente ubligate, et havendo anchora desiderato d'augmentare le dote e entrate di detto munistero non molto grande, et sollevarle e alleggerirle di qualche scomodo, finalmente essendoci venuta l'occasione più fa desiderata, in virtù delle presente sottoscritto di nostra propria mano, doniamo in perpetuo alle dette religiose l'abadessa e altre vergini delle Murate di Firenze la possessione di Santa Maria Lancialberti, posta in Valdesa, contado di Firenze, divisa in quattro ville, la prima chiamata il Casone, la seconda la Grotta, la terza la Cassetta, la quarta la Golpaja con tutte le masserizie cose mobili che in dette ville si ritrovano, et in oltre vi haviamo aggiunto e nomi, azioni et tutte le ragioni della villa chiamata la Cappella di Santa Maria per le dette stanze del Casone. Le quali tutte ville e possessioni e beni soprascritti haviamo comperi da Bartolomeo del Bene, consigliere e agente ordinario della carissima nostra sorella, la qual si riposa nel Signore, duessa del Piamonte; e da Giuliano del Bene suo figliuolo, cavaliere di San Maurizio et Lazzaro, e dalla Caterina de' Tornabuoni, nostra matrona, e moglie di detto Bartolomeo, venditori non solo per loro e in loro nomi proprii, come anchora in nome d'Alfonso del Bene, figliuolo di detto Bartolomeo, dottore in legge, limosiniere del Re nostro carissimo figliuolo, et abbate d'Altacomba in suo nome; per il quale promessono de rato, siccome più largamente si dispone per la legge e contratto sopra di ciò fatto; e le dette possessioni così comperate le doniamo (come è detto) alla detta abadessa et convento, a fine che per l'avvenire si a lor lecito, e possino usarle e goderle con tutti e mobili di qual si voglia pregio e valuta, et quelle liberamente possedere nell' istesso modo come se loro medesime l'havessino di lor proprio com-

pere; et in dette monache talmente trasferiamo il dominio ch'è appresso di noi, che doniamo, e nostri heredi non rimanga ragione ne azione alcuna in dette possessioni e ville. Con questi legge e patto nondimento, che nella abadessa et convento possa in modo alcuno i detti beni immobili o parte di quegli vendere, alienare, impegnare o obbligare, e contratiacendo, hora per alliora volbamo questo nostro dono beneficio e liberalità allo spedale degli Innocenti di Firenze, con facultà di potere recuperare detti beni e togli da chi gli havessino comperi, ricevuti o ubligati, e in qualunque modo gli possedessino. E a questa nostra donazione aggiungiamo anchora l'isfrascritte condizioni i che la badessa et convento predetto delle Murate ogni giorno sieno tenute da sera dire la *Salve Regina* per la salute, sanità, e conservazione del nostro carissimo figliuolo Henrico 3°, Re di Francia. Ogni anno, poi il dì ix di Luglio, dichino il vespro et mattutino con l'altre prece e oragioni si sogliono dire per i morti. Il giorno seguente si faccia un *offizio de' morti* solenne con la messa cantata, nella quale il diacono e subdiacono ministrano, per l'anima di Henrico 2°, Re di Francia, nostro signore et carissimo marito. La vigilia poi di santa Caterina si canti il *respro*, et il giorno della festa solennemente con il diacono e subdiacono acciochè, mentre saremo vive, il signore la *Madonna* à concervi sane et salve i popoli alla nostra fede e governo commessi et raccomandati. E doppo morte, in luogo del ufizio e *funerale* di detta santa, in quell' istesso giorno, nel quale saremo chiamati dal Signore a miglior vita, si canti *vigilia*, il *respro* et *mattutino de' morti*, et la mattina del seguente giorno del nostro *passaggio* all' oltra vita, si canti solenne *l'offizio e messa de' morti* ogni anno *in perpetuo* (come è detto) i quali tutti caric-

dizioni et comandamenti, acciò sieno, con diligenza e fedelta, eseguiti dalla detta badessa et convento. Et acciò che nessuno pretenda ignoranza di questa nostra volontà, comandiamo che questa nostra donagione scolpita in tavola di marmo o di bronzo si ponga nel muro di detta chiesa, in luogo più eminente e aperto. Pregliamo dipoi il nostro cugino il Gran Duca di Toscana che comandi a suoi magistratti che mettino la detta badessa et mo-

nache in possesso di detti beni, e che da nessuno sieno impediti di potere liberamente goderli. Le quali tutte cose che le sieno rate e vere et ne facciamo più cesta fede, habbiamo comandato che le presente nostre lettere sieno segnate col nostro sigillo.

Date in Parigi di Francia, del mese di giugno, l'anno della nostra salute M<sup>D</sup>LXXXIII.

CATHERINA.

## XXXI

PROTECTION DE CAMBRAY, DU XX<sup>me</sup> JUILLET 1584<sup>1</sup>.

20 juillet 1584.

Catherine, par la grace de Dieu, etc. A tous présens et à venir.

Comme, après avoir entendu avec beaucoup de regret, ennuy et déplaisir la mort de feu nostre très cher et très amé filz le duc d'Anjou, nous remectans devant les yeux la fidélité, affection et bonne volonté que luy auroient portée les prévost et chappitres de l'Eglise métropolitaine de Cambray et le clergé de ladite ville et cité, ensemble les prévost, eschevins, manans et habitans d'icelle, qui, depuis que nostredict filz a voulu embrasser leur conservation, se sont monstrez en toutes choses plains d'une entière dévotion, non seulement envers luy, mais aussi envers la couronne de France; nous ayons estimé estre chose digne d'une Roïne enclinée à toute bénignité et clémence d'embrasser et recueillir lesdits de Cambray comme gens fort affligés et qui, ayant faict perte de nostredict filz, se sentoient destituez de tout appuy et exposez à recevoir plus d'injures que auparavant, s'il

ne leur eust esté par nous subvenu. Et partant leur ayans declairé, par noz lettres missives, ceste nostre bonne et droicte intention, elle auroit esté fort bien receue par tous les les estatz, manans et habitans d'icelle ville et cité qui auroient rendu ample tesmoignaige de l'entière joye qu'ilz en resentoient. De quoy voullans, ainsi qu'il est besoing, faire encores une plus grande et plus particulière déclaration qui puisse estre congneue a ung chacun, Sçavoir faisons que nous, pour les causes susdictes, avec déclaration de l'entier désir qu'ilz ont de nous prester toute obéissance, selon qu'ilz espèrent recevoir de nous tous bons et gracieux traictemens à la conservation de leurs dictes et pour autres bonnes justes et raisonnables considérations à ce nous mouvans, mesmes pour l'affection singulière que lesdicts de Cambray, par leurs lettres et députés envoyez devers nous, ont faict congnoistre porter au bien de nostre service, nous rendans grâces de la résolution que avons prise en cest en-

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 17990, f° 44 r°. Copie.



doivent faire ceux dudict chappitre et clergé, ensemble les prévost et eschevins de ladicte ville et cité, pour la fidelité et obéissance qu'ilz ont à nous rendue. Scavoir faisons, que nous à plain confians de voz sens, suffisance, loyauté preudhommie et bon advis, vous avons commis, ordonné et dépputé, connectons, ordonnons et dépputons par ces présentes avec plain pouvoir, puissance, auctorité et mandement spécial de faire et prester en nostre nom le serment sur les saintz évangilles de Dieu, d'observer toutes et chacunes les choses contenues et par nous promises en nosdictes lettres de protection, mesmes de conserver, maintenir et garder de tout nostre puissance ladicte ville de Cambray et païs de Cambrésis en la religion catholique, apostolicque et romaine, sans permectre l'exercice d'une autre religion contraire, ny que aucun changement ou scandalle soit fait au préjudice d'icelle; de maintenir aussy l'archevesque, chappitre

et clergé et les prévost et eschevins de ladicte ville et cité, les manans et habitans d'icelle et du païs de Cambrézis en leurs privilèges, libertez, immunitéz et franchises, selon qu'ilz en ont joy de tout temps immémorial, dont vous baillerez ausdicts de Cambray l'acte qui sera pour tel cas requis. Nous vous donnons aussi plein pouvoir par ces présentes de assister au serment solempnel que au réciproque feront lesdicts du chappitre et clergé, ensemble iceulx prévost et eschevins, de l'acceptation de nostre protection et de nous obéyr et reconnoistre en cela avec la fidélité et obéissance qui est due à ung protecteur, dont vous retirerez les actes qui en seront passez bien et deuement expédiez, pour après le nous envoyer. De ce faire vous avons donné et donnons plain pouvoir, puissance, auctorité, commission et mandement espécial par cesdictes présentes, signées de nostre main.

Donné, etc.

XXXIII.

DOUBLE DU POUVOIR DE LA ROYNE MÈRE DU ROY BAILLÉ AU S<sup>r</sup> DE BALAGNY  
POUR COMMANDER À CAMBRAY<sup>1</sup>.

20 juillet 1584.

Catherine par la grace de Dieu, etc.

Comme après le décedz advenu de nostre très cher et très amé filz le duc d'Anjou, non sans nostre grand dueil, ennuy et desplaisir, ainsy que chacun le peult assez juger, nous avons eu considération de la bonne volonté et affection que ont monstre porter à ceste coronne, ceux du chappitre et les prévost, eschevins, manans et habitans de la ville de Cambray, depuis qu'ilz se sont du

tout donnez à feu nostredict filz, nous avons resolu de prendre et ambrasser la protection de ladicte ville et de tous les ordres et estatiz d'icelle, lesquelz ayant de leur part fait une perte fort ennuyense et regrettable en sa mort, se sont sentiz grandement consolez de ceste nostre résolution et ont monstre par beaucoup de bons tesmoignaiges recevoir à ung très grand plaisir et contantement que nous les ayons ainsi pris en nostre protection, de laquelle

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç. 17990, f° 43 v°. Copie.

nous désirons bien leur faire gouter le fruit et leur donner à congnoistre par tous bons effectz qu'ilz ne seront moins heureux soubz icelle qu'ilz ont esté soubz celle de feu nostredict filz. Et estant pour ce regard requis en premier lieu de pourveoir de personne fidelle, suffisante et capable pour commander de nostre part en ladicte ville et au pais de Cambrésis, sçavoir faisons que, estant bien informée de la fidélité, suffisance, expérience et saige conduite du s<sup>r</sup> de Balagny et du bon devoir qu'il a rendu par cy-devant au contentement de nostredict filz et de tous les ordres, manans et habitans dudict Cambray, icelluy, pour ces causes et aultres bonnes considérations à ce nous mouvans, avons fait, constitué et estably, faisons, constituons et établissons gouverneur et nostre lieutenant général, représentant nostre personne en ladicte ville et citadelle de Cambray et au pais de Cambrésis, luy donnant plain pouvoir, puissance et autorité de contenir les manans et habitans desdictes ville et pais en l'obéissance qu'ilz nous doibvent et de les faire vivre en bonne paix, union et concorde, les uns et les autres, mander et faire venir par devers luy toutes et quantes foys que bon luy semblera et l'affection le requerra, soit en général ou en particulier ceulx du chappitre et aultres gens ecclésiastiques, ensemble les prévost, eschevins et habitans, aussy les cappitaines et gens de guerre, pour leur ordonner ce qu'il trouvera estre à propos pour nostre service et bien de nos affaires. oyr les plainctes des habitans de ladicte ville et pais et leur faire pourveoir sur icelles par le magistrat et la justice ou autrement, ainsi qu'il verra estre de raison avoir regard, superintendance et correction sur tous et chacuns les cappitaines et gens de guerre, les employer à la garde, conservation et defence de ladicte ville et pais, ainsi que

besoing sera, et pour ce faire les mander et faire venir par devers luy, les changer de garnison à autre, ainsi que l'affaire le requerra. les faire vivre en tout bon ordre, justice et police, faire faire les monstres et reveues d'iceulx, ordonner des despences de l'exercice et autres qu'il sera besoing de faire en ladicte ville et pais, suivant les estatx qui en seront par nous faitz et dressés, semblablement de toutes et chacunes les réparations, fortifications, emparemens qu'il sera besoing d'y faire. et généralement de faire par ledict s<sup>r</sup> de Balagny en ladicte charge de gouvernement et nostre lieutenant général esdicte ville, citadelle et pais de Cambrésis et toutes et chacunes les choses dessusdictes leurs circonstances et déppendances, tout ce qu'il verra estre requis et nécessaire pour le bien de nostre service, soulagement, conservation et utilité desdictes ville, citadelle et pais et des habitans d'iceux, tout ainsi que nous mesmes ferions et faire pourrions si présens en personnes y estions, jaçoit qu'il y eust chose qui requist mandement plus espécial qu'il n'est contenu en cesdictes présentes, par lesquelles mandons aux prévost et eschevins de ladicte ville de Cambray, aux cappitaines et gens de guerre, tant de cheval que de pied, estans de présent en ladicte ville, citadelle et pais, et qui y seront cy-après, que ledict s<sup>r</sup> de Balagny respectent et obéissent en toutes et chacunes les choses qui leur ordonnera pour le bien de nostredict service et de ladicte ville, citadelle et pais, tout ainsi qu'ilz feroient à nostre personne, sans y contrevenir ny désobéir, ne souffrir qu'il y soit contrevenu ou désobéi en quelque sorte ou manière que ce soit. En tesmoing de quoy nous avons signé ces présentes de nostre main et à icelles fait mettre et apposer nostre scel.

Donné, etc.

XXXIV

RESPONSE AUX ARTICLES PRÉSENTEZ PAR CEULZ DES ESTATZ DE CAMBRAY,

DU XXII<sup>e</sup> JOUR DE NOVEMBRE 1584.

17 à 19 novembre 1584.

*l'article faisant mention des  
ditez qu'ils recevoient pour  
tiens assurée la tresp.*

La Roine mère du Roy, qui a pris en sa protection les membres et Estatz de la ville de Cambray, avec intention d'ambrasser leur bien et avantaige aultant qui luy sera possible, aiant assez considéré que ceste cessation d'armes, bien qu'elle ayt interrompu beaucoup d'actes d'hostilité qui se vouloient commectre au commun dommaige des Cambrésiens et de leurs voisins, n'est toutesfois si assurée et bien estable qu'il seroit requis pour leur repos et entier soullaigement, a j'a pensé aux moiens qui se pourroient tenir pour y mieulx pourveoir et a faict sur ce commencer une négociation pour venir à une plus stable conclusion de cessation d'armes, et faire en sorte que lesdicts Cambrésiens jouissent paisiblement de leurs biens qu'ilz ont es pays d'Arthois et de Hainault et aultres appartenant au roy catholique, comme aussy pour la jouissance réciproque des subjectz dudict seigneur roy des biens qui leur appartiennent audict Cambray et pais de Cambrésis, avec entière liberté de pouvoir aller, venir, traffiquer et commercer de l'un pays [à l'autre]. Et comme c'est chose qu'elle estime debvoir ceder à leur grand bien et utilité, il ne se intermectra riens pour la faire réussir; mais aussi, selon qu'elle ne deppende pas d'elle seule, elle désire qu'ilz l'actendent avec quelque patience et qu'ilz s'asseurent que, aimant tout ce qu'il leur peult venir à profit, elle se y emploiera jusques au bout; et quant il n'advient d'une telle négociation ce qu'elle désire procurer de soullaigement et avantaige pour lesdicts de Cambray, elle aura recours aux aultres moiens qui se pourront trouver, meilleurs et plus propres pour leur bien, conservation et accroissement, qui luy seront tousjours plus recommandez que toute aultre chose, ainsi que les effectz en donneront plus assuré tesmoignaige que les parolles.

La Roynie mère du Roy ne peult avoir de sa part que fort agréable le service qui a esté faict a feu Monseigneur, tant par les François, Wallons, que aultres nations pour la cause de Cambray, et s'assure que le Roy ne l'a de sa part moins agréable, et quant il adviendrait que quelq'un seroit recherché ou actionné en ce roiaulme pour ceste occasion, il luy sera pourveu par Sa Majesté de tel remède qui se trouvera raisonnable, selon l'exigence des cas. Et, quant à ne permectre à ceulx qui s'en sont entremis en soient reserchez par les officiers du roy catholique, c'est chose qui n'est pas en sa puissance, sinon en tant qu'elle procurera qu'il en soit couché article exprès, en ce qui se pourra conclure de l'assurance de la cessation d'armes.

*Pour n'estre ceulx de Cambray et pais de Cambrésis molestez ny recherchez par les officiers du roy catholique, pour ce qui a esté faict à Cambray, et entrer en la libre possession de leurs biens.*

*Pour la confirmation des provisions, tant d'offices que bénéfices baillées par Monsieur.*

*Pour le relief de la terre d'Orgy.*

*Pour pouvoir franchement et librement transporter toutes choses à Cambray, ainsi que l'on faict aux autres villes de France.*

C'est chose qui ne sera obmise par Sa Majesté, si l'on vient à quelque traité avec le roy catholique, pour estre délaissée à ladicte dame Roine la protection de ladicte ville de Cambray et pais de Cambrésis libre et pacifique.

Sa Majesté entend riens changer en l'establissement d'ice dict conseil. Et pour le regard des dons et provisions d'offices et bénéfices faictz par feu Monseigneur, semblablement au règlement de la justice, election et nomination aux offices et bénéfices, il est faict mention en ces articles, estant chose que par une meure délibération, elle y advisera après avec luy. Cependant, Elle entend que chacun demeure en l'estat et de jouissance qu'il a pour le présent.

Sa Majesté procurera tousjours que cela s'effectue, entendant que c'est à l'avantage de ce qui luy appartient et ausdicts de Cambray.

Sa Majesté a bonne volonté de faire traicter à l'avenir ice dictz Cambréziens, selon qu'ilz requièrent, en pareille liberté que les propres subjectz de ce roiaulme, comme ceux qui seront tenuz doresnavant compatriottes d'icelluy. Mais estant chose qui ne se peult exécuter maintenant, il sera advisé cependant de les relever de la peine qu'ilz ont pour les passeportz, qu'il fault qu'ilz preignent en divers endroits du transport des blés, vins et marchandises, que Sa Majesté leur a perinis de pouvoir transporter franchement et quitte-ment, par toute la meilleure provision que faire pourra.

moieissant qu'il soit remédié à l'abbus qui s'y pourroit com-  
mettre.

*es debtes de la ville.*

C'est chose à laquelle Sa Majesté fera regarder très volun-  
tiers, pour estre donné tout le meilleur ordre qu'il sera pos-  
sible, selon que les moiens le pourroient permectre.

*les fournitures qui ont  
esté aux soldatz par la  
des les obligations de  
Balagny.*

Il a esté présenté par le s<sup>r</sup> de Balagny quelque cahier de  
debte, auquel l'on estime estre comprise celle dont est fait  
mention en ce présent article; à quoy sera advisé de pour-  
veoir cy-après au mieulx qu'il sera possible.

L'on n'a pas commencé ces ouvraiges des réparations, que  
ce ne soit en intention de les continuer de bien en mieulx,  
selon qu'il appartient, pour satisfaire au désir que l'on a de  
maintenir la ville et citadelle en toute seureté; comme aussy  
il sera si bien pourveu au paiement des gens de guerre que  
la ville n'en recevra aucune incommodité.

Sa Majesté maintiendra ladicte ville en ses antiennes fran-  
chises, droictz et libertez, et l'acroistra ci après d'aultres plus  
grans privilegeiges selon qu'il se pourra faire plus raisonnable-  
ment et favorablement; mais l'on ne peult encores donner si  
générallement ce libre et franc transport des marchandises  
qui sortiront du royaume pour aller à Cambray, et dudict  
Cambray pour estre amenées en ce royaume; estant besoing  
de se contenter de la permission particullière que le Roy en  
a donnée cy-devant. Et quant au sel raffiné, s'estant descou-  
vert qu'il se commectoit plusieurs abbuz au grand dommaige  
et diminution des droictz de gabelle du Roy, l'on ne peult  
accorder ceste permission, mais il sera escript audict trésor-  
rier de France à Amyens, du moien qui se pourra pratiquer  
pour secourir de sel ceulz dudict Cambray avec leur commo-  
dité le plus que faire se pourra.

Leur y sera pourveu par congez particulliers lorsqu'ilz les  
demanderont ainsy qu'il se pourra faire par raison.

*l'aubayne.*

Accordé.

*a monnoye.*

C'est chose à laquelle sera advisé cy-après, trouvant Sa-  
dicte Majesté qu'il sera fort avantageux.

*l'estappe des vins et mar-*

Sa Majesté trouve bon qu'ilz demeurent en la jouissance  
desdicts deux moulins, jusques à ce que aultrement en ait  
esté ordonné.

L'ouverture mise en avant par ce présent article n'est que  
bien fort agréable. Et, pour le désir que ont Leurs Majestés  
d'enrichir et améliorer ladicte ville, elle sera volontiers em-



brassée cy-après, selon que le temps et la commodité y seront plus propres que maintenant. et qu'il se pourra exécuter raisonnablement.

*Pour l'administration qui a esté faicte des deniers de la ville.*

Accordé, à la charge qu'ilz en rendront bon compte par devant les Estatz de ladicte ville et autres officiers qui en doibvent cognoistre.

*Pour les prisonniers.*

Accordé.

Sa Majesté procurera voluntiers la susdicte délivrance.

Y a esté satisfait.

#### RESPONSE AUX ARTICLES DU CLERGÉ DE CAMBRAY DU MESME JOUR<sup>1</sup>.

Il a esté mis une négociation en avant pour parvenir à ce que désirent les supplians pour la paisible jouissance de leurs biens. Et, comme la Majesté de la Roine est désireuse de tout ce qui peut réussir à leur bien, prouffict et utilité. Elle fera ce qui sera possible pour en venir à l'effect, par une plus grande assurance de pacification que celle qui est aujourd'huy en la cessation d'armes, et, déffaiillant ce moyen, pensera soigneusement de tous autres qui pourront servir pour les maintenir et conserver en bon estat, selon qu'elle a une entière affection. Si l'on vient à traicter de la paix pour laisser à la Roine mère du Roy la libre possession et jouissance de la protection de Cambray et pais de Cambresis, qu'elle a prise en intention de la maintenir et conserver avec tous moïens, Sa Majesté aura bonne souvenance de faire sentir et descharger lesdicts supplians de tout ce qui a esté par eulz fait et géré dès et depuis le commencement des troubles, et de la protection prise par feu Monsieur de la ville de Cambray et pais de Cambresis, voulant que lesdicts clergé soient maintenez et conservez en leurs prévilleges et libertez.

*Pour la confirmation des bénéfices et offices ecclésiastiques donnez par Monseigneur.*

Sa Majesté trouve bon que ceulz qui en sont possesseurs et les détiennent à présent, en jouissent paisiblement, et advisera comme telles choses se debveront et pourront comporter et traicter avec Nostre Sainct Père, pour les favoriser en cela autant qu'il luy sera possible, mais, comme elle sçait bien que Nostre Sainct Père ne voudroit jamais accorder la co

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 1799, f. 64 r.

firmation des permissions que en a données feu Monsieur, elle ne peult, ny doit escrire à Sa Sainteté, comme chose qui seroit vaine et mal reçue.

*Pour la révocation des dons, viciés par feu Monsieur, au préjudice des ecclésiastiques.*

Estant représentez lesdictz brevetz, ou coppie d'iceulx, pour l'en informer plus particulièrement, elle y pourveira le plus au contantement desdicts du clergé que luy sera possible, désirant maintenir et leur conserver ce qui leur appartient.

*Pour ung épitaphe pour feu Monsieur.*

Sa Majesté ne peult que grandement louer la réquisition des supplians en cest article, qui tesmoigne assez l'affection singulière qu'ilz ont portée à feu mondict Seigneur et qu'ilz portent encores à sa mémoire, se souvenans des grans bénéfices qu'ilz ont receu de luy, et advisera cy-après de pourveoir à ce qu'ilz requierent.

Il en a esté jà escript à Monsienn le prince de Parme par Leurs Majestez le plus favorablement qu'Elles ont peu, et en sera continué l'instance, si besoing est, jusques à sa délivrance.

Quant à la jouissance de leurs biens qui sont tant en ladicte ville que au païs, Sa Majesté entend qu'elle leur demeure paisible, sans aucun impeschement; mais pour le regard de l'administration de tous les biens de l'archevesché, sera escript au s<sup>r</sup> de Balagny pour sçavoir à quoy ilz ont esté cy-devant destinez et comme il en a esté usé, pour après leur pourveoir le plus favorablement que faire se pourra.

*Pour la sauvegarde de leurs maisons, et exemption de logis des soldatz.*

Sera escript au s<sup>r</sup> de Balagny pour favoriser les supplians en cest endroict, aultant qu'il sera possible.

ADDITION AUXDICTES RESPONCES DU CLERGÉ, DU XIX<sup>e</sup> DUDICT MOIS <sup>1</sup>.

Il ne se peult faire aultre responce sur cet article, que celle qui a jà esté donnée.

*Pour la jouissance des revenuz de l'archevesché.*

Sadicta Majesté, aiant plus meurement considéré sur cest article, et après avoir entendu que feu Monsieur avoit accordé auxdicts du chappitre pour leur donner tant plus de moien de faire le divin service et satisfaire aux aultres choses nécessaires pour l'entretènement de l'église, a ordonné que sur le

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 17990, f<sup>o</sup> 64 v<sup>o</sup>.

revenu de l'archevesché se prendront par lesdicts du chapitre, avant toutes choses, les régalles qui de tout droit leur appartiennent, ensemble les mil escuz qui de tout temps leur avoient esté affectez par feu mondict Seigneur, et aussi ce qui leur en est deu d'arres, sans qu'ilz soient en ce aucunement empeschez, et le surplus se perceivra pour la recepte, comme il a esté faict. Cy est jusques à ce que autrement en ait esté ordonné.

Accordé ceste exemption, seulement pour le regard des maisons des chanoines qui sont maintenant présens et non pour celles de ceulx qui sont absens.

ADDITION AUX RESPONSES DES ARTICLES DES ESTATZ DE LA VILLE DE CAMBRAY ET PAÏS  
DE CAMBRÉZIS, DU XIV<sup>e</sup> NOVEMBRE, À SAINT-GERMAIN-EN-LAYE<sup>1</sup>.

Sa Majesté ne désire moins que ceulx de Cambray qui soit donné un bon avancement à cest affaire et, ainsi qu'il sera requis, advertira tousjours de l'estat auquel seront les choses, pour avoir meilleure information d'eulx de ce qui pourra faire le plus à leur bien et avantaige.

*Pour l'exemption de la traicte.*

Se sera pourveu, en exhibant les dernières lettres qui leur ont esté dépeschées.

*Pour les debtes de la ville.*

L'estat des affaires ne peult permestre d'y pourvoir pour le présent, ainsi qu'il a esté respondu sur les articles.

Y sera pourveu cy-après au mieulx que faire se pourra.

Il en est escript présentement au trésorier de France à Amyens.

*Pour les passeports d'argent.*

Sera besoing qu'ilz s'en adressent à Sadicte Majesté.

*Pour le droict d'aubeyne.*

Ladicte provision a esté dépeschée.

*Deux bourgeois qui ont perdu quelque amas de huirs.*

Il ne peult estre maintenant pourveu à ceste récompenche, et puy c'est chose qui gist en vérification et plus grande information.

Il semble à Sa Majesté que, atouchant de si près à l'utilité et conservation de la ville, l'entretenement desdicts huirs est autant et plus nécessaire que toute autre chose.

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franc., 17990, f. 66 r.

<sup>2</sup> Huir, clôture.

*Pour l'exemption des cent muidz  
de maletote.*

L'on ne doit faire difficulté de cest affranchissement de maletote<sup>1</sup>, pour lesdicts cent muidz de vin, ains en laisser jouyr lesdicts Marescat et Deherte, suivant le contract faict avec eulx, que Sa Majesté désire sortir effect.

XXXV

LETTRE DU ROI À LA REINE MÈRE<sup>2</sup>.

Paris, 1<sup>er</sup> avril 1585.

Madame, vostre lettre du xii<sup>me</sup> de ce mois, que je receuz hier, m'a esté fort agréable, en ce qu'elle me donne quelque espérance que mon cousin le duc de Guyse soit pour se ranger et obéir à mes commandemens, selon les saiges remonstrances que luy en avez faictes, pourveu qu'il puisse avoir quelque couleur pour son honneur, et seureté pour sa personne et de ses associez, ainsi que l'évesque de Chaulons le vous a dict. En quoy je m'asseure que vous n'avez riens oublié de ce qui luy pouvoit estre dict pour faire tous les bons offices envers mondict cousin, qui soient pour le conduire à une saige et utile résolution. Me promectant que, de ce que vous luy avez ja saigement remonstré, et de ce que en avez dict à Madame de Saint-Pierre, et aussi de ce que en traicterez avec mon frère le duc de Lorraine, outre les propos que en avez euz avec ma cousine la duchesse de Guyse, vous acheminerez les choses à quelque bonne et heureuse pacification, qui puisse arrester le cours du grand mal qui nous est présent et tout certain. Ayant donné charge à l'archevesque de Lyon de vous faire entendre mon intention sur les moiens que je désire estre tenuz pour y parvenir, lesquelz je me promectz que vous sçaurez mesnaiger le plus à mon honneur et advantage qu'il vous sera possible; de quoy je vous

supplie affectueusement, et que, comme je vous suis ja fort obligé d'une infinité de biens que j'ay receuz de vous, et de beaucoup de mauvais accidens et ruynes que vous avez heureusement destournées de ce pauvre royaume, vous m'obligerez encores d'avantaige pour ce coup en couppant par une bonne pacification la racine des misères et calamitez, plus dange-reuses et dommageables que les précédentes, ausquelles nous sommes en danger de tomber. Cependant, je ne laisseray de faire user de toute la dilligence qu'il me sera possible, comme je n'y obmectz riens, pour l'assemblée de mes forces, ne perdant point de temps à tout ce qui est le plus nécessaire, pour me rendre fort, afin d'avoir tant plus tost la paix et le repos que je désire en mon royaume.

Au surplus, Madame, il n'est point de besoin que vous vous excusiez de ne m'escrivre de vostre main, dont je vous supplie de ne vous travailler point, pour tant plus conserver vostre santé, qui m'est plus chère que toutes les choses de ce monde. Et en cest endroit, etc.

A Paris, le premier jour d'avril, 1585.

*De sa main :*

Vostre très humble et très obéissant et très obligé filz et serviteur,

HENRY.

<sup>1</sup> Maletote, impôt indirect.

Bibl. nat., fonds franç., 3371, f° 1, orig.

puisque Monsieur de Belèvre et moy y regardasmes par commandement du Roy, je n'y touchay. Je vous baise bien, etc.

D'Espernay, le xviii d'avril 1585.

Vostre bien humble et obéissant serviteur  
et compagnon,

PINART.

XXXVIII

LETTRE DU ROI À LA REINE MÈRE<sup>1</sup>.

Madame, je loue Dyeu que vous n'ayez quasy pas de mal, come il vous plaist m'escrire; car sans cella j'eus estey an estreme peyne et n'eusse failly à vous aler servir, s'il j'eusse peu an quelque chose. Dyeu par sa sainte grasse, Madame, vous conserve an très bonne santé.

Vostre très humble et très obéissant et très obligé filz et serviteur,

HENRY.

S'il vous plect commander à Brulart qu'il sygne l'acquyst de Chiquot<sup>2</sup>.

XXXIX

LETTRE DE PINART AU ROI<sup>3</sup>.

Épernay, 22 avril 1585.

Sire, aussitost que la Royné vostre mère eut hier receu la lettre que Vostre Majesté luy escripvoit de sa main, elle me commanda de faire à Monsieur de Guize ung mot de lettre qu'elle signa avec grande peine, car elle estoit encores fort travaillée de son mal de costé et de la cuisse, où elle a eu autrefois de pareilles douleurs, mais non se dict-elle de si aspres que celles qu'elle y avoit senties la nuict et qu'elle y avoit et y eut jusques vers le soir. Elle ne laissa pourtant de commander à M<sup>r</sup> d'Aussonville de l'instruire avecq toutes les fortes raisons qui se peuvent, affin de l'induire et si bien persuader qu'il le peust amener icy, comme elle pensoit qu'il

deust faire dès aujourd'huy. Mais peu après son partement de ce lieu, nous sceusmes que mondict s<sup>r</sup> de Guize estoit party de Chaallons environ unze heures pour aller du costé de Sainte-Menehoust, pour s'aprocher de Verdun, où l'on dict qu'il a entreprinse. Sur quoy ladicte dame Royné vostre mère pria Monsieur de Lorraine de mander à Monsieur de Guize qu'il se feroit grant tort, et à elle très grand déplaisir, s'il y entreprenoit aucune chose, et qu'il falloir qu'il veint icy pour traiter et passer les choses et non pas les aigrir d'avantage, comme elle voioit qu'il faisoit partout où il pouvoit, sans nul respect; qu'à ses yeulx il s'estoit commis ung acte dont elle vouloit

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3368, f° 6. — Aut. avec cette suscription : « A la reyne madame ma mère. »

<sup>2</sup> C'est le fou si connu qu'Henri III avait en grande amitié.

<sup>3</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3371, f° 38, aut.

La Roynne mère du Roy ne peult avoir de sa part que fort agréable le service qui a esté fait a feu Monseigneur, tant par les François, Wallons, que aultres nations pour la cause de Cambray, et s'assure que le Roy ne l'a de sa part moins agréable, et quant il adviendrait que quelq'un seroit recherché ou actionné en ce roiaulme pour ceste occasion, il luy sera pourveu par Sa Majesté de tel remède qui se trouvera raisonnable, selon l'exigence des cas. Et, quant à ne permettre à ceux qui s'en sont entremis en soient reserchez par les officiers du roy catholique, c'est chose qui n'est pas en sa puissance, sinon en tant qu'elle procurera qu'il en soit couché article exprès, en ce qui se pourra conclure de l'assurance de la cessation d'armes.

*Pour n'estre ceulx de Cambray et pais de Cambrésis molestez ny reserchez par les officiers du roy catholique, pour ce qui a esté fait à Cambray, et entrer en la libre possession de leurs biens.*

*Pour la confirmation des provisions, tant d'offices que bénéfices baillées par Monsieur.*

*Pour le relief de la terre d'Orgy.*

*Pour pouvoir franchement et librement transporter toutes choses à Cambray, ainsi que l'on fait aux autres villes de France.*

C'est chose qui ne sera obmise par Sa Majesté, si l'on vient à quelque traité avec le roy catholique, pour estre délaissée à ladicte dame Roine la protection de ladicte ville de Cambray et pais de Cambrésis libre et pacifique.

Et end riens changer en l'establissement du regard des dons et provisions d'offices par feu Monseigneur, semblablement la justice, élection et nomination aux offices est fait mention en ces articles. Estant ne meure délibération, elle y adviendra pendant, Elle entend que chacun de sa puissance qu'il a pour le présent. Il sera tousjours que cela s'effectue, entendu c'est à l'avantage de ce qui luy appartient et aux dictes de Ci. y. É a une volonté de faire traicter à l'avance venir les selon qu'ilz requièrent, en par pareille li- les es subjectz de ce roiaulme, comme une cout- l'oresnavant compatriottes d'iceux. Mais se peult exécuter maintenant. Quant, il e les relever de la peine qu'ilz ont. Il faut qu'ilz preignent en divers es- és, vins et marchandises, qu'ilz puissent que Sa leur a pouvoir transporter franchement que Sa ment, par toute la faire

*Pour l'administration qui a esté  
faicte des deniers de la ville.*

*Pour les prisonniers.*

brassée cy-après, selon que le temps et la commodité y seront plus propres que maintenant, et qu'il se pourra exécuter raisonnablement.

Accordé, à la charge qu'ilz en rendront bon compte par devant les Estatz de ladite ville et autres officiers qui en doibvent cognoistre.

Accordé.

Sa Majesté procurera voluntiers la susdicte délivrance.

Y a esté satisfait.

RESPONCE AUX ARTICLES DU CLERGÉ DE CAMBRAY DU MESME JOUR<sup>1</sup>.

Il a esté mis une négociation en avant pour parvenir à ce que désirent les supplians pour la paisible jouissance de leurs biens. Et, comme la Majesté de la Roine est désireuse de tout ce qui peult réussir à leur bien, prouffict et utilité, Elle fera ce qui sera possible pour en venir à l'effect, par une plus grande assurance de pacification que celle qui est aujourd'huy en la cessation d'armes, et, défaillant ce moien, pensera soigneusement de tous autres qui pourront servir pour les maintenir et conserver en bon estat, selon qu'elle y a une entière affection. Si l'on vient à traicter de la paix pour laisser à la Roine mère du Roy la libre possession et jouissance de la protection de Cambray et pais de Cambresis, qu'elle a prise en intention de la maintenir et conserver avec tous moiens, Sa Majesté aura bonne souvenance de faire garantir et descharger lesdicts supplians de tout ce qui a esté par eulz fait et géré dès et depuis le commencement des troubles, et de la protection prise par feu Monsieur de la ville de Cambray et pais de Cambresis, voulant que lesdicts du clergé soient mainténuz et conservez en leurs prévilleges et libertez.

*Pour la confirmation des bénéfices et offices ecclésiastiques donnez par Monseigneur.*

Sa Majesté trouve bon que ceulz qui en sont possesseurs et les détiennent à présent, en jouissent paisiblement, et visera comme telles choses se debveront et pourront comporter et traicter avec Nostre Sainct Père, pour les favoriser en cela autant qu'il luy sera possible, mais, comme elle sçait bien que Nostre Sainct Père ne voudroit jamais accorder la con-

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 17990, f. 64 r.

firmation des permissions que en a données feu Monsieur, elle ne peult, ny doibt escrire à Sa Sainteté, comme chose qui seroit vaine et mal reçue.

*Pour la révocation des dons, faictz par feu Monsieur, au pré-judice des ecclésiastiques.*

Estant représentez lesdictz brevetz, ou coppie d'iceulx, pour l'en informer plus particulièrement, elle y pourveoira le plus au contantement desdicts du clergé que luy sera possible, désirant maintenir et leur conserver ce qui leur appartient.

*Pour ung épitaphe pour feu Monsieur.*

Sa Majesté ne peult que grandement louer la réquisition des supplians en cest article, qui tesmoigne assez l'affection singulière qu'ilz ont portée à feu mondict Seigneur et qu'ilz portent encores à sa mémoire, se souvenans des grans bénéfices qu'ilz ont receu de luy, et advisera cy-après de pourveoir à ce qu'ilz requierent.

Il en a esté jà escript à Monsienn le prince de Parme par Leurs Majestez le plus favorablement qu'Elles ont peu, et en sera continué l'instance, si besoing est, jusques à sa délivrance.

Quant à la jouissance de leurs biens qui sont tant en ladicte ville que au païs, Sa Majesté entend qu'elle leur demeure paisible, sans aucun impeschement; mais pour le regard de l'administration de tous les biens de l'archevesché, sera escript au s<sup>r</sup> de Balagny pour sçavoir à quoy ilz ont esté cy-devant destinez et comme il en a esté usé, pour après leur pourveoir le plus favorablement que faire se pourra.

*Pour la sauvegarde de leurs maisons, et exemption de logis des soldatz.*

Sera escript au s<sup>r</sup> de Balagny pour favoriser les supplians en cest endroit, aultant qu'il sera possible.

ADDITION AUXDICTES RESPONCES DU CLERGÉ, DU XIX<sup>e</sup> DUDICT MOIS <sup>1</sup>.

Il ne se peult faire aultre responce sur cet article que celle qui a jà esté donnée.

*Pour la joyssance des revenuz de l'archevesché.*

Sadicte Majesté, aiant plus meurement considéré sur cest article, et après avoir entendu que feu Monsieur avoit accordé auxdicts du chappitre pour leur donner tant plus de moien de faire le divin service et satisfaire aux aultres choses nécessaires pour l'entretienement de l'église, a ordonné que sur le

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 17990, f<sup>o</sup> 64 v<sup>o</sup>.



revenu de l'archevesché se prendront par lesdicts du chapitre, avant toutes choses, les régalles qui de tout droit leur appartiennent, ensemble les mil escuz qui de tout temps leur avoient esté affectez par feu mondict Seigneur, et aussi ce qui leur en est deu d'arres, sans qu'ilz soient en ce surcusement empeschez, et le surplus se perceivra pour la recepte, comme il a esté faict. Cy est jusques à ce que autrement en ait esté ordonné.

Accordé ceste exemption, seulement pour le regard des maisons des chanoines qui sont maintenant présens et non pour celles de ceux qui sont absens.

ADDITION AUX RESPONCES DES ARTICLES DES ESTATZ DE LA VILLE DE CAMBRAY ET PAÏS  
DE CAMBRÉZIS, DU XIV<sup>e</sup> NOVEMBRE, À SAINT-GERMAIN-EN-LAYE<sup>1</sup>.

Sa Majesté ne désire moins que ceux de Cambray qu'il soit donné ung bon advancement à cest affaire et, ainsi qu'il sera requis, les advertira tousjours de l'estat auquel seront les choses, pour avoir meilleure information d'eulx de ce qui se pourra faire le plus à leur bien et avantage.

*Pour l'exemption de la traicte.*

Se sera pourveu, en exhibant les dernières lettres qui leur ont esté dépeschées.

*Pour les debtes de la ville.*

L'estat des affaires ne pould permestre d'y pourveoir pour le présent, ainsi qu'il a esté respondu sur les articles.

Y sera pourveu cy-après au mieulx que faire se pourra.

Il en est escript présentement au trésorier de France à Amiens.

*Pour les passeportz d'argent.*

Sera besoing qu'ilz s'en adressent à Sadicte Majesté.

*Pour le droict d'aubeyne.*

Ladicte provision a esté dépeschée.

*Deux bourgeois qui ont perdu quelque amas de biens.*

Il ne pould estre maintenant pourveu à ceste récompen. et puy c'est chose qui gist en vérification et plus grant information.

Il semble à Sa Majesté que, atouchant de si près à l'utilité et conservation de la ville, l'entretenement d'icelle est aultant et plus nécessaire que toute autre chose.

Bibl. nat., fonds franc., 17990, f. 60 r.

<sup>1</sup> Bure, oculte.

*Pour l'exemption des cent muidz  
de maletote.*

L'on ne doit faire difficulté de cest affranchissement de  
maletote<sup>1</sup>, pour lesdicts cent muidz de vin, ains en laisser  
jouyr lesdits Marescat et Deherte, suivant le contract faict  
avec eulx, que Sa Majesté désire sortir effect.

XXXV

LETTRE DU ROI À LA REINE MÈRE ?

Paris, 1<sup>re</sup> avril 1585.

Madame, vostre lettre du xiii<sup>me</sup> de ce mois,  
que je receuz hier, m'a esté fort agréable, en  
ce qu'elle me donne quelque espérance que  
mon cousin le duc de Guyse soit pour se ran-  
ger et obéir à mes commandemens, selon les  
saiges remonstrances que luy en avez faictes,  
pourveu qu'il puisse avoir quelque couleur  
pour son honneur, et seureté pour sa personne  
et de ses associez, ainsi que l'évesque de Chaa-  
lons le vous a dict. En quoy je m'asseure que  
vous n'avez riens oublié de ce qui luy pouvpit  
estre dict pour faire tous les bons offices envers  
mondiet cousin, qui soient pour le conduire  
à une saige et utile résolution. Me promec-  
tant que, de ce que vous luy avez ja saigement  
remonstré, et de ce que en avez dict à Ma-  
dame de Saint-Pierre, et aussi de ce que en  
traicterez avec mon frère le duc de Lorraine,  
outre les propos que en avez euz avec ma  
cousine la duchesse de Guyse, vous achemi-  
nerez les choses à quelque bonne et heureuse  
pacification, qui puisse arrester le cours du  
grand mal qui nous est présent et tout certain.  
Ayant donné charge à l'archevesque de Lyon  
de vous faire entendre mon intention sur les  
moiens que je désire estre tenuz pour y par-  
venir, lesquelz je me promectz que vous sçaurez  
mesnaiger le plus à mon honneur et avan-  
taige qu'il vous sera possible; de quoy je vous

supplie affectueusement, et que, comme je  
vous suis ja fort obligé d'une infinité de biens  
que j'ay receuz de vous, et de beaucoup de  
mayvais accidens et ruynes que vous avez heu-  
reusement destournées de ce pauvre royaume,  
vous m'obligerez encores d'avantaige pour ce  
coup en couppant par une bonne pacification  
la racine des misères et calamitez, plus dange-  
reuses et dommaigeables que les précédentes,  
ausquelles nous sommes en danger de tomber.  
Cependant, je ne laisseray de faire user de  
toute la dilligence qu'il me sera possible,  
comme je n'y obmectz riens, pour l'assemblée  
de mes forces, ne perdant point de temps à  
tout ce qui est le plus nécessaire, pour me  
rendre fort, afin d'avoir tant plus tost la paix  
et le repos que je désire en mon royaume.

Au surplus, Madame, il n'est point de  
besoing que vous vous excusiez de ne m'es-  
cripre de vostre main, dont je vous supplie  
de ne vous travailler point, pour tant plus  
conservier vostre santé, qui m'est plus chère  
que toutes les choses de ce monde. Et en cest  
endroit, etc.

A Paris, le premier jour d'avril, 1585.

De sa main :  
Vostre très humble et très obéissant et très  
obligé filz et serviteur,  
HENRY.

<sup>1</sup> Maletote, impôt indirect.

Bibl. nat., fonds franç., 3371. f. 1. orig.

## XXXVI

LÉTTRE DE LANSSAC AU ROI<sup>1</sup>.

Épernay, 9 avril 1585.

Sire, pour ce que Messieurs Boutal<sup>2</sup> et Le Febvre, médecins, escrivent à Monsieur Myron amplement l'estat de la disposition de la Royne vostre mère, je n'y adjousteray autre chose que dire à Vostre Majesté que hier, environ sur le midy, le froid de la fièvre luy prinst et qu'elle sua fort au soir et ceste nuit plusieurs fois, et ne s'est trouvée bien nette de son accès que sur les quatres heures au matin. Toutesfois, graces à Dieu, à l'heure que je parle, elle se porte fort bien et ne semble pas

qu'elle en ayt heu, synon la continuation de la toux. Elle est attendante Monsieur de Guise, qui doit venir aujourd'huy, et a près d'elle Madame de Saint-Pierre<sup>3</sup>, qui j'espère y sera de bons offices pour vostre service et contentement; car elle monstre en avoir bonne volonté.

Sire, je supplie, etc.

D'Espernay, ce ix<sup>e</sup> avril 1585.

Vostre très humble sujet et très obéissant et fidelle serviteur,

LANSSAC.

## XXXVII

LÉTTRE DE PINART À BULART<sup>4</sup>.

Épernay, 18 avril 1585.

Monsieur, vous entendrez de Monsieur Viron si amplement à quoy nous en sommes pour ceste si malaisée négociation, que je ne vous envoiray de longue lettre, et sera ceste-cy seulement pour vous remercier bien humblement de la peyne qu'il vous a plu prendre de me faire si bonne part des occurrences de vostre charge et de la mienne. Je ne vous scaurois rien dire d'avantage que ce que la Royne vous escript et que vous entendrez de Monsieur Viron, qui s'en va instruit par ladicte dame

Royne de tout ce que je vous pourrois discourir et encores plus que je ne pourrois commettre à l'escripre. Aussi ne m'estendray-je d'avantage par ceste-cy que pour vous dire, Monsieur, que j'escriptz à mondict mandant de faire prendre en ung coffre qui est en mon cabinet, en la présence de celluy de vos gens qui vous plaira, le paquet de papiers qui furent mis en la chambre de ce s<sup>r</sup> Morgant, anglais, qui est prisonnier, et vous les porter tous en un paquet où ils sont, sans fermer; car enq-

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3371, f<sup>o</sup> 9, aut.

<sup>2</sup> L'illustre médecin piémontais, Léonard Botai.

<sup>3</sup> Madame de Saint-Pierre doit être Renée de Lorraine, tante du duc de Guise, abbesse de Saint-Pierre de Remi, qui vivait au château de Joinville avec sa mère Antoinette de Bourbon.

<sup>4</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3371, f<sup>o</sup> 28, aut.

que la justice exemplaire se feist. C'est, Sire, que, samedi matin, ung nommé le capitaine Jacques, qui a levé quelques gens pour ledict s<sup>r</sup> de Guise, surprint au point du jour une petite bourgade fermée et en laquelle y a ung assez bon chasteau, nommée Chastillon-sur-Marne, qui est près ladicte rivière et assis sur ung sault, qui est propre pour mettre garnison, afin d'empescher le commerce de la rivière: qui est à mon advis ce qu'ilz en veulent faire en surprenant ledict Chastillon; ilz tuèrent cinq des habitans, sans qu'ilz se deffendissent, ny résistassent; car ceulx qui avoient faict la garde la nuit, tout du long de laquelle il pleut, s'estoient allez rafreschir, de sorte que les autres pauvres habitans, ne pensoient à rien, aussi qu'ilz n'avoient point entendu qu'il y eust gens de guerre près d'eulx. Ceulx qui sont tuez, Sire, estoient tous cinq catholiques: n'y en a en ladicte ville de Chastillon qu'ung seul hugenot. Cest exploit, faict par les gens de Monsieur de Guise, sonne très mal à sa réputation: la justice s'en face à l'encontre dudict capitaine Jacques et ses soldatz. Le prévost des mareschaux de Chaallons est allé informer de ce faict, et en doit faire faire la justice exemplaire.

Sire, si Monsieur de Guise est allé jusques à Verdun, malaizement retournera-il aujourd'huy, car il y a seize lieues de Chaallons, et ne sçay quand il pourra estre icy. Mais je croy que ledict s<sup>r</sup> d'Aussonville ne perdra pas le temps; au contraire que, suivant la charge si expresse que luy a donnée ladicte dame Roïne vostre mère, il l'amènera le plus tost qu'il pourra selon la lettre qu'elle luy a escripte dont le double sera inclus avec ceste-cy, par laquelle je diray aussi à Vostre Majesté, Sire, que nous avons icy esté infiniment aizes de veoir arriver Monsieur le premier [médecin] Miron, car sa présence

a aporté, ce me semble, déjà beaucoup d'alégement à la dame Roïne vostre mère, à laquelle il a faict, sur les neuf heures avant disner, tirer environ huit onces de sang, que luy et les autres medecins dient qui estoit mauvais; aussi s'est-elle peu après mieulx trouvée et continue encores à se bien porter. Je remectz, Sire, à Monsieur le premier medecin Miron à vous en escrire plus amplemant; et, de peur d'ennuyer Vostre Majesté, je n'estendré ceste-cy d'avantaige que pour vous dire que nous atendons icy aujourd'huy Messieurs de Raiz et de Lenoncourt; se disant que Monsieur le cardinal de Bourbon pourra estre à Reims mercredi ou jeudi. Nous verrons ce que mon fils (que la Roïne vostre mère a envoyé devers mondict s<sup>r</sup> le cardinal, pour le prier et persuader par toutes les raisons qu'il pourra de la venir trouver icy) nous en rapportera, dont aussitost Vostre Majesté sera advertie. Cependant je prie Dieu, etc.

De Espernay, le lundy xxij<sup>r</sup> jour de avril 1585.

Sire, depuis ceste lettre escripte et ainsi que je la voulois fermer, est arrivé Monsieur d'Aussonville, retournant de Chaallons, où il dict n'avoir trouvé Monsieur de Guise, mais seulement ung mémoire par lequel il a escript de sa main que, s'il venoit quelqu'un de la part de la Roïne vostre mère, que l'on faust surast qu'il seroit de retour audict Chaallons mercredi au soir: ce que la Roïne vostre mère, entendant, a trouvé estrange, veu qu'il avoit promis qu'il atendrait de ses nouvelles au dict Chaallons. Et a ladicte dame résolu de voyer demain après mondict s<sup>r</sup> de Guise, le iet s<sup>r</sup> d'Aussonville.

Vostre très humble et très obéissant et plus obligé serviteur et subiect,

Par son.

## XL

LETTRE DU MÉDECIN MIRON AU ROI<sup>1</sup>.

Épernay, 22 avril 1585.

Sire, j'ay trouvé la Royne vostre mère avec la toux qui luy continue, mesmes avec douleur de costé assez pressante, qui est cause que nous luy avons tiré du sang ce matin, non pour crainte de pleurésie, car ceste douleur n'en est pas de la nature, mais pour garder que les poulmons ne s'eschauffent. Cela n'empesche pas qu'elle ne vacque tousjours aux affaires de Vostre Magesté, et ha entendu bien particulièrement tout ce qu'il vous ha pleu me commander, et se délibère de procéder en ceste conférence en la façon que Vostre Magesté luy ha mandé, et de s'éclaircir de tout. Monsieur de Guyse n'est pas icy et n'y sera que demain ou mercredy.

Je croy que Vostre Magesté trouvera bon que je demoure icy encore ces deux jours, tant pour le service de la Royne, que pour remporter quelque chose pour satisfaire à ce que Vostre Magesté désire. La douleur de cuisse, dont la Royne se pleignit hier bien fort, est du tout cessée, et en a eu fort peu de ressentiment depuis que je suis arrivé.

Sire, je prie, etc.

D'Espernay, le xxii avril 1585.

Vostre très humble et très obéissant subject et serviteur,

MYRON.

## XLI

RÉPONSE DU ROI AUX COMMUNICATIONS DE LA REINE<sup>2</sup>.

Mai 1585.

Le Roy, ayant bien considéré le contenu en la lettre que la Royne sa mère luy a escripte par le seigneur de La Chappelle des Ursins<sup>3</sup> et celle que Dusaugier luy a apportée<sup>4</sup>, ne peult mercier assez humblement à son gré Sa Majesté du bon advis et conseil qu'elle luy

donne de ce que luy semble se debvoir faire pour rendre aparent à ung chacun qu'il a tousjours eu plus de volonté et d'affection en son cœur que nul autre à l'avancement et manutention de la religion catholique et de desirer d'avantaige qu'il n'y eust en son

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3371, f° 40, aut.<sup>2</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3396, f° 7, copie.<sup>3</sup> Christophe de la Chapelle des Ursins partit d'Épernay le 3 mai 1585, envoyé par la reine mère pour communiquer au roi « les raisons » qu'il était nécessaire de lui faire entendre. Cette note est la réponse de Henri III. — V. *Lettres*, p. 272.<sup>4</sup> Le 10 mai, la reine remercie Brulart de la répo — V. *Lettres*, p. 283.

royaulme aultre exercice que d'icelle religion, affin que l'honneur et le gré de ce qu'il voudra ordonner là-dessus luy soit entièrement attribué, et non à ceulx qui sont esmeuz et ont levé les armes soubz ce prétexte, lesquels à la vérité n'ont peu, ny peuvent, non seulement surpasser Sa Majesté au zelle qu'elle a envers ladicte religion catholique, mais en aprocher ny actaindre de loing, selon que ses actions passées et son plus grand contanement, que l'on veoit bien qu'elle prend ordinairement de vacquer aux dévotions et œuvres de piété, en rendent assez bon tesmoignaige. Aussi loue-elle merveilleusement ce qu'elle luy donne de soy mesmes bon advis et conseil, pour conserver son auctorité royale plus entière, en la résolution qu'elle veult prendre sur le fait des armes qui seront à mettre sus pour l'exécution de ce qu'elle ordonnera au fait de l'abrogation de toute aultre exercice de religion que de celui de ladicte religion catholique.

Et trouve bon que, suivant ce que saigement est déduict par la lettre de ladicte dame Royne, qu'elle dye de la part de Sa Majesté à Messieurs les cardinal de Bourbon et duc de Guyse qu'elle ne peult que estre fort aye de les veoir, insistant en une chose, qu'elle a toujours eue en affection et désiré plus qu'eulx mesmes pour le regard de la religion; et que, pour le faire paroistre, elle est délibérée d'aller en sa Cour de Parlement ung de ces jours, sans le spécillier toutesfois, pour y déclarer que son intention est qu'il n'y ait plus d'exercice de religion en son royaulme que de la religion catholique, de

laquelle elle fait profession, à l'exemple de ses prédécesseurs roys, desquelz les roignes ont esté bien heureux vivans de ceste façon. En quoy si Sa Majesté est obéye, ainsi que la raison le veult, son intention est que les vies et biens de tous ses subjectz généralement soient conservez en repos et tranquillité, et mesmes les villes et ceulx qui, soubz le prétexte de la conservation de ceste nostre religion catholique, se sont depuis peu de temps eslevez et ont pris les armes, desquelz elle se veult servir, ainsi qu'elle a tousjours fait. Voullant aussy que en cas que ceulx de la religion nouvelle soient désobéissans à ceste sienne volonté, tous ses bons subjectz catholiques ayent à la venir trouver, pour luy assister en l'exécution d'un si bon œuvre que l'abrogation de ladicte nouvelle religion, promectant, en foy et parolle de Roy, qu'ilz y pourront venir en toute seureté, comme ceulx qu'elle tient pour ses bons et loyaux subjectz. Ce qui semble estre suffisant, sans passer au poinct de déclarer que nul ne puisse estre successeur de la couronne qu'il ne soit catholique; car ce n'est poinct chose qui se jure au sacre et serment que font les roys à leur couronnement, ne qu'ilz puissent déclarer de leur auctorité privée, au préjudice de leurs successeurs. Et quand l'on voudroit venir à telle déclaration, il faudroit, sauf meilleur advis, que pour estre valable et servir à l'effet que l'on la peult désirer, elle feust faite résolue en plaine assemblée d'Estatz Generaux. Ce que Sa Majesté desire estre remontré aux dessusdictz seigneurs, s'ilz venoient à en faire instance.

## XLII

ARTICLES PRÉSENTÉS AU ROI PAR LES PRINCES, OFFICIERS DE LA COURONNE, SEIGNEURS, GENTILSHOMMES, VILLES, COMMUNAUTÉS ET AUTRES CATHOLIQUES DU ROYAUME <sup>1</sup>.

Les princes, officiers de la couronne, seigneurs, gentilshommes, villes, communautés et aultres catholiques de ce royaume unis ensemble, qui sont très humbles et très obéissans subjets et serviteurs du Roi, aians entendu par la Roynie que c'estoit l'intention de Sa Majesté d'embrasser la cause de la religion comme sainte et juste et d'extirper les hérésies de son royaume, louent Dieu de ce qui luy a donné ceste bonne et sainte volonté, le supplient très humblement d'y continuer, et la Roynie d'y apporter la mesme affection qu'elle a tousjours fait à tout ce qui touche le bien et la conservation de l'Estat.

Pour y parvenir, ilz supplient très humblement Sa Majesté faire ung édit qui soit perpétuel et irrévocable, par lequel tout exercice de la nouvelle religion soit osté et les ministres chassés.

## I

Et pour ce que la liberté de conscience tolérée entre les subjets aporteroit ung contemnement et mespris du service de Dieu, qu'il soit enjoint à tous ses subjets, de quelque qualité et condition qu'ilz soient, de faire profession de la religion catholique, apostolique et romaine deans . . . . après la publication de l'édit, autrement de sortir hors le royaume, sans pouvoir vendre, ny faire aucune disposition de leurs biens, qui demoureront à leurs héritiers catholiques en ligne directe, s'ilz en ont, en paiaint la juste valeur et estimation de la quarte partye desdicts

biens, et, s'ilz n'ont aultres héritiers catholiques qu'en ligne collatérale, en payant l'estimation de la troisieme partye, selon que la liquidation en sera faite par commissaires à ce depputés; et les deniers qui en proviendront mis ès mains de personnes choisies à cest effet, pour estre employés à l'exécution de ceste entreprise.

## II

Que ceulx de la nouvelle religion soient sommés et contrains de rendre incontinant les villes qu'ilz tiennent.

## III

Que tous hérétiques, de quelque qualité et condition qu'ilz soient, soient déclarés perpétuellement incapables, suivant les sanctions canoniques, de toutes charges publiques, offices, estats et dignités, et ceulz qui en tiennent, contrains de s'en démettre et de les résigner à personnes catholiques et capables, sans les pouvoir retenir, encor qu'ilz veuillent abjurer leur erreur, sinon qu'après ladicte abjuration, ilz continuent de vivre catholiquement par trois ans entiers, en sorte qu'il n'y ait plus à craindre que leur repentance soit feinte ou simulée.

## IV

Que Sadicte Majesté déclare que tout ce qu'a esté fait par les princes, seigneurs catholiques et aultres, tant particuliers, que villes et communautés, aians suivy, secouru et fa-

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3370, f° 75.

... party, soit prise de  
... ses receptes ou ailleurs, de vivre  
... on et levées de gens de guerre dedans  
... le royaume, et généralement tout  
... a esté fait. géré et négocié jusques à  
... ent à l'effet et pour l'exécution de ce que  
... us, encor qu'il ne soit particulièrement  
... éciifié et exprimé, a esté fait pour son ser-  
... ice et pour la seureté de la religion, à la  
... conservation de laquelle il reconnoit estre  
... tenu et obligé comme très Chrestien et par le  
... serment solennel qu'il a fait à son sacre.

V

Et affin que les catholiques ne se refroi-  
dissent et n'entrent en crainte, jugeans de  
l'advenir sur le passé, que ceste entreprise  
soit poursuivye mollement, puis terminée  
par ung autre édit contraire au présent,  
n'en restant autre fruit que le mal et dom-  
mage qui suit la guerre, ilz supplient très  
humblement Sa Majesté ordonner qu'il sera  
incontinent publié en tous ses parlemens,  
sans aucune restriction, ny modification sur  
les registres secrets, ny autrement, et assis-  
ter, s'il luy plaît, à la publication qui s'en  
fera au parlement de Paris avec les pairs de  
France et principaux officiers de la couronne.  
Et la lecture de l'édit faite, vouloir déclarer  
que, comme Roy très Chrestien, obligé et tenu  
par le serment qu'il a fait à son sacre et pour  
le zèle aussi qu'il a tousjours eu au service  
de Dieu, et suivant la réquisition et supplica-  
tion que luy en ont fait les Estats Généraux  
de son royaume assemblés à Bloys, il a fait  
ledict édit meurement et avec grande délibé-  
ration de l'advis de la Royne sa mère, des  
seigneurs, autres princes, pairs  
et autres de sa couronne  
de son

... traire ou di  
... et s'il estoit fait, ne  
... ait aucung esgard, c  
... contraire au service de D  
... gnoit luy et ses subgetz avoir  
... voir et la principale et plus g

VI

Le faire pareillement jurer à tous les prin-  
ces, pairs de France et officiers de la cou-  
ronne, chevaliers du Saint-Esprit, conseillers  
du Conseil d'Etat, gouverneurs et lieutenans-  
généraux de ses provinces, présidens et con-  
seillers de ses cours souveraines, aux baillifs,  
sénéchaux, autres ses officiers, et aux maires,  
eschevins, corps et communautés des villes;  
et que desdicts serments procès-verbaux soient  
adressés et mis es registres des greffes des  
Cours de Parlemens, pour y avoir recour  
quant il sera besoing.

VII

Et pour donner plus certain tesmoignage  
que c'est son intention de faire garder son  
édit et, suivant icelluy, extirper les hérésies  
de son royaume, qu'il luy plaise, si ce n'est  
chose qui soit bien fort contraire et de pré-  
judice à son Estat, quitter la protection qu'il  
a pris de sa ville de Genève, au grand regret  
de tous ses subgetz catholiques, d'autant que  
de ceste source dérive l'hérésie par laquelle  
chrestienté, et tant que ladicte protection  
durera, une crainte à sesdicts subgetz que le  
mal qui infecte le royaume ne cesse jamais

VIII

Et pour ce que ledict édit seroit infir-  
mement, s'il n'estoit exécuté en tous les poi-



sans aucune remise, qui ne peult estre fait qu'avec la force, n'y aiant apparence que ceux de la nouvelle religion soient disposés d'y rendre l'obéissance qu'ilz doivent, qu'il plaise à Sa Majesté s'ayder de la force qu'ilz ont composée de gens qui luy sont très fidelles subjets, et qui de très grande affection s'emploiront à l'exécution de ses commandemens, la suppliant très humblement voulloir déclarer sur ce son intention.

## IX

Quant aux moiens pour faire ladicte exécution, les adversaires estans foibles, comme ilz sont réduits en ung coing du royaume, demeurant tout le reste en devoir et fort zélé à la religion catholique, ilz s'assurent que si Sa Majesté se resout d'y mettre la dernière main, sans plus retourner aux précédens conseils, qui n'ont fait que fomentier et accroistre le mal, qu'elle sera assistée de l'ayde et des moiens de tous ses bons subjets catholiques, que le clergé consentira très volontiers pour cest effet, et pourveu que l'argent ne soit destourné ailleurs, la vente de son revenu temporel jusques à quelque somme raisonnable, aiant égard aux grandes charges qu'il a cy-devant supporté, et que nostre Saint Père ne fera aussi difficulté de la permettre et auctorisier.

## X

Sçavent que Sa Majesté a assés d'autres bons et grands moiens, mais ce n'est à eux de les rechercher plus particulièrement, ayans aussi si peu esté employés au maniment des finances, encor qu'aucuns d'eux ayent cest honneur de tenir les premiers lieux et principales charges de ce royaume, qu'ilz leur sont du tout incongneus.

## XI

De leur part avec leurs vyes qu'ilz veuillent exposer pour l'avancement de ceste si sainte et nécessaire entreprise, ilz offrent encor tout ce qu'ilz ont moiens, et sur leur crédit faire avancer la solde et entretenement de . . . .

Et se contenter du remboursement deans ung an, pourveu qu'il plaise à Sa Majesté les en assurer et donner aussi sa foy aux chefs desdicts estrangers qui la recevront sous leur caution, et que par mesme moyen ilz soient assurés et aient bonne et suffisante assignation d'estre païsés et satisfaits deans le mesme temps de ce qu'ilz ont desjà avancé pour la despence de ceste guerre entreprise pour son service, puisque c'est pour la conservation de la religion catholique, à laquelle Sa Majesté, pour estre Roy très Chrestien, s'est tousjours monstré très affectionné.

## XII

Et comme il tesmoigne son zèle à la piété et au service de Dieu par ceste entreprise, qu'il luy plaise aussi, se monstrant bon père envers ses subjets, les soulager. Et si l'effet de sa bonne volonté ne peut estre prompt à cause de la despence en laquelle Elle sera contrainte d'entrer pour la guerre, les descharger cependant de la levée du parisis sur le sel, de la nouvelle creue et imposition sur le vin et de l'imposition mise sur les draps, que Sadicte Majesté avoit proposé d'oster et abolir, sur les remonstrances à luy faites par plusieurs de ses subjets; faire veoir aussi les procès-verbaux des commissaires par elle députés, puis naguères, par toutes les provinces, qui contiennent les plaintes d'ung chacun et les remèdes pour y pourveoir et faire cesser le mal. Et tous ses subjets prieront Dieu pour sa prospérité et grandeur, et

eulx en particulier, qui n'ont rien de si cher que de luy rendre de cœur et d'affection le très humble service qu'ilz luy doibvent.

## XIII

Supplient encor très humblement Sa Majesté, en considérant le péril auquel ilz seront tous les jours, jusques à ce que sondict édit soit exécuté, par le moien des anciennes inimitiés que ceux de la nouvelle religion leur portent, de beaucoup acreeues par la résolution qu'ilz ont pris d'aider et asseuer avec l'auctorité de Sa Majesté la religion catholique en ce royaume, et leurs vyes qui en dépendent et y sont comme inséparablement conjointes, leur accorder les moiens de seurthé qui ensuivent, avec lesquelz ilz puissent vivre hors de péril, en luy rendant obéissance, comme ses très humbles et très fidelles subjets.

## XIV

Premièrement qu'il leur soit loisible, advenant que l'exécution de l'édit soit délaissée ou que ceux de la nouvelle religion facent quelque entreprise sur eux, d'appeller à leur ayde des Suisses catholiques et qu'eux leur puissent donner le secours, dont ilz seront requis et suppliés, pour l'observation de l'édit seulement, et non pour aultre cause, sans que pour ce ilz contreviennent aux alliances qu'ilz ont avec la couronne, comme estant cest édit fait pour le bien, seurthé et grandeur de l'Estat.

## XV

Que les gouverneurs et lieutenans généraux des provinces et tous aultres gouverneurs particuliers et cappitaines des villes, places et forteresses, qui ont suivy ce party, soient maintenus et conservés en leurs gouverne-

mens, charges, estats et ès places qu'ilz tiennent et possèdent de présent, sans en pouvoir estre destitués.

## XVI

Que les villes ayans suivy ledict party demeurent en liberté, comme elles estoient avant la guerre, sans qu'aucunes garnisons y soient mises.

## XVII

Et pour ce que Monsieur le cardinal de Bourbon n'a aucun lieu de seureté et que sa résidence ordinaire doit estre à Rouen, que ladicte ville et chasteau y estant luy soient délaissés, avec pouvoir d'y mettre les cappitaines qui seront pourvus par Sa Majesté, comme aussi la ville et chasteau de Dieppe, deppendant du domaine de son archevesché.

## XVIII

A Monsieur de Mercueur, deux places en son gouvernement de Bretaigne, qu'il nommera à Sa Majesté, avec pouvoir d'amiraulté par toutes les places maritimes dudict gouvernement, suivant les remonstrances qu'il en a cy-devant fait.

## XIX

N'y aiant aussi en toutes les villes du gouvernement de Champaigne aucun chasteau pour donner lieu d'assurance à Monsieur de Guise qui en est gouverneur, Sa Majesté luy accordera, s'il luy plait, la ville et cité de Meiz.

## XX

A Monsieur le duc de Maïenne, gouverneur de Bourgogne, avec le chasteau de Dyon qu'il tient, celui de Beaune sur la rive de Chalon.

XXI

A Monsieur le cardinal de Guise, la ville de Reims, qui sera séparée du gouvernement de Champagne.

XXII

A Monsieur d'Aumalle, le pouvoir de commander aux places du gouvernement de Picardie estans audict party.

XXIII

A Monsieur le duc d'Elbeuf, le gouvernement d'Anjou.

XXIV

A Monsieur d'Antragues, le gouvernement d'Orléans en chef, avec ce qui en dépendoit au temps qu'il fut pourveu de la lieutenance générale dudict gouvernement et par le feu roy.

XXV

A Monsieur d'O, le gouvernement des lieuges de Caen et Constantin, selon qu'il cy-devant jouy.

XXVI

Monsieur de Brissac, la lieutenance générale du gouvernement d'Anjou et l'estat de celui de Piedmont, pour en jouir comme lui en ont esté pourvus du passé.

XXVII

Monsieur le comte de Saux, la lieutenance générale du gouvernement de Provence, en l'absence de Monsieur le grand prieur de France, et le sieur de Vincennes, quelque place pour lui dudict pais.

Le sieur de Gourdon de Genouillac, comte de Vaillac.

XXVIII

A Monsieur de Mandelot, outre le gouvernement de Lionnois, celui de sa citadelle.

XXIX

A Monsieur de La Chastre, son gouvernement, avec sa compagnie entretenue sur les premiers deniers de la recepte de Bourges. De mesme pour les sieurs de Randan et Saint-Vidal.

XXX

Et au sieur de Vaillac<sup>1</sup>, sa cappitainerie de chasteau Trompette de Bordeaux.

XXXI

Advenant vocation desdicts gouvernemens, lieutenances et cappitaineries avant l'entière exécution dudict édit, qu'il plaise à Sa Majesté d'y pourveoir selon la très humble supplication que luy en sera faite de la part des princes et principaux seigneurs dudict party.

XXXII

Que les garnisons, qui sont nécessaires pour tenir lesdictes places en seurthé pour le service de Sa Majesté et la conservation de ceux dudict party, soient payées par chacun mois avec les appointemens et estats des gouverneurs, capitaines et officiers, des deniers des receptes générales de chacun desdicts gouvernemens, sur les estats desquelles ilz seront distraits de la recepte au commencement de l'année.

XXXIII

Que les compagnies des gens d'armes des princes, gouverneurs et lieutenans généraux de provinces ayans suivy ledict party, soient

payées en chacun de leurs gouvernemens sur les deniers du taillon des receptes généralles y establies, lesquelz demoureront expressément à ce affectées sans estre diverties ailleurs, et les estats et pensions desdicts princes, gouverneurs et lieutenans sur les autres deniers ordinaires desdictes receptes, desquelz sera laissé fonds à ceste fin pour chacun quartier.

## XXXIV

Lesquelles places et chasteaux dont n'es-

toient pourvus ceulx auxquelz Sadicte Majesté les délaissera pour leur seurthé, ilz tiendront, soubs son auctorité, et pour son service en seront responsables, et promettront tous ensemblement ou chacun pour soy, et les chefs principaux dudict party pour tous, de les remettre ès mains de Sa Majesté aussitost que l'édit, qu'il luy a pleu faire, sera entièrement exécuté. Ce qu'ilz jureront de faire de bonne foy sur le péril de leurs vyes et honneur.

## XLIII

LA SURCÉANCE D'ARMES<sup>1</sup>.

3 mai 1585.

Le Roy ayant entendu ce que le s<sup>r</sup> Miron, son premier médecin, luy a rapporté de la part de la Roïne sa mère, sur les choses qui ont esté traictées entre elle et Messeigneurs les cardinal de Bourbon et duc de Guyse, mesmement sur le faict de la suspension d'armes, accorde et trouve bon que, pour plus aysément parvenir à une pacification, il soit arrêté une surcéance d'armes et de tous actes d'hostilité, tant entre le corps d'armée que Sa Majesté faict assembler à l'entour de ceste ville de Paris, et les forces que a ledict s<sup>r</sup> duc de Guyse ès environs de Chaalons, ensemble toutes les aultres forces que luy et ses associez ont en quelque endroit que ce soit de ce royaume; lesquelles ne pourront aprocher de cestedicte ville de Paris plus près que de vingt-cinq

lieues, comme aussi ladicte armée de Sa Majesté, ni ses aultres forces ne pourra s'aprocher de celles dudict s<sup>r</sup> de Guyse, establies es environs dudict Chaalons plus près ladicte distance de vingt-cinq lieues. Le tout jusques au temps et terme du quinziesme du présent moys de may, pendant lequel temps ne pourra aussy estre faict aucune surpris de villes en quelque lieu et endroict que ce soit et la ou elle seroit faict au préjudice de ceste surcéance sera le tout mis au premier estat. Ainsi que ledict s<sup>r</sup> Miron a le tout bien entendu de la propre bouche de Sadicte Majesté.

Faict audict Paris, le ur<sup>r</sup> jour de may 1585.

Haut.

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3370. f<sup>o</sup> 73. Orig.

<sup>2</sup> La reine parle de cette suspension d'armes dans sa lettre du 31 mai 1585, p. 290.

## XLIV.

MÉMOIRE BAILLÉ [PAR LE ROY] À MONSIEUR MIROUX, DU III<sup>e</sup> JOUR DE MAY 1585<sup>1</sup>.

En accordant par le Roy la suspension d'armes selon, ou a peu près, de ce qui a esté proposé à la Royne sa mère par Messieurs les cardinaux de Bourbon et duc de Guyse, ainsi qu'il se verra contenu en l'escript que porte avec soy le s<sup>r</sup> Miron, son premier médecin et conseiller en son conseil d'Estat, Elle a pensé, pour donner ung plus prompt acheminement au traité et conclusion qui se doit prendre sur ces affaires et ne les tirer en une longueur trop préjudiciable, tant à ce qui touche son autorité que le bien général de son royaume, ainsi qu'il semble que l'on y veuille tendre par les longueurs et remises que l'on met en avant, elle a voulu donner charge audict s<sup>r</sup> Miron de faire entendre plusieurs choses à Sa Majesté, lesquelles, encores qu'il y ayt oyés assez particulièrement discourues de sa propre bouche, tantmoins Elle a voulu que ce présent mémoire luy en ayt esté baillé.

C'est en premier lieu que Sadicte Majesté a assez fait cognoistre par ses actions combien elle a désiré et désire l'avancement et manutention de la religion catholique, sans avoir riens esparagné de ce qui en son pouvoir pour excludre de sondict royaume l'exercice de toute aultre, n'a pas eu la volonté aujourd'huy de parvenir à un louable dessaing, l'estimant digne du Roy tres chrestien, qu'elle porte, et de la piété que Dieu par sa bonté a implanter dans son cœur. Pour cest effect Sadicte Majesté sera contente de faire ung edict

ou déclaration par lequel, nonobstant les précédens édicts et conférences, l'exercice de la religion nouvelle sera défendu au dedans de son royaume et es pays qui sont soubz sa protection.

Et pour ce que la chose s'exécute avec la douleur et du consentement mesmes, tant du Roy de Navarre que des principaulx de ladite religion nouvelle, ce seroit tousjours le plus grand bien de ce royaume, qui n'est pas en estat de supporter une guerre sans souffrir beaucoup de grandes pertes et ruynes et tellement s'affoiblir qu'il seroit aysé à ung ennemy estrangier d'y faire par après quelque entreprise fort dommaigeable : ce que doit bien considérer lesdicts seigneurs cardinaux de Bourbon, duc de Guyse et leurs associez, Elle trouve qu'il seroit fort à propos de faire entendre ceste sienne résolution audict Roy de Navarre, pour l'induire à s'y ranger et accommoder, sans pour cela entrer en la prise des armes, qui est le semblable de ce qui fut fait lorsque Sadicte Majesté prit une pareille résolution à la tenue des Estatz de Bloys, et chose qui sera bien receue et estimée par tous les princes estrangers tant d'une que d'aultre religion.

Et veult Sadicte Majesté que, en cas que le Roy de Navarre s'accommodast à sa volonté en cest endroit, que les armes soient posées par lesdicts seigneurs, puisque le subject et motif de la prise d'icelles consistant au fait de l'abrogation de l'exercice de ladite nouvelle religion,

auroit esté mis à effect. Et ce faisant Sa Majesté advisera à ce qui sera raisonnable pour leur conservation. Toutesfois, d'autant que par ce que a dict là-dessus ledict seigneur duc de Guyse, il semble que cela ne les contenteroit du tout, Sadicte Majesté sera aussy contente, en posant les armes, de leur donner quelques villes de seureté, toutesfois en fort petit nombre: sur quoy elle pry de les faire déclarer plus tost que plus tart, s'il est possible; estant chose assez certaine qu'ilz le peuvent faire sans attendre nouvelles de leurs associez, quoy qu'ilz mectent en avant qu'il est besoing qu'ilz envoient vers eulx.

Si la révocation dudict exercice de nouvelle religion ne se peult establir par voye aimable et de douceur, et que ledict roy de Navarre avec ceux qui en font profession y veillent résister, Sadicte Majesté, encores que son intention eust esté cy-devant de maintenir son royaume en repos et pacification, pour espérer que par ce moien ladicte religion s'affoiblirait peu à peu et que la religion catholique s'accroistroit d'avantaige, ainsi qu'il s'est veu depuis quelques années en ça, se résout de se faire obéir par force en ceste sienne intention, entendant de composer à cest effect une ou plusieurs armées, telles qu'il se trouvera raisonnable, tant des forces qu'elle a jà faict lever dedans son royaume, que des Suysses et aucunes de celles qui ont esté mises sus par ledict seigneur duc de Guyse et ses associez: excepté toutesfois pour le regard des reistres et lansquenetz qu'ilz ont faict lever, desquelz, comme elle cognoist qu'il ne sera poinct de besoing de se servir, estans tous les catholiques de cedit royaume bien unys ensemble et embrassant ceste cause avec plus d'affection qu'ilz n'ont faict par le passé. Aussi désire-elle qu'ilz soient contremandez et renvoiez par les-

dicts seigneurs sans les laisser entrer en son royaume. Oultre cela, il y a une autre chose pour laquelle Sadicte Majesté ne se peut servir ne s'y confier, qui est que l'on sçait bien que ceulx qui les ont levez sont reistres et reistmestres malcontans, qui les ont mis en intention de se faire paier des debtes que leur sont deues. A quoy l'on ne peult pas maintenant satisfaire, ce qui serviroit plutôt à traverser l'entreprise, contre ceulx de ladite religion nouvelle que l'avancer, d'autant qu'ilz pourroient mesme se ranger de leur party, s'ilz se voioient privez de l'espérance qu'ilz ont de leur paiement, de laquelle ils ne les peult maintenant contanter.

Et pour ce qu'il pourroit estre repliqué là-dessus, que ce seroit pour résister aux reistres que ceulz de ladicte religion nouvelle pourroient lever, il sera respondu que selon que l'on entendra qu'ilz se préparent à faire des levées, Sadicte Majesté en pourra toujours lever d'autres pour leur faire teste, qui seront aussytost prestz que les leurs.

Sadicte Majesté entend aussy se servir d'iceluy duc de Guyse et des princes ses associez en la conduite des forces dessusdictes, et les y emploier en charges honorables, dignes d'eulx, comme des autres princes seigneurs et olliciers de sa couronne.

En quoy faisant et monstrant qu'elle veut embrasser ceste cause de l'abrogation de l'exercice de la susdicte religion, elle a en elle une confiance qu'elle a d'y estre assistée et utilement servie, tant d'eulx que de sa noblesse qui s'y sont unys, et qui ont faict cognoistre estre poulsez et attirés par la prise du grand zelle et affection à la religion catholique.

Et pour le regard d'autres moyens d'argent, qu'ilz n'en ont point. Bien s'est-il parlé qu'il seroit nécessaire que le clergé aydast pour ceste guerre d'une bonne somme, et qu'il seroit besoing, pour éviter la longueur de l'assemblée que l'on a accoustumé de faire du clergé quand le Roy veult estre secouru d'eulx, que l'on en escrivist au pape, affin qu'il luy plaise dispenser ladicte assemblée, et auctoriser la levée qui se trouvera devoir estre faite.

Ayant de part et d'autre sur tout ce que dessus esté accordé que rien ne demeure sésollu que l'on ne soit d'accord de tous les pointz du traicté, et que demain l'on s'assem-

blera encores de bonne heure, et que mesdicts seigneurs, qui sont logez à Chaalons, apporteront les premiers édictz faictz pour le faict de ladicte religion.

Et a aussi esté dict par mondiet seigneur de Guyse qu'estant ce traicté tout accordé, se sera au Roy de renvoyer ou faire ce qu'il luy plaira desdicts trois mil huit cens reystres et trois mil lansquenetz, qui sont, comme dict est cy-dessus, payez pour quatre moys et arriverez à la frontière, se dient-ilz.

Faict à Sarry, maison de l'évesque de Chaalons, près lediet Chaalons, le dimanche xii<sup>e</sup> may 1585.

## XLVI

MÉMOIRE DE CATHERINE DE MÉDICIS AU DUC DE MONTMORENCY <sup>1</sup>.

Mai 1585.

La Reine mère a escrit du dernier de septembre à Mons<sup>r</sup> de Mommorancy: l'exhorte généralement de s'employer à la paix; le reste est créance que le porteur, frère d'un sien gentilhomme servant, a baillé par escrit, qui est que la Reine mère prie Mons. de Mommorancy de moyenner que le roy de Navarre et ceulx de son parti, maintenant qu'ils ont leurs forces ensemble, demande la paix au Roy; qu'on ne pensera pas que ce soit foiblesse qui le fait, mais le zèle et affection au bien de l'estat; s'assure qu'incontinent le Roy enverra gentilhomme pour la négotier et faire telle qu'on voudra au contentement du roy de Navarre et de ses associés; monstre qu'il auront plus par la paix que par la guerre; que, comme la guerre entretient la Ligue, la paix la ruine; que le Roy, sur ladicte supplication,

contraindra ceux de le Ligue à venir à la paix, ou, à faute de ce, prendra occasion de les abandonner; que par la paix ceus de ce party jouiront de leurs gouvernements et dignités; offre de sa part tous bons offices à ce dessus, avec toutes bonnes seuretés; prie, conjure et exhorte Monsieur de Mommorancy, par le rang qu'il tient et obligation de tous les siens, de s'employer; luy promet la bienveillance du Roy; le prie luy donner assurance que le roy de Navarre le fera.

Monsieur de Mommorancy a respondu généralement qu'il a tousjours connu le roy de Navarre très affectionné à la paix; qu'il espère le voir au premier jour; et que jusques alors il ne peut lui dire rien de particulier sur ce faict; et lors luy escrira la résolution.

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3321, fol. 102.

J'avois oublié que, par l'instruction, la Reine mère prie Mons. de Mommorancy de manier le fait secrètement, afin qu'on ne l'attribue qu'à la bonté du roy de Navarre et au zèle qu'il a à l'estat et bien du peuple, et que, par ce moien, il luy soit plus affectionné.

Les affaires sont en tels termes que infalliblement la ruyne de Espernon s'en ensuivra ou de cest estat, car, l'union est si forte et qu'elle peult mieulx donner la loy que la recevoir. Demain la requeste s'en doit présenter; vous en aurés incontinent la coppie, comme on vous envoie du reste. Tous les gens de bien s'offrent à la maintenir et ceulx mesmes dont vous doubteries le moins, aussy est-elle plaine de justice; ce qui justifie les actions de ses princes. C'est à vous à résoudre ce que vous voullés devenir. Sy le tout se termine sans vous, on ne vous en aura aucun gré, et

s'elle tire en longueur, vous ne serés excusable envers Dieu ny vostre patrie. III<sup>e</sup> vous en escript; je vous suplye de luy respondre clairement. Du Laurens a veu à l'oeil tout ce qui s'est passé par deça et comme on a joué à ung coup de dé l'estat de ceste ville. Les auteurs de ce beau conseil sont Urfé et la Guysche, suscitez par Espernon. Dieu seul nous a sauvés de la corde, de l'eau et du lac, où nous estions destinés, sans aucune preuve ny forme de justice. Il nous fera la grace de nous conserver. C'est ce que je vous en puis dire, pour vous en baiser très humblement les mains.

Ce xxiii<sup>e</sup> may.

Il vous plaira me faire response sur l'estat que je vous ay envoyé.

## XLVII

### RÉPONSE DE LA ROYNE MÈRE DU ROY AUX ARTICLES PRÉSENTÉS

#### PAR LE CARDINAL DE BOURBON ET LES AUTRES PRINCES<sup>2</sup>.

La Royne mère du Roy, désirant que ceste assemblée ne se départe sans faire quelque bonne résolution à l'honneur de Dieu, au bien du service du Roy, repos de ce Roy<sup>m</sup>, contentement et seureté des princes et sg<sup>rs</sup> associez qui luy ont présenté les articles sur lesquelz le Roy a faict ses responses, et scaichant ladicte dame Royne qu'il n'a rien en plus grand desir que ce que dessus et aussy d'aymer et obéir lesdicts princes et sg<sup>rs</sup> associez, chacun

en sa qualité, comme sa Majesté doit; voyant aussy icelle dame Royne qu'ilz ne se voullent contenter du contenu esdictes response. Elle a estimé leur devoir répéter :

Premièrement, que l'Edict pour le faict de la religion se fera selon qu'ilz ont veu par la response et apostille que le Roy a faict escrire sur lesdicts articles :

Et semblablement sa déclaration ausy contenue par la seconde response que venant

<sup>1</sup> Signe non déchiffre, qui pourrait bien désigner le cardinal de Bourbon. - Voir ses lettres dans le fonds français, n° 3366. - La reine mère envoya, en 1585, Pontarré, maître des requêtes, pour maintenir le duc de Mommorancy dans l'obéissance au roi; mais, le jeune magistrat fut assez mal reçu, le gouverneur du Languedoc fut alliance définitive avec le roi de Navarre contre les Guise et la Ligue.

<sup>2</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3368, f. 3v, et fonds franç., 3370, f. 80.



l'exécution dudict édict, le Roy suivra aussy la troisieme response escrite sur lesdictz article;

Et pareillement la quatrieme d'icelles responses;

Que toutes les aultres responses seront aussy suivies, selon et ainsy qu'elles sont escriptes sur chacun article, excepté pour le regard de ce que demande Monsieur le cardinal de Bourbon, surquoy ladicte dame Roynne a délibéré d'escire au Roy qu'il luy plaise trouver bon de bailler audit s<sup>r</sup> cardinal pour sa seureté le chasteau seulement et non le vieil pallais de Rouen, et aussy celluy de Dieppe que ledicts s<sup>r</sup> cardinal dict estre naturellement à luy, comme archevesque de Rouen, et que ses prédécesseurs archevesques en ont tousjours jouy et mis en iceulx la capitulation, et qu'il y en a encores à présent près au conseil du Roy.

A Monsieur le duc de Guyse. que pour sa

seureté il pourra mettre es ville et chasteau de S<sup>t</sup>-Dizier et aussi à S<sup>t</sup>-Manehould des gens de guerre à sa dévotion; à Monsieur le duc de Mayenne, la ville et chasteau de Beaulne et aussy Auxonne; à Monsieur le duc de Mercœur lui est offert Brest et Concq, ne luy pouvant estre accordé Nantes qu'il demande, pour beaucoup de raisons, combien qu'il ayt esté remonstré par ledict s<sup>r</sup> prince qu'il n'y changeroit point le lieutenant ou la capitainerie du chasteau et qu'il n'innoveroit rien en la ville, ny pareillement à S<sup>t</sup>-Mallo.

Et quant à ceulx desdicts princes qui sont gouverneurs, lieutenants généraulx de provinces, ou capitaines de places, les responses du Roy seront suivies et ensemble toutes les aultres responses de Sa Majesté ainsy qu'elles sont escriptes sur chacun article, excepté qu'il faudra changer ce qui est cy-dessus escript aux articles qui le concernent.

# XLVIII

CE QUI A ESTÉ ADVISÉ EN LA CONFÉRENCE FAICTE LE VENDREDY  
DERNIER DE MAY M V<sup>e</sup> IIII<sup>te</sup> V, À ESPERNAY<sup>1</sup>.

31 mai 1585.

Reveoyant les articles, depuis le premier jusqu'au xiiii<sup>me</sup> article<sup>2</sup>, a esté dict qu'il sera advisé aux termes de l'édict et aussi ce qu'il faudra faire pour l'exécution d'icelluy.

## XIIII<sup>me</sup> ARTICLE.

La response du Roy aura lieu.

## XV<sup>me</sup> ARTICLE.

En *interpretant* l'article quinz<sup>me</sup>, requièrent que les **villes** et places qui ont esté prises par

aucuns de leur party demeurent avec les garnisons ordinaires et accoustumées, sans que les cappitaines et soldatz quy y sont à présent puissent estre changez. Et quant aux aultres villes prises ciquelles n'y avoit garnison d'ancienneté, qu'elles demeurent en la liberté qu'elle estoient si ce n'est celles qui leur servent laissées pour seureté.

## XVI<sup>me</sup> ARTICLE.

Accordé.

<sup>1</sup> *Bibl. nat.*, fonds franç., 3370, f<sup>o</sup> 68.

<sup>2</sup> *Se reporter.* page 459, à la pièce LXII, qui contient les trente-quatre articles.

XVII<sup>me</sup> ARTICLE.

Monseigneur le cardinal de Bourbon requiert aussi le vieil pallais de Rouen, et entend, quand il sera audict Rouen, y avoir toute auctorité, non seulement d'archevesque, mais y donner le mot et estre respecté devant le gouverneur. Sur quoy luy a esté remonstré qu'au vieil pallais estoit le magazin du Roy des pièces, pouldres, bouletz et munitions de guerre et qu'il estoit nécessaire, pour le service de Sa Majesté, que le gouverneur et lieutenant général au bailliage dudict Rouen usast de son pouvoir.

XVIII<sup>me</sup> ARTICLE.

Persistant lesdicts sg<sup>rs</sup> princes en la demande pour Monsieur de Mercueur de Nantes et St-Malo, et lui a esté offert Brest et Concq<sup>1</sup>, ou Fougères au lieu de l'un des deux, ayant esté remonstré qu'on ne pouvoit raisonnablement deposséder les cappitaines et gouverneurs qui estoient pourvez en tiltre d'office et qui ont tousjours tenu ferme pour le service du Roy et gratifier les colligues ou ceulx de ce party à leurs dépens et de leur honneur.

XIX<sup>me</sup> ARTICLE.

Monsieur de Guyse.

XX<sup>me</sup> ARTICLE.

Lesdictz sg<sup>rs</sup> princes persistent tousjours pour Monsieur de Mayenne à demander le chasteau de Dijon et le chasteau de Chaulon sur la Saone.

XXI<sup>me</sup> ARTICLE.

Monsieur le cardinal de Guyse<sup>2</sup> requiert quarante ou cinquante hommes entretenus au chasteau de Portenas, qui est au dedans des murs de la ville de Reims.

XXII<sup>me</sup> ARTICLE.

Requièrent que Monsieur d'Aumale<sup>3</sup> commande ès villes de Monstreuil, Corbye, Peronne et Ham, qu'ilz disent estre de leur party.

XXIII<sup>me</sup> ARTICLE.

Ils demandent pour Monsieur d'Elbeuf<sup>4</sup> la lieutenance générale ès villes qui tiennent pour leur party en Daulphiné, qu'ilz disent estre au nombre de . . .

XXIII<sup>me</sup> ARTICLE.

Monsieur d'Entrague demeurera lieutenant général au gouvernement d'Orléans, comme il a accoustumé.

XXV<sup>me</sup> ARTICLE.

Ils demandent pour Monsieur d'O le gouvernement des baillages de Caen et Constantin, selon qu'il en a cy-devant joy.

XXVI<sup>me</sup> ARTICLE.

Demandent aussi que Monsieur de Brissac<sup>5</sup> soit maintenu en les cappitainerye et gouvernement de la ville et chasteau d'Angers; et pour le regard de l'estat de colonnel, Sa Majesté y advisera.

<sup>1</sup> Le Conquet (Finistère), arrondissement de Brest.

<sup>2</sup> Louis de Guise, cardinal depuis 1578, qui avait succédé en 1575 à son oncle, le fils du duc François, cardinal de Lorraine, et qui fut assassiné à Blois en 1588.

<sup>3</sup> Charles de Lorraine, duc d'Aumale, grand veneur de France (1555-1631), cousin germain du duc de Guise.

<sup>4</sup> Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf (1556-1605), cousin germain du duc de Guise.

<sup>5</sup> Charles de Brissac, le futur maréchal. Son frère aîné, Timoléon, qui fut tué à vingt-six ans au siège de Meidan, avait été colonel de l'infanterie française.

XXVII<sup>me</sup> ARTICLE.

nandent Manosque<sup>1</sup>, mais la Roynie  
lu tout esconduictz.

XXVIII<sup>me</sup> ET XXIX<sup>me</sup> ARTICLES.

a esté déclaré qu'il ne se parlera  
s s<sup>r</sup> de Mandelot et de St-Vidal<sup>2</sup>, et  
les aultres, ces articles se passeront  
a response du Roy à l'article des gou-  
et lieutenans généraulz.

XXX<sup>me</sup> ARTICLE.XXXI<sup>me</sup> ARTICLE.

Ilz demandent que si, dedans trois ans  
qu'ilz espèrent que l'Edict sera exécuté, ad-  
venoit la mort de Messieurs de Guyse, de  
Mayenne, de Mercueur, d'Entraigues, de la  
Chastre et de Rendan, l'article soit suivy.

XXXII<sup>me</sup> ARTICLE.

Quand l'on sera d'accord des villes de seu-  
reté, sera advisé quel nombre d'hommes y  
seront mis en garnison que le Roy fera payer.

XXXIII<sup>me</sup> ARTICLE.

La response du Roy aura lieu.

## XLIX

ARTICLES APORTEZ PAR MONSIEUR MIRON, LE 11<sup>e</sup> JOUR DE JUING 1585<sup>3</sup>.

princes et seigneurs catholiques, uniz  
, très humbles et obéissans subjezt  
estans très asseurez du zèle et affec-  
Sa Majesté à la conservation de ses  
loyaulx subjectz, la supplient très  
nent vouloir accorder les seuretez qui  
t pour la religion catholique et leur  
ssaires pour se garentir des injures et  
ses de ceulx de la nouvelle opinion  
t leurs ennemys conjurez, avec les-  
ilz se puissent maintenir en sa pro-  
et continuer à luy rendre leur très  
service :

toutes les villes, places et forteresses  
suivy ce party, èsquelles n'y souloit

avoir garnison, en seront exemptes, sinon  
qu'elles soient données pour seureté particu-  
lières à aucuns desdicts princes et seigneurs.  
Et quant aux aultres, où y avoit garnison,  
d'ancieneté, les garnisons qui y ont esté mises  
et sont nécessaires pour les tenir en seureté  
y seront entretenues;

Que les gouverneurs et lieutenans géné-  
raulx des provinces et tous aultres gouver-  
neurs particuliers et capitaines desdictes places,  
villes et forteresses soient maintenuz et con-  
servez en leurs gouvernemens, charges et es-  
tats, sans qu'ils en puissent estre destituez,  
comme aussi ceulx qui ont pris et occupé  
aucuns desdictes places en faveur dudict party,

Manosque (Basses-Alpes), arrondissement de Forcalquier.  
de La Tour, baron de Saint-Vidal, gouverneur du Velay.  
nat., fonds franc., 3370, f<sup>o</sup> 70.

encores qu'ilz n'en aient provision de Sa Majesté, qu'ilz supplient très humblement leur vouloir octroyer.

Et pour seureté particulière de Monsieur le cardinal de Bourbon, luy accorder, s'il luy plaist, les villes et chasteaux de Rouen et Dieppe et le vieulx palais dudit Rouen, avec pouvoir d'y mettre des cappitaines, qui en seront pourvez par Sa Majesté.

A Monsieur de Mercueur, gouverneur de Bretagne, les villes et chasteaux de Nantes, avec Saint-Malo ou Dynan.

A Monsieur de Guyse, gouverneur de Champagne, la ville et cytadelle de Metz.

A Monsieur de Mayenne, gouverneur de Bourgogne, le chasteau de Dijon, qu'il tient, avec la ville et cytadelle de Chalon.

A Monsieur le cardinal de Guyse, la ville de Reims.

A Monsieur d'Aumalle, le pouvoir de commander comme lieutenant du Roy ez villes et places de Picardie estans dudit party, qui sont Peronne, Ham, Montdidier, Corbie, Roye et Montreuil.

A Monsieur d'Elbeuf, pareil pouvoir de commander ez villes et places de Daulphiné, estans dudit party, à savoir : Briançon, Ambun, Gap, Dye, Montélimar, Valence, Exilles.

A Monsieur d'Antragues, le gouvernement d'Orléans en chef, selon les provisions qu'il en a eu du feu Roy.

A Monsieur d'O, le gouvernement du paisbas de Normandie, selon le pouvoir qu'il en a eu par ses lettres de provision.

A Messieurs de La Chatre et Rendan, leurs gouvernemens, et a chacun d'eulx vingt-cinq

harquebuziers de garde, et audict s<sup>r</sup> de Rendan, la ville d'Ysoire pour sa seureté.

A Monsieur le comte de Brissac, le gouvernement de la ville et chasteau d'Angers, avec l'estat de colonel de Piedmont, qu'il souloit avoir.

Au s<sup>r</sup> de Valliac, la cappitainerie de Chasteau-Trompette<sup>1</sup>.

Advenant vacation desdicts gouvernemens dans trois ans, qu'il plaise à Sa Majesté leur accorder aussi, pour seureté et afin de detourner leurs ennemis de faire entreprise sur leurs vies, qu'il soit pourveu ausdicts gouvernemens à la très humble supplication qui luy en sera faicte de la part des princes et principaulx seigneurs dudit party.

Que les garnisons qui sont nécessaires pour tenir lesdictes places en seureté, pour le service de Sa Majesté et la conservation de ceulx dudit party, soient païées par chacun mois avec les appointemens et estats des gouverneurs, cappitaines et officiers, des deniers desdictes receptes générales de chacun desdicts gouvernemens, sur les estatz desquelles ilz seront distraictz de la recepte au commencement de l'année.

Qu'il plaise aussi à Sa Majesté, leur accorder que les compagnies de gens d'armes des princes et seigneurs qui sont de leur party, il y en ait douze d'entretenues et païées d'ordinaire sur les deniers du taillon de receptes générales des lieux où ilz seront, lesquelles demeurent expressément à ce affectez, ne pouvoir estre employez ny divertiz ailleurs.

Lesquelles places et chasteaux, dont

<sup>1</sup> Le comte de Vaillac, auquel s'appliquait la réponse à l'article xxx<sup>e</sup>. *Nichit*, n'obtint rien en effet au traité de dénouement, pas plus que Christian de Bose, le futur maréchal de la Ligue, qui avait demandé le gouvernement de Chalon. (Voir plus haut, p. 309 et 310.)

toient pourvez ceulx ausquelz Sa Majesté les délaissera pour leur seureté, ilz tiendront soubz son autorité, et pour son service en seront responsables, et promettront, tous ensemble ou chacun pour soy, et les chefs principaulx dudict party pour tous, les remectre ez mains de Sa Majesté aussi tost que l'édict qu'il luy plaira faire pour la réunion de ses subjectz à la religion catholique sera entièrement exécuté : ce qu'ilz promectront et jureront de faire de bonne foy et sur péril de leurs vies et honneurs.

Pour le regard des articles concernans le

faict de la religion, l'édict et exécution d'iceluy, supplient très humblement Sa Majesté leur accorder selon qu'ilz luy ont esté présentez par escrit<sup>1</sup>.

Sa Majesté est aussi très humblement suppliée d'accorder auxdicts seigneurs ducz de Mercueur, de Guyse et de Mayenne l'entretenement de leurs gardes, tel qu'ilz les souloient avoir pour la conservation et seureté de leurs personnes, lesquelles ils exposeront tousjours pour le très humble service qu'ilz luy doivent et veulent rendre.

## L

### STAT ABRÉGÉ DE LA DESPENSE FAICTE PAR LES PRINCES CATHOLIQUES POUR LA LEVÉE ET PAYEMENT DE LEURS ESTRANGERS, SELON LES PROMESSES FAICTES AVECQUES EULZ<sup>2</sup>.

Nemours, 7 juillet 1585.

#### PREMIÈREMENT :

Pour le henrigueld de trois régimentz de eyttres de douze cens chevaux chacun, oubz trois cornettes de quatre cens chevaux, raison de viii escuz par cheval, la somme  
e . . . . . xxviii<sup>m</sup> xiii<sup>c</sup> escuz.

Pour le premier moys desdicts régimentz onduitz par les colonelz C. Lotto, ancien

lieutenant du colonel baron de Bassompierre<sup>3</sup>, Otto Plottz<sup>4</sup> et Mandeslot<sup>5</sup>, commandé le xxv<sup>e</sup> may et finy le xxv<sup>e</sup> juing ensuivant, la somme de trente huict mil dix-sept escuz et demy, qui est à raison de xxv<sup>m</sup> iii<sup>c</sup> l. v florins pour régiment, y compris les estatx du colonel et officiers revenans à xxx s. chacun florin, à la somme de xii<sup>m</sup> vi<sup>c</sup> l. xxii escuz et demy . . . . . xxxviii<sup>m</sup> xvii escuz et demy.

<sup>1</sup> Un manifeste, signé du cardinal de Bourbon et du duc de Guise et publié sans doute à l'époque, est reproduit dans les *Mémoires de la Ligue* (t. I<sup>er</sup>, p. 167) sous ce titre : « Requête au Roi et dernière résolution des Princes, etc., présentée à la Reine mère de Sa Majesté, le dimanche neuvième juin 1585 . . . »

<sup>2</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3974, f<sup>o</sup> 50. Copie.

<sup>3</sup> Christophe II, baron de Bassompierre, seigneur d'Harouel et de Baudricourt, colonel de reîtres au service de la Ligue, se rallia à Henri IV après sa conversion et négocia la réconciliation du roi avec le duc de Lorraine en 1595. mourut l'année suivante. Son fils fut le maréchal de Bassompierre.

<sup>4</sup> Othon Plotz, capitaine allemand, d'origine saxonne, très dévoué au duc de Guise, et qui était entré en France, en 1585, avec quelque compagnie de reîtres. (V. de Thou, t. VI, p. 449.)

<sup>5</sup> Ernest van Mandesloo, colonel allemand, qui avait d'abord été au service du roi. (Voir le *Discours merveilleux* d'Henri Estienne, dans Cimber et Danjou, t. IX, p. 67, et dans toute les collections sur la Ligue et Catherine de Médicis.)

A plusieurs comtes, seigneurs et cappitaines particuliers d'Allemagne, entretenuz par lesdicts princes soubz lesdicts trois régimens, pour leurs estatx et appointemens durant ledict mois, la somme de . . . . . ii<sup>e</sup> c escuz.

Au régiment dudict C. Lotto a esté avancé pour le second mois, commencé audict xxv<sup>e</sup> juing, la somme de . . . . .

ii<sup>e</sup> vi<sup>e</sup> l. xxii escuz et demy.

A celui dudict Otto Plottz, la somme de . . . . . iii<sup>e</sup> v<sup>e</sup> escuz.

Et à celui dudict Mandeslot. iii<sup>e</sup> v<sup>e</sup> escuz.

Pour les estatx du commissaire général et autres officiers, durant lesdicts deux mois . .

xi<sup>e</sup> l. xxvi escuz ii tierz.

Pour la retenue de vii<sup>e</sup> v<sup>e</sup> chevaux durant trois mois, à raison de ii escuz par chacun d'iceulx pour mil chevaux, la somme de . . .

xxii<sup>e</sup> v<sup>e</sup> escuz.

Pour les appointemens accordez aux chefs desdicts vii<sup>e</sup> v<sup>e</sup> chevaux, durant ledict temps . .

xiii<sup>e</sup> v<sup>e</sup> escuz.

Ce du payement desdicts reytres . . . . .

cxv<sup>e</sup> vii<sup>e</sup> l. xvi escuz ii tierz.

#### LANSQUENETZ.

Pour lansqueld d'un régiment de lansquenetz, soubz dix enseignes de iii<sup>e</sup> hommes chacune, commandées par le conte de Westebourg<sup>1</sup>, comprins en ce les fraiz de la levée et des cappitaines particuliers, la somme de . . . . . iii<sup>e</sup> escuz.

Audict régiment, pour son premier mois commencé ledict xxv<sup>e</sup> may, à raison de xii<sup>e</sup> escuz pour enseigne, la somme de . . . . . xii<sup>e</sup> escuz.

Audict conte et ses officiers pour leurs estatx et appointemens dudict mois. ii escuz.

Plus, pour trente chevaux armiez qui lui ont esté accordez, à raison de viii escuz par cheval . . . . . ii<sup>e</sup> x l. escuz.

Audict régiment, avancé sur le second mois, commencé le xxv<sup>e</sup> juing, la somme de . . . . .

ix<sup>e</sup> escuz.

Ce du payement faicts ausdicts lansquenetz.

xxvi<sup>e</sup> ii<sup>e</sup> xi escuz.

#### SUYSES.

Pour la levée de huit mil Suysces soubz deux régimens de vingt-six enseignes, commandées par les collonels Phiffer<sup>2</sup> et Tanner<sup>3</sup>, comprins les fraiz de cinq dyettes. . . . . xii<sup>e</sup> escuz.

Pour leur soldre d'un mois, commencé le xxii<sup>e</sup> jour de juing, comprins les estatx de . . . . . officiers . . . . . x l. vii<sup>e</sup> c escuz.

Ce du payement desdicts Suysces . . . . .

l. ix<sup>e</sup> c escuz.

Ce total du payement fait ausdicts estrangers . . . . . ii<sup>e</sup> i<sup>e</sup> cvi escuz ii tierz.

Laquelle somme de deux cens ung mil six escuz deux tierz, nous, duc de Guyse, pai et grant maistre de France, certiffions avoir esté par nous payée ausdicts estrangers pour les causes et ainsi qu'il est contenu au présent estat, dont il plaira au Roy faire rembourser Monsieur le duc de Lorraine, selon la promesse qu'il a pleu à Sa Majesté nous en faire faire par la Royne sa mère, afin que Monsieur le duc puisse aseurer nos créanciers des debtes que nous avons créés pour le recouvrement de . . . . .

<sup>1</sup> Le conte de Westebourg, du duché de Nassau, colonel allemand, entraîné par le duc de Lorraine à offrir services à la Ligue.

<sup>2</sup> Ludovic Phiffer, colonel suisse, catholique, qui passa du service du roi à celui du duc de Guise.

<sup>3</sup> Sébastien Tanner, du canton d'Iri, ancien officier des troupes du pape, depuis 1575 colonel d'un régiment suisse au service du roi de France, passa avec ses soldats à la Ligue et mourut en 1590, quelques semaines avant la bataille d'Ivry.

ladicte somme. En quoy faisans, nous fournons de nostre promesse et quittance d'indemnité envers lesdicts estrangers et tous autres.

Faict à Nemours, le dimanche vi<sup>e</sup> jour de juillet mil cinq cens quatre vingt cinq.

Signé : HENRY.

Et contresigné : PERICARD.

## LI

### LETTRE DE MONSIEUR DE LA RIVIÈRE AU DUC DE NEVERS<sup>1</sup>.

Paris, 12 août 1585.

Monseigneur, ayant trouvé ceste commodité, j'ay pensé vous devoir escrire ce qui s'est passé icy touchant la charge que m'avez donnée. La Royne a receu voz lettres<sup>2</sup> avec démonstration de beaucoup de contantement et m'a dict qu'elle me diroyt ce que désirez sçavoir<sup>3</sup> : ce qu'elle feyt le soir en son cabinet, qui est le contenu au mémoire<sup>4</sup> que je vous envoie, que je luy feiz veoir, affin de sçavoir s'il seroyt bien; et le trouva fort bon. Mais, ce matin, luy demandant ses lettres, m'a dict comme elle avoyt parlé de cest affaire à Messieurs de Bellièvre et de Villeroy qui estoient de voz amys, lesquelz l'avoient conseillé de ne vous mander le contenu au mémoire, veu qu'elle ne le sçayt du Roy, mais bien qu'elle l'a ouy dire, et qu'elle ne vouloyt que je le vous disse, me le défendant

expressément, mais qu'elle estoit d'avis que vous luy escripvissiez une aultre lettre, faisant mention de ce qu'elle a escript par cy-devant à Madame; et aussy comme vous auriez sceu de par moy comme l'on avoyt rapporté au Roy que luy aviez fait de mauvais offices estant de par delà, et que priez la Royne de supplier le Roy vous déclarer ce que c'est et que n'avez jamais pensé rien faire au préjudice du service très humble que devez à leurs Majestez. J'ay supplié la Royne de le vouloir sçavoir du Roy, et que j'estoys icy exprès pour cest effect. Mais estant chose faicte à desseing, je n'en suis esté que importun et m'a dict la Royne que si elle en parloyt au Roy, qu'elle n'auroyt moyen vous servir en cest affaire et qu'il vous falloyt luy escrire premièrement ce que dessus. Je verray ce soir si

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3364, f° 43 v°.

<sup>2</sup> Sans doute les deux lettres publiées plus haut et datées du 4 août 1585.

<sup>3</sup> Voir la lettre de la reine à la duchesse de Nevers, du 12 août, p. 345.

<sup>4</sup> Cette pièce, qui se trouve à la suite de la lettre, dans le même manuscrit, est ainsi intitulée :

« Mémoire dressé par Monsieur de La Rivière sur les propos que la Royne mère du Roy luy a dict avoir esté escript et rapportez au Roy contre Monseigneur de Nevers, lequel mémoire il fyt veoir le soir mesme à Sa Majesté, laquelle le trouva bon et bien dressé. Et il est tel :

« Que Monsieur de Nevers, estant à Romme, avoyt fait de mauvais offices au Roy;

« Auroyt requis le Pape de dispenser les subjectz du Roy de prendre les armes, au cas que Sa Majesté ne le permist et s'opposast à la Ligue;

« Qu'il auroyt aussi sollicité Sa Sainteté d'excommunier tous ceulx qui favoriseroient, porteroient les armes et, empescheroient, par quelques moyens que ce feust, l'extirpation de la religion nouvelle. »

elle n'aura point changé de volonté ; ces actions tesmoignent que c'est avec beaucoup d'affection qu'elle s'y employe. Je vous diray estant de retour ce que j'en auroy congneu, et vous supplie, Monseigneur, croire que j'ay

le tout fait suivant vostre mémoire et comme vostre très humble serviteur.

De Paris, ce 12<sup>e</sup> aoust 1585.

Vostre très humble serviteur.

DE LA RIVIÈRE.

# III

## LETTRES DU DUC DE NEVERS À LA REINE MÈRE DU ROI<sup>1</sup>.

Nevers, 4 août 1585.

Madame, vous ne sçauriez mieulx faire paroistre vostre grandeur et bonté que d'avoir soing de l'honneur de voz serviteurs et subjectz, ny d'ailleurs les obliger d'avantage à vous rendre le debvoir et service qu'ilz vous doibvent. C'est pourquoy j'ay resseny une extrême obligation à l'endroit de Vostre Majesté de la lettre qu'il vous a pleu d'escripre à ma femme<sup>2</sup> pour m'advertir des calomnies que l'on a voulu semer de moy, afin d'esclaircy le Roy et Vostre Majesté, comme je dois et désire. Ce qui m'a fait vous dépescher Monsieur de la Rivière, présent porteur, afin de vous mercier très humblement de l'honneur qu'il vous plaist de me faire et pour vous supplier de me faire ce bien que de me déclarer particulièrement ce que l'on a dict de moy, afin que je n'obmette aucune chose qui puisse donner occasion à Voz Majestez d'estre satisfaites et contantes de moy, comme je désire et veulx espérer qu'elles le seront, moyennant la grace de Dieu, lequel je supplie me donner les moyens de pouvoir recognoistre, par quelques signalez effectz, l'obligation grande que

je ressens avoir de vous faire très humble service, comme vostre serviteur très-fidelle. lequel, pour fin, après vous avoir baisé très humblement les mains, supplie le Créateur vous donner, Madame, tel heur, félicité et contentement que désirez.

De Nevers, ce 4<sup>e</sup> aoust 1585.

Vostre très humble et très obéissant sujet et serviteur,

LODOVICO GONZAGA.

Madame<sup>3</sup>, j'ay entendu à mon grand regret par les lettres qu'il vous a pleu d'escripre à ma femme et parce que d'ailleurs j'ay esté adverty<sup>4</sup>, comme l'on a escript au Roy et en vostre court plusieurs langages indigés et mal scéans, que l'on dict que j'ay tenu de Sa Majesté à nostre Saint Père, à Rome, dont j'en ay receu grand desplaisir et tel que Vostre Majesté peult penser qu'ung homme de bien peult ressentir de se voir calomnié de ses bonnes œuvres et intentions. C'est pourquoy, Madame, j'ay pris la hardiesse de vous supplier très humblement, comme je fais, de me faire ceste grace et faire que

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3364, f° 43 r°. Copie.

<sup>2</sup> Voir la lettre de Catherine de Médicis à la duchesse de Nevers, en date du 31 juillet 1585, p. 346.

Bibl. nat., fonds franç., 3364, f° 44 v°.

<sup>4</sup> Cette lettre sans date a évidemment suivi de très près celle du 4 août.



et discours, faictz tant à Sa Sainteté que à Messieurs les cardinaux, en attendant que Sa Majesté en soyt d'avantage esclairee, comme j'espère de faire, s'il en sera besoing, congnoissant ma conscience par trop nette de telles calompnies. Et à la vérité, Madame, si je ne congnoissoys la qualité des escripvains de la plume desquelz sont escoulez ses sottes imaginations, je m'en remuerois aultrement que je ne fais. Aussi que j'espère, en attendant qu'ilz soient payez de la monnoye qu'ils ont mérité, que la mesme vérité me vengera d'eulx, les faisans descrier pour impudens menteurs et calompniateurs. Et ce faisant, me ferai louer et tenir pour bon catholique, loyal subject de ceste couronne et chevalier d'honneur. Au contraire, Madame, je ne me puis tenir de regretter les bons et fidelles services que j'ay faictz à quatre Roys, l'espace de 36 ans, et particulièrement ceulx que j'ay faictz au Roy vostre filz, pour les veoir si mal employez, qu'au lieu d'espérer quelque récompence d'honneur, je me voys si malheureux que d'estre tellement desdaigné et hay par Sa Majesté, qu'elle se plaise donner facile accès aux médisans de me calomnier, et, qui pis est, qu'elle adjouste plus de créance à leurs impostures, ores qu'elle les congnoisse les ungs pour menteurs effrontez et les autres pour les plus dissimulez et perfides de la terre, comme à Rome ilz sont publicquement tenez pour telz, que à ma loyauté, preudhomye, religion et actions honorables, qu'elle a esprouvé et congneu jusques au profond de mon ame et en tant d'occasions bien signalées depuis 18 ans en ça qu'elle à commencée à manier les affaires de la France, et, selonc mesme qu'elle a peu apprendre et par Vostre Majesté et par aultres, que j'ay fait durant aultres 18 années que j'ay employées au service des roys ses père

et frère aysné, et Vostre Majesté comme régente en ce royaume par la minorité du feu Roy vostre filz dernier décédé. Et d'avantage qu'il ayt voullu garder en son cueur telz iniques propos controuvez, sans m'en advertir, comme sont tous juges à ceulx que l'on accuse devant eulx, pour leur donner moyen de s'en justifier et oster aux meschans et menteurs de calomnier à tort les innocens, lesquels aultrement seroient de condition misérable; ce que Sa Majesté ne peut faire en mon endroit pour juste occasion que je luy aye donné dont je suis contrainct de penser, comme il y a grande apparence, qu'elle désire avoir quelque subject de se facher contre moy, pour prendre argument de ne me recongnoistre pour tel qu'il m'a congneu et essayé en tant et divers endroitz, et me récompenser, comme il seayt en sa conscience que je le mérite, et qu'il est tenu, pour l'avoir très bien et très fidèlement servy, et enfin qu'il désire se débarrasser de moy. Ce que, certes, me fait entrer en désespoir, voyant que, si en 36 ans que j'ay continuellement servy ceste couronne, — j n'ay peu acquérir tant de pied et d'assurance en l'opinion de Sa Majesté qu'elle n'adjouste foy à telles mensonges controuvez (en mesmes jusques à ce qu'il m'ayt ouy), que je pourray désormais attendre aultre chose que d'estre journellement calomnié par ces médisans, sans espérer de m'en pouvoir justifier, tandis qu'ilz seront les bien venus auprès de Sa Majesté et qu'elle trouvera bon de les escouter et adjouster foy et se laisser aller à leurs persuasions à hayr sans occasion les bons et anciens serviteurs de ceste couronne, au lieu de ne les escouter ou donner moyen aux accusez de se justifier, ou plustost d'adjouster foy à leurs calompnies, non plus que feist Alexandre le Grand à l'imposture donnée à son médecin, et que le roy d'Espagne a

faict à l'endroit du marquis de Pescaire<sup>1</sup>, mon beau-frère, luy vivant visce-roy de Castille, luy envoyant la propre lettre par laquelle l'on l'avoit accusé. Ce que, Madame, m'oste toutes occasions d'espérer jamais d'avoir aucun honneur de Sa Majesté convenable à mes services, et me met en tel désespoir, qu'il me contrainet, puisque j'appercevoys l'intention de Sa Majesté estre de se deffaire de moy, de vous supplier très humblement de luy demander, pour toute récompence, congé pour moy d'aller pourchasser ma fortune et acquérir de l'honneur à ma postérité où je penseray estre le bien venu et que l'on fera cas de mes mérites et où j'estimeray ne devoir regretter le travail que je pourray y employer, comme je craindroys de faire de par deçà. Non pour cella que je prétende m'excuser d'esclaircyr toutes les doubtes que Sa Majesté aura voullu prendre ou garder de moy, qu'elle n'ayt très très juste occasion d'estre satisfaite de mes actions, pour n'avoir esté, comme aussi elles ne seront, que très bonnes et très justes, et par mesme moyen rendre mes ennemis et envyeux tous confuz et ébétéz du tort qu'ilz me pourchassent sans occasion, pour me tenir esloigné de la bonne grace de Sa Majesté, laquelle, je puis dire avec vérité, n'a jamais eu ung plus loyal serviteur que je luy suis esté. Pour vostre regard, Madame, je vous prie de croire que, en quelque lieu que j'aille, je vous seray très humble et affectionné serviteur; et comme tel je vous supplie très humblement vouloir embrasser la jus-

tice de ma cause, affin que la vérité soit congneue, et enfin obtenir le congé, que j'espère vous sera facilement accordé, y estant Sa Majesté préparée et disposée, et d'autant plus, s'il vous plaira vous y employer, selon les honnestes offres qu'il vous a pleu de me faire par vostre susdicte lettre; et puis m'excuser de l'importunité que je vous ay donnée de ce long discours, congnoissant avoir abusé de vostre bonté. A quoy m'y a seul convyé l'affection que j'ay de vous faire très humble service, comme j'espère que Dieu m'en fera la grace, lequel cependant, je supplie, Madame, vous donner en parfaite santé, très heureuse et longue vie.

De Rethel, ce 3 octobre 1585<sup>2</sup>.

La Cassine, 23 octobre 1585<sup>3</sup>.

Madame, ce n'est pas sans occasion que je doibs estre desplaisant de voir que j'aye désiré et portchassé, depuis quatre mois ençà, de pouvoir esclaireir le Roy des calomnies et menteries qu'il vous a pleu m'escire avoir esté semées contre moy, si je me veois réduit au commencement<sup>4</sup>, lors que je pensois, par la depesche que Monsieur de Chamloiseau vous a aporté, d'en estre venu à bout et qu'il n'y failloit plus retourner. Toutesfois le désir que j'ay, Madame, de vous rendre en ce faict toute l'obéissance que je puis, avec mon honneur et le devoir à Sa Majesté comme à mon Roy, me faict résoudre de vous fuire ceste lettre par le retour du s<sup>r</sup> de Cavriana, vostre medecin, qu'il vous a pleu de m'envoyer; et

<sup>1</sup> Avalos, marquis de Pescara, dans le royaume de Naples.

<sup>2</sup> La lettre n'est pas signée.

<sup>3</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3364, f° 144.

<sup>4</sup> Immédiatement avant cette pièce (ms. fr. 3364, f° 143) se trouve une lettre de la même écriture, avec post-scriptum autographe et signature, qui porte l'annotation suivante de la main du duc de Nevers : « C'est la minute de la lettre que la Roynie vouloit que j'escrivisse, faite par M<sup>r</sup> de Bellièvre, apportée par le s<sup>r</sup> de Cavriane le 22 octobre 1585. — Cette lettre répond à celles de la reine en date des 15, 16 et 17 octobre, qui semblaient éterniser le débat et avaient mécontenté le duc de Nevers. — Voir p. 359 et suiv.

par icelle en premier lieu vous remercier très humblement de l'honneur qu'il vous plaist de me faire par un si ample tesmoignage que voz lettres, et récit que ledict Cavriana m'a fait de vostre part, m'ont donné d'estre conservé en vostre bonne grace pour l'un des plus loyaux et affectionnez serviteurs que aiez et qui sera tel jusques à la mort; et puis, pour vous prier très humblement, Madame, me faire ce bien que de voulloir assurer le Roy que je luy ay esté et suis très bon et très fidél subject et serviteur, et de sa couronne, et que nul aultre peult désirer plus sa bonne grace que je fois, s'il luy plaist de m'en honorer, et que, si aucuns m'ont voulu calomnier en son endroit de chose que j'ay requise ou prochassée contre Sa Majesté envers nostre Saint Père et Messieurs les cardinaux de Rome, que se sont toutes manteries, ainsi que Sa Majesté le pourra clairement cognoistre par le certificat fait de sept de Messieurs les cardinaux du Saint office de l'inquisition, comme ceulx à qui pour leur charge je m'estois adressé, pour leur proposer la bulle contenue audict certificat, et non aultre; par laquelle néantmoins l'on a voulu dire et mantir que j'aye voullu faire excomunier Sa Majesté et oster l'obéissance de ses subjectz, pour après embrouiller et renverser tout son royaume. Et pareillement qu'il vous plaise, Madame, de luy présenter la lettre que Monsieur le cardinal de Gambara m'a escript touchant les propos que je luy ay tenu du respect, honneur et désir que j'ay eu de recognoistre Sa Majesté comme mon vray Roy et maistre; afin que, par lesdicts certificat et lettre, elle puisse estre esclaireie que mes intentions et propos n'ont esté que bons et bienséant pour le soustenement de la foy catholique, grandeur de Sa Majesté et augmentation de sa couronne. Et oultre tout cella assurer Sa Majesté que je me soubmetz en-

tièrement de croire Sa Sainteté et lesdicts cardinaux de ce qu'ilz diront des langages et propos plain d'honneur et de respect que je leur ay tenu de sa personne et affaires de son royaume, comme ceulx qui peuvent seulement estre juges de tel affaire, et non aultre. Et enfin, douptant Sa Majesté que lesdicts cardinaux aient fait les certificats seulement pour me gratifier, come leur ayant mandié, et non pour penser de certifier chose véritable et que Sa Sainteté ayt refusé de me le accorder, ainsi que l'on l'a voulu faire accroire à Sa Majesté: ce qui est notoirement faux; car je ne l'en ay jamais fait requérir. Et, veu que la preudhomie, qu'il a cognu depuis dix-huit ans, voire 36 ans ençà estre en moy, est estimée au pris des menteries d'autrui, vous plaise, Madame, me faire ce bien que supplier Sa Majesté de me déclarer ceulx qui m'ont calomnié, afin que, selon leur qualité et la mienne, je les puisse faire aparoir meschans et effrontez menteurs; ce que feray très volontiers et plus encores que je l'ay fait à l'endroit de feu Monsieur, pour est à Sa Majesté mon Roy et maistre: chose, Madame, que j'estime Sadiete Majesté ne peut justement refuser, si elle désire de conserver pour son très humble serviteur comme je luy ay esté et le suis aussi fidél et affectionné que nul aultre qu'il scaurroit avoir, combien qu'il feust beaucoup plus suffisant que je advoue de l'estre. Et pour fin, Madame, je vous prie très humblement de pardonner de l'importunité que je vous en fais: ce que je n'eusse osé entreprendre sans le commandement et hardiesse qu'il vous a plu de m'en donner, qui d'autant plus m'oblige à employer ma vie, comme je désire faire mille fois non qu'une pour vostre service, pour lequel il vous plaira de ne vous lasser à me commander, non plus que je bray de

vous obéyr et servir de toute affection, et de laquelle je supplie le Créateur vous donner, Madame, très heureuse et longue vie, avec l'accomplissement de voz saintz désirs.

De La Cassine, ce xxiii<sup>e</sup> octobre 1585.

*Signé* : Vostre très humble  
et très obéissant subject et serviteur,  
LUDOVICO GONZAGA.

Madame<sup>1</sup>, j'estimois, par la dépesche que je vous ay faicte par le s<sup>r</sup> de Chamployseau, que Voz Majestés jugeroient comme j'ay esté meschamment et malitieusement calumnié de tout ce que l'on vous a escript de Rome au préjudice de mon honneur, que j'estimerois grandement intéressé, s'il demeueroit en l'opinion des hommes que j'eusse tenu aucuns propos à Nostre Saint Père, ou à aultres, contre la personne de mon Roy, que j'ay faict profession, dès le temps qu'il commença à porter les armes, de servir et respecter plus que toutz les aultres hommes du monde, m'adonnant plus à son service que de celluy qui estoit lors mon Roy et me pouvoit fère le plus de mal et de bien; et, depuis son avènement à la corone, j'ay tousjours et très fidellement continué la mesme dévotion, tellement que comme Vostre Majesté est bien mémoratifve, pour luy rendre l'obéissance de fidelle subject et serviteur, je n'eus pas craincte de prendre la charge de l'armée, lorsqu'il me commanda de poursuyvre et, si possible estoit, de prendre prisonnier feu Monseigneur son frère, duquel à ceste occasion j'encouruz et esprouvai depuis l'indignation. Ces actions, Madame, monstrent assés ce que j'ai eu et puis avoir dans le cœur qui me condamnerois moy-mesme de meschanceté, si, estant à Rome

où ailleurs, je me serois tant oublié que de vouloir dénigrer la bonne réputation de mon Roy, prince très vertueux et auquel je reconnois devoir tant honneur, service, respect et obéissance; ce dont, Madame, je supplie très humblement Vostre Majesté de le vouloir asseurer, estant très marry qu'il n'aye pleu à Sa Majesté accepter ma lettre, où elle n'eust rien trouvé qu'elle n'eust jugé procéder du cœur d'un sien très fidelle subject et serviteur. Craignant de luy desplaire, je ne m'ingérerai pour ceste fois de luy escrire, espérant que Vostre Majesté, continuant ses faveurs en mon endroiet, luy tesmoignera et l'assurera de la sincérité de mon affection à son service; me demeurant ceste consolation que, par l'attestation de tant d'honorables seigneurs, qui sont des premiers et plus estimés du Sacré collège des cardinaux, il a peu apparoir à Sa Majesté que tant s'en fault que, selon le dire de mes columniateurs, j'aye, estant à Rome, poursuyvi une bulle au préjudice du service de Sadicte Majesté, que au contraire tout homme de bon jugement reconnoistra que je ne pouvois poursuyvre chose plus utile à l'avancement de la religion catholique et bien des affaires de Sadicte Majesté, qu'eust esté ladicte bulle; et comme, en tous les lieux où je me trouvois, je tesmoignois fidellement ce que j'avois congnu du saint zelle de Sa Majesté à la conservation de la religion catholique et extirpation des hérésies, je ne voulus obmectre d'en fère une bien expresse mention en ladicte bulle.

La Cassine, 24 octobre 1585<sup>2</sup>.

Madame, plus pour vous obéyr que pour mon contantement, je vous ay escript d'autres

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3364, f<sup>o</sup> 141. — Cette lettre est une minute originale de la main de Bellièvre. Elle n'est pas signée et ne semble pas avoir été envoyée.

<sup>2</sup> Bibl. nat., fonds franç., 4714, f<sup>o</sup> 193, copie.

faudra vous aller trouver, soudain que vous y viendrés. Je vous baise les mains et à Madame ma seur.

*Au dos :*

Je vous supplie me renvoyer ce que je vous

envoies ier du vieux manoyr d'Allemagne et en retenez double s'ilz le méritet; mais que personne ne les voie.

LIV

ESTAT DES GENS DE GUERRE QUE LA ROYNE MÈRE DU ROY A ORDONNÉ ESTRE MIS EN GARNISON ÈS CHASTEaux DE SON COMTÉ D'AUVERGNE ET BARONNIE DE LA TOUR, ET DES PAIEMENS QU'ELLE ENTEND LEUR ESTRE FAICTZ PAR CHASCUN MOIS DE DÉCEMBRE, JANVIER ET FÉVRIER PROCHAINS <sup>1</sup>.

18 novembre 1585.

Au chasteau de Mercuriol<sup>2</sup>, pour le cappitaine ou aultre qui y commandera, sera payé par chacun moys la somme de six escuz et à trois soldatz la somme de neuf escuz, qui est pour chacun d'eulx trois escuz, ci. . . xv escuz.

Au chasteau d'Ybois<sup>3</sup>, pour le cappitaine ou aultre qui y commandera, sera payé par chacun moys pareille somme de six escuz, et à trois soldatz trois escuz par mois pour chascun d'eulx, revenant le tout à la somme de. . . . . xv escuz.

Au chasteau de Montredon<sup>4</sup>, pour le cappitaine ou aultre qui y commandera, sera payé par chascun moys la somme de six escuz, et à trois soldatz trois escuz par moys pour chascun

d'eulx, revenant le tout à la somme de. . . . .

xv escuz.

Au chasteau de Busséol<sup>5</sup>, pour le cappitaine ou aultre qui y commandera, sera payé par chascun moys la somme de six escuz et à trois soldatz trois escuz par mois pour chascun d'eulx, revenant le tout à la somme de. . . . .

xv escuz.

Au chasteau de Couppel<sup>6</sup>, pour le cappitaine ou aultre qui y commandera, la somme de six escuz et à trois soldatz trois escuz par moys pour chascun d'eulx, revenant le tout à la somme de. . . . . xv escuz.

Au chasteau de Creins<sup>7</sup>, pour le cappitaine ou aultre qui y commandera, sera payé par

<sup>1</sup> Orig. Collection Baguenault de Puchesse, 2 p. in-f°. Il est inscrit sur le dos, de la même écriture : « Pour envoyer à Monsieur de la Guesle. »

<sup>2</sup> Mercuriol (Allier), arrondissement de Ganat.

<sup>3</sup> Ybois (Puy-de-Dôme), commune de Flat, arrondissement d'Issoire.

<sup>4</sup> Montredon, commune de Besse-en-Chaudesse, arrondissement d'Issoire.

<sup>5</sup> Busséol, canton de Vic-le-Comte, arrondissement de Clermont-Ferrand.

<sup>6</sup> Copel, commune de Saint-Julien-de-Copel, arrondissement de Clermont-Ferrand. Catherine vendit cette terre, qui faisait depuis longtemps partie du comté d'Auvergne, au baron de Saint-Miel, par acte en date des 13 et 14 septembre 1586.

<sup>7</sup> Crems ou Cremps, château féodal, aujourd'hui complètement détruit, situé près de Vic-le-Comte. Le château et la terre faisaient partie du comté d'Auvergne. Marguerite de Valois les vendit le 29 novembre 1590 à Marguerite de Bost-Benoît, veuve d'Alexandre de Frédeville.

chascun moys la somme de six escuz et à trois soldatz par moys pour chascun d'eulx trois escuz, le tout à la somme de . . . xv escuz.

Au chasteau de la Tour<sup>1</sup> pour le cappitaine ou aultre qui y commandera, sera payé par chascun moys la somme de six escuz et à ung soldat trois escuz par chascun moys, revenant le tout à la somme de . . . ix escuz.

Somme desdicts paiemens qu'il faudra faire par chascun desdicts mois. . . m<sup>re</sup> xviii escuz.

Et pour les trois mois. . . m<sup>re</sup> m<sup>re</sup> vii escuz.

Laquelle susdicte somme de m<sup>re</sup> m<sup>re</sup> xvii escuz, Sa Majesté veult estre payée aux susdicts gens de guerre, en la forme ci-dessus contenue, par M<sup>r</sup> Pierre Boniface, trésorier et receveur général de Sadicte Majesté en sa terre d'Auvergne, de deniers provenant de la vente ordinaire des bois, tant de la forest de Pezoux que des aultres forestz de Sa Majesté en sondict

comté d'Auvergne et tous aultres deniers extraordinaires qui seront receuz par ledict Boniface, et, rapportant par luy ces présentes la certification du s<sup>r</sup> de la Guesle, gouverneur pour Sa Majesté en ses dictes terres d'Auvergne, de la guarnison qu'auront tenue lesdictes gens de guerre èsdicts chasteaux par chacun desdicts mois leurs quittances suffisantes de la susdicte somme de m<sup>re</sup> m<sup>re</sup> xvii escuz, ou ce que d'icelle il en aura esté par luy payé, sera passé et alloué en la despenze de ses comptes et rabatue de la recepte par les commissaires des comptes de Sadicte Majesté et partout où il appartiendra.

Faict à Paris, le xviii<sup>e</sup> novembre 1585—

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : DELAUBESPINE.

## LV

### LETTERE DU DUC DE SAVOIE AU CHEVALIER D'ELBÈNE<sup>2</sup>.

6 mars 1588.

Mons<sup>r</sup> le chevallier, j'ay reçu la lettre que votre filz m'a apportée et entendu ce qu'il m'a dict de vostre part, et vous remercie du bon rapport qu'avez faict à Leurs Majestés de ma sincère affection et dévotion à leur service, laquelle je désire entièrement qu'elles puissent voir un jour par quelques bons effectz.

Touchant ce que vous avez dict à La Majesté de la Roynie sur le discours du mariage de Madame la princesse de Lorraine avec le

duc de Florence, vous vous ressouviendrez que je vous die que ce seroit un grand mariage : mais qu'aussy l'on seroit trop grand tort à Mons<sup>r</sup> de Nemours mon frère<sup>3</sup>, agissant tant de promesses qu'on luy en a faictes. Et tout ce que je parlay avec vous sur ce particulier. Et, comme je fais profession d'être franchement en toutes mes actions et de deux visages, et que je m'assure que La Majesté de la Roynie me tient pour tel, je ne peux croire qu'elle trouvat bon que je

<sup>1</sup> Latour-d'Auvergne, chef-lieu de canton du Puy-de-Dôme, à 60 kilomètres d'Issoire, où l'on voit les restes du château qui fut le berceau de toute cette illustre famille.

<sup>2</sup> Copie. Bibl. nat., fonds franç., 4700, f<sup>o</sup> 41.

<sup>3</sup> Voir, p. 374, la lettre à madame de Nemours et la note 2.

l'office dont m'a parlé vostre filz<sup>1</sup>, tant contraire au devoir de parentage et amitié que je porte à mon frère et aux offices que j'ay faict jusques à présent et par lettre et par ambassadeur exprès que j'ay envoyé vers Leurs Majestés pour les remercier de ladicte promesse faicte à mon frère et les supplier de la vouloir effectuer, comme j'espère qu'elles

feront, et que La Majesté de la Royne ne voudra donner occasion de mescontentement à Madame de Nemours, qui de tout temps luy a esté si affectionnée servante<sup>2</sup>.

Et sur ce, je prie Nostre Seigneur qu'il vous doint, Mons<sup>r</sup> le chevallier, sa sainte grace.

De Turin, ce vi<sup>e</sup> mars 1588.

<sup>1</sup> La lettre de Julien d'Elbène, en date du 8 février 1588, se trouve au même ms., f° 20.

<sup>2</sup> La reine mère poursuit jusqu'au bout son projet : elle fit épouser sa petite-fille de Lorraine à Ferdinand de Médicis, cardinal depuis 1563 et auquel on fit quitter la pourpre en 1587 pour succéder à son frère mort sans enfants.

## LÉTTRES DE 1582 À 1585

## RETROUVÉES PENDANT L'IMPRESSION DE CE VOLUME.

1582. — 4 août.

Imprimé dans *Lettres et exemples de la feu Royne mère*,  
par Barthélémy de Laffemas. Paris, 1608. — Reproduit dans  
les *Archives curieuses de l'histoire de France*, t. IX, p. 191<sup>1</sup>.

A MESSIEURS

LES MAIRE ET ESCHEVINS

DE LA VILLE D'ORLÉANS.

Messieurs, vous avez cogneu par le passé le soing particulier que j'ay eu de tout temps de procurer, en tout ce que j'ay peu, la décoration, accroissement et enrichissement de ma ville d'Orléans, depuis qu'il a pleu aux Roys messieurs mes enfans m'en délaisser la possession et jouissances : cela est cause, continuant en ceste bonne volonté, laquelle m'accroist de jour à autre, que je désire infiniment voir de mon temps et par mon moyen ceste dicte ville accreue et augmentée en beaucoup de bonnes et grandes commoditez, pour plusieurs telles raisons, y voir la manufacture des draps de soye bien establee, comme aussi les ouvriers de tapisserie, trouvant moyen d'attirer en ladicte ville quelque quantité de maistres desdicts mestiers, soit de Flandres

<sup>1</sup> Il n'y a plus trace de cette lettre dans les Archives municipales d'Orléans.

ou d'ailleurs, outre ceux qui y peuvent estre à présent, pour y commencer à establir lesdictes manufactures<sup>1</sup>; chose dont je vous ay bien voulu advertir et vous prier, comme très affectionnez que je sçay que vous m'estes tous, de me vouloir, en ce qui dépendra de vous, m'assister et servir en ceste mienne intention, et de vostre part tenir la main et adviser à faire si bons et gracieux traictement aux maistres desdicts mestiers, qui se voudront retirés en ladicte ville pour y commencer à introduire lesdictes manufactures, que cela leur donne occasion d'y venir plus volontiers s'y habiter, estant de ma part résolu, durant lesdictes quatre premières années que lesdicts maistres se retireront en ladicte ville, de leur faire don et distribuer pour chacun an de mes finances, pour leur donner l'occasion et de moyens de s'y venir habiter, et, outre ce, de supplier le Roy mon seigneur mon fils de les vouloir exempter de toute charge

<sup>1</sup> Barthélémy Laffemas ajoute que, les des troubles religieux de 1585, quelques envieux extrêmes, par une jalousie d'animosité, en la chaudière de teindre un pot de résine ou de poix et gâter les draps, et toutes les manières de nuire au commerce. Toujours est-il que cette industrie ne prospéra point sur les bords de la Loire, et d'ailleurs aucune raison de s'établir.



en considération du bien et commo-  
ceste manufacture apportera à la-  
le, pour le grand nombre de pauvres  
es qui apprendront par ce moyen à  
leur vie, au bien, accroissement et  
tation de la dicte ville. Partant, si  
stes jamais aimé de me faire service  
: , faites-le moy apparoirre à l'accom-  
ent de ce que dessus, et que dans peu  
je sçache l'ordre que vous y aures  
le faisant accomoder de plusieurs  
et greniers, tant pour lesdicts tapis-  
se fileurs et ouvriers en soye, ainsi  
sçay que vous avez commodité en la-  
le, qui sera grandement accrue, ornée  
hie par ce moyen, pour y avoir toute  
equise et nécessaire à cest effect,  
les eaux propres pour les tainctures  
tité de laines.

Et Dieu, Messieurs, vous avoir en sa  
garde.  
pt à Fontainebleau, le quatriesme jour  
1582.

*Signé* : CATHERINE.

ms bas : DE LAUBESPINE.

1584. — 15 février.

Orig. Archives de Thouars.

r M. le duc de La Trémouille dans les *Documents historiques  
et généalogiques*, Paris, 1877, in-fol., p. 103.

A MA COUSINE

ADAME DE LA TRIMOUILLE,

DUCHESSE DE THOUARS.

Cousine, vous sçavez combien de tout  
e vous ay aymée et estimée, et comme  
e le bien et conservation de vous et de  
ans, tant pour la fidellité et obéissance  
sçay que vous avez au service du Roy  
ur mon filz et à moy, que pour la mé-  
le ceux de La Trimouille, qui se sont

tousjours monstrez très affectionnez à ceste  
cousine. Je vous diray qu'il n'a tenu à moy  
que vous n'ayst esté assignée de vos deniers  
de consignation; mais il n'y a eu aucun  
moien de faire employer vostre partie sur l'es-  
tat de la recette de Tours, d'autant qu'il a  
esté cloz durant mon absence et qu'il ne s'y  
est trouvé fondz pour ceste année, dont je suis  
très marrye, pour manquer en cella de la fa-  
veur que je désire vous y rendre; mais croyez,  
ma cousine, que je le recommanderay de sy  
bonne façon, à la première commodité qu'il  
y aura, que j'espère vous en rendre contante  
et satisfaite, comme je vous ay promis; et  
vous assure que tout ce que je pourray pour  
vous et les vostres, que je l'embrasseray, et vous  
y assisteray, aussy volontiers que je prie Dieu  
vous avoir, ma cousine, en sa sainte et digne  
garde.

Escrit à Paris, le xv<sup>e</sup> jour de febvrier 1584.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1584. — 23 juillet.

Public Record office. *Papers of France*, 1584.

À MONSIEUR EDWARD STAFFORD<sup>1</sup>.

AMBASSADEUR D'ANGLETERRE.

Monsieur l'ambassadeur, je vous prie trou-  
ver bon ce que j'ay prié Pinard, présent por-  
teur, de vous dire de ma part; car je l'ay fait  
avec la seureté que j'ay que la Royne vostre  
maistresse s'assure tant de mon amitié que  
je désire, en tout ce que j'ay de moyen, la  
veoir contente; et aussy, sçachant que le Roy

<sup>1</sup> En titre est écrit de la main de Laurence Tomson,  
secrétaire de sir J. Wals : « *The copie of Queen Ma-  
thure's l<sup>r</sup> to S<sup>r</sup> Edm. Stafford. July 23, 1584, stile novo.* »

— Edward Stafford (1552-1605), nommé, en oc-  
tobre 1583, ambassadeur résidant en France, où il  
resta sept ans.

## LÉTTRES DE 1582 À 1585

## RETROUVÉES PENDANT L'IMPRESSION DE CE VOLUME.

1582. — 4 août.

Imprimé dans *Lettres et exemples de la feu Reine mère*,  
par Barthélémy de Laffemas, Paris, 1608. — Reproduit dans  
les *Archives curieuses de l'histoire de France*, t. IX, p. 1411.

A MESSIEURS

LES MAIRE ET ESCHEVINS

DE LA VILLE D'ORLÉANS.

Messieurs, vous avez cogné par le passé le soing particulier que j'ay eu de tout temps de procurer, en tout ce que j'ay peu, la décoration, accroissement et enrichissement de ma ville d'Orléans, depuis qu'il a pleu aux Roys messieurs mes enfans m'en délaissier la possession et jouissances : cela est cause, continuant en ceste bonne volonté, laquelle m'accroist de jour à autre, que je désire infiniment voir de mon temps et par mon moyen ceste dicte ville accreue et augmentée en beaucoup de bonnes et grandes commoditez, pour plusieurs telles raisons, y voir la manufacture des draps de soye bien estable, comme aussi les ouvriers de tapisserie, trouvant moyen d'attirer en ladicte ville quelque quantité de maistres desdicts mestiers, soit de Flandres

<sup>1</sup> Il n'y a plus trace de cette lettre dans les Archives municipales d'Orléans.

ou d'ailleurs, outre ceux qui y peuvent estre à présent, pour y commencer à establir lesdictes manufactures<sup>1</sup>; chose dont je vous ay bien voulu advertir et vous prier, comme très affectionnez que je sçay que vous m'estes tous, de me vouloir, en ce qui dépendra de vous, m'assister et servir en ceste mienne intention, et de vostre part tenir la main et adviser à faire si bons et gracieux traictement des maistres desdicts mestiers, qui se voudront retirés en ladicte ville pour y commencer à introduire lesdictes manufactures, que leur donne occasion d'y venir plus volontiers s'y habiter, estant de ma part résolue, durant lesdictes quatre premières années que lesdicts maistres se retireront en ladicte ville, de leur faire don et distribuer pour chacun an de mes finances, pour leur donner plus d'occasion et de moyens de s'y venir habiter, et, outre ce, de supplier le Roy monsieur mon fils de les vouloir exempter de toute charge

<sup>1</sup> Barthélémy Laffemas ajoute que, lors d'un trouble religieux de 1585, certains envient entrainer jetté d'animosité, en la chaudière de teinture d'un pot de résine ou de poix et gastaient les moyens. Toujours est-il que cette industrie prospéra point sur les bords de la Loire d'ailleurs aucune raison de s'établir.

subside, en considération du bien et commodité que ceste manufacture apportera à la-dicte ville, pour le grand nombre de pauvres personnes qui apprendront par ce moyen à gaigner leur vie, au bien, accroissement et augmentation de la dicte ville. Partant, si vous eustes jamais aimé de me faire service agréable, faites-le moy apparroistre à l'accomplissement de ce que dessus, et que dans peu de jours je sçache l'ordre que vous y aures donné, le faisant accomoder de plusieurs granges et greniers, tant pour lesdicts tapisiers que fileurs et ouvriers en soye, ainsi que je sçay que vous avez commodité en la-dicte ville, qui sera grandement accrue, ornée et enrichie par ce moyen, pour y avoir toute chose requise et nécessaire à cest effect, comme les eaux propres pour les tainctures et quantité de laisnes.

Priant Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Fontainebleau, le quatriesme jour d'aoust 1582.

*Signé* : CATHERINE.

*Et plus bas* : DE LAUBESPINE.

1584. — 15 février.

Orig. Archives de Thouars.

Imprimé par M. le duc de La Trémoille dans les *Documents historiques et généalogiques*, Paris, 1877, in-fol., p. 103.

A MA COUSINE

MADAME DE LA TRIMOUILLE,

DUCHESSE DE THOUARS.

Ma cousine, vous sçavez combien de tout temps je vous ay aymée et estimée, et comme je désire le bien et conservation de vous et de vos enfans, tant pour la fidellité et obéissance que je sçay que vous avez au service du Roy monsieur mon filz et à moy, que pour la mémoire de ceulx de La Trimouille, qui se sont

tousjours monstrez très affectionnez à ceste couronne. Je vous diray qu'il n'a tenu à moy que vous n'ayez esté assignée de voz deniers de consignation; mais il n'y a eu aucun moien de faire employer vostre partie sur l'estat de la recette de Tours, d'autant qu'il a esté cloz durant mon absence et qu'il ne s'y est trouvé fondz pour ceste année, dont je suis très marrye, pour manquer en cella de la faveur que je désire vous y rendre; mais croyez, ma cousine, que je le recommanderay de sy bonne façon, à la première commodité qu'il y aura, que j'espère vous en rendre contante et satisfaite, comme je vous ay promis; et vous assure que tout ce que je pourray pour vous et les vostres, que je l'embrasseray, et vous y assisteray, aussy volontiers que je prie Dieu vous avoir, ma cousine, en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xv<sup>e</sup> jour de febvrier 1584.

*De sa main* : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1584. — 23 juillet.

Public Record office. *Papers of France*, 1584.

À MONSIEUR EDWARD STAFFORD<sup>1</sup>,

AMBASSADEUR D'ANGLETERRE.

Monsieur l'ambassadeur, je vous prie trouver bon ce que j'ay prié Pinard, présent porteur, de vous dire de ma part; car je l'ay fait avec la seureté que j'ay que la Royne vostre maistresse s'assure tant de mon amityé que je désire, en tout ce que j'ay de moyen, la veoir contente; et aussy, sçachant que le Roy

<sup>1</sup> En titre est écrit de la main de Laurence Thomson, secrétaire de sir J. Wals : « *The coppie of Queen Mothers l<sup>r</sup> to S<sup>r</sup> Edw. Stafford. July 23, 1584, stilo novo.* » — Edward Stafford (1552-1605), nommé, en octobre 1583, ambassadeur résidant en France, où il resta sept ans.

mon fils seroyt marry de ne recevoir ce qui vient d'elle avec l'honneur et démonstration de l'amitié que je scay qu'il luy porte, cela est cause que je pense que le trouverez bon d'en user comme vous dira Pinard de ma part; et, me remettant sur luy, feray fin, etc.

Je vous prie faire mes recommandations à madame de Sheffield<sup>1</sup>.

{CATHERINE}.

1584. — 26 juin.

Copie. Archives du Rhône. Série E.

### A MONSIEUR DE PLAINPIED,

NOY LOY-CELLES ET ALIENNES OBLIVAIRES.

Monsieur de Plainpied<sup>2</sup>, je faictz ceste dépeches à Nostre Saint Père le Pape en faveur du s<sup>r</sup> de Manzé<sup>3</sup>, pour luy faire obtenir la dispense qu'il désire du premier degré qu'il avait prins en l'esglise Saint-Jehan de Lyon, en laquelle il fut mis estant en bas aage par

<sup>1</sup> La destinée de cette femme est assez singulière. Elle était née Douglas, fille du premier lord Howard et sœur de l'amiral, et épousa en premières noces lord Sheffield qui mourut en 1568. Elle s'unit ensuite, en 1573, à Leicester, qui la répudia, après avoir eu d'elle un fils, et enfin elle se remaria en 1578 ou 1579 à Edward Stafford; mais on l'appelait toujours lady Sheffield.

Castelnau écrivait le 9 avril 1584 à la reine mère : « J'ay présenté à la Roynie d'Angleterre la lettre qu'il a pleu à Votre Majesté luy escrire et fait entendre ce qu'elle m'a commandé; de quoy elle a démontré estre bien aise... et des honnestes propos que avez tenuz à son ambassadeur et à Madame de Shelle, sa femme. (*Relations politiques de la France avec l'Étranger*, t. III, p. 251. Voir aussi la lettre de Catherine du 20 décembre 1583, plus haut, p. 162.)

<sup>2</sup> L'abbé de Plainpied était à Rome depuis environ un mois. — Voir la lettre du 20 mai 1584 au prince de Montmore, plus haut, p. 186.

<sup>3</sup> François d'Amanzé, s<sup>r</sup> de Chauffailles, fils de Catherine de Semur

le s<sup>r</sup> de Chauffailles, son père, qui se veoit chargé de beaucoup d'enfans, par laquelle vous luy ferez donner l'approbation de mariage qu'il consumma aux premiers troubles avec la damoiselle de Semur, de laquelle il a plusieurs beaux enfans qui ne dégénèrent de l'honneur et prouesse de leur père. A ceste cause, je vous prie intercéder en ma faveur, prière et requête vers Sa Sainteté l'expédition de ceste grâce et la favoriser en tout ce que pourrez, survenant les mémoires que vous recevrez à cest effect dud. s<sup>r</sup> de Manzé, pour lequel je désire en cest endroit estre par vous faict tant bon office et que me faciez cognoistre que ceste miene recommandation ne despart pour chose vulgaire, ains pour autant affectionnés que pour tout autre en faveur de qui je la pourrois faire; et me remettant sur ce à vostre suffisance et diligence, je ne vous feray ceste plus longue pour pour prier Dieu vous donner, mons<sup>r</sup> de Plainpied, en parfaite santé, sa grace sainte.

A Saint-Maur-des-Fosses, le vingt sixiesme jour de juing 1584.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : DE LAUBESPINE.

1584. — 26 juin.

Copie. Archives du Rhône. Série E.

A NOSTRE

### TRÈS SAINT PÈRE LE PAPE.

Très saint Père, le defunct s<sup>r</sup> de Chauffailles<sup>1</sup>, duquel le feu roy Henry, monseigneur et les roys mes enfans ont receu de bons services, tant près leurs personnes qu'en toutes les guerres et batailles que se sont faictes ce royaume, s'estant trouvé chargé de

<sup>1</sup> Chauffailles (Saône-et-Loire), canton de Char où se trouvent encore les restes d'un vieux château

siens enfans, auroit fait et co en l'église St-Jehan de Lyon, au nom de M<sup>re</sup> Manzé, son fils, où il le fait promouvoir au premier degré de prêtrise et auroit chanté l'espître, sans avoir pris les autres ordres que luy estoient requises en ceste profession et peu de temps après, survenuz les guerres civiles et les misères et malheurs qu'ont apportés les premiers troubles, mesmes la surprinse et sacagement de ladite ville et esglise de Lyon, laquelle les chanoines et comtes avec les autres ecclésiastiques feurent contrainctz, pour sauver leurs vies, l'abandonner et se retirer sous l'aile et faveur de leurs parens, les autres aux armées du Roy mondiet seigneur, qui estoient lors aux pays de Lyonois : ce que fit ledict s<sup>r</sup> de Manzé qui, se trouvant si adextre aux armes, fit plusieurs actes généreux qui luy donnèrent occasion de poursuivre la course de ceste forme, en laquelle il a démontré par bons effects sa valeur et le desir qu'il avoit au service de ceste couronne, avec deux de ses frères qui, pour n'estre moins courageux, auroient perdu la vie au siège et prise de la ville d'Issoire, et ignorant ledict de Manzé qui

Il y a là un petit mystère qui n'est pas facile à éclaircir. La famille d'Amanzé est des plus connues. Non seulement tous les recueils héraldiques parlent d'elle, mais nombre de documents se trouvent au Cabinet des titres (Pièces originales, 45), et, de plus, il existe tout un volume, qui devrait faire foi, intitulé : *La généalogie et les alliances de la maison d'Amanzé au comté de Mâconnois*, par le sieur d'Hozier . . ., publiée par Pierre Alliot, imprimeur du Roy, Dijon, 1749, in-folio. Or, quand on y cherche la branche de Chauffailles (p. 64 et *Preuves*, p. 47), on ne trouve rien de semblable au cas qu'expose longuement Catherine de Melicis dans ses deux lettres.

François d'Amanzé, seigneur de Chauffailles, marié Françoise de Traves, eut de nombreux enfans, qui sont indiqués comme suit :

Claude d'Amanzé, l'aîné, mort au siège d'Issoire;

Jean d'Amanzé, tué également devant Issoire;

le premier otage de prestres; luy pour interdire le mariage, il l'attroit, en temps de diocèses troubles, consentis avec la demoiselle Françoise de Semur, pour l'enlever, de laquelle depuis il eut et a eue plusieurs beaux enfans; mais désirant que à luy ne aux siens, luy puisse obvier ledict ordre et nullité de mariage, ne voulant à l'idee des seduits de pacification de diocèses troubles pour avoir toujours esté l'ne hon catholique, il supplie. Votre Sainteté, par la brevet qu'en donnez par l'abbé de Blainvillier, mon conseiller et aumonier, estant près d'elle pour ces affaires, luy vouloir sur ce donner votre dispense avec approbation d'iceluy mariage. A quoy très Saint Père, j'ay pété pour l'emitte que j'ay toujours eu à cœur de ne rien omettre de la bonne service qu'il m'a fait, parti-

Antoine d'Amanzé, qui continua la lignée, marié en 1578 à Françoise de la Guiche;

Antoine d'Amanzé, chapelain et curé de l'église de Saint-Jean, à Lyon, en 1558;

Jean d'Amanzé, s<sup>r</sup> de Boisdemont;

Françoise d'Amanzé, mariée en 1563 à Christophe de Montcharmin.

Ainsi, il n'est en rien question du mariage tardif d'Antoine avec « dispense et approbation », ni de la légitimation des enfans, pas depuis longtemps. Même silence dans la *Gallia Christiana*, qui indique (t. IV. p. 495) Antoine d'Amanzé comme chanoine de Lyon et abbé de Saint-Martin, au diocèse de Mâcon. Et comme il est impossible que le même père n'ait point écrit ses deux lettres en parfaite connaissance de cause, il faut supposer que la dispense du pape aura été refusée et que les généalogistes auront fait disparaître la trace de cette affaire un peu irrégulière.

M. l'abbé, l'abbé de Montcharmin, qui m'a gracieusement communiqué ces pièces, a des doutes aussi sur la régularisation du mariage d'Antoine d'Amanzé. Il a trouvé trace de son nom au chapitre de Saint-Jean jusqu'au 18 novembre 1563; à partir de cette date, le registre ne mentionne plus que son absence, et, le 26 janvier 1588, le chapitre nomme un administrateur de ses revenus.

culièrement debvoir vous supplier très humblement accorder la dispense dud. mariage audiet de Manzé, afin qu'il cognoisse que à ceste mienne recommandation et sur toutes les occasions et moiens que je vous ay pour ce völlu descrire et que je représente encores plus au long audiet abbé de Plainpiéd pour les vous faire entendre, avez favorablement incliné, s'assurant Vostre Sainteté que ceste grace et faveur ne sera en la personne que d'ung très bon et fidel catholique et amateur de l'honneur et repos de vostre esglise, et qu'en icelle je me trouveray grandement satisfaicte et ne sera que je ne m'en trouve à jamais obligée, ainsy que je suis, de supplier Dieu qu'il vous doinet, très Saint Père, en toute félicité, la grandeur et augmentation de vostre sainte Eglise catholique, appostollique et romaine.

A St-Maur-des-Fossez, le xxvi<sup>e</sup> jour de juing 1584.

Vostre dévöte fille, la royne, mère du Roy de France.

*Signé :* CATHERINE.

*Et plus bas :* DE LAUBESPINE.

1585. — 30 juin.

Bibl. nat. Nouv. Acq. fr. 231, f<sup>o</sup> 126.

A MONSIEUR DE SAINT-GOUART,

CHEVALIER DES DEUX ORDRES DU ROY MONSIEUR MON FILS.

CONSEILLER EN SON CONSEIL D'ESTAT ET PRIVÉ.

ET SON AMBASSADEUR PRÈS VOSTRE SAINT PÈRE LE PAPA.

Monsieur de Saint-Gouart, j'ay présentement receu la lettre que m'avez escripte le

xxix<sup>e</sup> de ce mois et ay veu voz dernières despèches au Roy monsieur mon fils et celles de mon cousin le cardinal d'Est, louant bien fort la bonne façon dont, luy et vous, vous estes conduitz ès deux dernières audiences qu'avez eues de Nostre Saint Père, estant infiniment esbahie des déportemens des cardinaux de Vaudémont et de Sens, et aussi de mon cousin le duc de Nevers. J'espère que Dieu qui cognoist l'intérieur de nos cœurs fera la grace au Roy monsieur mon fils de venir au dessus de ses effectz et ne permettra point que l'on entreprenne sur son auctorité. Nous sommes, Dieu mercy, en fort bons termes de la paix, et croy que ces princes et le s<sup>r</sup> Coligny se rengeront à leur devoir et seront saiges de ne se laisser conduire au mal, où les pernicieuses menées et pratiques de ceux qui ne taschent qu'à abaisser cest estat se vouloient mettre. Lesdicts princes doivent arriver icy ce soir, espérant qu'entre cy et deux ou trois jours nous aurons parachevé ce bon œuvre. Cependant je vous merceye de la peyne que prenez pour mes affaires particulières, lesquels je vous recommande toujours; et prie Dieu, Monsieur de Saint-Gouart, d'avoir en sa sainte et digne garde.

Escrïpt à Nemours, le dernier jour de juing 1585.

*Signé :* CATHERINE.

*Et plus bas :* PINART.

# ITINÉRAIRE DE CATHERINE DE MÉDICIS

EN 1582, 1583, 1584 ET 1585.

## 1582.

1-28 janvier. — Paris.  
 10-28 février. — Paris.  
 1-6 mars. — Paris.  
 14 mars. — Villesavin.  
 14-15 mars. — Chenonceaux.  
 16 mars. — Azay-le-Rideau.  
 16 mars. — L'île Bouchard.  
 17 mars. — Chenonceaux.  
 10-26 mars. — Mirebeau.  
 8 mars. — La Motte-Saint-Héraye.  
 avril. — Châtellerault.  
 20 avril. — Chenonceaux.  
 1 avril. — Fontainebleau.  
 27 mai. — Fontainebleau.  
 mai. — Paris.  
 10 juin. — Paris.  
 17 juin. — Saint-Maur-des-Fossés.  
 juin. — Paris.  
 11let. — Fontainebleau.  
 11let. — Montceaux.  
 1let. — Fontainebleau.  
 1let. — Chenonceaux.  
 11let. — Fontainebleau.  
 11let. — Chaulnes.  
 juillet. — Fontainebleau.  
 11t. — Fontainebleau.  
 août. — Paris.  
 août. — Saint-Maur-des-Fossés.  
 1bre. — Paris.  
 1tembre. — Saint-Maur-des-Fossés.

4-31 octobre. — Paris.  
 9-28 novembre. — Paris.

## 1583.

4-31 janvier. — Paris.  
 3-28 février. — Paris.  
 7-31 mars. — Paris.  
 1<sup>er</sup>-23 avril. — Paris.  
 3-23 mai. — Paris.  
 31 mai. — Saint-Maur-des-Fossés.  
 11-12 juin. — Montceaux.  
 24-28 juin. — Mézières.  
 1<sup>er</sup>-6 juillet. — Mézières.  
 8 juillet. — Marchais-sous-Liesse.  
 21-26 juillet. — Montceaux.  
 30 juillet. — Paris.  
 31 juillet. — Pussy.  
 3-9 août. — Paris.  
 13 août. — Compiègne.  
 14-21 août. — La Fère.  
 25 août. — Bresles.  
 29-30 août. — Gaillon.  
 2-9 septembre. — Gaillon.  
 18-20 septembre. — Noisy.  
 24-30 septembre. — Saint-Germain-des-Fossés.  
 3-18 octobre. — Saint-Germain-des-Fossés.  
 20 octobre. — Paris.  
 21-27 octobre. — Montceaux.  
 4 novembre. — Château-Thierry.  
 8 novembre. — Paris.  
 11-25 novembre. — Saint-Germain-en-Laye.

12-26 décembre. — Saint-Germain-en-Laye.

29 décembre. — Montceaux.

1584.

1<sup>re</sup>-12 janvier. — Château-Thierry.

17-26 janvier. — Saint-Germain-en-Laye.

31 janvier. — Paris.

23-29 février. — Paris.

11 mars. — Paris.

19-22 mars. — Château-Thierry.

8 avril. — Montceaux.

18-28 avril. — Saint-Maur-des-Fossés.

4-22 mai. — Saint-Maur-des-Fossés.

24 mai. — Château-Thierry.

26 mai. — Sézanne.

11-30 juin. — Saint-Maur-des-Fossés.

4-6 juillet. — Montceaux.

15-30 juillet. — Fontainebleau.

31 juillet. — Saint-Maur-des-Fossés.

3 août. — Paris.

4-10 août. — Saint-Maur-des-Fossés.

11-16 août. — Paris.

1<sup>re</sup>-20 septembre. — Chantonnay.

10-13 octobre. — Chantonnay.

19 octobre. — Blois.

21-29 novembre. — Saint-Germain-en-Laye.

12-19 décembre. — Saint-Germain-en-Laye.

1585.

5-31 janvier. — Paris.

10-20 février. — Paris.

2-11 mars. — Paris.

28 mars. — Épernay.

4 avril. — Château-Thierry.

9-30 avril. — Épernay.

2-31 mai. — Épernay.

1<sup>re</sup>-22 juin. — Épernay.

23 juin. — Dormans.

27 juin. — Épernay.

28 juin. — Brie-Comte-Robert.

30 juin. — Moret.

1<sup>re</sup>-11 juillet. — Nemours.

23-31 juillet. — Paris.

1<sup>re</sup>-27 août. — Paris.

3-4 septembre. — Paris.

14 septembre. — Montceaux.

20-30 septembre. — Paris.

2-24 octobre. — Paris.

2-16 novembre. — Paris.

23 novembre. — Blois.

25-30 novembre. — Gaillon.

12-25 décembre. — Paris.



NUMÉROS PAGES.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
XXI.	10 mars 1582.	Au maréchal de Biron.....	11
XXII.	14 mars 1582.	Au maréchal de Matignon.....	13
XXIII.	15 mars 1582.	A la duchesse de Nemours.....	13
XXIV.	16 mars 1582.	Au maréchal de Matignon.....	14
XXV.	16 mars 1582.	Au même.....	14
XXVI.	17 mars 1582.	Au Roi.....	14
XXVII.	17 mars 1582.	Au prince d'Orange.....	15
XXVIII.	17 mars 1582.	A la princesse d'Orange.....	15
XXIX.	20 mars 1582.	Au comte de Brillac.....	16
XXX.	21 mars 1582.	A Madame de la Trémouille.....	16
XXXI.	22 mars 1582.	A M. de Bellière.....	17
XXXII.	26 mars 1582.	Aux échevins de Rouen.....	17
XXXIII.	26 mars 1582.	A M. de Bellière.....	18
XXXIV.	3 avril 1582.	A la duchesse de Nevers.....	18
XXXV.	Avril 1582.	Au maréchal de Matignon.....	19
XXXVI.	7 avril 1582.	Au duc de Nevers.....	19
XXXVII.	12 avril 1582.	A M. de Hautefort.....	20
XXXVIII.	12 avril 1582.	A M. de Bellière.....	20
XXXIX.	14 avril 1582.	A la duchesse de Nevers.....	21
XL.	14 avril 1582.	Au duc de Nevers.....	21
XLI.	15 avril 1582.	Au même.....	21
XLII.	15 avril 1582.	A la duchesse de Nevers.....	22
XLIII.	15 avril 1582.	A la duchesse de Nemours.....	22
XLIV.	16 avril 1582.	A M. de Bellière.....	22
XLV.	17 avril 1582.	Au même.....	22
XLVI.	26 avril 1582.	Au Roi.....	23
XLVII.	30 avril 1582.	Au grand duc de Toscane.....	23
XLVIII.	2 mai 1582.	A Messieurs les chanceliers de Cléry.....	24

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CXXXIII.	27 décembre 1582.	A M. de Danzay.....	75
CXXXIV.	28 décembre 1582.	A M. de Mauvissière.....	75
CXXXV.	4 janvier 1583.	A MM. de Paris et de Fleurs.....	76
CXXXVI.	6 janvier 1583.	A M. de Maisse.....	76
CXXXVII.	11 janvier 1583.	A M. de Mauvissière.....	77
CXXXVIII.	12 janvier 1583.	Au duc de Savoie.....	77
CXXXIX.	13 janvier 1583.	Au duc de Mantoue.....	78
CXL.	16 janvier 1583.	Au duc de Nemours.....	78
CXLI.	Janvier 1583.	Au duc de Savoie.....	78
CXLII.	17 janvier 1583.	Au même.....	79
CXLIII.	19 janvier 1583.	Au maréchal de Matignon.....	79
CXLIV.	21 janvier 1583.	A M. de Maisse.....	80
CXLV.	21 janvier 1583.	Au maréchal de Matignon.....	80
CXLVI.	22 janvier 1583.	Aux officiers de justice de la Rochelle.....	81
CXLVII.	26 janvier 1583.	A la comtesse de Ligny.....	81
CXLVIII.	26 janvier 1583.	Au prince de Mantoue.....	83
CXLIX.	27 janvier 1583.	A M. de Mauvissière.....	83
CL.	27 janvier 1583.	A M. de La Mothe-Fénelon.....	84
CLI.	28 janvier 1583.	A M. de Mauvissière.....	84
CLII.	29 janvier 1583.	Au duc de Montmorency.....	85
CLIII.	30 janvier 1583.	Au prince d'Orange.....	86
CLIV.	31 janvier 1583.	Au duc de Mantoue.....	86
CLV.	3 février 1583.	A M. de Maisse.....	86
CLVI.	6 février 1583.	Au cardinal d'Este.....	87
CLVII.	9 février 1583.	Au prince de Condé.....	87
CLVIII.	14 février 1583.	A M. de Mauvissière.....	87
CLIX.	15 février 1583.	Au duc de Savoie.....	87
CLX.	19 février 1583.	A M. de Maisse.....	87

NUMÉROS DES LÉGENDES.	DATES.	DESTINATAIRES.	
CLXXXIX.	28 mai 1583.	Au roi d'Écosse.....	105
CXC.	29 mai 1583.	A M. de Mauvissière.....	105
CXCI.	31 mai 1583.	Au duc de Nevers.....	106
CXCII.	11 juin 1583.	Au même.....	106
CXCIII.	12 juin 1583.	A M. de Bellière.....	106
CXCIV.	24 juin 1583.	A M. de Maisse.....	107
CXCV.	25 juin 1583.	A M. de Bellière.....	107
CXCVI.	25 juin 1583.	A la duchesse de Nemours.....	108
CXCVII.	26 juin 1583.	A M. de Dinteville.....	109
CXCVIII.	28 juin 1583.	A M. de Mauvissière.....	109
CXCIX.	Juin 1583.	Au duc de Nevers.....	109
CC.	1 <sup>er</sup> juillet 1583.	A M. de Bellière.....	110
CCI.	2 juillet 1583.	Au même.....	110
CCII.	Juillet 1583.	Au duc de Nevers.....	110
CCII bis.	3 juillet 1583.	A M. de Bellière.....	111
CCIII.	6 juillet 1583.	A l'abbesse des Emmurées de Florence.....	111
CCIV.	6 juillet 1583.	Au grand duc de Toscane.....	111
CCV.	6 juillet 1583.	A M. de Maisse.....	112
CCVI.	8 juillet 1583.	A la duchesse de Nemours.....	112
CCVII.	21 juillet 1583.	A la même.....	114
CCVIII.	23 juillet 1583.	A M. de Maisse.....	111
CCIX.	25 juillet 1583.	A M. de Mauvissière.....	111
CCX.	26 juillet 1583.	A la reine d'Angleterre.....	115
CCXI.	30 juillet 1583.	Au Roy.....	115
CCXII.	31 juillet 1583.	A M. de Bellière.....	116
CCXIII.	8 août 1583.	Au maréchal de Matignon.....	117
CCXIV.	9 août 1583.	Au Roi catholique.....	117
CCXV.	9 août 1583.	A M. de Longlée.....	118
			118

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCXLIV.	8 septembre 1583.	A M. de la Chastre .....	161
CCXLV.	9 septembre 1583.	A la duchesse de Nemours .....	162
CCXLVI.	18 septembre 1583.	A M. de Cheverny .....	162
CCXLVII.	Septembre 1583.	Au maréchal de Biron .....	162
CCXLVIII.	19 septembre 1583.	Au colonel Wischar .....	163
CCXLIX.	Septembre 1583.	A MM. du conseil des Finances .....	164
CCL.	20 septembre 1583.	A M. de Maisse .....	164
CCLI.	22 septembre 1583.	A M. de la Hitière .....	165
CCLII.	24 septembre 1583.	Au Roi .....	166
CCLIII.	30 septembre 1583.	Au duc de Savoie .....	166
CCLIV.	3 octobre 1583.	Au duc de Nevers .....	167
CCLV.	17 octobre 1583.	A M. de Liverris .....	168
CCLVI.	17 octobre 1583.	A M. de Fleury .....	168
CCLVII.	19 octobre 1583.	Au maréchal de Maignon .....	169
CCLVIII.	20 octobre 1583.	A M. de Danzay .....	169
CCLIX.	21 octobre 1583.	A M. de Bellière .....	150
CCLX.	27 octobre 1583.	Au même .....	151
CCLXI.	27 octobre 1583.	A la reine d'Angleterre .....	151
CCLXII.	28 octobre 1583.	A chevalier de Sourre .....	152
CCLXIII.	4 novembre 1583.	A la duchesse de Nemours .....	152
CCLXIV.	8 novembre 1583.	A M. de Bellière .....	153
CCLXV.	11 novembre 1583.	A M. de Maisse .....	153
CCLXVI.	12 novembre 1583.	Au duc de Mantoue .....	154
CCLXVII.	12 novembre 1583.	Au cardinal d'Este .....	154
CCLXVIII.	21 novembre 1583.	A M. de Bellière .....	154
CCLXIX.	22 novembre 1583.	Au même .....	155
CCLXX.	25 novembre 1583.	A M. de Mauvissière .....	155
CCLXXI.	Nov.-déc. 1583.	Au prince de Parme .....	155

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCLXXII	12 décembre 1583.	A M. de Bellière.....	160
CCLXXIII.	17 décembre 1583.	A M. de Mauvissière.....	160
CCLXXIV.	17 décembre 1583.	Au maréchal de Matignon.....	161
CCLXXV.	20 décembre 1583.	A M. de Liverdis.....	161
CCLXXVI.	20 décembre 1583.	A la reine d'Écosse.....	162
CCLXXVII.	20 décembre 1583.	A la reine d'Angleterre.....	162
CCLXXVIII.	24 décembre 1583.	A M. de Bellière.....	163
CCLXXIX.	24 décembre 1583.	Au maréchal de Matignon.....	163
CCLXXX.	26 décembre 1583.	Au cardinal Salviati.....	164
CCLXXXI.	26 décembre 1583.	Aux cardinaux nouvellement créés.....	164
CCLXXXII.	26 décembre 1583.	A M. de Bellière.....	164
CCLXXXIII.	29 décembre 1583.	Au maréchal de Matignon.....	166
CCLXXXIV.	31 décembre 1583.	A M. de Villeroy.....	166
CCLXXXV.	2 janvier 1584.	Au même.....	168
CCLXXXVI.	17 janvier 1584.	A la duchesse de Nemours.....	169
CCLXXXVII.	20 janvier 1584.	A M. de Guernigny.....	169
CCLXXXVIII.	21 janvier 1584.	A M. de Bellière.....	170
CCLXXXIX.	23 janvier 1584.	A M. de Longlée.....	171
CCXC.	25 janvier 1584.	A M. de Mauvissière.....	171
CXCI.	26 janvier 1584.	A M. de Bellière.....	172
XCII.	31 janvier 1584.	Au même.....	172
CIII.	31 janvier 1584.	Au maréchal de Matignon.....	173
CIV.	Janvier 1584.	Au Pape.....	174
CV.	13 février 1584.	A M. de Liverdis.....	174
CVI.	15 février 1584.	A M <sup>me</sup> de La Trémoille.....	177/180
CVII.	29 février 1584.	A M. de Bellière.....	181
VIII.	11 mars 1584.	Au même.....	
CIX.	19 mars 1584.	A M. de Villeroy.....	

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCC.	20 mars 1584.	A la duchesse de Nemours.....	178
CCCI.	22 mars 1584.	A M. de Villeroy.....	178
CCCH.	8 avril 1584.	Au même.....	179
CCCHH.	18 avril 1584.	A M. de Bellière.....	179
CCCIV.	25 avril 1584.	Au même.....	180
CCCV.	26 avril 1584.	A M. de Dinteville.....	180
CCCVI.	28 avril 1584.	Au duc de Mantoue.....	180
CCCVII.	28 avril 1584.	Au prince de Mantoue.....	180
CCCVIII.	29 avril 1584.	A M. de Bellière.....	183
CCCIX.	30 avril 1584.	A M. de Foix.....	184
CCCX.	4 mai 1584.	Au grand duc de Toscane.....	184
CCCXI.	9 mai 1584.	A M. de Mauvissière.....	184
CCCXII.	10 mai 1584.	A M. de Bellière.....	185
CCCXIII.	13 mai 1584.	A M. de Foix.....	185
CCCXIV.	20 mai 1584.	Au grand duc de Toscane.....	186
CCCXV.	20 mai 1584.	Au prince de Mantoue.....	186
CCCXVI.	20 mai 1584.	A la princesse de Mantoue.....	187
CCCXVII.	22 mai 1584.	Au prince de Parme.....	187
CCCXVIII.	24 mai 1584.	A M. de Bellière.....	188
CCCXIX.	26 mai 1584.	A M. de Villeroy.....	188
CCCXX.	9 mai 1584.	A M. de Maisse.....	189
CCCXXI.	9 juin 1584.	A M. de Bellière.....	190
CCCXXII.	18 juin 1584.	Au roi d'Écosse.....	
CCCXXIII.	18 juin 1584.	A Messieurs de la noblesse d'Écosse.....	
CCCXXIV.	21 juin 1584.	Aux consuls de Cambrai.....	
CCCXXV.	26 juin 1584.	A l'abbé de Plainpied.....	
CCCXXVI.	26 juin 1584.	Au Pape.....	
CCCXXVII.	28 juin 1584.	A M. de Danmy.....	

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
GLXXXIX.	28 mai 1583.	Au roi d'Écosse.....	105
CXC.	29 mai 1583.	A M. de Mauvissière.....	105
CXCI.	31 mai 1583.	Au duc de Nevers.....	106
CXCII.	11 juin 1583.	Au même.....	106
CXCIII.	12 juin 1583.	A M. de Bellière.....	106
CXCIV.	24 juin 1583.	A M. de Maisse.....	107
CXCV.	25 juin 1583.	A M. de Bellière.....	107
CXCVI.	25 juin 1583.	A la duchesse de Nemours.....	108
CXCVII.	26 juin 1583.	A M. de Dinteville.....	109
CXCVIII.	28 juin 1583.	A M. de Mauvissière.....	109
CXCIX.	Juin 1583.	Au duc de Nevers.....	109
CC.	1 <sup>er</sup> juillet 1583.	A M. de Bellière.....	110
CCI.	2 juillet 1583.	Au même.....	110
CCII.	Juillet 1583.	Au duc de Nevers.....	110
CCII bis.	3 juillet 1583.	A M. de Bellière.....	111
CCIII.	6 juillet 1583.	A l'abbesse des Enmurées de Florence.....	111
CCIV.	6 juillet 1583.	Au grand duc de Toscane.....	112
CCV.	6 juillet 1583.	A M. de Maisse.....	113
CCVI.	8 juillet 1583.	A la duchesse de Nemours.....	113
CCVII.	21 juillet 1583.	A la même.....	114
CCVIII.	23 juillet 1583.	A M. de Maisse.....	114
CCIX.	25 juillet 1583.	A M. de Mauvissière.....	115
CCX.	26 juillet 1583.	A la reine d'Angleterre.....	115
CCXI.	30 juillet 1583.	Au Roy.....	116
CCXII.	31 juillet 1583.	A M. de Bellière.....	117
CCXIII.	8 août 1583.	Au maréchal de Matignon.....	117
CCXIV.	9 août 1583.	Au Roi catholique.....	118
CCXV.	9 août 1583.	A M. de Longue.....	118

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCXVI.	9 août 1583.	A M. de Mauvissière.....	119
CCXVII.	13 août 1583.	A MM. du conseil de justice.....	120
CCXVIII.	14 août 1583.	A Hiéronime de Gondi.....	122
CCXIX.	16 août 1583.	A M. de Carrouges.....	123
CCXX.	19 août 1583.	A M. de Mauvissière.....	123
CCXXI.	20 août 1583.	Aux échevins de Paris.....	124
CCXXII.	Août 1583.	Au duc de Savoie.....	125
CCXXIII.	20 août 1583	Aux échevins de Saint-Quentin.....	125
CCXXIV.	21 août 1583.	A M. de Bellièvre.....	125
CCXXV.	21 août 1583.	Au même.....	126
CCXXVI.	21 août 1583.	Au duc de Joyeuse.....	127
CCXXVII.	25 août 1583.	Au maréchal de Matignon.....	128
CCXXVIII.	29-30 août 1583.	A M. de Bellièvre.....	129
CCXXIX.	30 août 1583.	Au même.....	130
CCXXX.	2 septembre 1583.	A M. de Pibrac.....	130
CCXXXI.	2 septembre 1583.	A M. de Quincé.....	131
CCXXXII.	4 septembre 1583.	A M. de Bellièvre.....	132
CCXXXIII.	4 septembre 1583.	A MM. du conseil de Finances.....	132
CCXXXIV.	4 septembre 1583.	A M. de Bellièvre.....	133
CCXXXV.	4 septembre 1583.	A M. de Cheverny.....	134
CCXXXVI.	6 septembre 1583.	A M. de Crèvecoeur.....	134
CCXXXVII.	6 septembre 1583.	A M. de Tavannes.....	136
CCXXXVIII.	6 septembre 1583.	A M. de Sailly.....	136
CCXXXIX.	6 septembre 1583.	A M. Puygaillard.....	137
CCXL.	6 septembre 1583.	A MM. du conseil des Finances.....	137
CCXLI.	6 septembre 1583.	Au maréchal de Matignon.....	138
CCXLII.	6 septembre 1583.	A M. de Bellièvre.....	138
CCXLIII.	6 septembre 1583.	A M. de L.....	139



NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCXLIV.	8 septembre 1583.	A M. de la Chastre.....	141
CCXLV.	9 septembre 1583.	A la duchesse de Nemours.....	142
CCXLVI.	18 septembre 1583.	A M. de Cheverny.....	142
CCXLVII.	Septembre 1583.	Au maréchal de Biron.....	142
CCXLVIII.	19 septembre 1583.	Au colonel Wischer.....	143
CCXLIX.	Septembre 1583.	A MM. du conseil des Finances.....	144
CCL.	20 septembre 1583.	A M. de Maisse.....	144
CCLI.	22 septembre 1583.	A M. de la Hivière.....	145
CCLII.	24 septembre 1583.	Au Roi.....	146
CCLIII.	30 septembre 1583.	Au duc de Savoie.....	146
CCLIV.	3 octobre 1583.	Au duc de Nevers.....	147
CCLV.	17 octobre 1583.	A M. de Livordis.....	148
CCLVI.	17 octobre 1583.	A M. de Fleury.....	148
CCLVII.	19 octobre 1583.	Au maréchal de Matignon.....	149
CCLVIII.	20 octobre 1583.	A M. de Dansay.....	149
CCLIX.	21 octobre 1583.	A M. de Bellière.....	150
CCLX.	27 octobre 1583.	Au même.....	151
CCLXI.	27 octobre 1583.	A la reine d'Angleterre.....	151
CCLXII.	28 octobre 1583.	A chevalier de Sourre.....	152
CCLXIII.	4 novembre 1583.	A la duchesse de Nemours.....	152
CCLXIV.	8 novembre 1583.	A M. de Bellière.....	153
CCLXV.	11 novembre 1583.	A M. de Maisse.....	153
CCLXVI.	12 novembre 1583.	Au duc de Mantoue.....	154
CCLXVII.	12 novembre 1583.	Au cardinal d'Este.....	154
CCLXVIII.	21 novembre 1583.	A M. de Bellière.....	155
CCLXIX.	22 novembre 1583.	Au même.....	155
CCLXX.	25 novembre 1583.	A M. de Mauvissière.....	156
CCLXXI.	Nov.-déc. 1583.	Au prince de Parme.....	157

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCLXXII	12 décembre 1583.	A M. de Bellièvre.....	160
CCLXXIII.	17 décembre 1583.	A M. de Mauvissière.....	160
CCLXXIV.	17 décembre 1583.	Au maréchal de Matignon.....	161
CCLXXV.	20 décembre 1583.	A M. de Liverdis.....	161
CCLXXVI.	20 décembre 1583.	A la reine d'Écosse.....	162
CCLXXVII.	20 décembre 1583.	A la reine d'Angleterre.....	162
CCLXXVIII.	24 décembre 1583.	A M. de Bellièvre.....	163
CCLXXIX.	24 décembre 1583.	Au maréchal de Matignon.....	163
CCLXXX.	26 décembre 1583.	Au cardinal Salviati.....	164
CCLXXXI.	26 décembre 1583.	Aux cardinaux nouvellement créés.....	164
CCLXXXII.	26 décembre 1583.	A M. de Bellièvre.....	164
CCLXXXIII.	29 décembre 1583.	Au maréchal de Matignon.....	166
CCLXXXIV.	31 décembre 1583.	A M. de Villeroy.....	166
CCLXXXV.	2 janvier 1584.	Au même.....	168
CCLXXXVI.	17 janvier 1584.	A la duchesse de Nemours.....	169
CCLXXXVII.	20 janvier 1584.	A M. de Guernigny.....	169
CCLXXXVIII.	21 janvier 1584.	A M. de Bellièvre.....	170
CCLXXXIX.	23 janvier 1584.	A M. de Longlée.....	171
CCXC.	25 janvier 1584.	A M. de Mauvissière.....	171
CCXCI.	26 janvier 1584.	A M. de Bellièvre.....	172
CCXCII.	31 janvier 1584.	Au même.....	172
CCXCIII.	31 janvier 1584.	Au maréchal de Matignon.....	173
CCXCIV.	Janvier 1584.	Au Pape.....	174
CCXCV.	13 février 1584.	A M. de Liverdis.....	174
CCXCVI.	15 février 1584.	A M <sup>me</sup> de La Trémoille.....	189
CCXCVII.	29 février 1584.	A M. de Bellièvre.....	175
CCXCVIII.	11 mars 1584.	Au même.....	175
CCXCIX.	19 mars 1584.	A.....	177

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCC.	20 mars 1584.	A la duchesse de Nemours.....	176
CCCI.	22 mars 1584.	A M. de Villeroy.....	178
CCCH.	8 avril 1584.	Au même.....	179
CCCHH.	18 avril 1584.	A M. de Bellière.....	179
CCCIV.	25 avril 1584.	Au même.....	180
CCCV.	26 avril 1584.	A M. de Dinteville.....	182
CCCVI.	28 avril 1584.	Au duc de Mantoue.....	182
CCCVII.	28 avril 1584.	Au prince de Mantoue.....	182
CCCVIII.	29 avril 1584.	A M. de Bellière.....	183
CCCIX.	30 avril 1584.	A M. de Foix.....	184
CCCX.	4 mai 1584.	Au grand duc de Toscane.....	184
CCCXI.	9 mai 1584.	A M. de Mauvissière.....	184
CCCXII.	10 mai 1584.	A M. de Bellière.....	185
CCCXIII.	13 mai 1584.	A M. de Foix.....	185
CCCXIV.	20 mai 1584.	Au grand duc de Toscane.....	186
CCCXV.	20 mai 1584.	Au prince de Mantoue.....	186
CCCXVI.	20 mai 1584.	A la princesse de Mantoue.....	187
CCCXVII.	22 mai 1584.	Au prince de Parme.....	187
CCCXVIII.	24 mai 1584.	A M. de Bellière.....	188
CCCXIX.	26 mai 1584.	A M. de Villeroy.....	188
CCCXX.	9 mai 1584.	A M. de Maisse.....	189
CCCXXI.	9 juin 1584.	A M. de Bellière.....	190
CCCXXII.	18 juin 1584.	Au roi d'Écosse.....	190
CCCXXIII.	18 juin 1584.	A Messieurs de la noblesse d'Écosse.....	191
CCCXXIV.	21 juin 1584.	Aux consuls de Cambrai.....	191
CCCXXV.	26 juin 1584.	A l'abbé de Plainpied.....	190
CCCXXVI.	26 juin 1584.	Au Pape.....	190
CCCXXVII.	28 juin 1584.	A M. de Dansy.....	190

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCCXXVIII.	30 juin 1584.	Aux seigneurs de Venise.....	198
CCCXXIX.	2 juillet 1584.	A M. des Pruniaux.....	193
CCCXXX.	4 juillet 1584.	A M. de Bellière.....	194
CCCXXXI.	6 juillet 1584.	A M. de Retz.....	194
CCCXXXII.	13 juillet 1584.	Au comte de Mansfeld.....	196
CCCXXXIII.	15 juillet 1584.	A M. de Bellière.....	196
CCCXXXIV.	19 juillet 1584.	A M. de Maisse.....	196
CCCXXXV.	23 juillet 1584.	Au maréchal de Matignon.....	197
CCCXXXVI.	23 juillet 1584.	A M. Edw. Stafford.....	489
CCCXXXVII.	25 juillet 1584.	A M. de Mauvissière.....	197
CCCXXXVIII.	25 juillet 1584.	A la reine d'Angleterre.....	199
CCCXXXIX.	29 juillet 1584.	A M. Edw. Stafford.....	200
CCCXL.	30 juillet 1584.	Au maréchal de Matignon.....	200
CCCXLI.	31 juillet 1584.	A M. de Maisse.....	201
CCCXLII.	3 août 1584.	Au même.....	201
CCCXLIII.	4 août 1584.	A M. de Mauvissière.....	202
CCCXLIV.	5 août 1584.	Au duc de Savoie.....	204
CCCXLV.	6 août 1584.	A M. de Retz.....	204
CCCXLVI.	10 août 1584.	Au même.....	207
CCCXLVII.	11 août 1584.	A M. de Maisse.....	208
CCCXLVIII.	14 août 1584.	Aux Emmurées de Florence.....	208
CCCXLIX.	14 août 1584.	Au grand duc de Toscane.....	209
CCCL.	15 août 1584.	A M. de Retz.....	210
CCCLI.	16 août 1584.	Au duc de Mantoue.....	212
CCCLII.	27 août 1584.	A M. de Retz.....	212
CCCLIII.	1 <sup>er</sup> septembre 1584.	Au Roi.....	214
CCCLIV.	1 <sup>er</sup> septembre 1584.	A la duchesse de Nemours.....	214
CCCLV.	2 septembre 1584.	A M. de Maisse.....	215

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCCLVI.	3 septembre 1584.	A la princesse de Mantoue.....	216
CCCLVII.	4 septembre 1584.	Au duc de Savoie.....	217
CCCLVIII.	4 septembre 1584.	A M. de Retz.....	217
CCCLIX.	12 septembre 1584.	A M. de Maisse.....	219
CCCLX.	13 septembre 1584.	Au même.....	220
CCCLXI.	17 septembre 1584.	A M. de Bellièvre.....	221
CCCLXII.	20 septembre 1584.	Au président de Harlay.....	222
CCCLXIII.	10 octobre 1584.	A M. de Longlée.....	222
CCCLXIV.	11 octobre 1584.	A M. de Maisse.....	223
CCCLXV.	12 octobre 1584.	A M. de Mauvissière.....	223
CCCLXVI.	19 octobre 1584.	A la duchesse de Nemours.....	223
CCCLXVII.	21 novembre 1584.	A M. de Mauvissière.....	224
CCCLXVIII.	21 novembre 1584.	A M. de Longlée.....	224
CCCLXIX.	Novembre 1584.	Au duc de Nemours.....	225
CCCLXX.	24 novembre 1584.	A M. de Maisse.....	225
CCCLXXI.	25 novembre 1584.	Au roi d'Espagne.....	226
CCCLXXII.	29 novembre 1584.	A la duchesse de Nemours.....	226
CCCLXXIII.	1 <sup>re</sup> décembre 1584.	A M. de Mauvissière.....	226
CCCLXXIV.	10 décembre 1584.	A M. de Maisse.....	227
CCCLXXV.	11 décembre 1584.	Au maire de Poitiers.....	228
CCCLXXVI.	12 décembre 1584.	A M. de Longlée.....	228
CCCLXXVII.	12 décembre 1584.	A M. de Mauvissière.....	228
CCCLXXVIII.	5 janvier 1585.	Au grand duc de Toscane.....	229
CCCLXXIX.	9 janvier 1585.	A M. de Balagny.....	229
CCCLXXX.	11 janvier 1585.	A M. de Longlée.....	231
CCCLXXXI.	12 janvier 1585.	A la duchesse de Nemours.....	232
CCCLXXXII.	13 janvier 1585.	A M. de Longlée.....	232
CCCLXXXIII.	14 janvier 1585.	A MM. d'Amers.....	233

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCCLXXXIV.	14 janvier 1585.	A M. de Maisse.....	234
CCCLXXXV.	22 janvier 1585.	A la duchesse de Nevers.....	234
CCCLXXXVI.	28 janvier 1585.	A M. de Balagny.....	235
CCCLXXXVII.	Janvier 1585.	Au cardinal d'Este.....	235
CCCLXXXVIII.	31 janvier 1585.	A M. de Balagny.....	236
CCCLXXXIX.	10 février 1585.	Au prince de Condé.....	237
CCCXC.	11 février 1585.	A M. du Ferrier.....	237
CCCXCI.	16 février 1585.	Aux seigneurs de Venise.....	238
CCCXCII.	20 février 1585.	A M. de Maisse.....	238
CCCXCIII.	Février 1585.	A la duchesse de Nemours.....	238
CCCXCIV.	20 février 1585.	Au maréchal de Matignon.....	239
CCCXCV.	Mars 1585.	Au duc de Guise.....	239
CCCXCVI.	Mars 1585.	Au Pape.....	240
CCCXCVII.	2 mars 1585.	A M. de Maisse.....	240
CCCXCVIII.	11 mars 1585.	A Messieurs des États des Pays-Bas.....	241
CCCXCIX.	12 mars 1585.	Au cardinal d'Armagnac.....	241
CCCC.	12 mars 1585.	Au maréchal de Matignon.....	241
CCCCI.	16 mars 1585.	Au duc de Guise.....	242
CCCCII.	16 mars 1585.	Au cardinal de Guise.....	242
CCCCIII.	16 mars 1585.	Au duc du Maine.....	243
CCCCIV.	19 mars 1585.	Au président Brulart.....	243
CCCCV.	28 mars 1585.	A M. de Villeroy.....	243
CCCCVI.	4 avril 1585.	A M. de Bellièvre.....	244
CCCCVII.	9 avril 1585.	Au duc de Guise.....	245
CCCCVIII.	9 avril 1585.	Au Roi.....	245
CCCCIX.	10 avril 1585.	Au même.....	247
CCCCX.	13 avril 1585.	Au même.....	248
CCCCXI.	14 avril 1585.	Au même.....	250

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCCCXII.	15 avril 1585.	A M. Brulart .....	251
CCCCXIII.	Avril 1585.	A la duchesse de Nemours.....	252
CCCCXIV.	15 avril 1585.	A M. Brulart .....	253
CCCCXV.	16 avril 1585.	Au Roi.....	253
CCCCXVI.	16 avril 1585.	A M. Brulart .....	254
CCCCXVII.	16 avril 1585.	Au Roi.....	255
CCCCXVIII.	16 avril 1585.	A M. Brulart .....	256
CCCCXIX.	16 avril 1585.	A M. de Villeroy .....	256
CCCCXX.	18 avril 1585.	A M. Brulart.....	257
CCCCXXI.	18 avril 1585.	A M. de Bellière.....	257
CCCCXXII.	19 avril 1585.	A M. Brulart.....	258
CCCCXXIII.	19 avril 1585.	Au Roi.....	258
CCCCXXIV.	20 avril 1585.	A M. de Villeroy .....	259
CCCCXXV.	24 avril 1585.	Au Roi.....	260
CCCCXXVI.	24 avril 1585.	Au même.....	261
CCCCXXVII.	24 avril 1585.	A M. Brulart.....	262
CCCCXXVIII.	25 avril 1585.	Au même.....	262
CCCCXXIX.	25 avril 1585.	Au Roi.....	262
CCCCXXX.	27 avril 1585.	A M. de Villeroy .....	262
CCCCXXVI.	27 avril 1585.	A MM. les maire, échevins, etc. de Château-Thierry.	266
CCCCXXXII.	30 avril 1585.	A M. de Longlée.....	266
CCCCXXXIII.	30 avril 1585.	A M. de Bellière.....	267
CCCCXXXIV.	30 avril 1585.	A M. Brulart .....	267
CCCCXXXV.	30 avril 1585.	Mémoire pour M. Miron.....	267
CCCCXXXVI.	30 avril 1585.	A M. de Villeroy.....	268
CCCCXXXVII.	30 avril 1585.	Au Roi.....	269
CCCCXXXVIII.	Avril-mai 1585.	A M. de Villeroy.....	270
CCCCXXXIX.	2 mai 1585.	Au Roi.....	271

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCCCLXVIII.	29 mai 1585.	Au Roi.....	300
CCCCLXIX.	29 mai 1585.	Au même.....	302
CCCCLXX.	30 mai 1585.	Au même.....	306
CCCCLXXI.	31 mai 1585.	A M. de Bellière.....	308
CCCCLXXII.	Juin 1585.	A la duchesse de Nemours.....	309
CCCCLXXIII.	1 <sup>er</sup> juin 1585.	Au Roi.....	309
CCCCLXXIV.	3 juin 1585.	A M. de Villeroy.....	310
CCCCLXXV.	4 juin 1585.	A M. Brulart.....	311
CCCCLXXVI.	4 juin 1585.	Au Roi.....	311
CCCCLXXVII.	5 juin 1585.	A M. Brulart.....	312
CCCCLXXVIII.	6 juin 1585.	Au Roi.....	312
CCCCLXXIX.	7 juin 1585.	A M. Brulart.....	313
CCCCLXXX.	8 juin 1585.	A M. de Bellière.....	314
CCCCLXXXI.	8 juin 1585.	A M. Brulart.....	314
CCCCLXXXII.	8 juin 1585.	A M. de Bellière.....	314
CCCCLXXXIII.	10 juin 1585.	Au Roi.....	315
CCCCLXXXIV.	11 juin 1585.	Au président Viart.....	316
CCCCLXXXV.	11 juin 1585.	A M. Brulart.....	317
CCCCLXXXVI.	13 juin 1585.	Au même.....	317
CCCCLXXXVII.	14 juin 1585.	A M. Brulart.....	318
CCCCLXXXVIII.	15 juin 1585.	A M. de Bellière.....	318
CCCCLXXXIX.	16 juin 1585.	Au Roi.....	319
CCCCXC.	16 juin 1585.	A M. Brulart.....	321
CCCCXCI.	16 juin 1585.	Au même.....	322
CCCCXCII.	18 juin 1585.	Au maréchal de Matignon.....	322
CCCCXCIII.	18 juin 1585.	Au Roi.....	323
CCCCXCIV.	19 juin 1585.	Au même.....	323
CCCCXCV.	19 juin 1585.	A M. Brulart.....	324



NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	DATES.
DXXIV.	10 août 1585.	Au duc de Guise.....	345
DXXV.	12 août 1585.	A la duchesse de Nevers.....	345
DXXVI.	12 août 1585.	Au duc de Navarre.....	346
DXXVII.	15 août 1585.	Au maréchal de Matignon.....	346
DXXVIII.	17 août 1585.	A M. de Saint-Gomard.....	347
DXXIX.	27 août 1585.	Au cardinal de Médicis.....	347
DXXX.	27 août 1585.	A M. de Donay.....	348
DXXXI.	3 septembre 1585.	A M. de Balagny.....	348
DXXXII.	4 septembre 1585.	A M. de Danzay.....	350
DXXXIII.	14 septembre 1585.	A M. de Villeroi.....	351
DXXXIV.	16 septembre 1585.	Au même.....	352
DXXXV.	20 septembre 1585.	A M. de Malspierre.....	354
DXXXVI.	24 septembre 1585.	Au duc de Nevers.....	354
DXXXVII.	24 septembre 1585.	A la duchesse de Nevers.....	355
DXXXVIII.	30 septembre 1585.	A M. de Maisse.....	356
DXXXIX.	Septembre 1585.	Au Pape.....	356
DXL.	2 octobre 1585.	Au duc de Nevers.....	357
DXLI.	2 octobre 1585.	A la duchesse de Nevers.....	357
DXLII.	10 octobre 1585.	Au maréchal de Matignon.....	358
DXLIII.	Octobre 1585.	Au duc de Nevers.....	358
DXLIV.	14 octobre 1585.	Au comte de Brissac.....	359
DXLV.	15 octobre 1585.	A la duchesse de Nevers.....	359
DXLVI.	16 octobre 1585.	Au duc de Nevers.....	360
DXLVII.	17 octobre 1585.	A la duchesse de Nevers.....	361
DXLVIII.	23 octobre 1585.	A M. de Randan.....	361
DXLIX.	23 octobre 1585.	Au roi de Portugal.....	362
DXLX.	24 octobre 1585.	A M. de Maisse.....	362
DXLXI.	2 novembre 1585.	A M. de Danzay.....	363

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
DXLXII.	Novembre 1585.	Au duc de Nevers.....	363
DXLXIII.	8 novembre 1585.	Au duc de Guise.....	364
DXLXIV.	11 novembre 1585.	Au roi d'Écosse.....	365
DXLXV.	11 novembre 1585.	Au même.....	365
DXLXVI.	15 novembre 1585.	Au duc de Guise.....	366
DXLXVII.	16 novembre 1585.	Au duc de Nevers.....	366
DXLXVIII.	23 novembre 1585.	A M. de Villeroy.....	368
DXLXIX.	Novembre 1585.	A la duchesse de Nevers.....	368
DXLXX.	25 novembre 1585.	A M. de Villeroy.....	369
DXLXXI.	29 novembre 1585.	Au même.....	369
DXLXXII.	30 novembre 1585.	Au Pape.....	370
DXLXXIII.	30 novembre 1585.	A M. le cardinal.....	371
DXLXXIV.	12 décembre 1585.	Au duc de Ferrare.....	371
DXLXXV.	15 décembre 1585.	A la duchesse de Nemours.....	372
DXLXXVI.	17 décembre 1585.	A Madame de Rohan.....	373
DXLXXVII.	22 décembre 1585.	A M. de Bornazel.....	373
DXLXXVIII.	22 décembre 1585.	A la duchesse de Nevers.....	374
DXLXXIX.	23 décembre 1585.	A l'évêque de Paris.....	375
DXLXXX.	25 décembre 1585.	A M. de Randan.....	375
DXLXXXI.	Décembre 1585.	A M. de Bellière.....	375



# TABLE DES PERSONNES

À QUI SONT ADRESSÉES LES LETTRES DE CATHERINE DE MÉDICIS.

A	C	F
<p>ABAIN (M. d'), 52.  ANGEL (M.), 57.  ANGLETERRE (La reine d'). Voir ÉLISABETH.  ANTOINE (Dom), roi de Portugal, 362.  ANVERS (MM. d'), 233.  ARMAGNAC (Le cardinal d'), 66, 241.</p>	<p>CAMBRAY (Les consuls de), 191.  CARDNAUX (MM. les), 164.  CAROUGES (M. de), 123.  CHAMPAGNE (Le grand prieur de), 76, 152.  CHAMPIGNY (M. de), 76.  CHASTRE (M. de la), 141.  CHÂTEAU-THIERRY (Les officiers et échevins de), 266.  CHIVERNY (M. de), 134, 142, 334.  CLÉRY (Le chapitre de l'église de), 24, 70.  CONDÉ (Le prince de), 5, 35, 43, 87, 237.  CONSEIL DES FINANCES (MM. du), 120, 132, 137, 144.  CRÈVECOEUR (M. de), 134.</p>	<p>FERRARE (Le duc de), 53, 371.  FERREYER (M. du), 26, 27, 51, 53, 61, 237.  FIN (M. de la), 234, 341.  FLEURY (M. de), 49, 53, 58, 148.  FOIX (M. de), 74, 100, 184, 185.</p>
B	D	G
<p>BALAGNY (M. de), 229, 235, 236, 348.  BATONNE (Les échevins de), 57.  BELLÈVRE (M. de), 17, 18, 20, 22, 22, 29, 50, 90, 93, 93, 95, 95, 97, 99, 106, 107, 110, 110, 111, 116, 125, 126, 129, 130, 132, 133, 133, 138, 150, 151, 153, 155, 156, 160, 163, 165, 170, 172, 172, 175, 175, 179, 180, 183, 185, 188, 190, 194, 221, 244, 257, 267, 274, 282, 299, 308, 314, 314, 319, 325, 329, 375.  BIRON (Le maréchal de), 12, 142.  BORDA (Le capitaine de), 33.  BOURBON (Henri de). Voir Roi de Navarre.  BOURNAZEL (Le comte de), 373.  BRISAC (Le comte de), 16, 343, 359.  BRULANT (M.), 251, 253, 254, 256, 257, 258, 262, 262, 272, 277, 281, 283, 285, 285, 286, 288, 295, 311, 312, 313, 314, 317, 317, 318, 321, 322, 324, 325, 326, 327, 335, 337.  —— (Le président), 243.</p>	<p>DANZAY (M. de), 45, 71, 75, 89, 102, 149, 192, 348, 350, 363.  DAX (L'évêque de), 56.  DINTVILLE (M. de), 109, 182.</p>	<p>GABRIEL (M. de la), 72.  GARNIGNY (M. de), 41, 169.  GONDI (Jérôme de), 122.  GRÉGOIRE XIII, pape, 1, 9, 34, 46, 174, 240, 490.  GUISE (Le duc de), 239, 242, 245, 341, 345, 364, 366.  —— (Le cardinal de), 242.</p>
J	E	H
<p>JACQUES STUART, roi d'Écosse, 105, 190, 365, 365.  JOYEUSE (Le duc de), 127.</p>	<p>ÉCOSSE (MM. de la Noblesse d'), 192.  —— (La reine d'). Voir MARI STUART.  —— (Le roi d'). Voir JACQUES STUART.  ELBÈNE (Le chevalier d'), 43.  ÉLISABETH, reine d'Angleterre, 67, 115, 151, 162, 199.  ESTE (Le cardinal d'), 9, 87, 154, 235.</p>	<p>HARLAY (M. de), 222.  HAUTEFORT (M. de), 49, 53, 59.  HENRI III, 14, 22, 42, 91, 116, 146, 214, 245, 247, 248, 250, 253, 255, 258, 260, 261, 263, 269, 271, 275, 278, 281, 283, 284, 286, 290, 292, 296, 297, 300, 302, 306, 309, 311, 312, 315, 323, 323, 327, 327, 330, 332, 336, 339, 340.  HILLIÈRE (M. de la), 145.</p>

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCCCXII.	15 avril 1585.	A M. Brulart .....	251
CCCCXIII.	Avril 1585.	A la duchesse de Nemours.....	252
CCCCXIV.	15 avril 1585.	A M. Brulart .....	253
CCCCXV.	16 avril 1585.	Au Roi.....	253
CCCCXVI.	16 avril 1585.	A M. Brulart .....	254
CCCCXVII.	16 avril 1585.	Au Roi.....	255
CCCCXVIII.	16 avril 1585.	A M. Brulart .....	256
CCCCXIX.	16 avril 1585.	A M. de Villeroy.....	256
CCCCXX.	18 avril 1585.	A M. Brulart.....	257
CCCCXXI.	18 avril 1585.	A M. de Bellière.....	257
CCCCXXII.	19 avril 1585.	A M. Brulart.....	258
CCCCXXIII.	19 avril 1585.	Au Roi.....	258
CCCCXXIV.	20 avril 1585.	A M. de Villeroy.....	259
CCCCXXV.	24 avril 1585.	Au Roi.....	260
CCCCXXVI.	24 avril 1585.	Au même.....	261
CCCCXXVII.	24 avril 1585.	A M. Brulart.....	262
CCCCXXVIII.	25 avril 1585.	Au même.....	262
CCCCXXIX.	25 avril 1585.	Au Roi.....	262
CCCCXXX.	27 avril 1585.	A M. de Villeroy.....	265
CCCCXXXI.	27 avril 1585.	A MM. les maire, échevins, etc. de Château-Thierry.	266
CCCCXXXII.	30 avril 1585.	A M. de Longlée.....	266
CCCCXXXIII.	30 avril 1585.	A M. de Bellière.....	267
CCCCXXXIV.	30 avril 1585.	A M. Brulart.....	267
CCCCXXXV.	30 avril 1585.	Mémoire pour M. Miron.....	267
CCCCXXXVI.	30 avril 1585.	A M. de Villeroy.....	268
CCCCXXXVII.	30 avril 1585.	Au Roi.....	269
CCCCXXXVIII.	Avril-mai 1585.	A M. de Villeroy.....	270
CCCCXXXIX.	2 mai 1585.	Au Roi.....	271

# TABLE DE L'APPENDICE

## ET DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

	Pages.
I. Lettre de M. d'Abadie, agent français en Portugal, à M. de Lانسac, premier chevalier d'honneur de la reine mère, 8 avril 1580.....	381
II. Lettres de Ph. Strozzi au maréchal de Matignon, janvier-décembre 1582.....	384
III. Lettres de Henri III au maréchal de Matignon, mars-mai 1582.....	387
IV. Estat de l'armée de mer françoise, mise sus pour le secours de don Antonio, roy de Portugal, et qui fait voile avec Sa Majesté de la rade de Bellisle, le 16 <sup>e</sup> juing 1582.....	388
V. Relation contemporaine de l'expédition navale des Açores et de la défaite de Strozzi.....	389
VI. Relation du voyage et de la défaite de M. de Strozzi, l'an 1582.....	397
VII. Lettre de Villeroy au Roi, 12 septembre 1582.....	405
VIII. Lettre de M. de Saint-Goard au roi, 17 septembre 1582.....	406
IX. Lettre de Henri III à Villeroy, octobre 1582.....	407
X. Lettre de M. de Mauvissière à Catherine de Médicis, 5 septembre 1582.....	408
XI. Engagement d'Henri III vis-à-vis de la reine d'Angleterre.....	409
XII. Lettre de l'agent anglais Gefley à M. de Walsingham, 18 avril 1583.....	410
XIII. Fondation à perpétuité d'une messe pour Henri II à la collégiale de Cléry, 23 janvier 1576.....	412
XIV. Lettre de la reine Élisabeth au duc d'Anjou, 22 novembre 1583.....	414
XV. Lettre de Marguerite de Valois au maréchal de Matignon, novembre 1583-juillet 1584.....	415
XVI. Lettre du duc d'Anjou à Catherine de Médicis.....	417
XVII. Lettre de Brulart à Bellièvre, février-mars 1583.....	419
XVIII. Lettre du jeune Brulart à Bellièvre, 11 avril 1583.....	420
XIX. Lettre de d'Elbène à la reine mère, 5 juin 1583.....	421
XX. Lettre de Villeroy à Brulart.....	422
XXI. Lettre du secrétaire d'État Pinart au roi, 22 avril 1583.....	422
XXII. Lettre du médecin Vigor au roi, 5 septembre 1583.....	424
XXIII. Lettre de Pinart au roi, 6 septembre 1583.....	425
XXIV. Instructions au s <sup>r</sup> de Bellièvre, conseiller du Roy en son conseil d'État et superintendant de ses finances, allant trouver le roy de Navarre de la part de Sa Majesté, 15 octobre 1583.....	425
XXV. Lettres de Pomponne de Bellièvre à la reine mère, août 1583-mai 1585.....	428
XXVI. Lettre du duc d'Épernon à Bellièvre, 29 juin 1584.....	436
XXVII. Lettre de la reine Élisabeth à Catherine de Médicis, 14 mars 1584.....	437
XXVIII. Substance de ce que le s <sup>r</sup> de Seton, ambassadeur du roy d'Escoce, a fait entendre à la royne mère du Roy, faisant parler son fils en sa présence, pour ce qu'il estoit enrhumé, du jeudy xix d'avril 1584, à Saint-Maur-des-Fosses, avant dîner.....	439

XXVIII bis.	Substance de ce que l'ambassadeur d'Angleterre a fait entendre à la royne mère du Roy après dîner ledict jour.....	152
XIX.	Lettre du duc de Parme à Catherine de Médicis, 28 avril 1584.....	153
XXX.	Donation faite par Catherine de Médicis au convent des Murates à Florence, juin 1584.....	154
XXXI.	Protection de Cambray, du 20 juillet 1584.....	155
XXXII.	Pouvoir au s <sup>r</sup> de Balagny pour recevoir le serment de ceulx de Cambray du xiiij juillet 1584....	156
XXXIII.	Double du pouvoir de la royne mère du Roy baillé au s <sup>r</sup> de Balagny pour commander à Cambray, 20 juillet 1584.....	157
XXXIV.	Response aux articles présentez par ceulx des Estats de Cambray du xiiij <sup>e</sup> jour de novembre 1584.....	158
XXXV.	Lettre du roi à la reine mère, 1 <sup>er</sup> avril 1585.....	159
XXXVI.	Lettre de Lانسac au roi, 9 avril 1585.....	160
XXXVII.	Lettre de Pinart à Brulart, 18 avril 1585.....	161
XXXVIII.	Lettre du roi à la reine mère.....	162
XXXIX.	Lettre de Pinart au roi, 22 avril 1585.....	163
XL.	Lettre du médecin Miron au roi, 22 avril 1585.....	164
XLI.	Réponse du roi aux communications de la reine, mai 1585.....	165
XLII.	Articles présentés au roi par les princes, officiers de la couronne, seigneurs, gentilshommes, villes, communautés et autres catholiques du royaume.....	166
XLIII.	La surcéance d'armes, 3 mai 1585.....	167
XLIV.	Mémoire baillé à Mr. Miron du iii <sup>e</sup> jour de may 1585.....	168
XLV.	Mémoire de la conférence tenue à Sarry, près Chalons, le dimanche xiiij may 1585.....	169
XLVI.	Mémoire de Catherine de Médicis au duc de Montmorency, mai 1585.....	170
XLVII.	Réponse de la royne mère du roy aux articles présentés par le cardinal de Bourbon et les autres princes.....	171
XLVIII.	Ce qui a esté advisé en la conférence faicte le vendredy dernier de may 1585, à Espernay....	172
XLIX.	Articles apportez par Miron le ii <sup>e</sup> jour de juing 1585.....	173
L.	Estat abrégé de la despense faicte par les princes catholiques pour la levée et payement de leurs estrangers, selon les promesses faictes avecques eulz, 7 juillet 1585.....	174
LI.	Lettre de M. de La Rivière au duc de Nevers, 12 août 1585.....	175
LII.	Lettre du duc de Nevers à la reine mère du roi, août-octobre 1585.....	176
LIII.	Lettre du duc de Guise au duc de Nevers.....	177
LIV.	Estat des gens de guerre que la royne mère a ordonné estre mis en garnison es chasteaux de son comté d'Auvergne et baronnie de la Tour, et des paiemens qu'elle entend leur estre faicts par chacun mois de décembre, janvier et février prochains, 18 novembre 1585.....	178
LV.	Lettre du duc de Savoie au chevalier d'Elbène, 6 mars 1585.....	179

# TABLE DES MATIÈRES.

## A

**de CHASTRIGNON d')**, sieur de Poissy. La reine le fait aller à Saint-Maur, 52.

**de Pierre d')**, agent français en Portugal. Sa lettre à M. de Montmorency sur les affaires de dom Anselmo sur les dispositions du pays du roi d'Espagne et des ducs Catherine de Médicis, 14 et les notes.

**Somme**, 213. — Le marquis de Retz doit s'occuper des affaires de la ville, 218. **de la maison d')**. Son différend avec le gouverneur, 218.

1). Archipel de l'Atlantique entre le Portugal, 3, note. **de la mer où périt Philippe** 61, note, 120 et note, 127, note, 132, 138, note, 145, note, 228. **État de l'armée navale** le 16 juin 1582 de Bellisle, notes. — Relation contemporaine de l'expédition navale et de Strozzi, 389 à 396. — Récit du voyage de retour par du Mesnil-Quarré à 405 et notes. — Lettre du roi au roi sur le même sujet. — Lettre de Saint-Jean au roi, 406. — Lettre de Villeroi sur la nomination d'un commandeur de Chastellainement d'une nouvelle, 407.

**AGEN (Lot-et-Garonne)**, 173, note, 176, 300 et note, 362, note.

**AGOUT-DE-MONTAUBAN (Louis d')**. Voir SAULT.

**AIX (L'abbaye d')**, à Lyon, 147 et note.

**AIX (Le parlement d')**, 242, note.

**ALBA (Le gouverneur)**. Est arrivé avec des nouvelles du duc de Mantoue, 27.

**ALBERTANI (Le sieur)**, ambassadeur du grand-duc de Toscane en France. Doit parler de la part de Catherine au grand-duc de Toscane, 96. — Sa lettre au grand-duc au sujet du maréchal de Montmorency, 97, note, 125, note, 120, note, 149, note.

**ALLEMAGNE (Les princes d')**, 160, note.

**AMURAT III (Le grand-seigneur)**, sultan de Constantinople, 41, 145, 238, note.

**AMANSÉ (Maison d')**. Les enfants de François d'Amansé, seigneur de Chauffailles, 490 et note.

— (Antoine d'), chanoine de Saint-Jean de Lyon. La reine mère demande au pape de le relever de ses engagements et de lui donner la dispense nécessaire pour se marier, 490 et suiv., 491, notes.

**ANGL (Le sieur)**, agent envoyé à l'empereur d'Allemagne. La reine loue ses services et lui recommande de ne pas trop prolonger le congé qui lui a été accordé, 57.

**ANDRÉAS (Le colonel)**. Envoyé de la part du duc de Mantoue vers le roi et la reine mère, 46.

**ANGEVINS (Nicolas d')**. Voir RANBOUILLET (Le marquis de).

— (Charles d'). Voir RANBOUILLET (Le cardinal de).

— (Louis d'). Voir MAINTENON.

— (Jacques d'). Voir POIGNY.

— (Jean d'). Voir POIGNY.

**ANGERS (Maine-et-Loire)**, 306, 359, 366, note.

**ANJOU (Mayenne)**, 313 et note, 315, 317.

**ANNECOURT (Charles d')**, grand-prieur de l'ordre de Malte, fils de Charles IX et de Marie Touchet. A recommandé le duc de Carcass à la reine mère, 327, 369.

**ANJOU (François de VALOIS, duc d')**, 1, 8. — Conduite de la reine d'Angleterre vis-à-vis de lui; sa mère voudrait le détourner de l'intervention en Flandre, 10, 41 et 12. — Sa réception à Anvers : il prête le serment comme souverain, 11, note, 15 et note, 22. — Son mariage, 25, 29. — Sa mère désireait le voir conclure, 30, 31, 32 et 33. — Fait lever des Suisses, 34. — Entière son mariage, 40, 41. — A l'air de fuir en France, 40, 42, 45, 48. — A fait lever des Suisses, 50. — Se trouve fort mal engagé aux Pays-Bas, 50, 51 et note. — Les moyens qu'employait



les ministres du roi d'Espagne pour se défaire de lui, 51, 55. — Doit prendre une décision pour le mariage, 60. — Les troupes se préparent à aller le rejoindre, 62, 63, 64, 67, 68, 69. — La reine attend de ses nouvelles au sujet du mariage, 73, 75, 83. — Son échec à Anvers, 84 et note, 85, 86, 87. — Le roi se plaint à Mauvissière de ce que les Anglais ne secondent pas nos troupes en Flandre, 88, note. — La reine est inquiète de savoir quelles sont ses intentions en Flandre, 89, 90, 91. — N'est pas encore d'accord avec les États généraux, 92. — Les États lui font des propositions désavantageuses; il songe à se joindre au duc de Parme, 93. — Les propositions du roi d'Espagne, 94. — L'accord avec les États des Pays-Bas est fait, 97. — Arrivée à Dunkerque; désire voir sa mère à Calais, 99 et note, 102, 104, 105, 108. — La reine attend de ses nouvelles, 110. — Sa lettre à sa mère, 110, note. — Est arrivé à Mouy, où il attend sa mère, 111. — Il l'a vue à Chantreaux et lui a promis d'abandonner l'affaire de Flandre, 113, notes, 114, note, 115. — Son échec à Dunkerque, 115, note. — Sa mère revient à son mariage avec Élisabeth, 116. — Les intentions qu'on attribue à la reine de Navarre à son égard, 116. — On parle de son mariage avec une des infantes, 118. — Élisabeth renonce au mariage, 120, 120 note. — Il négocie avec le duc de Parme; mais sa mère craint qu'il ne retombe entre les mains des États des Pays-Bas, 122, 123, 124, 126. — La reine mère l'a revu à la Fère et l'a trouvé disposé à suivre les volontés du roi, 124, 129, 130 et note. — Sa mère lui fait rappeler sa promesse

de cesser toutes levées et de ne garder que la garnison de Cambray, 131, 132, 133, 134, 137, 139. — Elle s'occupe de ses négociations avec l'Espagne, 140, 143. — Pinart va le trouver pour lui persuader de renvoyer ses gens de guerre, 144, note. — Ne veut pas venir à la cour avant d'avoir vu sa mère, et promet de suivre ce qu'elle lui conseillera, 151, note. — Se trouve très malade à Châteaun-Thierry; sa mère le soigne, 152. — Continue ses négociations avec le prince d'Orange, le duc de Parme et les États des Pays-Bas, 152 note, 153, note. — Le roi veut lui faire conserver Cambray, 156 et note. — On tâche de lui faire rendre cette ville, 157, 157, note. — Sa mère va le trouver, 165. — Elle ne sait encore sur quoi compter avec lui, 166. — Ce qu'il avait écrit à la reine de la découverte d'une conjuration, 166, note. — Son mariage en Espagne et la reddition de Cambray, qui est exigée par Philippe II; punition des coupables de la conjuration, 167. — A dressé un mémoire pour le roi, 168. — Craint d'être abandonné par lui, 169, 170, note, 171. — Est venu voir le roi et semble être en bons termes avec lui, 174 et note, 175. — Après avoir passé quelques jours à Paris, il est retombé malade, 176 et note. — Semble être d'accord en ce qui concerne Cambray et montre beaucoup de bonne volonté, tout en entretenant des relations avec les États, 177 et note. — Se porte beaucoup mieux, d'après ce que la reine dit à sa marraine la duchesse de Nemours, 178 et note, 179, 183, note. — Il est retombé malade, 183 et note, 184. — Sa mère se rassure, 185, 188 et note. — La reine se fait

toujours des illusions sur sa santé, 189 et note. — Sa mère est très malheureuse de sa mort, 190. — Il a légué Cambray au Roi, 191 et note. — Il avait installé le *c' de* Balagny dans la ville, 195, note. — Les services que lui a rendus le comte de Mansfeld, 196, note, 196. — Ses funérailles, 197 et note, 205, 206, note, 221, note, 335.

— (Les commissaires chargés de vérifier les dettes du duc *o'*). Lettre de la reine pour faire payer Jacques de La Fin de ce qui lui est dû, 335.

Arras (Le château d') (Mont-Sa-voie), 52, note, 78, note.

Arras (Don), prieur de Grato, roi de Portugal, 5. — A envoyé le *c' de* Laiton vers la reine d'Angleterre, 29. — Ne doit pas être entièrement sous l'influence d'Élisabeth, 40, 89. — La reine promet de ne jamais l'abandonner, 141. — A demandé du secours au Grand-Séigneur, 144, note. — Le roi met une de ses maisons en Angleterre à sa disposition; la reine lui témoigne son affection, 362. — Ses droits sur le Portugal, 382. — Ses démarches pour se procurer de l'argent, 384. — Son rôle dans l'expédition d'Afrique, 389 et suiv., 397 et suiv.

Arras (La ville d'). Entrée *de* la reine de Navarre, 11. — Le duc de d'Anjou, 84 et note, 85, note, 86. — 92, 93, 100, 113, note, 116. — 116, 133, note, 186, note, 189. — 189. — (Mémorial de la ville *de*). La reine leur dit qu'elle attend *par* répondre à leur lettre *qu'un* *si* entendu les députés des *Pays-Bas*, 228.

Arras (Le duc *o'*). *de* Guise, 213.

APPO (Le sieur), capitaine sous le colonel Pfiffer, 331.

AQUAVIVA (Marcel d'). Le reine prie le cardinal d'Este de faire des démarches pour qu'il soit nommé cardinal, 235.

ANCY (Le sieur), valet de chambre, 12.

ANDEU, conspirateur anglais, que la reine Élisabeth accusait la France d'avoir encouragé, 438 et note.

ANDREA (Le neveu du sieur d'). Porteur d'une lettre à la reine mère, 299. — Chargé de lui faire une communication, 322, 324.

ANGERSOLLES (L'abbaye d') (*Maine*). L'abbesse étant morte, les religieuses ont élu Anne de Cheselles, 146.

ANJOU (Le sieur d'). Ira rejoindre le duc d'Anjou avec des troupes, 63.

ARNAGHAC (Georges, cardinal d'), légat d'Avignon. Désire se démettre de l'archevêché de Toulouse à cause de son âge avancé, 46, note, 47. — La reine, à son regret, ne peut plus donner l'abbaye de Josaphat au s<sup>r</sup> Grimaldy, qu'il protège, 66. — Elle le fait saluer par le comte de Grignan avec un petit mot d'amitié, 241, 374, note.

ARMANDVILLE (Le baron d'), attaché à l'ambassade d'Angleterre. Apporte des lettres du s<sup>r</sup> de Mauvière, 64. — Dépêché par l'ambassadeur à la reine mère, 408.

ARNAULD (Le sieur), secrétaire de la chambre du Roi. Est envoyé vers

le Pape pour solliciter la libération de Fabrice Palavicino, 85.

ARNAULD (Antoine), procureur général du roi, 223, note.

ARRAS (*Pas-de-Calais*), 230.

ASSELINS (Jehan d'), conseiller. Envoyé en France par les États des Pays-Bas, 157, note.

ASSON (Le sieur d'), trésorier, 242.

ASTRE (Jean-François d'AQUAVIVA, duc d'), gentilhomme napolitain. Il était très aimé de Henri II, 285 et note.

— (Camille CARACIOLI, duchesse d'), fille du prince de Molpho, sa femme, 285, note.

— (Anne d'AQUAVIVA, demoiselle d'), fille d'honneur de la reine mère, 113, note. — Elle fait la conquête du duc d'Anjou, 114, note. — A épousé le comte de Châteauneuf, 285, note.

AUSPINE (Le sieur de L'), le jeune, 65, note, 255, 265, 283.

— (Madeleine de L'). Voir VILLARROY.

AUCHER (Le Père Edmond), jésuite. Doit attendre à Lorette le présent qu'il est d'usage d'offrir de la part de la reine mère, 53. — Il est retourné en France avant que le présent ne soit arrivé, 74 et note.

AUNALE (Charles de LORRAINE, duc d'), 242, note, 271, 272, 305, 307, 312, 313, 315, 317, 319, 321, 323, 328, 331. — Demande le commandement des villes de Picardie, 463, 472, 474.

AUNALE (Anne de LORRAINE, fille du duc d'). Épousa le second fils du duc de Nemours, 228, note.

AUMONT (Jean d'), comte de Châteauneuf, dit *le Franc Gaulois*, maréchal de France, lieutenant général en Bourgogne, 233, note, 328 et note.

AUTRICHE (Don Juan d'), gouverneur des Pays-Bas, 159, note.

— (Marguerite d'). Voir PARNIE (*La duchesse de*).

— (Catherine d'), infante d'Espagne. Voir SAVOIE (*La duchesse de*).

— (Jeanne d'). Voir TOSCANI (*La grande-duchesse de*).

AUVENNE (Le grand-prieur d'). Voir ANCOULME (Charles d').

AUSSEVILLE. Voir HAUSSEVILLE.

AUTORNE (*Côte-d'Or*), 364 et note.

AVENADE (Le comte Jehan). Il est recommandé par la reine aux seigneurs de Venise, pour une faveur qu'il désire obtenir, 288.

AVENON (Le légat d'). Voir ARNAGHAC (*Le cardinal d'*).

AVILLI (Le sieur d'), premier maître d'hôtel du duc d'Anjou, 114, note. — Passe pour avoir été l'objet d'une conspiration, 167 et note, 168.

AYEN (Le comte d'). Voir MERLES.

AYRAN (Le capitaine). Mérite une punition; la reine demande pourquoi il n'a pas été arrêté, 89.

AYAT-LE-RIDEAU (*Indre-et-Loire*), 14 et note.

## B

BACQUEVILLE (Antoine MARTEL, seigneur de). Est allé trouver la reine d'Angleterre de la part du duc d'Anjou, 29, 31.

— (Mademoiselle de), demoiselle d'honneur de la reine mère, 29, note.

BALAGNY (Jean de MOULU, sieur de), fils de l'évêque de Valence, gouverneur de Cambrai, 191. — Le maréchal de Rotz doit s'entendre avec lui sur les affaires de Cambrai, 195. — Le rôle qu'il a joué dans la ville, 195, note. — Il est

remplacé pendant son absence par le capitaine Meune, 204. — A parlé à la reine d'un service à faire pour le duc d'Anjou, 205. — Son ambition le rend odieux, 206, note. — La reine voit qu'il est assuré de sa confiance, 207, 210,

211, 212. — Ses actions arbitraires, dont il ne donne point d'explication, 218. — Lettre de la reine à propos de la trêve et de sa publication, 229. — Autre lettre sur le même sujet, 235. — Elle lui recommande de punir les contraventions à la trêve, mais d'agir avec douceur, 236. — Lui répond à sa lettre au sujet des entreprises faites de côté et d'autre; lui demande d'arranger les choses à l'amiable, 348. — Pouvoirs donnés à Balaigny pour négocier la protection de Cambrai, 444, 445. — (Renée de CLERMONT, dame de), sa femme, sœur de Bussy d'Amboise. Ira trouver la reine mère, 207. — Catherine l'a assurée de la confiance qu'elle a dans la loyauté de son mari, 211.

BALANÇON (Le sieur de) et son fils. Prisonniers du vicomte de Turenne, sont rendus à la liberté, 159, note.

BALAC (François de). Voir ENTRAGUES.

BAPAUME (*Pas-de-Calais*), 195 et note.

BARBARA (Oratio), gentilhomme de Vicence. La reine demande que les seigneurs de Venise lui accordent un sauf-conduit pour deux ans, 108. — Elle en parle à M. de Maisse, 225. — Il a été banni de la seigneurie, mais la reine tâche encore de lui faire avoir ce sauf-conduit, 356.

BARRAU (Le capitaine de), 164, note.

BARSOMPIERRE (Christophe de), colonel des reîtres au service de la Ligue. Se joint au duc d'Aumale, 323. — Note sur lui, 475, note.

BEAUNE (Renaud de), archevêque de Bourges. Prononce l'oraison funèbre du duc d'Anjou, 197, note. — (Charlotte de). Voir SALVE (Beronne de).

BAVIER (Ernest de), évêque de Liège, 210, note.

BAYONNE (La ville de), 145. — (Les maires et échevins de). Catherine leur écrit qu'ils seront dédommagés du tort causé par les habitants de Capbreton et de Marrenne, et leur défend de rien entreprendre contre ceux-ci, 57.

BAZAS (L'évêque de). Voir PONTAC (Arnaud de).

BAZAS (*Gironde*), 128. — Le roi de Navarre s'oppose à ce que Henri III y mette garnison, 164 et note.

BAZEL (Le capitaine), 5.

BEAUCHÈRE (Le sieur), général des finances, 335.

BEAUDISIER (Galliot de Gruosol, sieur de), 259 et note.

BEAUFFREMONT (Nicolas de). Voir SENECHY.

— (Claude de). Voir SENECHY.

BEAUGENCY (Loiret), 280.

BEAULIEU-EN-CHAMPAGNE (L'abbaye de) [*Haute-Marne*], 286 et note, 287.

BEAUMONT (Jean de), lieutenant du comte de Brissac, 388 et note. — (Pierre Le NORMANT, sieur de), lieutenant de Strozzi, dit que tout est prêt pour l'expédition de Portugal, 4 et note.

BEAUMONT (Nord), 349 et note.

BEAUNE (*Côte-d'Or*), 296, note.

BEAUREGARD (Le capitaine de), 176, note.

BEAUVAIS-NAVOIS (Le sieur de), colonel du régiment des Gardes. A reçu l'ordre du duc de Guise de se jeter dans Orléans, 251.

BEAUVAIS-LA-NOBLE. Voir FIN (Jacques de La).

BEAUVILLIERS (Claude de). Tué dans la journée d'Anvers, 87, note.

BESFORD (Le sieur PLANTAGENET, fils du duc de). Envoyé vers le duc d'Anjou après le démant d'Anvers, 84.

BELESRAY (Robert HURAULT, seigneur de). Doit porter cinq cents écus à M. de Maisse, à Venise, 142 et note.

BELESRAY (M<sup>me</sup> de L'Hôpital, dame de), 142, note.

BELLÈVRE (Pomponne de), conseiller au conseil privé du roi, surintendant des finances. Lettre de Catherine, 4, 17, 18. — Elle le prie d'avoir soin que l'édit des élections ne soit pas révoqué en Guyenne, 20. — Deux autres lettres de la reine, 22. — Elle lui écrit très franchement au sujet du mariage du duc d'Anjou et des conseils à donner à ce dernier, 29. — Ses conférences aux Pays-Bas avec le prince d'Orange, 29, note, 33, 40, 48, note. — La reine effrayée de la situation de son fils en Hollande, le conjure de lui ouvrir les yeux sur ses dangereux conseillers, 50, 55, 84, note. — Catherine l'engage à employer toute sa dextérité pour conjurer le mal, pendant qu'il est au Pays-Bas près du duc d'Anjou, 90. — Elle attend de ses nouvelles, 91. — Son discours aux États généraux, 91, note. — Deux lettres de la reine sur les affaires de Flandre, 93. — Elle lui demande d'aider le sieur de Luart à obtenir sa pension sur l'évêché de Lisieux, 95. — Lui parle du mariage de prince d'Orange avec Louise de Coligny et le charge de complimenter la Tooterne, 95. — Parle des désordres du Languedoc, 97. — S'occupe des prisonniers à Anvers; la reine attend de ses nouvelles, 99 et note. — Lettre du jeune Brulart, 100, note. — Catherine se plaint qu'on veuille lui faire tort pour ses affaires particulières en Bretagne, 106. — Elle cherche avec lui le moyen de faire face à ses dettes, 107. — Est désigné pour accompagner la reine qui va trouver le duc d'Anjou, 110. — Elle lui demande de tenir le main à ce que le capitaine Gault

soit payé, 110. — Lui repart de ses affaires d'argent, 111. — Il accompagne la reine mère à Chaulnes, 113, note. — Catherine lui envoie une lettre pour la reine de Navarre et s'inquiète de ce qu'elle détourne le duc d'Anjou de ses devoirs envers le roi son frère, 116. — Elle le prie de faire partir M<sup>me</sup> de Duras qu'elle ne veut pas rencontrer à Paris, 125. — Attitude du roi de Navarre vis-à-vis des dames de Duras et de Béthune. Argent qu'il faut avoir prêt pour les troupes du maréchal de Biron, 126. — Elle le loue de sa lettre au roi après l'affront fait à Marguerite de Valois; lui repart de la solde des troupes, et de M<sup>me</sup> de Duras, 129. — Elle revient sur la reine de Navarre, et s'inquiète de ce que le roi d'Espagne ne décide rien pour le duc d'Anjou, 132. — Lettre de la reine, 133. — Désirerait lui parler du duc d'Anjou et le prie de se rendre à Grignon, pour la voir à Noisy, 138. — Comment il a voulu persuader au roi de Navarre de reprendre sa femme, 139, note, 144, note. — Est envoyé pour arranger l'affaire entre le roi de Navarre et Marguerite, 149 et note. — Catherine lui recommande cette affaire et lui envoie des lettres à montrer au roi, 150. — Autre lettre de la reine, 151. — Il doit rappeler le duc de Montmorency et ses amis à leur devoir, 153. — Il a vu Marguerite; la reine mère loue son attitude dans cette affaire, lui parle de l'assemblée de Saint-Germain et du duc d'Anjou, 155. — Elle se plaint de ce dernier et de ceux qui l'éloignent du roi; lui recommande l'affaire de la reine de Navarre, 156, 159, note. — Elle désire vivement qu'il soit arrivé auprès du roi de Navarre, 160 et

note. — On attend de ses nouvelles, 161 et note. — Le sieur Prailhon lui porte des instructions, 163. — Catherine lui écrit que le roi de Navarre ne doit pas mêler l'affaire de Mont-de-Marsan et de Bazas avec celle du retour auprès de lui de Marguerite; elle lui recommande toujours cette difficile négociation, 164, 166. — Autre lettre de la reine mère, 170. — Ses démarches auprès du roi de Navarre; lettre que la reine de Navarre lui écrit, 170, note. — Catherine le prie de ne pas quitter le roi de Navarre avant que tout ne soit arrangé; elle voudrait qu'il pût en même temps être près d'elle pour l'aider dans toutes ses affaires, 172. — Elle lui exprime sa satisfaction de ce que les choses semblent devoir s'apaiser, 172, 177. — Petite lettre, 179. — Elle lui est reconnaissante d'avoir mené à bien cette affaire et le charge de faire la leçon à Marguerite sur sa conduite à l'avenir, 180. — Lettre de Marguerite, 180, note. — Lettre de la reine, 185, 188, 189, note. — Catherine lui écrit le lendemain de la mort du duc d'Anjou et le prie de faire en sorte que la reine de Navarre ne se brouille pas avec Henri III, 190, 191, note, 193, note. — La reine le charge de décider Marguerite à recevoir le duc d'Épernon, 194. — Elle lui demande des nouvelles de l'entrevue, 196. — Lui envoie une lettre au maréchal de Montmorency, et espère qu'il réussira à le rappeler à son devoir vis-à-vis du roi, 221. — La reine comprend de plus en plus le danger de la Ligue, 244, 256. — Un mot de Catherine pour accompagner le sieur Miron, qui va consulter le roi, 257, 259, 265 et note. — Petite lettre de la

reine pour le remercier de ses nouvelles, 267. — Elle lui demande d'envoyer M. de Peigny vers le roi de Navarre, 274. — Elle le prie d'obtenir de Clervant qu'il s'emploie auprès du roi de Navarre, 282. — Sa lettre à la reine, 282, note. — Catherine est fort affligée de la conduite de sa fille, 299. — Elle insiste pour que le sieur de Clervant parte bien muni des instructions de Henri III, 308. — La reine lui écrit qu'elle compte revenir à Paris, laissant les choses au plus mal, 314. — Lui parle de Clervant; et, heureuse que la paix soit faite avec les Ligueurs, elle espère aussi venir à bout de sa fille, 325. — Petite lettre, 329, 334. — Villeroy habillé en femme par la comtesse de Simier, 341 et note, 342, 357. — Se montre véritable ami du duc de Nevers, 358, 360, note, 364. — La reine l'assure qu'elle est persuadée qu'il a fait tout son possible vis-à-vis du roi de Navarre, qu'elle espère encore faire changer de religion; se plaint de sa fille, 376.

— (Marie BULLION, dame de). La reine se réjouit de ce qu'elle se porte bien, 126. — Catherine donne des nouvelles de sa santé à son mari, 176, 182, 185.

— (Albert de), plus tard abbé de Jouy, fils de Pomponne, 95, note.

— (Jean de). Voir HAUTERFORT.

BENIER (Le sieur de LA), 324.

BERANGLEVILLE (Le capitaine). Il doit être payé de sa « monstre »; quant aux moulins de Cambrai qu'il a reçus du duc d'Anjou, ce don ne peut être confirmé, 219.

BÉAT (Georges), huissier de la reine mère, 142, 372.

BERLAIMONT (Louis de), archevêque de Cambrai. Il est protégé par la

reine quoique du parti contraire à ceux de Cambrai, 205, 354.

**BAUTHIA** (Le sieur), secrétaire du roi, 41.

**BÉVREUX** (M<sup>re</sup> de), 125, note, 126, note, 129, note, 170, note, 300, note.

**BIGAN** (Le capitaine). La reine veut qu'il soit continué en sa charge, 210. — Elle insiste encore et s'informe près du maréchal de Retz de la raison pour laquelle Balagny s'y oppose, 218.

**BILLY** (Le sieur de), capitaine au service du roi d'Espagne. Mort devant Anvers, 249.

**BIRIAUX** (René, cardinal de), chancelier de France, évêque de Lavaur, 34, note.

— (Charles, dit Sacremore, de), capitaine, 86, note. — Catherine est très contente des services qu'il rend en secondant M. de Bellière; sa lettre à la reine mère, 165 et note. — Autre lettre: il prétend que les huguenots ne désirent pas la guerre, 175, note, 292.

— (Laure de SAINT-MARTIN, dame de), sa femme, une des dames de la reine mère. Catherine appuie une requête qu'elle a faite au duc de Mantoue, 86 et note.

**BIRON** (Armand de GONTAUD, baron de), maréchal de France, 2, note. — A la requête du roi de Navarre, Catherine le charge d'éloigner les gens de guerre des environs de Saint-Maixent, 12. — Parti pour les Pays-Bas avec une armée; ce qu'en dit Henri III, 51, note, 52, note, 114, note. — Est attendu à Calais avec des troupes qui doivent être licenciées, 126, 130, 131. — Est chargé de rappeler au duc d'Anjou qu'il est tenu à ne plus faire de levées, 131, 134, 135. — Catherine exprime son regret de n'avoir pu payer plus

tôt les Suisses qu'il a ramenés de Flandres, 142, 157, note, 290.

**BISOUAN** ou **VILLOU** (Raymond de), secrétaire du roi de Navarre, 126 et note, 165, note.

**BLAIN**, château en Bretagne, appartenant à René de Rohan, 484 et note.

**BLAU** (Jacques de TILLY, sieur de). La reine, très heureuse d'avoir trouvé à se loger dans son château, désire lui être agréable en retirant par une garde noble sa nièce des mains de sa mère qui est protestante, 368 et note.

— (Adrienne de BOCVILLERS, dame de), 368, note.

**BLAU** (Seine-et-Oise), 368 et note.

**BLATIER** (Claude), seigneur du Belloy, agent de la France aux Pays-Bas. Ses notes au roi après l'échauffourée d'Anvers, 84, note, 93. — Il a fait le récit d'un accord, entre le roi d'Espagne et le duc d'Anjou, dont il se méfie, 94, 177 et note. — Représente le roi et la reine auprès du prince de Parme; obtient une trêve d'un an pour Cambrai, 206 et note, 207. — Le maréchal de Retz hésite à l'employer près du prince de Parme, parce qu'il est un peu rude. La reine le trouve plus discret qu'un autre, 213, 229, note.

**BOIS** (Le capitaine). Porteur d'une dépêche en chiffres, il a été fait prisonnier par un soldat du duc de Guise, 298, 299. — La reine veut lui faire rendre la liberté, 321, 322.

**BOULARU** (Sébastien de LA FOENSTU, abbé de), aumônier de la reine mère. La reine est fort indignée que le sieur de Montferrant l'empêche de jouir de ses revenus, 117, 118. — Elle en parle au sieur de Matignon, 173.

**BOULIER** ou **CARON BLANC** (Gérardo), abbaye, 117, note.

**BOUVIER** (Guillaume GOURVIE de), amiral de France, 125, note.

— (Louise de CATHARON, dame de), 126, note.

**BONNA** (Le capitaine Étienne de). Catherine lui recommande tout particulièrement de se rendre utile dans l'expédition des Açores, 33, 228, note.

**BONNEAUX** (La ville de), 263 et note, 268.

— (La généralité de), 2.

— (Le parlement de), 7, 35, 98. — Mécontentement de roi, 99, note.

**BORNIAU** (Le sieur de), chevalier de l'ordre du roi. Recommandation de la reine pour him ce conduire dans l'affaire dont il s'occupe, 273.

**BONNET** (Charles, cardinal), archevêque de Milan, 80 et note.

**BOUCHIER** (Le sieur Marie), contrôleur de tous le duchesse de Savoie. La reine s'intéresse au paiement de sa pension auprès du duc de Savoie, 42 et note.

— (GATY, femme de sieur), 62 et note.

**BOUVILLERS** (Adrien, seigneur de), chevalier de l'ordre du roi. Est envoyé vers le duc de Montpensier pour presser le passage des troupes en Picardie, 62 et note.

— (Adrienne de). Voir **BLAN**.

**BOUQUEN** (Catherine de), prisonnière de NAVARRE, 120, note. — La reine remet au roi la lettre qu'elle lui destine au sujet de la reine de Navarre.

— (Charles, cardinal de), 101, note. — Chef nominal de Ligue, 222, 246, 247, 249, 251. — On attend qu'il envoie un mémoire pour la confirmation d'Épermy, 254. — Il est nommé, 258. — A fait une invocation à Notre-Dame-de-Liesse; ~~quand~~ dans une lettre à la reine, au disposé à la satisfaire, 258, etc.

— La reine attend vainement qu'il annonce son arrivée, 264 et note. — Elle a envie, malgré sa maladie, de se faire porter à Reims pour le voir, 265. — Il est enfin arrivé pour l'entrevue, 267, 269. — A pleuré en embrassant la reine et confessé avoir fait une folie, mais n'en désire pas moins arriver à supprimer la religion réformée, 269, 270. — La reine s'informe de sa santé et espère qu'il viendra la voir, 272, 274. — La reine l'attend, 275, 277. — Il est allé à Châlons et voit la reine à Jalons, où il se montre très satisfait et plus franc que ne voudrait le duc de Guise, 278, 281, 282. — Est à la conférence de Sarre, 284, 286, 288, 290. — Il a écrit à la reine mère, 292. — Sa lettre à la duchesse de Nevers, 292, note. — Le sieur de Maineville est chargé de faire accepter de nouvelles conditions en prolongeant la trêve, 293, 294, 296. — La reine se plaint de ce qu'ils la retiennent si longtemps, 297. — Elle leur reproche d'avoir un autre but que la défense de la religion, 298, 300, 301. — Le duc de Guise fait de lui ce qu'il veut, 302. — Il est très indigné après la lecture des réponses aux articles relatifs aux villes de sûreté, 303, 304. — Demande les châteaux de Rouen et de Dieppe, auxquels il prétend avoir droit, 305, 306, 309 et suiv. — Il est venu avec les princes lorrains; la reine lui fait le leçon et il s'excuse pour le mieux, 323, 324. — Est enfin d'accord avec la reine pour faire la paix, 325, 327, 330 et suiv. 339, 340 et note. — S'habille en femme pour divertir la cour, 341, note, 374, note. — Conférences préparatoires au traité de Nemours auxquelles il prend part, 456, 458,

462, 465, 467, 470, 472, 474. **BOUSSON (Charles de)**, connu sous le nom de **BOUSSON-VERMOREL**, frère naturel de Henri IV. Nouvellement créé cardinal, la reine le félicite en même temps que les autres cardinaux, 164. — (Henri de). Voir **CONDÉ (Prince de)**. — (Louis de). Voir **CONDÉ (Prince de)**. — (Marie de). Voir **LOUVEVILLE (D'Orléans)**. — (Charlotte de). Voir **ORANGE (Princesse d')**. **BOUSSON-COURT (François de)**, 99, note. **BOUSSON-LANCY (Sotno-et-Leire)**. Le roi et la reine y prennent les eaux, 55 et note, 111 et note, 120, 140, 142 et note. **BOUSSON-VERMOREL (François de)**, prince dauphin, plus tard duc de Montpensier, 11, note, 51, note. Voir **MONTPESSION**. — (Louis de). Voir **MONTPESSION (Duc de)**. **BOUSSON (Le sieur de)**, 8. **BOUSSON (Le sieur)**. Porteur de lettre, 53. — (Jacques). Voir **VILLAINES**. **BOUSSON (L'archevêque de)**. Voir **BRACHES (Renard de)**. **BOUVINER (Le sieur)**, 166, note. **BOUVER (La duchesse de)**. La reine lui fait dire qu'elle s'intéresse à ses affaires, 141. **BOVER (Le capitaine)**. Serait puni par le duc d'Anjou, 277. **BRAY (Le sieur de)**, 302. **BRILLAS (Oise)**, 129 et note, 139 et note. **BRE-COURT-ROBERT (Seine-et-Marne)**, 327 et note. **BRUNO (Jean de Louvois)**, comte de, fils du comte de Ligny. Le mariage de sa fille Diane, 92 et note. — (Diane de Louvois de), Voir **KIRWAN**.

**BREHANBOURG (Le château de) [Charente-Inférieure]**, 10, note. **BREHAN. Voir RABAT (Constantin de)**. **BREHAN (Charles de Cossé, comte de)**, gouverneur d'Angers, fils du maréchal. Lettre de Catherine pour lui recommander de réunir toutes ses forces et de bien suivre les instructions relatives à l'expédition des Açores, 16. — Est prêt pour faire voile, 19, 25, 26, note. — Attend à la rade de Belle-Ile, 32, 33 et note. — La reine aurait voulu lui donner le commandement de la seconde expédition; mais le roi s'y oppose, 121, note, 306, 316, 320. — Catherine est mécontente de ce qu'il a fait et lui rappelle que l'édit contre les protestants n'est de rigueur que depuis six mois, 343. — La reine lui dit que le duc de Joyeuse viendra avec des forces du côté d'Angers, où les protestants sont sans munitions, 359. — Son rôle dans l'expédition navale des Açores, 388 et suite, 401, 402, 405. — Se rallie à la ligue et demande le gouvernement d'Angers avec le château, 462, 472 et note. — Et l'état de colonel du Piémont, qui lui est refusé, 474. **BREHAN (Bernard)**, premier président du parlement de Paris, ne veut pas faire pourvoir un imprimeur accusé d'avoir lancé un libelle injurieux contre la reine d'Angleterre, 435 et note. **BREHANVILLE (Vincennes)**, 12, note. **BREHAN (René de)**, sieur de La Chaux, 146, note. — (Béatrix de La Chaux, dame de), dame d'honneur de la reine mère, 146, note. — Ville de Flandre, 94, note, 196. **BREHAN (Pierre)**, seigneur de Croux et de Gaille, secrétaire d'État, 24 et suite. Lettre au roi ou

sujet des affaires d'Écosse, 64, note, 82, 83, 90 et note, 108, note, 136, note. — Sa lettre au roi, 203, note, 207, 211, 221. — Catherine lui répond au sujet d'Orléans et de Rouen, 251. — Lui dit que l'archevêque de Lyon est revenu, 253 et note. — Elle lui parle d'affaires de finances, 254. — Petite lettre, 256. — Le sieur Miren est envoyé au roi pour convenir de ce qu'on pourra faire à Épernay, 257. — Catherine lui écrit qu'elle suivra la décision du roi, 258, 260. — On attend les princes pour l'entrevue, 262, 264, note. — La reine le remercie de ses deux lettres, 267, 269. — Il faut que le roi veille à ce que les Suisses soient prêts à se réunir à ses autres forces; Catherine espère que le cardinal de Bourbon viendra la voir, 272, 273. — Lettre de Catherine, 277. — Elle lui dit que le duc de Guise est parti pour s'assurer de Toul; que le roi doit envoyer des gens à Metz, 281. — Petite lettre, 283, 285. — La reine n'a pas encore vu les princes, mais elle se propose de réduire leurs exigences. Il faut veiller à ce qu'on envoie des hommes et de l'argent à Metz, 285. — La remercie de sa lettre,

286. — Catherine lui dit qu'elle a été bien en peine du bruit qui courait d'une conspiration contre le roi, 288. — Lettre de la reine, 295, 297. — Elle lui parle de la défense de Metz, 311. — Lui dit que Casimir fait une levée pour les réformés et que les troupes du duc d'Aumale s'approchent de Troyes. Catherine retournera à Paris, 313. — Trois lettres de la reine touchant la paix à laquelle elle ne peut arriver, 317 à 318. — Elle demande une réponse du roi avant que les Ligueurs ne marchent sur Paris, 321. — Dit être en peine de ne pas recevoir de nouvelles du roi, 324. — Elle est heureuse que la paix soit faite, 325, 326. — Lettres de la reine, 327, 329, 333, 335. — Elle le remercie de l'état de la levée des Suisses, 338. — Ses lettres à Bellière, 419. — Villeroy lui écrit, 422. — (Gilles), son fils. A été envoyé vers le prince d'Orange, 91, note. — Sa lettre à Bellière, 100, note, 420. — (Nicolas), seigneur de Sillery, président aux enquêtes. Est envoyé avec des instructions vers M. de Maignon, 239. — La reine lui écrit d'obtenir que le prisonnier Ferraud soit ramené en France, 243 et note.

BAUILLAN (La ville de). A été offert en échange au duc d'Anjou, 94, note, 195, 216, 223, note.  
 BEAUS (Antoine de). Voir FAUCONNAC.  
 BEAULY (Francisco), avocat de la reine mère à Rome. Catherine prie le duc de Mantoue de l'aider, 154.  
 BENAZON (William CECIL, baron de), secrétaire d'État et grand trésorier d'Angleterre, 198, 223.  
 BES (Le capitaine), 29.  
 BESANCON (Augier GUYARD de), ambassadeur de l'empereur d'Allemagne en France. Nouvelles de la Cour, 114. — Sa lettre à l'empereur concernant les mariages dans la famille royale, 120, note 167, note. — Il parle du voyage du duc d'Anjou à la Cour, 174, note. — Maledie de la reine, 175, note.  
 BESNEVAL (Paul CHOAST, seigneur de), gentilhomme ordinaire du roi de Navarre, 170.  
 BUSSET, château d'Anvergne, appartenant à Catherine de Médicis, 425 et note.  
 BUSSET (Claude de). Catherine intervient auprès du roi en sa faveur, 14 et note.  
 BUSSET (Antoinette de DORVILLE, femme du sieur de), fille d'honneur de la Reine, 14, note.

## C

CALIGNON (Soffrey de), chancelier de Navarre, 160, note.  
 CANDARA (Jean-François, cardinal de), 360 et note.  
 CAMBRAY (L'archevêque de). Voir BESLAYMONT (Louis de).  
 CAMBRAY (Nord), 94, 108, note, 130, 131, 133 à 135, 136 et note, 137, 140, 151, 152, note, 156, 157 et note, 167, 168, 177, 178, 191 et note, 192, note, 195 et

note, 204, 205, 206 et note, 210 à 213. — La ville a une bonne garnison et des munitions, 217, 218, 219 et note, 229, 230 et note, 233 et note, 235, 236, 249, 254. — Pièces sur les négociations qui ont réglé la protection de Cambrai, 443 à 453 dans les *Pièces justificatives*. — (Les consuls et habitants de). La reine en réponse à leur lettre les

assure de sa bonne volonté pour la protection et conservation de la ville, 191 et note. — Le s<sup>r</sup> Blotier au nom de la reine leur accorde des avantages, 206, note, 207, 208, 211. — (Les députés de), 295.  
 CANALLE (Le capitaine Bastien). La reine s'intéresse fort à ce qu'il soit payé de sa pension à cause de ses services et de ceux de son père, 100 et note.

CANDALE (La comtesse de), 300, note.  
 CANETO (Jean, marquis de), 44, note.  
 — (Geneviève Bentivoglio, marquise de), 44, note.  
 — (Scipion de), leur petit-fils, fils du prince de Final, 44, note.  
 — (Alphonse, marquise de). Voir FINAL (prince de).  
 CANILLAC (Jean de BEAUFORT, marquis de), gouverneur de la Haute-Auvergne, 265, note, 341, note.  
 CAPBRETON (Landes), 57 et note.  
 CAP-VENT (Les îles du), 28, note.  
 CARCES (Jean de PONTEVÈS, comte de), lieutenant général en Provence. La reine le recommande au roi, il a beaucoup dépensé pour son service et aussi pour payer les dettes de son père, 327 et note.  
 CARRIÈRE (Jean de LA), grand maître de l'ordre de Malte. Sa mort, 1 et note.  
 CARROUGES (Tanneguy LE VENEUR, baron de), lieutenant général en Normandie. La reine lui recommande de tenir la main à ce que les protestants aient confiance dans les intentions du roi, 123. — Elle est heureuse qu'il soit à Rouen, 252 et note.  
 CASIMIR (Jean), de Bavière, 140, note. — Fait une levée pour secourir les huguenots, 312.  
 CASSINE (La) [Ardennes]. Résidence du duc de Nevers en Champagne, 109 et note, 111, 343, note, 374, note.  
 CASTELNAU (Michel de). Voir MAUVISIÈRE.  
 CATELET (Le) [Aisne], 195 et note.  
 CAUMONT (Jeanne de GONTAUT, baronne de BRISAMBOURG, dame de), sœur du maréchal de Biron. Reçoit le roi de Navarre en son château de Brisambourg, 10, note.  
 CAVRIANA (Philippe de), médecin mantouan, plus tard représentant

du duc de Florence à Paris, 178.  
 — Il est l'intermédiaire entre le duc de Nevers et la reine mère, 354 et note, 355 et note. — Sa correspondance avec le duc, 357 et note, 358, 360 et note, 364.  
 — La reine trouve qu'il a très bien plaidé pour le duc, 366, 367. Son entrevue avec le roi et sa conversation avec le duc d'Épernon, 367, note, 368. — Sa lettre à la duchesse de Nevers, 368, note. — La reine, en faisant son éloge, prie la duchesse de Nevers de se fier à ses conseils, 374.  
 CECIL (Robert), plus tard comte de Salisbury, fils du baron de Burleigh. Est venu visiter la reine mère et la reine Louise à Chenonceaux. Les Pinart lui a fait admirer le château et le parc, 223.  
 CHADION (Le sieur de), gouverneur de Châtellerault, 296.  
 CHÂLONS (L'évêque de). Voir MARCCHAUMONT (Cosme Clausse de).  
 CHÂLONS (Marne), 244, note, 261, note, 279, 305, 307, 315, 316, 320.  
 CHAMBRE (Jean de SEYSSSEL, comte de LA), 146, note.  
 — (Barbe d'AMBOISE, comtesse de LA), 146, note.  
 — (Sébastien de LA), abbé de Corbie, 146, note.  
 — (François, chevalier de LA). Voir VENDÔME (L'abbé de).  
 — (Charlotte de LA). Voir UNFÉ (d').  
 CHAMBORANT (Pierre de). Voir DRON.  
 CHAMBRILLANT (Le sieur de), prieur de Manosque. Est chaudement recommandé au Pape par la reine pour succéder au s' de La Carrière dans la dignité de grand maître de l'ordre de Malte, 1, note, 2.  
 CHAMLOISEAU (Le sieur de), enseigne du duc de Nevers, 358 et note, 359, 360, 361.  
 CHAMOIS (Le sieur de). Laisse dans

Dunkerque, il a rendu la place, 115, note.  
 CHAMPAGNE (Le grand prieur de). Voir SEURE (Le chevalier de).  
 CHAMPIGNY (Le sieur de), quartier de Paris. Lettre de la reine, 76.  
 — Et du roi, 76, note.  
 CHAMPIGNY (Vienne), 12 et note, 13, note, 14 et note.  
 CHANVALLON (Le sieur Harlay de), grand écuyer du duc d'Anjou.  
 CHAPELLE D'ANGILLON (La) [Cher], 106 et note.  
 CHAPELLE DES UNSINS (Christophe Juvénal ou Jouvenel de LA), lieutenant du roi en l'île de France, 82 et note, 83. — Accompagne la reine en Champagne lorsqu'elle va voir le duc de Guise, 243, note, 246, 247, 272, 276, 277, 283. — Envoyé au roi pour lui donner des nouvelles négociations, 457 et note.  
 — (Madeleine de LUXEMBOURG, dame de LA), 32, note.  
 CHAPELLES (Le sieur des), gentilhomme de la reine mère. Est envoyé vers le cardinal de Bourbon pour lui témoigner l'indignation de la reine, 298, 299, 313.  
 CHARANSONNET (Madame de). S'est montrée très partielle en poussant son mari à avantager particulièrement l'une de ses filles dans son testament, 38, 39.  
 — (Mesdemoiselles de), 38 et note, 39.  
 CHARLES IX, roi de France, 113, note.  
 CHARRETIÈRE (Le sieur), 94.  
 CHARRETON (Le sieur), conseiller à Lyon, surintendant du prince de Montpensier. Vient de mourir, 66.  
 CHARVELUT (Le sieur), 34, note.  
 CHASSINCOURT (Le sieur de), gentilhomme du roi de Navarre, 6, 170, 282, note, 291, note.  
 CHASTE (Aimar de CLERMONT, seigneur de), commandeur de Li-



- moges, de l'ordre de Malte. Est sorti avec des navires, 103. — Est désigné pour commander la seconde expédition des Açores, 121, note. — Recevra des instructions pour cette expédition, 127 et note, 144, note.
- CHASTELLIER (Jean de), seigneur du Mesnil, conseiller d'Etat et général des Finances. Feu le duc de Savoie l'a toujours apprécié, 79.
- (Hippolite de SCARVELLY, dame de), sa veuve, dame d'honneur de la reine mère. Catherine intervient auprès du duc de Savoie pour qu'elle soit exempte de charges pour les terres qu'elle et ses enfants possèdent en Savoie, 79.
- (Le sieur de), leur fils aîné, général de Piedmont après son père, 79.
- (René de DAILLON de LUZE, abbé des), évêque de Luçon, plus tard évêque de Bayeux, 246 et note, 247. — Sa dépêche donnant des nouvelles du duc de Mayenne, 249. — Il dit que le duc a très-bonne volonté pour le roi, 259.
- CHATELAIN (Claude de L'AUBESPINE), ambassadeur de France en Angleterre, 362 et note.
- CHATELROUX (Le comte de). A trouvé la mort à Auvers, 87, note.
- (Le sieur de), 108.
- CHATEAU-THIERRY (Liane), 152 et note, 264, 269.
- (Les officiers de justice, maires, échevins et habitants de). Lettre de la reine qui les complimente sur leur tenue lors de la surprise de la ville, elle leur recommande de donner bon ordre à leur sûreté en attendant que le roi envoie quelqu'un pour y veiller, 266.
- CHATELAIN (Le sieur de) GILBERT, comte de L., 235, note.
- CHATELLEAUX (Diane, duchesse de). Voir MONTMORENCY.
- CHATELLEAUX (Liane), 13, note, 296.
- CHÉTILOUX (François de COLIGNY, sieur de). Porteur de lettres au duc de Savoie, 42. — On dit qu'il fait une nouvelle levée, 85. — A envoyé un homme à la cour à propos de l'héritage de son oncle le cardinal, 245.
- (Odet de COLIGNY, cardinal de), 245.
- (Gaspard de). Voir COLIGNY.
- CHÉTILOUX-SUR-CHALABONNE (Christophe d'UNARÉ, comte de). Est chaudement recommandé par la reine et aussi par le grand prieur d'Auvergne pour occuper la place de surintendant de Dombes, 66 et note.
- CHÉTILOUX-SUR-MARNE (Marne), 264, 269.
- CHÉTRE (Claude, baron de LA). La reine le prie de remettre sa querelle avec le s' de Dron à plus tard et de ne rien entreprendre contre lui durant ses séjours près du duc d'Anjou, 141, 167, 168, 344, note. — Rallié à la Ligue, demande le gouvernement du Berri et l'entretien d'une compagnie, 263, 272. — Il lui est accordé vingt-cinq arquebusiers de garde, 274.
- CHÉVRES (Louis d'ONGVIES, seigneur de). La reine étant l'hôte de lui et de ses sœurs, elle appuie auprès du roi leur requête, 42 et note.
- CHÉVRES (Le comte de) [Somme], 42 et note, 113 et note, 115, 152, note.
- CHÉVREY (La dame de), 28.
- CHÉVREY (François Le Roy, seigneur de). Lieutenant général d'Anjou, de Touraine et du Maine, 28, note.
- CHÉVREY (Robert Miron, sieur de). Intendant général des finances, 34, note.
- CHÉVREY (Marne), 283 et note.
- CHÉVREY (Le château de) [Indre-et-Loire], 13, note. Les embellissements que la reine y apporte, 21 et note, 24, note, 223, 369 et note.
- CHÉZELLE (Anne de). A été élue à l'unanimité abbessse d'Argemont par les religieuses. La reine mère demande sa nomination au roi, 146 et note.
- CHÉVREY (Philippe HERAULT, comte de), garde des sceaux, plus tard chancelier, 52, note, 107. — Catherine lui écrit au sujet du payement des troupes du maréchal de Biron, 134. — Ensuite pour faire avoir cinq cens écus au s' de Belesbat pour porter au s' de Maine, 152, 189, 214, 307. — Petit mot de la reine pour assister le s' de La Fin, 334.
- CHOISIN (Le sieur). Est accompagné auprès du roi d'un mot de protection de la reine mère, 116.
- CLAYTON (Charles d'HOERTY de), chevalier de l'ordre du roi. S'apprête pour aller rejoindre le duc d'Anjou, 63 et note.
- (Élisabeth de BRAUVERDY, femme du sieur d'HOERTY de L., 62, note.
- CLÉMENT VII (Jules de MÉDICIS, pape sous le nom de). Était tuteur de la reine mère, 371, note.
- CLERMONT (Aimar de). Voir CLERMONT.
- (Renée de). Voir BAILLET.
- CLERMONT-FERRAND (Puy-de-Dôme), 361.
- CLERMONT-LOISÈVE (Hérault), 221, note.
- CLERMONT-TALLANT (Louise de L. Voir UZÈS (duchesse de).
- CLERMONT-TORRENT (Claude de). Voir RITZ (la maréchale de).
- CLÉMENT (Claude-Antoine de VIVRE, sieur de), conseiller du roi de Navarre. La reine apprécie ses bonnes dispositions; il doit attendre le roi à Paris, 129. — Son avis sur le fait de Marguerite de Valois, 13, et note, 140, note. — Est chargé par Henri III de contraindre le duc de Navarre à recevoir sa femme, 155, 157, 158, 172 et note, 17.

- La reine voudrait le charger de s'employer auprès du roi de Navarre, mais il ne s'y prête pas, 274 et note. — Elle prie le s<sup>r</sup> de Bellière de faire des efforts pour y arriver, 282 et note, 283, 291, note. — La reine compte toujours le faire partir, 308, 325. — Elle voudrait se servir de lui pour persuader le roi de Navarre de changer de religion, 376.
- CLERVAUX (DE). Voir VILLEQUIER (René DE).
- CLÉRY (Le doyen et le chapitre de l'église de) [Loiret]. La reine leur écrit au sujet d'un contrat à passer concernant la rente d'une messe journalière pour le repos de l'âme de Henri II, 24. — La reine veut transférer sur autre terre cette fondation qui reposait sur Levroux, 70.
- CLÈVES (Henriette DE). Voir NEVERS (duchesse DE).
- (Catherine DE). Voir GUISE (duchesse DE).
- COBHAM (Sir Henry), ambassadeur d'Angleterre en France, 25. — Est reçu par le roi et la reine mère, 26, 39, note, 41, 75, 77, 118, note. — Parle à la reine mère de l'intérêt de quelques marchands anglais et des conventions qu'on observera à la suite. Dit que le duc d'Anjou doit épouser une femme plus jeune que la reine sa maîtresse, 119, 120. — Est remplacé par lord Stafford, 151, 152.
- COLIGNY (Gaspard de CHÂTILLON, seigneur DE), amiral de France. — Sa fille épousera le prince d'Orange, 95, note.
- (Odet DE). Voir CHÂTILLON.
- (François DE). Voir CHÂTILLON.
- (Louise DE). Voir ORANGE (princesse D').
- COLINEAU (Le sieur), 27.
- COLLARD (François), chanoine de Saint-Étienne-de-Troyes, 256.
- COLOGNE (L'archevêque DE). Voir WALDBURG (Gebhardt II, DE).
- COLOGNE, ville de la Prusse rhénane, 140.
- COMBAS (Le capitaine), 167.
- COMBLIZY (Le vicomte DE). Voir PINART.
- COMPIÈGNE (Oise), 319.
- CONDÉ (Henri DE BOURBON, prince DE), lieutenant général en Picardie. La reine lui demande des explications sur une assemblée qu'il fait à Saint-Jean-d'Angély, 5. — Reçoit le roi de Navarre, 10, note. — La reine l'a fait engager à venir la voir, 19. — Elle lui écrit en le priant de seconder le s<sup>r</sup> d'Escars dans sa mission vers le roi de Navarre, 35. — Autre lettre, 43. — Veut observer la paix, 85. — Catherine lui recommande de procurer le repos au pays, 87. — Petite lettre de la reine, 237, 273, note, 299, note, 344, note, 366, note, 369.
- (Louis DE BOURBON, prince de), 152, note.
- (Françoise D'ORLÉANS-Longueville, princesse DE), sa veuve. Ce qu'elle a dit de son beau-fils le prince de Condé, 19.
- CONDÉ-SUR-MARNE (Marne), 316 et note.
- CONDOM (Gers), 176.
- CONORÉ (Le sieur), 329.
- CONQUET (LE) [Finistère], 472.
- CONSEIL DES FINANCES (Messieurs du). Lettre de la reine qui les presse de faire envoyer promptement des vivres à la Tercère, 120. — Elle leur parle du paiement des Suisses revenus de Flandres, 132. — Et de la levée des tailles, 137. — Il faut satisfaire les Suisses, et la reine les prie de leur envoyer au moins 100,000 écus, 144, 179.
- CONSTANCE (Le sieur DE). A envoyé un homme avec des nouvelles à Saint-Maur-des-Fossés, 56, note.
- CANTARELLI (Le cardinal Mathieu). Voir SAINT-ÉTIENNE.
- COPPEL, château et terre appartenant à Catherine de Médicis, qu'elle vendit en 1586, 485 et note.
- COQUIGNY (Jean DE), sieur de Cuvill'e, capitaine, 5 et note.
- CORBIE (Somme), 320 et note.
- CORMERY (L'abbaye de) [Indre-et-Loire], 214 et note.
- CORNUSON (François de LA VALETTE, sieur DE), sénéchal de Toulouse, 184 et note.
- CORREGGIO, ville de duché de Modène, 223 et note.
- CONTOIS (Le chevalier), serviteur du duc de Ferrare, 232.
- COSSÉ (Charles DE), maréchal de France, 16, note.
- (Charlotte d'ECQUETOT, maréchale DE), 16, note.
- (Timoléon DE), leur fils aîné, 16, note.
- (Charles DE), leur second fils. Voir BRISSAC.
- COTTON (Le sieur), premier président au parlement de Bordeaux, 242.
- CRABT (Le sieur), 294.
- CREMS, château féodal qui faisait partie du comté d'Auvergne, 485 et note.
- CRÈVECOEUR (François DE GOUFFIER, seigneur DE), lieutenant général en Picardie, 69 et note, 125. — Sa correspondance, 125, note. — La reine lui recommande d'assurer le voyage du duc d'Anjou et des troupes licenciées, 134, 136, note, 137. — A fait part à la reine des désordres causés par les troupes à Cambrai, 177 et note.
- CROIX (Camille DE LA). La reine s'intéresse à lui et désire lui faire avoir un bénéfice par le cardinal d'Este, 27, 179.
- CRUY (Guillaume DE), capitaine sous Charles-Quint, 236, note.
- CRUY (Philippe DE). Voir RENVY (marquis DE).

CRESSOL (Jacques de). Voir UZÈS (duc d').

CRESSOL (Galliot de). Voir BRAUDISNER.  
CUISSAY (La dame de). 88.

CURTON (marquise de). Voir PAUV (Renée de).

## D

DALON (Le capitaine). 189.

DANERY (Marne). 312 et note.

DARAY (Charles de), ambassadeur en Danemark. La reine, appréciant ses services, lui dit de continuer de favoriser les affaires du duc d'Anjou en Danemark, 45. — Elle le charge de s'enquérir s'il y aurait moyen d'acheter des vaisseaux en Danemark ou en Suède, 71, 72. — Il sera satisfait pour ce qui concerne ses gages, 75. — La reine le loue de s'être employé pour le duc d'Anjou, dont elle attend des nouvelles: elle lui demande une réponse au sujet des navires à acheter, 89. — Elle trouve très bien son expédient de dédommager les marchands français des prises faites, par quelques grands vaisseaux du roi de Suède, 103. — Comme il peut se procurer facilement le bois, la reine lui écrit au sujet des ouvriers qui lui sont nécessaires pour construire les vaisseaux, 149 et note. — Lettre de la reine mère au sujet des troubles que veut faire naître le sieur de Segur, 194. — Elle lui recommande d'envoyer des nouvelles et d'avoir l'œil ouvert sur ce qui se passe par delà. Lui promet qu'il sera payé de ce qui lui est dû, 348. — Elle y tiendra la main, 350. — Lui parle encore de l'argent qu'on lui doit, 363.

DANZAY (Thomas SUTREAU, dit QUISSAUME, seigneur de), méderin de Louis XI, 45. note.

— (Jean QUISSAUME, seigneur de), 45. note.

— (Jeanne PAVEN, femme de Jean QUISSAUME, seigneur de), 45. note.

DANZAY (Le domaine de) [Deux-Sèvres], 45. note.

DAUPHIN (Le prince). Voir BOURBON (François de).

DAX (L'évêque de). Voir NOAILLES (François de).

DELAFA (Jacques), procureur de la Chambre des comptes. Est nommé échevin de Paris, 124 et note.

DEMETRIO (Pierre), prince de la Grande-Valachie. Sera accompagné dans son voyage par le secrétaire Berthier, 41.

DENDRAVOUX (ville de Flandre), 92 et note, 93, 94 et note, 216.

DEVIS (Le sieur), secrétaire de la reine de Navarre, 27.

DERBY (Le comte de). Doit venir apporter l'ordre de la Jarretière au roi, 198, 203.

DESBORDS (Le sieur). Il sera payé du drap qu'il a livré pour les Suisses, 143.

DESLANDEN (Le sieur), 344.

— (Marie BROCHETEL, dame), dame d'honneur de la reine mère. Veuve en premières nocces du sieur Bourdin de Villaines, la reine veut qu'elle soit protégée pendant les six mois qu'elle a pour changer de religion, 344.

DESROYES (Philippe), abbé de Tiron. Est nommé abbé de Josaphat, 66. note.

DIAPPE (Seine-Inférieure), 127. note. — Le cardinal de Bourbon demande le château comme place de sûreté, 305.

DIVREVILLE (Joachim de), gouverneur de Champagne. Catherine l'engage à faire justice de ceux qui causent des désordres ou font des levées, 108. — Elle le loue de ses ser-

vices, 182. — Il doit veiller à ce que Troyes ne soit pas trahi par ceux qui ont prêté serment, 265. — La reine le fait avertir que les troupes du duc d'Anjou se dirigent vers Troyes, 312.

DIXMUND, ville de Flandre, 94 et note.

DOLFIN (Giovanni), ambassadeur des Seigneurs de Venise à Paris. Le remplacer le sieur Giovanni Moron France, 220, 356.

DOMBAS (La principauté de), a été restituée au duc de Montpensier par François II, 66. note.

DORIA (Le capitaine André). Il a apporté de l'argent au roi d'Espagne. On ignore encore dans quelle intention, 216.

DORMANS (Marne), 326 et note.

DOUGLAS (Archievêque). Le sieur de Mauvissière doit se concerter avec lui pour les affaires d'Écosse, 56.

DOLVAIN-EN-CHABLAIN (Le prieur de [Haute-Savoie]), 147 et note.

DRAGO (Sieur de FERRAS Jean-François). Allant à Nice pour ses affaires. Est recommandé par la reine au duc de Savoie, 7.

DRON (Pierre de CHAUBERT, dit de). Porteur de dépêches entre Cour et le duc d'Anjou. La reine veut que sa querelle avec le sieur de la Châtre soit remise, 141 et note.

DUMBARTON, ville d'Écosse, 65 et note.

DUMASQUE (Nord), 94, 95. note, 114. note. — La redoute, 115 et note, 150. note.

DUPRÉ (Le sieur), valet de chambre du cardinal de Bourbon. Catherine le recommande aux échevins de

- Rouen pour l'office de trésorier des États de Normandie, 54.
- DUMAS (Jean DE DUFORT, vicomte DE), chambellan du roi de Navarre, 130, note, 300 et note.
- DUMAS (Marguerite d'AUNE DE GRAMONT, vicomtesse DE). La reine mère est indignée de ce qu'elle est revenue à Paris, espère qu'elle s'en ira avant son retour, 125 et note, 126 et note, 129, note, 170, note, 300 et note.
- DUFORT (Jean DE). Voir DUMAS.
- DYON (*Côte-d'Or*), 243, note, 296, note.

## E

- ÉCOSSE (Messieurs de la noblesse d'). Lettre de la reine mère pour exprimer ses bonnes intentions concernant l'entretien de l'amitié entre les deux pays, 191.
- ÉMOND (Le Père). Voir AUGER.
- EMONOT (Philippe, comte D'), 188, note.
- ELIENNE (Barthélemy, D'). La lettre que lui adressait Philippe Strozzi, 43, note, 204 et note. — La reine lui a acheté des terres pour en faire don aux religieuses des Murates, 208, 209.
- (Alphonse D'), fils du précédent, abbé de Maizières, 108, note. — La reine, qui l'aime beaucoup, intervient auprès du duc de Savoie pour lui obtenir une faveur, 204.
- (Charles D'), fils de Julien et neveu de l'abbé de Maizières. Son oncle désire l'avoir comme coadjuteur de l'abbaye de Hautecombe, 204 et note.
- (Jacques D'), chevalier de Malte, cousin de Barthélemy. Est chargé par la reine de veiller aux affaires d'intérêt de Strozzi auprès de l'évêque d'Albi, 43, 353.
- (Julien D'), chevalier servant de la duchesse de Savoie. Sa lettre sur le mariage de la princesse de Lorraine et sur l'injure faite à la duchesse de Nemours, 486 et notes.
- (Maxin D'), capitaine. Sa lettre à la reine mère, 421.
- ELIEUR (Charles DE LORRAINE, marquis, puis duc D'), 242, note, 271, 272, 205, 316, 329, 331. — Les Ligueurs demandent pour lui le gouvernement d'Anjou, 465, et la lieutenence générale des villes du Dauphiné, 472, 474.
- ÉLISABETH, reine d'Angleterre, 1, 7 et note. — Est aux petits soins pour le duc d'Anjou, 10, 11 et note. — Tient à être déchargée de l'affaire de Flandre; ce que le sieur de Mauvissière est chargé de lui représenter, 11 et 12, 25, 26. — Elle met toujours des obstacles à son mariage, 29, 30. — Le roi ne peut plus faire de concessions en ce qui concerne les frais de la guerre, 31. — Devrait secourir don Antonio, 39. — Ses exigences pour les navires anglais, 39, note, 40, 41. — Désespère Catherine par les difficultés qu'elle cherche pour retarder le mariage, 48; — En attendant, le roi a commandé un beau carrosse à son intention, 48, note. — Habiletés qu'elle déploie, 55 et note, 60. — Encore son mariage. Catherine trouve qu'elle ne doit se mêler des affaires de l'Ecosse qu'en faveur du jeune prince, 64. — La reine mère lui écrit pour la prier de seconder M. de La Motte-Fénelon, qui ira en Écosse, 67. — Toutes ses exigences montrent combien peu elle désire le mariage, qui menace de se rompre, 73, 75. — S'est montrée très gracieuse en voulant céder douze de ses navires au roi, 77. — Mais le mariage ne se fera pas, 83. — Elle fait des condoléances au duc d'Anjou après le désastre d'Anvers, 84. — Henri III prétend n'avoir jamais été opposé au mariage de son frère, 88, note. — La reine mère compte profiter plus tard de son offre de douze navires, 91. — Ses bonnes relations avec la France et son opinion sur les Pays-Bas, 100 et note. — Voudrait se rendre à Douvres pour rencontrer Catherine et la reine de Navarre, 105, 109. — La reine mère se défend de vouloir faire l'accord entre le duc d'Anjou et Philippe II, 105. — Elle lui écrit pour revenir au projet de mariage, 115. — Son ambassadeur s'entretient avec Catherine des intérêts des deux pays. Elle renonce au mariage, 119, 120. — Catherine charge M. de Mauvissière de l'assurer de la grande affection du duc d'Anjou, 123, 139, note. — Lettre de Catherine à l'occasion de l'arrivée de lord Stafford, 151. — Lettre à la reine Louise, 151, note, 156, note. — Elle doit être satisfaite de ce que Henri III n'a point envoyé d'armée en Écosse. Elle se joindra à la reine mère dans ses efforts pour la paix, 158, 160. — Le roi tâche d'obtenir qu'elle rende la liberté à Marie Stuart, 161 et note. — La reine mère lui en parle avec beaucoup de prudence, 162. — Catherine tient surtout à conserver son amitié, 184, 185. — Donne l'ordre de la Jarretière à Henri III. Est disposée de s'unir à la France contre le roi d'Espagne, 198. —

Sidney est envoyé à la cour à l'occasion de la mort du duc d'Anjou, 199. — La reine mère lui écrit pour excuser le roi, qui part pour un voyage, 199, 200, 202, 203 et note. — Catherine, très heureuse de sa lettre, voudrait pouvoir lui envoyer des fruits de Chenonceaux, 223, 224. — A demandé le rappel de Mendoza au roi d'Espagne, 226, note. — La reine mère la fait entretenir par le sieur de Mauvissière en faveur du roi et de la reine d'Écosse, 227, 228. — S'occupe des Ligueurs, 245. — Le cardinal de Bourbon prétend qu'elle soutiendrait le roi contre ceux qui se soulèveraient, s'il supprimait la religion réformée en France, 269. — Catherine craint qu'elle n'aide les huguenots, 275. — Sa lettre à Catherine de Médicis, 237 et note. — Propose qu'elle fait tenir à la reine mère par Stafford, son ambassadeur, 240 et note.

ÉLISABETH de France, reine d'Espagne, 215 et note, 217, 309.

EXTRAIGES (François DE BALZAC, sieur d'), gouverneur d'Orléans. La reine se méfie de lui, 252. — Il ne conservera pas la ville au roi, 254, note. — Le duc de Guise lui fait donner des nouvelles des Ligueurs, 298, note, 305, 307, 320. — Les princes confédérés demandent pour lui le gouvernement d'Orléans, 463, 472, 474. — Marie TOUCHET, dame d'), 252, note.

ÉPERVAY (Marcel), 244, note, 279.

ÉPERON (Jean-Louis DE NOGENT DE LA VALETTE, duc d'), favori de Henri III. Gouverneur de Metz, 65, note, 134, note. — Porteur de lettres à la reine de Navarre, qui est peu disposée à le recevoir, 199. — Voyage avec un train magnifique quand il va visiter le roi

de Navarre de la part du roi; la reine mère s'inquiète de l'attitude de Marguerite vis-à-vis de lui, 194 et note, 196. — La reine de Navarre le recevra dignement, 200, 214, 240, 245. — Défend Metz contre les Ligueurs et conserve la ville au roi, 263, note, 280, note, 283, 299, 311 et note, 312, 367, note. — Sa lettre à Bellière sur le roi et la reine de Navarre, 436.

ÉPIRAY (François d'). Voir SAINT-LUC.

ÉPIROY (Pierre DE MELEN, prince d'), 236, note.

ESCALIN (le capitaine BOISSEAU d').

La reine demande qu'il soit châtié, 81. — Que son navire soit arrêté, 82. — Elle le juge comme ne sachant que piller, 89. — Est allé rendre compte au roi de sa conduite, 89, note.

ESCAUS DE PÉRUSSON (Charles d'), évêque de Langres. Le roi de Navarre n'a pas bien apprécié ce qu'il lui a demandé de la part de la reine mère, 126 et note.

— (Jean d'), comte DE LA VACQUON.

La reine veut le faire servir d'intermédiaire entre le roi et le roi de Navarre, 22, 23. — Est envoyé au roi de Navarre, 35, 43.

— (Le sieur d'), le jeune, 34, note.

ESCOURSAU (François d'). Voir SECURIS.

ESNEVAL (Charles DE PARNEL, baron d'), ambassadeur de France en Écosse. Part pour l'Écosse, accompagné de lettres, 365 et note.

— (Madeleine PINART, baronne d'), 365, note.

ESPAGNE (Philippe, prince héritier d'), 222.

— (Isabelle et Catherine, infantes d'), petites-filles de Catherine de Médicis. La reine demande à M. de Longlée de leurs nouvelles, 104. — Il est de nouveau

question du mariage d'une d'elles avec le duc d'Anjou, 119, 222, 239 et note, 172. — Catherine va épouser le duc de Savoie: la reine mère aimerait la voir ou mieux encore les deux sœurs, 215 et note, 217, 222, 232 et note, 233. — La nouvelle mariée sera reçue à Nice par toutes les dames de la noblesse de Piémont et de Savoie, 238, 266, 309.

ESPAREUX (Jean-Paul d'). Voir LASAN.

ESPINAC (Pierre d'), archevêque de Lyon. Accompagne la reine en Champagne pour parler au duc de Guise, 243, note, 246 et note. — Ira trouver le roi pour lui raconter ce qui a été dit entre la reine mère et le duc de Guise, 247. — Le duc attend son retour 248, 249, 250. — Revient de voir le roi, 252. — Est arrivé après avoir été retenu en route, 258 et note. — Est travaillé de la goutte, 263, 264, 266, 268, 269, note, 269. A très bien parlé pour la reine à l'entrevue avec les Ligueurs, 270, 273, 284, 285, 317, 319, 320, 321.

ETEX (Louis, cardinal d'), 2. — Catherine lui écrit au sujet de son procès, 9, 27. — Elle lui en re-parle, 87, 100, note. — Lui demande franchement ce qui en est du mariage de Léonore de Médicis avec le prince de Mantoue, lui parle d'autres projets, 154, 164, 174, 188. — La reine exprime à la duchesse de Nemours toute la gratitude qu'elle ressent pour lui, 234. — Elle lui demande de lui faire avoir le chapeau de cardinal Marcel d'Aquaviva, 235. — Le sieur de Villeroi lui a demandé de donner sa voix au cardinal Farnèse, lors de l'élection pape; le roi tâche aussi de le persuader de lui, 270, 272, 299.



GEORGES, huissier de la reine mère.  
Voir BERAT.

GERARDS (Balthazar), assassin du prince d'Orange, 198, note.

GERMIGNY (Jacques DE), baron de Germoles, ambassadeur à Constantinople. Doit s'employer auprès du Grand Seigneur en faveur du prince de Valachie, 41. — Sera rappelé, mais la reine le rassure que ce n'est aucunement parce que le roi est mécontent de ses services, 169.

GESSEVAL (Le sieur DE). Tombé dans l'échauffourée d'Anvers, 87, note.

GIEN (Loiret), 329.

GIRARD (Le sieur). Nommé par le roi dans une commission d'enquête, 76, note.

GLAS (Le seigneur DU ou LE), gentilhomme de la chambre du roi. Envoyé par le roi vers les seigneurs de Venise pour plaider en faveur du comte Avegado, 238. — Il verra en passant la duchesse de Nemours, 238.

GONDI (Jérôme DE), gentilhomme de la chambre du roi, introducteur des ambassadeurs. Est chargé par la reine mère de s'entendre avec J.-B. de Tassis au sujet du mariage espagnol proposé pour son fils, qui ne sera en rien traversé par la négociation du duc d'Anjou avec le duc de Parme, 122.

— (Louise DE BUONA-CORSI, femme de Jérôme DE), pourrait être utile à la reine de Navarre, 185.

— (Antoine-François DE). La reine le recommande au grand duc de Toscane pour le commissariat de Pise, 23, 24.

— (Antoine DE), seigneur du Perron, maître d'hôtel de Henri II, 175, note.

— (Albert DE), fils du précédent et de Catherine de Pierre-Vive.  
Voir RETZ (le maréchal DE).

— (Pierre DE), évêque de Paris,

conseiller au Conseil d'État, frère du maréchal de Retz, chargé à Rome d'une mission extraordinaire, dont il s'acquittera très bien, 356 et note. — A passé par Turin : la reine le remercie des nouvelles qu'il a envoyées du duc et de la duchesse de Savoie, 375.

GONTAUT (Armand DE). Voir BIRON.

— (Jeanne DE). Voir CAUMONT.

GONTAUT-SAINT-BLANCART (Armand DE), fils du maréchal de Biron, mort à l'échauffourée d'Anvers, 87, note.

GONZAGUE (Louis DE). Voir NEVERS (duc DE).

— (Guillaume DE). Voir MANTOUR (duc DE).

— (Vincent DE). Voir MANTOUR (prince DE).

GOUFFIER (François DE). Voir CRÈVE-CŒUR.

GOUGNIES (Antoine DE), gouverneur du Quesnoy, agent du prince de Parme, 151. — Ses lettres à la reine mère, 151, note, 152, note. — Le duc d'Anjou traite avec lui, 156, 157 et note.

GOUGEURS (Ogier DE), baron de Vayres, général des finances en Guyenne, 4 et note, 26, 27, 40, 80. — Il devra en secret envoyer une barque chargée de blé du côté du Portugal et trouver un homme capable pour faire le transport, 81, 242, 244.

GOURRIÈ (Guillaume DE). S'est traité treusement emparé de la personne de Jacques Stuart, 65, note.

GOUY (Le sieur DE), lieutenant de la citadelle de Cambray, 230.

GRAMONT (Antoine D'AURE, dit DE), vicomte d'Aster, 130, note.

— (Hélène, dame D'AURE, DE). Elle doit user de son influence pour que sa fille quitte Paris, 126, 130 et note.

— (Marguerite D'AURE DE), leur fille. Voir DURAS.

GRANDMONT (Les enfants du sieur DE). Réclamation de leur tuteur pour un

navire pris lors de l'expédition de Strozzi, 242.

GRANDPRÉ (Le comte DE), 320.

GRANDRUX (Madame DE), 107.

GRANGE (Le sieur DE LA), 49.

GRANGIER (Jean). Voir LIVERDIS.

GRÉGOIRE XIII, pape. Est sollicité par la reine en faveur du s<sup>r</sup> de Chambrillant pour le faire investir de la dignité de grand maître de l'ordre de Malte, 1. — Puis en faveur de la princesse de Salerne pour la récompenser de sa négociation à Menerbes, 9, 23, 26, 32, note, 33. — Catherine le prie de faire rendre la liberté à Fabritio Palavicino; le roi lui envoie dans le même but le secrétaire Arnaud, 34. — Elle insiste pour qu'enfin M. de Foix obtienne l'archevêché de Toulouse, 46. — Le fait remercier de la décision prise dans son procès, 62. — Le calendrier grégorien est accepté partout, 66, note. — Son opinion sur la défaite de Strozzi, 74, note. — Le procès de la reine, 87, 97. — Catherine lui demande le chapeau de cardinal pour son petit-fils l'évêque de Metz, 174, 188, note, 212. — Elle lui écrit pour accréditer le marquis de Pisani nommé ambassadeur près de lui, 240. — Il est soupçonné d'autoriser la Ligue, 244, note, 259, 271, note, 345, note, 370.

GRETZ (Seine-et-Marne), 288 et note. — La reine intervient pour qu'il n'y ait point de garnison dans la ville qui est à elle, 289.

GRIGNON (Louis-Adhémar DE MONTREIL, comte DE), 241.

GRIGNON (Seine-et-Oise), 139 et note.

GRIMALDY (Le sieur). Protégé par le cardinal d'Armagnac, 67 et note.

GUADAGNE ou GADAIGNE (Jean-Baptiste, abbé DE), 106, 362.

GUERCHER (Le sieur DE LA). La reine lui est très reconnaissante de ce qu'il a avancé l'argent pour les

frais de la défense de Metz, 323.  
GUDAIN (Claude), architecte de la reine mère, 174, note.

GUSLE (Le sieur DE LA), gouverneur d'Auvergne pour la reine mère. Lettre avec des instructions de la reine, 261, note. — Etat des gens de guerre à payer dans les châteaux du comté d'Auvergne, 485.

GUICHARD, valet de chambre du vicomte de Turenne. Les lettres que son maître lui écrit, 159, note.

GUICHÉ (Philibert DE LA), ami du duc d'Épernay, 470.

GUISE (Henri DE LORRAINE, duc DE), 51, note, 101, note, 226, note, 233, note. — Lettre que lui écrit la reine mère avec prière de s'expliquer sur ce qu'on dit de ses levées et des cornettes qu'il attend, 239. — Elle a encore appris de mauvaises nouvelles : le sieur de Maintenon est envoyé pour lui en parler, 242 et note, 243. — Elle l'attend à Épernay et le prie d'y venir, 245. — A l'entrevue, il rejette tout sur la nécessité de s'apposer aux protestants; mais ne veut s'expliquer franchement, et tâche de faire partir la reine d'Épernay, et veut présenter une requête au roi, 245, 246 et 247. — Il a fait main basse sur les deniers et les poudres, 247, 248. — L'évêque de Châlons croit que lui et ses amis céderont pourvu que l'honneur soit sauf, 248. — Le duc de Lorraine lui a parlé et prétend qu'il se repent de ce qu'il a fait; il continue pourtant à rassembler des forces, 250, 251. — A pris une partie de l'argent de Châlons pour ses gens de guerre, 253 et note, 254, 256, 257. La reine l'attend le lundi 22 avril pour la conférence; il a détourné le duc de Mayenne d'y assister, 259, 260, 261 et note, 262. — Il s'empare de plusieurs villes,

et refuse toujours de se trouver avec la reine à Épernay, 263, 264. — Se rencontrant avec la reine, il exige que la religion réformée soit interdite, et promet que, pendant quinze jours de trêve, il ira voir ses partisans pour avoir leur procuration et traiter en leur nom, 267, 268, 269. — La reine lui reproche de l'avoir fait attendre à Épernay, et d'avoir surpris plusieurs villes, 269. — Il est très ferme dans ce qu'il exige contre les protestants, mais ne veut pas s'expliquer sur les moyens avec lesquels il fera la guerre, 270, 274. — Catherine l'attend avec le cardinal de Bourbon, 275, 277. — Ne veut séparer de la question de la Religion celle des villes qu'il demande pour sa sûreté, 278. — Il dit avoir besoin d'aller à la frontière pour voir ses reîtres, 279. — Malgré la trêve il attaque des villes, 280. — Retient les sieurs de Schomberg et de Liédieu prisonniers; veut échanger le dernier contre le sieur Villefavié. Est parti pour s'assurer de Toul, 281, 282. — Ses gens mettent le désordre dans les terres de son cousin le duc de Lorraine, 283, 284. — S'est plaint que les suisses s'approchent du duc de Mayenne, menace de faire avancer ses reîtres, mais finalement promet d'observer ce qui a été accordé avant le départ du sieur Miron, 286 à 288, 289. — A quitté Châlons pour aller recevoir ses reîtres; fait provision de vivres et paraît vouloir marcher vers Paris, 290. — Il n'est pas revenu à Châlons, fait de nouvelles conditions et tâche de retarder l'entrevue, 293, 294. — La reine pense qu'il est de retour à Châlons, 296, 297. — Elle le fait presser de venir la trouver, 298, 300. — Regrette de

ne pas avoir réussi à Metz. La reine est scandalisée de ses prétentions, 301. — Il est « comme un maître d'école » et fait du cardinal de Bourbon ce qu'il veut, 302, 304. — Il est très difficile à satisfaire pour les villes de sûreté, 305. — Dit n'avoir point de pouvoir pour traiter sans les conditions exigées, 306. — Pour sa sûreté personnelle il ne veut pas de Sainte-Menehould et Saint-Dizier, 307, 309, 310, 311, 312. — A l'intention de quitter Châlons pour faire marcher ses troupes, 313, 314, 315. — Laisse des garnisons dans les environs de Châlons et Reims, 316, 317 et suiv. — La reine se méfie de lui, 323. — Il est venu avec les cardinaux. Villeroy va le voir, 324. — La paix étant faite, il sera obligé de laisser ses troupes éloignées de Paris, 325. — Il a écrit à la reine que ni les Suisses, ni les troupes ne doivent avancer, et qu'il évitera que les deux partis se rencontrent et s'attaquent, 326. — Demande une suspension d'armes en attendant la prochaine assemblée, 327, 330, 331, 332. — Prétend que les suisses du roi sont pour la plupart protestants, 333 et suiv. — La reine a reçu l'état de la levée des suisses du roi dont elle compte se servir contre lui, 334. — La paix est conclue, 339. — Offrira ses hommages au roi, 340 et note. — La reine lui écrit et lui recommande encore de se tenir à ce qui a été accordé, 341. — Elle insiste pour qu'il laisse ses soldats qui ruinent le pays, 345. — La reine voudrait écrire au sujet de la reine de France, 352. — Elle l'assure de la bonne volonté du roi et fait mention au fait d'Autonne, 365. — La reine l'engage à venir



roi et ensuite à aller dans son pays où sa présence est nécessaire, 366, 374, note.

**GUISE** (Catherine DE CLÈVES, duchesse DE). Est très bien disposée pour s'employer envers son mari et ses cousins afin de faire réussir la négociation d'Épernay, 249.

— (Louis DE LORRAINE, cardinal

DE), 51, note, 226, note. — Catherine lui écrit à cause des nouvelles qu'elle a apprises sur lui et ses frères; le sieur de La Viéville lui est envoyé, 242. — Assiste à l'entrevue avec la reine, 267, 270. — Se plaint que les forces du roi marchent vers la Normandie: la reine lui rappelle que les ducs

d'Aumale et d'Elbeuf n'osent rien y entreprendre de leur côté, 271, 272, 277, 284, 286, 288, 290, 297. — La reine l'attend pour terminer les affaires, 298, 302 et suiv. — Est arrivé avec son frère et le cardinal de Bourbon, 323, 324, 328, 330, 339, 340 et note. **GUITAUT** (Le capitaine), 298, note.

## H

**HA** (Le château du), à Bordeaux, 263.

**HALOT** (Le capitaine DE), 366, note.

**HARLAY** (Achille DE), premier président au parlement de Paris. La reine lui écrit sur les précautions à prendre contre les maladies contagieuses qui règnent à Paris, 222.

**HAUSSONVILLE** (Le baron Jean D'), lieutenant général du Verdunois, chargé par la reine mère de décider le duc de Guise à venir la trouver, 455, 456. — Envoyé par le duc de Lorraine au duc de Guise, 254, 256, 260, 262, 263, 264. — Entretient la duchesse de Nemours de la part du duc de Lorraine d'un mariage entre leurs enfants, 225.

**HAUTEFORT** (Jean DE BELLÈVRE, seigneur DE), premier président du parlement de Dauphiné. — La reine lui exprime son contentement de son départ pour la Suisse, 19, 20, note. — Et ensuite sa satisfaction sur ses efforts pour renouveler l'alliance, 49 et note, 53. — Sa lettre à la reine, 53, note. — Elle le complimente de ses démarches pour conclure l'alliance, 59.

**HAUTEMER** (Guillaume DE). Voir **FERVAQUES**.

**HAVINCOURT** (*Pas-de-Calais*), 349 et note.

**HAYE** (Le sieur LA), courrier, 326.

**HENNARC** (Le baron D'), gentilhomme du duc de Savoie. — Envoyé à la

cour de Vienne pour annoncer le mariage de son maître, 217 et note.

**HENNIN** (Le sieur DE), secrétaire des États généraux des Pays-Bas, 157, note.

**HENRI III**, roi de France. — Ne veut pas avoir de responsabilité financière dans l'affaire de Flandre, 8. — Sa lettre, 8, note. — S'occupe de l'entreprise du Portugal, 8, note. — A écrit à la reine d'Angleterre, 11, 22, 25, 28, note. — Son attitude dans l'affaire du mariage de son frère, 29, 30, 31, 32, 34. — Sa complaisance pour satisfaire aux exigences d'Élisabeth reste sans effet, 39, note. — La reine appuie auprès de lui une requête de la famille de Chaulnes, 42. — A chargé le sieur de Rouville et ensuite le sieur de Chavigny d'intervenir entre les ducs de Mantoue et de Nevers, 48 et note. — Sa lettre à Mauvissière, 48, note. — Ses ennuis à cause des affaires des Pays-Bas; son opinion sur le maréchal de Biron; confidences au sieur de Villeroy, 51, note. — Écrit au même et s'inquiète de Strozzi, 55, note. — Les affaires d'Écosse, 56, note. — Ses lettres en faveur du mariage de son frère, 60 et note. — A chargé la reine d'Angleterre des frais de la guerre aux Pays-Bas,

64. — Son opinion sur la défaite de l'armée navale, 65, note. — Sa lettre à de Mauvissière, 67, note. — Parti pour la chasse, laisse les affaires à la reine mère, 71. — Sa lettre aux quatre commissaires chargés d'une enquête dans les provinces, 76, note. — Sa lettre à de Mauvissière; il se défend d'avoir été contraire au mariage d'Angleterre, 88, note. — Désavoue le duc d'Anjou en ce qui concerne l'échauffourée d'Anvers, 91 et note. — Sa lettre au prince de Mantoue pour arranger les affaires entre son père et le duc de Nevers, 98, note. — Est disposé à secourir son frère, 108. — Refuse de se mêler au procès de M<sup>me</sup> de Longueville, 114. — Tout à ses dévotions, il ne s'occupe point des affaires. Grave insulte à sa sœur, 118, note. — Sa lettre à Villeroy; il s'oppose à ce que le comte de Brissac commande la seconde expédition des Açores, et entend faire respecter les droits de l'amiral de Joyeuse, 121, note. — A chassé sa sœur, 125, note, 126. — Donne des explications peu satisfaisantes au roi de Navarre, 129, note, 132, 133, note. — Ce qui a été dit sur l'affaire de Marguerite, 138 et 139, note. — Pinart lui demande de signer une lettre à M. de Maisse, 144, note. — Sa mère le

prie de nommer M<sup>me</sup> de Chezelle, abbesse d'Argensolles, 146. — Suites de sa conduite avec sa sœur, 149, note. — Sa lettre à M. de Danzay, 149, note. — Veut forcer le roi de Navarre à recevoir sa femme, 155. — Marguerite voudrait qu'il eût pitié d'elle, 155, note. — Sa harangue à Saint-Germain, 156 et note, 157, 160, note. — A reçu son frère, 174, 175, 176. — Abandonne ses affaires pour se livrer à une dévotion exagérée; écrit au sieur de Villeroy; s'informe auprès de la reine mère de la santé de son frère, 178 et note, 180, note. — Demande au prince de Parme la libération du sieur de la Noue, 187, note. — Sa lettre au roi de Navarre, 189 et note. — Le roi d'Espagne veut, après la mort du duc d'Anjou, que Cambrai lui soit rendu, 191, note. — Ses libéralités envers le duc d'Épernon, 194, note. — Les funérailles de son frère, 197, note. — Il a bientôt quitté le deuil, 199. — Il est parti pour Lyon: les affaires avec l'Angleterre attendront son retour, 202, 203 et note. — Lettre de sa mère, 214. — Il craint des troubles en Languedoc, 221, note. — Il est revenu en bonne santé, 223. — Sur le point de donner son appui aux Pays-Bas, il en est empêché par l'ambassadeur d'Espagne, 233, note, 241. — Lettre de la reine après avoir vu le duc de Guise, 245. — Autres lettres touchant son entrevue, 247, 248. — Elle lui recommande toujours de préparer ses forces pour pouvoir imposer la paix, 250. — L'archevêque de Lyon est retourné à Épernay

avec ses ordres, 253. — La reine trouve son manifeste très bien, et lui conseille d'ajouter qu'il veut tenir les États, 255. — Sa lettre au duc de Nevers, 255, note. — La reine se préparant à aller trouver le duc de Guise, lui demande ses intentions, 258. — Elle lui envoie la lettre du cardinal de Bourbon, et le tient au courant de sa santé, 260. — En attendant que le duc de Guise arrive, elle lui conseille de renforcer ses places, qui tombent l'une après l'autre entre les mains des Ligueurs, 263. — Le sieur Miron lui est envoyé avec un mémoire après l'entrevue avec le duc de Guise et ses amis, 267. — Lettre de la reine et récit de l'entrevue; elle s'excuse de lui recommander encore de garantir ses villes, 269. — Bons conseils que sa mère lui donne, 275. — Elle lui dit ce qui s'est passé à l'entrevue de Châlons, 278. — Lui raconte l'entrevue de Sarry, 284, 286. — Il a couru le bruit d'un attentat contre lui, 288. — Sa mère désire qu'il ne soit entouré que de personnes dévouées; elle suppose que le duc de Guise marchera bientôt vers Paris, 290. — Elle lui demande son intention sur la prolongation de la trêve, 292. — Mémoire pour le sieur de Villequier, 296, note. — Sa mère attend qu'il accorde le prolongement de la trêve, 296. — Elle lui dit qu'elle a protesté près le cardinal de Bourbon, 297. — Et lui raconte les particularités de l'entrevue, 300, 302, 306, 309, 311 et 312. — La reine craint quelque entreprise à Paris, 313. — Elle attend son avis pour quitter Épernay, 315. —

Elle lui propose encore une fois des concessions pour arriver à la paix, 319. — Quelques détails sur les négociations, 327. — Miron lui est envoyé, 336. — La paix est conclue et publiée, 339 et note. — Les princes viendront lui rendre hommage, 340, note. — Le propos que le duc de Nevers a tenu à Rome, 353, 354, 359, 360, 361, 364. — Exécute les promesses faites aux ligueurs, 366, note. — Sa lettre au duc de Nevers, 367, note. — Sixte-Quint par égard pour lui n'a pas approuvé ni soutenu la Ligue, 374, note.

HILLIERS (Le sieur de La), gouverneur de Bayonne. Catherine lui écrit que le roi veut qu'il soit travaillé aux réparations de la place, 145.

HINSELIN (Le sieur), 111.

HÔPITAL (Michel de L'), chancelier, 142, note.

HORRES (Le sieur de MONTMORANCY-NIVELLE, comte de), 151 et note.

HOUILLES (Le sieur de MONTCAILLON, le jeune, seigneur de), capitaine. Désire avoir la compagnie du capitaine Valière, à Cambrai, 205. — Est entré en Toul, 281, 300. — Proteste de son dévouement au service du roi et entre dans Metz pour défendre la ville, 301.

HUGUENIS (Le sieur de La), gentilhomme du roi de Navarre. Son opinion sur la réconciliation de roi et de la reine de Navarre, 183, note.

HUCQVILLÉ (Le sieur de), gouverneur d'Abbeville. Le maréchal de Montmorency arrange son différend avec le maire, 218.

HUOT (Antoine), bourgeois de Paris. Nommé échevin, 52, note.

HUILLIET (Le baron), 364.

— (Philippe). Voir CARR.

## I

) [ <i>Puy-de-Dôme</i> ], note, 362, note. [ <i>Indre-et-Loire</i> ],	INCHY-EN-ARTOIS ( <i>Pas-de-Calais</i> ), 349 et note. ISLE (Claude, marquis de L'), 258.	ISLE (Gilles de NOAILLES, abbé de L'), 185, note.
---	--	--

## J

78 et note. 6 et note. en négociations qui sité, 333 et note, , 82. ( <i>diocèse de Sens</i> ),  de. Catherine ai- e quelques-uns de aux, 103. résident au parle- gne, 302. — La très capable et olonté, 303, 309. affectionné au ser- 8, 329, 330. — blée de Neimours,  e), du parti de la le. — Le sieur de	Montcassin-Houilles entre avec lui dans Metz, 301. JORENCE (Jacoms), 215. JOSAPHAT (L'abbaye de) [ <i>Eure-et-Loir</i> ], 66 et note. JOY (L'abbaye de) [ <i>Yonne</i> ]. Le sieur du Luart n'a pu l'obtenir, 95. — Donnée plus tard à Albert de Bel- lièvre, 95, note. JOYEUSE (Guillaume, vicomte de), ma- rêchal de France, 160, note, 176, note. — Ses querelles avec le ma- rêchal de Montmorency, 221, note. — (Anne, duc de), amiral de France, 65, note. — Est, de son côté, disposé à répondre des dé- prédations faites par les Français, 119. — Le roi veut le charger de la seconde expédition des Açores, 121, note. — La reine lui souhaite la bienvenue après son voyage à	Rome; lui parle des préparatifs pour l'expédition des Açores, 127, 134, note. — Il enverra des ou- vriers en Danemark pour faire construire des vaisseaux, 150 et note, 344, note. — Ira du côté d'Angers pour protéger le château et empêcher les huguenots de passer la Loire, 359. — (François, cardinal de), arche- vêque de Narbonne, plus tard ar- chevêque de Toulouse, 134, note. — Compliments de la reine à l'oc- casion de sa promotion au cardi- nalat, 164. — (Henri de), comte du Bou- chage, 366, note. JULES (Le sieur). Doit négocier une trêve entre le prince de Parme et le duc d'Anjou, 139, 140. JUVIGNY ( <i>Marne</i> ), 288 et note.
--	--	---

## K

DE PLOËSQUELEC, sire le mariage de Mademoiselle de	KERNAN (Louis de PLOËSQUELEC, comte de), son fils. La reine s'occupe de lui faire épouser Mademoiselle de Brienne, 82 et note.	KERNAN (Diane de LUXEMBOURG de BRIENNE, comtesse de), 82 et note.
--	---	---

## L

courrier, 3, 149. me), 179 et note, 1, note.	LALAING (Antoine de), seigneur de LA MOUILLERIE. Envoyé en France par les États des Pays-Bas, 157, note.	LALLIER (Jacques). Voir PIN (de). LANSBES (L'évêque de). Voir ESCARS (Charles de).
--	--	--

Sidney est envoyé à la cour à l'occasion de la mort du duc d'Anjou, 199. — La reine mère lui écrit pour excuser le roi, qui part pour un voyage, 199, 200, 202, 203 et note. — Catherine, très heureuse de sa lettre, voudrait pouvoir lui envoyer des fruits de Chenonceaux, 223, 224. — A demandé le rappel de Mendoza au roi d'Espagne, 226, note. — La reine mère la fait entretenir par le sieur de Mauvissière en faveur du roi et de la reine d'Écosse, 227, 228. — S'occupe des Ligueurs, 245. — Le cardinal de Bourbon prétend qu'elle soutiendrait le roi contre ceux qui se soulèveraient, s'il supprimait la religion réformée en France, 269. — Catherine craint qu'elle n'aide les huguenots, 275. — Sa lettre à Catherine de Médicis, 237 et note. — Propos qu'elle fait tenir à la reine mère par Stafford, son ambassadeur, 240 et note.

ÉLISABETH de France, reine d'Espagne, 215 et note, 217, 309.

ENTRAGES (François de BALZAC, sieur d'), gouverneur d'Orléans. La reine se méfie de lui, 252. — Il ne conservera pas la ville au roi, 252, note. — Le duc de Guise lui fait donner des nouvelles des Ligueurs, 298, note, 305, 307, 320. — Les princes confédérés demandent pour lui le gouvernement d'Orléans, 463, 472, 474.

— Marie TOUCHET, dame d'), 252, note.

ÉPERVAT (Marie), 244, note, 279.

ÉPERNON (Jean-Louis de NOGARET DE LA VALETTE, duc d'), favori de Henri III. Gouverneur de Metz, 65, note, 134, note. — Porteur de lettres à la reine de Navarre, qui est peu disposée à le recevoir, 190. — Voyage avec un train magnifique quand il va visiter le roi

de Navarre de la part du roi; la reine mère s'inquiète de l'attitude de Marguerite vis-à-vis de lui, 194 et note, 196. — La reine de Navarre le recevra dignement, 200, 214, 240, 245. — Défend Metz contre les Ligueurs et conserve la ville au roi, 263, note, 280, note, 283, 299, 311 et note, 312, 367, note. — Sa lettre à Bellièvre sur le roi et la reine de Navarre, 436.

ÉPIRAY (François d'). Voir SAINT-LUC.

ÉPIROY (Pierre de MELUN, prince d'), 236, note.

ESCALIN (le capitaine BOISSEAU d'). La reine demande qu'il soit châtié, 81. — Que son navire soit arrêté, 82. — Elle le juge comme ne sachant que piller, 89. — Est allé rendre compte au roi de sa conduite, 89, note.

ESCARIS DE PÉRUSSÉ (Charles d'), évêque de Langres. Le roi de Navarre n'a pas bien apprécié ce qu'il lui a demandé de la part de la reine mère, 126 et note.

— (Jean d'), comte de LA VAUGHON. La reine veut le faire servir d'intermédiaire entre le roi et le roi de Navarre, 22, 23. — Est envoyé au roi de Navarre, 35, 43.

— (Le sieur d'), le jeune, 34, note.

ESCOUREAU (François d'). Voir SOURDIS.

ESNEVAL (Charles de PUEZEL, baron d'), ambassadeur de France en Écosse. Part pour l'Écosse, accompagné de lettres, 365 et note.

— (Madeleine PRIVAT, baronne d'), 365, note.

ESPAGNE (Philippe, prince héritier d'), 222.

— (Isabelle et Catherine, infantes d'), petites-filles de Catherine de Médicis. La reine demande à M. de Longlée de leurs nouvelles, 104. — Il est de nouveau

question du mariage d'une d'elles avec le duc d'Anjou, 119, 122, 139 et note, 171. — Catherine va épouser le duc de Savoie: la reine mère aimerait la voir ou mieux encore les deux sœurs, 215 et note, 217, 222, 232 et note, 233. — La nouvelle mariée sera reçue à Nice par toutes les dames de la noblesse de Piémont et de Savoie, 238, 266, 309.

ESPAREUX (Jean-Paul d'). Voir LASSAN.

ESPINAC (Pierre d'), archevêque de Lyon. Accompagne la reine en Champagne pour parler au duc de Guise, 243, note, 246 et note. — Ira trouver le roi pour lui raconter ce qui a été dit entre la reine mère et le duc de Guise, 247. — Le duc attend son retour 248, 249, 250. — Revient de voir le roi, 252. — Est arrivé après avoir été retenu en route, 253 et note. — Est travaillé de la goutte, 253, 254, 256, 263, 264, note, 269. A très bien parlé pour la reine à l'entrevue avec les Ligueurs, 270, 273, 284, 285, 317, 319, 320, 321.

ESRU (Louis, cardinal d'), 2. — Catherine lui écrit en sujet de son procès, 9, 27. — Elle lui en re-parle, 87, 100, note. — Lui demande franchement ce qui en est du mariage de Léonore de Médicis avec le prince de Mantoue, 119, parle d'autres projets, 154, 161, 174, 188. — La reine exprime la duchesse de Nemours toute gratitude qu'elle ressent pour lui, 234. — Elle lui demande de lui avoir le chapeau de cardinal, 235, Marcel d'Aquaviva, 235. — Le sieur de Villoroy lui a demandé de donner sa voix au cardinal de Farnèse, lors de l'élection du pape; le roi tâche aussi de le tenir de lui, 270, 271, 272, 273, 285.

note, 347, note, 350. — Doit parler au Pape du but dans lequel Catherine irait à Rome, 351, 372.  
 — (Alphonse d'). Voir FERRARE (duc de).

ESTE (Hippolyte d'). Voir FERRARE (Le cardinal de).  
 — (Anne d'). Voir NEMOURS (Duchesse de).  
 ESTAMPES (Madame d'), favorite de Henri II, 36.

ESTRÉES (Le sieur d'), 34, note.  
 — (Gabrielle d'), 106, note.  
 ÉTOILE (Pierre de l'), grand audien-  
 cier de la chancellerie. La reine mère pa-  
 rait être de son avis sur les exagéra-  
 tions de dévotion du roi, 198, note.

## F

FAGAUT (Claude), ancien serviteur de feu la duchesse de Savoie. Catherine intervient pour qu'il puisse faire partie de la maison du duc de Savoie, 102.

FARNÈZE (Alexandre, cardinal), 9, 62, 74, 87. — La cour de France aimerait le voir élu pape, parce qu'elle attend beaucoup de son amitié, 270, 271, 347, note.

— (Octave). Voir PARME (duc de).

— (Alexandre). Voir PARME (prince de).

— (Marguerite). Voir MANTOUE (princesse de).

FAUCON (Le président). Nommé dans une commission d'examen d'en-  
 quête, 76, note.

FAUR (Guy du). Voir PIBRAC.

FERRARE (Alphonse d'ESTE, duc de).  
 Lettre de la reine en faveur du fils du sieur de Lanssac, qui ira en Italie, 53, 232. — Elle le prie de favoriser Fulvio Teofilo, 372.  
 — (Hippolyte d'ESTE, le cardinal de), 372.

FERRAUD (Le sieur). Prisonnier dont on fera le procès, 243.

FÈRE (La) [Aisne], 127 et note, 152, note.

FERRIER (Arnaud du), ambassadeur à Venise. Lettre de la reine, il sera enfin remplacé dans sa charge, 26. — Elle le prie de s'employer auprès du cardinal d'Este en faveur de Camille de La Croix, 27. — Le sieur Hurault de Maisse est envoyé pour prendre sa charge, 49. — La reine lui promet que ses

dettes seront payées avant son départ de Venise, 51. — Elle lui écrit au sujet du Père Edmond Auger, 53. — Elle s'indigne de l'exécution des prisonniers français en Espagne, 61, 72, note, 153. — Pour le moment, il ne peut être remboursé de ce qui lui est dû, 237, 363, note.

FERRAQUES (Guillaume de HAUTEMER, seigneur de). La reine est inquiète de sa maladie, 126. — A laquelle il ne succombe pas, 126, note, 167.

FIESQUE (François-Scipion de), comte de Lavagne, chevalier d'honneur de la reine mère, 70, note, 274, note.

— (Alphonsine STROZZI, comtesse de), sa veuve, dame d'honneur de la reine mère. Catherine lui a fait don de la terre de Levroux, 70 et note. — Elle parle à la reine de la part de M<sup>me</sup> de la Trémoille, 274.

FIN (Jacques de La), sieur de BEAUVAIS-LA-NOUË, gentilhomme du duc d'Anjou. La reine lui écrit en lui envoyant les deux lettres de recommandation dont il doit se servir pour être payé de ce que lui devait le duc d'Anjou, 234, 335. — La reine lui promet qu'assitôt qu'elle sera à Paris elle s'emploiera pour lui, 341 et note.

— (Gilberte de MONTBOISIER, dame de La), sa femme, 341, note.

FINAL (Alphonse, marquis de CANETO, prince de). Est recommandé par le

roi et la reine mère au duc de Savoie, à qui il doit rendre hom-  
 mage de ses terres, comme un bon vassal incapable des faits qui lui ont été imputés, 44. — Il semble cependant que son fils seulement entrera pleinement dans ses droits, 44, note, 46, note.

FLAMING (Mademoiselle), favorite de Henri II, mère de Henri d'Angoulême, 36.

FLAMINIO (Le sieur), agent du cardinal d'Este, 154.

FLANDRES (Les), 8, note, 10, 11, 29, note, 32, note, 33, 60, 69, 85, 88 et note, 97, 104, 113, note, 115, 136, note, 140, 191, note, 192, note, 195, note, 202, 216, 219, 220, note, 233, 259.

FLÉSAING (ville de Zélande), 11, note, 12 et note.

FLEURY-SAINT-MARTIN (Henri CLAUSSE, seigneur de), gentilhomme ordinaire du roi, grand maître des Eaux et Forêts, ambassadeur auprès des Lignes Grises. La reine lui écrit ainsi qu'aux sieurs de Mandelot et Hautefort à propos de l'alliance avec la Suisse, 49 et 53. — Elle l'engage à faire accepter le conseil que le roi donne aux Lignes, 58, 59. — Lui repart de l'alliance et l'avertit de ne point se laisser prendre par l'exemple de l'Italie et de l'Espagne, qui séduisent les cantons catholiques, 148. — A annoncé l'envoi de soldats suisses pour la défense de Metz, 311, 338.  
 — (Denyse de NEUVILLE, dame

DE), sa femme, sœur de Villeroy, 56, note.

FLORENCE (L'abbesse des Murates de). Catherine lui écrit pour fonder une messe pour le repos de l'âme de Henri II, de la sienne et de celle de sa fille, 111. — Cette messe étant fondée sur des terres à acheter en Toscane, elle prie le grand duc de décharger le couvent des impôts, 112. — Affectueuse lettre à l'abbesse et aux religieuses pour leur faire don des terres qu'elle a achetées et d'une somme pour une statue à lui élever, 208. — Veut obtenir du duc de Toscane que ces terres soient entièrement déchargées d'impôts, 209.

FONS (Le château de) [Deux-Sèvres], 10, note.

FORT (Paul de), archevêque de Toulouse, ambassadeur à Rome, 2, 32. — Sa lettre au roi et son opinion sur Genève, 32, note, 34, note. — La reine le recommande chaleureusement au pape pour que les bulles de sa nomination comme archevêque soient expédiées, 46 et note, 47. — Elle lui exprime tous ses re-

grets de la défaite de l'armée de Strozzi et son indignation du traitement des prisonniers; se recommande pour avoir des nouvelles de son procès, 61. — Quelques mots de la reine, 74. — Ses lettres de Rome, 74, note, 87. — Elle lui parle de son procès, 100. — Sa lettre à la reine, 100, note. — Est chargé de complimenter les nouveaux cardinaux, 164. — Le roi et la reine lui reparlent d'une grâce à obtenir pour le sieur de Cornusson, 184 et note. — Un mot de Catherine, qui ne le trouvera plus en vie, 185. — Mort à Rome et enterré avec pompe, 186, note. — Regrets de la reine, 188. — Le pape venait de lui promettre le chapeau de cardinal, 188, note.

FORGET (Pierre), secrétaire d'État sous François I<sup>er</sup> et Henri II, 38 et note.

— (Pierre), son fils, seigneur de Fresno, 38, note.

FORÉSTIER (Sébastien de La). Voir BONLIEU (l'abbé de).

FOUCAULT (Le sieur), 144, note.

FOUCHAULT (Le sieur de). Voir PROVENA.

FOURNICOY (Le sieur), 80.

FRANÇOIS II, roi de France, 60, note.

FRANÇOIS, prince de Portugal, 33 et note.

FRANÇUET (Yves). Voir MOURVEN (La).

FRANCIPANI (Fabio-Mirto), archevêque de Nazareth, nonce du pape — Paraît être bien disposé pour le service du roi, 329. — Viendra à Paris, 332. — Le roi n'a pu voulu qu'il dépasse Lyon, 347, note, 352.

FRÉDÉRIC II, roi de Danemark et de Norvège, 45 et note, 89, 350.

FRÉZUS (Var), 370.

FRONTENAC (Antoine de BRADA, sieur de), écuyer du roi de Navarre. La reine est fort scandalisée de propos qu'il a tenus, 36 et note, 37.

FROXZ (Le sieur de), 262, 264.

FUMIZ (Louis), seigneur de Bourdelles, lieutenant de l'amirauté de Guyenne, amène cinq vaisseaux à l'expédition des Apres, 388 et note; sa conduite dans cette guerre, où il ne fit que paraître, 391 et suiv.

## G

GADAGNE (L'abbé de). Voir GRADAGNE.

GAILLON (Eure), 124, 127, 128, 242, note, 369.

GAIR (ville de Belgique), 177, 195, 216.

GARDE (Le sieur de). La reine demande au duc de Savoie de consentir à son mariage avec M<sup>lle</sup> de Maugiron, 105, note.

GARDIN (Le sieur), 139.

GARNIE (Jacques, seigneur de La), général du roi de Suède, 71. — Catherine le prie de seconder le sieur de Danzas dans l'achat de

bâtiments de guerre, 72. — Ses lettres, 72, note, 103.

GARNIER (Henri de Savoie, fils de Françoise de Rohan et du duc de Nemours, sieur de La). Il est sorti de prison et se dit innocent. Se plaint à la reine mère de ceux qui excitent sa mère contre lui et la ruinent. Catherine écrit à la duchesse de Nemours ce qu'elle pense de lui, 232.

GASSOT (Le sieur), secrétaire des finances du roi, 100.

GILLOIS (Hector), secrétaire de la chambre du roi. A prêté le ser-

ment d'échevin de Paris, 121, note.

GEFFART, ou GEFFART LA BOUTTE, anglais résident en France. Sa lettre à Walsingham et les nouvelles nombreuses qu'il lui envoie, 410 à 412.

GRÈVE (Gaspard de). Voir LACROIX.

GRÈVE (La ville de), 23, note. Les habitants sont d'accord avec les Ligueurs en France, 245, 309, 351.

GIVORILLAC (Louis de), baron de Vaillac, gouverneur de Châlons-Trompette, 262, note.

GEORGES, huissier de la reine mère.  
Voir BERAT.

GERARDS (Balthazar), assassin du prince d'Orange, 198, note.

GERMIENY (Jacques DE), baron de Germoles, ambassadeur à Constantinople. Doit s'employer auprès du Grand Seigneur en faveur du prince de Valachie, 41. — Sera rappelé, mais la reine le rassure que ce n'est aucunement parce que le roi est mécontent de ses services, 169.

GESSEVAL (Le sieur DE). Tombé dans l'échauffourée d'Anvers, 87, note.

GIEN (Loiret), 329.

GIRARD (Le sieur). Nommé par le roi dans une commission d'enquête, 76, note.

GLAS (Le seigneur DU ou LE), gentilhomme de la chambre du roi. Envoyé par le roi vers les seigneurs de Venise pour plaider en faveur du comte Avegado, 238. — Il verra en passant la duchesse de Nemours, 238.

GOMDI (Jérôme DE), gentilhomme de la chambre du roi, introducteur des ambassadeurs. Est chargé par la reine mère de s'entendre avec J.-B. de Tassis au sujet du mariage espagnol proposé pour son fils, qui ne sera en rien traversé par la négociation du duc d'Anjou avec le duc de Parme, 122.

— (Louise DE BUONA-CORSI, femme de Jérôme DE), pourrait être utile à la reine de Navarre, 185.

— (Antoine-François DE). La reine le recommande au grand duc de Toscane pour le commissariat de Pise, 23, 24.

— (Antoine DE), seigneur du Perron, maître d'hôtel de Henri II, 175, note.

— (Albert DE), fils du précédent et de Catherine de Pierre-Vive. Voir RETZ (le maréchal DE).

— (Pierre DE), évêque de Paris,

conseiller au Conseil d'État, frère du maréchal de Retz, chargé à Rome d'une mission extraordinaire, dont il s'acquittera très bien, 356 et note. — A passé par Turin : la reine le remercie des nouvelles qu'il a envoyées du duc et de la duchesse de Savoie, 375.

GONTAUT (Armand DE). Voir BIRON.

— (Jeanne DE). Voir CAUMONT.

GONTAUT-SAINT-BLANCARD (Armand DE), fils du maréchal de Biron, mort à l'échauffourée d'Anvers, 87, note.

GONZAGUE (Louis DE). Voir NEVERS (duc DE).

— (Guillaume DE). Voir MANTOUX (duc DE).

— (Vincent DE). Voir MANTOUX (prince DE).

GOUFFIER (François DE). Voir CRÈVE-CŒUR.

GOUGNIES (Antoine DE), gouverneur du Quesnoy, agent du prince de Parme, 151. — Ses lettres à la reine mère, 151, note, 152, note. — Le duc d'Anjou traite avec lui, 156, 157 et note.

GOURGUES (Ogier DE), baron de Vayres, général des finances en Guyenne, 4 et note, 26, 27, 40, 80. — Il devra en secret envoyer une barque chargée de blé du côté du Portugal et trouver un homme capable pour faire le transport, 81, 242, 244.

GOURRIÈ (Guillaume DE). S'est fait treusement emparé de la personne de Jacques Stuart, 65, note.

GOUY (Le sieur DE), lieutenant de la citadelle de Cambray, 230.

GRAMONT (Antoine D'AURE, dit DE), vicomte d'Aster, 130, note.

— (Hélène, dame D'AURE, DE). Elle doit user de son influence pour que sa fille quitte Paris, 126, 130 et note.

— (Marguerite D'AURE DE), leur fille. Voir DURAS.

GRANDMONT (Les enfants du sieur DE). Réclamation de leur tuteur pour un

navire pris lors de l'expédition de Strozzi, 242.

GRANDPRÉ (Le comte DE), 320.

GRANDRUE (Madame DE), 107.

GRANGE (Le sieur DE LA), 49.

GRANGIER (Jean). Voir LIVERDIS.

GRÉGOIRE XIII, pape. Est sollicité par la reine en faveur du s<sup>r</sup> de Chambrillant pour le faire investir de la dignité de grand maître de l'ordre de Malte, 1. — Puis en faveur de la princesse de Salerne pour la récompenser de sa négociation à Menerbes, 9, 23, 26, 32, note, 33. — Catherine le prie de faire rendre la liberté à Fabritio Palavicino; le roi lui envoie dans le même but le secrétaire Arnaud, 34. — Elle insiste pour qu'enfin M. de Foix obtienne l'archevêché de Toulouse, 46. — Le fait remercier de la décision prise dans son procès, 62. — Le calendrier grégorien est accepté partout, 66, note. — Son opinion sur la défaite de Strozzi, 74, note. — Le procès de la reine, 87, 97. — Catherine lui demande le chapeau de cardinal pour son petit-fils l'évêque de Metz, 174, 188, note, 212. — Elle lui écrit pour accrédiiter le marquis de Pisani nommé ambassadeur près de lui, 240. — Il est soupçonné d'autoriser la Ligue, 244, note, 259, 271, note, 345, note, 370.

GRETZ (Seine-et-Marne), 288 et note. — La reine intervient pour qu'il n'y ait point de garnison dans la ville qui est à elle, 289.

GRIGNON (Louis-Adhémar DE MONTEIL, comte DE), 241.

GRIGNON (Seine-et-Oise), 139 et note.

GRIMALDY (Le sieur). Protégé par le cardinal d'Armagnac, 67 et note.

GUADAGNE ou GADAGNE (Jean-Baptiste, abbé DE), 106, 362.

GUERCHÉ (Le sieur DE LA). La reine lui est très reconnaissante de ce qu'il a avancé l'argent pour les

frais de la défense de Metz, 323.  
GURAN (Claude), architecte de la reine mère, 174, note.

GURSL (Le sieur DE LA), gouverneur d'Auvergne pour la reine mère. Lettre avec des instructions de la reine, 261, note. — Etat des gens de guerre à payer dans les châteaux du comté d'Auvergne, 485.

GUICHARD, valet de chambre du vicomte de Turenne. Les lettres que son maître lui écrit, 159, note.

GUICHÉ (Philibert DE LA), ami du duc d'Épernay, 470.

GUISE (Henri DE LORRAINE, duc DE), 51, note, 101, note, 226, note, 233, note. — Lettre que lui écrit la reine mère avec prière de s'expliquer sur ce qu'on dit de ses levées et des cornettes qu'il attend, 239. — Elle a encore appris de mauvaises nouvelles : le sieur de Maintenon est envoyé pour lui en parler, 242 et note, 243. — Elle l'attend à Épernay et le prie d'y venir, 245. — A l'entrevue, il rejette tout sur la nécessité de s'opposer aux protestants; mais ne veut s'expliquer franchement, et tâche de faire partir la reine d'Épernay, et veut présenter une requête au roi, 245, 246 et 247. — Il a fait main basse sur les deniers et les poudres, 247, 248. — L'évêque de Châlons croit que lui et ses amis céderont pourvu que l'honneur soit sauf, 248. — Le duc de Lorraine lui a parlé et prétend qu'il se repent de ce qu'il a fait; il continue pourtant à rassembler des forces, 250, 251. — A pris une partie de l'argent de Châlons pour ses gens de guerre, 253 et note, 254, 256, 257. — La reine l'attend le lundi 22 avril pour la conférence; il a détourné le duc de Mayenne d'y assister, 259, 260, 261 et note, 262. — Il s'empare de plusieurs villes,

et refuse toujours de se trouver avec la reine à Épernay, 263, 264. — Se rencontrant avec la reine, il exige que la religion réformée soit interdite, et promet que, pendant quinze jours de trêve, il ira voir ses partisans pour avoir leur procuration et traiter en leur nom, 267, 268, 269. — La reine lui reproche de l'avoir fait attendre à Épernay, et d'avoir surpris plusieurs villes, 269. — Il est très ferme dans ce qu'il exige contre les protestants, mais ne veut pas s'expliquer sur les moyens avec lesquels il fera la guerre, 270, 274. — Catherine l'attend avec le cardinal de Bourbon, 275, 277. — Ne veut séparer de la question de la Religion celle des villes qu'il demande pour sa sûreté, 278. — Il dit avoir besoin d'aller à la frontière pour voir ses rettres: 279. — Malgré la trêve il attaque des villes, 280. — Retient les sieurs de Schomberg et de Lioudieu prisonniers; veut échanger le dernier contre le sieur Villefavié. Est parti pour s'assurer de Toul, 281, 282. — Ses gens mettent le désordre dans les terres de son cousin le duc de Lorraine, 283, 284. — S'est plaint que les suisses s'approchent du duc de Mayenne, menace de faire avancer ses rettres, mais finalement promet d'observer ce qui a été accordé avant le départ du sieur Miron, 286 à 288, 289. — A quitté Châlons pour aller recevoir ses rettres; fait provision de vivres et paraît vouloir marcher vers Paris, 290. — Il n'est pas revenu à Châlons, fait de nouvelles conditions et tâche de retarder l'entrevue, 293, 294. — La reine pense qu'il est de retour à Châlons, 296, 297. — Elle le fait presser de venir la trouver, 298, 300. — Regrette de

ne pas avoir réussi à Metz. La reine est scandalisée de ses prétentions, 301. — Il est « comme un maître d'école » et fait du cardinal de Bourbon ce qu'il veut, 302. 304. — Il est très difficile à satisfaire pour les villes de sûreté, 305. — Dit n'avoir point de pouvoir pour traiter sans les conditions exigées, 306. — Pour sa sûreté personnelle il ne veut pas de Sainte-Menehould et Saint-Dizier, 307, 309, 310, 311, 312. — A l'intention de quitter Châlons pour faire marcher ses troupes, 313, 314, 315. — Laisse des garnisons dans les environs de Châlons et Reims, 316, 317 et suiv. — Le reine se méfie de lui 323. — Il est venu avec les cardinaux. Villeroy va le voir, 324. — La paix étant faite, il sera obligé de laisser ses troupes éloignées de Paris, 325. — Il a écrit à la reine que ni les Suisses, ni les troupes ne doivent avancer, et qu'il évitera que les deux partis se rencontrent et s'attaquent, 326. — Demande une suspension d'armes en attendant la prochaine assemblée, 330, 331, 332. — Prétend les suisses du roi sont pour la plupart protestants, 333 et suiv. — Le reine a reçu l'état de la levée des suisses du roi et veut se servir contre lui, 334. — La paix est rendue, 339. — Offrira ses hommages au roi, 340 et note. — La reine lui écrit et lui recommande ce qu'il doit tenir à ce qui a été promis, 341. — Elle insiste pour que les soldats qui restent soient le peuple, 345. — La reine veut lui écrire au sujet de la guerre, 352. — La reine l'a fait s'assurer de la bonne volonté du roi et fait la sienne, 361. — La reine l'a fait s'assurer de la volonté du



prie de nommer M<sup>re</sup> de Chezelle, abbesse d'Argensolles, 146. — Suites de sa conduite avec sa sœur, 149, note. — Sa lettre à M. de Danzay, 149, note. — Vaut forcer le roi de Navarre à recevoir sa femme, 155. — Marguerite voudrait qu'il eût pitié d'elle, 155, note. — Sa harangue à Saint-Germain, 156 et note, 157, 160, note. — A reçu son frère, 174, 175, 176. — Abandonne ses affaires pour se livrer à une dévotion exagérée; écrit au sieur de Villeroy; s'informe auprès de la reine mère de la santé de son frère, 178 et note, 180, note. — Demande au prince de Parme la libération du sieur de la Noue, 187, note. — Sa lettre au roi de Navarre, 189 et note. — Le roi d'Espagne veut, après la mort du duc d'Anjou, que Cambrai lui soit rendu, 191, note. — Ses libéralités envers le duc d'Épernon, 194, note. — Les funérailles de son frère, 197, note. — Il a bientôt quitté le deuil, 199. — Il est parti pour Lyon; les affaires avec l'Angleterre attendront son retour, 202, 203 et note. — Lettre de sa mère, 214. — Il craint des troubles en Languedoc, 221, note. — Il est revenu en bonne santé, 223. — Sur le point de donner son appui aux Pays-Bas, il en est empêché par l'ambassadeur d'Espagne, 233, note, 241. — Lettre de la reine après avoir vu le duc de Guise, 245. — Autres lettres touchant son entrevue, 247, 248. — Elle lui recommande toujours de préparer ses forces pour pouvoir imposer la paix, 250. — L'archevêque de Lyon est retourné à Épernay

avec ses ordres, 253. — La reine trouve son manifeste très bien, et lui conseille d'ajouter qu'il veut tenir les États, 255. — Sa lettre au duc de Nevers, 255, note. — La reine se préparant à aller trouver le duc de Guise, lui demande ses intentions, 258. — Elle lui envoie la lettre du cardinal de Bourbon, et le tient au courant de sa santé, 260. — En attendant que le duc de Guise arrive, elle lui conseille de renforcer ses places, qui tombent l'une après l'autre entre les mains des Ligueurs, 263. — Le sieur Miron lui est envoyé avec un mémoire après l'entrevue avec le duc de Guise et ses amis, 267. — Lettre de la reine et récit de l'entrevue; elle s'excuse de lui recommander encore de garantir ses villes, 269. — Bons conseils que sa mère lui donne, 275. — Elle lui dit ce qui s'est passé à l'entrevue de Châlons, 278. — Lui raconte l'entrevue de Sarre, 284, 286. — Il a couru le bruit d'un attentat contre lui, 288. — Sa mère désire qu'il ne soit entouré que de personnes dévouées; elle suppose que le duc de Guise marchera bientôt vers Paris, 290. — Elle lui demande son intention sur la prolongation de la trêve, 292. — Mémoire pour le sieur de Villequier, 296, note. — Sa mère attend qu'il accorde le prolongement de la trêve, 296. — Elle lui dit qu'elle a protesté près le cardinal de Bourbon, 297. — Et lui raconte les particularités de l'entrevue, 300, 302, 306, 309, 311 et 312. — La reine craint quelque entreprise à Paris, 313. — Elle attend son avis pour quitter Épernay, 315. —

Elle lui propose encore une fois des concessions pour arriver à la paix, 319. — Quelques détails sur les négociations, 327. — Miron lui est envoyé, 336. — La paix est conclue et publiée, 339 et note. — Les princes viendront lui rendre hommage, 340, note. — Le propos que le duc de Nevers a tenu à Rome, 353, 354, 359, 360, 361, 364. — Exécute les promesses faites aux ligueurs, 366, note. — Sa lettre au duc de Nevers, 367, note. — Sixte-Quint par égard pour lui n'a pas approuvé ni soutenu la Ligue, 374, note.

HILLIERS (Le sieur de La), gouverneur de Bayonne. Catherine lui écrit que le roi veut qu'il soit travaillé aux réparations de la place, 145.

HINZELIN (Le sieur), 111.

HÔPITAL (Michel de L'), chancelier, 142, note.

HORRES (Le sieur de Montmorency-Nivelle, comte de), 151 et note.

HOUILLLES (Le sieur de Mouvasson, le jeune, seigneur de), capitaine. Désire avoir la compagnie du capitaine Valière, à Cambrai, 205. — Est entré en Toul, 281, 300. — Proteste de son dévouement au service du roi et entre dans Metz pour défendre la ville, 301.

HUGUENIS (Le sieur de La), gentilhomme du roi de Navarre. Son opinion sur la réconciliation de lui et de la reine de Navarre, 183, note.

HUGUENVILLE (Le sieur de), gouverneur d'Abbeville. Le maréchal de Biron arrange son différend avec le maire, 218.

HUOT (Antoine), bourgeois de Paris. Nommé échevin, 52, note.

HURIELT (Le baron), 364.

— (Philippe). Voir CATHART.

## I

- |   |   |  |
|---|---|--|
| <p>ISOIS (Le château d') [<i>Puy-de-Dôme</i>], 265, note, 361, note, 362, note.</p> <p>ILE-BOUCHARD (L') [<i>Indre-et-Loire</i>], 14 et note.</p> | <p>INCHY-EN-ARTOIS (<i>Pas-de-Calais</i>), 349 et note.</p> <p>ISLE (Claude, marquis DE L'), 258.</p> | <p>ISLE (Gilles DE NOAILLES, abbé DE L'), 185, note.</p> |
|---|---|--|

## J

- |   |   |  |
|---|---|--|
| <p>JALONS (<i>Marne</i>), 278 et note.</p> <p>JAMETZ (<i>Meuse</i>), 316 et note.</p> <p>— Prend part aux négociations qui préparèrent le traité, 333 et note, 467.</p> <p>JANUS (Le capitaine), 82.</p> <p>JARD (L'abbaye de) (<i>diocèse de Sens</i>), 9 et note.</p> <p>JEAN XII, pape, 2.</p> <p>JEAN III, roi de Suède. Catherine aimerait qu'il cède quelques-uns de ses grands vaisseaux, 103.</p> <p>JEANNIN (Pierre), président au parlement de Bourgogne, 302. — La reine le trouve très capable et plein de bonne volonté, 303, 309. — Il paraît très affectionné au service du roi, 328, 329, 330. — Assiste à l'assemblée de Neinours, 332.</p> <p>JOANNE (Le capitaine), du parti de la Ligue, 253, note. — Le sieur de</p> | <p>Montcassin-Houilles entre avec lui dans Metz, 301.</p> <p>JORENCE (Jacoms), 215.</p> <p>JOSAPHAT (L'abbaye de) [<i>Eure-et-Loir</i>], 66 et note.</p> <p>JOUY (L'abbaye de) [<i>Yonne</i>]. Le sieur du Luart n'a pu l'obtenir, 95. — Donnée plus tard à Albert de Bellèvre, 95, note.</p> <p>JOYEUSE (Guillaume, vicomte DE), maréchal de France, 160, note, 176, note. — Ses querelles avec le maréchal de Montmorency, 221, note.</p> <p>— (Anne, duc DE), amiral de France, 65, note. — Est, de son côté, disposé à répondre des dépredations faites par les Français, 119. — Le roi veut le charger de la seconde expédition des Açores, 121, note. — La reine lui souhaite la bienvenue après son voyage à</p> | <p>Rome; lui parle des préparatifs pour l'expédition des Açores, 127, 134, note. — Il enverra des ouvriers en Danemark pour faire construire des vaisseaux, 150 et note, 344, note. — Ira du côté d'Angers pour protéger le château et empêcher les huguenots de passer la Loire, 359.</p> <p>— (François, cardinal DE), archevêque de Narbonne, plus tard archevêque de Toulouse, 134, note. — Compliments de la reine à l'occasion de sa promotion au cardinalat, 164.</p> <p>— (Henri DE), comte du Bouchage, 366, note.</p> <p>JULES (Le sieur). Doit négocier une trêve entre le prince de Parme et le duc d'Anjou, 139, 140.</p> <p>JUVIGNY (<i>Marne</i>), 288 et note.</p> |
|---|---|--|

## K

- |   |   |  |
|---|---|--|
| <p>KERMAN (Madame DE PLOËSQUELEC, comtesse DE). Désire le mariage de son fils avec Mademoiselle de Brienne, 82.</p> | <p>KERMAN (Louis DE PLOËSQUELEC, comte DE), son fils. La reine s'occupe de lui faire épouser Mademoiselle de Brienne, 82 et note.</p> | <p>KERMAN (Diade DE LUXEMBOURG DE BRIENNE, comtesse DE), 82 et note.</p> |
|---|---|--|

## L

- |   |  |   |
|---|--|---|
| <p>LALADIE (Le sieur), courrier, 3, 149.</p> <p>LALANTY (<i>Seine-et-Marne</i>), 179 et note, 289 et note, 341, note.</p> | <p>LALAIN (Antoine DE), seigneur DE LA MOUILLERIE. Envoyé en France par les États des Pays-Bas, 157, note.</p> | <p>LAL (J. s). Voir PIN (DU).</p> <p>LAL (C. de). Voir ESCARS</p> |
|---|--|---|

LANGUEDOC (Les États de), 4.

LANGUAC (Louis de SAINT-GELAIS, sieur de), chevalier d'honneur de Catherine de Médicis. Reçoit la reine dans son château de la Mothe-Saint-Héray, 13, note, 23, 52, note. — Catherine, très disposée à lui être agréable, recommande son fils au duc de Ferrare, 53. — Et au duc de Nemours, 54, 144, note, 167, 168, 178, 246, 246, note. — Sa lettre à la duchesse de Nemours, 338, note. — Lettre que lui écrit d'Abbadie sur les affaires de Portugal, 381. — Assiste à la conférence de Sarry, 467.

— (Guy de SAINT-GELAIS, sieur de), son fils, 3. — Fera le voyage avec Philippe Strozzi.

LANCHANT (*Seine-et-Marne*), 335 et note.

LATOUR-D'AUVERGNE (*Puy-de-Dôme*), château appartenant à Catherine de Médicis; capitaine qui y commande, 486 et note.

LAUD (Le sieur), porteur de dépêches d'Angleterre, 88.

LAURENS (Le sieur de), porteur de dépêches et homme de confiance, 180 et note, 239, 241, 470.

LAVAL (Guy, comte de). On dit qu'il a été envoyé par le prince d'Orange au roi de Navarre, 85, note.

LAVAL (La famille de LOUÉ de). A cédé sa terre de Bressuire à Philippe Strozzi, 17, note.

LAVARDIN (Jean de BEAUMANOIR, marquis de), 165, note.

LÉACHONT (Jean de). Voir PUTAILLARD.

LEICESTER (Robert DUDLEY, comte de), 11, note.

LEIVON (Le sieur de), 39.

LÉNIAC (Le prieuré de) [*Savoie*]. La reine prie le duc de Savoie de laisser la provision du prieuré d'Ainay au chevalier de La Chambre, 147 et note.

LENCOSME (Le sieur de), favori de Henri III, 324 et note.

LENONCOURT (Henri de), maréchal de camp, 246 et note, 258, 332, 351.

— (Françoise de LAVAL-BOIS-DAUPHIN dame de), sa femme, 246, note, 249.

LENROX (Le duc de), père de lord Darnley. Forcé de quitter l'Écosse; en route pour la France, il s'est arrêté à Dombarton, 65 et note. — Lettre de Mauvissière à Catherine de Médicis sur sa situation en Écosse et les causes de son départ, 408.

LESPARRE (*Gironde*), seigneurie du duc de Nevers, 29.

LEVROUX (La baronnie de) [*Indre*], 24 et note, 70 et note.

LEZIGAN ou LUSIGNAN (Henri de), capitaine huguenot, 165, note. — Envoyé par le roi de Navarre vers sa femme, 166.

LIANCOURT (Le sieur de), 33.

LIÈGE (L'évêque de). Voir BAVIÈRE (Ernest de).

LIEUDIEU (Geoffroy, sieur de SAINT ASTIER et de), lieutenant général à Verdun. Fait prisonnier par le duc de Guise, qui ne veut pas le laisser sortir de Châlons, 280 et note.

LIENHAC (François de), capitaine, 300, note.

LIGNY (Antoine de LUXEMBOURG, comte de BRIENNE et de), 82, note.

— (Marguerite de SAVOIE, comtesse de), sa femme. Lettre de la reine pour demander son consentement au mariage de sa petite-fille Diane de Brienne avec le comte de Kerman, 82.

LIÈGES-GRISES (Les), 58. — La reine attend leurs ambassadeurs vers la Toussaint, 59. — Elle ne voudrait pas se brouiller avec eux à cause du mauvais paiement de leurs soldats, 144, 148, 161, 329, 333, 335, 336. — Leurs ambassadeurs s'en retournent, 338.

LIMEUIL (Gilles de LA TOUR, seigneur de), 159, note.

— (Le sieur de LA TOUR de), son fils. Il est envoyé une seconde fois vers le prince de Parme pour négocier la rançon de son cousin le vicomte de Turenne, 159 et note.

LONGLÉZ (Le sieur de LA MORTE), résident en Espagne. La reine le met au courant de ce qui a été dit dans une audience de l'ambassadeur d'Espagne, 103. — Le charge de parler au roi du mariage proposé par J.-B. de Tassis entre le duc d'Anjou et une des infantes, 118, 122, 132. — Ses nouvelles de l'expédition de la Terceira, 138. — Une longue lettre de la reine, principalement au sujet de la négociation d'entre le prince de Parme et le duc d'Anjou; elle la charge de dire tout haut que les Pays-Bas font des propositions avantageuses au duc, 139, 167. — Quelques mots de la reine, 171. — Autre lettre, 221. — Elle le remercie des nouvelles qu'il envoie et le prie de continuer de voir souvent les infantes, 221. — Il doit faire entendre à ceux qui en parlent que la reine Louis espère bientôt être mère. Catherine attend les ouvertures de Mendonça, 228. — Lettre de la reine pour lui raconter ce qu'elle a dit à Mendonça de ses droits sur le Portugal pour lesquels elle entend être dédommée, 231. — Elle s'assure que Mendonça n'a encore rien proposé pour les Pays-Bas, en attendant que les députés arrivent, 232. — La reine le remercie des nouvelles des infantes, 266, 295, 299, 363, note.

LONGUEIL (Le sieur de), 262.

LONGUEVILLE (Marie de BOURGOGNE, duchesse d'ORCOSTAVILLAS, veuve du duc Léonor d'Orléans). Le roi face de se mêler du procès enq

se, 114. — Catherine  
ce qu'elle viendra près  
eau, 352 et note, 369.  
Henri d'Orléans, duc  
note, 369, note.  
oise d'Orléans). Voir  
cesse de).  
oise de), reine de  
, 33. — Prend les eaux  
Lancy, 55 et note, 65.  
ortante à Spa, 108,  
120. — La reine mère  
lle reviendra de Bour-  
avec l'espoir de cet en-  
e déaire tant, 142 et  
la lettre à Elisabeth,  
— Catherine lui a écrit,  
197, 198, 199, 223,  
232, 286.  
ine de Danemark, veuve  
s noces de François I<sup>er</sup>,  
donné son adhésion au  
son petit-fils, 372 et  
s III, duc de), 174,  
note, 202, 225, 246.  
nde beaucoup d'espoir  
luence sur ses cousins,  
— Il a parlé au duc  
t dit qu'il ne demande  
lonner ses entreprises,  
. — Se montre très  
tervient auprès du duc  
253. — Envoie le  
ussonville au duc de  
t et note, 256, 257,  
271, 272, 278. —  
re ceux qui, sur ses  
fait prisonnier le sieur  
rg, 280. — Se montre  
des ligueurs, 283. —  
de Valois voudrait se  
22 lui, 291, 301, 302.  
intérêt de la reine il  
la négociation inter-  
26, 308, 309. — Les  
it beaucoup de désordre  
ays, 318, 320, 338,  
.

LORRAINE (Claude de France, duchesse  
de), sa femme, 153, note, 174,  
note, 225, note, 252, 372.  
— (Henri de), petit-fils de la  
reine mère. Catherine songe à le  
marier, 154.  
— (Charles, plus tard cardinal  
de), évêque de Metz, son frère. Sa  
grand-mère veut lui faire avoir le  
chapeau de cardinal, 174 et note,  
252.  
— (Christine, princesse de), l'aî-  
née des petites-filles de la reine-  
mère, 53, note, 120, note. —  
Elle ne songe guère à épouser son  
oncle le duc d'Anjou, 139, note.  
— Les démarches faites pour son  
mariage avec le prince de Man-  
toue, 153 et note, 154. — A un  
peu de fièvre; sa grand-mère re-  
tarde son voyage à cause d'elle,  
189 et note, 215, note, 261,  
372 et note. — Son mariage pro-  
jeté avec le duc de Savoie, avec le  
duc d'Épernon, que son père ne  
veut pas accepter, 411. — Elle  
finira par épouser le grand-duc  
de Toscane, 486.  
— (Antoinette, Catherine et Éli-  
sabeth, princesses de), ses sœurs.  
Sont belles et bien portantes, 153  
et note. — La reine propose An-  
toinette pour le prince de Man-  
toue, 154. — Il est question de  
la marier au petit-fils du duc de  
Parme, 201, 220. — Et de faire  
épouser Catherine au fils du duc  
de Nemours, 225 et note, 234,  
252.  
— (Charles de Guise, cardinal  
de), 113 et note.  
— (Charles de). Voir VAUDEMONT  
(Le cardinal de).  
— (Catherine de), Voir MONTPE-  
SIER (La duchesse de).  
— Voir GUISE, MAYENNE, ELREUF,  
MERCŒUR.  
LOUBENS (Hugues de), gra e  
de l'ordre de Malte. Succ

sieur de La Carrière dans cette  
dignité, 1, note.

LOUVET (Le sieur), courrier, 177,  
317, 321.

LOTS (L'ingénieur), 57.

LUANT (Lesieur du). N'ayant pas obtenu  
l'abbaye de Jouy, la reine tient la  
main à ce qu'il reçoive une pen-  
sion sur l'évêché de Lisieux, 95.

LUBE (Jean de DAILLON, comte du),  
246, note.

— (René de DAILLON du). Voir  
CHASTELLIER (abbé des).

LUILLIER (Le président), 52, note.

LULLIN (Gaspard de GENÈVE, marquis  
de), chambellan du duc de Savoie,  
et son ambassadeur en Suisse. Est  
venu porter la nouvelle du ma-  
riage de son maître à Henri III,  
215 et note.

LUNEL (Hérault). Catherine tient à ce  
que la ville soit rendue par les  
protestants, 84.

LUSSAN (Jean-Paul d'ESPARNES de).  
capitaine, 20. — Catherine est  
fort indignée de sa conduite, 263.

LUXEMBOURG (Jean de). Voir BRIENNE.

— (Madeleine de). Voir CHAPPELLE  
DES URSINS (La).

— (Diane de). Voir KERNAN.

— (Antoine de). Voir LIGHT.

LUTNES (Jean de), avocat au Parle-  
ment de Paris. Nommé échevin de  
Paris, 52, note. — Délégué vers  
la reine mère, 124 et note.

LUZIGNAN. Voir LANSSAC.

LYON (L'archevêque de). Voir ESPÉ-  
NAC (Pierre d').

— (La ville de). Le roi se pro-  
pose d'y aller, 198, 202, 273. —  
La citadelle a été surprise par les  
ligueurs, 280 et note.

LYVERDIS (Jean GRANGIER de), ambas-  
sadeur de France auprès des Li-  
gues grises. Catherine lui recom-  
mande de continuer ses bons offices  
pour l'alliance et de ne mêler le  
roi ni elle à la charge qu'a  
l'Anjou pour lever

des Suisses, 50. — Elle lui exprime son contentement de ses services, 58, 143. — Lui parle

du paiement des cantons et des ligues, 148. — Apprécie ses dépêches, 161. — Lui dit que le

duc d'Anjou est venu à la cour de son frère, 174, 329.

## M

Macon (Le chevalier GIBERTES, commandeur), de l'ordre de Malte. Porteur de nouvelles du prince de Mantoue; s'en retourne avec une lettre de la reine, 83, 86, 98, note.

MADÈRE (L'île de), 28, note.

MADRID (Le château de) [*Seine-et-Oise*], 118, note.

MAILLY (LOUIS DE). Voir RUESNIL.

MALINES, ville de Flandre, 218, 233, note.

MANVILLE (François de ROCHEROLLES, sieur de), gentilhomme ordinaire du roi. Est proposé par la reine pour être député en Écosse, 64, note. — Le roi compte l'envoyer après le retour de La Mothe-Fénélon, 67, note. — Part pour l'Écosse, 101. — Lettre de la reine, 101, 105 et note. — Arrive avec une réponse du cardinal de Bourbon et duc de Guise, 211 et note. — Porteur d'une lettre du cardinal et chargé d'obtenir de nouvelles conditions dans la rédaction de la trêve, 292, 293 et 294, 296. — A dit à la reine que les ligueurs comptent être secourus par le colonel Plüffer, 297. — La reine le charge de faire des reproches au cardinal de Bourbon, 298, 302, 309, 313, note.

MAINTENON (Louis d'ARGENZES, marquis de), 34, note. — Envoyé par le roi pour s'entretenir avec le duc de Guise, 242.

MAISE (Hurault de), ambassadeur à Venise. Est désigné pour remplacer le sieur du Ferrier dans ses fonctions, 26 et note. — La reine le recommande aux seigneurs de Venise, 49. — Elle lui demande

de la tenir au courant des nouvelles du divorce du prince de Mantoue, 72. — Et se réjouit du bon accueil qu'on lui a fait à son arrivée à Venise, 74. — Catherine lui demande l'issue des difficultés entre le prince de Mantoue et sa femme, 75. — Lettre du roi, 76, note. — Catherine lui demande ce qu'on dit à Venise du désastre d'Anvers, 86. — Elle repart du divorce du prince de Mantoue et compte sur son zèle pour proposer un nouveau mariage, 88 et 90. — Quelques mots de Catherine sur la situation en Flandre, 92. — Elle lui demande si les bruits du mariage du prince de Mantoue avec Éléonore de Médicis sont fondés, 97. — Elle loue sa conduite dans l'affaire entre les ducs de Mantoue et de Gonzague, 98, 98, note. — Elle s'informe encore du mariage du prince de Mantoue, 102, 107. — Elle lui recommande de bien pénétrer ses intentions, avant d'accéder aux propositions du duc de Mantoue, 113. — Lui parle du duc d'Anjou, 114. — Lui envoie de l'argent pour une affaire qui doit rester secrète, 152. — En réponse à sa dépêche, elle lui fait envoyer des instructions par le roi, qu'elle accompagne d'un mot, et lui conseille de bien savoir si les Seigneurs ne lui font pas croire une fausse nouvelle, 144. — Sa lettre à la reine sur l'affaire de Portugal, 145, note. — Catherine lui donne ses instructions pour négocier le mariage de la princesse de Lorraine avec le prince de Mantoue, 153.

— Mot de la reine, 189, 193. —

Il doit remercier les Seigneurs de condoléances à l'occasion de la mort du duc d'Anjou, 196. — Lettre au sujet de l'héritage d'Ypolite de Piovena, dont elle a écrit aux Seigneurs, 201. — Elle le remercie de porter le deuil avec sa famille, et lui parle d'un projet de mariage de sa seconde petite-fille avec le duc de Parme, 201. — Elle demande un sauf-conduit pour le sieur Oratio Barbara, 208. — Lui parle du mariage du duc de Savoie, et le charge de savoir si le roi d'Espagne a quelque projet contre l'Italie, 215, 216. — Elle lui répond à toutes les affaires dont il l'avait entretenue, il ne peut être dédommagé des frais du deuil; mais sera favorisé en autre chose, 219. — Lui écrit qu'elle envoie des chiens au prince de Mantoue, 220. — Le prie de veiller à ce que la Mirandole ne reçoive point de dommage, 223. — Elle revient au sauf-conduit demandé pour Oratio Barbara, 225. — Et à la conservation de la Mirandole, 227. — Lettre de la reine, 234. — L'avis qu'il a donné de mauvais rapports entre la Porte et les Seigneurs est trouvé très important, 238. — Un mot de la reine, 240, 242, note. — Lettre de M. Villeroi, 244, note. — Catherine insiste sur le sauf-conduit qu'elle a déjà fait demander au sieur Barbara, 256. — Lui commande de veiller à ce qu'Ypolite Piovena rentre dans ses biens, 261. MAISE (Le jeune de), son neveu. Porteur de la lettre à la reine, 265.

**MALDONADO** (Don Diego), 104.  
**MALERAS** (Le sieur), 65, note.  
**MALPIERRE** (Le sieur DE). Beau-frère du secrétaire Brulart, agent du roi auprès du prince de Parme, 99 et note, 348, 349. — La reine le charge de proposer au prince de Parme de prolonger la trêve pour deux ou trois ans, 354.  
**MANINCAU** (Denis), auditeur à la chambre des comptes, 124 et note.  
**MALRAS** (Pierre DE). Voir **YOLET**.  
**MANOSQUE** (*Basses-Alpes*), 473.  
**MANDELLOT** (François DE), gouverneur de Lyon. La reine le complimente d'avoir si bien travaillé pour l'alliance avec la Suisse, 49 et note et 53. — Lui écrit avant son départ de Suisse, et est très satisfaite de ses services, 59, 280, note. — Catherine est assurée de son affection pour le roi, 291. — Elle voudrait le récompenser en le faisant gouverneur du Dauphiné, 292. — Elle le défend comme n'étant pas du parti des Guises, 305. — Doit empêcher le sieur Frangipani de dépasser Lyon, 347, note. — Les ligueurs demandent qu'il soit maintenu comme gouverneur de Lyon, 463, 473.  
**MANDESLOO** (Ernest VAN), colonel allemand au service de la Ligue, 475 et note.  
**MANSFELD** (Charles, comte DE). La reine lui promet que par égard pour ses services près le duc d'Anjou, il sera payé un des premiers quand les dettes du prince seront acquittées, 196.  
 — (Pierre-Ernest, DE), prince de l'Empire, 196, note.  
**MANTOUZ** (Guillaume DE GONZAGUE, duc DE). Quelques mots d'amitié de la reine, 27. — Elle espère beaucoup de sa bonne volonté vis-à-vis du duc de Nevers, 46. — Lui écrit encore sur ce sujet, 47, 48, 52, 72, 75, note. — Lettre

d'amitié pour accompagner le sieur de Sourdis, 78. — Elle lui recommande l'affaire de la dame de Birague, 86, 88. — Le sieur de Maisse lui a parlé de son différend avec le duc de Nevers, 98. — Le roi en écrit au prince son fils, 98, note, 113. — La reine le prie de favoriser son avocat Bugelly, 154. — Elle le complimente sur le mariage de son fils, 182, 186, note. — La reine est très heureuse de pouvoir lui rendre service en ce qu'il a chargé l'abbé de Pleinpied de lui demander, 212.  
**MANTOUZ** (Vincent DE GONZAGUE, prince DE), son fils. La reine s'informe au sieur de Maisse des nouvelles de son divorce, 72 et note. — Elle lui écrit quelques mots d'amitié, 74. — Son divorce, 75. — Son nouveau mariage, 75, note. — Protestations de dévouement de la part de Catherine, 83. — Elle attend son divorce pour lui proposer un autre mariage, 88, 89. — Épousera la fille du grand duc de Toscane, 97. — Lettre du roi pour accommoder les affaires entre son père, lui et le duc de Nevers, 98, note, 102, 107. — Catherine veut toujours lui faire épouser la princesse de Lorraine, sans toutefois s'exposer à un refus, 153, 154. — Elle le félicite de ce nouveau mariage, 182, 184. — L'abbé de Pleinpied est chargé de le complimenter, 186, 216. — La reine lui envoie les chiens qu'il voulait avoir, 220, 234.  
 — Marguerite FARNÈSE, première femme du prince DE, 72 et note, 75 et note, 80 et note, 182, note.  
 — (Éléonore DE MÉDICIS, seconde femme du prince DE), de Marie la futur de l , 75, note. — 1 ré- 97,

102, 153, 154, note, 182 et note, 184, 186. — L'abbé de Pleinpied ira la féliciter, 187. — La reine lui écrit pour offrir à son mari dix-huit chiens courants et deux limiers, et serait heureuse de pouvoir lui rendre service en autre chose, 216, 234.

**MARCEL** (Claude), intendant des finances, 34, note, 107, 130, 222 et note.

**MARCHEAIS-SOUS-LIESSE** (*Aisne*). La reine trouve dommage que le château soit moins bien entretenu que du temps du cardinal de Lorraine, 113, 260, note.

**MARCHANT** (Le capitaine), 260.

**MARCHAUMONT** (Cosme CLAUSSÉ DE), évêque de Châlons, 58, note. — Fait espérer à la reine qu'elle réussira dans sa négociation avec le duc de Guise, 248, 249, 257. — Assiste à l'entrevue entre la reine et le duc de Guise, 302, 309.

— (Pierre CLAUSSÉ, sieur DE), 168, 302.

— (Henri CLAUSSÉ DE). Voir **FLEURY-SAINT-MARTIN**.

**MAREMPNE** (*Charente-Inférieure*), 57.

**MARIE STUART**, reine d'Écosse, 55, note. — Catherine veut essayer d'arranger ses affaires en Écosse, 60. — Henri III a réclamé un aumônier pour elle, 88, note. — La reine mère la recommande particulièrement à M. de Mauvissière, 100. — Elle permet à son fils de prendre le titre de roi, 105, note, 141. — Catherine lui écrit pour protester de son amitié et de l'intérêt qu'elle porte à sa cause, 162. — Henri III tâche d'obtenir d'Élisabeth sa délivrance, 162, note, 163. — Le roi et la reine mère se préoccupent de son douaire et des égards qui lui sont dus, 184, 185, 199, 224. — Catherine s'intéresse à ses affaires, 227, 228.

**MARIGNY** (Mademoiselle DE LA PÉRAU-

DIÈRE, (dame DE), gouvernante de la princesse de Lorraine, 261.  
 MARION (Le sieur), secrétaire du maréchal de Montmorency, 85.  
 MARMOUTIER (L'abbaye de) [*Indre-et-Loire*], 167, note.  
 MARVIX (Philippe DE). Voir SAINT-ALDEGONDE.  
 MARSEILLE (La ville de). Échec des ligueurs qui ont voulu prendre la ville, 266 et note, 268.  
 MARTELLI (Le sieur), banquier à Florence, 208, 209.  
 MARTINBAULT (Le sieur), conseiller au parlement de Bourgogne, 302, 303.  
 MATHIEU (Le Père), jésuite, 374, note.  
 MATHIEUX (Le maréchal DE), gouverneur de la Guyenne. Est prévenu par la reine qu'il ne doit pas disposer des deniers de la généralité de Bordeaux, qu'elle se réserve, 2. — Elle lui écrit deux lettres sur l'expédition de Philippe Strozzi, 3. — Le prie de s'assurer si tout est prêt, 4. — Deux autres lettres sur le même sujet, 6. — Le roi désire qu'il s'occupe de la publication de l'édit des greffes au parlement de Bordeaux, 7. — Le sieur de Nérac va le trouver, 8. — Lettre du roi, 8, note. — Reçoit le roi et la reine de Navarre à Saint-Maixent, 10, note. — Un mot de Catherine qui espère le voir bientôt, 13. — Elle lui annonce son voyage et le mande à Mirebeau, 14. — Une lettre au sujet de l'expédition des Açores, 19, 20. — Elle presse le voyage de Strozzi et se renseigne sur l'effet que produit l'armée, 24. — La reine le charge de veiller à ce que le général de Gourguen exécute ses ordres au sujet de ses finances, 26. — L'armée est prête, 27. — il doit user de son autorité pour empêcher des désordres à la suite

d'un différend d'entre les sieurs de Peregrin et de Sallers, 28. — Il faut empêcher que les habitants de la terre de Lesparre ne subissent des dommages du fait des troupes, 29. — Autre lettre de la reine, 30. — Elle se plaint que Strozzi n'ait pas encore rejoint le comte de Brissac, 32. — Elle revient sur la publication de l'édit des greffes, 35, 57, 58. — Le décharge de toute responsabilité dans le manque de vivres pour les navires de Strozzi, 80. — Lettre de Villeroy, 80, note. — La reine lui écrit au sujet du capitaine d'Escalin, dont elle est fort mécontente; veut faire envoyer du blé en Portugal, et parle d'autres affaires qui demandent le secret, 81. — Lettre de M. de Villeroy, 85, note. — Catherine lui repart du capitaine d'Escalin et s'étonne que le capitaine Aymar n'ait pas été arrêté à Bordeaux, 189. — Lettre du sieur de Villeroy, 97, note. — La reine le prie de faire vérifier l'édit des tailles au Parlement de Bordeaux, 98. — Le roi de Navarre en fait autant, 98, note. — Et le sieur de Villeroy blâme le Parlement, 99, note. — Autre lettre de M. de Villeroy, 99, note. — Elle lui écrit en faveur de l'abbé de Bonlieu, qui est gêné par le sieur de Montferrat dans la jouissance de ses bénéfices, 117. — Lui parle du retard dans la reddition des villes par les protestants, de leurs artifices, et lui recommande de faire valoir les bonnes intentions du roi pour la paix, 128. — Se repose sur lui pour la sûreté des villes, 138. — L'engage à bien suivre ce que le sieur de Bellière lui dira et à servir le roi avec toute l'affection qu'elle lui connaît, 149. — Il a vu la reine de Navarre; la reine-mère l'en remercie,

161. — Sa lettre à Catherine, 161. — Elle le prie, par le sieur Prailhon, de continuer d'aider sa fille, 163. — Le roi de Navarre lui demande de faire retirer la garnison qui est entrée en Basse, 164, note, 165, note. — La reine commence à avoir bon espoir, 166. — Lettre de Villeroy, 170, note, 172, note. — Catherine lui recommande une seconde fois de protéger les intérêts de l'abbé de Bonlieu contre le sieur de Montferrat, 173. — Ne veut ôter les garnisons des villes que la veille ou le lendemain de la réconciliation du roi et de la reine de Navarre, 176 et note, 189, note. — La reine lui parle d'affaires d'argent, 197. — Elle est heureuse de ce qu'il pourra Marguerite à bien recevoir le duc d'Épernon, 200. — Lettre de M. de Villeroy, 200, note. — La reine lui envoie le président Brulart pour arranger une affaire qui a rapport à Marguerite, 239. — Le sieur de Saint-Cricq, qui l'a poursuivi, ainsi que le sieur de Gourguen, à cause d'un navire employé pour l'armée de Strozzi, sur toute satisfaction, 241, 244, 245, note. — A très bien réussi à Bordeaux; la reine fait son éloge, 263 et note, 299, note, 311. — Elle lui renvoie son courrier avec une réponse, et se plaint l'onnel qu'elle éprouve à Épernon, 322. — Lettre de la reine, 322, 366, note.  
 MATOCH-SUR-MARNE (Marne), note.  
 MAUSERT-FORTAINE (Ardennes), et note, 207.  
 MATHIEUX (Laurent DE), lieutenant général en Dauphiné. La reine veut marier sa fille avec le sieur de Garde, 105, note. — Il est bien malade; tout en le regrettant, la reine s'en va le remplacer. — 192

— Sa lettre au roi et sa guérison, 292, note.

**MAUREWARD** (Le sieur), 289.

**MAUREVERT** (François Louviers, dit), l'assassin de Coligny, qui avait tué son maître, le seigneur de Mouy; il périt à son tour de la main du fils de ce dernier, 410 et note.

**MAUVISSIÈRE** (Michel de CASTELNAU, sieur de), ambassadeur en Angleterre, 1. — Lettre de la reine, 7. — La reine lui écrit en réponse à sa lettre sur le voyage et la réception du duc d'Anjou aux Pays-Bas, 10. — Encore au sujet du mariage, 25. — Henri III lui a écrit, et Catherine, en approuvant le roi, insiste pour que le mariage se fasse, 31, 33. — Elle le charge d'appuyer don Antonio près d'Élisabeth, 39. — Lui parle du mariage, 40. — Elle se plaint fort de l'attitude d'Élisabeth, lui reproche sa réponse à un mémoire sur ce sujet, le conjure d'activer les choses, 48. — Elle lui repart du mariage, des affaires d'Écosse, et attend des nouvelles de l'armée de Strozzi, qu'elle présume devoir être bonnes, 55. — Encore le mariage et les affaires d'Écosse, 60. — La reine y revient plus amplement, grande indignation qu'elle éprouve de la traîtreuse façon dont les Espagnols ont agi avec les prisonniers, 64. — Lettre du roi, 67, note. — Catherine lui promet qu'il sera payé de ce qui lui est dû et lui parle du mariage, 72. — Il semble ne pas devoir se faire, 73. — L'amitié entre les deux pays peut être sauvagée, 75. — La reine le charge de remercier Élisabeth des douze navires qu'elle a voulu céder. Il sera en partie satisfait de ce qui lui est dû, 77. — Le mariage ne se faisant pas, Catherine le charge d'entretenir les bonnes relations d'amitié,

83, 84. — Elle se montre très ennuyée de bruits qui viennent d'Anvers, 84. — Quelques mots de la reine et lettre du roi, 88 et note. — Elle revient sur ses regrets de l'affaire d'Anvers; compte profiter plus tard des douze navires de la reine d'Angleterre, 91. — Il doit s'employer à faire oublier l'affaire d'Anvers, 100. — Sa lettre à Walsingham, 100, note. — Lettre de la reine, 102. — Autre lettre, 105. — Elle le remercie des avis qu'il lui a envoyés et lui conseille de récompenser et de conserver les personnes qui les lui ont donnés, 109. — Elle lui fait part de tout l'ennui qu'elle éprouve de la reddition de Dunkerque, 115. — Longue lettre pour lui raconter son entrevue avec Cobham, 119. — Lettre de la reine avec démonstrations d'amitié pour Élisabeth, 123, 151. — Elle s'inquiète de savoir ce que le sieur de Ségur est venu traiter en Angleterre et le prie d'approfondir ses desseins, 158. — Après qu'il l'a satisfaite à ce sujet, Catherine le prie de traverser ces projets, 160. — Est chargé d'intervenir auprès d'Élisabeth pour rendre la liberté à Marie Stuart, 162 et note. — Catherine lui fait part de sa visite au duc d'Anjou et du bien qu'elle en espère, 171. — Elle tient à ce qu'il se conserve les bonnes grâces d'Élisabeth, tout en intercédant pour la reine d'Écosse, 184. — Longue lettre de la reine touchant les obsèques et le deuil du duc d'Anjou. Propositions de Stafford pour s'unir contre le roi d'Espagne, 197. — La reine lui raconte son entretien avec Stafford, 202. — Elle lui écrit qu'elle a reçu une lettre d'Élisabeth de Robert Cecil, 223. —

lui rien dire de définitif sur ce que Élisabeth a proposé, avant que les députés des Flandres ne soient là, 224. — Il est chargé d'intervenir dans les négociations entre Élisabeth et le roi d'Écosse et de rétablir l'amitié entre les trois royaumes, 227 et 228. — Est remplacé par le sieur de Châteauneuf, 362, note. — Sa lettre à Catherine de Médicis sur les affaires d'Écosse et d'Angleterre et sur le duc de Lennox en septembre 1582, 408 et 409.

**MAYENNE** (Charles de LORRAINE, duc de), 242 et note. — La reine lui écrit par le sieur de Rochefort pour l'informer de ce qui se passe, 243 et note, 246. — Le duc de Guise dit à la reine mère qu'il ne peut assister à une entrevue avant trois semaines, 247. — A l'intention de se mettre en route; mais le duc de Guise a fait demander des instructions, 249. — La reine craint qu'il ne vienne pas, 251. — Il doit envoyer un mémoire pour la conférence, 254. — Aurait voulu venir en personne, mais son frère l'en a détourné; il a proposé d'aller en Flandres pour le service du roi, 259, 268, 275. — Le duc de Guise prétend que les Suisses s'approchent de son côté, 286, 287, 302, 305, 313, 315, 317, 320, 328 et note, 330, 331, 334. — Catherine est contente de ses bonnes dispositions à l'égard du roi, 336, 337, 339, 340 et note, 345, 366, note. — Demande au roi le gouvernement de la Bourgogne et la ville de Beaune, 462. — Ou bien le château de Dijon et celui de Chalon-sur-Saône, 472 et 474.

— (Henri de), son fils, 101, note. — (Catherine de), sa fille, 101, note.

**AUX** (Seine-et-Marne), 341, note, et note.



tentement de l'indécision de la reine d'Angleterre; s'il faut rompre, que ce soit sans se faire une ennemie d'Élisabeth, et que la faute n'en retombe pas sur le Roi, 29. — Écrit sur le même sujet au sieur de Mauvissière; approuve la conduite du Roi, tout en désirant vivement le mariage, 31. — S'impatiente de ne pas voir partir Strozzi, 32. — Lettre au sieur de Villeroy, 32. — Un mot au capitaine de Borda, à l'occasion de son départ avec Strozzi, 32. — Accompagne le secrétaire Arnaud d'une lettre au Pape pour obtenir la délivrance de Fabritio Palavicino, 34. — Écrit au prince de Condé à l'occasion du voyage du sieur d'Escars vers le roi de Navarre, 35. — Très indignée de la façon dont le roi de Navarre se conduit dans sa vie privée, elle lui envoie de longues remontrances, 36. — Recommande le sieur de Ronceray au duc de Savoie, 37. — Elle lui écrit en faveur de M<sup>re</sup> de Charansonnet, qui a été déshéritée par son père, 38. — Charge M. de Mauvissière de faire secourir le roi de Portugal par Élisabeth, 39. — Écrit à Villeroy au sujet de l'affaire de Portugal, 40. — Lettres à Mauvissière, 40. — Et à Germigny, 41. — Est de passage sur la terre de Chaulnes et appuie une requête de la famille auprès du roi, 42. — Demande au duc de Savoie le paiement de la pension du sieur Bouchier et de sa femme, 42. — Charge le chevalier d'Elbène de s'occuper des affaires d'intérêt de Strozzi auprès de l'évêque d'Albi, 43. — Prie le duc de Savoie de recevoir l'hommage du prince de Final, qu'elle lui recommande comme un fidèle sujet, 44. — Satisfait des négociations de Danzay en Danemark, elle le prie de con-

tinuer à travailler en faveur du duc d'Anjou, mais sans donner l'éveil aux ennemis, 45. — Demande promptement justice au duc de Savoie pour Sura et sa femme qui ont un procès à Turin, 45. — Encourage le duc de Mantoue dans ses bonnes dispositions envers le duc de Nevers, 46. — Réclame du Pape que le cardinal d'Armagnac puisse se démettre de l'archevêché de Toulouse, comme il le désire, et que les bulles de la nomination du sieur de Foix soient expédiées, 46. — Envoie le sieur de Rouville au duc de Mantoue pour négocier la réconciliation avec son frère, 47, 48. — Est désolée de l'attitude de la reine d'Angleterre et assure à Mauvissière que le roi et elle ont fait tout le possible pour aboutir au mariage, 48. — Engage les sieurs de Mandelot, de Hautefort et de Fleury à continuer leurs négociations pour le renouvellement de l'alliance avec la Suisse, 49. — Écrit aux Seigneurs de Venise à l'occasion de M. de Maisse qui va remplacer le sieur du Ferrier auprès d'eux, 49. — Et au sieur de Liverdis au sujet de l'alliance avec les Lignes. Elle se réserve prudemment de pouvoir désavouer la levée de Suisses que fait faire le duc d'Anjou, 50. — Alarmée par les nouvelles des Pays-Bas et les mauvaises influences que subit le duc d'Anjou, elle prie les sieurs de Bellière et Brulart de le détourner de son entreprise, 50. — Écrit au Ferrier que ses dettes seront payées avant son départ de Venise, 51. — Propos aimables au duc et à la duchesse de Nemours, 52. — Remercie du Ferrier du bon accueil fait au père Edmond, qui doit offrir un présent de sa part à Notre-Dame-de-Lorette, 53. — avec la Suisse,

53. — Recommande le fils de son fidèle Lussac au duc de Ferrare, 53. — Et au duc de Nemours, 54. — Ensuite le sieur Dupré aux échevins de la ville de Rouen pour l'office de trésorier des États, 54. — Parle à Mauvissière de la reine d'Angleterre, des affaires d'Écosse et des nouvelles qu'elle attend de l'armée de Strozzi, 55. — Est de la même opinion que l'évêque de Dax sur les Espagnols, 56. — Lettre au sieur Ancel, 57. — Et aux maire et échevins de Bayonne pour la protection des habitants de Capbreton, 57. — Annonce au capitaine Tiercelin qu'elle utilisera les deux navires qu'il a équipés, 58. — Lettres aux sieurs de Fleury, de Liverdis, de Mandelot et de Hautefort, dans lesquelles elle exprime sa satisfaction sur leurs services auprès des Lignes, 58 et 59. — Mauvissière doit régler l'affaire du mariage, et elle voudrait qu'il arrangeât à l'amiable la situation en Écosse, 60. — Se désole dans ses lettres aux sieurs de Saint-Gouard, du Ferrier et de Foix, sur ce qui est advenu de l'armée de Strozzi, et s'indigne de la conduite de Philippe II, 60 et 61. — Remercie le Pape de la décision favorable rendue dans son procès, 62. — Prie le duc de Montpensier de hâter le départ des troupes rassemblées pour secourir le duc d'Anjou, qui ruinent la Picardie, 62. — Dans une longue lettre à M. de Mauvissière, elle parle du mariage, des affaires d'Écosse, et lui manifeste toute son indignation sur le traitement et la mort des prisonniers en Espagne, 64. — Demande au duc de Montpensier de donner la place de surintendant des Dombes au sieur de Châtillon, 66. — Écrit au cardinal d'Armagnac que l'abbaye de Josephat

Charge Bellièvre de parler au prince d'Orange, 97. — Matignon doit hâter la vérification de l'édit des tailles au Parlement de Bordeaux, 98. — Attend des nouvelles de Bellièvre; se propose de rencontrer son fils à Calais, 99. — Parle au sieur de Foix de son procès, 99. — Recommande à M. de Mauvissière d'atténuer le mauvais effet de l'affaire d'Anvers et de s'occuper des intérêts de la reine d'Écosse, 100. — Lettre au sieur de Mainville, 101. — Prie le duc de Savoie de favoriser Claude Fagault, ancien serviteur de sa mère, 102. — Compte aller à Calais, 102. — Applaudit à l'expédient qu'a trouvé le sieur de Danzay pour avoir quelques grands vaisseaux du roi de Suède, 103. — Fait au sieur de Longlée le récit de son entretien avec l'ambassadeur d'Espagne; il s'est plaint des pirates qui attaquent les Espagnols; il a demandé le rappel du duc d'Anjou des Pays-Bas; et elle a répondu qu'elle désire la paix, 103. — Félicite le roi d'Écosse de ce que les affaires dans son royaume sont en si bon état, d'après les rapports de La Mothe-Fénelon et de Mainville, 105. — Lettre à Mauvissière: la reine d'Angleterre voudrait venir à Douvres pour pouvoir la rencontrer, 105. — Deux lettres au duc de Nevers, 106. — Se plaint à Bellièvre de ce que le receveur de Paris a pris ce qui lui était dû sur ses fermes de Bretagne, 107. — Elle lui soumet différents moyens pour faire face à ses dettes, 107. — Envoie à M<sup>me</sup> de Nemours une lettre pour sa fille, et se réjouit de la bonne santé du roi et de la reine, à qui elle souhaite toujours un héritier, 108. — Le sieur de Dinteville doit s'opposer aux levées en Champagne,

109. — Remercie Mauvissière des avis qu'il a envoyés, 109. — Aimerais voir le duc de Nevers, et lui écrit qu'elle a passé à Rethel et qu'elle visitera la Cassine, 109. — Prévient Bellièvre qu'il l'accompagnera au rendez-vous avec le duc d'Anjou, 110. — Le charge de faire payer le capitaine Canalle de sa pension, 110. — Se prépare à aller à Mouy voir le duc d'Anjou, ce qui l'a empêchée de s'arrêter à la Cassine, comme elle l'avait dit au duc de Nevers, 111. — Prie Bellièvre de faire décharger la ferme qui lui revient, de tous impôts, et de faire payer Hinselin, pour qu'il n'ait rien à prétendre sur cette ferme, 111. — Fonde une messe au couvent des Murates à Florence, où elle a été élevée, 111. — Et prie le grand duc de Toscane de décharger le couvent des impôts sur les terres qu'elle achètera pour fonder cette messe, 112. — Charge M. de Maisse de bien pénétrer dans quel but le secrétaire du duc de Mantoue a fait des propositions, 113. — A persuadé au duc d'Anjou d'abandonner les Pays-Bas, 113, note. — Le roi ne voulant pas se mêler du procès de M<sup>me</sup> de Longueville et de M<sup>me</sup> de Nemours, elle écrit à celle-ci qu'elle ne peut rien pour elle, 114. — Écrit au sieur de Maisse qu'elle est contente des bonnes dispositions du duc d'Anjou, 114. — Bien affligée du nouvel échec de son fils à Dunkerque, elle en parle à M. de Mauvissière, 115. — Revient près de la reine d'Angleterre sur ses projets de mariage, 115. — Recommande le sieur Choisin au roi, 115. — S'inquiète des intentions de la reine de Navarre qu'on dit vouloir brouiller le duc d'Anjou avec le roi, 116. — Assure le duc de Nevers qu'il

ne doit pas craindre de venir voir le roi, 117. — Prie Matignon de mettre un terme à l'insolence du sieur de Montferrat, qui empêche l'abbé de Bonlieu de jouir de ses revenus, 117. — Le roi, tout à ses dévotions, s'est déchargé sur elle des affaires du gouvernement. Elle semble ne pas s'occuper de l'insulte que le roi a faite à sa sœur, 118, note. — S'attache de nouveau au projet de mariage entre le duc d'Anjou et une des infantes dont le sieur de Tassis a parlé: elle en écrit au roi d'Espagne et à M. de Longlée, 118. — Elle met Mauvissière au courant de ce qui s'est dit à l'audience de Cobham: il doit assurer Élisabeth de l'amitié du roi, quand bien même le mariage ne se ferait point, 119. — Presse ceux du Conseil des finances de faire passer des vivres à la Tercère, 120. — Elle a obtenu du roi cette seconde expédition; mais le roi tient à ce que l'amiral de Joyeuse la commande et non le sieur de Briassac, 121, note. — Charge le sieur de Gondy de s'entendre avec J.-B. de Tassis au sujet du mariage d'Espagne et de l'assurer que la négociation du duc d'Anjou avec le duc de Parme ne sera en rien contraire à ce projet. Elle espère quelque bien de ce mariage pour ses intérêts en Portugal, 122. — Recommande aux sieurs de Carrouges et de Pierrecourt d'entretenir la confiance des Huguenots sur les intentions du roi, 123. — Protestations d'amitié à Élisabeth, de sa part et de celle du duc d'Anjou, adressées à Mauvissière, 123. — Elle dit que les deux nouveaux échevins de Paris ont prêté serment devant elle, 124. — Écrit au maire et aux échevins de Saint-Quentin que les villes de Picardie devront avan-

cer l'argent pour l'entretien des places de la frontière, 125. — Dit à Bellièvre qu'elle désire que M<sup>me</sup> de Duras quitte Paris immédiatement, de manière à ce qu'elle ne la rencontre pas, 125. — Elle voudrait que le roi de Navarre éloigne ces dames de sa femme. Prie Bellièvre de faire payer les troupes du maréchal de Biron pour qu'on puisse les licencier sans les entretenir plus longtemps, 126. — Écrit au duc de Joyeuse pour lui recommander les préparatifs de la seconde expédition des Açores, commandée par le commandeur de Gbaste, 127. — Et à Matignon que la reddition des villes par les protestants étant prochaine, il doit manifester la bonne volonté du roi pour l'observation de l'édit, et parer aux résistances des chefs protestants, 128. — Remercie chaudement le sieur de Bellièvre de ce qu'il a écrit au roi au sujet du scandale de Palaiseau, lui rappelle de l'argent nécessaire pour les troupes à licencier, lui recommande vivement d'éloigner M<sup>me</sup> de Duras de Paris pour qu'elle n'ait pas à la chasser elle-même, 129 et 130. — Écrit au sieur de Pibrac pour les affaires du duc d'Anjou, lui rappelle que sauf la garnison de Cambrai, le prince a promis de ne pas avoir de troupes, 130. — Charge de la même mission le sieur de Quincé et le maréchal de Biron, 131. — S'entretient avec Bellièvre de la triste histoire de la reine de Navarre, et s'inquiète de ce que le roi d'Espagne fait traîner sa décision dans l'affaire du mariage, 109. — Demande aux sieurs du Conseil des finances de payer les Suisses pour en débarrasser le pays, 132. — Écrit à M. de Cheverny pour le même sujet, 134. — Rappelle au sieur de Grèvecœur

que le duc d'Anjou ne doit conserver que la garnison de Cambrai, 134. — Un mot au sieur de Saulx-Tavannes, 136. — Et au sieur de Sailly, 136. — Lettre au sieur de Puygaillard, 137. — Aux sieurs du Conseil des finances pour la levée des tailles, 137. — Se repose sur Matignon pour Bazas et les autres villes; lui dit qu'elle reçoit des nouvelles contradictoires de l'expédition de la Tercère, 138. — Encore Marguerite de Valois. Elle prie Bellièvre de s'arranger pour venir la voir à Noisy-le-Roi, 138. — S'occupe avec le sieur de Longlée de ce qui se passe en Espagne, de la trêve entre le duc et le prince de Parme, des propositions des États des Pays-Bas qu'elle désire éviter, du mariage en Espagne, et le charge d'assurer la duchesse de Bragance qu'elle embrasse ses intérêts, 139. — Écrit à M. de La Châtre de remettre à plus tard sa querelle avec le sieur de Dron, ou mieux encore de la faire juger par les maréchaux, 141. — Souffre de maux de tête, comme elle dit à la duchesse de Nemours; espère que la reine Louise aura enfin un enfant après son séjour à Bourbon-Lancy, 142. — Prie M. de Cheverny de faire avoir au sieur de Belesbat l'argent nécessaire pour porter à Venise, 142. — S'excuse auprès du maréchal de Biron de ce que les Suisses n'ont été plus tôt payés, 142. — Écrit au sieur Wischer, leur chef, qu'ils n'ont pas encore reçu le reste de leur dû, 143. — Elle en parle aux sieurs du Conseil des finances, et tient à rester en bons termes avec les Lignes, 144. — Répond à M. de Maisse sur une affaire dont il a été averti à Venise, 144. — Demande au roi de nommer Anne de Che-

zelle abbesse d'Argensoulles, 140. — Et au duc de Savoie de laisser au chevalier de La Chambre le droit de pourvoir au prieuré de Lémenc, et après lui à l'abbé d'Ainay, dont le prieuré dépend, 146. — Écrit au duc de Nevers qu'il ne doit point chercher d'excuse, et venir à l'assemblée de Saint-Germain où le roi l'appelle, 147. — Écrit au sieur de Liverdy au sujet du paiement des Lignes, 148. — Et au sieur de Fleury sur ce qui concerne l'alliance, 148. — Bellièvre doit arranger l'affaire de la reine de Navarre; elle recommande au sieur de Matignon de bien faire ce que le sieur de Bellièvre lui dira, 149. — Annonce au sieur de Damsy que l'amiral de Joyeuse enverra des ouvriers pour bâtir les vaisseaux, 149. — Peu satisfaite des lettres qu'elle destine au roi de Nevers et à la princesse, elle prie Bellièvre de les montrer à Henri III et, si elle le veut, elle écrira une lettre d'après ses instructions, 150. — Envoie une lettre à Marguerite de l'intermédiaire de Bellièvre; le duc d'Anjou promet de suivre ses conseils; mais, en attendant, fait tout ce qu'elle ne veut pas, 151. — Assure la reine d'Angleterre que lord Stafford qui s'occupe au sieur Cobham est le bien venu, 151. — Charge le chancelier de la Seurre de le complimenter, 151. — Soigne son fils qui est très malade à Château-Thierry, en parle à la duchesse de Nemours, 152. — Bellièvre doit rappeler le duc de Montmorency et ses amis à leur devoir, 153. — Charge le duc de Maisse de faire des démarches pour le mariage d'une des princesses de Lorraine avec le prince de Mantoue, sans pourtant trahir son secret et risquer d'être sa-

153. — Prie le duc de Mantoue de favoriser le sieur Bugelly, son avocat, 154. — Demande franchement au cardinal d'Este où en est le projet de mariage du prince de Mantoue; offre une de ses petites-filles, et voudrait arranger deux autres mariages, 154. — Reparle à M. de Bellièvre de sa fille; est très inquiète de savoir ce qu'il obtiendra du roi de Navarre. Fait l'éloge du roi, qui a prononcé un remarquable discours à l'assemblée de Saint-Germain, et tâche de conserver Cambrai à son frère, 155. — Est bien malheureuse de la conduite du duc d'Anjou et des mauvaises influences qu'il subit; remercie Bellièvre de travailler si bien à l'arrangement de l'affaire d'entre la reine de Navarre et son mari, 156. — Le sieur de Mauvissière doit tirer avantage vis-à-vis d'Élisabeth de ce que le roi n'a voulu envoyer une armée en Écosse, et s'informer de ce que le sieur de Ségur est venu traiter en Angleterre, 158. — Prie le prince de Parme que, par égard pour elle, il soit modéré en établissant la rançon du vicomte de Turenne, 159. — Le vicomte lui sait infiniment gré de la peine qu'elle se donne pour lui, 159, note. — Recommande à M. de Mauvissière de traverser les projets de M. de Ségur-Pardaillan, 160. — Remercie le sieur de Malignon d'avoir vu Marguerite, 161. — Et le sieur de Liverdys de ses services auprès des Liges grises, 161. — Lettre à la reine d'Écosse, 162. — Et prie à la reine d'Angleterre de rendre la liberté à sa prisonnière, 162. — Envoie le sieur Praillon avec des instructions à MM. de Bellièvre et de Malignon, 163. — Lettre de félicitations au cardinal Salviati, nouvel-

lement promu au cardinalat, 164. — Et aux autres cardinaux, 164. — Recommande toujours l'affaire de sa fille à M. de Bellièvre, dont elle apprécie les services ainsi que ceux de M. de Birague; le roi de Navarre a tort de mêler cette affaire à la prise de Mont-de-Marsan et à la garnison mise à Bazas, 164. — Un mot à M. de Malignon; elle espère que l'affaire s'arrangera enfin, 166. — Dans une longue lettre à M. de Villeroy, elle raconte ce qui se passe dans les conseils du duc d'Anjou; elle n'est pas bien sûre de lui; le roi d'Espagne veut lui faire rendre Cambrai; elle a assisté à l'interrogatoire du jeune soldat qui voulait attenter à la vie du duc d'Anjou ou à celle du sieur d'Avrilly, comme il dit; regrette qu'on mêle l'abbé d'Elbène à cette affaire, après avoir compromis le roi d'Espagne. Elle songe encore au mariage de son fils avec une des infantes, 166. — Elle ajoute que le duc a dressé un mémoire pour le roi; qu'il a parlé de ses intentions en présence de plusieurs seigneurs; qu'elle enverra Vérac pour obtenir une trêve; et prie le sieur de Villeroy de bien disposer le duc d'Anjou envers son frère, qu'il accuse de l'avoir abandonné, 168. — Écrit à Bellièvre qu'elle a bon espoir que l'affaire de Marguerite se terminera bien et que la paix générale sera assurée, 170. — Dit à Mauvissière qu'elle a vu son fils, mais qu'elle ne sait que penser des nouvelles offres des agents des Pays-Bas, 171. — Voudrait avoir le sieur de Bellièvre près d'elle pour la conseiller; cependant elle le prie de rester pour réconcilier le roi et la reine de Navarre, 172. — Elle est tout heureuse que les affaires semblent

bien tourner, 172. — Se réjouit avec le sieur de Liverdys du rapprochement entre ses deux fils, 174. — Elle a été malade dans son hôtel, où le duc d'Anjou est venu la voir, 174, note. — Dit au sieur de Bellièvre qu'elle est heureuse de la marche de sa négociation, 175. — La fièvre l'a reprise, et le roi est revenu plus tôt à Paris pour la voir, 178, note. — Elle a été malade pendant cinq semaines, comme elle écrit au sieur de Bellièvre; elle lui dit qu'elle est préoccupée de l'affaire de Marguerite, mais très heureuse de l'union entre ses fils, 175. — Le duc d'Anjou étant retombé malade, elle va le voir, 176, note. — Écrit à Villeroy relativement aux affaires du duc; elle trouve que le roi s'occupe trop de dévotion, 177. — Donne des nouvelles de la santé du duc d'Anjou à la duchesse de Nemours, 178. — Et ensuite à M. de Villeroy; elle voudrait que le roi fit visiter son frère, 178. — Espère voir le roi à Saint-Maur avant que les autres ne la sachent arrivée, 179. — Est très heureuse de ce que la reine de Navarre s'est raccommodée avec son mari, et charge Bellièvre de lui faire la leçon sur sa conduite à l'avenir; ne tarit pas en éloges et en remerciements pour Bellièvre, 180. — Complimente le duc et le prince de Mantoue sur le mariage de ce dernier, 182. — Tient M. de Bellièvre au courant de la maladie du duc d'Anjou, qui lui donne de nouveau des inquiétudes, 183. — Lettre de sa fille, 183, note. — Rappelle au sieur de Foix qu'il doit obtenir une faveur pour le sieur de Cornusson, 184. — Le sieur de Mauvissière, tout en intercédant pour la reine d'Écosse, doit s'efforcer de ne pas être mal

vu par Elisabeth, 184. — Se réjouit de ce que sa fille garde M<sup>me</sup> de Noailles près d'elle; se rassure sur la santé de son fils, 185. — Elle envoie l'abbé de Pleinpiéd pour complimenter les personnes intéressées dans le nouveau mariage du prince de Mantoue, 186, 187. — Tâche d'obtenir du prince de Parme que le sieur de La Noue soit mis en liberté à des conditions acceptables, 187. — Lettre à M. de Villeroy; regrette le sieur de Foix; croit le duc d'Anjou en convalescence; est elle-même malade, 189. — Accablée par la mort du duc d'Anjou, elle écrit au sieur de Bellière et le prie de tout faire pour que Marguerite reste bien avec le roi son frère, 190. — Lettre au roi d'Écosse, 190. — Et à la noblesse du pays, 191. — Écrit aux consuls et habitants de Cambrai en réponse à leur lettre et à leur serment de fidélité, 191. — Soupçonne le sieur de Ségur de vouloir troubler la paix; l'écrit au sieur de Danzay, 192. — Demande aux seigneurs de Venise de favoriser Ypolite de Piovena, afin qu'elle rentre dans les biens qui lui reviennent par héritage, 193. — Demande à M. de Bellière de décider la reine de Navarre à faire bonne figure au duc d'Épernon, 194. — Écrit au maréchal de Retz, qui est chargé d'assurer Cambrai à la France, 194. — Promet au comte de Mansfeld qu'il sera remboursé de ce qui lui est dû par le duc d'Anjou, 196. — S'inquiète de la réception que fera sa fille au duc d'Épernon; prie M. de Bellière de lui écrire aussitôt comment les choses se seront passées, 196. — Lettre d'affaires au maréchal de Matignon. Elle fait à Mauvissière le récit des

funérailles de son fils. Le prince d'Orange ayant été assassiné, on craint la puissance du roi d'Espagne; lord Stafford, dans une entrevue avec le sieur Pinart, a proposé de s'allier contre lui; lord Derby doit remettre à plus tard de porter les insignes de la Jarretière au roi, et Sidney remet sa visite de condoléance à cause du voyage que va faire Henri III, 197. — Sa lettre à la reine Elisabeth, 199. — Et à lord Stafford, 200. — Se réjouit de ce que Marguerite recevra le duc d'Épernon, favori de son frère, 200. — Parle à M. de Maisse des intérêts de M<sup>lle</sup> de Piovena, 201. — Et d'un mariage proposé par le duc de Parme entre son petit-fils et une de ses petites-filles, 201. — Fait part au sieur de Mauvissière de ce que lui a dit lord Stafford; on attendra le retour du roi pour parler des Flandres avec lord Sidney; le comte de Derby viendra ensuite apporter l'ordre de la Jarretière, 202. — Demande au duc de Savoie de permettre à l'abbé d'Elbène de prendre son neveu comme coadjuteur à l'abbaye d'Hautecombe, 204. — Tout en approuvant ce qu'il a fait, elle donne son avis au maréchal de Retz sur tous les détails de l'organisation militaire de Cambrai; elle lui conseille de pourvoir la ville de vivres, pendant que la paix dure, et elle a trouvé de l'argent pour la cérémonie de déclaration de protection et pour le service funèbre du duc d'Anjou, 204. — Autre lettre au maréchal en réponse à la sienne, 207. — Fait demander aux seigneurs vénitiens un sauf-conduit pour Oratio Barbara, 208. — Fait don aux Muralles de Florence des terres achetées de Barthélemy d'Elbène et d'une somme d'argent, 208. —

Prie le duc de Toscane de leur en laisser la possession libre et de charger quelqu'un de faire un statue pour leur église, 209. — S'occupe de Cambrai et montre une grande confiance dans tout ce qu'y fait le maréchal de Retz, 210. — Assure le duc de Mantoue qu'elle est heureuse de pouvoir s'employer pour lui en ce qu'il a chargé l'abbé de Pleinpiéd de lui demander, 212. — Répond au maréchal de Retz par des instructions sur la façon de traiter avec le prince de Parme pour la cessation des hostilités; bien malheureux de l'état des villes de Picardie. veut s'occuper immédiatement de la réparation d'Abbeville, 212. — Prévient le roi qu'elle a mis le séquestre sur les abbayes de Villeneuve et Cormery pour obtenir du comte de La Rochefoucauld qu'il en fasse sortir les soldats, 214. — A sa surprise, et non sans regrets, elle a appris le mariage du duc de Savoie avec une des infantes; elle en parle à la duchesse de Nemours, 214. — Elle écrit au sieur de Maisse pour savoir si le roi d'Espagne fait quelques préparatifs contre l'Italie. Elle a pitié de la république des Pays-Bas; le duc de Parme s'empare petit à petit des villes, 215. — Envoie des chiens au prince de Mantoue, avec une lettre à la princesse, 216. — Félicitations au duc de Savoie, 217. — Demande au maréchal de Retz ce que le sieur de Balguy a contre la capitaine Égmont et pour quoi il a fait prisonnier Pierre Petit et empêche l'abbé et les religieux de Vaucelles de jouir de leur abbaye; elle le prie d'y remédier; lui donne des ordres pour les réparations d'Abbeville; les États des Pays-Bas demandent des hommes pour protéger la Flandre

et le Brabant, 217. — Se réjouit de ce que la protection de Cambray n'altère en rien la paix et de ce que la suspension d'armes soit arrêtée; le roi d'Espagne menace d'attaquer Saluces au moindre mouvement en Picardie; Jehan Soranze, banni par les Seigneurs, est salué partout avec honneur; s'occupe encore du mariage du petit-fils du duc de Parme avec sa petite-fille, 219. — Les chiens envoyés au prince de Mantoue, 220. — Elle espère que M. de Bellièvre pourra persuader au maréchal de Montmorency d'obéir au roi, 221. — Le roi de Navarre intervient gracieusement pour que le comte de La Rochefoucauld jouisse de ses abbayes, 221, note. — Elle signale au sieur de Harlay les précautions utiles à prendre contre les maladies contagieuses à Paris, 222. — Prie M. de Maisse de veiller à ce que les soldats espagnols à Corregio ne fassent aucun dommage à la Mirandole, 223. — A reçu la visite du fils de lord Burleigh; il a admiré le château et le parc de Chenonceaux, 223. — Écrit à la duchesse de Nemours que le roi est revenu; qu'on tâche de fuir la peste; que M<sup>lle</sup> de Montmorin en est atteinte, 223. — Ne peut répondre au sieur de Mauvissière sur les propositions d'Élisabeth tant que les députés des Flandres ne seront pas arrivés, 224. — A reçu des lettres des infantes, 224. — Arrange avec le duc de Nemours le mariage de son fils avec sa filleule Catherine de Lorraine, 225. — Bernardino Mendoza est venu remplacer le sieur de Tassis, 226. — Lettre au sieur de Mauvissière, 227. — Reparle à M. de Maisse de la Mirandole, dit que les troubles du Languedoc sont réprimés, 227. —

Répond aux maire et échevins de Poitiers qui ont fait prisonnier le sieur de Sainte-Souligne, accusé de trahison, 228. — Avertit le sieur de Longlée qu'elle attend les ouvertures de Mendoza, 228. — S'occupe avec M. de Mauvissière de l'alliance qu'elle veut conclure entre la France, l'Angleterre et l'Écosse; trouve le portrait qu'elle a reçu de Jacques fort agréable, 228. — Écrit au sieur de Balagny au sujet de la trêve de Cambray, 229. — Elle a vu Mendoza, auquel elle a expliqué ses droits sur le Portugal et pourquoi on ne les avait pas fait valoir; elle compte être dédommée par Philippe II, 231. — Dit à M<sup>lle</sup> de Nemours qu'elle veut s'informer pourquoi La Garnache est sorti de prison; il est venu se plaindre de ses malheurs. Le mariage du duc de Savoie semble retardé, 232. — Mendoza ne s'est pas encore ouvert sur le fait des Pays-Bas; en attendant, les députés sont arrivés, 233. — Elle attendra, pour répondre à Anvers, qu'on soit d'accord avec les députés, 233. — Écrit à M. de Maisse, se préoccupant encore du mariage du petit-fils du duc de Parme avec une de ses petites-filles de Lorraine, 234. — Sa gratitude envers le cardinal d'Este; elle offre ses services à la duchesse de Nemours, 234. — Lettre au sieur de Balagny, 235. — Elle prie le cardinal d'obtenir le cardinalat pour Marcel d'Aquaviva, de la famille des ducs d'Atrie, à laquelle elle porte un grand intérêt, 235. — Écrit au sieur de Balagny que le marquis de Renty devra punir les contraventions à la trêve; elle lui conseille d'agir avec douceur, 236. — Un mot au prince de Condé. Elle s'excuse près de du Ferrier

de ce qu'il ne peut être payé cette année, à moins que ce ne soit par quelque rentrée extraordinaire, 237. — Recommande le comte Avegado aux Seigneurs de Venise, 238. — Remercie M. de Maisse de l'avoir averti de ce que les rapports entre la Porte et les Seigneurs sont tendus; elle en tire une fâcheuse conséquence pour la France, 238. — Lettre de la duchesse de Nemours, qui, avec les dames nobles du Piémont et de Savoie, va à Nice pour recevoir la nouvelle duchesse, 238. — A mûrement réfléchi à ce que Matignon lui a mandé pour la reine de Navarre et envoie le sieur Brulart pour arranger les choses avec lui, 239. — Interpelle le duc de Guise sur les cornettes licenciées par le duc de Parme qu'on dit venir en France pour son service, 239. — Recommande au pape le nouvel ambassadeur, M. de Saint-Gouard, 240. — Protestation de dévouement envers les États des Pays-Bas, dont le roi n'a pu accepter les offres, 241. — Courte lettre au cardinal d'Armagnac, 241. — Promet à Matignon que le sieur de Saint-Cricq sera dédommé d'un navire qui lui a été pris pour l'armée de Strozzi, 241. — Les sieurs de Maintenon, de Rochefort et de la Viéville sont envoyés aux Guises, avec des lettres de la reine, 242, 243. — Le président Brulart doit obtenir que le sieur Ferraud soit amené en France pour lui faire son procès, 243. — Se plaint au sieur de Bellièvre du danger des entreprises de la Ligue, 244. — Prie le duc de Guise de venir s'entendre avec elle à Épernay, 245. — Le prince se présente très triste; dit que le but de la Ligue est de combattre les huguenots; que Genève et Élisabeth ont traité avec

eux; mais ne veut s'expliquer avec elle sur les moyens qu'il pourrait employer; tâche de la faire quitter Épernay pour pouvoir se rapprocher de Paris; plusieurs personnes viendront assister à son assemblée; le duc de Guise veut empêcher que le duc de Mayenne quitte la Picardie où il rassemble des forces. La reine conseille au roi de prendre garde qu'on n'attaque les Suisses qui doivent arriver en France, 245. — L'évêque de Lyon raconte au roi que la reine mère a blâmé le duc de Guise d'avoir arrêté les deniers du pays messin à Châlons; mais elle n'a pu obtenir qu'il les rende, 247. — L'évêque de Châlons lui a donné bon espoir pourvu que le duc de Guise et ses amis n'entreprennent rien; il est question de leur donner quelques villes; M<sup>me</sup> de Sipierrre et de Guise la secondent; le roi doit faire rassembler des forces s'il veut assurer la paix. Le roi d'Espagne a eu un grave échec devant Anvers, 248. — Le duc de Lorraine est arrivé à Épernay; il se montre très dévoué. La reine prie le roi d'aviser à ce qu'il faudra faire, et lui conseille de préparer la guerre; le duc de Guise a donné ordre de se jeter dans Orléans, 250. — Elle écrit au sieur Brulart qu'elle craint que Balzac d'Entragues ne fasse pas son devoir à Orléans; elle a beaucoup de confiance dans le sieur de Carrouges à Rouen, 251. — Serait heureuse, écrit-elle à M<sup>me</sup> de Nemours, de laisser en mourant sa filleule auprès d'une belle-mère comme elle, 252. — Dit au roi que l'archevêque de Lyon est arrivé; elle attend le duc de Guise et ses amis avec des mémoires du cardinal de Bourbon et duc de Mayenne; le duc de Guise a pris

sur l'argent de Châlons pour payer ses gens de guerre, 253. — S'entretient avec le sieur Brulart d'affaires de finances; espère voir le duc de Guise avec le cardinal de Bourbon et le duc de Mayenne, 254. — Demande au roi d'ajouter à son écrit qu'il veut tenir les États, 253. — Remercie M. de Villeroy de sa lettre, lui demande de faire avoir au fils du sieur Vion la prébende de Saint-Étienne de Troyes, et de montrer au roi les lettres de Marguerite et de la duchesse de Noailles; est curieuse de savoir comment il les prendra, 256. — Envoie le sieur Miron au roi et remercie le sieur Brulart des nouvelles qu'il a données, 257. — Attend la décision du roi; ceux de la Ligue veulent rendre les protestants responsables de tout; le comte Rhingrave a fait demander d'être compris dans la levée des reîtres et se dit dévoué au roi, 258. — Elle écrit au roi pour lui demander ses intentions avant sa conférence avec le duc de Guise; le cardinal de Bourbon est souffrant et le duc de Mayenne a été détourné par son frère d'assister à l'entrevue, ce qu'elle regrette, 258. — Engage Villeroy à lui faire parvenir les instructions du roi à temps; insiste pour que le roi se rende le plus fort possible; elle est toujours souffrante, 259. — Envoie une lettre du cardinal de Bourbon au roi; aurait voulu voir le cardinal avant qu'il ne se rencontre avec le duc de Guise; elle songe à demander secours au roi de Navarre; donne des nouvelles de sa santé, 260. — Recommande le sieur de La Péraudière pour une place dans l'armée, 261. — Donne ses instructions au gouverneur d'Auvergne, 261, note. Écrit à Brulart, 262. — Dans sa

lettre au roi, elle loue l'habileté de Maignon, et s'étonne de la conduite du sieur de Lannoy; s'inquiète des villes qui tombent entre les mains des Ligueurs; supplie le roi de renforcer ses places; le maréchal de Retz escortera l'argent qu'elle a sauvé de Reims; très impatiente des retards du duc de Guise et du cardinal de Bourbon, elle songe à les aller trouver, 263. — Elle se porte mieux; prie Villeroy de s'occuper de sa fille, qui n'a pas de quoi mangera, et d'intercéder auprès du roi; est heureuse de l'échec des Ligueurs à Marseille, 265. — Complimente Châteauneuf-Thierry d'avoir repoussé l'attaque des ennemis, 266. — Remercie M. de Longlée des bonnes nouvelles de ses petites-filles, 266. — Sa lettre à Bellière et à Brulart, 267. — Envoie le sieur Miron avec un mémoire au roi; a eu une entrevue avec le duc de Guise et les cardinaux de Bourbon et de Guise; pendant quinze jours les forces des deux partis restent stationnaires; le duc de Guise demandera procuration à ses partisans pour traiter, et posera les armes; si l'exercice de la religion protestante est interdit, le roi peut obtenir du roi de Navarre qu'il y consente, 267. — Elle remercie Villeroy des nouvelles reçues; se réjouit de la conservation de Bordeaux et de Marseille, espère que la Guyenne et lavence seront sauvées, 268. — Au roi le récit de l'entrevue du cardinal de Bourbon avec le duc de Guise en la voyant; elle a regretté au duc de Guise d'avoir des villes, au lieu de les aller trouver; d'Espinar a été parlé en son nom et en l'absence de seigneurs qui l'assistent; il restent toujours leur vol

supprimer la religion protestante, 269. — Parle à Villeroy de l'élection du pape, et travaille pour faire nommer le cardinal Farnèse, 270. — Dit au roi que le duc de Guise s'est plaint des forces réunies en Normandie; lui rappelle ce qui a été convenu, 271. — Conseille à Brulart de ne pas lui renvoyer le médecin Miron à cause de la maladie du roi, tâche d'obtenir que le cardinal de Bourbon vienne la voir, 272. — Elle répète à Villeroy que le roi doit rassembler des troupes. L'archevêque d'Espinac a donné son avis sur l'occupation de Lyon. M<sup>me</sup> de La Trémoille est heureuse que son fils entre au service du roi et demande un lieutenant pour servir sous ses ordres, 273. — Elle engage M. de Bellière à envoyer le sieur de Poigny vers le roi de Navarre et à obtenir du sieur de Clermont qu'il s'emploie auprès de lui, 274. — Mécontente des instructions que Miron a apportées, elle propose au roi de déclarer au Parlement qu'il n'y aura plus qu'une seule religion. Il doit rester le seul maître de ses sujets; les ducs de Guise et de Mayenne sont très aimés des soldats, 275. — Lettre à Brulart, 277. — Raconte au roi ce qui s'est dit à Châlons: le cardinal de Bourbon s'est montré satisfait au sujet de la religion; le duc de Guise veut avoir des villes de sûreté jusqu'à ce que les protestants aient rendu les leurs. Elle n'a voulu se laisser attirer à Châlons pour une nouvelle entrevue; préfère Reims; le duc de Guise part pour quelques jours; les Ligueurs attaquent les villes; ils ont pris la citadelle de Lyon; les sieurs de Schomberg et de Liendieu sont prisonniers à Châlons. Elle a des

douleurs au bras, et retient le médecin Miron, 278. — Le duc de Guise est parti pour Toul; elle dit à Brulart que le roi doit envoyer des soldats pour défendre la ville et la citadelle de Metz, 281. — Le cardinal de Bourbon et le duc de Guise lui ont proposé Sarry comme lieu de rendez-vous; mais elle n'y peut loger sa suite. Attendra les instructions du roi à Tours-sur-Marne, 281. — Se propose de dîner à Chéniers, en attendant la réponse du roi; on dit que le duc de Lorraine est très mécontent des Ligueurs, 283. — Dit à Brulart qu'elle aimerait avoir la réponse du roi touchant le lieu qu'elle doit accepter pour l'entrevue, 283. — La rencontre s'est faite à Sarry; elle en donne des détails au roi et lui recommande d'augmenter ses forces, 284. — Dit à Brulart que les Ligueurs tiennent conseil entre eux et sont fort exigeants; elle espère en venir à bout et insiste pour faire secourir Metz d'hommes et de vivres, 285. — Miron est parti pour rendre compte de l'entrevue au roi, 286. — Après son départ, le duc de Guise s'est plaint que les Suisses s'approchaient de son frère Mayenne; il déclare qu'il fera avancer les restes. Paraît contrariée du nombre des Suisses qu'on a pu lever, mais promet de s'en tenir à ce qui a été accordé avant le départ du sieur Miron; elle presse le roi d'envoyer ses résolutions dernières, 286. — Dit à Brulart qu'elle est heureuse de ce que la conspiration dont a couru le bruit ne soit point vraie, 288. — Intervient pour que le sieur de Termes exemple de garnison sa ville de Gretz et Monceaux, 288. — Avertit le roi que le duc de Guise, qui est allé recevoir ses

restes, a fait entrer à Châlons des canons, réunit son corps d'armée à Verdun et semble vouloir marcher droit vers Paris; elle craint pour la personne du roi et n'en est que plus malade, 290. — A beaucoup de chagrin de la conduite de sa fille et en parle à Villeroy. Elle le remercie des nouvelles de Provence où les troupes des capitaines de Birague, de Saulx et de Vins ont été défaites. Elle veut disposer du gouvernement du sieur de Maugiron, qui est bien malade, en faveur du sieur de Mandelot, comme démonstration de confiance, 291. — Écrit au roi que le sieur de Maineville est venu de la part du cardinal de Bourbon pour prolonger la suspension d'armes, parce que le duc de Guise n'est pas de retour. On pourrait l'accorder, mais elle les soupçonne d'avoir un but caché en l'exigeant, soit en Bourgogne, soit à Metz, 292. — A la requête de ses fermiers de Bretagne, elle prie Villeroy de faire rendre la liberté à des marchands bretons retenus en Espagne, 295. — Lettre à Brulart, 295. — Le colonel Pfeiffer procure des Suisses aux Ligueurs et compte en débaucher quatre mille de ceux du roi, 296. — Fait reprocher au cardinal de Bourbon d'avoir un autre but que la défense de la religion en prenant les villes et l'argent du roi. Elle l'a pressé de venir la trouver avec le duc et le cardinal de Guise, 297. — Écrit à M. de Villeroy, en réponse aux affaires dont il la tient au courant; se réjouit des bonnes dispositions pour la France, dont fait preuve le nouveau pape, 299. — Se plaint à Bellière de la conduite de Marguerite, 299. — Loue le sieur Viart d'avoir conservé Metz, 300. — Écrit au roi



que l'entrevue a commencé; se réjouit de ce que le duc de Guise ait échoué devant Metz; est mécontente de ses explications au sujet du sieur de Schomberg; tout ce qu'on gagne sur le cardinal de Bourbon est aussitôt repris par le duc, qui agit avec lui comme un maître d'école, 300. — On a lu les articles avec les réponses; le cardinal s'est fâché, réclamant les villes de sûreté; le sieur de Villequier a très bien parlé; enfin elle a accordé le moins qu'elle a pu, et demande l'avis du roi, 302. — Est fort indignée qu'après son long séjour à Épernay, on fasse encore des difficultés pour traiter; le duc de Lorraine désirerait la paix, mais le duc de Guise ne veut rien faire sans consulter ses amis, 306. — Insiste auprès de Bellière pour que le sieur de Clervant soit chargé par le roi d'engager le roi de Navarre à se faire catholique ou, du moins, à ne pas s'opposer au nouvel édit si nécessaire à la paix, 308. — Lettre à la duchesse de Nemours, qui, avec les dames de Piémont et de Savoie, va recevoir à Nice Catherine d'Espagne, la nouvelle mariée, 308. — Lui demande de lui écrire confidentiellement les détails du mariage et lui conseille d'envoyer ses enfants à la cour, 309. — Envoie un mémoire au roi sur ce que demandent les princes, outre la réponse aux articles, 309. — Et recommande à M. de Villeroy de bien représenter au roi qu'il faut contenter le cardinal de Bourbon et le duc de Guise, 310. — Dit à Brulart de pourvoir au paiement des garnisons de Metz, 311. — Et au roi que les Suisses arrivent pour la défense de la ville, 311. — Le duc de Guise a intercepté une lettre du duc d'Épernon

à La Verrière, 312. — Casimir fait une levée pour les protestants; Troyes est menacée par les troupes du duc d'Aumale; elle attend les princes, 312. — Ces deux mois de travail ont été perdus; la paix n'est pas faite; le duc de Guise va réunir ses troupes à celles des ducs d'Aumale et de Mayenne; elle craint qu'ils ne marchent vers Paris, 313. — Se plaint à Bellière de ces gens qui lui ont donné tant de peine; elle retournera à Paris sans avoir rien pu gagner, 314. — Attend le congé du roi pour pouvoir quitter Épernay; le roi d'Espagne a envoyé de l'argent aux Ligueurs; l'armée du duc de Guise tâchera d'empêcher les Suisses du roi d'entrer en France, 315. — Lettre au président Viart, 316. — Malgré le zèle des sieurs d'Espinaç, de Schomberg et Miron, les princes se sont décidés à la guerre; Sézanne et Anglure sont les lieux de rendez-vous pour leur armée, 317. — Espère encore arriver à la paix, 318. — Dit à Bellière combien elle est malheureuse de la conduite de sa fille, se plaint de ces princes, qui sont comme les Normands, 318. — Sa lettre au roi au sujet des villes de sûreté; elle voudrait avoir terminé avant l'arrivée des Ligueurs; leurs troupes s'assemblent vers Méry-sur-Seine; elle tâche de faire délivrer quelques capitaines prisonniers, 319. — Demande au sieur Brulart une réponse du roi, avant que le duc de Guise ne parte pour marcher sur Paris, 321. — Lui dit qu'ils ont promis de venir la trouver, 322. — Lettre au sieur de Matignon, 322. — Prévient le roi qu'il est absolument nécessaire d'envoyer de l'argent à Metz; lui recommande le sieur de La Guerche qui a fait des avances pour les

frais de la défense, 323. — S'étonne de ne pas recevoir de nouvelles du roi, 324. — Espère que, la paix étant faite avec les Ligueurs, le sieur de Bellière trouvera moyen qu'elle vienne aussi à bout de sa fille, 325. — Envoie la bonne nouvelle de la paix au sieur Brulart, et veut obtenir que les troupes des Ligueurs réunies à Montargis restent éloignées de Paris, 325. — Le duc de Guise prend des mesures pour éviter que ses troupes ne se rencontrent avec les Suisses du roi, 326. — Revient à son procès de Rome et le recommande au sieur de Saint-Gouard, 326. — Demande au roi de donner au sieur de Carces quelque argent, 327. — Se propose d'aller à Montargis terminer avec les princes; le président Jeannin est venu lui parler; le duc de Guise désire une suspension d'armes pendant qu'on terminera les négociations. Le roi doit recevoir les députés des Ligues suisses après qu'ils auront rencontré le duc de Guise, 327. — Dit au sieur de Bellière qu'elle est ennuyeuse de ce différend qui existe au sujet des Suisses, 329. — Lettre au roi après qu'elle s'est abouchée avec le cardinal de Bourbon et le duc de Guise, qui, sur une discussion au propos des Suisses catholiques et protestants, se sont montrés bien disposés. Attend le cardinal de Guise et les ducs pour terminer. La duchesse de Montpensier voudrait venir à Nemours, 331. — S'étonne que l'évêque de Navarre soit allé à Paris. Demande à M. de Villeroy de l'avertir du départ de celui qui ira complimenter les nouveaux mariés en Savoie et trouve que le roi doit envoyer un cadeau, 332. — Demande au roi l'état exact de sa levée de Suisses

que le duc de Guise prétend être composée de protestants et d'aventuriers, 332. — Lettres au sieur de La Fin, au sieur de Cheverny et aux commissaires chargés de la liquidation du duc d'Anjou, pour faire payer les arriérés dus par le prince, 334 et 335. — Miron est envoyé au roi avec le mémoire concernant les princes; elle a encore discuté la question des Suisses à renvoyer et leur paiement; le général Beauchère est arrivé; elle en parle au sieur Brulart et au roi, 335 et 336. — Dit à Brulart qu'elle a reçu l'état de la levée des Suisses et compte s'en servir vis-à-vis du duc de Guise, 337. — Lettre de condoléance à la duchesse de Nemours pour la mort de son mari, 338. — Écrit au roi que la paix est publiée; lui demande comment il veut agir pour faire distribuer des vivres aux troupes qui se séparent, 339. — Promet au sieur de La Fin de lui être utile à Paris, 341. — Écrit au duc de Guise pour le sieur de Viéville, qui va le trouver pour le fait de Mézières, 341. — Lettre au duc de Montmorency, 342. — Prévient la duchesse de Nevers de ce qu'on dit de son mari, 342. — Lettre à la duchesse de Nemours, 343. — Rappelle à Brissac ce qui a été convenu dans l'édit, 343. — Recommande M<sup>me</sup> Deslandes au duc de Nevers pour qu'elle ne soit pas inquiétée pendant les six mois de délai qu'elle a pour se faire catholique, 344. — Insiste auprès du duc de Guise pour que ses gens de guerre soient licenciés, et lui envoie le sieur de Merles, 345. — Écrit à M<sup>me</sup> de Nevers, 345. — Et au duc qu'elle ne saurait dire ce qui a été rapporté de lui, 346. — Très indignée de ce que le Pape

a chassé Saint-Gouard de Rome, elle s'empresse de l'assurer des bons sentiments du roi, 347. — Lettre au cardinal de Médicis, 347. — Lettre au sieur de Danzay, 348. — Dicte à Balagny la conduite à tenir au Cambrésis; il fait bien de s'adresser à M. de Malpierre pour les contraventions, mais ne doit point en faire de son côté et surtout arranger les choses à l'amiable et observer la trêve, 348. — Parle à Villeroy de l'excommunication du roi de Navarre; des deux millions que le Pape voudrait procurer à Henri III et qui lui rendraient tout son pouvoir; du voyage qu'elle songe à faire à Rome; du chagrin que lui donne sa fille; et s'étonne de ne pas tomber malade avec tous ces ennuis, 350. — Écrit au sujet de l'ambassadeur qu'il faut avoir à Rome et donne son opinion sur le Pape; raconte son entretien avec le duc de Nevers; elle tient à ce qu'à Rome on sache qu'il est très bien avec le roi; elle a confiance en sa fidélité, 352. — Charge le sieur de Malpierre de demander au prince de Parme de continuer la trêve de Cambray avec une modification en ce qui concerne les biens des particuliers, 354. — Dit au duc de Nevers quels sont les propos qu'il passe pour avoir tenus à Rome; lui conseille d'éclaircir le roi sur ce sujet, 354. — Écrit à la duchesse, 355. — Barbara Oratio étant banni pour dix ans de la seigneurie de Venise, Catherine écrit au sieur de Maise pour lui faire avoir un sauf-conduit, 356. — Proteste de son ardeur pour la religion catholique, 356. — Lettre au duc de Nevers pour l'engager à suivre le conseil de ses amis, 357. — Et à la duchesse, 357. — Réponse au maréchal de

Matignon, 358. — Heureuse que le duc de Nevers puisse se justifier par une attestation reçue de Rome, elle lui dicte sa conduite pour se rapprocher du roi, 358. — Le comte de Brissac sera secouru par le duc de Joyeuse, qui protégera la Loire et Angers avec ses forces, 359. — Deux lettres à la duchesse et une au duc de Nevers, qui ne doit pas demander son congé, mais suivre les conseils de la reine et écrire au roi d'après une minute qu'elle lui envoie, 359, 360 et 361. — Donne des instructions au comte de Randan pour son séjour à Clermont-Ferrand, 361. — Proteste de son amitié à don Antonio, réfugié en Angleterre, auquel le roi offre une de ses maisons, 362. — Demande à M. de Maise de s'employer pour Ypolite de Piovena, qui ne peut toucher l'héritage de son père, 362. — Promet à M. de Danzay qu'il sera payé, 363. — Persiste à vouloir faire accepter au duc de Nevers les conseils de ses amis, 363. — Fait allusion dans une lettre au duc de Guise à ce qui est arrivé à Auxonne, et l'assure de l'amitié du roi, 364. — Accompagne le sieur d'Esneval de deux lettres à Jacques Stuart, quand il part pour représenter le roi en Écosse, 365. — Dit au duc de Guise qu'il est nécessaire dans son pays et l'engage avant de partir de venir voir le roi, 366. — Est très satisfaite que l'incident du duc de Nevers s'arrange, 366. — A été heureuse de pouvoir se loger à Blaru, la peste étant à Rosny, et elle prie M. de Villeroy de s'occuper d'une affaire qui serait agréable à son hôte, 368. — Lettre à la duchesse de Nevers, 368. — Remercie M. de Villeroy de ses lettres; le prince de Condé est à

Saint-Jean-d'Angély ; elle attend des nouvelles de Provence, 369. — Parle au Pape de son procès et le prie d'ordonner aux juges de se prononcer, 370. — Écrit aux cardinaux au sujet de la même affaire, 371. — Prie le cardinal de Ferrare de récompenser Fulvio Teofilo des services qu'elle a toujours reçus de lui, 371. — Dit à M<sup>me</sup> de Nemours qu'elle n'attend que sa présence pour le mariage de son fils avec sa filleule, 372. — A M<sup>me</sup> de Rohan qu'elle a obtenu du roi un délai en sa faveur pour quitter le pays à cause de la religion, 373. — Un mot au sieur de Bornazel, 373. — Engage encore la duchesse de Nevers à suivre ce que lui dira le sieur Cavriana, 374. — Remercie le sieur de Gondy des bonnes nouvelles du duc et de la duchesse de Savoie, qu'il a vus à son passage, en allant à Rome, 375. — Recommande son devoir au comte de Randan. Assure Bellière qu'elle est persuadée de son ardeur pour le service du roi. Est ennuyée de la conduite de sa fille. Espère arriver, par le sieur de Clervant, à ce que le roi de Navarre abandonne la religion et seconde Henri III pour rétablir le repos dans le pays, 375.

MÉDICIS (Hippolyte, cardinal de). Arrange le mariage de sa nièce, la fille du duc de Toscane, avec le prince de Mantoue, 97. — Petite lettre de Catherine, 347.

— (Alexandre, cardinal de). Lettre de compliments de la reine, pour lui et pour les autres cardinaux nouvellement créés, 164, 299.

— (Julien de), évêque d'Albi, abbé de Saint-Victor de Marseille. La reine lui rappelle par le chevalier d'Elbène qu'il doit satisfaire aux accords faits entre lui et Philippe Strozzi pour le partage des

revenus de ses évêché et abbeyes, 44 et note.

MÉDICIS (François de). Voir TOSCAN (Le grand duc de).

— (Jules de). Voir CLÉMENT VII.

— (Éléonore de). Voir MANTOU (La princesse de).

MEILLERAY (Charles de Moy, seigneur de La), vice-amiral de France, 123, note.

— (Charlotte de Dreux, dame de PIERRECOEUR, femme de l'amiral de La), 123, note.

MELUN (Robert de). Voir RICHENBOURG (Le marquis de).

— (Pierre de). Voir ÉPIROV (Le prince de).

MENDE (Lozère), 305 et note.

MENDOZA (Bernardino de), ambassadeur d'Espagne en France, 224. — Chassé de l'Angleterre il vient représenter son maître en France, 226 et note. — Il tarde à faire des propositions pour la paix, 228. — S'est exprimé à l'audience avec beaucoup d'éloquence et a écouté avec surprise les explications de la reine mère concernant ses droits sur le Portugal, 231, 232 et note. — On attend toujours ses ouvertures sur les affaires des Pays-Bas, 233. — Il s'oppose vivement à l'entente entre le roi de France et les Pays-Bas, 233, note, 236.

MENESTRES (Vaucluse), 9.

MERCUROL, château appartenant à Catherine de Médicis, 485 et note.

MERCUR (Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de), gouverneur de Bretagne, beau-frère du roi. Le duc de Guise veut qu'il assiste aussi à l'entrevue avec la reine, 247, 305, 320, 331. — Les Ligueurs demandent pour lui les châteaux de Nantes, Saint-Malo et Dinan, 462, 472, 474.

MERLES (Henri de NOUILLES, seigneur de), plus tard comte d'Ayen. Maître d'hôtel du roi, 185, note, 345, note.

MERLES (Jeanne-Germaine d'Espagne, dame de), en femme, 185, note.

MÉT-EN-SEIN (Aube), 320 et note, 321.

MESUM (Le capitaine). Il est nommé gouverneur de Cambrai, en l'absence du s<sup>r</sup> de Balagny. La reine trouve ses prétentions étranges, 204, 210.

METZ (Moselle). La reine craint pour la ville, mais elle sera conservée au roi par le duc d'Épernon, 263 et note, 281, 285, 287, 289, 290, 294, 298. — L'attaque de la ville a été repoussée, 300, 301, 304, 316, 317, 318, 323.

METZ-EN-COURTÈS (Nord), 249.

MÉZIERES (Ardennes), 108 et note, 109, 113, note, 320, 342.

MISSELAUNE, ville de Zélande, 11 et note.

MILAN (L'archevêque de). Voir BEAUSÉZ (Le cardinal).

MILON (Benoit), sieur de VIMOUILLI. Intendant des finances, 34, note, 107, 108, 130, 219.

MIRAMBAU (François de Pons, baron de), capitaine huguenot. Envoie vers le prince d'Orange, 86 note, 90, note, 91, note.

MIRANDE (Fulvie, comtesse Pica de La) fille du comte de Corregio. Catherine prie M. de Maine d'en soigner qu'elle ne reçoive point de dommage des soldats espagnols garnison à Corregio, 223 et 1.

— (Le comte Pica de La). A porté à Catherine de Médicis lettres de la reine d'Angleterre, 223.

MIRANDOLE (La), petite princedans le duché de Modène, 223 et note, 227.

MIRIBEAU (Vienne), 12, 13, 2 et note.

MIRON (François), premier du roi. La reine lui envoie salutation sur la maladie d'Anjou, 178, 255, note.

s'en remet sur lui pour démontrer au roi ce qui est nécessaire pour sa négociation, 257 et note, 258, 259, 260. — Catherine le retient auprès d'elle, afin qu'il puisse assister au commencement de l'entrevue, 264, 267. — Mémoire de ce qu'il doit représenter au roi, 267, 268, 271. — La reine conseille au roi de le garder auprès de lui à cause de sa maladie des yeux, 272, 274. — Est revenu auprès de la reine, en rapportant la résolution du roi, 275, 278, 281, 283, 284, 285, 286, 287, 290, 291, 293, 296, 297, 303. — Ira rendre compte au roi de l'entrevue, 305, 306, 307, 310 et suiv. — Doit aller raconter au roi les détails de l'entrevue qui a amené la paix, 325. — Est renvoyé vers le roi, 335, 336. — Part avec le mémoire des Ligueurs, 337, 338, 339, 340, 369. — Sa lettre au roi sur la paix de la reine mère, 457. — Mémoire du roi qu'il est chargé d'apporter à Épernay, 465 à 467. — Autres articles qu'il est chargé de remettre aux princes catholiques, 473 et 475.

— (Marc), père du premier médecin du roi, 257, note.

**MOINETON** (Yves FRANGEUL, valet de chambre de la reine mère, dit LE), 257, 327, 329 et note.

**MOLLAN** (Pierre), trésorier de l'épargne, 219.

**MOLLÉ** (Le sieur), trésorier de France et général des finances en Champagne, 4, 17, 70.

**MONCAUX-EX-BRIE** (Seine-et-Marne), 40, note, 106 et note, 113, note, 117. — La reine désire que le château et le village soient exempts de garnison, 289 et note.

**MONLUC** (Jean DE). Voir BALAGNY.

**MONNÉAL** (Le comte DE), gentilhomme du duc de Savoie, 4, 78, 79.

**MONSIEUR** (Gironde), 299, note.

**MONTAIGNE** (Geoffroy DE). Lettre que lui écrit du Plessis-Mornay, 160, note.

— (Le sieur). Sa lettre à sa femme, 179.

**MONTARGIS** (Loiret), 280, 325, 328, 331.

**MONTBEL** (Le sieur), médecin de la reine Louise. La reine mère prie le duc de Savoie de lui faire don, à lui et son frère, des « lots et ventes » de quelques acquisitions qu'ils ont faites en Piémont, 88.

**MONTBOISSIER** (Marc DE BEAUFORT, sieur DE), 341, note.

**MONTCASSIN** (Jean DE LUPPIAC, seigneur DE), l'aîné, lieutenant général du gouvernement de Metz, 300 et note, 301, 317.

— le jeune. Voir HOUILLÉS.

**MONT-DE-MARSAN** (Landes), 132, note.

— Repris par le roi de Navarre, 164 et note, 175, note.

**MONTÉIL** (Louis-Adhémar DE). Voir GRIGNAN.

**MONTFERRANT** (Le sieur DE), 18.

— Empêche l'abbé de Bonlieu de jouir de ses revenus, 117, 118, 173.

**MONTIGNY** (Le sieur DE), 195, note.

**MONTMAS** (Le capitaine). Prisonnier des Ligueurs; la reine veut qu'on lui rende la liberté, 321, 322.

**MONTMORENCY** (Henri, duc DE), maréchal de France, gouverneur du Languedoc. Lettre de la reine au sujet de la reddition de Lunel et de la levée que fait le sieur de Châtillon, 85. — La reine le soupçonne d'avoir envoyé auprès du duc d'Anjou pour embrouiller les affaires, 94. — Semble prêt à prendre les armes en Languedoc, 97. — Mandé à la cour, il se méfie, et traite avec les protestants, 97, note. — Bellièvre est chargé de l'admonester, 153. — La reine lui a écrit et prie Bellièvre d'user de sa lettre d'après les circonstances,

176 et note. — Le duc d'Anjou aussi a l'intention de lui écrire, 177. — La reine espère qu'il prendra le parti de se rendre au désir du roi, 221. — Sa querelle avec le maréchal de Joyeuse, que les s<sup>rs</sup> de Bellièvre et de Pontcarré ne réussissent pas à arrêter, 221, note, 274, note. — Lettre de la reine, 342. — Le duc de Savoie doit user de son crédit auprès de lui, 375. — Mémoire que Catherine de Médicis envoie à Montmorency au mois de mars 1585 pour le prier d'intervenir auprès du roi de Navarre dans l'intérêt de la paix; elle lui propose en même temps une sorte d'alliance contre d'Épernon, 469 et 470.

**MONTMORENCY** (Diane, duchesse DE CHATELLEHAULT, veuve du maréchal DE), 23 et note; 187, note. — La reine charge Brulart de lui remettre un paquet, 273 et note.

— (Jeanne DE). Voir TAINOILLE (DE LA).

**MONTMORENCY-FOSEXUX** (Françoise DE). Sa conduite scandaleuse et son renvoi de la cour, 36 et note, 37.

**MONTMORENCY-NIVELLE**. Voir HORNES (Le comte DE).

**MONTMORIN** (Le sieur DE), seigneur de Saint-Héran, premier écuyer de la reine, 191, note.

— (Hector, seigneur DE), maître d'hôtel du roi, 224, note.

— (Anne de SAINT-NECTAIRE, dame DE), 224, note.

— (Madeleine DE), leur fille, demoiselle d'honneur de la reine Louise. — Malade de la peste, 224. — Morte à Blois, 224, note.

**MONTPESSIER** (Louis DE BOURBON-VERMOREL, duc DE), gouverneur de Bretagne, 8, note; 9, 11, note. — Repoit la reine dans son château, 13, note; 15, note; 62, note. — Sa principauté de Dombes, 66, note, 108, note.

MONTPESSIER (Catherine de Lorraine, duchesse de). Aimable mot de la reine qui la prie d'employer son influence pour hâter les préparatifs en Normandie pour l'expédition, 8. — Elle a écrit à la reine au sujet du sieur de Châteauroux, 108 et note. — Désirerait aller à Nemours où se tiennent les conférences entre la reine et les princes ligueurs, 331 et note.

— (Jacqueline de Longwy, première femme de Louis de Bourbon-Vendôme, duc de), mère du prince dauphin, plus tard duc de Montpensier, 8, note; 62, note.

— (François de Bourbon-Vendôme duc de). Catherine le supplie de faire partir les troupes pour le duc d'Anjou de la Picardie, afin que ce pays en soit soulagé, elle le loue de la punition qu'il fait des délits commis envers le peuple, 62. — Lui recommande le sieur de Châtillon pour la place de surintendant de Dombes, 66. — Elle insiste pour que les troupes aillent rejoindre le duc d'Anjou, 67. — Lui envoie de l'argent pour les

troupes avec la recommandation de les faire partir, 68 et 69, 274, Voir Bourbon-Vendôme.

MONTAVAL (Dordogne), 369 et note.

MONTARDON, château d'Auvergne, appartenant à Catherine de Médicis, 485 et note.

MORO (Giovanni), ambassadeur des Seigneurs de Venise à Paris. Raconte à ses maîtres que la reine de Navarre est reçue par son mari, 180, note. — Que Cambrai a été légué par le duc d'Anjou au roi, 192, note.

MORTON (Jacques, comte de), régent de l'Écosse, 65, note; 105, note.

MOTHE-FÉNELON (Bertrand de Salicourac, sieur de La), conseiller au conseil privé de roi, 23. — Sera dépêché en Écosse, 64, note. — Son voyage est annoncé par la reine à Élisabeth, 67. — Et par le roi à M. de Mauvissière, 67, note. — Et à Walsingham, 68, 73 et note, 77. — Catherine loue ses services et lui recommande les affaires d'Écosse, 84. — Revient en France, 100, 105 et note.

MOTHE-SAINT-HÉRAYE (Le château de

La) [Doux-Sièvres]. Catherine s'y rencontre avec le roi de Navarre, 13, note; 18, note.

MOTTE (Le sieur La). gouverneur de Gravelines. Se rend maître de Dunkerque, 115, note.

MOTTE-LOVELLÉ (Le sieur de La). Voir Lovellé.

MOUT-DE-L'ŒISE (Œise), 111 et note.

MOUT en Picardie (Aisne), seigneur de Vaudray.

MOUY (Claude de Vaudray, seigneur de), venge son père en tuant Marrevert, 410 et note.

MOY (Charles de). Voir MAILLARD (de La).

— (Jacques de). Voir PAINCOURT.

MUNES (Le sieur de). Doit partir avec des troupes pour rejoindre le duc d'Anjou, 62.

MURATES (Le couvent des), à Florence. Donation que lui fait Catherine de Médicis en 1584. Texte italien. 441 à 443.

MURST (Marc-Antoine). Prononce l'oraison funèbre de M. de Foix. mort à Rome, 186, note.

## N

NANTES (Loire-Inférieure), 296, note.

NARBONNE (L'archevêque de). Voir JOYEUSE (Le cardinal de).

NASSAU (Guillaume de). Voir ORANGE (prince d').

NAVARRÉ (Henri de Bourbon, roi de), 6. — La reine espère que le roi de Navarre viendra à Chenonceau, 10. — Son voyage à Saint-Maixent, 10, note; 12, 13, note; 14. — Sa lettre à M. de Scorbiac, 14, note. — Le résultat de l'entrevue de la Mothe-Saint-Héraye, 18, note; 21, 22. — Passe pour avoir une grande confiance dans le sieur d'Escars, qui viendra de la part du roi,

22, 30, 35. — La reine lui reproche son attitude peu délicate vis-à-vis de sa femme à propos de Françoise de Montmorency, 36, 43, 85 et note; 97, note. — Il demande à Maignon de hâter la vérification de l'édit des tailles au parlement de Bordeaux, 98, note. — La reine l'a fait prier d'éloigner les dames de Duras et de Béthune d'auprès de sa femme, 126 et note; 128 et note. — Il a envoyé le sieur du Plessis-Mornay pour demander des explications à Henri III sur l'affront fait à la reine de Navarre, 129 et note. — Sa femme va le

retrouver, 132. — Sa lettre au roi. Reprise de Mont-de-Marsan, 132, note. — L'affaire de Henri III et de la reine de Navarre, 138, 139, note. — Ne veut recevoir sa femme que si elle est déclarée innocente et ses accusateurs punis, 149 et note; 150. — Henri III la menace de sa colère s'il ne la reçoit pas, 155. — Sa correspondance avec le roi, 155, note; 156. — Sa lettre à Marguerite, 156, note; 157, 160 et note. — Le sieur de Bellière est arrivé, 161 et note; 163 et note. — A pris Mont-de-Marsan. Exige que les garnisons de Mont-de-Mar-

Basas se retirent, 164 et note; 166, 171. — Mal disposé vis à vis de, 172. — Commence à convaincre, demande que tous soient retirés d'Agen et autres villes, 173 et note; 176 et note. — Reçu sa femme, 180 et note; 188, note. — Lettres au roi et à la reine, 190, note. — La visite du duc, 200 et note. — Rapports avec la reine, 221, note. — Le roi III a fait demander son compte aux Suisses, 243. — La reine songe à solliciter du roi de Navarre, note. — Henri III, pendant la trêve avec les Ligués, lui demande de renoncer à sa réforme, 268. — La reine lui envoie le sieur de Liancourt, 275, 276, 282, note. — Reine, par M. de Clermont, à lui faire accepter sa réforme, 282 et note. — Elle lui envoie sa femme, 291. — Ici lui fait la guerre; mais elle plûtôt des Ligueurs, 291, 299, note. — Conduite de la reine, 300, note; 302. — La reine qu'il se fasse catholique, 308. — Lettres à la reine pour lui faire le traité avec les Ligueurs, 351, note. — On s'occupe de l'excommunier, 351. — La reine espère toujours qu'elle donnera la religion réformée qu'il secondera Henri III et rétablissement de la paix, 351.

NAZARETH (L'archevêque de). Voir FRANGIPANI (Fabio-Mirto).  
NEMOURS (Jacques de Savoie, duc de). Protestations d'amitié de la reine, 52. — Elle lui recommande le fils du sieur de Lonsac qui viendra le saluer en allant et l'Italie, 54. — Affectueux petit mot de Catherine, 78, 108, 152. — Il est bien malade; la duchesse va le rejoindre, 115, note. — La reine s'informe de sa santé, 224 et note. — Revient sur un projet de mariage qu'elle a fait avec sa femme, pour son fils avec sa filleule de Lorraine, 225, 232, 234. — Sa mort, 338 et note; 372, note.  
NEMOURS (Anne d'Este, duchesse de). Catherine la prie de lui donner des nouvelles du roi et de la reine, 13. — Elle la remercie d'avoir envoyé les bulles du grand prieur d'Autvergne au Pape, 33. — Catherine lui porte une grande affection, 52. — Étant près de la reine, elle enverra à son mari la réponse aux nouvelles qu'elle avait apportées, 78 et note; 92. — Lettre de la reine, 108. — Quelques mots, 113. — Lettre de Catherine pour lui dire qu'elle ne pourra rien faire dans le procès d'entre elle et la duchesse de Longueville, 114. — La reine s'informe de sa maladie et espère la revoir à Paris, 142. — Elle se réjouit de la revoir avant qu'elle ne parte rejoindre son mari en Savoie, 152. — Catherine s'informe de sa santé, 169. — Elle lui envoie des nouvelles du duc d'Anjou, 178. — Lui demande si elle n'est pas étonnée du mariage du duc de Savoie avec une des infantes, 214. — Son mari étant très malade, elle va le retrouver en Piémont, 215, note. — La reine s'informe de son voyage et de la santé du duc, 224, 225. — Elle lui parle de La Garinache qui est sorti de prison, et

demande si le mariage de l'infante est retardé, 232. — Démonstrations d'amitié de la reine, 234. — Elle va à Nice pour recevoir la jeune mariée, duchesse de Savoie; la reine la prie de ne pas l'oublier au milieu des fêtes, 238. — Catherine lui parle du mariage du jeune Nemours avec sa filleule, 252, 258, 260. — Lettre de Villeroi pour lui donner des nouvelles de la santé de la reine, 260, note. — La reine lui demande des renseignements sur le mariage de l'infante, et l'engage à envoyer ses enfants à la cour, 309. — Affectueuse lettre de la reine après la mort de son mari, 338. — Autre lettre du sieur de Lonsac, 348, note. — Autre lettre où Catherine s'intéresse à sa santé et à ses enfants, 343. — La reine lui écrit qu'elle n'attend que son arrivée pour célébrer le mariage de son fils avec sa petite-fille, 372.  
NEMOURS (Charles-Emmanuel de Savoie, prince de Gênes, fils du duc de). Est élevé à la cour du duc de Savoie, 78, note; 169, note; 215, note. — Il est question de son mariage avec Catherine de Lorraine, filleule de la reine, 225 et note; 252, 309, 338, note; 339 et note; 343. — Se trouve à la cour, 373. — (Henri de Savoie, marquis de Saint-Sorlin, deuxième fils du duc de), 238, 309. — Épousera la fille du duc d'Anjou, 338, note; 339 et note; 343. — Est parti pour l'armée, 373.  
NEMOURS (Seine-et-Marne), 328, 331. — La paix y est conclue, 339, note.  
NEUCHÊLE (Le sieur), serviteur du duc et de la duchesse de Nemours, 252, 343.  
NEUVILLE (Nicolas de). Voir VILLEROI.  
— (Denyse de). Voir FLEURY-SAINT-MARTIN.  
NEUILLY (Le président Étienne de), conseiller du roi. — La reine mère

## TABLE DES MATIÈRES.

reçoit son serment comme prévôt des marchands de Paris, 52, note.

NEVERS (Louis de Gonzague duc de), gouverneur de Champagne, 18. —

La reine lui écrit assez mystérieusement au sujet du prince de Condé, 19. — Serait contente de le voir, 21. — S'est plaint des troupes sur

sa terre de Lesparre, 29. — Le duc de Mantoue montre de bonnes dispositions pour se réconcilier, 46, 47, 48, 52. — La reine l'engage vivement à venir trouver le roi, 94.

— Elle et le roi s'occupent de son différend avec le duc de Mantoue, 98 et note. — Elle veut toujours lui persuader de venir vers le roi, 101. — Deux lettres d'amitié de

Catherine, qui lui donnent son avis sur son nouveau bâtiment, 106. — Elle lui écrit qu'elle a vu son hospice à Bethel et qu'elle ira voir la Caspienne, 109. — Cependant elle est empêchée de s'y rendre par son voyage

à Mouy, 110. — Elle l'engage à aller voir le roi, ou bien de la venir trouver à Monceau ou à Saint-Maur, 117. — Le roi a chargé la reine de le mander pour l'assemblée de Saint-Germain: elle le supplie d'y venir, 147. — Lettre amicale du roi, 255, note; 257, note. — Dans une lettre au cardinal de Bourbon, il a protesté de sa bonne volonté pour lui et ses amis, 292, note. — Les bruits qui courent sur des propos qu'il aurait tenus au pape, 343. — Il se fait gré à la reine mère d'en avoir averti sa femme, 343, note. — Catherine lui recommande M<sup>re</sup> Deslandes, 344, 345. — Il s'est engagé à Rome, 345, note. — Promis à Rome, 345, note. — Lettre de la reine qui ne veut encore s'expliquer, 346. — La conversation que la reine a eue avec lui sur les propos qui sont venus de

Rome; elle a confiance en sa fidélité, 353, 354. — La reine lui reproche de ne pas lui dire ce qu'il a fait à Rome, et enfin lui rapporte ce qu'elle en sait, 354. — Elle le prie de suivre les conseils de ses amis, 357. — Il s'appuie sur une attestation reçue de Rome; la reine lui reproche de boudier plutôt que de rechercher l'amitié du roi, 358, 359. — Elle insiste pour qu'il écrive au roi la lettre dont elle lui

envoie la minute, et lui défend de demander son congé, 360. — Elle le prie de croire ses amis et de ne pas s'occuper avec le roi comme avec son égal, 363. — Elle est contente de la tournure que prend l'affaire, 366, 368, 374. — Attitude du duc de Nevers vis-à-vis de la Ligue, 374, note. — Lettres qu'il écrit en 1585 à Catherine de Médicis pour se défendre des accusations portées contre lui, 478 à 484.

NEVERS (Henriette de Clèves, duchesse de), Lettre d'amitié de la reine mère, 18, 19. — L'engage vivement à venir la voir, 20, 106. — Catherine désire lui prouver son intérêt, 226, 255, note. — Lettre du cardinal de Bourbon, 292, note. — Et du duc de Guise, 298, note. — La reine lui écrit pour l'avertir de ce qu'on dit de son mari, 342. — Elle s'excuse de ne pouvoir lui en dire davantage, 345. — Lui en dire davantage, 345. — La reine lui demande d'obtenir que le duc suive le conseil de ses amis, 357. — Bien qu'innocent, il ne doit pas hésiter à faire des excuses au roi, 359. — Chamloiseau a eu le tort de donner une lettre au roi sans l'avis de la reine; mais la faute est réparée, 360. — Catherine se réjouit que l'affaire ait bien tourné, 368. — Elle en

rapporte et lui conseille d'écouter Catherine, 374.

NEVERS (Charles de Gonzague, fils du duc de), 101, note.

— (Catherine et Henriette de Gonzague, filles du duc de), 101 et note.

NICOLAY (Antoine de), premier président de la Chambre des comptes, 222 et note.

NOAILLES (François de), évêque de Dax.

La reine le remercie de sa lettre et se recommande à lui pour recevoir encore des nouvelles de l'expédition navale, s'il en apprend. 56, 57, note; 185, note; 232, note.

— (Jeanne de Goytact-Brienne, veuve d'Antoine de), dame d'honneur de la reine mère et amie de la reine de Navarre. Étant très estimée par Catherine, celle-ci est contente de la savoir auprès de sa fille, 185. — La reine mère envoie sa lettre pour être montrée au roi, 256 et note.

— (Henri de), son fils. Voir MEXIMES.

— (Giles de). Voir ISLE (L'abbé de l').

NOBLET-DE-SÈNE (Aube), 322.

NOIST-LE-ROI (Seine-et-Oise), 132, note; 142, note.

NORMANT (Pierre de). Voir BEAUFORT.

NOTRE-DAME DE LA GARDE. Fort de Marseille, 266 et note.

NOTRE-DAME DE L'ÉPIQUE (Marseille), 293, note.

NOTRE-DAME-DE-LÈSSE (Aisne), et note; 260 et note.

NOTZ (François de La), général chef de l'armée du duc d'Anjou en Flandre. La reine mère et l'archevêque tâchent d'obtenir sa liberté et note; 236, note.

NOUET (Le sieur), général de navires, 121.

NOTOS (Oise), 122, note.

## O

O (François d'), ancien favori de Henri III, rallié aux Ligueurs; on demande pour lui le gouvernement de Caen et du Cotentin, 463, 472, 474.

OIST (Nord), 230 et note; 349.

OLIVARÈS ambassadeur d'Espagne à Rome, 346, note.

ONGNIES (Louis d'). Voir CHAULNES.

ON (Pierre d'), consul dans les Pays-Bas. Est venu porteur d'une lettre du sieur des Pruniaux, 193.

ORANGE (Guillaume de Nassau, prince d'). Élisabeth lui a écrit pour le prier de protéger le duc d'Anjou; la réception qu'il fait au duc, 11 et note. — La reine mère le remercie de l'appui qu'il donne à son

filz et le prie de le lui continuer, 15, 29, note; 84, 85, note. — Lui parle de l'affaire d'Anvers et lui persuade que son filz mérite encore son appui, 86. — Elle lui a envoyé le jeune Brulart, 91, note. — Il s'est employé pour le duc d'Anjou, 93. — Recherche la fille de l'amiral de Coligny comme quatrième femme, la reine craint que ce mariage ne vienne porter le trouble en France; le fait complimenter, 95 et note; 96, 97. — Travaille à réunir des forces, pour les États et le duc d'Anjou, contre le prince de Parme, 140, 152, note; 160, note; 188, note. — A été assassiné, 198 et note; 216; 219.

ORANGE (Charlotte de Bourbon-Montpensier, troisième femme du prince d'). Gracieuse missive de la reine mère, 15.

— (Louise de Coligny, quatrième femme du prince d'). Veuve du sieur de Théligny, elle est recherchée par le prince d'Orange et en fait part à la reine mère, 95 et note, 96.

ORLÉANS (La ville d'). Est menacée par les Ligueurs, 251, 252, note; 280, 307.

ORLÉANS (Le maire et les échevins d'). La reine mère leur écrit pour leur proposer d'établir dans leur ville une manufacture de soie et une fabrique de tapisserie, et leur promet une subvention, 488 et note.

## P

PALAISEAU (*Seine-et-Oise*), 129, note.

PALAVICINO (Fabritio). La reine demande au Pape qu'il soit délivré de prison, 34, 35.

— (Oratio), son frère, 35.

PAMPROUX (*Vienne*), 13, note.

PARDAILLAN. Voir SÉCUR - PARDAILLAN (Jacques de).

PARDIN (Le capitaine). Est envoyé par le roi en Angleterre pour assurer don Antonio de son amitié et de sa bonne volonté à le secourir, 362.

PARIS (Nicolas de), cinquantenaire du quartier de Bourbon à Paris. Lettre de la reine, 76. — Et du roi, 76, note.

PARIS. (L'évêque de). Voir GONDI (Pierre de).

— Catherine craint que le duc de Guise ne veuille marcher sur Paris, 288, 290, 313, 325.

— (Les prévôts des marchands et

échevins de), 52, note. — La reine leur écrit au sujet de la nomination de deux nouveaux échevins qui ont prêté le serment, 124, 133, note.

PARME (Octave FARNÈSE, duc de). Il est question du mariage de son filz avec une des petites-filles de la reine, 201, 202, 220, 234. — On est long à lui rendre la citadelle de Parme, 240.

— (Marguerite d'Autriche, duchesse de). Son procès avec la reine mère, 9. — Refuse de se soumettre à la décision ordonnée, 62, 87, 100.

— (Alexandre FARNÈSE, prince de). Les Flamands désirent être en paix avec lui, 11, 15, note; 75 et note, 84, note; 91, note; 93, 94, note; 114, note. — Le duc d'Anjou est en négociation avec lui, 122, 132. — Il a fait proposer une trêve au duc, 139. — Il ne veut la faire que

pour peu de temps, 140, 152, note; 154. — Traite avec le duc d'Anjou pour la reddition de Cambrai, 157. — Lettre de la reine pour lui parler de la rançon du vicomte de Turenne; elle le prie de la fixer assez raisonnablement pour qu'il puisse la payer, 159. — Sa lettre à Catherine, 159, note. — Il ne veut rien traiter avec le duc d'Anjou que celui-ci n'ait rendu Cambrai, 167. — Le sieur de Vêrac tâchera d'obtenir une trêve, 168, 177 et note. — Catherine appuie la demande du roi auprès de lui pour la mise en liberté de La Noue, 187. — Sa réponse peu favorable, 187, note. — Sa lettre au roi au sujet de Cambrai, 191, note; 195 et note; 206 et note; 207, 212, 213. — A pris Dendermonde et tâche de se rendre maître d'autres villes, 216, 218. — Il a été arrêté



par une suspension d'armes, 219, 229 et note; 231, 233, note; 236, 239, 240, 249. — Le sieur de Malpierre est chargé de lui proposer de continuer la trêve de Cambrai, 254.

PASQUIN (Le sieur), secrétaire de M. de Mauvissière, 25.

PASSAGE (Le sieur de), gouverneur de la citadelle de Lyon, 280, note.

PASSY, près Paris, 117 et note.

PACT, comte de Salm, grand chambellan du duc de Lorraine. Demande que son beau-frère soit compris parmi les colonels de la levée des reîtres, 258.

PAYS-BAS (Les États généraux des), 11, note; 51, note; 84. — Le discours du sieur de Bellière, 91, note; 92, 93. — Leurs propositions au duc d'Anjou, 94. — L'accord fait avec lui, 94, 97, 99. — D'après l'opinion de la reine d'Angleterre, il leur faudrait un prince de marbre et de bronze, 100, note; 114, note; 115. — La reine mère craint que le duc d'Anjou ne se rallie à eux, 122. — Ils font des propositions plus acceptables, 140, 182, note. — Envoient des ambassadeurs en France; leur lettre à la reine mère, 157, note. — Celle-ci craint encore qu'ils ne s'attachent à son fils, 171, 177, note. — La reine a pitié de cette République travaillée par tant d'intrigues, 216. — Leur dépêche pour demander des gens de guerre, 218. — La reine leur fait des excuses de ce que le roi n'ait pu accepter les offres faites par les députés, 241, 249. — (Les députés des), 234, 231, 233. — Sont reçus avec honneur, mais obligés d'attendre un mois à Sens, 233, note; 241.

PELLEVÉ (Le cardinal de). Sa lettre au duc de Nevers, 343, note; 345, note.

PÉNALDIÈRE (Le sieur de La), gentil-

homme d'honneur de la reine mère. Désirerait être employé dans l'armée; la reine le recommande au roi, 261.

PÉRECHON (Le sieur de). Sa querelle d'intérêt avec le sieur de Sallers, 28.

PÉRIGUEUX (Dordogne), 128 et note.

PÉRONNE (Somme), 136, note; 242, note; 319 et note; 320.

PÉRIOT (Nicolas), conseiller du roi. Apporte à la reine le scrutin de l'élection de nouveaux échevins, 124 et note.

— (Pierre), procureur de la ville de Paris. L'accompagne, 124 et note.

PÉRIOT (Pierre). A été fait prisonnier par le sieur de Balagny sur la terre de France; la reine désire qu'il soit délivré sans rançon, 218.

PÉREMOUL (Le sieur), 254.

PIFFER (Ludovic), colonel catholique, 287. — A promis quatre mille Suisses au Liguers et compte en outre en débaucher quatre mille de ceux du roi, 297, 302, 331. — Il lui est donné la solde de ces huit mille hommes, 476 et note.

PHILIPPE II, roi d'Espagne, 3, note; 11. — Il a de grandes forces prêtes pour défendre ses droits au Portugal, 16, 32, note; 51, note. — Catherine blâme les moyens dont usent ses ministres pour se débarrasser de leurs ennemis, 51. — Il renforce la garnison de Lisbonne pour faire valoir ses droits, 56. — La reine prétend qu'il n'a pas eu grand avantage dans le combat contre les Français, 57. — S'est montré très ingrat vis-à-vis de la reine dans sa conduite envers les prisonniers français, 61, 62, 103. — Fait proposer à Catherine une négociation pour retirer le duc d'Anjou des Pays-Bas, 104, 115. — Quelques mots de la reine pour appuyer ce que M. de Longlé-

dira de sa part, 118. — Elle désirerait le mariage d'une des filles du roi avec le duc d'Anjou, 119, 122. — Il attend le résultat de l'affaire de la Terceira, 132, 140, 145, note; 149, note; 151, note; 159. — A été faussement accusé d'avoir fait attenter à la vie du duc d'Anjou, 167, 168, 171, 187, note; 195. — Le duc d'Anjou mort et le priere d'Orange assassiné, il devient redoutable, 198 et note; 202, 206, 208, 213. — Sa fille épousera le duc de Savoie, 205. — La reine craint qu'il ne veuille entreprendre sur l'Italie, 216. — Il menace d'attaquer Saluces, 219. — Elle lui écrit en acceptant Bernardino Mendoza pour remplacer Tami, 226 et note. — La reine désire vivre en paix avec lui et lui fait proposer de la dédommager du Portugal, 231, 232, 233, 236, note; 244, note. — Un de ses vaisseaux a fait explosion devant Anvers, 249, 295. — A secouru les Liguers avec de l'argent, 315, 352, 354.

PIREUX (Le frère). Indignation de la reine sur ce qu'il invente, 329.

PIRAC (Guy de Faux, sieur de), président au parlement de Paris, chancelier du duc d'Anjou, 3, 1, note. — La reine lui parle, en réponse à sa lettre, de l'argent nécessaire au duc d'Anjou, le prie de rappeler à celui-ci qu'il doit révoquer toutes les levées, 130. — Sa harangue au roi pour le roi de Navarre, 139, note.

PIC DE LA MIRANDE. Voir MIRANDE.

— Voir ROCHEBOCARD (de La).

PIENNES (Antoine de HALLERS, seigneur de), 248, note.

— (Jeanne de), sa fille, 248, note.

— (Louise de). Voir SORAN.

PIERRESCOURT (Jacques de Montgour de), conseiller d'État.

- taine de cinquante hommes d'armes.  
Lettre de la reine, 123, note.
- PIERRECOURT (Charlotte, dame de), sa mère. Voir MEILLERAYE (DE LA).
- PIERREDOT (Le sieur), 40.
- PIN (Jacques LALLIER, sieur du), secrétaire du roi de Navarre, 161, note; 183, note.
- PINART (Claude), sieur DE GRAMAILLES, secrétaire d'État, 1, 7, note. — Le roi lui a donné l'abbaye de Jard, 8, 11, 16, 29, note; 48, 50, 119, 121, note, 122. — Demande au roi de signer une lettre que la reine mère a dictée au sieur de Maisse; lui annonce qu'il est envoyé par elle vers le duc d'Anjou pour le persuader de licencier ses troupes, 144, note. — Le roi l'envoie au duc d'Anjou pour lui conserver Cambrai, 156, 167, 168. — Va à Paris pour avoir une entrevue confidentielle avec lord Stafford, 198, 199, 200, 203. — A amené le fils du baron Burleigh pour complimenter les reines, 223, 244, 246, 250, 253, 257, 262, 269, 272, 277-284, 287, 297, 301, 303, 305, 306, 324, 331, 359. — Ses lettres au roi, 422, 425. — A Brulart, 454. — Au roi, 455.
- (Claude), son fils, vicomte DE COMBLISY, secrétaire de la reine mère, gouverneur de Château-Thierry. Apprend à servir, 29, 199, 258, 260, 262, 264, 272, 275, 277, 278, 281. — Est chargé de dire quelques particularités des affaires au roi, 284. — Brulart doit le lui renvoyer à l'occasion, 285, 326.
- PIOVENA (Scipion de), sieur DE FOUCHAULT, premier écuyer du roi Henri III, 193 et note; 201, 262.
- (Claude ROBERTET, dame de), sa femme, 193, note.
- (Ypolite de) dame de Fouchault, leur fille, demoiselle d'honneur de la reine mère. La reine intervient pour qu'elle ne soit pas frustrée dans ses droits sur l'héritage de son aïeul le chevalier de Piovena, qui lui revient par la mort de son père, 193, 201, 362, 363.
- PIQUIGNY (Madame de). A été chargée de faire part à la reine mère du mariage projeté entre la fille de l'amiral de Coligny et le prince d'Orange, 95, 96.
- PISANI (Le marquis de). Voir SAINT-GOUARD.
- PLASSAC (Le sieur de). Envoyé par le roi de Navarre au roi Henri III, 30 et note.
- PLEINPIED (Pierre de TOLLET, abbé de). Aumônier de la reine, 62, 70, 74. — A travaillé et travaille incroyablement pour le procès de la reine, comme témoigne M. de Foix, 100, note; 185 et note. — Est chargé d'aller complimenter le grand duc de Toscane, le duc, le prince et la princesse de Mantoue, à l'occasion du mariage, 186 et 187. — Est revenu chargé d'une prière du duc de Mantoue à la reine mère, 212. — Part pour Rome, 229, 234. — Mettra M. de Saint-Gouard au courant du procès de la reine mère, 326, 370, 371, 377. — Ses lettres à la reine, 371, note. — Lettres de Catherine au sujet d'Antoine d'Amanzé, 490 et note.
- PLESSIS-MONNAY (Le sieur de). Envoyé par le roi de Navarre pour demander à Henri III des explications au sujet de l'affront fait à sa sœur; il s'en retourne peu satisfait, 129 et note; 132, 138. — Relation de son voyage vers Henri III, 139, note. — La lettre au sieur de Montaigne touchant les dispositions du roi de Navarre, 161, note; 165, note. — Ce qu'il écrit au roi de Navarre sur son voyage à Paris, 176 et note; 221, note; 257, note; 291, note.
- PLEURS (Le sieur), *Pleurre* ou *Pleure*, maître des comptes. Lettre de la reine, 76. — Et du roi, 76, note.
- PLOTZ (Othon), capitaine saxon, qui amène des reîtres au duc de Guise, 473 et note.
- POIGNY (Jacques d'ANGENNES, seigneur de), gentilhomme de la chambre du roi, 274, note.
- (Jean d'ANGENNES, seigneur de), capitaine de cinquante hommes d'armes, son fils, 64, note; 221, note. — Catherine désire que le roi l'envoie vers le roi de Navarre pour lui représenter ce qui est le bien du pays, 274 et note.
- PORTIERS (Les maires et échevins de). Lettre de la reine en réponse à ce qu'il sont écrits sur l'emprisonnement du sieur de Sainte-Solène, 228.
- POMMERAY (Le sieur LA). Compromis dans l'attentat contre le duc d'Anjou, ou contre le sieur d'Avrilly, 167, 168, 169.
- PONS (Gédéon de). Tué dans la journée d'Anvers, 87, note.
- PONTAC (Arnaud de), évêque de Bazas. A été chargé de parler au sieur de Matignon du manque de vivres dans les vaisseaux de Strozzi, 80.
- PONTCAILLÉ (Antoine CAMUS ou LE CAMUS, seigneur de), maître des requêtes, envoyé en Languedoc près du duc de Montmorency pour le maintenir dans l'obéissance, 470 et note. — Trésorier à la généralité de Lyon, employé aux négociations de la cour, 80 et note; 97 et note; 271, note; 274, note.
- PONTÈVES (Jean de). Voir CARCES.
- PORT-SUR-YONNE (Yonne), 328 et note.
- PORTUGAL, 3, note; 39, 56, 61, 122. — La reine explique ses droits sur le Portugal à l'ambassadeur Mendoza, 231 et 232, note; 233 et note.
- POUSSARD (Le sieur Charles). Reçoit la visite du roi de Navarre, 10, note.

**POUSSIER** (Le conseiller Jean), 124 et note.  
**PRAILLON** ou **PRALON** (Le sieur). Porteur de nouvelles à Bellière et à Malignon, 163 et note; 166 et note; 170, note; 176.  
**PRAT** (Anne du). — Porte une lettre au roi, 92 et note.  
 — **Renée du**, marquise de Guatron, demoiselle d'honneur de la reine mère, 92, note.  
**PRATALBUINO** (Le comte de), 360, note.  
**PRESEY** (Charles de SAINT-GERAIS, seigneur de), fils de M. de Lannec, gentilhomme de la chambre du roi. Allant en Italie, la reine le recom-

mande au duc de Ferrare, 54 et note. — Et au duc de Nemours, 55.

**PRUNEAUX** (Roch SOUSIER de), représentant du duc d'Anjou aux Pays-Bas. Sa curieuse relation de la journée d'Anvers, 84, note. — Les lettres du sieur de Villeroi, 97, note. — Ce que lui écrit le duc d'Anjou, 114, note. — La reine le prie de ne pas aller plus loin que Rouen avant d'avoir reçu des nouvelles, 193, note; 218.

**PRUNELÉ** (Charles de). Voir **ESNEVAL** (s').

**PUCHEBEC** (Le sieur), 359.

**PUGILLARD** (Jean de LÉAUMEUR, seigneur de), maréchal de camp, 34, note; 52, note; 67, 69. — Est de moitié dans les recommandations que reçoit de la reine le sieur de Grèvecœur, 134, 135, 136 et note. — La reine lui écrit pour assurer le voyage du duc d'Anjou. et lui rappelle ses anciennes instructions, 137, 177, note.

**PUYLOMER** (Le sieur de). Est envoyé vers le duc de Guise, 254, 256, 263. — La reine recommande à Brulart qu'il soit dédommagé de ses voyages, 285.

**PUTHIROL** (Lot-et-Garonne), 128, note.

## Q

**QUELLENBEC** (Charles de), baron de Pont, 373, note.

**QUESNOY** (Le) [Nord], 151 et note.

**QUILLERÉZ**. (Le sieur), 140.

**QUINCÉ** ou **QUINGAY** (Jean de), secrétaire du duc d'Anjou. La reine lui recommande de rappeler au duc d'Anjou qu'il s'est engagé à ne plus

faire de levées, 131, 168. — Un de ses neveux ou de ses gens sert de courrier à la reine mère, 178, 179, 214, 221, note.

## R

**RAGAZONI** (Jérôme), évêque de Bergame, nonce à Paris, 347, note.

**RAMBOUILLET** (Nicolas d'ANGEHES, marquis de), lieutenant général des armées du roi, 73 et note. — Est attendu avec des nouvelles du duc d'Anjou, 75, 332, 343.

— (Charles d'ANGEHES, cardinal de), 347, note.

**RANKEPORT** (Le sieur). La reine demande sa liberté, 321, 322.

**RANDAN** (Louis de LA ROCHEFOUCAULD, comte de), gouverneur d'Auvergne, 320. — La reine l'avertit qu'elle a l'intention d'aller passer l'hiver à Clermont et le prie d'avoir soin que les vivres ne soient pas épuisés et qu'il n'y ait point de maladies, 361 et note. — Lettre de la reine pour lui recommander son service, 375. — Engagé dans la Ligue, il de-

mande des avantages particuliers, et la ville d'Issoudun pour sa sûreté, 463, 473. — Il lui est accordé vingt-cinq arquebusiers de garde, 474.

**RÉAULT** (Constantin de), seigneur de Baisson, gouverneur de Pont-sur-Yonne. Porteur de lettres en Angleterre, 123 et note. — Loué par la reine mère, 124.

— (Valentine d'ARCOURT, dame de), 123, note.

**RASOCS** (Le capitaine), agent du duc d'Anjou, 177 et note.

**REIMS** (Marne), 279, 305, 307, 316.

**RENAULT** (Le sieur), receveur des finances de la reine mère. Un de ses clercs est envoyé avec de l'argent vers le duc de Montpensier, 69.

**RENTY** (Philippe de GROS, marquis de), capitaine gouverneur du Hainaut,

206, 207, 213, 229, 230, 231, 235. — Prétend ne plus pouvoir agir en Artois depuis que la trêve est acceptée, 236. — Neveu du duc d'Archois, 236, note; 248 349.

**RETHEL** (Ardennes), 109 et note.

**RETZ** (Albert de GROS, maréchal de), 52, note, 110. — Accompagne la reine mère à son entrevue avec le duc d'Anjou, 113, notes, 1 note. — Catherine lui donne instructions pour assurer la possession de Cambrai, 194. — loue les mesures qu'il a prises et donne son avis sur tous les et l'engage à munir la ville de vivres pour parer à toute éventualité, 204. — Elle lui parle de la cessation d'hostilité, 208. — longue lettre sur les affi-

- Cambrai, et sur la confiance qu'elle a dans ce qu'il fait, 210. — Autre lettre après sa demande d'instructions précises pour traiter de la cessation d'hostilités, 212. — La reine lui promet que ni le roi, ni elle ne le désavoueront jamais en ce qu'il ordonnera pour Cambrai; elle lui demande des explications sur différentes actions du sieur de Balagny, 217, 246, 249, 258, 260. — Il escortera les deniers d'Épernay à Paris, 264, 266, 302, 323, 324, 330, 337, 340, 375, note.
- RETZ (Claude DE CLERMONT-TONNERRE, maréchale DE), sa femme, 195, note.
- (Emmanuel, fils du maréchal DE), 258.
- RÉVOL (Le sieur), secrétaire d'État. 32, 203, note, 220.
- RHINGRAVE (Frédéric comte). Son beau-frère intercède auprès de la reine pour qu'il soit compris parmi les colonels de retraites, qui viendront servir le roi, 258.
- RICHENOURG (Robert DE MELLY, marquis DE), gouverneur d'Artois. Henri III lui écrit au sujet de la libération du vicomte de Turenne qu'il a fait prisonnier à Cambrai. 159, note, 188, note, 236. — Tué au siège d'Anvers, par l'explosion d'un vaisseau, 236, note, 249.
- RUVIERE (Le sieur DE LA), 345 et note, 346. — Ami du duc de Navarre; il lui expose par lettre tous les griefs que le roi a contre lui, 277 et note, 278.
- ROCHE (Le sieur DE LA), gentilhomme servant de la reine mère. Envoyé vers la reine de Navarre. 194, 200, 291, 292, 320. — Il est revenu. 318, 361, note.
- ROCHE (Le chevalier DE LA), 292.
- ROCHEFORT-LA-CROISSETTE (Le sieur DE), 242 et note, 243, 246, 247, 249.
- ROCHEFOUCAULD (François, comte DE LA), tué à la Saint-Barthélemy, 221, note.
- (François, comte DE LA), prince DE MARCILLAC, son fils, 3. — A mis des soldats dans les abbayes de Villeloin et Cormery sur lesquelles il prétend avoir droit; la reine lui en a parlé, 214. — Le roi de Navarre intervient pour lui, 221, note.
- (Sylvie PIC DE LA MIRANDE, comtesse DE LA), 221, note.
- (Louis DE LA). Voir RANDAN.
- ROCHELLE (Les officiers de la justice de la), 81. — Lettre de la reine au sujet de l'arrestation du navire des capitaines Kocafin et Janus, 82.
- ROCHE-POSAY (Le sieur DE LA). Voir ABAIN (DE).
- ROCHEVILLE (François DE). Voir MARSVILLE.
- ROCHON (Ardennes), 262.
- RODOLPHE II, empereur d'Allemagne. 120, note.
- RODOLPHE III, roi de Bourgogne. 157, note.
- ROEN (Le sieur), valet de chambre du roi, 251, 300.
- ROMAN (René DE), prince DE LÉON, 373, note. — Ami de Condé; il est battu près d'Angers et assiégé dans son château de Blain, 424 et note.
- (Catherine DE PARRAINES-SOURAINE, dame DE). Le roi lui écrit qu'à cause de sa maladie le delfin pour quitter le pays comme protestant sera prolongé pour elle, 373.
- (René, duc DE), leur fils, 373, note.
- RONCHAY (Le sieur DE), neveu du secrétaire Forquet. Recommandé par Catherine au duc de Navarre, 37, 38.
- ROQUE (Le sieur DE LA), maître des requêtes, 23.
- ROQUE (Le sieur GARNIER DE), seigneur de Navigny en Barrois, 209. — N'est plus sous les ordres du duc d'Anjou; a l'ambition d'obtenir des faveurs, et aura plus tard fait, par Mayenne, maréchal de la Ligue, 209. — Les confédérés veulent lui donner le gouvernement de Châlons, 220. — Il n'obtient rien de la reine mère ou traité de Nemours, 274, note.
- RONST (Seine-et-Oise), 264 et note.
- ROSEN (L'archevêque DE). Voir BOSSON (Le cardinal DE).
- ROSEN (Seine-Inférieure), 252. — Le cardinal de Bourbon prétend avoir droit au château, 265.
- (Les échansons DE). Catherine leur enjoint d'avoir soin que la ville paie le rente sur l'hôtel de ville, 17. — Elle leur recommande le sieur Dupré pour le plan de trésorier des États de Normandie, 54.
- ROSTES (Le sieur), 192, 196.
- ROSTES (Le sieur DE). Envoyé au duc de Montau pour travailler à sa réconciliation avec le duc de Navarre. 67, 68, 72. — Est revenu avec des lettres, 74.
- ROSTES (François DE LA), 193, note.
- ROSTES (Normandie), 219 et note.
- ROSTES (Louis DE MONTAIGNE, originaire DE). Ayant épousé une demoiselle de Châtillon, la famille présente une requête au roi le concernant à la reine, 12 et note.
- ROSTES (Normandie, cardinal), 267, note.

## S

SADRAN (Le sieur DE), gentilhomme servant de la reine mère, frère de l'abbé de Gadaigne, 342.

SAILLY (Le sieur DE). La reine mère le félicite, 136. — Sa lettre à Brulart, 136, note.

SAINT-AIGEAN (Le comte DE), gentilhomme du duc d'Anjou. A été tué à l'affaire d'Anvers, 87, note.

SAINT-ASTIER (Geoffroy DE). Voir LIEU-DIEU.

SAINT-AULARY (Le capitaine). Envoyé à La Rochelle pour parler au sieur Escalin, 81.

SAINT-AVOUD, en Lorraine, 30 et note.

SAINT-CRICO (Le sieur DE). Comme tuteur des enfants du sieur de Grandmont, il poursuit le maréchal de Maignon et le général Gourguis à cause d'un navire pris pour l'armée de Strozzi, 242.

SAINT-DIZIER (*Haute-Marne*), 304 et note, 307.

SAINT-ALDEGONDE (Philippe DE MARIV, seigneur DE), ami du prince d'Orange, 11, note, 29, note.

SAINT-CROIX (Le marquis DE), amiral espagnol. On le dit tué dans le combat contre les Français, 56, 57. — Son rapport sur la bataille, 61, note. — Le temps lui est contraire au début de la seconde expédition, 130.

SAINT-MENEGOULD (*Marne*), 304 et note, 307.

SAINTES (*Charente-Inférieure*). Entrée offerte à la reine de Navarre, 10, note, 299, note.

SAINT-ÉTIENNE (Matthieu CONTARELLI, cardinal DE), mort en 1585. Catherine de Médicis lui recommande les affaires du duc de Mantoue, 212.

— (Le sieur DE), gentilhomme de la duchesse de Châtellerault, 23.

SAINT-GERAIS (Louis DE). Voir LANSAC.

— (Guy DE). Voir LANSAC.

— (Charles DE). Voir PRESSY.

SAINT-GEORGES (Joaquin DE). Voir VÉRAC.

SAINT-GERMAIN (L'Assemblée des notables à), 155, 156 et note.

SAINT-GOUARD (Jean DE VIVONNE, sieur DE), marquis DE PISANI, ambassadeur en Espagne, plus tard à Rome. Quelques mots de la reine pour exprimer ses regrets de la perte de Philippe Strozzi, 60. — Sa lettre à la reine, 61, note, 103, note. — La reine veut hâter son départ pour Rome, 189. — Il part, recommandé au Pape, 240 et note, 244, 259. — Catherine le remercie de s'intéresser à son procès et le lui recommande, 326, 345, note, 346, note. — Elle exprime son indignation de l'insulte que le Pape lui a faite, 347 et note, 352, 353, 363, note, 367, note, 371 et note.

SAINT-GERMAIN (L'Assemblée des notables à), 155, 156 et note.

SAINT-GERMAIN (L'Assemblée des notables à), 155, 156 et note.

SAINT-HIPPOLYTE-DE-THONON (Le prieuré de) [*Savoie*], 147 et note.

SAINT-JEAN-D'ANGÉLY (*Charente-Inférieure*), 5, 10, note, 369.

SAINT-LARY (César-Auguste DE). Voir THURUS.

SAINT-LUC (François D'ESTRAY, sieur DE), favori de Henri III, gouverneur de Brouage, 3.

SAINT-MAURIN (*Deux-Sèvres*), 10, note, 14, 14 et note.

SAINT-MAUR-DES-FOSSES (*Seine*), 117. — La reine s'y trouve malade, 148, note.

SAINT-MICHEL (L'île DE). Voir AÇORES.

SAINT-PAPOLL (L'évêque DE). Voir SALVIATI (Le cardinal).

SAINT-PIERRE (Madame DE), Renée de Lorraine, abbesse de Saint-

Pierre de Metz, tante des Guise. — Ses bons offices pour la paix, 453, 454 et note.

SAINT-QUESTIN (*Aisne*), 136, note, 210.

— (Les maires et échevins DE). La reine leur écrit que les villes de Picardie devront avancer l'argent nécessaire à l'entretien des places de la frontière, 125.

SAINT-VIDAL (Antoine DE LA TOUR, baron DE), gouverneur du Val de Givaudan, 305 et note. — Demande des avantages pour lui au traité de Nemours sans pouvoir les obtenir, 473.

SAINTY-SOULINS (Joseph DOMAÏ, seigneur DE), commandant de quinze compagnies pour les Açores, 588 et note. — Sa conduite devant les Espagnols, 56. — Se retire sans avoir combattu, 391 et suiv., 406. — Est accusé de trahison, 391 et note. — A été arrêté à Poitiers, 228 et note.

SALCHES (Le sieur). Sous le prétexte de secourir les États généraux des Pays-Bas avec une armée, il n'est qu'un aventurier au service du roi d'Espagne, 51, note.

SALHANS (Isabelle DE VILLAHAMAND, veuve de Ferdinand DE SAN-SOVRINO, prince DE). La reine sollicite le Pape de la faire récompenser de zèle avec lequel elle a négocié à Menerbes, 9 et note.

SALIGNAC (Bertrand DE). Voir MOREN-FÉNELON (DE LA).

SALOMON (Le sieur), courrier, 308.

SALLERS (Le sieur DE). Son différend avec le sieur de Pérugin au sujet d'une question d'intérêt, 28.

SALUCES (Le marquis DE). Est nommé par le roi d'Espagne, 21.

SALUSSES DE LA MAYS (Michel

gouverneur de la citadelle de Lyon, 280, note.

**SALVIATI** (Antoine-Marie, cardinal), évêque de Saint-Papoul. Lettre de la reine mère qui le complimente sur son cardinalat; elle a chargé le cardinal d'Este de l'assurer de son amitié, 164.

— (Le chevalier), 132.

**SANXANS** (*Vienne*), 13, note.

**SARLAN** (Le sieur de), maître d'hôtel de la reine mère. Lettre de Marguerite de Valois, 265, note.

**SARLAT** (*Dordogne*), 361, note.

**SARREY** (Le château de), appartenant aux évêques de Châlons (*Marne*), 281 et note. — La conférence avec les Ligueurs y a eu lieu, 284 et note. — Procès-verbal de cette conférence, 467-469.

**SAVIGNY** (Le sieur du), secrétaire de la reine mère, 251, 253, 256 et note, 283.

**SAULT** (Louis d'AGOUT DE MONTAUBAN, comte de), capitaine ligueur, l'un des grands seigneurs de Provence, 292. — Les confédérés demandent pour lui la lieutenance générale du gouvernement de Provence, 463.

**SAUVY** (Charlotte DE BEAUNE, baronne de), dame d'honneur de la reine mère, 113, note. — Le sieur d'Avrilly tombe amoureux d'elle, 114, note. — N'est pas insensible au duc d'Anjou, 176, note.

**SAVOIS** (Charles-Emmanuel le Grand, duc de). Mot d'amitié de la reine, 4. — Elle lui recommande le sieur Drago qui viendra à Nice pour ses affaires, 6, 32, note, 33. — Ensuite le sieur de Ronceray, 37. — Le prie de faire en sorte que les dispositions testamentaires du sieur de Charansonnet ne servent pas d'exemple à d'autres, 38. — *Protestations* d'amitié de la reine, 42. — Lui recommande les époux *Bouchier* pour le paiement de leur pension, 42. — Elle espère

que, d'après les recommandations du roi, le prince de Final sera traité par lui en fidèle vassal, 44. — Catherine lui demande d'ordonner une prompte solution du procès entre la famille Sara et Lutro, 45. — Se trouve en moins bonnes relations avec la Suisse que son père, 53, note. — Témoignage d'amitié de la reine, 77. — Elle a été contente de recevoir de ses nouvelles, 78. — Elle lui demande une gratification pour le médecin Montbel, 88. — Elle le remercie de sa lettre, 92. — Le prie d'accepter Claude Fagault pour faire partie de sa maison, 102. — De consentir au mariage du sieur de Garde avec M<sup>lle</sup> de Maugiron, 105, note, 120, note. — Mot d'amitié de Catherine, 125. — Elle lui demande de laisser à l'abbé de Vandôme, aussi abbé d'Ainay, le droit de provision au prieuré de Lémenc, et après lui aux futurs abbés d'Ainay, 146, 153, note, 179, 203, note. — La reine lui demande de permettre à l'abbé d'Elbène d'avoir son neveu comme coadjuteur de l'abbaye d'Hautecombe, 204. — Il épousera la seconde fille du roi d'Espagne, 215 et note. — Félicitations de la reine, 217, 232 et note, 238, 268. — Le roi le fera complimenter par le sieur de Rambouillet, 322, 375.

**SAVOIS** (Catherine d'AUTRICHE, duchesse de), 309. — La reine mère compte lui écrire par le sieur de Rambouillet, 332. — Elle est heureuse qu'elle soit « si belle », comme l'a dit l'évêque de Paris, et désirerait bien la voir, 375.

— (Emmanuel-Philibert, duc de), 42, note, 79, 146, 204.

— (Marguerite DE FRANCE, duchesse de), 38, 42, 78, 102, 125, 204, 217.

**SAVOIS** (René, bâtard de), comte de VILLARS, 82, note.

— (Anne DE LASCARIS DE TUNES, dame de), 82, note.

— (L'ambassadeur du duc de), 273.

— (Jacques de). Voir *NAMOURS* (duc de).

— (Marguerite de). Voir *LAURY*.

— (Renée de). Voir *UNARÉ* (s').

**SCHONKINS** (Gaspard de). A été amené à Châlons d'où le duc de Guise ne le veut laisser sortir, 280. — Le duc de Lorraine en est fort mécontent; il sera délivré à condition de ne pas porter les armes pendant trois mois, 301, 315, 317 et suiv. — La reine propose au roi de l'envoyer en Allemagne, 323, 366.

**SCORBIAC** (Le sieur de). Lettre du roi de Navarre, 14, note.

**SEAUULT** (Le sieur de), avocat général au parlement de Bordeaux, 242.

**SÉNEA-PARBAILLAN** (Jacques de). Est allé en Angleterre sans en être chargé par le roi; la reine mère tâche de connaître le but de son voyage, 158. — Le sieur de Mauvissière l'ayant découvert, a promis de traverser ses desseins, 160 et note. — Est soupçonné de vouloir troubler le repos, 192.

**SÉLINCOURT** (Le sieur), 338.

**SÉLINCOURT** (*Meurthe-et-Moselle*), 177 et note.

**SENECY** (Nicolas DE BAUFREMONY, baron de), 63, note.

— (Claude DE BAUFREMONY, baron de), 365 et note.

**SEXUIS** (*Oise*), 223, note.

**SENS** (*Yonne*). La poste est dans la ville; les échevins ont fait prévenir la reine mère, 328.

**SENNY** (*Nord*), 349.

**SERON** (Lord), ambassadeur envoyé par Jacques Stuart, à Paris. S'en retourne avec une réponse favorable de son roi, 190, 191. — à la reine

mère à Saint-Maur-des-Fossés, 439 et note.

SEURE (Le chevalier Michel DE), grand prieur de Champagne. Lettre de la reine, 76. — Et du roi, 76, note. — Sa nomination dans une commission d'examen d'enquête, 76, note. — Catherine le charge d'aller complimenter lord Stafford nouvellement arrivé en France, 152, 240.

SÉZANNE (Mame), 189 et note, 313 et note, 315, 317, 322.

SPORCKE (François, cardinal), évêque de Porto. Nommé cardinal, la reine le complimente, 164.

SIDNEY (Lord), homme d'État anglais. Sera envoyé par la reine d'Angleterre avec grande pompe et démonstration de deuil pour porter les condoléances d'Élisabeth, 198. — La reine mère tâche de remettre cette visite qui viendrait mal à propos; elle en fait ses excuses à Élisabeth, 199. — Le sieur Stafford tient à ce que ce soit lui qui parle des affaires de Flandre, 203 et note.

SIZUS (Le capitaine), 235.

SLEIER (Le comte DE), 341, note.

— (M<sup>lle</sup> DE VITRY, comtesse DE). Joue la mascarade, tourne joliment le vers et les têtes, 341, note.

SPIERRE (Philibert DE MARCILLY, seigneur DE), ancien gouverneur de Charles IX, 248, note.

— (Louise DE PIENNES, dame DE). Désire vivement que la négociation d'Épernay réussisse, 248 et note.

SIXTE V, pape. Semble bien disposé pour la France et veut y envoyer un nonce pour rappeler les princes ligueurs à leur devoir, 299, 326, 343, 345, note. — Renvoie le sieur de Saint-Gouard de Rome, 347, note, 350. — Propose de faire donner deux millions au roi, 351. — L'opinion qu'a de lui la reine mère, 352, 353, 354. —

Lettre de la reine pour accompagner le sieur de Gondî, 356. — Elle lui parle de son procès et le prie de donner ordre aux juges de prononcer, 370, 372, note. — Volant ménager Henri III, il n'a pas secouru la Ligue ni donné son approbation, 374, note.

SOMSONS (Aime), 264, 269, 319.

SORANZE (Jehan). Banni par les Seigneurs à Capo d'Istria, il a été reçu avec honneur partout où il a passé, 219. — La publication de *La Passion de Jehan Soranze* a été bien accueillie, 220.

SORRIER (Roch). Voir PIREAUX (DES).

SOURBIS (La famille DE), 373, note.

— (Catherine DE). Voir ROMAN.

SOURDIS (François D'ESCOURSEAU, seigneur DE), premier écuyer de la grande écurie du roi. Voyageant pour le service du roi, il porte une lettre au duc de Savoie, 77. — Ensuite au duc de Mantoue, 78.

SOUTOURNON (BOURNEAU, sieur DE), viguier de Marseille, gentilhomme servant de la reine mère, 42.

SPA, ville de Belgique. Henri III et sa femme y prennent les eaux, 108.

SPINOLA (Philippe), cardinal, évêque de Nole. Créé cardinal, la reine le félicite avec les autres cardinaux, 164.

STAFFORD (Lord), ambassadeur d'Angleterre en France. Est venu remplacer sir Cobham, en octobre 1583, 151. — Le chevalier de Seure lui souhaitera la bienvenue, 152. — Il est magnifique seigneur, 152, note, 171, 184. — Fait des confidences au sieur Pinart et propose de s'allier contre le roi d'Espagne, 198, 199. — Lettre de la reine mère, 200. — La reine mère aurait voulu qu'il menât les négociations sur les affaires en Flandre; mais il désire que ce soit lord Sidney qui en ait la charge; il

tient à observer l'étiquette en ce qui concerne les insignes de la Jarretière, 202 et 203, 224, 227. — Lettre que lui écrit Catherine de Médicis, 289 et note.

STAFFORD (Lady), sa femme. Catherine prétend avoir beaucoup de plaisir à parler avec elle de la reine d'Angleterre, 162. — La reine la voit souvent, 184. — Ses divers mariages et pourquoi on l'appelait toujours lady Sheffield, 490 et note.

— (Lady), mère de l'ambassadeur. Parle des intentions bienveillantes pour la France de la reine Élisabeth, 198.

STROZZI (Philippe), seigneur de Bassano, colonel de l'infanterie française. Ses lettres au maréchal de Maignon, 384-386 et notes, 3 et note, 5, 6, 8 et note. — Catherine prie M<sup>me</sup> de La Trémouille de lui remettre les droits seigneuriaux dus pour sa terre de Beaussart, 16, 17, note, 19, 25. — La reine et la reine mère ne doutent pas du succès de son expédition, 28, note, 31. — Catherine prend son départ, 32, 33, note, 34, 42. — La reine intervient dans ses affaires avec son oncle l'évêque d'Albi, 43. — Il écrit à ce sujet à M. d'Elbène, 43, note. — Nouvelles de l'expédition, 56 et note. — Sa perte et les regrets du la reine, 57 et note, 60, 61. — Mort empoisonné, 65. — Opinion du roi sur cette campagne, 65, note. — L'impression produite à Rome par sa défaite, 74, note, 80, 81, 127, note, 228, note, 242. — Ses lettres à Maignon, 384 et note. — Récits de sa défaite et de sa mort, 389 et suiv., 397 et suiv., 406.

— (Alphonse). Voir FASQUE.

STUART (Jacques), prince héritier d'Écosse. Catherine fait demander

à sa mère comment l'intituler, 60. — La Cour s'occupe de lui, 64 et note. — Est fait prisonnier par le sieur de Gourie, 65, 67, note. — La reine dit l'aimer comme son propre fils, 84. — Maineville tâche de l'entraîner dans une alliance avec la France, 161 et note. — Catherine lui exprime son contentement de ce que les affaires en Écosse sont en bon état, 105. — Il n'est pas en bons termes avec la reine d'Angleterre, 140, 160, 184. — Lettre de la reine mère pour accompagner lord Seton, 190, 191, 199. — Elle désire l'union et l'accord entre l'Écosse et la France; est contente d'avoir reçu

son portrait, 227, 228. — Deux lettres de la reine que lui apporte le baron d'Esneval, ambassadeur de France, 365.

STUART (Le colonel), 105.

STUDER (Le capitaine). Doit aller recevoir l'argent pour les Suisses, 126.

SUISSES (Les), 4. — L'alliance avec Henri III, 49. — Le canton de Glaris est disposé à accepter l'alliance, 50, 53. — Zurich semble disposé à entrer dans l'alliance, 59. — Les Suisses qui se trouvent à la disposition du duc d'Anjou sont payés, 66, 126, 129. — La reine désire vivement que, revenus de Flandre, ils quittent la France,

133. — La reine les trouve bons serviteurs et s'excuse de n'avoir pu les faire payer plus tôt, 143 et note, 244, 247, 272, 286 et suiv.

SUTRO (Les frères). Leur procès contre Julie Sura, 45.

SURA (Julie). Catherine demande au duc de Savoie que son procès devant le Sénat à Turin ait une prompte issue, 45.

— (Antoinette), sa femme, 45.

SUREINE (Le sieur). La reine demande à M. de Bellière de lui être utile, 318. — Catherine prie le maréchal de Matignon de le lui renvoyer, 346, 361, note.

SUSSEX (Le comte DE), 11.

## T

TANCHET (Jacques), courrier, 321.

TANNER (Ludovic), colonel d'un régiment suisse au service de la France, passe à la Ligue; réclame la solde de ses troupes, 476 et note.

TASSIS (Jean-Baptiste DE), représentant du roi d'Espagne en France. Se plaint à la reine qu'on fait servir des pirates contre les Espagnols. Son roi voudrait s'entendre avec la reine pour retirer le duc d'Anjou des Pays-Bas, 103 et 104. — Il a parlé de nouveau du mariage du duc d'Anjou avec une des infantes, 119. — Le sieur de Gondi est chargé de l'entretenir sur ce sujet, 122, 140, 149, note. — Villeroi lui a parlé aussi du mariage d'Espagne, 166. — Il s'occupe de faire rendre des prisonniers par le duc d'Anjou, 168, 192, note, 224. — Il quitte la France et laisse sa place à Bernardino de Mendoza, 226 et note, 228.

TAVANNES (Gaspard DE SAULT-), maréchal de France, 136, note.

TAVANNES (Françoise DE LA BAUME, maréchale DE), 364, note.

— (Guillaume DE SAULT-), lieutenant du roi en Bourgogne, leur fils aîné. Lettre de la reine; il va rejoindre le s<sup>r</sup> de Puygaillard, 136. — Ses mémoires, 136, note, 364, note.

— (Jean DE SAULT-), vicomte de Leigny, gouverneur d'Auxonne, 336, 364, note. — Sa lettre à la reine mère, 364, note.

TERCIÈRE (L'île de). Voir AÇORES.

TEOFILO (Fulvio), avocat et auditeur du cardinal d'Este. Catherine, très contente de ses services, prie le cardinal de Ferrare de le récompenser à la première occasion qui s'offrira, 371.

TERRES (César-Auguste DE SAINT-LARY, baron DE), capitaine de cinquante hommes d'armes. Lettre de la reine pour le prier d'exempter de garnison quelques places qui sont à elle, 288.

THÉLIGNY (Charles DE), 95 et note.

THOU (Christophe DE), premier prési-

dent au parlement de Paris, 130, note. — Son gendre, le s<sup>r</sup> de Harlay, lui succède dans sa charge, 222, note.

THOU (Le sieur DE), premier avocat au Parlement de Paris. Délégué vers la reine mère, 124 et note.

— (Jacques-Auguste DE), l'historien. Repoit les confidences du duc de Nevers, 374, note.

THOUARS (Le duc DE). Voir THÉMOILLE.

TIBERMESNIL (Le sieur DE). La reine se propose d'aviser avec lui sur l'approvisionnement de la seconde expédition, aux Açores, 127.

TIENCKLIN (Le capitaine). Catherine le remercie d'avoir équipé deux navires qu'il doit tenir prêts pour faire voile; elle lui promet de s'employer en sa faveur auprès du roi, 58.

— (Denise), abbesse d'Argensolles, 146 et note.

TILLY (Jacques DE). Voir BLAUT.

TOLLET (Pierre DE). Voir PLEINPIED (L'abbé DE).

TORSAY (Le sieur DE), 43, note.



TOSCANE (François DE MÉDICIS, grand duc de). Catherine le prie de favoriser Antoine-François de Gondi, en le faisant pour une année commissaire de Pise, 23. — Mot d'amitié de la reine, 70-75, note. — Elle lui envoie le sieur Bertamy pour lui parler de certaines affaires, 96. — Lettre de Bertamy, 97, note. — Catherine le prie de décharger de tous droits quelques terres qu'elle veut acheter en Toscane pour les donner au couvent des Murates de Florence, 112. — La reine mère voudrait faire épouser l'aînée de ses filles à son petit-fils de Lorraine, 154, 182, note. — Elle le complimente sur le mariage de sa fille avec le prince de Mantoue, 184. — Lettre dans le même but, 186. — Catherine revient sur sa donation aux Murates de Florence; demande pour elles la possession libre des terres achetées du s<sup>r</sup> d'Elbène; elle le prie de faire surveiller quand on fera une statue d'après son portrait pour leur église, 209. — Compli-

ments de la reine, 229, 254, note, 371, note.  
TOSCANZ (Jeanne D'AUTRICHE, grande duchesse de), 182, note.  
TOUL (*Mourthe*), 263 et note, 280, 281, 296, note, 298.  
TOULOUSE (L'archevêque de). Voir FOIX (Paul de).  
TOUR (Henri de LA). Voir TURENNE.  
—— (Gilles de LA). Voir LIMBUIL.  
—— (Antoine de LA). Voir SAINT-VIDAL.  
TOUR (La). Voir LA TOUR D'AUTRENE.  
TOUR-LANDRY (Jean de LA). Mort à Anvers, 87, note.  
TOURS-SUR-MARNE (*Marne*), 282 et note, 283 et note, 316.  
TRÉMOILLE (Louis de LA), duc de TROUANS. Mort au siège de Mathe, 273, note.  
—— (Jeanne de MONTMORENCY, veuve de Louis de LA), duchesse de TROUANS. Lettre de la reine qui la prie d'être généreuse vis-à-vis de Strozzi, qui lui doit des droits seigneuriaux, 16. — Elle accepte pour son fils la commission de deux cents cheval-légers et de-

mande un lieutenant qu'il payera, 273 et note, 274.  
TRÉMOILLE (Claude de LA), duc de TROUANS, leur fils, 273, note. — Sera capitaine de deux cents cheval-légers, 274. — Embrasse le protestantisme, 274, note.  
—— (Charlotte-Catherine de LA), leur fille, 273, note, 274, note.  
TRÉVIAN (Le sieur), 243.  
TROMPETTE (Le château), à Bordeaux, 263, note.  
TROYES (*Aube*), 263, 302, 312.  
TRYE-CHÂTEAU (*Oise*), 269 et note.  
TURENNE (Henri de LA TOUR, vicomte de), gouverneur du Haut-Languedoc. Il est prisonnier des Espagnols à Houdin et Catherine se met en campagne pour lui faire rendre la liberté en payant une rançon assez raisonnable, 159. — Il exprime toute sa reconnaissance à la reine, 159, note, 261, note, 302, 341, note, 366, note.  
—— (Antoine de LA TOUR, vicomte de), 159, note.  
—— (Antoinette de Pons, vicomtesse de), 159, note.

## U

URFÉ (Jacques, comte d'), 66, note.  
—— (Renée de SAVOIE, comtesse d'), 66, note.  
—— (Anne, comte d'), leur fils aîné, 66, note. — Ami du duc d'Épernon, 470.

URFÉ (Charlotte de LA CHAMBRE, comtesse d'), 66, note.  
—— (Christophe d'). Voir CHÂTILLOUX-SUR-CHALABONNE.  
URSINS (Des). Voir CHAPELLE (de LA).  
USSON (Le château d') [*Puy-de-Dôme*], 265, note, 362, note.

UZÈS (Louise de CLERMONT-TALLANT, duchesse d'). Elle est arrivée à Blois auprès de la reine mère, 223.  
—— (Jacques de CERNÉE, baron d'ASSIER, duc d'), 34, note.

## V

VAEZ (Michael), espion espagnol. La reine conseille à Longlée de se méfier de lui, 228.  
VAILLAC (Louis RICARD DE GOUDON DE GÉVOILLAC, comte de). Les

Ligueurs demandent pour lui le château Trompette, à Bordeaux; mais la reine mère le refuse, 263, 274.  
VALENTINOT (Diane de PORTIER, duchesse de), 36, 181.

VALETTE (Bernard de NOGARET, duc de LA), 204.  
—— (Jean-Louis de NOGARET de LA). Voir ÉPERNON (Le duc d').  
—— (François de LA). Voir CERNÉE.

**VALIÈRE (Le capitaine).** Il s'oppose à un jugement qui l'a privé de sa compagnie, 205.

**VALLIER (Le sieur),** 148.

**VALOIS (Marguerite de),** reine de Navarre, 6, 8, 10 et note, 12, 13, 14, 18 et note, 21, 22, 23, 26, 27. — Le sieur de Frontenac est venu lui faire des reproches déplacés de la part du roi de Navarre, 36, 37, 85, note, 105. — Catherine cherche à payer ce qu'elle lui doit, 107, 108. — Elle est soupçonnée d'avoir excité le duc d'Anjou contre le roi, 116. — Sa conduite légère, 116, note. — Insulte du roi, 118, note. — Chassée de la cour, 125, note, 126, note, 129, note. — Erre de ville en ville pour aller retrouver son mari, 132 et note, 138 et note, 149, note, 150, 151. — Sa lettre à sa mère, 155 et note. — Lettre de son mari, 156, note, 157, 158, 160. — Le maréchal de Matignon est allé la voir, 161 et note, 163, note, 164, 165 et note. — Le sieur de Lézignan vient de la part de son mari, 166, 167. — Sa lettre à M. de Bellière, 170, note. — Le roi de Navarre est peu disposé à la reprendre, 172. — Il se laissera convaincre, 173 et note, 175 et note, 176. — Sa lettre à M. de Bellière, 180, note. — Sa mère charge celui-ci de lui donner de bons conseils pour sa conduite à l'avenir, 180, etc. — Son mari a l'air d'avoir été forcé de la reprendre, 183, note. — Se dit très contente dans une lettre à Catherine, 183, note, 188. — Le sieur de Bellière doit la persuader de recevoir le duc d'Épernon pour ne pas offenser Henri III, 190. — Sa mère est fort inquiète de cette réception, 194. — Ses rancunes envers le duc, 194, note, 196. —

S'est décidée à la recevoir, 200 et note, 239, 241. — Catherine envoie sa lettre pour la montrer au roi, 256. — Elle est dans la plus grande misère, en parle au sieur de Sarlan, 265 et note. — Sa mère a beaucoup de chagrin de ce qu'elle fait; elle a demandé à son beau-frère de Lorraine de la recevoir en son pays, 291 et note. — S'étant retirée à Agen, elle y organise un gouvernement et s'obstine à s'entourer de ses anciens amis contrairement à l'avis de sa mère, 300 et note. — Rend sa mère très malheureuse, 318 et note, 325, 351, 352, 361. — Sa lettre à la reine mère, 361, note. — Celle-ci a beaucoup de chagrin de sa conduite, 376.

**VAUGELLES (L'abbaye de),** près de Cambrai, en Flandre. La reine demande au maréchal de Retz de laisser la libre possession de l'abbaye à l'abbé et aux religieux, 218.

**VAUDÉMONT (Charles de Lorraine, cardinal de),** 345, note.

**VAUGHTON (Le comte de).** Voir ESCARS (Jean d').

**VAUNES (Le sieur de),** gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Envoyé par le roi au duc de Parme, 91, note.

**VENDÔME (François, chevalier de LA CHAMBRE, abbé de),** La reine s'occupe encore de sa nomination comme grand prieur d'Auvergne, 23. — Catherine recommande, en son nom, le sieur de Châtillon pour l'intendance de Dombes, 66 et note. — Elle prie le duc de Savoie de lui laisser la provision du prieuré de Lémenc comme abbé d'Ainay, 146, 147.

**VENISE (Les Seigneurs de).** Catherine les fait complimenter, 26. — Elle leur annonce que M. du Ferrier sera remplacé par le sieur Hurault de Maisse pour représenter

la France auprès d'eux, 49, 74, 77, note, 80. — Elle les soupçonne d'avoir fait croire une fausse nouvelle à M. de Maisse, 145 et 144, note, 180, note, 192, note. — La reine leur écrit en faveur d'Ypolite de Piovena, pour que les biens qui lui reviennent par héritage lui soient rendus avec les intérêts, 193, 196, 201, 208, 215. — Ont été sévères contre Jehan de Soranzo pour réprimer toutes les agitations; ce que la reine trouve fort sage, 220, 225. — Les prie de favoriser le comte Avegado en ce qu'il désire obtenir, 238. — Leur position vis-à-vis de la Porte, 238, note, 244, note, 356.

**VÉRAC (Joaquim de SAINT-GEORGES, sieur de),** gentilhomme servant de la reine mère. Est allé en Normandie s'assurer si les vaisseaux pour le Portugal sont en bon état, 6. — Va en rendre compte au sieur de Matignon, 8, 16. — Donne des nouvelles de Normandie, 19. — La reine l'envoie à Granville pour s'informer des nouvelles de l'armée, 56, note. — Doit traiter avec le duc de Parme, 168.

**VERDUN (Meuse).** Est tombé entre les mains des Ligueurs, 263, 269, 280, 290, 296, note, 298 et note, 312.

**VERBIÈRE (Le sieur de LA),** capitaine à Metz. Demande pour la garnison l'argent qui a été arrêté à Metz, 253, 283, 289, 294, 300, 301. — La reine envoie sa lettre au roi et lui a répondu au sujet de la défense de Metz, 311 et note, 312, 316. Il a envoyé des nouvelles, 323.

— (Le jeune de LA), son neveu. Porteur de lettre, 253, 256.

**VÉRUS (Le sieur),** président du parlement de Bourgogne, 302, 303. — Est avec les princes ligueurs à l'assemblée de Nemours, 332.

VIART (Le sieur), président au gouvernement de Metz. La reine le remercie de sa lettre et lui recommande de tout faire pour défendre Metz, 289. — Elle le complimente sur la conservation de Metz, 300, 301. — Lettre de la reine, 316. — Et sa lettre à elle, 316, note.

VIDEVILLE (Le sieur DE). Voir MILON (Benoit).

VIENNE (Le sieur DE), intendant des finances, 34, note.

— (Claude-Antoine DE). Voir CLERVANT.

VIEUVILLE (Robert, sg' DE LA), gouverneur de Mézières, lieutenant général du Rethelois. Envoyé vers le cardinal de Guise pour s'informer des bruits qui se répandent, 243. — Va trouver le duc de Guise pour le fait de Mézières, 342.

VIGAN (Le baron DE). Mort dans l'échauffourée d'Anvers, 87, note.

VIGOR (Renaud), premier médecin de la reine, 121, note, 180, 189.

VILLAINES (Jacques BOURDIN, seigneur DE), secrétaire d'État, 344.

VILLEFALIER (Le sieur DE). Bellièvre a envoyé sa déposition à la reine, 244.

VILLELOIN (L'abbaye de) [*Indre-et-Loire*], 214 et note.

VILLEQUIER (René DE), baron DE CLERVAUX, gouverneur de Paris et de l'Île-de-France, 179, 256, 277. — Henri III l'envoie à Épernay pour assister sa mère, 290 et note, 291, 293, 296 et note. — Sa lettre au roi; il a eu un long entretien avec le duc de Guise, 297, note. — Il a fort bien représenté au cardinal de Bourbon qu'il se faisait du tort, 301, 303. — Seconde très bien la reine, 304, 306, 307, 324, 330, 337, 340, 369, 376.

VILLEBOY (Nicolas DE NEUVILLE, seigneur DE), secrétaire d'État, 15 et note, 19, 22, 28, note. — Lettre

de la reine; elle lui recommande de la tenir au courant pendant son absence de Paris, 32. — Autre lettre, 34 et note. — Lui parle de dom Antonio et de ses rapports avec l'Angleterre, 40. — Confidences du roi au sujet de l'entreprise du duc d'Anjou, 51, note. — Autre lettre du roi qui s'inquiète de l'armée de Strozzi, 55, note. — Les nouvelles qu'il envoie lui-même au roi au sujet de l'entreprise, 56, note, 58, note. — Ses lettres au maréchal de Matignon, 80, note; 85, note. — Lui écrit au sujet du capitaine d'Escalin, 89, note. — Lui dit que les affaires du Languedoc se brouillent, 97, note. — Ses lettres au sieur des Pruneaux, 97, note. — Écrit au maréchal de Matignon que le Parlement de Bordeaux a tort, 99, note. — Autre lettre, 99, note, 108, note. — Lettres du roi, 121, note, 122, 127, 128 et note, 136, 142, note, 148, note, 155, 156, 166. — Lettre de la reine qui se trouve près du duc d'Anjou; l'attentat contre d'Avrilly, 166. — Il doit présenter un mémoire du duc d'Anjou au roi, et la reine le prie de plaider sa cause auprès du roi, 168. — Sa lettre au sieur de Matignon, 170, note. — Catherine lui parle des affaires du duc d'Anjou, 177. — Lui envoie des nouvelles de la santé du duc 178, 179. — Lettre que lui écrit la reine, 188. — Ses lettres au maréchal de Matignon, 200, note, 203, note, 240, note. — La reine a reçu sa lettre et le prie de montrer celles de Marguerite et de M<sup>me</sup> de Noailles au roi, 256, 258. — Catherine lui écrit et insiste pour avoir les instructions du roi avant sa conférence avec le duc de Guise et pour que l'on rassemble des forces, 259.

— Sa lettre à M<sup>me</sup> de Nemours 260, note, 264, note. — La reine le prie de faire secourir la reine de Navarre et de lui envoyer sa lettre après que le roi l'aura lue, 266. — Elle le remercie de la tenir si bien au courant des affaires, 268. — Et lui parle de l'élection d'un nouveau pape, 270. — Catherine regrette qu'il soit malade et lui parle de quelques autres affaires, 273. — Elle est bien ennuyée de Marguerite, le remercie des nouvelles de Provence, 291. — Le prie d'intervenir pour faire relâcher des marchands bretons retenus en Espagne avec leurs marchandises, 295. — La reine l'engage à entretenir le pape dans ses bonnes dispositions, 299, 305. — Catherine lui recommande de bien faire comprendre au roi qu'il doit contenter le cardinal de Bourbon et le duc de Guise, 310. — La reine est heureuse qu'il soit arrivé, 318, 319, 321, 324, 325. — Rentrera à Paris avec les articles signés, 326, 329. — La reine lui écrit que l'évêque de Nazareth doit arriver à Paris et qu'elle veut être avertie avant le départ sieur de Rambouillet vers le duc de Savoie, 332. — Elle lui parle de son voyage à Rome et de la communication du roi de Navarre, 350. — Ensuite de la différer l'occasion de Saint-Gonard, rue de Rome, et lui rapporte sa conversation avec le duc de Nevers. — De Blaru, où la reine heureuse de trouver un laïc lui écrit pour une affaire de laquelle elle veut contenter le roi, 368. — Elle le remercie des nouvelles qu'il a envoyées. Elle attend les nouvelles de Venise, 369.

— (Madeleine DE L'ÉTOILE, dame DE), 344.

- VILLEBOY (Le sieur DE), leur fils, 167, 168.  
 VILLESAVIN (*Loir-et-Cher*), 13 et note.  
 VILLIERS (Le sieur), ministre aux Pays-Bas et ami du prince d'Orange, 29. note.  
 VILVORDE (ville de Brabant), 94 et note, 195, 216.  
 VINIOSE (Le comte DE), connétable de don Antonio, 33 et note. — A été blessé dans l'affaire du Portugal, 65.  
 VINS (Le capitaine Hubert DE), un des chefs de la Ligue en Provence, 272; les seigneurs confédérés demandent pour lui quelque place de sûreté, 463.  
 VION (Le sieur), maréchal des logis de la reine mère. Catherine demande au roi de donner à son fils la prébende de Saint-Étienne-de-Troyes, 256.  
 VITRY (M<sup>lle</sup> DE). Voir SIMIER.  
 VIVORNE (Jean DE). Voir SAINT-GOUARD.  
 VRAY (Jacques DE), seigneur DE FONTORTÉ, secrétaire des finances du duc d'Anjou, 25.

## W

- WALDBURG (Gebhard II, baron DE), écuyer tranchant de l'Empire, archevêque de Cologne, 140 et note.  
 WALSINGHAM (Francis), ministre d'Élisabeth et ambassadeur en France. Lettre de la reine mère pour presser le mariage d'Élisabeth avec le duc d'Anjou, 1, 7 et note. — Elle lui annonce l'arrivée de La Mothe Fénélon, 68.  
 WARWICK (La comtesse DE), 48, note.  
 WESTERBOURG (Le comte DE), colonel allemand au service de la Ligue, 476 et note.  
 WILKES (Thomas), agent anglais aux Pays-Bas, 29, note.  
 WISCHER (Louis), de Glaris, chef du régiment suisse du duc d'Anjou. La reine lui fait ses excuses de qu'on n'a pu payer plus tôt ses officiers et ses hommes, 143.

## Y

- YBOIS, château d'Auvergne, appartenant à Catherine de Médicis, 485 et note.  
 YOLET (Pierre DE MALRAS, baron D'). capitaine du roi de Navarre, 163 et note. — Sert d'intermédiaire entre la cour et le roi de Navarre, 164 et note, 172, note.  
 YPRES, ville de Belgique, 140, 177 et note, 195.



## ERRATA.

---

Page 6, note, *au lieu de* : Sainte-Soulaine, *lire* : Sainte-Souline.

Page 15, 2<sup>e</sup> col., note 2, *au lieu de* : première femme, *lire* : troisième.

Page 112, 1<sup>re</sup> col., *au lieu de* : fillouli, *lire* : filiola.

Page 106, note 1, *lire* : aystent dynuy mason, étant demi-maçon, à moitié maçon moi-même.

Page 147, note 4, *lire* : Rierez, en seconde main, arrière-fief des baillages.

Page 154, 2<sup>e</sup> col., ligne 3, *au lieu de* : vous, *lire* : nous.

Page 160, 2<sup>e</sup> col., note 2, *au lieu de* : Soffroy, *lire* : Soffrey.

Page 164, 2<sup>e</sup> col., note 2, *au lieu de* : 29 novembre 1583, *lire* : 21 novembre 1583.

Page 183, note 1, à supprimer entièrement.

Page 312, 2<sup>e</sup> col., *au lieu de* : zier, *lire* : hier.

Page 345, 1<sup>re</sup> col., note 1, *au lieu de* : comte d'Agen, *lire* : comte d'Ayen.

Page 368, ajouter à la note 2 : Le seigneur de Blaru était alors Jacques de Tilly, qui avait épousé Adrienne de Boufflers.

Page 374, 2<sup>e</sup> col., note, *au lieu de* : Jacque, *lire* : Jacques.

Page 416, note 4, *au lieu de* : le 28 novembre 1583, *lire* : le 21 novembre.

Page 421, note 2, ajouter : Le capitaine Masino d'Elhène.

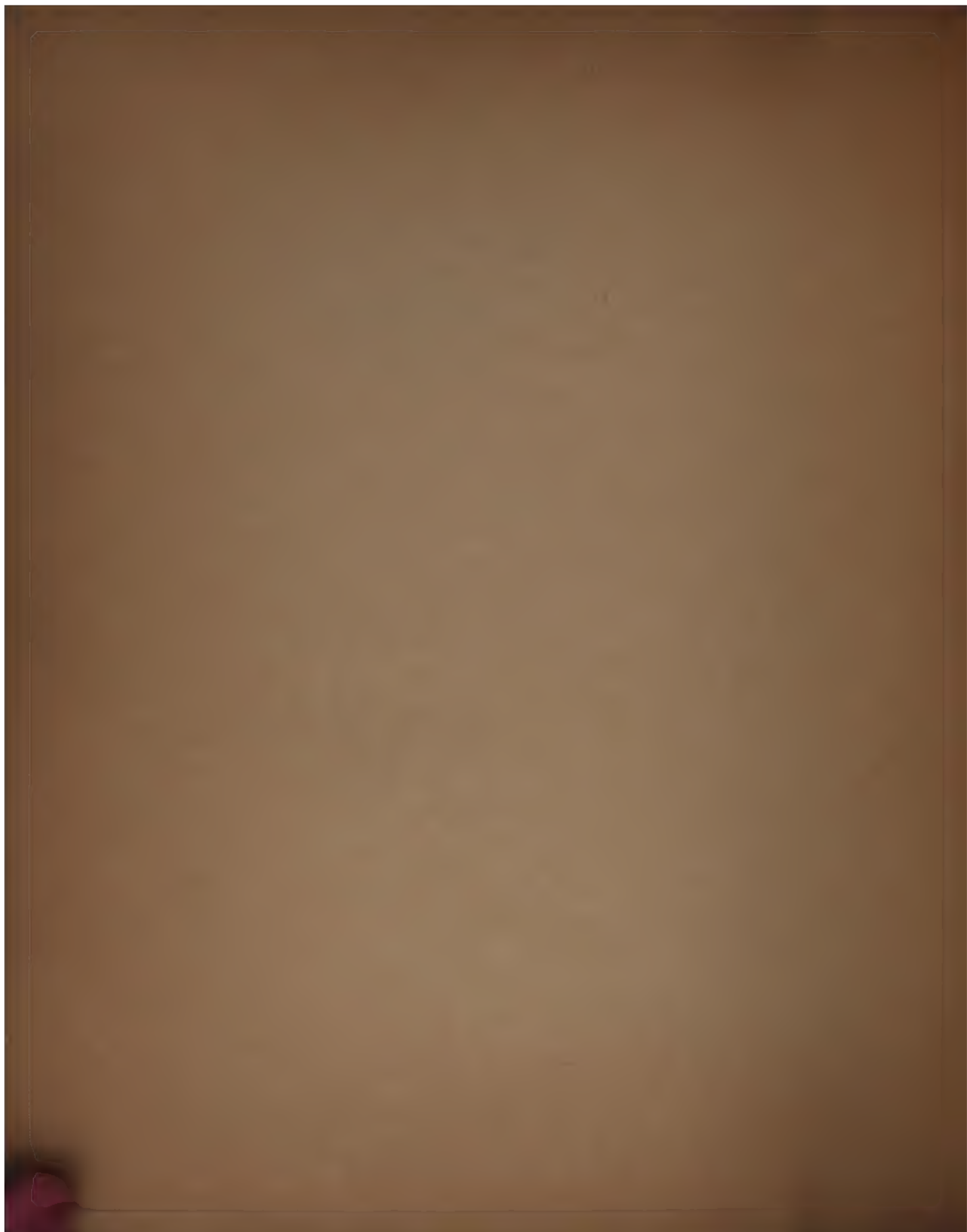




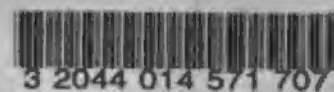


SE TROUVE À PARIS  
À LA LIBRAIRIE ERNEST LEROUX  
26, RUE RONAPARTE









3 2044 014 571 707



